REVUE

DES

BEAUX-ARTS

PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce
RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

REVUE

DES

BEAUX-ARTS

TRIBUNE DES ARTISTES

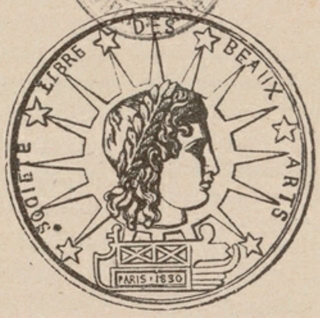
FONDÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE.

DIRECTEUR

M. FÉLIX PIGEORY

TOME HUITIÈME.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS

RUE D'AMSTERDAM. N° 75.

—

1857

ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE

DE PARIS.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

L'Association Philotechnique pour l'instruction gratuite des ouvriers, a fait, le dimanche 14 décembre dernier, dans la grande salle de la Sorbonne, la distribution des prix, mentions et médailles qu'elle donne chaque année à ceux de ses nombreux élèves qui se sont le plus distingués par leur travail et leurs progrès. On sait que ces cours, appropriés aux besoins de la classe ouvrière, sont gratuitement faits par une association libre de professeurs, dans les amphithéâtres de l'école Turgot et de l'école communale de la rue Sainte-Élisabeth, mis par la ville à la disposition de l'Association Philotechnique. Les cours sont suivis par plus de quinze cents ouvriers. Cette année, la cérémonie, qui avait réuni plus de deux mille personnes appartenant à toutes les classes de la société, était présidée par S. Exc. M. Roulland, ministre secrétaire d'État au département de l'instruction publique et des cultes. Acceptant la présidence de cette modeste fête du travail, l'éminent conseiller de S. M. l'empereur a voulu donner une preuve nouvelle de la sollicitude éclairée dont le gouvernement entoure la classe ouvrière, et du vif intérêt qu'il porte à tout ce qui peut améliorer l'éducation, les progrès et le bien-être des ouvriers. S, Exc. a ouvert la séance en prononçant les paroles suivantes :

Messieurs,

Je remercie les directeurs de l'Association Philotechnique, d'avoir offert au ministre de l'instruction publique l'honneur de présider cette distribution de prix.

Si haut que soient placés les fonctionnaires de l'État, ils n'ont pas de plus belle mision que celle d'aider le peuple laborieux, de l'encourager dans les voies de moralité et d'instruction, de se placer à ses côtés, de lui tendre une main amie, et de réaliser ainsi, au profit des grandes et impérissables idées d'ordre public, la véritable égalité.

Aussi, suis-je heureux de me trouver au milieu de vous, Messieurs, parce que j'y rencontre toutes les classes de la société confondues dans une même pensée d'enseignement et d'amélioration. Les hommes les plus éminents ont fondé, soutenu, dirigé cette association avec le dévouement qui vient des âmes généreuses. La science, les arts et les lettres ont fourni à vos cours si nombreux, des professeurs qui sont l'orgueil de l'Université, et dont le monde apprécie le haut savoir et le caractère. Rien n'égale le zèle qu'ils déploient pour la propagation de l'instruction pratique. Certes, Messieurs, c'est un consolant spectacle pour les gens de cœur, car ici s'accomplit le devoir social de chacun.

Honneur donc à ces fondateurs, à ces directeurs, à ces professeurs qui instruisent l'artisan et l'ouvrier, afin qu'ils aient le travail plus intelligent et plus fécond! Honneur et reconnaissance à eux ! Ils aiment le peuple, en effet, ceux qui, loin de le troubler par je ne sais quelles doctrines de haine et de subversion, le conduisent à l'estime de lui-même, au calme des études utiles, et lui ouvrent tous les moyens d'une existence occupée, honnête et fructueuse! Honneur et reconnaissance à ces hommes de bien qui pratiquent l'amour de leurs semblables et n'en retirent d'autre récompense que le témoignage de leur conscience ! Je me trompe, Messieurs, ils ont l'affection et la gratitude de la foule qui se presse autour d'eux, et je suis certain d'être l'interprète de la société tout entière en leur disant aujourd'hui : « Soyez heureux de votre œuvre si bonne, si désintéressée, si populaire. Vous êtes venus,

par l'enseignement professionnel gratuit, au secours des plus pressantes nécessités du temps. Vous avez bien mérité des classes laborieuses; elles vous félicitent et vous remercient. Vous avez bien mérité de la France et de l'empereur; la France et l'empereur vous félicitent et vous remercient.

Artisans, ouvriers, enfants, courage et travail! Croyez en Dieu qui vous récompensera; croyez à la France qui vous regarde; croyez à l'empereur qui vous aime! Voyez combien de mains amies se tendent vers vous! Courage et travail! Il y a dans ce monde un rayon de bonheur et d'espérance pour tous.

M. Miguel, l'un des secrétaires, a présenté ensuite un compte rendu des travaux de l'Association pendant les années 1855 et 1856; puis M. Levernet, l'un des vice-présidents, a fait l'appel des ouvriers qui ont mérité des prix, des mentions et des médailles.

En venant recevoir des mains du ministre la juste récompense de leurs travaux, ces lauréats ont été accueillis par de sympathiques acclamations.

Avant de clore la séance, M. le ministre a prononcé avec une vive émotion, qui a pénétré toute l'assemblée et dont l'expression est impossible à rendre, une allocution par laquelle il a manifesté de nouveau sa profonde sympathie et celle de l'empereur pour l'œuvre si utile de l'Association Philotechnique; et, afin de donner à ses bienveillantes paroles une consécration immédiate, il s'est engagé à décerner chaque année, à partir de la prochaine distribution :

1° Deux prix d'honneur aux élèves qui, ayant obtenu un certificat d'études, se sont le plus distingués par leur travail et leurs succès;

2° Un grand prix d'honneur à l'élève qui aura obtenu les quatre certificats d'études;

3° Six livrets de la caisse d'épargne au nom de l'empereur, six au nom de l'impératrice et six au nom du ministre de l'instruction publique, aux élèves qui, sans avoir obtenu des succès aussi marqués que ceux de leurs condisciples, se seront néanmoins distingués par leur travail et leurs progrès.

En outre, un prix d'honneur est décerné exceptionnellement, pour cette année scolaire, à l'élève Piquart, qui a obtenu, à la distribution, *quatre prix et trois mentions*.

Le lendemain, sous la rubrique de Paris, 15, le numéro du *Constitutionnel* du 16, a publié en tête de ses colonnes un article de M. Eugène Rendu, où on lisait les lignes ci-après : « Il faut bien qu'on sache — que dans la France du dix-neuvième siècle, en l'année 1855, plus de 400,000 jeunes garçons et plus de 450,000 jeunes filles, 850,000 enfants de six à treize ans, ne recevaient aucune espèce d'instruction. »

Pour extrait :

FÉLIX PIGEORY.

Une solennité intéressante a eu lieu le dimanche 21 décembre, à l'école impériale des Beaux-Arts. M. le ministre d'État s'y est rendu, accompagné de M. Blanche, secrétaire général, et de M. de Mercey, chef de la division des Beaux-Arts, pour présider à la distribution des prix des concours de l'école. M. le comte de Nieuwerkerke, de l'Institut, tous les professeurs et quelques membres de l'Académie des Beaux-Arts qui ne font pas partie de l'école, étaient présents, ainsi qu'un certain nombre d'artistes invités à la cérémonie.

S. Ex. M. le ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, dans un discours qui a été vivement applaudi, a adressé aux élèves de sages conseils; il les a surtout prémunis contre cette impatience qui fait qu'ils se trompent souvent sur eux-mêmes et les porte à vouloir recueillir trop tôt les fruits d'une éducation qui n'est pas encore arrivée à son terme. Ils oublient trop que les travaux sérieux ne peuvent être obtenus qu'après des études longues et sévères. — M. Robert Fleury, de l'Institut, président de l'école, en quelques paroles bien senties, a exprimé au ministre toute sa gratitude pour l'intérêt qu'il porte à l'école. — La séance a été tenue dans l'hémicycle, presqu'entièrement restauré. Une tribune, supportée par des cariatides, a été pratiquée dans la partie qui fait face aux peintures du regrettable Paul Delaroche; elle produit un excellent effet. Il reste encore quelques légères retouches à exécuter; elles ont été confiées au talent de MM. Robert Fleury et Vinit.

TRIBUNE DE PAUL DELAROCHE.

I.

Feu Paul Delaroche avait des amis aussi nombreux que dévoués. C'est à l'affection sincère que lui a valu, de leur part, son noble caractère, que l'on doit un projet dont la réalisation serait bien certainement applaudie par les artistes et les appréciateurs du talent du peintre éminent que nous avons perdu. On sait que Paul Delaroche, pour des motifs que nous n'avons pas à discuter, avait cessé de paraître aux expositions du Louvre dès l'année 1836 ; vingt années se sont écoulées depuis cette résolution jusqu'à la mort de l'artiste. Il a beaucoup travaillé, et a produit nombre de toiles qui, toutes, ayant des destinations particulières, sont, par conséquent, presque inconnues au public de nos jours.

Les amis de Paul Delaroche ont eu la grande et bonne pensée de réunir toutes les œuvres de ce peintre, celles qui ont été offertes aux regards du public, comme celles qui sont moins connues, et d'en créer une exposition, une sorte de tribune, comme celle du grand salon du Louvre. Un comité s'est formé, composé d'hommes aussi recommandables par leurs positions que par leurs fortunes, et tous également jaloux de donner cet éclatant témoignage de leur estime à l'homme qui avait été leur ami. Le difficile était de trouver un lieu commode pour une semblable exhibition. On pensa d'abord à l'une des galeries du palais de l'Industrie, puis, enfin, au palais de l'Ecole Impériale des Beaux-Arts. Là, en effet, on réunissait, dans le voisinage de cet admirable hémicycle qui suffirait seul pour immortaliser le nom de Delaroche, toutes les œuvres qui ont occupé la vie de ce peintre. Le comité faisait les frais de cette exhibition ; dans la cour principale, il élevait une vitrine qui, sans toucher les murs de l'édifice, sans nuire à la circulation intérieure, permettait d'abriter dignement les ouvrages du peintre d'élite. Malheureusement, le conseil de l'Ecole a trouvé des motifs pour faire repousser ce projet, qui n'avait rencontré partout que des sympathies.

CHALONS D'ARGÉ.
Archiviste de la direction des Beaux-Arts.

II.

CATALOGUE DE L'ŒUVRE

DE

PAUL DELAROCHE.

On ne parcourra pas sans un vif intérêt la riche et curieuse nomenclature des envois artistiques qui va suivre, et qu'on a justement qualifiée de CATALOGUE DE L'ŒUVRE DE PAUL DELAROCHE :

1819. *Nephtali dans le désert.*— 1820. *Le Christ descendu de la croix* (au Palais-Royal). — 1821. *Songe d'Athalie.* — 1822. *Joas dérobé du milieu des morts par Josabeth* (musée du Luxembourg); — *Tête d'étude.* — 1823. *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison*, gravé par Reynolds; — *Filippo Lippi devenant amoureux d'une religieuse dont il a fait le portrait*, gravé par Reynolds. — 1824. *Saint-Vincent de Paul prêchant devant Louis XIII*, gravé par Prevost ; — *Enfants surpris par l'orage*, gravé par Prevost; — *Saint Sébastien secouru par Irène.*— 1825. *Philosophe entouré de ses livres ;* — *Miss Macdonald et le prétendant*, gravé par Sixdeniers; — *Portrait de Mlle Sontag*, gravé par Girard; — *Scène de la Saint-Barthélemy*, gravé par Prud'homme. — 1826. *La suite d'un duel.*— 1827. *Portrait du marquis de Pastoret*, taille-douce, Henriquel Dupont; — *Le Roi de Piémont au Trocadero* (musée de Versailles. — 1828. *La Mort d'Elisabeth* (musée du Luxembourg) ; — *Le Trocadero* (musée de Versailles) ; — *Portrait du duc d'Angoulême* (musée de Versailles), — *Episode d'un naufrage*, aqua-tinte par Henriquel Dupont; — *Richelieu traînant Cinq-Mars sur le Rhône* (appartient au comte Portalès), gravé par Girard ; — *Mazarin* (appartient au comte Portaels).— 1830. *Cromwell devant le cercueil* (musée de Nîmes). — 1831. *Les Enfants d'Edouard;* — *Sainte Amélie*, grand dessin, première pensée du tableau (appartient à M. Goupil) ; — *Sainte-Amélie.*

1833. *Jane Grey* (appartient au prince Demidoff) ; — *La Mort du duc de Guise*, gravé par Desclaux. — 1835. *La Mort du président Duranti.* — *Tête d'âne*, d'après Mlle Louisa Vernet (appartient à M. Vernet), manière noire et taille-douce, gravé par Girard et Blanchard ; — *Compositions et études pour la décoration de la Madeleine ;* — *Tête de Christ*, gravée par Blanchard. — 1836. *Strafford marchant au supplice*, gravé par Henriquel Dupont; — *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell* (galerie de lord Ellesmere à Londres), gravé par Martinet ; — *Horace Delaroche, un des deux fils du peintre, à l'âge de cinq ans* (appartient à M. Horace Vernet), son aïeul ; — *Portrait de M. Guizot;* — *Portrait de ****; — *Sainte Cécile;* — *Portrait de M. Aubé*, président du tribunal de commerce; — *Les Vainqueurs de la Bastille devant l'Hôtel-de-Ville* (appartient à la Ville) ; — *Portrait de M. Poirson.*

1838. *Jeune fille à la balançoire* (galerie du duc de Feltre). — 1839. *Hérodiade* (musée de Nantes) ; — *Hémicycle de l'école des Beaux-Arts*, gravé par Henriquel Dupont ; — *Portrait de Mme Hottinguer ;* — *Napoléon dans son cabinet* (appartient à lady Sandwich), gravé par A. Louis. — *Pierre-le-Grand* (appartient au prince de Demidoff). — 1841. *Portrait de M. Mallet.* — 1842. *Portrait du général Bertrand;* — *Pic de la Mirandole* (musée de Nantes), gravé par A. François; — *La Vierge à la vigne* (appartenait à M. Deving à Londres), tableau brûlé, gravé par Jési. — 1843. *Portrait du duc de Fitz-James;* — *L'Heureuse mère*, gravé par A. François ; — *Les Pèlerins sur la place Saint-Pierre à Rome* (appartient au comte Ratzinski), gravé par A. François. — 1844. *Marie dans le désert* (appartient au marquis d'Herefort), gravé par Martinet ; — *Une Femme italienne et ses enfants* (appartient à M. E. André), gravé par Prevost ; — *Portrait de Grégoire XVI*, gravé par M. Henriquel Dupont ; — *Jeune fille dans une vasque*, petit tableau (appartient à M. Pourtalès).

1845. *Portrait du comte de Salvandy*, gravé par A. Louis; — *Portrait de Paul Delaroche ;* — *Napoléon abdiquant à Fontainebleau* (appartient au musée de Leipzig), gravé par Jules François.

1846. *Portrait de Mme de Rémusat; — Portrait de M. Pourtalès; — Portrait de M. François Delessert: — Le Christ avec ses apôtres au jardin des Oliviers* (appartient à M. F. Delessert), gravure commencée par Toschi.

1847. *Le Passage des Alpes par Charlemagne* (musée de Versailles) ; — *Composition et ébauche du sacre de Clovis; — Composition et ébauche du sacre de Charlemagne; — Christ en croix*, petit tableau (appartient au baron de Lotsbeck à Munich) ; — *Portrait du duc de Noailles; — Leçon de lecture*, petit tableau rond (appartient au marquis d'Herefort) ; — *Portrait de Mme la comtesse Potocka; — Napoléon passant le Saint-Bernard* (appartient à lord Onslow), gravé par François; — *Reproduction de Napoléon à Fontainebleau* (musée de Liverpool).

1849. *Portrait de Mme la comtesse Charles de Beauvau; — Portrait du prince de la Cisterna.*

1850. *Portrait de M. Schneder* (gravure non terminée), gravé par Salmon. — 1851. *Les Enfants d'Edouard en prière* (à Nice), gravure non terminée, par J. François) ; — *Marie-Antoinette après sa condamnation* (appartient au comte d'Hunolstein), par A. François ; — *Reproduction du Bonaparte aux Alpes* (musée de Liverpool) ; — *Reproduction du Cromwell.*

1852. *Portrait de Mme Schneder* ; — *Portrait de Mme Varischkin.*

A NICE.

Portrait de Mme la princesse Schouwaloff ; — *Mater dolorosa* (musée de Liége), gravé par Jules François ; — *Portraits de MM. Horace et Philippe Delaroche, fils du maître* (appartient à M. H. Vernet) ; — *Portrait de M. Marcel Czartorisky; — Portrait de M. le prince Adam Czartorisky.*

1853. *Reproduction de l'Hémicycle sur toile* (appartient à M. Goupil) ; — *Moïse exposé sur le Nil* (galerie Rothschild), par Henriquel Dupont ; — *Ensevelissement du Christ* (appartient au comte d'Hunolstein), par Henriquel Dupont. — 1854. *Le Christ au jardin des Oliviers* (appartient à M. Goupil), gravé par Jules François.

A EMS.

Une mère italienne portant son enfant dans un berceau, petit tableau ; — *Hérodiade*, petit tableau (appartient à M. B. Fould) ; — *Sainte Cécile* ; — *Offrande au dieu Pan* (appartient à M. Goupil).

1855. *Une Martyre* (appartient à M. Goupil) ; — *La Cenci marchant au supplice* ; — *Portrait de M. Emile Pereire; — Les Girondins* (appartient à M. B. Fould) ; — *Portrait de M. Thiers ; — La Vierge chez les saintes femmes.*

Pour extrait :

GEORGES GUÉNOT.

EXPOSITION DE NIMES.

RAPIDE APERÇU.

AU DIRECTEUR.

MM. BOUCOIRAN. — J. SALLES. — PERROT. — COLIN. — FÉLON. — MONTICELLI. — BERT. — DOZE. — BOUET. — JALABERT. — ROUDET. — MAGAUD. — CORDOUAN. — N. CABANE DE FLORIAN. — NODE. — MOTTET. — APPIAN. — FONVILLE. — CRAPELET. — LOUBON. — SIMON. — HUGUET. — Mlle CHAMBORER. — BARON. — BOUCHARD. — COLIN. — DUBUISSON. — PONTHUS-CINIER. — E. VENNAY. — LANDAIS. — LAYS. — Mlles ÉLISE ET ADELAIDE WAGNER. — CUBISOLE. — VIOT. — BRUN. — JARNIEUX. — SUCHET. — SIMIL. — MATTET. — BOUCHARD. — DE CALADON. — DURAND. — DUSSAYS. — FOSSE. — FOUQUE. — Mme M. GIBAUDEAU. — JOURDAN. — JOGUES. — RAHOULT. — REIGNIER.

Connaissant le désir qui vous anime, pour tenir vos lecteurs au courant des mouvements et progrès artistiques, je viens vous présenter, M. le directeur, un léger et rapide aperçu de l'Exposition des Beaux-Arts de Nîmes, avec prière de l'insérer dans votre journal, dont je suis un des souscripteurs, si toutefois vous le jugez digne d'être reproduit.

Nîmes est si jolie, si coquettement bâtie, ses promenades si agréables, qu'elle a de grands attraits pour y retenir le voyageur. Le premier est l'étude des antiquités romaines; assis dans ses arènes, l'on y passerait des journées à méditer. Il est peu de villes possédant de si riches souvenirs et dont les monuments soient aussi bien conservés ; il y aurait si longuement à dire, si l'on voulait écrire des impressions ou faire de l'histoire. Telle n'est pas mon intention aujourd'hui ; quoiqu'à regret, nous laisserons les arènes, la tour Magne, les bains, pour ne nous occuper que de l'intérieur de la jolie Maison-Carrée occupée par l'Exposition de peinture.

La critique est trop difficile et trop délicate pour la livrer au public sans réflexions. Je n'ai pas la prétention de faire une revue détaillée, je donnerai seulement un aperçu aussi vrai que possible. D'abord, qu'il me soit permis de féliciter Messieurs les membres de la Commission des Beaux-Arts, qui, par leurs soins, ont réussi à avoir une Exposition brillante, moins par la quantité que par le choix des tableaux. — M. Numa Boucoiran, directeur de l'Ecole de dessin et conservateur du Musée, à Nîmes, a plusieurs tableaux variés : sa *Consultation* est d'une couleur harmonieuse, la composition en est bonne ; l'*Atelier de Benvenuto Cellini* et la *Vierge et l'enfant Jésus,* se recommandent par des qualités sérieuses, mais surtout, ce que nous préférons de lui, c'est le portrait sous le numéro 31, dont la facture large, la couleur et le goût, en font une vraie peinture de maître.

M. Jules Salles brille aussi à l'Exposition par plusieurs tableaux qui ne sont certainement pas sans mérite. Il serait à désirer qu'il y eût plus de variété dans la couleur et dans le genre. Toutes ses œuvres se ressemblent un peu trop ; un de ses portraits se fait remarquer par son ensemble naturel et gracieux. *Luther et sa famille* est peint avec soin, mais les poses laissent à désirer ; *Graziella*, avec les mêmes défauts, serait plus agréable si le ton en était moins uniforme. Dans sa *Chute des feuilles*, le jeune malade est également bien rendu. — M. Perrot a une couleur charmante dans les trois portraits qu'il a exposés, mais un peu trop de négligence dans les accessoires.

M. Colin a plusieurs tableaux de genre bien peints et bien étudiés; mais les sujets, malheureusement, ayant été traités trop souvent, n'ont pas le mérite de plaire. — Le *Rendez-vous aux Alyscamps d'Arles*, de M. Félon, est traité avec esprit, mais trop largement ; c'est une ébauche. Espérons que d'autres ouvrages le feront plus valoir. — Nous en dirons autant de M. Monticelli, ses ouvrages plairaient davantage s'il y avait

moins de laisser-aller et plus de naturel. Cet artiste devrait étudier plus consciencieusement ; le romantique est chez lui trop exagéré. — MM. Bert et Doze nous rappellent l'école espagnole pour le coloris, cependant M. Doze l'a poussé à trop d'exagération ; ses couleurs sont trop tranchées et ne sont pas assez harmonieuses. M. Bert a mieux réussi : parmi ses nombreux tableaux, ceux qui sont le plus en accord, sont la *Mendiante* et l'*Enlèvement d'Europe*.

La *Leçon de dessin* de M. Bouet a un effet qui plaît et renferme des qualités sérieuses. — Le portrait de M. Jalabert est charmant, tout y est traité avec tant de grâce, que l'on ne peut passer devant sans que les regards n'y soient involontairement attirés. Ceux de M. Boudet doivent être encouragés ; avec sa disposition et du travail, il ne peut que parvenir.

Si notre article n'était un rapide aperçu de voyageur, nous aurions longuement à parler d'un peintre bien connu, dont les œuvres occupent le premier rang à l'Exposition de Nîmes. M. Magaud a un dessin de large composition, carton d'une grande peinture exécutée pour Marseille, et sujet principal ; d'autres nombreux tableaux : *la France couronnant les arts*, *l'industrie*, *les sciences et les lettres*, production hardie et de vaste génie, dont je crois inutile de parler ; ces belles peintures sont si connues et si admirées, que ce serait du pléonasme d'en répéter les éloges.

Quelle gracieuse fantaisie, quel charmant tableau que ces *Deux sœurs de lait !* combien d'Expositions n'auront-elles pas à envier de pareilles toiles ? Je ne parlerai pas du dessin ni de la couleur ; chez M. Magaud, la critique a peu de côtés vulnérables, je parlerai seulement du sentiment. Quel amour dans cette montagnarde, avec quelle joie, quel bonheur elle tient la main de sa sœur, quel sourire heureux dans ce regard, quel contraste dans la délicatesse des traits de la demoiselle à ceux de la jeune fille dont le costume est celui d'une habitante des montagnes du Piémont ! donner tant d'expression, animer ainsi une figure, est le partage de si peu de peintres, qu'il faut forcer sa volonté pour cesser d'admirer de pareilles œuvres. — M. Magaud a trois autres tableaux, mais quand on a vu les premiers, il est permis de se taire sur les autres.

Les deux petites toiles de M. Cordouan sont jolies, comme toutes celles qu'il fait ordinairement. On ne saurait avec plus d'esprit peindre d'aussi ravissantes toiles. — Le *Souvenir du Midi*, de M. Némorin Cabane de Florian, est bien peint, mais manque de couleur et de caractère. — La *Laveuse*, de M. Node, n'est pas sans mérite. — M. Mottet a des *Fruits* qui sont bien traités. — M. Appian continue toujours à se distinguer par des compositions qui ont un grand caractère. — M. Fonville mérite aussi nos éloges. — M. Crapelet a une aquarelle magnifique ; cet artiste, déjà bien connu à nos expositions par ses productions remplies de verve, de vérité et de couleur, doit bien connaître et bien avoir étudié ce pays d'Orient, pour en représenter si bien les effets de lumière, sa *Vue du Caire* est bien dessinée, d'une perspective parfaite, donne une haute idée de son talent et le place parmi les plus forts artistes en ce genre.

Le *Troupeau en marche*, de M. Loubon, est une grande toile pour un petit sujet ; les animaux, qu'il fait assez bien, n'ont rien de saillant. Cet artiste persiste dans un ton gris, froid, dans ses paysages. Peut-il représenter le midi, si brillant et si coquet de couleur? C'est en donner une fausse idée. La Provence possède peu de sites aussi désolés, pourquoi les aller choisir? Si le goût de l'artiste le fait délaisser la belle nature, qu'il rende celle qu'il choisit avec exactitude. Si la Provence a des lieux arides, le soleil brillant les anime et les colore. — Nous ferons le même reproche à M. Simon ; son soleil est trop froid. Si cet artiste consciencieux changeait un peu sa couleur, y mettant plus de soleil, ses ouvrages y gagneraient beaucoup ; quelquefois aussi l'entente laisse à désirer, mais ses défauts sont tellement rachetés par ses qualités, qu'on les lui pardonne. Il est rare de voir des animaux, chèvres, moutons, exécutés avec plus de vérité. Que M. Simon travaille avec courage, et nous ne doutons pas qu'un jour la France le comptera avec orgueil au nombre de ses plus grands artistes.

La *Petite caravane* de M. Huguet, est très-bien disposée ; elle manque seulement de vigueur. — Mademoiselle Chamborer a deux souriants tableaux : le *Repos*, délicieuse figure de jeune fille, pleine de naïveté et d'expression, d'un sentiment délicat, peinte avec soin ; son *Souvenir de la rivière de Gênes* est une petite marine séduisante ; une barque que l'on va charger, quelques personnages au bord d'une jetée en bois, produisent un effet de couleur qui rappelle bien ces nombreux petits ports de mer si pittoresques et si chaudement éclairés.

Ne passons pas sous silence les jolies toiles de MM. Baron, Bouchard, Colin et Cubisole. — Une autre peinture sérieuse de M. Dubuisson. — M. Ponthus-Cinier a aussi deux beaux paysages ; cet artiste se recommande par des compositions agréables et sévères en même temps. Voilà comme l'on doit étudier la nature ; être vrai en l'ennoblissant. N'est-ce pas là où doivent tendre les efforts de l'artiste ?

Tout en rendant hommage aux qualités de M. Emile Vennay, nous conseillons à cet artiste de donner plus de chaleur et plus de vie à ses œuvres. MM. Landais et Lays nous ont gratifiés de leurs productions ; le *Soir*, marine de ce premier, se distingue par des qualités très-brillantes, et les *Fleurs*, de M. Lays, font bien comprendre de qui il est l'élève, de M. Saint-Jean. — Les *Pleurs*, de Mlle Elise Wagner, sont pleins de suavité et de délicatesse ; on trouve bien là, dans ses peintures, le charme qu'enfante le goût féminin joint à la force de la jeunesse ; sa sœur, Mlle Adelaïde Wagner, a exposé quelques têtes d'étude d'une grande correction et d'un bon style. — M. Cubisole nous a envoyé une statue en marbre, *Jeune fille sortant du bain*, d'un rare mérite. Ce sont bien là les formes de jeunes filles, souples et moelleuses ; sa statuette en ivoire est faite avec la suavité qui distingue les œuvres de cet artiste.

Les deux paysages de M. Viot ont un succès très-mérité ; son *Coucher du soleil* a une lumière éblouissante. Si cet examen n'était pas un simple aperçu très-succinct de l'Exposition, nous aurions à parler de bien des artistes de mérite dont les noms figurent à égal honneur dans la Maison carrée. Citons cependant MM. Brun et Jarnieux. M. Suchet, dans sa marine intitulée le *Calme*, offre bien cette poésie d'une mer en repos. — M. Simil se distingue par le sentiment élevé de ses compositions ; il a aussi quelques portraits d'un haut mérite. — M. Mattet a un élégant portrait bien dessiné et bien peint ; on ne saurait rien voir de plus complet.

Notons, en outre, MM. Bouchard, de Caladon, Durand, Dussays, Fosse, Fouque, Mme Mélanie Gibaudeau, Jourdan, Jogues, Rahoult, dont les œuvres se recommandent à tous égards, et M. Reignier pour ses fleurs exquises.

La commission des Beaux-Arts, s'est réunie à la

mairie, le mercredi 26 novembre dernier, pour entendre le rapport de l'exposition de peinture que lui a présenté M. Jules Canonge. A la suite de ce rapport, la commission a décerné les récompenses suivantes aux artistes ci-après :

Une mention honorable et hors ligne à M. Colin, de Paris.

Médaille d'or.

M. A.-D. Magaud, de Marseille.

Médaille d'argent.

MM. Ponthus-Cinier, de Lyon ; Appian, de Lyon ; Crapelet, de Marseille ; Cubisole, sculpteur de Lyon.

Médaille de bronze.

MM. Bert, de Nîmes ; Fonville, de Lyon ; Monticelli, de Marseille ; Cabane, de Montpellier ; Viot, de Bourg.

Rappel de médaille d'or.

MM. Mattet, de Montpellier ; Joseph Félon, de Paris.

Rappel de médaille d'argent.

M. Louis Simil, de Nîmes.

Voilà, M. le directeur, mes simples impressions de l'Exposition qui vient d'avoir lieu à Nîmes. Trop heureux je serai si elles peuvent vous intéresser, et si vous jugez convenable de leur donner l'hospitalité dans votre Revue.

A.....

Le musée archéologique de Cherchell vient encore de s'enrichir d'un objet d'art antique qui paraît des plus remarquables. Il s'agit d'une colossale statue de Neptune, en marbre blanc, découverte par suite des fouilles que l'on exécute dans les ruines situées derrière la manutention militaire. Cette statue a 2 mètres 40 centimètres de hauteur, y compris un socle de 0,15 centimètres ; il n'y manque que le bras et la jambe gauche, encore en a-t-on rassemblé les débris. La tête, dont le nez seul est légèrement martelé, était séparée du tronc mais s'y rapporte parfaitement.

UNION DES ARTS.

OFFICE CENTRAL

Pour la vente, l'achat et l'échange des tableaux, gravures, livres, médailles, objets d'art et de curiosités, 43, rue Saint-Georges, à Paris, 43.

Directeur : M. Hyacinthe Audiffred.

Le développement qu'a pris depuis quelques années le goût des arts, a donné singulièrement d'importance aux affaires amiables et aux ventes publiques de tableaux et d'objets d'art. C'est donc rendre service aux artistes et aux collectionneurs que de leur faciliter les moyens de les vendre, acheter ou échanger avec promptitude et dans les meilleures conditions possibles.

Pour arriver à ces résultats, l'Union des Arts ne s'est point bornée à confier sa direction à un homme aussi connu que l'est M. Hyacinthe Audiffred par son expérience et ses nombreuses publications de critique artistique dans la presse, elle a dû s'assurer encore le concours d'honorables coopérateurs, dont les connaissances spéciales et la moralité ne sauraient être mises en doute.

Grâce à la multiplicité et à l'enchaînement de ses opérations entre elles, et grâce surtout aux moyens de publicité dont elle dispose, elle ne peut manquer de devenir un centre tout exceptionnel d'action, d'où rayonneront, non-seulement en France, mais encore dans l'Europe entière, tous les renseignements, toutes les correspondances et toutes les relations qui peuvent aboutir à l'accomplissement des transactions toujours si difficiles en pareille matière.

Forte de ces puissants éléments de succès, l'Union des Arts ne saurait être exclusive pour personne ; elle saura puiser partout, chez l'artiste aussi bien que chez l'amateur et le marchand. Elle sera leur auxiliaire, jamais leur rivale ; elle offre même aux artistes des avantages particuliers.

L'importance et la variété des opérations et des travaux auxquels elle se livrera, peuvent être facilement appréciées par le résumé suivant :

1° Organisation et direction des ventes publiques ; 2° Expertise de tableaux et objets d'art ; 3° Rédaction des catalogues destinés, soit aux ventes, soit au classement des collections particulières ; 4° Publicité artistique sous toutes les formes dans les journaux français et étrangers ; 5° Achat total ou partiel de collections de tableaux, livres, médailles, gravures et objets d'art ; 6° Formation de galeries et notamment de collections de portraits historiques avec recherches généalogiques à l'appui ; 7° Relations internationales avec les musées, les bibliothèques publiques, les sociétés artistiques et les principaux collectionneurs de la France et de l'étranger.

Salons d'exposition et de vente.

Les ventes publiques sont un moyen prompt et énergique dont personne ne saurait contester l'efficacité ; seulement elles mettent les vendeurs dans l'alternative de payer ordinairement 10 0/0 de frais sur les objets vendus, et 15 0/0 sur ceux retirés par eux faute d'enchère suffisante.

L'Union des Arts met à la disposition des personnes qui reculeraient devant ces conséquences onéreuses, des salons d'exposition et de vente où elles pourront déposer et faire vendre à l'amiable, à prix débattus d'avance, les tableaux et objets d'art qu'elles désireront céder.

L'exposition et la vente seront simultanées ; elles seront annoncées à jour et à heure fixes par des affiches, des catalogues et avis insérés dans les journaux ; elles auront, en un mot, la même publicité que les ventes à l'enchère.

Les acquéreurs n'auront aucuns frais à payer; les dépositaires paieront 10 0/0 sur le prix des objets vendus pour leur compte. Les objets non vendus seront seuls assujettis à un droit fixe de dépôt, d'après le tarif ci-après:

Objets de 50 à 500 fr., 5 fr.; dito de 500 à 2,000 fr., 10 fr.; dito de 2,000 à 10,000 fr., 20 fr.; dito de 10,000 fr. et au-dessus, 50 fr.

Ce droit sera payé d'avance par les déposants; il leur sera restitué en cas de vente de l'objet auquel il s'applique. Les objets non vendus devront être enlevés par les dépositaires dans les vingt-quatre heures de la clôture de l'exposition, sous peine de payer 50 centimes par jour de retard pour l'emmagasinage. Il sera délivré des récépissés de tous les objets déposés dont l'administration demeure responsable. Les tableaux ayant plus de deux mètres paieront un double droit du tarif ci-dessus. Nonobstant ce tarif, l'Union des Arts pourra traiter à forfait pour tout ou partie de collection appartenant à la même personne.

ACHAT PAR COMMISSION.—ATELIERS DE RESTAURATION DE TABLEAUX.

En outre, l'Union des Arts se charge spécialement de l'achat, pour le compte de ses clients, de tous les tableaux et objets d'art exposés en vente publique. Les ordres doivent lui être transmis, au plus tard, le jour de la vente, avant midi, et accompagnés, autant que possible, des numéros de catalogue ou autres indications précises.

Ces ordres, une fois donnés, sont définitifs; ils devront être accompagnés, pour les personnes non connues de l'administration, du montant approximatif de la somme qui doit être consacrée à l'achat projeté. Il sera perçu 5 0/0 de commission sur le prix de l'objet ainsi acheté. Enfin, l'Union des Arts se charge des encadrements de tableaux exécutées sous sa surveillance immédiate par les plus habiles artistes, et de leurs restaurations.

AVIS IMPORTANT.

MM. les collectionneurs qui désirent vendre, acheter ou échanger, sont instamment priés, dans leur intérêt, de faire parvenir le plus tôt possible, à l'administration, 43, rue Saint-Georges, leurs noms et adresses, en y joignant des indications sur la spécialité de leur genre.

Le secrétaire de l'administration,

Théophile MASSONNET.

Paris, 1857.

EXPOSITION D'AMSTERDAM.

ÉCOLE HOLLANDAISE

PREMIÈRE PARTIE [1].

MM. WITTKAMP.—N. PIENEMAN.—H.-A. DE BLOEME.—ALTMAN.—J. ISRAËLS.—J.-A. KRUSEMAN.—HAAXMAN.—VAN DE LAAR.—J.-S. DE GROOT.—J. VETTEN.—A.-T. HEYLIGERS.—J.-E. MASUREL.—J.-J. VAN DER MAAS.—CALISCH.—SCHWARTZE.

L'Exposition de Rotterdam, organisée, le 22 juin 1856, par les soins de l'Académie des Beaux-Arts de cette ville, et dont il a été rendu compte dans les livraisons de juillet et août derniers de la Revue des Beaux-Arts, venait à peine d'être close, que, le 9 septembre suivant, l'autorité échevinale d'Amsterdam a ouvert les salles dont elle fait, tous les deux ans, son temple des arts, et que, le même jour, la Société Arti et amicitiæ, cette utile et louable institution, a inauguré son local agrandi et restauré, par une exposition de tableaux des peintres modernes. Cette concurrence a-t-elle été bien calculée dans l'intérêt de l'art? Je crains que la réponse ne soit négative, mais il faut certainement admettre que si cette coïncidence avait pu être évitée, la prudence de l'autorité échevinale d'Amsterdam et des directeurs de la Société *Arti* n'aurait pas manqué de le faire. Ce n'est donc là qu'un regret dont l'expression devait trouver ici sa place.

Le livret de l'Exposition d'Amsterdam indique 538 numéros et plus de 200 noms d'artistes. Cette fois, on a adopté un nouveau mode de classement pour les tableaux. Les diverses écoles ont été placées dans des salles séparées. L'école hollandaise occupe la première et la seconde salles; les écoles française et belge, la troisième, et l'école allemande, la quatrième. On s'est trouvé fort bien de cet arrangement; chacun a pu, s'il l'a voulu, observer, étudier, sans distraction, sans prévention, le caractère, l'esprit, le faire de chaque école. L'appréciation qu'on a faite y a peut-être gagné en franchise, en impartialité.

On a retrouvé à l'Exposition d'Amsterdam bon nombre de tableaux qu'on avait déjà vus à celle de Rotterdam. Ces pérégrinations d'un Salon à un autre ne dénotent cependant pas que l'ardeur des peintres ait des moments d'arrêt, de stérilité. Il y aurait injustice à les en accuser. Est-ce leur faute si les expositions se succèdent plus rapide-

[1] Ce compte rendu est l'œuvre d'un publiciste français, M. Emile Gagneux, qui parle et écrit l'idiome néerlandais comme Didier Erasme. De 1840 à 1849, il a été rédacteur en chef du *Journal de La Haye*. Ce journal a cessé de paraître depuis la mort de Guillaume II, roi des Pays-Bas.

(NOTE DE LA RÉDACTION EN CHEF.)

ment que leurs tableaux ne s'achèvent sur le chevalet?

Au nombre des *bis repetita*, on a retrouvé les *Gueux en* 1566, de M. Wittkamp; mais on n'a eu garde de s'en plaindre; c'est une de ces compositions bien faites et bien senties, qu'on aime à revoir. — Les deux portraits exposés par M. Nicolas Pieneman, sont, comme tout ce que produit ce maître, des œuvres d'un vrai mérite : expression juste, pose naturelle, dessin correct, couleur suffisante, finesse de tons, tout cela s'y trouve dans une heureuse harmonie. — Le portrait d'un général, par M. H.-A. de Bloeme, est largement peint, bien modelé et d'une ressemblance parfaite; un choix plus heureux dans la couleur du fond eût encore donné plus de relief à la figure. — On ne saurait trop encourager les progrès de M. Altman; il a peint un portrait d'homme remarquable par une naïve imitation du modèle, la correction du dessin et le charme de la couleur.

M. J. Israëls conçoit bien ses tableaux et les rend énergiquement. Son *Chemin du cimetière* est dans un style large qui répond parfaitement à la sévérité du sujet. La figure du père est d'une expression touchante, d'un sentiment vrai, et celle de la petite fille, ravissante de naturel, charmante de tons et de couleur. On aurait désiré que l'artiste eût fait apercevoir dans le lointain, sur la plage, une ou deux barques de plus; on aurait mieux compris le retour des pêcheurs. — On a beaucoup remarqué le beau tableau exposé par M. J.-A. Kruseman, le *Dernier des Machabées;* on n'en saurait trop louer la couleur, le dessin et l'expression. — Mais, hélas! voici le médiocre à côté du bien : l'*Oldenbarneveld visité dans sa prison, quelques instants avant sa mort, par le fiscal Sylla*, de M. Haaxman, est une œuvre manquée. Le peintre s'est trompé, non dans le choix du sujet, il est des plus émouvants, mais dans la manière dont il l'a traité. Pour bien exprimer la noble et fière indignation d'Oldenbarneveld, il fallait une touche énergique, un style magistral; M. Haaxman n'en est pas encore là.

M. Van de Laar soutient sa réputation de bon peintre de genre: *Benvenuto Cellini dans son atelier* et *Ostade dessinant d'après nature* charment par l'expression des figures, l'heureuse distribution de la lumière et la bonne ordonnance dans les détails. — *Le Retour*, de M. J.-S. de Groot, est pur de dessin et d'une brillante couleur; on peut suivre à chaque exposition les progrès de ce jeune artiste. — M. J. Vetten a deux toiles : *le Bonheur paternel* et *les Caresses de l'enfance;* la première, bien préférable à la seconde, respire un bon parfum de famille; c'est une œuvre d'une naïve imitation, spirituellement faite et traitée avec soin. — *La Lecture*, de M. A.-J. Heyligers, est une production malheureuse; les deux têtes de femme sont péniblement brossées, et rien ne dénote dans cette composition une étude réfléchie de la nature. — On s'est arrêté avec plaisir devant l'*Intérieur d'une maison de paysan* et l'*Etalage*, de M. J.-E. Masurel, deux jolis petits tableaux, quoique moins bien réussis que ses précédents ouvrages; on y chercherait vainement un petit coin lumineux, tout y est opaque, crayeux. — Bien mieux réussie est, à mon avis, *la Leçon qui n'est pas encore sue*, de M. J.-J. Van der Maas. Là, du moins, on peut contempler tout à son aise ce qu'on appelle *la couleur*, non pas un certain usage des nuances de l'arc-en-ciel, mais l'emploi heureux et hardi de la lumière.

Le Cercle littéraire du château de Muiden, de M. Calisch, est une œuvre nationale qui a eu l'heureux privilége d'attrouper les spectateurs. Il y avait de bonnes raisons pour cela : d'abord, le choix du sujet, puis la manière dont la chose est traitée. C'est une bonne idée que d'avoir mis sous les yeux du public les hommes éminents de la littérature hollandaise au dix-septième siècle, cette brillante époque qui fut en même temps pour les Provinces-Unies l'âge d'or des Beaux-Arts. Le château de Muiden, habité par le drossard Hooft, fut, de 1609 à 1647, le rendez-vous de toutes les sommités littéraires de cette époque; ce séjour devint pour elles le Parnasse hollandais. Ne pouvant les reproduire toutes, M. Calisch a fait un choix, et son choix est des meilleurs. Autour du seigneur châtelain, il a habilement groupé quelques-uns des hôtes habitués du château de Muiden : Vondel, Grotius, Constantin Huighens, Laurent Réal, Samuel Coster, Roemer Vischer et ses deux filles. Chacun, assis à sa guise, à l'ombre d'un épais et vert feuillage, jouit de ce calme d'esprit qui est la rêverie du poëte, de cette indépendance qui est sa vie. Des coupes remplies de vin ne circulent pas à la ronde; qu'importe la liqueur de Bacchus à ces nourrissons des Muses, qui ne se désaltèrent qu'à la source de l'Hippocrène; mais, en revanche, les dons de Pomone y abondent : il y en a pour tous les goûts. Tout cela forme un ensemble d'un charmant effet, d'une bonne harmonie de tons et de lignes. Toutefois, il faut regretter que le groupe de la femme et du jeune enfant de Hooft n'ait pas été traité, ainsi que les accessoires qui l'entourent, avec le même soin que tout le reste. Les portraits, fidèlement reproduits, dénotent tous une expression intelligente.

ÉMILE GAGNEUX,
Ancien rédacteur en chef du *Journal de La Haye*.

OEUVRE DE M. ANTOINE ÉTEX.

Annoncé plusieurs semaines à l'avance et précédé de la distribution de nombreux catalogues, la vente des ouvrages remplissant et ornant son atelier qu'il a plu à M. Antoine Etex de livrer aux enchères de son vivant, s'est accomplie, ainsi que l'a constaté la Revue des Beaux-Arts dans sa livraison du 15 décembre dernier, le 9 et le 10 de ce même mois. On a dit que l'assemblage des compositions exposées « offrait cela de particulier que dans l'ensemble d'œuvres vraiment remarquables par l'exécution comme par la pensée se manifeste une puissance de volonté supérieure qui a réalisé l'idéal d'un art synthétiquement lié par ses trois côtés. La ligne, la forme et l'effet; la peinture, la sculpture et l'architecture. »

Voici un aperçu des prix atteints par les principaux objets constituant en quelque sorte, jusqu'à cette période de sa carrière, *l'Œuvre* de l'éminent artiste.

En peinture : *L'Europe*, *l'Asie*, *l'Afrique et l'Amérique*, quatre figures nues de grandeur naturelle, formant quatre panneaux décoratifs destinés à une chambre de bains, ont été donnés pour 235 fr. — *Une Danaé*, tiers de nature, 100 fr. — *Femme de la campagne de Rome*, peinte dans la ville éternelle, en 1831, 205 fr. — *La Grecca di Roma* (1851), 80 fr. — *La Glaneuse et la Gitana*, deux petits tableaux faisant pendants, 405 fr. — *Joseph expliquant ses songes à ses frères*, tableau de chevalet, figures demi-nature, exposé en 1844, 910 fr. — *Eurydice*, tableau de galerie qui figure à l'Expositon universelle de 1855, 1,120 fr. (Un dessin, d'après ce même tableau, par Bazin, s'est vendu 235 fr.) — *Un Paysage* peint par Corot, *un portrait de Mayer*, par Gros, et un *Bonaparte au Mont Saint-Bernard*, par Charlet, se sont vendus, le premier 285 fr., le deuxième 300 fr., et le dernier 455 fr.

La sculpture a été accueillie avec un peu plus de faveur, quoique beaucoup de morceaux soient restés au-dessous de leur valeur artistique. *Le buste en marbre du duc d'Orléans*, modelé d'après nature en 1833, 260 fr., et *un buste de jeune fille*, en marbre, exposé en 1836, a été donné pour 125 fr. — La copie, en bronze, de la *statue de Rossini* placée sous le vestibule de l'Opéra, avec droit de reproduction en bronze et en plâtre, 320 fr. — *Géricault*, petit modèle en bronze, avec droit de toute propriété, 360 fr. — *Le Monument de Mgr Affre, archevêque de Paris*, modèle en bronze, avec droit de reproduction en bronze, 405 fr. — *La Petite Glaneuse et la Petite Gitana*, pendants, modèle en plâtre, avec droit de reproduction en plâtre et en bronze, 405 fr. — *Héro et Léandre*, groupe en bronze avec même droit de reproduction, 555 fr.

Une copie réduite du groupe de *Caïn*, dont le plâtre colossal a figuré à l'Exposition universelle, avec droit de reproduction en plâtre seulement, 740 fr. — *Damalis*, statue en marbre, exposée en 1837, 800 fr. — *Françoise de Rimini et Paolo*, bas-relief en marbre, avec son cadre en marbre de sérancolin, 850 fr. — *Hercule et Antée*, petit groupe en bronze, avec droit de toute propriété, 1,000 fr. — *La Jeune Héro*, statue en bronze, de grandeur naturelle, modelée à Rome en 1845 et dont le marbre a été exposé à Paris au Salon de 1850, 2,000 fr. Enfin, le morceau capital de cette enchère artistique, *Hyacinthe mourant*, bronze de un mètre de hauteur, premier deuxième grand prix de l'Institut en 1829, et ayant figuré à l'Exposition universelle, s'est vendu, avec son moule en plâtre et avec droit de reproduction en plâtre et en bronze, 3,000 fr.

Parmi les modèles d'architecture, il ne s'est adjugé de saillant qu'un grand cadre contenant divers projets d'architecture et de sculpture monumentale, des esquisses de monuments funéraires, de fontaines, et autres, acquis au prix de 450 francs par M. B..., l'un de nos architectes en renom.

PROCHAINES EXPOSITIONS

DES

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON

ET

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX.

Un avis sous forme de circulaire ou programme, revêtu des signatures de M. G. Bouvard, président, et de tous les membres de la commission, vient de porter à la connaissance du public que la Société des Amis des Arts de Lyon ouvrira son Exposition annuelle le 9 janvier 1857. La Compagnie, aussi intelligente qu'active, ne perd pas de temps; le 25 janvier de l'an de grâce qui s'achève, elle livrait les salles et les galeries du palais Saint-Pierre aux impatiences de la foule, et voici qu'il est déjà question de la solennité du prochain exercice! La Revue des Beaux-Arts a rendu compte de la dernière olympiade dont le musée du chef-lieu du déparment du Rhône a été le théâtre; cinq chapitres lui ont été consacrés dans les livraisons des 15 février, 15 mars, 1er et 15 avril, enfin, 1er mai. L'article *Préliminaires*, par M. Georges Guénot; les quatre autres, par un *Ami de l'École lyonnaise*, comprenant l'appréciation des ouvrages qui avaient obtenu un favorable accueil.

Sans autre préambule, la Société des Amis des Arts informe donc les artistes qu'elle se charge des frais de transport, pour l'aller et pour le retour, des ouvrages qui lui seront adressés, conformément aux conditions énoncées ci-après. Les achats faits, soit par la Société, soit par la municipalité de Lyon, pendant le dernier salon, ont, comme on sait, dépassé la somme de quarante mille francs; plusieurs envois d'un haut prix ont été compris dans ces acquisitions. Toutefois, la commission, voulant appeler à elle, autant qu'il est en son pouvoir, les productions les plus remarquables de notre époque, a décidé qu'elle ferait frapper, au coin de sa grande médaille du module de 80 m., un certain nombre de médailles d'argent et de bronze, qui seront décernées, comme témoignage de la satisfaction générale et de ses sympathies, aux auteurs des productions d'élite, que les ressources limitées de sa caisse ne lui permettraient pas d'acquérir.

CONDITIONS DE RIGUEUR POUR LE TRANSPORT.

1° Auront droit au transport *franco*, aller et retour, les artistes français et étrangers qui, nominativement, auront reçu une circulaire à leur adresse, et qui pourront, dans ce cas, faire venir, sans charge aucune, leurs travaux au lieu de l'Exposition.

2° les auteurs des compositions auxquels la Compagnie n'aura pas fait parvenir d'invitation personnelle, seront, ce nonobstant, avantagés du transport *franco* de l'endroit du départ au retour, sous la réserve, toutefois expresse, que leurs envois auront été admis par la commission de la Société des Amis des Arts.

3° Pour jouir des bénéfices du transport *franco*, les œuvres artistiques, dirigées sur le chef-lieu du département du Rhône, devront être directement remises, par les auteurs ou par leurs représentants dûment accrédités, à l'un des bureaux de factage du chemin de fer de Paris à Lyon, pour être expédiées par la *petite vitesse*.

4° En aucune circonstance et sous aucun prétexte, la Société n'est responsable de la rupture des marbres, figures en plâtre et autres objets fragiles. On recommande d'emballer les tableaux, avec le plus grand soin, dans des caisses fermées au moyen de vis. Il est indispensable que les toiles ou panneaux ovales soient fixés dans un châssis rectangulaire. Les colis devront être adressés le 20 décembre prochain, délai de rigueur, au secrétaire de la Société des Amis des Arts de Lyon, au palais des Arts.

Il importe que chaque ouvrage soit accompagné d'une note contenant le nom et le domicile de l'auteur, l'indication du sujet, ainsi que le prix exact demandé en cas de vente. — La commission s'engage à retourner aux expéditeurs les œuvres destinées à la sixième exposition de la Société des Amis des Arts de Bordeaux, qui s'ouvrira le 1er mars 1857, et dont le programme suit :

ARTICLE 1er. — Les ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, dessin et lithographie, devront être remis avant le 10 février, chez M. Binant, rue Rochechouart, n° 70, à Paris.

ART. 2. — Chacun d'eux devra être accompagné d'un bulletin contenant l'explication du sujet, le prix de l'ouvrage, le nom et l'adresse de l'auteur, la date et le lieu de sa naissance, le nom de son maître et les récompenses ou distinctions qu'il a obtenues. Un duplicata de ce bulletin sera renfermé dans la caisse.

ART. 3. — Les frais de transport, aller et retour, seront supportés par la Société, *mais seulement pour les ouvrages des artistes invités par la Société*. Les autres envois devront être expédiés par le roulage ordinaire ou la petite vitesse des chemins de fer, et ne devront pas avoir plus de 2 mètres de hauteur ni de largeur. Ils devront être rendus au siége de la Société, rue Judaïque, 97, à Bordeaux, du 1er au 15 février, *au plus tard*.

ART. 4. — Ne pourront être reçus : les tableaux ou dessins sans cadre ; les tableaux ou dessins ayant des cadres de forme ronde ou ovale, à moins qu'ils ne soient encastrés dans des caisses de forme carrée ; les copies, à moins qu'elles ne reproduisent un ouvrage dans un genre différent ; les ouvrages de sculpture, gravure ou lithographie livrés au commerce.

ART. 5. — Les ouvrages qui ne seront pas envoyés par leurs auteurs, ne pourront être exposés qu'avec l'autorisation des auteurs ou sous la responsabilité de leurs propriétaires, dont le nom sera indiqué au livret.

ART. 6. — Un jury d'examen prononce le rejet ou l'admission des ouvrages présentés. — Bordeaux, le 1er décembre 1856.

Les membres de la Commission :

T.-B.-G. Scott, *président ;* Ad. Charroppin et D. Guestier, *vice-présidents ;* R. de Gernon, *trésorier ;* Th. Bouscasse, Fr. Brown, Desmaisons du Pallans, P. Ferrière, Ch. Foussat ; Ad. Bonnet, *secrétaire*.

Extrait du compte rendu de la cinquième année de la Société.

Pendant le cours de cette année, S. M. I., qui a daigné accepter le patronage de la Société, a fait don d'une somme de 1,000 fr. Le Conseil général de la Gironde a voté une allocation de 1,500 fr. ; le conseil municipal de Bordeaux a accordé, au même titre, une somme de 3,000 fr. A la fin de la cinquième Exposition, la Société comptait plus de cinq cents membres réunissant ensemble 880 actions de 25 fr. chacune, au total : 22,000 fr. La cinquième Exposition a été ouverte du 30 décembre 1855 au 2 mars 1856 ; elle comptait plus de 600 ouvrages, sur lesquels 91 ont été achetés au prix de 50,358 fr. — Le chiffre total des acquisitions faites aux cinq premières Expositions de la Société, est de 210,037 fr.

THÉODORE LEJEUNE,
peintre.

MOSAÏQUE.

Visite de LL. MM. l'empereur et l'impératrice à l'hôtel Rothschild. — Album du conseil municipal retraçant les principales scènes du baptême du prince impérial. — Augmentation de la liste civile. — La collection du Palais-Royal. — Visite du prince de Prusse aux Invalides. — M. Giraud, peintre, chevalier de l'ordre de Danebrog.— Commande du buste de Paul Delaroche à M. Duret, de l'Institut. — Portrait de Mlle Rosa Bonheur, par M. Dubuffe. — Projet d'érection d'une statue à la mémoire d'Haüy.— MM. Châlons-d'Argé et T. Vacquer.— Les anciens manuscrits.— Heures de Catherine de Clèves.— Reproduction photographique des Heures de la reine Anne de Bretagne.— Statistique des bibliothèques de Paris. — Nécrologie : le P. Arthur Martin; — le comte de Salvandy; — Michelot. — Vente de la collection Marcille. — Hôpital Lariboissière. — Hospice du Roule.— Prise de voile de Mlle Desprez.— Un trophée de Sébastopol au musée de Cluny. — Eglise Saint-Eloi, à Paris. — Mme de Nanteuil. — Bruits erronés de changement de direction de plusieurs théâtres impériaux. — Premier vendredi de l'hôtel de la rue d'Amsterdam. — Découverte d'une pierre tumulaire au Havre. — Découverte de plusieurs arcades normandes dans le cloître de la cathédrale de Winchester. — Nouvelle église catholique érigée à Londres. — Théâtre de Covent-Garden.— Projet de publication des œuvres du musicien Haendel.

Dans le courant de la semaine dernière, en sortant de faire visite à S. A. I. le prince Jérôme, LL. MM. l'empereur et l'impératrice se sont rendues rue Laffitte, 17, à l'hôtel de M. de Rothschild. On sait que, sous le premier Empire, ce magnifique édifice était la résidence de la reine Hortense, et que c'est là que Louis-Napoléon a vu le jour. A cette époque, cette rue portait le nom de rue Cerutti, changé ensuite contre son ancien nom de rue d'Artois, qu'elle perdit définitivement en 1830. Les appartements de l'hôtel ont en majeure partie conservé leur ancienne disposition; dans plusieurs pièces principales, le caractère de l'époque a été conservé, et les cheminées sont encore ornées des chiffres de la reine de Hollande. C'est avec une émotion bien visible que l'empereur a parcouru et reconnu cette riche demeure où il est né et où il a passé ses premières années.

Le conseil municipal de Paris a voté, cette quinzaine, sur la proposition de M. le préfet de la Seine, un crédit de trente-six mille francs pour un album retraçant les principales scènes du baptême du prince impérial et spécialement la visite de l'Impératrice à l'Hôtel-de-Ville. Quelques membres du conseil votaient préférablement pour un tableau retraçant cette visite; mais les dispositions étaient déjà prises pour le premier objet, et l'on s'est rallié à l'*album* accompli.

Deux exemplaires originaux du susdit album seront exécutés, l'un pour l'Empereur, l'autre pour l'Impératrice; d'autres exemplaires, mais avec une reproduction de moindre valeur, seront distribués aux membres du conseil.

On croit, d'après le rapport de M. Fould (sur la gestion de la liste civile), que les fonds alloués à l'Empereur pourront bien être augmentés par le Corps-Législatif. Le bruit a couru que M. Gautier, secrétaire général du ministère d'Etat, serait nommé, sous les ordres de M. Fould, administrateur spécial de la liste civile.

On se rappelle la mission dont fut chargé, au commencement de 1856, S. A. I. le prince Napoléon. Toute la France, et le monde savant en particulier, ont suivi avec le plus vif intérêt la marche des deux bâtiments la *Reine-Hortense* et le *Cocyte*, sur lesquels était monté le personnel de l'expédition. De nombreuses explorations furent faites, et c'est leur résultat que S. A. I., avant la publication prochaine, assure-t-on, de son voyage, a permis d'offrir au public de la capitale. Cette exposition, qui a été déjà honorée de la visite de LL. MM. l'empereur et l'impératrice, qui a été vue par un grand nombre de savants, d'artistes et d'illustres personnages, a lieu dans plusieurs des grands et magnifiques salons du Palais-Royal; de dix à quatre heures on y rencontre une foule aussi élégante que curieuse de s'instruire. Dans le salon d'entrée, décoré du remarquable tableau de la *Bataille de l'Alma*, peint par M. Horace Vernet, on y trouve d'abord : la carte sur laquelle sont indiquées, par des signaux de différentes couleurs, les stations de la *Reine-Hortense* et du *Cocyte*, avec des spécimens fort curieux de costumes. Trois mannequins ont été parfaitement habillés avec les *vrais* vêtements d'Esquimaux. Il y a là un groupe, le père, la mère et l'enfant, qui semblent faire les honneurs de l'Exposition. Dans la grande galerie où, à la porte, on est comme reçu par une belle Finlandaise avec son habit de gala, manteau de soie brodé, corsage ouvert sur le devant et chargé de bijoux de toutes sortes, la coiffure ornée d'une espèce de diadème, on est en présence de trois longues rangées de tables sur lesquelles sont placées méthodiquement les résultats scientifiques de l'exploration. L'une des rangées devant les fenêtres offre les échantillons de minéraux recueillis dans les contrées parcourues par les explorateurs : il y en a de magnifiques, et, parmi eux, un lingot d'aluminium, qui prouve que l'on s'occupe activement partout de la recherche et de la production de ce précieux métal. Sur le côté opposé on n'a que l'embarras du choix. Une suite de crânes y est rassemblée : il y a des têtes de Patagons, de Chinois, d'Islandais, de Lapons, de Kabyles, de Mexicains, de Tartares, de Nègres, etc. C'est la plus curieuse et la plus bizarre collection anthropologique que l'on puisse imaginer. La face humaine y est représentée sous les plus singuliers aspects : là, les fronts bombés, déprimés, ou larges à leurs sommets; ici, les mâchoires enfoncées ou saillantes. Ces études, dont on a depuis longtemps reconnu l'importance, peuvent se poursuivre, plus loin, sur deux moulages faits sur la nature morte ou la nature vivante, sur des squelettes entiers. Il y a plusieurs bustes complets d'hommes et de femmes de différents âges, des bras, des jambes, des torses pris à part; c'est d'une vérité qui n'est pas toujours artistique, mais, grâce à elle, de précieux enseignements sont acquis à la science; ils permettront de compléter et de rendre moins obscure l'histoire des races humaines. Viennent ensuite les livres, les Bibles, les Catéchismes, imprimés dans les langues nationales, reliés, cartonnés suivant les modes du pays; et, près de ces ouvrages, des instruments de travail ou de plaisir. A côté du dé à coudre des insulaires, est le fil qu'ils emploient pour confectionner leurs vêtements et leurs chaussures; le couteau, dont le manche est chargé de sculptures nombreuses et étranges. On peut voir et manier un violon groënlendais! Certes, on n'oserait l'exposer dans la boutique d'un de nos plus infimes marchands de jouets d'enfants, et cependant, tout informe qu'est cet instrument, tout grossier qu'est l'ar-

chet qui l'accompagne, on en peut tirer des sons fort justes, jouer même, avec, certains airs.

On a encore, sous les yeux, les imitations en miniature des habitations dans lesquelles vivent des familles entières; habitations où l'on entre en rampant et qui ressemblent à des taupinières; les canots avec lesquels on fait la chasse aux phoques; les instruments de pêche; les poupées même que l'on fabrique et que l'on habille pour l'amusement des enfants. C'est au milieu de ces spécimens d'une civilisation toute primitive, que se trouvent les oiseaux, les poissons, les animaux qui vivent sous ces latitudes et qui sont tombés sous le plomb ou dans les filets des voyageurs. On y a joint une collection de coquillages, d'insectes, de graines; les unes placées dans des boîtes sous verre, les autres conservées dans l'alcool. Rien de plus fin, de plus soyeux, que les peaux de fœtus de phoques. Elles ont la blancheur, le velouté de la plus délicate fourrure. L'autre salon est consacré aux travaux artistiques. Les dessinateurs y font briller la facilité, l'intelligence de leurs pinceaux et de leurs crayons. A leur tête, nous devons placer M. Charles Giraud, le digne frère d'Eugène, qui a bien employé son temps. On a de lui les portraits en pied et à l'aquarelle des principaux personnages de l'expédition, S. A. le prince Napoléon, le capitaine Le Nourry Laroncière, etc. Il a peint également un grand nombre de costumes et de portraits d'indigènes des deux sexes avec autant de vérité que de soins et de goût. Près de ces souvenirs que le talent de l'artiste a su rendre vivants, viennent des suites de photographies de personnages, de villes, de sites; puis des dessins représentant les lieux les plus remarquables qui ont été visités ou qui ont servi de séjour pendant l'expédition. Parmi les aquarelles de M. Charles Giraud, il en est une qui attire plus particulièrement les regards; c'est un trophée complet que portait Charles XII, roi de Suède, le 30 novembre 1710, jour où il fut tué sur le parapet de Frédérishall; on voit le singulier chapeau de ce prince, son habit d'uniforme, ses grandes bottes, son ceinturon, ses guêtres, son épée. Ces précieux souvenirs sont religieusement conservés à Stockholm. Sur une grande table sont posés des albums, des gravures, des images coloriées; ce sont des spécimens de l'état de l'art dans quelques-uns des pays du Nord; on peut apprendre beaucoup en les parcourant et ils sont un accompagnement véritablement obligé à la collection dont l'exploration dans la mer du Nord vient de doter notre pays.

Le 13 décembre dernier, le prince Frédéric de Prusse s'est rendu aux Invalides où il a visité la chapelle St-Jérôme qui contient les cendres de Napoléon Ier, et tout ce qui, dans cette demeure, séjour de tant de glorieux débris, attire à de si justes titres la curiosité des étrangers : la salle du conseil et la bibliothèque, où repose de son lourd poids, le boulet qui tua Turenne, le 27 juillet 1675, près de Saltzbach, où il était allé établir une redoute... Cette place, consacrée par le trépas de Turenne, dans la 64e année de son âge, a été circonscrite d'une balustrade et déclarée terre française.

M. Charles Giraud, qui a fait partie, à la suite de S. A. I. le prince Napoléon, de l'expédition de la *Reine Hortense* dans les mers du Nord, a été nommé par S. M. le roi de Danemark, chevalier de l'ordre de Danebrog.

M. Duret, membre de l'Institut, a été chargé par le gouvernement de l'exécution du buste en marbre de Paul Delaroche. Ce morceau est destiné à faire partie de la galerie déjà si remarquable de l'Institut de France.

Parmi les tableaux qui figureront à l'exposition de 1857, on cite un portrait de Mlle Rosa Bonheur, peint par M. Dubufe. La jeune et célèbre artiste est représentée en pied, appuyée sur un magnifique bœuf peint par elle-même. A la même exposition, on verra sans doute un tableau auquel M. Ziegler met en ce moment la dernière main : c'est une *Immaculée Conception*.

Un comité s'est formé et une souscription a été ouverte pour mettre à exécution un projet conçu dans ces dernières années par M. Dufau, qui a pour but d'élever une statue à Valentin Haüy, le fondateur de l'institut des jeunes aveugles. Cet homme de bien, frère de l'abbé Haüy, le célèbre minéralogiste, était né vers le milieu du siècle dernier. Il n'était que simple commis aux affaires étrangères, lorsqu'il conçut le projet de faire pour les enfants aveugles, ce que l'abbé de l'Épée avait entrepris avec tant de succès pour les sourds-muets : son procédé consistait à remplacer les signes visibles par des signes en relief que le doigt peut apprécier. La première école où ce système fut appliqué, s'est ouverte à Paris, en 1784, sous sa direction. Pendant la révolution, Haüy fit d'incroyables efforts pour maintenir son école et faire vivre les enfants confiés à ses soins. Lorsque l'ordre fut rétabli, au lieu de récompenses et d'encouragements, l'ingénieux instituteur ne rencontra que de mesquines tracasseries qui le décidèrent à quitter la France. La Restauration le ramena dans sa patrie et sut encourager en même temps qu'apprécier son mérite. Il s'éteignit en 1822, dans une sorte d'obscurité, bien que son œuvre n'eût cessé de progresser et de se répandre. Le Ministre de la Maison de l'Empereur s'est inscrit en tête de la souscription, pour une somme de 12,000 fr.

On doit publier, dans le courant de l'année 1857, deux ouvrages qui seront pour les artistes, de la plus grande utilité. L'un, qui a pour auteur M. Chalons d'Argé, est un *Dictionnaire biographique des Artistes contemporains*, architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, lithographes, etc.; l'autre sera consacré à la partie technique de l'architecture et aura aussi la forme d'un dictionnaire; il est l'œuvre tant pour le texte que pour les gravures fort nombreuses qui l'accompagneront, de M. Théodore Vacquer, jeune architecte du plus grand mérite et de la plus vaste érudition, celui, peut-être, qui, de nos jours, connaît le mieux le Paris gallo-romain et ce qui nous reste de vestiges de l'antique Lutèce. M. Vacquer, grâce à la variété et au grand nombre de ses connaissances qu'il a acquises par la fréquentation des ateliers, la pratique des travaux et par de nombreuses lectures, était plus que tout autre à même d'entreprendre un ouvrage qui présente de bien grandes difficultés. C'est lui qui a dirigé les fouilles opérées devant le parvis Notre-Dame et aux abords de la tour Saint-Jacques, et qui a conduit tout récemment les divers travaux qui ont été exécutés pour l'isolement du palais des Thermes. Il a collaboré au savant ouvrage de M. J. Gailhabaud, les *Monuments chez tous les peuples*, et fourni quelques planches à l'ouvrage du même auteur, en cours de publication : l'*Architecture du Ve au XVIIe siècle*; quelques-unes de ses notices ont été publiées par la *Revue archéologique*, et il a pris part à diverses Expositions, notamment à l'Exposition universelle, où l'on a pu remarquer trois excellents dessins de la tour seigneuriale ou donjon de la commanderie de Saint-Jean

de Jérusalem (Saint-Jean de Latran), à Paris, vulgairement connu sous le nom de tour Bichat, et auxquels le temps ne lui avait malheureusement pas permis de donner la dernière main.

Les anciens manuscrits écrits et composés pour des princes et des rois, sont, comme on sait, fort rares; leur exécution est toujours supérieure à celle des nombreux manuscrits fabriqués dans les abbayes. On n'y employait que des artistes d'élite, et l'on mettait tout en œuvre pour atteindre le plus haut degré de perfection. Le libraire Techener possède en ce moment un manuscrit de ce genre. Ce sont des Heures écrites en Flandre par un excellent calligraphe appartenant sans doute à l'école de Bourgogne, pour Catherine de Clèves, duchesse de Gueldres, issue par sa mère de la maison royale de France. Ce précieux manuscrit sur vélin, est étincelant d'or et de couleurs. Les majuscules, largement dorées, sont rehaussées d'azur et de gueules ; les encadrements des pages sont chargés de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de grotesques, etc. Les peintures égalent et surpassent quelquefois les meilleures productions connues de l'époque par la perfection du dessin, l'entente de la perspective, l'éclat et la finesse du coloris et l'exactitude des accessoires.

Le magnifique manuscrit des Heures de la reine Anne de Bretagne, qui fait partie des richesses du Musée des souverains au Louvre, vient d'être multiplié par la photographie par M. Léon Curmer. On dit que les épreuves de cette superbe reproduction ont réussi au delà de toute espérance. — A Berlin, on fait aussi des préparatifs pour reproduire par la photographie les manuscrits de la Bibliothèque.

Le Siècle a publié récemment une statistique des bibliothèques de Paris. Il résulte de ce travail, que l'on peut évaluer à 2,974,000 imprimés et à 104,000 manuscrits le nombre des volumes qui font partie des diverses collections de la capitale.

Nous apprenons la mort d'un archéologue éminent qui avait puissamment contribué à la renaissance des études sérieuses de l'art du moyen âge. Le R. P. Arthur Martin est mort à Ravenne, le 24 novembre dernier, en revenant de Rome. Architecte et dessinateur, le P. Martin a construit plusieurs églises en France, et donné un grand nombre de modèles pour l'ameublement des édifices religieux. Plusieurs ont été exécutés à Lyon. Il avait parcouru l'Europe et rapporté une immense quantité de documents. Les trésors des cathédrales lui avaient été ouverts, et il avait pu y étudier des objets rares que personne n'avaient donnés avant lui. Il a publié une monographie des vitraux de Bourges, en collaboration avec le P. Cahier. Le recueil des mélanges d'archéologie, qui paraît depuis plusieurs années et qui contient une série de mémoires accompagnés de dessins du plus grand intérêt sur l'orfévrerie et les tissus au moyen âge, les ivoires carlovingiens et les bestiaires, ces étranges traités d'histoire naturelle où les erreurs léguées par l'antiquité ont revêtu une éclatante parure de symbolisme, est une des plus curieuses publications qui aient été éditées en Europe. M. Martin avait été couronné par l'Institut de France, il y a quelques années. Il était chargé de la construction de la cathédrale de Notre-Dame de la Treille, à Lille.

Le télégraphe du 15 a apporté dans la Métropole le 15 décembre, la nouvelle, prévue depuis longtemps, mais toujours pénible, de la mort du comte de Salvandy; à cette même date, l'Académie Française, en séance, a été officiellement informée du décès de l'ancien ministre secrétaire d'Etat au département de l'instruction publique et des cultes. L'Académie a levé immédiatement sa séance. Un service funèbre en l'honneur du défunt a été célébré, le 27 de ce mois, à l'église des Carmes, à Paris.—Le triste événement laisse un fauteuil vacant à l'Académie Française ; en voici la généalogie littéraire : — 1635, le chancelier Séguier; — 1643, Cl. Bazin de Bezons ; —1684, Boileau-Despréaux ; — 1711, J. d'Estrée, archevêque de Cambrai ; —1718, R. d'Argenson, garde-des-sceaux : — 1721, Languet, archevêque de Sens ; — 1753, Buffon ; — 1788, Vicq-d'Azyr ; — 1803, Domergue ; —1810, Saint-Ange; —1811, Parseval-Grandmaison ; — 1835, de Salvandy. — Le fauteuil du feu comte de Salvandy est le septième dans l'ordre numérique.

Reste encore à enregistrer le décès de M. Michelot, l'une des gloires de la Comédie-Française, qui vient de mourir à Passy, où il s'était retiré depuis quelques années. Le nom du célèbre artiste rappelle l'époque la plus illustre du Théâtre-Français, celle où les Talma. les Fleury, les Mars et les Duchesnois interprétaient les chefs-d'œuvre des maîtres d'une façon qui n'a pas été égalée. M. Michelot appartenait par son talent à cette pléiade que les amateurs regretteront toujours.

Puisque aussi bien c'est ici le chapitre des décès, qu'il soit porté à la connaissance des lecteurs de la Revue, que la collection des tableaux du défunt Marcille ne sera pas, comme on le pensait, conservée par ses héritiers, qui se contenteront sans doute de se réserver les plus belles pièces. On annonce pour le 12 janvier prochain, la vente de trois mille tableaux ayant fait partie de cette collection, parmi lesquels se trouve un nombre considérable de portraits historiques du plus haut intérêt et une suite de productions de tous nos habiles artistes du 18e siècle, tels que Lancret, Greuze, Fragonard et Chardin. Le catalogue se distribuera à partir du 5 janvier.

— Lorsque l'administration eut arrêté les plans du nouvel hôpital à élever sur les terrains du clos Saint-Lazare, toutes les dispositions prescrites par la science ont été utilisées pour en faire un établissement modèle. Cinq vastes pavillons, largement dentelés de l'est à l'ouest, et reliés entre eux par des cours intérieures, semblent, en effet, le mode de construction le plus favorable pour ce genre d'établissements. La superficie de cet hôpital se compose : en terrains bâtis, de 10,647 mètres; en cours et jardins, de 23,948 mètres; ensemble : 34,595 mètres. Les constructions, commencées vers le milieu de l'année 1846, ont été finies en 1854, d'après les plans de M. Gauthier, architecte. La dépense s'est élevée à 8 millions environ. On sait les changements de noms qu'a successivement éprouvé le grand hôpital ; enfin, il a reçu, en 1854, lors de son ouverture, le nom de *Lariboissière*, à l'occasion d'un legs évalué à 2,900,000 fr. fait aux pauvres de Paris par Mme la comtesse de Lariboissière, née Roy, pour la fondation d'un hospice. Cet établissement, qui contient aujourd'hui 612 lits, a déjà reçu et va recevoir encore de nouveaux agrandissements.

Suivant la *Gazette des hôpitaux*, on annonce la très-prochaine suppression de l'hôpital militaire du Roule, qui sera remplacé par un nouvel hôpital créé à Vincennes.

Une cérémonie touchante a eu lieu dernièrement dans la chapelle de Notre-Dame-des-Arts, rue du Rocher. Mlle Emma Desprez, dont le gracieux talent

de peintre est connu du monde artistique, l'une des élèves distinguées de M. Couture, a pris le voile dans cette communauté. Mme la princesse Mathilde était la marraine de la jeune professe, M. le général de division Bougenel a été le parrain. Mgr l'évêque de St-Flour a reçu les vœux.

On vient de placer sous les voûtes restées debout de l'ancien palais des Thermes, derrière le musée de Cluny, la croix du clocher de l'église de la *Quarantaine*, à Sébastopol, donnée, dit l'inscription placée au bas, par le maréchal Pelissier.

La petite église que l'on construit rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine, est terminée quant au gros œuvre. Elle est pourvue d'un joli petit clocher. Cette église sera sous l'invocation de saint Éloi.

Madame de Nanteuil, femme de M. de Nanteuil, premier chef du cabinet de feu son excellence Hippolyte Fortoul, ministre secretaire d'Etat au département de l'instruction publique et des cultes, aujourd'hui attaché à la Cour des comptes, sœur de madame Hippolyte Fortoul, a été atteinte par un accident analogue à celui qui a coûté la vie à la comtesse Charles de Fitz-James. On sait qu'une allumette chimique sur laquelle l'infortunée comtesse avait marché, avait mis le feu à sa robe; mais on a tout lieu d'être assuré que cette fois l'accident n'aura pas de suites aussi fatales.

Les bruits de changement de direction qui avaient courus relativement à plusieurs théâtres impériaux sont dénués de tout fondement. Ces bruits avaient quelque consistance en ce qui concerne l'Opéra-Comique, pour lequel une société de capitalistes français et étrangers, ayant avec eux un éditeur de musique, M. Brandus, et un feuilletoniste influent, ont été en pourparlers assez avancés avec M. Perrin, et ont même déposé une somme considérable chez son notaire. Pour le moment tout est rompu; je ne sache pas que MM. Alphonse Royer et Empis aient jamais été disposés à céder la place, et quant à M. Emile Perrin même, s'il a eu la tentation de vendre, je doute qu'il ait eu réellement l'envie de s'en aller.

Le premier vendredi de l'hôtel de la rue d'Amsterdam s'est inauguré sous de brillants auspices : dans les salons Louis XV et Louis XVI qui décorent cette riche demeure, se rencontraient des illustrations de l'administration, de la magistrature, des arts et des lettres. Les portes se sont ouvertes vers neuf heures; l'assistance était nombreuse vers dix heures et demie. Un intermède lyrique improvisé a rempli les loisirs de la réunion. Le concert a commencé à neuf heures et demie; en voici le programme : 1° La *Saint-Sylvestre*, chœur de M. Charles Bazin; — 2° Chœur bachique de l'opéra de l'*Ame en peine*, de MM. de Saint-Georges et de Flotow, chantés par vingt membres de la société chorale populaire, sous la direction de M. Batiste, professeur au Conservatoire et directeur de la société; — 3° *Doux souvenir!* et *Villageoise*, deux mélodies de M. Nathan, violoncelle, exécutées par l'auteur, accompagné de M. Soumis, pianiste; — 4° *Bonhomme*, de M. Nadaud; — 5° Parodie de la poésie du *Voyage aérien*, poëme et musique de M. Gustave Nadaud, par M. le vicomte de Richemont; — 6° La *Promenade du papa*, paroles et musique de M. Paul de Kock, chantées par M. Briant, ex-artiste du Gymnase, accompagné par M. Paul Duclos, pianiste; — 7° La *Branche d'amandier*, poésie de Lamartine, musique de M. Soubre, chantée par les membres de la société chorale populaire; — 8° Les *Veilleurs de nuit*, ronde de M. Lefébure-Wély, organiste de la Madeleine; — 9° *Impromptu*, caprice de M. Schopin; — 10° La *Danse arménienne*, de M. Borg-Lisberg, exécutée au piano par Mlle G***; — 11° *Air varié* sur des motifs de la *Sonnambula*, de Bellini, par M. Sighicelli, violoniste, accompagné de M. Soumis; — 12° *Air varié*, composé et exécuté sur le cornet à piston, par M. Arban, M. Soumis au piano; — 13° *Air varié*, de M. Dancla, exécuté par M. Sighicelli, tenant le piano M. Soumis; — 14° Le *Commencement du voyage*, de Zimmermann; — 15° Chœur des chasseurs de l'*Ame en peine*, chantés par les membres de la Société chorale populaire; — 16° *Jean Lepincheux*, de M. Paul Henrion; — 17° *A bas la crinoline!* de M. Reuget, chanté par M. Briant, accompagné de M. Paul Duclos; — 18° *Gastibelza*, air composé et exécuté par M. Nathan, violoncelliste, accompagné par M. Soumis; — 19° *Duo de chasse* chanté par MM. le comte de *** et le baron de ***, M. Soumis au clavier.

L'Album du lieu s'est augmenté de deux charmantes études : une *paysanne romaine* et une *figure antique*, et enfin de deux charges d'un très-piquant esprit, de MM. Briant et Stoltz; le tout crayonné au fusain, par M. Charles Hugo.

Une curieuse trouvaille vient d'être faite dans la démolition de la fontaine de la rue des Viviers, au Havre : c'est celle d'une pierre tumulaire dont l'inscription, presque entièrement conservée, peut offrir un certain intérêt archéologique. Dans l'état où elle se trouve, toute couverte encore du mortier dans lequel elle se trouvait enchâssée, on parvient à lire qu'elle recouvrait le corps d'un cornette du régiment de Villars; elle paraît provenir de l'ancienne église Saint-Laurent.

De très-beaux restes d'arcades normandes ont été découverts en faisant des réparations dans le cloître de la cathédrale de Winchester. Il paraît que les ouvriers, en démolissant un corridor, ont mis à découvert cinq arcades, dont une, celle du centre, beaucoup plus large que les autres. Ces arcades, en très-bon état, seront conservées. La plus grande servira de porte.

On lit dans le *Times*, du 9 décembre : « Hier, a été ouvert à Londres au culte public une nouvelle église catholique romaine, dédiée à sainte Marie et à saint Michel; cette église a été érigée dans le Commercial Road East, près la station de Shadwell, du chemin de fer de Blackwall; S. Em. le cardinal Wiseman a officié dans cette circonstance. La construction de l'édifice, très-beau morceau d'architecture dans le style gothique, a été commencée en 1850; elle peut contenir plus de 2,000 personnes. L'église est bâtie en pierre; elle a, mesurée au dehors, 185 pieds de longueur sur 75 pieds de largeur; latéralement à la nef sont les bas-côtés des chapelles et les accessoires ordinaires du culte catholique romain; le clocher et la flèche ne sont pas encore terminés. Il n'y a pas de tribunes. Cette église est l'application la plus utile qui ait encore été faite dans la capitale de l'Angleterre, des principes d'architecture gothique aux besoins d'une pauvre et nombreuse population de catholiques romains. »

Si nous en croyons le *Morning Advertiser*, un marché vient d'être conclu avec un célèbre architecte pour construire le théâtre de Covent-Garden, et les travaux vont être immédiatement commencés.

Il vient de s'organiser en Allemagne, sous le patronage immédiat du duc de Saxe-Cobourg-Gotha, une société qui se propose de réunir dans une édition complète et monumentale, les œuvres disséminées du célèbre musicien Haendel. Le prospectus est déjà lancé,

et plusieurs des hommes qui l'ont signé, Franz Listz, entre autres, jouissent d'une renommée européenne. Rien ne sera négligé pour que l'édition annoncée soit digne du grand artiste à qui on veut offrir un hommage posthume. On estime qu'elle formera soixante volumes de 480 pages environ, précédés d'introductions et de notes bibliographiques ou autres. Les oratorios seuls en rempliront vingt-huit, et les opéras vingt, classés, de même que les cantates, la musique de chambre et la musique instrumentale, par ordre chronologique. Si le plan actuel n'est pas modifié, la publication de l'œuvre entière durera trente années, la société ne devant mettre au jour qu'un volume tous les quatre mois. Personne, au delà du Rhin, ne met en doute le succès de cette vaste et honorable entreprise.

HENRI LAMBERT.

CORRESPONDANCE.

I

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1857

A M. Félix PIGEORY,

DIRECTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Je vous remercie cordialement, Monsieur le Directeur, d'avoir inséré dans la livraison du 15 de ce mois de votre excellent recueil, mon discours traitant de l'*Influence des Beaux-Arts sur l'Industrie*. Si j'eusse pensé qu'il méritât cette faveur, je vous l'aurais envoyé plus tôt en la sollicitant. La REVUE DES BEAUX-ARTS m'a fourni les preuves les plus convaincantes du sujet que j'ai traité. C'est donc à M. Achille Jubinal que j'ai emprunté l'appui de mon discours, et j'ose dire de son succès; tous les journaux de Lyon l'ont reproduit, et les négociants ont été effrayés des vérités mises en lumière.

Mon beau-frère, qui a la maison la plus importante de Lyon pour les importations des soieries en Amérique, me disait, il y a peu de jours, qu'avant dix ans nous ne pourrions plus lutter avec l'Angleterre sur ce grand marché du monde ; que d'ici là il n'y avait que la supériorité de nos dessins et notre bon goût qui pussent nous soutenir. Quand le mal sera fait, on songera au remède.

Il me serait impossible, Monsieur le Directeur, de me passer de votre REVUE; son droit esprit en matière d'arts, sa rédaction et l'intérêt que vous savez répandre en font une des publications les plus remarquables de l'époque pour tous ceux qui aiment les arts.

L'exposition de Paris étant prorogée au mois de juin 1857, ne sera pas favorable à la vente des tableaux, car au milieu de l'été toute la haute société qui achète des objets d'art, est absente de la métropole. Il est fâcheux qu'on n'ait pas pu improviser un local provisoire pour notre prochaine olympiade, dans une des nouvelles galeries du Louvre, bien qu'elles ne soient pas encore terminées; les tableaux n'ont pas besoin d'apparat, des toiles suffisent pour les orner, et les artistes n'auraient pas à regretter un salon que j'appréhende devoir être préjudiciable à leurs intérêts. Dieu merci! ce n'est pas pour moi que je réclame, mes tableaux sont vendus à l'avance ; mais je songe à tous ceux qui ont besoin de se faire connaître et qui souhaitent vendre leurs ouvrages.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, aux sentiments les plus distingués de votre très-dévoué serviteur,

SAINT-JEAN.

Lyon, le 20 décembre 1856.

II.

LES TABLEAUX DE MADAME VINCENT-CALBRIS.

Au même.

J'ai reçu, M. le Directeur, la livraison de la REVUE DES BEAUX-ARTS du 15 de ce mois, renfermant le compte rendu de l'exposition de Rouen. Je vois figurer dans le sommaire de cet examen le nom de Mme Vincent-Calbris, ma femme, originaire de cette ville, mais je n'ai trouvé aucune appréciation de ses œuvres, qui se composent de plusieurs paysages. Veuillez avoir l'obligeance de me faire savoir si un troisième article doit combler cette lacune, et agréez avec l'assurance de l'estime dans laquelle je tiens votre excellente publication, l'expression de mes sentiments distingués,

VINCENT.

Secrétaire adjoint de la Commission historique du département du Nord.

Lille, 19 décembre 1856.

C'est par une très-involontaire erreur, qu'il ne se pardonne pas et dont il s'excuse, que M. A.-B. Van Yper a omis dans son compte rendu de l'Exposition de Rouen, l'appréciation des ouvrages de Mme Ch. Vincent-Calbris, originaire de Lille; il est quatre fois coupable et fait une quadruple amende honorable aux *Bords de la Deule*; — au *Lambersard* (Flandre); — aux *Environs de Château-Thierry*; — et au *Monchaux* (Flandre), quatre charmantes mignardises du plus souriant pinceau.

(Note de la rédaction).

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 577.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE.

Séance du 16 *décembre* 1856.

La séance est ouverte à sept heures et demie, par la lecture du procès-verbal, qui est adopté.

La correspondance comprend : 1° Une lettre de M. le maire d'Amiens, président de la Société des amis des arts de cette ville, réclamant plusieurs numéros de la REVUE; réponse sera faite. 2° Une lettre du ministère de l'instruction publique et des cultes annonçant que diverses publications, provenant de sociétés savantes et destinées à la Société libre des Beaux-Arts, lui ont été adressées, et que ces publications sont dès à présent à sa disposition. 3° Deux numéros du journal artistique anglais *the Builder*. 4° Mémoire de la *Mensuration de l'angle facial*, par M. le docteur Henri Jacquart. La Société nomme une commission chargée de faire un rapport sur cet important travail ; elle est composée de M. le docteur Colombe, président, de MM. Dubourloz et Gendré, peintres, et de M. Boitel, sculpteur. 5° Bulletin de la Société française de photographie, renvoyé à M. Ch. Chevalier.

La correspondance étant épuisée, la parole est donnée à M. Maillet pour lire un rapport envoyé par M. de Longpérier sur le journal littéraire et artistique l'*Univers musical*.

On est souvent embarrassé, dit notre collègue, de trouver dans un journal des études assez approfondies pour être analysées, des articles assez intéressants pour mériter de fixer l'attention, surtout lorsqu'il s'agit de les communiquer à une société d'hommes spéciaux; mais, ici, telle n'est pas ma situation en ayant à vous entretenir de l'*Univers musical*. Permettez même à votre rapporteur de vous parler de la satisfaction que lui a fait éprouver l'examen des derniers numéros de cette revue; lecture *forcée* cependant, qui, grâce au mérite de la rédaction, s'est transformée pour lui en véritable plaisir.

Déjà, dans mes précédents rapports sur l'*Univers musical*, je vous ai signalé, Messieurs, les *Essais sur l'histoire du piano et des pianistes*, de M. Charles Poisot; ce travail important se poursuit avec le même succès et arrive enfin à notre époque, après avoir passé en revue les différents âges de l'instrument et tous les artistes éminents qui ont le plus contribué à le populariser.

A propos de Joseph Zimmermann, dont l'auteur nous fait connaître la belle devise: *Mieux vaut s'user que se rouiller*. Je ne puis résister au désir de rapporter ici un passage qui démontre une fois de plus ce que nous savons tous, c'est que les hommes d'un talent reconnu sont toujours des gens d'esprit. Mais imitons M. Poisot et laissons parler Zimmermann. « J'ai pris quelques leçons du vieux Gossec, nous dit-il; la première fois qu'il me vit, il me demanda si j'avais une autre classe que la sienne; je dus lui répondre que je travaillais encore avec M. Catel. — Alors, dit-il, montrez-lui d'abord la leçon que vous m'apportez; nous verrons ensuite. — Le jour suivant, je rapporte ladite leçon. — Catel a-t-il vu votre travail? me dit Gossec. — Oui, Monsieur, répondis-je. — Ça, en ce cas, il est inutile de me le montrer. — C'est ainsi que je continuai mes cours avec ce doyen des professeurs. Mes études terminées, je cherchais à en faire l'application, c'est alors que commença ce que j'appelle ma *chasse au poëme*. Mon ardeur était telle, qu'on ne pouvait impunément passer devant moi avec un rouleau de papier dans la poche; je croyais toujours dépister un livret d'opéra. Un jour, cependant, *j'ajustai un ours*, il était de Jouy; je me jetai dessus et le convertis en opéra. Mais il me fallait une audition pour le faire recevoir. J'allai trouver mon ancien condisciple Dérivis, pour le prier de vouloir bien chanter la partie d'*Ulysse*. Mon excellent camarade se refusa à me rendre ce service, en me disant que ma musique n'était qu'une leçon de solfége. *Ingrat*, lui répondis-je, *c'était cependant là une belle occasion de l'apprendre!*

Un article de M. Martin d'Angers, continue notre collègue, intitulé : la *Musique religieuse en 1856*, est écrit avec la verve qui le distingue. Après avoir donné en quelques traits de plume une indication de ce qu'était la musique sacrée sur la fin du dix-huitième siècle, et même au commencement du dix-neuvième, et nous avoir montré ce qu'étaient au point de vue de l'art chrétien Gossec et Chérubini, il ajoute avec chaleur : « Le seul homme qui ait compris la musique religieuse moderne, c'est Lesueur! il était digne d'un de ses aïeux, Eustache Le Sueur, qui avait si merveilleusement compris la peinture religieuse, sa *Vie de saint Bruno*, qui décorait le cloître des Chartreux au Luxembourg, où notre Société libre des Beaux-Arts lui fait élever une statue, en est une preuve convaincante..... Le Sueur le musicien était d'abord un excellent littérateur, latiniste distingué, puis homme de cœur, homme de foi; or, je soutiens qu'il est impossible de faire de bonne musique si l'on ne croit pas. Sans foi, dit encore M. Martin d'Angers, nos pères n'auraient pas bâti ces belles cathédrales gothiques que nous admirons tous, et que nous restaurons si bien en devinant leurs inspirations. »

Nous voudrions encore vous parler des *Chroniques musicales de Vichy*, par M. Martin d'Angers, et vous faire admirer quelques passages de la *Musique* et les *Portières*, du même auteur; nous voudrions faire mieux que de citer seulement la critique fine et spirituelle de M. Alphonse Baralle, à propos du nouvel ouvrage de M. Castil-Blaze, intitulé : *Sur l'opéra français, vérités dures mais utiles; prélude et cadence finale de l'Opéra italien de Paris*, 1848-1856. Enfin, je ne doute pas que vous écouteriez avec grand plaisir les *Chroniques théâtrales* de M. Gautier-Ulric, mais je ne veux pas abuser plus longtemps de vos moments en me laissant aller à vous communiquer mes impressions Je termine donc en vous proposant le dépôt aux archives des numéros de l'*Univers musical*, qui m'avaient été confiés.

Cette intéressante lecture, qui a captivé toute l'attention de la Société, clôt la séance, levée à dix heures et demie.

L.-M. MOULTAT.
Secrétaire-adjoint.

Ordre du jour de la séance du 6 janvier 1857.

Lecture du procès-verbal; — Correspondance; — Rapport de M. Gendré sur les verrières de

Paul Jourdy; — Communications de M. E. Vavin; — Rapport de M. Moultat sur le journal anglais *The Builder;* — Rapport de la commission nommée pour examiner le mémoire de M. le docteur H. Jacquart, sur la mensuration de l'angle facial; — Communication très-importante de M. Delaire; — Nomination d'un premier secrétaire-adjoint, en remplacement de M. Moultat, démissionnaire; — Questions diverses.

Nota. — L'ordre du jour étant très-chargé, MM. les membres sont priés d'arriver de bonne heure à la séance.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

NOTES SUR UN TABLEAU DE POUSSIN.

LE TESTAMENT D'EUDAMIDAS.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a longtemps, plus de sept années, que je me proposais de vous communiquer quelques notes sur la perte d'un des plus célèbres tableaux de Nicolas Poussin; depuis cette époque je n'ai cessé de consulter les écrits et les hommes qui existent encore, et qui se sont occupés des œuvres et de la vie de cet illustre artiste; mais aucuns n'ont pu, à ma grande surprise, me donner de détails sur les circonstances qui ont occasionné la perte d'une des plus philosophiques conceptions de notre grand peintre : il s'agit de son tableau représentant le testament d'Eudamidas; c'est sur la perte de ce tableau, ainsi que sur plusieurs de ses répétitions qui ont été faites à Rome, que je vais avoir l'honneur de vous entretenir. D'abord, qu'est devenu le tableau du testament d'Eudamidas? Les plus érudits répondent : il a péri, et ils ignorent l'époque et les causes de cette destruction : la perte d'une œuvre aussi capitale, l'ignorance des causes qui l'ont occasionné, m'a beaucoup étonné. Je viens donc aujourd'hui déposer entre les mains de mes collègues de la Société libre des Beaux-Arts, un souvenir qui date de quarante-huit ans sur la perte de ce tableau. Je vais vous rapporter le récit qui m'en fut fait et que je me rappelle parfaitement. Celui de qui je le tiens, l'un des admirateurs du Poussin, et à qui nous devons un ouvrage littéraire : *la Galerie des peintres célèbres,* était, Monsieur Charles Lecarpentier, professeur de l'école de dessin de la ville de Rouen, où j'étudiais alors. Il me dit, qu'à l'époque de nos troubles révolutionnaires (1792-93), alors que toutes les fortunes étaient bouleversées et les riches collections dispersées, celle de Monsieur Formont, seigneur de Renne, pour qui Poussin avait fait ce tableau, fut vendue, et le *Testament d'Eudamidas* acquis par Catherine II, impératrice de Russie; mais le navire qui le portait à Saint-Pétersbourg fit naufrage dans la Manche, et périt corps et biens. Il n'est pas surprenant que ce sinistre, arrivé à une semblable époque, ait été peu connu. Je me fais donc un devoir, Messieurs, de déposer ce souvenir entre vos mains, et si un jour quelque écrit, relatif à ce désastre, était découvert, vous vous rappelleriez le récit que m'en fit mon maître, et que j'ai cru utile pour l'histoire de l'art, de vous transmettre en vous priant de le conserver dans vos annales.

Maintenant, Messieurs, si nous avons à déplorer une perte aussi regrettable, nous pouvons, par trois bonnes copies qui ont été faites à Rome, avoir une idée de ce qu'était l'original, tant sous le rapport de la couleur et de l'harmonie, que sous celui du mode lydien, adopté par Poussin, pour déterminer le caractère du sujet qu'il représentait.

La première de ces trois répétitions a été achetée à Rome par M. Vincent, peintre et ancien membre de la classe de beaux-arts de l'institut de France, quand il y était pensionnaire vers 1770. Peu de temps avant sa mort, il en fit don à son élève, M. Ansiaux : cet artiste eut l'obligeance, sur le désir que je lui en exprimais, de me permettre, en 1817, d'en prendre une esquisse; cette esquisse m'est devenue d'autant plus précieuse, que M. Ansiaux, quelque temps avant son décès, avait disposé de son tableau sans que l'on sache, même dans sa famille, ce qu'il est devenu.

Paul CARPENTIER.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(234e séance. 8e année.)
Séance du 19 décembre 1856,

PRÉSIDENCE DE M. H. LAZERGES, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté après quelques explications de M. Siméon-Chaumier sur la lettre qui lui avait été adressée par mégarde, et la radiation des mots *publiés à Chartres*, qui ne peuvent s'appliquer aux *Archives de l'art français*.

La Société archéologique d'Eure-et-Loir prie le Comité central de prendre sous son patronage le jeune auteur d'une copie remarquable du grand tableau de la *Mort de Marceau*, par Bouchot. Cette composition, due à M. Moulinet, instituteur, a été l'objet d'un rapport très-favorable au sein de cette Société; le Comité, charmé et honoré à la fois de ce témoignage d'estime et de confiance,

s'est empressé d'accepter la mission qui lui est confiée, et a nommé une commission spéciale pour examiner l'œuvre de M. Moulinet et présenter les mesures à proposer dans l'intérêt du jeune artiste.

L'ordre du jour indiquant l'installation du président M. Paul Chareau, nommé dans la dernière séance, M. H. Lazerges lui adresse ses félicitations et l'invite à venir occuper le fauteuil; le nouveau président répond à l'allocution chaleureuse et improvisée de M. Lazerges par un discours écrit, où, après avoir exprimé avec une profonde sensibilité les sentiments de gratitude dont il est pénétré, il trace les devoirs que lui impose la confiance dont il est honoré, passe en revue les nouveaux actes qui témoignent la sollicitude du bureau d'administration dans les diverses voies de progrès et d'améliorations qu'il a su découvrir; indique les travaux que le Comité a proposé d'exécuter dans l'intérêt des arts, de la littérature, de la morale et de la civilisation; enfin, décerne un juste tribut d'éloges à plusieurs membres du conseil d'administration dont il craint de blesser la modestie en les nommant. Ce discours est interrompu et accueilli par d'unanimes applaudissements.

M. Bellier de la Chavignerie fait hommage au Comité d'une notice sur le chansonnier Morainville, de Rouen.

M. Ed. Renard dépose sur le bureau le *Bulletin des crèches et de l'éducation populaire* des mois d'avril, mai et juin 1856; M. le président invite M. Schaal à faire un rapport sur cet ouvrage.

M. l'archiviste regrette de ne pouvoir suffire à ses occupations; dès lors, le Comité, sur la proposition de son président, nomme un bibliothécaire, M. Alp. Pauly.

M. Bellier de la Chavignerie prie ses collègues de vouloir bien l'aider à compléter le *Livret du Salon*, intéressante collection dont il ne possède que les années 1838, 1842, 1853 et 1855.

M. Brevière rend compte d'une visite faite à l'atelier de M. Louis Garneray; le Comité vote l'impression du rapport.

Plusieurs membres désirent qu'il soit adressé une demande ayant pour objet de joindre une exposition des *arts industriels* à celle des beaux-arts; cette proposition est accueillie, et le conseil d'administration est invité à lui donner la suite convenable.

M. Darjou ayant dans son atelier plusieurs œuvres qui vont lui être enlevées, M. le président prévient le vœu de notre collègue en désignant MM. Rey et Huber pour examiner ses tableaux et en faire l'objet d'un rapport au Comité.

M. Marcellin présente un projet d'élargissement de la rue Catinat, entre la place des Victoire et la rue de la Vrillière, afin de faciliter les abords de la Banque. Les plans sont renvoyés à la commission permanente.

Il est procédé à l'élection des candidats suivants :

Le premier est M. Gauthron, peintre héraldique, présenté par MM. Bellier de la Chavignerie et Auvray;

Les deux autres sont MM. Charles et Xavier Stécher frères, l'un peintre et l'autre architecte, présentés par MM. Guilletat et Kürten.

Tous justifient par leur caractère et leur talent la candidature proposée au Comité, qui les nomme à l'unanimité.

M. le président désigne MM. Siméon-Chaumier et Marcellin pour visiter l'atelier de M. Lazerges, peintre d'histoire; M. Siméon-Chaumier est chargé du rapport.

M. Dorlanges lit une romance de sa composition; elle a pour titre : *Pauvre oiseau;* cette lecture intéresse vivement le Comité.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire général,
VALAT.

Ordre du jour de la séance du 2 janvier.

Lecture du procès-verbal; — Correspondance; — Réception des trois nouveaux membres élus; — Rapports; — Propositions diverses.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LES TABLEAUX DE M. L. GARNERAY.

PREMIÈRE PARTIE.

Je viens, Messieurs, au nom de la commission des Beaux-Arts, vous rendre compte de la visite que nous avons faite à l'atelier de notre collègue M. Louis Garneray.

Les tableaux que cet artiste a bien voulu soumettre à notre examen sont au nombre de trois.

Le premier représente une *Vue des falaises du Riff*, sur la côte d'Afrique. Des pirates se disposent à attaquer un navire marchand *drossé* sur la côte par un calme plat. L'effet tranquille de ce tableau a pour contraste les efforts empressés que font les pirates pour mettre à la mer la chaloupe qui doit leur servir à faire la conquête du navire, tandis que celui-ci dresse majestueusement sa mâture sur cette mer immobile. On peut juger à l'action animée des personnages qu'ils comptent sur une bonne capture. Un marin, — le chef des pirates, peut-être, — s'est placé en observation sur la falaise, et paraît s'assurer, à

l'aide d'une longue-vue, si aucun bâtiment n'apparaît à l'horizon pour mettre obstacle à leur projet.

Le second offre la vue du port et d'une partie de la ville de Beyrouth, en Syrie. On voit sur la droite un grand nombre de navires de diverses nations, rangés avec ordre, tandis que de petites barques glissent, rapides comme l'oiseau, sur cette mer azurée. Un ciel chaud, tempéré par les vapeurs légères d'un brouillard du matin, dore les monuments de la ville orientale, dont l'aspect se révèle par la forme de ses dômes et de ses minarets élancés.

BREVIÈRE,
Rapporteur.

THÉATRES

Quinzaine dramatique.

Comédie-Française : *Les Pauvres d'esprit*, par M. Léon Laya. — *Zaïre* et Mlle Stella Colas. — Gymnase : Le *Verrou de la Reine*, par M. Alexandre Dumas. — Variétés : *L'Amour et Psyché*, de M. Paul Aubry. — M. Lefort, photographe.

Si, d'après l'Évangile, le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit, il n'en est pas de même au théâtre. Les pauvres d'esprit n'y réussissent pas : je ne dis pas cela pour M. Laya, qui a beaucoup d'esprit et qui l'a prouvé souvent. Mais, parmi ses nouveaux personnages, M. Laya a voulu leur faire soutenir une thèse impossible, c'est que les professions qui demandent le plus d'intelligence et de cœur, étaient celles où on en trouvait le moins, et que rien ne rendait un homme sensible et bon comme l'étude du Code civil. Le public n'a pas été de cet avis, il n'en est pas encore venu à ce point qu'il puisse laisser sacrifier la littérature aux affaires. Il s'est levé comme un seul poëte contre la pièce de M. Laya, et sans même prendre en considération des scènes bien faites et bien dites, qui attestaient chez l'auteur plus de goût dans la forme que dans le fond. Nous avons rarement vu au Théâtre-Français une réprobation plus complète, et cela pour apprendre à l'auteur qu'il ne faut pas jouer avec les paradoxes et se mettre en opposition avec la vérité humaine. M. Scribe l'a fait bien des fois et s'en est bien trouvé; mais M. Scribe est M. Scribe! il a la main légère et heureuse; il se tire lestement du péril qu'il recherche et qu'il brave, en homme plein de confiance dans son étoile.

Un très-remarquable début a eu lieu dans la tragédie; Mlle Stella Colas, dont la réputation s'était déjà faite dans les salons, a joué le rôle de Zaïre avec beaucoup de grâce et de sentiment. On a pu surtout apprécier chez cette jeune personne une diction excellente. Sa prononciation est des plus distinctes; Mlle Stella Colas a certainement de l'avenir. Beauvallet est superbe en Orosmane. *Zaïre* a fait de nouveau verser des larmes. Décidément Voltaire n'a pas trop vieilli, même au théâtre; on peut faire encore son éloge à l'Académie française.— Dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, Mlle Stella Colas a obtenu un succès plus grand encore que dans *Zaïre*. C'est un talent.

L'auteur de *Mademoiselle de Belle-Isle*, M. Alexandre Dumas, a voulu donner un pendant à cette spirituelle comédie; mais les pièces, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas. Le fond du sujet et le rôle que joue M. de Richelieu dans le *Verrou de la Reine*, ont paru extrêmement scabreux, et le dialogue manque de la vivacité habituelle à l'auteur. Il s'agit de savoir si le roi se rapprochera de la reine qu'il semble un peu négliger, ou s'il prendra pour maîtresse Mlle Diane de Ruffé, comme le lui conseille M. de Richelieu, tout prêt à l'aider dans cette entreprise. Diane de Ruffé n'est pas fille à céder, mais les attentions du roi l'ont déjà compromise, et la reine est furieuse. Le duc de Richelieu s'aperçoit qu'il a fait fausse route, et enlève un verrou qui empêchait le roi d'entrer, après minuit, dans l'appartement de sa femme. M. Alexandre Dumas a, dit-on, fait cette pièce en cinq jours; il s'est reposé le sixième. Il aurait dû travailler ce jour-là. Dieu, lorsqu'il a créé le monde, s'est bien accordé six jours. Il faut du temps à tout. Tout le talent des acteurs, la sensibilité de Mme Rose-Chéri, la verve de Dupuis et la simplicité d'Armand, n'ont pu sauver un échec à M. Alexandre Dumas

Le théâtre des Variétés vogue dans les eaux de la mythologie et de l'Opéra-Comique : un mari et une femme qui, sous le masque, se croient en bonne fortune et se disent des douceurs; deux jolies actrices pour remplir les personnages de l'Amour et de Psyché, dans un ballet qu'on doit danser à la cour du grand roi; avant toutes choses une agréable musique de M. Pilati, voilà les motifs d'un succès sans prétentions.

Un de nos charmants chanteurs de salon, M. Lefort, qui joue la comédie à ravir, vient d'ajouter une nouvelle qualité à toutes celles qu'il a déjà. C'est un photographe des plus habiles, et nous avons vu dans son atelier, boulevart des Italiens, les photographies de MM. de Lamartine, Jules Janin, Chenavard, qui sont vraiment merveilleuses. Il réussit admirablement dans les réductions; nous avons admiré de jolies têtes de femmes extrêmement ressemblantes, qu'on peut aisément monter en broche ou en bracelet. Nous ne pouvons qu'engager M. Lefort à persévérer dans cette carrière, source de fortune; mais qu'il ne quitte pas les deux autres, il donnerait trop de regrets au monde parisien, qui l'aime et le convie à toutes ses fêtes La gloire a aussi son prix.

Hippolyte LUCAS.

Mlle Rachel a quitté le Caire pour gagner la haute Egypte; sa santé a éprouvé déjà une amélioration sensible sous l'influence de ce climat.

— Une indisposition subite de Mme Rose-Chéri a interrompu, au Gymnase, les représentations du *Verrou de la reine*.

Théatres lyriques. — *Opéra*. — *Italiens*. — *Opéra-Comique*. — Rentrée de Mlle Wertheimber dans la *Favorite*. En remplacement de Mme Borghi-Mamo, subitement indisposée, on prie Mlle Wertheimber, à une heure de l'après-midi, de chanter le rôle de Léonor. C'était jouer gros jeu; Mlle Wertheimber n'a pas hésité, et bien lui en a pris. — Aux Italiens, la *Traviata*, opéra en trois actes, paroles de M. Piave, musique de Verdi; début de Mlle Piccolomini. La *Traviata* et la Piccolomini : deux noms, deux succès qui sont déjà le bruit et l'entretien de la ville. La *Dame aux camélias* porte bonheur à ses amoureux d'outre-tombe. Alexandre Dumas fils lui doit son premier triomphe; elle ins-

pire à Verdi une adorable musique; elle fait la renommée et la fortune d'une jeune artiste, inconnue hier, célèbre aujourd'hui. Reprise de *Maria di Rohan*, pour la rentrée de Mme Claudina Fiorentini, qui n'est pas parente de M. Fiorentino. Le débutant Solieri est un ténor de grâce qui tire un excellent parti d'une voix bornée et d'un petit volume. Corsi a joué admirablement le troisième acte et a chanté son air en grand artiste qui ne craint ni les comparaisons ni les souvenirs.

A l'Opéra-Comique, *Maître Pathelin*. La partition de M. Bazin n'est pas moins gaie ni moins amusante que la pièce; c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Elle abonde en mélodies d'une grâce et d'une fraîcheur délicieuses. C'est là le véritable opéra comique, et nos pères, qui n'engendraient point la mélancolie, n'en demandaient pas davantage. — Le *Sylphe*, de M. Clapisson, guéri de son rhume, vient de reparaître à l'Opéra-Comique. Rien de plus aérien que la musique très-fine et très-ingénieuse de M. Clapisson, qui flotte entre la harpe éolienne et le cor de chasse. Rien de plus éthéré que la romance du Sylphe; ainsi doit chanter la brise au clair de lune, lorsqu'elle berce les fleurs endormies. Rien de plus franc et de plus sonore que la chanson du veneur; elle ferait aboyer une meute et dresser les oreilles aux daims des forêts. — Citons encore une sérénade spirituelle, un piquant menuet, un joli quintette et le duo du marquis et de la marquise, le bijou de la partition. Le succès a été très-vif; mais Faure peut s'en attribuer une bonne part. Ténor en l'air, baryton sur terre, sa belle voix change de sexe, pour ainsi dire, d'un instant à l'autre, avec une facilité merveilleuse.

G.-G. MARFORIO.

MÉLANGES.

1er Janvier 1857.

Le dimanche 30 novembre dernier s'est accompli, à une heure, au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, la distribution des prix pour le cours d'études de l'année 1856. M. Alfred Blanche, secrétaire-général du ministère d'État, avait été délégué pour présider la séance; il a pris place au bureau, ayant à sa droite M. Camille Doucet, chef de la division des théâtres, et à sa gauche M. Auber, directeur du Conservatoire. Des membres de l'Institut, parmi lesquels on remarquait M. Halévy et M. Ambroise Thomas, les professeurs du Conservatoire, les membres du jury des concours, se sont rangés autour du bureau. Après un discours prononcé par M. le secrétaire-général, la liste des lauréats a été lue par M. Morin, professeur du Conservatoire, et les élèves sont venus recevoir les partitions, les livres, les instruments, les médailles et les diplômes qui leur étaient destinés. Un concert a suivi la distribution des prix. Les lauréats ont exécuté diverses scènes de déclamation lyrique et dramatique et plusieurs morceaux de musique instrumentale. On a remarqué une symphonie de M. Jules Cohen pour douze instruments à vent et à cordes, jouée avec beaucoup d'ensemble; un fragment d'un concerto de Mlles Marchand Dauvin, et M. Diémer; une ouverture à grand orchestre de M. Emile Durand a produit un grand effet. Le public a aussi accueilli avec faveur Mlle Léocadie et M. Deschamps dans deux scènes de l'*Intrigue épistolaire*; Mlle Lebrun dans le quatrième acte d'*Horace*: M. Deschamps dans le deuxième acte du *Distrait*; M. Cœuilte et Mlle Dupuy dans des fragments du deuxième acte de *Jérusalem*; Mlle Lhéritier et M. Archambaud, dans des fragments du *Maître de Chapelle*. Un véritable succès a été obtenu par le jeune White, premier prix de violon, qui a exécuté avec talent un remarquable concerto de M. Alard, son professeur. La séance a été levée à cinq heures.

— Un très-beau livre vient d'être mis en vente; il a pour titre : *Recherches sur la Peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge*, par M. Jules Labarte; un volume in-4° de 239 pages justifiées en pleine marge sur papier supra-extra, accompagné de 6 planches lithographiées par Bosredon, dorées et enluminées sur carton de Bristol. Paris, librairie archéologique de Victor Dideron, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 23. 1856. Un compte-rendu de M. Germeau, membre du conseil de rédaction de ce recueil, paraîtra dans la livraison prochaine.

— Vendredi 28 novembre, à dix heures du soir, le factionnaire placé au milieu de la cour du Louvre, près de la statue de François Ier, aperçut un incendie qui se manifestait dans l'échafaudage établi près du pavillon de l'Horloge. Aussitôt l'alerte donnée, les sapeurs-pompiers accoururent et se rendirent maîtres du feu qui avait été communiqué à une planche par un fourneau dans lequel on avait eu l'imprudence de laisser des charbons allumés, et qui s'était renversé. Les sapeurs-pompiers ne se retirèrent qu'après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que cet accident ne pût se renouveler.

— Maintenant que les ruines du palais des Thermes sont dégagées au Midi, à l'Occident et au Nord, on s'occupe du plan d'ensemble de l'abri qu'on va donner à ces vestiges de l'architecture romaine, en les reliant à l'hôtel de Cluny, qu'il est toujours question d'agrandir.

— Le boulevart de Sébastopol, sur la rive gauche, entre la place du Pont-Saint-Michel et la rue de l'Ecole-de-Médecine, entièrement débarrassé de maisons et de matériaux, nivelé provisoirement et déjà livré à la circulation, vient d'être dessiné à droite et à gauche par des barrières en planches, derrière lesquelles vont s'élever les maisons.

LE BOULEVART DE SÉBASTOPOL

SUR LES CATACOMBES.

PREMIÈRE PARTIE.

Maintenant que les ruines du palais des Thermes sont dégagées au Midi, à l'Occident et au Nord, et qu'on s'occupe du plan d'ensemble de l'abri qu'on va donner à ces vestiges de l'architecture moderne, en les reliant à l'hôtel Cluny; aujourd'hui que le boulevart de Sébastopol, sur la rive gauche, entièrement débarrassé de maisons et de matériaux, vient d'être dessiné par des barrières en planches, derrière lesquelles vont s'élever les maisons, il faut espérer qu'en fouillant le sol pour asseoir les fondements de constructions nouvelles, la pioche indiscrète ne portera pas atteinte aux galeries souterraines du quartier Saint-Jacques, qu'elle respectera le silence de nos Catacombes, de ce précieux souvenir de l'antique Lutèce. Un précis historique des Catacombes de Paris nous semble être en ce moment de quelque intérêt pour nos lecteurs.

Ce n'était pas sans raison que les empereurs romains avaient fait élever leur palais des Thermes sur le versant de la montagne Sainte-Geneviève; ils avaient préféré la rive gauche de la Seine à cause de cette douce pente exposée aux tièdes exhalaisons de notre midi, qui leur rappelaient parfois le ciel ardent de la mère patrie. La zone méridionale de Paris avait ainsi vu s'élever à sa surface d'imposantes constructions. Les superstitions populaires accréditèrent insensiblement l'opinion qui fit considérer plus tard ce quartier de la ville comme un foyer de sorcellerie et de maléfices, à cause des souterrains au-dessus desquels il était construit, et qui n'avaient alors d'autres gardiens que la peur et le silence. Ces excavations s'étendaient, en dehors de la barrière d'Enfer, jusqu'à Montrouge et Bicêtre; elles côtoyaient, à droite et à gauche, la route d'Orléans, et serpentaient encore au delà des bords solitaires de la Bièvre.

L'existence de ces galeries souterraines n'a pas peu contribué à favoriser la croyance aux faits surnaturels, dans ces temps superstitieux. Nous rejetterons de ce récit toute la partie merveilleuse de leur histoire, pour ne nous attacher qu'aux souvenirs qui doivent les faire envisager sinon comme un monument, du moins comme une curiosité bizarre.

Les Catacombes de Paris ne rappellent en rien celles de Rome, vastes souterrains presque naturels où les premiers chrétiens célébraient leurs mystères et ensevelissaient leurs martyrs. Elles ne sont qu'une série de carrières communiquant entre elles. Exploitées d'abord indistinctement dans toutes les directions, elles furent abandonnées depuis, par suite de l'incurie de nos pères. Longtemps après leur délaissement, il fut question de les transformer en ossuaires pour alléger l'encombrement de nos anciens cimetières, établis alors au cœur même de la cité, où les morts confisquaient de jour en jour, au profit de la tombe, l'air, la lumière et l'espace indispensables aux vivants.

Les pierres des anciens édifices de Lutèce furent tirées des carrières ouvertes sur les bords de la Bièvre, au faubourg Saint-

Marcel, à l'emplacement des Chartreux et dans les terrains du Mont-Parnasse.

Au commencement du XIVe siècle, on exploita les bancs calcaires des carrières situées sous le faubourg Saint-Jacques et aux environs de Montsouris et de Gentilly. Par malheur, le gouvernement laissa poursuivre ces travaux sans contrôle, et les mineurs creusèrent un espace immense dont les ramifications s'étendaient fort loin, soit dans la campagne, soit dans le cœur de la ville même. C'est ainsi qu'en l'absence de tout examen de la part de l'État, on avait sapé les fondations de Paris jusqu'aux points les plus importants, l'Observatoire, l'Odéon, le Luxembourg, le Val-de-Grâce, les rues de la Harpe, Saint-Jacques, de Tournon, de Vaugirard et autres. Le sol fut fouillé à diverses profondeurs, et les édifices qui le recouvrent seraient encore suspendus sur des abîmes, sans les travaux de consolidation qui ont été exécutés.

Plusieurs maisons s'étaient déjà effondrées à différentes époques, lorsqu'on reconnut, en 1777, la nécessité de créer une compagnie d'ingénieurs spéciaux qui eurent pour mission d'assurer ces quartiers et de régulariser les galeries souterraines. Le jour même où le privilége fut concédé à cette compagnie, une maison de la rue d'Enfer s'était engloutie à vingt-huit mètres en contre-bas.

Ce qu'il y a de remarquable dans la disposition des travaux, c'est que chaque galerie souterraine correspond à une rue, et qu'une harmonie parfaite a été conservée entre les parties inférieures et supérieures des maisons.

Mais, comment l'emplacement de ces exploitations industrielles se changea-t-il en sépulcre? Le cimetière des Innocents desservait plus de vingt paroisses de Paris. Depuis dix siècles, les morts s'y superposaient sans relâche, à ce point qu'au moindre piétinement, les os déchiraient le sol, comme si déjà ils eussent senti au-dessus d'eux le vent de la vallée de Josaphat. Mais cet aspect pénible n'était qu'une considération secondaire à côté des miasmes putrides qui s'exhalaient de ce charnier. Le voisinage en était infecté, et, depuis plus de cent ans, les habitants de ce quartier populeux suppliaient en vain le gouvernement de mettre un terme à cette déplorable situation.

Enfin leurs justes plaintes furent écoutées, et une ordonnance du 9 novembre 1785 décida que ce foyer pestilentiel serait déblayé, assaini et transformé ensuite en marché public.

En 1786, l'archevêque de Paris ordonna que les ossements exhumés seraient transportés dans les Catacombes, et le clergé vint bénir en très-grande pompe ce nouvel ossuaire.

Cependant, toutes les dépouilles mortelles ensevelies dans le vaste cimetière des Innocents n'avaient pas été enlevées. Lorsqu'en 1811 on y établit les fondations des halles, on retrouva une fosse large et profonde, d'où furent encore retirées plusieurs charretées d'ossements.

Beaucoup d'autres cimetières de Paris contribuèrent également à repeupler les Catacombes, et les troubles civils qui vinrent souvent ensanglanter la capitale, envoyèrent, à diverses reprises, de funèbres tributs à la cité des morts.

Ainsi, pour ne parler que de la première révolution, nous dirons que les cadavres couchés dans les combats de la Grève, des Tuileries, de la maison Réveillon, des journées du 10 août, des 2 et 3 septembre, etc., furent confiés pêle-mêle, et le plus secrètement possible, à ce ténébreux asile.

Félix PIGEORY.

EXPOSITION D'AMSTERDAM.

ÉCOLE HOLLANDAISE

SECONDE PARTIE [1].

MM. SCHWARTZE. — KUYTENBROUWER. — J.-D. KOELMAN. — P. KIERS. — W.-C. NAKKEN. — STROEBEL. — VERSCHUUR. — W.-A. VAN DEVENTER. — J.-J. VAN DER MAATEN. — Mme VOS. — R. BURNIER. — — KRUSEMAN VAN ELTEN. — P.-C. DOMMERSHUYZEN. — A. PLEYSIER. — F.-H. DE HAAS. — W GRUYTER. —

[1] Voir, pour la *première partie*, page 7.

J.-H.L. DE HAAS.— S. L. VERVEER.— C. SPRINGER. SCHELFHOUT. — KOEKKOEK.— W. ROELOFS.— WALDORP.— H. VAN HOVE. — C. ROCHUSSEN.

Après le tableau de M. Calisch, il me faut citer, comme ayant réuni tous les suffrages, le *Moine lisant*, de M. Schwartze, étude d'un style large, d'un coloris brillant et d'une finesse de tons remarquable;— et la *Réunion des Chasseurs après la chasse*, de M. Kuytenbrouwer, composition simple et grandiose; les arbres et les figures sont sévèrement étudiés, parfaitement rendus.

En choisissant pour sujet un *Transport de blocs de marbre sur les bords de la Méditerranée*, M. J.-D. Koelman a sans doute voulu donner libre carrière à son invention poétique; s'il aime surtout à peindre la vie, le mouvement, il a pu s'en donner à cœur joie dans la peinture de ces bœufs vigoureux et de ces robustes conducteurs qui les excitent. — Les deux effets de lumière de M. P. Kiers sont des ébauches tracées au courant du pinceau. En serait-il de ces deux tableaux comme du sonnet de la comédie? Le peintre n'aurait-il mis qu'un quart d'heure à les faire? Mais s'il veut que ses œuvres vivent, qu'il apporte à les achever tout le temps nécessaire. — On a juché trop haut le *Marché aux chevaux* de M. W.-C. Nakken. De la distance où j'ai pu voir cette toile, elle m'a paru bien peinte. Un amateur s'est empressé de l'acheter; il a craint la surenchère, si ce tableau venait à être vu de plus près. Voilà pour l'artiste un succès d'argent; ça a son avantage par le temps qui court. — M. Stroebel a fait sa *Salle à manger au 17e siècle*, riche, très-riche, beaucoup trop riche de détails et d'ornementation; de là, confusion, désordre, le regardant ne sait plus où il en est. Il y a aussi à reprendre dans la distribution de la lumière; on aurait voulu plus de vivacité dans les tons clairs, et moins de teintes sombres et noires. — On a de M. Verschuur un délicieux petit tableau, *une Écurie*, traité avec beaucoup de soin. A chaque exposition on fait à cet artiste le reproche de ne pas aborder de compositions d'un aspect plus grandiose; mais il n'en tient nul compte; il en reste aux petites choses qui plaisent à tout le monde. Il n'a peut-être pas tort; cela se vend vite et bien.

On trouve un bon sentiment de la couleur locale dans une *Vue de l'Y près de Zeeburg* de M. W.-A. Van Deventer.—M. J.-J. Van der Maaten a exposé trois paysages qui sont, comme toujours, de naïves imitations de la nature, mais tous les trois si uniformément peints dans les mêmes tons verts, qu'on dirait autant de fragments détachés d'un grand tableau de paysage. — Le paysage envoyé par Mme Vos est une peinture inachevée, où arbres, buissons, plantes, gazon se confondent dans la même forme, dans la même couleur; mais le talent de cette dame est de force à prendre une belle revanche. —*L'Approche d'une pluie d'orage* et une *Matinée du dimanche à Scheveningen*, de M. R. Burnier, sont deux toiles bien réussies, ravissantes de sentiment et de poésie. Toutefois, on pourrait accuser la touche du peintre d'un peu de mollesse. — M. Kruseman Van Elten peint bien; son talent se consolidera de plus en plus s'il continue à étudier avec soin. Ses deux *Vues du Tyrol* se rangent sans conteste parmi ses meilleures toiles.

Il y a des parties bien rendues dans une *Vue de plage* de M. P.-C. Dommershuyzen, ainsi que dans les trois *Marines* de M. A. Pleysier, surtout celle qui représente l'*Arrivée de la reine d'Angleterre à Boulogne, le 18 août* 1855.— Un *Vapeur à l'ancre sur la côte d'Angleterre*, de M. F.-H. de Haas, est un tableau qui fait honneur à ce jeune artiste. L'ensemble de la composition est satisfaisant, le mouvement des vagues bien rendu; mais que M. de Haas s'applique à mettre les oscillations de ses bâtiments en concordance avec le mouvement de ses eaux, s'il veut éviter de tomber dans le quasi contre-sens qu'on pourrait signaler dans sa marine. — Les trois *Marines* de M. W. Gruyter sont d'un dessin correct et d'une bonne couleur. On loue surtout sa *Vue du Pampus*, petit tableau parfaitement réussi et d'un fini remarquable dans toutes ses parties.

M. J.-H.-L. de Haas est un bon peintre d'animaux. On remarque d'excellentes choses dans son *Paysage de la Gueldre avec bétail*, et surtout dans son *Étude d'animaux*, où l'on trouve une fermeté de dessin, une couleur vraie et un sentiment exact de la nature, qui font presque penser aux belles productions de l'ancienne école hollandaise. Voilà où l'on arrive à l'aide de sérieuses études.

M. S.-L. Verveer compte autant de succès que de tableaux exposés, et son pinceau est fécond. Sa *Vue de ville hollandaise* est d'une excellente localité; la lumière y est habilement distribuée et il y a de la vie, du mouvement, dans ces figures si naturellement, si spirituellement touchées. — Une toile de M. C. Springer, *Vue d'un quai de Leyde*, non moins bien réussie, fait grand honneur à l'artiste; c'est d'un style large, chaud de tons, et d'un effet piquant par le mouvement et l'originalité des figures.

M. Schelfhout, qui fut longtemps l'illustre boudeur des expositions de La Haye, a, cette fois, généreusement traité le Salon d'Amsterdam. Quatre tableaux du maître, deux *Paysages* et deux *Hivers!* Dirai-je qu'à la vue de ceux-là, l'illusion

nous transporte en pleine campagne, qu'on se prend à respirer un air pur et vivifiant; qu'en présence de ceux-ci, on se sent tout grelottant de froid, qu'on s'envelopperait de son manteau, si on l'avait là sous la main? Mais cela a été dit jusqu'à satiété. En vérité, je ne sais quels termes employer pour louer les illusions produites par cette touche d'une harmonie toute hollandaise. Pour la peinture de paysage, M. Schelfhout est depuis longtemps en Hollande la personnification du genre; il a fait école et ses élèves sont nombreux. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus à dire.

On reconnaît toujours le talent de M. Koekkoek à une facture large, à une composition brillante, à un dessin précis. Ces qualités se retrouvent dans le paysage que ce maître a envoyé de Clèves. C'est encore la nature prise au plus beau jour du printemps, avec toute la fraîcheur, toute la vigueur d'une verdure pleine de sève. Mais pourquoi ces transitions de lumière trop brusques, pourquoi cette coquetterie de couleurs dans le lointain? Tout cela nuit à l'harmonie.—Les trois paysages de M. W. Roelofs sont composés, dessinés, peints avec talent; on y a surtout remarqué une étude d'arbres faite de main de maître.

Une *Vue de rivière* de M. Waldorp est une œuvre capitale, où l'on trouve, comme dans tous les tableaux de ce maître, d'excellentes choses traitées avec un soin infini. Toutefois, l'effet de cette composition est gâté par une teinte vaporeuse infiniment trop bleue.

Quelques personnes disent qu'il n'y a plus de peintres hollandais en Hollande, mais qu'il en reste quelques-uns en Belgique. Est-ce pour cela que M. H. Van Hove est allé se fixer à Anvers? Quoi qu'il en soit, il n'a point oublié son pays natal. Son *Orpheline de l'hospice d'Amsterdam* est une bonne page à ajouter à celles que l'on connaît de lui.

On a beaucoup remarqué deux toiles de M. C. Rochussen, *un Parc* et *Sur la bruyère*, compositions pleines de verve, pétillantes d'esprit et de recherche, et, en même temps, pures de dessin et d'une grande finesse de tons. Si je voulais décrire ces deux tableaux, il me faudrait plus d'une page; car chaque groupe, chaque figure, se rattachent à l'idée du sujet parfaitement compris et caractérisé. A propos de M. Rochussen, on est tout porté à penser à M. Madou. Chez tous deux, même piquante originalité, même multiplicité d'ingénieux détails; chacun dépense sur sa toile une somme notable d'idées, d'intentions et d'observations. Partis du même point, — ils ont débuté par des lithographies et des dessins charmants — aujourd'hui sont-ils égaux en imagination ou l'un surpasse-t-il l'autre? Je n'ose décider; mais en pensant à M. Rochussen, ne serait-on pas tenté de parodier un mot célèbre et de dire : « S'il n'était lui, je voudrais qu'il fût Madou. »

ÉMILE GAGNEUX.
Ancien rédacteur en chef du *Journal de La Haye*.

ANTOINE VAN DYCK

STATUE EN MARBRE PAR M. LÉONARD DE CUYPER A ANVERS.[1]

Il y a dans l'église de Saventhem, en Belgique, un tableau qui représente saint Martin coupant un pan de son manteau pour le donner à un pauvre; cette composition est un trésor pour le monument religieux qu'elle enrichit. — Un jour, c'était au mois de fructidor an XI de la République française, le lieutenant Barbier avait reçu l'ordre de faire prisonnier de guerre le bienheureux saint Martin et de l'emporter à Paris, pour l'enfermer au Louvre, cette prison d'Etat où ont été retenus les meilleurs ouvrages de toutes les écoles célèbres. Le lieutenant, esclave de la consigne, s'était introduit dans l'église où il avait, en un clin d'œil et de poignet, décroché le tableau. Mais ce n'était pas là la difficulté principale, et lorsque le conquérant voulut sortir du sanctuaire, pliant sous le fardeau de sa dépouille opime, les portes de l'édifice closes et des voix du dehors commandaient à l'intrus de laisser saint Martin chez lui.

Sur ces entrefaites, les représentants du peuple, avertis de la résistance des citoyens de Saventhem, avaient dépêché une quantité suffisante de baïonnettes au secours du lieutenant captif, qui allait obéir à la foule et remettre la toile à son clou, quand le holà du sabre mit fin à la querelle; après quoi le tableau fut emporté, tambour battant, avec tous les honneurs de la guerre, au Musée national de Paris, dans les galeries de Henri II, de Charles IX et de Henri IV, d'où il n'est revenu que beaucoup plus tard au bercail. Qu'était-ce que ce saint Martin que les gens de Saventhem aimaient de la sorte? Tout simplement un chef-d'œuvre d'Antoine Van Dyck, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, élève de Pierre-Paul Rubens qu'il a surpassé en quelques occasions, peint par le maître, dans l'obscure commune où il faisait sa cour à la belle Anna Van Olphem. La légende d'Anna

[1] L'auteur de cet article, M. L. Dupont, appartient à la rédaction du *Précurseur d'Anvers* (NOTE DE LA RÉDACTION).

Van Olphem est des plus populaires. Van Dyck, qui était fort bel homme et qui tenait beaucoup à ne négliger aucune occasion de se faire voir à l'objet de sa flamme, avait trouvé très-commode de se représenter sous les traits de saint Martin. Jamais on n'avait vu plus beau cavalier : tête haute et fière, port noble et élégant, bien établi sur son coursier fringant. C'était encore le coursier de Van Dyck, un cheval brabançon que Rubens lui avait donné pour faire le voyage de Rome.— L'animal, par un gracieux mouvement de tête, s'incline et laisse voir son cavalier ; celui-ci tient à la main son sabre, et, avec une aisance et une grâce toutes particulières, il pourfend son manteau. Deux mendiants attendent sur le chemin que le cavalier ait terminé son opération. Comme bien on pense, le favorisé est celui qui était le moins vêtu. Quoi qu'il en soit, Van Dyck avait conquis le cœur d'Anna, quand Rubens vint le relancer dans sa Capoue de Saventhem, pour lui faire achever, à petites journées, son voyage en Italie.

Or ça, seigneur cavalier, descendez, s'il vous plaît, de votre monture. Comme il plaira sans doute un jour à la postérité d'avoir un spécimen de votre torse, posez un peu devant nous ! Dépouillez votre chef de ce feutre empanaché et montrez-nous ce front où le génie resplendit ! Ne cessez pas de porter fièrement la tête ! Regardez-nous de haut, seigneur artiste, vous êtes bien ainsi ! Puis, maître Antoine Van Dyck, comme vous n'êtes pas seulement un beau cavalier, mais un peintre excellent, souffrez que nous mettions à vos pieds cette palette et ces pinceaux! Gardez votre épée, vous avez trop bien su vous en servir dans des conjonctures plus propices que celle de la rencontre avec le comte de Brignolles ! Que votre main gauche retienne ce médaillon, l'un de vos meilleurs portraits, ressuscitant la suave beauté d'Anna Van Olphem ! Savez-vous, chevalier, que vous êtes un étrange personnage, que nous n'avons pas vu encore et que nous ne verrons jamais. Il y a des individualités pour la reproduction desquels l'art plastique est obligé de se créer un idéal. Soit que les contemporains aient négligé de nous conserver leurs traits, leur port, leur geste, soit que chez eux le physique — ce qui arrive rarement — n'ait pas été le miroir de l'âme, il faut les refaire et inventer pour ces âmes d'élite, pour ces génies inspirés, une enveloppe digne de les contenir. Raphaël recourait parfois à ce moyen.

Tel n'a pas été l'embarras du statuaire, M. Léonard de Cuyper, qui s'est imposé la tâche difficile de remémorer par le ciseau Van Dyck. Le modèle était là vivant devant lui ; il n'a eu qu'à contempler le Saint-Martin, revenu, depuis les traités de 1815, dans le pieux reliquaire de Saventhem, il n'avait plus qu'à parcourir la biographie de l'artiste. Partout il est le même, depuis son aventure du village jusqu'à ses exploits amoureux à Rome et à Florence, jusqu'à son existence patricienne à Londres, il pose devant la postérité. Ce type est si connu, je dirai même parmi nous si populaire, qu'il n'était pas possible, sans donner un démenti violent à l'histoire et à la tradition, de changer quoi que ce soit à l'attitude du personnage, à son air, à son costume.

Là aussi, Antoine Van Dyck eut des amours et des duels. — Il vivait dans des palais et tranchait du grand seigneur. Les autres peintres l'appelaient : *El pittore cavalieresco*, et quelques-uns de ses confrères lui faisaient l'honneur d'être jaloux de lui, d'autant plus jaloux que le chevaleresque artiste devenait d'une force étonnante dans l'art de créer des merveilles. Ne s'était-il pas mis un jour, en tête, d'empêcher le comte de Brignolles d'aimer et d'épouser une jeune et belle Italienne dont il raffolait. Voici, je crois, ce qu'il inventa : le soir des noces, il provoque le gentilhomme espagnol sous un faux nom et un faux costume. Le comte accepte le défi ; on descend dans le jardin, le fer se croise sous les girandoles, et le peintre reçoit, en façon de remède, un coup d'épée de son rival qui le cloua sur son lit une semaine durant et le guérit de son amour.

L'artiste flamand traversa l'Italie, le pinceau d'une main, l'épée de l'autre. Il maniait supérieurement le pinceau ; mais, quoique blessé une fois par le comte de Brignolles, il n'en était pas moins fort à l'épée.

Plus tard, en Angleterre, lorsque la faveur de Charles I[er] lui eut donné, avec le titre de chevalier du Bain, son portrait entouré de diamants, le domaine de Blackfriars, une pension de 200 livres sterling et une somme fixe et considérable pour chacun de ses ouvrages, Van Dyck marcha l'égal des plus hauts personnages. Il menait un grand train de maison, avait chevaux et équipages. — Les plus belles ladies venaient poser dans l'atelier de ce prince de la peinture, certaines mêmes pénétrèrent plus avant dans son intérieur. Charles I[er] rendait, de temps à autre des visites à l'illustre Antoine ; S. M. n'accordait pas semblable faveur aux courtisans les mieux en cour. Souvent, on rencontrait le roi et l'artiste caracolant côte à côte et devisant de pair sous les bois taillis des parcs de la couronne. Charles I[er] avait de la no-

blesse dans les traits, il en avait surtout dans la tenue; mais cette noblesse, on la trouve sur tous les visages de roi ; elle est comme le reflet des grandeurs et des pompes qui entourent la majesté royale. — Celle qui éclatait dans le visage de Van Dick, et surtout dans son regard, était un mélange de distinction native et de génie; le génie dominait.

Le visage de Van Dyck avait une attrayante rondeur, les traits vivement accentués, l'œil pénétrant et presque sarcastique; il portait la moustache et la mouche; ses cheveux longs n'avaient pas ce luxe apprêté de la chevelure royale, ils descendaient moins bas sur les épaules, laissaient à découvert le front et les tempes. L'habillement se composait d'étoffe de soie avec crevés sur les manches et sur l'estomac ; le portrait de Charles Ier, enrichi de brillans et attaché à une riche chaîne d'or, jouait sur cette large poitrine. La botte à l'écuyère armée de l'éperon, était la chaussure habituelle d'Antoine Van Dyck. Les idées de M. de Cuyper ont été conformes aux souvenirs qui précèdent ; son marbre est bien la fidèle image de Van Dyck, avec la mobilité de ses inspirations et de ses aventures.

Je n'ai pas voulu m'en tenir à l'impression première que j'ai ressentie le jour, où, en présence de la famille royale, de toutes les sociétés groupées avec leurs bannières autour du piédestal, aux accords de la musique et des cantates, je vis tomber le voile qui recouvrait la statue. Je l'ai revue plusieurs fois depuis le jour de l'inauguration, et je l'ai trouvée saisissante, animée, vraie. Une distinction sans seconde caractérise le costume de l'illustre maître. Le justaucorps, le haut-de-chausses, le manteau mousquetaire, le chapeau Louis XIII sous le bras droit, le gauche appuyé sur un tableau qui repose à terre derrière lui ; à ses pieds une palette et des pinceaux ; tout cela est admirablement groupé sans confusion. Une des grandes difficultés qu'a dû rencontrer le statuaire, c'est à coup sûr l'exécution de ces accessoires et la place à leur assigner, sans que le marbre lui-même souffrît de cette surabondance d'attributs qui n'ont rien de favorable aux effets de la sculpture. — L'obstacle a été vaincu.

Quant à la pose et à l'inclinaison du corps, qui porte tout entier sur la jambe droite, on a beau dire que les lignes ne sont pas rigoureusement observées, je ne discuterai pas les lignes; mais cette attitude est naturelle, elle est aisée, elle est noble.

La partie la mieux traitée, est le haut du corps et surtout la tête. Les traits sont bien en relief; la bouche est fine, le nez bien pris; le front irréprochable. Pour ce qui est de la chevelure, elle est largement traitée, fouillée, abondante; elle encadre la figure et ne se perd pas en spirales inutiles jusque sur les épaules. Peut-être les mains et les bras présentent-ils des proportions regrettables; il y a un peu à redire sur les jambes; on les trouve massives, peu modelées et aussi disproportionnées que les bras. Par contre, il est juste de reconnaître que M. Léonard de Cuyper n'a pas encore mis la dernière main à son œuvre. Pressé par le temps, il a dû livrer son Van Dyck tel quel, afin de remplir les promesses du programme des fêtes du vingt-cinquième anniversaire de l'avénement au trône du roi Léopold. Au demeurant, en ce qui touche le marbre monumental d'Antoine Van Dyck, érigé par la municipalité et par le patriotisme anversois sur une des places de la cité qui a été son berceau, et sculpté par M. Léonard de Cuyper qui n'a point encore achevé son œuvre, la critique est tenue de surseoir au prononcé de son jugement, et, en conséquence, on n'a point encore dit le dernier mot.

L. DUPONT.

VENTES PUBLIQUES.

COLLECTION D'ESTAMPES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIÈCLE, APPARTENANT A M. S.....

QUATRE PRÉTENDUS WATTEAU.

Le mois de décembre a été fécond en enseignements pour les collectionneurs de gravures et de dessins. Bien que la faveur dont jouissent depuis plusieurs années les gracieuses compositions des maîtres français du dix-huitième siècle ne soit plus un mystère pour personne, on était cependant loin de soupçonner le haut prix qu'on y attache aujourd'hui. Les prévisions des experts, des amateurs et des marchands eux-mêmes ont été tellement dépassées, qu'elles ont causé un agréable étonnement parmi les nombreux spectateurs de cette lutte toute pacifique des enchères, sur laquelle le marteau de M. Delbergue-Cormont venait prononcer en dernier ressort.

Nous avons été des premiers à nous réjouir de ce succès, car nous y avons vu un double hommage rendu au mérite de ces maîtres si fins et si coquets qui la composaient, et au bon goût de M. S....., qui avait eu la patience de la former.

Les prix les plus fabuleux ont été atteints, surtout par les pièces gravées en couleur, œuvres charmantes pour la plupart, qui menacent d'atteindre bientôt, si elles ne les dépassent, ceux de

certains tableaux originaux. Ceci posé, nous nous abstiendrons, dans les citations que nous allons faire, de toutes autres remarques. Les chiffres authentiques parleront plus haut que tous nos points admiratifs d'exclamation. Ils prouveront une fois de plus la vérité de cet adage : *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Nous suivrons la classification par peintres adoptée avec raison par le catalogue ; les gravures ne viendront qu'en seconde ligne.

Baudouin : L'*Agréable négligé* et l'*Aimable paysanne*, d'après Saint-Quentin, bustes très-gracieux, gravés en couleur par Janinet, 50 fr.; le *Carquois épuisé*, *Élégant intérieur Louis XV* et les *Soins tardifs*, gravés par Delaunay, 70 fr.; le *Coucher de la mariée*, eau forte pure, par Moreau le jeune, superbe épreuve, 35 fr.; même sujet gravé par Moreau et Simonet, avant toutes lettres, mais sans marge, 39 fr.; la même, avec la lettre, mais avec marge, 53 fr.; les *Quatre parties du jour*, gravées par de Ghendt, toute marge, 51 fr.

Bonnet : L'*Éventail cassé* et l'*Amant écouté*, deux jolies scènes d'intérieur, costumes Louis XVI, 79 fr.

Boucher: Le *Réveil*, gravé par Huguier, épreuve sans marge, 23 fr.; l'*Amour rendant hommage à sa mère*, très-gracieuse pièce ovale en couleur fine, mais un peu violacée, gravée par Janinet, 80 fr.

Carmontelle : *Portrait de Louis-Philippe d'Orléans, avec son fils Louis-Philippe-Joseph, qui fut Égalité*, belle épreuve rare, 41 fr.

Challe : Le *Matin* et l'*Après-midi*, deux gracieuses dames, costumes Louis XVI, gravées en couleur par Bonnet, 22 fr.

Chardin : L'*Aveugle*, gravé par Surugue fils, 24 fr.; la *Pourvoyeuse*, gravée par Lépicié, 25 fr.; la *Gouvernante*, gravée par le même, grande marge, datée 1732, 23 fr.; le *Toton*, gravé par le même, 1742, superbe épreuve, 35 fr.; l'*Instant de la méditation*, charmante pièce, par Surugue, adjugée à M. Ledard, amateur.

Debucourt, peintre et graveur en couleur : La *Noce au château*, 1789, et le *Menuet de la mariée*, 1786, charmantes compositions, belles épreuves, gravées en couleur, 100 fr ; *Heur et malheur ou la Cruche cassée*, gravée en couleur, 51 fr.; l'*Escalade ou les Adieux du matin*, belle épreuve en couleur, 72 fr.; le *Compliment du jour de l'an*, 1787, et les *Bouquets*, 1788, charmantes scènes de famille, gravées en couleur, 53 fr.; la *Rose mal défendue*, 41 fr.; les *Courses du matin ou la Porte du riche*, 1805, pièce très-curieuse pour les costumes, 18 fr. 50 c.; enfin, la *Promenade publique*, grande et magnifique pièce en couleur, très-curieuse pour les costumes de l'époque, 92 fr.

Fragonard : Le *Verre d'eau* et le *Pot au lait* par Ponce, 28 fr.; *Dites donc s'il vous plaît* et l'*Éducation fait tout*, par Delaunay, 32 fr.; adjugés à M. Thiers, ainsi que les *Hasards heureux de l'escarpolette*, par le même graveur, 62 fr.

Frendeberg : Le *Lever*, le *Baiser*, la *Toilette*, l'*Occupation*, la *Visite inattendue*, la *Promenade du matin*, le *Boudoir*, les *Confidences*, la *Promenade du soir*, la *Soirée d'hiver*, l'*Événement du bal* et le *Coucher*, douze charmantes scènes d'intérieur gravées par divers artistes, épreuves avec marges, ont été adjugées 250 fr.; les *Mœurs du temps*, par Ingouf aîné, 31 fr.; le *Petit jour*, par Delaunay, 35 fr.

Greuze : La *Philosophie endormie*, gravée à l'eau forte par Fragonard, et terminée par Aliamet, 52 fr.; la *Petite fileuse*, par Boizot, 28 fr.; le *Tendre désir*, par C..., 71 fr.; le *Malheur imprévu*, par Delaunay, 34 fr.; la *Voluptueuse*, par Gaillard, 28 fr.; la *Cruche cassée*, 1773, superbe épreuve, par Greuze et Massard, 100 fr.

Jeaurat : La *Dévote*, l'*Économe*, la *Savante*, la *Coquette*, jolies femmes à mi-corps, par Aubert, 34 fr.

Lambert : Le *Larcin toléré*, l'*Age agréable*, gravés par Levasseur, 60 fr.

Lancret : *Mademoiselle Sallé*, par Larmessin, superbe épreuve, marge, 41 fr.; les *Quatre parties du jour*, gravées par le même, 33 fr.; le *Jeu de cache-cache* et le *Jeu des quatre coins*, par Schmidt, 50 fr.; le *Repas italien*, gravé par Lebas, pièce capitale, 40 fr.

Lavreince : La *Consolation de l'absence*, gravée par Delaunay, 80 fr.; l'*Heureux moment*, très-belle épreuve, 40 fr., ces deux pièces sont gravées par Delaunay; l'*Assemblée au salon*, par Dequevauvillier, 141 fr.; le *Roman dangereux*, par Hilman, 62 fr.; *Pauvre Minet* et l'*Élève discret*, deux pièces gravées en couleur par Janinet, 49 f.; l'*Indiscrétion*, gravée par le même, 75 fr.; *Gracieuse dame à sa toilette*, par le même, 75 fr.

Le Moine : *Portrait de Mlle Duthey*, très-belle épreuve en couleur, par Janinet, 153 fr.

Moreau le jeune : *Costume physique et moral du dix-huitième siècle.* Ces vingt superbes épreuves, gravées par divers, ont été vendues 415 fr. à M. Thiers.

Mouchet : La *Méprise*, jolie pièce très-agréable, par Macret et Anselin, 181 fr.

Pater : L'*Essai du bain*, superbe et très-rare épreuve avant toute lettre, avec trois colonnes de six vers, 41 fr., à MM. de Goncourt.

Vanloo : *Portrait de Mme de Sabran*, par Mo-

reau le jeune, 35 fr.; *Portrait de la charmante d'Oligny*, actrice, gravé par Huber, 40 fr.; le *Coucher*, par Porporati, 61 fr.

Watteau. Les pièces d'après ce maître se sont relativement moins bien vendues que les autres, nous choisissons les principales : la *Gamme d'amour*, par Lebas, 40 fr.; les *Champs-Elysées*, par Tardieu, 38 fr.; la *Récréation italienne*, par Aveline, 50 fr.; l'*Ile enchantée*, par Lebas, 62 fr.; le *Rendez-vous de chasse*, par Aubert, 35 fr.

Les amateurs ont, comme on peut le voir, grandement pu se satisfaire; ils n'ont pas été trompés dans leur attente, ainsi qu'il arrive trop souvent aux intrépides touristes qui, non contents des occasions qui leur sont offertes à Paris, ne craignent pas de s'aventurer en province pour y découvrir des chefs-d'œuvre.

On a vendu, ces jours derniers, quatre tableaux qu'un célèbre docteur trop confiant n'avait pas craint de considérer comme des Watteau; il ne fut pas longtemps sans apprendre qu'il y avait erreur sur le nom du maître. — Un procès s'ensuivit, et les quatre tableaux durent, bon gré mal gré, rester en la possession de leur imprudent acheteur, qui voulait s'en défaire à tout prix.

Ce ne sont pas des œuvres sans mérite; elles ont été vendues un millier de francs; elles n'appartiennent pas à l'École française, et sont dues, croyons-nous, à un peintre vénitien, Longhi, dont les productions sont très-estimées aujourd'hui en Italie.

Hyacinthe AUDIFFRED.

BANQUET

OFFERT A M. ACHILLE JUBINAL.

La Société académique des Hautes-Pyrénées a offert un banquet à M. Achille Jubinal, son fondateur et son président à vie. Plus de soixante-dix membres, venus des différentes parties du département, ont assisté à ce banquet. Cette réunion avait pour but de témoigner à M. Jubinal la reconnaissance qu'il mérite pour l'énergique persévérance avec laquelle il soutient et vivifie les institutions artistiques, littéraires et scientifiques dont il a doté les villes de Tarbes et de Bagnères.

Sur les murs de la salle du banquet, décorée avec goût et élégance, on voyait des inscriptions rappelant les branches des connaissances humaines, à la propagation desquelles cette société consacre ses efforts. Une de ces inscriptions portait ces mots : *A M. A. Jubinal, notre fondateur!* et une autre, au-dessus de laquelle on avait placé une couronne d'immortelles, était consacrée à la mémoire de M. Massey, bienfaiteur de la ville de Tarbes et du département.

A la fin du repas, des toasts ont été portés. M. Dazet, membre du conseil municipal de Tarbes, premier vice-président de la société et président du banquet, a donné la parole à M. Didelot, deuxième vice-président, qui s'est exprimé ainsi :

« Messieurs,

« En proposant de porter la santé de notre cher président, nous voulons témoigner au fondateur de la Société académique toute notre affection et notre reconnaissance.

« Je dis *notre reconnaissance*, car nous la lui devons, Messieurs, pour tout le bien qu'il a déjà fait et pour celui qu'il fera. En créant, avec un désintéressement dont tout le monde ne connaît pas la grandeur, le musée de Tarbes, le musée et la bibliothèque de Bagnères et la Société académique des Hautes-Pyrénées, il a jeté dans ce département les semences d'une rénovation prochaine.

« Qu'est-ce qui fait la grandeur d'une nation, sinon les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie et surtout les lettres? Qu'est-ce qui peut distinguer un département d'un autre, sinon une culture intellectuelle plus développée? Les musées, les bibliothèques, les différentes écoles des beaux-arts, ne sont-ils pas le seul moyen de porter dans des intelligences alourdies, dans des esprits encore attachés à la matière, les premiers rayons d'une lumière qui doit les féconder un jour?

« Comparez le peuple, je ne dirai pas de Paris, mais d'une de ces villes qui furent autrefois les capitales lettrées de provinces florissantes, avec celui qui n'a jamais vécu que pour ses intérêts matériels; d'où vient sa supériorité? N'est-elle pas due aux arts qu'il a cultivés, aux lettres dont il ressent continuellement l'influence? Il est plus vif, plus spirituel, plus artiste, parce qu'il a sans cesse sous les yeux les travaux du génie, parce qu'il respire sans cesse l'air vivifiant des arts.

« Ce sera, Messieurs, un éternel honneur pour notre président d'avoir créé le musée de Tarbes, le musée et la bibliothèque de Bagnères, et d'avoir ainsi contribué, par son ardent amour pour son pays, au progrès intellectuel de ces belles contrées.

« La Société académique, dont nous célébrons pour ainsi dire la fête aujourd'hui, doit son origine à la même pensée fécondante. M. Jubinal a voulu réunir en un seul faisceau toutes les lumières éparses sur l'étendue du département, et appeler toutes les capacités qui, individuellement, ont peu de forces, à travailler ensemble, d'une manière fructueuse, au bien de tous.....

« Tous les enfantements sont laborieux, nous le savons; mais notre Société n'est pas mort-née; nous vivons, et nos travaux antérieurs, qui nous ont déjà valu les encouragements du gouvernement, sont une garantie de l'avenir qui nous attend.

« Si la Société académique ne peut pas beaucoup directement et par elle-même, elle peut conquérir une influence salutaire par ses conseils et ses travaux. Elle réunit dans son sein des agronomes distingués du département qui appelleront pour l'agriculture des ré-

formes nécessaires, qu'une routine invétérée a jusqu'ici repoussées avec une force d'inertie qui, comme partout, sera bientôt vaincue. L'industrie, grâce aux chemins de fer dont le pays va être bientôt couvert, trouvera en vous, pour toutes ses branches, des promoteurs intelligents, et les beaux-arts, des encouragements utiles. Voilà le rôle de la Société académique, et il est assez beau pour qu'elle en soit fière.

« Si donc, Messieurs, elle conquiert un jour par ses travaux, comme nous ne pouvons en douter, la reconnaissance du pays, sur qui faudra-t-il en reporter l'honneur? Sur l'auteur de ces utiles fondations et, par conséquent, sur l'auteur du bien qu'elles auront fait: sur notre président.

« A la santé de M. Jubinal!!! »

M. Jubinal a répondu:

« Messieurs,

« Je ne sais vraiment comment répondre au toast trop flatteur qui vient d'être porté par notre honorable vice-président. Sans vouloir le moins du monde contester (ce qui ne m'appartient pas) les bonnes intentions qui ont présidé, sous vos auspices, sous l'inspiration de vos propres idées, à la création de la Société académique et à celle du musée de Tarbes, permettez du moins à leur modeste fondateur de ne point s'exagérer lui-même la valeur de ces deux institutions. Toutes les deux ne sont que des essais, des commencements, — commencements heureux, j'en conviens, mais en face desquels le but me semble encore assez loin d'être atteint.

« Ce mot ne doit rien vous offrir de décourageant. En effet, Messieurs, à des gens de cœur et d'intelligence comme vous, une noble ambition sied bien. La ville de Tarbes a le droit de n'être dépassée dans ce qui est grand par aucune autre, et nous avons tous le devoir de contribuer, chacun en notre sphère, à la rendre célèbre dans l'avenir par nos travaux, comme elle l'est dans le passé par ses annales.

« Pour cela, Messieurs, tandis que votre active administration préfectorale fait percer vos lacs, dériver vos gaves, et présidera bientôt, grâce à l'auguste volonté qui étend sur tout sa prévoyance et donne à tout une vive impulsion, à la pose de vos *rails*, — tandis que votre administration municipale, grâce aux encouragements d'un ministre cher à notre cité, ouvre des rues nouvelles, développe vos établissements d'instruction publique, et bientôt achèvera, j'en ai l'assurance, le monument qui nous avoisine et que nous devons au patriotisme d'un de nos concitoyens,—nous à qui de pareils bonheurs ne sont point réservés, — nous qui tenons tout bonnement la plume de l'écrivain, le ciseau du sculpteur, la palette du peintre ou même la simple lime et l'humble marteau de l'artisan, essayons de concourir à la gloire de notre pays, à son progrès moral par nos travaux, — par nos *chefs-d'œuvre*, comme on disait jadis dans les anciennes corporations. Prenons, en un mot, confiance en nous-mêmes et ayons foi dans notre œuvre. C'est le gage du succès.

« N'avons-nous pas ici, à Tarbes même, une preuve éclatante de ce que peut la foi unie à la persévérance? — Voyez le sage prélat qui gouverne notre église, et dont la piété offre un modèle digne des anciens jours! — Lorsqu'il conçut l'heureux projet de planter une *maison de Dieu* au sommet de nos montagnes et de fonder sur la limite des neiges éternelles un de ces asiles où la religion offre des adoucissements aux douleurs de l'humanité, il n'avait pas calculé ses richesses. Son cœur n'avait compté qu'avec lui-même.

« Eh bien, il a réussi. Aujourd'hui, la croix de la charité brille au-dessus de Barèges et proclame, en y défiant l'ouragan et l'avalanche, qu'elle est éternelle comme le Dieu qu'elle représente.

« Nous n'avons pas, je le sais, Messieurs, pour le bien intellectuel que nous voulons réaliser, les mêmes ressources. Nous, laïques, nous ne pouvons faire appel qu'au travail individuel et à la raison humaine; mais cela suffit à notre but modeste et utile. Ainsi que le disait très-bien tout à l'heure notre vice-président, la Société académique est appelée à stimuler les esprits, à répandre le goût des arts, à faire apprécier l'importance des lettres, ces *grandes consolatrices*, comme les appelle quelque part Chateaubriand; à faire rayer, enfin, notre département de la carte sinistre où l'avait teintée de noir un statisticien trop sévère. Ce but, Messieurs, nous l'atteindrons, soyez-en sûrs. Du haut de nos poétiques et vertes montagnes descendra la lumière, et lorsque le flot des touristes se précipitera vers elles pour y étudier ou y admirer au pied de nos glaciers *les grands ossements du globe*, on reconnaîtra que notre pays est, par la science et l'instruction, au niveau du reste de la France et de l'Europe.

« Messieurs, à la prospérité matérielle et morale de la ville de Tarbes, à celle du département des Hautes-Pyrénées, et au développement, pour le plus grand profit des idées utiles, de la Société académique des Hautes-Pyrénées! »

Ces chaleureuses et entraînantes paroles ont été accueillies par les applaudissements les plus vifs.

La Société avait aussi une dette à payer à la mémoire de M. Massey, bienfaiteur de la ville de Tarbes et du département: l'un de ses secrétaires, M. Charles Dupouey, s'en est acquitté. Dans un touchant discours qui a trouvé de l'écho dans tous les cœurs, il a rendu un précieux hommage à une mémoire justement vénérée et proposé un toast au prochain achèvement des constructions que M. Massey a léguées à la ville de Tarbes pour l'embellissement de cette cité.

Un des membres de la société a proposé de faire une collecte au profit de l'œuvre des Dames de la Miséricorde. Cette proposition a été accueillie et réalisée avec une chaleureuse sympathie. On ne pouvait terminer plus dignement une fête artistique et littéraire, pendant laquelle a régné la plus parfaite cordialité, et dont le durable souvenir ne peut manquer d'être fécond pour l'honneur de la Société académique de Tarbes et pour le développement du progrès des arts, des sciences et des lettres dans la province de Bigorre.

Georges Guénot.

PROMENADE

A TRAVERS LES ATELIERS.

I.

Quelqu'un a dit que, pour bien connaître les rois, il faut les voir en robe de chambre : les artistes, — qu'ils soient poëtes, peintres ou statuaires, — ne sont-ils pas rois par le cœur, par l'âme et l'intelligence ?.. Surprendre l'art dans le sans-façon de l'atelier ; le trouver dans le déshabillé de l'inspiration, le bonnet grec sur l'oreille, les babouches à l'orteil et la cigarette aux lèvres ; tomber, à l'improviste, au milieu des brosses qui vous saluent, des palettes qui vous sourient et des mannequins qui vous accueillent dans l'impassible immobilité de leur bienveillance, c'est là un de ces priviléges précieux que tout le monde n'a pas... Tout bourgeois peut aller au Louvre admirer les immortels chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire antique ; tout désœuvré a le droit de franchir les ponts, de gravir la colline sacrée et de bercer sa flânerie dans la silencieuse contemplation de nos gloires vivantes ; mais combien en est-il qui puissent assister à la naissance de toutes ces renommées, qui passent par la célébrité pour arriver à l'illustration ?.. Quant à moi, je suis de l'avis de Brillat-Savarin : j'aime à entrer à la cuisine avant le dîner, et je déguste mieux les plats que j'ai pu voir bouillotter dans les casseroles du fourneau, avant de les voir fumer dans la vaisselle plate du festin.

L'atelier n'est pas une cuisine : loin de nous un semblable blasphême !.. Non, grâce à Dieu, le saint amour de l'art est encore et toujours cette étincelle sacrée qui brûle et éclaire ; c'est encore et toujours la flamme du trépied et non pas le feu du réchaud ; nous sommes de ceux qui l'aiment comme une gloire et qui le vénèrent comme un culte ; on nous pardonnera donc de laisser à des plumes plus dignes, le soin de tracer les apologies sérieuses ; pour nous, qu'il nous soit permis d'user de nos prérogatives ; qu'on nous laisse profiter des immunités de l'amitié qui nous ouvre bien des sanctuaires ; que la foule aille adorer l'Art dans ses temples, mais qu'on nous permette de l'aller visiter dans ses chapelles ; à vous l'encensoir, à nous les fleurs effeuillées dans les corbeilles ; à d'autres l'hymne et le cantique, à nous l'odelette qui sourit et le refrain qui fredonne ; peignez l'histoire, nous croquerons l'anecdote.

L'anecdote, le mot, la boutade, la causerie au coin du chevalet ; l'éclat de rire montant du tabouret ou descendant de l'échelle à roulettes ; le jeu de mots s'ébattant, comme un papillon joyeux, aux vitres de l'atelier, et, parfois même, le calembour s'enfuyant, hué par les rapins, à travers les modèles, qui s'inclinent en le prenant pour l'esprit, son cousin issu de germain... Voilà ce que nous essaierons d'attraper au vol, pour le mettre dans la main du lecteur.

Et c'est déjà fait, Messieurs... Le léger phaëton de notre ami Félix Pigeory,—dont,entre nous, je suis homme à vous crayonner un jour l'atelier,— le phaëton piaffait devant la grand'porte ; je me suis emparé de la moitié du coussin, lui, a saisi les guides, — c'était son droit de maître et son devoir d'excellent conducteur, — et tous deux, riant, causant, devisant comme de bons camarades, nous nous sommes lancés au grand trot sur les pentes du quartier Pigalle, cet Aventin de la cité picturale.

Nous voici rue Saint-Lazare, cité d'Orléans : nous sommes chez *Dantan*. Un cliquetis de dominos se fait entendre à travers le velours des portières ; un léger nuage de maryland et de londerès floconne sous les corniches, comme les spirales bleuâtres de l'encens qui flotte dans les temples ; Dantan vient à nous, le sourire aux lèvres, le cœur sur la main et le double-six à l'index : — « Bonjour ! soyez les bienvenus : Entrez !.. » Car il faut vous dire que Dantan, — et je parle des deux frères, — a une spécialité qu'il pousse jusqu'à l'idéal de la perfection. Vous allez me dire : — « Parbleu ! c'est son admirable talent ; chacun le sait !.. » — Oh ! très-bien ! qui en doute ?.. Mais je veux parler de son aménité, de sa bienveillance, de sa complaisance à toute épreuve et de ce joyeux accueil qui vous tend la main du haut de son escalier, vous invite à franchir le seuil, et vous fait plus maître de sa magique demeure qu'il ne l'est lui-même. Dantan adore le domino : Praxitèle adorait bien les osselets, au dire de Suétone : chez Dantan, une fois quatre heures, les tables se dressent, les parties s'engagent, et le double-six règne. Qu'importe ? faites passer votre carte au maître du lieu ; vite, il jette ses dés, arrive en souriant et se livre à vous, corps et âme, pour vous guider dans le féerique sanctuaire de ses innombrables chefs-d'œuvre... Et que de gracieuses et que d'originales créations dans l'élégant jardin d'hiver qui fleurit sous le léger vitrage de sa serre ! là, sur des étagères où monte le lierre, ce laurier du nord ; où s'épanouissent les camélias, ces roses de l'hiver, l'œil étonné retrouve tout ce que l'inépuisable fécondité d'un génie toujours jeune a produit depuis trente années de succès : statuettes, portraits, bustes, charges, caricatures, tout est là ; toute la société européenne s'y étale, y rit, y pleure, y danse, y chante, y déclame, y pose avec ses ridicules, ses types, ses beautés et ses

laideurs, ses grâces et ses folles difformités. Cette galerie est comme un splendide et joyeux volume où l'artiste a buriné ses œuvres complètes : c'est l'excentricité la plus désopilante ; c'est le coup de tête le plus original d'un génie modeste, qui choisit des fleurs pour piédestal quand il pourrait prendre du marbre pour trépied.

Approchez, Messieurs! voici la grande lanterne magique humaine, qui fait miroiter à vos yeux les mille facettes de son joyeux kaléïdoscope : Ici, vous voyez l'étagère où se pavane toute la diplomatie européenne; là, tous les jeunes et vieux grognards de l'armée française se tortillent la moustache; à deux pas, vous trouvez tout le corps médical parisien : Heureux et touchant rapprochement du soldat et du docteur, tous deux légalement brevetés pour la destruction des mortels, avec garantie du gouvernement. Plus loin, posent les célébrités du théâtre, à côté des poëtes, des peintres, des statuaires et de tout ce qui chante, rêve et vit de la fausse vie qui est la vraie... Gracieux pandæmonium, où la verve intarissable du maître a jeté les ravissantes profusions de son talent multiple, comme la main du bon Dieu jette les pâquerettes sur les pelouses du printemps!

Mais, quelle est cette bouffonnerie de plâtre?... c'est une femme, une lionne.... qui ne doit pas être une tigresse.... Vue de gauche, c'est la tournure la plus bouffante, la plus ballonnée, la plus crinolinée qui soit sortie des récents ateliers de la mode; faites-lui faire demi-tour et vous trouvez la partie droite toute nue : c'est la coupe d'une élégante du dix-neuvième siècle, an de grâce 1857; sa crinoline forme berceau ouvert à tous les yeux, et les yeux, en y pénétrant, découvrent le maigre secret de toutes ces formes démesurément provocatrices, dont l'art s'est fait une citadelle aux dépens de la nature.... Mode complaisante, qui permet au flagrant délit d'abriter, sous la cloche de mousseline, la pièce de conviction que l'œil d'un mari va rarement chercher sous un tel droit d'asile!

Nous sommes dans la chambre à coucher de Dantan; c'est celle où reposa, naguère, Georges Sand, qui y laissa comme un parfum d'art et de poésie. C'est là aussi que rêva le mélancolique Chopin, qui, en appliquant l'oreille au mur mitoyen, pouvait entendre le piano que Zimmermann légua à Marmontel... Un objet attire la vue en entrant dans ce sanctuaire : c'est un fort beau tableau attribué à Vien, le maître de David; il est placé au fond de l'alcôve et représente une femme nue, couchée sur des coussins et vue de dos. Le coloris en est fort remarquable; la partie charnue qui succède aux reins est surtout touchée de main magistrale.... Dantan raconte très-spirituellement, — peut-il raconter autrement? — qu'un jour monseigneur... trois étoiles, évêque de... beaucoup d'étoiles, étant entré dans cette chambre, admira la voluptueuse peinture; le prélat aimait les arts, et c'est comme artiste qu'il arrêtait son binocle sur cette œuvre d'un beau pinceau : — « Vigoureusement dessiné! s'écriait-il; chaudement peint!.. seulement, ne trouvez-vous pas que la *partie principale* est un peu trop rosée; on dirait qu'elle a été fustigée... Du reste... c'est bien ça! »

J'ajoute que nous avons tous connu l'aimable prélat, et qu'il fut aussi bon prêtre selon Dieu, que charmant homme selon le monde.

— Ah! ça, me direz-vous, et l'atelier?.. Parlez-nous de l'atelier de Dantan!..

Allons donc! Dantan n'a pas d'atelier : il improvise des chefs-d'œuvre derrière un carreau, sous l'abat-jour d'une carcel, en jouant au domino, au premier endroit venu... Est-ce que le talent ne respire pas à l'aise sous tous les plafonds?.. L'atelier de Dantan, c'est son esprit, c'est souvent son cœur, c'est toujours son originalité, et tout cela vaut bien autre chose. Dantan travaille sous le pouce!

Quittons cette charmante retraite; serrons cette main qu'on ne lâche jamais qu'avec le désir de la reprendre... Donc, Dantan, au revoir.

A cent pas, nous gravissons la rue Larochefoucault. Nous voici chez *Couture*.

L'atelier de *Couture* offre, en ce moment, un intéressant et curieux spectacle : on comprend que ce n'est pas une petite affaire que de *baptiser* un prince impérial et de réunir autour de lui, chacun à son rang et à sa place, tous les personnages qui doivent l'entourer officiellement. L'artiste a choisi une toile immense, beaucoup plus grande que celle de ses *Romains*; puis, son plan fait, il dut songer à rassembler tous les éléments nécessaires à la composition d'une si grande œuvre : depuis l'Empereur jusqu'au valet de pied, depuis le cardinal-légat jusqu'au sacristain, il fallait, de toute nécessité, que chacun se prêtât à la circonstance; c'est ce qui arriva, et l'artiste n'a qu'à se louer, aujourd'hui, du bon vouloir et de la complaisance de tous. Aussi, les murs et le parquet de son bel atelier de la rue Larochefoucault sont-ils couverts d'une myriade de petites toiles qui sont autant de portraits en costume, destinés à être reportés sur la grande toile. Sur cette toile figure déjà l'esquisse, et l'on devine d'avance tout le grandiose de cette nouvelle création qui doit ajouter un si riche fleuron à la couronne de l'artiste... mais, hélas! tout n'est pas rose sur la palette des peintres, même les

plus coloristes! La brosse a ses revers, l'huile a ses amertumes. Les vanités sont cousines des ambitions, et, comme elles, rien n'arrête leur audace quand il s'agit d'arriver au but. On ne peut se figurer de combien d'obsessions est quotidiennement assiégé le peintre officiel du *Baptême*. — « Suis-je sur votre esquisse?... Où m'avez-vous placé?... Me peignez-vous de face, de profil, de dos, à droite ou à gauche de Sa Majesté?... Voit-on mes décorations?... etc., etc. » Telles sont les mille objurgations qui, chaque jour, percent les oreilles du pauvre artiste... Il y a quelques semaines, une grande dame saute de son équipage armorié, chez Couture: elle est charmante, elle est gracieuse; mais, hélas! trop dévote au culte de la frivole déesse, elle sacrifie démesurément à la mode, semblablement à la statuette de Dantan; un déploiement de jupes poussé jusqu'aux derniers confins, l'arrête court à l'étroite porte du petit boudoir qui précède l'atelier... impossible de pénétrer dans le sanctuaire! Pourtant, voici, là-bas, la grande toile; la dame en aperçoit parfaitement tous les détails esquissés. Elle s'arrête... (Il le fallait bien!) et se faisant une lorgnette de ses dix doigts: — « Où donc m'avez-vous placée, mon bon monsieur Couture? dit-elle avec inquiétude... je ne me vois pas... » — « Derrière la porte de la sacristie, Madame.»— Comment! mais alors je suis dehors! » — « Juste, comme ici, Madame! L'art ne peut faire l'impossible : vous ne pouvez entrer dans mon atelier, comment voulez-vous que je vous fasse entrer dans mon tableau? »

La grande... et grosse dame court encore.

L'autre jour, un personnage à moustaches en crocs fond cavalièrement dans l'atelier:—« Monsieur! s'écrie-t-il, j'apprends avec étonnement que vous m'avez placé sur l'arrière-plan de votre... machine... et de profil, encore! » — Vous êtes parfaitement informé, répond Couture, en roulant une cigarette. » — « Mais, Monsieur, ma place est dans l'état-major de l'Empereur, et je vous ferai donner l'ordre de me placer à mon rang. — « Ordre! par qui donc? riposte l'artiste. — Par le maître des cérémonies! — Monsieur, répond Couture en saisissant une brosse, il n'y a ici d'autre maître des cérémonies que mon pinceau; je suis maître dans ma... machine, comme vous dans la vôtre, et, pour vous le prouver, tenez... Voilà!... »

Et, d'un trait de brosse chargée de bitume de Judée, notre artiste biffe la figure de l'impertinent traîneur de sabre, qui ne figurera au *Baptême* ni de face, ni de dos... L'affaire fut portée en haut lieu, et on assure qu'il fut répondu : — « Nous avons chargé M. Couture d'une grande et « belle œuvre, parce que nous avions confiance « en son talent: il est roi dans son atelier, et il a « raison de défendre les priviléges de sa souve- « raineté... Il n'y a qu'un seul et unique person- « nage qui aurait le droit de se plaindre, si le « peintre s'avisait de le retrancher de son tableau « du *Baptême*... c'est le PRINCE IMPÉRIAL! »

En remontant plus haut la rue Larochefoucault, nous arrivons à la place de la barrière Pigalle. Là, est l'atelier du baron *Wappers* : charmante et joyeuse nature, le baron est un de ces hommes qu'on aime autant pour leur cœur que pour leur art... et ce n'est pas peu dire : il peint, en ce moment, un tableau plein de promesses qui seront réalisées bientôt, comme toutes celles que fait son brillant pinceau; le sujet est la *Mort de Christophe Colomb*. Couché sur son lit, le vieux héros montre à son fils, prosterné à son chevet, les fers dont, jadis, Bodavilla récompensa ses services, et il lui ordonne de les mettre dans son cercueil, quand il sera mort... Cette œuvre est fort belle; seulement, trouvant le lit un peu trop défait pour un mourant qui, au dire des historiens, expira dans la plus imposante résignation, je le faisais observer au baron, qui me répondit avec la plus gracieuse naïveté flamande : — « Ah! çà, « cher ami, vous êtes bien difficile : Christophe « Colomb a découvert l'Amérique de son vivant, « et vous n'admettez pas qu'il ait pu découvrir « son lit à l'heure de sa mort!.. »

Ce mot est d'autant plus précieux que le baron est connu, dans les salons, comme le plus implacable ennemi des calembours, qu'il a surnommés spirituellement les *craquelures de la conversation*.

A quelques pas de la même barrière, s'élève l'atelier de M. *Verlat*, l'un des deux lauréats belges de la grande exposition. Bien que ce jeune et déjà célèbre artiste ait obtenu de nombreux et éclatants succès comme peintre d'histoire, chacun sait qu'il est surtout remarqué comme peintre d'animaux : M. Verlat est le Rosa Bonheur d'Anvers. Il s'occupe, en ce moment, de l'esquisse d'un immense tableau représentant un *Attelage de chevaux percherons*, grandeur naturelle... Or, il en est des animaux comme des hommes; les uns et les autres doivent poser pour le peintre : c'est humiliant pour les rois de la création, mais c'est ainsi... Donc, M. Verlat dut se procurer une paire de percherons. Au jour pris, un charretier arrive conduisant ses deux coursiers, qu'à grand'peine on introduit dans l'atelier dont le parquet est *belgement* ciré, frotté et encaustiqué. Il faut dire que l'effet du tableau exige un vigoureux déploiement de muscles et de violents efforts de traction de la part des chevaux, qui traînent

un lourd tombereau. Pour arriver à cette *pose*, on fixa dans le mur de l'atelier un solide crampon de fer, auquel on attela l'équipage ; j'arrivai juste au moment où le charretier, à grands renforts de coups de fouet, obtenait les *effets de muscles* demandés. Les chevaux tiraient, tendaient le cou, le jarret, et l'écume blanchissait leurs flancs cordés outre mesure ; on eût dit qu'ils s'épuisaient à enlever un char embourbé... Le peintre, au chevalet, saisissait rapidement les *effets*... — « Les « frais de semblables modèles, lui dis-je, doivent « s'élever assez haut : deux chevaux, un charre- « tier en queue et un valet d'écurie en tête !.. » — « Peuh! fit l'artiste, une bagatelle; quinze « francs par séance, c'est pas trop cher!.. »

En ce moment, les chevaux tirant, le charretier jurant et claquant, le crampon se détacha ; les deux *modèles* furent lancés comme des flèches contre le mur leur faisant face ; le valet eut le bras luxé, le charretier la jambe foulée, et les chevaux roulèrent... non pas dans la poussière, les Belges balaient trop religieusement...

Hier j'allai voir notre cher peintre.

— Eh bien !.. vos chevaux?..

Pour toute réponse il me tendit un carré de papier; c'était une facture acquittée :

Chevaux abattus par suite de fracture de l'os frontal, onze cent cinquante-cinq francs soixante-quinze centimes, ci. 1155 75

Traitement d'une luxation et d'une foulure, deux cent quatre-vingts francs, ci. . . . . 280 »

Incapacité de travail pendant vingt jours, pour deux hommes, cent quinze francs, ci. . . . . 115 »

Réparations au mur de l'atelier, soixante-dix francs, ci. . . . . . . 70 »

Un crampon *solidement* attaché par le serrurier, pour assurer la traction de deux chevaux, dix francs, ci. . . . . 10 »

Remise à l'encaustique de l'atelier, quinze francs, ci. . . . . 15 »

Total. 1645 75

— « Pas cher ! » s'écria Verlat en me tendant un cigare.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

MOSAÏQUE.

M. Stahl.— M. Ingres.— La basilique de Sainte-Anne à Jérusalem.— La fête de bienfaisance du 8e arrondissement.— Les invalides civils.— Elections à l'académie des Beaux-Arts ; présentation de candidats. —M. Horace Vernet.—M. Barri.—Le sculpteur allemand Wagner.— M. Clésinger.— Une soirée à l'hôtel de la rue d'Amsterdam.— Vente de tableaux par l'*Union des Arts*.— Une statuette antique chez MM. Bisson frères.— Ouverture de l'exposition de la Société française de photographie.— M. Châlons-d'Argé; son *Dictionnaire biographique des artistes contemporains*.— Ouvrages curieux possédés par la Russie.— Les manuscrits du Javanais Pack Djame. —L'exposition d'Edimbourg.—Erection d'un monument funéraire dans l'île de Wight.— Incendie d'une cathédrale en Angleterre.— Nécrologie : M. Ziégler; — M. Colbrand.— Erection du monument funèbre à la mémoire d'Alexis Monteil.

M. Stahl, artiste mouleur, a moulé la main, le bras et le pied du Prince impérial. Le résultat, qui a été très-satisfaisant, a pleinement contenté LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, qui l'ont témoigné à l'artiste. M. Stahl accompagnait le prince Napoléon dans son voyage au pôle arctique.

M. Ingres vit depuis quelques mois dans une retraite tellement absolue, que ses amis doutaient presque qu'il habitât Paris. Mais si le célèbre peintre s'est retiré momentanément du monde, c'est pour travailler avec une énergie de jeune homme. Il termine en ce moment trois ou quatre toiles traitant des sujets différents, et toutes, au dire de quelques visiteurs heureusement favorisés, sont d'une exécution vraiment remarquable.

Le 1er novembre 1856, le pacha de Jérusalem, au nom du Sultan, a fait remise au gouvernement français, représenté par le consul, M. E. de Barrère, de la possession de l'antique basilique de Sainte-Anne, devenue depuis Saladin une école musulmane. Suivant la tradition la plus certaine, ce serait en ce lieu qu'était située l'habitation de saint Joachim et de sainte Anne. Cette maison, qui était près de la piscine probatique, est celle que saint Jean Damascène désigne sous le nom de *Domus piscinæ probaticæ*.

Le sanctuaire cédé aux latins se compose de deux constructions superposées ; l'une, l'église supérieure, bâtie dans le style bysantin, à trois nefs, date du temps des croisés; l'autre, le sanctuaire inférieur, qui, d'après la tradition constante, ne serait autre chose que l'appartement intérieur de saint Joachim et de sainte Anne, consiste actuellement en une grotte souterraine, divisée en deux parties séparées par un mur de construction judaïque. Dans la plus grande de ces parties se trouvent les restes de l'autel primitif, sur le lieu même où la tradition place la naissance de la Sainte-Vierge; au-dessus de cet autel, sur la voûte, on aperçoit encore les restes d'anciennes peintures.

La fête de bienfaisance qui doit être donnée, le 17 janvier, dans les salons de la Mairie du 8e arrondissement, sera aussi la fête des Beaux-Arts ; les principaux fabricants de bronzes d'art de cet arrondissement ont offert généreusement d'augmenter l'éclat de cette fête, par l'ornement qu'y apportera l'exposition de leurs plus riches produits.

L'Hospice impérial des invalides civils, construit, par ordre de l'Empereur, à l'extrémité méridionale du bois de Vincennes, sera bientôt en état de recevoir les hôtes qui lui sont destinés ; le gros-œuvre est terminé. On espère aussi bientôt l'inauguration du bel hôpital militaire que l'on construit près le donjon de Vincennes.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de renouveler son bureau; elle a nommé M. Ravaisson, président, et M. Philippe Le Bas, vice-président, pour l'année 1857.

Dans sa séance du 3, l'Académie des Beaux-Arts

a procédé à l'élection d'un vice-président qui prendra la présidence en 1858; c'est M. Robert Fleury qui a été choisi.— L'Académie a procédé ensuite à la formation de la liste des candidats pour la place vacante dans son sein, par la mort de M. Paul Delaroche. Ont été désignés : —Par la section : 1. MM. Eug. Delacroix, 2. Hesse (Aug.), 3. Lehman, 4. Larivière, 5. Signol.— Par l'Académie: 1. MM. Court, 2, Rouget, 3. Cabanel, 4. Vauchetet, 5. Benonville.

M. Horace Vernet vient de terminer un tableau de *Daniel dans la fosse aux lions*; cette œuvre est digne de servir de pendant à la *Messe militaire en Kabylie* que S. M. l'Impératrice a fait placer dans le château de Saint-Cloud. — Le prophète Daniel a le costume arabe, ce qui est à la fois plus vrai et plus pittoresque.

M. Barri, l'auteur *des Exilés de Tibère*, vient de terminer les peintures qu'il avait entreprises pour la chapelle de la maison d'éducation fondée par Sa Majesté l'Impératrice au faubourg Saint-Antoine. Ces peintures sont très-visitées dans ce moment, et, en général, elles obtiennent l'assentiment des amateurs. Au reste, la maison elle-même ne va pas tarder à s'ouvrir; l'Impératrice s'occupe en ce moment à en choisir le personnel, tant comme professeurs que comme élèves. On dit que le nombre s'en élèvera à plus de deux cents personnes.

Le célèbre sculpteur allemand Martin Wagner, qui habite Rome depuis cinquante ans, et qui compte plus de quatre-vingts ans, vient d'avertir la ville de Wurtemberg, où il est né, qu'il lui lègue toutes ses collections artistiques. Ces collections consistent en tableaux, statues, gravures et cartons d'Albert Durer, et ont une valeur de plus de 200,000 fr.

M. Clésinger avait quitté la France, il y a quelque temps, pour se rendre en Angleterre. Depuis plusieurs mois il a abandonné le ciel brumeux de Londres pour se fixer en Italie, à Rome. Là, il se livre à de nombreux travaux. On nous écrit qu'il s'occupe d'une *Danseuse* et d'un *Hercule enfant*, statues remarquables qui paraissent destinées au Gouvernement français.

Pour la seconde fois en quinze jours, vendredi dernier, l'hôtel de la rue d'Amsterdam réunissait dans ses salons artistes et gens du monde. Cette fois, la soirée était un peu plus intime que de coutume, la causerie y a tenu une large part. On s'est quelque peu occupé des choses et des nouvelles d'art; on disait que l'on craignait que M. le comte de Nieuwerkerke ne fût forcé, par les lenteurs apportées dans les réparations de ses appartements, à suspendre, cette année, les brillantes réceptions auxquelles il conviait si gracieusement tout ce que Paris compte d'illustrations dans son sein. Les artistes présents regrettaient particulièrement ces réunions aussi utiles qu'agréables, où il leur était du moins permis de se rapprocher,— non pas du directeur général, toujours abordable à tous, — mais de l'homme du monde dont ils aiment la bienveillante affabilité. On examinait avec curiosité la nouvelle statuette de Dantan, la *Crinoline*, que le Phidias moderne avait envoyée le matin, en manière de carte de visite, au maître de la maison.

Le jeune sculpteur des *Cris de Paris*, Delmas, avait apporté le buste de Nathan, le célèbre violoncelliste, qu'il avait fait de souvenir. C'est à la dernière quinzaine, pendant que Nathan promenait son rapide archet sur le violoncelle, que l'artiste avait gravé ses traits dans sa mémoire pour les reproduire dans une œuvre des plus originales. On s'entretenait aussi de la charmante valse, intitulée *Henriette*, que Edmond d'Ingrande vient de publier, et qui paraît destinée à faire cet hiver le tour de nos salons.

A la dernière quinzaine, les instruments avaient fait les frais de la soirée; cette fois, la chansonnette a eu les honneurs. Il est vrai qu'elle était représentée par trois de ses meilleurs interprètes, un poëte, un comédien et un artiste.

Le poëte, c'était Gustave Nadaud, avec son nouvel album qui fait fureur et qui s'enlève si rapidement, que l'éditeur, en homme prévoyant, l'a, dit-on, fait clicher pour ne pas être pris au dépourvu. Nadaud en a détaché deux feuillets qu'il a interprétés avec l'âme que nous lui connaissons tous, *Ma Sœur* et *le Télégraphe*; puis, quand les petits enfants ont été couchés, comme dit *le Figaro*, il a dit *la mère Godichon*, qui est la charge la plus *épatante* que poëte ait jamais créée.

Le second, c'était Berthelier, dont le succès, comme chanteur et comme comédien, grandit tous les jours, qui d'un bond a sauté des Bouffes à l'Opéra-Comique, et qui, tous les soirs, fait salle comble avec son camarade Couderc. Ce soir-là, il était en verve ; il a dit avec cette simplicité, ce bon goût qui caractérisent son talent, *les Jolis pantins*, paroles de Marc Constantin et musique d'Abadie, et *le vieux Braconnier*, paroles de M. E. de Richemont, musique d'Abadie.

Le troisième, c'était Gozora, artiste à double titre, qui manie le stylet du graveur avec autant de charme et de grâce qu'il conduit sa douce voix. Gozora s'est multiplié; il a chanté successivement : 1° les *Bâtons de vieillesse*, paroles de Delange, musique de Paul Henrion ; 2° la *Sieste*, de Masini, album 1857 ; 3° *Du champ de bataille*, paroles de Marc Constantin, musique d'Abadie, et 4° la *Pluie*, album Nadaud, 1857.

Il était deux heures du matin, chacun se retirait, encore sous le charme des douces mélodies qu'on venait d'entendre.

L'*Union des arts* inaugure ses travaux par une vente à l'enchère de tableaux anciens pour la plupart, qui sera faite à l'hôtel de la rue Drouot, le 24 janvier, avec le concours de MM. Boussaton, commissaire-priseur, et Charles Romillard, peintre expert. Les amateurs qui se rendront à l'exposition, qui aura lieu la veille, y remarqueront avec intérêt différentes productions dues aux pinceaux de Prudhon, Greuze, Chardin, Erakemburg, du baron Regnault, ancien peintre de l'empereur Napoléon Ier, et autres bons maîtres. Quatre tableaux de M. le colonel Langlois, le célèbre auteur du panorama de la bataille de la Moskowa, fixeront surtout leur attention ; ils représentent les différents épisodes de l'incendie de Moscou en 1812. Ils suffiraient à eux seuls pour attirer la foule.

On parle beaucoup en ce moment dans le monde artistique, d'une statuette en pierre calcaire exposée dans les salons de MM. Bisson frères, boulevart des Capucines.

Cette statuette, représentant Jupiter, remonte au plus beau temps de la statuaire grecque, et est considérée par les connaisseurs comme une œuvre contemporaine de la célèbre Vénus de Milo.

Elle a été trouvée dans les fouilles d'Arles, et a fait partie du cabinet d'antiques de M. Sellier, ancien receveur général du département des Bouches-du-Rhône.

Le temps, qui détruit tout, a, par malheur, enlevé un bras à ce chef-d'œuvre ; mais la tête, le torse et les parties inférieures sont encore intactes et excitent à juste titre l'admiration de tous les connaisseurs.

Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'art, que ce mor-

ceau remarquable allât prendre place au Musée des antiques, à côté des chefs-d'œuvre qu'il renferme déjà.

La Société Française de photographie, présidée par M. Regnault de l'Institut, vient d'ouvrir sa deuxième exposition annuelle sous de vastes galeries, boulevart des Capucines, n° 35. Le local de ses réunions et de ses séances, rue Drouot, 11, s'est trouvé beaucoup trop étroit, cette année, pour contenir les envois importants faits par les étrangers. Cette exposition, sérieusement universelle, offre d'autant plus d'intérêt qu'elle permet de comparer les grands progrès accomplis dans les divers pays depuis l'exposition de 1855.

En attendant que nous en rendions compte d'une manière complète, nous croyons devoir signaler aux artistes une œuvre très-curieuse et d'un grand intérêt. C'est la reproduction, par M. Sacchi, de Milan, et dans des proportions assez importantes, de la Fresque de Léonard de Vinci, représentant la Cène. On sait que ce chef-d'œuvre est affreusement détérioré et presqu'entièrement effacé dans certaines parties; aussi toutes les personnes qui l'ont vu à Milan s'arrêtent fort étonnées devant la photographie, car elle leur montre bien des détails qu'il est pour ainsi dire impossible de distinguer dans l'original. L'exposition anglaise, l'exposition de Venise, celles de Munich et de Francfort, sont surtout remarquables; la France soutient dignement, du reste, la comparaison.

L'exposition est ouverte tous les jours de 10 heures à 4 heures.

Dans le courant de l'année 1857, on doit publier un de ces ouvrages qu'il serait utile de faire paraître au moins deux fois dans l'espace d'un siècle : son titre en fait suffisamment connaître le but et la portée, c'est le Dictionnaire Biographique des Artistes contemporains, *architectes*, *peintres*, *sculpteurs*, *graveurs*, *lithographes*, etc.; son auteur, M. Châlons d'Argé, archiviste de la section des Beaux-Arts, au ministère d'Etat, y a consacré autant de temps que de soin. — Ce livre, formant un volume grand in-8°, imprimé sur deux colonnes, est plutôt un recueil de renseignements indispensables et précieux sur la naissance, la vie et les travaux des artistes contemporains, qu'une appréciation de leurs œuvres. M. Châlons d'Argé laisse à la postérité le soin de juger ce qu'il est important de faire connaître et de constater, ce sont les travaux, les œuvres des hommes qui consacrent leurs veilles, leur intelligence à la culture des arts qui sont la gloire de notre pays et assurent à la France une prépondérance universelle. Sous ce rapport, il est permis de penser que ce but important sera rempli par le Dictionnaire Biographique des Artistes contemporains.

Les ouvrages les plus curieux que possède la Russie, où le premier ouvrage imprimé date de la fin du seizième siècle, sont : un livre des Apôtres, en caractères slavons, qualifié *rarissime*, imprimé à Moscou en 1560, à l'imprimerie de Jean-le-Terrible; un livre des Evangiles, aussi en caractères slavons, in-quarto, sans titre, imprimé en 1720, à Ostrog, en Pologne; un *Actes des Apôtres*, in-folio, relié en velours rouge avec coins et ornements de vermeil; une collection de plans de batailles et un règlement de marine avec notes marginales de la main de Pierre-le-Grand; un Evangile écrit au pinceau par la Tsarevna Irène Mikaïlevna; un Evangile offert en 1693, par la Tsaritsa Natalie Kirilovna, la reliure de cet Evangile est couverte de diamants et de pierres précieuses évalués à 200,000 roubles; deux autres Evangiles couverts de pierreries, l'un manuscrit fort beau, l'autre imprimé en 1699; un Traité du droit russe, manuscrit du 13[e] siècle; un Dictionnaire des écrivains russes, manuscrit très-curieux; un livre des Apôtres, in-quarto, imprimé en 1574, par Ivan Feodoroff; enfin un Traité de style épistolaire en russe, qui se trouve être le premier ouvrage qui ait été imprimé à Moscou en lettres civiles.

Batavia, capitale de l'île de Java, possède une bibliothèque très-riche en manuscrits arabes et sanscrits, qui s'est encore augmentée, dans ces derniers temps, d'une rare collection provenant d'un nommé Pack Djame, Javanais possédant d'immenses richesses littéraires, qui vivait dans la plus étroite retraite, occupé uniquement de la lecture des manuscrits en langue kawe. Les manuscrits de Pack Djame surpassent en intérêt tous ceux connus jusqu'ici, attendu qu'ils proviennent d'un temps où l'élément indo-javanais était encore dans toute sa force, tandis que les écrits postérieurs constatent déjà la prédomination du mahométisme.

L'exposition artistique d'Edimbourg peut enfin offrir à la curiosité avide des visiteurs, les Gobelins, les Sèvres, les Beauvais, arrêtés momentanément à Londres par suite d'un malentendu. Cette exposition de produits, dont les émaux, les Chine, les Sèvres sont d'une variété, d'une richesse et d'une élégance inouïes, a été secondée généreusement par l'Empereur, à la sollicitation de l'agent de l'exposition d'Edimbourg à Paris. Les tapisseries y figurent aussi en nombre considérable.

On vient d'ériger en l'église de Saint-Thomas, à Newport, île de Wight, un monument consacré à la mémoire de la fille de Charles I[er], qui mourut en captivité à Carlsbrook Castle. Ce monument représente la statue d'une jeune femme à demi couchée, dans une voûte qui ressemble à une cellule de prison. La statue de la princesse est en marbre blanc; la cellule est en pierre de Caen.

Le 11 novembre dernier, l'incendie a dévoré de fond en comble la cathédrale anglaise de Montréal. On a pu heureusement sauver la bibliothèque et un tableau de prix. Cette cathédrale avait été onverte au public le 9 octobre 1804; elle occupait un espace de 100 pieds de long sur 80 de large; au fond se trouvait un hémicycle pour un autel; cet hémicycle avait 12 pieds de profondeur sur 40 de largeur.

Nous annonçons les décès de M. Ziégler, peintre d'histoire, et de M. Colbrant, architecte de Lille, qui vient de léguer, en mourant, à cette ville, toute sa fortune, pour former un fonds de dotation qui puisse permettre d'accorder des allocations aux jeunes gens ayant des dispositions pour l'architecture, la peinture ou la musique.

La Commission qui avait ouvert une souscription destinée à l'érection d'un monument funéraire en l'honneur d'Alexis Monteil, a atteint le but qu'elle s'était proposé. Le tombeau, érigé dans le cimetière de Cély (Seine-et-Oise), a été consacré le 30 novembre dernier. C'est une pyramide tronquée, de sept à huit pieds d'élévation, posée sur une grande lame de pierre. Sur le principal côté de la pyramide et au dessous du médaillon de Monteil, exécuté par M. Gayard, on lit : « A la Mémoire d'Amant-Alexis Monteil, auteur de l'*Histoire des Français des divers Etats*, né à Rodez, 6 juin 1769; mort à Cély, 20 février 1850.

Pierre MARCHANDON DE LA FAYE.

CORRESPONDANCE.

A M. Félix PIGEORY,
DIRECTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Permettez à un de vos lecteurs les plus assidus, de profiter de la publicité de la Revue des Beaux-Arts, tribune aussi littéraire qu'artistique, pour adresser à M. de Lamartine une petite réclamation qui, j'ose l'espérer, M. le Directeur, vous paraîtra des plus légales.

« Monsieur de Lamartine,

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu la douzième livraison de votre *Cours familier de Littérature*, qui reproduit si exactement les idées que j'avais émises moi-même, le 21 avril 1855, dans mon livre intitulé : *la fin du Monde par la Science.*

Je vois avec un sentiment d'orgueil paternel, que mes idées émises en 1855, sont tellement les vôtres en 1856, que vous les reproduisez sous votre nom avec la ferme conviction qu'elles sont de vous.

Cependant, je crois qu'en bonne justice chacun doit être responsable de ses œuvres ; je me vois donc forcé de revendiquer mon droit de priorité pour les deux idées capitales et saillantes qui jaillissent de votre douzième entretien.

« La *première* consiste à poser en principe que l'Éden était une civilisation anté-diluvienne ; la *seconde* consiste à expliquer le mode de transmission des vérités édéniennes, par cette hypothèse que quelques hommes échappés au désastre commun, emportèrent le souvenir de l'Éden passé et s'en firent les historiens.»

Ces deux idées, qui sont toute la base de votre argumentation, ne sont pas nouvelles, car elles ont déjà dix-huit mois de date, et vous les avez trouvées toutes formulées dans le livre que j'ai eu l'honneur de vous remettre moi-même, il y a quelques mois, et au sujet duquel j'eus un assez long entretien avec vous pour pouvoir vous en développer le sens.

D'ailleurs, comme je vais, sous peu, faire paraître la conclusion de mon premier volume, il me serait pénible de m'entendre accuser d'avoir reproduit des idées que vous dites vous être personnelles.

Je viens donc réclamer le droit de priorité qui m'appartient ; c'est le seul bénéfice de mon labeur, et j'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien réparer un oubli sans doute involontaire,

Eugène HUZAR, avocat. »

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 578.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE.

Lecture et adoption du procès-verbal :

Correspondance :

1° Une lettre de M. le préfet de la Seine annonçant qu'il n'a pu recevoir comme d'usage le bureau de la Société, en raison de l'état de sa santé.

2° Trois numéros du journal anglais *the Builder*.

3° Une lettre de M. Delorme s'excusant de ne pouvoir assister à la séance.

4° Lettre de l'académie des arts et métiers de Paris, réclamant les annales de la Société.

5° Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences et belles-lettres de l'Eure.

6° Bulletin de la Société française de Photographie.

7° Deux numéros de l'*Univers Musical.*

8° Une lettre de M. Alexis Noël envoyant à la Société un exemplaire d'un ouvrage intitulé : *Recherches sur la peinture sur émail*, par M. Jules Labarte. Cet ouvrage est confié à l'examen de MM. Mirault et Corplet.

9° Une lettre de M. Rohault de Fleury offrant à la Société la photographie d'un petit hôtel qui vient d'être construit, sous sa direction, dans la rue Saint-Arnaud.

10° Congrès scientifique de France. 22e session tenue au Puy, en septembre 1855.

11° Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen renvoyé à M. de Longpérier.

12° Deux demandes d'admission dans la section de peinture, renvoyées à M. Dussauce, vice-président de cette section. L'un des candidats soumet à la Société plusieurs miniatures d'un travail parfaitement réussi.

M. le Président annonce que le gouvernement a fait l'acquisition de la Léda de M. Galimard.

Une discussion s'engage sur la nécessité d'apporter quelques modifications au règlement ; plusieurs propositions sont faites et rejetées et il est décidé que celle de M. Vavin sera formulée par écrit et présentée dans une très-prochaine séance.

M. le Président annonce qu'il s'est entendu avec M. le Directeur de la Revue des Beaux-Arts, pour le service de ce recueil pendant l'année 1857, et que cet objet est régularisé.

On procède à l'élection d'un secrétaire-adjoint, en remplacement de M. Moultat, démissionnaire. M. Corplet ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé 3e secrétaire-adjoint pour l'exercice 1857-1858. De nombreuses réclamations ayant été faites par les Sociétés correspondantes et par les auteurs qui adressent leurs ouvrages à la Société, M. Moultat soumet la circulaire qu'il avait été chargé d'envoyer à ce sujet. Cette circulaire prévient tous nos correspondants ainsi que les personnes qui peuvent avoir des envois à faire à la Société libre des Beaux-Arts, que pour éviter toute erreur ou retard, ces envois doivent être faits : *à M. le Président de la Société libre des Beaux-Arts*, *à l'Hôtel de Ville, Paris.* M. MARTIN, *agent.*

Ordre du jour de la séance du 20 janvier 1857.
Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Rapport de M. Gendré sur les Verrières de Paul Jourdy. — Rapport de M. Moultat sur le journal anglais *The Builder*.—Rapport de la commission nommée pour examiner le mémoire de M. le Docteur H. Jacquart, sur la mensuration de l'angle facial. — Rapport de M. Chaudet sur la notice Duquesnay. — Notice nécrologique de M. Bourla, architecte, par M. Desjardins.—Questions diverses.

Le secrétaire-général,
HENRI DE SAUCLIÈRES.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

NOTES SUR UN TABLEAU DE POUSSIN.

LE TESTAMENT D'EUDAMIDAS.

DEUXIÈME PARTIE.

Le sujet du testament d'Eudamidas est une composition éminemment morale et civilisatrice; dans ce but, elle ne peut être trop multipliée; aussi, avais-je éprouvé le désir de la reproduire de la grandeur probable de l'original, 1m 47 sur 1m 15, et d'en offrir une reproduction au Musée de Rouen, ma ville natale. C'est à l'aide de mon esquisse peinte et du beau dessin et de la belle gravure qu'en a faits Jean Pesne, d'après l'original même, que j'y suis parvenu.

Puisque nous parlons d'actes de générosité, je dois vous dire aussi qu'un de nos grands artistes, M. Ingres, avait entre les mains une copie du testament d'Eudamidas; il y a trois ou quatre ans, il en a fait faire une répétition qu'il a donnée au Musée de Montauban, ville qui l'a vu naître, mais il ne se souvient pas d'où elle provenait; seulement, on sait qu'elle appartenait à un marchand, et que M. Ingres a cherché, mais sans succès, à la faire acheter par le ministre de l'intérieur.

Maintenant, Messieurs, nous allons vous parler de la seconde répétition du tableau du Poussin: elle a été faite incontestablement à Rome, la toile et le faire l'indiquent. Ce tableau provient de l'ancienne chapelle du château de Chassenay, département de l'Aube, devenue après la révolution de 93, l'église paroissiale de la commune. Cette église date du treizième siècle, elle a été dévastée et incendiée plusieurs fois; c'est en 1750 qu'elle a été restaurée dans le goût du dix-huitième siècle, par Madame de Poncher, femme d'un conseiller d'Etat, alors propriétaire du château, de 1720 à 1779, elle l'avait fait décorer et meubler splendidement, aucun genre de luxe n'y avait été épargné, notamment en tableaux de maîtres, ainsi que l'attestent de fort belles peintures des Largillières, Louis de Boulogne, etc., et qui existent encore aujourd'hui; il est de toute probabilité que la copie du tableau de Poussin, dans la chapelle de Chassenay, date de l'époque de la restauration de ce château par Madame de Poncher.

De qui maintenant cette dame tenait-elle cette copie ? peut-être de la munificence du roi : Mme de Poncher était fort bien en cour; et il est de notoriété dans le pays que le garde-meuble royal avait fourni son contingent à la splendide décoration du château et de la chapelle de Chassenay.

Nous avons encore, Messieurs, le plaisir de vous annoncer que notre honorable collègue M. Gatteaux, vient de nous signaler une troisième et belle copie de ce même tableau; elle appartient à M. le marquis de Gouvello; nous l'avons vue, et nous pouvons vous assurer que sa ressemblance avec celle du tableau de la chapelle de Chassenay est remarquable sous le rapport de la couleur, de l'harmonie et de la grandeur. M. le marquis de Gouvello la tient de M. Peyron, peintre d'histoire, auteur d'un tableau représentant la mort de Socrate, qui se trouve au Louvre.

Quoi qu'il en soit, il est probable que ces trois copies faites à Rome, sont les seules reproductions fidèles de la belle et simple composition de Nicolas Poussin, elles sont d'autant plus précieuses que l'original est à jamais perdu.

Nous croyons encore, Messieurs, devoir vous signaler dans ces trois copies quelques petites variantes; ainsi, dans celles appartenant à Chassenay et au marquis de Gouvello, on remarque que le vêtement de dessous du personnage qui écrit et dont on n'aperçoit que le bord vers le col, ainsi que le bout des manches, est bleu, tandis qu'il est noir dans la copie apportée par M. Vincent.

On remarque encore une autre variante dans ce même tableau; la vieille mère a la main droite posée sur son cœur, cette main repose sur la tunique verte, et dans les deux autres tableaux, la main, quoique dans la même position, se trouve entre cette tunique qui est entr'ouverte, et celle de dessous qui est blanche et recouvre la poitrine.

Nous vous dirons aussi que le coloris de la copie apportée par M. Vincent, offre un effet un peu plus clair que celui des deux autres, dont la teinte sombre s'harmonise très-bien avec ce profond sentiment de gravité triste et solennel qui caractérise ce sujet.

Avant de terminer, nous devons vous dire qu'un de nos plus habiles graveurs, M. Bervic, avait fait un dessin d'après l'une des deux copies existant à Paris, lorsqu'il avait l'intention de graver ce tableau; on pense qu'il le fit d'après

celle appartenant à M. Vincent; mais nous croyons que ce dessin a plutôt été exécuté sur la copie que possédait alors M. Peyron, quelques variantes dans la forme des accessoires nous autorisent à le croire : toutefois ce dessin n'a pu être gravé par M. Bervic, et c'est son élève, M. Toski, qui a rempli cette tâche laborieuse et de longue haleine; mais si l'on peut donner des éloges à la beauté du burin, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le regret qu'il soit resté, sous le rapport de l'expression des figures, bien au-dessous de l'idée que nous en a donné Jean Pesne, par le dessin qu'il en fait sur l'original, et sa belle traduction sur le cuivre; vous connaissez tous ce chef-d'œuvre.

Nous terminons ces notes en ajoutant que les couleurs de ces copies avaient souffert par l'effet du temps, celle de l'église de Chassenay surtout : elle a été apportée à Paris pour la faire réparer, on l'a remise sur toile, et nous nous sommes chargé de la restaurer; elle est encore pour quelque temps dans notre atelier; nous nous ferons un vrai plaisir de la communiquer à ceux de nos collègues qui désireraient la voir.

Paul CARPENTIER.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(235e séance. 9e année.)

Séance du 2 janvier 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHARÉAU, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal qui est adopté, après y avoir rectifié l'oubli du vote unanime qui ordonne l'impression du discours de l'installation du président et l'omission des noms de MM. Lazerges, Darjou et Bellier de la Chavignerie, membres de la commission chargée du rapport sur le tableau de M. Moulinet, de Chartres.

On passe à la correspondance, qui se compose 1° d'une lettre, on ne peut plus bienveillante, de M. Merruau, secrétaire-général de la Préfecture, qui informe M. le Président que M. le Préfet aurait été très-heureux d'exprimer tous ses sentiments à l'égard du Comité central des artistes et des membres qui le composent; 2° d'une autre lettre, non moins bienveillante, de M. le comte de Nieuwerkerke, directeur-général des musées, qui, tout en reconnaissant l'intérêt que mérite la catégorie des artistes industriels, ne peut accueillir la demande qui lui est adressée, attendu que les expositions de l'industrie sont ouvertes à cette classe d'artistes.

Après cette lecture, M. Guilletat introduit MM. Charles et Xavier Stecher, artistes badois nouvellement élus. M. le Président, dans l'allocution toute de sentiment qu'il leur adresse, rappelle que si les artistes de tous les pays sont membres d'une même famille, de la grande famille du talent et de l'intelligence; que si, entre toutes les nations, la France est à juste titre proclamée la plus hospitalière, le Comité central des artistes, lui aussi, est heureux de prêter son appui et de tendre cordialement la main à l'artiste étranger qui vient à lui. Des applaudissements accueillent cette chaleureuse improvisation que notre plume ne saurait rendre. M. Stecher aîné, exprime avec émotion sa reconnaissance pour la réception sympathique dont son frère et lui sont l'objet.

M. Gauthey, candidat élu à la dernière séance, se fait excuser de n'avoir pu venir; sa réception aura lieu le 16 de ce mois.

M. Louis Rey lit un rapport très-remarquable sur trois tableaux dus au pinceau de M. Darjou. L'assemblée félicite l'auteur et décide que ce travail sera inséré dans l'un des numéros de la Revue des Beaux-Arts.

M. le président annonce que le Comité vient de perdre encore un de ses membres les plus distingués, M. Ziégler, peintre d'histoire, auteur de la coupole de l'église de la Madeleine. M. Louis Auvray est chargé de la notice nécrologique de ce célèbre artiste.

Sur la proposition de M. L. Schaal, la commission permanente, à laquelle on adjoint MM. Guilletat et Stecher, est invitée à visiter et à rendre compte de l'exposition qui a lieu en ce moment au Palais-Royal.

Avant de lever la séance, M. l'archiviste dépose sur le bureau la liste des membres qui n'ont pas encore rempli leur état du personnel pour le registre matricule du Comité, ce sont : MM. Lazerges, Hulot, vice-présidents; Schaal, Renard, secrétaires-adjoints; Lescuyer, administrateur, et Zier, le seul qui manque pour compléter l'année 1856.

La réunion se sépare à dix heures.

Le Secrétaire administrateur,

Louis AUVRAY.

Ordre du jour de la séance du 16 janvier 1857.

Lecture du procès-verbal; — Correspondance; — Réception de M. Gauthey; — Rapport de M. L. Schaal sur un projet de M. Marcellin; — Rapport de M. Lazerges sur la lithographie; — Élection de deux candidats; — Propositions diverses.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LES TABLEAUX DE M. L. GARNERAY.

SECONDE PARTIE.

Le troisième présente la vue, par un temps couvert, du port de Gand, en Belgique. Ici tout annonce une ville florissante et un commerce actif. Cette perspective de navires amarrés dans le port aurait été difficilement abordée par tout autre que M. L. Garneray; il fallait joindre à sa science du peintre celle du marin consommé, pour rendre, sans confusion, la physionomie propre à chaque navire, ainsi que les minutieux détails de chaque manœuvre.

M. L. Garneray a su depuis longtemps nous initier au spectacle imposant des scènes de la vie maritime; il a su, avec un vrai talent, nous montrer dans leur vérité naïve ces nuances fines et innombrables qui, dans l'ensemble de ce magique tableau de la nature, forment un prisme capricieux et changeant dont l'œil est quelquefois étonné, ébloui, mais jamais fatigué. Son pinceau facile et délicat sait rendre les diverses heures du jour, la transparence de l'eau, les vapeurs légères de l'atmosphère, la mer furieuse, les blocs arides de rocher et la rugosité d'un terrain pierreux. Ses petites figures ne sont ni trop *faites* ni trop lâchées; la touche en est spirituelle, leur mouvement est toujours juste et caractérise bien l'action à laquelle elles se livrent; en un mot, il possède l'art de saisir une à une toutes ces nuances dont je parlais tout à l'heure; il les rend tellement claires et distinctes à l'œil, qu'après avoir vu le tableau, le spectateur semble avoir parcouru les lieux que le peintre a su transporter sur la toile.

En résumé, Messieurs, votre commission pense que M. L. Garneray est toujours digne de la réputation qu'il a si justement acquise par les nombreux travaux qui, depuis longtemps, ont placé son nom au premier rang des peintres de son genre.

BREVIÈRE,
Rapporteur.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

ODÉON : *La Réclame*, comédie en cinq actes et en prose, par M. Arnould Frémy. — AMBIGU-COMIQUE : *le Secret des Cavaliers*, par M. Bouchardy. — GAITÉ : *la Fausse adultère*, par M. Dennery. — VARIÉTÉS : *la Lanterne magique*, par MM. Clairville, Delacour, Thiboust. — Le *Figaro* et M. de Lamartine.

M. Scribe, dans le *Charlatanisme*, la *Camaraderie*, le *Puff*, et surtout Shéridan, dans sa spirituelle comédie du *Critique*, où il a mis en scène le personnage si comique de M. Puff, avaient déjà traité le sujet de la *Réclame*. M. Arnould Frémy l'a repris après eux, et nul n'avait plus le droit de le faire que lui, car, en sa qualité de journaliste, il avait été témoin plus d'une fois de tous les subterfuges de cette divinité qui se substitue si souvent à la Renommée. M. Arnould Frémy a composé une comédie satirique dans laquelle on trouve beaucoup d'observations et de traits heureux; mais il a un peu oublié que les mœurs politiques ou littéraires n'ont pas un très-grand attrait à la scène, à moins qu'elles n'y soient soutenues par une intrigue très-forte ou très-ingénieuse. Il n'a pas assez cherché le mouvement et l'imprévu. A la fin du troisième acte, la pièce est pour ainsi dire finie. Le spectateur exige autre chose que des mots piquants; il demande une action toujours croissante en intérêt, et trop souvent M. Arnould Frémy a laissé languir la pensée. Cette critique à part, c'est une œuvre de mérite faite avec franchise et digne d'un sort prolongé que nous lui souhaitons. Mlle Thaïs-Petit y déploie un excellent ton de comédie, et Tisserand y est parfait de bonhomie.

M. Joseph Bouchardy est le Rembrandt du mélodrame; il se complaît dans les ténèbres, où, çà et là, il fait éclater un rayon de lumière; ses pièces reposent en général sur des complications inextricables; il faut beaucoup d'attention pour les suivre, mais pour peu qu'on ne quitte pas le guide dans ce labyrinthe où il vous entraîne, on est sûr de se retrouver avec lui. Tout s'explique à la fin, comme dans les romans d'Anne Radcliffe. Seulement, dirait M. de Bassancourt, il ne faut pas aller voir les œuvres de M. Bouchardy comme on va entendre un opéra, pour un air privilégié, pour un morceau de choix, pour une scène bien faite. Si l'on perd un mot, on ne comprend plus rien. Sans prétendre que le divertissement offert par M. Bouchardy soit une fatigue, on peut donc recommander aux gens préoccupés, d'attendre à avoir l'esprit parfaitement libre pour apprécier convenablement des combinaisons dramatiques si rigoureusement enchaînées. Le *Secret des Cavaliers*, ce secret que l'Ambigu-Comique révèle tous les soirs avec succès, mérite d'être connu. C'est un drame dans lequel les testaments se cachent dans les puits, et les cavaliers changent à tout instant de costume et de nom: Mlle Périga y traverse les rivières à la nage, y joue la folie et s'y montre charmante. Elle a fait une très-heureuse rentrée au théâtre de l'Ambigu, par le rôle de Ketty. On a revu aussi avec grand plaisir, le bon et naïf Laurent. M. Castellano et M. Maurice Coste, fort remarquables tous les deux, prêtent encore l'appui d'un talent réel à la pièce de M. Bouchardy. Si cet auteur avait autant de style que d'imagination, il tiendrait assurément un rang considérable dans la littérature.

M. Dennery, non moins habile que M. Bouchardy, et plus émouvant, a emprunté aux causes célèbres son drame de la *Fausse adultère*, et poussé le pathétique aussi loin qu'il peut aller. Une femme non coupable et accusée de l'être, offre une situation des plus intéressantes; une épouvantable intrigue s'enlace autour de cette femme, comme les serpents autour du Laocoon, mais en femme qu'elle est, elle finit par mettre le talon sur la tête du serpent. Son innocence est reconnue de son mari qui l'a vengée, du reste, et elle peut jouir encore du bonheur conjugal. Laferrière, étonnant de jeunesse et toujours chaleureux, madame Naptal-Arnault, belle et touchante, donnent beaucoup d'attrait à ce drame qui attire la foule au Théâtre de la Gaîté.

La *Lanterne Magique* du Théâtre des Variétés a fait défiler devant nous, selon l'usage des revues, tout ce qui s'est passé de plus ou moins curieux dans l'année 1856. Les Crinolines aimantées, le pré Catelan, les pièces de cinq francs en or, et beaucoup d'autres nouveautés ont égayé le public. Le *Figaro* lui-même, ce hardi censeur, a été censuré; on lui a reproché, non sans quelque raison, d'avoir transformé M. de Lamartine en espèce d'aveugle, qui demande l'aumône aux passants, la sébile à la main. M. de Lamartine, comme M. de Chateaubriand dans les dernières années de sa vie, demande à la gloire ce qu'il ne veut pas demander à la grandeur, et se confie à sa renommée.

Son *Cours familier* est un noble et beau travail qui ne peut exciter que de généreuses et non d'humiliantes sympathies. Le monde entier ne s'y trompe pas.

Nous recevons d'Amérique des lettres et des journaux qui nous annoncent que M. J.-B. Desplaces, envoyé par M. de Lamartine dans le but d'ouvrir une souscription nationale au *Cours familier de littérature*, obtient la plus grande réussite. L'œuvre marche avec une célérité prodigieuse. De toutes parts on répond à l'appel du poëte, qui n'a compromis sa fortune que par l'excès même de sa bienfaisance. Washington Irving, George Bancroft, William Bryant, Edward Everett, W. H. Prescott, Henri W. Longfellow, George Ticknor, et beaucoup d'autres Américains dont la réputation a traversé l'Atlantique, et parmi lesquels nous remarquons le président du sénat, ont rédigé une adresse au peuple des États-Unis. Cette adresse est faite dans les termes les plus touchants et les plus flatteurs pour M. de Lamartine.

M. J.-B. Desplaces nous signale lui-même les progrès de sa mission, dans une lettre dont nous extrayons ce passage :

« La chaleureuse sympathie avec laquelle la première annonce de cette publication a été accueillie aux États-Unis, loin de diminuer, a toujours été en augmentant. Les femmes de l'Amérique se montrent reconnaissantes envers le poëte qui, en chantant l'amour pur, fortifie leur douce et salutaire influence sur la famille et sur la société; les mères sont heureuses de pouvoir mettre entre les mains de leurs enfants des modèles de la littérature française, sans danger pour l'innocence. Elles savent que Lamartine a la pudeur de l'âme, et qu'il observe naturellement le précepte du poëte latin : « *Maxima debetur puero reverentia.* » Le clergé de toutes les dénominations n'a pas hésité à lui prêter son puissant concours, parce que Lamartine, en s'adressant à la partie spirituelle de notre être, en transportant l'homme dans les régions du beau idéal, le prédispose à la religion, et le conduit pour ainsi dire, au seuil du sanctuaire. Enfin, et surtout la République fondée par l'immortel Washington, enthousiaste et généreuse comme la jeunesse, tient à honneur de prouver à la vieille Europe que Lamartine, avec la triple auréole de la vertu, du génie et du malheur, n'en a pas appelé en vain à la grande nation américaine. »

Nous sommes heureux de voir qu'il n'y a plus d'isolement entre les peuples. Soit qu'il s'agisse d'une grande catastrophe, comme celle qui a dernièrement surpris et affligé la France, soit qu'il s'agisse des simples malheurs d'un poëte, le monde se lève comme un seul homme. N'est-ce pas une admirable chose que cette alliance des nations dans la générosité?

Voilà donc une réponse au *Figaro*. La *Lanterne magique* des Variétés n'a donc pas tort de prendre le parti du poëte, et les couplets qui ont trait à M. de Lamartine sont les plus applaudis tous les soirs.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

15 Janvier 1857.

On annonce la mort de M. François Orioli, décédé à Rome le 5 novembre, à l'âge de soixante-quatorze ans. Depuis 1846 il enseignait l'archéologie à l'université de Rome.

— Dans l'un de ses derniers numéros, l'*Atheneum anglais* a publié une lettre de son correspondant de Naples, sur la riche collection d'antiquités de sir William Temple, ancien ministre d'Angleterre près la cour des Deux-Siciles. Cette collection renferme environ quatorze ou quinze cents objets trouvés principalement dans le royaume de Naples, et quelques-uns en Étrurie. Les morceaux les plus précieux sont des vases peints italo-grecs, des terres cuites, des bronzes grecs et romains, des sculptures, des objets de fantaisie et de ménage, de très-beaux échantillons de verroterie.

— Les immenses travaux entrepris depuis quelques années aux environs d'Alexandropol, dans la province d'Ekaterinoslaw, ont amené des découvertes importantes et nombreuses d'épaves antiques. Des objets d'or, d'argent, de bronze, d'argile ; des flèches et des baguettes d'airain ; des squelettes de chevaux ; des ornements d'or merveilleusement conservés. Le lieu des sépultures des rois scythes dont parle Hérodote, est sans doute celui qui vient d'être découvert.

— M. Jacques Herz, ce compositeur à la fois si distingué, si sympathique et si regretté du public parisien, vient de nouveau se fixer dans notre capitale, dont les événements de 1848 l'avaient momentanément éloigné. On espère que l'éminent pianiste fera entendre cet hiver les morceaux pleins de mélodies originales qu'il a composées pendant son séjour à Londres.

Fidèle à son titre, à son but et à son succès, le *Musée des familles*, sous la direction de M. Pitre-Chevalier, est toujours la lecture favorite du coin du feu, instructive, amusante et morale, à la portée de tous et sans danger pour personne. Le vingt-troisième volume, qui vient de s'achever, témoigne de nouveaux progrès dans les textes et les gravures. On y lira avec fruit et avec charme des poésies de M[me] Emile de Girardin et de M. E. Deschamps; *les quarante fauteuils de l'Académie*, par M. Ph. Chasles; des *anecdotes* curieuses sur la guerre d'Orient et ses héros, des *biographies* variées, des études d'histoire, de science, d'art, de voyage; la *Monographie des tulipes*, par M. Alphonse Karr; celle des *Éléphants*, par M. Méry; des légendes de M. Saintine, un beau et bon roman de M. Conscience, des pages éloquentes de M. de Lamartine; un proverbe à jouer au salon, par M Pitre-Chevalier : le tout orné de planches, qui sont le dernier mot de la gravure sur bois. Le *Musée des familles*, qui a résolu le problème de réaliser tout cela pour six francs, au moyen de son nombreux tirage, ouvre sa vingt-quatrième année (1856-1857) par des ouvrages de maîtres : *La Légende de Cologne*, de M. Saint-Marc Girardin ; *le Charbonnier musicien*, de M. F. Halévy; *les Salons du dix-neuvième siècle*, de Mme Ancelot; *Marseille et les Marseillais*, de M. Méry; *les Belles folies*, de M. Léon Gozlan; *les Aventures de Wilkie*, de M. Jules Sandeau. De tels noms sont des éloges et des garanties publiques.

LE BOULEVART DE SÉBASTOPOL

SUR LES CATACOMBES.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1].

La principale entrée des Catacombes est dans la cour du pavillon ouest de la barrière d'Enfer.

Après avoir descendu quatre-vingt-dix marches, on se trouve dans une galerie de dix-neuf mètres quatorze centimètres d'élévation. En quittant cette première voie, il faut suivre une foule de longs corridors sinueux, et descendre par un escalier dans une exploitation inférieure que reconnut en 1777 un militaire vétéran, nommé Decure, ouvrier de l'inspection, lequel, pendant cinq ans, à ses heures de loisir, exécuta dans cet endroit un plan en relief de la place de Mahon, où il avait été longtemps prisonnier. Cet ouvrier construisit ensuite un vestibule en silex pour dégager son remarquable travail; mais ayant voulu pratiquer une excavation dans la masse, il fut mortellement atteint par un éboulement.

Après une multitude de détours, on arrive au vestibule des Catacombes, à l'entrée duquel on distingue, parmi beaucoup d'autres sentences, plusieurs inscriptions latines renouvelées du Dante, dont l'une a été traduite de la manière suivante par l'abbé Delille :

> Arrête! c'est ici l'empire de la Mort!

On trouve, presque en entrant, une pièce qui renferme une riche collection minéralogique. Le géologue peut y étudier la composition de toutes les couches qui forment le sol parisien.

Plus loin, on voit un second cabinet consacré à la pathologie, et où sont ingénieusement classés des centaines d'ossements atrophiés par la maladie.

Autrefois les étudiants, poussés bien plutôt par la curiosité que guidés par l'amour de la science, se pressaient à l'entrée de ces deux reliquaires; mais aujourd'hui la visite des Catacombes est interdite, et c'est à peine si quelques étrangers ou savants illustres peuvent braver la défense inscrite sur la porte de ces froides demeures.

En 1804, un ancien chantier de carrières fut encore choisi pour recevoir les corps du cimetière Saint-Laurent. L'entrée de cette espèce de crypte est décorée de pilastres de Pestum; au fond, se trouve un piédestal construit en ossements hu-

[1] Voir, pour la *première partie*, page 21.

mains; les moulures sont formées de tibias de la plus grande dimension; au-dessus de ce piédestal, on a placé, comme couronnement, une énorme tête de mort.

On aperçoit bientôt, à la lueur vacillante des torches, l'*Autel des Obélisques*, qui fut construit en 1810. Deux piédestaux formés d'ossements ornent ses deux côtés. Plus loin se dessine, à la perspective d'un clair-obscur, aux yeux effrayés du visiteur, le *Sarcophage du Lacrymatoire*, nommé aussi le *Tombeau de Gilbert*, en mémoire de ces vers célèbres qu'on y grava plus tard :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Plus loin encore, et toujours en suivant d'inextricables sinuosités, on trouve la *Fontaine de la Samaritaine*, où l'art hydraulique a su mettre à profit les filtrations des voûtes et des parois.

En 1813, un visiteur peupla cette fontaine de quatre poissons rouges ou dorades, qui ont parfaitement prospéré. On peut en compter aujourd'hui plus de cinquante.

De nouveaux dédales conduisent aux *Nuits Clémentines*, sombre monument construit à l'instar des autres; après quoi on renaît à la lumière par une sortie rue des Catacombes, qui aboutit au Petit-Montrouge.

Suivant un usage adopté par les religieux du Mont-Carmel et de la Trappe, le concierge des Catacombes eut la prétention, pendant bien des années, d'avoir dans sa loge un registre sur lequel chaque visiteur était tenu d'inscrire ses impressions au sortir de cet autre Averne. Pour quelques rares idées, pour quelques notes ingénieuses, pour quelques mots heureux, que de pauvretés furent pompeusement écrites sur ces complaisantes pages!

Dulaure, après beaucoup d'autres, se complaît à reproduire quelques échantillons de cette verve de cimetière.

L'Album des Catacombes, passé de mode comme tant d'autres, s'est du moins fermé sur une pensée philosophique. Voici le dernier quatrain écrit par un passant :

On entre, on crie;
C'est la vie.
On crie, on sort;
C'est la mort.

Comme si cet esprit railleur eût voulu ensevelir sa poésie et son idée dans le néant.

Qu'il nous soit permis, avant d'achever ce précis historique, d'opposer aux Catacombes de Paris celles de Rome.

Autant il y a de hasard, d'irrégularité, de jeu futile d'une part; autant de l'autre on est saisi par la sombre majesté de l'abîme. Nous avons longé ces étroites galeries où l'homme se tient debout à peine : à droite et à gauche, ce ne sont pas, comme ici, des stylobates de fémurs, des frises de crânes humains. Parallèlement au chemin, trois étages de cadavres se superposent : ceux dont la place est simplement murée sont les morts vulgaires; ceux où l'on voit une palme ou un nom buriné dans le granit, sont les martyrs; ceux enfin qui tiennent un peu plus de place sont les apôtres ou les papes.

A cet aspect, on murmure dans son cœur les paroles du prophète : « Vanité des vanités; tout n'est que vanité. »

En ces lieux d'où Rome chrétienne a tiré ses reliques, des générations de chrétiens ont vécu, ont combattu, ont succombé au service du Christ.

Pour ajouter à ce funèbre aspect, on a toujours pour guides deux moines romains qui, drapés dans leurs robes de bure, le front chauve et la figure pâle, vous précèdent, répandant la lueur jaune de leurs torches dans ces sombres détours où la moindre imprudence serait la mort.

Au sortir du noir séjour, ces excellents religieux se font un devoir de vous rappeler à la réalité, en vous demandant, suivant l'usage d'Italie : *la buona mano.*

Félix PIGEORY.

UNE REPONSE

A M. H. DE VILLEMESSANT,

RÉDACTEUR EN CHEF DU FIGARO.

On a lu dans le *Figaro* du 22 janvier dernier, les lignes suivantes :

« Nous apprenons une triste nouvelle. L'état mental de M. Georges Guénot, rédacteur en chef de la Revue des Beaux-Arts, aurait nécessité son transfert dans une maison de santé. Espérons que bientôt cet esprit incisif sera rendu à ses travaux et qu'il y apportera cette netteté qui semblait ne devoir jamais s'obscurcir.

« La situation qu'avait conservée G. Guénot dans la presse, depuis qu'il était frappé de cécité, fait le plus grand honneur à M. Félix Pigeory, propriétaire de la Revue des Beaux-Arts.»

Cette nouvelle n'est malheureusement que trop vraie, et aujourd'hui qu'un sentiment de confraternité, inspiré en outre par une ancienne amitié et une sympathie des mieux méritées, a révélé au public cette infortune, la Revue des Beaux-Arts se voit forcée, pour expliquer à ses lecteurs certaines distractions, de faire connaître les motifs du silence gardé par elle jusqu'à ce jour sur l'événement qui l'a si douloureusement frappée.

La déplorable position où se trouve aujourd'hui M. Georges Guénot, était, pour sa famille et pour ses amis intimes, un sujet de profonde affliction. Les convenances, bien plus même, des considérations d'un ordre plus élevé, prescrivaient à la Revue de respecter momentanément cette position et de garder le silence, jusqu'à ce qu'elle eût connu le résultat des démarches faites en ce moment pour appeler une généreuse sollicitude sur l'infortune d'un homme de lettres, intéressant à tant de titres. En annonçant seulement alors à ses lecteurs une aussi triste nouvelle, elle aurait eu du moins la consolation de faire connaitre en même temps la spontanéité du secours accordé. Son silence ne pouvait avoir et il n'a eu en effet pour motif qu'une discrète retenue : tout le monde le comprendra.

Quant à la situation qu'avait conservée M. Georges Guénot dans la presse, depuis qu'il avait été frappé de cécité, le propriétaire de la Revue des Beaux-Arts n'a eu, à cette époque, que le mérite, et c'est la seule chose qu'il revendique, d'avoir compris que cette infirmité ne pouvait porter atteinte à une intelligence si saine et si étendue, et d'avoir ainsi maintenu à la Revue un rédacteur en chef aussi utile et aussi habile.

POUR LA RÉDACTION :

Émile GAGNEUX.

COUP D'OEIL SUR L'EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

Ainsi que l'avait annoncé la Revue des Beaux-Arts, dans sa livraison du 1er janvier, la Société des Amis des Arts de Lyon a ouvert son exposition annuelle le 16 janvier dernier. Le livret que nous avons sous les yeux indique 641 numéros d'ouvrages d'art et 265 noms d'artistes exposants. Il est fâcheux que le livret n'ait pas suivi un ordre de classement pour chaque genre : tout s'y trouve confondu : peinture, sculpture, pastel, aquarelle, statuette, peinture sur émail, dessin au crayon, au fusain, plâtres, médaillons, lithographie, etc. Un ordre qui établit les subdivisions de genre nous semble préférable ; c'est d'ailleurs le mode assez généralement adopté pour les livrets. Cette exposition est ouverte tous les jours; le vendredi et le samedi sont les jours réservés aux sociétaires; le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi sont pour le public, moyennant une rétribution de vingt-cinq centimes; le dimanche est gratis; aussi ce jour-là faut-il retenir la foule qui se presse à la porte du palais Saint-Pierre.

M. le sénateur Waïsse, chargé de l'administration du département du Rhône, protecteur éclairé des Beaux-Arts, s'est empressé d'assister à l'ouverture du salon ; il a été reçu par la commission de l'exposition, qui lui a fait remarquer les œuvres les plus importantes dont quelques-unes auraient pu échapper à son attention dans une première visite; mais M. le Sénateur a répondu à la commission que son intention n'était pas de s'en tenir à une seule visite et qu'il aurait le plaisir de revenir plusieurs fois au salon. On n'en saurait douter quand on connaît tout l'intérêt que M. le sénateur Waïsse porte aux Beaux-Arts, lesquels contribuent si efficacement à la richesse de l'industrie, à la gloire et à la fortune de la ville de Lyon; et en même temps tout fait espérer que ce protecteur éclairé des arts fera quelques acquisitions parmi toutes les œuvres vraiment dignes de remarque que renferme l'exposition de cette année.

D'après ce qu'on nous écrit, l'exhibition de 1857 égale au moins, si elle ne surpasse pas, celle de 1856, qui a été une des plus brillantes dont Lyon ait conservé le souvenir. Parmi les œuvres remarquables qui fixent l'attention du public, on cite un magnifique paysage de Saltzman, un *Convoi funèbre au Désert* de Portaëls, la *Jeune fille au lézard* de Bazin. M. Pérignon a envoyé un admirable portrait de dame et un fort beau tableau : les *Paysans des Abruzzes;* et, comme toujours, M. Claudius Jacquand n'a point oublié sa

ville natale; on a de lui deux œuvres d'élite : les *Bandits des Abruzzes* et le *Message du Pape*. Outre ses quatre tableaux de fleurs, dont un surtout est d'une beauté hors ligne, M. Saint-Jean a gratifié le salon de Lyon d'une magnifique tête d'étude de Couture, qui semble lui avoir inspiré, à lui-même, l'idée de s'essayer dans le même genre par un portrait doublement remarquable, par l'habileté avec laquelle il s'est distingué du premier coup dans une spécialité étrangère à ses habitudes artistiques. M. Reignier a abordé, cette année, la grande peinture de fleurs, avec un talent égal à tout ce qu'il a fait jusqu'ici; la splendide guirlande qui entoure son grand médaillon de la reine Hortense est, nous écrit-on, un des plus gracieux ornements du salon. On loue aussi beaucoup une *Nature morte orientale* d'un peintre coloriste, M. Carrey, et le *Premier sourire* et la *Terre maudite*, des demoiselles Wagner.

Parmi les peintres d'animaux, Loubon a exposé un grand et admirable troupeau de chèvres, et Humbert, des taureaux de toute beauté. On parle aussi beaucoup de deux toiles intéressantes pour les artistes comme pour la généralité du public, les *Scènes de la guerre de Crimée*, par Lacoste, et surtout le *Récit de la bataille d'Inkermann au village*, par Dubuisson. On cite encore une fort belle vue intérieure de la grande mosquée de Cordoue, des marines de Garneray, traitées avec l'habileté ordinaire à ce peintre-marin; une ravissante forêt de Castan et de délicieux paysages de Ponthus-Cinier, d'Aiguier, d'Appian et de Servan, qui a rarement mis plus de suavité dans ses lumineuses clairières de forêts.

Ce premier coup d'œil sur cette exposition ne peut certes comprendre toutes les œuvres d'art qui méritent de fixer l'attention, et notre intention n'est pas de nous en tenir à cette première et rapide revue générale. Si, l'année dernière, grâce à la plume impartiale et intelligente appréciatrice d'un *Ami de l'école lyonnaise*, la Revue des Beaux-Atrs a été à même de publier, dans ses livraisons des 15 février, 15 mars, 1er et 15 avril et 1er mai, un compte rendu suivi et détaillé de l'exposition de 1856, tout lui fait espérer que le même concours ne lui fera pas défaut en 1857. Une obligeance qui a pour mobile un saint amour de l'art et de ses progrès, ne saurait être passagère; elle se continue, comme se perpétue, quand il est au cœur de l'écrivain, le noble sentiment qui l'a inspiré une première fois.

Avant de terminer cet aperçu, il nous semble à propos de payer un juste tribut d'éloges à M. Exbrayat, qui a été chargé du placement des tableaux, travail très-difficile, mais dont il s'est tiré fort habilement comme toujours et sans froisser personne, surtout quand il faut placer 641 objets d'art dans une salle aussi peu vaste que le Musée de Lyon. — Il nous faut aussi exprimer le désir que la commission qui, l'année dernière, a distribué quatre médailles,— ce que peu de personnes ont pu savoir, car cela a été fait fort secrètement,—ne fera pas de même cette année et qu'elle rendra cette récompense publique. Comme, le jour où se fait le tirage de la loterie, la commission distribue en même temps des prix aux concours de fleurs, d'ornement et de gravure, ne pourra-t-elle pas faire précéder cette distribution par la publicité des récompenses accordées aux artistes qui ont exposé les œuvres les plus remarquables au salon de l'année? Ceci nous semblerait bien plus digne qu'une récompense envoyée secrètement et pouvant beaucoup mieux satisfaire l'amour-propre de l'artiste à qui elle est adressée.

POUR LA RÉDACTION,

Émile GAGNEUX.

LES

TABLEAUX DE M. PAUL DELAROCHE.

Une notice, publiée dans la livraison du 1er janvier dernier, a déjà informé les lecteurs de la Revue, que les amis de Paul Delaroche avaient eu la bonne et grande pensée de réunir toutes les œuvres de ce peintre et d'en créer une Exposition, une sorte de tribune, comme celle du grand salon du Louvre; mais que la difficulté avait été jusqu'ici de trouver un lieu commode et convenable pour une semblable exhibition.

Cette difficulté a été heureusement vaincue. Nous l'apprenons aujourd'hui et nous nous en réjouissons. Une lettre, adressée à la Revue par MM. Goupil et Goddé, secrétaire de la Commission pour l'exposition des tableaux de Paul Delaroche, l'informe que le gouvernement de l'Empereur a bien voulu s'associer à cette pensée, en permettant que cette Exposition ait lieu dans la partie du palais de l'Industrie destinée à l'exhibition des œuvres de peinture.

La Revue des Beaux-Arts s'associe de grand cœur, pour sa part, à la réalisation de ce projet, et elle s'empresse de lui donner la publicité qu'il mérite, par l'insertion dans ses colonnes de la notice ci-après qui lui a été envoyée.

EXPOSITION

DES ŒUVRES DE PAUL DELAROCHE,

AU PALAIS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

Les amis et les élèves de M. Paul Delaroche

ont conçu la pensée de faire, de ses œuvres, une Exposition publique qui leur a paru devoir être, à la fois, le plus bel hommage à sa mémoire et un service réel à rendre à l'art.

Cette pensée a été accueillie par un sentiment unanime d'approbation et d'intérêt. — Le gouvernement de l'Empereur a bien voulu s'y associer, en permettant que cette Exposition ait lieu dans la partie du palais de l'Industrie destinée à celle des Beaux-Arts.

Quelques-uns des hommes que leur position ou leurs anciennes relations d'amitié avec M. Paul Delaroche, mettaient le plus à même de réaliser ce projet : MM. Horace Vernet, Ingres, Robert-Fleury, Eugène Delacroix, Henriquel-Dupont, Ary Scheffer, Ch. Jalabert, Gérôme, Delaborde, Roux, Ch. de Ganay, E. Péreire, A. d'Eichthal, A. Goupil, se sont réunis dans ce but et ont demandé le concours des propriétaires des tableaux et dessins de M. Paul Delaroche. — Mais tous ne leur sont pas connus, et ils doivent recourir à la publicité pour solliciter l'appui des personnes auxquelles il n'a pu être adressé de lettres.

L'ouverture de cette exposition est fixée à la fin de février prochain, et durera un mois seulement. Aucune précaution ne sera négligée pour donner entière sécurité aux propriétaires des tableaux et les garantir de toutes pertes. Les personnes qui voudront bien confier leurs tableaux ou dessins, sont priées d'en donner avis à M. A. d'Eichthal, 30, rue Basse-du-Rempart, ou à M. A. Goupil, 19, boulevart Montmartre.

Paris, le 22 février 1857.

Goupil.

Goddé, secrétaire de la Commission.

VENTES PUBLIQUES.

VENTE MARCILLE. — PREMIÈRE VENTE DE L'UNION DES ARTS, ŒUVRES DU BARON REGNAULT.

La première série de la vente des tableaux collectionnés par feu M. Marcille, n'a pas duré moins de six jours consécutifs. Elle avait attiré un public nombreux à l'hôtel de la rue Drouot. On y remarquait plusieurs beaux portraits et un certain nombre d'esquisses intéressantes des maîtres de l'Ecole française. Les meilleurs ouvrages ont été vendus les deux premiers jours ; ceux compris dans les exhibitions suivantes étaient loin d'avoir la même importance. Ils ont, en général, été adjugés à des prix assez élevés et sont passés entre les mains des amateurs plutôt que dans celles des commerçants. Le tableau le plus cher a été vendu 1200 francs, c'est le *Portrait de madame Dubarry*, par Drouais.

Ces six premières vacations ont produit plus de 70,000 francs. Voici les prix des principaux tableaux, en suivant l'ordre des maîtres, d'après le catalogue :

Beaujeu : *Louis XVII*, pastel, 105 fr. — Philippe de Champaigne : *Portrait en pied de l'abbé de Saint-Cyran*, l'un des fondateurs de Port-Royal, 800.—Chardin : *Portrait de l'artiste*, 150 ; *Harengs et ustensiles de cuisine*, 215; le *Mercure de Pigalle*, grisaille, 215 ; le *Benedicite*, 300; *Légumes et vases*, 300; *Instruments de musique*, 745; *Pommes et gobelets*, 400; *Fruits dans un panier*, 650. — Detroy, six belles esquisses : *Histoire d'Esther*, 1,000 ; la *Leçon de musique*, 475.—Drolling : *Portrait de la sœur de Robespierre*, 285.— Drouais : *Madame de Pompadour*, 600; *Madame Dubarry*, 1,200; le *comte de Provence*, depuis Louis XVIII, 399. — Fragonard (Honoré) : la *Toilette de Vénus*, fort peu gracieuse, mais bien peinte, 810; le *Rêve du Bonheur*, 510; *Nymphes*, 190; *Portrait de femme*, 250; *Peines d'amour* (très-joli de couleur), 420 ; la *Ville de Marseille protégée par le Commerce*, 240; *Portrait d'une actrice*, 306. — Géricault : *Exécution à Rome*, 385 ; *Cheval gris pommelé*, 500. — Greuze : *la Madeleine*, beau dessin, 245. — Hubert Robert : *Jardins de Versailles*, 280. — Ingres : *Portrait de femme*, assez désagréable, avec un châle rouge, mis sur table à 3,000 fr., n'a pu dépasser 820.— Lajoue : *Intérieur de parc avec fontaine*, 385. — Latour : *le Marquis de Brunoy*, 320. — Mignard : *Portrait de Louvois*, 550; *Portrait de madame de Sévigné*, 200. — Nattier : le *Triomphe d'Amphitrite*, 430. —Prud'hon : le *Rêve du Bonheur*, 600; *Portrait de l'Impératrice Joséphine* (la tête seule est modelée, les bras et les mains sont seulement indiqués, 945. — Rigaud : *Portrait de Fontenelle*, 378 ; *de Catinat*, 310. — Carlo Dolci : *Sainte Catherine*, 505.— Vandaël : *Bouquet de roses*, 510.

Le public des grands jours n'a point manqué au premier appel que lui a fait l'*Union des Arts*. L'expert chargé d'assister M. Boussaton, M. Charles Rouillard, est un nouveau-venu; le nom qu'il porte est bien connu dans le monde artistique, car son parent, Jean Rouillard, y a laissé d'heureux souvenirs. Il saura s'en rendre digne pour peu qu'il puisse vaincre la timidité toujours inséparable d'une première épreuve devant le public.

Le principal attrait de cette vente consistait dans les œuvres du baron Regnault, qui a sa place marquée à tout jamais dans l'histoire, entre celles de David et de Prud'hon. — Plusieurs

de ses pages, entre autres : la *Toilette de Vénus*, les *Trois Grâces* et *Psyché endormie dans les bras de sa mère*, sont des compositions capitales; mais leur trop grande dimension ne permet malheureusement pas de les placer dans des appartements ordinaires; c'est ce qui motive les prix peu élevés des enchères, car elles sont bien composées, gracieuses et très-agréables de couleur.

Un amateur dont le bon goût fait autorité, a acheté les *Trois Grâces* pour 630 fr. La *Toilette de Vénus*, dont la figure est, dit-on, le type poétisé de l'Impératrice Marie-Louise, a été adjugée 475 fr.; *Psyché sommeillant dans les bras de sa mère*, 520 fr.; *Danaé*, tableau vigoureusement peint par l'artiste, à soixante-quatorze ans, 225 fr.; *L'homme physique*, *l'homme moral et l'homme intellectuel*, sujet allégorique dans lequel Regnault s'est représenté lui-même, 525 francs. Enfin, les deux magnifiques albums composés de 136 dessins à la sépia, destinés à l'illustration des Métamorphoses d'Ovide, après avoir été vivement disputés, ont été adjugés pour 1,650 fr.

D'autres bons tableaux par différents maîtres, ont atteint les prix suivants. — Bouton : *Intérieur*, *la Visite au prisonnier*, 260 fr. — Chardin : *Tête de jeune femme*, 350 fr. — Nattier : *un beau portrait d'une princesse de la famille royale*, 350 fr. — Lapito : *Vue du port de Camugli*, exposition de 1844, 355 fr. — Brakemburg : deux jolis petits tableaux finement touchés, ont été vendus, l'un 290 fr., et l'autre 200 fr.

En somme, cette première vente fait honneur à l'*Union des Arts*, qui en prépare plusieurs autres non moins intéressantes.

JULES DE MILLON.

EXPOSITION DES ARTS A LA HAYE.

La Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts, composée d'après les règlements et sous les auspices de la régence de La Haye, appelle l'attention de MM. les artistes sur les dispositions suivantes :

1° L'Exposition aura lieu dans les salons de l'Académie de peinture, au *Princessegracht*, à La Haye.

2° Le salon s'ouvrira le 18 mai et se fermera le 20 juin; toutefois la Commission se réserve la faculté de prolonger ce terme de quelques jours.

3° Tout objet destiné à l'Exposition doit être adressé *franc de port à la Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts*, *à La Haye* (*au Teeken Academie*, *Princessegracht*).

4° La Commission reçoit les objets destinés à l'Exposition, *depuis le* 15 *avril jusqu'au* 2 *mai*, *à minuit*. Passé ce terme, nul objet n'est reçu; aucune exception, pour quelque raison et sous quelque prétexte que ce soit, ne peut être admise.

5° Chacun, avant de déposer ses œuvres, devra envoyer au secrétaire de la Commission, un avis de l'envoi desdits objets, contenant les noms, prénoms et la demeure de l'artiste et de l'expéditeur, ainsi qu'une courte description des objets et la marque que porteront les caisses. Les lettres non affranchies sont refusées.

En outre, MM. les artistes qui désireraient vendre leurs ouvrages, en devront indiquer le prix; ceux qui, en cas qu'il y eût une *loterie*, préféreraient que leurs ouvrages n'en fissent point partie, auront soin d'en faire mention. MM. les artistes étrangers seront obligés d'indiquer, soit une maison de commerce, soit un mandataire dans le royaume des Pays-Bas, soit une personne connue et y domiciliée, à laquelle la Commission pourra faire le renvoi des ouvrages exposés.

6° La Commission n'accepte que les œuvres d'artistes vivants, elle n'accepte aucune copie, aucun objet qui ait déjà paru à l'Exposition de La Haye, aucun tableau, dessin, gravure ou lithographie sans cadre.

La Commission se réserve le droit d'admettre ou de refuser les œuvres qui lui seront parvenues; celles qu'elle jugera inadmissibles seront renvoyées aux adresses indiquées, avant l'ouverture du salon.

7° *Les œuvres n'appartenant plus à leurs auteurs, ne seront reçues qu'autant qu'il sera produit à la Commission directrice une autorisation écrite de la main de l'artiste.*

8° Tous les objets exposés resteront jusqu'à la clôture définitive de l'Exposition.

9° La Commission ne reconnaîtra aucune vente d'un objet exposé comme valable, si la vente s'est effectuée à son insu.

La Commission donne immédiatement avis à l'artiste dont l'œuvre s'est vendue, et elle se réserve en outre la priorité sur toute autre vente faite concurremment avec elle.

10° Dans la quinzaine qui suivra la clôture de l'Exposition, les objets qui en auront fait partie seront renvoyés.

11° Il sera décerné une médaille aux artistes qui, par leurs ouvrages exposés, ont fait preuve du talent le plus distingué.

Cette médaille sera en or ou en argent.

Les médailles en *or* à distribuer sont au nombre de *cinq*; celles en *argent*, au nombre de *douze*.

12° Les médailles seront décernées par *un jury* composé du président de la Commission directrice, *et de six membres à nommer par les artistes dont les œuvres ont été admises à l'Exposition*. Le secrétaire de la Commission est adjoint au jury.

A.-B. VAN YPER.

PROMENADE

A TRAVERS LES ATELIERS.

II.

Notre seconde promenade s'effectue sans encombre; le temps est beau, le macadam nous est propice : le fouet en main, l'ami Félix Pigeory me répète, pour la troisième fois, que ses deux poneys alezans n'ont pas la patience aussi longue que la queue : mon cigare est allumé; partons;

lecteur, profitons du soleil qui réveille les ébauchoirs et les pinceaux; car les arts sont des fleurs frileuses, dont les ateliers sont les serres; voilà pourquoi, dès qu'un rayon vient à dorer l'azur, vous voyez peintres et statuaires sortir de leur torpeur naturelle, lever les yeux au ciel, source de toute inspiration, et effeuiller sur la toile ou sur le marbre, toutes les roses de leur talent, tous les lauriers de leur génie... Donc, le soleil brille, l'art est en fleur, c'est le moment de le cueillir... partons!

Nous n'avons que deux pas à faire, et, sans quitter la rue d'Amsterdam, nous voici dans l'atelier de *Durand-Brager*. Moustache cirée, barbiche africaine, redingote militairement boutonnée, ruban de plusieurs ordres, tête haute, regard plein de franchise, tel est le maître de céans..... Est-ce un peintre? est-ce un chef d'escadron d'état-major en congé?... c'est l'un et l'autre : peintre, car voici ses chevalets, ses brosses et sa palette; voici ses toiles, qu'un pinceau fécond fait palpiter et parler aux yeux... Officier d'état-major, car voici là, sur ces tables, complaisamment étalés, un monceau de cartes stratégiques, de plans topographiques et de tracés pointés avec des épingles; voici des équerres qui allongent leurs angles entre les jambes ouvertes des compas, des crayons qui aiguisent leur bec effilé le long du flanc des règles carrées, plates, droites ou courbes... C'est tout l'attirail d'un aide de camp préparant la besogne de son général, lui mâchant sa gloire et lui écorçant son bâton de maréchal de France.

C'est qu'en effet, Durand-Brager, sans avoir jamais passé par l'école de peloton ou d'escadron, est soldat par le fait... et un rude troupier, comme disait Charlet!... Savez-vous ce qu'il a fait?... Non!... Eh bien ! voilà...

On allait se battre en Orient : un cri de gloire s'était élevé soudain et avait retenti, des rives du Bosphore aux bords de la Seine, des villas du Haut-Pô aux docks de la Tamise. La Turquie, la France, le Piémont et l'Angleterre, brandissant le drapeau de la civilisation, marchaient, au pas de charge, à la conquête, et..... et comme nous ne voulons pas faire de politique à propos de cobalt et de terre de Sienne, contentons-nous de dire que nos soldats partaient pour la Crimée.

La Crimée, c'est la mer Noire! c'est Sébastopol avec sa baie magnifique, son vaste port et ses flots majestueux où se mirent les bâtiments de l'Amirauté, les chantiers, les casernes, les arsenaux et tout ce qui a fait disparaître les vestiges tartares de l'ancien Akhtiar!... La mer!... en faut-il davantage pour enflammer la brûlante imagination d'un peintre de marine?... Du fond de son paisible atelier, Durand-Brager a vu resplendir, dans le lointain de l'Orient, cette magique étoile qu'on nomme l'inspiration, et qui est le satellite de ce soleil qu'on appelle la gloire; il s'arrache aux douces sécurités de la famille, aux tendres affections du foyer et aux si puissantes attractions de l'habitude; il dit adieu à tout ce qu'il aime, aux choses et aux hommes, ferme les yeux au riant passé, salue l'incertain avenir, et, la paupière humide, mais le cœur rasséréné, le voilà débarquant sur cette terre nouvelle, terre labourée par le boulet et arrosée par le sang!... Le citoyen s'est dit : — « Il y aura là de nobles souvenances pour la patrie; bien des pages glorieuses vont être ajoutées aux riches annales de nos victoires... partons ! » — L'artiste s'est dit : — « Il y aura là de sublimes tableaux, de fulgurantes inspirations, j'aurai la tempête sur les flots, la bataille sur le rivage et l'ouragan au ciel... partons! »

Et il partit... Là, pendant deux années, le képi au front, le crayon à la main, embusqué dans les tranchées, à l'affût derrière un gabion, se glissant le long des ravins, gravissant les escarpes ou roulant dans les abîmes, Durand-Brager épie la bataille et guette l'inspiration; c'est au milieu des plus terribles réalités qu'il reporte sur le papier toutes ces scènes de carnage qu'il envisage avec le sang-froid de l'artiste : la mort pose pour lui; il en a fait un modèle d'atelier qui n'émeut que son crayon, et, plus d'une fois, un éclat d'obus ou un crachat de bombe font jaillir, autour de lui, le sable qui retombe, en pétillant, sur le vélin de ses croquis... On raconte que Joseph Vernet, voulant peindre une tempête, s'était fait attacher au grand mât, pour pouvoir mieux étudier toutes les horreurs de son sujet... Vous voyez qu'il y a des hommes qui comptent assez sur leur bravoure, pour rester impassibles dans la liberté de leurs observations.

Le fruit de ces deux années de travail et de périls est là qui mûrit dans l'atelier de Durand-Brager : Sur une grande toile, l'artiste a peint un immense panorama de la rade de Sébastopol. C'est toute *l'attaque du côté gauche* de la place vue dans son ensemble; c'est une sorte de tableau synoptique, de plan général du siége et de la défense. Mais on comprend que, dans une œuvre aussi disséminée, l'œil ne puisse saisir les mille détails particuliers de la côte; aussi, le peintre, divisant son panorama-mère, a fait une série de tableaux où chaque point de vue est répété en grand : ainsi, *le Clocheton*, *le Redan*, *Malakoff*, et toutes les subdivisions de la place générale, qui figurent comme d'imperceptibles points dans le grand panorama, deviennent de véritables paysages-marines dans chaque ta-

bleau partiel. Le mérite indispensable de telles œuvres, ce doit être, incontestablement et de toute nécessité, une exactitude irréprochable : une vue fausse est comme un portrait non ressemblant, et la vérité devient surtout indispensable dans une peinture destinée à perpétuer les gloires nationales ; c'est de l'histoire écrite avec le pinceau. L'artiste l'a bien compris, et son atelier a été ouvert à tout ce qui, comme lui, a vécu en présence de la réalité qu'il reproduit : maréchaux, généraux, officiers et simples zouaves sont venus visiter son œuvre immense, et tous ont reconnu les lieux où, pendant si longtemps, ils avaient rêvé les joies de la victoire. *Cent trente* tableaux formeront l'ensemble de ce gigantesque travail.

— « Le beau mérite ! Mais si le labeur est rude, « direz-vous, la rémunération doit être belle ! Le « gouvernement paie largement ses comman- « des. »

Commande ?... non pas !... c'est de son propre mouvement, sans excitation ni promesses, sans engagement ni subvention, que Durand-Brager a sacrifié son temps, sa santé, ses entreprises commencées ; c'est sans arrière-pensée qu'il a fait pour la France de Napoléon III, ce que Van der Meulen a fait pour la cour de Louis XIV : il n'y a exposé que sa vie, sachant bien qu'une balle pouvait tuer l'artiste et non son œuvre. Nous espérons mieux et nous sommes sûrs d'avance que la récompense ne se fera pas attendre : sous les Augustes, il y a toujours des Mécènes, et la France est assez riche pour payer la reproduction de ses gloires.

En deux temps de trot, nos gentils alezans nous jettent rue Blanche : nous grimpons un bel escalier, ma foi ! rampe ciselée, corde de velours, tapis moelleux, marches effrayantes de glissant frottage : sur la porte du cinquième étage, nous lisons ces mots gracieusement impératifs : — *Sonnez fort!*... mon compagnon tire le bouton ; trois minutes se passent ; rien !.... je tire à mon tour : bouton, chaîne et ressort me restent dans la main ; la sonnette tombe à l'intérieur sur le marbre du vestibule, en criant comme quelqu'un qui se casse une jambe.... Nous comprenons même qu'elle s'est fêlé la voix... Dam !.... on a dit : — *Sonnez fort!*... aussi, la porte s'ouvre.

Nous sommes chez *Philippe Rousseau*.

Rousseau est encore presque un peintre de marine, comme l'a fort bien dit un joyeux rapin de notre connaissance ; car cet artiste excelle surtout dans les scènes de basse-cour et d'intérieur de ferme, et il est rare qu'un de ses charmants tableaux ne soit pas orné d'une mare ou d'un filet d'eau quelconque, où barbottent des oies et des canards qui, du reste, ont été la poule aux œufs d'or pour leur habile auteur. Pigeory, qui a trouvé moyen de se bâtir une délicieuse campagne au beau milieu de Paris, raffole de tout ce qui ramène aux idées champêtres ; aussi, c'est avec un véritable bonheur qu'il se mit à contempler toutes ces toiles, où roucoulent de beaux pigeons amoureux, où les chiens de garde aboient du haut des chevalets, où vivent et respirent toutes les gracieuses souvenances des métairies normandes et des closeries bretonnes. Rousseau possède, au suprême degré, le talent de peindre les volatiles qui animent les monotonies du village : sous son ingénieux pinceau, le coq se dresse, en véritable sultan, au milieu de son rustique sérail ; les poules surtout lui empruntent des allures si naturelles, qu'à les voir grattant le fumier des cours ou la paillette des meules, on devine qu'elles sont mères et que leurs petits ne sont pas loin ; quant à ces petits, notre artiste les croque si bien d'après nature, il les a tellement prodigués dans ses toiles, qu'on a dit que la plupart des tableaux de Rousseau étaient des *poussins*.

Il prépare, pour l'exposition, *deux chiens terriers* couplés par une chaîne ; l'un a la tête basse, l'autre la relève avec une colère mal dissimulée ; cela s'intitule : *Résignation et impatience*... Une jatte, dans laquelle sont abandonnés quelques restes de pitance, un mur de briques récrépi à la chaux, voilà tout le tableau, rien de plus ; mais tout cela est vigoureusement éclairé, parfaitement touché et vraiment réussi.

Une députation de rats allant visiter le *Rat devenu ermite* et s'étant creusé une cellule dans un fromage de Hollande, est quelque chose de très-original et surtout de très-spirituel... Cette toile vient d'échapper à un grand désastre : il faut vous dire que Rousseau est comme Montaigne, qui adorait les chats ; un admirable matou a élu domicile dans son atelier ; assis sur sa queue et drapé dans sa fourrure, il suit consciencieusement tous les coups de brosse de son maître ; il a le droit de manger les petites vessies de couleur et de boire l'huile grasse des godets : il a déjà dévoré deux kilogrammes de bleu de Prusse et avalé six litres de vernis-copal ; il est à l'épreuve de tous les poisons ; c'est le Mithridate des chats. Or, il y a quelques jours, Rousseau venait de donner le dernier coup à son *Rat ermite ;* il allume un trabucos et va respirer sur le boulevart, comme fit le bon Dieu le septième jour de la création... Notre chat, qui, depuis un mois, guettait fort impatiemment la naissance de chaque souriceau sous la brosse du maître, profite de l'occasion, avance avec précaution, rampe sur le

parquet, se glisse jusqu'au pied du chevalet, et, d'un bond rapide, saute comme une panthère sur les vingt-huit rats qui entourent le fromage..... Quel coup de filet!.. Rominagrobis n'eût pas mieux fait. Heureusement la toile était bonne : la griffe féline n'écorcha que la queue de deux ou trois députés, et quatre coups de pinceau répareront le dommage. Rousseau, dans sa juste colère, parlait de faire faire un manchon avec la peau de Mithridate; par bonheur, il se souvint que Xeuxis, il y a plus de deux mille ans, ne songea pas à tuer les oiseaux qui étaient venus becqueter les raisins de son fameux tableau... Mithridate vivra; mais je préviens son propriétaire que je l'ai vu l'autre jour en arrêt devant un *faisan doré*, qui pourra bien n'arriver à l'exposition que soulagé de sa superbe queue.

Nous continuons notre course, et nous voici rue Fontaine-Saint-Georges, chez *Lechesne*... Qui ne connaît ce charmant petit hôtel renaissance que l'artiste a religieusement sculpté, taillé et ciselé de ses propres mains?.. Des groupes de marbre et de bronze y forment une brillante avenue que le visiteur met bien du temps à franchir, arrêté qu'il est à chaque pas, par le désir de voir et de revoir encore. Lechesne a fait comme Phidias, qui se ménagea un logement dans son Parthénon, et il a conservé un atelier dans ce musée, que lui acheta je ne sais quel Périclès du quartier Breda.

Connaissez-vous Lechesne?.. Non! Eh bien, en deux lignes, voici sa photographie : poitrine d'Hercule, épaules d'Atlas et tête de Jupiter; c'est de la mythologie complète. A voir ce large front, ces yeux ardents et cette chevelure luxuriante, je parierais que cet énergique statuaire pose devant une glace lorsqu'il sculpte ses lions magnifiques; la main de Lechesne est constituée de façon à manier le puissant ciseau qui taille largement le marbre, ou à jouer avec l'inflexible ébauchoir qui pétrit sans effort les grandes masses de terre grasse... et pourtant, priez-le de vous ouvrir les battants ouvragés de ce petit bahut du douzième siècle, et là, vous allez admirer les mille variétés artistiques qui naissent délicatement sous ses doigts : épingles, porte-crayons, chevalières, boutons... que sais-je? un écrin tout rempli de bijoux capricieux, ciselés avec amour, gracieux jusqu'à la perfection et naturels jusqu'à l'idéal; et tout cela fin, délicat, frêle, léger et gros comme un cheveu; collection à tenir dans une coquille de muscade. Comparé aux œuvres gigantesques qui s'élèvent là tout près, à côté, c'est prodigieux, c'est inexplicable : c'est Bramante faisant du Benvenuto Cellini! C'est absolument comme si Lachès, après avoir terminé son colosse de Rhodes, se fût imaginé de se mettre à ciseler les bracelets de Cléopâtre!

Et, en effet, voici le contraste; passons dans la seconde pièce, dans le *pétrin* de son atelier : n'êtes-vous pas confondu à l'aspect de ce groupe gigantesque qui s'élève jusqu'au cintre et semble, de son sommet, vouloir briser et percer la voûte trop étroite de son enceinte natale, comme l'aiglon s'apprêtant à broyer la coquille de son œuf?... Que représente donc ce groupe qui n'a pas moins de cinq mètres de haut, masse énorme dont la circonférence remplit toute la rotondité de l'atelier?.... Ce sont LES BÊTES FÉROCES VAINCUES PAR L'AMOUR. Lions, lionnes, tigres, panthères, hyènes, lionceaux, tout ce que le désert et la forêt ont vomi de plus redoutablement majestueux et indomptable, est là qui hurle, glapit, miaule et rugit : c'est un pêle-mêle de crinières hérissées, de gueules enflammées, de queues ardentes battant les flancs haletants; c'est un inextricable enchevêtrement de griffes qui s'aiguisent, de dents qui grincent, de naseaux qui se dilatent et de langues altérées qui respirent le sang... Tout cela rampe, bondit, monte, se précipite, s'accroche et se laisse glisser sur les rudes aspérités du rocher qui forme le large socle de cette titanesque composition.

Mais admirez ce que peut la poétique puissance de l'art!... A mesure que vous étudiez tous les détails de cette œuvre, vous voyez peu à peu s'opérer, sous vos yeux, une sorte de transfiguration : une suave figure de l'Amour enfant est là qui voltige au milieu de tous ces monstres de la fauve nature; cette ravissante figure sourit au tigre qui s'élance, à la panthère qui se dresse, au lion qui va la dévorer... et, soudain, tigre, lion et panthère s'apaisent, se font humbles et doux, lèchent la main de l'enfant, prennent des poses de chatte amoureuse qui fait patte de velours et gros dos. Au sommet de la pyramide vivante, un énorme lion, roi de cette terrible famille, l'œil chargé de langueur, la langue distillant l'hippomane et les muscles frissonnant au souffle du désir, proclame la victoire de l'Amour et la défaite de ses féroces compagnons.

De même que le grand travail que nous avons vu tout à l'heure chez Durand-Brager, cette œuvre colossale de Lechesne est le produit d'une inspiration sans certitude de rémunération : ce groupe n'est pas commandé et, pourtant, quel admirable monument cela formerait au milieu de quelque clairière du Bois de Boulogne, par exemple!.. Supposez une fontaine descendant en cascade, à travers les fissures de ce rocher factice, ou jaillissant, en gerbes, de la gueule béante de tous ces animaux que le mouvement des eaux rendrait

plus vivants encore; l'effet serait grandiose, immanquable... Nous savons,—et l'artiste lui-même le sait, — nous savons que le Gouvernement ne peut acquérir tout ce que l'art fait éclore en France; pourtant, nous le répétons, l'œuvre de Lechesne est excessivement remarquable comme conception et elle est considérable comme exécution plastique; en résumé, noblesse oblige, et nul, plus que Lechesne, n'a le droit et le devoir de justifier, en faveur de l'avenir, toutes les belles promesses qu'a déjà tenues son passé.

En remontant la rue Fontaine et en tournant au Nord-Est, nous enfilons la rue de Laval : Pigeory tire la rêne gauche et nous voici grimpant l'avenue Frochot... *Italiam! Italiam!!....* L'avenue Frochot, c'est la terre promise, c'est l'arche, c'est l'oasis où s'abritent tous ces ardents pèlerins qui vont à la découverte de la pensée... Là, Alexandre Dumas nous crayonna, jadis, tous les chatoyants tableaux qu'engendre son intarissable imagination; là, nous avons écouté Méry, nous parlant des Assyriens et des âges préadamites, à propos d'un vaudeville de Decourcelle ou d'une comédie d'Augier; là, Victor Hugo nous fit tressaillir aux brûlantes harmonies de ses strophes pindaresques; Eugène Giraud y vint fumer avec Dauzats; Roger de Beauvoir y promena son *Écolier de Cluny* et son *Chevalier de Saint-Georges*, et, pour peu que nous nous enfoncions sous les ombrages de l'avenue, nous découvrons, cachée sous le lierre et la clématite, la porte secrète qui conduit à l'atelier d'*Isabey* fils... Hélas! pourquoi maintenant ajouter cette juvénile épithète, que la mort a rendue superflue?... Nous tous, qui avons connu, aimé et admiré le père, qu'avons-nous besoin de cette distinction que nos sympathies rendirent toujours inutile?... Comme hommes et comme artistes, les deux *Isabey* purent et pourront être confondus dans un seul et même sentiment.

En passant, nous donnons une larme au souvenir d'un autre artiste, dont le nom appartient désormais à la postérité : La mort vient aussi de frapper à la première porte que nous voyons à notre gauche : c'est celle qui conduisait à l'atelier de *Chasseriau!....* Entrons chez Isabey qui, heureusement, vit encore...

Isabey a trois grands talents : — Il peint quand il ne joue pas de l'orgue, et il joue de l'orgue quand il ne fume pas... ou plutôt, je penche à croire qu'il fait tout cela à la fois; la palette, le cigare et le souflet-pédale, telle est le goût trinitaire qui l'enchaîne sous le vitrage de son eldorado; il n'est élève de personne, ni d'Ingres, ni de Delacroix; son école, c'est lui; sa manière, c'est son caprice et sa fantaisie; il n'obéit qu'à son inspiration, ne se soumet qu'à son imagination, et pousse si loin l'exercice de son indépendance, qu'il lui est arrivé quelquefois de commencer une esquisse sans se demander même ce qu'il va faire. — Voilà, — direz-vous, — qui est étrange! une composition qui n'a pas de plan doit pécher nécessairement par la base... — Et c'est ce qui vous trompe : à mesure que le travail avance, l'artiste est entraîné malgré lui, par la force même de son œuvre; il efface, il corrige, il retranche, il ajoute; tout se fond, se débrouille; les anachronismes de costume disparaissent, les personnages parlent leur langue, retrouvent leur siècle et vivent de leur vie; l'homogénéité se fait, l'ensemble se déclare, et le tableau est fini... Il ne reste plus qu'à lui donner un nom et à trouver quel est son sujet.

— Peste!... dira-t-on encore, voilà le difficile!

— Bah! Isabey lui-même vous révèle, d'une façon charmante, le procédé qui lui a toujours réussi.

— Tiens! lui dis-je en entrant dans son atelier et en voyant une nouvelle toile sur le chevalet, voici une ébauche toute fraîche : ça me paraît joli, voyons... Des hallebardiers, en costume Louis XIII descendent un escalier qui aboutit à une salle souterraine; ils escortent un jeune homme qui semble attendu, sur la dernière marche, par deux femmes qui le regardent venir avec un sentiment d'affliction... Quel est ce sujet?

— Le sujet?... fit Isabey... ma foi! ça ne me regarde pas; j'attends Dumas pour le savoir.

— Comment!... qu'est-ce que Dumas a de commun avec le sujet?

— Dam!... Alexandre sait tout; il saura bien ce que j'ai voulu faire!

En effet, Dumas arrive : — Tiens! tiens!... ah! voilà du nouveau! c'est chaud! c'est gracieux! c'est vrai!... Oui, voici bien les sbires de Richelieu; Marie de Gonzague, accompagnée de sa demoiselle d'honneur, vient dire un dernier adieu à son amant... tout cela coïncide bien... seulement, je ne serais pas fâché de voir, là-haut, dans la lumière de l'escalier, un petit coin de la soutane rouge du cardinal; ça indiquerait complétement la chose, et on verrait tout de suite ce que c'est.

— Eh bien, quoi?... qu'est-ce que c'est, au total?... fait Isabey.

— Parbleu! réplique Dumas; ça se voit : c'est *l'Arrestation de Cinq-Mars.*

— Ah bah!!

— Mais oui : A moins que ce monsieur qu'on fait descendre là-dedans ne soit *de Thou...* Alors, la dame serait la duchesse de Chevreuse.... Ça

m'est égal, et cela s'appellerait *l'Arrestation de de Thou.*

— En vérité !

— Après ça, si tu aimes mieux que le bonhomme soit *Montmorency*, alors la dame serait Anne d'Autriche qui vient le visiter dans la prison de Toulouse.... Une reine peut bien aller en Languedoc, pour dire adieu à celui qui alla à Castelnaudary pour se battre contre les troupes de son mari : Anne n'y regardait pas de si près... et ton tableau s'apellerait *l'Arrestation de Henry de Montmorency*... Ça m'est toujours égal !.. Seulement, et dans tous les cas, j'ajouterais encore, là-bas, dans l'ombre, un autre bonhomme qui serait *Gaston d'Orléans*, se frottant les mains en voyant ses rivaux coffrés... et voilà!... Donne-moi un cigare et un air d'orgue...

Il est probable qu'à l'exposition, nous verrons le cardinal de Richelieu au haut de l'escalier et Gaston d'Orléans au bas de la rampe. En tout cas, son éminence et son altesse seront parfaitement reçues du public, et Isabey aura certainement conquis un succès de plus....Dieu ne donne qu'aux riches.

Cinq heures et demie !... nous dînons à six : Allons, beaux petits alezans, au grand trot!.. notre turbot fume et votre avoine s'évente... Rentrons, pour recommencer bientôt.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

UNE SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

La troisième soirée de l'hôtel de la rue d'Amsterdam, dans ces élégants salons où l'élément artistique et littéraire domine, a compté une assistance encore plus nombreuse que de coutume. Les artistes de tous genres s'y coudoyaient; c'était la vraie république des arts.

Pendant que Galetti, Hugo, Palizzi et Ternante faisaient courir leur crayon sur les albums, semant sur leur chemin une foule de croquis d'une originalité piquante et d'un spirituel à-propos; que tour à tour les portraits de Galoppe d'Onquaire, de Louis Enault, de Malézieux, de Chaudesaigues, de Préval et de Schlotmann,venaient augmenter la collection déjà si nombreuse du maître de céans, le jeune sculpteur Delmas, l'émule et l'heureux rival de Graillon, le sculpteur dieppois, pétrissait la terre glaise et nous donnait un buste de Galoppe d'Onquaire et en même temps une charge désopilante, intitulée : *Un Pèlerin d'Orient*, statuette d'un artiste voyageur qui, en 1850, est allé à Jérusalem chercher quelques inspirations artistiques et littéraires. Le touriste est représenté tenant, d'une main, le bâton et la gourde du pèlerin et, dans l'autre, portant un livre sur lequel sont écrits ces mots : *Revue des Beaux-Arts, Monuments de Paris* et *Pèlerins d'Orient*. Dantan, le Nestor de la sculpture finement moqueuse, spirituellement rieuse, avec sa bienveillance habituelle, a félicité et encouragé le jeune auteur des *Cris de Paris.*

Mais aux fantaisies du portrait-croquis et de la statuette vont succéder d'autres jouissances et le concert commence. Cette fois, les virtuoses sont en majorité, en assez grand nombre même, pour composer une imposante phalange musicale; aussi se forment-ils en nouveau bataillon sacré; car c'est un assaut dans les règles qu'il s'agit de livrer ce soir. Le piano et l'orgue harmonicorde de Debain sont au fond du salon Louis XV, figurant la forteresse qu'il faut enlever. Carl Herman, désigné par le sort, est envoyé en éclaireur. Il soulève le couvercle incrusté du splendide Erard qui étale aux yeux de tous ses bronzes délicieusement ciselés.

Herman prélude par la *Romance sans parole* et la *Polka chromatique*, dont il est l'auteur; puis, Chaudesaigues arrive à la *rescousse* et chante avec sa verve accoutumée *l'Histoire d'un sou*, de l'album 1857 de Clapisson, et le *Retour du Voltigeur*, de Charles Plantade. — D'autres troupes s'avancent en bon ordre : c'est Van Gelder, armé de son violoncelle et soutenu par Lacombe, le pianiste et le compositeur à la mode. Tous deux jouent une sonate de Beethoven, en trois parties; ils sont jusqu'à trois fois interrompus par d'unanimes et sympathiques applaudissements.

Mais voici la jeune garde qui donne; elle est représentée par Ferdinand Michel, jeune ténor et compositeur qui, l'été dernier, a fait les délices des baigneurs de Vichy et qui, pour la première fois, faisait entendre sa voix suave et sympathique sous les lambris sonores de ces salons. Il a commencé par *Nenni*, romance de sa composition, et puis il a chanté *Cheval et cavalier*, de Nadaud. L'auditoire était alors sous le charme d'une sensation émouvante; il n'y avait qu'un intermède comique qui pût l'en distraire : Préval s'en est chargé.

Connaissez-vous Préval? c'est l'imitation incarnée; c'est un émule de Brasseur, de Michel Alexandre et d'Anatole Lyonnet. Brasseur charge avec infiniment d'esprit; Michel Alexandre copie avec intelligence, et enfin Anatole Lyonnet photographie Grassot, qui lui-même a fini par croire à la réalité d'un frère ménechme; mais, lui, Préval, il ne cherche pas la charge, il est l'acteur lui-même; c'est une imitation d'une simplicité et d'un naturel extraordinaires. Fermez les yeux un instant et vous entendrez causer Ferville, Lesueur, Numa, Regnier, Frédérick-Lemaître et Samson. Enfin, Préval a trouvé le moyen de faire revivre Alcide Tousez, en lisant la *Lettre du conscrit à sa mère;* on se souvient que c'était le triomphe de Tousez.

Préval en était encore à replier la lettre du conscrit, lorsqu'un bruit sonore de clairons et de trompettes retentit du fond des bosquets qui parsèment la serre. C'est Arban qui arrive avec la bruyante et harmonieuse famille *Saxhorn*, avec ces instruments de cuivre aux formes gigantesques. Pour le coup, il ne s'agissait plus de l'attaque d'un fort, on pouvait se croire à la prise de Sébastopol, dont les remparts tombaient cette fois aux sons de la musique; car c'était tout un bataillon de vaillants artistes qui attaquaient vigoureusement l'ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini.

Arban est armé de son cornet; puis viennent MM. Michiels, du concert Musard; Schlotmann, du Théâtre-Italien; Dartu, Guignery et Holtzem, de la musique de la garde impériale; Bonnefois, du Théâtre-Italien; Lallier et Lagarde, de la musique de la garde impériale, et Quentin, du concert Musard. — Avec un tel orchestre on comprend l'effet produit par l'exécution successive de la *Marche au supplice*, de M. le comte de A***, et d'une *Polka-mazurka*, de M. Mohr. Aussi s'est-on précipité dans les profondeurs de la serre pour

appeler Arban à grands cris et lui décerner les honneurs d'une ovation. Le vaillant instrumentiste a été entraîné dans le salon où l'attendaient les félicitations et les congratulations de la châtelaine et des charmantes femmes qui l'entouraient. Quelques fanatiques ont même crié, comme au théâtre, *tous*, *tous*; mais ces messieurs ont décliné cet honneur; leur modestie s'en est tenue aux plateaux de punch qui circulaient dans l'Eden fleuri.

Mais le brillant succès d'Arban est un instant oublié pour faire place à un autre triomphe dont on a tout d'abord le pressentiment. Voici venir une jeune personne qui s'avance timidement, elle s'arrête devant le tabouret de l'orgue harmonicorde. C'est une étoile qui se lève, mademoiselle Chaudesaigues, la plus charmante et la plus modeste des élèves de Lefebure-Welly.

Se mettant résolument à l'œuvre et se livrant à ses inspirations, la jeune artiste complète les séductions du morceau qu'elle exécute, par les sons ravissants et pleins d'harmonie qu'elle tire de l'instrument de Debain; c'est une douce symphonie qu'elle nous fait entendre : la *Désespérance* et le *Retour des épousées*, de Lefebure-Welly; morceau qui, croyons-nous, lui a été dédié par le maître avec cette suscription : *Lefebure-Welly à Mademoiselle Chaudesaigues, sa méchante élève.* — Du solo on passe au trio, et, pour un début, mademoiselle Chaudesaigues n'aura pas à se plaindre de ses deux partenaires : c'est Lacombe sur le piano, c'est Nathan, l'excellent violoncelliste, qui vont l'accompagner dans l'exécution de la *Fugue de Bach*, trio par Gounod.

Quand on a pour aides des artistes aussi éminents, on peut, sans orgueil, s'avouer à soi-même que l'on a reçu le baptême du professorat. Aussi, vous dire l'enthousiasme excité par l'exécution de cet admirable trio, les applaudissements, les bravos, les *bis*, partis de tous les coins du salon et du fond de la serre, pour faire recommencer toutes les parties, serait impossible. Le succès de la débutante était complet. Il y eut même un instant où l'éclat du triomphe sembla se refléter sur toutes les figures et ajouter une expression de plus au bonheur d'avoir entendu, et nous avons surpris une larme furtive sur la joue du père de la jeune personne, lorsqu'il remerciait Lacombe et Nathan par d'affectueux serrements de mains.

Après une sensation à la fois si douce et si émouvante, il fallait se quitter, l'esprit joyeux et le rire encore sur les lèvres. Malézieux a provoqué cette aimable gaieté par ses chansonnettes. Il a dit, avec son succès habituel, *Polichinelle*, paroles et musique de mademoiselle Thys; l'*Homme universel*, de Thys, et le *Boléro des aveugles* d'Offenbach, agréables inspirations dont le chanteur double le mérite par sa verve entraînante et sa joyeuse humeur.

Henry de SAINT-DIDIER.

M. GALIMARD ET SA LÉDA.

Les journaux ont parlé, il y a quelque temps, et la Revue des Beaux-Arts l'a aussi raconté à ses lecteurs, qu'un acte inouï de vandalisme avait été commis dans l'atelier de M. Galimard absent, que des tableaux de prix y avaient été lacérés par les Barbares, malgré les efforts du fils de l'artiste qui avait cherché à arrêter le bras des massacreurs; mais on a dit aussi, quelques jours après, que le commissaire de police, s'étant transporté sur les lieux sitôt le crime commis, n'avait rien trouvé qui constatât le passage dévastateur des Iconoclastes de 1856. Le public se prit alors à rire,—car de quoi ne rit-on pas en France? —et il n'a plus voulu voir dans cet acte sacrilége qu'une bonne ou mauvaise charge d'atelier. M. Galimard aurait bien désiré que la presse, intervenant à ce sujet, eût maintenu la vérité du fait, intention que n'ont point laissé ignorer plusieurs lettres qu'il a adressées à la Revue des Beaux-Arts et qui témoignent de ce désir; mais, en pareille occurrence, que devait faire la Revue? Se taire—on n'écoute guère quand on rit—et attendre tout du temps, qui, dit-on, est père de la vérité. Elle a été bien avisée en prenant ce parti; car voilà que le *Moniteur* vient d'annoncer que S. M. l'Empereur, sur la proposition de M. le comte de Nieuwerkerke, a acheté la *Léda* de M. Galimard, pour dédomager sans doute l'artiste des pertes qu'il a éprouvées. L'honneur qui rejaillit pour M. Galimard de cette distinction, suffira pour lui faire oublier l'accident de deux ou trois toiles lacérées. On gagne toujours quelque chose à attendre. Et puis n'a-t-il pas aussi la satisfaction de pouvoir dire aujourd'hui aux rieurs : Vous voyez bien que l'invasion des Barbares dans mon atelier n'était pas un mythe ou le souvenir de quelque mauvais rêve! — Maintenant, la Revue croit avoir répondu à toutes les lettres que M. Galimard lui a adressées.

La Rédaction.

MOSAÏQUE.

Don fait par LL. MM. à l'église de Corbie. — Le portefeuille des dessins de M. Théodore Valerio.— Quatre bustes de M. Cordier. — Travaux importants commandés par le gouvernement. — M. Eugène Delacroix, membre de l'Institut. — La *Naïade* de M. Ingres. — Les inscriptions du Louvre et la pierre de Rosette. — Les canons de Sébastopol. — Statue en l'honneur de Pierre Puget. — Un cabinet de géologie à Tarbes. — Projet de nouveaux boulevarts dans Paris. — La machine de Marly. — Découverte de sépulcres. — Une maison de Pompéi implantée dans Paris. — Restauration d'une église d'Avignon —Un tableau de Craesbecke lithographié par M. Achille Sirouy.— Une peinture décorative, par M. de Laval.— *Ma sœur n'y est pas*, gravure de M. Levasseur.— Les gravures en *fac-simile* de M. Alphonse Leroy. — Société de l'industrie de la Mayenne. — Une nouvelle Société des Beaux-Arts à Caen. — M. Martin, d'Angers, membre correspondant de l'Académie de Clermont-Ferrand — Le nouvel album de M. Dubuc. — Découverte de médailles et pièces de monnaie anciennes à Limoges. — Une médaille de la reine Victoria. — Un monument en l'honneur de l'orientaliste Hammer Purgstall. — Un tableau de M. Em-

manuel Lentze, de Dusseldorf. — La statue de Canova, à Munich. — Concours ouvert en Espagne entre les artistes nationaux et étrangers. — Les ruines d'une commanderie de l'ordre du Temple. — Statue à ériger en l'honneur de Marco Polo. — Merveilles de Pé-King. — Une nouvelle espèce de pont. — Le val de Trajan. — L'*Odeum* d'Atticus. — Les carrières de *Rosso antico*. — Nécrologie. — Les legs de M. Catel, à Rome. — La bibliothèque de M. W. Barry. — Distribution des grands prix de sculpture et de peinture à Athènes.

LL. MM. Impériales ont fait don à l'église de Corbie (Somme) d'une châsse gothique splendide, destinée à recevoir les reliques de sainte Colète, qui est en grande vénération dans le pays.

S. E. M. le Ministre d'État a fait acheter l'important portefeuille des dessins que M. Théodore Valerio avait rapporté de son voyage en Hongrie, aux frontières militaires et en Bosnie en 1851-1852. — Cette nombreuse collection, dont on a pu voir quelques-uns des dessins à l'Exposition universelle de 1855, se compose d'études ethnographiques sur les populations hongroises, slaves et tsiganes qui habitent ces contrées. C'était sur les conseils de l'illustre Alexandre de Humboldt, que M. Valerio avait entrepris ce travail sur les races humaines, comme devant être le premier jalon de travaux ultérieurs que l'artiste se proposait de faire, et qui déjà a eu pour suite la collection qu'il a rassemblée à la suite de l'armée turque, lors de la campagne du Danube en 1854. — Cette collection, nous assure-t-on, sera placée au Louvre.

S. Exc. M. le ministre d'Etat vient de faire acquérir quatre bustes, *types algériens*, de M. Cordier, l'habile sculpteur, qui avait exposé, en 1855, deux bustes de Chinois en bronze émaillé.

D'importantes commandes ont encore été faites aux artistes par le gouvernement. M. Mathieu Meusnier doit sculpter en marbre, pour le musée de Versailles, le buste du général comte de Pontevès, mort en Crimée. Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, l'Institut aura le buste de Paul Delaroche, dû au ciseau de M. Duret. M. Oliva exécutera celui du général Bisot, tué en Crimée; M. Ferrat, celui de M. Hippolyte Fortoul; M. De Mesmay, celui de M. le duc de Rovigo. L'école des ponts-et-chaussées aura bientôt les portraits de ses anciens directeurs, MM. Legrand et Fresnel; le premier est confié à M. Petitot, et le second à M. Flandrin. M. Barre et Mme Lefebvre-Deumier sont chargés d'exécuter le modèle de la statue qui doit être placée dans la cour du Louvre.

M. Eugène Delacroix a été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Paul Delaroche. Il a obtenu vingt-deux voix sur trente-sept votants. Les concurrents étaient M. Hesse, qui a obtenu neuf voix, M. Lehman, trois, et M. Larivière, trois.

M. Ingres vient de terminer une *Naïade*, que l'on dit l'un de ses ouvrages les plus parfaits. C'est une jeune fille de quinze ans, entièrement nue, adossée à un rocher. Elle tient sur son épaule droite une urne d'où s'épanchent deux filets d'eau Ce simple motif, car il n'y a pas, à proprement parler, de sujet, a fait produire à notre grand artiste un délicieux tableau. L'heureux acquéreur de cet ouvrage est le comte Duchâtel.

On va reproduire, au moyen d'épreuves photographiques, toutes les inscriptions assyriennes, égyptiennes, grecques et romaines qui sont burinées sur la pierre de granit et le marbre dans les Musées du Louvre et à la Bibliothèque impériale, afin que ces inscriptions, véritables trésors historiques, ne soient perdues, ni pour les historiens, ni pour les archéologues. D'un autre côté, la fameuse inscription de Rosette, écrite en trois langues, et qui a fourni à Champollion la clef des hiéroglyphes, va être tirée au bronze, par la galvanoplastie, à un nombre considérable d'exemplaires.

Les canons en fonte pris à Sébastopol, ont été envoyés à Givors pour couler la statue monumentale de la Vierge, qui doit être placée au sommet du mont Saint-Michel, au Puy. La statue est de Bonassieux.

Un marbre colossal vient d'être élevé, sur la place royale de Marseille, en l'honneur de Pierre Puget.

La société académique des Hautes-Pyrénées vient de décider qu'il serait formé à Tarbes, à ses frais, un cabinet de géologie pyrénéen; elle en a nommé conservateur un de ses membres, en lui adjoignant une commission consultative pour le choix et l'achat des échantillons nécessaires.

L'administration municipale s'est préoccupée, depuis quelque temps, de plusieurs projets tendant à ouvrir dans Paris de grandes voies de communication qui doivent compléter le vaste réseau dont la capitale sera un jour sillonnée. — Parmi ces voies nouvelles, dont l'importance va nécessiter de nombreuses expropriations, il faut citer plusieurs boulevarts, dont le percement a été arrêté en principe, mais dont l'exécution n'aura peut-être pas lieu immédiatement. L'un des plus importants serait le boulevart du Nord qui, partant de la barrière du Trône, traverserait une partie du faubourg Saint-Antoine et aboutirait, par le Château-d'Eau, à la barrière Poissonnière. — Le boulevart de Rennes, dont il est aussi question, prolongerait la rue de ce nom, à partir de l'embarcadère du chemin de fer de l'Ouest (rive gauche), et, passant entre l'église Saint-Sulpice et le marché Saint-Germain, viendrait aboutir, en supprimant quelques-unes des dépendances de l'Institut, au quai de la Monnaie, en face la place du Louvre. Aux termes de ce projet, le pont des Arts doit disparaître et être remplacé par un pont de pierre construit dans l'axe du nouveau boulevart. — On parle aussi d'une autre voie publique qui, partant du Jardin-des-Plantes, viendrait couper transversalement les faubourgs Saint-Victor, Saint-Jacques et Saint-Germain, et, passant entre le Palais des Thermes et l'École-de-Médecine, viendrait joindre le boulevart de l'Alma, près des Invalides. Ce dernier boulevart, à partir du pont de l'Alma, doit se bifurquer; la plus importante de ces deux branches passera derrière les bâtiments de l'hôpital militaire du Gros-Caillou et reliera les Champs-Elysées aux Invalides. Le boulevart Malesherbes, qui, après avoir traversé une partie du premier arrondissement, rejoindra l'église de la Madeleine, sera vraisemblablement un des derniers exécutés. Quant aux autres boulevarts, on ne peut guère affirmer qu'ils seront entrepris prochainement; mais celui qui, d'après toutes les probabilités, aura la priorité, est le boulevart du Nord, dont nous avons parlé.

Avant qu'il soit peu de temps, il ne restera plus rien de la vieille et célèbre construction connue sous le nom de *Machine de Marly*, située au bas des côteaux de Bougival et de Marly, que Rennequin-Saluen avait imaginée pour déverser les eaux de la Seine, sous mille formes, dans le parc de Versailles. Déjà les roues gigantesques ont été enlevées, les galeries couvertes démolies, et l'on a extrait du lit du fleuve les piliers et pilotis qui formaient la dernière digue opposée au passage de l'eau.

Les ouvriers qui nivellent les ondulations du terrain dans la rue des Ecoles, entre la rue du Cloître-Saint-Benoît et la rue Saint-Jacques, ont mis à jour plusieurs sépulcres recouverts en pierre brute et renfermant des parcelles d'ossements aux trois quarts pulvérisés. En continuant les fouilles, on a trouvé, au fond de ces sépulcres, quatre vases en terre de grès, ornés de signes rouges simulant des flammes. Ces vases ont été sur-le-champ transportés au musée de Cluny. Les monuments funéraires dont nous venons de parler ne portent aucune inscription ni aucun millésime.

La maison que le prince Napoléon fait construire entre l'avenue Montaigne et la rue Jean-Goujon, sera bientôt terminée. Les doreurs achèvent l'ornementation des colonnes du portique et celle des frises. Cet édifice est peint et doré à l'imitation de ceux que l'on retrouve sous les cendres et les laves du Vésuve.

On vient de rendre au culte, après la restauration qui vient d'en être faite aux frais de la municipalité et de l'université, la belle église du lycée d'Avignon.

M. Achille Sirouy vient de lithographier, de la manière la plus heureuse, le tableau si connu de Craesbecke, que possède le musée du Louvre. Ce tableau avait déjà été gravé plusieurs fois; il se trouve dans le *Musée français*, gravé par Thomas; dans la galerie du musée Napoléon, gravé par Châtaignier, et dans les *Annales du musée*, par Landon. Dans ces collections, la composition seule est rendue, mais il était réservé à M. Achille Sirouy de reproduire tout à la fois composition, dessin et couleur, avec une grande habileté.

M. de Laval termine en ce moment un petit *plafond* représentant *trois Amours versant des fleurs*. Cette peinture décorative est complétée par deux dessus de porte représentant la *Personnification du soleil et de la lune*.

M. Levasseur, graveur, vient de graver habilement le tableau de M. Hamon, *Ma sœur n'y est pas*, qu'on sait avoir été acheté par S. M. l'Impératrice. Il a non-seulement fort bien rendu le tableau, mais il a aussi donné à sa gravure un ton qui rend très-bien la couleur de M. Hamon.

M. Alphonse Leroy, artiste distingué, dont on a plusieurs fois remarqué les œuvres au Salon, se propose de graver en *fac-simile* quarante planches d'après les plus beaux dessins du Musée du Louvre et de quelques collections particulières. Multiplier ces dessins, les mettre à la portée de l'artiste, c'est rendre à l'art un véritable service. M. Alphonse Leroy s'est déjà exercé dans ce genre de gravures de fac-similé, l'administration des Musées impériaux l'a déjà occupé, et le choix dont il avait été l'objet a été parfaitement justifié par son travail.

L'Exposition de la *Société de l'industrie de la Mayenne*, société d'encouragement pour les progrès dans les arts, les sciences, l'agriculture, etc., va bientôt avoir lieu. Cette Société, déclarée d'utilité publique par décret du 30 mars 1854, a convoqué à cette exposition, non-seulement le département de la Mayenne, mais les onze départements de l'ouest. Tous les artistes peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, nés dans ces départements ou qui y résident, peuvent donc prendre part au concours et prétendre aux récompenses qui seront distribuées.

M. Hippeau, professeur de littérature française à la Faculté de Caen, a fondé tout récemment dans cette ville, une société sous le titre de *Société des Beaux-Arts de Caen*. Cette utile institution, dirigée par des gens compétents, soutenue par les fonctionnaires de la Normandie, ne peut manquer d'obtenir une subvention qui, souvent, dans les débuts, assure le succès d'une entreprise.

M. J. Martin, d'Angers, vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Clermont-Ferrand, dont M. de Barante, ancien ambassadeur, est président, et qui comptait dans son sein un autre membre de l'Institut, feu le compositeur Onslow.

Parmi les nombreuses productions musicales que voit éclore le jour de l'an, il en est une tout à fait digne de l'attention des dilettanti. Nous voulons parler de l'*Album des six Mélodies pour chant et piano*, composées par M. Dubuc. Les poésies de Lamartine, de Victor Hugo et de Mme H. Lesguillon, ont tour à tour su inspirer des chants pleins de grâce et de sensibilité à leur auteur, dont le talent comme instrumentiste est des plus remarquables. Un pareil début ne mérite pas seulement des encouragements, mais des éloges. La *Charité* et l'*Alouette* suffiraient à elles seules pour justifier le succès que ne peut manquer d'obtenir dans les salons ce charmant recueil publié par l'éditeur Chabal.

On a découvert, à Limoges : 1° un bronze moyen de Néron, sur lequel cet empereur est représenté *en femme touchant la lyre d'Apollon* ; 2° une pièce d'or de l'an 1464, représentant, d'un côté, Conrad, roi des Romains; au revers, François Sforce, duc de Milan et seigneur de Gênes; dans le champ, sont les armes des deux pays ; 3° un blanc de Henri II, roi de France, 1546 ; 4° un petit lys d'argent de Louis XIV, aux L de 1656 ; et 5° une pièce d'essai, en cuivre, à l'ange, de 1792.

Une médaille, destinée à récompenser les marins qui auront entrepris les voyages arctiques, vient d'être frappée en Angleterre. D'un côté elle reproduit la figure de la reine, avec l'exergue : *Victoria regina*, et le revers représente une scène du pôle : un vaisseau désemparé et prisonnier dans les glaces et l'équipage bivouaquant sur la mer devenue solide. La devise est : *For arcties discoveries*, 1818-1855. — La médaille est entièrement gravée par M. L. Charles Wyon.

Un monument va être élevé dans les eaux du parc de Gleichenberg, par le comte de Wickenberg, son ancien ami, à la mémoire du baron de Hammer Purgstall, le grand orientaliste que la mort a enlevé récemment à la science. Un buste colossal de quatre pieds, représentant l'illustre savant, sera placé sur un piédestal de huit pieds de haut. L'exécution de ce monument est confiée à M. Jean Meisner, de Vienne, déjà avantageusement connu par des bas-reliefs dans différentes églises et par son buste du docteur Frantz Listz.

M. Emmanuel Lentze, un des meilleurs peintres de l'école de Dusseldorf, achève en ce moment un tableau remarquable en tous points : la *Dernière soirée de Charles II d'Angleterre*. C'est la traduction sur la toile d'un des plus beaux chapitres de l'historien Macaulay. — Cet artiste, comme on sait, s'est fait depuis longtemps un nom par ses tableaux de : *Cromwell et sa fille* ; la *Cour de la reine Elisabeth ; Henri VIII et Anna Boleyn*, le *Passage de la Delaware par Washington*, et bien d'autres encore.

M. le professeur Windmann, de Munich, a achevé depuis peu le modèle d'une statue de Canova, destinée à remplir une des niches encore vides de la Glyptothèque. Canova est en costume antique : l'architecture

de l'édifice l'exigeait ainsi, et cette condition avait été imposée au sculpteur. — Canova est vêtu d'une simple tunique, s'arrêtant aux genoux et serrée à la taille. Un manteau, jeté sur ses épaules, lui descend jusque sur les talons, et évite le mauvais effet qu'auraient produit de loin deux jambes entre lesquelles on aurait vu le jour. La main gauche, appuyée sur la hanche, relève un peu le manteau. La main droite, qui tient un ciseau, repose sur un socle surmonté du buste de Pâris, que possède la Glyptothèque. — M. Lossow, un des meilleurs statuaires de Munich, est chargé d'interpréter sur le marbre l'ouvrage de M. Windmann.

Le gouvernement espagnol va appeler à un concours pour la construction d'un monument funéraire, les sculpteurs espagnols et étrangers. Ce monument, un sarcophage avec les statues couchées du grand capitaine Gonsalve de Cordoue et de sa femme, doit être élevé à Grenade, dans l'église de San-Geronimo, où seront transportées les cendres de ces deux illustres personnages, profanées dans les derniers troubles civils de l'Espagne.

On vient de découvrir, au fond d'une des vallées les plus sauvages de l'Estérel, les ruines d'une construction en pierres calcaires très-solidement établie, qu'on suppose avoir fait partie d'une commanderie de l'ordre du Temple. Ce qui donne à penser qu'il n'y a aucune erreur dans cette supposition, c'est que, dans une fouille, on a trouvé une pièce d'or à l'effigie de Philippe-le-Bel.

Pendant son séjour à Venise, S. M. l'empereur d'Autriche a ordonné qu'une des petites places de la ville, la place San-Bartholomeo, près du pont du Rialto, serait agrandie, et que la statue du célèbre voyageur Marco Polo, confiée au ciseau du sculpteur Ferrari, y serait placée.

Depuis quelques jours les feuilles quotidiennes entretiennent leurs lecteurs des merveilles que renferme, parmi toutes les étrangetés de sa civilisation, Pé-King, la capitale du Céleste-Empire. Parmi ces merveilles, on cite avec admiration l'île appelée *Ile de marbre*, dont tous les monuments sont en marbre, ainsi que le pont et les portiques du pont qui y conduit. Un autre pont, construit sur un lac de 16 pieds de largeur sur 200 pas environ de longueur, est tout entier en marbre blanc, ainsi que les garde-fous qui le bordent ; à chaque entrée du pont, s'élève une porte triomphale dont les battants sont peints en cinabre.

On construit en ce moment, en Angleterre, un pont en fonte et treillis de fer forgé destiné à traverser la Soane, un des tributaires du Gange ; il sera soutenu par vingt-neuf piliers, et l'espace compris entre deux piliers sera de 150 pieds anglais ; il aura deux routes, une route supérieure pour la voie ferrée, une route inférieure pour les voyageurs à pied et les porteurs de palanquins. Cette construction offre ceci de remarquable : que les deux routes seront liées ensemble et supportées par un ouvrage à treillis en fer forgé, réunissant la force, la légèreté et l'élégance. La distance de superposition de ces deux routes sera de 26 pieds.

Des fouilles récentes permettent de se faire aujourd'hui une idée exacte de la fortification romaine connue sous le nom de *Vallon*, *Mur de Trajan*. Les ruines de ce rempart gigantesque forment deux lignes à peu près parallèles ; la longueur totale de la première, qui est la plus rapprochée du Danube, par suite des courbes qu'elle décrit, est d'environ 150 kilomètres, et celle de la seconde de 100 seulement environ. Cette muraille, solidement construite, avait environ 3 mètres d'épaisseur sur 2 de hauteur, avec un large fossé extérieur. Il résulte d'une médaille commémorative découverte par les Russes et frappée à Zarmigethusa, capitale de la Dacie Trajane, que les troupes romaines n'ont mis que dix ans à terminer cet immense travail, qui, commencé en l'an 105, a été terminé en l'an 115.

On a achevé, en Grèce, le complet déblaiement extérieur du magnifique *Odeum* qu'Atticus éleva en mémoire de sa femme Regilla. Hérodote Atticus avait donné d'assez vastes dimensions à cet édifice, construit solidement, et l'avait recouvert, selon Philostrate, d'un toit de cèdre. On peut distinguer maintenant que les blocs de pierre avec lesquels l'édifice a été construit, étaient recouverts de stuc ou de plaques de marbre de diverses couleurs,

On vient de reprendre l'exploitation, abandonnée depuis l'antiquité, des carrières de marbre rouge de la Laconie, dont l'espèce la plus remarquable est connue sous le nom de *Rosso antiquo*. Ces carrières, situées à trois quarts d'heure de Damaristika, sont fort étendues et ont été retrouvées par M. le professeur Siegel, architecte. On a retrouvé beaucoup de blocs anciennement taillés. La teinte du marbre n'est pas la même dans les différentes couches ; elle est plus claire ou plus foncée, tantôt rouge de brique, tantôt rouge cerise, mais presque partout des veines blanchâtres traversent les couches rouges. On y rencontre également des fragments de ce marbre vert-pâle qui a reçu le nom de *Cipolin*.

Nous apprenons la mort de M. Cadiat, ingénieur civil qui a dirigé les travaux du Pont d'Arcole, et qui est décédé à Toulon, et celle de M. Léon Feuchère, architecte à Nismes.

On annonce la mort du professeur chevalier Luigi Durantini, peintre romain, conseiller-économe de l'Académie pontificale de Saint Luc ; de M. Crivelli, professeur du Conservatoire de Londres ; de M. Pierre Monami, artiste peintre de Liége, administrateur de la fondation d'Arches, à Rome.

M. Catel, artiste peintre de Berlin, mort le 25 décembre 1856, à Rome, vient de créer, par ses dispositions testamentaires, des fondations destinées à subvenir aux besoins des artistes allemands indigents. M. Catel déclare dans son testament, qu'ayant été redevable à son art seul de la fortune qu'il possède, il trouve juste d'en disposer en faveur des artistes. La part principale de son héritage doit être affectée à la fondation d'un établissement de bienfaisance en faveur d'artistes allemands qui végéteraient à Rome dans une indigence imméritée. Il lègue à la Société artistique allemande de Rome, ses gravures, ses esquisses, ses tableaux, dont on évalue le prix à 9,000 scudi, pour reconnaître la gracieuse hospitalité et le bienveillant intérêt dont il a toujours été honoré en Italie. Il lègue aux artistes romains pauvres une somme destinée à fonder une caisse de secours en leur faveur, et exprime le vœu que son exemple trouve de nombreux imitateurs.

Dans la vente de la bibliothèque de W. Berry, qui vient d'avoir lieu à Londres, se trouvait exposée en vente une collection d'objets rares et curieux, tels que les quatre premiers in-folios de Shakspeare, des chroniques rares, et la coupe faite du mûrier de Stratford dont Garrick faisait usage au jubilé de Shakspeare.

La distribution des grands prix de sculpture et de peinture, fondés par le patriotisme de M. Kondos-

tavlos, a eu lieu à Athènes, le 9 décembre 1856. Cette distribution, qui a eu, pour l'antique capitale de l'Attique et pour la Grèce entière, la solemnité d'une fête nationale, a été présidée par le roi Othon. — Les deux sujets du concours avaient été choisis et proposés par la reine, en qui son peuple reconnaît un grand discernement et un goût très-fin des choses artistiques. Le sujet de sculpture était un *Berger*, et celui de peinture, un *Enfant en prière*. Le jury n'ayant pas voulu se prononcer entre les deux concurrents, MM. Georges et Lazare Phitalis, le prix a été partagé fraternellement entre les deux frères. Le grand prix de peinture a été remporté par M. Chatrogianopoulos. Le roi a déposé de sa main la couronne de laurier sur le front du vainqueur.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 579.

Séance du 20 janvier 1857.

PRÉSIDENCE DE M. P.-B. FOURNIER.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal, qui est adopté après quelques légères observations.

La correspondance comprend :

Une demande d'admission dans la section de littérature, renvoyée à M. Maillet, président de cette section.

Lettre de M. Paul Carpentier annonçant à la Société que MM. Delion et Delahaye, libraires, qui ont acquis le reste de la première édition du *Traité complet de la peinture*, de notre regrettable collègue de Montabert, viennent de faire faire un tirage des 114 planches de cuivre où sont gravées les 528 figures explicatives formant l'atlas de cet ouvrage, et qu'ils ont bien voulu faire don de cet atlas à la Société, pour compléter l'exemplaire que M. de Montabert lui avait offert dans le temps et qu'elle possède dans ses archives.

L'assemblée reçoit cette nouvelle avec le plus grand plaisir, et décide qu'une lettre de remerciements sera adressée à MM. Delion et Delahaye.

Lettres de MM. Dussauce et Vavin relatives aux candidatures de deux nouveaux membres et à quelques objets d'ordre dont il a été pris note.

Lettre de M. A. Noël annonçant que l'exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Recherches sur la peinture en émail*, a été offert à la Société, non par lui, mais par l'auteur, M. Jules Labarte, auquel nos archives doivent déjà la savante description des objets d'art Debruges-Duménil.

Deux numéros du journal anglais *the Builder*, renvoyés à son rapporteur ordinaire, M. Moultat.

Mémoire de l'Académie impériale de Metz, confiés à l'examen du secrétaire-général.

Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture.

La correspondance étant terminée, l'ordre du jour appelle la nomination de deux membres dans la section de peinture. MM. Martinez et Kellin ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés, le premier, membre résidant; le second, membre correspondant de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Vavin développe une proposition tendant à apporter quelques modifications au règlement. Cette proposition est renvoyée à l'examen du bureau et sera reproduite dans une prochaine séance.

M. Gendré soumet à l'appréciation de la Société, des modèles de gravures litho-numismatiques brevetées s. g. d. g. sur marbre noir, savoir: *Deux métopes* ou *médaillons portraits fac-simile*, dont l'un est celui de Mgr. Sibour; *une frise ornement* composée et *deux serre-papiers tête et fleurs;* puis : *un portrait de l'Impératrice*, gravé sur ivoire, et *une belle tête de Christ*, imprimée sur vélin teinté et glacé.

La Société remarque la régularité et la délicatesse du travail; elle comprend bien le but principal que se propose M. Gendré, pour la belle et minutieuse décoration mobilière; enfin, la Société félicite et encourage M. Gendré, qui peut artistement et scientifiquement harmoniser ses compositions ou ses copies avec toutes conceptions architectoniques.

M. Gendré fait part à la Société de son heureuse association avec l'un de ses élèves, M. Henri Willems, pour l'exploitation en grand de l'imprimerie des arts et de l'industrie.

M. de Longpérier lit ensuite un rapport sur le solfége de M. Toury. Ce solfége, dit notre collègue, est divisé en deux parties bien distinctes. Le numéro 1, intitulé : *Nouveau solfége des enfants*, édition in-4° ; le numéro 2, *Solfége élémentaire*, publié dans le format ordinaire de la musique française.

Le premier, qui contient une théorie des intonations de la lecture rhythmique, se présente recommandé par une opprobation revêtue des signatures de MM. Auber, Halévy, Adam, Batton et Zimmermann, ce qui le place au-dessus des éloges que nous en pourrions faire.

Le second, qui a obtenu les mêmes suffrages, motivés sur ce que « ces différents ouvrages (les deux solféges confiés à notre examen) ont paru réunir, à une extrême clarté dans le texte, un choix d'exemples faciles et gradués avec soin, et démontrent qu'une longue pratique de l'ensei-

gnement a guidé M. Toury dans la composition de ses méthodes », est précédé d'un extrait des Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, rapport lu en séance publique au moment où M. Toury venait recevoir la médaille d'or à lui décernée par cette Académie.

Un tel honneur, de pareils succès recommandent trop bien les œuvres de M. Toury, pour que nous entreprenions de vous parler de leur importance et des services utiles qu'ils peuvent rendre à ceux qui se livrent aux études musicales ; toutefois, nous ne terminerons pas ce simple exposé de l'envoi qui nous a été fait, sans vous signaler, Messieurs, une négligence qui ne peut être qu'un oubli.

A partir de la page 28, dans le solfége élémentaire, l'auteur place au-dessus des notes fondamentales, des petits numéros qui, pour tous les gens de l'art, indiquent autant d'accords; mais, bien qu'une méthode du genre des siennes soit habituellement démontrée par un professeur dont on ne doit pas sans doute suspecter le savoir, il faut aussi admettre et prévoir le cas où un élève chercherait seul à s'instruire, et, par conséquent, toujours écrire pour les ignorants. Un tableau des basses chiffrées précédant les études rhythmiques, était donc indispensable à donner, selon nous, et c'est avec étonnement que nous ne l'avons pas trouvé dans l'ouvrage de M. Toury, si bien fait, du reste, pour mériter la place naturelle qu'il ira prendre dans nos archives.

Enfin, la séance est close par un très-bon rapport de M. Gendré sur les verrières de Paul Jourdy. Ce rapport trouvera place dans les travaux de la Société.

Le secrétaire-général,
HENRI DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 3 *février* 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapport de la Commission nommée pour examiner le Mémoire de M. le Dr Jacquart sur la mensuration de l'angle facial. Rapport de M. Vavin sur les bulletins de l'Académie de l'Eure. Rapport de MM. Mirault et Corplet sur l'ouvrage de M. Jules Labarte, ayant pour titre : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge;* questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

LES VERRIÈRES DE PAUL JOURDY A SAINTE-CLOTILDE.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a environ un an, vous avez bien voulu me charger de vous faire connaître le mérite artistique des grandes verrières exécutées d'après les cartons originaux de M. Auguste Galimard, pour la décoration monumentale du bas-côté de gauche de la nef de l'église Sainte-Clotilde. Aujourd'hui, je viens vous entretenir des vitraux placés dans la même église, au bas-côté de droite de la nef, et exécutés d'après les dessins de feu Paul Jourdy.

Ce rapport sera donc la suite de celui que j'ai eu l'honneur de vous lire dans la séance du 15 janvier 1856. Mais, avant d'examiner en détail l'œuvre de l'artiste distingué dont nous déplorons la perte récente et prématurée, permettez-moi d'entrer dans quelques considérations générales sur les exigences artistiques de l'art et des vitraux.

Vous savez, Messieurs, mieux que moi, que l'art des verrières est essentiellement monumental et religieux. C'est le complément naturel d'une église de style ogival, et les chefs-d'œuvre des siècles passés prouvent mieux que je ne saurais l'exprimer, combien l'excellence des verrières est intimement liée au style architectonique des treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles.

Le caractère incontestable de l'architecture au treizième siècle, est la pureté unie à l'élégance. Au quatorzième siècle, les monuments religieux ne perdent rien de cette élégance primitive, mais ils se revêtent d'un commencement de somptuosité qui annonce clairement que l'architecture, au quinzième siècle, abusera de la richesse, pour ne conserver, dans la période suivante, qu'une abondance fastueuse dans les détails, ce qui lui a mérité le titre de style flamboyant.

L'histoire de l'architecture est précisément l'histoire des vitraux : simplicité au début de l'art; ensuite, progrès incontestable au point de vue des figures humaines. Le quinzième siècle ne conserva plus cette chasteté primitive de ses devanciers, et s'habilla, pour ainsi dire, des plus riches vêtements qu'on pût demander à la palette du peintre verrier. Les vitraux de cette époque seront toujours admirés par les artistes peintres, et ils méritent cette distinction, car ce sont presque des tableaux; mais les architectes, qui ne perdent point de vue le côté monumental des verrières, regretteront cette transformation du caractère des vitraux. Quant au seizième siècle, il est la limite extrême de cet art. On sait que les maîtres de cette époque ne craignaient point d'aborder des compositions mouvementées, au milieu de perspectives infinies et dont le principal défaut était de faire sortir l'art des verrières de son caractère véritable, je veux dire la gravité.

Ainsi, comme on le voit, l'art des verrières suit pas à pas l'art architectural. Il est simple ou contourné avec lui, et la décadence de l'un emboîte le pas avec la chute de l'autre.

Les vitraux de l'église Sainte-Clotilde, qui font le sujet de ce rapport, devaient donc ressusciter les belles verrières du quatorzième siècle, puisque le style adopté par l'architecte était celui de cette belle époque de l'art ogival.

GENDRÉ.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(236e séance. 9e année.)

Séance du 16 janvier 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. L. Bellier de la Chavignerie s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et adresse au Comité :

1° Deux numéros de l'*Europe artiste*;

2° Deux catalogues de la vente des tableaux ayant appartenu à M. Marcille, ancien membre du Comité;

3° Le deuxième bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir.

Il demande, en outre, vu son indisposition, que la Commission désignée pour examiner le tableau de M. Moulinet de Chartres, veuille bien se réunir chez lui.

M. Hulot, vice-président, est invité à prendre place au bureau, et reçoit les félicitations de M. le président. M. Gauthey, membre nouvellement élu, est introduit au sein du Comité. M. le président est heureux de constater le mérite des acquisitions récentes que vient de faire la Société, et le talent spécial de M. Gauthey dans la peinture héraldique.

M. Schaal, au nom de la Commission permanente, résume les avantages du projet de M. Marcellin, relatif au boulevart de la rive gauche, dont l'exécution compléterait le magnifique développement de la première enceinte de Paris. Notre infatigable collègue a présenté d'autres plans et dessins qui seront l'objet d'un second rapport : le Comité se réserve de statuer sur leur ensemble.

M. Gauthey soumet à ses collègues le dessin d'un cachet dont il veut faire hommage au Comité, si l'on approuve la disposition et la nature des ornements qu'il a imaginés; la pensée de l'artiste, aussi bien que le choix des attributs qui caractérisent le but de la Société, reçoivent l'approbation et les éloges que mérite ce travail.

M. Al. Pauly, lit au nom de M. L. Bellier de la Chavignerie, une délicate et ingénieuse appréciation des ouvrages dus à la plume de notre savant collègue, M. Denecourt; cette lecture est écoutée avec un vif intérêt.

M. Guilletat communique au Comité ses impressions personnelles sur le mérite artistique de l'exposition du Palais-Royal; il apprécie la valeur et le mérite de cette collection avec autant de finesse que de goût, et M. le président, en le remerciant, au nom du Comité, de cette intéressante communication, le prie de la joindre aux travaux du même genre confiés à la Commission dont il fait partie.

M. Darjou présente une notice sur les fourneaux économiques de M. Pierre Klein, et désire qu'elle soit renvoyée à la Commission permanente qui en prendra connaissance, et qui pourrait même, si elle le juge convenable, examiner la construction et apprécier les services rendus par ces appareils : le Comité adopte cette proposition.

Il fait remarquer le retard fâcheux que la REVUE DES BEAUX-ARTS a mis dans l'annonce du dernier délai accordé aux exposants pour le concours de Lyon ; c'est le 20 décembre qu'a eu lieu le terme de rigueur assigné à la réception des ouvrages d'art, et c'est le 1er janvier que l'avis en a été inséré dans la REVUE. M. le secrétaire-général est invité à communiquer cette observation à M. le directeur.

M. Al. Pauly soumet au Comité deux propositions sur la déposition des pièces aux archives et leur communication aux membres du Comité. Elles sont adoptées.

M. Lahaye (Ernest-Auguste), sculpteur connu par plusieurs œuvres remarquables appréciées par les connaisseurs, est proposé par M. Gauthey et M. Bellier de la Chavignerie ; il est nommé au scrutin secret à l'unanimité.

La séance est levée à dix heures.

VALAT.

Ordre du jour de la séance du 6 février.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Réception d'un candidat récemment élu. Notice nécrologique de M. Jourdy, par M. Al. Pauly. Propositions diverses.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LES TABLEAUX DE M. DARJOU, PEINTRE.

Messieurs,

La Commission que vous avez nommée dans votre dernière séance pour visiter l'atelier de

M. Darjou, peintre, et qui est composée de MM. Huber et Louis Rey, tous deux artistes, vient vous rendre compte de sa mission.

Les objets d'art qui nous ont été présentés étaient au nombre de cinq :

1° Deux portraits de femme, qui nous ont paru bien rendus; l'un d'eux, inachevé, contient déjà des détails bien faits et paraît devoir se distinguer par d'excellentes qualités.

2° Un portrait de M. Salacroux, ex-curé de l'église Saint-Laurent, également bien rendu; mais nous devons, Messieurs, mentionner à l'égard de celui-ci, des difficultés particulières qui n'ont pu être vaincues qu'avec une grande expérience, les traits du vénérable ecclésiastique ayant été reproduits à l'aide de documents informes, moins faits pour servir que pour égarer, dans une tâche aussi difficile, un artiste qui ne serait pas, comme M. Darjou, habile dans son art; les témoignages sérieux qu'il nous a fournis, et les souvenirs d'un membre de la Commission, nous sont une garantie certaine d'une parfaite ressemblance.

3° Une étude : *Jésus en prière*.— Jésus est, en effet, dans l'attitude qui exprime la prière : il a les mains jointes, la tête et les yeux levés vers le ciel; on devine bien qu'il demande des grâces à Dieu, mais on ne voit pas assez peut-être à quel prix il doit les obtenir... — Tout en reconnaissant une certaine fidélité de forme qui n'est jamais superflue, mais qui n'est pas non plus suffisante pour traiter un sujet aussi sérieux, nous nous sommes demandé si l'artiste avait réussi à rendre toute sa pensée, à élever son idée à la hauteur d'une inspiration religieuse? — Le Jésus en prière de M. Darjou se fait reconnaître par l'exactitude du costume, des couleurs traditionnelles et aussi au nimbe lumineux; mais on ne voit pas assez sur ce beau visage les traces des douleurs de sa nature divine, les préoccupations du grand œuvre de la Rédemption, les souffrances sous lesquelles l'Homme-Dieu doit succomber un jour, et l'approche de cette mort qu'il voudra subir pour accomplir sa destinée et consacrer le principe du sacrifice qu'il est venu révéler aux hommes...

4° Un tableau de genre. La composition sera peut-être intitulée : le *Départ pour la pêche*, ou bien : les *Adieux de pêcheurs à leur famille*.

La scène se passe sur le bord de la mer; un canot est amarré, et pendant que quelques matelots s'empressent à hisser la voile qui doit, avec la brise, les mener bien loin au travail, un pêcheur, leur maître sans doute, adresse ses adieux à sa femme et embrasse tendrement ses enfants. Cette situation familière à tous ceux qui ont vécu sur le bord de la mer, ces sentiments qu'on retrouve partout dans les mœurs du littoral, ont été rendus par M. Darjou avec une vérité dont nous devons sincèrement le féliciter.

Voilà, Messieurs, ce qu'il est de notre devoir de vous dire, autant pour rester dans les termes de la vérité que pour nous renfermer dans les limites d'une appréciation prudente et modérée, que vous nous avez précédemment tracée, et que nous avons dû prendre pour modèle.

Louis REY.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théâtre-Français. Reprise de *Turcaret*. — **Théâtre de la Porte-Saint-Martin.** La *Belle Gabrielle*, drame en cinq actes et dix tableaux, de M. Auguste Maquet. — **Theatre du Palais-Royal.** Les *Marrons glacés*, par M. Arthur de Beauplan. — Verdi à l'Opera et au Theatre-Italien. Le *Trouvère* et *Rigoletto*. — Bouffes-Parisiens. M. Offenbach.

Le Théâtre-Français, à défaut de nouveautés, se livre à des reprises de toutes sortes, parmi lesquelles nous comptons pour mémoire le *Jeune mari*, pièce qui a singulièrement vieilli, et que le jeu de Bressant a vainement essayé de rajeunir. Une reprise plus importante est celle de *Turcaret*, comédie de Lesage, qui, en sa qualité de chef-d'œuvre, est au-dessus des injures du temps.

La comédie de *Turcaret* a une allure qui la distingue des pièces ordinaires de théâtre, presque toutes soumises à des règles uniformes. Outre la franchise et la vivacité de ses attaques contre une société gangrenée, près de tomber en dissolution, ce qui arriva sous la Régence, outre cet élément satirique si hardiment mis en œuvre, elle offre une contexture toute particulière. L'auteur, qui devait plus tard composer la *grande* comédie de *Gilblas*, et imprimer à ses personnages l'aisance et la liberté du roman, Lesage, ami des épisodes, en a en quelque sorte semé la comédie de *Turcaret*, s'appliquant, avant tout, au jeu et au développement des caractères, ainsi qu'à la peinture exacte des mœurs de ses contemporains. Une certaine Marine, Flamand, M. Raffle, le marquis, Mme Jacob, Mme Turcaret elle-même, ont l'air de n'être jetés dans l'action que comme des accidents; le salon de la baronne est un va-et-vient perpétuel où le hasard de la journée semble seul amener des rencontres comiques, sans laborieuses préparations. Il y a pourtant beaucoup d'art dans ce laisser-aller apparent, et Lesage ne quitte pas et ne reprend pas ses personnages sans raison. Un mot du marquis, négligemment jeté à M. Turcaret, qui a des revendeuses à la toilette dans sa famille, annonce Mme Jacob, et Mme Jacob, à son tour, annonce inévitablement Mme Turcaret à la baronne. On trouve un grand charme dans tous ces ricochets imprévus, véritable conversation où chacun prend sa part et dit son mot quand il veut, comme il veut, et dont l'ensemble forme une excellente comédie; plaisir facile et piquant! Ce n'est pas à Lesage qu'on peut reprocher d'avoir fatigué, par une intrigue compliquée, l'attention du public.

Quelques moralistes à courte vue ont fait sonner bien haut qu'il n'y avait pas une personne honnête dans cette

comédie, et que c'était un scandale d'exposer ainsi dans leur cynisme une série de friponneries résumées par l'astuce de Frontin, qui s'enrichit des dépouilles de tout le monde et s'applaudit de son manége; mais Frontin paraît-il estimable? Frontin se croit-il un homme d'honneur? Frontin ne parle-t-il pas de sa conscience qu'il aura à mettre en repos quelque jours ce qui lui coûtera plus de peine qu'il n'a l'air de le croire, lorsque, trompé par Lisette, en qui il a une confiance illimitée, il verra que l'argent volé profite peu et que le mal que nous avons fait aux autres ne manque guère, par une juste loi, de retomber un jour de tout son poids sur nous? Mais la baronne, M. Turcaret, le chevalier, sont-ils représentés comme menant une vie exemplaire? font-ils l'apologie de leurs mœurs déshonnêtes, de manière à attirer sur eux la bienveillance du spectateur? Non, assurément. La gaieté tempère un peu le mépris qu'on leur porte, Lesage s'est arrangé de façon à ce qu'on leur rende pleinement la justice qui leur est due; tous, d'ailleurs, reçoivent leur punition. Celle de Frontin ne se fera pas attendre, grâce à cette coquine de Lisette, qu'il semble avoir formée exprès.

Le caractère de M. Turcaret, cette sangsue gonflée des sueurs et du sang du peuple surchargé d'impôts, est énergiquement tracé. M. Turcaret, qui prend l'argent des hommes et l'honneur des femmes, est un méchant homme bien plus qu'un sot, et Provost, comédien expérimenté d'ailleurs, n'en accuse pas peut-être assez la méchanceté. Dans la scène avec M. Raffle, une figure comme celle de Ligier ne serait pas de trop. Nous sommes étonné que cet acteur, qui a joué *Tartuffe* avec succès, n'ait jamais songé à *Turcaret*. Bressant est parfait dans le rôle du Marquis à moitié ivre qui traverse la pièce en chancelant; il représente à merveille ces espèces de Rochester qu'on trouvait si rarement à jeûn, et qui conservaient, même dans leur ivresse, un certain ton de bonne compagnie. Mme Thénard est une excellente Mme Turcaret; c'est une actrice de la vieille roche. Mlle Judith apporte de la distinction dans le rôle difficile de la Baronne, et Delaunay tient fort bien celui du Chevalier. Samson remplit le personnage de Frontin, et, comme on le voit, la pièce est montée avec soin. Cette reprise a fait plaisir; la race des Turcaret n'est pas éteinte; nos agents de change et nos notaires faillis sont ses petits-fils; mais permettrait-on aujourd'hui de mettre à nu ces appétits pervers et licencieux, la plaie des sociétés? Ne crierait-on pas à l'*Aristophane?* Ce qu'il y a de certain, c'est que la *Bourse* de M. Ponsard, malgré les qualités qui la recommandent, est bien pâle à côté de *Turcaret*. Est-ce la faute de l'auteur, est-ce la faute du temps?

Turcaret nous a un peu entraîné et éloigné de la Porte-Saint-Martin, mais il nous eût été impossible, avec la meilleure volonté du monde, de donner une analyse complète de la pièce de M. Auguste Maquet, la *Belle Gabrielle*; le numéro entier de la REVUE y aurait à peine suffi. C'est un roman complet que cette pièce, roman charmant d'ailleurs, et qui a déjà obtenu, comme roman, la publicité des journaux. La rivalité d'Henriette d'Entragues et de Gabrielle, c'est-à-dire de l'ambition et de l'amour, forme le sujet. Dans cette intrigue, passe un jeune homme poétiquement nommé *Espérance*, et qui est fatalement victime de cette lutte féminine. Une action originale et forte met en relief tous les personnages, au nombre desquels figurent Sully, Crillon, Henri IV lui-même. M. Auguste Maquet, un des maîtres du genre, a soutenu constamment l'intérêt. La pièce est montée avec un éclat qu'on ne trouve qu'à la Porte-Saint-Martin, et supérieurement jouée. Fechter, Bignon, Luguet, Deshayes, Mlle Page, Mme Laurent, ont compris et rendu à merveille les intentions de l'auteur. Les costumes, dessinés par Giraud et exécutés par M. Gustave Morin et Mme Moreau, les décors, dus à MM. Desplechin, Poisson, Daran, ajoutent, par leur magnificence, à l'effet de la représentation. La Porte-Saint-Martin a retrouvé un autre *Fils de la nuit*.

Nous avons oublié de mentionner au Palais-Royal la jolie pièce des *Marrons glacés* de M. Arthur de Beauplan. Arnal s'y fait applaudir tous les soirs; la pièce est comique et de bon goût, fortune qui n'arrive pas toujours au Palais-Royal.

Verdi triomphe à l'Opéra et au Théâtre-Italien à la fois. La traduction du *Trouvère*, par M. Paccini, a pu faire apprécier de nouveau tout le mérite de cette grande et belle partition. Gueymard, Bonnehée, Mesdames Borghi-Mamo et Lauters n'ont rien laissé à désirer. Le triomphe a été complet, Mad. Lauters, la plus inconnue, quoiqu'elle eût chanté au Théâtre-Lyrique, s'est révélée grande cantatrice, et sa voix jeune et fine contribuera beaucoup à faire entrer le *Trouvère* dans le répertoire de notre académie impériale.

Rigoletto n'a pas moins réussi au Théâtre-Italien. Corsi, Mario, Mme Frezzolini, et Mme Alboni qui a, comme les grands et vrais artistes, accepté un rôle secondaire, ont interprété d'une manière ravissante ce nouveau chef-d'œuvre de Verdi, le seul compositeur italien qui, depuis le silence de Rossini et la mort de Donizetti, a le pouvoir de tenir le monde musical en éveil.

Aux Bouffes-Parisiens, dans cette jolie salle où l'on n'est censé jouer que des opérettes, M. Offenbach a donné les *Trois baisers du Diable*, petit-grand opéra, sur un poëme ingénieux de M. Mestepès. M. Offenbach marche à la renommée avec des bottes de sept lieues; chaque pas qu'il fait, je veux dire chaque partition, est un pas de géant. Les amateurs applaudissaient autrefois à ses mélodies; ce sont maintenant les compositeurs, et les plus compétents, qui sont forcés de rendre hommage à sa verve non moins qu'à sa science musicale.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

1er Février 1857.

La *Société des Amis des Arts*, dans sa séance du 15 janvier dernier, a procédé, suivant l'usage annuel, au renouvellement des membres de son bureau. — M. le marquis de Tanlay a été réélu président; — MM. le comte de Poret et Moreau ont été nommés vice-présidents; — M. Nolleval, secrétaire-ordonnateur; — MM. Goffin et Coupery, vice-secrétaires. — MM. les artistes sont prévenus qu'ils peuvent maintenant envoyer leurs tableaux à l'acquisition toutes les semaines; les séances du Comité ont lieu le jeudi. — S'adresser, pour la prise des actions, à M. Le Blanc, secrétaire-agent, au local de la Société, au Louvre.

— M. Jules Marlet, dont les tableaux ont figuré à différentes expositions, a été nommé professeur au collége de Napoléonville.

— Mlle Irma Martin vient d'achever plusieurs portraits, dit-on, très-remarquables.

— L'*Alliance littéraire* annonce que M. Macready, l'illustre acteur anglais, vit maintenant retiré dans le Dorsetshire à Sherborne, où il a fondé une école pour l'éducation de cinquante enfants. Il les a visités à Noël et leur a adressé un petit discours amical.

DE

L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

EN 1855.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans l'Amérique du Nord, comme en Angleterre, le gouvernement, l'État, ne s'occupe en aucune façon de ses artistes nationaux. Le budget n'a pas de fonds destinés aux Beaux-Arts, et il n'y a pas encore de sociétés pour l'encouragement des Arts; mais nous ne croyons pas qu'il se passe une vingtaine d'années sans que des associations ne s'y forment, comme en Angleterre, pour encourager les Beaux-Arts. Déjà, aux États-Unis, on songe à faire des expositions de tableaux; et, dans les grandes villes de l'Union, les maisons de bois qui étaient remplacées par des maisons de brique, le sont à leur tour par des maisons de granit gris ou rouge et aussi de marbre blanc. J'en ai compté plus de vingt en construction, sans compter les grands hôtels comme Saint-Nicolas-hôtel, de New-York, qui est tout en marbre blanc, et dont le mobilier est d'une somptuosité incomparable à tout ce que l'on voit en Europe, et dont l'hôtel du Louvre, malgré son luxe, n'est qu'une bien faible et bien pâle imitation. La vie des hôtels aux États-Unis, si elle est un obstacle à la jouissance intime du cabinet de l'amateur, jouissance qui n'entrera jamais peut-être dans les mœurs américaines, ne fût-ce qu'en présence des incendies perpétuels, serait un thême magnifique au développement du goût pour les tableaux et pour les statues dans d'immenses proportions. C'est tellement dans les conditions démocratiques de ce pays, que déjà, aux États-Unis, ce n'est que dans les hôtels que l'on trouve des tableaux, bien mauvais il est vrai. Mais là où s'assemblent les hommes, se fait sentir invinciblement le besoin de l'œuvre d'art, et plus tard certainement les mauvaises choses seront remplacées par des bonnes.

A New-York, qui est l'Athènes, le Paris des États-Unis, comme l'appellent les Yankees, il n'y a pas un seul monument digne d'attirer l'attention d'un connaisseur, bien que l'on y compte des églises et des édifices particuliers et publics par centaines. Et pourtant l'or ruisselle de toute part : ou, pour mieux dire, le crédit, le commerce, le papier-monnaie brassent des millions, des affaires colossales par chaque minute de ce peuple fiévreux d'affaires au point de ne pas se donner le temps de vivre. Le loisir n'existe pas aux États-Unis; plus un homme est riche et plus il est occupé. Ce n'est pas comme chez nous, où bon nombre d'individus se reposent sur le bien acquis par leurs ancêtres : ici, les ancêtres ne comptent pas, nul n'a d'autre qualité que celle de s'appeler M. John, M. Taylor, M. Wood, possédant beaucoup de valeurs positives, etc. Jamais dans une société on ne vous dira la carrière, le métier

d'un personnage quelconque, et si vous questionnez de ce côté-là, vous paraîtrez ridicule, on ne vous répondra pas, et si l'on vous répondait, ce serait pour vous dire le chiffre, le poids en dollars que pèse l'individu sur qui vous avez voulu être édifié ; c'est tout. Le reste ne regarde personne... Les Américains regardent même ces questions comme injurieuses.

Les femmes, toutes les femmes, sont des ladies aux États-Unis, et toutes ont des toilettes de ladies. Les filles de chambre, lorsqu'elles sortent le dimanche, ont des toilettes toutes semblables à celles de leurs maîtresses. La différence seule existe dans le nombre de ces toilettes. Ainsi, une Américaine dont le mari gagne beaucoup d'argent se déshabille et change de toilette cinq et six fois par jour. Elles y passent leur vie. Ces dames ne font absolument rien. En général, elles ne manquent pas d'une certaine instruction, elles jouissent d'une très-grande liberté, dont je n'ai jamais entendu dire qu'elles aient abusé. Beaucoup sont très-belles, l'air très-distingué ; mais leurs belles personnes manquent de ce regard tendre, voilé, sympathique, qui, chez les créoles, les Italiennes, les Espagnoles et les Françaises, inspire l'amour.

C'est par l'amour, c'est par la femme que l'art a trouvé ses plus sublimes inspirations... Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'art ne pourra prendre racine aux États-Unis tant que les femmes resteront des héroïnes, des stoïciennes de civisme et de virilité. L'art demande plus de grâce, plus de naturel, plus de laisser-aller, plus de naïveté chevaleresque et plus d'abandon. Ce qui charme si justement dans cet art si merveilleux des Grecs, c'est cette alliance du sans-gêne à la noble dignité qui leur était si naturelle, c'est ce culte de la beauté, cette religion de l'amour des belles formes qui n'est remplacée par rien dans l'art de nos civilisations modernes, et dont les États-Unis sont le dernier mot peut-être. Cette jeune république, admirée par nos républicains de la vieille école comme le type modèle des républiques de l'avenir, n'est autre chose que le produit vivace, énergique et brutal, la résultante logique d'une vieille, bien vieille société qui a perdu son fanal, sa boussole, et qui a épuisé toutes ses illusions ! ! !

Dans l'Amérique du Nord, l'architecte est l'artiste qui trouverait le plus de chance d'emploi. Si, lorsque je m'y trouvais, j'avais eu vingt années de moins, je m'y serais installé comme architecte. Peut-être serait-ce par cet art, par l'architecture, que l'on pourrait commencer à former le goût des Américains. Là, les occasions ne vous manquent pas, et dans les meilleures conditions possibles. La vie est si large en Amérique, que l'individu assez riche pour se faire construire un hôtel, se bâtir une maison, paie, s'en va dans une autre partie du pays, à quinze cents lieues, et laisse libre l'artiste d'exécuter sa commande à son gré. Ce Yankee va en Californie, par exemple, centupler sa fortune. A son retour, lorsque par malheur il a fait de mauvaises spéculations dans son voyage, il revend sa maison, son hôtel quelquefois inachevés. Une maison, parmi les plus belles, change souvent plusieurs fois de propriétaires dans une année. Aussi, sauf quelques exceptions assez rares, on n'y trouve pas une hospitalité native comme chez nous, comme en Europe; à l'heure du dîner, en sonnant à une porte, on ne sent pas ce fumet, cette odeur d'un dîner de famille, le plus modeste même, ne fût-ce que le simple pot-au-feu. Cela s'explique : le mari a tout son temps pris par les affaires, il ne rentre presque jamais chez lui que fort tard et pour se coucher exténué de fatigue de la vie active de sa trop laborieuse journée. La femme vit de peu lorsqu'elle est chez elle seule avec ses enfants, qui sont confiés à une domestique spécialement chargée de leur prodiguer ses soins. Il n'y a donc pas ce couvert mis à heure fixe pour la famille ; de là un décousu, un désordre très-coûteux dans le ménage. Madame donne bien de temps en temps un baiser, un coup d'œil à ses chers enfants; mais

elle est tout entière absorbée par sa toilette et pour la conservation continuelle de sa beauté et de sa santé.

Jadis le peintre de portrait y trouvait à gagner beaucoup d'argent; quelquefois, il lui arrivait de faire sa fortune dans une seule tournée dans les États d'Amérique; mais le daguerréotype les a réduits à la misère, ces pauvres peintres de portraits. L'Américain fort occupé, sa femme ennuyée de poser de longues séances si essentielles, si indispensables pour donner au peintre la possibilité de faire un bon portrait, préfèrent de beaucoup la photographie si prompte dans son exécution : *quelques secondes*. Je dirai même que ce peuple à demi sauvage et si arriéré sous certains rapports, sous le rapport surtout du sentiment, des délicatesses de l'art, porte en lui une préférence marquée pour le fini, le sec, le dur, même l'insensibilité de l'épreuve due à la découverte de Daguerre. Il y a dans Broad-Way une maison importante qui paie jusqu'à dix et douze mille francs par an, de jeunes artistes peintres français de Paris pour mettre de la couleur, pour peindre, pour enluminer des épreuves de grandeur naturelle et sur toile obtenues par ce procédé.

Cette maison, tenue par de bons et excellents concitoyens français et allemands, est dans la plus grande prospérité, malgré ses frais extraordinaires, qui s'élèvent, m'a-t-on dit, à plus de cent mille francs par an.

Je doute qu'aucun artiste puisse lutter, puisse soutenir la concurrence avec cette rivalité si prodigieuse, qui s'explique pourtant, lorsque l'on compare les cadres des portraits au daguerréotype, aux anciens cadres de miniatures des peintres de portraits accrochés dans les galeries du Palais-Royal. Finalement, cette découverte scientifique si admirable de fixer la lumière, aura donné plus de valeur aux bons tableaux qui resteront l'œuvre rare d'un artiste de talent et de cœur.

ANTOINE ETEX.

EXPOSITION D'AMSTERDAM.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1].

ÉCOLES FRANÇAISE ET BELGE.

MM. ARY SCHEFFER. — L. GALLAIT. — DECAMPS. — GUDIN. — N. DE KEYZER. — CARRAUD. — DUMARESQ. — LEYS. — C. VERLAT. — HASELEER. — BAUDIN. — CALAME. — GIRARDET. — LAPITO. — HENTZ. — SEBRON. — MADEMOISELLE ROSA BONHEUR. — REIGNIER. — SCHENDEL.

ÉCOLE ALLEMANDE.

MM. BOETTCHER. — CLASEN. — HENSBACH. — HUBNER. — JORDAN. — MEYER VAN BREMEN. — O. ACHENBACH. — LEU. — LESSING. — ITTENBACH.

—

MM. G.-J.-J. VAN OS. — LAYS. — R. CRAEYVANGER. — CHANTAL. — J.-W. KAISER. — STOBERTH. — L. ROYER. — WIENER.

ÉCOLES FRANÇAISE ET BELGE.

On a dit quelque part que, dans la géographie spéciale des arts, Bruxelles et Anvers sont des faubourgs de Paris. S'il est vrai que la distance ne soit pas plus longue entre l'art belge et l'art français, la commission de placement a bien fait de réunir dans la même salle la ville et les faubourgs. Suivons le même classement, si ce n'est par conviction, du moins par déférence.

La *Madeleine au pied de la croix* est une œuvre magistrale de M. Ary Scheffer, remarquable par la beauté du dessin et l'admirable pureté des lignes. — M. L. Gallait a exposé trois beaux portraits : le premier, *Portrait d'homme*, est d'un dessin hardi, d'un style large et d'une brillante couleur; le second, *Portrait de femme*, délicieux de tons et de sentiment, offre en outre toutes les fines délicatesses de la touche, toutes les séductions du coloris, bien qu'on puisse cependant reprocher sur certaine partie une interruption trop brusque de la lumière. Mais plaçons-nous devant la troisième toile, un autre *Portrait d'homme*. Quelle admirable harmonie de teintes! comme c'est modelé, simple et pur de style! comme c'est vivant et animé! Qu'attendre de plus d'une toile peinte?

L'*Ecole turque*, de M. Decamps, a fait schisme parmi les visiteurs du Salon. Les uns, attirés par le vif éclat de la lumière, se sont approchés de cette peinture, en s'écriant : « Oh! que c'est joli! jamais on n'a mieux rendu la couleur de l'Orient! » Et les autres, fâchés d'avoir cédé au même entraînement, n'ont plus voulu voir, l'effet du premier coup d'œil passé, que du prestige dans cette manière de peindre, qu'un procédé qu'il fallait se garder d'adopter. Voilà bien de vos

[1] Voir, pour la 1re et la seconde partie, p. 7 et 22.

jugements, Messieurs les visiteurs d'expositions, chaque fois qu'il s'agit des œuvres d'un artiste sortant du sentier battu! Mais qu'importe le procédé employé par M. Decamps pour arriver à peindre des toiles si éclatantes? c'est là le secret de l'artiste. Demandez-vous plutôt s'il a su parler à votre esprit, si les sensations qu'il vous fait éprouver sont assez vives pour vous transporter aux lieux, à la scène qu'il a voulu représenter. Voilà précisément le grand mérite de l'*École turque* de M. Decamps, et, comme vous êtes forcés de l'avouer, dès lors toute désapprobation de la manière devient impossible. En effet, rien de plus vrai, de plus complétement oriental que cette peinture; l'illusion ne saurait aller plus loin.

M. Gudin a envoyé trois *Marines* d'un aspect différent. Dans sa *Tempête au soleil couchant*, le ciel et l'eau sont effrayants de vérité, les vagues largement touchées, et la masse des nuages noirs qui couvrent le ciel est habilement rompue par ce coucher de soleil, dont les rouges reflets, se prolongeant sur la mer, éclairent l'abîme où tout va s'engloutir. On ne peut regarder tout cela sans éprouver un profond sentiment de terreur. L'autre marine est une composition non moins grandiose : l'*Austerlitz dans la Baltique*, entraîné par la vapeur, poussé par un vent rapide, sous un ciel nébuleux, poursuit en pleine mer sa course majestueuse. C'est tout une œuvre de style; le mouvement des vagues est admirablement rendu, et la lumière qui se joue dans les voiles et se projette sur le flanc du vaisseau, ajoute encore à la vérité de la composition. Mais quel charmant contraste à ces scènes émouvantes, que cette *Vue de Constantinople et du Bosphore!* C'est de la peinture riche, saisissante d'effet et de couleur.

Le *Benvenuto Cellini recevant François Ier dans son atelier*, de M. N. de Keyzer, se distingue incontestablement par d'excellentes qualités : dessin correct, lignes harmonieuses, couleur brillante, mais peut-être un peu trop coquette. — M. Carraud a deux tableaux qu'on a beaucoup vantés : la *Leçon de musique* et le *Cordonnier*. Le second me semble bien préférable au premier; on y remarque une couleur locale, une opposition de teintes bien sentie, jointe à une grande correction de dessin, tandis que dans la *Leçon de musique*, c'est le genre vaporeux poussé à l'excès.— La *Jeune mère*, de M. Dumaresq, voilà qui est, du moins, bravement peint, d'un style ferme et d'un dessin parfait; sans ces fâcheux tons rouges qui dominent, surtout dans les chairs, il n'y aurait presque rien à reprendre dans cette composition.

On sait d'avance qu'on trouvera toujours dans les tableaux de M. Leys, la même saveur de moyen âge, la même pureté de dessin, jointes à la riche sobriété de la couleur, à l'ampleur de la manière, à la naïveté savante des grands peintres hollandais. Son *Roi des arquebusiers* n'avait pas besoin d'être signé Leys; chacun a reconnu l'auteur aux brillantes qualités du tableau.

Les deux toiles exposées par M. Ch. Verlat, ont eu l'approbation générale. Le *Supplice de Tantale* (maître glouton s'efforçant, mais en vain, de s'emparer d'un coq et de quelques poules), est peint de main de maître; rien de plus naturel que l'agitation, l'effroi de toute la gent emplumée. Le *Déjeuner imprévu* est peut-être encore mieux réussi. L'idée, spirituellement conçue, est rendue d'une manière ravissante; on ne saurait mieux exprimer que ne l'a fait cet ingénieux artiste, le caractère, l'allure, la contenance du patient animal. — *Voilà le portrait de Monsieur!* de M. Haseleer; plus d'un regardant aura pris plaisir à voir cette jeune servante, cette jolie tête dont l'aspect est bien capable de distraire un vieillard grondeur et goutteux; mais il est fâcheux que cette peinture pèche par la manière et l'abus de la couleur. — En composant sa *Bonne tante*, M. Baudin a fait une œuvre de patience infinie. Observez la blouse bleue à carreaux écossais du marmot, le rideau de soie jeté sur le chevalet, vous en pourrez compter tous les fils; regardez de près le bois vermoulu de cette chaise, vous y découvrirez de petits trous, tels que les ferait à peine la pointe de l'aiguille la plus fine, et, à l'aide de la loupe, vous finirez par apercevoir dans un coin des escargots microscopiques sortant de leur coquille. En reproduisant toutes ces minuties, M. Baudin a-t-il prétendu copier Mieris? Mais quand on veut imiter les grands maîtres,

C'est par les beaux côtés qu'il faut leur ressembler.

Une *Chute d'eau dans le canton de Berne*, confirme de nouveau la réputation déjà si bien établie de M. Calame. C'est une œuvre de style que rehaussent encore un sentiment exquis de la couleur et le fini d'une touche savante. — Son *Paysage* (une aquarelle) est non moins habilement traité. — MM. Girardet et Lapito appartiennent à la bonne école des paysagistes, qui n'ont pour maître que la nature, pour atelier que la campagne Les trois paysages de M. Girardet sont remarquables par un sentiment vrai et par l'harmonie des tons. Une *Vue de la forêt de Fontainebleau*, de M. Lapito, a été jugée une des meilleures compositions de cet artiste; c'est dessiné avec soin, peint dans la bonne manière.— Le *Port de Granville* et une *Vue de l'île de Wight*, de M. Hentz; couleur locale, sentiment juste de la réalité, riche sobriété de la couleur, voilà ce

qui distingue ces deux petites marines, traitées et achevées avec le plus grand soin. — M. Sebron a deux toiles : l'*Intérieur de la mosquée de Cordoue*, composition harmonieuse de lignes, charmante de couleur, bien caractérisée dans ses détails, et une *Vue de New-York*, mais moins bien réussie et manquant d'effet pittoresque. — Le *Jeune taureau au pâturage*, de Mlle Rosa Bonheur, n'est qu'une étude, mais des plus achevées, où l'on a pu admirer de nouveau la touche large et savante de l'artiste et la solidité de son dessin. — M. Reignier est un digne rival de M. Saint-Jean. Dans son *Souvenir à la mémoire de Jean Gerson*, il a peint des guirlandes de fleurs ravissantes par le naturel, l'éclat et le fini de la touche. — Le pinceau de M. Schendel est toujours aussi habile que fécond. Encore un *Marché avec effets de lumière!* Ce serait à s'en lasser, si on se lassait jamais des œuvres bien faites.

ÉCOLE ALLEMANDE.

La *Fenaison*, de M. Boettcher, est, sans contredit, un des meilleurs envois de l'école de Dusseldorf. On ne peint pas toujours, avec autant de bonheur que l'a fait cet artiste, la splendide clarté du soleil inondant de ses feux, sous un ciel sans nuage, l'étendue de la campagne. Les groupes sont heureux, bien dessinés et pleins de mouvement. — L'*Empereur Maximilien d'Autriche*, de M. Clasen, est d'un beau modelé et d'un bon dessin; tous les traits de la figure expriment fort bien le péril où se trouve Maximilien sur la pointe de ce rocher. — M. Hensbach a fait un joli paysage, la *Chute de l'Aar*, bien lumineux, bien vrai de tons; l'eau y est rendue avec une singulière habileté. — Deux tableaux de M. Hubner: *Une Famille attendant le retour du marin*, composition d'un effet dramatique, où toutes les figures, habilement groupées, sont en parfaite concordance de tons avec tout ce qui les entoure, et le *Sauvetage dans l'incendie*, œuvre plus vaste et d'un grand style, mais qui ne se trouve pas dans une harmonie de tons aussi vraie. Toutes les chairs sont d'un gris cendré; cette continuité déplorable de teintes nuit au succès d'une peinture qui a pourtant d'excellentes qualités d'expression et de dessin. — M. le professeur Jordan a reproduit dans un joli tableau les mœurs et les usages des habitants d'une des petites îles du Zuyderzée; sa *Fiancée de l'île de Marken* est charmante de dessin, de couleur et de vérité. Voilà bien ces insulaires dans leur costume pittoresque! — Les *Caresses de l'enfance* et *Ah! te voilà enfin réveillé!* de M. Meyer Van Bremen, ont de la grâce, de la naïveté; c'est fini, trop fini, à tel point même qu'on pourrait dire que c'est de la peinture *léchée*.

Le *Paysage italien* exposé par M. O. Achenbach, est, certes, une de ses compositions les plus poétiques. L'air et la lumière y abondent. Comme l'œil se repose complaisamment sur ce groupe d'arbres majestueux dont chaque feuille s'illumine d'un rayon du soleil, et que de charme le fini de la touche et l'ampleur du style ajoutent encore à l'effet de cette chaude peinture! — M. Leu a fait aussi une œuvre pleine de vérité et de poésie; sa *Chute du torrent dans la montagne* est d'un style hardi, d'un effet saisissant; c'est bien de couleur, de dessin.— A côté de ces heureuses compositions, il faut placer les deux toiles de M. Lessing; peut-être même leur sont-elles supérieures, surtout le *Paysage dans les montagnes du Harz, après une invasion de l'ennemi.* Dans ce tableau, la nature semble être enveloppée d'un voile sombre; des nuages gris et lourds s'amoncèlent, on sent que l'ouragan, que la tempête va bientôt éclater et ajouter d'autres désastres à ceux causés déjà par la main dévastatrice de l'homme, dont on ne voit que trop dans le lointain les épouvantables ravages. Ce paysage a peut-être trop d'étendue; mais que toutes les parties en sont belles de dessin, de couleur!

La *Vierge Marie avec l'enfant Jésus*, de M. Ittenbach, a été reléguée bien haut dans un coin de la salle. On a peine à comprendre que ce tableau, d'un mérite réel, ait été ainsi sacrifié aux exigences du placement. Il se peut que la sévérité du sujet n'ait pas été du goût de tout le monde; mais M. Ittenbach a trouvé de justes appréciateurs dans tous ceux qui estiment fort la correction du dessin, la pureté des lignes et la vérité de la couleur. Ces qualités, jointes au mérite de la touche, exigent qu'on classe cette composition au nombre des meilleures œuvres de l'école de Dusseldorf.

Parmi les dessins au lavis, il faut citer les *Fleurs*, de M. G.-J.-J. Van Os; on y a retrouvé la main du maître; c'est aussi achevé, aussi naturel, aussi vigoureux que sa peinture à l'huile. — M. Lays n'est pas pour rien de l'école de Lyon; on le reconnaît à sa manière de faire les fruits et les fleurs. Ses cinq aquarelles sont ravissantes. — La *Dernière cerise*, de M. R. Cracyvanger, aquarelle de genre, — si cela peut se dire, — a été très-remarquée. — Les portraits au crayon de M. Chantal, faits avec soin, révèlent une main qui sait dessiner.

M. J.-W. Kaiser, par le sentiment et l'habileté de ses tailles, a heureusement reproduit le chef-d'œuvre de Van der Helst, le *Banquet de la garde*

bourgeoise. Il a fait là une belle gravure; tous les amis des arts lui en sauront le plus grand gré. — Le portrait de l'Impératrice d'Autriche fait honneur au burin de M. Stoberth, de Vienne.

Un buste en marbre, de M. L. Royer, connu par tant de beaux ouvrages, et deux statuettes en bronze, de M. Wiener, de Bruxelles, ont réuni tous les suffrages.

Maintenant, ai-je tout dit? oui, si j'interroge mes impressions, si je consulte mes indications; car je n'ai gardé souvenir, je n'ai pris note que des œuvres qui avaient été le plus remarquées ou qui avaient obtenu à cette exposition un succès incontesté. C'était le moyen de rendre ma tâche plus agréable et plus facile : il est si doux de n'avoir qu'à louer! Cependant, si je parcours le livret, que de choses j'aurais encore à dire, que de justes observations critiques j'aurais à faire sur les œuvres de tels et tels! Mais j'ai usurpé dans la REVUE plus de place qu'il ne m'était permis d'en prendre, et il me faut rester sous le poids d'une grosse dette à payer, jusqu'à l'exposition de La Haye, où bien certainement je retrouverai tous les noms dont je n'ai rien dit cette fois; je tâcherai alors d'être plus complet, c'est l'être que de distribuer également et la louange méritée qui encourage l'artiste, et la critique impartiale qui doit l'exciter à mieux faire.

EMILE GAGNEUX.
Ancien rédacteur en chef du *Journal de La Haye*.

BIOGRAPHIE

P.-J. MARIETTE, AMATEUR ET GRAVEUR.

Pierre-Jean Mariette naquit, le 7 mai 1694, de Jean Mariette, libraire et imprimeur, et de Claude-Geneviève Coignard, fille de Jean-Baptiste Coignard, imprimeur du Roi et de l'Académie. La famille de Mariette avait pris pour enseigne *les Colonnes d'Hercule*, avec cette devise : *Hæc meta laborum*. Leur maison s'élevait rue Saint-Jacques, près la rue des Noyers.

Le jeune Mariette vit le jour au milieu d'une immense quantité d'objets de peinture ou de statuaire, et il n'est pas étonnant que, très-jeune encore, il sentit se développer en lui un goût irrésistible pour l'art. Son aïeul était marchand d'estampes et graveur; son père maniait également le burin, et, bien qu'il achetât pour revendre, il avait toujours soin de mettre de côté les pièces remarquables qu'il rencontrait, comme aussi les gravures de Marc-Antoine, de Hollard, de Callot, de Stefano della Bella, etc., dont il était toujours jaloux d'augmenter le nombre. Il fut décidé que le fils de Jean Mariette apprendrait à dessiner et à graver, afin de pouvoir continuer dignement le genre de commerce que sa famille exerçait depuis près d'un siècle et demi; mais, en outre, on pensa à orner son esprit. Il entra au collége des Jésuites de Paris, où il fit sa rhétorique sous le maître de Voltaire, le célèbre père Porée. En 1717, à l'âge de vingt-trois ans, son père résolut de l'envoyer en Allemagne et en Italie. Il partit et s'arrêta d'abord à Vienne, où le prince Eugène de Savoie, correspondant de sa famille, obtint qu'il fût chargé du classement des estampes du cabinet de l'empereur Charles VI. Cet emploi d'honneur mit le jeune Mariette à même d'étudier les œuvres d'Albert Durer. De ce moment, l'école allemande se révéla à son esprit tout autre qu'il avait pu l'entrevoir dans les collections de son père. — Mais le cabinet impérial contenait également une magnifique collection de pierres gravées, et, plus tard, il paya généreusement le tribut de l'admiration qu'il en conçut alors, en laissant un *Traité des pierres gravées* que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, et où l'on reconnaît des traces de savoir, de juste appréciation et d'expérience.

Après deux années de séjour dans la capitale de l'Autriche, Mariette prit le chemin de la ville éternelle, de la patrie des arts, et arriva à Rome, où les œuvres immortelles de Raphaël, du Dominiquin, d'André del Sarte, de Michel-Ange, devaient remplir son cœur de joie et mûrir son jugement. En allant à Rome, il passa par Venise, Bologne et Florence. A Venise, il fut accueilli courtoisement par une artiste célèbre, la Rosalba Carriera, qu'il eut l'occasion de revoir à Paris peu de temps après son retour en France. — La Rosalba, cette femme dont le nom indique quelque chose de gracieux, une huitième merveille, l'idéal d'un poëte, la Rosalba avait alors quarante-cinq ans; elle n'était pas belle et ne le fut jamais. Mais elle avait du talent, et, comme le remarque Zanetti, artiste comme elle, « plus la nature s'était montrée avare envers elle des dons extérieurs, plus elle l'avait comblée intérieurement des qualités les plus rares, que l'artiste avait cultivées avec le plus grand soin. » On était alors en pleine régence; la Vénitienne faisait des pastels et jouissait en Italie, comme à Paris, d'une prodigieuse réputation. A son arrivée dans la capitale de la France, elle descendit chez un célèbre amateur, chez Crozat, le plus grand admirateur de son talent. La jeunesse poudrée d'alors vint bientôt l'assiéger de demandes et de visites; elle fit les portraits de Louis XV, du Régent, de Mme de Parabère et d'autres; car c'était alors un vrai plaisir, je dirai même une espèce d'étiquette,

que d'avoir son portrait peint au pastel par la Rosalba.— Elle fit également, pour M. Crozat, celui de Watteau, ce pauvre Watteau que le génie et l'amour devaient enlever à l'art.—Mariette non plus ne resta pas insensible à l'encens que l'on distribuait à la Vénitienne; il lui adressa un sonnet en italien, jouant sur les mots Rosa et Alba. Bientôt après, il se lia d'amitié avec deux grands amateurs, le comte de Caylus et Crozat, dont nous avons déjà parlé. Le superbe cabinet de M. Crozat fut très-utile à Mariette, qui lui emprunta beaucoup de dessins et les grava. Plusieurs années se passèrent ainsi; la Rosalba était retournée à Venise, et Mariette s'occupait à graver toujours et sans relâche.

Le premier ouvrage que fit Mariette fut une notice sur Léonard de Vinci, pour servir d'explication à un recueil dessiné et gravé par le comte de Caylus, d'après des dessins de ce célèbre maître; puis il rédigea un grand nombre de notices sur les peintres des diverses écoles, pour l'ouvrage intitulé : *Cabinet Crozat*, publié en 1729.

En 1733, Mariette fut élu membre de l'Académie de dessin de Florence, présidée par Gaburri, son ami, avec lequel il entretenait une correspondance suivie sur l'art. Sept ans plus tard, Crozat vint à mourir; Mariette fut choisi pour faire le catalogue de ses dessins, de ses pierres gravées antiques, etc., qui devaient être vendus au bénéfice des pauvres. Il s'acquitta de ce travail avec un grand honneur et fut regardé dès lors comme le premier critique en objets d'art.

A cette époque de l'histoire de la vie de Mariette, on rencontre le nom d'Edme Bouchardon, l'élève de Coustou, le sculpteur de la célèbre fontaine de la rue de Grenelle. — Bouchardon avait dessiné pour le comte de Caylus les pierres gravées du cabinet du Roi.—Le comte fit présent de ces dessins à Mariette, qui les fit paraître dans son *Traité sur la gravure en pierres fines*. Cet ouvrage fut publié en 1750, en deux volumes in-4°, avec un frontispice dédié à Louis XV, dessiné par Bouchardon et gravé par P. Soubeyran. Ce traité, qui devait valoir à son auteur le titre d'associé libre de l'Académie royale de peinture, arriva dans un moment bien propice, dans un moment où la favorite d'un roi prenait plaisir à encourager tout ce qui touchait à l'art.

Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, maîtresse en titre du roi Louis XV, tantôt par agrément et par goût, tantôt pour amuser le roi, s'occupait à graver à l'eau-forte ou au burin les dessins de Bouchardon ou les pierres fines que Jacques Guay reproduisait d'après les dessins du sculpteur.— Cette quasi-royauté était satisfaite, lorsqu'elle avait mis au bas de ce que les amateurs sont convenus d'appeler de petits chefs-d'œuvre : *Pompadour sculpsit*. Madame de Pompadour, la jolie *graveuse*, comme la nomme le *Manuel des curieux* de Huber et Rost, dut prendre aussi sous sa protection le traité de Mariette, bien fait d'ailleurs pour intéresser au plus haut point la fondatrice de la manufacture de porcelaines de Sèvres et la protectrice de Jacques Guay.

Les lecteurs de la Revue des Beaux-Arts connaissent déjà Jacques Guay, le successeur de Barier, dont on a eu l'occasion de leur parler dans un savant article sur la chronologie des rois de France en camées durs, de M. Oudet, conservateur du musée de Bar-le-Duc.

Le *Traité des pierres gravées* fut bientôt connu et répandu partout, et, comme on doit bien le penser, la critique, toujours prête, toujours armée, attaqua cet ouvrage qu'elle aurait dû accueillir avec empressement au nom de l'art.

Le docteur Giulanelli, de Livourne, fut un des premiers à réfuter les doctrines de Mariette et à l'accuser de plagiat. Vint ensuite Laurent Natter, graveur en pierres fines, né à Biberach, en Souabe, qui publia en Angleterre, mais écrit en français, un ouvrage intitulé : *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines, comparée avec la moderne et expliquée en diverses planches*.— Mais Mariette leur répondit et eut encore cette fois les honneurs de la guerre.

Vers 1752, Mariette quitta le commerce qu'avait exercé sa famille pour s'adonner davantage aux arts; il travailla de concert avec le comte de Caylus et l'abbé Barthélemy à un ouvrage magnifique alors, sur des peintures antiques.— Pendant ce temps, à Rome, un artiste de grand talent, Jean-Baptiste Piranesi, né à Venise en 1721, venait d'entreprendre un travail considérable. Il ne s'agissait rien moins que de reproduire les monuments de Rome, les statues antiques, les villas célèbres, les vases, les candélabres; d'interroger Herculanum et Pompéia; de mettre en contraste la magnificence des palais et les ruines de Pœstum. C'était, comme on le voit, une grande tâche que Piranesi a accomplie fidèlement, et dont on peut se convaincre aisément en parcourant son œuvre, qui ne se compose pas moins d'une trentaine de volumes.

M. J. Dumesnil raconte un fait très-curieux et qu'il emprunte au conseiller Bianconi, panégyriste de Piranesi; laissons-le parler :

« Piranesi était un jour à dessiner au milieu du « Campo Vaccino, lorsque vint à passer devant lui « un jardinier, accompagné d'une charmante « jeune fille, sa sœur. — Cette jeune fille est-elle

« à marier? demanda sans plus de façon Piranesi. « — La jeune fille ayant répondu affirmativement « sans aucune hésitation, le dessinateur dépose « sur-le-champ son portefeuille et ses crayons, « et, se levant aussitôt, il conclut, à la manière « de l'âge d'or, sous les arbres et au milieu des « animaux qui encombraient le Campo Vaccino, « ce singulier mariage. »

Celui que le conseiller Bianconi appelait le Rembrandt des ruines, Piranesi, attira l'attention de Mariette par un ouvrage intitulé : *De la magnificence et de l'architecture des Romains*, dédié au pape Clément XIII, où il place l'architecture romaine au-dessus de l'architecture grecque. Mariette s'empressa de réfuter l'opinion de Piranesi dans le numéro du 4 novembre 1764 de la *Gazette littéraire de l'Europe*.

Ensuite, Mariette s'occupa de recherches sur Albert Durer et notamment sur le roman de Theuwerdanck, c'est-à-dire des aventures de Maximilien, archiduc, qui fut empereur et père de Charles-Quint. Ce poëme est orné de cent dix-huit gravures sur bois, que l'on suppose être d'Albert Durer; malheureusement pour nous, Mariette n'a pas publié cet ouvrage, peut-être par l'insuffisance des documents qu'il possédait L'exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque impériale est annoté par M. Joly, garde de ce cabinet. On y voit que ce roman est de Melchior Pfinzing, curé de Saint-Alban, et gravé sur bois par Hans Scheuffling, dit *le Maître à la pelle*

Mariette apprit l'anglais dans un âge très-avancé, pour traduire l'ouvrage en quatre volumes in-4° d'Horace Walpole sur les artistes anglais. — Il ne publia pas cette traduction que possède le cabinet des estampes (Bibliothèque impériale).

Le 5 septembre 1765, Mariette fut vivement affligé par la mort du comte de Caylus, son meilleur ami.—En 1769, il souffrit lui-même beaucoup d'un catharre dont il était affecté; il parvint cependant à reprendre quelques forces; mais en 1772, la maladie vint l'attaquer de nouveau, et, deux ans après, le 10 septembre 1774, il fut enlevé à l'art et à ses nombreux amis, qui déplorèrent sa perte, ayant pu apprécier, pendant de longues années, l'aménité de son caractère, alliée à de profondes connaissances. Mariette, le plus grand amateur que nous ayons eu en France, s'éteignit à quatre-vingts ans, plus épris que jamais de l'art, auquel il avait voué toute sa vie. Cependant il avait été cruellement éprouvé; il vit mourir ses amis les plus chers, il eut même la douleur d'être frappé dans sa propre famille; malgré tous ces revers, son ardeur ne se refroidit pas, il resta fidèle à sa passion dominante; il se prit alors à regarder, à contempler avec un nouvel amour cette collection magnifique [1] qui avait coûté plus d'un siècle à former. Il la considérait comme sa seule joie, comme son unique consolation, et ces chefs-d'œuvre, amassés à grand'peine, venus de tous les points du globe, furent certes plus d'une fois mouillés de larmes bien grosses, bien amères, en pensant qu'il devrait les quitter un jour.

L. DELARUE.

PROMENADE

A TRAVERS LES ATELIERS.

III.

Nous voici rue d'Aumale... Chose étonnante que cette immense agglomération de plâtre et de moellons qu'on appelle Paris! Il y a quelques années, que dis-je?.. quelques mois à peine, la rue d'Aumale était reléguée dans la catégorie des existences problématiques; nul ne soupçonnait qu'un jour viendrait où, s'arrachant à la double servitude de ses décombres et de son obscurité, comme le papillon à sa chrysalide, elle apparaîtrait au grand jour, toute vêtue de ses modernes splendeurs : cherchez dans Dulaure; compulsez l'histoire civile, physique et morale de Paris, et dites-moi si jamais prophète fut assez téméraire pour oser pronostiquer le défrichement du désert qui commençait à la rue Saint-Georges et finissait... on ne sait où. Décidément le sceptre est aux architectes : eux seuls sont les rois, les civilisateurs; Vitruve a plus fait pour Rome que César-Auguste, et soyez sûr que ce n'est pas Cadmus mais bien Amphion qui bâtit les murs de Thèbes. Grâce à l'équerre et au compas des Viscontis de notre âge, une rue nouvelle éclôt chaque jour sous nos yeux. Notre féconde Babylone est comme la poule de maître Wolfrang, qui pondait deux œufs tous les matins : elle accouche d'un square et d'un passage à chaque lever d'aurore. Mais chut!.. ne nous plaignons pas trop haut de cette fécondité : mon compagnon de promenade dans les ateliers est, à lui seul, plus coupable que tous les autres ensemble : il a déboisé, pour son compte, toutes les hauteurs de Clichy et d'Amsterdam; l'herbe primitive a disparu sous le granit de ses hôtels, la solitude s'est

[1] La collection de Mariette fut vendue en deux fois, la première en 1775, et produisit . . . . 69,000 fr.
La seconde en 1776, et produisit . . . 288,500 fr.
357,500 fr.
Les manuscrits seulement furent retirés de la vente et se trouvent à la Bibliothèque impériale (département des Estampes).

enfuie aux mille bruits de ses marteaux travailleurs, et je vous révèlerai un jour sa nouvelle conspiration contre tout ce qui tente d'échapper au niveau de la civilisation : Villers n'est pas si loin de Trouville ; Trouville n'est pas si distant de Paris, et je me propose de vous prouver bientôt que, lorsque l'espace manque ici, le véritable architecte sait en trouver partout... Alexandre Dumas prétend qu'il ne peut pas voir une feuille de papier blanc sans être irrésistiblement entraîné à la couvrir de son écriture ; il en est de même de mon infatigable compagnon, qui ne peut rencontrer un mètre de terrain sans se sentir poussé par le désir d'y élever pierre sur pierre : c'est là ce qui distingue l'artiste du maçon ; aussi Pigeory est-il né architecte de la ville de Paris, comme d'autres naissent poëtes, et, si quelqu'un devait bâtir le tombeau de Visconti, certes ce devait être... et c'est lui.

Mais nous voici bien loin de la rue d'Aumale, que les portiers jaloux du quartier Taitbout ont surnommée la rue des *Millionnaires*. Pourquoi?.. Je n'en sais rien. Elle loge pourtant plusieurs artistes... mais aussi, quels artistes!..

Entrons dans ce pittoresque petit hôtel qu'on dirait bâti par quelque Jacques Cœur de 1857 : c'est le temple de l'art élégant ; c'est la Peinture trônant au milieu de toutes les splendeurs du luxe et du comfort. Ici, l'atelier est un radieux salon où les chevalets sont en palissandre, les palettes en bois de rose et les escabeaux en or moulu. Je soupçonne que le maître de céans peint sur des toiles de satin, avec des pinceaux de soie trempés dans une goutte de rosée délayée dans un rayon de soleil... Nous sommes chez *Dubuffe* fils ; nous pourrions aussi bien dire Dubuffe père, car, par une de ces heureuses prérogatives que le caprice ou plutôt l'équité des dieux se plaît à accorder à certaines filiations privilégiées, il en est de cette famille comme de celle des Vernet, des Isabey, des Gueyrard et de tant d'autres, où le talent se transmet, du père au fils, comme la part la plus glorieuse d'un magnifique héritage... Au nom de Dubuffe, vous voyez soudain surgir devant vous toutes les suaves apparitions de ce monde aristocratique dont le pinceau perpétue si fidèlement la grâce et la noblesse inimitable. La puissance des noms réveille l'association d'idées ; c'est là ce qui constitue l'autorité du talent : prononcez Raphaël, vous avez la *Madone*; nommez Rubens, vous voyez *Marie de Médicis*; essayez d'évoquer Boucher ou Watteau, sans qu'à l'instant même toutes les bergères fleuries du dix-huitième siècle vous enlacent de leurs guirlandes et de leurs sourires, je vous en défie. Eh bien ! n'est-il pas vrai que le nom de Dubuffe vous transporte immédiatement dans ces sphères élégantes où la moindre étoile est une duchesse ou une marquise? Edouard Dubuffe est né dans le velours et la soie ; il fut emmailloté dans la Malines et le point d'Angleterre ; il eut une abeille pour nourrice, et son berceau dut être le calice d'une rose de Bengale, dont il partagea la corolle avec Winterhalter... Aussi, ne lui parlez jamais de reporter sur la toile un de ces portraits, — mâles ou femelles, — où s'empreint le prosaïque cachet d'une douteuse origine ; il y a des peintres pour Turcaret et M. Jourdain : ressemblance garantie, trente francs ; air de famille, quinze francs soixante-quinze centimes... mais, du moment que vous franchissez l'escalier de velours de la rue d'Aumale, rappelez-vous, Madame, qu'il vous faut la couronne sur les panneaux de votre voiture, ou la beauté sur les traits de votre visage, parce que la beauté est une aristocratie, et que toute femme doit avoir son blason.

Nous traversâmes le salon, tandis qu'on était allé prévenir le maître de notre arrivée : j'allais même soulever la portière qui masque l'entrée de l'atelier, lorsqu'une main m'arrêta : c'était celle de Dubuffe qui, tout en souriant, me pria de m'asseoir un instant, attendu qu'il avait là *un modèle* qui se r'habillait.

— Parbleu! lui dis-je, si ce n'est que cela, rassurez-vous ; nous sommes familiarisés avec le nu d'atelier, et nous connaissons toutes les Vénus callipyges et anadyomènes des douze arrondissements...

— Et je suis même sûr, fit Dubuffe, que vous connaissez celle qui est là, en ce moment, à changer sa toilette de bal contre une robe de ville ; vous avez même pu voir son équipage à la porte, avec sa livrée bleue et or, et son chasseur est dans l'antichambre.

— Comment!... ce modèle?...

— C'est la duchesse de S....

Un instant après, le roulement de la voiture nous annonçait le départ du *modèle*, et nous pûmes pénétrer dans le sanctuaire... En mettant le pied dans cet atelier, le visiteur éprouve ce sentiment de crainte, de respect et d'admiration qui saisit tout homme de bonne compagnie qui entre dans un grand salon rempli de femmes élégantes ; tous les chevalets sont autant de fauteuils dorés du sein desquels marquises, duchesses, princesses et baronnes vous sourient, vous saluent et vous accueillent ; on s'incline involontairement devant ce cercle brillant et nombreux, et ce n'est véritablement qu'au bout de quelques minutes qu'on se familiarise avec l'idée qu'on est dans un atelier. Rien de gracieux comme la

peinture de Dubuffe, chacun le sait ; à quoi bon nous amuser aux pléonasmes de l'éloge ? Sa réputation est à la hauteur de son talent ; il est un de ces heureux artistes à qui l'art rapporte honneur et fortune. Le beau portrait de la duchesse de S..., — le *modèle* en question, — lui vaudra une magnifique place à l'exposition et un certain nombre de mille livres qu'on lui offrira probablement dans une bourse de soie bleue et or... comme la livrée : Le Titien portait bien les couleurs de la cour d'Este !

— Souvent la bourse contient six mille francs. Six mille francs le portrait?...—Ni plus ni moins, belle dame. Une seule fois, — dit-on, — on essaya de marchander son talent ; voici ce qui me fut raconté, je ne le garantis pas. Adam, de mélodieuse mémoire, présente, un beau matin, à Dubuffe, une magnifique négresse qui désirait avoir son portrait.—Je sais votre prix, dit le musicien ; il est élevé, et votre talent vous donne le droit de doubler le total, si bon vous semble ; Vous prenez six mille francs pour nos blanches Parisiennes, rien de mieux ; mais, en peinture comme en musique, une *noire* ne doit valoir que la moitié d'une *blanche;* mettons cela à trois mille. — C'est juste ! répliqua le peintre ; j'accepte le principe ; mais, ajouta-t-il en considérant l'énorme développement de la taille du modèle, en peinture comme en musique, une *ronde* vaut deux *blanches;* mettons cela à douze mille...

La négresse se sauva... faisons comme elle.

Nous nous réfugions dans l'atelier voisin, au nº 13 de la rue d'Aumale ; nous sommes chez *Lami* ; mais, — déception ! — tous les chevalets sont veufs ; pas une toile, pas une aquarelle, pas le plus petit pastel !... On attend d'Italie tout ce qui devra figurer à l'exposition. Où donc est cette fameuse *Bataille de l'Alma*, commandée par l'Empereur ? (la toile, pas la bataille.) Où se cache donc *Marie-Stuart ?...* Que sont devenus le *Palais Durazzo*, l'*Église San-Lorenzo* et la *Via novissima ?* Tous ces chefs-d'œuvre sont-ils retournés à Gênes, leur berceau natal ? Nous sommes, hélas ! tentés de le croire : leur gracieux et fécond auteur ne peut que nous offrir un bon fauteuil, au coin d'un bon feu entouré d'une bonne causerie.

Nous nous esquivons à vingt pas de là, chez *Justin Ouvrié...* Nous jouons de malheur ; il est absent. Est-il sur les bords du Rhin, à contempler son magnifique *Saint-Goar et Rheinfels*, ou bien l'*Oberwesel* que nous admirions à la grande exposition ?... Est-il à Naples, sur son *Quai de Sainte-Lucie*, ou à Amsterdam, sur son *Canal du Singel*, ou à Londres, dans *Sommerset-House ?...* Tant mieux, alors ! car nous n'avons pas oublié que tous ces beaux lieux ont inspiré le fécond pinceau de Justin Ouvrié, et nous sommes sûrs qu'il va nous revenir chargé de nouveaux titres à notre admiration.

Nous remontons en voiture... Décidément, puisque la chance nous tourne, changeons de quartier : *Dulcia linquimus arva !* Michel, au faubourg Saint-Germain ! (*Michel*, c'est notre cocher.. un artiste aussi, qui connaît les bons endroits.) A l'Institut!... Michel fait la grimace ; aurait-il des préjugés à l'endroit des grands prix de Rome.

Au pont des Arts, qu'est-ce que nous rencontrons ?... Justin Ouvrié lui-même ! Il est capable de nous apporter la Seine à la prochaine exhibition...

— Comment ! vous sortez de chez moi !... Ah ! combien je regrette d'avoir été dehors ! c'est mon maudit portier qui me prive de votre visite ; il n'en fait jamais d'autres ; je lui avais dit de prier d'attendre. Cet homme me tuera, ma parole d'honneur !...

L'exclamation nous paraît si excentrique, que nous lui demandons l'explication de cette charade doublée de logogriphe.

— Figurez-vous, Messieurs, nous dit-il du plus grand sérieux du monde, que, lorsque j'arrivai dans mon nouvel appartement, le concierge, suivant l'usage, me pria d'écrire mes noms, âge et profession, sur son registre... Tout naturellement, je mis, de ma plus belle écriture : — *Justin Ouvrié peintre...* très-bien !... Le concierge fit une moue d'assez mauvais augure, et je n'y attachai aucune importance. Le lendemain, je passais devant la loge : —Ah ! dites donc, M. Justin... me cria-t-il par son carreau ; voilà des lettres pour vous... — Ces lettres sont très-pressées, lui dis-je... vous auriez bien pu les monter... — Mon homme se mit à rire, du rire qui n'appartient qu'aux Démocrites de cette profession. Le soir même, je rentrais : — Ah ! dites donc, M. Justin... quand vous aurez un moment, vous devriez bien me donner une petite couche de peinture sur le chambranle de ma cheminée ; ça a déteint et ça dépare la loge. — Bien volontiers ! lui dis-je en riant... et vrai ! je suis bon prince et j'étais homme à lui brosser une cheminée en marbre de Carrare... — Pendant que vous y serez, ajouta-t-il, vous pourriez me recoller ce rouleau de papier... — Comment ! coller du papier !... — Dam !... *un ouvrier peintre !*

Justin Ouvrié peintre !... J'avais oublié la virgule !... Cette virgule est la cause de toutes mes vicissitudes ; jamais mon portier ne reviendra sur sa première idée : pour lui, je suis et serai toujours un peintre en bâtiments... que dis-je ? un

peintre-vitrier; car il en est venu à me proposer de remettre un carreau à sa loge!... J'ai cassé les cinq autres, à coups de canne!...

Pigeory riait si fort que, sans le vouloir, il laissa retomber son fouet sur le dos de nos chevaux; nous partîmes au galop et nous étions dans la cour de l'Institut, que Justin Ouvrié, peintre (avec virgule), parlait peut-être encore.

Nous nous rappelâmes l'histoire à peu près semblable de ce Monsieur qui, cherchant l'adresse d'*Eugène Delacroix*, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette, entra chez un concierge : — M. Delacroix, s'il vous plaît? — Connais pas! — Il demeure pourtant dans le voisinage... — Qu'est-ce qu'il fait? — C'est un peintre. — Un peintre! s'écria le Pipelet avec l'accent du plus aristocratique mépris... *Nous ne logeons pas les* ARTISANS!!!

Mais trêve de plaisanteries : *Paulo majora canamus*... Voici que nous nous engageons sous la voûte sonore de l'Institut, voûte un peu surbaissée et où plus d'un grand homme a dû se casser la tête; je voudrais là du style ogival, pour laisser passer les couronnes de laurier et les perruques à ailes de pigeon; l'architecture académique devrait avoir son cachet particulier... Un silence majestueux s'épand dans les cours humides de ce palais qui semble inhabité; l'herbe pousse dans l'interstice des vieux pavés disjoints par l'âge; les girouettes enrouées grincent lugubrement sur la pointe ébréchée des pignons un peu branlants.. Que voulez-vous?.. Rien ici-bas n'est immortel... pas même l'immortalité!... Pigeory me lâche douze vers de Virgile, je lui riposte par une tirade de Campistron; Michel sifflote un vieux menuet de Lulli, et nos chevaux prennent la pose traditionnelle de Pégase, fils de Neptune et de Méduse, à ce que dit feu Chompré. Il était évident que nous avions attrapé un coup d'air classique et que nous allions gagner le rhume académique... Nous cherchâmes un abri, et comme une porte était là devant nous, nous entrâmes avec la certitude d'être reçus par quelque patriarche du temple mythologique.

Jugez de notre agréable surprise, lorsqu'en pénétrant dans un charmant atelier, nous apercevons, au lieu de la barbe blanche de quelque Scamandre pensionné, la fine et brune moustache de *Francisque Duret!* C'était un rayon de soleil passant tout à coup à travers notre brouillard... Duret, c'est le feu de l'imagination sagement modérée par le goût; c'est la chaleur du style élégamment tempérée par la pureté de l'exécution; c'est le grand prix de Rome ne délayant pas, à perpétuité, sa terre-grasse avec l'eau refroidie du Tibre; c'est le membre de l'Institut sachant bien qu'on peut tailler une statue avec autre chose que le vieux marbre des bornes du palais Mazarin. Nous le trouvons entouré de son magnifique *Chateaubriand*, de son *Pêcheur dansant la Tarentelle* et de son *Vendangeur improvisant*, glorieux souvenirs de ses victorieuses luttes de 1833 et de 1839... Sa touchante figure de *Chactas* est là qui pleure sur une tombe, et la statue de l'auteur d'Atala semble lui sourire, en retrouvant, dans le bronze, toutes les sublimes inspirations qu'il a déposées dans son *Génie du Christianisme*.

Duret nous prépare, pour l'exposition, deux grandes statues en marbre : *la Tragédie* et *la Comédie*, destinées à orner le péristyle du Théâtre-Français. Le public a déjà pu admirer ces deux chefs-d'œuvre, dont je possède des réductions qui ont pour moi un double prix, puisque je les dois à la bonne amitié de leur auteur. En ce moment, voulant donner un autre sentiment au visage de la Tragédie, il est occupé à lui changer la tête, qui prendra une nouvelle expression... Hélas! si nos poëtes modernes pouvaient en faire autant à leurs manuscrits alexandrins!... Duret nous exposera encore les bustes de *Paul Delaroche* et d'*Adolphe Adam*, ce dernier est déjà modelé. Chose étrange! les traits, l'expression, la pose, l'habitude du visage, tout y est, et pourtant je ne reconnaissais pas l'original... Duret sourit, prit une paire de besicles qu'il plaça sur le nez de son buste, et je m'écriai : — C'est Adam!... mais le moyen d'introduire des lunettes dans la sculpture!... et cependant leur absence, vous le voyez, suffit pour dérouter le spectateur... Faites donc un peu le portrait de M. Thiers sans ses lunettes rondes : je vous le donne en mille!.. Au reste, ceux qui ont l'honneur d'être reçus dans les salons de M. Glandaz, savent que, toutes les fois qu'il y a réception, le maître du lieu n'oublie jamais de placer ses besicles sur le nez de marbre de son beau buste sculpté par Pradier.

En quittant Duret, nous entrons chez *Dumont*... Encore un membre de l'Institut qui bouleverse toutes les préventions contre l'Académie... Plus calme, plus posé, moins chaleureux et plus esclave des souvenirs de l'école, M. Dumont a toujours, dans les cheveux, quelques feuilles de ses lauriers de Rome, et il garde, en 1857, le glorieux souvenir de son grand prix de 1823; mais il a trouvé le rare secret de rester classique sans froideur, académique sans monotonie et raisonnable sans tristesse : Correct dans son dessin, toujours maître de son ciseau, il est resté fidèle aux vierges traditions de l'antique : Il est grec par l'exécution, mais grec tranquille et sachant morigé-

ner les écarts de son imagination française; son *Génie de la Liberté* qui figure au sommet de la colonne de Juillet, est un exemple de ce que nous disons : Il plane plus qu'il ne s'élance; il chante plus qu'il ne crie, et son auteur a bien fait; sans cela, il nous eût donné *la Licence* au lieu de *la Liberté*; je résume mon appréciation, en disant que Dumont est le Casimir Delavigne de la sculpture, comme Duret en est le Lamartine, Étex le Victor Hugo et Pradier l'Homère : Cet art compte quelques Anacréons, pas mal de Pradons, et une foule innombrable de Chapelains... qu'ils reposent en paix!

M. Dumont prépare pour l'exposition sa statue du *maréchal Suchet* et un remarquable buste-portrait du *docteur Gerdy*; nous regrettons vivement qu'il ne soit pas en mesure de présenter la statue de *Labourdonnais*, qui n'est encore qu'à l'état d'esquisse et qui fera un digne pendant de son *Buffon*; sa gracieuse figure de la *Coquetterie* sort, en ce moment, de ses langes de marbre, et nous avons pu l'admirer à côté du délicieux buste de la *jeune Romaine*, qui est un suave souvenir de la campagne transtévérine ou des bosquets de Frascati.... Nous retrouvons là encore le modèle du monument élevé au *Maréchal Bugeaud*, par souscription nationale, à Alger. M. Dumont a inscrit son nom sur la plupart des monuments de la capitale : La Bourse et le Louvre s'enorgueillissent de la parure qu'ils doivent à son ciseau, et le pavillon Lesdiguières montre, avec fierté, les écussons qu'il burina dans la pierre de ses frontons armoriés. Au reste, noblesse oblige, et M. Dumont n'a jamais oublié *les cinq générations* de sculpteurs dont il descend : Parent de Coypel, dont il possède un buste dû à Coysevox, il conserve un autre charmant buste de femme signé de son père; un *Milon de Crotone*, statue qui fit recevoir son grand-père à l'Académie et, c'est, entouré de tous ces précieux souvenirs, qu'il marche hardiment dans la grande voie que lui ont ouverte ses glorieux ancêtres... Heureux qui, comme lui, peut regarder le passé en s'avançant vers l'avenir!

Nous frappons, en passant, à la porte de *Lequesne*... Hélas! le temple est muet, le sanctuaire est désert!... Le grand-prêtre est allé fumer son cigare... Oh! mais nous reviendrons : Elève et confident de Pradier, Lequesne est le fidèle dépositaire des nobles inspirations de son maître et de son ami; comme ces vases antiques qui ont conservé le parfum des essences sacrées, son cœur et son talent ont gardé le mâle reflet de ce rayonnant soleil qui s'est éteint dans un dernier chef-d'œuvre... Du haut de son immortalité, Pradier peut sourire aux efforts et aux succès de son élève : Le *Faune dansant*, les bustes de Visconti, d'Hippolyte Guérin et du maréchal Saint-Arnaud sont des œuvres dont le père de *Sapho* voudrait parer son atelier de l'Institut, s'il venait y reprendre sa place que sa mort a léguée à Lequesne.

Nous éprouvons la même déception à la porte de l'atelier d'*Horace Vernet* qui, probablement, est en ce moment à Versailles, s'il ne parcourt l'Algérie ou les principautés danubiennes; au reste, que pourrions-nous répéter qui n'ait été clamé par les cent voix de la plus glorieuse renommée?... Vernet est l'artiste éminemment français par l'esprit, par l'âme, par le cœur et par l'exécution ; son nom réveille toutes les sublimes souvenances du plus splendide passé de la patrie : toutes nos gloires, il les a immortalisées; toutes nos douleurs, il les a poétisées; il tient le pinceau comme nos plus vaillants guerriers tiennent leur bâton de maréchal de France, et il est le Van Dyck du portrait, en même temps qu'il est le Ribera de la bataille.—Ah! ça, dis-je à mon compagnon en remontant dans le phaëton... Pourquoi, diable, crie-t-on avec tant de fureur contre les académies?... Voici trois grands prix de Rome et trois membres de l'Institut, et tous sont les statuaires et un peintre dont le talent honore la France...

— Mon cher, fit Pigeory en rassemblant ses rênes, les académies sont comme les jolies femmes, qu'on calomnie surtout lorsqu'elles sont vertueuses : L'homme qui dénigre le beau sexe est toujours un amant rebuté; l'artiste ou le savant qui s'attaquent à l'Académie ou à l'Institut sont évidemment d'impuissants solliciteurs qui se consolent difficilement de trouver porte close quand leur vanité vient y frapper... Règle générale : les petits chiens n'aboient que contre ceux qui ne leur donnent pas de bonbons à croquer; mais qu'importe!... On frondera toujours les femmes et les académies, c'est possible; mais, toujours aussi, on sera bien heureux le jour où elles ouvriront ou leur porte ou leur cœur.

Sur ce, nous nouâmes nos cache-nez; Michel nous ajusta nos chancelières, remonta sur sa banquette, après avoir respectueusement salué l'horloge de l'Institut, qui marquait cinq heures, et nous partîmes, au grand trot, par la rue du Cherche-Midi. Nous nous inclinons, en passant, devant la grille du Palais des Beaux-Arts, ce Parthénon parisien qu'on eût pu dédier à Minerve aussi bien que le Parthénon d'Athènes; nous apercevons, de loin, le péristyle de l'Odéon, que tout autre que nous ne manquerait pas de prendre pour le temple de Morphée; cette Melpomène transéquanienne est encore une femme calom-

niée... Puis, la coupole du Luxembourg, que Marie de Médicis inaugura par Rubens et que nous continuons par l'apothéose des gloires vivantes; nous sourions à ce palais qui,—belle-au-bois-dormant de la politique, — s'endormit un jour Chambre des Pairs et se réveilla tout à coup Sénat.... Puis, grâce à la rapidité de nos petits alezans, nous arrivons lestement au n° 57 de la rue du Cherche-Midi... Il est tard, le jour baisse et Michel regarde avec une paternelle inquiétude le brouillard qui tombe sur la croupe fumante de ses élèves: A quinzaine donc, le compte rendu de toutes les surprises qui nous attendaient dans cette immense république des arts, où s'élèvent, dans la même cour, quinze ou vingt ateliers de peintres et de statuaires; la quantité n'y fait rien : *Non numerantur, sed ponderantur*... Ce que c'est que de fréquenter les Académies!.. on expectore du latin comme feu Lhomond et Despautère. Décidément, nous sommes enrhumés : rentrons vite!...

GALOPPE D'ONQUAIRE.

UNE FAUSSE LETTRE

SIGNÉE COUTURE.

Il a été question, dans plusieurs journaux, d'une lettre signée de M. COUTURE, peintre, et qui a paru dans le *Figaro* du 1er février.

Voici ce qu'on lit dans ce journal au sujet de cette lettre:

« Elle a paru le 1er de ce mois, et ce matin, « 5 février, nous n'avions reçu encore aucune « réclamation; mais cette lettre avait causé une « telle émotion dans le monde artistique, qu'a- « près avoir eu la visite de quelques peintres, « cédant à des doutes qu'en nous-mêmes nous « traitions d'absurdes, nous nous sommes ren- « dus chez M. Couture, qui nous a déclaré que, « bien qu'on eût cherché à imiter son écriture, « LA LETTRE N'ÉTAIT PAS DE LUI. »

Le rédacteur en chef du *Figaro* ajoute qu'il se propose de déposer une plainte, et de joindre au dossier la lettre qui a paru dans le numéro du 1er février, et une lettre antérieure, également qualifiée de fausse.

LA REVUE DES BEAUX-ARTS, habituée à respecter la personne des artistes, se fût, dans tous les cas, abstenue de prêter le secours de sa publicité à de pareilles mystifications; elle s'applaudit d'autant plus de sa réserve accoutumée, que, tout en donnant une preuve d'estime à un artiste très-recommandable, elle n'a point de rectification à faire.

LA RÉDACTION.

UNE SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

La quatrième soirée de l'hôtel de la rue d'Amsterdam a dignement soutenu la comparaison avec ses devancières. Comme de coutume, la réunion a été vive et animée ; comme de coutume, l'élément artistique et littéraire a dominé ; comme toujours, l'imprévu en a doublé le charme ; car, dans ces soirées, il n'y a pas de programme, tout s'y improvise, les artistes sont là comme chez eux.

A peine les portes du salon étaient-elles ouvertes, que déjà dessinateurs et sculpteurs se mettaient au travail. On voyait assis autour de la table, Galetti, Alexis de Fontenay, Soulès, Ternante, Delmas. Ces Messieurs étaient en verve, l'inspiration avait donné des ailes à leur crayon, et portraits et paysages se succédaient avec une rapidité surprenante. On admirait surtout deux ravissantes compositions qui feront époque dans l'album du maître de céans : une mine de plomb d'Alexis de Fontenay, représentant l'*Intérieur d'un village*, petite pochade où tout est observé, finesse de ton, perspective; et *une jeune paysanne accoudée*, par Ternante. Puis sont venus les portraits de Hyacinthe Audiffred, l'intelligent directeur de l'*Union des Arts;* de Batiste, l'organiste de Saint-Eustache; de Rignault, l'habile professeur au Conservatoire de musique, et enfin du sculpteur Delmas qui, à son tour, était venu poser sur la sellette, non sans avoir terminé auparavant, séance tenante, un délicieux buste de Chaudesaigues et un autre non moins bien réussi, celui de l'inimitable Berthelier.

Pendant que le crayon courait à l'envi sur les feuilles de l'album, déjà la musique faisait entendre ses suaves et mélodieux accents. Madame Elisa Batiste chantait au piano. Faire commencer un intermède musical par où d'autres le font ordinairement terminer, par une virtuose d'élite, c'était, cette fois, une innovation; mais aussi n'a pas qui veut le secret de ménager si heureusement l'imprévu.

Madame Elisa Batiste a dit avec charme : les *Plaintes de la jeune fille*, mélodie de Schubert; les *Souvenirs*, mélodie de Victor Massé, et le *Puits qui parle*, de Paul Henrion. C'était une bonne fortune d'entendre Madame Elisa Batiste, car elle se prodigue peu. Quelques salons intimes ont seuls ce privilége, et encore faut-il que son mari soit là pour l'accompagner; lui, plus que tout autre, il a le secret de cet intelligent accompagnement qui s'initie à toutes les délicatesses du chant et en fait si bien valoir l'exécution. La galanterie n'était pour rien dans les murmures flatteurs qui partaient de tous les coins du salon, dans les applaudissements sympathiques que soulevaient ces accents si doux, si purs et si suaves.

Rignault a exécuté à son tour sur le violoncelle trois *Mélodies* d'Offenbach, avec ce style, cette verve et cette précision qui sont le cachet de cet éminent artiste; puis Mademoiselle de G*** s'est assise en face du magnifique Erard et a ravi son auditoire par sa brillante exécution des *Airs bohémiens* de Schuloff. Mais ce n'était encore là qu'un prélude au grand duo du *Barbier*, par Osborn et de Bériot, transcrit pour le violoncelle par Rignault lui-même, que les deux artistes ont interprété avec un ensemble admirable. Que les doux sons du violoncelle et du piano se marient avec un charme entraînant! quelle suave harmonie découle de ce séduisant accord! Mais c'est surtout lorsque ces instruments ont de tels interprètes. Dans l'exécution de ce duo, Rignault et Mademoiselle de G*** ont déployé

toute la richesse de leur talent; ils ont, nous ne dirons pas captivé, mais en quelque sorte magnétisé leurs auditeurs.

Cette fois, les chœurs de la Société chorale, dirigés par Batiste, l'habile professeur au Conservatoire de musique, avaient envahi la serre. Aussi, à un signal donné par Batiste, les glaces qui séparent la serre du salon Louis XV glissent en silence sur leurs rails, et donnent passage aux voix qui nous font entendre successivement quatre morceaux d'ensemble : la *Prière de la Muette*, chœur d'Auber; la *Fête des gondoles*, de Denefve; l'*Ode de Gilbert*, musique de Gilbert, et le chœur des gardes-chasse du *Songe d'une nuit d'été*, d'Ambroise Thomas. Ces morceaux n'ont rien laissé à désirer par la supériorité de leur interprétation et l'excellence de leur ensemble.

Gozora qui, la dernière fois, avait payé son tribut à la grippe, cette méchante qui en veut de préférence aux chanteurs, prend ce soir-là sa revanche. Avec son expression accoutumée, il chante, accompagné par son ami Jouffroy qui tient le piano, le *Bien*, paroles de Galoppe-d'Onquaire, musique de Léopold Amat, et le *Grand dadais*, paroles de Bourget, musique de Lhuillier. Il était encore au piano lorsqu'un écho lui murmure à l'oreille le nom de Nadaud qui vient d'entrer et qui, selon son habitude, se dérobe modestement au milieu de la foule. Gozora, en homme qui sait son monde et qui, au besoin, ferait les honneurs d'un salon, bouleverse tous les cahiers de musique, au grand ébahissement de son accompagnateur au piano, et enfin finit par tirer de ce pêle-mêle un album splendidement relié en maroquin rouge. Il le place sur le pupitre et nous fait entendre successivement la *Pluie* et la *Valse des adieux*, de Nadaud. Son intention est comprise, et à peine a-t-il fini de chanter, qu'une triple salve d'applaudissements et de bravos est l'expression des sympathies de tous pour son talent et la gracieuseté de son à-propos pour le poëte. Cet incident n'interrompt pas l'intermède musical; Karl Herman, compositeur et pianiste, prend la place de Félix Jouffroy et exécute l'*Angélus*, étude pastorale, et un *Caprice*, dont il est l'auteur. Vient ensuite M. Fournier; accompagné au piano par M. Jouffroy, il dit sur le violon, avec un charme infini, une *Fantaisie* sur des motifs de la *Reine de Chypre*, morceau de sa composition.

C'est à Nadaud qu'il est réservé de clore la soirée. Il est au piano. Vous croyez peut-être qu'il pourra choisir dans ses plus mélodieuses compositions tel ou tel morceau, suivant l'inspiration du moment; qu'on le laissera aller à sa guise, en toute liberté. Cela peut être ainsi pour Nadaud, dans certains salons; mais dans l'hôtel de la rue d'Amsterdam, il ne lui est pas possible d'en faire autant. Il n'a plus là un public ordinaire; là, ce sont des amis, préfets, magistrats, peintres, sculpteurs, musiciens, qui tous lui serrent la main, qui tous lui expriment leurs pensées sur ses œuvres. Il ne s'appartient plus, il est à leur discrétion. On lui impose *Cheval et Cavalier*, *le vieux Télégraphe* et *les deux Gendarmes*, peut-être la plus gaie et la plus charmante de ses inspirations. Il faut le dire à sa louange, personne n'est meilleur enfant que Nadaud. Il s'exécute de bonne grâce et le sourire sur les lèvres; et si l'on n'eût donné le signal du souper, sans doute que ses impitoyables amis auraient été capables d'exiger encore davantage. Mais eussent-ils donc été si coupables? Ne savent-ils pas aussi depuis longtemps que *Talent oblige?*

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

De l'Allemagne à propos de la protection des œuvres littéraires et artistiques. — Travaux commandés aux frères Dantan. — M. Flandrin. — M. Fleury décoré par le roi de Prusse. — La guerre d'Orient à l'Exposition des Beaux-Arts. — La chapelle de la maison d'éducation fondée par l'impératrice. — Le retable d'Albert Durer. — Nouvelle promenade publique dans Paris. — Une vente prochaine d'autographes. — Une momie indienne. — Le palais de Westminster. — Le palais Farnèse et Saint-Augustin de Parme. — Découvertes de M. Victor Place. — Reproduction d'une ancienne peinture offerte au pape. — Don de la collection de Manfrin à la ville de Venise. — Réparation de la cathédrale de Mayence. — Un carton de M. Cornélius. — Monument de Christophe Colomb. — Nécrologie.

On s'occupe beaucoup, en ce moment, en Allemagne, des traités que le gouvernement de S. M. l'Empereur est dans l'intention de conclure avec tous les Etats qui n'ont pas encore abouti à un semblable résultat, pour la protection internationale des droits des auteurs et éditeurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques.

Par décision du ministère d'Etat, M. Dantan aîné est chargé d'exécuter en marbre, pour les galeries de Versailles, le buste du général Perrin de Jonquière, et M. Dantan jeune, celui du général de Marolles, deux vaillants soldats restés sur les champs de bataille de la Crimée. Nous sommes toujours heureux d'avoir à constater les faveurs accordées à ceux que leur talent en rend si dignes; et certes nul, plus que les deux Dantan, ne mérite cette haute marque de confiance et d'estime.

M. Flandrin, membre de l'Institut, a été nommé par l'Académie des Beaux-Arts, professeur de peinture à l'Ecole impériale des Beaux-Arts, en remplacement de Paul Delaroche.

Le roi de Prusse vient de conférer l'ordre du Mérite à M. Fleury, peintre d'histoire.

La guerre d'Orient doit occuper une place importante à la prochaine exposition des Beaux-Arts. M. Horace Vernet nous développera les péripéties de la bataille de l'Alma; M. Gustave Doré nous fera assister à la terrible affaire d'Inkermann, et M. Yvon prendra Malakoff du bout de son pinceau.

La maison d'éducation pour trois cents jeunes ouvrières, fondée par S. M. l'Impératrice à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, est aujourd'hui complétement terminée. Au centre de l'établissement s'élève une chapelle, à l'embellissement de laquelle MM. Barrias, Lechesne, Calmels, Nanteuil et Seurre aîné, ont prêté le concours de leur talent. M. Barrias a représenté dans la demi-coupole du chœur de cette chapelle, S. M. l'Impératrice mettant ses jeunes pupilles sous la protection de la Vierge; M. Lechesne a sculpté en bois les quatre stations; M. Calmels a sculpté en pierre saint Eugène et saint Napoléon; M. Nanteuil, les trois vertus théologales; enfin, le porche de la porte principale est surmonté de la Vierge avec l'Enfant Jésus, par M. Seurre aîné.

On annonce pour le 5 mars prochain, la vente du beau retable d'Albert Durer. Cet objet d'art, en bois sculpté, unique dans son genre, mérite l'attention par ses 43 figures de l'adoration des rois mages, dont pas une ne se ressemble.

Il est question de faire disparaître les constructions qui se trouvent sur le quai des Orfèvres et dans la rue de la Ste-Chapelle. Cette mesure aurait pour résultat l'établissement d'une promenade publique qui serait continuée jusqu'à Notre-Dame. Il est aussi toujours question de la suppression des bâtiments de l'Hôtel-Dieu, situés sur la rivière. La reconstruction des nouveaux bâtiments aurait lieu sur l'espace de terrain compris entre les rues du Cloître-Notre-Dame, d'Arcole et le quai Napoléon.

Une vente d'autographes, dont le catalogue est des plus intéressants, aura lieu le 19 février, à sept heures du soir, et les jours suivants, à la maison Silvestre, rue des Bons-Enfants, n° 28. On y trouvera un grand nombre de lettres d'artistes vivants ou morts, peintres, sculpteurs, architectes, acteurs français, anglais, allemands, italiens. Nous citerons au hasard, parmi les femmes : Mesdames Alboni, Mars, Brohan, Desbordes-Valmore, Fanny Essler, Lebrun-Vigée, Rachel, etc.; parmi les acteurs : Kean, Kemble, Knowles et Macready; parmi les compositeurs : Bach, Cherubini, Meyerbeer, Berlioz, Crescentini, Donizetti, Monpou, etc. Il y a aussi une riche collection des écrits de Visconti, Fontaine, Lebas, comme architectes; de Pradier, comme sculpteur; d'Alfred de Dreux, Landseer, Abel de Pujol, Heim, Robert Lefèvre, Carle Vernet, Ducornet, le peintre sans bras. Il y a entre autres une lettre très-curieuse de Talma répondant à des observations sur son jeu, dans le rôle d'Achille, dans *Iphigénie en Aulide*. On y remarque, en outre, de nombreux manuscrits de Buffon, de Piron, de Balzac (*les Ressources de Quinola*), d'Alphonse Karr, de Léon Golzan, de Georges Sand (une feuille d'épreuve corrigée avec le bon à tirer de son roman, *le Péché de M. Antoine*), etc. L'historien y trouvera aussi plusieurs documents importants, entre autres, un document inédit qui honore infiniment Louis XVI; ce sont des lettres qui créent en faveur du baron d'Assas, de ses deux fils, et de ses héritiers, une pension perpétuelle de mille livres. Cette pièce est datée du 8 octobre 1777, et enregistrée le 21 mars 1778, c'est-à-dire dix-huit ans après le glorieux fait qui la motivait. Enfin, pour terminer par une pièce qui intéresse plus directement l'histoire des beaux-arts, nous indiquerons les *nouveaux règlements que présentent les directeurs, corps et communautés de l'Académie de Saint-Luc*, des arts, de peinture, sculpture, gravure, dorure, marbrerie, dessins lavés et coloriés, etc.; 25 gr. pag. in-folio.

Le capitaine J.-B Hayaert, de retour d'un voyage dans les mers du Sud, vient de faire don au musée du Havre, d'une momie indienne, appartenant à la famille des Péruviens avant la découverte du Pérou par les Espagnols, et datant de plus de trois siècles. A la momie sont joints les divers ustensiles consacrés dans les inhumations des anciennes peuplades indiennes.

La décoration intérieure du Palais de Westminster avance rapidement sous la direction de l'architecte Barry. Ce majestueux édifice présente dans plusieurs de ses parties un caractère vraiment grandiose; on cite surtout l'entrée principale et le nouvel escalier qui conduit à la chambre des Pairs. Les premiers peintres du pays ont reproduit dans des peintures à fresque et à l'huile les principaux événements de l'histoire des Trois-Royaumes, et les statuaires les plus habiles ont orné les salles des statues des rois et des grands hommes d'État et de guerre. Dans la chambre dite du Prince, entre la chambre des lords et la galerie royale, on voit un groupe en marbre de la reine, par Gibson. La reine, en marbre de Carrare, avec de riches ornements or et couleur, est sur un piédestal élevé; au bas de ce piédestal est, à droite, une statue colossale de la Justice, et, à gauche, une statue de même grandeur de la Douceur. La principale tour du palais, la tour Victoria, est achevée dans toute sa magnificence; la puissante cloche qu'elle doit contenir sera bientôt mise en place. Dans l'intérieur du palais, le comfort s'unit à la magnificence, et tout, jusque dans les plus petits détails, est rigoureusement exécuté dans le style gothique du quinzième siècle.

Nous éprouvons une véritable satisfaction à annoncer la restauration prochaine du palais Farnèse, un des monuments les plus grandioses de l'art italien, ainsi que la réappropriation au culte de la magnifique église de Saint-Augustin de Parme.

Au nombre des magnifiques découvertes de M. Victor Place, en Assyrie, il faut mettre certaines inscriptions sur des bandes d'or, d'argent et de cuivre, et même sur un métal inconnu qui a presque l'apparence de l'ivoire. Ce métal a été soumis aux expériences de M. le duc de Luynes, que l'on sait si profondément versé dans tout ce qui a rapport à la science et à l'art du métallurgiste. M. Victor Place a rapporté de fort belles photographies, parmi lesquelles nous citerons celle qui représente les ruines du palais de Sémiramis.

Les commissaires de l'archéologie sacrée ont offert au pape une table circulaire en marbre contenant, dans un compartiment central octogone, une copie en marbres de diverses couleurs d'une ancienne peinture du *Bon pasteur*, découverte dans la voûte d'un cubiculum dans les catacombes de Saint-Calixte, près de la crypte du pape et martyr saint Cornélius.

Pendant son séjour à Venise, l'empereur d'Autriche avait acheté, à la célèbre collection Manfrin, un certain nombre de tableaux anciens qu'il destinait pour la galerie du Belvédère de Vienne; mais, sur les instances du marquis Salvatico, S. M. a consenti à ne pas en priver la ville de Venise, et ces tableaux trouveront leur place à l'Académie des Beaux-Arts.

Une société vient de se former à Mayence, sous la protection du grand-duc de Hesse, pour la réparation et l'embellissement de la cathédrale de Mayence. Cette cathédrale, commencée en 978, achevée en 1239, mais sans cesse retouchée depuis, est un mélange d'architectures romane, gothique, renaissance et pompadour. Il faut espérer qu'on se contentera de réparer et d'orner sans rien changer au style de ce curieux monument.

Cornélius vient de produire une nouvelle œuvre. Le carton de sa grande peinture murale destinée au Dôme de Berlin, et intitulé : *la Préparation au Jugement dernier*, est actuellement exposé à Dresde.

La municipalité de la Havane a voté l'érection d'un monument à Christophe Colomb. L'exécution de cette œuvre d'art sera, dit-on, commandée à Rome.

Nous annoncerons la mort de M. Kruger, peintre de la cour de Prusse, connu par d'excellents portraits et de grands tableaux à personnages : de l'abbé Luigi-Maria Berri, correspondant de l'Académie de la Crusca, conservateur de la bibliothèque Corsini; de M. Edouard Fitz-William, chef d'orchestre du théâtre de Haymarket; de M. A.-E. Moerman, paysagiste distingué de l'école de Gand; de M. Fourjon, professeur de peinture à Rennes, second grand prix de Rome.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 580.

Séance du 3 février 1857.

PRÉSIDENCE DE M. ROUGET.

L'assemblée apprend avec un bien vif regret l'indisposition de M. Delaire, et fait des vœux pour le prompt rétablissement de notre honorable président.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal, qui est adopté.

La correspondance comprend :

Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy.

Journal de la société impériale et centrale d'horticulture.

L'*Univers musical.*

Deux numéros du *Builder*.

Renvoyés à leurs rapporteurs ordinaires, MM. de Longperier et Moultat.

Appréciation philosophique et littéraire de la médecine dévoilée, de M. J.-P. Chevalier, pharmacien-chimiste, *à Amiens*, par Gustave Dorieux.

Valse pour piano, intitulée : *Henriette*, par M. Edmond d'Ingrande, renvoyée à l'examen de M. Martin d'Angers.

La correspondance étant terminée, on passe au scrutin pour la nomination d'un membre dans la section de littérature ; le candidat, M. Achille Duval, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé membre de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Vavin rend compte verbalement de l'examen qu'il a fait du recueil de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, qui ne renferme rien rentrant dans la spécialité des travaux de notre Société, et il conclut au dépôt aux Archives, du volume qui lui a été confié.

La Société apprend la mort de l'un de ses plus regrettabl s et regrettés collègues, M. Pierre Lacroix : à cette occasion, l'un des membres présents fait circuler des esquisses de MM. Pierre Lacroix et Dussauce, faites sur les panneaux préparés de M. Tolosa, pour lesquels il a reçu une récompense de la Société.

La vue de ces charmantes esquisses augmente encore le sentiment de regret que la Société éprouve, et fait sentir davantage toute l'étendue de la perte qu'elle vient de faire.

Pour faire diversion à ces sentiments pénibles, notre spirituel collègue, M. Martin d'Angers, veut bien lire une charmante pièce de vers qu'il a faite à l'occasion de son retour parmi nous, intitulée :

L'HOMME - HIRONDELLE.

Amis, vous m'accusez de noire ingratitude,
Vous me grondez bien fort d'abandonner l'étude,
Les combats innocents où vous luttez toujours,
De fuir le sanctuaire où s'écoulent vos jours ;
De suivre pour les champs ma passion fatale,
Et d'éteindre le feu que gardait la Vestale.
Que voulez-vous, amis ? Trop volage en mes goûts,
J'aime du changement les imprévus si doux.
Au retour du printemps, je me fais hirondelle,
Je m'envole avec joie où la nature est belle ;
Sa splendeur me séduit, et ses accents naïfs
Font goûter à mon âme un plaisir des plus vifs.
J'aime du rossignol la musique divine,
J'aime le doux parfum de la simple églantine,
Les jeux des campagnards, les refrains du berger,
Les tapis de gazon, et l'aspect d'un verger.
J'analyse les fleurs comme un vrai botaniste,
D'une rose nouvelle on me trouve à la piste ;
Je souris en voyant qu'un bouton va s'ouvrir,
La goutte de rosée, hélas ! me fait jouir !...

Reconnaissez du moins, qu'humblement je confesse
Et mes goûts primitifs et ma molle paresse.
Pourtant, à certain jour, me souvenant de vous,
Je m'arme contre moi d'un généreux courroux,
Et secouant bien fort mon sommeil léthargique,
Je crayonne avec force des vers, de la musique.
Vers l'instrument chéri des improvisateurs (1),
Je m'élance, et bientôt de nouvelles ardeurs
Echauffant mon cerveau, le miracle s'opère ;
Mes doigts n'ont pas vingt ans, ma voix se régénère.
Dans ces jours de transport l'art est encor mon dieu,
Et plus ne rêve alors au beau dalhia bleu !...

Alors, pour moi, les prés n'ont ni fleurs ni verdure,
Les bosquets, les jardins ont perdu leur parure !
Les chants du rossignol me semblent ennuyeux ;
Je soupire après vous, et j'accours en ces lieux,
Laissant à l'abandon mes volières nouvelles,
Petits oiseaux, perdrix, colombes, tourterelles,
Fleurs que je cultivais, arbres plantés par moi ;
J'abandonne l'Éden où je me croyais roi !...

Mon titre n'est pas faux, je suis l'*Homme-Hirondelle* ;
Tâchez, mes bons amis, de me couper une aile !...

M. Martin d'Angers annonce ensuite qu'il vient d'être reçu membre correspondant de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, dont M. de Barante (de l'Institut) est président, et donne lecture de la pièce de vers qui lui a valu cet honneur. Ce morceau, intitulé *Souvenirs de Gergovia*, dans lequel notre collègue traite d'une manière supérieure une page glorieuse de notre vieille histoire gauloise, trouvera place dans les travaux de la Société.

L'assemblée apprend aussi avec grand plaisir, que M. le docteur Colombe vient de recevoir une récompense de l'Académie pour son ouvrage sur les accouchements.

(1) Le piano.

Mademoiselle Lecran, membre de la Société, s'est fait remarquer à l'Exposition des Amis des Arts de Lyon, par deux charmants tableaux pleins de grâce et de fraîcheur : *la Prière* et *un Enfant avec son chien*, nos 339 et 340 du catalogue.

Nous attendons notre jeune collègue, à la prochaine Exposition de Paris.

M. Gendré dépose sur le bureau des circulaires relatives à l'établissement artistique qu'il dirige de concert avec M. Henri Willems, littérateur et lithographe.

Le secrétaire-général,
HENRI DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 17 février 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapport de la Commission nommée pour examiner le Mémoire de M. le Dr Jacquart sur la mensuration de l'angle facial. Rapport de MM. Mirault et Corplet, sur l'ouvrage de M. Jules Labarte, ayant pour titre : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge.* Rapport de M. Martin d'Angers, sur la valse intitulée *Henriette*, de M. d'Ingrande. Communication de divers travaux d'art, par M. Gendré. Questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

LES VERRIÈRES DE PAUL JOURDY A SAINTE-CLOTILDE.
SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

Nous avons rendu justice au mérite des verrières dues au talent de M. Galimard ; examinons maintenant l'œuvre de feu Jourdy.

Cet artiste, dont le nom est au bas de plus d'un excellent tableau, a adopté, comme M. Galimard, un ordre chronologique commençant au troisième siècle, pour finir au sixième siècle, depuis *saint Victor de Marseille* jusqu'à la recluse *sainte Monégonde*. Jourdy a réuni dans la première fenêtre *saint Victor* et *sainte Agathe*. La figure du saint soldat n'était peut-être pas un choix très-heureux au point de vue des vitraux, et cela, à cause de son armure ; *sainte Agathe*, au contraire, est une figure charmante. Cette vierge, qui fut martyrisée à Catane, a bien le caractère religieux. C'est une des figures les plus réussies, et qui fait honneur à Paul Jourdy.

Dans la seconde fenêtre, on voit *saint Paul*, ermite, qui passa, comme on sait, de beaucoup l'âge ordinaire des hommes, puisqu'il mourut à cent treize ans. Cette figure est vêtue d'un costume peu favorable à l'effet des vitraux.

Sainte Christine ne mérite que des éloges : ampleur, richesse, abondance, toutes ces qualités, unies à un grand sentiment, placent cette figure de martyre au nombre des meilleures du maître.

Saint Donatien et *sainte Ursule* occupent la troisième fenêtre. Le costume épiscopal de l'évêque de Reims était une heureuse occasion d'employer toutes les ressources de la couleur. Aussi cet évêque est-il harmonieux et d'un ton puissant. *Sainte Ursule*, vierge et martyre, fait une heureuse opposition à la figure de Donatien.

Dans la quatrième fenêtre, nous remarquons *saint Léon*, pape, qui fut surnommé le Grand, et qui conclut la paix avec Attila, roi des Huns. Le costume pontifical a fourni de grandes ressources à l'artiste, de même que la figure de *saint Grégoire-le-Grand* avait été pour M. Galimard une heureuse occasion de réunir toutes les beautés et toutes les difficultés de l'art du verrier.

Sainte Pulchérie, impératrice, complète cette fenêtre et mérite également nos éloges.

Dans la fenêtre qui suit, *saint Médard*, évêque de Noyon, apparaît dans une attitude pleine de dignité. Le costume épiscopal amène une heureuse combinaison de lignes sévères et de tons harmonieux.

Sainte Monégonde est la dernière figure de cette série de pieux personnages. Ici, nous regrettons d'être obligés de signaler la pauvreté des couleurs des vêtements de cette recluse de Tours. Ce triste costume est peut-être très-exact au point de vue historique, mais il est d'un malheureux effet dans cette verrière qu'il dépare.

Ainsi que M. Galimard, M. Jourdy est l'auteur des cartons de ces vitraux seulement ; leur exécution est sortie des fabriques de MM. Lusson, Bourdon et Ce. Aussi, ces vitraux méritent-ils les mêmes éloges et les mêmes reproches que ceux que nous adressions au bas-côté qui fait pendant à celui dont nous nous occupons. Comme toujours, les têtes laissent à désirer dans les mains d'ouvriers inhabiles. Les chairs rappellent le travail fastidieux de la porcelaine, et présentent un travail gêné, étroit et triste, qui donne à ces figures de bienheureux l'aspect de gens désolés d'entrer dans le royaume de Dieu.

L'ornementation est d'un meilleur *faire*, les draperies sont quelquefois d'une assez bonne exécution, sans cependant rappeler assez l'art ample et grand des maîtres passés.

Sans vouloir adresser le moindre reproche à Paul Jourdy, qui a produit d'excellents tableaux au point de vue du sentiment et de l'expression, nous dirons cependant qu'il a peut-être traité ses figures religieuses un peu trop dans le style portrait. Et cette tendance, qui pourrait être une qualité dans un tableau, ne mérite point nos en-

couragements au point de vue de l'art monumental et religieux. Toutefois, ceci est plutôt une remarque qu'une critique, surtout lorsqu'il s'agit d'un artiste de talent qui pouvait être embarrassé par la nouveauté de l'épreuve, car les vitraux de Paul Jourdy sont les premiers et les seuls qui soient sortis de son crayon.

Pour compléter l'historique de ces verrières, nous terminerons en disant que Paul Jourdy, comme M. Galimard, a choisi ses modèles parmi la haute société ou dans sa famille. Sainte Pulchérie retrace les traits de Mme veuve Jourdy, et l'expression angélique de sainte Ursule est tout simplement le portrait de la belle-fille de l'auteur.

GENDRÉ.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(237e séance. 10e année.)

Séance du 6 *février* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la dernière séance. Plusieurs rectifications sont demandées; elles sont adoptées par le Comité.

Il est fait hommage : 1° par M. Warrot, de la musique d'une cantate qu'il a composée à l'occasion de la fête donnée au Jardin d'Hiver par le Comité central des Artistes, et dont les paroles sont dues à madame Mélanie Waldor;

2° De l'exemplaire d'une valse pour piano, par M. Edmond d'Ingrande;

3° D'une brochure de M. Depping ayant pour titre : *Madame Ida Pfeiffer, ses voyages et ses aventures;*

4° D'un livret du salon de 1837;

5° De deux numéros de l'*Europe artiste*;

6° De plusieurs exemplaires des statuts de la *Société Universelle de la littérature, des sciences et des arts*, dont il sera parlé plus loin;

7° Du catalogue des tableaux de M. le baron Regnault, peintre d'histoire.

Le Comité adresse des remercîments aux donateurs de ces différentes œuvres et publications et en ordonne le dépôt à ses archives.

Enfin, M. le président donne à ses collègues communication d'une lettre de M. Dorlanges, membre du Comité, et qui, contenant des extraits du journal algérien *la Colonisation*, rend compte de la réception faite, en Algérie, par les sociétés littéraires, artistiques et scientifiques, à M. le baron Taylor. L'auteur de la lettre exprime chaleureusement la satisfaction que lui ferait éprouver l'heureuse union entre les membres séparés de la grande famille des littérateurs, des artistes et des savants. — La lettre de notre collègue Dorlanges sera déposée aux archives du Comité.

M. le président procède à l'installation de M. Delahaye, sculpteur, élu membre du Comité dans la précédente séance. Il adresse au récipiendaire quelques paroles dans lesquelles il exprime la satisfaction qu'éprouve le Comité de voir chaque jour son nombre croître en lumières et en talents; il réclame de M. Delahaye un concours actif et persévérant.

M. Bellier de la Chavignerie lit un rapport sur l'état des archives du Comité central des artistes, au 1er janvier 1857. En votant de nouveaux remercîments à son honorable archiviste, le Comité ordonne le dépôt à ses archives de ce remarquable rapport, et, sur la demande de M. Bellier de la Chavignerie, une commission est nommée pour constater l'état des archives. Elle est composée de MM. Valat, Auvray, Rey, Minet et Schaal.

M. Al. Pauly lit une notice nécrologique sur M. Paul Jourdy, peintre d'histoire et ancien président du Comité central des artistes. Par l'organe de son président, le Comité applaudit à cette nouvelle production de M. Al. Pauly, qui se fait remarquer, comme les précédentes, par le double mérite du littérateur et du biographe; il en ordonne la publication et le dépôt à ses archives.

Lecture d'un rapport de la commission permanente sur le *Manuel des crèches*, illustré de dessins de M. E. Renard. Ce rapport sera inséré dans la REVUE DES BEAUX-ARTS, organe officiel du Comité.

M. Bellier de la Chavignerie lit un nouveau rapport sur la réduction du tableau « *les Funérailles de Marceau* », de Bouchot, par M. Moulinet, de Chartres. M. de la Chavignerie fait remarquer que ce n'est pas — comme le dit le procès-verbal de la dernière séance — à cause de son indisposition, que la commission Moulinet a été convoquée chez lui, mais parce qu'elle y avait été convoquée dès l'origine.

Le Comité charge son président d'écrire officiellement à M. le comte de Nieuwerkerke, directeur-général des Musées, intendant des Beaux-Arts, de faire un nouvel appel à sa sollicitude pour les artistes et de solliciter sa bienveillance pour faire admettre M. Moulinet dans l'atelier d'un de MM. les peintres, membres de l'Institut.

Le Comité décide, en outre, qu'ampliation de cette décision sera transmise à la Société archéologique d'Eure-et-Loir, et qu'y sera annexée une copie du rapport de M. Bellier de la Chavignerie.

M. L. Schaal dépose sur le bureau le rapport qu'il a été chargé de faire concernant l'Exposition du Palais-Royal, résultat de l'expédition artistique et scientifique dirigée par le prince

Napoléon ; il présente de plus au Comité les travaux spéciaux de ses collaborateurs, MM. Lescuyer, ancien officier de marine, et Poortmann, ancien chef des travaux zoologiques du Musée d'histoire naturelle de Lyon.

M. Lescuyer demande la mise en discussion de la proposition de notre collègue Lazerges, concernant l'établissement d'une caisse de prêts et recours.

M. le président, après avoir rappelé à M. Lescuyer que cette proposition est encore à l'étude dans le sein du conseil d'administration, demande à notre honorable collègue qu'il veuille bien consentir à renouveler sa proposition lorsque la commission de rédaction, complétée par un membre de chaque section du Comité, appelés par le président de cette commission, aura fait son rapport sur les statuts de la *Société universelle de la littérature, des sciences et des arts*, dont il est fait mention plus haut.

M. Lescuyer veut bien consentir à cet ajournement.

On procède à l'élection de MM. Hiron, sculpteur ; Racinet père, dessinateur et gouacheur, et Racinet fils, lithographe et dessinateur sur bois. Ces trois candidats ayant obtenu l'unanimité des membres présents, sont proclamés, par le président, membres du Comité central des artistes.

M. L. Schaal prie le président de nommer une commission pour aller visiter, dans les ateliers de M. Jeanselme, les appartements d'un yacht, construit pour l'empereur du Brésil, d'après les dessins de M. Lanneau. Cette commission est composée de MM. Schaal et Stecher.

M. Marcelin lit une intéressante notice sur le musée du Vatican, la chapelle Sixtine et les tapisseries de Raphaël. L'intérêt provoqué par l'auteur de cette notice l'engage à donner au Comité la communication d'autres écrits sur l'Italie et la Sicile.

La séance est levée à dix heures.

Louis SCHAAL,
Secrétaire-adjoint.

Ordre du jour de la séance du 20 février.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Réception de trois candidats récemment élus. — Rapport de M. L. Schaal sur les peintures de M. Jourdy. — Rapport de M. de Tanouarn sur trois volumes de M. Bouniol. — Propositions et élections de candidats. — Propositions diverses. — Nomination de commissions.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre du Gymnase : *la Question d'argent*, par M. Alexandre Dumas fils. — Théatre du Palais-Royal : *un Homme qui a vécu*, par MM. Dumanoir et Lafarge. — Théatre des Variétés : *les Lanciers*. — Théatre de l'Ambigu-Comique : *la Route de Brest*, par MM. Brisebarre et Nus. — Odéon : *les Gens de Théâtre*, *le Tasse à Sorrente*.

M. Alexandre Dumas fils est né sous une étoile fortunée, comme les gens qui naissent millionnaires ; il est né avec l'esprit de son père et l'instinct dramatique ; la Muse du théâtre, appelée à son baptême comme une fée bienfaisante, l'a doué, dès son berceau, de toutes sortes d'avantages : le choix des sujets, la peinture des caractères, la facilité de l'expression, constituent son talent agréable et suffisamment observateur pour saisir le côté des mœurs qui doit plaire à la société de son temps. Sans être aussi ingénieux que M. Scribe, il a plus de franchise ; il prend moins de ménagements avec son public, il accuse plus vigoureusement son sujet. Tout lui a réussi jusqu'à ce jour : la *Dame aux Camélias*, *Diane de Lys*, *le Demi-Monde* ; il a eu de magnifiques succès. La *Question d'argent* continuera cette série de triomphes, et sera pour le Gymnase, nous n'en doutons pas, une véritable question d'argent.

M. Alexandre Dumas fils, il faut le dire, avait jusqu'à présent cherché sa réussite dans un *réalisme*, le mot est consacré, qui offrait à la curiosité publique l'attrait que la peinture des mauvaises mœurs ne manque jamais d'exciter ; les plus honnêtes gens ne détestent pas trop le scandale qui ne peut les atteindre ; ils s'aventurent volontiers à regarder au fond des passions les plus désordonnées, et quand le tableau en est présenté avec art, ils accourent en foule au spectacle d'un monde dans lequel ils rougiraient de mettre les pieds. On dirait que le vice a plus de charme que la vertu ; — la pièce vertueuse, en effet, lutte presque toujours contre l'ennui. C'était l'écueil que M. Alexandre Dumas fils avait à éviter dans son nouvel ouvrage destiné à recevoir le prix Monthyon.

La pièce est donc très-morale ; l'auteur a voulu démontrer que l'argent ne fait pas la considération, et que l'honneur est au-dessus de la richesse. Cette maxime n'est pas nouvelle, mais elle est de celles qui font les comédies et qu'il est bon de remettre de temps en temps sous les yeux. M. Alexandre Dumas fils l'a fait avec bonheur; il a pris, dans le monde où nous vivons, une noble jeune fille, à la porte de laquelle la misère est venue frapper, mais sans abattre sa force et son courage, sans altérer sa candeur, sans abaisser son âme élevée ; il l'a mise en présence d'un homme d'argent, mais dont l'argent a été quelque peu mal acquis, et qui n'est pas scrupuleux par excellence. Cette jeune fille, vaincue à demi par la pauvreté, afin de procurer à la vieillesse honorable de son père quelques instants de repos, consent à épouser l'opulent agioteur; mais les conditions du contrat, dans lesquelles, sous prétexte d'offrir en dot un million à sa fiancée, le spéculateur se réserve ce million en cas de faillite ; ces conditions sont de telle nature, que la probité de la jeune fille se révolte. Elle rompt tout commerce avec le futur, et, par bonheur pour elle, un honnête homme est là pour la récompenser de sa belle action.

Voilà, dépouillé de tout le prestige de la scène et des accessoires que l'habileté de l'auteur y a joints, la

simple intrigue sur laquelle repose la pièce de la *Question d'argent*. Le spéculateur se nomme Jean Giraud, il est le fils d'un jardinier ; ce n'est pas sa naissance qu'on lui reproche, ce sont les moyens qui lui ont servi pour arriver à la fortune et ceux qu'il emploie pour se maintenir dans le rang qu'il occupe. La jeune personne s'appelle Elisa de Roncourt, elle est fille d'un vieil officier ruiné, non par ses propres dettes, mais par celles de son frère qu'il a payées. Autour d'eux, on voit un brave garçon, René, qui sait suffire à ses besoins avec trois mille francs de rente. C'est le philosophe de la pièce, le raisonneur de nos vieilles comédies ; on voit aussi une comtesse assez légère et peu habituée à calculer, dont l'immense fortune est tourmentée par d'incessants embarras ; un bourgeois enrichi qui veut s'enrichir encore, mais avec timidité ; une bourgeoise dévouée aux soins de son ménage ; une blonde enfant dont le cœur commence à parler, mais capable de sacrifier son affection naissante à un sentiment généreux ; enfin, un industriel honnête persuadé qu'on peut rencontrer la fortune dans des opérations utiles et non dans les hasards du jeu. De tous ces éléments, M. Alexandre Dumas fils a tiré une pièce intéressante ; elle manque un peu de vivacité et donne dans la tirade, défauts inévitables des pièces morales ; l'esprit ne s'y trouve pas toujours en situation, mais ces légères taches ne s'aperçoivent qu'avec le microscope de la critique. La représentation produit beaucoup d'effet.

Il faut rendre justice à la façon dont cette pièce est jouée : Lesueur offre un type excellent de l'homme dont l'intelligence est plus développée que l'éducation et qui apporte dans le monde des manières de parvenu ; il est comique sans tomber dans le grotesque. Mme Rose Chéri, dans un rôle qui n'est pas à sa hauteur et qu'elle élève à la sienne, déploie les qualités sympathiques et estimables qu'elle possède à un si haut degré : la décence, la modestie, l'honnêteté, sont les grâces qui embellissent le talent de Mme Rose Chéri. M. Dupuis est toujours très-spirituel, mais nous l'engageons à se méfier un peu du ton brusque et saccadé du parler bref qu'il affectionne ; on est obligé de prêter une trop grande attention à tout ce qu'il dit. Mlle Marquet, gracieuse et charmante femme, et Mlle Delaporte, une de nos plus aimables ingénues, concourent, avec Numa, Ferville, Landrol et Mme Lesueur, à la meilleure exécution.

Au théâtre du Palais-Royal, l'*Homme qui a vécu*, vivra ; la pièce est gaie, amusante. Ravel y représente un homme qui a mené un peu librement la vie de garçon, et qui, une fois marié, se rappelle tous les tours qu'il a joués aux maris de sa connaissance ; de là ses frayeurs. Il se croit bien malin, en état de se défendre, mais sa malice tourne contre lui : il va, comme on dit, chercher midi à quatorze heures ; il est trop subtil ; il voit des rivaux où il n'y en a pas, et ne voit pas le plus dangereux à côté de lui. MM. Dumanoir et Lafargue ont tiré de cette donnée comique une suite de scènes bouffonnes qui font vraiment plaisir.

Les Variétés ont mis en scène le quadrille des *Lanciers*, récemment importé d'Angleterre, et que l'on danse actuellement dans tous les salons où l'on danse ; ce quadrille, très-agréablement encadré, a été très-bien accueilli. Lassagne y fait briller toutes ses grâces naturelles et toute son élégance militaire, sous le nom de Pandore, nom illustré déjà par la chanson de M. Nadaud.

Le théâtre de l'Ambigu-Comique a eu quelques démêlés avec l'autorité gardienne de la morale publique, relativement à la *Route de Brest*. Le mélodrame présente souvent des tableaux plus propres à engendrer le crime qu'à le détruire : les Robert-Macaire, les Vautrin et les brigands de leur espèce ont trop d'esprit ; ils commettent des vols et des assassinats avec infiniment trop d'aisance et de gentillesse ; ils sont plaisants ; ils ont le mot pour rire ; ils n'inspirent pas l'horreur et le dégoût qu'ils doivent inspirer. Ce sont de trop aimables monstres sur lesquels la perversité de quelques spectateurs pourrait bien se régler. Cela s'est vu ; Lacenaire fréquentait le spectacle et se donnait des airs de bel esprit. Ce défaut a fait arrêter quelques jours la *Route de Brest* ; mais, après de salutaires coupures, la pièce a été rendue, et cette suspension n'a fait qu'augmenter le désir de la voir. Elle a été défendue ; donc, il faut y aller. L'axiome latin : *Ruit in vetitum nefas humana gens* aura toujours raison.

Il est fâcheux pour le théâtre de l'Odéon, que l'autorité n'ait pu suspendre pendant quelque jours les *Gens de théâtre* ; la pièce aurait eu besoin d'un coup de fouet, comme les toupies d'Allemagne, pour prolonger son existence : elle tombera malheureusement devant... je ne dirais pas l'indifférence, mais l'absence du public. Un homme de goût et d'esprit, M. de Belloi, a donné également à l'Odéon, sous le titre de : *Le Tasse à Sorrente*, une étude littéraire en vers croisés et bien faits, étude qui ajoutera à l'estime qu'on a pour l'auteur, mais qu'on aimera mieux lire qu'entendre.

Hippolyte LUCAS.

MÉLANGES.

15 Février 1857.

Dans sa séance du 4 février 1857, la Société impériale des antiquaires de France a pourvu à la nomination d'un membre titulaire en remplacement de M. l'abbé Arthur Martin, décédé. La Société a élu M. Noël des Vergers, correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

— La Société entomologique de France a procédé au renouvellement annuel de son bureau. Ont été nommés pour 1857, président : M. E. Bellier de la Chavignerie ; 1er vice-président : M. le docteur Boisduval ; 2e vice-président : M. Bigot ; secrétaire : M. E. Desmarets ; secrétaire-adjoint : M. H. Lucas ; trésorier : M. L. Buquet ; trésorier-adjoint : M. L. Fairmaire ; archiviste : M. Doués ; archiviste-adjoint : M. le docteur Signoret ; membres de la commission de publication : MM. Guérin-Méneville, le docteur Laboulbène, le comte de Mnisech, L. Reiche, Thomson.

— Le premier numéro de la *Revue de l'Art chrétien*, publié à Paris sous la direction de M. l'abbé Jules Corblet, vient de paraître. Ce nouveau recueil a pour but de populariser l'archéologie religieuse, de la rendre accessible à tous les lecteurs par la clarté de l'enseignement et par l'utile attrait de nombreuses gravures. Il doit également comprendre dans ses études les œuvres modernes d'architecture, de sculpture, de peinture, d'orfévrerie, etc., qui sont du domaine de l'art chrétien. — Une revue rédigée dans ce but par des hommes spéciaux et d'un talent reconnu, ne peut manquer d'être favorablement accueillie par les archéologues et les artistes, comme aussi par les hommes du monde qui ne veulent pas rester étrangers à l'histoire de l'art religieux. La *Revue de l'Art chrétien* paraît vers le 15 de chaque mois, par livraison de 48 pages, illustrées de gravures. Le prix de la souscription annuelle est de 12 francs. On s'abonne au bureau de la *Revue*, à la librairie de A. Pinguet, rue Bonaparte, 25, à Paris.

DE

L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

EN 1855.

SECONDE PARTIE.

Le seul endroit où il y ait quelques ouvrages d'art officiellement placés, dans New-York, est à City-Hall, le Palais de la Mairie. Cela se comprend, la commune est le Paris des États-Unis, souveraine avant l'État, et chaque Etat de l'Union a son genre de souveraineté avant d'avoir à répondre à la grande voix de la souveraineté nationale, qui, pour se faire écouter, a besoin d'une terrible extrémité. Dans le Palais de City-Hall, qui date de cent ans à peine et qu'il est question de reconstruire sur une échelle plus grande, il y a au premier étage trois salles longues communiquant entre elles, où sont placés deux portraits de George Washington, celui de Trumbull, qui était soldat, peintre et citoyen, en qui George Washington avait une telle confiance qu'il n'entreprenait jamais rien sans le consulter, et qu'il en est resté un proverbe américain très-populaire qui veut dire que ce qui serait approuvé par Jonathan Trumbull serait ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Avec ces deux portraits, dans cette galerie de City-Hall, se trouvent une douzaine d'autres grands portraits en pied, celui du secrétaire d'État Marcy, ceux de MM. Seward, de Fillmore, du commodore Perry et du général Scott, et autres hommes célèbres de l'État de New-York. Des portraits de différents maires de la cité; deux bustes, l'un en plâtre, c'est celui de H. Clay, l'autre en bronze de Webster; puis le plâtre de la statue de Jefferson qui a servi à fondre celle qui est placée à Washington. Dans une autre salle, et placé sur un trône, se trouve le fauteuil de George Washington, qui lui servit le jour où il signa l'acte d'indépendance des États-Unis. Tous ces ouvrages d'art, tous ces tableaux, qui peuvent bien être au nombre de soixante au moins, formeraient une galerie historique assez curieuse, si, au lieu d'être entassés pêle-mêle, ils étaient arrangés avec goût et avec ordre de dates. Cette simple visite au City-Hall donne un aperçu de l'état où se trouve l'art aux États-Unis. Il ne faut pas conclure de là que les Américains n'aiment pas l'art : ils l'aiment tout autant que les bottiers allemands ou que des marchands français et anglais. Il nous a semblé même qu'ils y prendraient plus de goût réel que ces derniers, parce que, chez eux, il y a plus de chaleur, plus de passion. Ils ne demanderaient pas mieux, il me semble, de charmer leurs loisirs au milieu d'une belle galerie de chefs-d'œuvre, au lieu d'aller s'endormir aux prêches de leurs pasteurs baptistes, anabaptistes, universaux, épiscopaux et *tutti quanti;* mais, pour en arriver là, il faudrait changer les coutumes, et c'est toujours difficile. Pour-

tant je ne crois pas qu'il y ait à en désespérer; le peuple américain a fait de si prodigieux travaux depuis soixante ans! Les villes sont fondées; il faudra les rendre plus agréables, les embellir, les orner, ces villes; alors il faudra bien, bon gré, mal gré, avoir recours aux Beaux-Arts, et d'une manière plus rationnelle.

Il suffirait d'un homme influent, ayant une grande popularité, pour changer la face de cette question plus grave, plus importante qu'on ne la suppose généralement; avec le vrai goût du grand art comme l'entendaient si bien les Grecs, de cet art qui, au lieu de s'enfouir, comme en Angleterre, dans le cabinet particulier d'un individu riche, se montrait sur la place publique pour instruire le peuple, apprendre à tous l'amour du beau par le vrai, glorifier les grandes actions et sanctifier le génie et la beauté.

C'est dans une république seule que l'art peut prendre sa grande physionomie, son véritable développement. En attendant, aux États-Unis, le mauvais esprit des vieilles sociétés européennes y souffle ses impuretés. Là, au moins, à l'aide de la liberté, la monstrueuse stupidité moderne se montre dans toute sa laideur dans la maison-affiche de Barnum, qui est la chose la plus visible à New-York; ornées de peintures plus épouvantables que grotesques à l'extérieur, elles attirent encore les regards de l'étranger qui débarque comme les tableaux de la femme forte à une foire de village, elles s'y comptent par centaines. Les quelques hommes distingués qui ont pris le temps d'étudier tant soit peu les Beaux-Arts, qui ont voyagé en Italie, les femmes qui ont visité l'Europe, gémissent de cet état de choses; elles sont profondément blessées dans leur fierté de Romaines, de la mère des Gracques, ces stoïques patriciennes; car, aux États-Unis, il y a plus de la barbarie romaine qu'on ne pense. L'art, dans sa tendresse, se brise contre l'airain de ces cœurs du vieux monde insulaire et britannique, imitateur des vieux Romains... Aussi l'artiste, éperdu dans cette société bardée de fer et d'or, préfère-t-il la vie du sauvage avec sa poésie, ses femmes vêtues de leurs parures naturelles, leurs charmants enfants si expressifs avec leurs beaux yeux noirs et leur teint bruni par le soleil, aux Yankees en habit noir, tous taillés sur le même patron, et aux affreuses carapaces de fer, de fil de laiton et de baleines, baptisées de l'affreux nom de *crinoline*, des dames américaines.

Invention tout américaine, toute moderne pour les Winterhalter, pour les peintres prussiens, anglo-saxon-normands dont le type existe même dans la ville de New-York. Car, dans cette galerie de portraits de City-Hall, il y en a de toutes les fabriques, depuis l'imitation de ces affreux portraits de l'école de Kinson Lagrénée et compagnie, jusqu'aux portraits des Reynolds et des Thomas Lawrence. Mais tout cela est ennuyeux à voir comme des copies, sans manquer jamais toutefois de cette habileté, de cette pratique de la main, si déplaisante à voir lorsque le sentiment manque absolument, lorsqu'il y a absence totale de cette sève naturelle, de ce fumet du cru si sensible à celui qui comprend l'art, et que l'on retrouve si complétement chez les peuples primitifs, dans les civilisations neuves qui ne se sont pas complétement effacées au contact de notre vieille, bien vieille, trop vieille société d'Europe, où tout est mensonge, afféterie et jargon, tout pour l'apparence, tout à la surface et rien au fond.

Dans ce milieu affairé, dans ce tourbillon commercial, l'artiste végète aux États-Unis; il y est plus malheureux, beaucoup plus malheureux qu'en Europe. J'ai vu quelques artistes à New-York; parmi eux plusieurs hommes de talent; ils s'y plaignent beaucoup. La vie, les logements surtout, y sont si coûteux, qu'ils gagnent à peine pour suffire à leurs dépenses journalières, obligés dans ce pays infernal, où l'or se dépense comme à Paris la monnaie de cuivre, d'avoir une certaine représentation. Des habits noirs pour tout

le monde, *même pour les maçons*... Et du linge toujours bien blanc, usage excellent, mais qui coûte fort cher aux États-Unis.

L'un de ces artistes, qui avait été chargé par le gouvernement fédéral d'un grand tableau pour être placé au Capitole, à Washington, vivait à New-York, au moment où je le rencontrai, du reliquat du produit d'une exhibition de son tableau, qu'il était allé faire lui-même dans toutes les principales villes de l'Union américaine. Quoique devenu célèbre en Amérique, il était sans la moindre commande, ni des particuliers, ni des villes, ni d'aucun des États. Quelques rares portraits l'empêchaient de mourir de faim, lui, sa femme et ses enfants.

La sculpture statuaire n'est pas plus encouragée à New-York. Un seul marbrier italiano-américain leur suffit; il entreprend les tombeaux du plus mauvais goût; ce sont ceux qui plaisent davantage : plus ils sont mauvais au point de vue de l'art, et plus ces affreuses monstruosités ont de succès.

J'ai vu quelques bons bustes pourtant, mais leurs auteurs restent inconnus. Il semble, je ne sais pourquoi, dans ce pays de la réclame industrielle et commerciale, que l on ait horreur de faire surgir de la foule une réputation d'artiste. Ainsi, à Washington, jamais on ne vous citera le nom de l'architecte qui, selon nous, abîme par ordre leur plus grand monument, le *Capitole*, tout en marbre blanc, et auquel il s'occupe d'ôter l'harmonie primitive qui était bonne, en y ajoutant une haute et lourde calotte de marbre imitée de notre Panthéon de Paris.

A ce sujet, j'ai eu occasion de faire à Washington une singulière réflexion : l'art, dans ce pays de liberté, y est mené militairement; c'est un officier, un ingénieur militaire, qui a la haute direction des travaux d'art au Capitole : l'architecte, ses bureaux, les peintres, les statuaires que l'on y occupe sont soumis à la loi despotique de cet officier, qui a carte blanche pour l'emploi de ses fonds annuels.

Voici comment cet officier procède, avec l'assentiment sans doute de son gouvernement. Il a l'architecte en chef et ses bureaux sous la main; puis, à Rome, il a un sculpteur très-médiocre, un M. Crowford, qui lui fait des modèles qui lui sont envoyés en plâtre, et qui sont exécutés sur place par des praticiens italiens dans un marbre blanc gris bleu très-dur, que l'on tire de l'État de Vermont. Honteux de voir profaner l'art d'une telle manière, un artiste statuaire qui a fait ses preuves en Europe dans l'art monumental, offrit son concours en se chargeant du modelé du second fronton : il lui fut répondu que l'on tenait à garder les grands travaux pour des sujets américains.

Cette réponse était digne de Rome. Mais en même temps que l'on disait cela, il n'y avait pour exécuter dans le marbre les sculptures du Capitole, que des ciseaux italiens ; bien plus, un vieux peintre italien peignait une coupole, où, avec un certain talent, il rapportait, de cette belle Ausonie, un faible écho des peintures de Raphaël et de Jules Romain de la Villa-Madame, aux environs de Rome. Et ces pauvres artistes italiens réfugiés de leur pays si charmant, se consolaient en me disant : « Au moins ici nous ne craignons plus ni les sbires, ni la police, ni les espions... Nous y sommes libres de mourir de douleur en travaillant!... »

Je ne sais pourquoi, mais l'officier directeur ne voulait pas entendre parler de M. Power, celui qui, parmi les statuaires américains, a montré pourtant le plus de talent, surtout dans quelques bustes, imitation un peu sèche et ronde des sculptures de notre sculpteur Houdon ; mais il est, il faut l'avouer, d'une grande faiblesse dans son groupe, si mal composé, si mal compris comme sculpture monumentale, placé à Washington en pendant de celui de M. Enough, si médiocre aussi. Là encore, je retrouve la preuve de ce que j'ai avancé depuis le commencement, c'est qu'il n'y a pas aux États-Unis la moindre trace d'un art sorti des entrailles de cette nation ; c'est toujours un art imité

d'un autre art; mais jamais l'impression ressentie de la nature reproduite par l'émotion d'un homme organisé, sensiblement organisé pour les Beaux-Arts.

La ville de Washington, baignée par son fleuve aux eaux jaunâtres et limoneuses, est un grand village où chaque maison a son petit jardin; la nouvelle ville, qui tend à se porter sur la portion la plus élevée du territoire, sera plus saine, sera plus salubre que l'ancienne ville qui était trop voisine de son fleuve, du Potomac aux eaux rougeâtres, mais elle sera longtemps à se bâtir; peut-être même ne sera-t-elle plus le siége du gouvernement fédéral. Malgré ses monuments de marbre blanc, elle sera très-probablement abandonnée comme capitale avant d'être finie de bâtir, n'étant plus placée au centre des États-Unis qui vont toujours s'agrandissant.

La Maison blanche, le Palais, l'habitation du Président des États-Unis, est située sur les bords du fleuve; la vue y est admirablement ménagée par un joli parc borné d'un côté par le fleuve. De l'autre, à l'instar des parcs anglais garnis d'une grille, se trouve la statue en bronze, par David (d'Angers), qui représente le grand démocrate Jefferson. Un square fait suite au parc, et dans ce square, placé en face de la maison du Président, du côté de la voie publique, se trouve la statue équestre du général Jackson saluant de son gros chapeau; elle est aussi ridicule que le modèle du fronton qui doit s'exécuter au Capitole; dans cette statue équestre comme dans le fronton, l'art, le goût manquent complétement. Il y a encore au Capitole, dont le plan, les dispositions de l'intérieur sont fort mal entendus, une grande salle rotonde à pans coupés : c'est là que sont placés les quelques tableaux très-curieux de l'histoire des États-Unis.

ANTOINE ETEX.

DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN.

Dans l'enseignement élémentaire du dessin, deux méthodes bien distinctes sont en présence : l'une consiste à faire commencer l'élève par l'étude du dessin d'après la ronde-bosse, l'autre pose pour principe élémentaire, au début de l'enseignement, la ligne droite d'où naît le trait carré, et suit le précepte de Léonard de Vinci qui veut que l'élève commence par copier des estampes de bons maîtres. De ces deux systèmes lequel est le plus rationnel ? à quelle méthode faut-il donner la préférence ? La question est encore à juger, *adhuc sub judice lis est*. Un des correspondants de la REVUE DES BEAUX-ARTS lui adresse, à ce sujet, quelques réflexions qui seront de nature à faire faire un pas à la question. Nous jugeons utile de les soumettre à l'appréciation de nos lecteurs. Voici ce que nous écrit notre correspondant :

« Rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus difficile à trouver qu'une bonne méthode de dessin. Cependant il ne manque pas de modèles; il y a des modèles de tout genre, de toutes les écoles et de tous les maîtres, mais exécutés sans principe, sans ordre, sans régularité. La dernière étude parue est quelquefois plus facile à copier qu'une des premières, par conséquent, pas de graduation pour l'élève, point de régularité dans la leçon, si le professeur n'a pas le bon sens de distribuer les modèles selon les capacités de ses élèves.

« Nonobstant ce défaut, nous ne pouvons nier le mérite de certains modèles en usage dans presque toutes les écoles de dessin; entre autres, les dessins de M. Jullien, de Paris, qui sont lithographiés avec un talent si supérieur, que nous croyons impossible de les dépasser jamais; mais ces dessins sont tellement achevés et d'une hachure si compliquée, que l'élève ne saurait les comprendre ni les imiter, et par cela même ces modèles perdent de leur mérite comme principe. Ce qu'il faut à l'enseignement, ce sont des dessins d'une conception simple, d'une hachure large, et basés sur des règles fixes et certaines.

« C'est pour atteindre ce but que M. Deweirdt commença, il y a une douzaine d'années, la publication d'une méthode, sous le titre : *Méthode générale de dessin, d'après les procédés de Fr. Ch. Deweirdt, peintre et professeur de dessin et de perspective à Bruxelles*. Cette méthode devait paraître en trois parties, savoir : la figure, la perspective et le paysage. La première partie est composée de quarante planches et à peu près autant de

pages de texte in-4°. La plupart de ces modèles sont en trait carré et commencent par les détails de la figure pour finir par la tête ombrée ; la seconde partie de cette méthode générale était à peine commencée, lorsque l'auteur mourut subitement, le 15 février 1855, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Ces dessins, publiés par la lithographie, ne forment à peine que la sixième partie des nombreuses études de ce maître, qui servirent ordinairement pour modèles à ses élèves. Sa méthode est donc le fruit de longues années d'études et d'expérience. Voici comment il y parle de lui-même : « Quand je me vouai à l'enseignement, « je me demandai quels seraient les meilleurs et « les plus infaillibles moyens pour parvenir à sai- « sir et à rendre la nature, grand objet du dessin, « ainsi que les connaissances indispensables qu'il « fallait posséder à cet effet. J'avais commencé « mon éducation d'artiste comme chacun de « nous, c'est-à-dire dans le plus grand désor- « dre ; mais, comme j'en avais rencontré et subi « tous les inconvénients, je songeai à les épar- « gner aux autres, en mettant à profit les études « que je ne cessais de faire sur la matière. Je « partis donc du plus haut point, et, toujours en « descendant, j'arrivai aux principes. C'est ainsi « que, pour bien faire, je jugeai qu'il fallait com- « mencer par la ligne droite, d'où naîtrait le trait « carré, lequel servirait à tracer la ligne méplate « et à démontrer que la ligne ronde n'existe pas « dans la nature ; puis, suivrait la couleur de la « ligne, démontrée également, et prouvant à l'é- « vidence qu'on ne peut rendre cette ligne par « un trait d'une seule couleur, *opaque et noir*, « comme on l'a maladroitement voulu jusqu'ici. « De là, je passai à la masse générale et particu- « lière de l'objet, c'est-à-dire à la manière de sai- « sir cette masse et de la placer convenablement ; « puis, aux jours et aux ombres ; ces derniers « comprenant nécessairement l'indication des « plans, etc. Il devait résulter de cette manière « de procéder, à laquelle était joint un cours de « dessin géométrique et de perspective, afin d'ac- « célérer la justesse de la vue, que la moitié du « chemin serait faite pour l'élève au moment de « passer à la nature, puisqu'il aurait acquis de la « théorie, une pratique raisonnée, et conséquem- « ment se trouverait dans les meilleures disposi- « tions pour continuer ses études avec fruit ; ce « dont l'expérience prouvera la réalité. »

« Comme on le voit, M. Deweirdt suivait la méthode de Léonard de Vinci, qui consiste à commencer l'étude du dessin en copiant quelques estampes de bons maîtres et non en commençant directement d'après la ronde-bosse, ainsi que l'a voulu si illogiquement M. Alexandre Dupuis, auteur d'une méthode composée de bustes et autres corps en relief, et accompagnée d'une petite brochure intitulée : *De l'Enseignement du dessin sous le point de vue industriel*, par Alexandre Dupuis, professeur au collége de Saint-Louis, Paris, 1836, dans laquelle il attaque vivement tous les systèmes existants pour ne faire prévaloir que son système d'apprendre le dessin d'après les corps en relief.

« M. Dupuis, de même que M. Deweirdt, prend le trait carré pour base de l'enseignement ; ce système, qui est fondé sur la nature antique, est bien le meilleur qu'on pût imaginer, pour parvenir à rendre ce qu'on appelle les différents plans de la figure humaine, ainsi que les points de raccordement des attaches, etc. Mais le savant professeur de Saint-Louis se trompe dans l'application de ce système ; sa méthode est excellente pour celui qui veut étudier l'antique ; mais avant d'en arriver là, il faut former l'œil et la main de l'élève, et lui montrer comment et par quelle ligne se reproduit telle ou telle forme ; c'est ce qu'il ne peut apprendre sur des modèles en ronde-bosse, mais bien d'après des dessins faits exprès. Nous savons fort bien qu'ordinairement on tient les élèves trop longtemps à copier des estampes, mais c'est là un abus, et l'abus ne prouve pas que le système soit entièrement mauvais.

« Par suite de son système de ronde-bosse, M. Dupuis se trouve forcé de vanter l'estompe et de rejeter la hachure, manière usitée dans les estampes ; mais l'estompe n'étant bonne que pour les peintres, comment formerait-il des graveurs et des dessinateurs pour les fabricants ? lui qui voudrait étendre l'enseignement du dessin à toutes les industries et qui a inventé sa méthode dans l'intention de combler cette lacune.

« Malgré ses défauts, la méthode Dupuis a joui d'un certain succès, plus ou moins mérité, mais on ne continue pas moins de suivre l'ancien système. M. Dupuis a de grandes idées relativement au professorat et à l'enseignement de l'art du dessin, c'est ce qui le rend supérieur aux autres méthodistes distingués, même à Math. Van Brée, le célèbre professeur d'Anvers, qui a publié des modèles encore très-estimés en Belgique ; mais ses meilleures œuvres sont les élèves qu'il a formés et qui sont aujourd'hui la gloire de leur pays. Nous avons vu dans le temps des modèles de dessin qui n'étaient pas sans un certain mérite, c'étaient les études de M. Châtillon, professeur à l'École de Saint-Cyr ; mais tous ces auteurs ont divagué sur les principes élémentaires ; aucun d'eux n'a réuni dans un ensemble plus normal tous les éléments nécessaires à l'enseignement de

cet art que M. Deweirdt l'a fait; il est à regretter que tous ses dessins n'aient pas été publiés. »

Louis VAN PÉTEGHEM.

Bruxelles, février 1857.

VENTES PUBLIQUES.

TABLEAUX PROVENANT DE LA GALERIE DU CARDINAL FESCH. — VENTE DE FEU ESBRAT. — M. TROYON. — VENTES D'ARMAGNAC ET D'ALPHONSE GIROUX. — UNE BAIGNEUSE, PAR G. COURBET. — TRAVAUX DE L'UNION DES ARTS.

Voilà enfin une vente de tableaux sortant de la catégorie des exhibitions plus ou moins ordinaires et extraordinaires, qui se succèdent avec une rapidité vraiment effrayante à l'hôtel de la rue Drouot. Nous voulons parler des tableaux provenant en grande majorité de la galerie du cardinal Fesch, qui ont été mis aux enchères le 12 février dernier. Ces œuvres, pour la plupart, étaient de vieilles connaissances exposées jadis à la salle Lebrun, occupée alors par M. Georges, qui en avait fait l'acquisition à Rome pour le compte d'un riche capitaliste de Rouen. Un amateur sérieux aurait probablement tenu à honneur de conserver les plus importants; mais un spéculateur, si opulent qu'il soit, s'appelât-il Rothschild, Mirès ou Péreire, veut toujours arriver à une solution; il ne dit pas, comme le trappiste : « Frère, il faut mourir! » mais bien : « Frère, il faut liquider! » Cette opération nous paraît avoir assez bien réussi, si l'on en juge par le chiffre officiel des enchères, qui a atteint 112,000 fr.

Voici les noms des principaux tableaux avec leur prix : Backuysen, *Marine* d'un bel effet, 3,800 fr. — Van Dick, *Résurrection du Christ*, très-belle page pleine de sentiment et de poésie religieuse, 6,800 francs, à M. Davin, dont le bon goût est assez connu. — Van Huysum, *Fleurs et fruits*, d'un grand charme d'exécution et chauds de tons, 8,000 francs. — Peters Neefs, *Intérieur d'église*, œuvre remarquable qui a été donnée pour 1,200 fr. — L'*Amateur dans son cabinet*, de Gaspard Netscher, qui a atteint 5,950 fr., n'était relativement guère plus cher; si le sujet eût été une femme, il se serait vendu le double. — L'*Atelier*, d'Adrien Van Ostade, n'a pu dépasser 2,851 francs. Le beau *Paysage* de Pynacker, un des meilleurs tableaux de la collection, incontestablement, s'est vendu 6,110 francs; c'est une œuvre d'un grand charme et étincelante d'exécution. L'*Ensevelissement du Christ*, de Roger de Bruges, ne s'est vendu que 330 francs; ce prix est bien peu en harmonie avec le mérite de ce tableau qui, transplanté en Belgique, triplera et au delà son argent. — Le *Paysage* de J. Ruysdaël, œuvre vraie, sinon des plus agréables, de ce maître, a été adjugé à 7,700 francs. — La *Soirée chez Téniers*, par Téniers, a soulevé bien des critiques et trouvé bien des incrédules; aussi a-t-on été assez étonné de lui voir trouver un acquéreur sérieux à 5,200 francs.

L'école italienne n'a pas été moins bien partagée; le *Baptême de Jésus*, grande composition de l'Albane, blonde et claire, s'est vendue 2,900 francs. La *Fuite en Égypte*, ravissante page du maître, l'un des joyaux de la collection, a atteint 4,500 francs. Il n'est pas jusqu'à la trop grande scène de Caredone, l'*Adoration de la Vierge*, qui n'ait trouvé un marchand à 1,820 francs. — La *Vierge et Jésus*, de Perino del Vaga, a atteint 2,900 francs. Enfin, le tableau d'*Hérodiade recevant la tête de saint Jean*, par Luini, a été adjugé à 8,700 francs. Ceci nous rappelle que le même sujet, traité par Léonard de Vinci, fut adjugé à la vente Collot 17,000 francs.

Le Paysage de Claude Lorrain, œuvre gravée, a été adjugé 8,600 fr. malgré ses nombreuses restaurations; s'il eût été pur, il aurait dépassé 30,000 fr. *Le Mangeur d'huîtres*, par Antoine Lenain, n'était pas très-important comme composition, mais d'une qualité de ton et d'invention supérieure; il ne s'est vendu que 1,680 fr.; c'est peu pour un maître qui aujourd'hui est aussi recherché. — *Jupiter, sous la figure de Diane, séduisant la nymphe Calisto*, par Nicolas Poussin, a trouvé acquéreur à 3,450 fr.

Plusieurs autres ventes intéressantes de tableaux anciens ont encore eu lieu dans le courant de ce mois, entre autres celles de la marquise de V.., et du général Darmagnac, où une *Pastorale* de Boucher, vraie, mais d'une qualité médiocre, s'est vendue 3,000 fr.

La multiplicité des tableaux modernes n'a pas été moins grande. Les derniers ouvrages restés inachevés, de feu Esbrat, ont pu atteindre, grâce au concours amical et tout désintéressé de M. Troyon, son ami, un chiffre assez respectable. — Les enchères du public ont su témoigner à la fois du prix qu'il attachait aux travaux consciencieux du défunt, et la reconnaissance due à notre grand artiste pour son acte de dévouement. Nous sommes heureux d'être ici l'écho de ces sentiments, la première et bien douce récompense qui s'attache toujours à une bonne action.

Puis est venue la vente d'Alphonse Giroux, que l'approche de l'Exposition des Beaux-Arts met dans l'obligation d'écouler les objets qui ont subi chez lui toutes les phases de la location; c'est là un acte de sage prévoyance auquel les

futurs exposants et le public trouveront chacun leur compte.

Nous finirons cette chronique par une triste nouvelle pour les fanatiques de l'école réaliste, un tableau de M. Courbet, représentant une *Baigneuse* mollement étendue, dans un paysage du plus beau vert épinard, vient d'être adjugée avec la bordure, pour la simple bagatelle de 41 francs. Est-ce que les faux dieux, dans la prévision de la prochaine fin du monde prédite par nous ne savons quel astrologue allemand, commenceraient à déménager? Tant mieux, mille fois! et dussions-nous passer pour un Romain, nous nous écrierons: *et nunc plaudite, cives!*

TRAVAUX DE L'UNION DES ARTS. — COLLECTION DU COMTE THIBAUDEAU ET DE M. COMBROUSSE.

L'Union des arts poursuit activement le cours de ses travaux auxquels ne peuvent manquer de s'intéresser les hommes intelligents. — Elle annonce, pour le 3 mars, la vente aux enchères d'une intéressante collection de trente-cinq tableaux anciens, composée en majeure partie des maîtres de l'Ecole flamande et de quelques productions des Ecoles française et italienne. Ces tableaux, choisis avec discernement par un amateur dont le goût est bien connu, M. R..., sont d'heureuses dimensions. Parmi les peintres cités dans le catalogue descriptif que nous avons sous les yeux, nous remarquons les noms de Berghem, Brauwer, Mieris, Terburg, J. Ruysdaël, Wouverman, Téniers, Corrége, Luini, J. Romain et Watteau.

Cette vente sera suivie de deux autres de tableaux anciens et modernes indiquées pour les 5 et 21 mars.

On se préoccupe aussi, et non sans raison, de la vente des tableaux anciens et modernes que va faire M. Delbergue Cormon, dépendant de la succession de M. le comte Adolphe Thibaudeau, ancien secrétaire de l'administration du chemin de fer de Rouen. La première, comprenant les tableaux et dessins modernes, aura lieu le 9 mars: des œuvres de MM. Baron, Decamps, C. Roqueplan et cinq magnifiques dessins à l'encre de Chine par Joyant, y figureront.

Parmi les tableaux anciens qui seront livrés aux enchères les 13 et 14 mars, une réunion vraiment unique de 34 paysages du célèbre Huysmans de Malines, ce maître si spirituel et si justement recherché aujourd'hui, y apparaîtra en première ligne, en compagnie du remarquable tableau d'*Hérodiade recevant la tête de saint Jean*, par Léonard de Vinci, provenant de la collection Collot. Puis viendront un tableau de Téniers, de la galerie de Mecklembourg, une *Camargo* peinte par Greuze, et deux paysages par Hobbema et Van der Heyden.

La vente de la curieuse collection d'estampes de M. Combrousse précédera celle-ci de quelques jours. C'est un album historique du plus haut intérêt, se rattachant aux faits de l'histoire de France, puisqu'elle remonte à Louis XI et se continue jusqu'à nos jours.

JULES DE MILLON.

PROCHAINES

EXPOSITIONS A L'ÉTRANGER.

Dans notre époque de publicité en tout et pour tous, l'utilité des expositions d'objets d'art est incontestable. C'est si bien une vérité généralement reconnue aujourd'hui, que le nombre de ces exhibitions artistiques s'en va toujours grossissant; chaque ville, chaque petit État veut avoir la sienne et fait appel aux artistes de toutes les nationalités. C'est démentir, cette fois, le précepte de Cicéron, qui dit que toutes les bonnes choses sont rares, *omnia præclara rara.*

Il est dans les attributions de la REVUE DES BEAUX-ARTS de se faire le moniteur de ce mouvement; c'est à elle d'appeler l'attention des artistes sur toutes ces prochaines expositions, de leur en faire connaître le lieu, l'époque et les conditions Nous annoncions, il y a un mois, l'exposition qui aura lieu à La Haye le 18 mai prochain. Voici venir aujourd'hui l'annonce de celles fixées à diverses époques de cette année par les *Sociétés-Unies des Beaux-Arts* de Halberstadt, Magdebourg, Brunswick, Halle, Gotha et Cassel, et puis encore de celles qui seront organisées, en 1857, à divers intervalles, par les soins des *Sociétés des Amis des Arts* de Strasbourg, Mayence, Darmstadt, Mannheim, Stuttgart, Carlsruhe et Fribourg en Brisgau.

Comme on voit, l'occasion de se faire connaître ne manque pas aux artistes; il ne peut y avoir qu'honneur et profit pour eux à en profiter. La REVUE fait ce qu'elle doit en donnant toute publicité possible à ces prochaines exhibitions, et elle termine cet avertissement par la formule ordinaire des vieux placards: *qu'on se le dise!*

EXPOSITION BES SOCIÉTÉS-UNIES DES BEAUX-ARTS

DE HALBERSTADT, MAGDEBOURG, BRUNSWICK, HALLE, GOTHA ET CASSEL,

Les expositions ouvriront,

A Halberstadt, le 8 avril; s'adresser M. le conseiller Dr Lucanus;

A Halle, le 24 mai; s'adresser M. le Dr Weber;

A Gotha, le 13 juillet; s'adresser M. le conseiller Looff;

A Cassel, le 8 septembre; s'adresser M. Muller, pasteur.

Les *Sociétés-Unies* ne se chargent que des frais de transport sur le territoire allemand des ouvrages arrivés à temps, le transport hors des limites de l'Allemagne reste aux frais de l'exposant ; les expéditions par diligence doivent être entièrement affranchies ; en cas que l'envoi fût trop volumineux ou qu'il vînt d'un endroit très-éloigné, MM. les artistes sont priés d'en informer M. Looff, agent général des Sociétés-Unies, à Gotha, et de lui demander son avis.

Ce n'est qu'après la clôture des expositions que les *Sociétés-Unies* se chargent du transport des ouvrages jusqu'aux frontières allemandes ; toute réclamation avant ce terme mettrait tous les frais à la charge de l'exposant. Les tableaux non vendus seront rendus le 31 décembre.

Les fonds dont dispose les *Sociétés-Unies*, et le zèle d'un grand nombre d'amateurs, ont rendu ces expositions très-avantageuses pour les exposants ; il s'est vendu par les soins de ces Sociétés pour 127,500 francs en 1854, pour 75,000 fr. en 1855, et pour 112,500 fr. en 1856, de tableaux.

Mettre sur la caisse, « ANGELEGENHEIT DES KUNSTVEREINS à..... »

ASSOCIATION RHÉNANE DES AMIS DES ARTS.

Les *Sociétés des Amis des Arts* de Strasbourg, Mayence, Darmstadt, Mannheim, Stuttgart, Carlsruhe et Fribourg en Brisgau, ouvriront, cette année, la vingt-unième exposition annuelle et publique, qui aura lieu :

1° Du 15 avril au 10 mai, à Fribourg en Brisgau,
2° 11 mai au 8 juin, à Strasbourg,
3° 9 juin au 4 juillet, à Carlsruhe,
4° 5 juillet au 30 juillet, à Mannhein,
5° 31 juillet au 28 août, à Mayence,
6° 29 août au 23 septembre, à Darmstadt,
7° 24 septembre au 19 octobre, à Stuttgart.

MM. les artistes, sans distinction de nationalité, sont invités à envoyer à Fribourg, si faire se peut, avant le 1er avril, les ouvrages qu'ils destinent à l'exposition, les ouvrages envoyés plus tard, non-seulement perdront à n'être pas exposés dans toutes les villes unies, mais encore ceux qui ne seraient arrivés *qu'après le* 30 *juin, auront à supporter les frais de transport, d'envoi et de renvoi.*

Les ouvrages de MM. les artistes français devront être envoyés et renvoyés par l'intermédiaire de la *Société des Amis des Arts de Strasbourg*, à l'adresse du Conservateur de cette Société.

Les artistes belges devront faire leurs envois par l'intermédiaire de la maison d'expédition de M. François Jongen, à Liége ; l'association jouissant de la faculté de transit, il importe que MM. les artistes se conforment strictement à ces prescriptions, afin de ne pas voir tomber à leur charge les droits d'entrée en France, qui, en cas de négligence de leur part, seraient exigés et payés en pure perte.

Les envois des artistes suisses, seront adressés directement à la *Société de Fribourg*, sans passer par la France.

« 1° L'Association prend à sa charge les frais d'envoi « et tous des objets d'art qui lui seront adressés « par la voie la plus directe, dont le poids, y compris « la caisse, ne dépassera pas 100 kilog. et lorsque le « lieu d'expédition ne sortira point du rayon de Paris, « Lyon, Milan, Munich, Prague, Berlin, Hambourg « Bruxelles et Amsterdam.

« 2° Pour prévenir, autant que possible, l'affluence « d'ouvrages peu dignes d'être exposés, le Comité de « chacune des Sociétés votera, par scrutin secret, l'ad« mission ou le rejet des ouvrages dont le mérite serait « douteux; si le rejet était confirmé par le Comité sui« vant, l'envoyeur serait aussitôt invité à retirer l'ou« vrage dans un délai convenable qui lui serait fixé, « passé lequel le renvoi se ferait à ses frais, risques et « périls....

« 3° Après la tournée dans les sept villes, les objets « non achetés seront au plus tôt rendus aux expo« sants.... L'achat des ouvrages sera annoncé aux « artistes par la Société de la ville où l'acquisition « aura été faite, et cette Société restera chargée d'en « régler le prix.

« MM. les artistes devront strictement se conformer « aux prescriptions suivantes :

« 1° Les ouvrages, pour jouir du transport aux frais « de l'Association, devront être envoyés par roulage « ordinaire, bateau ou chemin de fer.

« 2° MM. les artistes éviteront de donner à leurs « ouvrages un poids inutile par des cadres ou des « caisses trop lourdes, et *d'emballer plus d'un objet « dans une caisse* ; les Sociétés, dans le cas contraire, « feraient faire une caisse séparée pour chaque objet, « aux frais de l'envoyeur.

« 3° Les caisses seront garnies à l'intérieur d'un « papier de couleur foncée, et les tableaux seront fixés « à la caisse par des vis, de manière à pouvoir être « ainsi suspendus ; les caisses ne dépasseront point la « dimension de l'ouvrage ; enfin, le *couvercle devra, « comme la caisse, avoir assez d'épaisseur pour ne pas « risquer d'être enfoncé,* et *sera attaché avec des vis à « têtes convexes* ; les joints hermétiquement fermés et « recouverts d'un papier solide.

« 4° Les dommages qui résulteraient du défaut de « l'une des précautions recommandées plus haut, ainsi « que les frais de réparation ou autres, seraient à la « charge de l'envoyeur, sans que l'Association puisse « en rien être engagée.

« 5° Pour éviter toute confusion, les artistes devront « ajouter à leurs envois la description la plus exacte « du sujet et l'indication du prix (en francs, rixda« lers ou florins)... Pour les paiements, les écus de « Prusse seront cotés à 1 florin 45 *kreutzers*, et les ar« tistes pourront disposer sur la Société de la ville où « l'acquisition aura eu lieu, en supportant néanmoins « les frais de port de la somme.

« 6° Les objets d'art appartenant *à des marchands « ou à des particuliers* pourront être admis aux expo« sitions, *mais ne seront pas achetés par les Sociétés.*

« L'*Association Rhénane*, encourageant indistincte« ment tous les arts, invite également les artistes gra« veurs et lithographes à envoyer leurs œuvres ou la « reproduction de compositions originales d'artistes « vivants. Chaque année, l'Association ou quelques« unes des sociétés consacrent un fonds commun à « l'exécution d'une gravure exclusivement réservée et « distribuée aux membres de ces sociétés. Le Comité « de la *Société des Amis des Arts de Strasbourg*, inter« médiaire naturel des deux nations limitrophes du « Rhin, est cependant moins souvent que ses voisins « dans le cas de faire une proposition de ce genre, par « suite de l'absence de concours des graveurs français;

« il leur fait donc, au nom de la seule ville représen-
« tant l'art français dans l'*Association Rhénane*, un
« appel spécial et pressant, et les prie de lui envoyer
« les planches dont ils pourraient disposer, comme
« aussi de lui soumettre toutes propositions concer-
« nant l'exécution d'une gravure à distribuer aux
« sociétaires. »

En 1856, les objets d'art adressés à l'*Association Rhénane* ont été au nombre de 473, et les achats des sociétés et des particuliers se sont élevés à la somme de 46,430 fr., formant, avec les achats faits depuis l'origine, en 1837, un total de 973,632 fr.

A.-B. VAN YPER.

PROMENADE

A TRAVERS LES ATELIERS.

IV.

Nous demandons un million de pardons à nos indulgents lecteurs que nous avons laissés, sans façon, il y a juste quinze jours, au beau milieu du N° 57 DE LA RUE DU CHERCHE-MIDI... Il faisait un froid de sept degrés au-dessous de zéro, et il était près de cinq heures du soir; ce ne sont pas là des circonstances atténuantes; aussi, acceptons-nous d'avance la responsabilité de tous les rhumes qui ont pu être gagnés à cette occasion. Ce n'est, du reste, qu'une question de *lactucarium*.

Et d'abord, qu'est-ce que ce N° 57 de la rue du Cherche-Midi? Voyons; procédons par analogie et commençons par photographier, d'après une charmante et spirituelle peinture de P. d'Anglemont, un de ces capharnaüms artistiques où viennent s'agglomérer les réputations faites ou à faire. Aussi bien, le marteau des démolisseurs municipaux vient de briser le dernier moellon du *monument* dont je veux préalablement vous dire un mot : laissez-moi vous faire de l'histoire pour arriver tout naturellement à la chronique... Nous reviendrons, bien vite, à notre N° 57.

Avez-vous connu la célèbre maison située place Saint-Germain-des-Prés, rue de Childebert, n° 9, et que la bohême artiste avait crûment surnommée *la Childebert?*... L'extérieur de la Childebert ressemblait à une immense cage à poulets; mais l'intérieur affectait héroïquement les formes et les allures d'une boîte à lapins domestiques : l'escalier s'effondrait, les carreaux étaient disloqués, les murailles humides pleuraient de toutes leurs fissures. L'hiver, on y était à l'état de champagne frappé... Quant à l'été, il fallait se résigner à ne pas redouter la condition d'eau bouillante ou de bitume en fusion. Du rez-de-chaussée au grenier, on se heurtait à des modèles des deux sexes, en costume de Faunes, d'Hamadryades, d'Adam et d'Ève, polkant d'un atelier à l'autre. Le séjour en était physiquement et moralement impossible à tout ce qui n'était pas artiste. Il fallait une prudence extrême aux *bourgeois* qui s'aventuraient à y venir faire *tirer* leur portrait, pour en sortir sans avoir subi quelque mauvaise charge... Une des plus communes était celle-ci : lorsque posait tranquillement une épicière ou une rentière quelconque, un modèle, drapé dans le costume du Romulus de David, ouvrait brusquement la porte, se précipitait dans l'atelier, en s'écriant : — N'est-ce pas ici qu'on demande un saint Jérôme?...

De mémoire de peintre, le propriétaire, qui avait acheté,—à ce qu'affirme d'Anglemont,—la maison en 1795, pour une liasse d'assignats, n'avait fait la moindre réparation à la propriété; aussi, la cage à poulets ou à lapins faisait-elle eau de toute part, et si l'édilité parisienne ne s'en fût emparée, elle aurait fini par s'effondrer. — C'est là qu'habitaient : Emile Signol, l'auteur de la *Madeleine* et de la *Béatrix;* Emile Lapierre, le charmant paysagiste; Aimé Millet, le gracieux sculpteur, qui finissait le buste de Gay-Lussac, lorsqu'ils furent obligés de fuir la Childebert qui s'écroulait de toutes parts, dans la crainte d'être ensevelis sous les ruines.

Eh bien, lecteur! cette peinture de la Childebert nous ramène tout chromatiquement au n° 57 de la rue du Cherche-Midi. Figurez-vous une agglomération de toits vitrés, de portes bien ou mal acrochées, de compartiments où s'entassent sculpteurs, peintres, graveurs, mouleurs, plâtriers, gâcheurs, praticiens et rapins. C'est un square, une cité, une cour des miracles... oui, des miracles! car, sur l'honneur! nous y avons découvert des prodiges de talent peut-être inconnus... à coup sûr méconnus ou au moins mal connus... non pas tous!... Vous allez trouver là des noms, dont l'art s'enorgueillit et dont nos livrets se sont déjà fait une brillante parure.

Nous nous étions dirigés vers ce n° 57, avec l'unique intention de visiter l'atelier de M. *Jacquemart*, qui, jeune encore, a déjà su se faire un beau nom dans la sculpture animalière. Martinet, le gracieux peintre de fleurs, et l'un des habiles ordonnateurs de nos expositions, nous avait parlé d'un *Lion* colossal qui venait de naître dans l'atelier de son gendre, et nous n'avions pas d'autre but en nous égarant dans les lointaines profondeurs du quartier de Sèvres... Nous voici donc entrant dans la vaste cour du n° 57 : concierge, néant; nous nous trouvons à l'angle d'un immense parallélogramme, dont les quatre côtés sont divisés en une multitude de compartiments, comme les cases d'un tric-trac ou d'un échiquier : ce sont des ateliers qui s'incrustent et

s'emboîtent les uns dans les autres, absolument comme les alvéoles d'une ruche, ou comme ces nids d'hirondelles qui se superposent dans les corniches des vieilles cathédrales... Nous heurtons à la première porte : — M. *Jacquemart*, s'il vous plaît?—La vingt-deuxième porte à gauche... — Diable!... et ici, où sommes-nous donc? — Chez moi, Messieurs : *Froget*, statuaire...

Pigeory me pousse beaucoup; je pousse un peu M. Froget, qui lui-même pousse complaisamment sa porte, et nous voici dans l'atelier... M. Froget, élève de Ramey fils et de Dumont, — ce qui vaut déjà quelque chose, — est un statuaire polychrôme qui puise sés inspirations dans les légendes hagiographiques du moyen âge et de l'histoire sainte: c'est vous dire que son atelier est une sorte de chapelle, où rayonnent tous les saints du calendrier, dans le nimbe de leur canonisation. Cet art est complexe; car il exige, chez celui qui le cultive, le double talent du peintre et du sculpteur : après avoir taillé la pierre, il faut choisir et appliquer la peinture, opération délicate, qui demande non-seulement une grande pratique, mais encore et surtout une véritable érudition. L'hagiographie a ses règles et ses traditions; il y a des anachronismes et même des hérésies à éviter ; on ne rend pas un martyr comme un père de l'Église, un béatifié comme un canonisé, une vierge comme une sainte femme, Dieu le père comme Dieu le fils; l'auréole a ses privilégiés, comme le nimbe a ses favoris, et, dans cet inextricable règlement d'attributs si divers, il faut nécessairement que l'artiste soit guidé ou par la foi ou par la connaissance très-approfondie de l'Ancien et du Noveau-Testament. M. Froget possède cette double érudition qui forme la base de son multiple talent; sa *Vierge et l'Enfant Jésus*, statue polychrôme, est un remarquable spécimen de la puissance de son ciseau et de son pinceau. Nous avons eu occasion d'admirer plusieurs de ses œuvres dans les belles cathédrales de Noyon et de Beauvais, et nous avons été heureux de retrouver, rue du Cherche-Midi, celui que nous avions déjà si curieusement examiné dans les vieux monuments chrétiens de la province.

Nous le quittons comme on quitte une vieille connaissance.

— Puisque le nom de Jacquemart est un talisman qui nous ouvre les portes, usons-en de nouveau; nous verrons bien!

Nous frappons à la porte voisine. — M. *Jacquemart*, s'il vous plaît?... — La vingt et unième porte à gauche. — Diable! et ici, où sommes-nous? — Chez moi, Messieurs; *Gruyère*, statuaire...—Pas mal tombé! me murmure Pigeory en me poussant le coude; premier grand prix de Rome, médaille de 2e classe en 1843, et de 1re classe en 1846!

Le plus fort est fait; nous sommes dans la place.

La première chose qui frappe nos regards, c'est la statue en marbre blanc de cette gracieuse *Psyché* que nous avons tous remarquée à la grande Exposition; près d'elle, et comme pendant, se dresse une élégante *Pandore* qui figurera à la prochaine exhibition de cet été... Ces deux morceaux, empreints d'un cachet classique qui sent son grand prix de Rome et l'école de Ramey et de Dumont, sont néanmoins réchauffés par une grande chaleur d'inspiration; il y a du Pradier dans les contours de ce marbre et une grande fécondité dans toute cette sobriété... ce qui n'implique pas contradiction... Mais le travail capital de cet atelier, c'est une statue de *Chactas* au tombeau d'Atala. Au premier coup d'œil, c'est à se croire devant le Chactas que nous avons admiré, l'autre jour, dans l'atelier de Duret, à l'Institut : même pose accroupie, même affaissement, même *tumulus*, et, toutefois, il y a une immense différence entre les deux œuvres : le Chactas de Duret est l'homme de l'Amérique du Nord, le sauvage du Mississipi et de l'Alabama; il a les formes nerveuses des naturels du désert; celui de Gruyère est pris d'une façon plus civilisée et lorsque les instructions du père Aubry, l'ayant fait chrétien, lui ont enlevé un peu de son cachet sauvage, et, somme toute, je crois que ce statuaire a eu raison. La croix sur laquelle pleure Chactas, indique qu'il est éclairé par le rayon de la civilisation européenne, et, lui laisser son ancien type, est peut-être une sorte de contradiction. Chateaubriand, du reste, fut de cet avis, et son Chactas converti n'est plus son Chactas primitif. Les visiteurs de la prochaine Exposition en jugeront; quant à nous, nous sortons de chez M. Gruyère avec un sentiment de mélancolie que l'expression parfaitement douloureuse de son marbre a réflétée dans nos cœurs.

Nous pénétrons dans l'atelier voisin et nous nous apercevons, en entrant, qu'ici les marbres sont remplacés par des toiles; qu'importe! usons toujours du même au même. — M. *Jacquemart*, s'il vous plaît? — La vingtième porte à gauche. — Diable! et ici, où sommes-nous?... — Chez moi, Messieurs; *Rousseau*, peintre. — Ah çà! mais... des tableaux de fleurs et de fruits, des natures mortes! c'est à se croire chez votre homonyme de la rue Blanche.—Malheureusement, Messieurs, nous répond modestement l'artiste, je n'ai de similitude avec M. Philippe *Rousseau* que le nom; je voudrais qu'il en fût de même de son

talent... Je suis, tout bonnement, Léon *Rousseau.*

La modestie est précisément comme ces fleurs qui nous entourent et que le maître du lieu, quoi qu'il en dise, peint si délicieusement; ce sont, en général, celles qui se cachent sous l'herbe qui exhalent les plus suaves parfums; témoin les violettes et les clématites, qui ramperaient, si l'orgueil humain ne les forçait à grimper le long des murs... Nous nous sentons, tout d'abord, sympathiquement entraînés vers cet artiste aux manières simples et distinguées. Pigeory lui rappelle cependant qu'il s'est fait remarquer à l'Exposition par deux charmantes toiles intitulées : *Fleurs et fruits*, et le *Déjeûner*, gracieux souvenir du jardin des Tuileries.

J'en suis désolé pour la modestie de M. Léon Rousseau, mais après avoir scrupuleusement étudié ses œuvres, nous sommes forcés, — dût-il nous en vouloir de notre indiscrétion, — de lui déclarer, s'il l'ignore, qu'il a du talent, beaucoup de talent. Ses fleurs vivent et respirent; elles sont groupées avec une merveilleuse entente; on sent que le zéphyr passe dans leurs chatoyantes corolles, et que la rosée les a emperlées des plus fraîches larmes de l'aurore; elles ont la grâce, le naturel, la couleur et... j'allais dire le parfum, tant il y a d'illusion dans la gamme de cette féconde palette... Nous avons surtout remarqué un groupe de *Roses trémières* traité d'une façon toute magistrale, et que Philippe Rousseau ne refuserait certainement pas de signer, quoi qu'en pense M. Léon. Nous avons, de plus, considéré avec le plus vif intérêt, un tableau de *Coings* qui,—nous dit l'auteur, — fut refusé à l'Exposition : nous n'y entendons probablement rien, car nous trouvons que c'est la meilleure toile de l'atelier. Le bruit de notre arrivée commençait à circuler : un des voisins de M. Rousseau, curieux sans doute de nous examiner et voulant nous prédisposer favorablement à l'inspection de ses œuvres, vint nous faire l'éloge de la rédaction de la Revue des Beaux-Arts dans les termes les plus laudatifs, en l'assurant, dans le présent, de toutes ses sympathies, et, dans l'avenir, de sa souscription. Ce fut à mon tour de rougir et de couper court à cette conversation, en faisant remarquer à Pigeory un charmant petit tableau dont les fleurs étaient disposées en couronne, avec exergue au milieu. Quel est le sujet de cette jolie esquisse ? — C'est, dit Rousseau, une bonne œuvre que j'ai voulu faire : une pauvre vieille femme, aveugle, qui demeure dans le quartier, vient de tomber malade; je vais mettre ceci en loterie, et quand j'aurai recueilli cent francs, je les lui porterai.

—Voulez-vous permettre à la rédaction de prendre des billets, fit Pigeory, en tirant sa bourse et en déposant une petite pièce d'or dans la main du peintre philanthrope.— Ah! s'exclama le voisin, voilà qui me fait plaisir! — Et à moi aussi, Monsieur, puisque tout en aidant à secourir une pauvre femme, j'ai l'occasion de vous apprendre que la Revue des Beaux-Arts n'attend pas après les abonnements pour payer son tribut à la charité. Le voisin se mordit les lèvres; Pigeory salua, et nous sortîmes, en serrant cordialement la main de Rousseau.

Or, ici, j'ouvre une parenthèse à l'endroit des voisins fâcheux : la rédaction de la Revue a pour principe immuable, autant que les circonstances le permettent, de ne citer que des noms méritants; car nous préférons l'éloge à la critique. A nos yeux, l'artiste même médiocre est toujours une individualité respectable; aussi, nous parlons peu et nous taisons même les noms de ceux dont nous nions les aptitudes ou le talent. A ce titre, le nom du malencontreux voisin n'aura pas sa place ici.—Nous lui dirons seulement que ni moi, ni même le directeur de la Revue, ne connaissons les registres des abonnés; c'est un détail de caisse et de bureaux. Or, ce ne sont pas les employés à la caisse et aux bureaux qui rédigent les articles et les appréciations artistiques.—Ceci dit une fois pour toutes, passons.

Fidèles à notre système d'introduction, nous nous présentons à l'huis voisin : — M. *Jacquemart*, s'il vous plait? — La dix-neuvième porte à gauche. — Diable! et ici, chez qui sommes-nous ? — Chez *Leharivel - Durocher*, sculpteur... Donnez-vous donc la peine d'entrer, Messieurs. — Ah! murmure mon compagnon, tout le n° 57 est donc élève de Ramey et de Dumont?... nous sommes en plein prix à Rome et dans les médailles jusqu'au cou!..

Nous parlons à M. Leharivel de ses triomphes de l'Exposition de 1849; nous lui citons sa *Sainte-Geneviève* et son *Saint Théodechilde*, deux belles statues de pierre qui appartiennent à l'église de Ste-Clotilde; nous lui rappelons *la Cène*, important bas-relief en terre cuite que nous retrouvons appendu aux murs de son atelier; il nous montre, à son tour, toutes les œuvres qu'il prépare pour la prochaine fête des arts; nous admirons, pour la seconde fois, ce fameux groupe des *Trois frères Eudes* destiné à la ville d'Argentan, le modèle en plâtre des statues de *l'Histoire* et de *la Vérité*, et le médaillon de M. le marquis de C... P...

Mais voici une œuvre nouvelle qui attire et fixe particulièrement nos regards : Une femme demi-nue et drapée avec un goût exquis, est assise dans un fauteuil sculpté; accoudée sur le bras gauche, elle tient à la main un masque souriant, dont elle se voile le visage; vue de gauche, cette femme est une joyeuse personnification du

bonheur parfait; son masque rit, montre ses dents blanches, sur l'émail desquelles voltige et s'ébat la plus délicieuse expression du contentement de la vie. Tout ce côté plastique est en harmonie avec la joie du masque : le bras est pimpant, les doigts de la main sont gracieusement retroussés; tous les effets des muscles sont gais et on se dit : voici la statue du Plaisir!

Passez à droite et regardez sous le masque : la vraie figure pleure, sa bouche se crispe, ses dents frissonnent, tous ses traits expriment l'abattement et la douleur; le bras pend, désolé, le long du corps qui s'affaise; vous découvrez là toutes les poignantes réalités qui dorment dans le fond de cet abîme qu'on nomme le cœur de la femme, et vous vous écriez : c'est la statue du Désespoir!...

Cela se nommera, tout simplement : *Masque et Visage*, et sera parfaitement expliqué par un bas-relief sculpté sur le dossier du fauteuil : ce bas-relief représentera Héraclite et Démocrite, ces emblèmes de la joie et de la tristesse, que les Grecs résumèrent en deux individualités, et que, plus habile, M. Leharivel vient d'unir dans une seule et même personnification... Ce morceau, si j'en juge d'après mes propres impressions, doit faire sensation et je ne serais pas étonné que M. Leharivel eût, tout bonnement, produit un des joyaux de notre prochaine Exposition...... nous verrons bien.

— Ah çà! cher ami, me dit Pigeory, tout ceci est bel et bon; mais pour peu que nous continuions, nous n'arriverons jamais à cette dix-neuvième porte où rugit le *Lion* de Jacquemart : nous avons l'air de Gérard chassant dans les déserts de l'Algérie... sautons dix-huit portes.

— Diable! fis-je... je voudrais pourtant admirer encore l'*Andromaque* de *Protheau*, dont voici le nom sur cette porte; je ne serai pas fâché de revoir la *Nymphe* si gracieuse de *Pierre Loison* dont j'aperçois là-bas la casquette..... et tenez, voici l'atelier de *Truphême*; je suis amoureux de son *Angélique* et de son *Buste de jeune fille*... Et *Veray*! Ah! laissez-moi m'arrêter près de sa *Moissonneuse endormie!*..

— Eh! mon cher, réplique mon compagnon en m'entraînant par le bras; ce n° 57 est une fourmilière de talents; nous y resterions quinze jours sans en voir le bout : marchons!.... Tenez, apercevez-vous M. *Paul Huet* derrière cette vitrine. Si j'entrais, j'aurais à lui parler d'une rencontre faite cet été au bord de la mer; nous aurions à causer jusqu'à demain; car vous savez qu'il est peintre et graveur? — Si je le sais, croyez-vous que j'ai oublié son *Marais de Picardie* et son *Calme du matin*, achetés par l'Empereur; et toutes ces toiles charmantes qui révèlent un des meilleurs élèves de Guérin et de Gros? Nous admirons encore tous les jours ses belles *Eaux-fortes* qui valent des peintures..... — Oui, tout cela est vrai, riposte Pigeory, mais il est six heures; voici la nuit. Entendez-vous les chevaux qui toussent... Allons chez Jacquemart..... c'est pour lui que nous avons traversé la Seine, l'Institut et les steppes de l'Odéon...

Enfin!.. nous sommes chez *Jacquemart!!!*... après avoir franchi vingt-deux portes de peintres, de sculpteurs et de graveurs! Je parie qu'il y a encore quelque architecte dans les caves et au moins trois photographes sur les toits..... Je ne parle pas des musiciens : nous avons évité deux flûtes et cinq pianos.

Nous entrons donc : — M. *Jacquemart*, s'il vous plaît? — Présent!..

En effet, c'est lui qui sort, tout enfariné, d'un immense sac de plâtre : l'art a ses exigences; et l'on affirme que Bosio et Canova gâchèrent plus de plâtre qu'ils ne taillèrent de marbre. — Eh bien!.. nous venons voir le fameux *Lion*. — Bah! il est devant vous; le voici.

Et, de la main, l'auteur nous désigne une masse informe qui ressemble plutôt à une énorme boule de neige qu'à un roi du désert..... On venait d'emplâtrer le modèle, et notre *Lion* était en moulage!..

Traversez donc la Seine et l'Institut; citez du Virgile et du Campistron; risquez de vous faire arrêter dans les gorges de l'Odéon ou dans les *Sierras* de la Croix-Rouge, pour arriver, à quoi?... à douze sacs de plâtre délayés dans quinze seaux d'eau filtrée, recouvrant de leur croûte l'œuvre d'un artiste qu'on est habitué à applaudir!!.. Il nous faudra donc revenir à ce fameux n° 57, dussions-nous risquer de nous faire égorger dans ces terribles pépinières du Luxembourg, dont la fréquentation exige tant de courage, qu'on a dû choisir, pour les régir, un jardinier en chef qui se nomme... *Hardy!*

En attendant, — me direz-vous, — que représente donc ce fameux *Lion* qui s'est voilé si malencontreusement de son burnous de plâtre?...

Heureusement, je puis vous le dire : une petite réduction qui courait sur les tablettes d'une étagère de M. Jacquemart, nous a révélé le secret de ce groupe mystérieux : nous avons même composé, à cet effet, une petite historiette sous forme d'apologue. Si vous possédez des rejetons, chers lecteurs, cela pourra leur servir le jour de votre fête, pour peu que vous vouliez bien intituler cela

LE PETIT CHIEN ET LE LION.

Vous avez vu, dans le Jardin-des-Plantes,
Cette ménagerie où sont les animaux :
C'est là que, nuit et jour, de leurs voix rugissantes,
Ils épouvantent les échos...
Un des lions, soumis à ce triste esclavage,
Tomba malade tout à coup ;
Il languissait, étendu dans sa cage,
Se montrant dégoûté de tout :
Il ne voulait manger ni boire,
Et l'on comprit qu'il périssait d'ennui ;
Alors, pour le distraire et chasser l'humeur noire,
On mit un petit chien en prison, avec lui...
Rien n'était plus charmant que de voir, dans la cage,
Le petit chien jouant près du lion...
Celui-ci, dépouillant sa rudesse sauvage,
Lui témoignait beaucoup d'affection :
Aussi, comme Médor usait de la licence !...
D'abord, dans les repas, il prenait sa moitié :
Je dis la bonne, et c'est le moins, je pense,
Qu'on rançonne un peu l'amitié.
De plus, dans tous les jeux, luttes inoffensives,
Le lion cédait à Médor,
Le roquet simulait des colères très-vives
Et voulait être le plus fort...
Le noble prisonnier, avec son bon sourire,
Se prêtait volontiers aux caprices du chien ;
Il eût craint de le contredire,
Et tout ce qu'il faisait, à ses yeux, était bien.
Tout le jour se passait dans ce doux badinage ;
Le soir, on se couchait dans un coin de la cage
Où Médor, très-frileux, recherchant la chaleur,
Dans le poil du lion se blottissait sans peur ;
Cela formait un excellent ménage
Qui ravissait le spectateur.
Mais un jour, le lion, mal disposé peut-être,
(Chacun a de ces moments-là),
Au jeu ne voulut point, cette fois, se soumettre,
Et dans son coin, seul, s'en alla.
Le roquet, furieux, le harcèle, le tire,
Lui dit qu'il n'ira pas plus loin...
Notre lion ne fait qu'en rire
Et va tranquillement se coucher dans son coin.
Mais !... mon Médor, écumant de colère,
Sur lui s'élance en frémissant,
Et, profitant de ce qu'il est à terre,
Ose le mordre jusqu'au sang !
Le lion se retourne et, d'un seul coup de patte,
Assomme le roquet qui tomba raide-mort...
Il fut cruel, — l'histoire le constate, —
Mais, avait-il tout à fait tort?
Si jamais, chers lecteurs,— le sort vous en préserve!—
Vous êtes, quelque jour, le favori des grands,
Gardez, dans vos rapports, la plus grande réserve :
L'amitié même, hélas ! ne confond pas les rangs.
Dans le laiser-aller des jeux les plus intimes,
N'abusez pas des droits qu'ils vous auront permis.
Le sans-gêne, avec eux, est le plus grand des crimes :
Tôt ou tard, sachez-le, vous en serez victimes...
Les grands et les petits ne sont jamais amis.

Voilà ma fable et voilà le *Lion* de M. Jacquemart; seulement, il ne tue pas le roquet, avec lequel il vit dans la meilleure intelligence : il le berce dans ses pattes, le dorlotte, le gâte et le choie, comme ferait la meilleure et la plus craintive nourrice; c'est un groupe charmant, un tableau sentimental qui attirera les regards des amateurs sensibles; c'est un morceau de plâtre qui attendrirait un bloc de marbre... Je n'en dis pas plus : on verra bien.

Maintenant que vous connaissez le *Lion* de Jacquemart, remontons en voiture. Chose étrange! on dirait que l'art a débordé du n° 57 jusque dans la rue du Cherche-Midi.

Nous apercevons, en descendant ce long quartier, l'atelier où *Mayre* peint ses *Scènes de buveurs;* nous rasons, au grand trot, les portes de *Deligand*, *Perrey* et *Tannière*, charmants sculpteurs, non loin desquels *Hébert* (*Théodore*) moula la statue de l'*Enfant jouant avec un canard ;* tout cela, sans sortir de la rue du Cherche-Midi!... Où diable va se nicher le talent! Le soleil est-il plus radieux sous cette latitude?... le bronze s'y fond-il mieux? le marbre y est-il plus pur et le plâtre moins friable?... Mystère! problème! abîme!... Toujours est-il que j'aime ce n° 57, et que j'y retournerai... ne fût-ce que pour voir le *Lion* de Jacquemart; lion introuvable, dont la vaine recherche nous a rappelé la fameuse *Chasse au Châtre* de notre ami Méry.

GALOPPE-D'ONQUAIRE.

CINQUIÈME SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

Les salons de l'hôtel de la rue d'Amsterdam ont un avantage incontestable pour moi, à qui est confié, de par la direction de la Revue des Beaux-Arts, le soin de rendre compte de ce qui se passe dans la saison des concerts, de tenir les lecteurs au courant des étoiles qui se lèvent à l'horizon musical, des réputations qui se font, de celles qui s'effacent, des artistes qui arrivent, de ceux qui s'en vont. Je m'étais dit : Si, pour simplifier ma tâche, j'assistais tous les quinze jours à une de ces réunions d'élite qui se donnent dans quelques salons de Paris et où l'élément artistique a élu domicile, comme celles qui ont lieu dans les salons de Madame Anaïs Ségalas, de M. Panckoucke, et comme autrefois dans les salons de M. Orfila ; là, du moins, sans bouger de ma place, assis dans un bon fauteuil, j'attendrais que nos sommités artistiques et les jeunes talents vinssent à passer devant moi, et quoique la

musique se sente plutôt qu'elle ne se raconte, je pourrais ainsi, tout à mon aise, analyser mes sensations. De temps en temps, quand un heureux compositeur comme Lacombe fera entendre ses œuvres chez Erard; quand un maître comme Lefebure-Wely touchera son orgue; quand un chanteur comique comme Chaudesaigues conviera chez lui ses amis, alors seulement je me déciderai, autant par acquit de conscience que dans l'intérêt bien entendu de mon propre plaisir, à m'y rendre pour les applaudir encore une fois. Aussi, depuis que j'ai pris cette résolution, je ne me dérange plus que tous les quinze jours. A neuf heures du soir, je suis toujours là le premier arrivé.

Que n'ai-je déjà pas vu passer devant moi ! ténors, basses, violons, violoncelles, flûtes, hautbois, cors, cornets, harpes, guitare et même mandoline ! C'est une véritable lanterne magique. Mais n'est-il pas tout naturel qu'un artiste, quelque peu soucieux de sa renommée, ait le désir d'être présenté dans les salons de l'hôtel de la rue d'Amsterdam? qu'il ambitionne de s'y faire entendre au moins une fois dans la saison, pour y recueillir les applaudissements de ce public d'amateurs d'élite formant le fond de la société qui s'y réunit ?

Voyons, cette fois, qui allons-nous entendre. Comme d'habitude, il n'y a pas de programme, j'interroge mes voisins, ils en savent autant que moi. Pendant que nous devisions autour des dessinateurs qui déjà avaient le crayon à la main, entrent deux nouveaux personnages, deux frères par le talent, dit-on, mais non par la figure. Ce sont deux Milanais. Ils étaient présentés par un sculpteur qui, malgré sa jeunesse, est déjà en réputation, Laurizotti, l'auteur du buste de l'Alboni.

Ces jeunes gens prennent place, accordent leurs instruments qui se composent d'une mandoline et d'une guitare, et nous ravissent par les sons les plus doux et les plus suaves que nous ayons jamais entendus. Ils jouent successivement le *Miserere* du *Trovatore*, de Verdi, et l'*Introduction de Sémiramis*. C'est un début brillant, extraordinaire, qui ne s'arrêtera pas sous ces lambris; ils ont trop d'écho pour que d'ici à peu de temps les frères Piccioni ne soient pas adoptés par nos salons parisiens.

Vous connaissez déjà Préval. Il y a un mois, j'ai eu l'occasion d'analyser son talent d'imitation d'une simplicité et d'un naturel si extraordinaires, j'ai dit tout le bien que j'en pensais, et cette fois encore j'ai été confirmé dans mon opinion, car il a fait plus que d'imiter, il est devenu auteur. Il a composé plusieurs petites scènes, d'un goût excellent, dans lesquelles il a fait intervenir divers acteurs, Ligier, Samson, Ferville, Grassot, Regnier, Bouffé et Numa.

Voici venir Pascal Lamazou, une de nos anciennes connaissances, un chanteur que je distinguerai de son homonyme, élève du Conservatoire, en l'appelant à juste titre le *Chanteur Béarnais*. Il est le chanteur favori de S. M. l'Impératrice, et, l'année dernière, les échos de la *Villa Eugénie*, à Biarritz, ont souvent retenti de ses accents. Il paraît que Sa Majesté trouve un charme infini à écouter ces airs basques et béarnais qui lui rappellent son enfance. A en juger par la délicieuse montre et l'épingle chatoyante de diamants que portait ce soir-là Lamazou, on est en droit de supposer que ce sont des cadeaux de la munificence impériale.

Nous avons compris l'engouement de Sa Majesté pour le talent de ce jeune ténor, lorsque nous l'avons entendu chanter IZAR EDERRA, véritable romance basque, l'*Etoile, bel astre*, de Garat, et *les Joyeux Muletiers*, d'Abadie.

Nous savions bien que Jules Lefort viendrait un vendredi ou l'autre, nous avons eu à nous applaudir de notre confiante patience. Le voici qui s'avance vers le piano, précédé par Soumis, son accompagnateur.

Avez-vous jamais examiné avec attention Lefort quand il va chanter; voyez quelle distinction de pose, de ton, de manière quand il prélude. Avant qu'il ait ouvert l'album, on est déjà disposé en sa faveur, et dès cet instant il y a bien de charmants visages qui ne le quittent plus des yeux. Le voilà qui frise légèrement sa soyeuse et brune moustache; il commence par *Simple Chanson*, paroles de Danclin, musique de Vaucorbeil, jeune auteur dont les compositions sont trop rares ou trop peu chantées, mais qui ont fait dire à ceux qui les ont entendues que, si dans Nadaud on a trouvé le poëte-musicien, on a rencontré dans de Vaucorbeil le musicien-poëte. — Lefort chante ensuite *Cheval et Cavalier*, de Nadaud, puis *Sylvie de Razas* et *Un regard en arrière*, de Boulanger; il se retire au bruit des applaudissements et des murmures flatteurs.

Mais qui va le remplacer? c'est Signicelli et son violon; Signicelli, le rival et l'émule de Paganini, de Sivori, d'Hermann. Ce jeune artiste, qui possède l'âme et la chaleur de ses maîtres et de ses devanciers, a une réputation qui grandit tous les jours. Le faubourg St-Germain le dispute à la Chaussée-d'Antin; il n'a pas un instant à lui et partage son temps entre ses leçons et ses soirées.

Signicelli donnait son dernier coup d'archet qu'on annonce Bottesini. — Je n'ai jamais entendu annoncer Bottesini, accompagné de sa contre-basse, sans éprouver un frisson, jamais je ne l'ai entendu sans avoir la chair de poule, sans sentir presque toujours une sueur froide me couler sur le front. Berthelier m'a raconté qu'une fois il s'était engagé à chanter dans une soirée ministérielle, où Bottesini, retenu par ses fonctions de chef d'orchestre aux *Italiens*, devait arriver un peu tard. Berthelier, en artiste bien appris, cède son tour à Bottesini, mais mal lui en prend ; car, à peine l'a-t-il entendu jouer de cet instrument si magique entre ses mains, qu'il éprouve les symptômes dont je viens de parler. Bottesini avait fini de jouer que Berthelier s'essuyait encore le front, restait cloué à sa place sans entendre les appels de son accompagnateur, recommençant jusqu'à trois fois sa ritournelle; en vain on le pousse, en vain on lui rappelle les titres de sa chansonnette, plus de voix, impossible de chanter. Les flots d'harmonie que le contre-bassiste venait de répandre sur tout l'auditoire, l'avaient subjugué, anéanti; il essaye de chanter un couplet, mais ne peut l'achever. C'est la première fois, dit Berthelier, que j'entendis des murmures s'élever autour de moi.

D'après cette petite anecdote, vous devez comprendre l'effet entraînant, magnétique, produit par Bottesini, lorsque, armé de sa contre-basse, tantôt la caressant de son archet, tantôt l'enveloppant comme un serpent avec ses bras, il en tire des sons incroyables, presque humains: quand il joue ses variations sur *la Somnambule* ou son *Carnaval de Venise*, il est à lui seul tout un orchestre, tout un concert; on croit entendre des soupirs, des voix tour à tour douces, languissantes, tendres et terribles. Lui-même ému, haletant, succombe, pour ainsi dire, sous les applaudissements arrachés par une admiration toujours croissante. Sculpteurs, dessinateurs, montés sur les chaises, avaient oublié, les uns, leurs ébauchoirs, les autres,

leurs crayons, pour voir, pour écouter le grand artiste, cédant à cette puissance de l'art, à cette diction magnétique si entraînante.

Après une émotion si vive, si profonde, dont j'avais eu aussi ma part, il me fallait un repos, une interruption. Je quitte mon fauteuil et je vais voir les productions de nos dessinateurs : — un délicieux paysage d'Alexis de Fontenay ; les portraits au crayon de Signicelli, d'Hippolyte Lucas, de Bottesini, par Galetti et Charles Hugot ; un charmant dessin de genre de Bohm, — et puis la statuette de Ternante et celle de Fournier, le violoniste que nous avions entendu il y a quinze jours.

Mais le concert n'est pas fini : l'imprévu, qui semble toujours présider aux arrangements de ces soirées musicales et qui sait si bien en multiplier les surprises, nous avait ménagé un heureux et brillant dénouement — chose qui n'est pas toujours si facile à trouver, demandez-le à nos auteurs dramatiques. — C'est Wekerlin qui nous le fera, cet heureux dénouement.

L'entendre interpréter lui-même ses élégantes productions, c'est un privilége que tout le monde désire, mais n'obtient pas ; aussi notre salon d'adoption s'enorgueillit-il à bon droit d'avoir été classé dans l'exception. Wekerlin, qui s'accompagne lui-même, a dit avec une exquise simplicité la touchante mélodie de *Fleur et papillon*, puis une *Tyrolienne* couronnée du refrain *laodique* de l'Allemagne. Applaudi comme il devait l'être, l'auteur a pu se croire encore au *Théâtre-Lyrique*.— On sait que Wekerlin est le mari de mademoiselle Damoreau, et cela devait être : la corde s'unit à la lyre..... seulement j'ignorais que les rossignols épousassent les fauvettes.

Des affiches-monstres resplendissent à tous les coins de rue et annoncent, pour le 2 mars, une grande soirée à la salle Herz, au profit de Mlle Mira. L'attrait principal de cette soirée musicale est la première représentation d'un opéra de Wekerlin, paroles de notre collaborateur Galoppe d'Onquaire. Espérons que les salons de la rue d'Amsterdam seront, un de ces soirs, l'écho de la salle Herz.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Un monument à la mémoire de Vaucanson.— Une statue à Carpentras.— MM. Aubert et Damry, et les calques des peintures d'Herculanum et de Pompéia. — Le sculpteur Boitel. — Le *Cercle religieux* de Marseille et les cartons de M. Magaud. — Une représentation du *Plutus* d'Aristophane, en langue grecque.— Exposition de vitraux des seizième et dix-septième siècles. — M. Alfred Michiels et les *Schlitters*. — Le château d'Annel. — Tableau capital de David.— Une nouvelle question de droit. — Prix fabuleux d'une tasse en porcelaine de Chine.— Un véritable *Amati*. — François Listz.— M. Kaulbach. — Une découverte à l'abbaye de Saint-Victor. — Dix tombes découvertes à Véranne. — Un tableau de Giotto. — Restauration de la *Cène* de Léonard de Vinci.— Une mappemonde de 1489. — Restauration de la *Frauenkirche* à Munich. — Tombeau du poëte Hafiz à Chiraz.—Ruines de Persépolis.—Découvertes shakespeariennes. — Bibliothèque du Vatican. — Nécrologie : Giochino Barberi, à Rome ; Goulier, architecte, et le baron Desnoyers, graveur.

La ville de Grenoble va élever un monument à la mémoire de Vaucanson. On se rappelle que cet habile mécanicien avait créé en 1775, dans un hôtel de la rue de Charonne, la première collection publique de machines, instruments et outils, destinée à l'instruction de la classe ouvrière. Cette collection, léguée par Vaucanson au gouvernement, est devenue le Conservatoire des Arts-et-Métiers.— Les services rendus par cette création aux classes laborieuses ont fait naître parmi elles un profond sentiment de vénération pour la mémoire de l'illustre mécanicien qui a su attacher son nom à un grand nombre de créations importantes : son métier mécanique pour le tissage des étoffes façonnées, qui est encore au Conservatoire, ses machines pour le moulinage des soies, les chaînes à la Vaucanson, ses machines-outils et ses célèbres automates ont fait à Vaucanson une réputation universelle et justement méritée. — M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sur la proposition du conseil de perfectionnement du Conservatoire impérial des Arts-et-Métiers, et s'associant, d'ailleurs, à la pensée de la ville de Grenoble, vient d'accorder l'autorisation d'ouvrir une souscription pour le monument à ériger à Vaucanson. — Le registre des souscriptions sera ouvert tous les jours, de 10 heures à 4 heures, dans les bureaux du Conservatoire impérial des Arts-et-Métiers, rue Saint-Martin, 292.

Par décret impérial, la ville de Carpentras est autorisée à ériger une statue à la mémoire de Mgr l'évêque de Malachie d'Inguimbert. La ville de Carpentras doit à la générosité de son prélat son hôpital et sa riche bibliothèque.

Un de nos plus habiles lithographes, M. Aubert, qui, comme on sait, a commencé sa réputation par la reproduction de la *Vénus* de M. Gleyre, et dont le crayon a si heureusement traduit les gracieuses compositions de M. Hamon, les *Orphelins*, le *Dompteur d'amours*, *Ce n'est pas moi*, et la *Boutique à quatre sous*, a pris depuis quelque temps, de concert avec M. Damry, l'initiative d'un magnifique projet. Il s'agit de réunir dans un Album les calques précieux des peintures d'Herculanum et de Pompéïa. Ce grand et beau travail n'a été altéré par aucune retouche maladroite; ces deux artistes ont jugé avec raison qu'en essayant de réparer ces restes d'une époque si curieuse pour l'art, ce serait commettre presque une profanation ; aussi, n'ont-ils rien ajouté. Les amateurs, les savants et les artistes leur sauront gré de cette reproduction et du discernement qu'ils y ont apporté.

M. Boitel, statuaire, vient d'offrir à l'église de Saint-Etienne-du-Mont, comme un témoignage de profonde douleur et comme l'expression d'une reconnaissance vivement sentie envers son protecteur, un médaillon en bronze de 72 centimètres de diamètre que l'artiste a été assez heureux de faire du vivant de Monseigneur Sibour. En même temps, il a déposé entre les mains de M. l'abbé de Borie, curé de Saint-Etienne-du-Mont, l'esquisse d'un bas-relief destiné à être placé à l'endroit où se trouve déposé le cœur du pieux prélat martyr. Ce modèle de bas-relief se fait remarquer par sa composition à la fois simple et religieuse. Le médaillon qui s'y trouve encastré, est soutenu, de chaque côté, par un enfant, et, à la base du monument, on voit le chiffre et le blason de Monseigneur de Paris. On parle d'une souscription qui aurait pour but de recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'un monument, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, à la mémoire de Monseigneur Sibour. On dit que l'exécution de ce travail serait confiée au ciseau de ce statuaire. D'ailleurs, M. Boitel est déjà honorablement connu du haut clergé qui a été à même d'apprécier ses œuvres d'art religieux. L'année dernière, il a reçu du Pape

Pie IX une médaille en or, accompagnée d'une lettre en latin, pour le remercier de l'hommage qu'il avait fait à Sa Sainteté de la *Vierge à l'Enfant couronné d'épines.*

Dans le courant de l'année dernière, le *Cercle religieux* de Marseille avait commandé à M. D.-A. Magaud, artiste peintre, quinze grands tableaux, devant servir d'ornement pour la grande salle dans laquelle ont lieu les réunions générales des six cents membres de l'œuvre, et, de plus, les séances académiques et les concerts.— Les membres de la commission chargée d'apprécier au point de vue artistique les dessins de M. Magaud, convoqués par le président du Cercle, se sont réunis le 16 janvier dernier dans la salle même qu'il s'agit de décorer par ces peintures. Les cartons de M. Magaud, qui déjà avaient été soumis à l'examen des membres de cette commission, leur ont été présentés de nouveau. La commission, après s'être rendu compte du plan adopté par le *Cercle religieux* pour la décoration de la salle, a été unanime pour en louer la grandeur et la beauté, et a félicité M. Magaud, qui assistait à la séance, de l'intelligence, du goût et du talent avec lesquels il a compris et esquissé ce plan, ajoutant qu'elle croyait pouvoir prédire que l'exécution sera digne de la conception et que Marseille, dans quelques années, possèdera un magnifique monument de plus.

Dans le courant du mois de février, les élèves du petit séminaire de Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, ont donné devant une brillante et nombreuse assemblée, une représentation du *Plutus* d'Aristophane, en langue grecque. La décoration, les costumes, la musique, les chœurs, parfaitement en rapport avec le sujet et marqués au coin du temps, ne laissaient, dit-on, rien à désirer.

Le public a été admis pendant le mois de février à visiter sur le boulevart des Capucines, une exposition de vitraux des seizième et dix-septième siècles. Ces vitraux offraient le plus grand intérêt tant pour l'histoire de l'art que pour celle des mœurs et coutumes; ils provenaient du couvent de femmes de Rathausen, canton de Lucerne, qui a été sécularisé par suite des événements de 1847. C'est là qu'ils étaient placés dans un des corridors intérieurs où il n'était pas permis d'entrer et où ils restèrent tout à fait inconnus. Les auteurs présumés de ces vitraux sont : François Follemter, Lekhart Markgraff, et Martin Maser, peintres verriers, qui les auraient exécutés de 1591 à 1616. Nous croyons qu'ils ont été reproduits par M. Ferdinand de Lasteyrie, dans son grand ouvrage sur *l'Histoire de la peinture sur verre.*

M. Alfred Michiels, à qui nous devons sur l'histoire de l'art et sur celle de la littérature tant de travaux consciencieux et puisés aux meilleures sources, a employé dernièrement ses loisirs à faire une petite excursion dans les Vosges. Dans un volume in-folio accompagné de nombreuses planches parfaitement exécutées, il nous a retracé les mœurs des *Schlitters* ou bûcherons, et est entré sur cette partie de la population dans des détails très-intéressants. Ce volume paraît destiné à obtenir un grand succès.

La chasse a été fermée le 15 février dernier. Depuis ce jour, piqueurs et valets sont aux abois, équipages et fusils au repos ; chiens d'attaque et limiers, condamnés de par arrêt préfectoral aux douceurs du chenil, restent dans l'inaction, cet affreux supplice des braves. Ils n'ont plus maintenant que le souvenir de leurs exploits. Que de splendides parties de chasse, ces jeux de princes et de nobles, n'ont pas eu lieu, la saison dernière, dans les vastes forêts de Compiègne, de Fontainebleau, à Carlepont, à Saint-Quirin, à Ourscamp et dans les domaines de ces illustres frères de la grande confrérie de Saint-Hubert : le marquis de Gasville, le doyen des veneurs de la Sologne, les comtes de Clermont et d'Osmond, le marquis de Chastellux, les barons de Villars et de Poilly, le comte de Flavigny, M. d'Houdetot, M. Fournier, maire de la ville de Meaux, et tant d'autres disciples de l'art cynégétique que nous pourrions citer! Que de réunions, formées pendant la durée des chasses par l'attrait du plaisir, ont fait naître, depuis, une sincère fraternité parmi les soldats de saint Hubert ! Combien qui, après avoir commencé sous des auspices frivoles, se sont terminées par des intimités durables ou par des amitiés fécondes ! — Pour ne parler que d'une seule de ces réunions, rappelons celle qui eut lieu au château d'Annel, chez M. Croissant, premier avocat à la Cour Impériale de Paris; une pièce de vers, d'un tour spirituel et original, de M. Armand Durantin, rend compte de cette fête où il était à la fois convive et historiographe. Ces vers sont adressés à la châtelaine du beau manoir d'Annel. M. Armand Durantin les a improvisés dans le banquet où le prix de la victoire fut décerné à M. Mercier, sous-préfet de Compiègne, et *Roi de la chasse.* La plaisanterie et le jeu de mots spirituel et de bon goût s'y unissent au délicat atticisme du langage. Puisqu'aussi bien le hasard nous a mis sous les yeux ce recueil de poésies légères, nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler le poëte et de reproduire ici le passage où il énumère les hôtes du château d'Annel, dont les noms sont au premier rang dans le prétoire et parmi les sommités de la science, et qui tous avaient pris part aux exploits de la chasse.

Comment oser douter de la victoire
Alors qu'Annel renferme dans ses murs
Tant de chasseurss dont tous les coups sont sûrs,
Tant de grands noms coutumiers de la gloire :
Rouland, Mercier, Busserolles, Longet,
Labour, Léon, Croissant, Gustave, Armet,
Et Lefoulon, toujours prêt, c'est justice,
Soit à chasser, soit à rendre service;
Emile enfin... jaloux de son plaisir,
Un égoïste en voudrait seul jouir;
Eh bien, sa chasse où nul ne se hasarde,
Pour nous l'offrir, notre *Emile la garde.*
A ses côtés, citons-en dix encor
Dont les exploits veulent des lettres d'or.
Mais plus heureux ceux qui, malgré leur zèle,
Ont su rester, Madame, auprès de vous;
Faisant leur part plus que la nôtre belle....
Je tais leurs noms... tous nous serions jaloux.

Nous avons été admis à visiter dans les ateliers de restauration du Louvre, une immense toile de David, représentant le *Sacre de l'Empereur Napoléon Ier*. Sur ce tableau capital, reproduction exacte et sans aucunes variantes de celui que possède le musée de Versailles, nous avons lu l'inscription suivante tracée de la main de l'éminent artiste : Commencé à Paris en 1808, terminé à Bruxelles en 1822, dans mon exil. L. David.— M. Louis Rocton, jeune artiste intelligent

et laborieux, qui consacre tout son temps et tous ses soins à l'étude et à la restauration des vieux maîtres, a été chargé de retoucher quelques parties de ce tableau qui se trouvaient endommagées.

Une question très-neuve, parmi celles que peut soulever la propriété des œuvres d'art, se trouve pendante à Lyon. Une instance serait intentée par un peintre lyonnais à la fabrique d'une des églises de Lyon, en raison de la destruction, ordonnée par la fabrique, des peintures qu'il avait exécutées dans ce monument : il demande 25,000 fr. de dommages et intérêts pour le préjudice personnel que lui cause la destruction de son œuvre, payée dans le principe 1,500 fr.

On a vendu, ces jours derniers, à l'hôtel des commissaires-priseurs, une petite tasse à café en porcelaine de Chine, dite *Truité*, c'est-à-dire de l'espèce la plus rare, pour 2,300 francs.

On a aussi vendu, ces jours passés, à l'hôtel des ventes de la rue Drouot, un véritable violon d'Amati, 18,500 fr.

On a répandu ces jours passés, le bruit que le grand pianiste et compositeur, François Listz, avait demandé et obtenu à Pesth son admission dans l'ordre de Saint-François. Déjà, un autre pianiste de grande réputation, M. Hermann, est entré également en religion dans le midi de la France.

Le grand peintre Kaulbach vient d'enrichir sa belle galerie des œuvres de Shakespeare d'une nouvelle composition sur la mort de Jules César; la perfection du dessin, l'expression des figures, l'habileté avec laquelle sont groupés les personnages, toutes les qualités enfin que l'on rencontre dans ce travail, le classent parmi les œuvres remarquables du maître, et font de son apparition un événement pour l'Allemagne artistique.

Une découverte des plus intéressantes vient d'être faite dans le souterrain historique de la célèbre église de l'abbaye de Saint-Victor : une vaste chapelle voûtée formant deux salles dont la surface dépasse 128 mètres carrés. L'auteur du *Cassianus illustratus* a, dit-on, désigné cette chapelle en ces termes : de la chapelle de Saint-André, on se dirige vers celle de Saint-Cassien, connue vulgairement sous le nom de chapelle de Saint-Isarne; parallèle à la chapelle de Saint-André, mais beaucoup plus étendue, la chapelle de Saint-Isarne s'allonge sous la voie publique. Dans l'ossuaire comme dans le reste de cette chapelle, on voit épars les débris du cloître confondus parmi les décombres. Cette découverte a donc son importance. Dans les recherches qu'on y fera, l'archéologie pourra y rencontrer des souvenirs intéressants du passé.

Une découverte qui a son importance au point de vue des recherches historiques, vient d'être faite dans une commune du département de la Loire. Sur les limites de la commune de Véranne, s'élève un petit tertre aride qui n'est qu'une masse de rochers, couverte par quelques branches éparses de bois taillis. Il y a quelque temps, quelques ouvriers employés à défricher ce terrain eurent à peine enlevé 10 centimètres de terre, qu'ils rencontrèrent de larges pierres recouvrant des cavités de 70 centimètres environ de profondeur sur une longueur de 1 mètre 50 centimètres à 2 mètres, et une largeur de 50 à 70 centimètres, murées avec soin tout autour, et dans lesquelles on recueillit des restes d'ossements humains. Jusqu'ici, dix tombes ont été reconnues : espacées régulièrement et de différentes dimensions, toutes présentent la tête du côté de l'Occident, les pieds tournés à l'Orient. Aucune trace de christianisme n'a été aperçue ni à l'intérieur, ni sur les pierres tumulaires.

Un tableau de Giotto, représentant la *Vierge et l'Enfant Jésus*, auquel elle donne un baiser, vient d'être découvert chez un chiffonnier de Saint-Jean du Gard. Il est bien conservé. Le panneau sur lequel se trouve cette gracieuse et vivante peinture, a 10 centimètres de hauteur sur 33 de largeur. La Vierge est sur un fond d'or. Il est à croire que Giotto a exécuté ce tableau pendant son séjour à Avignon, quand il suivit le pape Clément V, lors de la translation du Saint-Siége, au commencement du quatorzième siècle. Dans le château des Papes, à Avignon, on voit encore de magnifiques restes des peintures de Giotto; elles font profondément regretter le vandalisme qui a détruit la plus grande partie de ces chefs-d'œuvre.

Pendant son séjour à Milan, l'Empereur d'Autriche a signé un décret ordonnant la complète restauration de la célèbre fresque de Léonard de Vinci, *la Cène*, qui se trouve dans un des couvents de Milan. Un autre décret ordonne l'érection, aux frais de l'Etat, d'un monument consacré à l'illustre peintre.

La Société de géographie de Berlin a reçu, par l'entremise de M. Carl Ritter, la copie d'une vieille mappemonde très-curieuse que le célèbre voyageur Kohl a découverte dans le *British museum*. L'original de cette carte, restée ignorée dans un manuscrit d'un certain Henricus Martellus Germanus, porte le titre de *Insularium illustratum*, et paraît dater de l'année 1489. On y trouve indiquée les découvertes de Barthélemy Diaz.

La plus belle église de Munich, la *Frau-en-Kirche*, dont l'état de délabrement attristait tous les amis des arts, va enfin être restaurée complétement. La Frau-en-Kirche, bâtie de 1468 à 1488, par le duc Sigismond de Bavière, est un beau et vaste monument du style gothique le plus pur. Par malheur, les premières réparations, exécutées au commencement de ce siècle, avaient été faites dans le style renaissance du plus mauvais goût. Les travaux que l'on va entreprendre auront pour but de rendre à la cathédrale son caractère primitif de noble simplicité.

La ville de Chiraz, qui a donné naissance aux deux plus grands poëtes de la Perse, Saadi, mort centenaire, en 1296, et Hafiz, mort en 1389, possède encore le tombeau de ce dernier. Ce monument du grand poëte a toujours été respecté; le temps seul y a marqué ses traces et effacé en partie l'inscription qu'y fit graver Nadir-Schah, en 1737. On y lit cependant encore ces mots remarquables dans la bouche du grand conquérant : « Il a chanté toutes les grandes choses, la « beauté des femmes, le soleil et le parfum des fleurs.»

A environ 50 kilomètres de Chiraz se trouvent les ruines de Persépolis, capitale de la Perse ancienne, dont Alexandre s'empara dans sa première campagne d'Asie. Ces ruines sont situées près du bourg d'Istakar. On voit encore les débris de cette riche cité délaissés sur le sol, et le magnifique escalier en marbre du palais que le héros macédonien incendia au milieu d'une orgie ; mais il est prouvé aujourd'hui, par des recherches récentes et contrairement au récit de Quinte-Curce, qu'il se borna à cet acte isolé de vandalisme, et que c'est seulement au septième siècle que la ville a été détruite de fond en comble par les Arabes.

On lit dans le *Courrier franco-italien* : Les découvertes *shakespeariennes* ne sont pas limitées à l'Angle-

terre. Nous avons sous les yeux une lettre de Saxe qui en mentionne de très-importantes faites récemment en Suisse. Il paraît qu'un habitant de ce pays, qui résida longtemps en Angleterre sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, et qui finit par retourner en Suisse, où il mourut à Bâle ou à Zurich, a laissé après lui une bibliothèque de livres anglais dont quelques-uns sont de l'époque de Shakespeare et témoignent d'un culte tout particulier pour le grand poëte dramatique anglais et pour les autres poëtes dramatiques ses contemporains. On y remarque un *Roméo et Juliette*, in-4°, de 1609; un *Hamlet*, in-4°, de 1611; le *Vieux roi Jean*, extrêmement précieux, in-4°, de 1591; un *Velpone*, de Ben Johnson, in-4°, de 1607, et beaucoup d'autres pièces parmi lesquelles figure la comédie anonyme devenue si rare: *Comment distinguer une bonne femme d'une mauvaise?* Nous n'avons encore que des renseignements très-sommaires sur ces découvertes, et nous attendons de plus amples informations; mais nous pouvons, dès aujourd'hui, signaler la présence dans la bibliothèque en question d'un volume à peu près introuvable. On sait que le *Périclès* de Shakespeare ne fut imprimé, pour la première fois, qu'en 1609; or, le volume auquel nous faisons allusion a été publié un an plus tôt, en 1608, et n'est rien moins qu'un récit composé des incidents mêmes du drame de *Périclès*. On ne connaît en Angleterre qu'un seul exemplaire de cet ouvrage, intitulé: *Les tristes aventures de Périclès, prince de Tyr*. M. Payne-Collier en a fait imprimer, il y a quelques années, une courte analyse tirée à cinquante exemplaires. Les extraits qu'il en cite témoignent de leur parenté intime avec le drame de Shakespeare.

Nous empruntons au *Journal de Rome* les détails suivants sur la bibliothèque du Vatican :

« On a fait, dans ces dernières années, d'importantes restaurations et de nombreux embellissements à la bibliothèque du Vatican. Le vestibule qui, de la salle d'étude, conduit à la magnifique et grandiose salle de Sixte-Quint, a été orné de colonnes d'albâtre. Ce salon a été lui-même repavé à neuf en marbre de Carrare; les armoires destinées à conserver les livres rares ont été ornées de gracieuses arabesques, les corniches redorées, les peintures refaites ou rafraîchies par Filippo Cretoni. La porte qui, de la salle de Sixte-Quint, conduit aux archives secrètes, s'est enrichie d'élégantes incrustations en marbre; les panneaux ont été renouvelés en bois d'acajou et de noyer, artistement travaillé par l'habile marqueteur Antonio Bonadè. Les deux longs corridors de droite et de gauche ont été repavés à la vénitienne. Les armoires en bois de celui de gauche ont été repeintes par Moretti, qui a représenté les différents travaux d'art exécutés sous le pontificat de Pie IX. »

« Les deux salles de la galerie de Benoît XIV ont reçu de nouveaux embellissements. Dans celle du Musée chrétien, la voûte a été remise à neuf et enrichie de nombreuses dorures; les armoires ont été renouvelées et garnies de métaux dorés. Dans le corridor de droite, les buffets-armoires ont été réparés, incrustés de métaux dorés. Ces buffets renferment les précieux spécimens du Musée profane. Au centre de la salle de Samson, où se voient les *Noces* d'Aldobrandini, un nouveau système de carreaux en marbre blanc a remplacé l'ancien. Diverses mosaïques antiques y ont été transportées, entre autres celle en couleurs retrouvée dans la vigne du marquis Brancodoro, hors de la porte San-Lorenzo. Entre les corniches dorées, on remarque les fresques antiques découvertes sous terre, en 1852, sur la voie *Graziosa*, et représentant les voyages d'Ulysse, racontés par Homère dans les 10e et 11e chants de l'*Odyssée*. Ces peintures, détachées avec une habileté inouïe des vieux murs où elles étaient attenantes, pour être transportées à la bibliothèque du Vatican, ont été admirablement décrites et expliquées par le défunt abbé Pietro Malzanga, Sicilien et savant helléniste attaché à la bibliothèque. Ces fresques, outre leur valeur intrinsèque, ont l'avantage de venir fort à propos augmenter le petit nombre de peintures antiques qui restent. Ce sont des monuments précieux, remarquables par le ton du coloris, par les noms écrits sur les figures représentant les personnages, par la perspective et la variété de la composition. Au fond du corridor de gauche, on voit le magnifique prie-Dieu offert au pape par la ville de Tours et donné par lui à la bibliothèque Vaticane. La salle de Sixte-Quint, longue de 106 mèt. sur 25 de large, compte au nombre de ses acquisitions: un magnifique bloc de malachite soutenu par un groupe de trois figures en bronze doré avec des animaux, œuvre de Pietro Paolo Spagna; une croix également en malachite avec la figure du Christ et les ornements en argent doré; un grand vase d'albâtre d'Egypte; le baptistère de porcelaine de Sèvres, cadeau de l'empereur Napoléon, et le buste de Pie IX, exécuté par Tenerani. Un tableau avec des vases funéraires en verre trouvés dans les catacombes, une croix de bois merveilleusement sculptée, un disque en bois historié de sculpture, un camée avec le portrait de Pie V, monté en cristal de roche; une croix d'argent historiée, deux tableaux de Giotto, représentant l'un, le crucifiement, l'autre, le crucifié; un autre tableau en coquillage représentant la mort de la Vierge Marie; une belle lampe en bronze; trois sculptures représentant la Passion de Jésus-Christ, et une magnifique croix en cristal de roche, œuvre de Vicentin de Bellis, sont venus grossir le trésor du Musée chrétien. Le Musée profane, de son côté, s'est enrichi de deux ovales en argent ciselé, d'une sculpture en sardoine de Luigi Pichler, d'une sphère en stuc antique, ouvrage grec d'un très-beau style; de quatre camées du quinzième siècle, et d'un fragment de toile d'amiante. La collection des estampes s'est accrue des portraits photographiés de tous les évêques qui, en 1856, ont pris part à Vienne aux conférences sur le concordat entre Rome et l'Autriche, et de la série complète des dessins représentant toutes les faces diverses du palais du Louvre à Paris. Il serait trop long d'énumérer tous les trésors littéraires et scientifiques qui sont venus augmenter les richesses, immenses déjà, de la bibliothèque Vaticane : collections rares de livres, de manuscrits, etc., etc. Entre les *codex*, citons seulement les orientaux ayant appartenu à Mgr Molza et au cardinal Maï; un *Alcoran*, magnifique codex, grand in-folio sur vélin, avec dorures; et parmi les manuscrits, ceux provenant de la bibliothèque du cardinal Brignole. Parmi les livres, il faut citer le *Dictionnaire de la langue thaïle* ou *siamoise*, de Pallegoix, évêque et vicaire apostolique siamois, et enfin la bibliothèque du cardinal Angelo Maï, composée de 6,950 ouvrages et de 292 codex ou manuscrits, et qui se trouve actuellement dans l'appartement Borgia avec les autres imprimés. »

« Le médailler, auquel on avait soustrait, il y a quelques années, un grand nombre de médailles antiques et modernes, a réparé, autant que possible, cette perte par l'acquisition d'une précieuse série de monnaies pontificales d'or, d'argent et de bronze, qui commence à Grégoire II, en 731, et se termine au pon-

tificat de Grégoire XVI. Cette collection faisait partie du médailler Rasponiano. Possédée d'abord par Luigi Tommasini, elle devint en 1835 la propriété du savant Andrea Belli, des mains duquel elle est passée en 1851 à la bibliothèque Vaticane, qui s'enrichit, en outre, de la rare et nombreuse collection de médailles antiques et romaines, consulaires et de familles, résultat de vingt années de patientes et infatigables recherches de M. Francesco Sibilio. Ces médailles sont au nombre de 3,238 en argent, 976 en bronze, le reste en or. Ce n'est pas tout; d'autres acquisitions, de moindre importance sans doute, ont encore été faites, se rapportant tant à l'âge antique qu'à l'âge moderne. N'oublions pas une belle série de 160 médailles, partie en argent et partie en bronze, frappées en Belgique depuis le commencement du règne actuel jusqu'à la fin de 1855. Le médailler, trop à l'étroit dans l'endroit incommode où on l'avait relégué, a été transporté dans une des chambres de l'appartement Borgia, où l'on a renouvelé les casiers. Dans la partie supérieure a été placée la bibliothèque Cicognara, achetée par Léon XII, et dans la partie inférieure sont disposées sur des tablettes superposées les médailles et les pièces de monnaie, tant de l'époque antique et du moyen âge que des temps postérieurs et modernes.»

L'artiste romain Giochino Barberi, à qui est dû le perfectionnement des travaux en mosaïque, est mort à Rome, le 27 janvier dernier, à l'âge de 73 ans. Beaucoup de souverains étrangers ont acheté de ses ouvrages. — Parmi ses chefs-d'œuvre, on citela fameuse mosaïque de Pompeia ou la *Bataille d'Alexandre contre Darius*, *l'Aurore* et *le Crucifix* de Guido Reni. L'art de la mosaïque perd en lui, à Rome, l'un de ses artistes les plus distingués et les plus célèbres.

Parmi les pertes que viennent encore d'éprouver les beaux-arts, nous avons à enregistrer celle de M. Gourlier, savant architecte, qui a donné son nom à plusieurs inventions utiles et généralement adoptées dans les constructions modernes, et qui est décédé, à Paris, à l'âge de soixante-dix ans, et celle de M. le baron Desnoyers, l'un de nos graveurs les plus habiles et l'un des élèves de Tardieu. M. Desnoyers était né à Paris le 19 décembre 1779. Nous citerons entr'autres pièces qui composent son œuvre : *La belle jardinière*, d'après Raphaël, qu'il acheva en 1804, à l'âge de vingt-cinq ans. — *Le portrait de l'Empereur Napoléon Ier*, *le Bélisaire* et *le portrait de Talleyrand*, trois pièces, d'après Gérard, — *la Vierge de Foligno*, *la Vierge aux rochers*, *la Vierge au linge*, *la Vierge à la chaise*, *la Vierge d'Albe*, d'après Raphaël. Un magnifique couronnement termina cette carrière si féconde. *La Transfiguration* fut son dernier ouvrage. M. Desnoyers était un des doyens de l'Académie des beaux-arts dont il faisait partie depuis 1816. En 1813, l'Empereur avait voulu fonder à Paris une école de gravure. Il avait désigné pour professeurs, Desnoyers, Bervie et Raphaël Morghen, qu'il désirait fixer à Paris. M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély devait organiser cet enseignement que les événements de 1814 empêchèrent d'établir et qui manque encore à notre capitale.

HENRI LAMBERT.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 581.

Séance du 17 février 1857.

PRÉSIDENCE DE M. VAVIN.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal qui est adopté après quelques légères observations, notamment en ce qui concerne l'erreur qui s'est glissée dans le vingt-sixième vers de *l'homme-hirondelle* de M. Martin, d'Angers, où le mot *avec force* a été substitué à celui *avec feu*.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Delaire annonçant qu'il va beaucoup mieux, quoique n'étant pas encore assez bien pour assister à la séance.

Le 2e volume du Congrès Scientifique de France tenu au Puy en 1855 et programme de la 24e session, dont l'ouverture doit avoir lieu à Grenoble, le 3 septembre prochain.

Mémoire de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

Deux numéros du journal anglais *the Builder*.

Renvoyés à leurs rapporteurs ordinaires MM. Pernot et Moultat.

Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente.

Mémoires de la Société Impériale, sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, renvoyés à M. Chaudet.

Deux numéros du Bulletin de la Société de photographie.

L'*Univers musical*.

Lettre de M. Kellin remerciant la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres correspondants.

La correspondance étant terminée, il est procédé à la réception de M. Achille Duval, membre nouvellement élu.

Il est distribué aux membres présents des exemplaires du rapport fait par M. Herpin, au nom des comités des arts mécaniques et économiques de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, sur la *Balayeuse*, mécanique dont M. le docteur Colombe est l'inventeur. Deux de ces machines, qui arrosent, balayent et ramassent tout à la fois, soumises à un essai continué pendant dix jours sur le quai St-Bernard, ont pu balayer 2,500 à 3,000 mètres superficiels par heure, c'est à dire autant que dix balayeurs ensemble. Cet essai paraît avoir été apprécié et accueilli favorablement par l'administration de la salubrité. Cette balayeuse a été admise à l'Exposition universelle de 1855. Elle a balayé l'annexe du Palais de l'Industrie, pendant quinze

jours, sous l'inspection de M. Trélat, et a obtenu une mention honorable.

M. Mirault fait connaître par l'organe de M. Corplet, qu'il n'a pu encore examiner l'ouvrage de M. Jules Labarte sur la peinture en émail au moyen âge et dans l'antiquité ; mais qu'il espère être en mesure de présenter le rapport dans la prochaine séance.

M. Chaudet présente à la Société un album intitulé : *Guide dans les Théâtres et les salles des Concerts de Paris.* Il fait circuler plusieurs dessins représentant l'intérieur des salles de spectacle, avec les places numérotées et leurs diverses dénominations, ce qui diffère plus ou moins dans chaque théâtre et embarrasse souvent lorsqu'on veut retenir à l'avance sa place ou même au moment de la payer au bureau.

Les membres présents félicitent notre confrère pour le soin scrupuleux qu'il a mis à l'exécution de ses dessins, et surtout pour cette heureuse innovation qui, on peut le dire, est un véritable service rendu au public.

Le secrétaire-général dépose sur le bureau des échantillons d'une nouvelle invention introduite en France par M. G. Stanley, et qui a pour objet la fusion de certaines espèces de pierres. Une Commission, composée de MM. Rolland, Desjardins, Dussauce, Chaudet, Gendré, Corplet et Léon Fournier, est immédiatement nommée pour examiner et faire un rapport sur cette invention qui semble appelée à opérer une révolution dans la sculpture d'ornementation.

M. Maillet, avec son amabilité ordinaire, veut bien se charger de la lecture d'un travail des plus remarquables de notre honorable collègue, M. Vieillard, sur la tragédie au dix-neuvième siècle; cette lecture, admirablement faite, captive au plus haut point l'attention de l'assemblée, et la Société, après avoir voté l'impression, charge le secrétaire-général d'adresser des remercîments à M. Vieillard, en regrettant qu'il ne soit pas présent pour recevoir ses plus vives félicitations.

M. Martin d'Angers prend la parole pour lire un rapport sur une composition musicale de M. Edmond d'Ingrande, offerte par l'auteur à la Société libre des Beaux-Arts.

« Dans le domaine de la musique légère, dit notre collègue, la valse tient le premier rang. Certains hommes de génie sont même parvenus à en faire une œuvre sérieuse. Ainsi les admirables valses de Beethoven sont considérées par les connaisseurs comme les chefs-d'œuvre du genre. Je crois, du reste, que, dans l'intention du célèbre compositeur allemand, elles ont été écrites plutôt comme études caractéristiques que pour la danse proprement dite. Il n'en est pas de même de l'*Invitation à la valse* de Weber, qui est aussi un chef-d'œuvre et de plus parfaitement valsante. Les grandes valses de Jacques Herz ont encore une réputation incontestable; les dignes émules des Taglioni, des Essler, des Carlotta Grisi, des Ceritto les ont mises depuis longtemps à la mode, et cette mode est constante, rareté qui fait l'éloge du compositeur. La valse de salon a été traitée de main de maître par Marcaillou. Dans le grand comme dans le demi-monde, on a mis en lumière tous les bijoux de sa ravissante collection. Un autre compositeur bien connu, Strauss, de Vienne, a semé les valses dans toute l'Europe, comme le Créateur a semé les étoiles dans le firmament. Il avait une fécondité inépuisable. C'était le génie incarné de la danse la plus séduisante des temps modernes.

« On trouvait dans sa musique un vrai cachet d'élégance, de nouveauté; ses rhythmes entraînants étonnaient toujours. La coupe de ses phrases ne ressemblait à celle de personne. En écoutant ses valses, si parfaitement exécutées aux anciens concerts Musard de la rue Vivienne, on se sentait soulevé sur sa chaise, on dansait malgré soi. Son homonyme, le Strauss actuel qui dirige l'orchestre des bals de l'Opéra, n'est pas sans mérite, mais il n'a jamais su retrouver la coupe originale de son heureux devancier. On valse plus difficilement sur sa musique, bien qu'il ait à sa disposition un excellent orchestre de danse. Ce genre de composition est à la fois mélancolique et mystérieux, vif et léger. Voilà pourquoi il convient également à la rêverie allemande et à la gaîté française. Cette fleur exotique, née sur les bords du Rhin allemand, s'est parfaitement acclimatée chez nous, et toutes les danses nouvelles, malgré leurs noms pompeux ou baroques, n'ont pu enlever le sceptre à cette reine des salons.

« Mais si cette reine est adorable, ses traits ne sont pas faciles à peindre, son air mystérieux l'empêche d'être abordable pour tous. Ses fines allures ne sont pas saisies par toutes les imaginations. Il ne suffit pas d'être musicien — j'allais dire grand peintre — pour imprimer à sa physionomie mobile le caractère qui lui est propice, beaucoup de nos jeunes compositeurs, séduits par ses charmes, l'ont essayé sans y réussir, on pourrait avancer sans trop de témérité qu'il y a peut-être moins de valses parfaites que de bons opéras. Celles que l'on rencontre dans les œuvres lyriques sont rarement dignes de remarque. On les guette, on les compte, comme une bonne fortune. La valse des Démons dans *Robert-le-Diable* et celle de *Giselle* ont fait fureur, mais on en trouverait peu d'autres qui pussent leur être comparées.

« Ce long préambule était nécessaire pour vous faire comprendre, Messieurs, combien il est difficile de faire une bonne valse, et pour arriver à celle dont vous m'avez chargé de rendre compte à la Société.

« La composition de M. Edmond d'Ingrande a bien un certain mérite ; elle est écrite correctement, peut-être est-elle même un peu classique, mais elle n'offre nulle part le véritable caractère d'une valse valsante. C'est une étude bien conduite, d'une facture carrée, où l'imagination fait peu de frais, qui brille peu par la variété des motifs ; elle est un peu trop orchestrale, vise trop à l'ouverture et oublie trop qu'elle doit faire danser. Le même motif, ou plutôt le même agencement rhythmique, est reproduit dans les deux principales parties de la valse, ce qui dénote de la pauvreté d'invention. L'accompagnement est trop nu parfois, et n'offre pas les ondulations conventionnelles qui entraînent la valseuse. Je suis sûr qu'en dansant cette valse, on perdrait malgré soi le mouvement rhythmique indispensable au tournoiement habituel. Le point d'orgue placé dans la *coda* est un hors-d'œuvre ; il ne doit pas y avoir de temps d'arrêt dans une valse ; on ne peut pas rester une jambe en l'air.

« Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Edmond d'Ingrande de s'être exercé dans un genre si ingrat, où l'on trouve cent épines contre une rose. Qu'il étudie les maîtres du genre, et nous sommes certains qu'il s'appropriera leur *faire*, leur manière de charpenter une valse.

« Vous savez mieux que moi, Messieurs, dit M. Martin d'Angers en terminant, combien il est difficile de donner le coup de pinceau, de nuancer les couleurs : il faut avoir le tact et la main. »

M. Martin d'Angers lit ensuite quelques beaux vers sur des sites d'Auvergne, dignes pendants de ses souvenirs de Gergovia, et qui trouveront place le plus prochainement possible dans les travaux de la société.

Le secrétaire-général,
HENRI DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 17 février 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapport de MM. Mirault et Corplet sur l'ouvrage de M. Jules Labarte, ayant pour titre : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge*. Rapport de la commission chargée de l'examen de l'invention présentée par M. G. Stanley. *Quand on est seul*, et le *Carnaval de 1857*, deux pièces de vers lues par M. J. Martin d'Angers ; plusieurs communications importantes, par le même.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(238e séance. 10e année.)

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté après quelques rectifications dont l'une concerne le nom de M. Ernest Lahaye, statuaire, membre récemment admis, et l'autre est relative à M. Lescuyer, qui déclare n'avoir pris aucune part à la rédaction du rapport sur l'exposition du Palais-Royal.

M. Auguste Racinet, nommé membre du Comité dans la dernière séance, adresse ses remercîments à M. le Président.

M. Moulinet exprime la gratitude qu'il éprouve pour les témoignages de bienveillance et d'intérêt qu'il a reçus du Comité, qui vient de le recommander avec chaleur à M. le comte de Nieuwerkerke.

M. Jouyne fait hommage d'un ouvrage intitulé : *Grande extension du commerce extérieur de la France et de ses industries agricole et manufacturière, par le retrait des prohibitions inscrites dans les tarifs des douanes.*

M. de Tanouarn est désigné pour examiner l'ouvrage et en présenter l'analyse. M. le président complimente M. Hiron, sculpteur, membre nouveau, et fait connaître l'intention de cet artiste, qui se propose d'exécuter une œuvre d'art, par le moyen ingénieux dont il est l'auteur et d'en faire don à la Société.

M. Schaal lit un rapport sur un tableau non achevé de M. Jourdy, dont le Comité a entendu l'éloge avec tant d'intérêt ; cette composition d'un artiste si justement regretté, est traitée avec un talent digne de la réputation de son auteur ; le sujet en est heureusement choisi : c'est la *Paix*, entourée des personnages allégoriques qui l'accompagnent pour l'ordinaire et en perpétuent les bienfaits, savoir : les sciences, les arts, la peinture, la sculpture, la tragédie et la philosophie : C'est rendre un double service à l'art et à la mémoire d'un peintre distingué, que d'achever l'œuvre dernière de l'auteur.

M. Auvray propose d'offrir une fête à notre nouveau président M. Paul Chareau, et à M. Hulot, vice-président ; le Comité, adoptant cette proposition avec un vif empressement, invite M. Auvray à en presser l'organisation et les apprêts, en le remerciant de son heureuse initiative.

M. Marcellin continue la lecture qu'il a déjà commencée dans la précédente séance par ses impressions sur l'atelier Rinaldi, de Rome : il décrit avec une critique aussi judicieuse que fine et délicate, les œuvres qui ont attiré son attention, telles que : la *Statue colossale de Grégoire VII*,

Adam et Ève après le péché, *Androclès devant le lion dont il va soulager la souffrance.*

Cette lecture, écoutée avec un intérêt non équivoque, sera continuée dans les séances suivantes; les fragments communiqués par M. Marcellin sont extraits d'un grand ouvrage inédit sur les ateliers, les musées, les palais et autres édifices de l'Italie et de la Sicile.

M. le président annonce la perte que les arts et le Comité viennent de faire dans la personne de M. Pierre Lacroix, peintre, élève de David et de Gros, auteur de plusieurs tableaux estimés : il prie M. Auvray d'en présenter la notice biographique, hommage doublement dû à l'artiste et au confrère, plus encore, à l'un des fondateurs du Comité.

M. Pauly annonce que la Commission chargée d'examiner *les Statuts de la Société universelle de la littérature*, *des sciences et des arts*, lira son rapport dans la prochaine séance.

M. Guilletat prie M. le président de vouloir bien réunir le Conseil d'administration, auquel il désire faire d'importantes communications; le Comité, consulté sur cette proposition, se rend aux désirs de M. Guilletat et fixe l'époque de cette réunion.

M. le président invite M. Chol (Edouard), professeur de musique, à présenter ses deux élèves, MM. Andrès et Anschüz (Albert). M. Andrès, pianiste, exécute la sonate en *do* dièze mineur, de Beethoven, et deux romances sans paroles, de sa composition; M. Anschüz exécute la *Straniera*, de Thalberg, et la *Fontaine des barbiers*.

Il est difficile d'unir plus de goût et de sentiment musical à autant de vigueur et d'habileté dans l'exécution, que n'en ont montré des élèves capables d'être déjà d'excellents maîtres. Le Comité, par l'organe de son président, a exprimé toute la satisfaction qu'il avait éprouvée; et, remerciant M. Chol, ainsi que les artistes dont il apprécie le talent, le félicite du succès de sa méthode et de sa sollicitude : un beau piano d'Erard a fait ressortir heureusement le mérite des deux exécutants.

Ordre du jour de la séance du 5 mars.

Rapports de M. de Tanouarn et de plusieurs commissions; — Suite des lectures de M. Marcellin; — Elections; - M. Marthieu, chanteur, pensionnaire du Conservatoire de musique, et M. Giraud, violon, 1er prix du Conservatoire, seront admis à se faire entendre.

Le Secrétaire général,

VALAT.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

DENECOURT ET LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

Messieurs,

Il y a quelques mois, le sylvain de la forêt de Fontainebleau, notre collègue Denecourt, faisait déposer sur votre bureau, pour votre bibliothèque, les différents ouvrages qui résument sa vie entière et justifient pleinement la renommée attachée à son nom.

Vous ne pouviez me confier une mission qui me fût plus sympathique que celle de vous rendre compte des publications de M. Denecourt. Vous me fournissiez ainsi l'occasion de vous entretenir d'un ami personnel, devenu le vôtre depuis le jour où notre regrettable président Van Ténac et moi, l'avons présenté à vos suffrages.

Déjà, le 5 décembre 1850, dans la *Voix des artistes*, organe du Comité à cette époque, j'ai appelé votre attention sur les créations de M. Denecourt, je vous ai fait part de la souscription ouverte à Fontainebleau pour consacrer, dans la forêt, un rocher à la mémoire de celui qui a baptisé des noms les plus célèbres les rochers et les arbres destinés à servir de guides aux promeneurs.

Un de nos habiles collègues [1], cédant à un de ces élans généreux si communs chez les artistes, s'engageait à enrichir ce rocher d'un médaillon, et déclarait « *qu'il serait heureux de voir son nom inscrit à côté de celui de M. Denecourt.* »

On ne peut pas dire que M. Denecourt ait fait des livres, il a voulu créer un guide en prenant ce mot dans son acception la plus étendue et la plus rigoureuse. Ce guide a atteint sa 16e édition; comptez et comparez les feuilles de ces diverses éditions; ce sera le moyen de vous rendre compte de la marche lente, mais progressive, de cet homme poursuivant avec une conviction pleine d'abnégation et une infatigable patience, le défrichement artistique de la forêt de Fontainebleau.

Dans ce livre, que nous n'analyserons pas, et qui est destiné à remplacer Denecourt quand il ne sera plus, vous trouvez consignés avec autant de méthode que de clarté, et surtout sans aucune prétention littéraire, tous les renseignements utiles au touriste; c'est le fil d'Ariane indispensable au voyageur qui s'engage dans un labyrinthe de 17,000 hectares. Voilà qui vaut mieux, assurément, que bien des livres.

Parlerons-nous de l'homme? mais qu'en dire qu'on ne sache? Tous les princes de la littérature

[1] V. Huguenin.

et des arts ont proclamé et le nom et les travaux de Denecourt; récemment encore, ils s'associaient pour lui dédier un livre qui doit être bien cher à son cœur [1].

Ainsi, n'ayant à vous dire rien qui ne vous soit connu, du livre ni de son auteur, nous terminerons ces lignes en émettant une idée que nous serions heureux de voir se réaliser.

Pourquoi un artiste n'exécuterait-il pas un buste de proportion reduite de celui que tant de personnes connaissent et chérissent?

Ce buste figurerait avantageusement auprès de tous ces gracieux objets en genevrier, appelés *Souvenirs de Fontainebleau*, dont chaque voyageur a soin de se munir avant de quitter ces lieux pleins de charmes, et qui ont inspiré tant d'artistes et tant d'écrivains.

ÉMILE BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un vers de Virgile*, comédie en deux actes et en prose, de M. Mélesville. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. *Ce que deviennent les roses*, vaudeville en trois actes, de MM. Varin et de Biéville. BOUFFES-PARISIENS. *Croquefer*, opérette de MM. Jaime et Tréfeu, musique de M. Offenbach. — ITALIENS.

M. Mélesville, un des plus heureux associés de M. Scribe dans la grande entreprise dramatique qui, pendant quarante ans, a défrayé les théâtres de Paris et du monde entier, un des lieutenants les plus fidèles de l'Alexandre de la scène française, a, de temps à autre, essayé ses seules forces, et s'en est généralement bien trouvé. M. Mélesville est un homme de goût et d'esprit, qui ne livre rien au hasard, et qui a dû rencontrer peu de chutes dans sa vie. Son audace ne l'emporte pas au delà des bornes connues, et peut-être a-t-il fait souvent la même pièce, comme ce rédacteur de journal qui avouait naïvement que, pendant vingt ans, il avait retourné son *premier-Paris*, sans que le public en eût jamais paru mécontent. Le premier-Paris, je veux dire la comédie que M. Mélesville vient de donner au Théâtre-Français, avec une apparence d'originalité dans l'idée, ressemble dans la forme à beaucoup d'autres pièces du même auteur ou de ses collaborateurs. Il s'agit de retrouver un trésor à l'aide d'un vers de Virgile, ce grand sorcier du moyen âge. Ce trésor a été enterré sous un arbre, mais sous quel arbre? Virgile le dira : *Sub tegmine fagi*. Le digne professeur auquel on a confié le secret du trésor, en même temps qu'un elzévir, finit par comprendre que Tityre pourrait bien lui indiquer l'endroit inconnu et désiré. Les fouilles réussissent, et une charmante héritière épouse sans scrupule celui qu'elle aime, grâce à cette fortune retrouvée. La pièce est faite dans toutes les conditions voulues pour être écoutée avec plaisir. Une scène seulement nous a semblé un peu blessante, celle dans laquelle un jeune étourdi propose à une jeune fille bien élevée et pleine de candeur, de (ma foi, disons les choses crûment) de la mettre dans ses meubles. Ces choses-là ne se font pas, ou si elles se font, ne se représentent pas sur la scène. Le sentiment public aime à les repousser comme des impossibilités morales. La comédie de M. Mélesville n'en a pas moins réussi; Régnier a puissamment contribué au succès. M. Mélesville avait vu le triomphe de Régnier dans la *Joie fait peur*, et comme le rôle de son précepteur offrait les mêmes éléments que celui du domestique de Mme de Girardin, il s'est écrié à coup sûr : Voilà mon homme; et il ne s'est pas trompé. Mlle Emilie Dubois, cette intelligente ingénue, M. Delaunay, M. Got, ont prêté un heureux concours à Régnier. M. Mélesville compte dans son nombreux répertoire une pièce de plus, mais je doute que la Comédie-Française ait le même bonheur. Je crains que le *Vers de Virgile* ne se fixe pas au théâtre de la rue Richelieu.

Le théâtre du Palais-Royal a emprunté à Gavarni, non pas la direction des aérostats, mais les types des *Lorettes vieillies*, et il a cru très-ingénieux de les présenter sous des figures déjà plus ou moins connues du public : la *baronne d'Ange*, *Musette*, *Marco*, *Olympe Taverny*. Le premier défaut de cette exhibition, c'est que les spectateurs les plus assidus au théâtre n'ont pas parfaitement présent à la mémoire le souvenir des intrigues de ces dames et des personnages qui ont formé leur brillant cortége au temps de leur opulence et de leur éclat, et que beaucoup peut-être n'en ont jamais entendu parler, ce qui rend pour eux la pièce absolument inintelligible; le second défaut, c'est que les dames en question, représentées par MM. les comiques Grassot et Hyacinthe, ont quelque chose de si repoussant, qu'elles causent une impression tout à fait pénible et désagréable, et manquent le but que voulaient atteindre les auteurs, à force d'exagération; le troisième défaut consiste dans un dialogue qui dépasse souvent les licences accordées au théâtre du Palais-Royal. Il y a assurément des mots plaisants et des scènes fort gaies dans cette bouffonnerie de MM. Varin et de Biéville; on y reconnaît le faire de deux hommes qui auraient pu inventer le vaudeville; mais ces vieilles drôlesses inspirent un profond dégoût. MM. Varin et de Biéville ont eu le tort de faire trois actes et de viser au prix institué par le ministère d'Etat pour les pièces dont l'intention est morale, en prenant un chemin de traverse dans lequel ils se sont égarés : ils n'auront pas le prix, je les en préviens d'avance, et ils auront quelque peine à atteindre le succès des *Faux bonshommes*. Il faut avouer aussi que jamais Grassot n'a été plus enrhumé. Quelle voix! et quelle femme que ce Grassot! On n'a pas idée d'une telle mascarade! Luguet est le seul qui, dans son rôle, ait pu montrer des qualités de comédien.

Les *Bouffes Parisiens* sont aussi tombés dans la charge, avec un peu trop d'excentricité. Les approches des jours gras se sont fait sentir. Croquefer, qui a avalé par mégarde son sabre d'honneur, et qui n'ayant plus ni armes ni gens, défend son château avec des mannequins déguisés en chevaliers, offre d'abord une assez bonne physionomie; mais la plaisanterie se prolonge indéfiniment, et la cavalcade qui termine la pièce, avec des contorsions causées par un poison moins dangereux que celui des Borgia, choque un peu trop les convenances théâtrales. Ce genre de comique n'est pas puisé à une source bien délicate, et la bonne

[1] Hommage à C.-F. Denecourt. Fontainebleau, Paysages, Légendes, Souvenirs, Fantaisies. — Paris, L. Hachette et C[e], 1855, in-8°.

compagnie qui a adopté les *Bouffes-Parisiens*, n'a pas beaucoup de nez si elle ne s'en aperçoit pas. Le mérite de cette pochade relève plus particulièrement du compositeur, M. Offenbach, qui s'est montré, selon son habitude, fort original; il a su mêler très-habilement à sa partition, une parodie des morceaux les plus célèbres de nos meilleurs opéras, et son grand duo comique est un pot-pourri musical de haut goût.

Le théâtre des Italiens poursuit le cours de ses succès: *Rigoletto*, *la Traviata* et *Don Juan* se partagent les honneurs de l'affiche. Nous avouons notre faible pour *Don Juan*, ce chef-d'œuvre de Mozart, et c'est avec regret que nous ne le voyons pas plus souvent annoncé; peut-être aussi est-ce à cause des artistes qui interprètent cette œuvre et qui nous sont si sympathiques. — Nommer Carion, Graziani, l'Alboni, la Fiorentini et la Frezzolini, n'est-ce pas tout dire? Quelle belle voix que celle de Graziani! si ses manières étaient plus en harmonie avec son talent, quel acteur complet! Quel souvenir nous rappelle Carion! dans certains moments, il a encore vingt ans. Quant à l'Alboni, toutes les formules laudatives sont épuisées sur son compte; mais la cantatrice que nous avons entendue avec le plus vif intérêt, c'est la Fiorentini. Comme sa voix est douce et sympathique! comme elle en ménage les effets avec intelligence! Que d'avenir il y a dans ce talent! Il serait à désirer que son répertoire fût un peu moins restreint, mais aujourd'hui que le public s'est prononcé, à la prochaine saison nous verrons bien.

Hippolyte LUCAS.

Le théâtre Beaumarchais, dont l'édifice menaçait ruine de toutes parts, et que l'autorité avait fait fermer depuis longtemps par mesure de sûreté publique, vient enfin d'être réparé. Depuis quelques semaines, il a rouvert ses portes au public. La salle remise en bon état et décorée avec goût, le choix des acteurs, l'habileté du directeur, M. Bartholy, qui a fait ses preuves dans toutes les villes qui lui ont confié la gestion de leur théâtre, — tout cela fait présager le succès de cette entreprise.

L'inauguration de la salle a eu lieu par un prologue, le *Réveil de Beaumarchais*. Quelle bonne fortune pour ce théâtre, s'il pouvait tenir longtemps éveillé ce nouvel Epiménide! Que d'abus d'une autre espèce à attaquer, à réformer de nos jours! Que de choses n'aurait pas à dire aujourd'hui cet esprit si original, si railleur et si mordant! Souhaitons à tous ceux qui écriront pour le théâtre Beaumarchais la verve et la caustique humeur de leur patron.

Ce que c'est pourtant que le bon exemple! Il est de par le monde dramatique un directeur qu'on appelle la providence des Bouffes-Parisiens. Il établit des concours, il fonde des prix, il dirige les répétitions, il lit les manuscrits, il écoute les réclamations des uns et des autres, il accueille et encourage les jeunes auteurs encore inconnus et qu'on repousse. On assure, et nous nous empressons de le répéter, que le nouveau directeur du théâtre Beaumarchais se propose de marcher franchement sur les mêmes traces. S'il n'établit pas encore de concours, s'il ne fonde pas encore de prix, du moins il lira lui-même les manuscrits, il ne s'attachera pas spécialement aux auteurs en renom; il veut que son théâtre soit également accessible aux prosélytes de l'art, qu'il soit la pépinière des jeunes intelligences.

Ceci n'est point un on dit; on cite déjà un certain nombre de littérateurs encore inconnus à Paris, dont les ouvrages ont été acceptés et vont être mis en répétition, entre autres l'*Etoile d'un journaliste*, comédie en un acte et en prose, et *Deux pour une*, vaudeville en un acte, par M. Hyacinthe Dubacq, dont les essais dramatiques ont obtenu de francs et légitimes succès à Lyon, Marseille, Toulouse, etc.

MÉLANGES.

1er Mars 1857.

On sait qu'une sixième place d'académicien libre a été créée dernièrement à l'Académie des sciences morales et politiques. L'Académie a nommé à cette place, dans sa séance du 14 février, M. Horace Say, par 28 voix sur 32 votants.

— Mademoiselle Marie Darjou, qui a conquis une si belle place parmi nos pianistes modernes, donnera son concert annuel mardi, 10 mars, dans la salle Sainte-Cécile.— On parle aussi de celui de Mlle Louise Contamin, qui aura lieu le vendredi, 6 mars, dans la salle de Herz; les amateurs disent le plus grand bien de cette charmante artiste; son talent et sa jeune réputation lui assurent d'avance un succès.

— M. Gaston Guitton, statuaire, vient d'ouvrir ses ateliers où le public est admis à voir les œuvres que cet artiste destine au Salon prochain. Cette exposition aura lieu à partir du mois de mars, et se continuera jusqu'à la fin d'avril, les *samedis*, *dimanches* et *lundis*, de midi à quatre heures, 36, rue de l'Ouest.

—Les démolitions opérées l'année dernière au milieu des salles du palais des Thermes, qui furent jointes, il y a treize ans, à l'hôtel de Cluny, pour former le musée, ont fait connaître les plans de vastes substructions qui dépendaient de l'édifice romain; ces ruines vénérables vont être rendues à la lumière; un jardin de 1000 mètres superficiels et clos d'une grille, permettra de circuler librement autour d'elles. L'hôtel de Cluny sera entièrement isolé par une rue ouverte à l'Est, entre cet édifice et la rue Saint-Jacques, et passant par l'ancien couvent des religieux trinitaires. Le musée se trouvera ainsi circonscrit entre deux boulevarts et deux rues. Les plans de ces embellissements sont l'œuvre de M. Albert Lenoir, architecte des musées des Thermes et de Cluny.

— La première pierre du monument destiné à perpétuer la mémoire de l'empereur Nicolas, a été posée, le 26 décembre dernier, en face de l'église Saint-Isaac, avec une grande solennité, et en présence de l'empereur Alexandre II.

Le dimanche, 8 mars, aura lieu à la salle des ventes, rue Drouot, 5, l'exposition de soixante tableaux de M. Charles Mozin, peintre de paysages et de marines; — le mardi suivant, aura lieu la vente, par le ministère de Me Pouchet, assisté de M. Ferdinand Laneuville, expert. Tous les tableaux de M. Charles Mozin sont faits d'après nature; on en cite plusieurs qui, évidemment, seront très-recherchés par les amateurs: *le Pilote*; *Entrée du port de Trouville*; *Marseille, le soir*; *les Pêcheuses de crevettes; la Marée montante* (*Bretagne*), etc. C'est une vente qui a un véritable intérêt artistique et qui doit avoir le légitime succès que nous lui souhaitons.

COLLECTION VALLARDI.

VENTE AUX ENCHÈRES

A L'HOTEL DROUOT.

L'événement le plus inattendu, le plus extraordinaire, est sur le point de se produire dans le monde artistique ; je veux dire, le dénouement qui va se dérouler dans quelques jours à l'hôtel des commissaires-priseurs, rue Drouot.

Il est peu d'amateurs qui, dans leurs voyages en Italie, n'aient vu la collection des sieurs Vallardi , riches marchands d'estampes de Milan, ou n'en aient entendu parler.

Cette collection, commencée en 1790 par deux amateurs aussi éclairés, s'accrut successivement, surtout en 1796 et en 1814, des plus belles pièces sortant des églises, des monastères supprimés, et de celles dont les maisons princières qui les possédaient, furent forcées de se dessaisir par suite des désastres politiques. Ce musée, unique au monde, est tellement riche en tableaux de grands maîtres, que peu de cabinets d'amateurs peuvent lui être comparés. Il suffira de citer, de l'école flamande : Hemmeling, Van Dick, Téniers, Wouwerman ; de l'école italienne : Luini, Raphaël, Masaccio, le Guide, le Guerchin, Paul Véronèse, Gian Bellini, Galeazzo Campi, Mantegna, pour donner une idée de sa variété et de sa valeur artistique.

Il était de notoriété publique que cette collection avait été léguée d'avance à la ville de Milan, par un testament dont l'exécution n'attendait plus que le décès d'un octogénaire ; on en connaissait presque la teneur et les dispositions, on savait que le vœu le plus ardent du collectionneur était que, dans aucun cas, le fruit de son incessant labeur ne fût dispersé. On devait préparer, dans le musée de Milan, un salon spécial pour recevoir ces chefs-d'œuvre.

Lorsque tout à coup la rumeur se répand que la famille Vallardi est ruinée; que les prodigalités des jeunes fils les ont déjà forcés d'engager partie de leurs propriétés. On assemble un conseil de famille, et là, dans cette réunion, le vieillard, les larmes aux yeux, signe l'arrêt qui le condamne à déchirer son testament et à vendre sa chère galerie, pour sauver du moins ce qui reste du patrimoine de ses enfants.

Mais où vendre une collection d'une telle valeur artistique? quelle est la fortune italienne, soit à Milan, à Rome, soit à Naples, qui puisse payer la plus faible partie de la galerie Vallardi? — Nous nous rappelons y avoir admiré un Hemmeling tryptique, qui, l'eût-on même alors cou-

vert de cent mille billets de banque, n'aurait pas été cédé à ce prix, et aujourd'hui, une des plus belles perles de cet écrin précieux, ne sera peut-être pas vendu dix mille francs ; et cependant on sait qu'il n'existe en France que trois Hemmeling, celui qui orne le cabinet d'un amateur émérite, M. le comte Duchâtel; l'autre, que le docteur Espalier a légué à une église de Douai ; et le troisième, celui de la collection Vallardi; nous y avons vu un Téniers signé, ayant une valeur inappréciable, qui, aux enchères, ne trouverait peut-être pas d'acquéreurs au prix que mérite cette œuvre.

Il fut donc décidé que cette collection serait envoyée à Paris. Me Charles Pillet, commissaire-priseur, assisté de M. Laneuville, expert, a été choisi pour faire cette vente, et aujourd'hui les tableaux sont arrivés en parfait état; ils ont été déposés dans le cabinet d'un amateur, rue Laval, n° 15, pour de là passer à la salle des commissaires-priseurs, où ils seront exposés le 18 et le 19, et vendus le 20 mars.

En ce moment, l'heureux sanctuaire de la rue Laval est fort visité ; on fait queue, mais la porte n'en est pas ouverte à tout venant. C'est par un hasard ou une faveur toute spéciale que nous avons pu y pénétrer. On attendait M. Thiers; j'ai lieu de croire que le jeune cicérone italien m'a pris pour l'ancien ministre de l'intérieur ; car le marchepied de ma voiture n'était pas replié, que la porte de la maison s'ouvrait devant moi, et que j'étais accueilli avec les saluts les plus profonds. Il est probable que si M. Thiers est arrivé quelque temps après, il n'aura pas eu un accueil aussi officiel. Aussi, en écrivant ces quelques lignes, je crois remplir un devoir de politesse autant qu'une mission artistique.

Félix PIGEORY.

EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

PREMIÈRE PARTIE.

MM. CLAUDIUS JACQUAND. — J. PORTAELS. — AD. MAGAUD.—ARMAND LELEUX.— BOISSARD-BOISDENIER. — A. PÉRIGNON. — E. LACOSTE. — LEPOITEVIN. — BELLET-DUPOIZAT. — W. A. BOUGUEREAU. — BONIROTTE. — BAZIN.—TH. MAILLOT. — FLEURY CHENU.

Depuis l'ouverture de l'exposition du palais Saint-Pierre, où les visiteurs ne cessent de se porter en foule, j'entends émettre assez généralement deux opinions fort contradictoires : les uns disent que l'exhibition de cette année égale au moins, si elle ne surpasse pas, celle de l'année dernière, qui a été une des plus brillantes dont notre ville ait conservé le souvenir; les autres prétendent que le salon lyonnais de 1857 ne s'est pas soutenu à la hauteur de celui de 1856, qu'il est même presque retombé au niveau des années de décadence qui l'avaient précédé.

Quant à moi, lorsque, comparant entre eux les livrets de ces deux salons, je retrouve un nombre à peu près égal d'objets d'art exposés, lorsque je compte toutes les œuvres vraiment remarquables que renferme cette année le palais Saint-Pierre, en vérité, je ne puis admettre qu'il y ait rechute, décadence, comme on veut bien le dire; mais, d'un autre côté, l'absence de quelques grandes pages, de quelques grands noms d'artistes nationaux et étrangers, semble donner raison à ceux qui s'en inquiètent, et je suis bien forcé de me rendre à l'évidence de ce fait.

Mais d'où vient cette froideur, ce peu d'empressement à répondre à l'appel de notre *Société des Amis des Arts?* Ceci touche de trop près à la prospérité de notre école lyonnaise, pour ne pas s'en préoccuper un instant, et si cela tient à un défaut purement local, on doit chercher à y porter promptement remède.

Certes, c'est une bien lumineuse pensée qui a inspiré la formation de la *Société des Amis des Arts*, et les expositions dues aux soins de cette Société l'honorent au plus haut point; aussi notre cité lui en a-t-elle beaucoup de reconnaissance. Mais pour que ces brillantes solennités annuelles répondent au but de leur institution, pour qu'elles servent de salutaire enseignement à nos jeunes peintres, il faut y attirer les œuvres des grands artistes de tous les pays, afin que notre école lyonnaise soit sans cesse régénérée par la comparaison avec les belles créations de l'art à Paris, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre.

Malheureusement, il faut bien le dire, ce qui tient à l'écart de nos expositions les grands artistes nationaux et étrangers, c'est la fâcheuse tendance que montrent trop souvent nos acquéreurs, à marchander, même au-dessous de leur valeur réelle, les œuvres qui leur sont offertes. Il est déplorable que l'opulente et commerçante cité lyonnaise oublie que l'art n'a jamais eu de protecteurs plus magnifiques que les riches marchands de Venise et d'Anvers. La seconde ville de l'Empire doit être jalouse de prouver, par le nombre et la générosité de ses achats, qu'elle a à honneur d'assurer la prospérité de ses expositions artistiques, devenues aujourd'hui pour elle une impérieuse nécessité morale. Mais, je le sais, il y a déjà en ce moment bon nombre d'acquisitions de faites; quand on connaîtra plus tard les prix qui y ont été mis, toute crainte de décadence cessera peut-être; bien mieux, il s'opérera sans doute un heureux revirement dans la fâcheuse opinion qu'on avait conçue à tort ou à raison.

Dans l'intérêt bien entendu de nos expositions, il conviendrait aussi de les organiser le plus possible d'après les convenances des artistes que nous y convions. Entre autres moyens propres à s'assurer ce sympathique concours dont notre salon a tant besoin, la *Société des Amis des Arts* ferait, ce me semble, preuve de sagesse et d'habileté, en se chargeant, dans une certaine mesure et dans certains cas, des frais de transport des œuvres d'art étrangères d'un mérite reconnu; il serait même de bonne politique d'en solliciter l'envoi en temps utile, au lieu de l'attendre avec indifférence. — Ainsi que l'a dit la Revue des Beaux-Arts, qui en avait déjà pris l'initiative dans l'article préliminaire publié sur notre exposition, ne pourrait-on imiter, comme on le voit faire dans tant d'autres villes, l'exemple du Gouvernement, qui rémunère les artistes les plus distingués des grandes exhibitions parisiennes, non-seulement par l'achat d'un certain nombre de tableaux et de statues, mais aussi surtout par des récompenses honorifiques, dont la valeur, plus morale que matérielle, permet de rendre justice à tous les hommes de mérite et de les dédommager, au moins en partie, de leurs peines et de leurs déboursés? Une distribution publique de primes ou de médailles serait une solennité qui clôturerait dignement nos expositions et en perpétuerait le glorieux souvenir, bien mieux qu'un tirage de lots de loterie où les intérêts matériels sont seuls engagés.

A cette proposition, je prévois qu'on me répondra que notre *Société des amis des Arts* a un but spécial et défini, poursuivi par elle avec une généreuse libéralité; qu'elle ne peut pas s'imposer plus de sacrifices et qu'il ne lui serait pas permis d'affecter à cette nouvelle destination une partie des fonds employés à l'encouragement des jeunes artistes et au développement, à la prospérité de notre école. Mais ne se pourrait-il pas que l'administration municipale, si zélée pour les intérêts et l'honneur de la cité lyonnaise, si un appel sérieux lui était fait à ce sujet par la Société, vînt à son aide, en prenant à sa charge ces dépenses supplémentaires, et lui donnât ainsi un témoignage efficace de ses sympathies pour tout le bien qu'elle a déjà fait?

Ceci dit, j'ai hâte de passer à l'examen des œuvres qui ont été le plus remarquées à notre salon, autant pour le mérite de la composition qu'à cause de la réputation de leurs auteurs.

A un de nos artistes qui n'a point oublié sa ville natale, nos premières lignes. — M. C. Jacquand a deux toiles au salon : le *Message du Pape* et le *Repas interrompu des bandits des Abruzzes*. Ces deux compositions, qui attirent l'attention des visiteurs, sont dignes de cet artiste, dont la manière excelle, comme on sait, dans ces scènes d'intérieur où les harmonieux contrastes d'ombre et de lumière offrent tant de ressources au pinceau du coloriste. Si le *Message du Pape* n'est peut-être pas tout à fait à la hauteur des œuvres sérieuses du peintre de *Charles Ier et ses enfants*, on y retrouve, du moins en grande partie, les précieuses qualités qui distinguent ses tableaux de genre. Dans le *Repas des bandits des Abruzzes*, d'un style tout différent et plus grandement traité, les oppositions de clair-obscur et de lumière, savamment ménagées, ont de grandes beautés; mais l'effet général n'est pas aussi satisfaisant qu'on serait en droit de l'attendre d'un sujet aussi dramatique.

On nous a si souvent reproduit sur la toile les scènes de la vie orientale empreintes de la poésie banale du harem, qu'en vérité M. Portaels a parfaitement bien fait de nous faire envisager ce pays fantaisiste de l'Orient sous un aspect plus sévère et plus réel, en nous peignant son *Convoi funèbre* au milieu de l'imposante immensité du désert de Suez, où le ciel morne, embrâsé, et la sombre nudité de la terre stérile, s'harmonisent d'une façon si grandiose avec la désolation de la famille arabe qui accompagne à sa dernière demeure le cadavre d'un guerrier couché en travers de la selle de son chameau. Le peintre belge a déployé beaucoup d'art dans l'expression variée de la douleur sur les figures des hommes, des femmes et des enfants; il a même si bien rendu la tristesse de son sujet, que peu de personnes seront assez philosophes pour orner leur salon de ce tableau de mercredi des cendres. Voilà pour-

tant le lot qui attend l'un ou l'autre gagnant, puisque la *Société des amis des Arts* a fait l'acquisition de ce tableau pour sa loterie prochaine. Je sais bon nombre d'amateurs et de preneurs de lots qui eussent préféré au *Convoi funèbre* et qui trouvent plus séduisante à contempler, la *Bohémienne d'Asie-Mineure* du même peintre. C'est, en effet, une œuvre précieuse comme vigueur de coloris et puissance d'expression; mais la figure est trop belle pour représenter réellement une de ces *tzigums* d'Orient, plus remarquables par leurs grâces félines et voluptueuses que par la noblesse de leur beauté féminine; aussi n'est-ce pas une bohémienne, mais une forte Judith méditant sur Holopherne.—Du moins, M. Magaud, de Marseille, n'a pas poussé si loin la flatterie de l'idéalisme dans son *Magicien turc*. Voilà le naturel saisi au vif. L'artiste a su aussi se distinguer, de la manière la plus brillante, par la sombre harmonie du coloris et l'ampleur, la hardiesse de touche, avec lesquelles il a traité les larges vêtements et surtout la figure fatidique de ce sorcier Bachi-Bozouk. Quel admirable effet doit produire un aussi puissant et poétique réalisme dans une de ces grandes compositions comme M. Magaud sait si bien les ordonner, ainsi que le prouve son magnifique plafond du *Café de France*, à Marseille, dont le carton a figuré à l'Exposition universelle avant de paraître dans notre salon de 1857 ! Qui ne connaît aujourd'hui cette belle page ? Qui ne se rappelle avec plaisir cette France radicale, s'élançant au ciel sur son char de triomphe, escortée par toutes les gloires de la paix et de la guerre, et surtout qui n'a pas admiré ces charmants petits génies enfantins, voltigeant, les mains pleines de fleurs, à travers les molles clartés de l'aurore ? Le talent de M. Magaud se présente encore sous un autre aspect; il a toujours montré un goût spécial pour peindre les grâces exquises de l'enfance ou de l'adolescence. Son pinceau délicat et spirituel a déjà produit une nombreuse famille de ravissantes petites fillettes, dont il a le secret de faire délicieusement contraster la suave beauté avec la grossière pauvreté des vêtements, ainsi qu'on peut le voir dans sa *Plumeuse de volailles*, sa *Petite marchande*, sa *Jeune fille offrant des fleurs*, ou de réaliser avec une grande habileté une charmante opposition de types, de coloris, de carnation et de pensée vivante, comme dans ses *Deux sœurs de lait;* l'une rêveuse, mélancolique, douée de la distinction de formes des races aristocratiques ; l'autre, simple petite paysanne, joyeuse et cordiale. Ce sont autant de fantaisies poétiques parfaites, dont quelques-unes même sont admirables.

La *Fontaine suisse* d'Armand Leleux est une œuvre déjà jugée; elle a eu pour elle l'épreuve de l'Exposition universelle de 1855, où elle a mérité d'être remarquée au milieu des mille chefs-d'œuvre de l'art moderne européen réunis à Paris. Tout ce que je pourrais dire de cette gracieuse composition n'ajouterait rien au succès qu'elle a aussi obtenu à notre salon ; j'aime mieux parler d'une autre grande toile exposée par le même artiste et dont nous avons, je crois, la primeur. Elle représente un couple amoureux cueillant des fleurs au fond des bois, et assis sur un tronc d'arbre renversé, au milieu d'une longue percée de forêt. Cette jolie idylle prouve, chez le peintre de la *Forge* de notre dernière exposition, une singulière flexibilité de talent. Le premier plan de la haute futaie est exécuté avec une grande habileté : malheureusement la perspective fuyante et lumineuse de la percée n'est pas aussi bien réussie, et les physionomies des amoureux semblent un peu trop vulgaires pour intéresser le spectateur. — Le pinceau de M. Boissard-Boisdenier est un peu terne, de là une certaine monotonie qui déprécie quelque peu le mérite de ses *Pifferari*, modelés avec tant de réalisme et de naturel que, malgré leur froide couleur grise, on ne peut s'empêcher d'en admirer le caractère frappant de vérité. — Aux *Pifferari* de M. Boissard-Boisdenier j'opposerai les *Paysans des Abruzzes* de M. Pérignon, car ce sont à peu près les mêmes natures que ces artistes ont traitées ; mais, dans ce dernier tableau, quels puissants contrastes de couleurs aussi franchement accusées qu'habilement accordées pour la perfection de l'ensemble! Avec quel art les vives nuances de ces vêtements italiens se marient les unes aux autres et se font valoir mutuellement, sans se nuire ou s'éteindre dans des tons neutres! Malheureusement on pourrait désirer un peu moins de dureté dans quelques détails, un raccourci mieux accusé dans la pose de la vieille femme assise par terre et dont la figure est par trop triviale. On trouve aussi que toutes les figures ne sont pas des types bien originalement caractérisés; mais il en est deux qui sont d'un excellent style : c'est la belle *Contadina* debout au centre du tableau, et le joueur de cornemuse qui se détache de la toile avec une étonnante puissance de modelé. Cependant, quel que soit le charme pittoresque de cette toile, quelques-uns lui préfèrent le beau portrait de Mme B. par le même artiste. En effet, il est difficile de peindre avec plus de vérité, avec plus de finesse d'observation et de délicatesse de pinceau, je ne dirai pas la simple ressemblance matérielle, mais l'âme elle-même sur les traits du visage.

Les esquisses de M. E. Lacoste : *les Deux Noblesses* et *la guerre de Crimée*, souvenirs de la fra-

ternité anglo-française sur les champs de bataille, ne manquent ni de sentiment ni d'un certain *chic* troupier, et il se pourrait bien que la lithographie eût la fantaisie de reproduire ces deux toiles. Il est fâcheux cependant qu'on ait à y reprendre certaines exagérations de modelé trop fortement accusé, une couleur légèrement poussée au roux, quelques détails peu exacts, et qu'on ne puisse comprendre sur quel terrain ces personnages marchent. — A côté de ces scènes remplies de courtoisie et de fraternité entre gens de guerre, quel contraste n'offre pas l'énergie tragi-comique du soudard moyen âge de Lepoitevin, dans son tableau, *la Loi de la force!* Le peintre y a fait preuve d'autant de bon goût que de science et de verve artistique. Il y a de fort belles qualités dans cette composition; seulement je ne puis m'expliquer l'effort que paraît faire ce bandit pour lever à bras tendus un simple lièvre.

Il n'est pas donné à tous les artistes d'aborder les sujets religieux; il faut, outre la science, une disposition d'esprit toute particulière. M. Bellet-Dupoizat avait exposé, l'année dernière, une *Prière* assez bien rendue; mais il s'est laissé entraîner par la périlleuse séduction du romantisme en peinture, et, cette année, son tableau des *Mages arrivant à Bethléem*, est plutôt une copie d'Eugène Delacroix, qu'une scène évangélique. M. Bellet-Dupoizat possède de bien grandes qualités comme coloriste, mais qu'il se tienne surtout en garde contre un très-dangereux modèle, dont les nombreuses incorrections ne se font pardonner qu'à force de fougue poétique et de puissance de coloris. — J'ignore si M. Bouguereau a voulu faire de la peinture religieuse en faisant son tableau de l'*Amitié fraternelle*, mais il y a mis un si indicible sentiment de pieuse tendresse, qu'on prendrait cette composition pour une gracieuse allégorie de la charité. — Le *Gerson composant l'Imitation de Jésus-Christ*, de M. Bonirote, renferme d'estimables qualités de lumière et de coloris harmonieux; la figure et les accessoires sont très-bien exécutés, seulement, la main gauche à demi cachée, attend encore quelques retouches indispensables pour en faire mieux sentir le raccourci.

Cédant enfin aux réclamations des artistes et du public, on a admis cette année, à l'exposition, deux belles et pudiques nudités, et on a bien fait. La *Jeune fille au lézard*, de M. Bazin, déjà si favorablement accueillie à l'Exposition universelle de 1855, réunit tous les suffrages des visiteurs de notre salon, pour la délicatesse juvénile de ses formes d'une rare pureté de dessin, et pour la beauté expressive de sa physionomie. —Une *Etude* de M. Th. Maillot, pensionnaire de l'Ecole française de Rome, égale presque la *Jeune fille au lézard*, de M. Bazin, par la vérité de la nature, par la chaleur du coloris des chairs et par l'admirable beauté pensive de la tête. Toutefois, je dois faire observer que la pose de cette jeune fille accroupie, quelque juste qu'elle puisse être, semble un peu trop anguleuse pour avoir toute la grâce dont un pareil sujet est susceptible. — La *Bataille* de M. Fleury Chenu, est un pêle-mêle d'incidents, d'hommes et de chevaux; l'œil ne sait où s'arrêter et que reconnaître dans ce désordre, qui ne manque cependant pas d'une certaine hardiesse. Ce jeune artiste devrait moins se presser de faire de grands tableaux; il ferait bien mieux d'étudier le dessin qui lui manque.

Lyon, 9 mars 1857.

UN AMI DE L'ÉCOLE LYONNAISE.

STATUE DE FRANÇOIS Ier

PAR M. CLÉSINGER.

Un de nos meilleurs critiques, M. Edouard Thierry, se demandait, il y a plus d'un an, dans un article écrit pour cette Revue, si l'œuvre tapageuse de M. Clésinger resterait définitivement dans la cour du Louvre : un acte évidemment officiel vient de répondre à cette question. La statue de François Ier a disparu de la place où l'opinion publique l'avait jugée; une nuit a suffi pour cet enlèvement. Quelques-uns affirment que le bronze du roi-chevalier ne tardera pas à rentrer dans cette enceinte où plane son souvenir. La croyance générale est que cette effarouchante figure ne viendra plus troubler l'harmonie du vieux palais. Nous souhaitons sincèrement que cette voix dise vrai.

Nous n'avons certes pas de parti pris contre ce qu'on appelle l'école de M. Clésinger, et pour une bonne raison; c'est que M. Clésinger n'a pas fait école. Ses œuvres, peu nombreuses, ont été conçues sans système arrêté; du moins, l'idée première de cette trilogie de marbre destinée à chanter, sur tous les tons, la gloire de Mlle Rachel, nous échappe complétement. Nous serons indulgents en couvrant de notre oubli certaine figure colossale éclose à la suite des événements de 1848; les deux études de femme, successivement admises aux honneurs de l'Exposition, nous semblent seules, outre des qualités réelles d'exécution, renfermer quelques velléités de tendance, mais de tendance risquée, dont une époque plus saine que la nôtre aurait fait bonne justice.

Tout cela ne constitue pas, sous le double

point de vue du nombre et du mérite, un faisceau de titres tellement imposants, que les esprits sensés n'aient eu le droit de se demander ce qui valait à M. Clésinger l'important travail du Louvre.

Quoi qu'il en soit, si, malgré l'insuffisance de ses antécédents, M. Clésinger s'était élevé à la hauteur de sa tâche, il nous aurait trouvé tout disposé à louer son François Ier. Malheureusement son inspiration s'est complétement fourvoyée, et j'oserais affirmer qu'en modelant son François Ier, cet artiste pensait à tout autre chose qu'à se faire oublier lui-même. De là cette violence de mouvement, cette exubérance de muscles, ce fracas d'ornements si peu en harmonie avec l'édifice. Ce souverain de théâtre, ce cheval impossible, l'un *poseur*, l'autre *sauteur*, pourront trouver peut-être une plus vaste enceinte où le public viendra les regarder, les applaudir; mais, quant à la cour du Louvre, ils ont bien fait d'en sortir.

Est-ce à dire qu'il ne reste pas à la critique une part pour l'indulgence?... Si vraiment, et de même que nous avons nettement posé notre opinion sur l'œuvre, nous allons dire aussi toutes les difficultés que M. Clésinger avait à vaincre avant d'arriver à la réalisation de son programme.

La décoration du Louvre n'est pas chose facile; bien des essais ont été tentés déjà, bien des essais inutiles. Les épanouissements charmants des façades attendent encore leurs pendants, et le génie de la renaissance défie nos imitations modernes. Reliée aujourd'hui à cet immense trapèze qu'on nomme la place du Carrousel, la cour de Jean Goujon et de Germain Pilon forme un immense palais hybride, qui commence à la colonnade de Perrault et finit à la place de la Concorde.

Cette gigantesque adjonction offrait dans son ensemble un effrayant problème, aujourd'hui résolu en partie. Nous n'avons rien à dire de la place principale; s'il est vrai que des critiques sérieuses puissent se prendre aux détails, le regard qui s'y plonge n'en est pas moins frappé d'un éblouissement vertigineux. Quand les statues du grand Empereur et du grand Roi marqueront le milieu d'une de ses extrémités, l'effet sera peut-être complet, et l'achèvement de cette merveille architecturale restera certainement la gloire de cette époque. Seulement, nous osons souhaiter ici, avec un homme dont les travaux sont chers à l'art ainsi qu'à cette Revue, que l'arc qui s'élève à l'autre extrémité cesse de former un point de repère dont le tort est de faire ressortir le défaut de parallélisme existant dans la place. On sait que telle était la pensée de Napoléon Ier; escortée d'un tel génie, elle mérite d'être prise en considération. M. Pigeory a traité cette question dans son remarquable livre sur les *Monuments de Paris*[1]; on y lit à la page 193 : « Un intervalle de « cinq cents mètres sépare les deux façades. Or, « ne voyez-vous pas déjà qu'à une semblable « distance le défaut d'axe est moins sensible à « l'œil? Une des conditions essentielles c'est d'en« lever cet arc de triomphe, qui, dans l'état ac« tuel, est un point de repère, un jalon, qui aide « non-seulement, mais qui force, pour ainsi dire, « à saisir le vide qui vous épouvante.»

Mais la décoration de la cour du Louvre ne saurait se régler sur celle de la place du Carrousel. Là-bas, l'immensité de l'horizon semble faite pour adoucir et même pour absorber les détails; ici, les proportions amoindries et charmantes rappellent je ne sais quoi de parfait comme elles. Qui sait?... l'ombre de Jean Goujon s'amuse à défier toute tentative profane, et l'on reconnaîtra bientôt que ce lieu consacré repoussera toujours l'artiste qui n'a pas appartenu à l'époque délicate de la Renaissance. Nous croyons fermement que le point central de cette cour ne peut être dignement marqué qu'à l'aide d'un de ces chefs-d'œuvre, moitié païens, moitié chrétiens, qu'a touchés le ciseau de Germain Pilon ou celui de Benvenuto Cellini. Pourquoi ne prendrait-on pas pour modèle le groupe si pur des *Grâces* ou la *Diane au cerf?* Tout au moins, nous affirmons que toute personnalité exclusive échouera toujours en voulant trôner au Louvre, et ce sont de ces cas où il faut s'adresser à la patiente recherche, au sentiment archéologique, plutôt qu'à la spontanéité créatrice.

Henri BOISSEAUX.

TOMBEAU
DU
CARDINAL PRINCE DE CROÏ
ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Une controverse artistique avait été soulevée, l'année dernière, dans la presse départementale, par M. A. Fromentin, s'appuyant de l'opinion de M. Alfred Darcel, au sujet du mausolée, de style ogival, qu'on devait ériger dans la cathédrale de Rouen à la mémoire du cardinal prince de Croï. M. Fromentin demandait que la statue fût en marbre, pour éviter la forme ogivale et l'orne-

[1] Les *Monuments de Paris au XIXe siècle*, par Félix Pigeory. — Paris 1849.

mentation polychrôme proposées par M. Barthélemy, architecte chargé de l'érection du monument, et pour lesquelles M. Fromentin ne professe pas une éminente estime. Dans l'intérêt de l'art et de l'intelligente application des principes, la REVUE DES BEAUX-ARTS avait cru devoir intervenir dans la discussion, et, après réfutation des arguments avancés par M. Fromentin à l'appui de ses théories, elle concluait alors ainsi : « Que « l'architecte du mausolée en l'honneur du car- « dinal prince de Croï, poursuive donc la réali- » sation de ses plans ; qu'il ne craigne pas d'être « ogival et polychrôme, ainsi que son sculpteur ! « L'art et le succès seront, on n'en saurait dou- « ter, avec MM. Barthélemy et Fulconis. »

Les faits sont venus justifier aujourd'hui cette opinion de la REVUE.—Le 21 juillet 1856, M. Barthélemy, en vertu d'une décision de Mgr. l'archevêque de Rouen, invitait M. Fulconis à commencer l'exécution en pierre dure de la statue du cardinal, et, le 14 février dernier, le statuaire faisait la livraison de son œuvre.

La cause est donc maintenant jugée ; une sanction des plus honorables et sans appel a même confirmé le jugement porté par les faits. Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en reproduisant ici textuellement la lettre que Mgr Blanquard de Bailleul, archevêque de Rouen, a adressée tout récemment au sculpteur Fulconis :

« Rouen, le 20 février 1857.

« Monsieur,

« Je suis heureux de pouvoir vous témoigner ma satisfaction pour la statue de M. le cardinal de Croï. Par ce travail remarquable, vous avez donné, au monument que je fais élever à mon vénérable prédécesseur, son principal ornement, et le statuaire, de l'avis de tous, n'est pas demeuré en arrière de l'architecte. Ce succès ne m'a pas surpris, Monsieur, après ce que j'avais déjà vu de vos œuvres dans notre église du Bon-Secours. Je ne vous en dois pas moins mes félicitations, auxquelles je joins l'assurance de ma considération distinguée.

« † LOUIS, *archevêque de Rouen.*

Nous éprouvons, pour notre part, d'autant plus de satisfaction du succès ainsi constaté de l'architecte et du statuaire, qu'en donnant publicité à cette lettre, nous annonçons en même temps une bonne nouvelle aux artistes, puisqu'ils y verront une preuve que, parmi les éminents personnages qui les emploient, il s'en trouve qui savent encourager leurs efforts par des procédés aussi flatteurs que spontanés.

POUR LA RÉDACTION,

ÉMILE GAGNEUX.

PROMENADE

A TRAVERS LES ATELIERS.

V.

Notre Directeur revient du bois de Boulogne, où il était allé surveiller la construction d'une charmante villa qu'il y élève pour une de nos célébrités parisiennes. Les chevaux sont fatigués, il me déclare qu'il n'aime *à marcher* qu'en breack ou en phaëton ; me voici donc forcé, pour cette fois, de partir seul et de monologuer ma promenade à travers les ateliers. Heureusement il fait un temps magnifique : les lilas de la rue d'Amsterdam sourient de tous leurs bourgeons ; le soleil réveille les petits oiseaux qui secouent leurs ailes frémissantes ; l'azur resplendit là haut, la colline verdoie là bas, et je crois que je viens, comme Jean-Jacques, d'apercevoir la pointe bleue d'une pervenche, qui commande l'avant-garde du printemps.... O jeunesse de l'année ! ô seize ans de ce vieillard qu'on nomme le Temps, salut, salut à vous ! Vous êtes la joie, la gaîté, la résurrection ; vous êtes plus encore : vous êtes l'espérance, et, chez les mortels, l'espérance vaut mieux que la réalité.

Tout en faisant ces réflexions, je me trouve vis-à-vis la gare du chemin de fer du Nord. Puisqu'aussi bien mon compagnon me fait défaut, je remettrai mes visites à un autre jour ; la campagne me sourit, je vais faire l'école buissonnière. En deux heures la locomotive me fait franchir l'espace qui me séparait de l'enclos natal : voici les haies toujours vertes de mon village, toujours en fleurs pour mes yeux et pour mon cœur ; voici le clocher pointu qui se balance dans la cime des grands ormes du vieux cimetière ; je vois, de loin, les ardoises de mon toit, les balustres de mes tourelles où se pavanent et roucoulent mes beaux pigeons blancs : je foule le sable de ma cour ; mes pelouses ont secoué la neige, ces cheveux blancs de la nature ; les buissons semblent s'incliner au passage du maître ; mon chien fidèle a flairé ma venue ; le voilà qui accourt en aboyant : salut, patrie ! bonjour, amis !.... je suis chez moi !

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Mais qu'ai-je vu !... l'art me poursuit jusqu'au milieu de mes jachères de Picardie ; votre historiographe, ô lecteurs, a beau enfourcher ce fougueux cheval de fer, dont l'avoine est du charbon et le souffle une vapeur enflammée ; il a beau fuir les hauteurs de la rue Pigalle, le n° 57 de la rue du Cherche-Midi et les voûtes sombres de l'Institut,

L'atelier monte en croupe et... GALOPE avec lui !

Là, dans mon cabinet, je trouve dressé, le long du mur, un grand et rayonnant tableau qui fut déposé pendant mon absence : cette toile représente la *Vierge Marie* et je reconnais une excellente copie de Murillo : la brosse qui a religieusement léché les suaves contours de la gracieuse reine des Anges, n'est pas celle d'un de nos grands maîtres ; non : mais il y a, dans l'inexpérience même de cette palette, un je ne sais quoi qui charme, attire et séduit ; on voit que la nature a fait ici plus que l'art et que c'est l'inspiration, plus que la méthode, qui a entraîné l'artiste.

Mais d'où me vient cette toile qui sourit à mon entrée ? Il y a donc des peintres qui, semblables à la Providence, vous envoient leurs bienfaits sans les signer ?... Il est si doux pourtant de pouvoir asseoir sa reconnaissance sur quelque chose ! Je n'aime pas à ne pouvoir placer, dans mon cœur, le nom de ceux qui m'accordent leurs sympathies, et, si j'avais quelque chose à reprocher au bon Dieu, ce serait de ne jamais se laisser voir à ceux qui veulent lui rendre grâces de ses munificences.

Ah ! mais voici une lettre sur mon bureau : elle m'offre ce tableau, pour en faire hommage à la petite église de mon village : bonté divine !.... mon brave curé va-t-il être joyeux, lui qui faillit devenir fou de bonheur, le jour où je lui fis cadeau d'un *Chemin de la Croix* en douze tableaux lithographiés et enluminés, peut-être à Épinal !

La bonne lettre est signée : *Duquesne* ; bravo ! c'est un compatriote, un enfant de Montdidier, la petite ville voisine, dont j'aperçois d'ici les cheminées fumantes. Duquesne ! direz-vous ?.. connais pas !... élève de qui ?... mon Dieu ! élève de personne ; ou plutôt élève de ce grand maître dont tout l'univers admire les magnifiques peintures et reconnaît l'incontestable supériorité : il est élève de la Nature. Duquesne est devenu peintre, comme Homère devint poëte, comme Giotto devint peintre, sculpteur et architecte, bien avant les leçons de Cimabué, et, tout aussi bien que vous, messieurs, il peut s'écrier : — *Anch io son pittore !*

Pierre-Jean-Baptiste Duquesne est, tout bonnement, le fils d'un honnête jardinier de mon pays : à six ans, il était le plus fort peinturlureur de bonshommes de l'école des Frères ; à dix ans, il remportait le prix de dessin linéaire à l'institution de la doctrine chrétienne ; à quinze ans, il avait déjà fait le portrait de toutes les brunes jardinières de l'arrondissement, et quand il atteignit dix-huit printemps, il n'y avait pas, à quatre lieues à la ronde, une seule chapelle qui n'eût, au-dessus de la gloire de son maître-autel, un Christ ou une Vierge signée *Duquesne*... Dam ! Ce n'était ni du Raphaël ni du Fra Bartoloméo di San Marco : M. Ingres eût exigé plus de dessin ; M. Delacroix n'eût pas été fâché d'y trouver un peu plus de couleur... mais, que voulez-vous ?... M. de Lamartine avoue lui-même que sa première ode contenait onze vers faux et cinquante-deux rimes insuffisantes... Trois ans plus tard, Duquesne tirait au sort et tombait, comme de juste, sur le n° 1. Le voilà donc soldat du roi, ayant droit à une capote grise, à 500 grammes de pain de munition, à la salle de police et au bâton de maréchal de France, le tout couronné de dix centimes de prêt et de l'école du fantassin sept heures par jour... Voilà Giotto bien perplexe !... Qu'importe ?... Au bout du trimestre, et avant que notre héros en guêtres eût atteint l'école de peloton, la caserne était inondée de portraits : depuis le tambour-major jusqu'à l'enfant de troupe ; depuis le simple pioupiou jusqu'au caporal, tout y passa : le régiment fut mis à l'huile grasse, chaque escouade reçut son coup de brosse... Les sergents s'en émurent. Un mois après, tout le corps de sous-officiers — y compris les deux adjudants et le vaguemestre, — était entoilé... Tout cela ne se faisait pas sans quelques manquements au service : il fallait poser, se reposer et délayer fréquemment le bitume et le chrôme dans le petit verre ; or, comme l'atelier était généralement la cantine, on délayait beaucoup. L'adjudant-major voulut y mettre bon ordre ; il vint faire sa ronde et surprit mon Rubens en flagrant délit de manque à l'appel.... Quatre jours de consigne payèrent les frais de cette malencontreuse palette ; mais aussi, au bout de quatre jours, le portrait en pied de l'adjudant-major en grande tenue était exposé au-dessus de la cheminée de la cantine. Les cinq bataillons se précipitèrent comme un seul homme ; on fit queue pour admirer la frappante ressemblance... on se serait cru à la porte de Dubuffe ou de Winterhalter, et, ma foi ! le colonel, qui passait par là, voulut voir la chose... C'était un brave et excellent cœur ; de plus, il comprenait l'art : il fut frappé de ce qu'il y avait de promesses enfouies sous cette inexpérience, et, un mois plus tard, il obtenait du ministre de la guerre un congé de réforme qui rendait la liberté et ouvrait le champ de l'avenir à notre jeune tourlourou. Giotto avait trouvé son Laurent de Médicis, et notre homme était réformé... pour cause de talent ! Rare infirmité qui n'a jamais sensiblement diminué nos effectifs ! Aussi, Duquesne, tout joyeux, quitta-t-il la caserne, en s'écriant : « Rayé des cadres !... vais-je en remplir !!... »

Orné de ce magnifique calembour, il arriva à Paris, vint me trouver à mon secrétariat du Lou-

vre, en me disant : « Que faut-il faire? » La route et la besogne étaient toutes tracées : copier et toujours copier, pas autre chose. J'avais les clefs de cet immense trésor qu'on nomme le Musée ; le comte de Nieuwerkerke chantait *Te Deum* dans son cœur toutes les fois qu'il découvrait un véritable artiste; plus d'obstacles alors. Mon Duquesne arrivait, tous les jours, à dix heures, au Louvre, et n'en sortait juste qu'au fatal moment où le hurlement officiel des gardiens faisait entendre l'inexorable : ON VA FERMER!

Ce que notre homme copia et recopia est vraiment inouï! Infatigable au labeur, patient comme un Bénédictin, tenace comme le mulet du jardinier son père, il fit une effrayante consommation de modèles : la grande galerie, la galerie française, espagnole, italienne, flamande et le salon carré, tout lui fut bon. Il couvrit de la toile et du carton, de quoi recomposer deux Louvres et quatre Musées de Naples!... Je voulus modérer son zèle : « — Laissez donc, Monsieur, disait-il... je n'ai encore fait que ce qu'il y a dans les quatre murailles du Louvre ; que sera-ce quand j'entreprendrai tout ce qui est dehors, avec le grand ciel par dessus? »

Quoi qu'on dise, les Médicis ne manquent pas en France. Un de mes voisins de campagne, dont le nom se rattache à tout ce qu'il y a de grand et de noble dans l'art et dans la philanthropie, M. le duc de Larochefoucault-Liancourt, fit venir notre homme au château ; là il lui dit : « — Ma famille date du XIe siècle, sous le règne de Robert ; ce n'est pas ma faute : elle a produit un grand nombre de personnages illustres dans les armes, les lettres et la politique ; je n'en puis mais... Je désire que les portraits de tous ces aïeux soient réunis dans une galerie historique qui forcera les descendants à imiter le passé des ancêtres. Noblesse oblige, et c'est en cela que je suis fier de la mienne! »

Duquesne le comprit, lui qui pousse jusqu'au fanatisme le culte de la famille, et qui a tout autant d'orgueil d'être le fils du plus honnête ouvrier du département de la Somme, que s'il descendait de La Trémouille ou Montmorency... Hébergé au château, dont il devint l'hôte et l'ami, il meubla cette charmante galerie que tout le monde peut admirer à Liancourt ; la ville de Clermont (Oise), vient de lui commander une autre galerie de tous les hommes célèbres du département, et c'est ainsi que le modeste artiste s'est fait un nom qui l'honore et une fortune dont la grande moitié revient pieusement à son père... Et vous voyez donc bien que la nature est un grand maître qui sera toujours un excellent chef d'école... et ne m'en veuillez pas trop, lecteurs, si je vous ai tracé cette un peu longue biographie : Honorer les parvenus de l'art, c'est en vénérer les princes ; l'honneur retombe sur tous, et j'imite le grand Empereur qui décorait tout un régiment dans la personne d'un simple tambour.

Le soleil m'invite à sortir ; j'ai salué tous les joyeux souvenirs qui chantent dans ma demeure, que je quitte en novembre et que je retrouve en mai ; voyons, sortons : à cheval ! et courons à travers champs.

Ici encore, l'art, cet infatigable flibustier, me guette au passage ; j'arrive à Moreuil, charmant bourg de mon voisinage..., me voici chez *Augustin Burdet*.... ah ! celui-ci, vous ne demandez pas de qui il est élève !... vous savez tous qu'il est l'honneur de l'école de Pierre Guérin ; tous vous avez admiré ses gravures où le burin lutte de finesse et de grâce avec la peinture qui les inspire... Là, je retrouve *la Smala*, d'après Horace Vernet ; *l'Amour* et *Psyché*, d'après Picot, et cette *Bataille de Fontenoy* qui, à elle seule, suffirait à la renommée d'un graveur...Burdet adore la vie des champs ; et il a su fermer l'oreille aux mille séductions qui l'appellent à Paris : content d'une douce médiocrité qu'a su dorer son talent, il vit comme s'il ignorait sa réputation : il déjeune sous son berceau de roses grimpantes, burine à l'ombre des aubépines, et s'endort au souffle du zéphir qui bruit dans les feuilles de ses peupliers ; il doit être du conseil municipal ou marguillier de sa paroisse, et, s'il n'est pas commandant de la garde nationale, c'est que la parade lui rappellerait les revues du Champ de Mars et que le Champ-de-Mars est à Paris... Paris est sa bête noire ; pourquoi ! *Chi lo sa !* qui le sait ! comme disent les Frascatins ; c'est pourtant le théâtre de ses succès, théâtre où quelquefois il fut applaudi ; c'est pourtant le champ de bataille où souvent il fut victorieux..., c'est absolument comme si un vieux grenadier de la garde impériale détestait les plaines d'Austerlitz, de Wagram... Qu'on dise de notre Athènes ce qu'on voudra ; quant à moi, je suis comme Jean de Paris et je chante :

> Ce pays est à mon gré,
> J'y suis bien ; j'y resterai !...

Et j'y retourne.

En deux heures, me voici revenu rue de la Chaussée-d'Antin ; je suis encore chez moi... c'est-à-dire, pas tout à fait ; mon brave concierge me barre le passage : — Monsieur, me dit-il, avec un sourire chargé d'arrière-pensées, le général désire beaucoup vous parler... — Quel général ? répondis-je ; car j'en connais une quantité qui, jadis, m'ont plus d'une fois mis aux arrêts, et qui, maintenant, sont mes meilleurs

amis.. — Le général d'ici, Monsieur ; réplique mon concierge.

Or, lecteurs, il faut que vous sachiez que ma maison de la Chaussée-d'Antin est une sorte de grand square où chaque escalier a son portier, mais dont la principale entrée est gardée par un concierge... *général*... Or, vous comprenez?... le général en question était ce fonctionnaire, ainsi nommé par abréviation : pour peu qu'il obtienne un Nichan du Sultan, on le prendra pour un pacha turc... Dam!... un général de... la Porte !

— Môssieur! me crie le *général*, qui venait de me voir passer et qui courait après moi; vous avez désiré voir l'atelier de M. *Franchet;* aujourd'hui, il est sorti, il est allé au Louvre se geler les doigts, tandis qu'il a un si bon feu, là haut; si vous voulez, je vas vous ouvrir sa porte; vous verrez toutes les jolies machines qu'il peint sur de la toile, Môssieur ! avec de l'huile et des petites vessies, Môssieur !!

Allons ! il est écrit que l'art me tend ses filets à la ville comme à la campagne... Nous grimpons six étages : les peintres sont de la famille des hirondelles, qui perchent, de préférence, sur les cheminées... C'est haut ! mais, vrai ! je ne regrette pas mon ascension : je trouve un atelier, dont l'ordonnance et les mille détails de l'ameublement dénotent une nature élégamment artiste. Un tableau me frappe d'abord : un grand ciel égyptien, un unique palmier, un filet d'eau bleue, un homme drapé dans sa tunique, une jeune femme tenant un enfant par la main et portant gracieusement sa cruche de grès sur l'épaule; voilà toute la toile sobrement peinte et sévèrement, quoique très-chaudement brossée... ce doit être une *Rébecca;* dans tous les cas, il y a là du style et une excellente facture... A côté, je remarque un *David venant de tuer Goliath;* c'est un nain traînant une tête de géant. Ce contraste est bien saisi; il est effrayant de vérité, et le *général* m'affirme qu'il a défendu à sa femme de venir dans l'atelier; car, Môssieur, — ajoute-t-il avec un légitime sentiment d'orgueil, mon épouse est dans un état très-intéressant.

Vis-à-vis, une grande toile nous montre un *Berger grec* jouant du chalumeau, à l'ombre d'un rocher :

> *Tytire, tu patulæ recubans,..*
> *Sylvestrem tenui musam...*

Une jeune fille couronnée de marguerites blanches est à ses pieds; au fond, un gai paysage coupé par un ruisseau dont l'azur se mêle à l'azur du ciel...; si c'était romain, je dirais que c'est une églogue de Virgile; mais, comme c'est grec, je soutiens que c'est une idylle de Théocrite ou une bucolique d'Hésiode. Je remarque encore deux portraits : celui du père et de la mère de l'auteur; la piété filiale a inspiré le peintre, et l'on voit, sans connaître les originaux, que cela ressemble.

Somme toute, je sors de l'atelier, enchanté d'y être entré; je n'en connais pas le maître, je ne l'ai jamais vu : car, à Paris, on dort sous les mêmes ardoises sans se rencontrer; je sors, ravi de ma visite clandestine, puisque j'ai découvert un talent qui est, me dit le *général*, si modeste, que rarement il consent à faire parade de ses œuvres. Tant pis pour les amateurs! Quant à moi, je descends les six étages, assumant sur mon *général* la responsabilité de mon indiscrétion. Dans tous les cas, j'ai touché tout des yeux, rien des mains, et, s'il manque quelque chose dans l'atelier, je demande qu'on me fouille.

— Ah ça! dis-je au *général*, vous m'avez promis, il y a longtemps, de me faire visiter l'atelier de M. *Goyet*, dont l'escalier est voisin du mien. C'est une médaille de 1re classe, et j'ai, comme tout le monde, vu à l'Exposition son *Chasseur* et son portrait d'*artiste;* c'est un peintre d'histoire dont les œuvres sont bien faites pour exciter ma légitime curiosité, et puis, il est fils d'un artiste justement regretté. — Môssieur, me réplique mon guide, voyez cette longue file de voitures qui encombrent la cour; contemplez ce fourgon de chez Potel et Chabot : tout cela va grimper chez M. Eugène Goyet. Il marie sa fille aujourd'hui....— Ne le dérangez pas, fis-je; c'est une sérieuse occupation, et s'il est aussi heureux en filles qu'en tableaux... — Oh! Môssieu, toutes deux sont charmantes; toute la maison pleure, depuis huit jours, en pensant que l'aînée va partir demain!

Le *général* essuya une larme avec le revers de sa main, et je sentis que j'allais en faire autant avec mon foulard; car rien ne touche comme l'éloge des bons maîtres prononcé par les serviteurs loyaux. Je me sauvai, pour cacher la mauvaise honte de mon attendrissement, et, sans pouvoir m'expliquer comment je n'étais pas monté chez moi, il se trouva que, dans ma précipitation, j'étais grimpé chez *Galetti.*

Encore un que vous connaissez tous!... Quel paysage n'a-t-il pas fixé sur la toile? quel ciel n'a-t-il point réfléchi dans les eaux de ses vues de toutes les parties du monde ?... Galetti est le juif errant de l'art; a-t-il besoin d'un coin de montagne? vite, il court en Afrique croquer un Atlas ou un Téniah quelconque; lui manque-t-il un palmier? le voilà... partant pour la Syrie: lui faut-il un minaret, un flot du Bosphore

ou une odalisque du sérail? psitt! il arrive à Constantinople ou à Bagdad, comme un jet de vapeur. On m'affirme qu'il a passé un abonnement avec le télégraphe électrique, et qu'il enfourche une étincelle lorsqu'il est pressé d'arriver. Diable d'homme!... Une fois, pourtant, il accepta le mode de locomotion ordinaire. Un prince russe, le prince Labanoff de Rosthoff, je crois, très-riche et très-artiste, offrit à Galetti de l'accompagner jusque dans l'Inde, où il allait probablement pour manger des nids d'oiseaux et boire de l'eau du Gange. L'Inde, c'est le pays des forêts vierges où hurlent les lions, les tigres et les panthères; c'est la pagode où rumine l'éléphant sacré, où voltige l'oiseau de paradis; c'est le ciel embrâsé avec ses montagnes panachées d'une luxuriante végétation; c'est Bengale, avec ses roses odorantes; Sincapour, avec ses rubis, ses émeraudes et ses diamants; Adjmir, avec ses ivoires et ses admirables aspects; c'est Malacca réfléchissant ses coupoles dans les eaux limpides du golfe de Siam, que l'antiquité trouvait si magnifique, qu'elle le surnomma la *Chersonèse d'or*; l'Inde, c'est l'inspiration, c'est la palette, c'est le pinceau, c'est l'art dans la nature!... et voilà mon Galetti s'embarquant sur le joyeux yacht frété par le prince en off... Les voici partis : bon voyage!... Galetti qui, déjà ici, avait croqué les *Laveuses de Chatou*, les *Vues des bords de l'Oise* et les environs de Compiègne; lui qui avait si bien rendu les *Paysages de la Hollande* avec ses effets de brume, ses pâturages jonchés de vaches grasses, et ses moulins gigantesques et fantastiques, bourre, en route, ses cartons de tous les croquis que lui fournissent Madère et toutes les capitaineries anglaises et portugaises; nos touristes passent par des flots incroyables, suivent une route que les cartes marines n'ont jamais notée, prennent le chemin des écoliers, essuient des tempêtes, des ouragans, des naufrages, manquent de se faire croquer par des boas et goûter par des anthropophages; le prince en off a le scorbut, l'équipage a la dissenterie; Galetti a les deux à la fois... Mais qu'importe!... On verra l'Inde, le pays de Brahma, la patrie des Almées, le rêve des Mille et une nuits et la réalité des hardis voyageurs; Galetti se drape d'avance, en imagination, de tous les cachemires palmés de Gandouana; il se fait des curedents avec des défenses d'éléphant et se gargarise avec les flots bleus de l'Indus..., il se berce dans son beau rêve, se dorlotte dans le duvet de ses mille projets et se pourlèche dans son mirage.

Un beau jour, enfin, on aperçoit la rive!... Hourrah! voici le port! puis, les dômes resplendissants d'une ville immense... C'est peut-être Lahore, ou Bénarès, ou le Beloutchistan!...... C'est tout ce qu'on voudra : mais c'est l'Inde : Terre! terre!... *Italiam! Italiam!*

On va aborder... Le prince en off se réveille; Galetti monte sur le grand mât; l'équipage déploie toute sa toile...; lorsqu'une jonque chinoise, portant pavillon noir, se détache rapidement du rivage, nage vers le yacht et s'arrête à distance de porte-voix : — « Ohé!... du navire!... crie le pilote interprète... prenez vite le large : la peste est sur le littoral, à cent lieues à la ronde!...»

Le prince en off se sauve à fond de cale; l'équipage vire de bord et rame à qui mieux mieux... et Galetti, au bout de dix-huit mois, rentre dans la rue Pigalle, ayant traversé tous les Océans, fait dix-sept naufrages, mangé du biscuit sec à ses quatre repas, gagné onze rhumatismes..., tout cela, pour voir quoi?... L'Inde en perspective!

J'en souhaite une meilleure à ses imitateurs, tout en leur désirant son talent, son esprit et sa serviabilité..., tout cela n'empêchera pas que la prochaine exposition ne soit justement fière des trois tableaux que lui réserve Galetti, dont le passé répond de l'avenir.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

PORTRAITS D'ARTISTES.

XVIII.

Victor Massé est un Breton du Morbihan, dont il ne se souvient guère; bien peu de ses amis soupçonnent son origine armoricaine. Du reste, il n'en est pas plus fier, et il a raison; c'est au Morbihan à se souvenir de lui. Il affirme volontiers que, dans son enfance, il n'eut aucune vocation remarquable pour la musique, encore moins de précocité. Laissons aux siècles futurs prétendre que, dès son jeune âge, il fut nourri de la moëlle des Bach et des Mozart; la vérité est que ce fut en entendant jouer du trombone dans un bal public de Paris, qu'il se sentit envahir par le démon de la musique! — On dira qu'il allait bien jeune dans les bals! Que les *Noces de Jeannette* et la *Reine Topaze* l'excusent!

Ces quelques lignes n'ont pas la prétention d'apprécier à fond son talent de compositeur; je fais plutôt de la biographie que de la critique; je m'adresse peut-être plus à l'homme qu'à l'artiste.

Victor Massé entra au Conservatoire, dans la classe de Choron, qui fut féconde en célébrités; il y devint même chef de pupitre de la petite Rachel Félix, qu'il dut morigéner plus d'une fois pendant les cours de solfége. J'ignore jusqu'à quel point la tragédienne poussa ses études mu-

sicales, mais Victor Massé n'en accepte pas la responsabilité.

Il est inutile de parler des prix de fugue et d'harmonie qu'il remporta; il tâche d'oublier de son mieux ces vains détails; le jour même où il obtint son premier prix de piano, il se dit qu'il ne serait qu'un Thalberg de troisième ordre; il ferma son instrument et en jeta la clef par une des fenêtres de la classe de composition de M. Halévy. Aussi les personnes qui l'ont entendu s'accompagner, ont pu remarquer avec quel talent il avait désappris le piano.

Je dirai maintenant, sous le sceau du plus grand secret, qu'il obtint un 1[er] prix au concours de l'Institut; il s'en défend d'ailleurs; il croit sans doute que cela porte malheur, mais c'est la vérité; je n'en veux pour preuve que ce qui lui arriva à Rome, où le Gouvernement l'avait envoyé. Chaque pensionnaire est tenu d'adresser à Paris une œuvre lyrique, Massé s'inspirait beaucoup plus qu'il ne composait; aussi, le jour venu, il ne fut pas en mesure de satisfaire aux exigences de son Gouvernement; il avait, heureusement, un ami, pensionnaire du roi des Belges à Rome, qui venait de terminer un ouvrage scrupuleusement académique; Massé lui demanda à le copier; le Belge y consentit pour venger la Belgique des accusations de contrefaçon, et les deux travaux partirent chacun de son côté; la cantate fut rudement malmenée en Belgique, mais elle eut en France un très-grand succès.

Massé a toujours eu de la chance, disent ses ennemis, et surtout ses amis; quoi qu'il en soit, l'Opéra-Comique lui ouvrit bientôt ses portes; *la Chanteuse voilée* fut jouée dans d'excellentes conditions d'interprétation, et obtint un beau succès. Déjà Victor Massé prouvait dans cet opéra, où la musique se lie intimement à la mise en scène, une très-remarquable entente du théâtre; il la porta au plus haut point dans *Galathée*, où il trouva des mélodies pleines de passion et de couleur. Massé n'ignore pas que la musique de théâtre domine surtout par les effets; or, ce sont ces effets qu'il cherche et qu'il place avec un grand à-propos, en profitant de toutes les ressources de ses interprétations.

Je suis fort embarrassé pour assigner une date précise à chacun de ses opéras et à ceux qui suivirent; *les Noces de Jeannette*, dont le charmant succès durera toujours, *Miss Fauvette*, *les Saisons*, qui renferment peut-être les plus belles inspirations du jeune compositeur, et *la Reine Topaze*, dont je dirais des merveilles, si je ne craignais de faire une réclame, ont montré sous divers aspects le véritable talent de Victor Massé; il a lui-même oublié toutes ces dates pour ne se souvenir que d'une seule, celle de la *Fiancée du Diable*, opéra comique en trois actes. Les gens d'esprit le comprendront.

Victor Massé est de la race des travailleurs; après l'inspiration, qui ne lui fait jamais défaut, il travaille, et il a le mérite de ne rien gâter à son idée première; il ne se soucie pas beaucoup de connaître les œuvres nouvelles qui éclosent à la chaleur de la rampe; il est un peu, sous ce rapport, comme M. Félicien David, qui ne sait jamais rien de ce qui se joue à Paris; ces deux exemples prouvent qu'il est bon de ne prendre sa force qu'en soi-même; d'ailleurs, Massé va souvent demander compte à quelques *exécutants* de ses amis, des effets qu'il veut obtenir; il ne néglige rien de ce qui peut rendre son idée, mais il respecte avant tout le sentiment et la mélodie; enfin, il a du cœur en musique, et là sans doute est le charme de ses compositions. Lorsque son travail est achevé, Massé s'entête comme un Breton dans ses idées, et c'est à cet entêtement que nous devons cette romance de l'*Abeille*, murmurée d'une voix si douce par Mme Miolan-Carvalho dans la *Reine Topaze*.

Victor Massé fut décoré après son opéra des *Saisons*, et ce fut justice. Son talent ne l'empêche pas d'être un excellent ami et un bon camarade, sans coterie et sans envie! — Et c'est un éloge, car Hésiode dit quelque part : Rien de plus envieux que les potiers, les forgerons et les musiciens. Je ne sais ce qu'il en est des forgerons et des potiers du dix-neuvième siècle, mais Hésiode connaissait bien de son temps la race charmante des musiciens, même celle des compositeurs.

Après cela, que pourrait envier Victor Massé? Il a beaucoup d'esprit, et il l'a prouvé en ne se mettant pas sur les rangs aux dernières élections de l'Institut.

JULES VERNE.

SIXIÈME SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

Il est neuf heures, je suis à mon poste, et peut-être même le premier arrivé ; que voulez-vous, je suis esclave de la ponctualité, et lorsque le domestique eut lancé mon nom dans le salon, aucun écho ne répondit. Cet incident, je l'avouerai, m'a quelque peu troublé, décontenancé; j'ai craint que la maîtresse de céans ne se doutât de mes intentions de critique; car sachez, cher lecteur, que je fais là une besogne un peu clandestine. J'ai bien mission de rédiger une revue plus ou moins musicale, de parler de tel ou tel artiste, mais je n'ai pas été chargé de courir les salons, et surtout d'en choisir un de préférence pour dire tout ce qui s'y fait. Ma foi, au risque d'être tant soit peu gourmandé, puisque je suis lancé, je vais profiter de ma position de premier arrivé pour hasarder quelques indiscrétions

et faire connaître l'ordre dans lequel le hasard amène les invités; cela peut avoir son côté piquant, original.

La première personne que j'entends annoncer, c'est Ruggieri. Diable! voilà un nom historique; ce doit être un des arrière-petits-fils de Côme Ruggieri, le nécromancien, l'astrologue, le favori de Catherine de Médicis. En effet, bien que les générations aient passé et que le type primitif ait dû s'altérer, il y a encore quelque chose de cabalistique dans la figure si expressive de ce descendant en droite ligne de Ruggieri, et, à chaque fête publique, l'artificier de S. M. I. nous donne la preuve de son origine par une autre magie dont la science de la pyrotechnie lui a donné le secret.

La porte s'ouvre pour laisser passer, d'abord, M. Dumont, presque un jeune membre de l'Institut, mais déjà vieux par le talent; puis, M. Desbœufs, autre statuaire qui n'est pas encore à l'Institut, mais qui est sur la route. On dirait que M. Dumont, en le précédant, lui indique le chemin.

Cette fois, les portes s'ouvrent à deux battants; ce sont les arts qui passent et les lettres qui suivent : Mutel, le compositeur; Bottesini, Sighicelli, mais sans leurs instruments ; — il paraît que nous ne les entendrons pas ce soir; — MM. Hippolyte Lucas, Galoppe d'Onquaire, Albert Blanquet, H. Audiffred, et enfin Saintine. Ah! si je voulais agacer en lui la fibre nerveuse, je l'appellerais simplement l'auteur de *Picciola*. Ce pauvre auteur de *Picciola!* voilà au moins la vingtième édition dont il corrige les épreuves! il se sauve à toutes jambes quand il entend prononcer ce nom, il craint que ce ne soit encore de nouvelles épreuves à corriger. C'est comme Pollet, le sculpteur, qui me disait, l'autre jour, que, lorsqu'on lui demandait une copie de sa statue, la *Nuit*, il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre; car, le malheureux! il en a déjà fait cent quinze réductions en marbre.

Les portes s'ouvrent de nouveau ; on annonce successivement MM. de Gatines, Fagniez, Glandaz, Saillard; — j'ai lieu de croire que ces noms appartiennent à la robe ou à la toge; — puis M. Châlons d'Argé, M. le baron de Bonnemains, M. le baron Martineau Deschenetz; — voici qui doit approcher du ministère des Finances et du ministère d'Etat. — Puis vient un beau monsieur brun, à la figure espagnole, couvert de décorations, qui s'apprête à céder le pas à une autre personne entrant derrière lui, M. Achille Jubinal, député au Corps législatif, qui, à son tour, veut laisser passer M. le général E**** aide de camp de l'Empereur; Jubinal est un lettré, un homme du monde, il ne veut pas s'appliquer le *cedant arma togæ*. — Et ensuite, c'est M. le comte de F**** aide de camp de S. M. le prince Jérôme; — et puis après, les noms de continuer à pleuvoir; c'est une avalanche qui me repousse dans le second salon. J'en suis fâché, cela m'empêche de finir ma statistique, qui commençait à devenir intéressante. J'avais à cœur de savoir quel est l'élément qui domine dans ces salons où les intelligences se donnent la main ; mais je ne pourrai satisfaire ma curiosité qu'à la prochaine réunion, car j'entends déjà les sons d'une mandoline et d'une guitare.

Je parie que ce sont les frères Piccioni : par où sont-ils entrés, ces deux jeunes Milanais? Parbleu, les voilà déjà placés, à côté l'un de l'autre, sur leur chaise. Ils exécutent l'ouverture de *la Muette de Portici*, d'Auber; l'aîné lève les yeux au ciel d'un air inspiré; le jeune, qui joue le rôle d'accompagnateur, regarde son frère pour deviner d'avance les effets sur lesquels le jeune virtuose veut appuyer. — Vous croyez peut-être que c'est en regardant les deux frères Piccioni que je vous en fais ainsi le portrait; détrompez-vous : quand je les entends, j'écoute, et je ne les vois plus; mais Galetti est venu se placer à côté de moi, et son crayon les portraite, comme autrefois, dans ces mêmes salons, il a dessiné les deux frères Lionnet. — Les sons de la guitare cessent, et les jeunes virtuoses se lèvent au bruit des murmures flatteurs. — Voilà le général E*** qui s'avance vers eux pour les féliciter. — Il se pourrait bien qu'un jour les portes des Tuileries leur fussent ouvertes. Pourquoi pas? il y aurait au moins quelque analogie ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que des salons de la rue d'Amsterdam les artistes ont fait un bond dans ceux des Tuileries. Il y a cinq ans, les frères Lionnet étaient les assidus, les commensaux de l'hôtel de la rue d'Amsterdam; aujourd'hui, ils préfèrent le palais impérial. Nous ne leur en voulons pas, bien que nous ne les ayons pas encore vus cette année.

Voilà le petit Soumis, l'accompagnateur officiel des artistes du théâtre impérial de l'Opéra-Comique, qui se fait place à grand'peine à travers les robes, les crinolines; à part deux ou trois accrocs, et non sans avoir légèrement froissé quelques pieds mignons, il finira bien par arriver au piano. Soumis est un habitué de la maison, Soumis,

Fêté dans le sérail, en connaît les détours.

Aussi précède-t-il, pour lui faire franchir tous les obstacles, Portéhaut, artiste de l'Opéra, qu'il va accompagner sur son Erard, car Soumis n'accompagne que sur un Erard. — A peine Portéhaut a-t-il fait entendre *les Saisons*, romance de Victor Massé, que toutes les sympathies lui sont acquises. Jolie voix, gracieuse tournure, manières distinguées, moustache blonde, voilà autant qu'il en faut pour être bien vu du joli parterre qui l'écoute. Sa voix a une souplesse et une légèreté incroyables ; elle voltige de notes en notes, comms un papillon de fleurs en fleurs. Son succès a surtout été complet, lorsqu'il a interprété les délicieuses mélodies de M. Mutel : *Donnez, Dieu vous le rendra* et *Plus de Chansons*. Evidemment, le jeune compositeur devait être doublement fier en entendant exécuter ses œuvres d'une aussi charmante façon.

Dans cette soirée, l'Opéra avait encore un représentant; car voici Saint-Léon. Il est vrai que c'est un transfuge; le mari de la Cerrito s'est laissé séduire par les honneurs qui ont plu sur lui à l'étranger; il a quitté l'Opéra pour aller occuper tour à tour la place de maître des ballets, directeur de la danse au *Théâtre Saint-Charles*, et de professeur en chef du Conservatoire royal de Lisbonne. Il paraît cependant qu'il n'a pas oublié le théâtre de ses succès, car il est à Paris depuis quelques mois. Si nous étions directeur de l'Académie impériale de musique, nous ne nous laisserions pas enlever Saint-Léon par les roubles de la Russie et les rubans de l'étranger; mais avec un directeur comme M. Alphonse Royer, il n'y a rien à craindre, nous verrons bien... Le grand artiste, qui est aussi compositeur, nous a joué sur le violon de ses variations sur des motifs de *Jérusalem*. En l'entendant de nouveau, comme nous avons bien compris l'engouement qu'on a eu pour lui dans le *Lutin* et le *Violon du Diable*, ouvrages qui ont fait courir tout Paris. Quel passé, quel présent, quel avenir il y a encore dans Saint-Léon!

Il y avait autrefois au Conservatoire un professeur de chant qui s'était acquis une grande, bonne et légitime réputation, et dont l'excellente méthode avait

formé de bien remarquables élèves, entre autres Jules Lefort, Mme Damoreau et Lamazou. Enlevé trop tôt à sa famille et aux arts, il a heureusement transmis ses pures traditions et sa science à sa fille, jeune personne de dix-huit ans. Le talent et la grâce toute modeste de mademoiselle Anna Banderalli sont trop justement appréciés par tous ceux qui la connaissent, pour que l'on ait besoin d'en faire l'éloge et même de chercher à l'encourager. Mademoiselle Banderalli est une artiste complète, dont la réputation est aujourd'hui sanctionnée par les suffrages de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. Comme l'attention était suspendue à ses lèvres, lorsqu'elle a chanté sa chanson italienne de Donizetti! que de murmures flatteurs, quand elle nous a dit la romance de l'abeille, dans la *Reine Topaze!* que d'applaudissements, après la romance de *Sylvie*, paroles de Boileau! Lorsque les succès de salon lui laissent quelque repos, quel excellent professeur de chant ne doit pas être Mlle Anna Banderalli.

Nous n'avions ce soir-là qu'un seul pianiste présent; c'était Paul Bernard, qui est venu modestement se placer sur le tabouret, devant le piano, et qui nous a joué prestement une mélodie de sa composition, le *Matin*. Les touches de l'instrument vibraient encore des accords qu'il venait d'en tirer, que Paul Bernard avait déjà disparu pour se soustraire aux bravos qui ne l'ont pas moins poursuivi jusque dans sa retraite.

Lamazou est à son tour au piano, avec Soumis. Il commence par un air d'opéra qu'il nous dit avec cette voix sympathique que vous lui connaissez; mais ce n'est pas pour rien que je l'ai surnommé le *Chanteur béarnais*. Lamazou ne s'appartient plus aujourd'hui; il ne lui est pas permis de choisir dans son répertoire, le public lui impose sa volonté. Bon gré mal gré, il lui a fallu chanter son air basque *Izar Ederra*, et il a bien fait.

Voici maintenant un jeune ténor qui débute dans les salons de l'hôtel de la rue d'Amsterdam. Son nom est Lafont; nous n'en savons pas plus long sur son compte; il est vrai qu'il est patroné par un artiste de bonne et franche allure, un expérimenté, armé de pied en cap, qui sait son monde, par Chaudesaigues, c'est tout dire. Il chante avec lui les *Saisons*, duo bouffe désopilant, et le jeune Lafont nous a laissé le vif désir de l'entendre un jour dans un solo pour l'apprécier tout à notre aise. — On connaît toute la fougue exhilarante de Chaudesaigues; il n'est pas homme à rester sur un duo, une fois parti, il faut qu'il marche. Aussi nous a-t-il fait entendre le *Retour du voltigeur* et le *Boursier* avec un brio et un grand entrain.

Aujourd'hui, on ne peut plus avoir dans une soirée Chaudesaigues tout seul, ce ne serait avoir que la moitié de lui-même; on ne dit plus: Chaudesaigues vous viendrez ce soir; mais on lui dit: n'oubliez pas de nous amener mademoiselle Louise Chaudesaigues.—En effet, cette jeune personne de seize ans, qui débute dans les arts et le professorat sous l'aile paternelle, a fait, cet hiver, une apparition assez brillante. On parle beaucoup en ce moment du concert qu'elle doit donner, le 4 avril prochain, et dont elle abandonne le produit aux enfants de la colonie de Mettray. C'est on ne peut mieux débuter dans le monde des arts. Le *Figaro*, qui a donné l'idée d'une souscription en faveur de cette colonie, doit être fier d'avoir trouvé un si jeune et si gracieux écho. On dit aussi que Debain, notre célèbre organiste, s'associe à cette généreuse pensée, en livrant ses splendides salons.

Mais la satisfaction que j'éprouve à parler des bonnes œuvres de mademoiselle Chaudesaigues me fait oublier qu'elle est assise devant son orgue harmonicorde, et qu'elle nous fait entendre successivement la *Désespérance*, de Lefébure-Welly, et le *Pâtre des Abruzzes*, de Fessy. Puis, sans que la jeune artiste quitte son tabouret, nous entendons le trio du *Trovatore*, arrangé par Nathan; Paul Bernard s'est mis au piano et Nathan s'est placé entre les deux claviers avec son violoncelle, dont il tire des effets si purs et si brillants. Après l'exécution de ce trio, Nathan nous joue deux de ses plus charmantes mélodies, le *Doux souvenir* et la *Berceuse*, auxquelles succède une *Fantaisie* exécutée par un jeune violoniste, M. Gros, qui a un coup d'archet digne d'Hermann et de Sighicelli.

Mais le concert n'est pas fini, nous allons passer au morceau capital, à la surprise de la soirée. Je dis surprise, et le mot est vrai; car, après avoir entendu tant de talents divers, après avoir écouté tant de suaves et mélodieuses compositions, à quoi aurait-on pu s'attendre encore? Mais Arban est un organisateur qui comprend parfaitement son affaire; à l'exemple de l'artificier Ruggieri, qui ne terminerait pas une fête sans faire éclater à la fois tous les plus lumineux effets de la pyrotechnie, il nous a ménagé un ravissant bouquet d'harmonie et de mélodie. C'est sa *Fantaisie* du *Trovatore*, arrangée par lui en quatuor pour hautbois, cornet à piston, piano, orgue et chœurs. En habile chef d'orchestre, il place ses parties, ses instruments avec une parfaite entente. Solaire, avec son hautbois, est dans le premier salon, à côté du piano tenu par Soumis; l'orgue dont touche Mademoiselle Chaudesaigues, avait été transporté dans la serre où se trouvent les chœurs, et Arban, avec son cornet à piston, dirige avec précision l'exécution de ce magnifique morceau. Je n'essaierai pas de dire l'effet qu'a produit ce quatuor; les invités des salons de l'hôtel de la rue d'Amsterdam en garderont longtemps le souvenir. Tout contribuait, d'ailleurs, au brillant succès qu'il a obtenu : le mérite de la composition, le talent des exécutants et le parti qu'on avait su tirer de la sonorité du local par l'heureuse distribution des instruments. Chacun disait, en se retirant : En vérité, Arban est un Ruggieri musical qui n'a pas son pareil pour terminer un concert.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

M. Achille Martinet, graveur. — Une pétition des élèves du statuaire David d'Angers à l'Empereur.—Une prochaine exposition de tableaux à Milan. — Acquisition par le Musée du Louvre d'un recueil de dessins de Léonard de Vinci.— Envoi de deux nouveaux tableaux aux musées de Tarbes et de Bagnères. — Les combles du vieux Louvre. — Un opéra comique à la salle Herz. — Les archives impériales. — La *Muse des familles*. — Nécrologie.

Sur un vote du conseil municipal, le préfet de la Seine vient de confier à M. Achille Martinet, graveur en taille-douce, le portrait équestre de S. M. l'Empereur, peint par Horace Vernet, qui orne la salle du Trône, à l'Hôtel-de-Ville.

Le musée des sculptures modernes au Louvre, où sont déposés les chefs-d'œuvre des maîtres de l'école française, ne possède encore aucune œuvre du célèbre statuaire David d'Angers, décédé il y a un an environ. Les élèves de ce chef d'école signent en ce moment une pétition à l'Empereur pour signaler cette lacune re-

grettable et solliciter de Sa Majesté l'acquisition d'une figure d'étude qui a obtenu un grand succès au Salon de 1839. Cette statue, en marbre, représente *Joseph Barra*, jeune tambour tué dans les premières guerres de la Vendée, et mourant en pressant sur son cœur la cocarde tricolore.

Outre les nombreuses expositions qui auront lieu cette année sur les bords du Rhin et dont la Revue des Beaux-Arts a donné la liste dans son dernier numéro, il y aura aussi une exposition solennelle en Italie, à Milan. Plusieurs de nos artistes se proposent d'y envoyer diverses toiles. Nous avons vu entre autres, dans l'atelier de M. Gastaldi, trois toiles dont le sujet est tiré du grand poëme du Dante, et qui ont toutes trois cette destination. M. Gastaldi, qui est Italien, étudie à Paris depuis plusieurs années; il avait à l'exposition de 1852, si nous ne nous trompons, un charmant tableau intitulé : « *L'Heure de la pensée.* »

Le musée du Louvre vient de faire, au prix de 35,000 fr., l'acquisition du magnifique recueil de dessins de Léonard de Vinci, provenant de la collection de M. Vallardi, collection rassemblée à Milan avec de longues et patientes recherches.

Notre ami et collaborateur, M. Achille Jubinal, député des Hautes-Pyrénées, vient encore d'enrichir les deux musées de peinture et de sculpture qu'il a fondés dans son département, l'un à Tarbes, l'autre à Bagnères-de-Bigorre, et qui comptent déjà à eux deux près de sept cents objets d'art, de deux grands tableaux dus à MM. Barrias et Henri Soulié. Ces deux toiles ont été spontanément offertes par leurs auteurs à M. Jubinal; elles représentent : — celle de M. Barrias, *le Dante à Ravennes ;* — celle de M. Henri Soulié (neveu de Frédéric), les *Adieux du Christ à sa mère.* Le premier de ces tableaux figurait à l'exposition de 1853.

Les combles si élevés du vieux Louvre ont complétement changé d'aspect aujourd'hui, et ont été mis en rapport avec le couronnement des nouvelles constructions. Le gros pavillon élevé par Lemercier au milieu de la façade bâtie par Pierre Lescot, avait été recouvert d'une lourde calotte sur laquelle, il y a environ cinquante ans, on avait établi un télégraphe. Cette couverture informe est remplacée aujourd'hui par un élégant couronnement dont on active en ce moment la plomberie. Il en est de même de la toiture entière du vieux Louvre, à laquelle a été substitué un faîtage en plomb richement décoré et en rapport parfait avec l'ornementation générale de l'édifice.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernière livraison, la salle Herz a donné, le 2 mars, la première représentation d'un opéra comique intitulé : *le Mariage en poste*. Par une faveur tout exceptionnelle, S. E. le ministre d'État avait autorisé la mise en scène, dans une salle de concert, de cette œuvre destinée au théâtre impérial de l'*Opéra-Comique*. Comme vraisemblablement le public sera appelé sous peu à juger cette nouvelle production de deux auteurs qui n'en sont pas à faire leurs preuves, il convient que nous nous abstenions de tout compte rendu. Constatons seulement que le succès a été aussi complet que possible; que tous les airs ont été bissés, tous les mots compris, et que le nom des deux collaborateurs a été proclamé, à la demande générale et aux applaudissements unanimes d'une salle pleine jusqu'aux combles. — M. Wékerlin pour la musique, et M. Galoppe d'Onquaire pour le poëme, doivent être heureux de ce succès.

Le dépôt des Archives impériales, que l'Empereur a visité ces jours derniers, date de 1789 ; ses premiers éléments furent empruntés aux archives de l'Assemblée nationale. Plus tard, on réunit à ces documents des titres provenant d'autres dépôts publics ou particuliers. L'organisation des Archives fut définitivement fixée par un décret, en date du 6 mars 1808 ; le dépôt fut établi rue du Chaume, au Marais, près la rue de Paris, dans les bâtiments des anciens hôtels de Clisson, de Guise et de Soubise. On admire encore la porte et la tourelle, restes d'architecture ogivale qui ont été conservés à l'entrée s'ouvrant sur la rue du Chaume. Une façade principale fut construite, sous le règne de Louis-Philippe, du côté de la rue de Paradis, et les bâtiments furent, à cette époque, agrandis. En 1853, date du dernier recensement, les Archives impériales contenaient 241,948 cartons, liasses, registres, portefeuilles, volumes, plans et cartes.

Un nouveau petit journal mensuel, à couverture rose, imprimé avec soin et intitulé la *Muse des familles*, se publie en ce moment à Lyon, chez Claudius Framinet. Deux livraisons ont déjà paru. Un journal écrit tout en vers inédits! C'est une bonne et heureuse idée de chercher à restaurer le culte des petits vers et du bon esprit, sous la sauvegarde de la famille; elle réussira.

La mort vient de frapper un amateur bien connu des artistes, M. François-Augustin Milhomme, auteur d'une intéressante *Notice sur la vie et les ouvrages du statuaire Milhomme*, son oncle. Ce livre, écrit avec talent, contient les renseignements les plus complets sur les travaux de l'auteur de la *Psyché* du musée du Louvre.

J.-B. VIGNÉ.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 582.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE.

Séance du 3 mars 1857.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance.

Demandes d'admission dans la section de sculpture et de littérature, renvoyée aux présidents de chacune de ces sections.

Lettre de remercîments de notre collègue, M. Vieillard, à l'occasion de son travail sur la tragédie française au dix-neuvième siècle.

Communication de l'académie de Rouen, relative aux publications de la Société.

Deux numéros du *Builder*.

L'Univers musical. Nous remarquons que ce journal contient une appréciation qui fait le plus grand honneur à l'un des membres de la Société, et nous sommes heureux de pouvoir consigner ici un jugement si précieux et si flatteur :

Paris, 24 février 1857.

« En entendant de nombreux fragments de « *Sataniel le Nécromancien*, opéra fantastique de « M. Martin d'Angers, j'ai remarqué, dans l'œu- « vre qui m'a été soumise, beaucoup de fraî-

« cheur, des mélodies bien conduites, une har-
« monie très-variée dans ses combinaisons scien-
« tifiques, ne couvrant jamais la voix sans
« diminuer pour cela les effets d'orchestration.

« L'*ouverture* seule suffirait pour faire consi-
« dérer M. Martin d'Angers comme un habile
« symphoniste. Les morceaux de cette partition,
« dont j'ai été frappé, sont le chœur d'introduc-
« tion, deux airs de femme, un *trio* bouffe, deux
« airs de baryton, la *Prière des nonnes*, qui est
« de mélodie suave, ayant un cachet particulier
« et exceptionnel.

« Si je devais décrire chaque morceau de cette
« œuvre, il me faudrait des pages de louanges,
« puisqu'il y a vigueur, entrain, coloris, mélodie,
« harmonie, sans oublier une *ballade* qui nous
« reporte au moyen âge.

« Je crois, en résumé, que cet opéra de M. Mar-
« tin d'Angers renferme tous les éléments d'un
« vrai succès et serait une bonne fortune pour
« une direction habile.

« Rossini. »

M. Corplet annonce que la commission chargée de l'examen de l'invention présentée par M. G. Stanley, n'est pas encore en mesure de faire son rapport, mais que ce rapport sera prêt pour la prochaine séance. A cette occasion, M. Gendré fait voir, par un essai, qu'on peut graver sur les pierres de M. G. Stanley, soit avec une pointe d'acier, soit avec un diamant, et que les tailles peuvent être remplies d'or, d'argent et de différentes matières vitrifiables et colorantes. Ces pierres, ainsi ornées de gravures coloriées, peuvent être d'un grand emploi dans l'ornementation de luxe.

M. P. B. signale un moyen très-ingénieux et très-simple pour transporter sur toile un dessin quelconque et avec une précision parfaite. Voici en quoi consiste ce procédé, qui a été inventé par M. A. Gérardin, chimiste expérimenté :

L'auteur expose d'abord à la chaleur modérée d'une étuve, ou bien simplement sur un poêle, la gravure ou le dessin qu'il veut reproduire, puis il place ce dessin dans une grande cuvette horizontale, au fond de laquelle est disposée une capsule remplie d'une dissolution concentrée de sulfhydrate d'ammoniaque. Les vapeurs du sulfhydrate remplissent la cuvette et se condensent sur la gravure. Cette opération dure de trois à cinq minutes, suivant les dimensions de la bassine et du dessin et le degré de concentration du sulfhydrate d'ammoniaque.

En sortant de la cuvette, la gravure doit avoir une odeur très-sensible. On la met ensuite entre des feuilles de papier buvard pendant quelques minutes, puis enfin on l'applique (la face gravée en dessous) sur la toile. Celle-ci doit être enduite, comme à l'ordinaire, d'une couche de blanc de céruse. On place sur le côté extérieur de la gravure quelques doubles de papier humide, et enfin on charge le tout avec des poids, si l'on n'a pas de presse à sa disposition. On maintient le contact intime du dessin et de la toile pendant un quart d'heure. On trouve alors sur la toile une reproduction identique de la gravure, qui, de son côté, n'est nullement altérée. Elle peut se prêter à autant d'opérations de ce genre que l'on veut : les premières épreuves même sont moins nettes que les suivantes.

Dans le cas où l'on n'aurait pas de sulfhydrate d'ammoniaque, on pourrait le remplacer par l'acide sulfhydrique. Cet acide s'obtient facilement en traitant un sulfure quelconque par un acide. Mais on obtient ainsi des résultats inférieurs à ceux mentionnés ci-dessus. On peut aussi remplacer la toile recouverte de blanc de céruse par du papier préalablement trempé dans une dissolution d'un sel soluble de plomb, tel que l'extrait de saturne ou la solution de nitrate de plomb. La gravure se reproduit ainsi sur papier dans ses moindres détails.

Cette application répond à un des besoins du commerce des tableaux religieux. On avait vainement cherché à reproduire plusieurs fois et rapidement le même dessin. Pour cela on a tenté d'employer la lithographie sur toile ; mais la pression des rouleaux rendait la toile cassante, et de plus les traits se trouvaient souvent effacés sur la pierre par les grains du tissu. Le procédé ci-dessus est plus fidèle, plus sûr et plus rapide que le pantographe lui-même, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'expérience. Il est à remarquer que dans ce procédé les parties noires des dessins condensent le sulfhydrate d'ammoniaque, qui, ensuite, agit sur le sel de plomb, comme l'iode condensé agit sur l'amidon dans le procédé de reproduction de M. Niepce de Saint-Victor, pratiqué déjà avec succès depuis 1847.

M. Corplet fait circuler un émail de Limoges du XVI[e] siècle, qu'il a réparé à grand feu, représentant les ennemis de la société chassés de son sein, figurés par des animaux nuisibles chassés d'un troupeau par des bergers. L'émail était non-seulement dégradé, mais il manquait du cuivre. La Société félicite M. Corplet pour cette habile réparation.

M. Pernot est chargé de représenter la Société à la 24[e] session du Congrès scientifique de France, dont l'ouverture doit avoir lieu à Grenoble, le 3 septembre prochain.

Le Secrétaire général,
Henri DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 17 mars 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapport sur le Mémoire de M. le docteur Jacquart sur la mensuration de l'angle facial. Rapport de la commission chargée de l'examen de l'invention présentée par M. G. Stanley. Questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(239e séance. 10e année.)

Séance du 6 mars 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal, dans lequel on a oublié de mentionner d'abord le dépôt de vingt-cinq livrets du salon, donnés par MM. Ernest Lahaye et Emile Bellier de la Chavignerie ; ensuite, la Commission chargée de faire un rapport sur les ouvrages et le procédé de M. A. Hiron. Cette Commission est composée de MM. Xavier Stecher, Bellier de la Chavignerie et Louis Auvray. — Après ces rectifications, le procès-verbal est adopté.

M. Louis Schaal, qui a eu l'heureuse idée d'ajouter à l'intérêt de nos travaux ordinaires, le puissant attrait d'une audition musicale, dit que, pour cause d'indisposition, les artistes qui devaient se faire entendre à la séance de ce jour, ne le pourront pas, mais qu'ils espèrent venir à la prochaine réunion. Le président remercie M. Schaal, et le prie d'être, près de ces Messieurs, l'interprète des regrets du Comité.

On passe ensuite à la correspondance, et M. le président lit :

1° Une lettre de M. Lazerges, vice-président. Cette lecture donne lieu à diverses propositions faites par MM. Schaal, Guilletat, Minet et Auvray. Celle de ce dernier est mise aux voix et adoptée;

2° Une lettre de M. Louis Garneray, président d'honneur, qui annonce son retour à Paris, et exprime en même temps ses regrets d'être grippé et de ne pouvoir assister à la fête offerte au président et au vice-président, à l'occasion de leurs élections;

3° Lettre de M. Darjou, qui regrette que l'organisation du concert que donnera le 10 mars, sa fille, Mlle Marie Darjou, l'empêche de prendre part à notre fête de samedi. Notre estimable collègue joint à sa lettre quelques billets de concert qui sont distribués par la voie du sort aux membres présents. Des remercîments seront adressés à M. Darjou;

4° Lettre de M. Coudray-Maunier, de Chartres, relative à M. Moulinet, jeune peintre que le Comité a pris sous son patronage. L'honorable correspondant nous révèle, en notre protégé, non-seulement un artiste, mais encore un poëte digne de tout notre intérêt. « M. Moulinet, dit-il, chante comme l'oiseau dans la solitude, comme le ruisseau murmure, comme le roseau gémit sous le vent qui le couche, sans demander aux échos de la postérité de répéter ses chants. » Puis, M. Coudray-Maunier signale à notre attention les pièces suivantes : *L'Étoile du poëte*, — *Dernier rêve*, — *Arthur*, — *Fleurs funèbres*, — *Amour, prières et larmes*, — *Deux fleurs*, — et *Illusion et Réalité*. Malgré le peu d'espace qui nous est accordé, nous ne pouvons résister au désir de citer quelques vers de ce dernier poëme.

Après les rêves de l'*Illusion*, après avoir cru naïvement que l'amour et le bonheur seront toujours les compagnons de sa vie, la jeune fille finit pourtant par épouser, non celui qu'elle aimait, mais celui que son père avait choisi.

. . . . Un prêtre de village,
Aux deux jeunes époux, remit en témoignage
De leur fidélité, l'anneau que Dieu bénit,
Et qui, lien sacré, pour toujours nous unit.
Mais depuis ce beau jour, jour si triste pour elle,
L'épouse n'éprouva, pourtant digne et fidèle,
Que regrets, que tristesse et découragement,
Lassitude de cœur, vains ennuis et tourment.
. . . .
. . . . Au lieu de purs esprits
Qui venaient lui parler durant ses jeunes nuits,
Au lieu des doux pensers d'une crédule enfance,
Et des nombreux désirs d'une chaste espérance,
Des aspirations, des rêves enfantins,
Au lieu des purs rayons qui doraient ses matins,
Son ciel donc obscurci, n'a plus que des nuages ;
Le vent a desséché les fleurs de nos rivages ;
Plus d'ombre dans les bois, plus de voix dans les champs,
Partout la solitude, hélas! plus de printemps.

M. le secrétaire est chargé de remercier M. Coudray-Maunier de son intéressante communication, et d'inviter M. Moulinet à notre banquet du 7 mars.

5° Billets envoyés par M. le docteur Castle pour assister à deux séances de phrénologie. Ils sont délivrés aux membres qui en réclament, et M. le président annonce que le docteur Castle se propose de donner, au sein même du Comité, une séance de phrénologie appliquée aux Beaux-Arts. Cette nouvelle est accueillie avec une vive satisfaction par l'assemblée.

6° Deux numéros de l'*Europe artiste*, contenant une *Revue de l'exposition de photographie*, par M. Louis Auvray.

7° *Institution d'une Compagnie des chevaliers de l'Oiseau-Royal dans la ville de Chartres* (1724-1774), brochure offerte par l'auteur, notre fécond

et érudit collègue, M. Émile Bellier de la Chavignerie.

La correspondance étant épuisée. MM. Racinet père et fils, peintres et dessinateurs, membres nouvellement élus, sont introduits et reçoivent les compliments du président, qui leur demande de concourir, par leur zèle et leurs lumières, à la prospérité toujours croissante du Comité central des artistes. M. Racinet père remercie et promet, en son nom et en celui de son fils, le dévouement le plus complet à la Société.

Notre archiviste dépose la liste des morceaux de réception dus par des membres reçus en 1856.

M. le président invite MM. Hürten, Gauthey, Charles Stécher, peintres, et Stécher (Xavier), architecte, à terminer ces ouvrages et à les fournir le plus tôt possible.

M. Auvray informe l'assemblée que, conformément aux désirs du Comité, M. Minet et lui se sont rendus auprès de M. Goasin, et qu'ils sont heureux d'avoir appris que la santé de notre cher collègue s'était améliorée un peu.

Le secrétaire-administrateur, qui a demandé la formation d'un conseil de rédaction, prend la parole pour exposer et développer son opinion sur le but et les attributions de ce conseil; il fait l'historique des séances tenues jusqu'à ce jour, et signale les services rendus par cette nouvelle institution. Des remerciements sont votés à l'unanimité au conseil de rédaction. M. de Tanouarn, président du conseil, prie le Comité de bien vouloir désigner un membre en remplacement de M. Siméon Chaumier, qui n'a répondu à aucune des convocations qui lui ont été adressées. M. Auvray est nommé membre du conseil de rédaction.

La parole est accordée à M. Alfred de Tanouarn pour la lecture de deux rapports. L'un, sur trois volumes de M. Bouniol; l'autre, sur un livre d'économie politique intitulé : *Grande extension du commerce de la France et de ses industries agricoles et manufacturières, par le retrait des prohibitions inscrites dans les tarifs des douanes*, par M. Jouyne, bibliothécaire à l'Arsenal. Le Comité, qui aime l'esprit si droit, si original, si profondément philosophique de M. de Tanouarn, applaudit cette lecture et ordonne l'impression des deux rapports.

M. A. Pauly lit, au nom du conseil de rédaction, un rapport sur un projet de statuts proposé par MM. Chassin et Cauval, pour la formation d'une *Société universelle de la littérature, des sciences et des arts*. Les conclusions de l'honorable rapporteur sont adoptées par le Comité.

A une demande faite par M. Guilletat, M. Pauly répond que notre collègue, M. Amédée Douay, a bien voulu se charger d'étudier les notes de MM. Schaal et Guilletat, et, avec ces renseignements et ces opinions diverses, rédiger un rapport sur l'Exposition du Palais-Royal.

M. Louis Rey espère présenter à la prochaine séance son rapport sur les archives du Comité.

Le secrétaire-administrateur fait part au Comité des différentes résolutions prises par le conseil d'administration dans sa réunion du 28 février. Elles sont approuvées, ainsi que le programme de la partie littéraire et musicale de la fête du 7 mars.

L'ordre du jour appelle la suite des lectures de M. Marcellin sur les musées d'Italie. L'absence de notre collègue étant constatée, M. le président engage les membres qui se feront porter à l'ordre du jour, à vouloir bien être exacts à l'avenir.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire administrateur,
Louis AUVRAY.

Ordre du jour du vendredi 20 mars.

Lecture du procès-verbal; — Correspondance; — Partition exécutée par M. Giraud, violon, 1er grand prix du Conservatoire, et M. Mathieu, chanteur, pensionnaire du Conservatoire de musique; — Rapports de MM. Ray, Schaal, Douay, et de plusieurs Commissions; — Élections; — Propositions diverses.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

MANUEL DES CRÈCHES.

La Commission chargée d'examiner le dernier numéro du *Manuel des Crèches*, a lu attentivement cette utile publication; elle a surtout remarqué les plans et dessins composés et gravés par M. Edouard Renard. La première planche donne l'élévation de la façade, le plan de la salle des berceaux, de la cuisine, du séchoir, du logement de la surveillante, etc.; la seconde contient les dessins cotés avec soin des principaux objets qui composent le mobilier. On voit ainsi, d'un seul coup d'œil, tout ce qu'il faut pour organiser un de ces établissements dans de bonnes conditions, et prêter un heureux concours à la société des crèches et à son bienfaisant fondateur, M. Marbeau.

Louis SCHAAL.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le Comité central des artistes a décidé, dans sa séance du 28 février, qu'un dernier délai, fixé au 31 mars 1857, serait accordé aux porteurs de billets gagnants de la tombola tirée au profit des inondés dans la fête donnée au *Jardin d'hiver*, le 31 août dernier, et que, passé ce terme, les lots non retirés seraient ac-

quis à la caisse des inondés, et leur valeur remise entre les mains de M. le préfet de police.

Les lots sont déposés rue Bréa, n. 5, où l'on peut se présenter tous les jours, excepté le dimanche, de une heure à quatre après midi.

Le secrétaire administrateur,
Louis AUVRAY.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Lyrique : *Obéron*, opéra fantastique en trois actes et sept tableaux, paroles de MM. Nuitter, Beaumont et de Chazot, musique de Weber. — Théatre des Variétés : *Les Princesses de la rampe*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Lambert Thiboust et Léon Beauvallet. — Théatre de l'Ambigu comique : *Les Orphelines de la charité*, drame en cinq actes, de M. Dennery. —Bouffes Parisiens. — Saint-Léon. — Concert de Louis Lacombe.

L'opéra d'*Obéron*, dont le sujet est tiré du poëme allemand de Wieland, a été représenté pour la première fois à Londres, et ce chef-d'œuvre a été reçu avec froideur. Il fallut la mort de Weber, qui arriva dans la même année, pour donner de la célébrité à son opéra. Les vivants ont quelquefois tort. Aussi David Téniers se fit-il passer un jour pour mort afin de vendre plus cher un de ses tableaux. Charles-Marie Weber mourut à quarante ans, après avoir produit cette nouvelle partition digne de son *Freyschütz*..... C'était une imagination tendre et mélancolique, que celle de Weber. Son génie se plaisait dans ces fantastiques régions de la poésie. La querelle d'*Obéron* et de *Titania*, dans Shakspeare, et les stances de Wieland, avaient éveillé en lui l'espérance d'un grand succès. Il ne put en jouir. Les brouillards de Londres s'amassèrent sur sa poitrine, aussi délicate que son génie, et il succomba avant le temps.

Le poëme sur lequel Weber a travaillé est un peu naïf, quoique fondé sur une donnée assez ingénieuse ; il a été assez adroitement adapté à la scène française ; la simplicité en a été relevée par une magnificence de décors qui contentent les yeux, si l'esprit n'est pas toujours satisfait. Mais l'important, c'était de faire apprécier au public français l'admirable partition de Weber. Quoique l'opéra eût été joué à Paris par une troupe allemande, on n'en connaissait guère que l'ouverture, exécutée fréquemment au Conservatoire. Tous les morceaux ont été accueillis par de vifs et nombreux applaudissements. On eût dit que la salle n'était composée que de *dilettanti* et de musiciens consommés. Nous n'avons rien à dire contre cet enthousiasme, quoique l'exécution ait laissé peut-être quelque chose à désirer. Mme Rossi-Caccia n'est pas précisément une ingénue ; sa voix a perdu la fraîcheur virginale qui convient au personnage de Rezia, et sa personne, qui a acquis l'embonpoint que donne la maturité, est plutôt destinée à représenter les roses épanouies que les fleurs nouvellement écloses dans les jardins des califes. Elle a chanté d'ailleurs avec habileté et avec goût, et la critique, que nous nous permettons avec regret, n'est faite qu'au point de vue de l'illusion théâtrale. Les autres artistes, Michot, entre autres, ont tenu très-convenablement leurs rôles, mais sans qu'il y ait à crier au miracle ; on a remarqué Mlle Girard, très-intelligente actrice et très-agréable chanteuse. En somme, c'est un succès dont on ne peut pas prévoir le nombre de représentations pour l'heureux Théâtre-Lyrique. *Obéron* aurait dû être monté depuis longtemps au grand Opéra. Cette bonne fortune a été laissée à M. Carvalho, qui s'en est emparé avec autant d'adresse que de bonheur.

Les *Princesses de la Rampe* occupent souvent la scène ; on a mis bien des fois au théâtre les comédiens et les comédiennes, et le public en général aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde des coulisses. MM. Lambert Thiboust et Léon Beauvalet ont rencontré derrière la toile qui nous dérobe la vue des actrices, un modèle de toutes les vertus. C'était d'abord une mère, comédienne par raison et par devoir, pour élever sa fille à qui elle cache avec soin sa profession. Le théâtre des Variétés, n'ayant pas de mère à offrir aux auteurs, la mère s'est transformée en sœur, et Mlle Scriwaneck s'est chargée de faire briller dans tout son lustre la discrétion et la pudeur de cette comédienne d'élite. Elle s'en est acquittée avec un vrai talent ; Leclère, dans un rôle plein de bonhomie et de sentiment, a fait triompher avec elle le dévouement le plus honorable. La pièce est habilement conduite; l'intérêt s'y trouve mêlé au comique en dose suffisante. — Ce petit drame, joint au vaudeville des *Lanciers*, dans lequel Ambroise et Lassagne se montrent si amusants, contribue à faire passer au théâtre des Variétés, une très-bonne soirée.

L'Ambigu-Comique pleure et rit, c'est son droit. Son public aime surtout à pleurer, et M. Dennery l'a servi à souhait; il a ouvert la grande cataracte des larmes. Une loi, à ce qu'il paraît, existait autrefois en Hollande, pour protéger les *Orphelines de la Charité*. Elles étaient sous la tutelle de l'État, et lorsqu'il arrivait qu'une orpheline trop tendre écoutait la voix d'un séducteur, c'était le séducteur qu'on punissait, s'il n'épousait pas la jeune fille compromise ou déshonorée. Ce drame est rempli de situations émouvantes, et qui n'ont rien de pénible ni de repoussant. Cette fois, l'Ambigu-Comique n'aura pas de démêlé avec l'autorité. Mlle Lia Félix a joué le rôle de Frantzia avec beaucoup d'âme et d'énergie ; son talent sympathique a produit son effet accoutumé.

Les Bouffes-Parisiens ont donné une jolie petite pièce en un acte, intitulée: *Après l'Orage*, musique de M. Galibert, paroles de M. Henry Boisseaux. L'auteur des paroles, journaliste distingué, a voulu prouver une fois de plus qu'on peut tenir la plume de critique et réussir dans les œuvres d'imagination. Le cadre étroit du théâtre n'a pas donné beaucoup d'espace à sa fantaisie pour se développer, mais il a tiré tout le parti possible de son sujet, qui a fourni au musicien, son collaborateur, l'occasion de se produire. C'est un prélude de bon augure.

Saint-Léon est revenu de Lisbonne, où il a monté plusieurs charmants ballets ; il possède, dit-on, un répertoire curieux et nouveau ; ce qu'il possède surtout, c'est, indépendamment de son rare talent de danseur et de violoniste, le sentiment et la conscience de l'art. On vante l'ensemble qui existait dans sa troupe de Lisbonne, où, sans avoir d'*étoiles*, il captivait l'attention du public par la précision et la variété des pas. Il serait fort à désirer que l'Opéra ou le Théâtre-Lyrique, empêchassent Saint-Léon de porter à l'étranger toutes les qualités qui le recommandent, et le missent à même de nous faire connaître ses dernières créations.

Pour quelques hommes, l'art n'est qu'un moyen d'arriver à la fortune. Pour ceux-ci, la route est tracée d'avance et facile à suivre : choisir des idées vulgaires, les présenter habilement, battre les sentiers con-

nus, se servir de formules usées qui, employées adroitement, attirent les applaudissements d'une partie du public indulgente ou frivole; telle est la recette : elle est infaillible. Ceux qui suivent cette voie réussissent vite, mais sont vite oubliés.

Pour d'autres hommes, dont le nombre est et sera toujours restreint, l'art a une portée bien différente. Il a pour moteur, l'inspiration; pour but, le beau; pour résultat, l'élévation des pensées et cette union sympathique des cœurs qui, à un moment donné, s'unissent dans un même sentiment d'amour, en voyant, en écoutant les grandes choses accomplies par les immortels génies dont les œuvres planent au-dessus de la poussière des siècles, comme un immense rayonnement.

Louis Lacombe, notre jeune et célèbre pianiste-compositeur, appartient à cette classe d'artistes qui, forts de leur conviction, de leur conscience, vouent leur existence à la muse, l'aiment avec passion, et ne lui demandent en retour que la faveur d'un chaste sourire. Lorsqu'elle est aimée ainsi, la muse est docile; elle suit l'ami fidèle partout où le conduisent ses aspirations et jusque dans son réduit solitaire. Lacombe est un des favoris de cette muse, que tout alliage étranger à la vraie musique effarouche, inquiète. Il nous l'a prouvé, le jeudi 19 février, en faisant entendre, dans les salons d'Erard, toujours ouverts au vrai talent, plusieurs de ses compositions d'une valeur incontestable.

Nous citerons en première ligne les *Lieder*, au nombre de neuf, interprétés par Mme Lafon, Mlle Anna B*** et M. Jules Stockhausen, avec une grâce, un charme, une pureté de style, qui sont l'apanage des artistes d'élite. M. Stockhausen a chanté avec âme et simplicité : *Ressouvenir*, poésie d'Ed. Turquety. Le même chanteur a rendu d'une façon remarquable la ballade de Victor Hugo : *A un passant*, dont l'idée musicale est développée avec cette logique inspirée qui caractérise spécialement les créations de Beethoven. Mme Lafon a fait applaudir sa belle voix dans une ballade composée sur les vers de M. P.-S. Nibelle, et dans l'*Attente*, de Victor Hugo. Mais elle a surtout attendri et charmé son auditoire, en disant, avec autant d'expression que d'intelligence, la *Tombe et la Rose*, de Victor Hugo, et la chanson de *Barberine*, d'Alfred de Musset. Une toute jeune fille, dont nous devons taire le nom, a ému tout le monde, en chantant avec une voix des plus sympathiques : *Nuits de juin*, de Victor Hugo, et *l'Ondine et le pêcheur*, de Th. Gautier.

On le voit, Louis Lacombe met à contribution les princes de la poésie : Victor Hugo, Théophile Gautier, Alfred de Musset. Cette trilogie d'hommes illustres, qu'on pourrait caractériser ainsi : le peintre, le ciseleur, le poëte, a plus d'une fois inspiré le jeune maître. Lacombe, dédaignant avec raison la prose rimée, paraît convaincu qu'en dehors de la symphonie, la grande musique doit s'unir avec la grande poésie.

Les neuf Lieder de Lacombe, qui révèlent une individualité remarquable, intéressent par la diversité de leurs formes, charment par la fraîcheur constante des mélodies, et prouvent jusqu'à l'évidence que les beaux vers, loin d'être un obstacle à l'inspiration, la développent dans le cœur de ceux qui sont assez heureux pour les comprendre.

MM. Dancla, Altès et Van Gelder avaient prêté à Lacombe le concours de leur beau talent, pour l'exécution d'un quatuor de Schuman, qu'ils ont dit de manière à faire ressortir toute la valeur d'une pareille musique.

Le succès de Lacombe, comme pianiste, a été immense dans une mazourka de Chopin, dans la sonate en *ut* de Weber, et dans l'ouverture du jeune Henri de Méhul. Rappelé plusieurs fois, il a dû subir l'ovation d'applaudissements enthousiastes. De telles soirées musicales laissent de profonds souvenirs.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

15 Mars 1857.

M. Vigneron, auteur de l'*Avis aux Mères*, du *Convoi du pauvre*, et de vingt autres tableaux remarquables, ayant fait offrir à S. M. l'Impératrice, un exemplaire de la *Méthode de dessin* qu'il fait paraître en ce moment, Sa Majesté, comme témoignage de sa satisfaction, lui a fait remettre une médaille d'argent.

— Dans le concert qui aura lieu le 30 de ce mois, le bénéficiaire, M. Nathan, exécutera deux *Mélodies* nouvelles de sa composition. Il sera secondé par des artistes de talent : Mme Gambardi, du Théâtre des Italiens; Mme Dreyfus, organiste; Mlle Scheret, pianiste; M. Léon Lecieux, violoniste; MM. Edouard Lyon et Chaudesaigues, chanteurs.

— M. Lacombe vient de partir pour faire une tournée artistique, elle sera de courte durée. Il se rend d'abord à Bordeaux, où il a été appelé par la Société philharmonique de cette ville, pour s'y faire entendre dans plusieurs concerts. A son retour, il passera à Nantes et à Tours, où il ne donnera qu'un seul concert, et dans les premiers jours d'avril, il sera à Paris.

— Une souscription est ouverte parmi les élèves de David d'Angers, pour la reproduction en bronze d'une couronne de lauriers destinée à former le seul ornement que recevra le tombeau de ce maître. Exécutée en plâtre par l'un de ses meilleurs élèves, par M. A. Toussaint, cette couronne est un chef-d'œuvre de délicatesse et de vérité de modelé. Les banderoles qui l'enlacent portent l'inscription suivante : *A David d'Angers, ses Elèves*, 1856.

— On vient de placer au musée de Versailles, un nouveau tableau dû au pinceau de M. Couder, de l'Institut. Ce tableau représente l'installation du Conseil d'Etat, par le Premier Consul; il fait pendant au tableau du 18 brumaire, ouvrage du même auteur.

Une vente des plus curieuses est annoncée pour le 17 mars, à une heure, à l'hôtel des commissaires-priseurs, rue Drouot. Elle aura le double avantage d'attirer grand nombre d'amateurs, de sculpteurs et de bronziers, et en même temps d'exciter parmi ceux-ci la convoitise et la vivacité des enchères; ne s'agit-il pas d'acquérir EN TOUTE PROPRIÉTÉ des *Terres cuites inédites* de Fratin ? Qui ne connaît les figures, les esquisses et surtout les animaux si parfaitement modelés par cet artiste, dont peu d'émules et de rivaux partagent avec lui la faveur publique ? Après avoir cité Barye, auteur du *Lion du désert*; Fremiet, dont les œuvres sont aux vitrines de nos marchands de curiosités et d'objets d'art, et Paillard qui, dans un autre genre, a su ployer son talent aux exigences de l'industrie d'ornementation, tous artistes hors ligne, il ne reste plus que les œuvres de Fratin, et être propriétaire de quelques-unes de ses *Terres cuites*, avoir le droit exclusif d'en disposer comme de sa propre chose, d'en multiplier à l'infini les répétitions, c'est une bonne fortune qu'on ne rencontre pas tous les jours et qu'on se gardera bien de laisser échapper.

DE

L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

EN 1855.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Avant mon voyage aux États-Unis, je me demandais pourquoi les quelques artistes du premier ordre parmi les artistes américains, M. Power, leur premier sculpteur, M. Healy, leur premier peintre, vivaient l'un, le premier, à Florence, le second, à Paris. Ceci m'est expliqué aujourd'hui que j'ai vu la manière de procéder des Américains, et aussi l'impossibilité pour eux d'y avoir des modèles des deux sexes. Ces deux messieurs se disent avec beaucoup de sens pratique : Ceux de mes compatriotes qui pourraient avoir quelque envie de leurs portraits, de leurs bustes, chose assez rare, ceux-là voyagent, ils viennent en France, ils vont en Italie : donc, ils me trouveront là installé, ils ne m'en estimeront que davantage. Au surplus, qu'ai-je à espérer de mieux en vivant là-bas privé de mes jouissances d'artiste, dans un pays où la liberté est sur la place publique, mais où l'esclavage le plus féroce, l'esclavage imposé par des mœurs d'une hypocrisie austère, empêche la moindre manifestation, la moindre expansion de la moindre étincelle de mon fluide sympathique? Sauvons-nous en Europe; car, si là, il y a compression matérielle des choses publiques, il y a liberté réelle de sentiment, de naturel, de penser, d'avenir et de génie.

Aussi voit-on dans ce pays singulier de l'Amérique du Nord, dans une ferme richement meublée, où le luxe du comfort est poussé à ses dernières limites, un buste du fermier-gentleman-propriétaire, très-finement exécuté en beau marbre statuaire d'Italie, à Florence, et par M. Power, et un portrait fort habilement peint à Paris, par M. Healy, et de la fermière, grande et belle lady, entourée de ses admirables filles.

Il y a dans la ville de Washington une grosse tour carrée en marbre blanc, qui s'élève à plus de cent pieds, et est le commencement du monument de Washington. Malgré le culte qui surgit encore, quoique en s'amoindrissant beaucoup pour les nouvelles générations, je doute fort que le monument, dont le plan est singulièrement ridicule, s'achève jamais; ce qui justifierait mes prévisions, c'est le travail de l'artiste qui a modelé à Rome les plâtres qui doivent servir de modèles à l'exécution des marbres du fronton sud du Capitole, qui représentent allégoriquement la Guerre, le Commerce, etc. Par une bizarrerie du goût tout américain, cette allégorie se personnifie : le *Commerce*, par un négociant assis en redingote sur des ballots de coton; la *Guerre*, par un soldat dans le costume de Georges Washington lors de la guerre de l'Indépendance. Je dis fort à propos le costume, car l'artiste, encore sous le charme du héros américain, avait

représenté sa figure de la Guerre avec les traits de G. Washington. On l'a prié de changer sa tête. C'est donc le corps de G. Washington, au moins son costume, à qui on a ajouté une tête bouffie, toute ronde, bien large, afin qu'à la distance où l'on verra le fronton, il n'y ait pas d'erreur possible, et qu'on ne la prenne pas pour celle de Georges Washington... Eh bien, c'est M. l'officier ingénieur, c'est la politique mesquine d'esprits étroits qui, au nom de la menteuse et stupide égalité américaine, a dicté ce vandalisme moral. Nonobstant, je leur prédis qu'à la distance où le bonhomme sera vu, tel que j'ai vu moi-même le modèle en plâtre, il ne sera toujours pris, par le peuple américain, que pour leur père, leur ami, leur idole, que pour le général Georges Washington.

Le Capitole est placé sur la hauteur, à un grand quart de lieue de la Maison Blanche, de l'habitation du Président; la ville rappelle un peu Versailles à cause de ses grands palais de marbre, tels que le Foreing-Office, l'hôtel des Postes, le Patent-Office, où il y a un musée singulier, où, à côté de la culotte de peau de G. Washington, de son habit, de son gilet jaune, de sa défroque militaire et de ses armes, se trouve curieusement accroché un portrait de M. Guizot, en compagnie des dessins de Sauvages, de Ioways, du docteur Catlin, de pots, de vases, d'étoffes, de produits de l'industrie; car c'est là aussi que se trouvent déposés les échantillons des brevets d'invention. Tout cela placé dans un pêle-mêle plus étrange que beau.

Dans les villes comme Albany, Baltimore, comme à Saint-Louis, comme à la Nouvelle-Orléans, que la ville soit du nord ou du midi, de l'est ou de l'ouest, l'art n'existe nulle part. Que les artistes en prennent donc leur parti, il leur faut renoncer à songer aux États-Unis comme ressource; je me fais un devoir de les en avertir.

A moins d'y aller pour se faire planteur ou marchand, ils doivent y renoncer. Ils ont pu voir par les résultats obtenus à l'Exposition universelle de New-York, ce qu'il y avait pour eux à espérer de ce côté-là. Une maison importante de Paris y fait de grandes affaires sur l'art; mais c'est avec l'art grossier, vulgaire, affreux, épouvantable, des lithographies coloriées qui représentent un mouchard costumé en troupier, en zouave, en garde national, ou bien des chiens, des demoiselles à la mode, avec de beaux atours coloriés, avec des tons bien voyants, bien criards; des ordures éhontées, des nudités atrocement laides, etc.. Mais toutes les fois que la même maison a voulu importer aux États-Unis des chefs-d'œuvre anciens ou modernes, elle s'y est ruinée. Un fait expliquera mieux que tous les commentaires ce que nous voulons dire : Un riche Américain achète chez ce marchand un *Christ* de Ary Scheffer, il le paie quinze mille francs; deux mois ne se sont pas écoulés qu'il vient offrir au même marchand de reprendre le tableau en perdant quelques milliers de francs. Sa proposition est acceptée, et l'on reprend le tableau, qui est aujourd'hui en Allemagne, chez un autre amateur qui le garde.

Par contre, j'ai été témoin d'un autre fait: Un gentleman a vu de la rue, derrière la vitre du magasin de la susdite maison, un tableau encadré, que l'on croit lui sourire (*c'était un petit paysage*); il entre et en demande le prix ; on le lui dit : *deux cents francs*. Bien ! et sans le paysage, sans la peinture, combien *le cadre seul?* La personne qui était au magasin savait son public yankee, elle lui demanda cent soixante francs du cadre, qui valait bien quinze francs au plus; l'Américain, enchanté d'avoir son cadre doré pour cent soixante francs, l'emporte triomphant. Il avait laissé avec délices le joli paysage, qui valait bien cinq ou six cents francs à lui tout seul et sans cadre pour un véritable amateur, bien convaincu d'avoir fait une excellente affaire. Il y a dans toutes les capitales de l'Europe, à Paris même, des gens de cette force-là....

Je comprends l'embarras de Volney lorsqu'il revint des États-Unis, pour parler comme il pensait, lui républicain de la veille, de cette république du lende-

main, où il avait rencontré des choses si contradictoires et si choquantes entre elles: à côté d'une licence effrénée, un despotisme de mœurs excessifs; l'esclavage vivant côte à côte avec la liberté; une recherche, un raffinement des choses extérieures, à côté de l'oubli complet des délicatesses du cœur et de l'esprit; des ladreries d'une mesquinerie incroyable, en même temps qu'une dissipation dissolue; des exigences sociales et des facilités de désordre inconnues jusqu'à ce jour en aucun pays habité. Il y a tels symptômes, petits en apparence, qui pourtant ont une signification très-importante pour le penseur : l'homme qui, aux États-Unis, suit avec une apparence religieuse les conseils de son pasteur, qui toujours lui parle de Dieu et de la vie éternelle, s'aime sur cette terre au point d'avoir inventé, pour sa dépouille mortelle, un cercueil, une bière garnie de satin rose, bien ouatée, bien rembourrée de coussins moelleux, du bois le plus précieux des îles et le plus odorant, pour y placer son corps terrestre...... On ne saurait croire quelles sommes fabuleuses s'y dépensent pour les funérailles et pour les tombeaux. J'ai vu des chapiteaux de marbre de proportions colossales qui coûtaient plus de trente mille francs pièce. Les cimetières, admirablement situés, sont l'un des luxes les plus recherchés des villes des États-Unis; c'est toujours, comme à Washington, un beau parc admirablement dessiné, avec de beaux groupes d'arbres parfaitement composés, dans le site le plus magnifique, le mieux choisi; c'est du luxe mondain jusque dans la mort.

De tout ce qui précède, nous ne voulons pas conclure que l'art ne doive jamais fleurir aux États-Unis; mais, pour y arriver, les Américains auront fort à faire : pour eux, comprendre le beau et le simple dans l'art me paraît chose difficile. Je me ferais fort de faire des artistes beaucoup plus facilement avec des Indiens, d'après ce que j'en ai observé, qu'avec des Yankees. Si nous nous en rapportons à la tendance de leurs jeunes élèves qui viennent en Europe pour compléter leur éducation artistique manquée dès l'origine, ne les voyons-nous pas à la recherche de ce qu'il y a de plus faux, de plus maniéré, de plus subversif dans les arts? où vont-ils ces jeunes gens d'outre-mer pour compléter leur éducation si mal commencée? Ils se précipitent en délire sur les bancs de l'école des hommes qui auraient inventé la manière si elle n'avait existé avant eux.

Oui, je le répète, le plus grand obstacle que les Américains auront à vaincre, quoique très-intelligents, pour comprendre les qualités sérieuses, éternellement belles, qui constituent une œuvre d'art, c'est leur trop grande confiance en eux-mêmes, c'est cet orgueil exagéré de leur propre mérite qui les empêchera toujours de voir avec cette naïveté, ce doute de tendresse qui est la moitié de l'intuition et du génie, qui est la sensibilité même, l'âme perceptible qui se fait sentir et vibre en silence, et qui se manifestait d'une manière intime dans le cœur de ces enfants sublimes de candeur, si pleins de modestie et d'amour, qui s'appelaient Raphaël et Mozart. Je dois dire que si, à Londres, j'eus fortement à souffrir du peu d'art, du mauvais goût du peuple anglais, etc., en Amérique, ce fut bien autre chose encore; car le pays tout entier, dans sa forme comme dans ses proportions exagérées de grandeur, exclut l'idée d'art et empêche l'œil de l'embrasser d'un regard. Les lignes s'étendent si loin, qu'elles restent sans composition de lignes entre elles.

Il y a pourtant de beaux sites au Canada, dans les Alleghanys, sur la rivière du Nord; la chute du Niagara est l'une des merveilles du monde; mais le lieu est si peu sympathique qu'il exclut l'idée de l'art. Là, il faut en prendre son parti, il faut, aux États-Unis, se faire ou planteur, ou marchand industriel, et, avant tout cela même, *spéculateur;* mais il faut renoncer à être un poëte ou un artiste dans ce pays.

ANTOINE ETEX.

SEPTIÈME EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX

SOUS LE PATRONAGE DE S. M. L'EMPEREUR [1].

PREMIÈRE PARTIE.

La septième exposition de la *Société des Amis des Arts de Bordeaux* a ouvert ses portes le 10 mars dernier, et, suivant toute apparence, elle durera deux mois au moins. Depuis ce jour, le public ne cesse de s'y porter en foule, et chacun est agréablement surpris par le nombre et le mérite incontestable des objets exposés; car on paraissait douter que, dans les circonstances actuelles, il fût au pouvoir du Comité d'administration de maintenir l'exhibition de cette année à la hauteur des précédentes.

En effet, le moment semblait être mal choisi. N'avait-on pas à craindre que les artistes, réservant ce qu'ils avaient de mieux pour le prochain Salon de Paris, ne fissent défaut à l'exposition de Bordeaux? Reporter celle-ci à une époque plus éloignée, par exemple, après la clôture de l'exposition de Paris, c'était chose impossible; les salles et galeries que la Société occupe aujourd'hui, ne lui appartiendront plus au 1er octobre prochain, par suite de cessation de bail. Il y avait donc une difficulté, un concours de circonstances fâcheuses qu'on ne pouvait vaincre qu'à force de volonté, de zèle et de dévouement; et voilà ce qu'ont su faire MM. Scott et Charroppin, président et vice-président de la *Société des Amis des Arts de Bordeaux*. — Ces messieurs se sont rendus à Paris; ils y sont restés quinze jours, uniquement occupés à visiter les artistes, à solliciter leur concours et à obtenir, non sans peine, l'envoi de quelques-unes de leurs œuvres de prédilection, et quand les artistes leur ont manqué, ils sont allés chez les amateurs, toujours si sympathiques aux institutions artistiques, et ils les ont trouvés pleins de bienveillance et disposés à prêter leurs plus belles toiles. Et voilà comment il se fait que cette exposition, victorieuse de tous les obstacles, est des plus complètes, des plus belles, et qu'elle renferme, en ce moment, toutes les œuvres capables de répandre l'instruction et le goût.

Quiconque porte en son âme l'amour des arts et s'intéresse à leur diffusion, sera heureux d'apprendre que la *Société des Amis des Arts de Bordeaux* se maintient à la hauteur qu'elle a su atteindre depuis longtemps, et que, grâce à ses efforts, à l'influence qu'elle exerce, le goût des arts prend de plus en plus racine dans cette belle cité; car, nonobstant quelques défections et quelques retraits forcés, le nombre des actionnaires de la Société a déjà dépassé celui des précédentes années, et tout porte à croire qu'il se verra sensiblement augmenté avant la fin de l'exposition. — Quand ce présent est déjà si glorieux, l'avenir de cette Société ne serait ni moins brillant, ni moins assuré, si elle entrait bientôt en possession d'un local plus vaste et plus central, qui, en lui permettant de se manifester amplement et librement, lui donnerait aussi l'espoir d'amener à elle les indifférents que la distance à parcourir effraie et retient. — Espérons que l'administration municipale, témoin des efforts de la Société et convaincue du bien qu'elle a fait, lui viendra généreusement en aide et mettra à sa disposition ce local tant désiré. Si ce résultat était obtenu, la *Société des Amis des Arts de Bordeaux*, grande déjà, grandirait encore et se maintiendrait assez de temps pour compléter l'éducation bordelaise, en répandant dans tous les esprits l'irrésistible amour des Beaux-Arts. Elle a la force et la patience des croyants, elle atteindra ce noble but, on n'en saurait douter.

Le nombre des œuvres exposées est de cinq cent vingt-six. Les tableaux ont été placés avec beaucoup de soin et de goût, de manière à faire valoir chaque toile à son plus grand avantage, sans cependant nuire à l'harmonie et à la symétrie de l'ensemble. Il se produira bien quelques plaintes au sujet de certains emplacements, jugés à tort ou à raison comme étant peu favorables; c'est le chapitre des doléances applicable à toute exposition; mais ne sait-on pas qu'*on ne peut contenter tout le monde et son père*.

Maintenant il me faut mentionner les œuvres les plus remarquables, car l'espace me manquerait si je voulais parler de toutes celles qui mériteraient une mention spéciale. Je prends au hasard et parmi celles qui frappent le regard au premier abord, soit par le nom de leurs auteurs, soit par leur importance artistique, et cela dans l'ordre du livret : Amaury Duval,— Jules André, — Antigna,— H. Baron, — De Beaumont, — Bellangé, — Bellel, — Léon Bénouville, — Bida, — Auguste Bonheur,— Rosa Bonheur,— Bonvin, — Bouguereau, — Cabat, — F. Chaigneau, — Chaplin,— Chavet,— Léon Cogniet,— Jules Coignet, — Comte, — Corot,— Couture,— de Curzon, — Daubigny, — Dauzats, — Decamps, — Eugène

[1] M. Théodore Lejeune, que ses travaux de restauration dans les résidences souveraines et les demeures aristocratiques, n'empêchent pas de se livrer parfois à la culture des lettres, se trouvant de passage à Bordeaux, où l'avait appelé un labeur de son ressort, a eu tout le loisir d'examiner cette exposition, et nous devons à son utile collaboration le compte rendu que nous publions aujourd'hui.

(NOTE DE LA RÉDACTION.)

Delacroix,— Diaz,— son fils,— Fauvelet,— Hippolyte Flandrin, — Paul Flandrin, — Flers, — Léon Fleury,— Edouard Frère,— Théodore Frère, — Fromentin, — Galetti, — Gérôme, — de Gernon,— Gudin, — Guet,— Guillemin,— Hamon, — Hillemacher,— Hostein,— Hoguet,— Isabey, — Jacquand,— Jacque,— Lambinet,— Landelle, — Armand Leleux, — Lequesne, une charmante statuette, — Luminais, — Désiré Marchand, — Meissonnier,— Karl Muller, — Justin Ouvrié, — Pérignon,— Pils, — Robert Fleury,— Ph. Rousseau,— Théodore Rousseau,— Saint-Jean,— Ary Scheffer,— Henry Scheffer,— Tassaert, — Tournemine,— Trayer,— Troyon,— Horace Vernet, — Vidal,— Wyld,— Ziem.

Parmi les artistes étrangers, je remarque les noms d'André Achenbach, — Oswald Achenbach, —De Block,— Bossuet,— De Brackeleer,— Fourmois,— de Groux,— Hamman,— Hardorff,— E. Hildebrandt, — Jacob-Jacobs, — Kiorboé, — de Knyff, — Herman Koekkoek, — Kuytenbrouwer,— Lamorinière,— de Noter, — Ortmann,— H. Robbe,— Louis Robbe,— Roelofs,— Ruyten, — Schelfhout,— Alf. Stevens,— Jos. Stevens,— Stroobant, — Herman Tenkate, — Edm. T'Schaggeny,— Ch. T'Schaggeny, — Van Moer,— Eug. Verboeckoven,— Verlat,— Verschuur,— de Winter,— et bien d'autres noms aimés du public.

En entrant dans la première salle de peinture, on trouve au centre du panneau, en face de la porte d'entrée, le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, de Landelle; une œuvre d'un profond sentiment, d'une couleur fine et juste et d'une grande harmonie. Cet artiste, désireux d'envoyer cette belle toile à l'exposition de Bordeaux, n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main; aussi, lorsqu'elle retournera dans son atelier, gagnera-t-elle en vigueur dans certaines parties aujourd'hui inachevées.— A gauche de cette composition, on voit un grand paysage : *Effet de soleil*, de M. Th. Rousseau, qui partage l'enthousiasme et l'admiration de tous les visiteurs, avec un magnifique paysage : les *Bords de l'Ouestel*, signé Ziem, placé à droite.

Ces deux productions, par leur lumière magique, la perspective aérienne et la transparence de leur couleur, charment et captivent tous les admirateurs de la nature vraie. Elles sont dignes d'une place dans un musée ou dans la galerie de l'amateur le plus éclairé. Il serait même à désirer qu'elles trouvassent leur place dans celle de la ville de Bordeaux. — Ces trois compositions sont les seules de grande dimension dans cette salle, qui est garnie de charmants tableaux de chevalet.

En passant dans la grande galerie, les regards sont attirés par un grand tableau placé au fond de la salle; c'est la *Chasse aux lions*, du nouveau membre de l'Institut, Eugène Delacroix, don récent de l'Empereur au musée de Bordeaux. Cette œuvre, qui a paru pour la première fois à l'Exposition universelle de 1855, est trop connue pour en parler ici. Il suffit de dire qu'elle est admirablement éclairée, et que rien n'est perdu des détails de cette toile impétueuse. De toutes les œuvres importantes de ce grand peintre, celle-ci doit soulever les opinions les plus divergentes; aussi ne manquent-elles pas, et c'est chose fort amusante et instructive que d'être témoin des lances courtoises et même quelquefois aiguës, qui se rompent en sa présence entre les admirateurs de ce maître orignal et puissant (et ils sont nombreux à Bordeaux) et les partisans du correct et de la ligne *quand même !*

Pareils orages ont lieu (car il est si difficile de faire accepter son originalité) au sujet de l'*Equipage de carrier* envoyé par M. D. Marchand, dont la couleur a le défaut de ne pas contenter tout le monde. Les uns,—ceux qui sont familiers avec la nature crayeuse et violacée des carrières de Gentilly—affirment que l'artiste n'a rien exagéré. Les autres voudraient plus de retenue dans le coloris, — c'est-à-dire un ton gris, uniforme, un ton *fariné* général. Sans entrer dans cette discussion, qui a son intérêt au point de vue de l'art, je me contenterai de répéter qu'il n'y a rien de plus faux que les comparaisons entre différents peintres du même genre. Que l'on compare Wouwerman à Géricault, Carle Vernet à Rosa Bonheur, Alfred de Dreux à Swebach, Landseer à Fyt, Oudry à Sneyders, on sera forcé de convenir que le succès peut couronner les manières les plus opposées. C'est ce qui arrivera indubitablement pour les œuvres de M. Marchand, dont l'*Équipage du carrier* et la *Tête de cheval percheron* renferment plus de véritables qualités que de défauts.

Au centre de cette galerie, à gauche, est une composition d'Adolphe Bouguereau, *l'Amour paternel*. Cette toile a paru aussi à l'Exposition universelle, et, en dernier lieu, à celle de Lyon; d'un dessin élégant et correct, cette œuvre réunit les sympathies de tous, et si les suffrages ne sont pas complétement unanimes, on doit en attribuer la cause à la couleur qui étonne d'abord, et qui, pour ne pas être très-brillante, n'en est pas moins savante et harmonieuse. — C'est encore un excellent tableau de musée et de galerie.

Immédiatement en face se trouve une grande toile de Tassaert : — *Le Sommeil de l'Enfant Jésus*. Même sujet que celui de Landelle, mais traité d'une manière différente. Ici le divin Enfant repose sur sa croix, entouré de petits anges,

tandis que dans l'autre il repose sous les yeux de sa mère et des anges en adoration devant lui. C'est une belle composition, sans doute ; mais nous la trouvons moins originale et inférieure à la *Tentation de Saint-Antoine*, du même auteur, qui figurait à cette Exposition l'année dernière.

Un peu plus loin est une toile des plus intéressantes de Pils : *Une tranchée devant Sébastopol, le 74e de ligne*, qui a aussi figuré à l'Exposition universelle. C'est beau d'effet et bien peint ; l'action de chaque soldat est admirablement rendue, et la difficulté d'agencer quinze ou seize capotes bleues et autant de pantalons garance est parfaitement surmontée. Cette peinture fait honneur à son auteur qui, si je ne me trompe, fera parler de lui à l'Exposition prochaine de Paris par son *Débarquement des troupes françaises en Crimée*, qu'il termine en ce moment. En attendant, quelque riche frère d'armes de ces braves qui font si bien le coup de feu, devrait bien se rendre acquéreur de ce bel épisode du siége de Sébastopol.

THÉODORE LEJEUNE.

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

CONCOURS POUR LES GRANDS PRIX DE ROME.

On se préoccupe, en ce moment, à l'Ecole des Beaux-Arts, des concours des grands prix pour l'année 1857, ce qui n'empêche pas l'administration d'apporter quelques améliorations aux autres concours. On parle surtout d'une modification assez importante dans la section d'architecture qui, dit-on, pourrait bien être appliquée cette année.

Une chose assez étrange, c'est que, jusqu'à présent, en faisant passer les examens de capacité aux élèves architectes, on exigeait bien d'eux qu'ils sussent tirer la ligne, mais jamais on ne s'enquerrait de leur aptitude pour le dessin. Aussi, il n'est pas rare de rencontrer des architectes qui savent se servir du tire-ligne, mais qui ne seraient pas capables de faire le moindre croquis. Il est donc question de combler cette lacune, en établissant un examen pour le dessin comme pour les mathématiques, la perspective. Voici, assure-t-on, comment la chose aurait été réglée pour le concours de dessin dans la section d'architecture.

Les aspirants donneront des preuves de connaissance en dessin, par une copie faite en une séance d'après un plâtre antique. Les élèves reçus à l'Ecole en deuxième classe, devront justifier de leurs progrès dans cette partie de l'art, par six dessins de grande proportion, faits, pendant l'année, d'après les fragments antiques que renferme le musée des études de l'Ecole. Enfin, les élèves arrivés en première classe seront appelés à un concours de composition d'ornements et d'ajustements, qui devra s'exécuter en six jours, dans l'Ecole, d'après un programme dont le sujet devra fournir aux élèves le moyen d'appliquer le résultat de leurs études antérieures. Ce dernier concours, assimilé aux concours de composition de première classe, sera récompensé par des médailles.

Par une heureuse coïncidence, M. Rougevin, architecte, est dans l'intention bien arrêtée d'exécuter le vœu formé par son fils au moment de sa mort. On se rappelle que ce jeune homme a succombé dans un voyage en Italie, au moment où il s'occupait de recherches archéologiques. Son père s'est proposé de fonder à l'école un prix de mille francs pour encourager l'étude du dessin dans la première classe de la section d'architecture de l'Ecole ; de sorte qu'en fractionnant cette récompense, on pourra tout naturellement l'appliquer au concours que l'Ecole va créer dans la première classe, en attribuant six cents francs à la première médaille et quatre cents francs à la seconde. Les jeunes architectes trouveront ainsi le complément et le couronnement de leurs laborieuses études . Quant aux concours d'architecture, de peinture, de paysage et de sculpture, ils auront lieu dans les conditions et l'ordre suivants :

Paysage historique.

Premier essai ; esquisse peinte.		Jeudi 23 avril.
Jugement.		25 avril.
Deuxième essai.	Arbre . . .	Du 27 avril au 2 mai.
	Fig. peinte.	Les 4, 5, 6 mai.
	Perspective	Le 7 mai.
Jugement du deuxième essai.		Le 9 mai.
Esquisse définitive (36 heures).		13 mai.
Entrée en loges		15 mai.
Sortie de loges.		8 août.
Exposition		Les 9, 10, 11 septem.
Jugement définitif.		12 septembre.

Sculpture.

Premier essai. — Esquisse . .	Jeudi 14 mai.
Jugement	16 mai.
Deuxième essai, figure	Du 20 au 29 mai.
Jugement du deuxième essai.	30 mai.
Esquisse définitive	Jeudi 4 juin.
Entrée en loges.	6 juin.
Sortie de loges	29 août.
Exposition publique.	2, 3, 4 septembre.
Jugement définitif	5 septembre.

Peinture.

1er essai.— Esquisse peinte. . .	Jeudi 30 avril.
Jugement.	2 mai.
2e essai.— Figure.	Du 6 au 14 mai.
Jugement	23 mai.

Esquisse définitive. (36 h.). . .	25 mai.
Entrée en loges.	27 mai.
Sortie de loges..	19 août.
Exposition publique.	23, 24, 25 septembre.
Jugement définitif..	26 septembre.

Architecture.

1er essai.	Vendredi 17 avril.
Jugement.	18 avril.
2e essai.	24 avril.
Jugement.	25 avril.
Avant-projet..	29 avril.
Fin de l'avant-projet.	8 mai.
Entrée en loges.	13 mai.
Sortie de loges..	12 septembre.
Exposition publique.	16, 17, 18 septembre.
Jugement définitif..	19 septembre.

Maintenant les jeunes artistes sont avertis que ceux qui veulent prendre part à la lutte, doivent se préparer au combat par un travail sérieux, opiniâtre; car, aujourd'hui peut-être plus que jamais, la tâche est difficile, les concurrents sont nombreux, et pour parvenir à percer la foule, il faut, outre le feu sacré, une voix intérieure qui vous dit: Marche, et quelquefois aussi une autre voix, le besoin, qui vous crie : Cours.

FÉLIX PIGEORY.

EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON[1].

DEUXIÈME PARTIE.

MM. AM. GUÉRARD. — CÉLESTIN BLANC. — E. MAISON. — JACQUES PILLIARD. — MONTESSUY. — PLUYETTE. — ALF. DE CURZON. — H. SEBRON. — DE HEUVEL. — LUMINAIS. — LOUIS DUVEAU. — RAHOULT. — CLAUDE PINEL. — DELFOSSE. — A. SERRES. — DE GONKEL. — O. GUÉ. — Mlles CHENU ET A. WAGNER. — STÉPHANE BARON.

L'*Adoration de la Croix*, par M. Guérard, est une œuvre qu'à la première vue on rangerait parmi les tableaux de genre; mais le sentiment religieux y est exprimé avec tant de vérité, que cette scène de piété appartient presque à la peinture religieuse. Les figures sont expressives, purement dessinées, et il règne dans cette composition une harmonieuse suavité parfaitement en rapport avec la solennelle tristesse de cette cérémonie du Vendredi-Saint. — M. Célestin Blanc a été moins heureux dans sa *Vierge au nid;* c'est froid de ton, pas le moindre reflet lumineux pour doubler le charme de cette sainte famille, pour faire mieux valoir la délicatesse des détails. Les deux enfants sont correctement dessinés, et la jeune Vierge, d'une exquisse beauté, a trop de grâces mondaines; c'est maniéré, on dirait presque une bergerade de Boucher ou de Watteau. — Mieux vaut cependant cet excès de gracieuseté que la rigide froideur de la *Sainte Vierge après l'Annonciation*, représentée par M. E. Maison, toute droite au milieu de quelques anges en adoration, et enveloppée de la tête aux pieds d'une monotone draperie blanche. Cette peinture indique chez son auteur une tendance à se rapprocher de la manière des maîtres de l'école de Dusseldorf; mais dans ses deux autres tableaux, une *Sainte famille* et la *Leçon de musique*, il semble avoir hésité entre la manière allemande et celle de ces artistes qui cherchent aujourd'hui à imiter librement le style des fresques antiques. Il y a dans ces deux toiles de charmants détails de composition et de coloris; il est fâcheux, toutefois, qu'elles ne soient pas plus achevées. — Mais à ces tentatives de M. E. Maison dans le genre de l'école néo-grecque, je préfère de beaucoup la *Leçon de philosophie oubliée*, de M. Jacques Pilliard, dont le talent d'exécution se rapproche si bien de la touche légère de Hamon. Un reproche qu'on pourrait faire, c'est que le sujet de la composition, incompréhensible pour le public, aurait besoin d'un commentaire; — défaut capital en peinture, où la première condition de succès est d'exprimer clairement sa pensée; — mais, en revanche, que d'excellentes qualités dans ce tableau, d'un dessin parfait, d'un fini des plus remarquables, exécuté dans des teintes claires, pleines de suavité! Deux autres compositions du même artiste, *Pour l'amour de Dieu, s'il vous plaît*, et la *Pauvre veuve*, quoique loin, à mon avis, d'égaler en mérite la *Leçon de philosophie oubliée*, n'en sont pas moins aussi des œuvres réussies.

M. Montessuy est un artiste qui a sa place marquée parmi les illustrations de notre école lyonnaise; il s'y maintient. Sa *Devineresse prédisant la papauté à Sixte-Quint enfant*, est une des meilleures toiles de notre salon, une œuvre remarquable par l'éclat du coloris et la patiente délicatesse avec laquelle l'artiste a exécuté les mille détails minutieux du mobilier et des costumes des personnages. Seulement on pourrait lui reprocher de n'avoir pas répandu partout assez de la même lumière, on dirait qu'il en a une pour ses figures et une autre pour ses fonds. — Une large ébauche de M. Pluyette, le *Meunier, son fils et l'âne*, a le mérite d'attrouper les spectateurs, qui s'amusent de cette spirituelle traduction de la fable du bonhomme; mais, à vrai dire, ce n'est qu'une pochade qui ne satisfait pas également tout le monde ; la négligence du dessin semble y avoir été recherchée avec une sorte d'affectation.

1. Voir page 106.

On était en droit d'attendre beaucoup mieux du peintre du *Duguesclin enfant*; mais je dois dire que son *Frère Jehan des Entommeures chassant les maraudeurs des vignes de son abbaye*, est une composition chaude et vigoureuse, pleine de mouvement et d'esprit, à laquelle il ne manque qu'un parti pris de lumière plus franc et plus étudié.

Peu d'artistes excellent, comme M. Alf. de Curzon, dans l'art de choisir le point de vue le plus pittoresque de chaque chose. Notre salon a quatre toiles de ce peintre. Ses *Vues d'Ostie* et du *Gardon près du pont du Gard* semblent rappeler ses meilleures œuvres; mais je préfère de beaucoup sa *Montée de Capri*, à cause de ses heureux contrastes d'effets et de lumière, et surtout son *Pèlerinage de Saint-Benedetto*, d'une distinction de style et d'une composition très-remarquable. Il fallait autant de science que d'habileté de touche pour harmoniser avec autant de bonheur les vives couleurs des nombreux pèlerins groupés sur les marches de ce large perron voûté, avec les mille et mille nuances des fresques qui couvrent toutes les parois de l'édifice. Il est fâcheux qu'on doive reprocher à cet artiste l'emploi si fréquent de teintes trop grises. Quant aux figures qui animent cette mise en scène, elles sont toutes traitées de main de maître. — Que M. Sebron, dans sa *Mosquée de Cordoue*,— tableau solide et savant, plein d'air et de perspective,—n'a-t-il eu le bonheur de grouper des figures aussi originales, aussi caractéristiques que celles de M. de Curzon! Son œuvre aurait pu rivaliser en tout point avec le *Couvent de Saint-Benedetto;* car il est rare de pousser plus loin la perfection matérielle du trompe-l'œil.

M. de Heuvel est un de nos assidus exposants; on le reconnaîtra toujours à ses œuvres qu'on dirait toutes jetées dans le même moule et où se reproduisent constamment les mêmes qualités et les mêmes défauts. Son intérieur breton, *la Communication d'une Lettre*, ne manque pas d'une certaine vérité d'expression sur les physionomies de ces deux rustiques amants qui lisent ensemble la lettre quasi joue contre joue, ainsi que sur la figure de la rivale qui écoute par une porte entr'ouverte; mais il y a plus d'intérêt dramatique, de contraste et de vigueur de touche, dans son tableau des *Chouans*. — Nous avons aussi un intérieur breton, *le Jeune lecteur*, de M. Luminais, vivement ébauché sur nature avec une largeur de touche, un sentiment vrai et une fermeté de coloris vraiment remarquables. La nature ne pouvait être prise sur le fait avec plus de bonheur. — C'est encore à la Basse-Bretagne que M. Louis Duveau a emprunté le sujet émouvant qu'il a traité. Son *Berceau vide* est une composition bien réussie et dont la froide et sombre couleur fait d'autant mieux ressortir la douleur de cette scène de désolation. J'y remarque une entente bien plus vraie de la localité que dans les tableaux de M. de Heuvel, qui nous donne des costumes et non l'aspect de la Bretagne. Cette toile de M. Duveau obtient un succès légitime, succès qui serait, à coup sûr, plus complet, sans le ton plâtreux qui ôte à la figure de la jeune mère la vie et le relief.

On connaît le pinceau facile et vaporeux de M. Rahoult et son aptitude à peindre des scènes familières. Ses *Capucins d'Italie*, à l'ombre d'une treille qui tamise sur leurs figures les rayons du soleil, est une jolie production, mais on désirerait un peu moins de vulgarité dans les types des figures. Ses deux autres toiles, *Imprudence* et *Réprimande*, sont de charmantes fantaisies, auxquelles on reproche une exagération de mollesse et de *flou* qui nuit à leur succès. Le *Triomphe enfantin de Cérès*, de M. Claude Pinel, bien qu'on y trouve de gracieux détails de dessin et de modelé, ne me satisfait pas; — dois-je m'en prendre à la confusion d'arrangement qui y règne? — pas plus que les *Enfants au bain*, de M. Delfosse, composition qui manque complétement de dessin, je dirai même de couleur; ni que *le Bain* de M. A. Serres, dont je préfère de beaucoup les *Portraits*, tous très-ressemblants et d'un beau modelé. — *Une dame peignant des fleurs*, de M. de Gonkel, est une jolie peinture, peut-être même un peu trop coquette. — M. O. Gué nous a envoyé une charmante petite toile : une jeune moissonneuse qui confie son enfant au berceau à son *Fidèle Gardien*, un gros chien de berger; c'est peint avec fermeté et une grande justesse d'expression.

Le *Mois de mai*, par Mlle Chenu, est une allégorie assez jolie, mais qui manque d'effet; c'est plutôt une aquarelle qu'une peinture à l'huile.— Mlle A. Wagner a tort de poursuivre le genre symbolique ou mystique; c'est une route nouvelle où elle se fourvoie. Ses essais de cette année ne sont guère plus heureux que ceux de l'année dernière. Son *Premier sourire* et sa *Rêverie* ne donnent qu'une fausse idée du mérite réel de cette artiste. Dans ses deux portraits d'homme, là, du moins, je retrouve le talent de Mlle A. Wagner dans toute sa mâle vigueur de touche, dans toute sa puissance de coloris; c'est là de la bonne peinture. Pourquoi change-t-elle de manière, quand elle veut peindre une composition idéale? — M. Stéphane Baron a six petites toiles de fantaisie; c'est spirituellement traité, lestement, hardiment ébauché et d'un brillant coloris.

Lyon, 25 mars 1857.

UN AMI DE L'ÉCOLE LYONNAISE.

DERNIÈRE SOIRÉE

DE L'HÔTEL DE LA RUE D'AMSTERDAM.

Encore un nouvel effort, encore quelques feuillets de papier à noircir, et voilà ma tâche d'historiographe accomplie et ma plume au repos jusqu'à l'année prochaine. Ce n'est pas, pardieu ! chose si facile que d'avoir à louer ou critiquer les artistes. Ces messieurs ont l'épiderme chatouilleux à l'excès ; il ne suffit pas que vous leur adressiez une phrase aimable ou flatteuse, il faut encore qu'elle soit bien tournée, et si vous hasardez une observation sur leur talent, il faut qu'elle soit trois fois juste pour qu'ils vous la pardonnent, et encore... et puis encore..... Oh ! quand un malheureux critique a affaire à la *gens irritabile* des poëtes, peintres, sculpteurs, musiciens et compositeurs, on doit convenir qu'il a bien du bonheur si, à la suite de ses appréciations, il ne s'est pas attiré quelques mauvaises affaires sur les bras. — Aussi, par instinct autant que par prudence, avais-je dit, cette fois, à l'huissier de ne pas m'annoncer, et prié le maître de céans de ne me nommer à personne. Je voulais garder le plus strict incognito, et bien m'en a pris ; car, probablement, j'aurais été tant soit peu malmené par quelques-uns qui, dans cette intention, n'ont cessé de me chercher toute la soirée. Il est vrai qu'en compensation j'ai entendu plusieurs autres personnes dire, mais bien bas toutefois, à l'amphitryon : « Présentez-moi à M. *Henry de Saint-Didier*, pour que je lui serre la main. » Merci, et encore une fois merci à ceux-là ; mais ma recommandation a été fidèlement observée, et je suis resté invisible pour tous.

Vous pensez bien, d'ailleurs, que lorsque l'on n'est pas plus connu que moi, que l'on ne fait pas partie de la Société des gens de lettres, que l'on ne prend la plume que très-accidentellement, mon individualité a pu facilement se dérober à travers la foule qui encombrait, ce soir-là, les salons de l'hôtel de la rue d'Amsterdam. C'était une réunion des plus complètes ; un vrai *raout*. Le premier salon était garni de dames placées symétriquement sur six rangs de chaises, en manière de salle de concert. Pour ma part, j'ai beaucoup regretté le désordre pittoresque de la dernière quinzaine ; j'aime assez ce pêle-mêle de fauteuils que le caprice improvise, ces conversations qui s'établissent par petits groupes ; mais la foule laissait peu cette liberté d'action ; ce soir-là, elle commandait en souveraine, et, malgré les précautions qu'on avait prises, j'ai aperçu quelques charmantes femmes reléguées dans le second salon, — entre autres madame Lefebvre-Deumier, — qui n'ont pu trouver place qu'à une heure du matin.

J'ai rarement vu une telle affluence d'artistes en renom ; c'est dans le petit salon chinois, près de la serre, qu'ils se tenaient de préférence ; c'est là qu'ils prenaient leurs ébats ; c'est là que se disaient les bons mots, les fines et spirituelles plaisanteries. On racontait les surprises de la soirée d'Offenbach, le directeur des *Bouffes Parisiens* ; la comédie de Rigoletto, jouée dans les salons de Duprez ; on narrait les épisodes du bal masqué de la veille chez S. Exc. le ministre Fould ; on parlait de la grande soirée donnée par M. Cohen dans son splendide hôtel de la rue d'Aumale, où se sont trouvées réunies toutes les illustrations des arts et de la finance ; car si M. Cohen père est un de nos financiers les plus en renom, son fils est un compositeur et un artiste des plus distingués.

Comment rendre compte de tout ce que j'ai vu et entendu ? On concevra mon embarras quand je dirai que vingt artistes, au moins, se sont succédé, sans interruption, de neuf heures du soir à deux heures du matin. C'était étourdissant, *ébouriffant*, *épatant* ; ces messieurs avaient tous un entrain, une verve extraordinaire, ce qui faisait dire à mon voisin, M. Dantan : « Mais ce sont donc ces messieurs qui donnent cette jolie fête ; voyez quel assaut de complaisance et de gracieuseté ! »

Le premier qui vient préluder, c'est Léopold Dancla, le violoniste ; il est accompagné au piano par une jeune personne, mademoiselle de G***. Il joue un air varié sur un thème de la *Straniera*, arrangé par lui-même. Il est de mode aujourd'hui qu'un musicien d'un certain talent, déjà posé comme artiste, se pose aussi comme compositeur. — Préval lui succède ; il nous fait le récit de trois jolies fables de sa composition : *Adieu, ma chèvre*, — avec la voix de Bouffé ; — la *Dette de Jacquot*, — avec la voix de Numa ; — et enfin, les *Trois cocardes*, — avec la voix de Régnier et de Samson. Il termine par sa charge désopilante, la *Lettre du conscrit*.

Tout à coup un grand silence se fait ; on vient d'entendre du côté de la serre des sons mystérieux, inconnus, qui vibrent doucement et se répercutent dans le salon, et cependant on n'aperçoit ni instrument, ni exécutant. Est-ce un piano en sourdine, un harmonicorde de Debain, une flûte, un hautbois, le cor enchanté de Roland, la statue de Memnon, ou une harpe éolienne qui résonne si harmonieusement et nous fait entendre une mélodie connue, la *Dernière pensée*, de Weber ? Personne ne devinait, la curiosité était à son comble, lorsque les sons mystérieux s'éteignirent si doucement qu'ils semblaient se perdre dans les cieux, et l'on vit alors sortir tranquillement de la serre un monsieur, à l'air distingué et intelligent, qui paraissait prendre plaisir à jouir de la surprise de ses auditeurs. Chacun se précipite vers lui, on l'accable à la fois de questions, mais l'on n'obtient de lui que cette réponse tant soit peu laconique : « Messieurs, je viens de toucher le *Mattauphone*, voyez-le, il est là. » Je regarde, je vois en effet une grande boîte en acajou, de un mètre cinquante centimètres de longueur ; mais elle est fermée à clef, et je n'en puis voir l'intérieur. Cependant, ce que je puis affirmer, d'après le dire de M. Michotte, c'est que les sons que nous venons d'entendre ne sont produits ni par des cordes, ni par des touches, ni par aucun instrument, soit en cuivre, soit à vent. Il nous dit encore qu'il ne touchait de son instrument en public que trois fois dans une année ; qu'il ne l'avait fait entendre que dans deux soirées ; la première fois chez M. de Girardin ; la seconde fois, dans les salons de la rue d'Amsterdam ; et voilà tout le monde de s'exclamer : « Dans quelle maison irez-vous la troisième fois ? » — « J'ai encore neuf mois pour y penser, » répondit M. Michotte en souriant. — Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur ce mystérieux instrument ; j'ai cependant tourné longtemps autour de la boîte enchantée ; mais trois serrures en défendaient l'entrée, et mon indiscrète curiosité n'est pas de force à les faire sauter. Le secret est resté impénétrable pour tous les profanes.

De M. Michotte, nous passons à Coulon, de l'Opéra, qui possède une belle voix de basse-taille. Il nous en a donné la preuve en nous chantant, avec un parfait sentiment d'expression, *Jérôme au désert*, scène biblique, poésie inédite de Méry, musique de M. Mutel. — Son ami, M. Portéhaut, interprète à son tour une œuvre du même compositeur, *Au bord de la mer*, paroles de Méry. — Nous regrettons vivement que ces deux

jeunes chanteurs ne se soient pas fait entendre dans d'autres compositions; il nous semble qu'un chanteur devrait, quand il débute, pour ainsi dire, devant un nouveau public, choisir de préférence une œuvre d'un maître dont il connaît les effets, et où il est sûr d'un succès consacré, plutôt que d'aborder une composition d'un grand mérite sans doute, mais qui n'a pas encore été sanctionnée. Si je possédais les capacités qui font le compositeur, il me semble qu'ayant pour interprètes deux talents aussi précieux et aussi éprouvés que Portéhaut et Coulon, je leur dirais : « Charmez, captivez d'abord votre public par un de ces effets dont vous avez le secret, et puis, après, vous chanterez mon œuvre. » Je me permettrais aussi de donner le même conseil aux instrumentistes compositeurs; je leur dirais : « Contentez-vous d'abord d'être un délicieux pianiste, un ravissant violoniste, en interprétant les œuvres qui ont fait votre succès, votre réputation, et, après cela, jouez-nous de vos compositions.» — Mais, c'est prêcher dans le désert, car c'est toujours le contraire qui arrive; on commence par jouer ses propres œuvres, et puis, s'il reste encore quelques instants, on passe aux compositions des grands maîtres.

A toutes règles il y a heureusement des exceptions : Voici Paquis, qui est premier cor aux *Italiens*, et en même temps un artiste et un compositeur charmant. Il débute dans les salons de la rue d'Amsterdam et nous fait entendre l'*Eloge des larmes*, de Schubert. Un cor de chasse dans un salon, me direz-vous, mais ce doit être étourdissant? Ecoutez Paquis, et après l'avoir entendu, vous conviendrez qu'il n'y a rien de plus doux, de plus suave que les sons du cor dans un salon.

Voici maintenant Pascal Lamazou qui se dirige vers le piano. Nous entendons Jubinal qui lui dit en passant : « N'oubliez pas de nous chanter un air basque.» Je crois que la recommandation était inutile, et que *Artzaïna* (*le berger*) a dû satisfaire le spirituel représentant de Bagnères-de-Bigorre.

Mlle Anna Banderalli remplace Lamazou; Soumis quitte le piano, car cette jeune cantatrice s'accompagne elle-même. La chanson de l'abeille de la *Reine Topaze* et la romance de *Guillaume Tell*, confirment les douces impressions qu'elle nous avait fait éprouver il y a quinze jours.

C'est au tour de Saint-Léon, le *diable rose*, le transfuge de l'Opéra. Cette fois, il nous ravit encore par son jeu, son coup d'archet, sa hardiesse. Saint-Léon jouant du violon me fait l'effet d'un peintre donnant à droite et à gauche des coups de brosse sur la toile, broyant les couleurs les plus vives, les plus étranges, et qui, au bout de quelques instants, arriverait à produire un tout délicieux, ravissant.

La réflexion, toute bénévole d'ailleurs, que nous avons hasardée, il y a quinze jours, à l'endroit des frères Lyonnet, aurait-elle porté coup? J'oserais le croire, car nous voyons les deux jumeaux apparaître soudainement au piano. Comme ces deux jeunes artistes ont bien toutes les sympathies du public! à leur apparition on entend un concert de murmures flatteurs.— Nadaud est leur poëte favori. Aussi Anatole commence-t-il par *Cheval et cavalier* et le *Quartier latin*. Après la chanson, viennent les scènes d'imitation par Hippolyte. Il nous dit la fable du *Renard et du Corbeau* récitée par Grassot et Laurent, et ensuite il imite Lesueur, puis Ferville, puis Frédérick-Lemaître, puis Levassor. — Emile Thierry, des *Variétés*, vient avec une bonne volonté et une grâce charmante remplir le rôle d'un Anglais dans ces petites scènes d'imitation.

Jules Lefort n'a pas craint d'arriver pendant que l'assemblée était encore tout entière sous l'impression sympathique excitée par les deux frères Lyonnet. Il commence son beau chant de *Noël*, de Lefebure-Wely; sa voix puissante et passionnée était accompagnée par l'orgue-harmonicorde, tenu par un maître, M. Alfred Lebeau, qui dirige son instrument avec un tel talent qu'à bon droit il peut revendiquer une part dans le succès de Jules Lefort.

Dans ce salon on passe facilement du grave au doux, du sérieux au plaisant. Malézieux nous chante la parodie du *Voyage aérien*, de Nadaud, et l'*Amour, qu'est-ce c'est que ça?* avec cet entrain, cet air de bon garçon, de franc réjoui que vous lui connaissez. C'est, en effet, un bon vivant que Malézieux, toujours le sourire sur les lèvres; il est sans façon, se met vite à son aise avec tout le monde, et voudrait que chacun en fît autant avec lui. Malézieux a des admirateurs fanatiques; quelqu'un me disait, en me montrant Verlat, le jeune peintre belge, qui était tout yeux et tout oreilles pour écouter le chanteur comique, qu'il ne manquait pas une soirée, pas un concert où il était sûr d'entendre Malézieux, et que tout à l'heure il disait qu'il avait remarqué que Malézieux n'était jamais plus en verve que lorsque dans son auditoire les jolies femmes étaient en majorité; voilà pourquoi, ajoutait Verlat, il nous montre ce soir tant d'entrain et de gaîté. On assure qu'il prépare ses chansonnettes et ses succès de salon dans l'intimité, et que Mme Malézieux lui sert de juge et de public. Comme on la dit charmante, on comprend que lorsqu'il chante, il aime à retrouver quelque chose de son auditoire privé.

Mais voici un grand remue-ménage qui se produit à l'extrémité du salon, des domestiques qui entrent; on apporte un paravent en laque de Chine, on en déploie les ailes, on place derrière une petite table et une chaise. Va-t-on improviser des coulisses, nous donner la comédie? Où sont donc les acteurs? Ah! c'est Heuzey, artiste du théâtre des *Variétés*, qui, par la puissance de quelques *trucs* contenus dans une boîte de six pouces carrés, va nous transporter à la gare de Chatou.— Il commence; c'est le bruit d'un convoi de chemin de fer qui approche; on entend le sifflet de la locomotive, le frottement des roues sur les rails, la vapeur qui s'échappe de la chaudière, la voix des conducteurs qui retentit dans la station; enfin, l'illusion est complète; on cherche le railway, peine inutile, on ne voit que le paravent de Heuzey. — Même illusion pour le relais de poste : bruit de voitures, cris des postillons, chevaux qui hennissent, tout cela est rendu, exécuté d'une manière prodigieuse, extraordinaire; c'est de l'imitation *réaliste* derrière un paravent, quand la mise en scène obligée doit être une gare de chemin de fer ou une cour d'auberge.

Le paravent se reploie, Henri Heuzey vient recevoir les félicitations. On se lève, on va sans doute partir, il est deux heures du matin; mais il n'en est rien. Berthelier va parler, tout le monde se rassied. Il nous adresse une petite allocution, à peu près en ces termes : « Pendant que dans ce salon on s'amusait, un ami, un habitué de la maison, un lettré, un poëte, inspiré par tout ce qu'il avait vu et entendu ici, a improvisé quelques couplets sur chacun des artistes qui, depuis longtemps, prêtent un si bienveillant concours au maître de céans. On me demande de chanter ces couplets; je viens réclamer quelques moments d'attention. » — La sollicitation était au moins inutile.

Quant à moi, qui sais combien la Revue des Beaux-Arts répugne à imprimer des vers, et qui cependant ne peux pas analyser la scène qui se passe sous mes

yeux, je suis forcé de demander l'impression à mon directeur, de m'excuser auprès de l'auteur de lui avoir enlevé son manuscrit qu'on avait laissé sur le piano, et de réclamer l'indulgence des lecteurs pour la publication de ces couplets, qui perdront de leur charme à ne pas être chantés sur l'air : *Je loge au quatrième étage*, et surtout à ne pas être interprétés par Berthelier, le charmant acteur de l'*Opéra-Comique*.

LE PARADIS.

Je rêvais que, la nuit dernière,
Je me trouvais en paradis,
Et je ne sais par quel mystère,
Je n'avais pas quitté Paris...
Étais-je dans l'Olympe antique
Ou bien au séjour d'Abraham?...
Je n'en sais rien; mais, chose unique!
J'étais dans la rue d'Amsterdam.

Sous des lambris d'or et de soie
Montaient des sons harmonieux;
Sur chaque front brillait la joie,
Tout souriait dans ces beaux lieux.
Mais,— prodige des plus étranges!—
Je m'aperçus qu'au paradis,
Dans la personne des saints anges
Je retrouvais tous mes amis.

J'entendis comme un frais murmure
Qui bruissait parmi les fleurs :
C'était la voix limpide et pure
De *Gozora* parlant aux cœurs...
Du piano qui l'accompagne
J'ouïs sortir un doux glou-glou :
C'était l'écho de la montagne
Répercuté par *Lamazou*.

Qu'entends-je sous le péristyle ?
Serait-ce le luth d'Amphion,
Le clavier de sainte Cécile,
Ou bien la lyre d'Apollon !
Non ! Les anciens sont dans la tombe
Et je préfère, pour ma part,
Le talent nouveau de *Lacombe*
Et le brio de *Paul Bernard*.

Sur sa nacelle aérienne
Michel, emporté par *Nadaud*,
Dans le ciel arrivait sans peine...
Toujours le talent porte haut :
On comprend que l'art sanctifie ;
Le vrai talent monte si haut,
Qu'ailleurs on le personnifie
Avec le nom de *Portehaut*.

Au milieu de la troupe artiste
Qu'il créa pour nous enchanter,
Je vis le mouchoir de *Batiste*
Qui faisait signe d'écouter...
Il voulait calmer le parterre
Qui bruyamment applaudissait...
On l'envoya faire lanlaire :
C'était sa femme qui chantait.

Un autre môssieur fort comique,
Chaud'saigue, arrivait radieux,
Nous présenta sa fille unique...
Je dis unique, et c'est tant mieux !..
Charmant lutin, son doux sourire
Nous prend et l'oreille et les yeux...
Ce seul péril doit nous suffire :
Que serait-ce s'ils étaient deux !

Ah ! voici Béranger lui-même,
Ou bien c'est Horace ou Chaulieu ;
Il porte un double diadème,
Il chante, il crée ainsi que Dieu.
Ses chants, toute âme les écoute,
Car c'est le cœur qui l'inspira ;
Ce nom c'est un secret, sans doute,
Oui ! mais *Nadaud* vous le dira.

Mais quelle est cette voix puissante,
Cet œil pénétrant et profond?
C'est *Lefort;* aussitôt qu'il chante,
Chaque cœur à son cœur répond ;
Le théâtre qui le réclame,
Dès long temps voudrait l'arrêter ;
Mais nos salons dont il est l'âme
Sauront bien le lui disputer.

Mais voici le Diable qui passe
Et se faufile en paradis :
Lui seul peut, sur la contrebasse,
Chanter des airs de colibris...
Oui, c'est le Diable, sur mon âme !
Rien qu'à le voir donner son sol,
On dirait un hippopotame
Qui digère du rossignol (1).

Près de lui, charmant mes oreilles,
Van Gelder, *Rignault* et *Nathan*,
Eblouis de tant de merveilles,
Tendent la main à ce Satan ;
Enfants des célestes phalanges,
Ils applaudissent Lucifer...
On n'avait jamais vu les anges
Fraterniser avec l'Enfer.

Un laurier du Conservatoire
Fleurit aussi dans ce beau lieu :
Fournier l'apporta, dit l'histoire,
De Paris au jardin de Dieu.
Gros l'accompagne... et puis un autre
Qui dit : — « Je suis *Sighicelli*... »
N'en croyez rien !... Le bon apôtre
Est le fils de Paganini.

Eh ! mais voici bien autre chose !...
Un autre diable est encore là :
Celui-là, c'est un diable rose
Qui s'est sauvé de l'Opéra...
Il danse, il chante, fait vacarme
Et damne avec son violon ;
Mais Dieu lui voyant tant de charme
Le canonisa *saint*... *Léon*.

Mais j'entends le cor qui résonne...
Est-ce la trompe de Roland ?...
Non pas !.. c'est *Paquis* en personne,
A moins que ce ne soit *Arban*.
Il mena l'escadron des guides,
Il en est l'âme et l'étendard...
Il mènerait les invalides ;
Et les saints polker chez Musard !

Voici, débarquant de Ferrare,
Deux combattants remplis d'ardeur:
La mandoline et la guitare
Sont les armes de leur valeur...
Ils sont frères par la naissance ;
Par le talent ils sont unis...
Ils sont deux: c'est pourquoi je pense
On dit bis aux *Piccionis*.

Après ce couplet, Berthelier s'arrête et refuse de chanter. Je croyais que c'était fatigue, mais c'était modestie de sa part; car je lui vois passer le manuscrit à Émile Thierry qui continue ainsi :

Mais, fuyant l'Opéra-Comique
Et marchant d'un air patelin,
A tous *Berthelier* fait la nique
Et prend les airs d'un petit saint...
Méfiez-vous !... C'est un vrai diable :
Il va profaner le saint lieu...
De tout méfait il est capable :
Il ferait rire le bon Dieu.

Wékerlin le guette au passage ;
Il vient de lui prendre le bras,
Et, dans peu, nous verrons, je gage,
Le plus joyeux des opéras ;
Car l'auteur près de l'interprète,
L'interprète près de l'auteur,
C'est l'embouchure et la trompette,
C'est le germe auprès de la fleur.

Mais quel est ce petit bonhomme
Qui sous le piano s'est mis ?
Est-ce pour cela qu'on le nomme
Un accompagnateur *Soumis?*...
Il n'a qu'un pouce, à le bien prendre,
Mais ses dix doigts sont déliés,
Et puis il suffit de l'entendre,
Pour qu'on trouve qu'il a six pieds.

(1) Bottesini.

Dans son coin, pétrissant la terre,
Dantan, croque le paradis ;
C'est un chef-d'œuvre qu'il va faire :
Il se croit toujours à Paris...
Son frère et lui sont, je l'avoue,
Sorciers... ou je me trompe fort;
Car tous deux, avec de la boue,
A chaque instant nous font de l'or.

En admirant ces statuaires,
Delmas sent son cœur tressaillir
Et, sur les pas de ces deux frères,
Il s'élance dans l'avenir.
Le bruit qu'il fait dans l'autre monde
A monté jusqu'au paradis,
Et j'entends bruire à la ronde
L'écho de ses *Cris de Paris*.

Un peu plus loin, quelqu'un m'appelle
Ses doigts sont armés du ciseau :
C'est Phidias ou Praxitèle
Sculptant un Parthénon nouveau...
Mais voyez.... Le marbre palpite,
La statue à sa voix répond,
Et celui qui la ressuscite,
C'est Prométhée... ou c'est *Dumont!*

Mais voici la charge comique,
Protée en sa fécondité ;
Il offre, grotesque ou tragique
Du théâtre la réalité.
De Préval quand l'organe mobile,
Peint Numa, Lesueur, Beauvallet,
Grassot, Frédérick ou Ferville;
Chacun de dire, oh! comme ça y est.

Je m'éveillai dans un sourire;
Le ciel disparut à mes yeux...
Que dis-je? En quittant cet empire,
Non! je n'ai pas quitté les cieux...
Esprit, beauté, talent et grâce,
Dans ce salon sont applaudis...
Qu'importe que mon rêve passe?
Je suis toujours en paradis.

Puis, supposons, Dieu nous en garde!
Que ce ciel vienne à s'écrouler;
Est-ce que cela nous regarde?...
Un autre peut le relever :
Michel-Ange a bâti Saint-Pierre,
Le Louvre est fils de Visconti....
Ce paradis...., pour le refaire,
Il suffira de...... *Pigeory*.

Les applaudissements et les bravos retentissent; on demande l'auteur tout comme au théâtre. Thierry, qui tient encore le manuscrit, paraît fort embarrassé, il avoue qu'il ignore le nom de l'auteur; mais nous voyons un papier qui circule de mains en mains; c'est sans doute une nouvelle improvisation. Galetti le passe à son voisin M. de Maupas, qui le repasse à Durand-Brager, et enfin il arrive un peu froissé à Berthelier qui se remet au piano et déchiffre le couplet suivant :

L'auteur ! et pourquoi vous l'apprendre?
A tous il crève ici les yeux,
Que votre esprit pour le surprendre,
Galoppe donc, *erre* en ces lieux.
Et si le charme du langage
D'un critique des plus complets,
Vous frappe, écriez-vous : je gage
Que voici l'auteur des couplets.

Puis peintres, musiciens et poëtes s'échappent pour prendre place à un couvert dressé dans la serre, changée en une splendide salle de festin, au milieu de bosquets d'orangers, d'espaliers, de camélias et de buissons de roses, et à cinq heures, par un brouillard matinal qui se mêlait dans le jardin de l'hôtel à la fumée des cigares, on se séparait en se disant : au revoir, et en fredonnant, comme si Collé, Vadé, Panard, Brazier et Désaugiers eussent été de la fête.

Henry de SAINT-DIDIER.

VENTES PUBLIQUES.

VENTES DE L'UNION DES ARTS. — DEFORGE. — THIBAUDEAU. — VALLARDI. — DE TORCY. — PREMIÈRE EXPOSITION DE L'UNION DES ARTS. — VENTE DES DESSINS ET GRAVURES DE LA COLLECTION THIBAUDEAU.

Les ventes se succèdent avec une telle rapidité, qu'il faudrait dix sténographes assermentés pour saisir au vol les impressions qu'elles produisent et les chiffres qu'atteignent les œuvres des maîtres anciens et modernes.—Cette prodigalité, qui tient vraiment du fantastique, est-elle un bien ? Oui, répondrons - nous hardiment, puisqu'elle forme chaque jour de nouveaux amateurs, et qu'elle met en relief des noms d'artistes inconnus jusqu'ici. Le moyen le plus simple de se reconnaître au milieu de cette mêlée furieuse de cris, d'enchères et de coups de marteau, est de procéder par ordre chronologique.

L'*Union des Arts* ouvre bravement la marche par la vente des 35 bons tableaux anciens, provenant de la collection de M. R.... dont nous avons parlé précédemment; — habilement dirigée par MM. de Vallonil, commissaire-priseur, et Charles Rouillard, expert, dont on apprécie mieux de jour en jour les sérieuses qualités, cette vente a atteint un chiffre respectable qui est d'un heureux augure pour celles que l'*Union des Arts* prépare en avril et en mai prochains.

Puis est venue la collection Deforge, formée de plusieurs beaux tableaux qui, bien que déjà très-connus, ont été adjugés à des prix importants. — En voici quelques-uns : Couture. *Le Fauconnier*, 10,700 fr. C'était la perle de la vente,

et peut-être des œuvres de son auteur, sinon comme composition, au moins comme qualité. *Le Trouvère*, du même artiste, 4,500 fr. Decamps, *Intérieur du Marché de Marseille*, 2,600 fr. — *La Fuite de Loth*, 3,200 fr. — Troyon, *Les petits Dénicheurs d'oiseaux*, 1,205 fr. — *L'Approche de l'orage*, 1,880 fr.

La collection de M. le comte Adolphe Thibeaudeau renfermait plusieurs belles productions. — En comparant les éléments hétérogènes dont elle se composait, on reconnaissait sans peine que M. Thibaudeau, homme du monde, mais quelque peu inexpérimenté en fait d'achats d'objets d'art, s'était laissé trop facilement entraîner à faire des acquisitions d'un goût équivoque, qu'il s'était du reste proposé d'éliminer de sa galerie bien avant que la mort ne le surprît.

Ainsi, pour ne parler que des trente-quatre paysages de Huysmans, de Malines, dont il se glorifiait, dix méritaient à peine ce nom; les autres pouvaient tout au plus être attribués à Van Artois ou à de pâles imitateurs de ces deux maîtres. Il en est résulté ceci : que le public, juge souverain, n'a pas hésité à payer les vrais, c'est-à-dire les plus beaux, 1,620, 1,350 fr., et d'abandonner les autres à 150, 120 et même 75 fr. Le fameux tableau de Léonard de Vinci, *Hérodiade recevant la tête de saint Jean*, n'a atteint que 12,100 fr.; c'est une perte de 5,000 fr. sur le prix d'acquisition à la vente Collot. — La belle composition par Téniers et David de Hem, provenant de la galerie de Mecklembourg, s'est vendue 4,600 fr. — Les deux tableaux de Cuyp ont trouvé acquéreurs à 2,400 et à 1,400 fr. — Comme toujours, l'école française a été recherchée; deux petits tableaux de Billecoq ont été vendus 375 fr., et une ravissante petite scène d'intérieur, par Bailly, *Jeune fille tirant ses bas*, 630 fr.

La vente de la collection Vallardi a produit environ 100,000 fr., en faisant entrer en ligne de compte la cession amiable faite au musée des dessins de Léonard de Vinci. C'est peu, lorsque l'on connaît les prétentions toujours si exagérées des propriétaires italiens, qu'ils habitent Milan, Rome ou Florence. Cependant, le magnifique *Tryptique* d'Hemmeling, digne d'orner un musée, a été adjugé 20,000 fr.; c'est, vu la rareté de ce maître si précieux, un prix bien modéré. Le Van Dyck en Italie, *une Femme tenant deux enfants sur ses genoux*, 3,600 fr.; le tableau de Luini, *la Vierge assise soutenant l'Enfant Jésus*, 2,100 fr.; les tableaux de D. Téniers, nos 70 et 71 du catalogue, ont été moins heureux; le premier n'a été vendu que 720 fr., et le second, 880 fr.

On avait joint à cette vente deux piquants tableaux de Boucher, de petite dimension, chose rare, qui avaient appartenu, dit-on, à Mme de Pompadour. Ils étaient très-coquets et très-agréables de composition, mais d'un faire un peu sec, qu'on ne remarque pas dans les œuvres de la belle époque de ce maître; ils ont été adjugés à un prix bien minime, 6,800 fr. seulement.

Tous les rêveurs n'habitent pas au-delà des Alpes; nous n'en voulons pour exemple que M. le comte de Torcy, qui a fait élection de domicile à Orléans. Les affiches qui, depuis trois mois, tapissaient les murs de la capitale, le catalogue illustré de lithographies et précédé d'un avertissement dans lequel M. Cousin fils a prodigué ses plus belles fleurs de rhétorique, tout devait faire croire au moins à une seconde édition de la vente Moret. Mais, hélas! quelle désillusion pour le public, qui est resté froid et dédaigneux devant toutes ces médiocrités.

La *Sainte Famille*, prétendue de Raphaël, n'a pu trouver d'acquéreur au-dessus de 3,000 fr. — Les reproductions des deux gracieuses *Fresques de la Farnesine*, d'après Raphaël, par Carle Marotti, ont eu beaucoup de peine à atteindre 1,700 fr. — Le *Saint Jean-Baptiste*, d'André del Sarte, a été adjugé 1,025 fr. — Une *Sainte famille*, du même peintre, 1,210 fr. — Le *Suivant de Mars*, de Van Dyck, 1,050 fr. — Un *Paysage avec bergère*, par J. Ruysdael, 640 fr. — L'école française a été encore plus maltraitée et avec raison; abstenons-nous de toutes réflexions, les chiffres suffisent : Boissy, *les Porcherons*, 50 fr. — Challe, *Jeune femme à sa toilette*, 155 fr. — Greuze, *une Jeune fille observant deux colombes*, tableau gravé, 93 fr., etc., etc. Avions-nous tort de classer M. le comte de Torcy parmi les rêveurs ?

Terminons par quelques nouvelles dignes d'intérêt. L'*Union des Arts* annonce une vente de tableaux de maîtres pour le 18 avril; de plus, elle organise pour les 4 et 5 avril, sa première exposition spéciale de tableaux qui aura lieu dans ses salons de la rue Saint-Georges. — L'exposition et la vente amiable seront simultanées. Cette innovation préoccupe vivement le monde artistique, qui sera d'autant plus exact à ce premier rendez-vous, que la plupart des œuvres qui figureront à cette exhibition sont inconnues à Paris.

Puis viendra la vente importante des dessins et estampes dépendant de la succession Thibaudeau, que M. Delbergue-Cormon commencera dans la seconde partie du mois d'avril.

Jules de MILLON.

MOSAÏQUE.

Exposition des œuvres de Paul Delaroche à l'Ecole Impériale des Beaux-Arts. — Eglise Notre-Dame, travaux de restauration. — Ancienne chapelle Saint-Jean. — Une cantate de M. Casteignier. — M. Montanelli et la Ristori. — Découverte de médailles romaines, près Dinan. — Fondation d'un musée national à Berlin. — Communications faites à l'Institut archéologique de Londres. — Nécrologie : M. Marais Engalière, peintre de paysage ; M. Corréard, l'un des survivants du naufrage de la *Méduse*.

La Revue des Beaux-Arts avait annoncé, dans sa livraison du premier février dernier, qu'une lettre de la commission pour l'exposition des œuvres de Paul Delaroche, l'avait informée que le gouvernement de l'Empereur, s'associant à cette pensée, avait désigné pour cette exhibition une partie du Palais de l'Industrie. Ce local était, certes, des plus convenables; mais il n'était pas moins très-regrettable que cette exposition ne pût avoir lieu, ainsi qu'on en avait eu d'abord l'heureuse pensée, à l'École impériale des Beaux-Arts, dans le voisinage de cet admirable hémicycle qui suffirait à lui seul pour immortaliser le nom de son auteur. De nouvelles insistances ont été faites, et nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui qu'après plusieurs tâtonnements on est enfin parvenu à classer convenablement cette exposition ; elle aura lieu définitivement à l'École Impériale des Beaux-Arts, dans le voisinage du chef-d'œuvre du maître. Comme il ne pouvait entrer dans l'esprit de l'administration de l'École qu'on exigeât du public une rétribution pour être admis à visiter la salle de l'hémicycle, on a eu beaucoup de peine à s'arrêter à une combinaison qui, sans entraver le service de cet établissement, sans gêner le libre accès aux expositions des grands prix qui vont commencer, pût mettre le chef-d'œuvre de Paul Delaroche à l'abri du péage qui sera exigé à la porte de cette exposition. Il fallait aussi sauvegarder les collections, qui auraient eu beaucoup à souffrir de l'érection d'une salle dans l'intérieur du Palais, où le jour, d'ailleurs, est très-variable, à cause des reflets du soleil sur les murs de la cour intérieure, emplacement que l'on avait d'abord demandé. Aussi la dernière combinaison, à laquelle on s'est définitivement arrêté — et elle est déjà en cours d'exécution — qui établit une construction en fer sur le terrain au nord du musée de l'Ecole, prenant son jour sur le jardin du prince de Chimay, et qui permettra l'accès de l'hémicycle, par une ouverture pratiquée dans le Palais, en face de la salle des Niobé, —aussi cette combinaison, disons-nous, a-t-elle paru réunir tous les avantages de convenance et d'isolement, pour arriver au but que se proposent les amis de Paul Delaroche, en soumettant ses œuvres capitales à l'admiration du public. — Cette exposition ouvrira vers le 15 avril et durera à peine six semaines, devant être close avant la fin de mai.

Les travaux de restauration de Notre-Dame, commencés il y a une quinzaine d'années, touchent à leur fin. Les portails méridionaux et du nord ont été réparés ; à droite, près la porte d'entrée, trois nouvelles chapelles ont été établies ; de nombreux piliers, contreforts, arcs-boutants et soubassements ont été restaurés ou entièrement refaits ; les innombrables bas-reliefs relatifs aux vies de la Vierge, de saint Etienne, de saint Marcel, etc., ceux des portiques ayant rapport à l'histoire du Nouveau-Testament; ceux des Zodiaques, où les signes sont accompagnés de l'image des travaux champêtres ou d'attributs qui y correspondent et qui avaient été détruits ou mutilés par le temps, sont à peu près tous réparés. — Enfin tous les piliers des contreforts ont reçu de nouveaux clochetons ; le sommet de la toiture est orné d'une élégante crête à jour, et, à l'extrémité du chevet, s'élève une croix lumineuse dont les rayons dorés resplendissent au loin. — Sous Louis XV, on avait supprimé le bas-relief qui couronnait la porte d'entrée et le pilier qui le supportait et divisait cette entrée. C'était pour obtenir un passage plus spacieux les jours de cérémonie. Cette arcade discordante a disparu ; le pilier et le bas-relief ont été rétablis et l'entrée principale, redevenue ce qu'elle était dans l'origine, se trouve de nouveau en harmonie avec les deux autres portes de la façade. — Lors d'une des dernières cérémonies à l'église métropolitaine, on avait reproduit sur des panneaux peints en grisaille les vingt-huit statues des premiers rois de France, depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste, qui avaient disparu en 1793. Aujourd'hui ces grisailles sont remplacées par des statues hautes de 4 mètres 50 centimètres, en pierre ; huit d'entre elles sont venues reprendre leur place dans leurs niches dentelées et seront bientôt suivies de vingt autres qui compléteront l'ornementation de cette magnifique façade.

L'administration fit démolir, en 1846, l'ancienne chapelle Saint-Jean, située rue du Faubourg-Montmartre, au n° 60. Bâtie vers 1760, cette chapelle dépendait du cimetière de la paroisse Saint-Eustache, situé en cet endroit. Supprimée en 1793, puis vendue comme propriété nationale le 14 messidor an V, cette chapelle, rachetée par la ville de Paris en 1805, avait été affectée comme succursale à la paroisse Saint-Roch, sous le titre de Notre-Dame-de-Lorette. — Ce fut dans cette chapelle qu'eurent lieu, en 1825, les obsèques du général Foy, qui furent suivies par plus de cent mille citoyens. Elle a conservé cette destination jusqu'à l'ouverture de la nouvelle église, ouverte à la fin de 1836. Elle servait de magasin de combustibles, lorsque l'administration prit la résolution de faire élever sur son emplacement une maison d'école et de secours pour ce quartier populeux. — Cet édifice municipal, inauguré en 1846, est un de ceux de ce genre le mieux approprié à sa destination. Toutefois, quelques agrandissements projetés depuis plusieurs années vont être incessamment exécutés dans cet établissement, sur une portion de terrain situé rue du Faubourg-Montmartre, n° 58, et qui vient d'être acquis par la ville.

M. Montanelli, auteur de mémoires curieux, d'un poëme, *la Tentation de Jésus sur la montagne*, et traducteur de la *Médée* de M. Legouvé, vient de faire pour Mme Ristori une tragédie intitulée *Camma*, qu'il a lue ces jours derniers, dans une maison italienne, à Paris. Le sujet est emprunté de Plutarque, du *Traité de morale, de la vertu des femmes*, et a déjà été traité pour la scène française par Thomas Corneille. On dit que le rôle de Camma étincelle de beautés poétiques, d'effets dramatiques, et sera l'occasion d'un vrai triomphe pour la Rachel italienne.

Un jeune compositeur dont la Revue a déjà enregistré le succès dans un concours ouvert à Valenciennes, M. A. Casteignier, du théâtre de l'Opéra-Comique, vient d'en obtenir un plus brillant encore dans

la même ville, pour une cantate intitulée : *Valenciennes*. Dans cette nouvelle composition, les solos, d'une facture large, sont soutenus par des accompagnements à bouche fermée qui produisent des effets très-mélodieux et très-habilement ménagés ; ils coupent très-heureusement le chœur dont on a généralement loué la facilité du chant et la richesse des harmonies. Espérons que M. Casteignier, qui attend depuis longtemps la mise à l'étude d'un opéra reçu au Théâtre-Lyrique, pourra voir bientôt son talent de compositeur sanctionné par le public parisien, ce juge souverain de tous les mérites.

Des laboureurs de la commune de Taden, près de Dinan, en travaillant dans un champ voisin du lieu dit *la Muraille de l'Œuvre*, qui borde la rivière de Rance du côté Est, ont mis à découvert une grande quantité de monnaies romaines du Bas-Empire et plusieurs fragments de tuiles et de poteries. Ce lieu est reconnu depuis longtemps déjà par les archéologues pour avoir été traversé par une voie romaine partant de Corseu et se dirigeant vers la Rance. Toutes ces monnaies appartiennent en grande partie à l'empereur Gallien, à sa femme Salonine, et à Claude-le-Gothique.

On doit fonder à Berlin un musée national, et il a été nommé une commission composée de membres de l'Académie des Beaux-Arts, chargée de mettre ce projet à exécution.

De nombreuses communications ont été faites aux membres de l'Institut archéologique de Londres, dans la dernière séance de la société. Le Rév. Edward Trollope a fait part d'une découverte d'antiquités anglo-saxonnes qui a eu lieu à Kirton, Lincolnshire, sur les terres de T. B. Richardson, esq. Sur les hauteurs qui courent à travers le pays, du Nord au Sud, est un vaste cimetière saxon, découvert l'an dernier, et dont on a tiré près de soixante urnes cinéraires, rappelant par la forme et l'ornementation les urnes trouvées par M. Neville dans les cimetières de Wilbraham et Linton. M. Trollope a présenté les dessins des urnes et un brassard d'or, trouvé à Cuxwold, Lincolnshire, et présentant de l'analogie avec le corselet du Musée britannique trouvé près Mold, Flintshire. Ce brassard a été découvert dans la propriété d'Henry Thorold, esq., et envoyé par ce gentleman, avec un poignard très-curieux à lame d'acier, à fourreau et poignée de bronze, trouvé à Fiskerton, près Lincoln. Ce poignard, richement orné, sur lequel se trouvent encore des traces d'émail, appartient à la même période que les antiquités trouvées à Stanwick, Yorkshire, et présentées au Musée britannique par le duc de Northumberland. L'honorable R. Neville a dit quelques mots sur la découverte à Great-Chesterford, d'antiquités d'un caractère peu commun. Elles consistent en deux larges vaisseaux de terre de Kimmeridge trouvés au milieu de vases romains ; rien de pareil n'avait encore été découvert dans la Grande-Bretagne. Avec ces objets étaient deux paires de médaillons, d'une façon très-élégante, accouplés au moyen d'une chaîne d'argent d'un magnifique travail. Ces antiquités appartiennent au musée de M. Melville, à Hudley-End. M. Hunter a présenté, du consentement de M. Windham Jones, de Nantwich, le couteau dont se servait le poëte Milton. M. Frank a exhibé un ancien bronze celte trouvé dans une hutte tartare près Kertch, dans la dernière campagne, et un fragment d'épée trouvé à Worton, près Lancaster. A Worton a encore été découvert un superbe vaisseau de bronze de la période saxonne, que M. Nightingale a présenté à l'examen de l'Institut avec un anneau d'argent niellé découvert dans le même lieu. Nombre d'autres objets rares ont été soumis aux membres de la Société par plusieurs de leurs confrères dans cette séance, l'une des mieux remplies et des plus profitables pour la science archéologique.

Un jeune peintre de paysage, M. Marais Engalière, dont les débuts donnaient les plus belles espérances, vient d'être enlevé à l'art qu'il cultivait avec tant d'amour. Né à Marseille en 1825, il compléta à Paris son éducation artistique. Pendant près de six ans il visita l'Italie, l'Espagne, trouvant partout mille sujets d'études. Ses œuvres, exposées successivement à Marseille, à Toulouse, lui valurent d'unanimes éloges, des médailles d'honneur, de nombreuses commandes ; mais les succès de province ne lui suffisaient pas ; il envoya à Paris, à l'Exposition universelle de 1855, une grande et belle toile, une *Vue de Grenade*. L'année 1856 fut encore consacrée à visiter l'Espagne. Enfin, riche d'études, il était revenu dans la capitale depuis deux mois à peine, quand la mort l'a surpris, plein de santé, de talent et d'avenir. On a trouvé ce malheureux jeune homme gisant près de la porte de son atelier, le visage contre terre ; il était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à peine âgé de trente-deux ans.

Un ancien élève du prytanée de Compiègne, M. Alexandre Corréard, chevalier de la Légion d'honneur, l'un des survivants qui ont échappé au fameux naufrage de *la Méduse*, vient de mourir, à l'âge de soixante-huit ans, dans sa propriété, dite l'abbaye des Carmes, aux Basses-Loges, près Fontainebleau. — M. Corréard était l'un des auteurs de la relation de ce naufrage ; il s'acquit ensuite une célébrité dans le génie civil, les sciences et les arts, notamment comme ingénieur et comme directeur de divers journaux, et comme auteur de nombreuses études sur les chemins de fer, les ponts et canaux, etc.

J.-B. VIGNÉ.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 583.

PRÉSIDENCE DE MM. DELAIRE ET ROUGET.

Séance du 17 mars 1857.

Le procès-verbal est adopté après un grand nombre d'observations relatives à des omissions et notamment à celle du rapport de M. Mirault.

Lettre de M. le directeur de la *Revue des Beaux-Arts* à ce sujet.

Demande d'admission dans les sections de peinture et de sculpture, renvoyées aux présidents de ces deux sections.

Lettre de M. Coudray-Maunier, soumettant un modèle de sceau avec devise pour servir de timbre à la Société archéologique d'Eure-et-Loir. — Le dessin, dont notre correspondant est l'auteur, représente réunies en un seul écu les armes de Chartres et celles de la Panôté de Nogent-le-Rotrou ; les armes de Dreux, et

celles de Châteaudun, surmontées d'une couronne murale et entourées de la couronne traditionnelle, autour de laquelle s'enroule la légende :

ANTIQUA—VENERARI—PROGREDI—AD—MELIORA.

Deux numéros du *Builder* renvoyés à leur rapporteur ordinaire, M. Moultat.

Billets de la séance publique de l'Institut historique.

Deux exemplaires d'un nouvel ouvrage de notre collègue M. Ch. Chevalier, sur la photographie sur papier sec, glaces albuminées, collodion, plaques métalliques.— Sur les divers procédés de MM. E. Bacot, Baillieu d'Avrincourt, Bayard, Arthur Chevalier, A. Festeau. Description d'une nouvelle chambre obscure pour opérer en pleine lumière, avantages de l'objectif à verres combinés, inventé par l'auteur, etc.; renvoyé à l'examen de M. Lemercier.

Notice historique et archéologique sur le Palais, l'Abbaye et les deux Eglises de Choisy-au-Bac, près Compiègne (Oise), par M. Zacharie Rendu, architecte.

M. Moultat est chargé de l'examen de cet ouvrage.

Journal de la Société impériale centrale d'horticulture.

M. le président se trouvant indisposé, cède le fauteuil à M. Rouget, vice-président.

La correspondance étant épuisée, on passe au scrutin pour la nomination d'un membre dans la section de sculpture. Le candidat, M. A. André fils, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé membre de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Gendré dépose sur le bureau des exemplaires de son deuxième rapport sur les verrières de Sainte-Clotilde. A cette occasion, M. le président invite M. Gendré à faire un troisième rapport, comme complément et au point de vue de l'art architectural, sur l'église Sainte-Clotilde de Paris.

M. Dubouloz soumet à la Société des dessins d'un plafond de salle à manger qu'il est chargé d'exécuter pour l'hôtel du comte de Bouillé. Les membres présents examinent avec intérêt cet important et charmant travail, qui rappelle la manière de l'Albane, et félicitent vivement notre collègue à ce sujet.

M. P.-B. Fournier lit un rapport fait par M. Gendré et le docteur Colombe, sur le nouvel instrument inventé par le docteur Jacquart pour la mensuration de l'angle facial dans l'espèce humaine et chez les animaux.

M. Dussauce annonce que le rapport de la commission pour l'examen de l'invention présentée par M. Stanley n'est pas encore prêt, et demande à ce que ce rapport soit maintenu à l'ordre du jour.

M. Vavin renouvelle la demande déjà présentée par lui à une précédente séance, relativement à la révision des règlements de la Société.

L'assemblée nomme une commission pour lui faire un rapport sur ce sujet.

Le Secrétaire général,

HENRI DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 7 avril 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapport de la commission chargée de l'examen de l'invention présentée par M. G. Stanley. Rapport de M. Moultat sur la *Notice historique et archéologique sur le Palais, l'Abbaye et les deux Eglises de Choisy-au-Bac*, près Compiègne, par Zacharie Rendu. Questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

LA PEINTURE EN ÉMAIL DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE.

Messieurs,

Vous nous avez chargés, M. Corplet et moi, de vous faire un rapport sur l'ouvrage dont M. Jules Labarte vous a fait hommage, volume in-4° intitulé : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge.*

M. Jules Labarte, gendre de M. Debruge Duménil, a publié, en 1847, un catalogue descriptif et raisonné de la fameuse collection des objets d'art du moyen âge et de la renaissance qu'avait réunie à grands frais son infatigable beau-père. Ce catalogue mit dès lors M. Jules Labarte à la tête de nos premiers amateurs de curiosités. Le livre dont nous allons vous entretenir aujourd'hui, le place au rang de nos plus érudits archéologues.

Dans son livre en général, la technologie vient en aide à l'archéologue, et l'archéologie au technologue, c'est-à-dire que la science de l'antiquaire vient éclairer l'artiste, et que, par contre, le mode de fabrication sert de guide aux recherches et aux classifications de l'antiquaire.

M. Jules Labarte l'a si bien senti, qu'il a commencé son histoire de l'émaillerie par un exposé de la composition de l'émail et des diverses manières de l'employer. Nous allons le suivre dans cette marche, parce que c'est le seul moyen de nous faire comprendre, et qu'un sujet si intéressant ne saurait être mis à la portée de tout le monde avec trop de détails, surtout si, comme nous allons essayer de le faire, on peut le dé-

barrasser de ces termes scientifiques qui effarouchent les oreilles des personnes étrangères à cette fabrication, à cet art si curieux et si délicat.

L'émail est un corps composé d'oxyde et de verre.

L'oxyde est ce qu'on nommait autrefois des chaux métalliques. La rouille du fer est de l'oxyde de fer, le vert-de-gris est de l'oxyde de cuivre, etc. Les oxydes de chacun de nos métaux donnent des couleurs différentes, et chaque oxyde peut lui-même en fournir plusieurs; ainsi, le seul oxyde de fer peut, suivant certaines manipulations, passer du jaune d'ocre au jaune orange, au rouge de gueule, au brun marron, au noir.

L'oxyde est donc la partie colorante de l'émail. Cet oxyde, cette poudre métallique, unie à une minime partie de verre, forme l'émail. L'oxyde, ajouté à une grande quantité de verre, donne un verre coloré en pâte. On comprend dès lors qu'il y a des émaux plus ou moins translucides, suivant qu'on y incorpore une plus ou moins grande quantité de matière vitrifiable. Ainsi, l'émail qui doit recouvrir une plaque d'or gravée, ciselée, comme pour une boîte de montre, doit être extrêmement transparent, afin de laisser apercevoir les dessins tracés par l'artiste. L'émail qui doit recouvrir une plaque d'or ou de cuivre pour servir de fond à une autre peinture, est opaque et s'applique à la spatule ayant été broyé à l'eau. Mais l'émail qui doit servir à peindre sur une plaque d'émail, de verre ou de porcelaine, ne contient de matière vitrifiable que ce qu'il en faut pour en obtenir la fusion; on appelle cette minime partie vitrifiable *fondant*. C'est avec cet émail broyé à l'essence, que le pinceau de nos anciens verriers décorait leurs vitraux si recherchés, que Petitot peignait sur émail ses portraits si précieux, que la Chine et le Japon décorent leurs porcelaines depuis un temps immémorial, et que, de nos jours, Madame Jacquotot, M. Jaccobex et leurs disciples enrichissent de leurs peintures notre porcelaine de Sèvres, si riche, si belle, si pure, si gracieuse de couleurs, de pâte, de forme, et qui fait l'admiration de l'Europe entière.

En général, les oxydes ne troublent pas la transparence du verre. Il y a cependant quelques oxydes qui ont la propriété, et c'en est une bien précieuse, de rendre opaque le verre auquel on les assimile. L'oxyde d'étain, entre autres, a cette propriété à un degré surprenant, et produit un émail blanc opaque. J'ajouterai ici, comme un fait qui, je crois, n'est pas encore connu des émailleurs et des peintres en émail, que j'ai obtenu du chrôme un oxyde qui produit un émail opaque du plus beau vert de pré, du ton le plus éclatant et d'un vernis parfait.

On conçoit facilement que, dès que les hommes ont découvert le verre, les émaux n'ont pas tardé à être connus; en effet, la plus grande difficulté à surmonter dans la fabrication du verre, c'est d'en éloigner tout ce qui peut en altérer la blancheur, la limpidité, la transparence. Et quels sont les corps les plus répandus dans la nature qui peuvent troubler cette pureté, cette translucidité, si ce ne sont les oxydes métalliques? Donc, ces oxydes, ces matières colorantes repoussés pour obtenir un verre pur et transparent, ont été recherchés et recueillis pour en faire des verres de couleur et des émaux. Ces découvertes se perdent dans la nuit des temps.

Les émaux une fois inventés, connus, il y eut une grande variété dans la manière de les employer; la plus simple paraît être celle du mosaïciste, qui se contente d'en rassembler des petits morceaux, comme il réunit des marbres, des cailloux, des coquilles, pour en faire des tableaux, en les rapprochant les uns des autres, suivant les lignes et les couleurs de la composition, sur un ciment à froid. Voici un mode bien plus compliqué et qui n'en est pas moins ancien : on pulvérise l'émail, les émaux, à l'eau, et prenant avec une spatule, avec un bout de plume, comme un cure-dents, suivant la petitesse des objets, une partie de cette pâte, on l'introduit entre les interstices, de profondes ciselures faites dans une plaque de métal, d'or ou de cuivre, par exemple; et, soumettant ensuite cette plaque à l'action du feu, l'émail remplit bien exactement ces vides en s'y parfondant, et l'on a une plaque d'or ou de cuivre émaillée, représentant en émail les objets qui ont été tracés sur le métal; c'est ce qu'on nomme émail *champlevé*.

On appelle émaux *cloisonnés*, des émaux fondus, non plus dans les sillons de la plaque métallique, mais dans des espèces de cloisons faites avec de petites bandes d'or ou de cuivre contournées dans le sens du dessin et appliquées sur la plaque de fond relevée sur ses bords pour retenir l'émail. Ces cloisons, ces petites bandes de métal qui représentent les traits du dessin de l'œuvre, reçoivent les émaux de diverses couleurs qui, soumis à l'action du feu, donnent et forment un tout dont on trouve des exemples dans les monuments de la plus haute antiquité.

Ces deux procédés différents doivent être bien étudiés, parce que, comme nous le verrons plus tard, chacune de ces manières paraissant appartenir presque exclusivement, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, servent de guide à l'archéo-

logue pour en établir et l'antiquité et la provenance.

Dans certain cas, dans l'un et l'autre des procédés, le dessin, les figures, le paysage, sont, suivant le goût ou le caprice de l'artiste, ménagés en saillie sur la plaque de fond creusée tout autour et remplie d'émail. Le résultat donne un bijou d'or ciselé sur un fond d'émail. D'autres fois, ce sont les figures, le paysage, qui sont creusés dans la plaque ou représentés en cloisonnage qui, remplis d'émail, donnent un bijou en émail sur un fond d'or.

Si vous couvrez entièrement d'un émail opaque, une plaque métallique et que vous la soumettiez à l'action du feu, elle peut vous servir de fond pour y tracer avec le pinceau imprégné de couleurs en émail broyées à l'essence, soit des portraits comme le célèbre Petitot, ou simplement des chiffres pour en faire un cadran de montre, de pendule ou d'horloge, c'est peindre en émail sur émail; si la plaque d'émail est remplacée par une table de verre, c'est peindre en émail sur verre; si de porcelaine, c'est peindre en émail sur porcelaine; si la porcelaine a reçu ce qu'on appelle sa *couverte* ou l'émail qui lui donne son vernis, c'est encore peindre en émail sur émail; aussi, les amateurs font-ils la distinction des porcelaines peintes sous ou sur couverte.

Si l'émail, lors de sa fabrication, au lieu d'être coulé en pains pour être broyé ou pulvérisé plus tard, est de suite tiré en longues baguettes de la grosseur d'une plume à écrire, le modeleur en émail s'en sert pour exécuter en ronde-bosse, des figurines, des animaux, des arbres, des fleurs, dont autrefois les villes de Nevers et de Saumur faisaient un commerce très-étendu, pour orner les petites crèches, les calvaires et les baromètres de nos grands-pères. Si ces baguettes d'émail sont tubulaires, l'émailleur en souffle des perles de toutes grosseurs et de toutes couleurs, dont autrefois Venise avait en quelque sorte le monopole sous le nom de Véroterie et dont nos dames ornent encore leurs broderies les plus éclatantes. Le jais noir dont elles surchargent les garnitures de leurs robes, de leurs chapeaux, n'est autre chose qu'un émail noir tiré au feu en tubes très-fins, coupés en petits morceaux et enfilés comme les perles. Le verre et l'émail ont cette propriété singulière de pouvoir être filés au feu comme de la soie. On attache à la roue d'un dévidoir un petit crochet de fer, qui, trempé dans du verre ou de l'émail en fusion, entraîne, tire et enroule avec lui la matière fusible autour du rouet agité d'une rotation rapide. De cette soie vitrée, on fit autrefois des aigrettes pour décorer les coiffures et les turbans des grandes dames, et de nos jours, il y a quelques années, des étoffes de tentures tissées au métier et d'un éclat éblouissant, qui attirèrent tous les regards.

Une autre propriété du verre et de l'émail, c'est de conserver leur capillarité. C'est-à-dire que si on étire au rouet une portion de verre ou d'émail soufflée comme une boule creuse, on en obtiendra une sorte de soie aussi fine que des cheveux et comme eux capillaires. Ces petites perles de toutes couleurs dont les dames font des sacs, des nécessaires, ne sont autre chose que des tubes très-fins d'émail que l'on a coupés en très-petits fragments, jetés dans une poêle, et remués au dessus d'un grand feu, ce qu'on appelle grillé; ces petits fragments se sont arrondis, mais ont conservé les petits trous qui servent à les enfiler dans la soie; ce sont les perles ou grenailles de Venise et de Nevers.

Voici à peu près le tableau de l'emploi que les arts et l'industrie ont fait de cette matière précieuse nommée émail. Je n'ai pas parlé des émaux appliqués sur verre dans les verreries, cela nous mènerait trop loin de notre objet : de la peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge, sujet tout archéologique. M. Labarte lui-même n'a pas parlé des émaux modelés en figurines, soit qu'il ne les ait pas trouvés dans les curiosités du moyen âge, soit à cause de leur peu de mérite sous le rapport de l'art, la plupart de ces modeleurs n'ayant aucune idée du dessin; soit enfin, à cause de leur fragilité qui ne nous permet d'en juger que sur des fragments détériorés. J'en possède cependant un spécimen admirable, statue équestre de 25 centimètres de hauteur qui date de 1786, le dernier soupir de cet art difficile et que je crois tout à fait abandonné, si ce n'est par les fabricants d'yeux artificiels, qui sont de véritables peintres modeleurs en émail.

Quoi qu'il en soit, l'emploi de l'émail depuis si longtemps et sous des formes si variées, prouve combien dans tous les âges de la civilisation, même les plus reculés, les hommes ont mis du prix à ce produit si resplendissant de la vitrification. L'émail a été jugé plus précieux que l'or même, puisque, dès la plus haute antiquité, il lui a servi d'ornement et surtout dans les objets consacrés au culte de la divinité. Passons donc à l'histoire de l'émaillerie.

La première question, dit M. Jules Labarte, est de savoir si les anciens ont connu l'art de l'émaillerie. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rechercher si l'antiquité a su fabriquer de l'émail. Les fouilles de Babylone et de Ninive ont mis à découvert des briques et des terres émaillées, et les tombeaux égyptiens tenaient enfermés des figu-

rines, des vases, des objets de toutes sortes en terre revêtus du plus bel émail.

Il n'existe aucune collection d'antiquités égyptiennes qui ne possède des figures de divinités en terre recouvertes d'un émail bleu, que l'on décorait avant la cuisson d'hiéroglyphes gravés, dont les entailles étaient remplies par des pâtes d'émail de couleurs variées. L'art d'émailler les poteries a donc été porté à un haut degré de perfection chez les Egyptiens et chez les anciens peuples des grandes monarchies asiatiques, cela n'est douteux pour personne.

Mais pratiquaient-ils l'art d'émailler les métaux ? Si oui. Ils s'en seraient servi pour la représentation de l'œil humain, ce symbole, après le Scarabée, le plus multiplié de leur religion. Cet œil humain, que, par parenthèse, des artistes nos contemporains sont parvenus à imiter en émail avec tant de perfection, n'est représenté chez eux que par du bronze pour les paupières, de l'ivoire pour le blanc, et de la corne ou de la pierre pour la prunelle.

Puis encore si l'on examine les objets suivants de la collection égyptienne du Louvre : deux beaux bracelets d'or reproduisant des lions, un oiseau symbolique à tête de bélier, un vautour associé à l'urœus et une porte de naos, on verra que le tracé du dessin, si délicatement exécuté par le procédé du cloisonnage mobile, ne renferme dans ses interstices que des pâtes de verre découpées à froid, du lapis-azuli ou des mastics colorés qui sont ternis et mis en poussière, tandis que si ces matières avaient eu pour base les éléments vitrescibles de l'émail, elles auraient conservé leur fraîcheur tout aussi bien que les fayences émaillées... Cependant un petit épervier à tête humaine de la collection égyptienne du Louvre, figure plate de 22 millimètres de haut, voyez planche A, est exécuté par le procédé du cloisonnage. Les matières encadrées dans les cloisons d'or qui dessinent le petit épervier symbolique, sont des émaux fondus dans les interstices du cloisonnage et polis après la fusion. L'éclat et la transparence qu'elles ont conservés après tant de siècles ne peuvent évidemment appartenir qu'à de l'émail, et la loupe permet de reconnaître qu'il n'y a point là de mastic ni de rabat du métal pour retenir des véroteries découpées à froid. Il existe à Munich, dans la collection égyptienne, quatre bracelets de la plus grande beauté, voyez planche A : ces bracelets, qui ont 46 millimètres de hauteur, affectent le même style, mais ils offrent des dessins différents ; un petit listel d'or, en haut et en bas et sur les bords de l'ouverture, sert d'encadrement à des dessins formés de fines bandelettes d'or posées sur le fond d'après le procédé du cloisonnage mobile. Ces dessins reproduisent des losanges, des ronds, des palmettes. Les interstices laissés entre les traits d'or sont remplis par des émaux bleu-gris, bleu-lapis et rouges. La fermeture de l'un des bracelets est couverte par une figurine qui représente une divinité sous la figure d'une femme ayant quatre ailes et la tête surmontée d'un symbole. Cette figurine est exécutée en relief, les ailes sont rendues par un cloisonnage d'or dont les interstices sont remplis par des émaux. Des bijoux d'or trouvés à Méroé, par le docteur Fernili, sont entrés dans le musée de Berlin, et le savant docteur Kugler déclare que ces bijoux, qui ont fait partie de la parure d'une reine égyptienne, sont enrichis d'émaux cloisonnés. On y retrouve l'œil symbolique rendu par de l'émail noir et de l'émail blanc. On peut dire cependant que l'opinion de ceux qui contestent aux Egyptiens la pratique de l'art d'émailler les métaux, n'est pas incompatible avec l'existence de ces bijoux émaillés provenant évidemment de l'Egypte. Il faut admettre, en effet, que si les procédés de l'émaillerie avaient été connus des orfèvres égyptiens, ils en auraient fait un grand usage, et parmi la quantité considérable de bijoux retirés des tombeaux de Thèbes ou de Memphis, on en aurait certainement trouvé un plus grand nombre enrichis d'incrustations d'émail. De ce qu'il s'en rencontre seulement quelques-uns et comme par exception, ne peut-on pas inférer que ces bijoux ont été fabriqués en Egypte par des artistes étrangers ou à l'étranger sur des modèles envoyés d'Égypte. Ne remarque-t-on pas un fait analogue dans ces laques de la Chine qui remontent au commencement du dix-septième siècle et reproduisent des personnages revêtus du costume hollandais de cette époque. Ce sont des laques hollandais faits en Chine.

Pour émailler les métaux, il ne suffit pas de connaître la composition de l'émail ; car l'application de l'émail sur les métaux est d'un succès plus difficile à obtenir que sur le verre et la poterie, la présence d'un métal oxydable étant d'une influence toujours fâcheuse. De plus, il faut que l'émailleur soit parvenu à donner à ses émaux une fusibilité en rapport avec celle du métal qu'ils doivent recouvrir, en sorte que la fusion de l'émail n'entraîne pas celle du métal. Or, il est à remarquer que les émaux égyptiens que nous avons signalés sont tous exécutés par le procédé du cloisonnage mobile : dans ce système, les dessins sont rendus par des bandelettes d'or très-minces, qui souvent n'ont pas plus d'épaisseur qu'une feuille du papier le plus fin. On comprend qu'indépendamment de la difficulté de fixer les ban-

delettes du dessin sur le fond d'or de manière qu'elles n'éprouvent aucun dérangement lors de la fusion de l'émail, il y a une difficulté encore plus grande à trouver des émaux assez fusibles pour se parfondre sans entraîner en même temps la fusion des bandelettes si minces qui tracent le dessin. Quel est donc le peuple qui, dans l'antiquité, possédait l'art d'émailler les métaux et a pu fournir des modèles aux Grecs et aux Égyptiens? A l'époque où les Égyptiens s'efforçaient d'imiter les émaux cloisonnés, l'Europe était à peu près plongée dans la barbarie. Ce n'est donc pas dans cette contrée que pouvaient éclore des ouvrages qui demandent des connaissances chimiques si étendues, indépendamment de l'habileté qu'exige la préparation de la pièce d'or; mais l'Assyrie, la Chaldée, la Perse et l'Inde renfermaient des peuples dont la civilisation était déjà fort ancienne, et qui pratiquaient les arts depuis un temps immémorial. Leur luxe inouï nous a été révélé par l'histoire. N'est-ce donc pas en Asie qu'il faut aller chercher le berceau de l'art de l'émaillerie? Les fouilles que de courageux savants poursuivent depuis quelques années dans les ruines de Babylone et de Ninive, nous donneront peut-être un jour la solution de ce problème. Ici, Messieurs, l'auteur discute tous les historiens anciens, consulte et commente tous les textes, pour établir, dans une dissertation on ne peut plus savante, érudite et intéressante, que ces anciens peuples sont les inventeurs de l'art qui nous occupe. Vous comprenez que si je suivais pas à pas cette discussion et cette histoire de l'émaillerie, ce rapport deviendrait lui-même un petit traité sur cette matière et dépasserait les bornes de votre séance. Mon intention, en débutant ainsi par des détails si minutieux, a été de vous faire connaître le procédé de M. Labarte. Il présente une œuvre de l'art, il en établit la provenance par toutes les preuves matérielles et historiques qui sont à la connaissance de sa profonde érudition; et ce livre, qui d'abord pourrait paraître d'une lecture aride et pénible, prend à chaque page un intérêt nouveau et se fait lire d'un bout à l'autre, je ne dirai pas sans fatigue, mais avec le plus grand plaisir : c'est que l'esprit et la curiosité s'y trouvent également satisfaits. La discussion historique sur les émaux du moyen âge est aussi savante, aussi logique que celle qui précède sur les émaux de l'antiquité, et je puis assurer qu'après l'avoir lue, un simple amateur se trouve tout à coup transformé en un véritable connaisseur. C'est que ce n'est pas ici un simple livre d'érudition ou de théorie; ce sont les procédés technologiques étudiés avec soin, décrits avec la plus grande clarté, qui servent de boussole pour vous diriger dans ce dédale de productions rendues ainsi à leur patrie, à leur âge, à leurs auteurs, par la méthode qui règne dans l'ouvrage entier.

M. Jules Labarte reconstitue ainsi avec patience, sagacité et pièce à pièce, l'émaillerie à partir des premiers temps. Il rend en quelque sorte à cet art le service que la science anatomique reçut autrefois de l'illustre Cuvier. Son livre est un traité d'archéologie comparée.

Un fait historique des plus remarquables et que je ne saurais passer sous silence, c'est que l'émaillerie des anciens qui, en Orient, affectait le cloisonnage, et, en Occident, le cloisonné, s'étant éclipsée pendant les siècles de barbarie, renaît en Orient vers le VIe siècle avec son procédé d'affection. Il en arrive autant en Occident. Exemple: On possède un joli vase (voyez planche B) découvert dans le comté d'Essex, et qui date de 117 ou 138, du temps d'Adrien. Il est orné d'émaux qui, comme tous ceux de l'époque gallo-romaine, sont appliqués par le moyen du champlevé. Eh bien! c'est ce même procédé que reprennent les orfèvres français quand, vers la seconde moitié du XIIe siècle, ils reviennent à l'art de l'émaillerie.

Je craindrais, Messieurs, d'abuser de vos moments, si je continuais une plus longue analyse de cet intéressant ouvrage. Ce qui précède doit suffire, je pense, pour en établir tout le mérite. Pour vous en convaincre, il vous suffira de lire la dissertation sur la *Pala d'oro* de Venise, qui date de 976, morceau le plus important sans doute de ce qui nous reste de l'émaillerie byzantine. L'ensemble de la *Pala d'oro*, qui sert aujourd'hui de retable au maître-autel de l'église Saint-Marc, a la forme d'un rectangle dont la base a 3 mètres 40 centimètres et la hauteur 2 mètres 10 centimètres, renfermant, encadrés dans de larges bordures chargées de pierres fines et de médaillons ciselés, quatre-vingt-trois tableaux ou figures d'émail se détachant sur un fond d'or, et qui sont tous cantonnés, soit par des colonnettes, soit par des pilastres enrichis de perles et de pierres fines; les tympans des arcs qui surmontent les tableaux ou les figures, et tous les champs qui peuvent se trouver entre les émaux, sont couverts d'une quantité prodigieuse de pierres fines, de perles d'une grande valeur et de petits émaux. On y trouve encore deux camées antiques. Cet ensemble est d'un éclat merveilleux et d'une richesse qu'on ne rencontre dans aucun autre monument d'orfévrerie. (Voyez la planche, page 16.) Cette dissertation, dis-je, qui commence à la page 17 et ne se termine, accompagnée d'une planche, qu'à la page 32, est un chef-d'œuvre de discussion archéologique. Description minutieuse et parfaite, précision, logique, appréciation des ob-

jets, des temps et des lieux, si judicieuse, si claire, que la vérité de l'origine de la *Pala d'oro* nous arrive jusqu'à l'évidence avec la connaissance parfaite de cette antiquité si grande et d'une si haute valeur sous tous les rapports. Monument de l'art ancien qui aujourd'hui, outre l'émaillerie qui le décore, n'en est pas moins orné de 1,300 pierres précieuses, dont 400 grenats, 300 saphirs, 300 émeraudes, etc., plus 1,200 perles fines.

Ce que l'auteur dit des émaux de Munich, de Vienne, de Cologne, de Paris, d'Angleterre; des émaux gaulois et de Limoges, etc., ne vous paraîtra pas moins intéressant et vous fera partager, nous n'en doutons pas, notre opinion si favorable à ce beau travail; ce n'est pourtant que la première partie, mais complète, d'une histoire générale des arts cultivés au moyen âge et dont les produits composent aujourd'hui le domaine de ce qu'on nomme dans le monde la haute curiosité.

Ce volume est bien écrit, d'un style clair, sans prétention à l'érudition et à la science et cependant on ne peut plus érudit et savant. C'est un ouvrage consciencieux, fait par un archéologue pénétré du mérite, de la haute valeur des objets dont il donne la description, la nature et l'origine; et il le fait en des termes si précis, si clairs et en même temps si pleins d'estime, que le lecteur le moins connaisseur ne peut s'empêcher d'y prendre le plus vif intérêt.

Ce volume est imprimé avec luxe, sur beau papier, et enrichi de 9 planches de peintures en émail coloré et doré, représentant exactement les émaux anciens, destinées non pas à éclaircir le texte qui n'en a nul besoin, mais à montrer des spécimens de l'art de l'émaillerie ancienne.

Votre commission pense, Messieurs, que la Société libre des Beaux-Arts ne saurait trop féliciter M. Labarte sur le succès de son œuvre et le remercier de son envoi. Elle vous prie, en outre, de décider qu'avant d'en ordonner le dépôt dans vos archives, ce grand et bel ouvrage, d'une importance exceptionnelle, soit renvoyé à votre commission des récompenses, qui jugera s'il ne serait pas juste, comme nous le pensons, de décerner à son auteur votre médaille en séance publique.

Le rapporteur,
MIRAULT.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(240ᵉ séance. 10ᵉ année.)
Séance du 20 mars 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Correspondance : — 1° Lettre de M. Louis Auvray, qui envoie pour les archives un numéro de *l'Echo de la frontière*, contenant un article sur la fête offerte à notre président et à notre vice-président nouvellement élus. La lecture de cet article est applaudie et des remercîments sont adressés au secrétaire-administrateur pour les preuves de dévoûment qu'il ne cesse de donner au Comité et à chacun de ses collègues.

2° Lettre de M. B. Amédée Douay, qui annonce que l'état de sa santé ne lui a pas permis d'achever, pour la présente séance, son rapport sur l'exposition scientifique du Palais-Royal.

3° Lettre de M. B. Frison, statuaire, qui, bien qu'étranger à notre Société, vient faire appel à notre sollicitude bien connue pour les artistes et nous prier de lui donner nos avis sur le modèle en terre d'une figure d'étude qu'il destine à la prochaine exposition. Le Comité s'empresse de répondre à cette demande en nommant immédiatement, à cet effet, une commission composée de MM. Schaal, Racinet fils, Bellier de la Chavignerie et Auvray, rapporteur.

4° Lettre de M. Louis Schaal qui adresse au Comité, pour être l'objet d'un rapport, le projet des statuts d'une société qu'il veut fonder. Cet imprimé est envoyé à l'examen du conseil d'administration.

5° Deux numéros de *l'Europe artiste*. Ils sont remis à M. l'archiviste qui fera, selon l'usage, à la fin de l'année, un rapport sur cette intéressante publication.

6° Le nº 2 de l'*Album des Beaux-Arts*. Rapport de M. Gendré sur les verrières de Sainte-Clotilde, exécutées d'après les cartons de feu Paul Jourdy, l'un de nos anciens présidents. Des remercîments sont votés à l'auteur de cet envoi; — déposé aux archives.

7° *Guide to the Crystal Palace and park*, volume offert par M. A. Hiron.

Après la correspondance, le secrétaire-administrateur rend compte de la démarche qu'il a faite auprès de M. le directeur de la REVUE DES BEAUX-ARTS, pour réclamer, au nom de plusieurs collègues, des numéros du journal qu'ils n'ont point reçus. M. Félix Pigeory, que le Comité trouve toujours disposé à lui être agréable, a bien voulu faire droit encore à cette requête, en invitant nos collègues à adresser, à l'avenir et dans les trois jours, leurs réclamations à MM. Bonnard et Cᵉ, rue de la Jussienne, nᵒˢ 9 et 11, responsables des numéros de la REVUE qu'ils ont mission de distribuer. M. le président invite tous les membres à prendre bonne note de cet avis.

La parole est donnée à M. Louis Rey pour son rapport sur les archives du Comité. Notre hono-

rable collègue traite ce sujet aride avec une clarté, une élégance de langage qui captivent l'attention de l'assemblée. Il rappelle qu'après deux ans d'un travail assidu, persévérant, M. E. Bellier de la Chavignerie est parvenu à constituer au Comité, des archives dont il n'existait aucune trace, et capables de rendre désormais de grands services. L'éloquent rapporteur reçoit les compliments du Comité, qui renouvelle ses remerciements à son intelligent et zélé archiviste.

M. Bellier de la Chavignerie annonce que M. le directeur de l'*Europe artiste* fait don au Comité des numéros de ce journal qui nous manquaient pour compléter l'année 1856, et, afin de répondre aux bons procédés de M. Desolme, à l'intérêt qu'il porte à notre Compagnie, il propose de le nommer membre honoraire. Cette proposition, favorablement accueillie, est mise aux voix, et M. Charles Desolme est élu à l'unanimité membre honoraire du Comité central des artistes.

Sur la demande qui lui en est faite, M. le président nomme MM. Schaal, Guilletat, Racinet fils, Rey, Minet et Bellier de la Chavignerie, membres d'une commission chargée d'aller examiner chez M. Renard, une méthode de dessin élémentaire dont il est l'auteur.

M. Hulot, vice-président, présumant que le Comité peut tirer quelque utilité de l'étude des statuts d'une société qui vient de se former et à laquelle il appartient, dépose un exemplaire des *Statuts de la Société de secours des amis des sciences*. Cette pièce est renvoyée au conseil d'administration.

La proposition suivante, faite par M. Pauly, bibliothécaire, est également renvoyée au conseil d'administration :

1° Tout manuscrit lu en séance du Comité devient sa propriété et est déposé aux archives ;

2° Un manuscrit devenu la propriété du Comité ne peut être publié sans son autorisation.

A la demande de M. Schaal, la Commission permanente est invitée à visiter l'atelier de M. Amand, peintre, et à présenter un rapport sur les œuvres de cet artiste.

L'ordre du jour appelle l'élection de M. Georges-Émile Delaunay, homme de lettres, présenté par MM. de Tanouarn et Bellier de la Chavignerie. Ce candidat ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé membre du Comité central des artistes.

On passe alors à l'audition musicale. M. Stecher jeune exécute avec goût plusieurs morceaux sur le *zither*, instrument du Tyrol bavarois. C'est d'abord une charmante *tyrolienne*, puis une *chanson allemande* d'un caractère original, ensuite une *marche autrichienne* d'un mouvement entraînant, et enfin le *jeu des clochettes*, composition où l'écho est rendu avec un charme délicieux. Ce dernier morceau, redemandé deux fois, a surtout valu à M. Stecher les plus chaleureux bravos.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire-administrateur,
LOUIS AUVRAY.

Ordre du jour de la séance du 3 avril.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; rapports de plusieurs commissions ; — nomination de commissions ; — propositions diverses ; — élection d'un candidat ; — audition musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

BANQUET DU COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Samedi 7 mars, a eu lieu au Palais-Royal le banquet offert par le Comité à M. P. Chareau, son président et à M. Hulot, vice-président ; au charme d'une fête de famille se joignait l'attrait d'une soirée littéraire et musicale ; aussi la salle des réunions s'est-elle trouvée trop étroite... et le temps lui-même a manqué à l'exécution complète du programme ; on eût bien pu faire le sacrifice du dîner ; mais les artistes ont un estomac et le proverbe n'excepte point l'estomac des artistes.

Au dessert, un toast a été porté par le secrétaire général, au président et au vice-président en ces termes :

« *A M. P. Chareau, notre président*, homme de « lettres, esprit fin et délicat, conteur aimable, « gracieux et d'une verve intarissable dans ces « jolies fables que vous aimez à entendre, et qui « plaisent tant à l'enfance en l'instruisant ; ca- « ractère loyal, conciliant et ferme ; félicitons- « nous, MM., d'un choix qui ouvre au Comité « central une ère de prospérité, dont nous « voyons le présage certain et l'heureux signal « dans la fête qui nous rassemble en si grand « nombre aujourd'hui.

« *A M. Hulot, notre vice-président*, dont vous « avez su apprécier les rares qualités, la modes- « tie et le talent.

« Que tous deux veuillent bien agréer avec ce « toast qui leur est commun, l'expression de « notre estime, de notre affection et de notre « gratitude. »

M. P. Chareau a répondu en bonne prose et en vers excellents, avec une émotion qui honore son cœur et n'a fait aucun tort à son esprit ; il a

lu une pièce composée pour la circonstance, *La Gloire de l'Art*, à l'adresse du Comité qui lui a rendu en applaudissements la monnaie de sa pièce.

M. de Tanouarn a extrait d'un poëme inédit deux portraits achevés et de main de maître; *Celui du poëte et celui du financier*. C'est beaucoup pour un artiste que deux portraits dans une soirée; c'était trop peu pour ses confrères qui eussent voulu la galerie tout entière.

M. Moulinet a lu une ballade *sur l'hirondelle voyageuse*, petit poëme plein de grâce et de sensibilité.

M. Amédée Douay a dit avec beaucoup d'art deux pièces remarquables d'un genre bien opposé; l'une exprime le désespoir : *Oublier ou Mourir*. L'autre est une allégorie ingénieuse et délicate : *Les deux Marguerites*, en l'honneur d'une jeune dame qui porte le doux nom d'une reine et d'une fleur.

M. Marc Lanux a fait admirer et applaudir sur le piano un talent aussi élégant que facile et sympathique.

M. Dahmen a chanté d'abord l'air du *Chalet*, et sa voix pure, harmonieuse, flexible, a captivé son auditoire charmé; puis il a exécuté le duo si dramatique de la *Reine de Chypre* avec M. Kurten, qui a fait ressortir avec bonheur les beautés de ce chant remarquable et partagé les applaudissements que méritait M. Dahmen.

M. René Douay, violoncelliste du Conservatoire, a su tirer d'un instrument si fatal aux artistes médiocres, et si admirable entre ses mains habiles, des effets justement appréciés et applaudis : il était accompagné dans ce concert par sa sœur, pianiste distinguée, dont le concours a été accueilli avec une vive gratitude par le Comité.

M. Stecher a excité une véritable surprise, et tenu son auditoire sous le charme, en jouant plusieurs airs tyroliens sur un instrument modeste et peu connu, le *zither*; le dernier de ces chants, *les Clochettes*, a produit une illusion complète; on se serait cru sur les montagnes où ces délicieuses mélodies charment l'oreille et le cœur.

M. Warot a terminé la soirée en chantant la Cantate dont il avait composé la musique et qui fut exécutée en chœur dans la fête donnée au mois d'août en faveur des inondés; bien qu'il n'ait pu en donner qu'une faible idée, on a su apprécier et applaudir une composition digne du succès qu'elle a obtenu.

Le secrétaire général,

VALAT.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français : *la Fiammina*, comédie en quatre actes et en prose, de M. Mario Uchard. — Théatre de la Gaité : *l'Aveugle*, drame de MM. Anicet Bourgeois et Dennery. — *Rigoletto*, chez Duprez. — *L'Enfant-Trouvère*, chez Offenbach.

Voici quelque chose de singulier, de très-singulier, quelque chose qui fera du bruit dans le monde littéraire et théâtral, c'est une comédie, très-intéressante, d'un auteur qui n'avait pas encore travaillé pour la scène, et qui se révèle avec une *maestria* digne de MM. Alexandre Dumas père et fils. On connaissait M. Mario Uchard; on le tenait pour un garçon d'esprit, mais s'occupant d'affaires de Bourse et appliquant son intelligence à d'autres opérations que celles du théâtre, et voilà que, tout à coup, il donne sur notre première scène, un ouvrage plein de mérite et d'émotions, et fait répandre plus de larmes que *la Mère coupable* de Beaumarchais et beaucoup de drames vantés n'en ont jamais fait verser. D'où vient ce miracle? Nous ne soulèverons pas le rideau de la vie privée, et nous ne rechercherons pas la cause des inspirations de M. Uchard, d'autant que le roman et la vérité se mêlent toujours d'une façon inséparable dans les arrangements dramatiques, et quoiqu'on ait dit qu'une situation particulière à l'auteur lui avait donné l'idée de sa pièce, nous n'insisterons pas sur ce point délicat. La seule chose qui soit de notre compétence, c'est l'œuvre produite, œuvre remarquable, au fond de laquelle la passion se remue, et dont les enseignements ne manquent ni de grandeur ni de sévérité.

Un peintre distingué, dans l'effervescence de la jeunesse, à l'époque des belles illusions, a épousé une jeune et brillante cantatrice. Il n'a pas prévu, emporté par son amour, que la vie calme de la famille s'accordait mal avec les joies et les enivrements du théâtre, et il n'a pas tardé à s'apercevoir que les éléments naturels du bonheur ne se trouvaient pas dans son mariage imprudent. Daniel Lambert, notre peintre, ne peut retenir à ses côtés sa femme, que les empressements du monde viennent arracher sans cesse au foyer domestique, et qui ne se plaît que là où elle est adorée et fêtée. Il faut à la *Fiammina* les applaudissements du public ou les adulations d'une cour : elle est reine, elle a besoin, pour se sentir vivre, des éloges incessants d'une suite enthousiaste. Elle croit ne pouvoir conserver son talent qu'à ce prix. Bientôt l'union des deux époux n'est plus qu'un tiraillement douloureux. Ce sont deux forçats attachés. Un fils chéri, élevé sous les yeux paternels, grandit en vertu et en noblesse; c'est cet enfant qui plus tard rapproche les cœurs désunis et provoque le dénouement, en rappelant à la *Fiammina* ses devoirs d'épouse et de mère. L'auteur, dès son coup d'essai, a rencontré des tableaux que les maîtres du mélodrame affectionnent, et les a relevés par la noblesse de l'expression. Il a fait de plus ressortir une haute pensée morale, celle du trouble apporté dans les familles par des séparations que le caprice enfante, et qui deviennent plus tard des fautes contre lesquelles la société ne perd jamais ses droits. Cette œuvre a été écoutée d'un bout à l'autre avec une profonde sympathie, et, bien qu'une certaine inexpérience se soit trahie dans quelques scènes, on n'en a pas moins reconnu une habileté, une maturité de bon augure. La manière dont la pièce a été jouée est irréprochable, et M. Delaunay, dans le rôle du fils, a déployé

des qualités de premier ordre. On a remarqué aussi la fermeté de M. Geffroy dans le rôle de Daniel Lambert, le mari sacrifié. Mlle Judith, Mlle Stella Colas, Bressant, Got, dans un rôle amusant mais très-secondaire, Talbot, ont concouru à une très-bonne exécution. M. Mario Uchard a obtenu, en un mot, un de ces grands succès dont le retentissement est long, et qui datent dans la vie d'un auteur, surtout lorsque c'est un début. Comme affaire de Bourse, c'est une excellente spéculation.

Deux maîtres du mélodrame, MM. Anicet Bourgeois et Dennery, ont associé leur expérience pour composer une de ces pièces de résistance qui satisfont pleinement l'appétit du public affamé des boulevards. La pièce s'appelle *l'Aveugle*; Laferrière et Chilly s'y développent à leur aise, et Paulin Ménier, dans un rôle de docteur bossu, jette quelque gaîté au milieu d'une sombre intrigue. Succès!!

Duprez, l'excellent tenor dont la carrière a eu tant d'éclat, et qui, s'il a abandonné le théâtre, n'a pas abandonné son art, Duprez s'est découvert une bonne voix de baryton, et, pour son plaisir et celui de quelques heureux privilégiés, a fait monter *Rigoletto*, traduit en français par son frère E. Duprez, dans la charmante salle de son hôtel de la rue Turgot. Il va sans dire que Duprez remplissait le rôle du bouffon, et qu'il y a été extrêmement remarquable. Il n'a rien perdu de son expression dramatique, et la force et l'ampleur de sa voix ont produit un grand effet. Il a été secondé à merveille par les élèves de son école de chant. Mlle Leman a fait preuve surtout d'un véritable talent, d'un talent mûr pour la scène et qui ne tardera pas sans doute à s'y produire. M. Octave Benedetti s'est également distingué dans le rôle du duc de Mantoue, et le quatuor du quatrième acte, un des chefs-d'œuvre de Verdi, a été exécuté à merveille. Il avait été question, un moment, de faire jouer *Rigoletto* au Théâtre-Lyrique. Pourquoi n'a-t-on pas donné suite à cette idée? Elle en vaut beaucoup d'autres.

Une folle soirée carnavalesque a clos, chez le directeur des Bouffes-Parisiens, M. Offenbach, les plaisirs de l'hiver. La première représentation de l'*Enfant-Trouvère* ou de la prise de *Castelnaudary*, s'est glissée au milieu d'un charmant bal costumé, et l'on n'a pas idée des charges de ce genre quand on n'y a pas assisté. Pour savoir jusqu'à quel point les gens les plus spirituels peuvent dire des bêtises, tranchons le mot, et provoquer l'hilarité d'une société non moins intelligente qu'eux-mêmes, habituée à toutes les délicatesses du langage, il faut se trouver dans ces réunions où la parodie est appelée comme la reine de la fête, et se sentir pris, malgré qu'on en ait, d'un rire inextinguible pareil à celui des dieux d'Homère. *L'Enfant-Trouvère* a été couvert de frénétiques applaudissements.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

1er Avril 1857.

M. Emile Thomas vient de terminer les modèles en plâtre des statues de *Saint Pierre* et de *Saint Paul*, qu'il doit exécuter en pierre pour le portique de l'église Saint-Sulpice. Ces deux figures, de proportions colossales, lui ont été commandées par M. le préfet de la Seine.

— L'auteur de la jolie statue du *Joueur de boules*, M. B. Frison, met en ce moment la dernière main à une œuvre nouvelle qu'il destine au Salon. Cette gracieuse figure de *Jeune fille à sa toilette* se distingue par des qualités de modelé qui vaudront à l'auteur des éloges mérités.

— Parmi les heureuses innovations apportées pendant ces dernières années au Jardin du Luxembourg, on peut citer la substitution qui a été faite d'une collection des femmes célèbres de la France aux copies mutilées de groupes ou de statues antiques qui laissaient souvent à désirer sous le rapport de l'exécution. Au nombre des statues qui ont été mises en place, nous avons remarqué celles de Jeanne Hachette, de Mlle de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans; de Marguerite de Valois, de Marie de Médicis, créatrice du Palais et du Jardin du Luxembourg, de la reine Mathilde d'Angleterre, etc., etc.

— Des découvertes archéologiques ont été mises au jour dernièrement par les soins de M. Aymard, inspecteur des monuments historiques, dans l'un des murs absidiaux de la cathédrale du Puy. Elles se composaient principalement de bas-reliefs représentatifs de scènes de la vie privée de nos ancêtres gallo-romains, de sculptures tumulaires, d'inscriptions, etc. Et ce n'était pas un des moindres mérites de ces découvertes, que d'être venues changer en certitudes des suppositions faites antérieurement sur l'existence, en ce lieu, d'un *oppidum* gaulois, et postérieurement, d'une ville romaine inconnue dans l'histoire.

— Une vente des plus intéressantes, et fort rare surtout, à cause de la nature des objets vendus, vient d'avoir lieu à Londres. La fameuse collection d'instruments de musique formée par M. James Goding de *Belgrave Square*, a été disséminée, suivant les instructions des exécuteurs testamentaires, à la salle des ventes de *King-street*, *Saint-James'Square*. L'affluence des amateurs de musique à cette vente était fort grande. Voici les lots les plus remarquables : Un très-beau violon par Stradivarius, instrument considéré comme sans rival et fait à la meilleure époque du maître, a été vendu 200 l. st. (5,000 fr.); un autre très-beau violon, aussi par Stradivarius, magnifique spécimen de ce grand luthier, daté de 1700, a été adjugé pour 125 l. st. (3,120 fr.); un autre Stradivarius, daté de 1710 n'a atteint que le prix de 70 l. st. (1,750 fr.); un autre violon par Joseph Guarnerius, instrument que l'extraordinaire beauté du son a rendu célèbre, a été adjugé pour 105 l. st. (2,625 fr.) (*Critic.*)

— La *Gazette de Milan* annonce que S. M. l'empereur d'Autriche a autorisé l'acquisition, aux frais de l'État et au prix d'estimation, du carton d'Appiani, conservé dans la bibliothèque Ambroisienne et représentant *Apollon el les neuf Muses*, et ordonné en même temps qu'il fût placé dans la pinacothèque impériale et royale de Brera.

Une nouvelle publication paraît depuis quelque temps; elle ne peut manquer d'être accueillie avec faveur par tous ceux qui s'intéressent — et le nombre en est grand — à l'histoire du vieux Paris. Cette publication a pour titre : LES ANCIENNES MAISONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III, PAR M. LEFEUVE, monographies publiées par livraisons séparées, en suivant l'ordre alphabétique des rues. — Les livraisons parues vont jusqu'à la rue des Barres-Saint-Paul inclusivement. — Prix de chaque brochure, 1 fr. 60 c. — Les souscripteurs reçoivent l'ouvrage franc de port pour toute la France. — On souscrit en adressant 32 francs pour 20 livraisons aux éditeurs. — Bureau, 15, boulevart de la Madeleine.

DES BEAUX-ARTS

SOUS HENRI IV [1].

PREMIÈRE PARTIE.

Le jour que le mot *Histoire de France* commença à signifier *Histoire des Français*; quand cette histoire, cessant d'être exclusivement royale, devint aussi un peu celle de la nation, ce jour-là, une révolution dans l'étude et l'enseignement était en germe. Aux faits et gestes de la cour, aux récits des exploits guerriers, à l'exposition et à l'interprétation des traités qui, jusqu'alors, avaient formé le fond de toutes les histoires, vint s'ajouter une plus juste appréciation des fruits et des bienfaits de la paix, des grandeurs de la vie civile d'un peuple, la littérature, les beaux-arts et l'industrie, c'est-à-dire, en un mot, la seule solide gloire, la véritable cause des progrès et de la civilisation d'une nation.

Les recherches sur les Beaux-Arts en particulier, entreprises jusqu'alors, ou par des hommes du métier, pour ainsi dire, comme les deux Blondel pour l'architecture, ou par quelques amateurs distingués : le savant Dusommerard, M. le comte de Laborde (*Palais Mazarin*, *Renaissance des Arts*, *Versailles*, etc.), le comte de Clarac (*le Louvre*), MM. Ferd. de Lasteyrie, P. Mérimée, Vitet, Feuillet de Conches, Ach. Jubinal (*Les tapisseries à personnages*); ces recherches sont maintenant l'objet des études de tout homme instruit, et ont été vulgarisées par des savants de mérite, des historiens célèbres, des professeurs de l'Université, de l'école des Chartes, des élèves de cette même école ou de celle d'Athènes, etc.

Ainsi, pour ne prendre qu'un petit nombre d'exemples que nous fournit notre mémoire, nous citerons au hasard les pages remarquables de M. Cousin, sur l'art français au dix-septième siècle, et sur les *Carnets de Mazarin*, dans le *Journal des Savants*. MM. Michelet et H. Martin, dans leurs patriotiques ouvrages, consacrent aussi aux Beaux-Arts des chapitres entiers, qui ne sont pas les moins intéressants de leurs beaux livres; le savant Monteil, dans son *Histoire des Français des divers états*, nous a fait de nombreuses révélations sur ce sujet, et a détruit ainsi plus d'une erreur, plus d'un préjugé; M. Fortoul et ses *Fastes de Versailles*, où il se montrait alors si justement sévère envers Louis XIV; M. Dussieux, le savant professeur de Saint-Cyr, l'auteur des *Artistes français à l'étranger*, des *Recherches sur la peinture en émail*, et de nombreux et remarquables articles dont il a enrichi les *Archives de l'art français*, les *Annales archéologiques*, etc.; les écoles des Chartes et d'Athènes, ont aussi fourni leur con-

[1] *Histoire du règne de Henri IV*, par M. Poirson. 3 Vol. in-8°, chez L. Colas, 26, rue Dauphine.

tingent à l'étude de l'art, avec MM. Jules Quicherat, Anatole de Montaiglon, Beulé, etc.; M. Guizot, lui-même, n'a-t-il pas écrit un volume sur les Beaux-Arts; aujourd'hui, c'est M. Poirson, un vétéran de l'enseignement, un fonctionnaire élevé de l'Université, qui vient nous faire connaître, dans une étude des plus complètes, les Arts sous Henri IV. Il y a là un fait jusqu'ici trop peu remarqué, mais qui promet d'être fécond en résultats pour l'avenir; grâce à cette impulsion, à ce goût nouveau dans le corps enseignant, le sentiment des Beaux-Arts, nous l'espérons, se répandra peu à peu dans les jeunes générations et dans le public, resté si longtemps indifférent.

I.

Vainqueur de la Ligue, libre de la guerre avec l'Espagne et la Savoie, Henri IV se trouvait maître d'un royaume ruiné, en face d'une industrie anéantie, d'une agriculture abandonnée, et de millions de bras inoccupés. Laisser toute cette population sans secours, était à la fois inhumain et dangereux, la soutenir de l'argent du trésor épuisé, était de longtemps impossible : la situation apparaissait difficile et menaçante, mais le Béarnais sut promptement la dominer. Il résolut, avant tout, d'arracher cette multitude à une oisiveté et à une misère aussi redoutables l'une que l'autre pour la sûreté d'un trône encore mal affermi. Pendant que Sully réorganisait l'agriculture, le roi entreprit de ranimer l'industrie et de faire refleurir les arts, le seul fleuron que cette triste famille des Valois avait laissé à sa couronne.

Sous ses prédécesseurs, cette protection des arts avait eu pour principal mobile, la satisfaction des goûts ou des plaisirs du maître : Chambord, Anet, Fontainebleau, le Louvre, les Tuileries, étaient éclos sous le souffle d'une pensée personnelle et égoïste; les Valois n'avaient rien fait pour l'amélioration publique ou privée de la demeure de leurs sujets. Le Béarnais se traça une tout autre ligne de conduite; politique habile, il voulut faire accepter une autorité légitime mais contestée, par l'usage qu'il en saurait faire. Tous ses travaux sont marqués d'un caractère d'utilité générale et portent avec eux un cachet de grandeur nationale; c'est là, selon nous, la grande pensée du règne, le contraste frappant entre Henri IV et la plupart des rois ses prédécesseurs ou ses successeurs.

Pour bien comprendre le mérite des travaux de Henri IV, il faut d'abord se faire une idée nette et exacte de l'état où il trouva Paris à son avénement. Toutes les maisons étaient bâties en bois et en plâtre, n'ayant qu'une ou deux fenêtres de développement sur la façade; une vingtaine seulement, du temps de Louis XII, avaient été construites en briques sur le pont Notre-Dame, et passaient pour des palais, dit Sauval (1); les rues, naturellement, avec de pareilles bicoques, étaient tortueuses, fangeuses, et si étroites et si embarrassées, que les unes se trouvaient même impraticables aux chevaux, et que, dans les autres, deux voitures ne pouvaient passer de front. (On sait que cette circonstance favorisa l'assassinat de Henri IV.) Les places publiques étaient à l'avenant. La ville n'en comptait alors que six. La principale, la place de Grève, se présentait avec la ceinture de ses misérables maisons et le spectacle hideux de ses supplices. « L'espace et l'air, dit M. Poirson, étaient un privilége des rois, des seigneurs, des membres du haut clergé, refusé aux autres classes des citoyens. Paris n'avait pas une portion de quartier qu'il pût montrer sans rougir. » Comme ponts, il n'y avait que le Petit-Pont et le pont Notre-Dame qui fussent bâtis en pierre, et sur lesquels les voitures pussent passer sans les ébranler.

En 1600, au commencement du dix-septième siècle, Paris était donc encore

1 Histoire et recherches des antiquités de Paris.

une hideuse ville du moyen âge ; Henri IV commença à en faire la digne capitale d'un grand royaume. Avec un trésor épuisé, Henri ne pouvait que peu de choses par lui-même, son habileté consista à imprimer à tout une heureuse impulsion (1); d'abord, il donna ses soins à ce qu'on appelait la ville, c'est-à-dire la partie située vers le Marais. Sur l'emplacement du parc et de l'hôtel des Tournelles, alors désert, en ruines, et servant de marché aux chevaux depuis la mort accidentelle de Henri II, il fit élever la place Royale, bâtit à ses frais les pavillons du roi et de la reine, et l'un des quatre côtés de la place, qu'il vendit ensuite à des particuliers, concédant en même temps à d'autres, moyennant une redevance d'un écu d'or par an, les terrains des trois autres côtés, à la charge d'y faire construire des pavillons conformes à ses plans ; plein de prévoyance, et voulant sauvegarder pour l'avenir l'ordonnance générale de la place, il ordonna qu'aucun des pavillons ne pourrait être partagé entre cohéritiers, mais serait mis en un lot, ou leur appartiendrait par indivis; les arcades offriraient en tout temps un abri contre l'intempérie des saisons, et « le milieu de la place, disent les lettres-patentes, devait servir de proumenoir aux habitans de notre ville, lesquels sont fort pressés et malsainement entassés dans leurs maisons, » et, à certains jours, aux tournois et exercices militaires, d'où son nom de Champ-de-Mars. Cette belle place, avec ses maisons solides en pierres de taille, briques et ardoises, à l'épreuve des incendies, si redoutables alors pour le reste de la ville, et qui, depuis plus de deux cent cinquante ans, n'ont demandé ni grosse réparation, ni reconstruction, cette place, disons-nous, devint bientôt célèbre. « Les bâtiments du Parc-Royal, disaient les contemporains, n'ont aucun lieu, dans toute la chrétienté, qui leur puisse être comparé. Tous conviennent que c'est la plus grande et la plus régulière place du monde, et que, ni les Grecs ni les Romains, n'en ont jamais eu de semblable. » C'était le Louvre de la bourgeoisie; aussi celle-ci répondit-elle promptement à l'appel du prince, et le nouveau quartier s'éleva grand et beau, comme par enchantement. Que l'on compare les rues Royale et même de la Chaussée-des-Minimes, avec les rues de l'Egoût-Ste-Catherine ou de la Mortellerie, et l'on comprendra ce qu'a fait Henri IV !

Une semblable construction suffisait pour renouveler un quartier; Henri IV projeta encore plus; il faut lire dans M. Poirson l'exposition de cette pensée, la plus nationale, la plus française qu'aucun souverain ait jamais conçue; c'est à notre historien le premier qu'on en doit une étude bien nette, faite d'après les notes de Sauval et les plans de l'époque gravés par Poinsart. « Henri, voulant, dans les environs du Temple, donner à la ville des halles et des marchés nouveaux, et un pendant au magnifique quartier du Marais, joignit, par une noble inspiration, une idée politique à ses vues administratives : il songea à fondre toutes ces nationalités provinciales créées par la féodalité, en un grand tout qui fût la France, et pour donner un corps, un symbole à ces idées purement morales et politiques, les répandre, les propager dans le peuple et dans toute la nation, il projeta d'élever un vaste ensemble « sorte de Panthéon national », qui devait frapper les imaginations et les yeux; il s'agissait d'une immense place qui se serait appelée *Place de la France*, et où aboutiraient, dans deux demi-cercles concentriques, vingt-quatre rues plus ou moins larges, selon l'importance des provinces qu'elles devaient représenter et dont elles porteraient le nom. Ce projet,

[1] C'est à cette impulsion qu'on peut rapporter la construction du célèbre hôtel de Rambouillet, qui eut une si grande influence sur l'architecture privée en France. « C'est de Mme de Rambouillet, dit Tallemant des Réaux, qu'on a appris à exhausser les planchers, à faire des fenêtres hautes et larges, s'ouvrant de toute la hauteur de l'appartement, vis-à-vis les unes des autres, et à mettre de côté les escaliers pour avoir une longue suite de chambres en enfilade. Jusqu'alors, on ne savait faire qu'une salle d'un côté, une chambre de l'autre, l'escalier au milieu. La veuve de Henri IV, Marie de Médicis, envoya ses architectes pour prendre modèle sur cet hôtel, situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, lorsqu'elle bâtit le Luxembourg. »

dont les plans furent tracés par ses ingénieurs et architectes, Aleaume et Châtillon, pour lequel des marchés furent passés avec des entrepreneurs (le fameux Carel), périt avec Henri IV, et Richelieu, qui semblait si bien fait pour l'apprécier, ou ne le connut pas ou ne put l'exécuter. Onze rues seules de ce quartier (Poitou, Bretagne, Beauce, Saintonge, Touraine, etc.), protestent en faveur de Henri contre l'abandon de cette grande pensée qui, déjà, lui avait fait changer le nom du collége royal en celui de collége de France. Avec ce roi vraiment national, « la royauté qui s'était produite et mise en évidence à la place Royale, et (comme nous le verrons bientôt) à la place et à la rue Dauphine, s'effaçait ici et faisait place au pays! »

Ce noble projet de la place de France nous remet involontairement à la pensée la place de l'Europe; les hommes de l'art peuvent peut-être regretter que l'exécution ne réponde pas complétement à la grandeur gigantesque de l'idée; mais, sous ce seul nom, pour l'historien et le philosophe, que d'injustices reconnues, que d'injures oubliées, que d'antipathies adoucies, que de haines éteintes! N'y a-t-il pas là ce qu'on peut encore appeler un des *signes du temps*, un indice du rapprochement des races, une espérance de la paix future des peuples, un symbole de la vraie *Sainte Alliance* de l'humanité, allant toujours s'élargissant, de bourgade à bourgade, de ville à ville, de province à province, de royaume à royaume. Une telle initiative était digne de la France, que le grand poëte anglais Shakspeare a si justement appelée « le soldat, le bras de Dieu. »

Occupé avant tout à satisfaire aux vrais besoins publics, Henri IV songea à donner au commerce une place de Change ou Bourse qui lui avait toujours manqué; sa pensée se porta d'abord vers son cher quartier de la place Royale; mais, dit le *Mercure français,* « comme il était en un coin de la ville et trop loin du palais, où tous les banquiers ont toujours affaire à la sortie de la cour, qui est à l'heure du change, il commença à faire bâtir la place Dauphine, et d'un lieu qui était comme inutile, à en faire la plus belle et la plus utile place de Paris. » Comme à la place Royale, il abandonna le reste à l'industrie privée; une compagnie d'entrepreneurs et de capitalistes, qui avait à sa tête le même Nicolas Carel, perça et construisit sur les plans du roi, les trois rues : Dauphine, Christine et d'Anjou (ainsi nommées du nom du dauphin, depuis Louis XIII, et de deux autres enfants du roi); il avait déjà assuré l'avenir de ce quartier en achevant le Pont-Neuf, abandonné depuis près de vingt ans, destiné à relier le faubourg Saint-Germain et le Louvre, l'Université et la Ville. Le Pont-Neuf, commencé en 1578 par Jean-Baptiste Du Cerceau, et non Jacques Du Cerceau, son père, comme on l'a souvent dit par erreur, fut achevé par l'architecte Guillaume Marchand, et devint promptement la voie publique et la promenade la plus fréquentée de Paris. Les quais occupèrent aussi beaucoup ce prince; c'est à lui qu'on doit en tout ou en partie ceux depuis l'Arsenal jusqu'à la place de Grève, ainsi que ceux de l'Horloge, des Orfèvres, d'Anjou, de Bourbon, de Béthune et d'Orléans. Le grand directeur de tous ces travaux était Christophe Marie, entrepreneur général des ponts de France, et qui a laissé son nom à un des ponts de l'île Saint-Louis, vers laquelle Henri commençait à porter son attention et ses plans lorsqu'il mourut; mais l'impulsion était donnée, et la régente continua pendant quelques années les travaux de ce quartier. Une sollicitude aussi constante pour l'intérêt public justifie l'érection de la statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf en 1614; si, trop souvent, en pareilles circonstances, les administrations ont fait preuve de flatterie ou de servilisme, c'était bien, cette fois, la manifestation d'une reconnaissance éclairée, d'un zèle désintéressé, puisque Henri était mort depuis quatre ans.

A. FEILLET.

SEPTIÈME EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX SOUS LE PATRONAGE DE S. M. L'EMPEREUR.

DEUXIÈME PARTIE [1].

Non loin du tableau de Pils, *une Tranchée devant Sébastopol*, se trouve la *Halte forcée*, d'Antigna; cette toile, ainsi que la *Fille du Bouquiniste*, du même, a déjà paru à l'Exposition universelle. Elle représente une malheureuse famille d'industriels ambulants, arrêtée subitement, au milieu d'une plaine couverte d'un linceul de neige, par la mort de l'infortunée haridelle qui traînait leurs pénates et leur chétive fortune. Le père, affaissé sur le brancard, se livre au plus profond désespoir. La femme, debout, ne songe qu'à garantir contre le froid et la neige son petit nourrisson, tandis que les enfants plus âgés s'ingénient à attiser un peu de feu avec quelques branchages ramassés aux environs. Cette scène est empreinte de la plus profonde tristesse, mais elle est traitée de main de maître; M. Antigna a souvent des inspirations semblables, mais il les rend avec une vérité et une simplicité admirables. L'expression de chaque figure est juste, rien n'est exagéré. Il est un observateur fin de la nature, s'inspirant d'elle et de sa propre sensibilité. L'autre tableau est bien rendu, seulement nous observerons qu'à la première vue nous n'avons pu nous rendre compte si c'était la figure d'un garçon ou d'une jeune fille.— La *Vieille et les deux servantes*, de Pluyette, qui a également figuré à l'Exposition universelle, est une œuvre bien peinte et d'un bon effet.

Quelques paysages de dimensions importantes sont exposés. Celui de Corot, *un Verger*, — il était aussi à l'Exposition universelle — est charmant de fraîcheur. Les figures des enfants sont assez importantes et d'une bonne couleur. La *Vue générale de Grenade*, par Engalière, qu'on a vu également à l'Exposition universelle, se fait remarquer par son excellente couleur locale et sa perspective habilement ménagée.

Richard, de Toulouse, le consciencieux peintre, le premier maître de Brascassat, expose un assez grand paysage : *Forêt de chênes en automne*. La composition en est belle; tous les détails sont peints avec un soin minutieux, trop soignés peut-être pour la majorité des amateurs de la peinture actuelle. — Charles Le Roux a un paysage qui a été remarqué à l'Exposition universelle : le *Souvenir de l'Erdre*, belle composition largement peinte. — Emile Loubon, de Marseille, a envoyé le *Grand col de la Ginešte*, paysage qui était aussi à l'Exposition universelle, et depuis à celle de Lyon de cette année. Il est peu intéressant, quoique ne manquant pas d'un certain mérite.— Oswald Achenbach nous montre un *Paysage d'Italie* d'un grand effet, d'une facture magistrale et d'une couleur vraie et harmonieuse. — Les environs de La Teste ont fourni deux grands sujets à deux des artistes bordelais, MM. Léo Drouyn et Gorin. Le premier nous montre les bors de l'*Etang de Cazeau en hiver*, avec les landes indéfinissables, tristes déserts parcourus seulement par quelques troupeaux malingres. Ce sujet ingrat est bien traité, surtout sur les seconds plans où un heureux effet de soleil égaie cette scène aride. Peut-être les premiers plans auraient-ils gagné à être un peu plus étudiés. Dans celui de Stanislas Gorin, *Sur les bords du bassin d'Arcachon*, on voit l'Océan dans toute son immensité, et sur les premiers plans, des dunes où broutent quelques moutons. Nous félicitons M. Gorin du succès de son tableau; cette œuvre indique un progrès remarquable dont l'Académie de Bordeaux, dont il est membre, doit être fière.

Ayant passé en revue les toiles qui occupent des espaces plus ou moins grands, j'aborde maintenant celles qui peuvent être classées dans la catégorie des tableaux de chevalet. C'est, le livret à la main et en suivant l'ordre alphabétique, que je continuerai ce travail.

Les deux toiles d'Amaury-Duval sont empreintes d'une charmante finesse; elles appartiennent à M. Arosa, un amateur toujours prêt à soutenir les efforts de ceux qui se dévouent aux progrès de l'art. — Jules André, trois jolis paysages finement peints. — Antigna, outre les deux grands tableaux dont il a déjà été fait mention, a envoyé deux petites scènes bretonnes, dont l'une : *Femme bretonne se désaltérant*, est fort jolie. J'aurais voulu en dire autant de l'autre, mais la vérité me force à exprimer le regret qu'il l'ait envoyée. — Mme Apoil, deux petits tableaux de fruits et fleurs. — Baron : *Galanterie* et *Concert champêtre*, frais et gracieux comme tout ce qui sort de la main de ce peintre.—Ed. de Beaumont : *la Barque*, l'*Espiéglerie* et la *Fête champêtre*; les deux derniers me plaisent beaucoup. — Hippolyte Bellangé : *Prise des embrasures russes devant le bastion central*, un des tableaux complets de cet artiste habile. L'effet de nuit, si difficile à rendre, est d'une vérité étonnante; tous les détails de ce tableau sont admirablement traités. — Bellel : *Vue prise à Massa, près Sorrente*, un peu monotone, mais soigneusement peinte. — Bida : le *Chant du Calvaire* est un dessin du plus grand mérite; le sujet est tiré de *Dalila*, par Octave Feuillet. Il est impossible de le rendre d'une

[1] Voir page 128.

manière plus pathétique. Les trois acteurs de cette scène attendrissante ont chacun l'expression et la pose qui leur conviennent. Au reste, ce chef-d'œuvre, étant probablement destiné à figurer à l'exposition prochaine de Paris, trouvera les mêmes sympathies dont il est entouré à Bordeaux.— Auguste Bonheur : *un Chemin dans une lande*, excellent petit paysage. Un seul reproche peut lui être adressé, c'est un léger abus d'un ton roux dans les seconds plans. — Mlle Rosa Bonheur : *Etude de cheval*. Il est impossible de trouver quelque chose de plus frappant que cette magnifique étude, car tout y est parfait. C'est un beau cheval gris percheron, peint simplement sur un fond gris; mais avec quel art, quel esprit! Mlle Rosa a voulu montrer à sa ville natale qu'elle ne l'oubliait pas, et n'ayant pas de tableau prêt, elle n'a pas hésité de se priver de cette belle étude pour être agréable à ses concitoyens, et ils en sont fort reconnaissants. — Brion : *Promenade d'amoureux* est une petite œuvre vraie et bien rendue.— John-Lewis Brown a trois petits sujets de sport, dans lesquels j'aperçois des progrès bien marqués; je lui ferai remarquer que les sujets d'animaux, surtout de chevaux, veulent non-seulement du mouvement et de l'animation, mais aussi un dessin correct. Ses trois dessins sont spirituellement touchés. — Cabat : une charmante petite aquarelle qui fait rêver, et deux petites études peu importantes.— Cals : deux petits tableaux dont le dernier, fort joli, appartient à M. Arosa.—Caron, de la Teste: plusieurs études de nature morte, d'une exactitude remarquable. — Chabry, pensionnaire de la ville de Bordeaux : *Trois vues prises dans la Campine*, qu'il a étudiées sur les lieux, en Belgique, donnent la promesse d'un avenir distingué. Qu'il prenne la nature pour guide et non les *procédés* des autres, et on peut lui prédire une place élevée parmi les excellents paysagistes.—Chaigneau, autre pensionnaire de la ville de Bordeaux, a essayé plusieurs sujets. Son portrait ne manque pas de mérite; j'aime moins sa *Vue à Floirac*. Les procédés et les ficelles, trop apparents, nuisent plutôt qu'ils n'ajoutent à l'effet de la peinture; il ferait mieux d'en être plus sobre. — Chavet : deux petits tableaux d'une très-grande finesse. — P.-C. Comte : *la Tireuse de cartes* est une charmante petite toile; l'expression de dépit de la tireuse est admirablement rendue, et tous les détails sont peints avec le plus grand soin, — Corot : ce charmant peintre, qui ne se prodigue guère aux expositions de province, a cependant dignement répondu à l'invitation de la Société de Bordeaux, et, reconnaissant les efforts qu'elle n'a cessé de faire pour la propagation du goût des arts, a envoyé, outre son *Verger*, dont il a déjà été fait mention, une délicieuse petite inspiration née à Ville-d'Avray; c'est une de ces matinées vaporeuses que lui seul a le talent de rendre avec tant de vérité et de simplicité. Un troisième tableau de cet artiste a été prêté par M. Baroilhet, ce connaisseur si fin, qui a bien voulu, lui aussi, contribuer à l'éclat de l'exposition bordelaise, par l'envoi de quelques toiles d'un mérite incontesté. Celle-ci est dans la première manière de Corot, elle est d'une harmonie de couleur et d'une facture magistrale. — Une petite esquisse terminée de Couture est une contribution de M. Van Cuyck, qui a également prêté quelques excellents tableaux; elle fait vivement regretter une œuvre plus importante de ce maître. — De Curzon a envoyé quatre tableaux; ceux que je préfère sont : *les Bords du Céphise*, excellent paysage plein de charme, et *l'Intérieur d'un moulin à Tréponte*. — Daubigny; deux paysages de mérite, dont l'un est à M. Arosa. Dans l'autre, je crois voir une tendance à se rapprocher de la manière de Corot. — Dauzats : une longue et cruelle maladie a privé la Société du concours de son digne et dévoué représentant. Cependant il a tenu à cœur que son nom fût inscrit au livret, en envoyant une aquarelle et deux lithographies sur lesquelles je reviendrai plus tard. — Decamps : trois petites œuvres, dont deux à l'huile: *Un Intérieur de cour*, et un petit *paysage*. Chacune de ces œuvres, quoique dans le genre esquisse, possède les charmes de cet artiste original; elles font vivement regretter l'absence d'un tableau plus important. — Eugène Delacroix : l'exposition est riche des œuvres de cet incomparable artiste, Outre *la Chasse aux lions*, dont j'ai déjà parlé, il y en a six, dont un pastel. *Roméo et Juliette*, qu'on a tant admiré à l'Exposition universelle, est une des perles les plus précieuses de cet immense écrin du génie. Le *Lion dévorant un sanglier* possède à un degré éminent toutes les qualités de cette main si ferme et si savante. Les mêmes éloges peuvent s'adresser au *Tigre guettant sa proie*, qui, avec *le Christ en croix* et *Jésus-Christ au jardin des Oliviers* (pastel), appartiennent à M. Rochet, de Bordeaux.

Diaz. — Tous les genres de ce peintre se trouvent représentés; on trouve d'abord un *Paysage*, étude serrée et consciencieuse des environs de Fontainebleau, telle qu'on voudrait toujours en voir ; puis *la Famille du Bûcheron*, d'une couleur chatoyante mais harmonieuse; cette toile est une des perles de l'exposition, aussi a-t-elle trouvé un acquéreur dès les premiers jours. Le *Repos* est une de ces étonnantes extravagances de pinceau où une trop grande facilité nuit à l'effet général.

Les *Amours*, ou plutôt une nymphe lutinée par des amours; le ton nacré des clairs et la pureté du coloris font de ce tableau une des charmantes œuvres de ce peintre prolifique; cette toile témoigne du bon goût de son possesseur, M. Van Cuyck.—Un petit paysage du fils de Diaz prouve que le fils hérite du charmant talent de son père, et que l'époque n'est pas éloignée où ses œuvres seront recherchées.—Leo Drouyn, de Bordeaux, est un artiste savant et spirituel; les quatre toiles qu'il a exposées, outre son grand paysage, montrent qu'il a l'œil d'un véritable artiste; car il sait trouver et rendre facilement des sites fort agréables qui échapperaient peut-être à d'autres. Son pinceau manque d'expérience et de fermeté, mais il a du charme. Je préfère cependant ses gravures et surtout ses eaux-fortes, aussi j'ai regretté de ne pas en trouver à l'exposition. De ses quatre toiles j'aime mieux le *Marais à Ichoux*; l'effet du soleil couchant est vrai et bien rendu, un peu plus de travail ne nuirait pas.— Il y a quatre excellents fusains de M. Dubouché, un amateur dont le crayon savant enrichit chaque année l'exposition.

L'Intérieur de ferme, de Jules Dupré, est un tableau d'un grand intérêt, peint en 1828, et ne ressemble guère aux tableaux plus récents de cet artiste. Tous les nombreux détails sont traités avec le plus grand soin et avec un art consommé, rien n'est sacrifié et cependant tout a sa valeur relative; la lumière est répartie sur toute la toile avec une entente parfaite; à la première vue, on la prendrait pour l'œuvre d'un ancien peintre flamand, mais en la regardant de plus près, on y découvre une touche moins fine, quoique pleine de fermeté et d'esprit. Ce tableau, sans doute unique, appartient à M. Baroilhet.

Le défaut d'espace me force d'ajourner la fin d'un compte-rendu dont le principal mérite (peut-être le seul) est l'impartialité. Néanmoins, passer sous silence : Ed. et Th. Frère, — de Gernon, — Gérôme, — Gudin, — Guillemin, — Hamon,— Hillemacher, — Isabey, — Jacquand, — Lambinet, — Landelle, — Leleux, — E. Loubon,— Marchand, — Meissonnier, — K. Muller, — Justin Ouvrié, — Pérignon, — Riesener, — Ph. et Th. Rousseau, — Saint-Jean, — Salmon, — Ary Scheffer, — Stock, — Tournemine, — Trayer, — Troyon, — H. Vernet, — Ziem et autres artistes aimés des amateurs, serait un injuste oubli pour leurs œuvres comme pour le public. Aussi, je me réserve de clore cette nomenclature par l'appréciation de leurs envois, sans oublier les artistes étrangers, dont la part n'est pas moins brillante.

Th. LEJEUNE.

LE COLLÉGE MAZARINI.

(COLLÉGE DES QUATRE NATIONS. — PALAIS DE L'INSTITUT.)

Des travaux importants vont être exécutés prochainement au palais de l'Institut, en vue de faire disparaître les deux gros pavillons qui font retour sur le quai. Nous ne croyons pas inopportun de donner, à ce sujet, quelques détails sur la fondation de cet édifice, élevé, comme l'on sait, des deniers légués, par testament et pour cet objet, par un ministre qui a laissé, à côté de regrettables faiblesses, d'impérissables et glorieux souvenirs dans l'histoire.

Le cardinal Mazarin s'était fait transporter à Vincennes, et était entré déjà dans cette agonie de quelques jours qui devait l'emporter bientôt, lorsqu'entrèrent dans sa chambre les sieurs François Le Fouyn *et son compagnon* (aujourd'hui les grosses disent: et son collègue), Nicolas Levasseur, notaires au Châtelet de Paris.

Le moribond les fit seoir et se prépara à leur dicter un testament qui est resté un monument historique d'une grande valeur, en ce qu'il prouve la netteté et la prévoyance de cet esprit qui gouverna la France avec autant de génie, sinon avec autant de bonheur, que son terrible prédécesseur.

Il déclara que tout son bien lui venant des libéralités du roi, il désirait le lui remettre et s'en dessaisir entièrement à son profit; qu'il espérait que Sa Majesté aurait la bonté d'en disposer selon le projet dont elle avait bien voulu s'instruire de vive voix; qu'il n'entendait pas, néanmoins, l'obliger à quoi que ce fût; lui faisant une donation pure et simple de tout son bien, sans réserve aucune, pour en jouir aussitôt qu'il serait décédé.

Ce testament en faveur de Louis XIV n'était qu'une de ces habiles et profondes combinaisons si familières au rusé ministre : il lui servait à éluder les scrupules de son confesseur qui, au moment de lui conférer l'absolution *in articulo mortis*, avait élevé des doutes sur la légitime possession de l'énorme fortune dont l'illustre moribond avait accusé un chiffre approximatif.

Le roi, trop jeune encore pour démêler les véritables motifs de cette étrange générosité qui n'allait rien moins qu'à déshériter la famille du ministre, — trop fier peut-être pour accepter les quarante millions d'un sujet, — ou reconnaissant, plutôt, des services rendus à la couronne et à la France par le mourant, — le roi, disons-nous, n'accepta point la donation. Il ordonna, au contraire, au cardinal, de disposer lui-même de son bien selon son bon plaisir.

Mazarini connaissait son élève et s'attendait sans doute à ce résultat; si bien que, le 6 du même mois, qui était un dimanche, il envoya quérir derechef maître Le Fouyn et son compagnon, et leur dicta un nouveau testament qui fut, presque immédiatement, autorisé par un brevet royal, contresigné Le Tellier.

Nous n'entrerons pas ici dans les dispositions de cet acte, document curieux, unique peut-être dans l'histoire des âges, par l'abondance et la richesse des legs. Nous ne nous occuperons que de ce qui a trait à la fondation du collége.

Le fondateur, ou plutôt le *créateur*, comme l'appelle Antoine Aubery, avocat au Parlement et aux conseils du roi, qui nous fournit ces détails, — le fondateur déclare que, depuis longtemps, il avait pris le dessein d'employer, en œuvres de piété et de charité, une somme considérable des grands biens qu'il avait reçus de Dieu et du prince; que, dans cette vue, il avait fait de temps en temps un *amas* de deniers comptants par des économies et des épargnes de son revenu; que, néanmoins, ayant reconnu par expérience qu'il était absolument nécessaire d'avoir toujours un fonds de réserve pour subvenir aux occasions pressantes et inopinées, il avait cru devoir conserver ces épargnes et ce fonds secret pour secourir le roi et l'Etat, au besoin.

Mazarin ajoutait que la conclusion de la paix générale lui avait procuré, entre autres biens, celui de pouvoir disposer en toute liberté, et selon son premier projet, de son revenu et de ses richesses; qu'il avait alors proposé au roi sa pensée, consistant dans la fondation d'un *collége* et d'une *académie* pour l'entretien des enfants nés — à Pignerol et son territoire, — en Alsace et autres provinces d'Allemagne contiguës, — en Flandre, Artois, Hainaut et Luxembourg, — en Roussillon, Conflans et Cerdagne; — en un mot, dans toute l'étendue du domaine subjugué et réuni à la couronne par les traités de Munster et des Pyrénées.

Cette fondation était présentée comme le plus sûr moyen d'affermir au devoir toutes ces nations nouvellement retournées sous l'obéissance; mais l'affection que Giulio Mazarini avait pour le lieu de sa naissance, lui avait fait joindre aux peuples reconquis les Italiens de l'État Ecclésiastique, — afin de les obliger, de plus en plus, à continuer leur zèle pour la France.

Le roi, par lettres-patentes du mois de juin 1665, ordonna l'exécution du projet, et voulut que le collége Mazarini fût réputé de fondation royale.

Aux termes du testament, soixante jeunes gens, tous gentilshommes, préférablement aux bourgeois, — et ceux-ci à leur défaut seulement, — devaient y être gratuitement logés, nourris et instruits; apprendre à faire des armes, à monter à cheval et à danser.

Une somme de deux millions en argent et 45,000 livres de rentes sur l'Hôtel-de-Ville, étaient affectés pour les frais de construction.

Les exécuteurs testamentaires étaient: Guillaume de Lamoignon, chevalier, conseiller du roi, premier président en son Parlement; Nicolas Fouquet, chevalier, aussi conseiller du roi, procureur général de S. M. et surintendant des finances; Michel Le Tellier, conseiller du roi, secrétaire d'État et des commandements de S. M.; Zungo Ondédéi, conseiller du roi, évêque de Fréjus; et Jean-Baptiste Colbert, conseiller ordinaire du roi, intendant des maisons et affaires de Son Eminence.

Mais il est juste d'ajouter que, dans l'accomplissement des volontés du testateur, le chancelier Le Tellier se fit remarquer entre tous par son zèle et son ardeur.

Ce qui restait des bâtiments de l'hôtel de Nesle, démolis déjà en grande partie pour faire place à ceux de Nevers et de Guénégaud, — qui reçut depuis le nom de Conti, — fut acheté.

L'hôtel de Nesle, *Nigella*, et ses jardins, occupaient, comme on sait, l'emplacement circonscrit par les rues Mazarine, de Nevers et le quai Conti, — autrefois quai de Nesle. A l'extrémité occidentale était la porte, nommée, dans l'origine, Philippe-Hamelin, composée d'un édifice flanqué de deux tours rondes entre lesquelles était l'entrée de ville; on y arrivait en traversant le fossé sur un pont de quatre arches. La tour de Nesle, très-élevée et située à quelques toises au nord de cette porte, correspondait à une autre tour pareille, placée sur la rive opposée, près du Louvre, et nommée la *Tour qui fait le coin.*

Cette porte et cette tour furent donc jetées bas, sans respect aucun pour la mémoire de cette gente reine Isabeau qui

> Commanda que Buridan
> Fût jeté en un sac en Seine,

et les fondations furent commencées.

Louis Levau, architecte du roi, à qui l'on doit les châteaux de Vaux et du Rainci, l'hôtel Lambert et deux ailes du château de Vincennes, avait fait les plans et dessins de l'édifice; Lambert et F. d'Orbay, ses élèves, dirigèrent les travaux après sa mort, arrivée en 1670.

La façade du palais forme une portion de cercle, terminée à chacune de ses extrémités par un gros pavillon formant également façade sur le quai. Au centre est le portail de l'église, formant avant-corps et couronné d'un fronton; au-dessus

s'élève un dôme dont une lanterne surmontée d'une croix formait l'amortissement.

Le quai se déployait devant le collége, séparé du fleuve par une balustrade élégante, au milieu de laquelle s'étalait, sculptée avec une grande richesse d'ornementation, la devise de Louis XIV, soleil resplendissant accompagné de deux cornes d'abondance. Devant chaque pavillon, la balustrade portait, sculptées également, les armes de Mazarin.

En 1669, Louis XIV donna de nouvelles lettres-patentes, où nous ne relèverons qu'avec regret les lignes suivantes : « Sera loisible aux libraires et imprimeurs d'habiter et s'établir aux « maisons et boutiques qui sont aux deux pavillons et en la grande place, pour y vendre et « débiter des livres, ainsi qu'ils font dans l'étendue de l'Université. »

On doit convenir que peu de fondations de cette importance furent aussi religieusement exécutées; il est vrai, et nous aimons à le répéter, que tout l'honneur en revient au chancelier Le Tellier qui, bien que ses occupations lui laissassent peu de loisirs, ne cessa de s'y appliquer, dit Aubery, jusqu'à ce que ce superbe édifice fût achevé entièrement, et la chapelle en état de recevoir les restes du défunt.

En effet, Mazarin avait exprimé le désir d'être enterré dans la chapelle du collége; en conséquence, ses restes y furent apportés en grande cérémonie, dans la nuit du 6 au 7 septembre 1684, vingt-trois ans après sa mort. Il est vrai que Coysevox, l'auteur de l'admirable Hamadryade du jardin des Tuileries, lui avait élevé, à droite du sanctuaire, un mausolée qui est resté comme un des plus rares spécimens de la statuaire moderne.

Sur un sarcophage de marbre noir, orné de supports de bronze doré, était la figure en marbre blanc de Mazarin, représenté les mains jointes et dans l'attitude d'un homme en prières. Derrière lui était placé un ange tenant des faisceaux, pièce principale de son blason. Trois figures en bronze, la Prudence, l'Abondance et la Fidélité reposaient sur les marches de marbre blanc qui terminaient le monument.

L'artiste a admirablement rendu l'image de ce séduisant prélat qui, dit Brienne, était d'une belle taille, avait les yeux pleins de feu, le nez grand, le front large et majestueux, la barbe relevée avec grâce, et qui avait grand soin de ses mains qui étaient belles; — de ce beau diseur dont il était impossible, ajoute Mme de Motteville, son ennemie, de ne point se laisser charmer; — de ce cardinal, en un mot, qui, dit le bénédictin Bonnet, était l'un des quatre prélats les plus beaux de la cour.

La révolution détruisit l'œuvre du cardinal; les jeunes gentilshommes des *Quatre-Nations* furent chassés du collége pour faire place aux clubs et aux réunions patriotiques, et, plus tard, par décret impérial du 1er mai 1806, les bâtiments du collége Mazarini furent destinés aux séances et à la bibliothèque de l'Institut, avec le titre de *Palais des Beaux-Arts*.

Plusieurs parties de l'édifice subirent de notables changements sous la direction de Vaudoyer; l'église fut transformée en une salle propre aux séances publiques, et il va sans dire que l'œuvre de Coysevox dut quitter ces voûtes, destinées désormais à répéter l'écho des pompeuses périodes du discours de réception ou de l'inévitable apologue d'un académicien avide des petits triomphes du huis-clos.

Le tombeau du cardinal, transféré d'abord au Musée, orne aujourd'hui l'une des galeries du palais de Versailles, et nous ne pouvons croire que cette œuvre de l'art le plus pur ait été encore remplacée par les deux paires de lions pelés qui versent éternellement de l'eau dans leurs vasques respectives.

Ce sont donc les deux gros pavillons faisant saillie sur le quai, refuge des marchands d'estampes et de fausses médailles, qu'il s'agit d'abattre; le projet n'est pas nouveau, mais il paraît, cette fois, devoir être mis positivement à exécution. Les bâtiments qui viennent à la suite du pavillon de l'Ouest seraient même écornés, afin de donner à la rue de Seine un libre accès sur le quai.

Ce projet répond, en effet, à un réel besoin ; car, étranglée comme elle l'est à son origine, cette rue ne participe point aux bienfaits d'une circulation complète; de plus, après son alignement avec la rue de Tournon, la façade du palais Médicis apparaîtra au loin comme un riche couronnement.

L'harmonie du palais de l'Institut pourra peut-être souffrir de l'amputation indispensable de partie de son aile gauche, et le dôme ne formera plus le milieu exact du monument; mais en attendant que le croquis du projet nous soit communiqué, nous sommes certains que l'habileté de nos architectes et le bon goût bien connu de l'édilité auront su venir à bout de toute difficulté. Nous avons vu des merveilles en ce genre dans les travaux d'achèvement du Louvre.

Nous terminerons cependant par un vœu qui sera peut-être taxé d'exagération dès le premier abord, mais que la réflexion, nous osons l'espérer, ramènera dans ses limites raisonnables. Tout

le monde est d'accord sur l'insuffisance de la salle des séances publiques de l'Institut qui, dans les grandes solennités, ne peut recevoir le personnel complet de cette illustre réunion des intelligences de la nation, qu'à la condition d'éloigner une grande partie de ces spectateurs d'élite toujours en communion d'idées avec ces pairs de la littérature, des arts et de la science.

Au risque de faire crier peut-être quelques commensaux de l'hôtel, dont les titres à un hébergement complet sont un peu problématiques, ne serait-ce point là une belle occasion de construire, dans une autre partie des bâtiments, une salle convenablement aménagée, digne surtout de sa noble destination.

Alors, il n'y aurait aucun inconvénient à rendre, sous la coupole du monument, sinon au culte, du moins à la statue, la place que le fondateur, — l'homme de son temps qui a le plus fait pour les arts, — avait pourtant si bien gagnée.

ALBERT BLANQUET.

EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

TROISIÈME PARTIE[1].

MM. TH. COUTURE. — LANDELLE. — CAMINADE. — RAVE. — VAN SCHENDEL. — BOREL. — LAFONT. — BOUCHARD. — FISCHER. — HÉNAULT. — GUY. — C. SERRES. — Mme LACURIA. — TYR. — JULES CHEVRIER. — FAIVRE-DUFFER. — Mme PERROUD. — Mlle DE GUIMARD. — COIZET. — F. SIMON. — JOUSSAY. — TERRIER. — SCOHY. — LEULLIER. — LEPAULLE. — DUBUISSON. — KIORBOÉ. — SAINT-JEAN. — REIGNIER. — LOUIS CARREY. — DUPASQUIER. — Mlle ÉLISA WAGNER. — PIZETTY. — GROBON. — DEYRIEUX. — Mlle CHERPIN. — DECOEUR. — MAISIAT. — ESTACHON. — CHANTRE. — PERRACHON. — LAYS. — VOLLE. — Mlle VIGNERON. — SICARD.

Quelle magnifique tête d'étude, largement ébauchée par M. Th. Couture pour son tableau du *Lendemain de bal masqué*, dont notre salon s'est enrichi cette année! Quelle ampleur de style! quelle puissance d'expression sur cette figure où se reflètent les plus vagues et les plus fugitives pensées! Cette tête, si admirablement modelée, suffirait à donner la mesure du talent hors ligne de M. Couture, s'il n'était déjà pas apprécié depuis longtemps. — M. Landelle nous a envoyé huit petites études de femmes espagnoles et africaines; c'est une charmante collection de beautés méridionales photographiées au vif par un pinceau magique. — Les deux tableaux de M. Caminade, la *Leçon de flûte* et l'*Enfant retirant une épine du pied d'un berger*, se recommandent par de très-grandes qualités, je veux dire sévérité et correction de dessin, mais ce sont des qualités qui, malheureusement, vont se perdant de jour en jour. — M. Rave a exposé sept tableaux, tous empreints de cette originalité puissante qui lui est propre et de cette fougue intempérante qui ne sait pas assez se plier à l'étude consciencieuse de la nature; aussi, tous présentent-ils autant de prise à la critique que de matière à l'éloge. Dans toutes les œuvres de M. Rave, toujours le même défaut : exubérance dans la pensée, exubérance dans l'exécution. Heureux défaut, après tout, que l'âge et l'expérience corrigeront sans aucun doute, et qui laisse entrevoir tout ce que, dans un avenir prochain, il est permis d'attendre d'une si riche organisation, quand elle sera réglée par l'étude et mieux dirigée par la réflexion.

Un Fumeur et son enfant et *un Clair de lune*, de M. Van Schendel.— Puisque cet artiste ne se lasse pas d'être toujours le même, besoin est donc de lui répéter qu'il abuse un peu trop de sa facilité à produire des effets de chandelle. Il continue, il est vrai, à plaire à la masse du bon public, mais il arrivera à fatiguer ceux qui peuvent juger avec connaissance. — Dans son *Christ au jardin des Oliviers*, M. Borel nous a fait voir la pleine lune et rien d'autre.— L'*Effet de lampe*, de M. Lafont, moins fini peut-être que le *Fumeur et son enfant*, de M. Van Schendel, lui est bien préférable par l'esprit de la composition et la puissance d'expression donnée à ces deux jeunes artistes entièrement absorbés, l'un par le dessin des bonshommes qu'il trace sur le papier, l'autre par la contemplation des talents de son camarade qu'il admire, accoudé sur la table et la joue dans sa main, avec une délicieuse nonchalance d'attitude.— Sans atteindre à cette perfection du genre, M. Bouchard semble cependant s'en approcher quelque peu; sa *Veillée* et sa *Fileuse* sont assez habilement traitées : ce jeune artiste a de l'avenir.— Il y a beaucoup d'adresse et de calcul dans l'art avec lequel M. Fischer a su faire jouer les effets de lumière dans sa *Jeune paysanne qui allaite son enfant*. — La scène enfantine de M. Hénault, *Prends garde! tu vas l'éveiller*, est assez bien exécutée, mais on aurait voulu un peu plus de distinction dans la figure de la jeune mère.— L'*Intérieur de l'aumônier du château*, par M. Guy, est une charmante petite toile, traitée d'une manière fort originale, et avec autant de verve d'imagination que d'habileté de touche.

1. Voir page 131.

Tous les genres semblent propres à M. C. Serres; il les aborde avec autant de talent que de hardiesse. Son *Soleil levant sur les marais de la Hollande* et son intérieur d'une *Forge*, doublement éclairée par les ardentes lueurs du feu et le jour blafard des vitrages enfumés, sont l'œuvre d'un coloriste habile, et une fort belle esquisse de *Christ au tombeau* témoigne de la puissance et de la souplesse de son talent. Le *Portrait d'homme* qu'il a aussi exposé, se distingue par l'ampleur vigoureuse du modelé; mais c'est surtout sa tête de *fantaisie*, d'une grâce exquise, qui est une des études les plus remarquables de notre exposition; elle rappelle, sans que pour cela j'en veuille faire un reproche à l'artiste, la manière de Mme O'Connell. — Le pinceau de Mme Lacuria est d'une finesse excessive; sa *Sainte Catherine d'Alexandrie* et sa *Sainte Catherine de Sienne*, toutes deux d'un style légèrement empreint d'imitation byzantine, sont des toiles d'une merveilleuse délicatesse d'expression. Je regrette, toutefois, qu'on n'y trouve pas une fermeté de touche qui donnerait plus de vie et de relief à ces deux figures. Est-ce pour cela que, dans mes souvenirs, je leur préfère de beaucoup la peinture chrétienne, *Magnificat anima mea Dominum*, que Mme Lacuria avait exposée l'année dernière. — M. Tyr n'a envoyé qu'un simple portrait; c'est dessiné et modelé avec talent; mais avec ce fond de fresque *renaissance* bleu pâle et tout uni, il n'est guère possible de juger cette œuvre d'une manière bien franche.— On a remarqué avec plaisir deux *Portraits* de M. Jules Chevrier; il y a, dans les productions de ce jeune artiste, élève de Couture, une vigueur sans exagération et une heureuse harmonie qui doivent l'encourager à persévérer dans une voie où il est appelé à de véritables succès, si, surtout, il parvient à se défaire d'une certaine crudité dans les tons.

M. Faivre-Duffer nous a donné un beau pastel; sa tête d'*Ecce Homo* a été très-remarquée; mais l'expression de bonté, plutôt souriante que douloureuse, dont cette figure est empreinte, est-elle bien celle qui doit caractériser la grave et sublime physionomie du Sauveur au milieu des douleurs de la Passion? — Une *Tête d'ange*, pastel de Mme Perroud, est digne de ce *Christ*; ce qui ne m'empêche pas cependant de lui préférer de beaucoup la *Tête d'enfant*, également au pastel, de M. Ch. Landelle, et surtout une charmante composition, le *Sommeil*, de Mlle de Guimard.— Le crayon de M. Coizet se livre à de piquantes fantaisies qui ont aussi leur attrait. Son *Enfant trouvé sous une feuille de chou, comme maman l'a dit*, est une composition assez heureusement rendue, et son *Chasseur altéré, méditant sur la petitesse des bouteilles, l'ardeur de sa soif et la pénurie de sa bourse*, un caprice d'artiste bien dessiné et spirituellement imaginé. — Le fusain magistral de M. F. Simon a hardiment esquissé à grands traits un portrait de M. Aiguier, que le pinceau pourrait à peine rendre aussi vivant. — Que M. Joussay n'a-t-il un peu de ce facile laisser-aller pour ses *Intérieurs?* pourquoi passer tant de temps à polir tous ces détails de vêtements, de meubles, de chevaux ou de carnation? pourquoi ne pas reporter sur l'effet d'ensemble une partie du soin consacré aux accessoires? il est fâcheux de voir un talent réel se perdre ainsi par excès de travail.

Comme portraitiste, M. Terrier avait sa réputation à soutenir à Lyon; cette année, il a exposé quatre portraits; je ne pense pas qu'ils valent celui qu'il nous a offert l'année dernière. Ces nouvelles toiles sont traitées avec vigueur, j'en conviens; mais le dessin n'est pas également soigné dans tous les détails, les effets sont trop heurtés, et l'artiste aurait bien dû surtout donner à ses modèles des poses de meilleur ton et n'en pas cacher les mains dans les poches de pantalon. — La *Rieuse*, de M. Scohy, est d'une expression par trop forcée, par trop triviale; le peintre n'a pas su ennoblir la vulgarité des formes par l'intérêt de la pensée. — La *Cavalcade de Diane de Poitiers à Anet* et la *Gondole de Desdémone à Venise*, signées Leullier, ont paru, au grand regret de tous les visiteurs de notre Salon, une fâcheuse transformation d'un beau talent; on n'y a voulu voir que des lithographies coloriées. — M. Lepaulle abuse de la verve trop facile de son pinceau. Sa *Chasse du temps de Louis XIV* est toute coloriée, depuis le ciel jusqu'aux chiens et aux pierres du chemin, en améthiste, opale, rubis, perles et topaze; c'est une éblouissante joaillerie picturale. La *Chasse au loup* est peut-être un peu plus modeste de tons; aussi a-t-elle le mérite d'être une jolie petite toile pleine de lumière et de mouvement. Quant au grand tableau exposé par cet artiste, l'*Entrée de S. M. Napoléon III à Paris, le 2 décembre*, c'est une œuvre consciencieusement faite qui se recommande par la ressemblance des portraits. — La peinture anecdotique est traitée avec esprit, finesse et facilité, par M. Dubuisson, dans son *Récit de la bataille d'Inkermann dans un cabaret du Dauphiné;* mais son *Convoi d'artillerie*, traîné au milieu des boues de Sébastopol par de robustes chevaux cabrés sous le fouet, a malheureusement plus de verve et d'entrain que de naturel. M. Dubuisson a aussi exposé un groupe de *Taureaux* se reposant sous le joug, au milieu de la moisson; cette toile est remarquable pour la beauté du dessin et du co-

loris, et surtout pour le naturel parfait des allures. — Les *Renards après le repas*, de M. Kiorboé, est une délicieuse œuvre où, à force de vérité et d'étude consciencieuse, l'art a atteint l'illusion de la nature animée.

Arrêtons-nous devant les tableaux de fleurs et de fruits de l'école lyonnaise; c'est un genre dans lequel elle trouve son triomphe. Le nombre d'artistes qui composent notre école proprement dite, est considérable, et beaucoup d'entre eux ont un incontestable mérite. Au sein de cette pléïade, M. Saint-Jean brille toujours d'un éclat sans pareil. Dans un genre où les succès d'estime sont faciles, il s'est élevé à la hauteur du génie, et les fleurs et les fruits naissent littéralement, sous son pinceau, tout resplendissants de vie et de soleil. Les quatre tableaux exposés par le grand artiste sont quatre chefs-d'œuvre, dans toute l'acception du mot: *Des fleurs déposées sur un bas-relief, au bas duquel sont des fruits*, le *Panier de fraises renversé*, le *Bouquet dans le bois*, le *Raisin en espalier*. C'est la nature prise sur le fait; on approche la main, on va prendre de ces fraises, elles viennent de la plante, vous en savourez le parfum. Ces fleurs, c'est le velouté, l'azur, l'incarnat, le vert, les couleurs diverses des plus riches ornements de nos jardins et des champs. Quels contours irréprochables! quelle pureté de tons! quelle finesse de coloris! Cela est beau, cela est vrai, comme la beauté, comme la poésie des objets eux-mêmes. Ces fruits, ils ont de la rondeur, un duvet comme sur la plante; arrêtez, vous alliez les saisir. Ce raisin est véritablement suspendu à un espalier de quelque colline célèbre de Malaga ou de Corinthe.

Les œuvres de M. Reignier se distinguent toujours par la grandeur et la poésie de ses compositions allégoriques, où la science du dessin, le bon goût de l'arrangement et l'heureux accord des nuances égalent en mérite la distinction de la pensée. Son *Hommage à S. M. la reine Hortense* est un des tableaux les plus remarquables de notre école. L'ensemble de cette composition est plein de suavité, de fraîcheur printanière et de noble somptuosité; le buste tient bien sa place, ni trop clair, ni trop sombre; l'aigle tenant le rameau d'olivier, pensée impériale, surplombe bien légèrement la guirlande de fleurs. Comme ces fleurs, qui rappellent le souvenir de la mère de l'Empereur, sont bien réunies, comme les nuances se marient avec goût, et combien leur arrangement, leurs couleurs sont un bel hommage du peintre! quelle belle idylle ressort de ces sublimes *accents de Dieu!* Cette toile est bien supérieure au beau tableau du même genre, que l'artiste avait dédié à la mémoire du chancelier J. Gerson, et qui lui a valu une mention honorable à l'Exposition universelle, ainsi que ses deux autres tableaux intitulés : le *Jour*, la *Nuit*. L'*Hommage à S. M. la reine Hortense* vient d'être acheté par M. le sénateur Waïsse, chargé de l'administration du département du Rhône, pour être placé dans le musée des peintres lyonnais. Outre cette splendide et gracieuse composition, M. Reignier a exposé un tout petit *Vase de fleurs* qu'il a peint avec une ravissante vérité de nature, et qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Après les œuvres de ces deux maîtres, il me faut citer les deux toiles de M. Louis Carrey; elles ont fait l'admiration générale. C'est surtout dans son tableau de *Nature morte orientale* que l'artiste a déployé toutes les prestigieuses magnificences de sa palette. Si nous ne nous trompons, c'est de la belle et bonne peinture. M. Carrey n'a plus qu'à marcher hardiment dans cette excellente voie, qui est celle du véritable et noble réalisme artistique, le réalisme du beau. — M. Dupasquier a deux compositions qu'on a justement appréciées : son *Dessus de crédence*, où tous les objets, habilement groupés, sont d'un bon goût exquis, d'une justesse accomplie, et ses *Grappes de cytises*, dont les légers pétales d'or semblent saisis au vif, agités par le vent. Ses deux *Bas-relief* ont un certain mérite de style, mais sont loin de valoir ses fleurs, sa véritable vocation. — Mlle Élisa Wagner, un des talents les plus délicats et les plus ingénieux de l'école lyonnaise, a été moins heureuse cette année que d'ordinaire, dans la composition de ses deux grands tableaux: *Terre bénie* et *Terre maudite ;* mais on oublie bien vite cet insuccès, en admirant la délicieuse petite fantaisie des *Fleurs des champs*, de la même artiste, son *Groupe de pêches*, si savoureuses, si fines, si richement vêtues de pourpre veloutée, qu'elle a cachées sous un buisson de mûres sauvages, et surtout son *Vase d'azaléas*, qui est peut-être son chef-d'œuvre le plus accompli.

Pour compléter, autant que possible, cette revue de la peinture de fleurs et de nature morte de notre école, il me faut parler encore de plusieurs autres artistes de mérite; — de M. Pizetty, à qui nous devons des *Raisins*, dont les grappes noires et blanches sont d'une vérité de simple nature fort appréciable aujourd'hui où l'on exagère tout; mais, malheureusement, ce tableau est déparé par des feuilles impossibles; — de M. Grobon, dont la grande *Corbeille de fruits* et les petites toiles du même genre, *Panier de raisins*, *Fruits et gibier*, offrent de très-précieuses qualités de coloris, de composition et d'habile imitation; — de M. Deyrieux, qui a peint une *Orange entr'ouverte* si fraîche, si transparente et si vraie de couleur, qu'elle

excite la convoitise de tous les visiteurs du Salon; — de Mlle Cherpin, dont la *Coupe de fruits* et les *Fruits de printemps* m'auraient fait deviner, si le livret ne me l'avait pas appris, une palette féminine, avec ses tons harmonieux et suaves; — de M. Decœur, le plus jeune peut-être des exposants, dont le talent se fait déjà remarquer par tant de grâce naïve dans ces *Fleurs des champs*, par tant de fraîche poésie dans toutes ces corolles dessinées là par un pinceau auquel on peut oser prédire un bel avenir; et enfin, de M. Maisiat, dont les *Mauvaises herbes* présentent de charmants détails de nature sauvage, et qui a eu le tort de s'en tenir à ce seul envoi, quand il aurait pu enrichir notre Salon de quelques-unes de ces compositions brillantes, comme il en échappe ordinairement de son habile pinceau.— Je ne puis pas, non plus, me dispenser de louer, comme elles le méritent, les *Pastèques juteuses*, les *Figues* et les *Alberges* de M. Estachon; ce sont bien là les fruits que l'on a vus, que l'on a cueillis sur le bord de la mer, sur les verts coteaux des pays où régna René d'Anjou; — les *Fleurs au pied d'un arbre*, les *Roses et bluets*, de M. Chantre, d'une exécution si fidèle, si supérieure; — le beau *Groupe de fleurs*, de M. Perrachon, qui a fusiné de main de maître un grand dessin de *Nature morte*, surtout un coq, de manière à rivaliser avec la magie du coloris de ses pavots, de ses queues de renard et de ses lizerons des champs. — Je ne saurais non plus oublier les belles aquarelles de M. Lays, dont la couleur est si puissante, qu'elle égale presque la vigueur des tons de la peinture à l'huile; ni les aquarelles de M. Volle, qui se distinguent par la suavité de leur coloris et la simplicité naturelle et gracieuse de leur dessin; ni les merveilleux pastels de Mlle Vigneron et de M. Sicard, qui charment les yeux par l'éblouissante magie de leurs vives nuances si doucement accordées dans une vaporeuse harmonie. — J'en oublie peut-être encore bien d'autres auxquels je devrais aussi payer un juste tribut d'éloges, mais cet article doit avoir ses bornes.

Lyon, le 10 avril 1857.

UN AMI DE L'ÉCOLE LYONNAISE.

LES
EXPOSITIONS D'OBJETS D'ART
EN ANGLETERRE.

La saison artistique à Londres s'est terminée d'une manière très-satisfaisante et pour le public et pour les artistes; environ trois mille tableaux et dessins ont été exposés et on en a vendu au moins les cinq sixièmes. A l'exception de l'année de la grande Exposition, nulle autre année n'avait encore produit d'aussi brillants résultats. A l'exhibition du Palais de Sydenham, on a compté environ douze cents tableaux et dessins de toutes nations et les ventes ont été considérables. L'école belge s'est très-bien vendue, et, pour l'école française, les ventes ne se sont élevées à peu près qu'à quinze mille francs, chiffre minime comparativement aux autres prix obtenus. Voici, d'après une première liste qui nous a été communiquée, quelques noms des peintres français dont les œuvres ont trouvé des acquéreurs : MM. Saint-Jean, Picart, Couturier, Haussoullier, Berchère, Thorigny, Prévost, Lafitte, Caminade, H. Berthoud, Mme Peyrol.

Les directeurs du Palais de Sydenham, en conséquence du succès qu'ils venaient d'obtenir, ont décidé de faire deux expositions par an : l'une d'été, qui s'ouvrira au commencement de mai et finira le 30 septembre, et l'autre d'hiver, s'ouvrant en novembre pour fermer fin mars suivant. — Les conditions sont : *cinq pour cent* de commission prélevés sur le prix des tableaux vendus; emballage, transport d'aller et de retour aux frais de la Compagnie; les tableaux vendus seront immédiatement retirés de l'exposition et le prix en sera remis sans retard à leurs auteurs. — M. H. Berthoud est chargé par la Compagnie de recueillir et d'expédier les tableaux à l'exposition qui commencera en mai prochain; pour plus amples renseignements, on peut s'adresser à cet agent, à Paris, 15, rue des Maçons-Sorbonne.

Quelques observations sur la vente des tableaux français en Angleterre nous semblent ici fort à propos; elles sont la conséquence de certaines difficultés que le placement des œuvres de notre école a rencontrées durant le cours de ces expositions et dont il nous a été donné connaissance.

Nos artistes ont assez généralement le tort d'envoyer à Londres les toiles qu'ils ne vendent pas à Paris ou dans les expositions des grandes villes de France, et surtout d'en augmenter considérablement le prix. Par exemple, il est des tableaux que nos peintres vendraient ici mille francs, qui ont été portés pour l'Angleterre au prix de quinze cents francs, et quand on leur demande la cause de cette différence, ils répondent : « Ce n'est que cinq cents francs de plus, et pour un Anglais, ce n'est rien. » Mais il faut bien se convaincre que les Anglais, qui achètent plus de peintures dans une année que toute l'Europe en quatre ans, doivent connaître et connaissent, en effet, la valeur d'une toile, et que, du

jour où nos artistes se décideront à envoyer à Londres leurs meilleures œuvres et à les offrir au même prix qu'à Paris, ils les vendront presque toutes. — La différence du goût des deux nations en objets d'art peut certes compter aussi pour quelque chose. En Angleterre, ce que l'on reproche aujourd'hui aux tableaux français, c'est d'être trop noirs, trop bruns, d'être déjà au ton qu'ils devraient avoir dans cinquante ou cent ans, et l'on se demande : que seront-ils quand le temps les aura vieillis? L'école belge paraît plaire davantage au goût anglais. Le choix des sujets y est peut-être aussi pour beaucoup. Les objets tristes, dont la vue produit une impression pénible, douloureuse, les scènes d'horreur et de cruauté, de mélodrame en peinture, rencontrent rarement les sympathies des acheteurs anglais, et les grands tableaux ne se vendent guère plus facilement à Londres qu'à Paris ; ce qu'on aime, ce qu'on préfère en Angleterre, ce sont les tableaux de genre, les sujets de mœurs privées, de mœurs élégantes, du siècle Louis XIV et Louis XV, animaux domestiques, basses-cours, etc. L'école dite Meissonnier y est généralement en faveur. Les grands noms se vendent bien aussi à un haut prix ; mais qu'un peintre d'un talent secondaire s'avise de mettre à son œuvre un très-haut prix, il peut bien être certain qu'elle lui reviendra invendue. Les Anglais, ne l'oublions pas, ont une manière assez originale d'encourager les artistes ; ils achètent leurs ouvrages. Faisons donc en sorte qu'ils puissent les acheter.

Puisque nous en sommes à parler de l'art en Angleterre et de la protection efficace qu'on y accorde aux artistes, citons un fait que *le Times* nous apprend et qui honore au plus haut point son auteur. M. Sheepshanks a généreusement offert à son pays toute sa riche collection de peintures et de dessins, dont il serait fait une exposition publique, pour servir de salutaire enseignement aux artistes et concourir, en outre, à la propagation et au goût des Beaux-Arts. Ne trouvant pas toutes les garanties suffisantes dans des commissions, telles que celles des Directeurs du *British Museum* et de la *National Gallery*, il a mis pour condition à son offre que sa collection serait placée sous la responsabilité d'un des ministres du gouvernement de la Reine, et, persuadé qu'un emplacement choisi dans un quartier trop passager, trop bruyant, ne serait pas un lieu convenable pour y étudier tranquillement et avec fruit les œuvres d'art, il a stipulé qu'elle devrait rester dans le voisinage de Kensington, où elle se trouve actuellement. Il consent aussi à ce que des tableaux, des dessins soient prêtés aux villes de province qui posséderaient un endroit convenable pour les exposer. On croit que lord Palmerston, au nom de son gouvernement, a accepté ces conditions. M. Sheepshanks a manifesté son vif désir de réaliser promptement son offre. Cette collection, riche surtout des meilleurs ouvrages de Mulready, Landseer et Leslie, renferme aussi de belles toiles des principaux peintres anglais. On en estime la valeur à environ 60,000 livres sterling (1,500,000 fr.). — Il serait à désirer que cette belle conduite de M. Sheepshanks trouvât des imitateurs.

Émile GAGNEUX.

VOYAGE ARTISTIQUE EN FRANCE.

DE M. L. DE PESQUIDOUX.

Il vient de paraître à la librairie Lévy un volume sous ce titre : *Voyage artistique en France.* L'auteur, M. Léonce de Pesquidoux, constate avec raison, dans son avant-propos, combien les publications sur les Beaux-Arts se multiplient depuis quelques années, puis il ajoute : « Tant de volumes, tant de belles et bonnes choses publiés par nos écrivains sur l'art en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Flandre, même en Angleterre et en Russie, et rien, presque rien, sur l'art en France ! La France mérite-t-elle donc une pareille exclusion ? » — L'Exposition universelle de 1855 vient à l'appui de cette juste protestation.

La tendance actuelle semble pousser bon nombre d'écrivains vers la recherche, l'exhumation et l'examen minutieux des documents relatifs à l'art, dès qu'ils sont anciens, et quelque mince d'ailleurs que soit leur valeur intrinsèque ; on tient à retrouver jusqu'aux moindres particularités de l'existence des artistes qui ont acquis une certaine réputation, ou dont la mémoire a été prématurément ensevelie dans l'oubli ; tâche longue, pénible, et sinon toujours très-utile, du moins plus honorable que ces indiscrètes et blâmables investigations dans la vie privée des contemporains.

N'est-ce pas bien comprendre l'intérêt de l'art, que de substituer à la froide analyse des dates et des documents historiques, la critique et la philosophie ? L'auteur du livre que nous analysons semble professer cette opinion ; il est, durant son trop rapide voyage à travers les musées de province, plus occupé des œuvres que de leurs auteurs ; de l'influence du maître sur son époque, que du récit de la vie, hélas! si tristement semblable, des hommes d'art, puisque « les plus grands — nous dit M. de Pesquidoux — ont été les plus misérables ; presque tous ont connu, dès leur enfance,

toutes les misères et tous les déboires; ils ont dû toujours combattre, toujours lutter contre les hommes et les choses, et, s'ils ont vaincu à la fin, ce n'a été que par des miracles de force, de constance et de passion pour l'art. » M. de Pesquidoux nous a pourtant crayonné au passage quelques physionomies, et nous recommandons surtout au lecteur celle de David d'Angers.

On visite tour à tour et sans fatigue les musées d'Angers, de Nantes, du Mans, de Bordeaux, d'Orléans, de Rouen, du Havre, de Nancy, de Metz, de Strasbourg, de Besançon, de Dijon, de Lyon, d'Avignon, de Nîmes, d'Arles, de Marseille, de Montpellier, de Toulouse, de Lille et de Valenciennes. M. de Pesquidoux a pris le soin de distraire l'amateur qui voudra l'accompagner dans ses visites, non pas par quelqu'une de ces relations banales de voyage dont on a tant abusé, et dont la vapeur, espérons-le, nous délivrera une bonne fois, mais bien par des digressions fines, judicieuses, qu'il sait rattacher à son sujet.

Tantôt il abordera la question brûlante du *réalisme* et de l'*idéalisme*, résumant très-sagement les débats en ces termes : « Si les deux partis voulaient faire quelques concessions, on finirait par se donner la main sur un terrain commun, et l'art n'aurait qu'à gagner à cette transaction. » Ailleurs, il nous parlera des *animaliers* et des tendances du public vers la représentation des scènes ou des travaux des champs; au sujet du tableau de M. Mégette, à Metz, il nous racontera la légende si naïve de la procession du Grauly; un autre jour, il nous fera descendre dans le caveau funéraire de l'église de Saint-Michel de Bordeaux « ce musée de cadavres, » pour nous y montrer ce portefaix « le plus fort homme qui ait jamais existé, et qui se creva en voulant soulever un poids de vingt quintaux ; » plus loin, nous trouvons une dissertation sur le paysage « cette dernière forme de l'art ; » puis une autre sur la peinture appliquée aux monuments; le *Mazeppa*, de M. L. Boulanger, est l'objet d'une attachante description, et nous avons remarqué les lignes qu'ont inspirées à M. de Pesquidoux, Sigalon, Stella et Gilbert; bref, M. de Pesquidoux aurait pu prendre, à juste titre, pour épigraphe : « Diversité, c'est ma devise, » et le lecteur s'en trouve bien.

Maintenant, les nombreuses appréciations, les théories diverses contenues dans le volume de M. de Pesquidoux seront-elles acceptées sans conteste ? Nous ne le pensons pas ; l'auteur n'a pu s'en flatter lui-même, connaissant l'adage, *tot homines tot sententiæ*; mais, ce qu'on pourra regretter, c'est que l'auteur, cédant à une crainte exagérée de la nomenclature — qu'il sait pourtant affranchir de la monotonie — n'ait pas donné une plus grande extension à son travail ; on cherche en vain, dans son ouvrage, des toiles importantes que les catalogues nous indiquent ; on s'étonne de l'omission de quelques galeries intéressantes à plus d'un titre.

Quoi qu'il en soit, le *Voyage artistique en France* est un livre agréable et utile à lire, et bon à conserver ; tout véritable ami des arts remerciera, nous n'en doutons pas, M. de Pesquidoux d'avoir ajouté une étude pleine de considérations souvent neuves, toujours judicieuses, et surtout impartiales, à celles que l'on possède sur l'art en province.

ÉMILE BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.

MOSAÏQUE.

Aspect actuel de Paris au point de vue monumental. — La galerie Patureau. — M. Adrien Boïeldieu. — L'exposition hebdomadaire de *l'Union des Arts*. — Fouilles à Ostie. — Le tableau *Tenda di Dario*. — La photographie de 1819. — Une Bibliothèque babylonienne. — La Gravure sur bois remplacée par la gravure sur ardoise. — Nécrologie.

Paris offre en ce moment, au point de vue monumental, un spectacle saisissant aux regards étonnés de l'étranger et du touriste départemental. De magnifiques voies publiques, bordées de chaque côté de splendides demeures, véritables palais, s'achèvent avec une rapidité qui tient du prodige. Le Louvre sera bientôt complétement terminé dans sa partie extérieure, éblouissante de sculptures et d'ornementation ; le groupe principal des halles centrales, composé de six pavillons reliés entre eux, admirable spécimen de ce que peut produire la fonte de fer en fait d'œuvres d'art, sera bientôt livré à l'impatience des ménagères parisiennes ; une caserne monumentale s'élève à l'angle du boulevart Saint-Martin ; une autre caserne, une mairie, sont en voie d'exécution, ainsi que la caisse centrale de Poissy, places de l'Hôtel-de-Ville et du Louvre ; enfin d'autres projets plus gigantesques encore, s'il est possible, vont, dit-on, recevoir la sanction administrative. Les boulevarts du Trône, de la Roquette, de Malesherbes, vont venir augmenter la splendeur de Paris ; une nouvelle Sorbonne, véritable temple de la science, digne de la capitale de la civilisation moderne, bordera un des côtés du magnifique boulevart du Centre, sur la rive gauche. — On assure que le conseil municipal de Paris a le projet de donner à une des rues actuellement en construction le nom de Lesueur, l'immortel auteur des *Bardes* et de *la Caverne*, un des chefs les plus glorieux de l'école française musicale.

Les ventes de belles collections de tableaux se succèdent depuis quelque temps ; ce serait un signe fâcheux s'il en fallait conclure que les sérieux amateurs ont renoncé aux grandes prodigalités, aux patientes recherches de l'art. Espérons qu'il n'en est rien. — La galerie de M. Théodore Patureau, qui sera vendue le 20 de ce mois, est la plus épurée, la plus remarquable, la plus noble d'origine qu'on ait vue depuis longtemps.

C'est avec les collections Perregaux, Du Bois, Paul Périer, Forbin Janson, Tardieu fils, Wellesley, Van Nagel, Saceghem, que M. Patureau, qui a toujours eu en horreur le médiocre et le douteux, a composé, enrichi la sienne de tableaux presque tous décrits dans le catalogue de Smith. Cette galerie est estimée un million. On y remarque une *Marine* de Cuyp, des *Scènes de tabagie* par Ostade, une composition capitale de Rubens, provenant de M. Godecharles, riche négociant belge, un beau *Portrait* de Van Dick, un Mieris et un Terburg adorables, la fameuse *Halte de cavaliers* de Wouwerman, le *Cuirassier* de Karel Du Jardin, des *Paysages* de Ruisdaël, le *Corps-de-garde* de David Teniers; puis un Murillo, trois *Têtes* de Greuze, deux Boucher, des Watteau et deux Pater, dont on n'a jamais vu les équivalents. Le chef-d'œuvre d'Hobbéma, les *Moulins*, c'est tout dire, fait aussi partie de la collection. On dit que le Musée en aurait déjà offert 80,000 francs.

La reine d'Espagne vient de faire remettre à M. Adrien Boïeldieu, la croix de l'ordre royal d'Isabelle-la-Catholique, comme témoignage de sa satisfaction pour le recueil de mélodies, intitulé *Fleurs des Pyrenées*, dont ce compositeur lui a offert la dédicace.

Le succès qu'a obtenu la première exposition de l'*Union des Arts*, l'a engagée à la renouveler périodiquement, les samedis et dimanches de chaque semaine. Elle vient, de plus, de prendre en faveur de MM. les artistes, une mesure à laquelle nous ne saurions trop applaudir. A partir du 15 avril, elle admettra *gratuitement* dans ses salons, soit avant, soit après la tentative des enchères publiques, ceux de leurs ouvrages qu'ils désirent vendre. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'avantage de cette combinaison entièrement neuve, puisqu'elle donne ainsi aux vendeurs deux chances pour une de réussite, et sans aucune augmentation de frais. L'*Union des Arts* ne borne point là ses travaux, la vente aux enchères publiques qu'elle fera à l'hôtel Drouot, le 18 avril, avec le concours de MM. de Valleuil, commissaire-priseur, et Rouillard, expert, sera des plus intéressantes; on y remarquera, notamment, six tableaux d'Oudry et de Desportes, ayant appartenu à madame Vigée Lebrun, ils décoraient la salle à manger de sa maison de campagne, à Neuilly.

Les fouilles entreprises à Ostie, par M. P.-C. Visconti, aux frais du gouvernement, ont actuellement conduit à une porte de ville d'où trois rues vont dans l'intérieur de l'ancienne ville; il y a dès lors à espérer que, par la continuation systématique de cette entreprise, on arrivera bientôt à de plus importants résultats.

Le fameux tableau de Paul Véronese, connu sous le nom de *Tenda di Dario*, et dont les principaux personnages représentent les membres de la famille Pisani, et les figures accessoires de nombreux domestiques, vient d'être acquis par le musée Britannique, moyennant la somme de 14,000 liv. sterling, payée à la famille Pisani. Ce chef-d'œuvre représente Alexandre-le-Grand, vainqueur des Perses, recevant les hommages de Darius et de sa famille.

On a découvert et mis sous les yeux des membres de la société de photographie, des gravures extrêmement curieuses, dont la date remonte à 1819, et qui semblent avoir une certaine analogie avec les épreuves photographiques. Ces gravures, au nombre de trois, prouvent qu'il suffisait à l'auteur d'avoir une planche quelconque pour qu'il en tirât, en très-peu de temps, des fac-simile diminués ou agrandis. Dans ces trois gravures, représentant un même oiseau avec des dimensions différentes, on remarque la similitude la plus parfaite, la plus mathématique et la même finesse de détail. On dit que l'auteur de ces reproductions les avait mises à l'exposition des produits de l'industrie, en 1819, et qu'il est mort sans révéler le procédé dont il se servait pour les obtenir.

Le colonel Rawlinson vient de découvrir à Babylone une vaste bibliothèque, contenant des volumes en brique, qui renferment plusieurs traités d'astronomie, de mathématiques et d'ethnologie.

M. Raphaël Caruana, peintre d'histoire, a fait à la Société des arts de Malte, une communication sur des essais de gravure exécutée sur une plaque d'ardoise de préférence à la plaque de bois. Il a trouvé que l'ardoise est aisément traitable au burin, que les traits les plus fins s'y trouvent reproduits avec une exactitude merveilleuse, et qu'elle résiste plus longtemps à l'action de la presse typographique.

Nous annonçons les décès de MM. Bein, graveur au burin; Pierre Lacroix, élève de David et de Gros; Souchon, professeur, directeur des écoles académiques de Lille; John Mitchell Kemble, éminent littérateur et publiciste anglais; J.-M. Jansen, peintre-paysagiste d'Utrecht; Giochino Barberi, peintre romain; et Constantinos Oïkonomos, peintre distingué d'Athènes.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 584.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE.

Séance du 7 avril 1857.

Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance, après une observation en ce qui concerne l'orthographe du nom de M. Andreï.

Demandes d'admission dans les sections d'architecture et de peinture renvoyées aux présidents de ces deux sections.

Lettre de M. L. Normand, membre de la Société.

Billets de la séance publique de l'Athénée des Arts.

Lettre de M. Andreï remerciant la Société de son admission.

Journal publié en français, anglais et italien, intitulé : *Emporio italiano*. M. Andreï se charge d'en rendre compte.

Trois numéros du journal anglais *The Builder*, renvoyés à M. Moultat, rapporteur ordinaire de cette publication.

Précis des travaux de l'Académie impériale de Rouen, confié à l'examen de M. Vavin.

Deux numéros de l'*Investigateur*, journal de l'Institut historique, renvoyés à M. Pernot.

Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture.

Deux numéros du journal de la Société impériale et centrale d'horticulture.

Deux numéros de l'*Univers musical*, renvoyés à M. de Longpérier.

Bulletin de la Société française de photographie.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination d'un membre dans la section de littérature. M. Charles Fournier ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé membre de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Vavin lit quelques passages d'une lettre de M. Balfourier, annonçant son prochain retour.

La Société apprend avec plaisir que l'Athénée des Arts vient de décerner une médaille d'argent à notre collègue, M. Corplet, pour son procédé de réparation des émaux anciens.

M. Dussauce prend la parole pour lire le rapport de la Commission chargée d'examiner l'invention introduite en France par M. G. Stanley, et qui consiste dans un nouveau procédé de la vitrification du basalte, et la fabrication d'articles d'utilité et d'ornementation en basalte et autres pierres en roche provenant du basalte et de scories réunis.

« Lorsque le basalte, scorie, etc., etc., dit M. Dussauce, sont fondus et vivement refroidis, le produit se nomme *obsidyane* ou verre noir; en se refroidissant et pendant un certain temps, la matière reste plastique et peut être roulée en feuilles; cet avantage la rend propre à la confection d'un grand nombre de produits des plus importants de toute grandeur et épaisseur. On obtient des feuilles de 1 à 6 centimètres d'épaisseur, 3 m. 00 c. de longueur et 1 m. 50 c. de largeur. Ces feuilles, coupées de la grandeur nécessaire à l'aide d'un diamant, peuvent remplacer avec avantage les couvertures en ardoises. A la fabrique de MM. Chance frères, à Birmingham, des parties de toiture de 40 m. sur 20, couvertes depuis trois années en feuilles de basalte, ont parfaitement répondu, sous tous les rapports, au but que l'on se proposait. Ces feuilles ont 1 m. 50 c. sur 50 cent. Elles sont posées sur des poutres de manière à rendre les clous inutiles. Il a été reconnu, nous dit-on, que le toit en ardoises pèse trois fois plus que celui en basalte, attendu l'économie des matériaux qui le supportent. Dans la construction des toits de gares de chemins de fer et autres bâtiments semblables, où l'on a besoin d'écoutilles vitrées, la couverture en basalte offre de grands avantages sous le rapport de l'économie, de la dilatation et de l'électricité, et l'emporte en tous points sur tout autre genre de couverture.

« Lorsque l'obsydiane est dans un état plastique, il peut être roulé en feuilles, refroidi et fondu. De cette manière on peut mouler une quantité d'objets très-ornés, d'une dureté dépassant celle du marbre et à un prix extrêmement minime.

« La densité du verre et du basalte sont presque semblables lorsqu'ils sont en état de fusion, cependant ces deux corps dans cet état ne se mêlangent pas d'une façon chimique, mais se mêlent mécaniquement. Ce qui permet, avec des verres de couleur, d'obtenir des effets charmants. M. Dussauce annonce que la commission a vu plusieurs pièces imitant des bois et des marbres d'un effet admirable, entre autres des dessus de table, un charmant dessus de guéridon niélé et gravé à l'acide fluorique. — Pour les sculptures ornementales, continue notre collègue, le basalte peut être moulé en tel ornement que ce soit : chambranles de cheminées, panneaux de portes, colonnes, corniches, pilastres, statues, statuettes, fontaines, tombeaux, dalles, bordures de trottoirs, gouttières, tuyaux, conduits d'eau et de gaz, supports de fils électriques.

« Le basalte est composé de silex, 46, argile, 16, protoxyde de fer, 19, chaux, 11, manganèse, 3 1/2, matières volatiles, 4.

« La dilatation est presque nulle. Exemple : Par les ordres d'un architecte on a fondu une corniche de 26 de développement et 77 de longueur; les moulures achevées, elles ne furent que d'un centimètre en dehors de la longueur voulue.

« Tels sont les avantages, dit M. Dussauce, que présente cette importation, et nous ne terminerons pas sans rendre hommage aux inventeurs et à M. Stanley : car les savants, à quelques nations qu'ils appartiennent, qui, par leurs recherches et l'application de leurs découvertes, cherchent à populariser les arts par la fabrication des choses les plus vulgaires, sont de véritables bienfaiteurs de l'humanité. Encourager les hommes qui font tous leurs efforts et engagent leur fortune pour inoculer dans les masses le goût des arts, est une noble mission à laquelle la Société libre des Beaux-Arts ne faillira pas. »

Le rapporteur conclut en demandant le renvoi à la Commission des récompenses de l'invention dont il s'agit.

M. de Longpérier-Grimoard lit ensuite un travail fort intéressant sur l'abbaye de Châlis, dont nous nous réservons de faire paraître des extraits dans les travaux de la Société.

La Société charge le bureau de désigner les membres devant composer la Commission de la séance publique.

Ont été nommés : MM. Pollet, de Longpérier, Viret, Dubouloz, Delorme, Thuillier, Dussauce, Horsin Déon, Gatteaux, Boitel, Desbœufs, Hus-

son, Bridoux, Desjardins, Chaudet, Maillet, Taveau, Moultat.

Le Secrétaire général,
HENRI DE SAUCLIÈRES.

Ordre du jour de la séance du 21 *avril* 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Nomination de candidats. Rapport de M. Moultat sur la *Notice historique et archéologique sur le Palais*, *l'Abbaye et les deux Eglises de Choisy-au-Bac*, près Compiègne, par M. Zacharie Rendu. Nomination de la Commission de la séance publique. Rapport de M. Delaire sur le *Manuel d'harmonie*, de S. M. Fitton. Questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(240e séance. 10e année.)

Séance du 3 *avril* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, ET DE M. E. BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.

En l'absence de M. Valat, secrétaire-général, M. le président prie M. Louis Auvray de donner une nouvelle preuve de son zèle en voulant bien, quoique très-souffrant, remplir encore les fonctions de secrétaire.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance :

1° Lettre de M. Amédée Douay, qui envoie son rapport sur l'*Exposition scientifique du Palais-Royal*. Notre collègue, que l'état de sa santé empêche d'assister à la séance, prie M. Alphonse Pauly de donner lecture de son travail.

2° Lettre de M. René Douay, qui adresse des billets pour le concert qu'il donne mardi, 7 avril, dans les salons d'Erard. Ces billets seront distribués à la fin de la séance,

3° Lettre de M. Charles Desolme, directeur de l'*Europe Artiste*, qui remercie le Comité de l'avoir admis au nombre de ses membres honoraires. « L'envoi du journal que je publie, dit M. De-« solme, n'est pas un service rendu au Comité « central des artistes, c'est une simple marque de « déférence que je suis heureux de lui témoi-« gner. Mais lorsque vous jugerez utile et op-« portun d'user de moi plus efficacement, vous « pouvez être certain de me trouver toujours « disposé à vous être agréable. »

4° Lettre de M. le secrétaire-général de l'*Athénée des Arts*, *Sciences et Belles-Lettres de Paris*, qui envoie des billets pour la 140e séance annuelle et publique de cette société. Le Comité est sensible à cette nouvelle preuve de sympathie ; il sera toujours très-heureux d'entretenir des rapports de bonne confraternité avec toutes les sociétés et particulièrement avec l'Athénée.

5° Deux nouveaux numéros de l'*Europe Artiste ;* ils sont remis à l'archiviste.

6° Une brochure intitulée : *Salon de* 1853, par A. Boyeldieu-d'Auvigny.

7° Catalogue de la collection d'estampes de M. A. Busche, par P. Defer.

8° Bulletin de la Société d'archéologie d'Eure-et-Loir. Lecture est faite du procès-verbal de cette Société.

La correspondance étant épuisée, M. le président dépose sur le bureau deux exemplaires de ses *Nouveaux apologues*, avec cette dédicace en tête du volume: AU COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES, SON PRÉSIDENT PAUL CHAREAU. Le Comité, touché de cet hommage, remercie son président et charge M. Alfred de Tanouarn de présenter un rapport sur cet ouvrage, que chacun de nos collègues tiendra à honneur de posséder.

On procède à la réception du récipiendaire M. E. Delaunay, homme de lettres, qui est introduit et présenté par MM. de Tanouarn et Bellier de la Chavignerie. Après les compliments d'usage, M. le président donne la parole à notre nouveau collègue, qui a pris pour sujet de son discours de réception : *La poésie est-elle morte?* L'orateur traite cette question avec un talent dont M. Chareau le félicite, en le rassurant cependant sur l'avenir de la poésie, qui remonte, dit-il, à l'origine de la création, de la poésie qui, en dépit de l'éloignement ou de l'indifférence des uns, du silence et du dédain des autres, vivra autant que le monde, parce qu'elle est la sauvegarde des langues, dont elle conserve le génie et la pureté.

M. Pauly lit le rapport fait par M. Douay sur l'*Exposition scientifique du Palais-Royal*. Dans ce remarquable travail, le rapporteur mentionne avec éloge les documents qui lui ont été fournis par MM. Schaal et Guilletat; il fait ressortir surtout le mérite du rapport écrit par M. Poortmann, naturaliste distingué. Le Comité décide que l'impression du rapport de M. A. Douay aura lieu dans l'un des bulletins qu'il se propose de publier, et que le secrétaire écrira à M. Poortmann pour le remercier du savant concours qu'il a bien voulu prêter à la commission.

A l'occasion de ce rapport, M. Bellier de la Chavignerie rappelle que notre collègue, M. Edouard Renard, a déposé aux archives le joli dessin reproduisant l'*Exposition du Palais-Royal*, qu'il a fait pour le journal l'*Illustration*.

M. le président annonce que Mme veuve Jourdy lui a témoigné le désir de voir le Comité adresser une requête à M. le directeur général des musées, pour obtenir que le tableau laissé

inachevé par notre ancien président, soit admis à la prochaine exposition. M. Flandrin, membre de l'Institut, a promis à Mme Jourdy d'intercéder aussi auprès de M. le comte de Nieuwerkerke, que M. le président est chargé de voir à cet effet.

On passe à l'élection de M. Pierre-Paul-Rémy Faiex, homme de lettres, présenté par MM. P. Chareau et L. Auvray. Le candidat est élu à l'unanimité des suffrages.

Pendant qu'on dispose un magnifique piano d'Erard pour la partie musicale de la séance, M. le président exprime à M. Edouard Chol, professeur de musique, toute la satisfaction que le Comité éprouve en le voyant rétabli de l'indisposition qui nous a privé, pour un moment, des petits concerts qui sont devenus le complément indispensable de nos séances.

M. le président étant forcé de s'absenter, et M. Auvray se trouvant trop souffrant pour le remplacer, M. Bellier de la Chavignerie est prié d'occuper le fauteuil de la présidence.

Le premier artiste qu'on entend est M. Marthieu, élève de M. Révial, professeur au Conservatoire. Il chante avec infiniment de goût et d'expression la romance de l'*Etoile du Nord*, et il montre une grande puissance de voix dans la cavatine de la *Juive* et l'évocation des nonnes de *Robert-le-Diable*. La voix de ce jeune artiste, pensionnaire du Conservatoire, est belle, grave, suave, étendue; elle promet les plus beaux succès au théâtre, pour lequel M. Marthieu étudie sans doute.

M. Andrès, pianiste, a captivé l'auditoire par le charme de son jeu et la mélodie de ses compositions. On a surtout reconnu et applaudi l'excellente méthode de son professeur, M. Chol, dans l'exécution de la *Sonate de Beethoven* et de deux *Mazurkas* de la composition de cet artiste.

Notre collègue, M. René Douay, violoncelliste, grand prix du Conservatoire, dont nous avions eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le talent, a exécuté un concerto de sa composition, dont les difficultés ont été jouées avec l'aisance du motif le plus facile. Mais c'est dans la *Sérénade* et l'*Ave Maria* de Schubert, que cet artiste a montré toute la finesse de son jeu, toute la délicatesse du sentiment musical. On peut dire qu'il chante sur le violoncelle.

Une bonne part des bravos de l'assemblée revient de droit à M. Anschüz qui, pour cette soirée, s'est borné au modeste rôle d'accompagnateur, rôle dont il s'est acquitté avec le mérite rare de s'effacer pour faire valoir le chant ou l'exécutant.

Avant de lever la séance, M. Bellier de la Chavignerie complimente MM. Chol, Marthieu, Andrès, Douay et Anschüz, et les remercie de cette soirée, qui comptera parmi les plus intéressantes du Comité.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire-administrateur,
Louis AUVRAY.

Ordre du jour de la séance du 17 avril.

Lecture du procès-verbal; — correspondance; — réception de M. R. Faiex; — allocution du président; — rapports des commissions; — élection; — propositions diverses; — nomination de commissions; — audition musicale.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE : *Marco Spada*, ballet de M. Mazillier, musique de M. Auber. — Mlle Ferraris, Mme Rosati. — Rentrée de Mme Ristori au Théâtre-Italien. — THÉATRES DIVERS.

Marco Spada était, comme chacun le sait, un opéra comique, ou plutôt une espèce de drame lyrique, dans lequel un brigand italien se montrait plein de tendresse pour sa fille, et pillait sans scrupule, pour lui faire un sort avantageux et la marier honnêtement, les caisses de l'État, lorsqu'il en trouvait l'occasion; ce brigand tranchait du grand seigneur; il avait un château superbe aux environs de Rome; il y recevait le gouverneur de cette ville, et le traitait splendidement; sa fille ignorait sa profession, mais tout se découvrait à la fin. Le brigand était blessé à mort dans une rencontre avec les soldats du pape; mais le gouverneur de Rome pardonnait à sa fille, et lui donnait même en mariage son neveu qui l'aimait, et qui avait obtenu sa foi. M. Scribe avait su rendre cette histoire fort intéressante, grâce à sa prodigieuse habileté, et M. Auber, ce maître des élégances musicales, s'était plu à en orner la partition d'une foule de charmantes mélodies.

C'est cet opéra comique, que M. Mazillier a été appelé à transformer en ballet. Il n'y avait pas grand frais d'imagination à faire, et M. Mazillier a réservé tous les siens pour varier les danses et donner lieu à Mlle Ferraris et à Mme Rosati de se surpasser dans une lutte continuelle. Ce n'est pas une petite affaire que de réunir deux *étoiles* dans un même ballet, et de leur ménager une lumière égale, afin que l'éclat de l'une ne nuise pas à l'éclat de l'autre, et qu'il n'y ait pas la moindre éclipse. M. Mazillier s'est tiré en habile homme de cette difficile opération; mais il avait du reste le bonheur de posséder deux danseuses, dont les qualités de premier ordre, mais d'un ordre différent, ne pouvaient que faire plaisir tour à tour sans éveiller des comparaisons passionnées et jalouses. Mlle Ferraris et Mme Rosati n'ont rien de commun, si ce n'est un égal talent. La première est une fille des airs, et sa danse idéale et légère rappelle celle de Mlle Taglioni. Rien de plus moelleux, de plus doux, de plus virginal. Mme Rosati appartient davantage à notre terre; — elle est femme; elle a toute la grâce et tous les attraits de son sexe; elle en a les passions et le don de les reproduire par la pantomime la plus expressive; on répète en les regardant, les vers de Térence: « Je suis homme et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger; » en un mot, elle a plus de prise sur

les sens; on ne voyage pas avec elle comme avec Mlle Ferraris dans les régions imaginaires des purs esprits. Ces deux manières d'être produisent des contrastes qui tiennent le spectateur constamment en éveil, et empêchent l'uniformité qui aurait pu résulter de tours de force perpétuels, si les danseuses, mises en présence, avaient été douées des mêmes avantages.

Grâce à cette différence, le ballet va d'enchantements en enchantements; on se préoccupe assez peu de l'action, mais beaucoup des danseuses, qu'on a hâte de revoir l'une après l'autre, et qu'on ne craint pas de retrouver ensemble. La mise en scène est, du reste, digne de l'Opéra, et dire que M. Auber a emprunté à son riche répertoire tous les airs populaires qui ont fait la fortune de vingt opéras, c'est dire qu'il a dénoué un collier de perles, et qu'il faudrait véritablement ressembler aux animaux dont parle un certain adage latin, pour ne pas en apprécier la valeur.

Mme Ristori a fait sa rentrée au Théâtre-Italien: elle a été accueillie avec l'enthousiasme qu'elle a su exciter en France et qu'elle mérite dans le beau rôle de Marie-Stuart, rendu par elle si touchant; dans Myrrha, cette physionomie de Vénus pudique, consumée d'impossibles désirs; enfin, dans Ottavia, femme de Néron, pâle image de l'épouse délaissée et résignée à son sort. Le rôle d'Ottavia ne fournit pas à Mme Ristori les grands effets de la tragédie; comme Bérénice, comme Monime, Ottavia ne sait que verser des larmes, et le génie d'Alfieri n'a pas rencontré dans ce sujet ingrat des accents profonds et faits pour émouvoir. On ne prend guère le parti d'une femme qui conserve quelque tendresse pour un homme comme Néron. Mme Ristori trouve cependant le moyen de se faire plaindre et aimer, et surtout celui de se faire applaudir.

L'Odéon a demandé à deux poëtes de l'école pittoresque fantaisiste, quelquefois funambulesque, dit-on, une comédie intitulée: le *Cousin du roi*. C'est l'histoire de Dufresny, qui épousa sa blanchisseuse. Cette pièce a servi de début à une charmante actrice, Mlle Debay, à laquelle on peut prédire un avenir brillant sans craindre d'être démenti un jour. Au Palais-Royal, Arnal et Hyacinthe, dans l'*Affaire de la rue de l'Oursine*, ont l'air de jouer une nouvelle d'Edgard Poë; ils sont curieux à voir. Les Variétés ont donné deux nouveautés, dont la première, *Pincé au demi-cercle*, ne mérite pas un éloge emphatique, et dont la seconde, *Casse-Cou*, infiniment plus viable, a rendu Mlle Fitzjames, trop longtemps éloignée de la scène, à ses admirateurs. On a repris à ce théâtre le *Chevreuil*, pièce amusante dans laquelle Lassagne est aussi plaisant que l'était autrefois Odry.

Un spectacle des plus réjouissants est celui qu'offre le Cirque Napoléon, avec son armée de singes et de chiens savants, sous la direction de M. Hodson. Pour se faire une idée du degré d'intelligence qu'il faut à l'homme pour tirer un tel parti des bêtes, et aux bêtes pour obéir si ponctuellement aux volontés de l'homme, il faut avoir vu les scènes diverses de cette comédie. On en vient à se demander pourquoi les singes ne parlent pas, et à penser comme les nègres, que c'est uniquement par prudence, de peur que les hommes, plus forts qu'eux, ne les réduisent à l'état d'esclaves et de domestiques.

Annonçons une romance de M. Frédéric de Courcy, délicieusement mise en musique par M. Henri Potier, *La Lettre au bon Dieu*, qui a donné lieu à un procès. Un procès pour une romance, pourquoi pas? Celle-là vaut mieux que beaucoup de poëmes épiques, les auteurs ont bien raison de s'en assurer le titre exclusif.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

15 Avril 1857.

M. Emile Augier a été nommé membre de l'Académie française, après deux tours de scrutin, par 19 voix contre 18 voix données à M. V. de Laprade.

— L'ouverture de l'exposition générale des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'être fixée au 1er septembre prochain. Cette date un peu tardive a été adoptée pour la facilité des artistes qui prendront part à l'exposition qui a lieu à Paris cette année, et qui se prolongera jusqu'au 15 août.

— Il va paraître prochainement en Espagne, un catalogue historique et descriptif des tableaux et autres objets d'art déposés dans les galeries du palais de l'Escurial, tableaux et objets précieux qui restent des immenses richesses artistiques que renferma jadis le royal édifice de Philippe II.

— La commune de Passy a fait ériger dans la plaine de l'Étoile, sur un des côtés de l'avenue de Neuilly, une chapelle de secours dépendant de la paroisse de Passy. Cette chapelle, aujourd'hui terminée, et qui sera bientôt livrée au culte, a été construite par M. Debressenne, son architecte, et ne coûte pas moins de 120,000 francs.

— La ville de Weimar (grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach), va être dotée de deux monuments qui seront coulés en bronze à la fonderie royale de Munich, savoir: la statue de Wieland et un groupe représentant Gœthe et Schiller. Le premier de ces monuments a été modelé par M. Gasse, de Vienne; l'autre par M. Riethschel, de Dresde. Ils seront placés sur des piédestaux de granit rouge. C'est le roi Louis, de Bavière, qui a fourni tout le métal nécessaire pour leur exécution. Les autres frais ont été couverts par une souscription dans laquelle le grand-duc régnant figure pour 7,000 thalers (28,000 fr.). — Les deux monuments seront inaugurés le 3 septembre prochain, centième jour anniversaire de la naissance du feu grand-duc Charles-Auguste, protecteur et ami des illustres poëtes.

Plusieurs artistes de la province ont écrit à la REVUE DES BEAUX-ARTS pour lui demander, comme si elle n'en avait point encore instruit ses lecteurs, quel est le délai de rigueur pour remettre les tableaux qui doivent être exposés prochainement à Paris. L'époque fixée pour le dépôt des objets d'art est DU VINGT AVRIL AU PREMIER MAI PROCHAIN, JUSQU'A SIX HEURES DU SOIR, ainsi que la REVUE l'a annoncé dans la livraison du 15 décembre dernier, à la page 415, 1re colonne, du volume de l'année 1856.

DES BEAUX-ARTS

SOUS HENRI IV.

SECONDE PARTIE.

II.

Sous un roi qui donnait une si vive et si efficace impulsion à l'architecture civile, il était impossible que l'architecture monumentale, cette séduction ordinaire des gouvernants, fût complétement négligée.

Successivement protestant et catholique, Henri IV, se trouvant en présence d'un clergé qui l'avait longtemps combattu, d'une population défiante et passionnée, devait chercher toutes les occasions de donner des gages de son orthodoxie; bâtir ou restaurer une église, construire ou relever à ses frais un couvent, c'était, pour ainsi dire, signer chaque fois un nouveau certificat de catholicisme : ce prince avait trop de passions à ménager et était trop habile pour négliger de le faire. M. Poirson indique en détail toutes les constructions de ce genre dont le chef-d'œuvre est l'église de la Flèche ; l'élégance des tribunes avec balustrades dans toute la longueur de la nef, prépare l'esprit à la belle chapelle de Versailles.

Nous ne pouvons ici suivre M. Poirson dans tous les détails précis, savants, souvent inconnus, qu'il donne sur la part prise par Henri IV à l'achèvement de l'Hôtel de Ville, des Tuileries, du Louvre; plus heureux que le comte de Clarac, qui cependant avait consacré vingt ans de sa vie à l'étude de ces deux monuments, M. Poirson détermine avec certitude les parties qui datent de Henri IV; se guidant sur la méthode des mathématiciens, il procède par élimination, rend aux souverains qui ont précédé Henri, ainsi qu'à ses successeurs, ce qui leur appartient, et arrive ainsi à dégager l'œuvre de ce temps, si embrouillée jusqu'ici. Cette portion du livre de notre historien est un véritable modèle de discussion de documents, de sagacité d'induction ; il montre encore la même habileté lorsqu'il s'agit de rendre à Jean-Baptiste du Cerceau (le jeune), les travaux que l'on attribue d'ordinaire par erreur à son père Jacques du Cerceau ; nous regrettons seulement que dans l'énonciation des titres de l'architecte du château de St-Germain, il ait oublié son projet des terrasses sur le bord de la Seine, qui eût été un des plus magnifiques monuments du monde s'il eût été exécuté ; on peut en consulter la gravure dans la *Topographia Galliæ* par Zeiler, in-folio, Francfort, 1635. Un autre oubli plus grave est celui de l'architecte *Louis de Foix*, qui acheva l'Escurial, commencé par des artistes espagnols, et construisit dans la Gironde le beau phare connu sous le nom de Tour du Cordouan.

La pensée nationale de Henri IV se retrouve encore dans ces travaux : les Valois avaient employé presque exclu-

sivement des artistes étrangers; le premier des Bourbons admet de préférence les artistes français, les autres ne sont que l'exception et par complaisance pour Marie de Médicis; ses architectes sont : Plain, Fournier, du Pérac, Metezeau, du Cerceau, Aleaume; ses sculpteurs, les frères l'Heureux, Biard, Prieur, etc.; les grands maîtres en peinture, Dubreuil et les deux Bunel, Freminet; pour les marbres de ses galeries, c'est encore à la France qu'il s'adresse, les carrières des Pyrénées sont exploitées sous son règne, mais abandonnées après lui; au lieu de se réserver exclusivement les deux palais des Tuileries et du Louvre, il y installe des ouvriers et les artistes habiles qui doivent régénérer chez nous les arts et l'industrie, songe à y établir un conservatoire des Arts-et-Métiers, et loge dans le rez de chaussée de la Grande Galerie une force militaire suffisante pour maintenir l'ordre public, soin si nécessaire au lendemain de la Ligue.

A tous ces travaux, ajoutons enfin les constructions ou les agrandissements et embellissements de Monceaux, près de Meaux, par Jacques de Brosses; de Villers-Coterets, Verneuil et St-Germain par du Pérac et du Cerceau jeune, de Fontainebleau, par Jamin. L'exemple de Henri trouve des imitateurs : Miron, prévôt des marchands de Paris, orne la ville à ses frais de plusieurs monuments somptueux; une fontaine sur la place du Palais-de-Justice; les portes du Temple et Saint-Bernard; à l'Hôtel de ville, il contribue par son activité et son argent à l'achèvement de la façade du grand perron; aussi les Parisiens lui dirent-ils dans leur adresse de sortie de fonctions, qu'il en avait fait plus en deux ans que ses prédécesseurs en deux siècles. Si maintenant avec M. Vitet et les autres critiques, on peut faire de justes reproches au goût du siècle, il faut dire aussi à son excuse que l'architecture née de la Renaissance était usée, que copier plus longtemps, c'était périr, et que les erreurs ne doivent pas surprendre dans ces tâtonnements vers ce qu'on appelle le style grandiose de Louis XIV, que plusieurs de ces constructions semblent déjà annoncer.

III.

Ces palais construits, il fallait les orner, les embellir; sculpteurs et peintres devaient rivaliser à l'envi pour les décors : c'était là vraiment favoriser les arts et enfanter des artistes. Cette partie du travail de M. Poirson renferme plus d'un point neuf et curieux; il semblait que tous ses précurseurs, et surtout M. de Laborde, dans ce qu'il a publié de son travail remarquable sur la *Renaissance des Beaux-Arts à la cour des rois de France*, n'eussent rien laissé à glaner derrière eux; M. Poirson a trouvé cependant le moyen d'être encore plus complet et d'enrichir le précieux catalogue que ses savants devanciers avaient ouvert, de quelques noms complétement inconnus ou à peine indiqués; c'est ainsi, par exemple, que pour la sculpture ornementale de la grande galerie, il nous a mieux fait connaître Boileau et Charles Morel, et révélé entièrement Thoulousin ou *le Toulousain* comme les auteurs de tous ces ornements, — prodiges de patience, d'habileté de main, de délicatesse de ciseau et de goût, — que M. Duban a rétablis dans leur premier éclat. Certes, quand la décoration sculpturale s'élève à ce degré de perfection, elle sort de la simple pratique pour entrer dans l'art. M. Poirson étudie ensuite parmi les monuments de cette époque, ceux dont les auteurs sont restés inconnus jusqu'à présent, comme les statues du Balafré et de sa femme à Eu; celle de Groulart à Rouen; d'Albert de Gondi à Versailles. Puis il arrive aux grands artistes de ce règne que les travaux de Blondel, d'Alexandre Lenoir, de MM. Vitet, de Laborde et Clarac avaient déjà fait connaître; mais de temps en temps M. Poirson est assez heureux pour corriger quelque légère erreur de date ou pour préciser quelque petit détail; nous indiquerons parmi les sculpteurs dont il s'occupe principa-

lement, Francheville, Barthélemy Prieur, les frères Jean et François L'Heureux, Martin Lefavre ou Lefaure, Jacquet, l'auteur de la *belle cheminée* restaurée par Louis-Philippe à Fontainebleau; Pierre Biart, qui fit la statue équestre de Henri IV sur le portail de l'Hôtel-de-Ville; glorieux essaim d'artistes qui laisse de dignes successeurs dans Guillaume Berthelot, Simon Guillain et Sarrazin; quant à Jean de Bologne, bien qu'il ait fait le cheval de la statue équestre de Henri IV, M. Poirson, à cause de tous ses autres travaux, le place avec raison dans l'époque des Valois.

Notre historien rattache aussi à l'article sculpture le fondeur en bronze Perlan, à qui on doit les têtes de Méduse placées à la porte de l'Hôtel-de-Ville « qui font peur, tant elles sont hideuses et bien exécutées; » et Dupré, qui, à la fonte du bronze de Henri IV, destiné à être placé sur le cheval fait par Jean de Bologne, ajouta la gravure des monnaies et des médailles du règne, et, sous ce rapport, il peut soutenir la comparaison avec les meilleurs de ses successeurs. Nous aurions désiré aussi quelques mots sur Julien de Fontenay, dit Coldoré, valet de chambre de Henri IV, et renommé pour son talent de graveur sur pierres fines. M. Poirson a également laissé de côté les graveurs sur bois Leclerc et Pierre Rochienne, et, ce qui est plus grave, notre école de graveurs en taille-douce, déjà justement célèbre, Léonard Gaultier, connu pour sa belle gravure du *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, des *Amours de Cupidon et de Psyché*, d'après Raphaël (32 feuilles). Son œuvre comprend plus de 800 pièces gravées avec une finesse, une précision et une correction de dessin très-remarquable. Androuet du Cerceau, Étienne Dupérac, Philippe Thomassin et Thomas de Leu publièrent à la même époque d'excellentes estampes en différents genres et achevèrent de donner à l'école française dont M. Poirson ne dit mot, une consistance réelle.

Pour terminer avec ces omissions, nous nommerons encore Cursinet, qui avait une réputation européenne dans l'art d'orner le fer ou l'acier, la damasquinerie, que Henri IV emprunta aux Italiens; dans un genre tout différent, mais qui a sa place aussi dans la revue des beaux-arts d'une époque, Eustache du Courroy, maître de chapelle de Henri IV, surnommé le prince des musiciens; on lui attribue l'air populaire de *Vive Henri IV*, d'une musique facile, simple, mais en même temps mélodieuse et pleine de verve; c'était dignement continuer Claude Goudimel, le vrai créateur de l'école française, le glorieux maître de Palestrina et de Nanini.

V.

Reste enfin la peinture; là encore, comme pour la sculpture, l'ouvrage de M. Poirson est le livre le plus complet que l'on puisse consulter; il nous fournit une liste de trente-trois peintres, dont vingt-sept s'occupent de peinture proprement dite; deux travaillent sur émail, un sur verre, et trois aux cartons pour les tapisseries de haute lisse de la manufacture royale; il y avait donc, sous Henri IV, une école nationale de peinture, école capable de traiter les genres les plus divers, comme le prouve l'étude approfondie des travaux de tous ces artistes. Cette école occupe même une place à part dans l'histoire de l'art. Sous les Valois, les peintres étrangers ou français, Rosso et le Primatice, comme Jean Cousin, Léonard et André del Sarte, comme les Clouet, n'avaient cultivé que le portrait, la mythologie, la poésie héroïque ou les sujets religieux. Jamais, ou presque jamais, ils n'avaient abordé l'histoire contemporaine ou l'histoire nationale; de tous ces maîtres, on ne comptait à Fontainebleau que quatre fresques de ce genre; trois à la petite galerie, représentant, sous forme d'emblème, la protection accordée par François I[er] aux lettres et aux arts; l'ordre établi dans l'intérieur du royaume et ses victoires; la quatrième, dans la salle d'Ulysse, consacrant, sous la forme historique, le souve-

nir de la reprise du Havre sur les Anglais, en 1563. La peinture nationale est donc un genre nouveau dont l'honneur revient tout entier à cette époque. C'est ainsi que, sur l'ordre de Henri IV, Dubois peignit, dans cette même salle d'Ulysse, la reprise d'Amiens sur les Espagnols ; dans la galerie de Diane, dix fresques de 16 pieds de large, de 7 de haut, représentant les victoires de Coutras, d'Ivry, de Fontaine-Française, la reddition de Mantes et de Vernon, l'héroïque défense de Honfleur par les royalistes contre les ligueurs, etc. Le programme donné à Bunel au Louvre est encore plus significatif à ce point de vue, et ne porte pas un caractère de personnalité qu'on pourrait peut-être reprocher au précédent, s'il ne s'agissait pas autant de la France que de Henri IV. Bunel devait représenter dans des groupes de portraits, formant tableaux, destinés à remplir les trumeaux de la petite galerie du Louvre, tous ceux qui avaient pris une part considérable dans les affaires de la France, depuis le règne de saint Louis jusqu'à Henri IV, c'est-à-dire pendant près de quatre siècles ! A droite, les rois, les grands capitaines, les hommes d'État, les grands magistrats ; à gauche, les reines avec le cortége des dames de leur cour, et si on ne remonta pas plus haut que saint Louis, c'était par suite de la difficulté d'avoir des effigies authentiques ; aussi, dit Sauval, dans toute cette galerie, « il n'y a pas un seul portrait qui soit de l'invention du peintre. » La plupart des portraits de reines et de dames sont dus à Marguerite Bunel, sa femme. Si on excepte Porbus, qui peignit un double portrait de Marie de Médicis, la protection royale fut exclusivement réservée à des artistes français, qu'elle savait même aller chercher au loin, comme Fréminet en Italie.

Nous ne suivrons pas M. Poirson dans son étude savante et développée de l'œuvre des principaux peintres de ce règne; il nous suffira de nommer Pierre et Daniel Dumoustier, Jacob et Marguerite Bunel, Ambroise Dubois, Toussaint Dubreuil, Martin Fréminet, etc. C'est avec bonheur qu'il relève la gloire de ces trois artistes, Dubreuil, Bunel et Fréminet, traités avec tant de dédain dans les histoires de la peinture des dix-septième et dix-huitième siècles. « Le temps n'est pas éloigné, dit M. Poirson en finissant ce chapitre, où la critique, sans déprécier Vouet et son école, les réduira à leur juste valeur, où elle dira que ces trois artistes, et surtout Fréminet, ont bien autrement avancé chez nous les hautes parties de l'art, le dessin, l'expression, et tout ce qui s'adresse à l'intelligence et au cœur ; que cet artiste, précurseurs de l'immortel Poussin et de Lesueur, ont contribué avec eux à fonder la grande peinture en France. »

Nous ne pouvons que nous unir aux vœux de M. Poirson, et nous espérons que, bientôt, toutes les savantes monographies dont nous avons parlé dans cet article et mille autres que la nature de notre sujet nous obligeait à laisser de côté, permettront à un esprit vraiment ami de la gloire de la France, d'élever à l'art français une histoire vraie, monument qui lui manque encore et qu'un grand nombre de critiques attardés lui dénient injustement et injurieusement.

A. FEILLET.

EXPOSITION

DES ŒUVRES DE PAUL DELAROCHE,

A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DES BEAUX-ARTS.

Après bien des difficultés que le dévouement, au-dessus de tout éloge, des amis de Paul Delaroche, est parvenu à surmonter, une grande partie des œuvres de cet artiste a pu être rassemblée dans la galerie provisoire élevée sur les terrains de l'école impériale des Beaux-Arts.

Cette exposition a été ouverte au public le mardi 24 avril, après avoir été visitée, le samedi précédent, par S. M. l'Empereur, accompagné de S. Exc. M. le ministre d'Etat et du cortége des professeurs de l'école.

Cette galerie provisoire, construite en fer et en bois, éclairée par le haut, a été élevée par les soins de M. Viel, l'architecte auquel on doit le palais de l'Industrie. Elle s'étend sur un terrain vague, longeant, à droite en entrant par la se-

conde cour, le grand bâtiment de l'école. La porte principale, qui n'est autre que le curieux portique rapporté en cet endroit, ouvre sur une pièce formant une sorte de vestibule. A droite, sont deux cabinets où se tiennent les personnes qui s'occupent de l'Exposition; à gauche, est l'entrée des salons. Ils sont au nombre de trois, meublés et décorés avec un luxe de bon goût. Du dernier on peut pénétrer, par un couloir, dans l'hémicycle, dont les peintures ont été si heureusement restaurées qu'on n'y découvre que peu de traces du terrible accident qui a failli les détruire.

Grâce à cette heureuse disposition, on a sous les yeux la plus grande partie des ouvrages qui ont occupé la carrière de l'artiste dont la France déplore la perte. Il n'a pas été possible de déplacer ceux qui décorent les galeries de Versailles, quelques églises éloignées et les plafonds du Louvre. Plusieurs autres font en ce moment partie d'expositions étrangères.

Les *Enfants d'Édouard* sont à Édimbourg; le *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell* est sous les scellés, par suite de la mort de lord Ellesmere, son propriétaire; *Marie dans le désert*, la *Leçon de lecture*, étaient promises depuis longtemps à une exposition qui s'ouvrira en Angleterre dans les premiers jours de mai.

Les ouvrages qu'on pourra voir rassemblés jusqu'à la fin du mois de mai à l'école des Beaux-Arts seront bientôt disséminés; ils retourneront dans les galeries, dans les musées, pour lesquels ils sont de précieux ornements. Il est juste de remercier ceux qui ont consenti à s'en séparer momentanément pour en procurer la jouissance à la capitale et nous fournir ainsi l'occasion d'en apprécier le mérite et la valeur.

Le catalogue a été rédigé avec autant de soin que d'intelligence. Les tableaux y sont indiqués dans l'ordre chronologique le plus exact. Il fait connaître les travaux de l'artiste depuis son début le plus important dans la carrière jusqu'à ses derniers moments. Là se résume toute une vie de travail assidu, de recherches patientes, de tentatives sérieuses, de progrès incessants. On peut la suivre pour ainsi dire pas à pas, heure par heure, depuis le *Joas sauvé*, qui parut à l'exposition de 1822, jusqu'à la *Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, cette toile inachevée à laquelle Paul Delaroche travaillait encore peu de temps avant sa mort. On y a ajouté des renseignements précieux. Leur réunion fournira les moyens de composer l'œuvre de Delaroche, œuvre dont l'importance ne peut qu'augmenter avec les années.

Joas sauvé, *Filippo Lippi*, *Saint Vincent de Paul prêchant en présence de la cour de Louis XIII*, *Jeanne d'Arc malade et interrogée par le cardinal de Winchester*, la *Mort d'Augustin Carrache*, *Miss Macdonald*, une *Scène de la Saint-Barthélemy*, la *Mort d'Élisabeth*, la *Mort du président Duranti*, *Richelieu*, *Mazarin*, — ces deux pages qui, aux salons de 1831, excitèrent si vivement la curiosité et seront un jour des trésors pour la galerie Pourtalès-Gorgier, — *Jane Grey*, l'*Assassinat du duc de Guise*, — l'événement du salon de 1835,— *Strafford*, *Sainte Cécile*,— sont déjà connues du public et ont obtenu la consécration du succès; mais on les retrouve avec un plaisir d'autant plus grand qu'on n'a pas complétement oublié les attaques, les critiques qu'on leur prodigua lors de leur apparition dans les galeries du Louvre.

Bien que Paul Delaroche fût encore jeune, que ses efforts tendissent à se perfectionner sans cesse, et qu'il fût disposé, ainsi que l'a dit un de ses biographes, « à se comporter toujours comme s'il avait à se faire un nom, au lieu de spéculer sur la réputation acquise, » il eut l'insigne honneur d'être accueilli, traité avec autant de passion que les maîtres qui l'avaient précédé. Gros, Gérard, Prudhon, Girodet, Géricault, d'autres encore non moins célèbres, n'avaient-ils pas été exposés à ces railleries, à ces sarcasmes dont on est si prodigue dans notre pays pour tout ce qui sort de la voie commune, pour tout ce qui s'avise, de trop bonne heure, d'annoncer un mérite sérieux et réel?

Que reste-t-il aujourd'hui de ces critiques dont on défrayait alors la malignité publique? Rien que le regret peut-être que doivent éprouver ceux qui s'en sont rendus coupables.

Paul Delaroche les subit, comme ses maîtres, mais ne s'en émut pas autant. Sa haute raison, la fermeté de son caractère, le préservèrent des découragements dont tant d'autres eurent à souffrir et furent même les victimes. Il continua ses travaux, ses études, persévéra dans la voie qu'il s'était ouverte et à laquelle il devait une de ces incontestables popularités qui consolent de bien des haines. De son vivant, il a vu ses œuvres recherchées avec l'empressement le plus flatteur. Parmi nos artistes contemporains, j'en connais peu dont les productions aient été plus demandées, plus multipliées.

Grâce à lui, nos graveurs les plus habiles ont trouvé de nombreuses occasions de faire admirer partout la vigueur, la délicatesse ou l'élégance de leur burin. Je n'ai qu'à citer Mercury, Jules et Alphonse François, Girardet, Henriquel Dupont, Prudhomme, Achille Martinet, Jesi, Jazet, Girard, Calamatta, Blanchard, Zaché Prevost, Aristide Louis, Forster, Desclaux, Reynolds, Sixde-

niers. Tous, — et ils étaient de bons juges, — ont été unanimes pour reconnaître la grande vérité d'action, l'expression savante et juste, la couleur séduisante, la pureté du dessin des ouvrages qu'ils avaient mission de traduire.

Les tableaux véritablement nouveaux, ceux qui n'ont fait que passer de l'atelier du peintre dans les galeries des amateurs, ou qui, par suite de la retraite et de l'isolement auxquels leur auteur s'était condamné, étaient à peine connus, sont assez nombreux. Il y a, d'abord, les quatre toiles représentant Napoléon Ier dans différentes circonstances de sa vie glorieuse. C'est le général Bonaparte franchissant les Alpes; Napoléon dans son cabinet de travail aux Tuileries; Napoléon à Fontainebleau, le 31 mars 1814; Napoléon à Sainte-Hélène. Dans ces diverses personnifications de l'homme extraordinaire qu'il semblait étudier toujours comme un souverain des temps antiques, comme un type des qualités qui font les héros, tout en conservant une ressemblance qu'il est permis à quelques-uns d'entre nous d'apprécier, Paul Delaroche a su dramatiser cette grande figure de la manière la plus heureuse. Dans les travaux qui ont occupé les dernières années de l'artiste, ses prédilections se sont partagées entre les tableaux d'histoire et les sujets de sainteté. C'est ainsi qu'il a terminé cette page lugubre qu'on ne peut contempler sans émotion, *Marie-Antoinette après sa condamnation;* les *Girondins;* la *Cinci marchant au supplice;* puis le *Christ en Gethsémanie*, la *Vierge au pied de la croix*, étude du plus grand effet; l'*Ensevelissement du Christ*, scène admirablement composée et exécutée avec le plus grand soin; *Moïse exposé sur le Nil;* une *Martyre au temps de Dioclétien;* le *Christ, espoir et soutien des affligés*, etc., etc.

Les portraits sont nombreux et comptent depuis longtemps parmi les productions historiques. Ce sont ceux de MM. Thiers, Guizot, de Salvandy, Aubé, Émile Péreire, Shneider, Chomel, François Delessert, de Rémusat, du baron Mallet, du général Bertrand, du duc de Noailles, du prince Adam Czartoryski, etc., etc.

Je ne parle pas ici des souvenirs qu'il a laissés à des amis dont son crayon facile se plaisait à conserver les traits. Leur ensemble offre un véritable intérêt. En voyant ces dessins, on se trouve, pour ainsi dire, dans l'intimité de l'artiste. Ils vous initient à quelques-uns des secrets de leur exécution.

Que de charmantes et précieuses études! tantôt inspirées par la grâce et le caprice, comme la *Jeune fille dans une vasque*, la *Jeune fille à la balançoire;* tantôt, résultats des pensées les plus graves, la *Vierge chez les saintes femmes*, le *Retour du Golgotha*, la *Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, compositions empreintes du plus profond sentiment religieux.

On ne peut qu'admirer cette flexibilité de talent qui permettait à Paul Delaroche d'attaquer tous les genres et de ne rien produire qui pût manquer de grâce, de science et de goût.

Parmi les tableaux qui ne figurent pas dans cette exposition remarquable, il faut citer la *Sainte Amélie*, le *Retour de la Bastille en* 1789, *Cromwell devant le cadavre de Charles Ier*. — A propos de cette dernière toile, qui fit sensation au salon de 1831, il s'est passé un fait affligeant qu'on ne peut s'empêcher de faire connaître, et que signale d'une manière mystérieuse en apparence un écriteau en lettres d'or sur fond d'azur, occupant, sur l'une des murailles du premier salon, la place du tableau. On y lit ces simples mots, qui intriguent beaucoup de visiteurs :

CROMWELL ET CHARLES Ier.

APPARTIENT AU MUSÉE DE NIMES.

Voici l'explication de l'énigme, du moins celle que l'on donne généralement. Le tableau de *Cromwell* appartient, en effet, à la ville de Nîmes, car il lui a été donné, assure-t-on, par le gouvernement; mais la ville a refusé nettement de l'envoyer pendant deux mois à Paris. Pourquoi? Personne ne le sait. Le conseil municipal a résisté à toutes les demandes qui lui étaient adressées. Plaignons le conseil municipal de Nîmes d'une résistance que rien, bien certainement, ne peut justifier.

La *Sainte Amélie* faisait partie des objets précieux que renfermait la chambre à coucher du roi et de la reine des Français, au palais des Tuileries, en 1848. Par une de ces circonstances qui marquent dans la vie d'un homme, et qu'on ne désire pas voir se renouveler, j'ai eu le bonheur d'arracher ce tableau aux mains qui avaient déjà détruit tant d'œuvres d'art remarquables. Il fut restitué intact aux représentants de la famille royale. L'Exposition actuelle n'en possède qu'un pastel. — Quant au *Retour de la Bastille en* 1789, tableau fort curieux, et dont une excellente gravure d'Alexandre Jazet reproduit avec soin les différents épisodes, il est la propriété de la ville de Paris. Mais on le dit si bien serré ou roulé, dans une pièce de notre splendide et immense hôtel de ville, qu'il n'a pas été possible de le retrouver.

La foule ne cesse de se presser dans les Salons de l'Exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, et il est certain qu'elle ne s'en éloignera qu'avec peine. Son empressement répond dignement à l'appel qui lui a été fait.

Le jugement de la postérité, on peut le dire, a commencé pour Paul Delaroche. Il lui est complétement favorable. Par des études fortes, consciencieuses et une persévérance remarquable, ce peintre s'était ouvert une route qu'il a su parcourir avec un talent qui ne rencontre aujourd'hui que des approbateurs. Il a pris place parmi les illustrations de notre époque, et la réunion de la plus grande partie de ses œuvres sert à la lui assurer pour toujours. L'épreuve qu'on lui a fait subir, et dont s'inquiétaient à tort quelques esprits chagrins, a fait ressortir les qualités qu'on avait déjà su remarquer en lui. Ce que l'on peut désirer actuellement, c'est que la noble conduite de ses amis soit imitée. Pour l'honneur des arts, de ceux qui les cultivent, qui les aiment, souhaitons que des dévouements aussi vrais, aussi désintéressés que celui dont les amis de Paul Delaroche viennent de donner l'exemple, se renouvellent. L'art et les artistes ne sauraient que gagner en considération, en présence de ces témoignages publics de sympathique admiration sur la tombe à peine fermée d'un artiste.

N'oublions pas que cette exposition publique est, en quelque sorte, la réalisation d'un vœu que Paul Delaroche avait souvent formé :

« Que je voudrais, avait-il écrit peu de temps avant sa mort, trouver un sujet pour tous, et en faire une exposition au profit des artistes et des ouvriers malheureux.... » Ce vœu, parti du cœur, a été exaucé. Le produit des recettes de l'Exposition, — car une modique rétribution de un franc est demandée à la porte des galeries, — est destiné à la caisse de secours de l'association des artistes peintres, sculpteurs, dont Paul Delaroche était l'un des présidents.

Ch. D'ARGÉ.

VENTES PUBLIQUES.

VENTE DE LA COLLECTION DES TABLEAUX DE M. THÉODORE PATUREAU ; — DES DESSINS DE M. LE COMTE THIBEAUDEAU ; — DE LA COLLECTION DE TABLEAUX MODERNES DE M. V. J...

Le vent capricieux de la faveur souffle décidément du côté des tableaux. Le dernier sermon du Père Félix, les courses de La Marche, la hausse ou la baisse de la Bourse, il s'agit vraiment bien de tout cela, aujourd'hui ; à la cour, à la ville, dans tout Paris, à Londres, à Bruxelles, à Turin, on ne parle que de tableaux : collection Patureau, collection Cambiano, exposition des œuvres de Paul Delaroche, exposition permanente de l'*Union des arts*, prochaine ouverture de la grande exposition ; vous le voyez, il y a des tableaux partout, on dirait que le premier sourire du printemps a fait éclore des chefs-d'œuvre avec les fleurs des lilas. Nous devons nous en réjouir, car ne sont-ce pas ces chefs-d'œuvre qui nous procurent les plus nobles jouissances, et ne doit-on pas être fier de voir les têtes couronnées et les nababs de la finance et de l'aristocratie se les disputer courtoisement dans ce pacifique tournoi des enchères ? Applaudissons-nous donc de toute cette agitation artistique, puisqu'elle tend à populariser de plus en plus le goût du beau dans toutes les sphères de la société.

Plus que tout autre, la collection de tableaux que M. Théodore Patureau a eu le goût et l'heureuse audace de former, était digne de passionner les amateurs. Qu'importe leur généalogie ? que prouve-t-elle ? rien à nos yeux pour leur mérite, quelque chose peut-être pour l'amour-propre de l'acquéreur, qui n'est pas fâché de pouvoir dire : cette toile a appartenu au roi Guillaume, celle-ci à M. le duc, celle-là à M. le baron, etc. A notre avis, le meilleur titre de noblesse d'un tableau, c'est la griffe indélébile du maître ; nous ne parlons pas des signatures, bien entendu, on en a tant abusé qu'on ne saurait les accepter que sous bénéfice d'inventaire, témoin les tableaux d'Hobbéma, que l'on signait J. Ruysdaël, il y a quelques vingt ans, et qu'aujourd'hui on va rebaptiser pour leur rendre leur nom réel : croyez donc aux signatures !

Cette réflexion nous est tout naturellement suggérée par le tableau capital de la collection de M. Patureau, *les Moulins*, ce fameux paysage que l'on supposait devoir être acheté pour le musée du Louvre, mais qui a été acquis par M. Schultz, de Berlin, pour 96,500 fr. C'est un prix fabuleux, certainement, mais que l'engouement pour ce maître tend à légitimer. Il est impossible d'arriver à une reproduction plus fidèle de la nature. Figurez-vous un paysage se reflétant dans une glace ; c'est un daguerréotype en couleur, moins sa sécheresse. — Rien dans cette admirable page, si tranquille et pourtant si vivante, ne trahit l'effort ni l'étude ; la transparence des eaux, l'illusion des feuilles et des jeux capricieux de la lumière ménagés avec une adresse merveilleuse, défient la nature elle-même. On peut être certainement plus poétique, mais on ne saurait être plus vrai.

Trois des œuvres d'Adrien Van Ostade étaient surtout remarquables. Nous plaçons en première ligne *l'Estaminet hollandais*, acheté par M. Moreau 51,500 fr. ; c'est un souvenir précieux de Rembrandt, dans lequel Ostade a prodigué à pleines mains des trésors d'esprit et de lumière.

L'Intérieur d'estaminet, du même, reproduit à des degrés inférieurs ces qualités si originales; il a été acquis par M. Favart 8,000 fr. *Le Joueur de vielle*, charmante composition si comique et si bizarre, a été payé 18,000 fr. par M. Tardieu.

Si des Ostade nous passons aux Wouverman, nous trouvons, dans une autre gamme, d'autres perles non moins fines. C'est tout d'abord *la Halte de cavaliers*, magnifique production de ce maître, dans laquelle son habileté à reproduire les scènes de bataille ou de carrousel éclate dans toute sa verve et sa finesse. C'était un vrai morceau de roi; aussi n'avons-nous pas été surpris d'apprendre que M. le comte de Nieuwerkerke, directeur des Musées impériaux, l'avait acquis pour l'Empereur au prix de 50,000 fr.

Une marche d'armée, du même peintre, a été également achetée pour l'Empereur au prix de 12,600 fr.

Le Paysage sablonneux, véritable chef-d'œuvre de finesse, et d'une dimension lilliputienne, du même peintre, a été enseveli sous une épaisse couche de 30 billets de banque, par ordre de l'Empereur, qui en a fait aussi l'acquisition.

Il en a été de même du petit *Paysage* de Wynants, qui n'est guère plus grand; il est d'un fini extrême, et mérite, sous certains rapports d'être mis en regard du précédent comme point de comparaison; l'Empereur l'a aussi fait acheter pour 4,300 fr.

Puisque nous parlons des choix si heureusement faits par Sa Majesté, dans sa visite du 18 avril, à l'hôtel Drouot, parlons aussi des deux ravissantes toiles de Pater, *le Concert champêtre* et *la Balançoire*, où la fraîcheur du coloris et la coquetterie toute pimpante des personnages et des costumes, le disputent au charme des compositions. Elles lui ont été adjugées moyennant 30,500 fr. Ce prix n'a, selon nous, rien d'exagéré. Les grâces sont filles du ciel; on ne saurait trop les apprécier, même quand elles sont maniérées.

Enfin, *le Sommeil de l'enfant Jésus*, par Murillo, peinture de la manière blonde et moelleuse de l'auteur de *la Conception*, a aussi été adjugé à Sa Majesté pour 41,000 fr.

Lord Hertford, dont on connaît le goût si éclairé, a fait plusieurs acquisitions importantes, entre autres :

Le Printemps et l'Automne, paysage avec nymphes, style Pompadour, par Boucher, 14,500 fr.

Animaux au pâturage, par Paul Potter, 15,050 f.

Deux sujets de chasse, par Desportes, chiens et nature morte, d'une belle facture, 10,700 fr.

Une Marine de Cuyp, avec eaux tranquilles et transparentes, 26,000 fr.

Le charmant *Paysage* avec vaches, d'Adrien Van den Velde, riante bucolique sur laquelle ressortent des ruines d'un effet pittoresque, 23,500 fr.

Une *Mer calme*, par Wilhem Van den Velde, 10,000 fr.

La tête de *Psyché*, par Greuze, 27,000 fr.

Enfin, et comme magnifique complément de ces choix, *le Repos champêtre*, de Gonzalès Coques, composition capitale, où la science d'observation, la limpidité des tons, et un certain air de noblesse et de naïveté rappellent Van Dyck, l'élégant portraitiste des rois et des reines du XVIIe siècle, a été acquis par l'honorable marquis pour 45,000 fr.

Les autres principaux tableaux ont été adjugés de la manière suivante : Un *Bouquet de fleurs*, par Van Huysum, d'un mérite ordinaire, à M. Isaac Péreire, 6,500. — Une *Tête d'enfant*, par Greuze, au même, 16,200. — Un *Portrait de Rembrandt*, par lui-même, à M. Didier, député au Corps législatif, 5,800.—Le beau tableau de Téniers fils, un *Corps-de-garde*, où l'on retrouve toutes les qualités si éminentes du maître, à M. Schneider, vice-président du Corps législatif, 20,500; c'est à notre avis un des meilleurs et des moins chers tableaux de la vente.—*Portrait de Martin Papin*, par Van Dyck, 15,000, à M. E. Leroy. —*Portrait d'un rabbin*, par Rembrandt, qui a soulevé plus d'une critique, 15,100 fr., à M. Surmondt.— Marine : *Approche d'une tempête*, par Backhuysen, 6,000 fr., à M. Fould.— Une *Vue de Harlem*, par Ruysdaël, n'a atteint que 9,700; c'est M. Verboen qui en a profité. — *Jeune femme à sa toilette*, par Mieris père, 19,700 fr., à M. Leroy. — *Le cuirassier démonté*, par Karel Dujardin, 14,000 fr., à M. Tardieu. — Une *Vue prise en Norwége*, par J. Ruysdaël, 6,800 fr., à M. Érard. — Les *Amusements champêtres*, très-spirituelle composition de Watteau, n'ont pas dépassé 6,000 fr.; M. le baron de Rothschild s'en est rendu acquéreur, et avec raison.—Une *Tête de Bacchante*, par Greuze, jolie d'expression, mais d'un faire assez lourd et largement traitée, 17,000 fr., à M. le marquis du Blaisel. — La *Sortie de la bergerie*, tableau d'une finesse remarquable, par Wynants et Adrien Van den Velde, 7,600 fr., à M. Mennechet.—La *Jeune femme malade*, de Jean Steen, 5,000, à M. Heine, pour M. Fould. — L'*Etablissement d'un camp* et un *Campement*, par Pater, 15,100, à M. Fichel; ces deux toiles, à la vente Collot, n'avaient pu trouver acquéreur à 5,000 fr.— Enfin, un *Hiver en Hollande*, par Isaac Van Ostade, de la plus belle qualité de ce maître, 3,200, à M. Heine, pour M. Fould, ministre d'État.

Telles sont les principales enchères de cette

vente, qui a produit près de 850,000 fr., sur lesquels M. Patureau réalise, dit-on, un bénéfice de plus de 300,000 fr.—Les tableaux sur lesquels il a gagné le plus, sont ceux achetés à Paris; ceux acquis à l'étranger, notamment en Belgique, sont loin d'avoir présenté un résultat aussi avantageux.

Tandis que ces grandes assises de la peinture se tenaient à la salle des conférences de l'hôtel Drouot, la salle n° 3 était occupée par un public moins bruyant, mais non moins avide de suivre les différentes péripéties de l'importante vente des dessins dépendant de la succession de M. le comte Adolphe Thibaudeau, parmi lesquels figurent des pièces rares et très-capitales. Cet empressement ne nous étonne pas, M. Thibaudeau savait apporter dans ses acquisitions artistiques, cette justesse de coup d'œil, cette rapidité et cette décision qui l'avaient fait apprécier dans maintes circonstances de sa vie, si courte et pourtant si remplie. Il avait trouvé, du reste, dans M. Charles Blanc, l'auteur de l'*Histoire des Peintres*, non-seulement un ami, mais un guide expérimenté, dont les conseils ne lui firent jamais défaut.

Nous ne pouvons aujourd'hui, à notre grand regret, qu'indiquer sommairement, sauf à y revenir plus tard, quelques prix des dessins vendus dans les premières vacations.

Léonard de Vinci. *La mort combattant contre des cavaliers*, 410 fr.; c'est bien peu, quand on pense que ce dessin fut acheté 1,000 fr. à Londres. — Paul Véronèse. *La sainte Vierge tenant l'enfant Jésus, en compagnie de sainte Anne*, composition de douze figures, 950 fr. — Rubens. *La prédication*, dessin capital à l'aquarelle sur papier blanc, 900 fr. Du même, son *Portrait* aux deux crayons, sur papier blanc, 700 fr. — Parmesan. Trente dessins remarquables au bistre, à la plume et à la sanguine, 2,400 fr.—La *Lucrèce* renversée à terre, après s'être percée d'une épée, a été vendue à elle seule 400. — Le *Portrait* du Parmesan assis et tenant sa chienne devant lui, 305 fr. — Les deux beaux dessins d'Adrien Van Ostade, le *Bal flamand* et l'*Intérieur flamand*, ont été adjugés ensemble 3,800 fr.

Nous ne terminerons pas cet examen, si rapide qu'il soit, sans complimenter M. Charles Blanc sur la modestie et la conscience avec lesquelles son catalogue est rédigé; c'est rare par le temps qui court.

Les lauriers cueillis par les collectionneurs d'œuvres des maîtres anciens, ont mis en émoi les possesseurs de tableaux modernes. Témoin M. V. J..., qui a présenté aux enchérisseurs une collection vraiment remarquable de toiles de nos maîtres les plus à la mode. L'expert chargé de la vente, M. Francis Petit, a placé en tête de la notice un avertissement, sous forme de lettre, dans lequel M. Louis Lurine, tout en reconnaissant l'inutilité d'un catalogue détaillé, a trouvé moyen d'écrire vingt-quatre pages pétillantes d'esprit et pleines de sentiment, qui valent toutes les analyses, même les plus minutieuses du monde.

Voici les prix des principaux tableaux de cette vente, sur le mérite desquels nous nous abstenons de tout commentaire. Ce serait véritablement un double emploi, après le plaidoyer de M. Louis Lurine, qui se trouve dans l'agréable position d'un avocat qui a eu gain de cause.

Brias : le *Saint Nicolas*, 975. — Couture : les *Deux politiques*, 6,050. — Du même : l'*Enfant au tambour*, 5,825.—Du même : la *Nostalgie*, 3,250. — Du même : *Une affaire après un bal masqué*, 3,300. — Decamps: *Chasseur au marais*, 6,000. — Du même: *Famille italienne*, 900. — Paul Delaroche : *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, 10,000. — Du même : *Galilée*, toile microscopique de 17 centimètres sur 14, 9,000. Du même : *Sainte Cécile*, première pensée terminée, d'une dimension moindre que le précédent, 3,950. — Du même : onze cadres contenant les études faites pour l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, 5,200. — Eugène Delacroix : *Intérieur d'un couvent*, *l'Amende honorable*, 5,450. — *Persée et Andromède*, par le même, 855. — Diaz : *Intérieur de forêt*, 1,880. — Du même : *Soleil couchant*, 275. — Du même : le *Matin*, 400. — Du même : *Vaches à l'abreuvoir*, 600. — Jules Dupré : *Soleil couchant*, 750. — Guillemin : *Pudeur et indigence*, 1,825. — Du même : *Intérieur d'une maison de secours en Bretagne*, 710. — Hamon : une *Gardeuse d'enfants*, 720. — Eugène Isabey : un *Alchimiste*, 700. — Du même, la *Bourrasque*, 1,550. — Jacque : *Troupeau à l'abreuvoir*, 1,475. — Léopold Robert : le *Brigand blessé*, 4,400. — Millet : la *Récolte*, 475. — Muller : *Caresses enfantines*, 1,475. — Du même : *Femme couchée*, 475.— Du même : *Bacchante*, 390.— Robert Fleury : une *Baigneuse*, 1,400. — Roqueplan : *Paysage*, 585.— Ph. Rousseau : *Pigeons*, 1,400. — Du même : *Perroquets*, 1,450. Ces deux tableaux forment pendants. — Du même : *Pivert*, nature morte, 300. — Théodore Rousseau : *Une matinée de printemps*, 5,900. — Ary Scheffer : *Françoise de Rimini*, 4,900. — Les tableaux de Troyon ont obtenu le succès qu'ils méritaient : *Chiens courants au repos*, 5,025. — Du même : la *Saulée aux vaches*, 6,000.—Enfin, une *Matinée d'automne*, page splendide de lumière, a été achetée par lord Hertford, 8,000. Ziem : *Vue de Grèce*, 5,700. — Du même : *Venise le matin*, 1,950. — Du même : *Fruits*, dignes du pinceau éblouissant de Vélasquez, 700.

Voilà, certes, des chiffres respectables qui sont d'un heureux augure pour les œuvres de la prochaine Exposition.

HYACINTHE AUDIFFRED.

EXPOSITION
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1].

MM. LUGARDON FILS. — PARIS. — BRISSOT DE VARVILLE. — SIMON. — LOUBON. — HUMBERT. — DE KNYFF. — SALTZMANN. — BOSSUET. — PAUL FLANDRIN. — BOHM. — GIRARDON. — SERVAN. — CASTAN. — PONTHUS-CINIER. — SEVERIN DE SERRES. — HÉDOUIN. — APPIAN. — CARRAND. — BAUDIT. — DIDAY. — LÉON FLEURY. — DUSERRE. — DE FONTENAY. — VIOT. — LACOMBLÉ. — HUGARD. — ZIMMERMANN. — PAPELEU. — KEELHOFF. — HOSTEIN. — AIGUIER. — JUSTIN OUVRIÉ. — BOUILLON-LANDAIS. — TRONVILLE. — CORDOUAN. — GARNERAY. — CUBISOLE. — PERRE. — JARNIEUX. — PROTHEAU. — CARUCHET. — LOUIS VERAY. — FÉLIX ROUBAUD. — ROUBAUD JEUNE. — LE MARQUIS DE P***. — BARROUX. — APPIAN. — BELLET-DUPOIZAT. — VILLOUD. — HÉBERT. — DESOMBRAGES. — LALANNE. — LAFONT. — CHEVRON. — SAINT-EVE. — LASSALLE. — LEPAGNEZ.

La peinture des animaux a pris, dans ces derniers temps, un grand développement. Le public, ce souverain dont les caprices font loi, recherche par dessus tout, en ce moment, la représentation des scènes ou des travaux champêtres. Il est fâcheux que les artistes qui cultivent ce genre de peinture, ne soient pas plus nombreux à notre Exposition. Le Brascassat lyonnais, M. Duclaux, empêché par son voyage dans le Midi, n'a rien exposé cette année; l'absence des œuvres de cet artiste a été vivement regrettée. M. Guy ne nous a pas donné un de ces beaux portraits hippiques qu'il a faits dans le courant de l'année dernière; on n'a de lui que son *Intérieur de l'aumônier du château*, une fort jolie petite page à laquelle j'ai déjà payé un juste tribut d'éloges. Les amateurs du genre ont vu avec plaisir les chevaux pleins de mouvement du *Train d'artillerie* de M. Dubuisson, le beau groupe de *Taureaux*, du *Repos de moisson*, du même artiste, et la nichée de *Renards*, de M. Kiorboé, trois compositions dont j'ai déjà signalé le mérite. Un mot, maintenant, des *Animaliers* dont les œuvres ont été remarquées. — La *Dernière gerbe*, de M. Lugardon fils, est une fort belle chose; c'est un effet de soleil parfaitement rendu, les valeurs de tons ont une grande justesse, ces bœufs se détachent admirablement sur ce terrain d'une clarté éblouissante, et les figures ne manquent pas de vérité dans leur mouvement. On a aussi de cet artiste une leste et spirituelle ébauche de petit *Ane* méditant, auprès d'un buisson d'épines, sur sa triste destinée. Le mélancolique bourriquet est presque aussi finement étudié, aussi vrai de naturel que les admirables *Moutons* de M. Paris, ou que les *Chevaux au vert* de M. Brissot de Varville. — Le *Cheval à l'écurie*, de M. Simon, est une bonne étude, franchement vraie, qu'on voit avec plaisir. — Le *Troupeau de grands boucs*, de M. Loubon; l'aspect de ces quadrupèdes fièrement coiffés, divers de mouvements, et tous trop uniformément placés sur la même ligne de front, paraît étrange de prime abord; mais lorsque l'esprit s'est rendu compte du lieu de la scène, des arrière-plans du tableau voilés par la poussière qui obscurcit le soleil, on rend hommage au talent du peintre, et on reconnaît, en outre, qu'il a parfaitement saisi les formes anguleuses et l'humeur turbulente de ces *haut encornés*. — Les *Chèvres sur la montagne*, de M. Humbert, sont également dignes d'éloges. Le dessin en est correct, la couleur finement accusée, l'aspect du site heureusement rendu. Il est regrettable que M. Humbert ait retiré ce tableau beaucoup trop tôt de l'Exposition. — M. de Knyff, peintre belge, nous a donné une copie bien pure et bien simple de la nature flamande. Son *Souvenir de la Campine* est tout à la fois une bonne étude d'animaux et un paysage d'une perspective surprenante, étonnant de vérité, mais d'une si triste vérité, qu'il faut bien aimer les vaches pour se plaire à les contempler dans ce nu pâturage éclairé par l'aube incertaine du jour. — Mais, me voilà, presque sans y penser, dans les paysages dont je n'ai encore rien dit. Ils sont nombreux.

M. Saltzmann a exposé une magnifique toile, *Tombeaux étrusques à Népi;* cette œuvre, d'un caractère grandiose et original, d'une sévère élégance, vient en première ligne et à juste titre parmi les paysages qui ont été le plus remarqués à notre salon. Quel magnifique désordre apparent dans cette majestueuse forêt qui couronne fièrement la ligne hardie des cavernes sépulcrales, et où la lumière d'un jour sinistre se joue en capricieux contrastes, parmi les diverses espèces d'arbres savamment différenciés ! La couleur noire, qui domine dans cette composition, a pu surprendre un instant les gens habitués à juger toute la nature d'après celle qu'ils ont ordinairement sous les yeux; mais pour ceux qui ont vu les pâles oliviers se revêtir, dans certains vallons

1. Voir page 158.

humides des pays chauds, d'un feuillage presque noir de suie, le coloris du tableau de M. Saltzmann n'offre rien que de très-vraisemblable et paraît même fort bien approprié à l'impression funèbre que doit produire l'aspect de cette vallée de morts. — Après le magnifique paysage de M. Saltzmann, celui qui a eu le plus beau succès est le *Moulin arabe*, par M. Bossuet. Cet éminent peintre belge est presque sans égal dans l'art de faire doucement resplendir les rayons d'un soleil ardent sur les ruines dorées de l'Espagne. Le ciel bleu de l'Hespérie, une lumière abondante, une végétation méridionale, tout cela est parfaitement interprété dans ce tableau; le style mauresque du bâtiment a l'expression et le caractère de son époque; c'est, en un mot, un chef-d'œuvre de vérité, devant lequel on oublie le mérite de la peinture, en croyant admirer la réalité. — Nous avons de M. Paul Flandrin, une *Nymphée* qui n'est pas nouvelle pour nous, et qui est devenue noire et lourde; je préfère de beaucoup à cette composition deux autres toiles du même peintre, le *Nid de l'aigle* (*forêt de Fontainebleau*), et surtout la *Vallée de Montmorency*, où son pinceau n'a peut-être jamais rien produit de plus lumineux, de plus aérien, de plus gracieusement vrai que les massifs d'arbres variés du second plan de ce charmant petit tableau, et que certaines hautes cimes de trembles et de peupliers dorés par le soleil, qui font rêver du chant des oiseaux et de la brise du soir dans la feuillée. — La vue de la vallée de *Port-Royal*, par M. Bohm, peintre belge, égale presque, en finesse d'exécution, en suavité de coloris et en intelligence des beautés de la nature agreste, cette belle toile de M. Flandrin, dont cependant les premiers plans sont moins fermes, moins heureusement traités que ceux du tableau de l'artiste belge.

M. Girardin est de tous nos artistes lyonnais celui qui a fait le plus de progrès. Sa *Vue du château de Grignan* est un excellent paysage. Dessin pur et distingué, perspective bien sentie, lumière éclatante et heureusement ménagée; c'est une toile qui, sous tous les rapports, fait à l'artiste le plus grand honneur. Le seul reproche qu'on pourrait faire, c'est que les terrains du premier plan manquent un peu de solidité. M. le sénateur Vaïsse a fait l'acquisition de ce tableau pour le Musée des peintres lyonnais. La *Vallée de Bramo-Fan*, du même artiste, est aussi une œuvre bien réussie; il y a surtout dans ce paysage une alliance de solennité et de grâce qui lui assure un mérite tout particulier. — M. Servan a deux paysages: ce sont de belles eaux, un heureux assortiment de lumière et d'ombres, des aspects pleins de charme. Ces perspectives ont de la poésie, elles font rêver. — M. Castan, de Genève, qui avait eu, l'année dernière, un beau succès par son *Effet de matin*, a été tout aussi heureux cette année avec son *Intérieur de forêt*. Il a représenté, avec une extrême vivacité de coloris et une grande hardiesse de main, un labyrinthe de futaie sauvage, pénétrée par quelques éclaircies de jour et laissant entrevoir au loin, sous ses voûtes ombreuses, des échappées de ciel bleu, dont l'azur foncé est doublement avivé par les vapeurs humides et par la sombre verdure de la forêt. Comme on voit que tout cela est fait sur nature. — Que n'en puis-je dire autant des onze *Paysages* de M. Ponthus-Cinier, qu'on reconnaît trop pour être composés dans l'atelier, ce qui leur donne un air de famille trop marqué, quoiqu'ils soient tous très-bien ordonnés et d'un beau dessin. A tous les tableaux exposés par ce fécond artiste, celui que je préfère est *Rome vue de la villa Borghèse;* c'est beau d'effet et d'exécution. Quel dommage que l'harmonie de cette composition soit troublée par des excès de coloris heurtés, par des premiers plans crûment ébauchés, et par des groupes peu dignes d'une aussi noble scène! Après cette œuvre, je citerai du même artiste, la *Vue du château de Richemond*, sur les bords de l'Ain, celles des *Vallées du Drac* et *de l'Isère à Grenoble*, et particulièrement la cascade du *Ravin de Népli*. — Les deux toiles exposés cette année par M. Severin de Serres sont supérieures à celles qu'il avait envoyées à notre salon de 1856. Cet artiste possède d'excellentes qualités, on ne saurait trop louer la beauté des lignes et la noblesse poétique de ses compositions, si remarquables en même temps par le charme de la lumière suavement répandue sur les mouvements de terrain. — M. Hédouin est aussi un artiste de talent; dans son tableau des *Scieurs de long*, il a rendu d'une manière fort heureuse une pluie de rayons de soleil tamisés à travers le feuillage des grands arbres, et tombant d'aplomb sur les figures qui animent la composition. Mais cette toile n'est pas proprement dite un paysage, elle appartient aux tableaux de genre, et si je parle ici de cette œuvre, c'est pour réparer un oubli involontaire.

Je parlais tout à l'heure de la supériorité des œuvres exposées cette année par M. S. de Serres, comparativement aux tableaux que nous avons eus de cet artiste au Salon de 1856; à mon grand regret, je n'en pourrais dire autant de M. Appian: car je préfère de beaucoup ses paysages de l'année dernière à ceux qu'il nous a offerts cette année. On reconnaît, il est vrai, dans ses compositions, le choix intelligent du point de vue, l'élégance capricieuse d'un dessin toujours vrai; mais son coloris est sombre, et il ferait bien de

quitter la voie monotone et ténébreuse des effets crépusculaires où il s'est malheureusement engagé. Je suis bien plus satisfait de son petit intérieur intitulé : *l'Alchimiste*, que de sa *Route de Martignat*, de son *Lavoir de Crémieu* et de sa lugubre *Mare d'Appia*, et je l'engagerais à se livrer à ce genre de peinture, à l'exécuter surtout dans de plus grandes dimensions. Je suis certain qu'il y aurait un succès égal à celui qu'obtiennent ses dessins au fusain, toujours traités de main de maître par cet artiste. — M. Carrand a un *Effet de matin* qui représente avec une très-grande vérité une clairière de forêt couverte de broussailles roussies par l'automne et humides de rosée. Cet artiste est en progrès, ainsi que M. Chevalier, qui a réussi également bien un joli *Effet de jour* sur un marécage vrai à tromper des grenouilles. Il ne reste plus qu'à leur souhaiter à tous deux de faire de la peinture qui puisse se soutenir vue de près comme de loin et qui n'ait pas, au moins, l'air d'une simple esquisse. — Les *Bords du Loing*, de M. Baudit, composent un délicieux paysage dont on a justement et beaucoup loué la transparence des eaux dorées de l'étang, la profondeur vaporeuse de la perspective et la légèreté des arbres élancés, au feuillage agité par la bise; mais il y a peut-être autant de vérité de nature et plus de sauvage originalité dans les *Dunes de l'Armorique*, du même peintre; c'est une reproduction consciencieuse de cette vue pittoresque de la Bretagne. — M. Diday a trop écouté les injustes critiques si souvent adressées à sa couleur; il a eu grand tort de remplacer sur sa palette les brillantes couleurs de la nature alpestre par une teinte grise uniforme. Sauf cette fâcheuse concession et quelque peu de lourdeur et de sécheresse dans le feuillage des arbres, la vue de l'*Auberge de Bouveret, à l'extrémité du lac de Genève*, offre encore toutes les qualités du talent de M. Diday, qui fut autrefois la gloire et l'orgueil de l'art helvétique. — Une *Vue prise en Auvergne*, *près Vic-le-Comte*, par M. Léon Fleury, est d'un effet grandiose, produit par d'habiles contrastes de lumière.—Deux toiles de M. Duserre, *Vue du Mont-Rédan* et *Vue du château Gambert*, annoncent de bonnes études et une véritable facilité de pinceau. —Les *Châlets de Meyringhen*, de M. de Fontenay, sont peints avec une finesse de touche, une exactitude de détails, une vivacité de coloris harmonieux, qu'on ne saurait trop louer. — Le talent de M. Viot se distingue par une gracieuse simplicité naturelle; on dirait que l'artiste est arrivé à la limite indécise qui sépare la vraie copie de la nature réelle, de l'idéalisme arrangé et poétisé. Son *Etang de Romanay* est un délicieux spécimen de ce genre; mais il y a plus de vigueur de touche dans les vues de *Tenay* ou de *Saint-Amour*, et surtout dans sa *Vallée* accidentée de rudes mouvements de terrain.—La *Chaumière flamande*, de M. Lacomblé, se fait remarquer par un suave coloris, une touche large et de vifs contrastes d'ombre et de soleil dans les bois. — M. Hugard a cherché à se rapprocher un peu du genre de Calame dans son tableau de l'*Inondation de Chamouny*, dont le ciel ténébreux et le mouvement général des eaux sont assez bien rendus.—Nous avons de M. Zimmermann une charmante petite *Vue du lac du Bourget ;* mais cet artiste n'a pas été aussi heureux dans son autre paysage, la *Cascade de Staubach*.— M. Papeleu excelle à peindre ces effets de jours nuageux qui varient à souhait l'aspect pittoresque d'un paysage; il en a donné la preuve dans ses *Pâturages des environs de Muloise*, si agréablement entrecoupés de bois, de prés et de marécages.—L'*Abreuvoir* rustique, de M. Keelhoff, se fait remarquer par la solidité, la bonne couleur des terrains, par la transparence des eaux et du ciel, et spécialement par l'élégance de deux frênes élancés qui ombragent cette mare. — M. Hostein a voulu se relever de l'échec que lui a fait subir son paysage des *Rives de la Seine*, en nous envoyant quatre vues des environs de Toulon, parmi lesquelles on remarque particulièrement, pour la fermeté du dessin et la vérité de la chaude atmosphère provençale, son *Palmier dans une bastide* et sa *Forêt de pins*.— M. Aiguier a le sentiment poétique; son paysage, *le Repos du soir*, a été conçu et composé avec amour; la lumière y est cherchée dans d'excellentes intentions; les fonds sont chauds et distingués; le dessin des arbres est étudié avec élégance et avec soin. Mais la teinte générale du ciel est lourde et d'un ton verdâtre qui n'est pas heureux; enfin, tout le premier plan accuse une touche indécise et cotonneuse qui nuit singulièrement à l'effet de la composition. L'artiste a été plus heureux dans sa jolie esquisse du *Quai de Rive-Neuve*, d'une chaude et harmonieuse couleur et d'un sentiment artistique excellent.

J'arrive à une toile d'un éminent artiste, que je ne pouvais classer parmi les paysagistes. M. Justin Ouvrié, qui se distingue par la spécialité du genre dans lequel il excelle. Sa vue du *Canal de Rotterdam* est une œuvre des mieux réussies, d'une rare justesse de perspective, d'une illusion surprenante, d'un charme ravissant par la délicatesse prodigieuse des détails multipliés à l'infini, et par de belles oppositions d'ombre et de calme lumière, telle enfin qu'on devait l'attendre d'un artiste de cette valeur.

Quelques lignes sur les *Marines* qui ont été le plus remarquées. — Le *Phare de la Joliette*, de

M. Bouillon-Landais, est une œuvre correcte et sagement traitée, à laquelle il ne manque, pour être complétement satisfaisante, que plus de recherche dans les détails, plus d'effet et de parti-pris dans la couleur. — Les *Naufragés*, de M. Tronville, ne produisent guère l'effet sur lequel le peintre a dû compter. A voir ces malheureux perchés sur une pyramide de rochers, amoncelés si joliment et colorés, et quelle que soit la fureur des vagues qui s'élancent pour ressaisir leurs victimes, on est moins disposé à frémir de terreur qu'à admirer ce joli piédestal. — M. Cordouan, le magnifique dessinateur de paysages, a exposé trois marines traitées avec cet esprit et cette incroyable habileté de main qui distingue le faire de l'artiste. Son *Naufrage de pirates* est presque aussi beau que ses admirables pastels; c'est d'un effet saisissant, et les vagues irritées sont rendues avec une effrayante vérité de mouvement. Il y a cependant certaines nappes d'écume que l'on pourrait trouver un peu trop lourdes et enfarinées. Ce sont là des négligences qui échappent souvent à la patience fatiguée des meilleurs artistes, mais qu'on ne trouve jamais dans les marines de M. Garneray. Toutes sont étudiées scrupuleusement avec la science d'un homme du métier, et se recommandent en outre par la fermeté de la touche et le don poétique de la composition; mais rarement ce peintre nous avait envoyé une œuvre plus remarquable sous tous ces rapports, que sa *Vue du port de Gand;* cette toile nous fait voir le talent de M. Garneray sous un jour tout nouveau et des plus flatteurs.

La sculpture est faiblement représentée cette année à notre palais Saint-Pierre. On a aussi trop facilement accepté cette multitude de médaillons en plâtre qui n'intéressent que les vanités personnelles et compromettent la dignité de la statuaire. A force de mouler des vulgarités, le sculpteur finit par perdre le sentiment délicat de la beauté artistique et de la vraie grandeur de style qui doivent distinguer ce noble art entre tous les autres.

Le buste en marbre par M. Cubisole a le mérite matériel d'une exécution habile, mais cette tête du *Christ*, d'une expression un peu vulgaire et nullement divine, ne rappelle guère la sérieuse et pensive physionomie de l'Homme-Dieu. — L'*Immaculée-Conception*, grande statue en plâtre de M. Perre, est si disgracieuse, si malencontreuse en tous points, que je suis encore à me demander quel est le sentiment d'indulgente faiblesse qui a pu faire admettre une telle œuvre à l'exposition. — Heureusement la statuette (plâtre) de M. Jarnieux, qui nous représente le même sujet, est là pour nous dédommager de cette fâcheuse apparition. Cette œuvre est un délicieux modèle de religieuse expression, de grâce, de candeur virginale, et c'est ce que nos artistes lyonnais ont exposé de mieux cette année en sculpture religieuse. — La *Vierge* en marbre, de M. Protheau, semble avoir un caractère de beauté moins idéalisé et plus mondain que la statuette de M. Jarnieux, quoique la pose et les draperies affectent davantage le style moyen âge; la figure n'a peut-être pas aussi toute la dignité désirable. — Dans son buste en marbre de l'*Évêque d'Évreux*, M. Cabuchet a délicatement ciselé la finesse de la physionomie et la souplesse des chairs, et dans sa réduction en plâtre de son groupe de *Saint-Vincent de Paul*, qu'il nous a envoyée, on a pu admirer l'ensemble de cette composition, si harmonieuse de lignes et d'effet. L'exécution en paraît savamment étudiée, et les détails offrent de grandes beautés d'expression, tant sur la douce et paternelle figure du saint souriant avec tendresse aux deux enfants qu'il serre entre ses bras, que sur les traits de ces deux orphelins abandonnés.

Le buste d'*Arlésienne* en marbre, de M. Louis Veray, qui a déjà figuré à l'Exposition universellle, est sans contredit une des plus séduisantes fantaisies de la sculpture dans notre salon de 1857. L'artiste n'a eu qu'à être vrai pour donner un attrait inexprimable à cette suave beauté vivante. — Après M. L. Veray, vient sans aucun doute M. Félix Roubaud: sa statuette équestre du général Levasseur est très-bien réussie; la tête du cheval est superbe, et le cavalier est aussi bien posé, aussi délicatement modelé que la statuette de M. le sénateur Waïsse, d'une ressemblance et d'un naturel parfaits. Ses bustes sont également très-bien, fort ressemblants et convenablement ajustés. Il a aussi exposé une foule de médaillons-portraits pleins de vie et de vérité; mais ils sont trop nombreux et c'est un défaut. M. F. Roubaud aurait mieux fait de n'en produire qu'une partie et d'en ajourner l'autre à l'exposition prochaine; je suis certain qu'on les eût mieux appréciés, vus avec plus de plaisir. Il faut savoir se faire désirer, et non blaser le public en lui donnant trop. — M. Roubaud jeune marche heureusement sur les traces de son frère aîné, artiste actif et laborieux; ses bustes et ses médaillons sont aussi fort remarquables. — La statuette assise de la *Rêverie*, de M. Simyan, est une œuvre charmante, mais elle rappelle un peu trop la *Sapho* de Pradier et la *Polymnie* antique. — Que M. le marquis de P*** continue comme il a commencé, il est sûr d'obtenir un jour un grand succès; son œuvre capitale est une excellente statuette en bronze d'*Hamlet*, méditant sur

la mort, le crâne d'Yorick à la main; c'est admirablement posé et modelé et d'une expression parfaite.— Je ne puis adresser les mêmes éloges à M. Barboux; son buste de Mme la comtesse de G***, mal ajusté et d'un aspect peu agréable, est bien loin de donner une juste idée du modèle.

Les dessins au fusain sont en ce moment à la mode. M. Appian, que j'ai déjà cité parmi les paysagistes, auteur de cinq charmants dessins au fusain, peut, à bon droit, se proclamer ici le chef de ce genre. Le *Plaisir dans les bois* et la *Peine dans les bois* sont deux beaux pendants, je m'étonne qu'ils n'aient pas trouvé d'acquéreurs. Son *Char à foins* me paraît être beaucoup trop inspiré du magnifique tableau que Troyon avait à l'Exposition universelle. — La *Ville turque*, de M. Bellet-Dupoizat, est un dessin bien réussi qui manque cependant d'effet général, ou plutôt d'unité d'effet. — M. Villoud a exposé un portrait au crayon, d'une admirable exécution, et que je crois d'une grande ressemblance. — Le *Page*, de M. Hébert, est également un dessin fort bien réussi. — Les fusains de MM. Desombrages, Lalanne et Lafont, réclament une honorable mention que je suis heureux de consigner. — Le dessin de l'*Immaculée Vierge Marie* par M. Chevron, est d'une expression et d'un sentiment parfaits.

Les aquarelles ne sont pas nombreuses, et n'ont rien offert de bien remarquable.

La gravure n'est représentée à notre salon que par les quatre œuvres de feu Saint-Ève, mais il faut dire aussi qu'elle y figure d'une manière admirable. La *Poésie*, la *Théologie* et la *Justice*, d'après les fresques du Vatican, par Raphaël, sont trois véritables chefs-d'œuvre; je les préfère de beaucoup à sa gravure de la *Vierge au Donataire*, qui est cependant une œuvre de burin très-bien réussie. Cet artiste était peut-être l'interprète le plus fidèle du sublime Raphaël. Quelle perte pour les arts, et surtout pour notre ville de Lyon, qui voit chaque année s'éclaircir les rangs de ses artistes de talent! L'année dernière, nous avons perdu Remilleux et Baile, et, cette année, nous perdons encore deux de nos artistes aimés, Fouville et Saint-Ève!

La lithographie n'est guère plus représentée que la gravure. On peut citer en ce genre les œuvres de M. Lassalle : une magnifique lithographie d'après Eugène Delacroix, la *Médée poursuivie*, et des *Chevaux effrayés par l'orage*, d'après Alfred de Dreux. — M. Lapagnez a aussi deux beaux portraits lithographiés, et un troisième très-bien copié d'après un tableau du musée de Lyon. — Il me faut aussi citer la belle lithographie de M. Coizet, représentant l'*Artiste malheureux*.

Maintenant, que les artistes de mérite dont j'ai omis les noms, veuillent bien m'excuser; ces omissions ne me sauraient être imputables; des limites avaient été assignées à mon examen, et j'ai dû les respecter.

La valeur des œuvres acquises à la suite de notre exposition dépasse cinquante mille francs. Tout le monde comprendra l'éloquence de ce chiffre. Il s'est vendu soixante-quinze tableaux aux amateurs, et la *Société des amis des arts de Lyon* en a acheté environ quarante. Les acquisitions se sont réparties sur les ouvrages des artistes dont je donne ici les noms, ainsi que le nombre des tableaux vendus :

MM. Aiguier, *un;* Appian, *quatre;* Baron, *trois;* Baudit, *quatre;* Brissot de Varville, *un;* Carrey, *deux;* Chaine, *un*, Chantre, *deux;* Charpentier, *un;* Mlle Cherpin, *un;* Coizet, *deux;* Courdouan, *deux;* A. de Curzon, *un;* Deyrieux, *un;* Drouyn, *un;* Dubuisson, *un;* Dussère, *un;* Fischer, *un;* Paul Flandrin, *un;* Léon Fleury, *un;* Fournel, *un* (aquarelle); L. Garneray, *trois;* Eugène Grobon, *trois;* Oscar Gué, *un;* Mlle de Guimard, *un;* Guy, *un;* de Gronkel, *un;* Dejey, *un* (aquarelle); Courbet, *un;* Girardon, *un;* de Heuvel, *un;* Jacquand, *un;* Jogues, *un* (aquarelle); Justin Ouvrié, *un;* Keelhoff, *un;* Kiorboé, *un;* Lafont, *un;* Landelle, *un;* Lavie, *un;* Lays, *deux;* Lepaulle, *un;* Armand Leleux, *un;* Leullier, *un;* Lombard, *un* (fusain); Lortet, *un;* Loubon, *deux;* Lugardon fils, *un;* Luminais, *un;* Magaud (de Marseille), *huit;* Magaud (de Lyon), *deux;* Mozin, *un;* Papeleu, *un;* Paris, *deux;* Pérignon, *un;* Perrachon, *un;* Pilliard, *un;* Pizzetti, *deux;* Ponthus-Cinier, *quatre;* Portaëls, *un;* Pron, *un;* Rahoult, *un;* Rave, *deux;* Reignier, *trois*, Saltzman, *un;* de Serres, *un;* Servan, *deux;* Sicard, *trois;* Sury, *un;* Thierriat, *deux;* Tronville, *un;* Vernay, *un;* Viot, *deux;* Volle, *un* (aquarelle); Mlle Wagner, *un.*

Lyon, le 24 avril 1857.

UN AMI DE L'ÉCOLE LYONNAISE.

CONCERTS DE LA QUINZAINE.

Nos virtuoses clôturaient autrefois assez ordinairement la saison musicale à la station de Pâques; mais cette année on a vu surgir une telle quantité de concerts, qu'il n'y a pas eu assez de jours dans la semaine, assez d'heures dans la journée, pour que les matinées et les soirées musicales annoncées ou promises pussent avoir lieu. De là le débordement de concerts donnés durant cette quinzaine par des artistes en renom et aimés du public. La REVUE a reconnu parmi ces bénéficiaires en retard tant de célébrités, tant de noms qui lui sont sympathiques, qu'elle aurait mauvaise grâce

à ne pas parler de leurs derniers succès. Elle a voulu en charger son rédacteur ordinaire ; mais impossible de faire prendre la plume à *Henry de Saint-Didier* pour dire quelques mots des exécutions vocales et instrumentales qui ont été entendues cette quinzaine dans les salles Herz, Erard, Pleyel et Sainte-Cécile. Il a pris, dit-il, l'engagement, *coram populo*, de déposer les armes jusqu'à l'année prochaine, en matière de concert, bien entendu, et il y restera fidèle. Après avoir rendu compte sept fois dans la Revue des soirées de l'hôtel de la rue d'Amsterdam, et avoir clôturé par neuf colonnes de petit texte, il a dû certainement parler de tous les altos, basses, ténors, pianistes, violoncellistes, harpistes, cornistes, bassistes, contre-bassistes, guitaristes, matophonistes, organistes, harmonicordistes de l'univers musical, et sa tâche lui semble ainsi suffisamment remplie. Instances, lettres de son directeur, rien n'y a fait, il s'est tenu inébranlable dans sa résolution ; c'est le *tenacem propositi virum* d'Horace. La direction avait bien envie de destituer cet entêté rédacteur; mais probablement s'est-on rappelé qu'il avait une qualité essentielle, celle de négliger de passer chaque mois à la caisse, et, parce qu'un autre poëte latin a dit : *Uno avulso non deficit alter*, voilà ce qui fait qu'aujourd'hui je suis forcé de prendre la plume à sa place. Pris ainsi au dépourvu, je n'ai pour me guider que le souvenir des belles et bonnes choses que j'ai entendues ; aussi dirai-je mes impressions, sans suite, sans ordre chronologique, telles que j'en ai gardé souvenance.

Si ma mémoire a bien retenu cette date, le 15 avril c'était la soirée annuelle des frères Lionnet chez Herz. Dire que des artistes en renom, tels que MM. Alexandre Batta, Goria, de Hartog, Amédée Dubois, Lebeau, Maton, Mmes Cambardi, Charles Ponchard, Lefébure-Wély, s'étaient empressés de prêter leur concours à nos deux chanteurs siamois, c'est déjà donner une idée du charme et du succès de cette soirée. Mme Cambardi a enlevé son auditoire avec la cavatine de *la Traviata*, qui a été bissée, et, de leur côté, Mmes Lefébure-Wély et Charles Ponchard ont recueilli d'unanimes et chaleureux bravos. Le succès de la partie instrumentale exécutée par Goria et Batta, n'a pas été moins brillant. Quant aux frères Lionnet, ils nous ont fait entendre les plus jolies choses de leur riche répertoire : *les Deux vieux amis*, de Gounod, *le Message* et *le Cavalier*, de Nadaud, le chant rustique de M. A. Dufrêne, *Battons la gerbe*. *Le Message* seul, tel que l'a interprété Anatole Lionnet, aurait suffi au succès de ce concert. Enfin, les bénéficiaires ont terminé la soirée par leurs étonnantes imitations d'acteurs, au bruit des rires et des applaudissements.

Quelques jours auparavant, M. et Mme Henri Fournier avaient donné une intéressante soirée dans la salle Pleyel. Le bénéficiaire, habile violoniste, et Mme Fournier, pianiste distinguée, ont partagé, avec Mmes Cambardi, Dreyfus, MM. Marochetti, Gozora et Malézieux, qui les avaient si bien secondés, les bravos et les applaudissements unanimes d'un nombreux auditoire.

Le concert de M. Ernest Nathan nous a fourni l'occasion d'applaudir cet artiste. Il a exécuté, avec le talent que tout le monde lui connaît, *Doux souvenirs*, *la Berçeuse*, et plusieurs autres morceaux d'un genre différent qui ont mis en relief les belles qualités qui distinguent l'habile violoncelliste. Mme Cambardi a chanté le grand air de *Lucie*, et y a déployé toutes ses qualités lyriques.

Assister à un concert donné par Mlle Marie Darjou, avoir l'occasion d'apprécier dans toute sa plénitude et dans tous ses détails le talent de la jeune pianiste qui marche à grands pas vers la célébrité, c'est éprouver une indicible jouissance, dont on garde longtemps le souvenir. Sous les doigts de l'artiste, l'ivoire s'anime, chaque touche prend une voix qui parle à l'âme et au cœur; on écoute, haletant, suspendu, aux accents magiques de l'instrument ; puis, quand la dernière note s'est éteinte dans un doux murmure, les mains se rapprochent pour applaudir, et on crie bravo à la jeune artiste qui vient de vous faire passer de si délicieux instants. Voilà ce que j'ai ressenti au dernier concert de Mlle Marie Darjou, et sans doute ce que tout le monde a éprouvé comme moi.

Une des charmantes soirées musicales de la quinzaine est bien, sans contredit, celle que nous a donnée M. Gozora, à la salle Sainte-Cécile. Secondé par des artistes en renom qui avaient répondu à son appel, le bénéficiaire, avec de tels éléments de succès, pouvait composer un programme des plus attrayants; mais il ne s'en est pas contenté : héros de la fête, il a compris qu'il devait se produire le plus possible. Son nombreux auditoire lui en a su gré; il lui a fait, à chaque apparition, l'accueil le plus chaleureux, le plus sympathique, et c'était justice. D'abord, comme un gracieux prélude à son concert, il nous a fait entendre : *le Brin d'herbe*, paroles de H. Guérin, musique de Masini ; *Comment l'amour vient et s'en va*, de Lhuillier ; — puis, avec un sentiment exquis, *l'Hymne de l'enfant au berceau*, mélodie pleine d'onction et de foi naïve de Michotte ; *la Pluie*, paroles et musique de Nadaud, ravissant morceau de musique imitative, parfaitement accompagné au piano par M. Soumis ; — ensuite, à sa troisième apparition, *l'Enfant qui n'a plus de mère*, paroles de De Courcy, musique de Potier, — et, comme couronnement, il nous a dit, avec une âme, une expression, un charme qui forment le cachet de son talent, *une Lettre au bon Dieu*, paroles et musique des mêmes auteurs. L'émotion de l'auditoire était si vive, que M. Gozora, couvert d'applaudissements, n'a pu se soustraire aux honneurs du bis et il nous a redit ce délicieux morceau. Ce fut un succès complet. — J'ai dit que le bénéficiaire avait été parfaitement secondé par ses partenaires; pour le prouver, je n'ai qu'à citer des noms. Mademoiselle Chaudesaigues a tiré de l'instrument de Debain des sons ravissants et pleins d'harmonie. M[me] Rauis a vocalisé avec talent l'air du *Billet de loterie* et enlevé avec un brio et une verve entraînante le boléro du *Carillonneur de Bruges*, de Grisar. Applaudissements et rappel ne lui ont pas manqués, ainsi qu'à M[lle] Chaudesaigues. Sighicelli, le rival de Sivori, d'Herman, a ravi son auditoire par une exécution pleine de charme d'une *Fantaisie* d'Artot. Quel séduisant archet ! Préval, l'émule de Brasseur, des frères Lionnet, a dit ses scènes d'imitation de nos acteurs dramatiques, avec cette simplicité, cette spirituelle intelligence, ce naturel extraordinaires qu'on lui connaît ; il a été parfaitement compris et apprécié par son auditoire. M. Michotte, l'inventeur du matophone, a fait grande sensation par la nouveauté de l'instrument et la suavité des sons qu'il en obtient. Après avoir entendu l'air de *Grâce*, de *Robert-le-Diable*, le public a crié *bis* et M. Michotte lui a fait la surprise de lui donner un autre morceau, d'une exécution non moins ravissante, la *Dernière pensée* de Weber. Puis, après tout cela, est venue la petite pièce, c'est-à-dire les chansonnettes ou Chaudesaigues, c'est tout un. Ce qu'il a dit ou chanté a obtenu un tel succès, que pas un assistant ne s'est levé de sa place avant le dernier mot. Ce concert s'est ainsi terminé au bruit des rires et des applaudissements, et chacun est parti satisfait, ravi de sa soirée, tout en regrettant cepen-

dant que la *Lettre d'un conscrit à sa mère* fût restée dans le portefeuille de Préval.

Le même soir, M. Léopold Dancla, frère du célèbre professeur du Conservatoire, donnait son concert à la salle Pleyel, avec le concours de M[lle] Joséphine Martin et de M. Ludgen. Auditoire nombreux et juste appréciateur du talent, accueil chaleureux, applaudissements, rappels, M. Léopold Dancla a eu tout cela; il a dû être satisfait, on le serait à moins. — Le lendemain, 18 avril, dans la vaste salle Sainte-Cécile, avait lieu une fête de bienfaisance, je veux dire un concert au profit de l'*Œuvre de la Miséricorde*, patronnée par M[me] la maréchale Dode de la Brunerie. Il y avait, à la porte, encombrement d'équipages armoriés, et, dans la salle, affluence de monde élégant et de haute aristocratie; rien d'étonnant, il s'agissait d'une bonne œuvre, et noblesse oblige à bien faire. M[mes] Frezzolini et Viardot, MM. Solieri, Faure, Salabert et le violoniste Sivori ont contribué par leur talent à cet acte de bienfaisance, et les chœurs ont été chantés par les dames patronesses de l'*Œuvre*, appartenant toutes à la haute noblesse. M[lle] Chaudesaigues a tenu l'harmonicorde pour l'accompagnement des chœurs. C'était, comme on voit, pour une jeune personne, se trouver en bien bonne compagnie. — A quelques jours de là, se donnait, dans la même salle, une matinée musicale au profit de l'*Orphelinat d'Igny*. La partie vocale et instrumentale avait pour interprètes Mmes Viardot et Duprez-Van-den-Heuvel, M. Le Cieux, M. et Mme Ravina, puis un intermède dramatique, *le Pour et le Contre*, proverbe de M. Octave Feuillet, joué par Mme Rose-Chéri et Dupuis, et enfin les chansonnettes de Berthelier. Citer de tels artistes, c'est faire leur éloge et dire en même temps qu'ils ont été salués par d'unanimes et chaleureux suffrages. — Ce n'est pas tout, car la charité est toujours ingénieuse à multiplier ses ressources. La soirée donnée au Théâtre-Italien, au profit de l'*Œuvre des Faubourgs*, desservie par nos premiers artistes, Mme Lauters et Gueymard en tête, a été des plus productives pour l'*Œuvre*. Elle a, de plus, servi à nous faire apprécier de nouveau le talent élégant et d'une distinction tout aristocratique de Mlle Clémentine Tinel de Kerolan.

Quinze cents personnes ont assisté dernièrement, dans la salle Sainte-Cécile, au concert que, depuis sa fondation en 1833, *le Ménestrel*, fidèle en toutes ses promesses, offre à ses abonnés. C'était le quarante-quatrième. Programme des plus séduisants, et succès d'enthousiasme pour les artistes qui l'ont splendidement exécuté. Goria au piano, avec sa remarquable élève, la gracieuse Mariquita de Biarotte; le violoniste Labatut; Mme Cambardi faisant son début au *Ménestrel* par la valse de *Venzano*; Mme Lauters chantant les plaintes de *Corinne*, que Godefroid accompagne de sa harpe, et *Aspasie chez Périclès*, une scène inédite de Godefroid; Roger nous initiant aux mélodies de M. de Vaucorbeil, dont il dit, en chanteur-poëte, les *Chèvres d'Argos* et la *Simple Chanson*: la voix de Roger et la harpe de Godefroid s'unissant pour nous faire entendre de poétiques stances de Méry sur la *Mélancolie*, le *Rêve* et la *Danse des Sylphes*, de Godefroid; et Berthelier, le lion de la saison, couronnant tout cela par la chansonnette, qu'il anime de sa verve comique de bonne maison; — voilà tout ce qu'on avait généreusement promis et tout ce qu'on a largement tenu.

Je n'ai pas encore tout dit. — Voici le premier concert, dans les salons d'Erard, d'un jeune violoncelliste, M. René Douay, premier prix du Conservatoire. Cet artiste s'est fait applaudir, comme compositeur et comme exécutant, dans son *concerto* pour violoncelle avec accompagnement de quatuor, et, secondé de deux jeunes artistes, lauréats du Conservatoire en 1856, MM. Diemer et White, il a parfaitement exécuté un *trio en la bémol* de Mayseder. Après l'*Ave Maria*, de Schubert, et *Romanesca*, de Servais, rappelé deux fois, il a dû recommencer *Romanesca*, qui a été de nouveau couvert d'applaudissements. C'est un début de bon augure dans le monde musical. — Mlle Mathilde de Devençay, une pianiste très-distinguée, s'est fait aussi entendre dans une grande matinée musicale; elle a charmé son nombreux auditoire. — Un public d'artistes et de dilettantes avait été convié, dans la salle Herz, à l'audition des œuvres de M. Rubinstein, pianiste compositeur. Cette soirée a parfaitement justifié la réputation qui précédait ce jeune virtuose russe. Toutes les œuvres de M. Rubinstein, pleines de mélodie et d'originalité, ont été fort goûtées, supérieurement rendues, et l'artiste, ainsi que les instrumentistes de talent qui l'ont secondé, ont été chaleureusement fêtés.

Le concert de Mme Gaveaux-Sabatier et de M. Jules Lefort, à la salle Herz, a été des plus remarquables. MM. Sivori, Lubeck, Séligman et les deux bénéficiaires de la soirée, ont ravi les assistants par les brillants morceaux qu'ils ont exécutés ou chantés; mais ce n'était qu'un agréable prélude; l'élément capital du programme était l'opérette de *Suzanne*. M. Lefort et Mme Sabatier ont fait valoir avec beaucoup de grâce et de vivacité ce charmant petit opéra de salon, qui ouvrira à M. Salvator, son auteur, les portes du Théâtre-Lyrique ou de l'Opéra-Comique. — Trois jours après, M. Salvator se faisait à lui-même les honneurs de la seconde représentation de sa *Suzanne*, dans les salons d'Erard. Là, comme à la salle Herz, sa partition a trouvé de chauds appréciateurs; un second succès a confirmé le premier. — Cet opéra de salon m'amène à la reprise des *Revenants bretons*, musique de J.-B. Wekerlin, dont Mmes Lefébure-Wely et Charles Ponchard avaient fait le morceau important de leur concert à la salle Herz. On sait comment fut accueilli, il y a deux ans, dans la même salle, ce charmant petit opéra; le même accueil l'attendait encore; n'avait-il pas les mêmes deux et gracieuses interprètes? — Dimanche dernier, M. Pascal Lamazou, qu'à bon titre on a appelé quelque part le *Chanteur béarnais*, a donné une matinée musicale dans la salle Pleyel, avec le concours de Mme Gaveaux-Sabatier, MM. Alard, Bonnehée, Goria, Jules Cohen et les frères Lionnet. La réputation de Pascal Lamazou et l'attrait des noms au programme avaient attiré un nombreux auditoire; les applaudissements et les rappels enthousiastes du public ont largement récompensé le bénéficiaire et les artistes qui l'avaient si parfaitement secondé.

Il me faut aussi enregistrer parmi les faits de la quinzaine, — et je m'en fais un plaisir, — les nouveaux ouvrages de M. J. Rosenhain, les mélodies intitulées: *Echos des campagnes*, l'*Impromptu* et la *Scène dramatique*. « Bon harmoniste et nourri des bons modèles, cet artiste écrit avec une grande pureté. » C'est M. Fétis qui le dit. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. M. Fétis s'y connaît trop bien.

Emile GAGNEUX.

MOSAÏQUE.

Innovations apportées à la prochaine Exposition des Beaux-Arts. — Envois de plusieurs œuvres d'artistes au Salon. — Les statues et les groupes de la place Napoléon III. — M. Martinet à l'Institut, section des Beaux-Arts. — M. L. Ulbach et son article sur Paul Delaroche. — M. Horace Vernet et le président Buchanan. — Visite du prince Napoléon à l'Exposition des œuvres de Paul Delaroche. — Visite de l'Empereur à l'hôtel Drouot. — Collection de portraits historiques à l'*Union des Arts*. — Vente de la collection de tableaux du comte Vilain XIIII. — Le nouveau journal *Triboulet*. — Dons faits à la bibliothèque impériale en 1856.

Le directeur général des musées impériaux a pensé qu'il serait dans l'intérêt des artistes que le livret de l'Exposition des Beaux-Arts de 1857 mentionnât les ouvrages de peinture et de sculpture qui ont été faits dans l'intervalle d'un Salon à l'autre, et qui, par la place fixe qu'ils occupent dans l'ornementation des monuments publics, ne peuvent figurer à l'Exposition prochaine. En conséquence, MM. les artistes ont été priés d'envoyer, au bureau du catalogue, au palais de l'Industrie (Champs-Elysées), l'indication des œuvres d'art qu'ils ont exécutées, en remettant à l'appui de leurs déclarations les pièces officielles attestant la commande et la date de la livraison. — On ne peut que se féliciter d'une pareille mesure, puisqu'elle a pour but de faire du livret de l'Exposition un registre en quelque sorte officiel qui constatera, si les déclarations arrivent à temps, le mouvement complet des Beaux-Arts pendant l'intervalle du dernier Salon à celui qui s'ouvrira le 15 juin prochain. Ainsi, l'absence d'œuvres capitales de quelques-uns de nos artistes en renom, si elle avait lieu cette fois, sera, du moins, expliquée aux yeux du public qui, n'en connaissant pas la cause, s'étonnait, à bon droit, de cette lacune.— Suivant le dire de plusieurs journaux, ce ne serait pas la seule innovation que nous offrirait l'Exposition de 1857, et à laquelle les artistes applaudiront bien certainement. Les fabricants de couleur de Paris ont demandé la faveur d'obtenir, dans l'immense espace dont le palais de l'Industrie permet de disposer, la place nécessaire pour l'exposition de leurs produits. On ne pourrait que se féliciter de voir cette demande favorablement accueillie. A côté des œuvres de nos artistes, il serait intéressant de trouver les matières premières qui leur fournissent les moyens de les produire. Dans l'état actuel des sciences, ce serait en même temps un moyen de faire connaître et apprécier les procédés dont on peut faire usage aujourd'hui dans le but de rendre les œuvres d'art plus solides et plus durables.

Les artistes doivent avoir fait maintenant l'envoi de leurs œuvres au palais de l'Industrie, et malheur aux retardataires, car le 1er mai était le terme de rigueur. Notre peintre national, Horace Vernet, n'aura pas cette fois, au Salon, de grandes pages; le tableau de dimension qui doit retracer le haut fait d'armes de la prise de Malakoff, est à peine commencé. Ce prince de la peinture n'exposera que le *Portrait du maréchal Bosquet* et celui du *Maréchal Canrobert*, destinés à la salle des maréchaux, et la *Bataille de l'Alma*, petite toile qu'on a pu admirer au Palais-Royal, en visitant l'exposition scientifique résultat du voyage du prince Napoléon dans les mers du Nord. — M. H. Lazerges aura, à cette Exposition, un tableau de moyenne grandeur représentant l'*Empereur destribuant les premiers secours aux inondés de la ville de Lyon*. L'artiste a mis toute la conscience de son talent dans l'exécution de cette scène d'un intérêt saisissant. — Nous avons vu chez M. Léon Rousseau, trois tableaux qui promettent à l'auteur un beau succès au Salon; le plus grand, commandé par S. E. le ministre d'Etat, est un *Trophée de chasse* groupé avec goût, rendu avec vérité, et d'une jolie couleur; le second, un vrai tableau de maître, représente des fruits (des *Coings*), et le troisième, des fleurs, modelées avec une franchise de touche et un délicieux effet de lumière qui caractérisent le talent de M. Léon Rousseau. — Un jeune peintre, M. Valadon, nous a montré quatre toiles de taille et de genre différents qu'il compte exposer. Ce sont quatre portraits d'une grande vigueur de coloris, un petit tableau allégorique consciencieusement étudié, et un autre plus grand, intitulé : la *Bohème;* c'est une scène de la vie d'artiste. — Enfin, M. Dubray a fait tout son possible pour terminer à temps et pouvoir exposer la *Statue de l'impératrice Joséphine* qui lui a été commandée en marbre pour la Martinique, et M. Talouet a sans doute mis la dernière main à une petite figure en pierre et à deux bustes en plâtre qu'il destinait à l'Exposition.

On place en ce moment à la façade du Louvre qui fait face aux Tuileries, les groupes et les statues qui étaient déposés provisoirement dans la cour Napoléon III. On y voit encore deux statues : l'une est celle de *Vauban*, commandée à M. G. Crauck, pour remplacer celle qui a été refusée à M. Etex, et qui est aujourd'hui à l'Ile des Cygnes avec toutes celles qui ont eu le même sort; l'autre, celle de *Jacques Cœur*, par M. Elias Robert; puis six groupes, représentant : le *Génie de la chasse*, par M. Schoenewerk, le *Génie de la Médecine*, par M. Bion, le *Génie de l'Automne*, par M. Truphène, le *Génie de l'Art céramique*, par M. Huguenin, le *Génie de l'Architecture*, par M. Poitevin, et le *Génie impérial*, par M. H. Lavigne. Les plus remarquables sont ceux de MM. Bion, Truphène et Poitevin. Tous les groupes et toutes les statues commandés pour cette partie du Louvre doivent être hissés à leur place avant le 10 mai, car des ordres sont donnés pour qu'à cette époque la place Napoléon III soit entièrement déblayée de ses chantiers et ateliers.

L'Académie des Beaux-Arts avait à procéder à l'élection d'un membre destiné à remplacer, dans la section de gravure, M. Boucher-Desnoyers. M. Martinet a obtenu 23 voix sur 36 votants; il a été élu. Ses concurrents ont eu : M. Lefèvre, 4 voix; M. Domard, 3; M. Oudiné, 3; M. Caron, 2; et M. Bovy, 1.

La *Revue de Paris* a publié dans son numéro du 1er avril, un article de M. L. Ulbach sur Paul Delaroche; dans ce travail remarquable, il ne s'agit pas tant d'une appréciation critique des œuvres que du caractère du peintre; c'est une étude sur l'éternelle et importante question de la dignité de l'artiste et de son rôle dans la société politique. D'après les confidences des amis de Paul Delaroche, et des fragments de correspondance dont plusieurs sont des plus intéressants au point de vue de l'art, M. Ulbach établit cette vérité de conscience, qui est le talent propre, le génie même « du peintre des majestés décapitées,» selon le mot de M. H. Heine (*Jane Grey*, *les Enfants d'Edouard*, *Marie-Antoinette*, *le Duc de Guise*, *Cromwell devant Charles Ier*, *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*, *Communion de Marie-Stuart*, etc.)

On écrit au *Mémorial de la Haute-Loire*, que M. Horace Vernet vient de recevoir et d'accepter la mission officielle de faire le portrait de M. Buchanan, le nouveau président des Etats-Unis. Si ce fait, que nous em-

pruntons toutefois sous toutes réserves, se confirme, on doit féliciter également le peintre choisi et le pays, plus industriel qu'artiste, qui rend pour la première fois cet hommage à la grande peinture et à l'école française. M. Horace Vernet partirait l'été prochain pour accomplir sa mission.

S. A. I. le prince Napoléon, a visité, ces jours derniers, l'exposition des œuvres de Paul Delaroche, et fait don de cent francs pour la caisse de secours des artistes peintres.

La visite que l'Empereur, accompagné de S. Exc. M. Fould, ministre d'État, a faite à l'hôtel Drouot, le 18 avril, n'a pas été stérile pour les vendeurs de tableaux. Sa Majesté, après avoir parcouru les diverses salles où ils étaient exposés, ne s'est retirée qu'après avoir fait donner l'ordre par M. Fould de lui en acheter trois parmi ceux qui figuraient dans les ventes de l'*Union des Arts* et de M. B... de Colombe. Cet acte de gracieuse courtoisie est une nouvelle preuve de l'intérêt que Sa Majesté porte aux beaux-arts.

Nous engageons les amateurs de portraits historiques à visiter l'exposition permanente de l'*Union des Arts;* elle est chargée d'en vendre plusieurs qui sont des plus intéressants, parmi lesquels nous avons remarqué ceux de Marie-Antoinette au Temple après la mort de Louis XVI, très-rare ; de Mlle de Sombreuil, de Mme de Pompadour, et de Charles III, roi d'Espagne, et de la reine sa femme. Ces deux derniers sont dus au pinceau de Raphaël Mengs.

On annonce pour le 2 mai, à l'hôtel de la rue Drouot, la vente de la collection de tableaux laissée par M. le comte Vilain XIIII. Parmi les œuvres d'un grand intérêt désignées dans le catalogue, nous citerons deux fines peintures d'A. van Ostade, le *Plaisir des buveurs* et la *Colère des Buveurs;* quatre pages importantes de David Téniers, le fils ; un ravissant paysage de Ruysdaël ; la *Bonne mère*, de Guillaume Van Mieris, et quelques autres compositions de Craesbeke, Isaac Van Ostade, Corneille Bega, etc. L'école espagnole est représentée par deux beaux portraits de Vélasquez, *le Duc d'Olivarès* et *Philippe IV*. Parmi les peintures de l'école italienne, on remarque le *Saint Sébastien* de Schidone, une *Madeleine* d'Annibal Carrache, et surtout la *Léda* d'André del Sarte, qui a fait partie de la galerie du duc d'Orléans.

Depuis quelques semaines, la presse hebdomadaire, déjà si riche en feuilles de toutes couleurs, de toutes nuances, compte un journal de plus et des meilleurs, le *Triboulet*. C'est de l'esprit le plus fin, de la raillerie la plus délicate, de l'atticisme du meilleur goût. En vérité, les débuts du *Triboulet* sont des coups de maître ; pas un nom, pas un fait, pas un mot n'échappe à sa verve mordante ; l'effroi est partout. Aussi prévoyait-il déjà l'effet qu'il allait produire, quand il a fait dessiner son frontispice. Voyez comme les gens qu'il y fustige lui tournent complaisamment le dos, pour qu'il puisse, plus à son aise, leur administrer les étrivières ! Au train dont il y va, le nain *Triboulet* grandira, grandira, nous n'en saurions douter ; envieux des succès du *Figaro* et jaloux de les faire oublier, il atteindra sans doute les proportions du double format; nous le lui souhaitons de grand cœur, ainsi que beaucoup d'abonnés...

Pendant l'année 1856, la Bibliothèque impériale a reçu un grand nombre de publications intéressantes au point de vue historique et économique. Elles lui ont été adressées par l'Académie de Saint-Pétersbourg, la Commission d'histoire de Belgique, l'Académie de Leyde, l'Académie de Belgique, le gouvernement belge, la Société asiatique de la Grande-Bretagne, l'Académie des sciences de Bavière, l'Académie royale d'Amsterdam, le gouvernement piémontais, l'Institut smithsonien. Nous devons mentionner spécialement un envoi du gouvernement suédois qui comprend 354 volumes de divers formats, écrits quelques-uns en français, le plus grand nombre dans la langue nationale : ce sont les *Procès-verbaux des séances de l'ordre illustre des chevaliers et des nobles*, 1817-1851, Stockholm, 152 vol. in-8° ; *Procès-verbaux de l'ordre vénérable des ecclésiastiques*, 1823-1851, 94 vol. in-8° ; *Procès-verbaux de l'ordre respectable des bourgeois*, 1815-1851, 39 vol. in-8°; *Procès-verbaux de l'ordre honorable des paysans*, 1817-1848, 25 vol.; *Supplément aux procès-verbaux des séances des quatre ordres du royaume*, 1817-1830, 44 volumes. — Le prince Louis-Lucien Bonaparte a adressé à la Bibliothèque impériale la traduction de l'Evangile de saint Matthieu en écossais : *The Gospel of saint Mathiew, translated into Lowland Scotch*, by H. S. Riddel ; — London, 1856, 8°, tiré à 16 exemplaires. L'exemplaire donné porte : N° I. *Bibliothèque impériale.* — Un autre ouvrage, dont l'exécution typographique n'est pas moins remarquable, *le Saint Evangile de J.-C., selon saint Matthieu, traduit en basque souletin*, par l'abbé Inchauspe, Bayonne 1856, 8°, tiré à 12 exemplaires, a été offert à la Bibliothèque impériale par le même donateur. — Parmi les dons faits au département des manuscrits, on remarque ceux de M. Polain : *Traité de paix et pièces diplomatiques concernant l'Histoire de France*, 1435-1642, in-f°, papier et vélin ; — de M. Daremberg : Copies faites de huit ouvrages de médecine, d'après des manuscrits appartenant à la Bibliothèque impériale de Vienne, et collationnées par le donateur; — de M. Louis Passy : *Historia monasterii S. Germani Flaviacensis*, in-4°, provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et en outre 16 chartes de diverses époques, relatives à l'abbaye de Saint-Germer ; — de M. John Fox : Lettre sur parchemin avec sceau pendant du duc d'Anjou et d'Alençon à la reine Elisabeth, datée du 17 décembre 1581 ; — de M. Frémont : Firman de 1774, etc.; — de M. Laplanche, zouave : Livret in-8° contenant des prières en arabe, trouvé par le donateur à Sébastopol. — Le département des cartes et plans a reçu du gouvernement anglais 8 volumes in-4° de cartes topographiques, astronomiques, météorologiques, etc.; de l'Amirauté britannique, 19 cartes in-8°; du gouvernement néerlandais, la carte topographique du royaume des Pays-Bas. M. Maury, de Washington, lui a adressé 6 cartes de différentes contrées de l'Amérique. — La collection des estampes s'est enrichie principalement de l'œuvre de Meissonnier (Juste-Aurèle), gravé par divers ; 1 vol. gr. in-f°, donné par M. Odiot père. — M. Charvet a offert au département des médailles et antiques deux deniers d'Eudes, frappés à Limoges ; M. Lascoux, une pièce d'argent de Charles-le-Chauve, frappée à Mesle, pièces qui ont été insérées dans les séries monétaires, déjà si riches, du Cabinet. Le même département a reçu de M. Louis Fould une bague mérovingienne dorée, une boîte de terre cuite, portant une inscription phénicienne, et des ornements en creux ; — de M. de Gilles, bibliothécaire de l'empereur de Russie, 2 vol. in-f°, ayant pour titre : *Antiquités du Bosphore arménien, conservées au Musée impérial de l'Ermitage;* Saint-Pétersbourg, 1854, magnifique ouvrage tiré à 200 exemplaires. Enfin, le parquet du tribunal de première instance de la Seine a fait remettre onze médailles en argent relatives aux événements du règne de Louis XIV, trouvées chez un réceleur, et qui faisaient

partie de celles qui ont été volées, il y a quelques années, à la Bibliothèque royale.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

CORRESPONDANCE.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

RECTIFICATION D'UN NOM PROPRE.

I.

La REVUE DES BEAUX-ARTS a publié dans son numéro du 1er mars, un article de M. Louis Van Péteghem, de Bruxelles, portant pour titre : « *De l'Enseignement du Dessin* », et où il est brièvement parlé d'un artiste de réputation, M. Julien, auteur de tant de belles lithographies et d'ouvrages classiques.

M. Louis Van Péteghem, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, et qui, d'ailleurs, rend pleine justice au talent de cet habile lithographe, nous permettra de relever une légère erreur qui s'est glissée dans son travail, le nom de M. Julien s'écrivant avec un *l* et non avec deux.

Il est vrai qu'il y a une douzaine d'années, se trouvait alors à Paris un artiste d'un mérite contesté, qui, grâce à la similitude du nom, trouva des éditeurs qui l'accaparèrent au plus vite. Il s'appelait Jullien. Malgré cette similitude, il ne produisit que fort peu... quelques têtes d'étude, des ornements et des fleurs.... Bientôt il alla en Angleterre, puis en Amérique, où nous croyons qu'il est encore aujourd'hui.

Cette réclamation paraîtra peut-être peu importante à quelques personnes, mais elle a un but, c'est de tenir le public en garde contre les subterfuges d'une concurrence déloyale.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée,

Paris, le 18 avril 1857.

LOUIS DELARUE.

UN PORTRAIT DE SAINT VINCENT DE PAUL.

II.

Pardonnez à mon peu de modestie si je viens vous demander l'hospitalité pour ces quelques lignes, à moins que vous ne les trouviez indignes de votre REVUE DES BEAUX-ARTS. Vous savez, M. le Directeur, que tous les pères ont une tendresse infinie pour leurs enfants; cependant, il n'y a pas chez moi vanité personnelle, mais seulement le désir de donner à la grande famille des artistes, dont vous êtes l'organe, un renseignement qui est peut-être d'un grand intérêt pour eux.

Le musée de Rouen possède un buste peint à l'huile, fort remarquable à plus d'un titre. Ce buste est inscrit au catalogue sous le titre banal de *tête de moine*. Ou je me trompe fort, ou ce buste est un très-beau portrait de saint Vincent de Paul, peint à l'âge de cinquante ans à peu près. J'ignore si nous possédons dans tout autre endroit un portrait authentique de ce personnage célèbre. Les artistes appelés à reproduire ce saint sur la toile ou sur le marbre, peuvent-ils affirmer l'authenticité du modèle ou suivent-ils seulement leurs devanciers. Tout ce que je puis vous dire, M. le Directeur, c'est que la peinture dont j'ai l'honneur de vous entretenir, est évidemment un original d'un beau dessin et d'un ton magnifique. Cette tête est cataloguée seulement sous son numéro d'ordre, sans désignation d'auteur. Quel qu'en soit l'auteur, c'est une œuvre de beaucoup de mérite.

Le type de tête dont on a l'habitude de gratifier saint Vincent de Paul, n'est ni beau, ni intelligent; le portrait dont il est ici question, quoique ressemblant au portrait du saint, est d'un type plus noble, la tête annonce la finesse et l'intelligence, toutes choses dont est complétement dépourvu le saint Vincent de Paul que nous connaissons.

Comme cette question me paraît avoir une assez grande importance, j'ai très-vivement engagé M. Denize, artiste rouennais, qui dessine fort bien, à faire une étude très-consciencieuse de cette tête, et aussitôt faite, je vous demanderai la permission de vous l'adresser pour avoir votre avis dans cette question délicate, soumettant mon opinion personnelle au Comité de la REVUE DES BEAUX-ARTS. Si l'opinion du Comité était conforme à la mienne, il se trouverait peut-être un graveur pour reproduire, par le burin, cette tête qui appartient à l'histoire.

Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma profonde considération,

Rouen, le 20 avril 1857.

EUGÈNE JULIEN.

III.

A MONSIEUR FEUILLET, REDACTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Monsieur,

A l'occasion de l'article que vous avez publié, intitulé : *Des Beaux-Arts sous Henri IV*, je crois qu'il n'est pas inopportun de remettre sous vos yeux une lettre écrite par Malherbe, le 3 octobre 1608, à son ami Peiresc, citée dans la nouvelle édition de Tallemant des Réaux, t. Ier, p. 28, note.

Elle témoigne du grand développement donné par le Roi aux travaux publics ; en voici le contenu :

« Si vous revenez à Paris d'ici à deux ans, vous ne « le reconnaîtrez plus ; le pavillon du bout de la gale- « rie (du Louvre) est presque achevé; la galerie du « pavillon du bâtiment des Thuileries est fort avancée; « les fenêtres de l'étage au bas sont faites. L'eau de la « pompe du Pont-Neuf est aux Thuileries.

« Mais le plus grand changement est dans l'Isle du « Palais, où l'on fait un quay qui va du Pont-Neuf au « *Pont-aux-Meuniers*, comme l'autre va du Pont-Neuf « au bout du Pont Saint-Michel.

« On fait en cette même Isle une place que l'on ap- « pellera, à ce qu'on dit, la *Place Dauphine*, qui sera « très-belle et bien plus fréquentée que *la Royale*.

« On a fait le *Pont de Saint-Cloud*.

« On va faire un *Pont de Bois à Suresnes*, pour aller « à Saint-Germain sans passer par des bacs.

« M. de Sully a été à Rouen pour y faire un pont « neuf, parce que nul n'a voulu entreprendre de re- « bâtir le vieux.

« Il y a à cette heure un grand ordre *à Paris* pour les « boues, parce que les maisons sont râpées deux fois « plus qu'elles ne l'étaient; — mais j'ai peur que cette « grande furie ne durera pas et qu'insensiblement nous « retournerons au premier désordre, et qu'il y fera « crotté comme devant. »

Vous jugerez s'il ne serait pas bon de rapporter cette lettre précieuse comme complément de l'article que vous avez écrit à l'occasion de l'*Histoire du règne de Henri IV*, par M. Poirson.

J'ai l'honneur de vous saluer,

UN ABONNÉ.

Paris, le 25 avril 1857.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 585.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Séance du 21 avril 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance.

Lettre de M. de Mercey, chef de la division des Beaux-Arts, annonçant à la Société que le ministre d'État a décidé qu'une subvention de 3,000 francs serait allouée pour concourir aux frais d'exécution d'un monument qui doit être élevé dans le jardin du Luxembourg, à la mémoire d'Eustache Lesueur.

Lettre de M. Gatteaux donnant avis de cette allocation qui, la Société s'empresse de le reconnaître, est due, en grande partie, aux démarches actives de ce collègue.

Lettre de M. Charles Fournier, dans laquelle il remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

Lettre de M. Berville, secrétaire perpétuel de la Société philotechnique, envoyant des billets pour la séance publique qui aura lieu le dimanche 3 mai prochain, à la salle Herz.

Récit historique de quatre voyages, par M. Gendrin, ouvrage formant un volume in-8°, très-joliment relié, avec dédicace à la Société. Renvoyé à l'examen de M. Moultat.

Trois numéros du journal anglais *The Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier.

L'*Educateur populaire*. Renvoyé à l'examen de M. Pollet.

Bulletin de la Société française de photographie. Renvoyé à son rapporteur ordinaire, M. Chevallier.

Un numéro de l'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier.

Lettre de M. Viardot aîné, sculpteur de Mme la princesse Mathilde, adressant plusieurs de ses ouvrages, pour qu'il soit nommé une commission d'examen à ce sujet.

Un numéro du *Journal de la Société impériale centrale d'horticulture*.

Un numéro du *Journal encyclopédique*, *dictionnaire universel des connaissances humaines*, contenant un article très-intéressant, de M. Eugène Paul, sur la bijouterie.

M. le président donne lecture d'une partie de feuilleton de l'*Ère impériale*, journal des Hautes-Pyrénées, annonçant la réception de Mme Alexander Kerr, membre de la Société libre des Beaux-Arts, dans les rangs de la société académique de Tarbes, à laquelle elle avait offert une traduction faite par elle, en anglais, de l'*Histoire de la Servie*, de Léopold Ranke.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle les nominations de deux membres dans les sections de peinture et sculpture. M. Brossard, pour la première, et M. Eugène Paul, pour la seconde, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

M. le président annonce que M. Charles Fournier, nouvellement admis, est présent à la séance.

La Société confirme la nomination des membres présentés par le bureau formant la Commission de la séance publique, en y ajoutant M. Vavin, omis par erreur.

M. Maillet, sur l'invitation de M. Moultat, donne lecture du rapport fait par ce dernier, sur l'ouvrage de M. Zacharie Rendu, intitulé : *Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy-au-Bac, près Compiègne*, qui paraîtra par extraits dans les travaux de la Société.

M. Viardot aîné, ayant été introduit à la séance, reçoit les félicitations des membres présents sur ses sculptures artistiques d'ornementation pour appartements, taillées dans le bois avec un goût exquis, entre autres un coffret et un buvard d'une délicatesse remarquable. La Société décide que ces charmants travaux seront renvoyés à la Commission de la séance publique.

M. Delaire prend la parole pour lire un rapport sur le *Manuel d'harmonie* offert à la Société par Mme Fitton.

« L'ouvrage dont je viens vous rendre compte, dit M. Delaire, est intitulé : *Manuel pratique et élémentaire d'harmonie*, *à l'usage des pensionnats et des mères de famille*. Écrit, originairement, pour son pays, par une Anglaise, Mme *Fitton*, traduit ensuite en français, dédié à M. Halévy, de l'Institut, et approuvé par le Conservatoire impérial de musique, cet ouvrage est en effet un exposé essentiellement pratique et en forme de dialogue, des règles de la science harmonique, appuyées sur des exemples spéciaux; il peut être un bon guide, bien qu'un peu trop succinct et ne contenant pas toujours des explications satisfaisantes; ainsi, dans les données préliminaires sur les éléments de la musique en général, page 23, le fils d'un des interlocuteurs demande à sa mère, pourquoi, dans une gamme de sol, le dièze pour *fa* est placé au commencement de la portée et pas devant la note elle-même; la mère répond : parce que l'altération des notes dans les gammes s'indique toujours par des dièzes ou des bémols placés à la clef; ce qui est un peu la démonstration des enfants : *à cause de parce que*, il

aurait été plus convenable de dire : on met le dièze à la clef, parce qu'il régit tous les *fa* qui peuvent se reproduire dans la tonalité ou la gamme de sol, pendant la durée d'une pièce de musique, et qu'on en évite de cette manière la répétition.

« En ce qui concerne l'harmonie proprement dite, l'auteur entre en matière par la formation des accords, tandis qu'il aurait dû, logiquement, et comme on l'a fait jusqu'à présent dans toutes les méthodes, définir préalablement l'*intervalle*, c'est-à-dire la partie dont se compose le tout dont il va parler; d'autant plus qu'il est obligé de faire intervenir tout aussitôt ce mot *intervalle* dans son explication de l'accord. Il néglige au surplus d'établir la nomenclature, la division et la nature des accords, avant d'aborder chacun d'eux en particulier, ce qui fait qu'on n'en saisit pas aisément l'ensemble, et son résumé de chaque chapitre ne suffit pas pour parer à ces inconvénients. Seconde explication peu décisive : Le fils demande à sa mère de lui faire comprendre pourquoi la septième note de la gamme mineure d'*ut* peut être baissée d'un demi-ton en descendant au sixième degré et pas en montant au huitième? La mère répond : C'est que dans la gamme descendante, la note sensible étant précédée et non suivie de la tonique, *il est moins important* qu'il y ait un demi-ton entre les deux notes. Assurément ce n'est pas une explication; il ne s'agit pas du plus ou moins d'importance; la véritable raison est que la septième note en montant est altérée pour former le demi-ton de la sensible obligée à la tonique ou huitième note qu'elle appelle, et qu'en descendant son rôle change; elle n'a plus besoin d'altération; elle rentre dès lors dans la nature générale de la gamme, en restant bémolisée comme à la clef. Enfin, pour troisième citation de même sorte, Mme Fitton fait remarquer qu'en écrivant une suite d'accords à trois parties, il est nécessaire quelquefois de supprimer une note, et qu'on supprime ordinairement la quinte de l'accord plutôt que la tierce, parce que l'intervalle que forme la première avec la note fondamentale est moins agréable à l'oreille. » Ce n'est pas seulement par ce motif, mais surtout parce que la tierce caractérise mieux l'accord et est moins insignifiante. Du reste, il n'est pas question, dans ce manuel, du contrepoint ou rapport de note à note, base de la science harmonique; de l'étendue de voix dans laquelle on doit renfermer l'extension de l'harmonie des accords brisés, ou succession substituée à la simultanéité des intervalles d'un accord : lacunes regrettables. De plus, l'auteur, partageant l'erreur de beaucoup de ses devanciers sur une prétendue pédale supérieure, reconnaît des pédales intermédiaires et dans les dessus, lorsqu'il n'y a réellement de pédales qu'à la base, les tenues des autres parties ne pouvant pas être appelées ainsi; d'abord, parce qu'elles ne sont pas basses, c'est-à-dire celles qui, à l'orgue, se tiennent avec le pied, et, en outre, parce que les tenues supérieures doivent être partie intégrante des accords sur lesquels elles planent, ou du moins ne porter, de loin en loin, que sur des notes de passages intercallées dans des notes réelles.

« Toutefois, après ces quelques critiques de détail et de forme, qui n'empêchent pas le travail que j'examine de se distinguer par beaucoup de qualités, je m'empresse de signaler les tableaux des différents modulistes; ils sont bien disposés et d'une utilité incontestable. En somme, l'ouvrage entier annonce un artiste possédant bien la matière qu'il traite, et c'est une bonne fortune pour la Société de pouvoir le joindre aux richesses qu'elle possède.

« Je conclus en conséquence au dépôt du *Manuel d'harmonie* de Mme Fitton dans nos archives, en vous priant de me pardonner les termes techniques que j'ai été forcé d'employer. »

Après cette lecture, qui a captivé l'attention générale, M. P. B. Fournier fait part à la Société que notre collègue M. Mirault vient d'être nommé président de l'Athénée des Arts pour l'année 1857-58.

M. P. Carpentier annonce qu'il a assisté aux obsèques de Mme veuve Daguerre, décédée le 23 mars dernier. Ce décès est appris avec regret.

Ordre du jour de la séance du 5 mai 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Nomination d'un candidat dans la section d'architecture. Renouvellement du bureau, du Comité administratif et du Comité de rédaction. Questions et propositions diverses.

Nota. La Commission de la séance publique se réunira le jeudi 7 mai et les jeudis suivants, chez le président, M. Delaire, à 7 heures du soir.

Le secrétaire-adjoint,
Alfred CORPLET.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(241e séance. 10e année.)

Séance du 17 avril 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 3 avril.

Passant à la correspondance, M. le président annonce que l'un des deux numéros de l'*Europe artiste* qui lui sont adressés, contient un compte

rendu de la dernière soirée littéraire et musicale donnée par le Comité, et il prie M. Bellier de la Chavignerie de vouloir bien en donner lecture à l'assemblée. Cette lecture, faite avec sentiment, est applaudie, et des remercîments sont adressés à l'auteur de ce compte rendu, dont on décide qu'un tirage spécial sera fait aux frais de la Société.

*Notice sur la vie et les ouvrages de **Milhomme**, statuaire, grand prix de* 1801, par M. François-Augustin Milhomme. Offert par la famille.

Bibliographie des livrets et des critiques des salons depuis 1673 *jusqu'en* 1851, volume offert par l'auteur, M. A. de Montaiglon, ancien élève de l'école des Chartes, le savant directeur des *Archives de l'art français.*

Plusieurs numéros de l'*Éducateur populaire.*

Ces ouvrages sont remis à l'archiviste, conservateur des collections.

M. Auvray informe le Comité que notre président d'honneur, M. Louis Garneray, a vendu à Lyon les trois marines sur lesquelles notre collègue, M. Brevière, a présenté un rapport qui a été inséré dans la Revue des Beaux-Arts. Cette nouvelle est accueillie avec les marques de la plus vive satisfaction.

A cette communication, M. le président est heureux d'avoir à en ajouter d'autres non moins agréables au Comité. Il rend compte du concert de notre collègue, M. René Douay, ainsi que de celui de Mlle Marie Darjou, lesquels ont eu le plus grand succès, et il ajoute que le candidat qui nous est présenté, M. Dahmen, s'est fait applaudir dans une matinée musicale donnée par M. Faiex. Enfin il annonce que sur la proposition de M. de Mercey, chef de la division des Beaux-Arts, S. E. le ministre d'État a commandé à M. Louis Auvray le buste de Watteau pour le musée du Louvre. Les paroles bienveillantes que M. le président prononce et que notre plume,— on le comprendra, — ne peut reproduire, sont couvertes de bravos unanimes.

La correspondance et tout ce qui s'y rapporte étant épuisée, on procède à la réception de M. Faiex, homme de lettres, nouvellement élu. M. le président expose dans une courte allocution les différents titres littéraires et artistiques de M. Faiex, et termine en citant les qualités de l'homme privé et du père de famille. Trop ému pour répondre, notre nouveau collègue remercie le Comité et promet son morceau de réception pour la prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la nomination des commissions. M. le président lit une lettre de M. Valadon, peintre, qui prie le Comité de bien vouloir envoyer une commission pour examiner, dans son atelier, les quelques tableaux qu'il destine à l'exposition.

M. Bellier de la Chavignerie fait une même demande au nom de M. Léon Rousseau, peintre de fleurs, et M. Gauthay une semblable de la part de M. Talouet, statuaire. On décide qu'une seule commission visitera les trois ateliers, et qu'elle sera composée de MM. Darjou, Huber, Auvray et Louis Rey, rapporteur.

M. Bellier de la Chavignerie, archiviste, devant s'absenter, demande un congé d'un mois. Il lui est accordé, et M. Pauly, bibliothécaire, est chargé des archives pendant le mois de mai.

On passe à l'élection de M. Auguste Godin, dessinateur, présenté par MM. Guilletat et Louis Auvray. Ce candidat ayant réuni les suffrages de l'assemblée, il est proclamé membre du Comité central des artistes.

Aussitôt après cette élection, on commence le petit concert organisé pour cette séance. M. Barré, jeune ténor, pensionnaire du Conservatoire, chante avec goût et sentiment une romance intitulée : *Ce que j'aime*, dont la musique, pleine de mélodie, est de M. E. Anthienne, accompagnateur au Conservatoire impérial de musique, qui veut bien tenir le piano à cette soirée; puis M. Barré dit avec expression, avec passion même, l'*Air d'Othello*, de Rossini. Ces deux artistes, que le Comité entend pour la première fois, sont chaleureusement applaudis.

On écoute ensuite avec un nouveau plaisir un autre artiste aimé du Comité, M. Marthieu, dont nous avons déjà signalé la belle voix et le talent. Ces qualités, nous les retrouvons aujourd'hui avec plus d'éclat, si c'est possible, dans l'*Air du comte Ory*, chanté avec vigueur et entrain, et surtout le *Récitatif et l'Air de l'opéra d'Œdipe*, où cet artiste déploie toute la richesse d'une voix aussi pure que puissante.

Enfin, quoique très-souffrant, M. Andrès donne une nouvelle preuve de sympathie au Comité en improvisant sur le piano une charmante sérénade qui est reçue par des bravos.

M. le président, avant de clore la séance, adresse les remercîments du Comité à MM. Anthienne, Barré, Marthieu et Andrès; il les félicite sur le talent qu'ils viennent de montrer, et les prie de dire à M. Chol, professeur, combien il regrette que son absence nous prive de pouvoir lui témoigner toute notre gratitude.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire-administrateur,

Louis AUVRAY.

Ordre du jour de la séance du 1er *mai.*

Lecture du procès-verbal; — correspondance;

— réception de M. Auguste Godin; — allocution du président; — rapports des commissions; — propositions diverses; — nomination de commissions; — élection de candidats; — audition musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR UN VOLUME DE M. JOUYNE.

M. Jouyne, bibliothécaire à l'Arsenal, a remis en don au Comité un livre très-remarquable d'économie politique, dont je viens, Messieurs, vous dire quelques mots. Cet ouvrage, intitulé : *Grande extension du commerce extérieur de la France et de ses industries agricole et manufacturière, par le retrait des prohibitions inscrites dans les tarifs des douanes*, a pour but de réclamer la liberté des transactions commerciales, et l'auteur nous paraît avoir fait preuve, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est proposée, d'une grande expérience politique jointe à des vues théoriques très-sûres et très-élevées. En un mot, la liberté commerciale a trouvé dans M. Jouyne un avocat consciencieux et dévoué, qui a su résumer avec autant de précision que d'élégance et de clarté, tous les arguments favorables à la grande cause qu'il défend : son ouvrage, très-instructif, se lit sans fatigue, et même avec infiniment de plaisir.

Une telle matière semble au premier coup d'œil n'avoir aucun rapport avec les travaux ordinaires du Comité : il n'en est rien cependant. La liberté commerciale, quand elle sera entièrement passée dans la législation et les habitudes des peuples, aura pour conséquence nécessaire de donner, dans les échanges internationaux, un avantage à chaque peuple relativement aux choses qu'il excelle à produire. Or, les créations de l'art industriel français ne craignant pas de rivales, M. Jouyne, en préconisant la liberté du commerce, rend donc un service incontestable à nos artistes industriels; et, à ce titre, il mérite toute leur reconnaissance. Nous croyons donc devoir remercier M. Jouyne, et d'avoir fait son livre, et de l'avoir offert au Comité, qui ne veut rester étranger à aucune des questions qui intéressent quelques-uns de ses membres.

ALFRED DE TANOUARN.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA. *François Villon*, opéra en un acte, paroles de M. Got, musique de M. Edmond Membrée. — THÉATRE-ITALIEN. *Camma*, par M. Joseph Montanelli; Mme Ristori. — THÉATRE DES VARIÉTÉS. *Jean le Toqué*, par M. Théodore Cogniard. — Bouffé. — *La Comète de Charles-Quint*, par MM. Clairville et Thibault. — AMBIGU-COMIQUE. *Le Fils de l'Aveugle*, par M. Hugelman.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ces deux vers du législateur du Parnasse, manquent à la fois d'élégance et de justesse; Villon n'a rien débrouillé du tout; il n'a aucun rapport avec nos vieux romanciers. Dans son poëme des *Repues franches*, son œuvre capitale, ou l'*Art de dîner sans payer*, comme Ovide a chanté l'*Art d'aimer*, Villon a mis en vers tous les tours qu'on peut jouer aux cabaretiers; cet art, il eut le malheur de le mettre en pratique, à ce qu'il paraît, sans se borner à l'enseigner. Il subit plusieurs condamnations, et peu s'en fallut même qu'on ne le pendit. Le roi Louis XII lui remit sa peine et le fit sortir de prison. Nos bons aïeux trouvaient les vers de Villon très-gais, et ne s'offusquaient pas de ses *Villonneries*. A part quelques ballades, comme celles des *Dames du temps jadis*, dont le refrain est resté, *Où sont les neiges d'autan*, c'est-à-dire les neiges de l'année passée, les œuvres de Villon n'ont pas un grand attrait pour nous. Il a été surpassé par Marot, dont la langue est mieux formée et dont l'esprit est plus délicat. Villon nous apparaît comme un des chefs de ces écrivains qu'on a de nos jours surnommés *Bohèmes*, à l'exception que nos *Bohèmes* se jouent en riant de la misère, mais ne s'attirent pas des désagréments avec la justice. Il mena avec ses compagnons, une vie un peu truande, que l'Académie impériale a voulu consacrer. M. Got, l'excellent et spirituel sociétaire de la Comédie-Française, s'est chargé d'accommoder ces *vieilles gaîtés* en style d'opéra. A parler franchement, il n'a pas déployé un génie extrêmement inventif. Le poëme a quelque rapport avec l'*Esméralda* de Victor Hugo, et ne consiste qu'en quelques scènes intermédiaires dans lesquelles Villon convoite l'amour d'une jeune bohémienne, et renonce ensuite à cet amour par un sentiment généreux, pour ne pas entraîner une aimable fille dans sa vie de désordres. Mais M. Got ne voulait que fournir à M. Membrée l'occasion de se produire au théâtre, et M. Membrée, dont on avait applaudi dans les salons quelques productions charmantes, a fait preuve d'un talent digne d'être sérieusement employé. Obin n'a pas précisément la figure d'un homme qui a manqué d'être pendu pour des légèretés du genre de celles de Villon. Cet honnête et grave Obin est un peu dépaysé au milieu des Enfants sans souci, mais il chante d'une manière irréprochable. On lui passe sa majesté. Boulo représente le capitaine Stewart, le Phœbus de la pièce; il dit à merveille tous les passages galants de son rôle. Sapin, Guignon et Mlle Delille, concourent à une convenable exécution; et ce lever du rideau a été favorablement accueilli, sans que le succès ait dépassé les bornes d'un succès modéré.

Mme Ristori a retrouvé, dans sa création de *Camma*, l'enthousiasme que lui avait valu *Myrrha*. Ce nouveau rôle, plein de dissimulation et de réticences, est tout à fait dans le caractère de son talent. Camma, reine des Galates, sur laquelle Thomas Corneille a composé une tragédie, apprend que son époux, un époux qu'elle adore, est tombé sous les coups d'un meurtrier inconnu; elle soupçonne Sinoro qui l'aime, et, pour le faire se trahir, manifeste une grande haine contre le mari qu'elle a perdu; elle assure qu'elle épousera volontiers celui qui l'a délivrée de ce tyran. Sinoro se laisse prendre au piége et se découvre; Camma, sûre

de son fait, prépare une atroce vengeance. Elle consent au mariage ; elle empoisonne la coupe nuptiale, et, avant de mourir, elle a la satisfaction de voir Sinoro succomber. C'est là de la tragédie, ou il n'y en a jamais eu. Il est à regretter que le grand Corneille n'ait pas traité ce sujet à la place de Thomas ; il en aurait tiré un chef-d'œuvre. M. Montanelli a creusé la situation avec tout l'art d'un psychologue et d'un poëte. *Camma* amènera sans aucun doute la foule au Théâtre-Italien. Quel bel opéra on ferait avec ce sujet !

Bouffé, cet artiste si sympathique et si touchant, est rentré au théâtre des Variétés par un rôle nouveau, celui de *Jean le toqué*. Jean aime une simple fille des champs, Bruyère, et son père, gros fermier, veut le marier à une grosse fermière, pour assortir les rangs ; il dédaigne profondément Bruyère, qui n'est qu'une gardeuse de dindons. Disparition de la jeune fille, qui se fait actrice et revient au dernier acte épouser Jean le toqué. Cette pièce sentimentale a permis néanmoins à Bouffé de déployer ses qualités dramatiques et de faire verser des larmes aux cœurs sensibles. A côté de Bouffé, Lassagne, qui joue à merveille les rôles de paysans, s'est montré excessivement drôle dans le rôle d'un garçon de ferme amoureux ; il a poussé le grotesque jusqu'à ses dernières limites, et partagé avec Bouffé les honneurs du succès. Bouffé, qui n'aime pas le partage, a paru s'en formaliser tout d'abord ; mais, revenu à des sentiments de bonne camaraderie, il a compris que le rire était nécessaire aux Variétés. Bouffé est un artiste hors ligne, d'une grande susceptibilité de nerfs ; son talent a quelque chose de maladif. Ce n'est pas un reproche que nous lui faisons, car nous l'aimons ainsi. Sa mélancolie est pénétrante et douce, il sera difficilement remplacé ; il a son rang à part parmi les artistes ; il n'a rien à craindre des comparaisons. Qu'il vive donc tranquille avec lui-même et avec les autres : le public ne lui fera jamais défaut.

La *Comète de Charles-Quint* est une espèce de revue fort gaillarde, comme MM. Clairville et Thiboust savent les faire. La comète est décidée à donner un coup de queue à notre globe et à l'envoyer rouler au sein de l'espace, pour délivrer le monde de la race humaine, dont les vices ont scandalisé le ciel. Elle veut juger néanmoins de la terre par ses propres yeux ; elle y descend, et trouve que les hommes ont du bon et qu'ils ne méritent pas encore de disparaître de la création. Cette folie, soutenue vigoureusement par Ambroise et très-coquettement par Mlle Alphonsine, a complétement réussi.

On sait que M. Charles Desnoyers, le directeur de l'Ambigu-Comique, qui ne laisse échapper aucune bonne occasion de contenter son public, a accepté avec enthousiasme le drame du *Fils de l'Aveugle*, qui a failli être la cause d'un procès, que l'auteur, M. Hugelman, voulait faire au théâtre de la Gaîté, sous prétexte que *l'Aveugle* de ce théâtre lui était redevable de quelques-unes de ses situations dramatiques. M. Hugelman est un homme d'esprit qui voulait se faire jouer, et qui y est parvenu, *grâce à l'enthousiasme* inspiré à M. Charles Desnoyers. On a trouvé peu de rapports entre les deux pièces, mais on a reconnu que l'œuvre de M. Hugelman était une œuvre de talent, et qu'elle avait droit aux honneurs de la scène. Ce drame, d'ailleurs, avait déjà été applaudi en Espagne. L'auteur est un poëte et un écrivain de talent, qui a doté la France d'une *Revue espagnole et portugaise* très-intéressante, et, de plus, il a montré beaucoup d'habileté pour arriver à la représentation de son ouvrage. Beaumarchais n'eût pas mieux opéré. Voilà M. Hugelman en évidence. Le premier pas dans la carrière dramatique, ce premier pas si difficile, est fait, et fait avec bonheur. *Macte animo...*

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

1er Mai 1857.

Des réclamations ayant été faites à l'occasion des heures fixées pour l'ouverture des portes à l'exposition des œuvres de Paul Delaroche, au palais des Beaux-Arts, rue Bonaparte, la commission a déféré au vœu du public en retardant d'une heure la clôture des salles, c'est-à-dire en la reportant à cinq heures. Les portes de l'hémicycle resteront ouvertes de huit heures du matin à cinq heures du soir. — Le conseil de l'Ecole s'est associé avec empressement à cette mesure.

— L'exposition universelle de photographie (boulevart des Capucines), dont le succès se prolonge, restera ouverte jusqu'au 15 mai.

— M. F. Barrias, l'auteur du *Dante* exposé au salon de 1853, a fait don de ce tableau au musée de Tarbes.

— Les vingt-quatre statues du portail de Ste-Clotilde sont posées dans leurs niches gothiques et trois bas-reliefs terminés sous le porche.

— On annonce comme devant paraître sous peu de jours à Monaco, une *Histoire de la notation musicale*, par Auguste Baumgartner qui, dans le programme que nous avons sous les yeux, s'intitule : *Inventeur de la sténographie musicale.*

— La ville de Paris vient d'accorder une somme de mille francs à titre d'encouragement au jeune Léon Cugnot, sculpteur, né dans cette capitale, et qui s'est déjà signalé par de brillants succès.

— Le vendredi 1er mai et les jours suivants, aura lieu à la maison Silvestre, 28, rue des Bons-Enfants, à 7 heures du soir, une vente curieuse d'autographes et pièces concernant les Beaux-Arts ; on y remarque surtout un grand nombre de quittances signées des peintres, dessinateurs et graveurs des rois de France à différentes époques. Ainsi, par exemple, sous le n° 1369, se trouve une quittance de Jean-Baptiste Monnoyer, peintre ordinaire du roi, de 1,500 livres pour *douze* tableaux de fruits, fleurs et animaux posés au-dessus des croisées de la galerie du château de Saint-Cloud, 16 janvier 1680. — Ce sont, on le voit, des pièces très-importantes pour l'histoire de l'art en France.

— Les travaux de la fontaine monumentale au Puy, due à la munificence de M. Crozatier, l'illustre fondeur, sont en voie d'exécution. Les fondations sont déjà très-avancées, et, sous peu de jours, la première pierre sera posée solennellement. Une somme de 200,000 francs doit être employée à cette belle fontaine, dont les plans, dus à M. Félix Pradier, architecte distingué au Puy, comprennent cinq grandes statues en bronze, des inscriptions et autres sujets sur marbre blanc, et de vastes bassins et vasques en grès et en granit. Les modèles des statues représentant la ville du Puy, la Loire, l'Allier, la Borne et la Dolaison, ont été composés et exécutés par M. Bosio neveu, de Paris.

DE LA

DÉFINITION DES BEAUX-ARTS.

Dans la plupart des dictionnaires comme dans les meilleures encyclopédies, on confond souvent, sous la même dénomination, l'Art et les Beaux-Arts, ce qui produit la confusion dans les traités comme dans la pratique des Beaux-Arts. C'est à cette confusion d'un mot mal déterminé qu'il faut attribuer les systèmes déplorables qui se sont fait jour depuis quelques années et qui ont porté momentanément atteinte aux principes comme à la vitalité des Beaux-Arts. Dans cet état de choses, pour en revenir aux principes immuables dont on semblerait vouloir s'écarter, il convient peut-être de les rappeler et d'en donner une définition juste et précise.

La dénomination des Beaux-Arts, telle qu'on la comprend aujourd'hui, renferme l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure et la musique. C'est de la sorte que l'entend l'Académie des Beaux-Arts ; aussi, tous ses membres sont-ils architectes, sculpteurs, peintres, graveurs ou musiciens.

Les encyclopédistes du dix-huitième siècle, dit Kératry, portaient à six le nombre des Beaux-Arts dont ils faisaient six espèces de langages ou six manières de manifester la pensée. Ainsi, ils comptaient trois divisions des Beaux-Arts dont les productions sont *transitoires* et instantanées : 1° la *pantomime* ou langage d'action ; 2° la *parole*, langage des sons articulés ; 3° la *musique*, langage des sons modulés. Ils en comptaient trois autres dont les productions ont de la fixité et de la durée : 1° la *sculpture*, langage par l'imitation des formes des objets palpables ; 2° l'*architecture*, langage par les dispositions significatives des bâtiments ; 3° la *peinture*, langage par le moyen de couleurs étendues sur une surface plane.

Les *Beaux-Arts*, ajoute-t-il, ne sont que des imitations ou plutôt des copies, puisque leurs plus brillants efforts se borneront toujours à la reproduction de l'homme extérieur.

Après avoir constaté, d'après les idées de l'Académie des Beaux-Arts, que l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure et la musique sont les seules manifestations ou langages qui constituent les Beaux-Arts, voyons quelle est l'opinion des auteurs à leur égard.

Les Beaux-Arts, disent les uns, ce n'est que la fantaisie. Les Beaux-Arts, disent les autres, résident tout entiers dans la forme, ou plutôt ce n'est que la forme elle-même.

L'Art, dit M. Cousin, est la représentation de l'absolu, du général, ou, en d'autres termes, de l'idéal.

Il ne faut pas croire, après avoir lu ces lignes, que toutes ces définitions soient de simples préliminaires sans conséquence et dont on puisse ne pas tenir compte; loin de là, elles constituent les axiomes qui servent de fondement aux diverses écoles de notre temps, et d'où procèdent leurs œuvres. La variété et la nature de leurs travaux répondent exactement à la diversité et à la nature de leurs principes; on peut certifier qu'il y a une concordance parfaite entre les doctrines et les actes de nos peintres.

La confusion et l'incertitude qui frappent les yeux de tout observateur attentif des produits de nos Beaux-Arts, ne sont rien de plus que la reproduction, soit de l'indécision, soit des opinions émises et soutenues sur l'essence de l'Art. Il y a confusion, anarchie, non pas seulement parce qu'il y a plusieurs définitions, mais encore parce que, dans aucune de celles-ci, il ne se trouve de criterium invariable et fixe. Aussi, lorsqu'on dit : Les Beaux-Arts ne sont autre que la fantaisie, on n'affirme pas seulement que les Beaux-Arts ne sont que le culte de la forme, on admet de plus qu'ils sont l'effet du pur instinct et du pur caprice, et cela tout aussi bien quant au sujet choisi par l'artiste que quant au moyen d'expression qu'il emploie ; on met à néant toutes règles, toute expérience, toute critique. En effet, la fantaisie est précisément l'opposé de la règle et de l'expérience, et là où l'on ne peut en appeler, soit aux règles, soit à l'expérience, il n'y a point de place pour la critique. Chaque fantaisie n'a d'autre juge qu'elle-même ; et, bien plus, il suffit d'avoir un caprice pour se proclamer artiste et se placer au-dessus de l'observation et de l'étude. Je ne force point les conséquences ; l'histoire de l'*école romantique* est là pour prouver que je n'ai en rien outrepassé la vérité. Mais, à côté de l'école romantique, il s'est formé depuis peu une nouvelle école aussi absurde en fait de Beaux-Arts; c'est l'*école réaliste*, dont la maxime générale se résume par ces paroles : *Imitez la nature*. Les chefs de cette école n'ayant pas dit à quel degré de beauté il faut choisir la nature pour l'imiter, et n'ayant montré dans leurs tableaux que ce qu'il y a de plus inerte et de plus dégradé, il en est résulté que chacun des imitateurs réalistes a pris le mot *imitez la nature* dans le sens le plus ordinaire; et il leur a suffi que les objets soient représentés naturellement, qu'ils aient du relief, de la couleur, qu'ils paraissent véritables et réels, pour qu'ils se figurent et prétendent qu'ils sont du domaine des Beaux-Arts.

L'expérience des siècles a cependant posé en principe que si le talent d'un peintre ou d'un sculpteur consistait seulement dans cette espèce d'imitation, la peinture et la sculpture perdraient de leur dignité, et ne seraient plus considérées comme des Beaux-Arts et comme des sœurs de la poésie.

Le réalisme absolu, cette imitation grossière et sans discernement, ne peut pas appartenir aux Beaux-Arts ; ce simple réalisme tient seulement à la partie mécanique, dans laquelle *l'esprit le plus borné est toujours certain de réussir le mieux*, car l'artiste qui a du génie ne peut s'arrêter à des choses médiocres et sans une portée déterminée, auxquelles l'esprit n'a aucune part. Et de quel droit la peinture et la sculpture se diraient-elles sœurs de la poésie, si ce n'est par le pouvoir qu'elles exercent sur l'imagination ? C'est ce pouvoir qui doit être le but des Beaux-Arts; c'est dans ce sens qu'il faut envisager et étudier la nature. Pour compléter notre pensée, voyons ce que Léonard de Vinci a écrit à ce sujet dans son *Traité de peinture :*

« S'il faut chercher la *vérité de l'imitation* avant la beauté des formes, il faut aussi connaître la *beauté des formes* avant de pouvoir en faire un heureux choix et de s'occuper de l'*expression des passions.* » Et il ajoute plus loin : « Imiter, *c'est l'Art* proprement dit. Imiter ce qui est beau,

après l'avoir choisi, *c'est l'Art éclairé* des lumières du goût. Enfin, *imiter ce qui est beau, grand et expressif tout à la fois*, c'est l'Art guidé par le goût et par la philosophie; en un mot, *c'est l'Art dans son essence même.* » C'est ainsi que j'entends et que je définis les *Beaux-Arts*.

Pour terminer ce sujet, tant débattu et tant commenté, je dirai que la statuaire antique, de même que la sculpture et la peinture des quinzième, seizième, dix-septième et du commencement du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire dans les temps que les uns et les autres ont jeté le plus vif éclat, n'étaient réellement que le résumé, que l'ensemble du progrès obtenu par les maîtres qui se sont succédé. Dans ces belles périodes, les artistes se sont renfermés dans les recherches les plus persévérantes et les plus consciencieuses; ils n'avaient en vue qu'un seul but : celui d'atteindre à l'apogée de la beauté. Mais cette beauté dans les Beaux-Arts, les savants et les philosophes modernes l'ont-ils définie et précisée, en ont-ils démontré la sublimité de l'ensemble et des éléments qui s'y rattachent? Je ne le pense pas. Ils n'ont pas plus caractérisé cette beauté qu'ils n'ont défini la constitution des Beaux-Arts; c'est encore une étude à faire, étude au moins aussi intéressante et plus utile aux Beaux-Arts que celle qui se trouve dans les systèmes avoués, combattus et soutenus avec acharnement, mais par des mots, quand ce n'est point par des idées vagues et confuses.

J'ai pensé qu'à la veille de l'exposition des Beaux-Arts qui s'organise en ce moment par les soins du gouvernement, ces observations auraient leur à-propos, surtout en cela même qu'elles indiquent le criterium invariable et fixe que suivra, sans aucun doute, la Revue des Beaux-Arts dans le compte qu'elle se propose de rendre de l'exposition prochaine.

THÉNOT.

ENVOIS

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Déjà, depuis quelque temps et à plusieurs reprises, nous avons enregistré dans les colonnes de la Revue les œuvres que nos artistes destinaient à la prochaine Exposition des Beaux-Arts, au palais de l'Industrie. Ces renseignements provenaient de nos visites dans les ateliers, des indications que nous avaient données nos amis, des communications qui nous avaient été faites par les artistes eux-mêmes ; mais nous n'avions pas encore tout dit. Un grand nombre d'ateliers ont eu leur exhibition intime avant le terme de rigueur fixé pour les envois. Beaucoup de lettres nous ont été écrites ; mais il ne nous a pas été possible de nous rendre à toutes les invitations qu'on a eu l'obligeance de nous faire et nous en exprimons ici nos sincères regrets. D'autres communications nous sont parvenues de toutes parts ; elles renfermaient des détails particuliers sur les envois, leur nombre, leurs sujets. L'actualité de ces renseignements nous engage à les transmettre à nos lecteurs, pour en augmenter d'autant nos premières indications et satisfaire sur ce point une légitime curiosité.

Jules Naudin : *Qui donne aux pauvres donne à Dieu*, peinture religieuse.

Charles Landelle : Un tableau religieux relatif à la Sainte-Vierge. — *La Messe, le dimanche, à Béost* (vallée d'Ossan). — *Les Vanneuses de Béost.* — Portrait de Mme Achille Fould. — Deux autres portraits de femme. — Portrait en pied de l'amiral Baudin.

Jean Gigoux : *La Samaritaine.* — *La Veille d'Austerlitz.* — Portrait de Mme la comtesse Georges de Wandalin Mniszech.

Philippe (Désiré) : *La Madeleine au désert.* — Portrait de M. de Gascq, président de la Cour des comptes. — Portrait de M. Armet de Lille, procureur impérial. — Portrait de M. le baron de Susbielle, colonel du 37e de ligne. — Portrait du docteur Desmarres. — *Une Hébé.*

Mérino (Ignace) : *Christophe Colomb et son fils reçoivent l'aumône dans le couvent de l'Arabida.*

Beauvais (Hippolyte) : *Enterrement d'un Trappiste.* — *Le chant de Sténio*, sujet tiré du roman de Lélia. — Le poëte Sténio, poussé par un chagrin d'amour, se livre à la débauche. Le tableau le représente au milieu de courtisanes, dans une villa d'Italie. Le jour commence à paraître. Au milieu de compagnons d'orgie plus ou moins ivres, Sténio, debout, essaie de chanter, et, brisé par la fatigue, laisse tomber sa coupe. — *Une figure du Cotillon*, scène champêtre. — *La Ronde des enfants.*

Robert Fleury : *Charles-Quint au monastère de Saint-Just, recevant un envoyé de Philippe II.*

Jobbé-Duval : *Les Saintes Femmes au tombeau du Christ*, et *les bords de l'Erymathe*, d'après l'élégie d'André Chénier.

Barrias : *Michel-Ange dans la chapelle Sixtine*, en contemplation devant la fresque du *Jugement dernier.*

Ary Scheffer : *La mort de la Fille de Manin.*

Biard : huit tableaux : le *Pont d'une frégate pendant le bombardement de Bomarsund*, une *Fête de village*, le *Déjeuner de moines*, une *Famille anglaise débarquant à Calais*, une *Famille française à Douvres*, l'*Épouvantail inutile*, la *Saisie*, une *Fête à bord interrompue par le mal de mer.*

Gérome : *Un Duel de Pierrots au sortir d'un bal masqué.*

Justin Ouvrié : *Vue prise à Traben*, sur la Moselle. — *Vue prise à Boppart*, près Coblentz. — *Le Rolandseek et le Drackenfels*, sur le Rhin. — *Un Canal à Rotterdam. — Le Rhin à Leyde.*

Gato de Léma (Nicolas), de Madrid : *Vue de l'extérieur de Saint-Jean-des-Bois à Tolède.*

Israëls, d'Amsterdam : *Des enfants de pêcheurs au bord de la mer.*

Bouguereau : *Un épisode des dernières inondations*, commandé par le ministère d'État.

Léon Bénouville : *Les Deux Pigeons*, d'après la fable de Lafontaine.

G. Boulanger : *Védettes arabes. — La Répétition dans la maison du poëte tragique.*

Hébert : *Les Faneuses romaines.* — Deux portraits.

Théodore Rousseau : *Une Ferme dans les Landes. — Une Vue des gorges d'Apremont.*

Français : *Une journée d'hiver.*

Daubigny : *Une Journée de printemps.*

Luminais : *Un Pèlerinage en Bretagne.*

Fortin : *Un Intérieur breton.*

Louis Duveau : *Une Fermière du Morbihan revenant du marché. — Un Prêtre portant le viatique à travers la campagne.*

Lavieille : Six paysages représentant les environs de Barbizon.

De Curzon : Des sites de la Grèce.

Bellel : Des campagnes italiennes.

Chaigneau : Des paysages représentant des environs de Montmorency et d'Ecouen.

Edmond Hédouin : *Les Glaneuses.*

Palizzi : Des tableaux, sujets d'animaux, commandés par le ministère d'État.

Galetti : Deux paysages.

Vidal : Deux tableaux : la *Pluie en Bretagne* et les *Paysans de Plouescat.* — Deux portraits. — Deux dessins, la *Muse de la Paresse* et le portrait de Mme Millaud.

Théodore Frère : le *Bazar à Damas.*

Faustin Besson : l'*Enfance de Grétry.*

Chavet : la *Partie de billard.*

Eugène Fromentin : la *Halle des marchands*, scène d'Afrique; la *Diffa*, la *Caravane de chameaux*, les *Fauconniers.*

Armand Leleux : divers *Intérieurs.*

Chaplin : Un portrait d'homme. — Deux tableaux de fantaisie : Une jeune fille endormie dans un fauteuil, et une autre qui, dépliant sa robe, en laisse tomber des fleurs.

Célestin Nanteuil : *Une Aventure de Don Quichotte.*

Crapelet (Amable) de Marseille : Aquarelles, *Intérieur d'un bazar de tapis au Kaire; Mosquée du sultan Khalawane au Kaire*, et Constantinople, grande dimension.

A. Sirouy a lithographié trois portraits d'après Mme Kerbelin, des paysages de Mlle Rosa Bonheur et de Troyon, les *Lansquenets* de Meissonnier, et l'*Entrée des croisés à Constantinople* de Delacroix.

Mouilleron : Une lithographie de la *Ronde de nuit* de Rembrandt.

Auguste Breton, architecte : Etudes d'architecture dans l'ancien Vandômois, seizième siècle; — manoir de *la Poissonnière*, ancienne habitation du poëte Ronsard, seizième siècle, à Couture (Loir et Cher).

En sculpture. — Lequesne : Une grande statue, le *Soldat blessé*, d'après une ébauche de Pradier.

Desbœufs : Un bas-relief représentant *l'Architecture.*

Lanzirotti : *le Désespoir de Lesbie.*

Gayrard : une *Victoire* et des groupes d'enfants et d'animaux.

Leveel : la statue équestre de Napoléon Ier, haute de quinze pieds, commandée par la ville de Cherbourg.

Christophe, élève de Rude : une *Mélancolie.*

Camille Demesmay : une *Sainte*, destinée au Panthéon.

Godin, qui revient de Rome : un groupe, l'*Enfant au canard.*

Cavelier : deux bustes en marbre.

Frison (Barthélemy) : *Jeune fille à sa toilette*, modèle en plâtre; — Médaillon de M. Léon Paillet, terre cuite.

Peut-être d'autres renseignements nous parviendront-ils encore ; nous ne manquerons pas de les publier, s'ils nous arrivent à temps; et puis après viendra l'heure décisive de l'examen et du jugement du public.

Émile GAGNEUX.

SEPTIÈME EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX SOUS LE PATRONAGE DE S. M. L'EMPEREUR.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1].

En reprenant ma promenade, je m'aperçois d'un oubli qu'il me faut réparer en dépit de l'ordre alphabétique. Il s'agit de toiles charmantes où respirent la fraîcheur et le naturel. L'une, la *Forêt d'Aulnay*, est pleine d'harmonie; en la regardant, on reconnaît que son auteur, M. Auguin, de Rochefort, est habitué à interpréter la nature avec les yeux de l'âme, et non avec cette pratique sèche et compassée qui fit, pendant quelque temps, les délices de nos pères. Sa *Vallée de la Charente*, ainsi que ses deux autres productions, attirent à bon droit les regards du vrai public qui, avec son intuition naturelle, semble prévoir un maître de plus. Je ne serais donc pas étonné que les tableaux de M. Auguin ne revinssent pas tous à Rochefort, et que le public de Bordeaux, semblable à celui de Lyon, n'en retînt quelques-uns. — Plus loin, s'épanouissent les quatre tableaux d'Ed. Frère; ils sont tous excellents. La *Vieille femme à une fenêtre* est un tableau d'intérieur dont les premiers plans sont peu éclairés, mais la perspective aérienne est parfaitement rendue. C'est un vrai petit tableau d'artiste. La *Toilette*, œuvre fort intéressante, d'une couleur charmante et d'un excellent dessin. Les deux autres, un *Intérieur* et les *Deux sœurs*, sont pleins de lumière, de gaîté et d'harmonie. — Théodore Frère nous montre des scènes de l'Orient peintes avec soin et vérité. — Un artiste bordelais, Ed. de Gernon, *Bœufs au travail*. C'est un excellent tableau, les deux animaux sont étudiés avec beaucoup de soin; la couleur en est bonne, le paysage très-bien traité, sans trop empiéter sur le sujet principal; la lumière est bien répandue; en somme, je constate avec plaisir un vrai progrès, et je félicite son auteur d'avoir adopté ce genre où il est appelé à briller bien plus que dans des sujets aussi compliqués que ses *Paysans allant au marché de Clermont*, où l'intérêt est trop divisé, le paysage ayant autant de valeur que les différents groupes; cependant certaines parties y sont traitées de main de maître, sur le char attelé de bœufs, au premier plan. — Gérome, *Chien de Terre-Neuve*, excellente étude d'un beau et fidèle compagnon, et *Vénus et Amours*, sujet faiblement rendu, où se retrouvent néanmoins les belles qualités du maître.

Gudin, *Côtes d'Italie*. — Si le ciel de ce tableau était peint avec autant de vigueur que la mer, ce serait une œuvre excellente. Le *Brouillard* me paraît, en tous points, parfait. Les *Rochers de Biarritz* me plaisent moins. — Oscar Gué, de Bordeaux : Le *Christ consolateur* est peint avec beaucoup de soin et d'habileté; l'effet général, cependant, est un peu froid. L'effet de son autre tableau est plus complet; *Perrette* porte très-bien son pot au lait sur sa tête, et chemine avec aisance sur la route poudreuse. — Guillemain : La *Jalousie* est un joli tableau, comme tout ce qui sort de l'atelier de cet artiste si recherché; je voudrais cependant plus de simplicité et de naturel dans l'expression des physionomies : en général, elle est trop maniérée. La *Lecture*, du même artiste, me plaît beaucoup sous ce rapport. La petite paysanne est bien absorbée par l'intérêt du grand bouquin qu'elle tâche de déchiffrer; l'expression en est vraie et juste. Sa *Frileuse* a paru à l'Exposition universelle. — Hamon : L'*Affiche romaine* est déjà très-connue, ayant été dans deux expositions de Paris. Le *Colin-Maillard* me paraît l'esquisse d'un tableau plus grand que je crois avoir déjà vu à une exposition de Paris et à Bruxelles. La *Précaution* est un charmant petit dessin.

Hillemacher : Le *Château de cartes* est une fort jolie scène d'intérieur, très-bien étudiée.—Hintz : Le *Port et la ville de Douvres*, bon tableau traité avec beaucoup de soin. — Isabey : Les *Amours*. Quoique ce petit tableau soit peint avec esprit, je ne l'admire pas beaucoup, et je regrette de ne pas trouver quelque chose de plus digne du beau talent de ce maître. — Jacquand : Les *Dernières exhortations avant le départ des missionnaires*, très-bonne composition, bien étudiée, largement peinte et d'une excellente couleur. —Lambinet : Trois excellents paysages où la nature est prise sur le fait. — Leleux (Armand) : *Maréchaux ferrants*, tableau fort habilement peint; mais je pense que cet artiste affectionne trop ces tons presque noirs, sans transparence, et par lesquels une faible partie de la composition se laisse deviner.

D. Marchand : Outre l'*Équipage de carrier descendant une côte*, dont j'ai déjà parlé, et qui continue à attirer les regards de la foule, en dépit de l'animosité de quelques exclusifs, cet artiste a exposé une *Tête de cheval percheron*, dont la mâle énergie et le bien-rendu décèlent l'artiste habitué à se jouer des difficultés. J'aime moins sa *Tête de vache flamande*, dont certaines lourdeurs accusent un travail pénible, mais n'en est pas moins une œuvre remarquable sous le rapport de la vérité d'exécution. — Riesener : *Petite Égyptienne et sa nourrice*. Je parle de cette œuvre à contre-cœur, car je n'ai absolument rien à dire en sa

1. Voir page 153.

faveur. D'un dessin plus que hasardé, la couleur en est criarde et désagréable, et je regrette qu'un artiste qui a fait preuve de qualités éminentes, n'ait pas songé à envoyer à cette Exposition une œuvre plus sérieuse. — Rousseau (Théodore), — j'ai déjà parlé de son paysage, *Effet de soleil*, — a envoyé une charmante petite toile, l'*Abreuvoir*, d'une harmonie exquise et d'un effet bien entendu. — Saint-Jean : *Oranges et fruits*. La réputation bien méritée de cet artiste me dispense d'entrer dans de longs détails sur son excellent tableau; je dirai seulement qu'il est une preuve de plus d'une réputation si légitimement acquise.

Salmon, deux compositions sur un même sujet : *Deux gardeuses de dindons*, l'une vue de face, l'autre en sens contraire. C'est un peu faire abus des dindons et de leurs gardeuses, mais j'excuse l'abus en faveur des excellentes qualités renfermées dans ces deux toiles. — Ary Scheffer : le *Larmoyeur* est une belle et vigoureuse étude, pleine de sentiment et d'expression, et dont les qualités balancent le succès de la *Convalescence*. — Stock fait des progrès toujours croissants; il a trois tableaux finement touchés et très-agréables. — Troyon : l'exposition compte quatre tableaux de ce maître de la couleur et de la lumière, et qui justifient outre mesure l'admiration que lui ont vouée les amateurs bordelais. — Il en est de même de l'esquisse du *Siége de Rome*, par Horace Vernet.— Ziem : outre le resplendissant paysage dont l'achat est probablement décidé par le conseil municipal de la ville, il y a deux autres petites toiles de ce brillant artiste. Je préfère la *Porte de Gênes*, qui est un petit chef-d'œuvre.

Peu de portraits figurent à l'exposition; celui du romancier anglais Charles Dickens, peint par Henry Scheffer, est le plus remarquable, et sa tête de *Jeune fille priant* est empreinte d'un profond sentiment de recueillement et de piété. — *Deux têtes d'étude*, de Roller, sans doute des portraits, sont parfaitement étudiées et finement peintes. — Quatre portraits de Papin, de Bordeaux, sont d'une grande ressemblance, et madame Larronde, également de Bordeaux, en a trois très-estimables et qui consacreraient le talent de leur auteur s'il n'était déjà reconnu par les amateurs de la belle peinture.

Quelques dessins et aquarelles ont été omis dans les appréciations précédentes.— Et d'abord il convient de citer avec les plus hauts éloges les deux dessins envoyés par Vidal, cet artiste si complet, si gracieux. Ce sont les deux chefs-d'œuvre qui ont paru à l'Exposition universelle : les *Amours des anges*. Rien de plus suave, de plus séduisant que ces deux groupes. Après avoir félicité l'artiste, il me paraît juste de féliciter la *Société des Amis des Arts*, d'avoir pu obtenir pour leur exposition des ouvrages pareils. — L'aquarelle de Dauzats, *Vue de Loja, en Andalousie*, ne porte pas les traces d'une main affaiblie par une longue et douloureuse maladie, car elle est peinte avec la hardiesse et le soin accoutumés de ce digne émule des meilleurs aquarellistes anglais. — Les deux lithographies de cet excellent artiste sont d'une netteté et d'une fermeté remarquables. — Les aquarelles de Clays, de Hamman, de Simonau, de Ten Kate, de Lauters et de Roelofs méritent une mention honorable, et la charmante petite œuvre de Meissonnier, l'*Oracle des champs*, jointe à l'élégant petit dessin de Hamon, le *Colin-Maillard*, tous deux d'une finesse extrême, avec trois portraits au pastel, de Nogelen, fort recommandables, sont les œuvres les plus remarquables en ce genre.

Les artistes belges soutiennent vaillamment à cette exposition l'antique réputation flamande.— Parmi les toiles qu'ils ont envoyées, j'ai remarqué *le Départ pour la messe*, de Henry Leys, beau comme un Metzu; — *la Lecture interrompue*, d'Alf. Stevens, petite toile délicieuse; — *le Chien et la Tortue*, de J. Stevens, tableau peint avec finesse et beaucoup d'esprit; — *le Jugement du Braconnier*, par Ten Kate, œuvre importante qui rappelle les plus belles qualités des anciens peintres flamands; — *l'Abreuvoir*, par T'Schaggeny, que signerait Cuyp; — *l'Atelier du peintre*, par Van Moore, traité avec un soin minutieux et un grand talent; — *le Passage du gué*, par Eug. Verboeckoven, petite composition d'un fini précieux; — *un Clair de lune*, par de Winter, d'une vérité qui étonne, dans un genre où la convention semble seule devoir intervenir; — une belle *Marine*, par André Achenbach; — des *Paysages* peints avec talent, par Fourmois, Roelofs, Knyff, Robbe et Van Marcke..... J'en passe et des meilleurs.

En résumé, l'Exposition que la *Société des Amis des Arts de Bordeaux* nous offre cette année, est, je le répète, une des plus brillantes et des plus complètes par le nombre et la valeur des œuvres qu'elle contient.

THÉODORE LEJEUNE.

LEGS DU DOCTEUR E.-A. ESCALLIER

A LA VILLE ET A L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE DOUAI.

Plusieurs journaux, et entre autres la REVUE DES BEAUX-ARTS, ont parlé, à différentes reprises, d'un legs important fait à la ville et à l'église de Notre-

Dame de Douai, par un digne amateur d'autant plus regrettable qu'il attisait dans cette ville le feu sacré des arts du dessin et de la peinture. M. le docteur Escallier était connu pour posséder un cabinet dans lequel plus d'un tableau méritait l'attention des connaisseurs. C'est ce cabinet qu'il a légué à sa ville natale. Les objets composant ce legs sont aujourd'hui classés et livrés aux regards du public. Grâce à l'empressement et au goût éclairé d'un maire qui sait comprendre et servir tous les intérêts de la ville qu'il administre, il a été possible de créer, en ne prenant que le temps nécessaire pour les travaux d'installation, une galerie qui peut bien légitimement s'appeler *Musée Escallier*. Ce musée est maintenant prêt à recevoir les visites des amateurs et accessible au public à certains jours déterminés. Malheureusement, sous le rapport du jour, de l'espace, de la largeur, le local laisse à désirer; mais l'établissement actuel n'est que provisoire, car il est dans les intentions de l'administration d'augmenter par des constructions nouvelles les bâtiments consacrés aux collections scientifiques et artistiques, et ces accroissements permettront de placer suivant toutes les convenances, non-seulement les tableaux et objets légués par le docteur Escallier, mais aussi une collection non moins intéressante et précieuse qui a été donnée également par un enfant de la cité, qui, lui, s'est dépouillé de son vivant, l'habile statuaire Théophile Bra.

Le legs Escallier se compose de tableaux au nombre de 177, de curiosités archéologiques comprises dans une série de 105 numéros. — Parmi les tableaux, on distingue des spécimens des écoles hollandaise, flamande, italienne, espagnole; je ne saurais ici entrer dans de longs détails, je signalerai seulement : — *Le Crucifiement de saint Pierre*, par Albert Durer; — l'*Enlèvement de Déjanire*, par Jules Romain, tableau précieux peint sur panneaux de chêne vert d'Italie et provenant du cabinet du duc d'Orléans régent; le *Baptême de sainte Lucile par saint Valentin*, tableau de du Bassan signalé très-honorablement par Lanzy; — *Neptune* et *Amphytrite*, par le Dominiquin, belle toile venue de la galerie du duc de Padoue; —un autre tableau de la même provenance, *Femme nue, vue de dos*, la figure se détachant en profil sur le ciel, par Francesco Vanni; — de P.-P. Rubens : *Diane se reposant après la chasse*. Tableau signé et daté de 1599; *La conversion de saint Mathieu*, petite toile tout éclatante de couleur; — de Ribera, *Un Philosophe mathématicien*, tableau plein de vigueur et d'effet; — *Rébecca donnant à boire à Eliezer*, par P. de Cortone; un peu faible de couleur, mais remarquable de dessin : Rébecca est charmante; — *Le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, par le Corrège, petit tableau analogue à celui qui existe à *Capo di Monte*, à Naples, et qui a été gravé; dans celui de Douai il y a deux anges qu'on ne retrouve pas dans la gravure de celui de Naples; — un tableau de J. Callot, chose rare! c'est une *Maison dans la campagne dévalisée par des bohémiens*. Callot a fait de ce tableau une gravure au bas de laquelle on lit :

« Vous qui prenez plaisir en leurs paroles,
« Gardez vos blancs, vos testons et pistoles. »

J'indiquerai encore quelques portraits offrant de l'intérêt : de Luca de Cranach, la *Princesse Sybille*, fille du duc de Clèves, née en 1517, épouse de Jean, électeur de Saxe, morte en 1554; — de Hans Holbein, *Thomas Morus et Jean Fischer*, réunis, petit cadre très-précieux; — de Dumortier le père, *Jacques du Harlay, marquis de Chanvallon*, le plus célèbre galant de la reine Marguerite; — du Primatice, *La belle Paule*, (Paule de Viguier), peinte de profil sur fond d'or; — de Francesco Vanni, *La Princesse Chigi*; — de Michel Mirewelt, *Philippe II d'Espagne*; — de Murillo, *Balthazar-Charles-Dominique-Philippe, Victor-Luc, Prince d'Espagne, fils de Philippe IV*, qui régna sous le nom de Charles II; ce prince est représenté encore enfant et revêtu du costume monacal de l'ordre de St-Bruno; — de Philippe de Champaigne, *Le Cardinal de Richelieu, mort*; — d'Albert Cuyp, *Catherine Mosselin, dite la Couturière d'Anvers*, celle qui, la première, arbora la cocarde rouge lors des débats du prince d'Orange avec les Etats de Hollande.

Dans le *Voyage littéraire de deux Bénédictins* (D. Martène et D. Durand) tome II, page 77, on lit dans la description qu'ils donnent des objets par eux remarqués dans l'abbaye d'Anchin et son église : « Tout le monde admire le saint sépulcre « qui est dans le tour des chapelles et qui répond « au grand autel. La figure qui représente la « Madeleine en pleurs est inestimable. » Cette statue, grâce au legs Escallier, est maintenant dans le musée de Douai. On peut juger aujourd'hui que l'admiration des deux dignes bénédictins allait un peu trop loin. La statue est en pierre blanche et de grandeur naturelle.

Dans la série des curiosités on remarque des armoires en chêne sculpté; un beau dressoir à deux étages; une délicieuse statuette en bois de buis et une jeune femme dans le costume de convention du dix-septième siècle, qu'Escallier croyait pouvoir attribuer à Albert Durer; des verres de Venise; des Bernard Palissy; un hanap avec son couvercle en argent doré; la coupe, avec son couvercle, forme comme une grappe de raisin,

elle est supportée par une tige ou tronc de vigne en argent ciselé, autour de laquelle serpente un cep; à travers les ramifications du cep, grimpe un fauconnier poursuivant un oiseau, ces derniers détails sont en argent ciselé; le couvercle, qui s'adapte avec précision à la coupe et semble ne faire qu'un avec elle, est surmonté d'un bouquet de fleurs en argent doré. — Au milieu de divers objets se rattachant au culte catholique, ressort une crosse abbatiale qui ressemble presque complétement à celle que montre le musée d'Angers comme ayant appartenu à Robert d'Arbrissel; c'est évidemment une crosse qui remonte au commencement du douzième siècle : elle vient, suivant les notes laissées par Escallier, de l'abbaye d'Anchin; elle a également beaucoup d'analogie avec celle qu'on voit au musée de Cluny, sous le nº 944 du livret, seulement elle n'est pas émaillée.

En résumé, le legs du docteur Escallier est d'une importance réelle; avec ce que la ville de Douai possède déjà en antiquités, en objets d'art, en curiosités, en tableaux, il constitue maintenant un ensemble qui fait assurément du musée de Douai un des plus intéressants dont puisse s'honorer une ville de vingt mille âmes, un de ceux qui, en province, peuvent offrir à l'étude les plus abondantes ressources.

Ce qui étendait surtout la réputation du cabinet d'Escallier, ce qui lui attirait de nombreux visiteurs, c'était un dyptique dont il a donné lui-même la description dans l'*Histoire de l'abbaye d'Anchin*, traduite par lui, du moins en grande partie, d'un manuscrit existant à la bibliothèque communale de Douai et composé par Dom François de Bar, grand-prieur de ce monastère, mort le 25 mars 1606. Ce dyptique, vraiment admirable, a été légué par le docteur Escallier à l'église de Notre-Dame de Douai. Il est, jusqu'à nouvel ordre, exposé dans la sacristie. On pourrait presque dire que cette paroisse ne manquait pas de certains droits à ce legs, en ce sens que le refuge de l'abbaye d'Anchin, d'où venait le tableau, était autrefois tout proche de l'église de Notre-Dame; actuellement une voie toute voisine s'appelle *ruelle d'Anchin*. — Je n'examine pas la question de savoir si ce curieux et magnifique monument d'art n'aurait pas été beaucoup mieux, beaucoup plus heureusement, dans l'intérêt de sa conservation et de l'art en lui-même, placé soit dans le musée de Paris, soit dans le musée de Douai; mais je crois pouvoir contester très-sérieusement l'attribution qui en est appliquée à Jean Hemmeling. — Dans un second article, après avoir donné de ce dyptique une description extraite de l'*Histoire de l'abbaye d'Anchin*, par le docteur Escallier, je dirai quelles sont les observations sur lesquelles je crois pouvoir baser mon opinion.

AUGUSTE CAHIER,
Membre de la Commission d'administration des musées de Douai, vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts de la même ville.

TIRAGE DE LA LOTERIE DE TABLEAUX

ET DISTRIBUTION DE MÉDAILLES PAR LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LYON.

Le compte rendu de l'Exposition de Lyon, que la REVUE DES BEAUX-ARTS a bien voulu insérer successivement dans ses colonnes, serait incomplet si je ne faisais pas mention de la fête vraiment artistique que la *Société des amis des arts* a donnée, le 26 avril dernier, et qui a clos si dignement, cette année, notre remarquable Exposition.

Une brillante et nombreuse réunion remplissait, ce soir-là, l'immense rotonde de l'Alcazar, pour y assister au tirage au sort des lots acquis par cette Société et de ceux envoyés par M. le ministre de l'instruction publique, et à la distribution des prix de nos différents concours artistiques. Un magnifique orchestre, composé des artistes du Grand-Théâtre, d'une foule d'amateurs et de la musique du 9ᵉ régiment de dragons, et auquel s'étaient réunies les masses chorales fournies par nos diverses sociétés philharmoniques, occupait une partie de la salle. Ainsi que l'annonçait le programme, la séance, — à laquelle assistaient, dans des places réservées, M. le sénateur Waïsse, chargé de l'administration du département du Rhône, M. le maréchal, comte de Castellane, M. de Soultrait, receveur général du département du Rhône, et plusieurs personnes des plus notables de Lyon, — a commencé à sept heures précises, par le rapport du jury, suivi de la proclamation des noms des lauréats aux concours de fleurs, d'ornement, de lithographie et de peinture de la figure. Chaque prix était accompagné d'une fanfare de l'orchestre et d'applaudissements chaleureux et mérités, car le concours de cette année se distingue des précédents par des progrès remarquables.

Ces divers concours sont rémunérés par notre Chambre de commerce qui, chaque année, met une somme de quatre mille cinq cents francs à la disposition de notre *Société des amis des arts* pour encourager ces concours si utiles dans une ville comme la nôtre; mais les frais pour le concours de peinture de la figure, ne sont pas pris sur ces fonds : la *Société des amis des arts* en supporte seule la dépense, évaluée à une somme

de mille à douze cents francs. — Le jury pour le concours de fleurs, d'ornement et de lithographie, était composé de MM. Magneval, Meynier et Louis Perrin, tous trois membres de la commission de la *Société des amis des arts*, et celui pour la figure peinte avait pour membres : MM. de Champ, Courrat, Magneval, Mollière et Louis Perrin.

Le jury, dans son rapport, a témoigné sa vive satisfaction du résultat de ces divers concours, à l'exception toutefois de celui de la figure peinte, qui n'a pas répondu aux espérances qu'on pouvait en avoir conçues; aussi cette section n'a-t-elle obtenu qu'une récompense à titre d'encouragement. — Les prix ont été décernés de la manière suivante, et je cite en même temps les noms des lauréats. Cette publicité donnée à leurs succès ne peut qu'être un stimulant de plus pour ces jeunes artistes, l'espoir de notre industrie lyonnaise.

CONCOURS DE FLEURS.

Première division.

Premier prix : *une médaille de* 700 *fr.* — M. Besson.

Second prix : *une médaille de* 400 *fr.* — M. Tardieu.

Seconde division.

Premier prix : *une médaille de* 500 fr. — M. Reinier (Louis).

Second prix : *une médaille de* 300 *fr.* — M. Brossete.

CONCOURS D'ORNEMENT.

Première division.

Premier prix : *une médaille de* 500 *fr.* — M. Pétré.

Second prix : *une médaille de* 400 *fr.* — M. Reignier (Félix).

Seconde division.

Premier prix : *une médaille de* 400 *fr.* — M. Reignier (Félix).

Second prix : *une médaille de* 300 *fr.* — M. Gorraz.

CONCOURS DE LITHOGRAPHIE.

Première division.

Premier prix : *une médaille de* 550 *fr.* — M. Gubian.

Second prix : *une médaille de* 350 *fr.* — M. Dragué.

Seconde division.

Deux prix *ex æquo* : MM. Roibet et Miallet, à chacun *une médaille de* 250 *fr.*

CONCOURS DE LA FIGURE PEINTE.

Deux seconds prix *ex æquo* : MM. Malaval et Lombard, à chacun *une médaille de* 300 *fr.*

Après la distribution des prix, et pendant l'intervalle qui séparait les deux parties du concert, fort bien exécuté, on a procédé au tirage de la loterie, qui a fait, comme toutes les loteries, plus de jaloux que d'heureux. En effet, il y avait parmi les œuvres d'art des objets bien capables d'exciter les convoitises ou les regrets des porteurs de billets. En somme, la Société s'est montrée, cette année, si libérale, que les moins bien partagés des nombreux gagnants n'ont pas à se plaindre, et quant à ceux qui sont sortis de l'Alcazar les mains vides, il leur sera resté du moins le souvenir d'avoir assisté à cette fête splendide, une des plus brillantes de toutes celles que la *Société des amis des arts* a encore données à la ville de Lyon.

Il est malheureux qu'à cette fête on ait remarqué une place vide, et qu'on ait eu à se souvenir que, le matin même, on avait accompagné au lieu du repos l'un des membres de la commission, le plus zélé, le plus actif, et peut-être le plus obligeant, M. Exbrayat, qui, il y a quelques mois, avait pris tant de peine, déployé tant de tact et de goût pour organiser notre Exposition, de manière à satisfaire toutes les exigences des artistes. M. Exbrayat est amèrement regretté, et tous s'accordent à faire son éloge.

Voici la liste des numéros gagnants et les noms des destinataires :

Le Quai de Rive-Neuve (*port de Marseille*), par Aiguier, série 651, gagné par M. Carrey, Jules. — *Route de Martignat* (*environs de Nantua*), par Appian, série 73, gagné par MM. Day et Verdeil. — *La Sieste*, par Baron (Stéphane), série 341, gagné par M. Coignet, Louis. — *Vue prise dans la forêt de Compiègne*, par Brissot de Varville, série 325, gagné par M. Brolemann. — *Nature morte*, par Carrey (Louis), série 665, gagné par M. Ternois. — *Souvenir d'Italie*, par Chaine, série 1067, billet 11. — *Un bord de ruisseau*, par Chantre, série 1028, billet 22. — *Souvenir des Champs*, par Mlle Cherpin, série 1043, billet 50. — *Côtes de Provence* (*rade de Toulon*), par Courdouan, série 312, gagné par M. Baizelon. — *Pèlerinage à San-Benedetto, près Subiaco*, par de Curzon, série 134, gagné par M. Lambert (Tony). — *Un Intérieur*, par M. de Gronkel, série 802, gagné par M. Perrin (André). — *La Communication d'une lettre*, par M. de Heuvel, série 54, gagné par M. Charrin (René). — *Souvenir de la Campine*, par M. de Knyff, série 416, gagné par M. Guérin. — *Fruits*, par Deyrieu, série 634, gagné par M. Baron. — *Avant la pluie, animaux*, par Drouyn, série 472, gagné par M. de Neyron de Saint-Jullien. — *Paysanne allaitant son enfant*, par Fischer, série 291, gagné par MM. Vial et Drogue. — *Vue de la vallée de Montmorency*, par Flandrin (Paul), série 758, gagné par M. Mestrallet. — *Vue prise en Auvergne*, par Fleury (Léon), série 1057, billet 9. — *Intérieur de l'aumônier du château*, par Guy (Louis), série 315, gagné par M. Balleydier (Félix). — *Le Message du Pape*, par Jacquand, série 1061, billet 29. — *Vue prise à Rotterdam*, par Justin Ouvrié, série 452, gagné par M. A.-F. Michel. — *Renards après le repas*, par Kiorboé, série

226, gagné par M. Rolland. — *Coquillages et Madrépores*, par Lavie, série 713, gagné par M. Grand. — *Groupe de Pivoines et Tulipes*, par Lays, série 1386, gagné par MM. Eynard et Plantard. — *Desdémone à Venise*, par Leullier, série 244, gagné par M. Saint-Olive. — *L'Orage*, par Loubon, série 783, gagné par M. Perrin (Gabriel). — *La dernière Gerbe*, par Lugardon fils, série 108, gagné par M. Girard (André). — *Marchand de Tambiké à Constantinople*, par A. Magaud, série 206, gagné par M. Terret (André). — *La Pêche, gros temps*, par Morin, série 863, gagné par M. Taperin. — *Vue prise aux environs de Montoise*, par Papeleu, série 18, gagné par MM. Breban et Salomon. — *Intérieur de Vacherie*, par Paris, série 1025, billet 25. —*Paysans des Abbruzzes*, par Pérignon, série 155, gagné par M. Michel Ch. — *Groupe de fleurs*, par Perrachon, série 369, par M. Dime. — *La leçon de Philosophie oubliée*, par Pilliard, série 323, gagné par M. Boissonnet. — *La Rivière d'Ain près Poncin*, par Ponthus-Cinier, série 95, gagné par M. Fauché (Victor). — *Un convoi funèbre dans le désert de Suez*, par Portaels, série 1068, billet 38. — *Chaussée de l'étang de Guélande*, par Pron, série 1064, billet 5. — *Les Capucins, souvenir d'Italie*, par Rahoult, série 806, gagné par M. Roffavier. — *Groupe de Fleurs*, par Reignier, série 222, gagné par M. Riboud (Camille). — *Tombeaux étrusques aux environs de Népi*, par Saltzmann, série 861, gagné par M. Tavernier.—*Paysage*, par Serres (Severin de), série 431, gagné par M. Laforest. — *Paysage*, par Servan, série 422, gagné par M. Hasse. — *Bouquet de marguerites*, par Sicard, série 331, gagné par M. Berloty. — *Panier d'enfant rempli de fleurs*, par Thierriat, série 446, gagné par M. Meynier. — *Un Troupeau* (*effet du soir*), par Vernay, série 326, gagné par M. Bruyas. — *Etang près de Romenay*, par Viot, série 772, gagné par MM. Nouveau et Carreyon. — *Camélias* (aquarelle), par Volle, série 24, gagné par M. de Boissieu. — *Vase de fleurs*, par Mlle Elise Wagner, série 735, gagné par M. Lachaise. — *Une plante de roses* (gouache), concours de fleurs, 1er prix, gagné par M. Bourceret. — *Une Plante de marguerites* (gouache), concours de fleurs, 2e prix, série 1003, billet 17.

Ouvrages offerts par S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique et des cultes.

Iconographie chrétienne, série 79, gagné par M. Dunand (Antonin). — *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillen*, série 809, gagné par MM. Repiquet et Silvent. — *Architecture monastique*, série 132, gagné par M. Lollière. — *Peinture de l'église de Saint-Savin*, série 650, gagné par Carrey (Louis). — *Iconographie chrétienne*, série 11, gagné par M. Bouvard (Gabriel). — *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillen*, série 117, gagné par M. Germain-Dumoy. — *Architecture monastique*, série 1035, billet 16. — *Peintures de l'église de Saint-Savin*, série 286, gagné par M. Valensot. — *Portrait équestre de S. M. l'Empereur*, photographie offerte par M. Kiorboé, série 396, gagné par M. Fayolle.

Lyon, 10 mai 1857.

UN AMI DE L'ÉCOLE LYONNAISE.

BIBLIOGRAPHIE.

LA VOIX DE PARIS[1].

Essai d'une histoire littéraire et musicale des cris populaires de la capitale, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Précédé de considérations sur l'origine et le caractère du cri en général, et suivi de LES CRIS DE PARIS, *grande symphonie humoristique, vocale et instrumentale, par Georges Kastner, membre correspondant de l'Institut de France.*

LES VOIX DE PARIS, tel est le titre d'un ensemble d'études que recommandent la nouveauté du sujet et l'intérêt à la fois historique et musical des recherches auxquelles l'auteur a été conduit. Georges Kastner, comme compositeur et comme historien de l'art, était doublement préparé pour la tâche difficile qu'il abordait. En étudiant le cri populaire dans les rues de Paris depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, il a voulu faire ressortir les rapports intimes qui existent entre les manifestations sonores du commerce en plein vent et l'état des mœurs parisiennes aux diverses époques de notre histoire. Il a voulu ensuite montrer dans ces cris, où l'on est trop porté à ne voir qu'un chaos insignifiant, des intentions et des traditions qui touchent aux plus délicats problèmes de l'art musical. Nous avons surtout remarqué dans son livre la revue des divers métiers parisiens caractérisés chacun par leur cri spécial, qui devient souvent un thème à d'ingénieux aperçus où se révèle une vive intelligence des lois de la déclamation et de la musique vocale. Nous avons remarqué aussi un très-curieux chapitre sur les cris étrangers, où l'auteur nous conduit sur la trace des marchands nomades, du Kaire à Madrid, de Macao à Londres et à Kœnigsberg.

Nous recommandons encore aux musiciens la grande symphonie humoristique sur les cris de Paris qui termine l'ouvrage. Cette composition vocale et instrumentale se divise en trois parties : *Paris le matin*, *Paris le jour*, *Paris le soir.* On a là le tableau d'une journée parisienne avec les mille bruits qui en marquent les heures, depuis le cri matinal du laitier jusqu'à l'appel nocturne du marchand de contre-marques. Le héros de ce poëme humoristique est un pauvre rêveur qui cherche le silence, et on devine quels développements spirituels les tourments qu'il endure a pu fournir à l'imagination du musicien comme à la

1. Paris, chez G. Brandus, Dufour et compagnie. Grand in-4°, de 127 pages de texte, orné de 37 planches d'exemples notés, et terminé par une partition de 171 planches gravées par Parent.

plume de son fidèle et ingénieux collaborateur Édouard Thierry. On voit ce qu'a d'original la publication de Georges Kastner, on voit aussi l'intérêt général qui s'attache à ce remarquable ouvrage. Des vers charmants, une jolie musique, des détails historiques fort curieux, voilà ce que renferme le livre, voilà ce qui en fera le succès.

A. ELWART.

MOSAÏQUE.

Affluence des visiteurs à l'exposition des œuvres de Paul Delaroche. — Alfred de Musset. — Chiffres de la vente de la *Galerie Vilain XIIII* et d'une collection de tableaux modernes. — Translation des cendres du Tasse. — Nouvelles découvertes dans les ruines de Carthage. — Les sœurs Ferni. — Le bois de Vincennes. — Nécrologie.

Depuis le 21 avril, date de l'ouverture, la foule afflue à l'exposition des œuvres de Paul Delaroche, au palais des Beaux-Arts, rue Bonaparte ; elle s'y renouvelle sans cesse depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Cette affluence de visiteurs couronne dignement les louables efforts des élèves et des amis de Paul Delaroche qui ont voulu honorer la mémoire du maître. On comprend cet empressement du public quand il s'agit de voir et d'admirer de magnifiques productions de l'art. Ceux qui avaient vu les œuvres anciennes du peintre, alors qu'il exposait au Salon, et qui aiment à se rappeler, retrouvent à cette exhibition les impressions dont ils avaient gardé un précieux souvenir ; ceux qui ne connaissaient les tableaux de Paul Delaroche que par les belles gravures éditées par Goupil depuis 1831, voient aujourd'hui et admirent les chefs-d'œuvre de peinture que le burin leur avait révélés, et chacun se dit en sortant du palais des Beaux-Arts : Paul Delaroche est une des gloires de la France ; il est sorti vainqueur de cette épreuve et le jugement de la postérité a commencé pour lui.

Le monde littéraire vient de perdre un de ses plus glorieux représentants : Alfred de Musset est mort, le 2 de ce mois, après une courte maladie. Il était âgé de quarante-six ans. Ses obsèques ont eu lieu, le 4, à dix heures du matin, à l'église Saint-Roch. — Au sortir de l'église, le cortége funèbre s'est dirigé vers le cimetière du Père-Lachaise. Le deuil était conduit par M. Paul de Musset, le frère du défunt ; les cordons du poêle étaient tenus par MM. Viennet, de Vigny, Vitet, Empis, de l'Académie française. Nous avons distingué parmi les notabilités des lettres, des arts, de la politique et des sciences, MM. de Pongerville, Mérimée, Legouvé, Sainte-Beuve, Patin, Emile Augier, de l'Académie ; MM. Buloz, Jules Sandeau, Arsène Houssaye, Louis Jourdan, Ed. Texier, Félix Mornand, Octave Lacroix, Champfleury, Paul Foucher, Cl. Caraguel, Jules de Prémaray, Albéric second, Guichardet, Nadar, Alexandre Dumas père, Alexandre Dumas fils, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Louis Bouilhet, Pitre-Chevalier, Pierre Dupont, Henri Delaage, Auguste Maquet, René de Rovigo, Mario Uchard, Méry, Paul d'Ivoy, Victor de la Prade, Th. Barrière, Léo-Lespès, Alfred Delvau, A. Watripon, Firmin Maillard, Aurélien Scholl, Georges Bell, J. Viard, Hippolyte Lucas, Biéville, Camille Doucet, Alfred Arago, Regnier et Delaunay, de la Comédie-Française, Tisserand, de l'Odéon, Lherminier, Jouffroy, Léon Halévy, Milet, le sculpteur Chenavard, Charles Marchal, le peintre Reybaud et Wolowski, de l'Académie des sciences morales et politiques, etc. — Lorsque le corps a été descendu dans le caveau, M. Vitet, directeur de l'Académie française, a prononcé, au milieu du recueillement de l'auditoire, un discours qui l'a vivement impressionné.

La vente de la célèbre galerie du comte Vilain XIIII a attiré à l'hôtel Drouot autant d'amateurs que celle de la collection Patureau. Elle a produit la somme de 114,000 francs. La *Vue d'un ancien port de Gênes*, par N. Berghem, a été adjugée 4,600 fr., à M. le marquis de Saint-C. — Le *Concert flamand*, de Joseph Van Craesbeke, 3,400, à M. le comte Dubois Deische, amateur belge. — *La bonne mère*, de G. Van Mieris, 12,300 fr., à M. le duc de Raudes, amateur belge. — Un paysage, *Vue* prise aux environs de Dinant, par B.-P. Ommegank, 9,525 fr., à M. Goupil. — *Le plaisir des buveurs*, de A. Van Ostade, 3,400 fr., à M. Baude. — *La colère des buveurs*, du même maître, 3,600 fr., à M. Etienne Leroy, de Bruxelles. — Le *Repos des voyageurs*, par Isaac Van Ostade, 14,800 fr., au même amateur, ainsi qu'un *Paysage aux environs de Harlem*, par J. Ruysdaël, pour le prix de 4,000 fr. — Un *Village de Flandre*, par David Teniers, le fils, 6,800 fr., à M. Vanloo. — Le *Déjeuner flamand*, du même, 4,600 fr., à M. Etienne Leroy. — Le *Docteur alchimiste*, du même maître, 4,550 fr., à M. de Nievenhuyse. — L'*Assomption de la Vierge*, par Adrien Van der Werff, 1,200 fr., au même amateur. — *Jupiter et Léda*, par André del Sarte, 7,600 fr., à M. Baude. — Le *Portrait de Philippe IV*, par Vélasquez, 3,100 fr., à M. Patureau. — Le *Portrait de Gaspard Guzman, comte-duc d'Olivarès*, du même maître, 3,000 fr., à M. Baude. — *La Vierge et l'enfant Jésus*, par Rubens, 3,100 fr., à M. Etienne Leroy ; etc. — Il s'est aussi vendu, dans la même semaine, à l'hôtel Drouot, une petite collection de tableaux de peintres vivants. — *Le Rat retiré du monde*, de M. Decamps, a été adjugé à 2,550 fr., — L'*Ensevelissement du Christ*, de M. E. Delacroix, 800 f. — Un *Pifferaro*, de M. Gérôme, 750 fr. — *Marine et plage*, par M. E. Isabey, 955 fr. — Un *Paysage*, par M. Th. Rousseau, 1,780 fr. — *Louis XVII au Temple*, par M. Rassaert, 1,180 fr.

La translation des cendres de Torquato Tasso et l'inauguration solennelle du nouveau monument élevé sur sa tombe, ont eu lieu le 25 avril et ont été célébrés par l'Académie *del Quiriti*, au milieu d'une réunion nombreuse, dans l'amphithéâtre qui s'élève près du chêne dit du Tasse.

Le Rév. Nathan Davis vient de faire, dans les ruines de Carthage, une heureuse exploration. Déjà d'importantes découvertes de mosaïques carthaginoises avaient eu lieu. Le Rév. Nathan Davis en a fait une autre digne des premières : c'est une mosaïque de 12 pieds carrés. Ce magnifique morceau paraît avoir servi à parer le sol d'une villa particulière de quelque riche Carthaginois. Le dessin diffère tant de celui des mosaïques provenant d'édifices publics, qu'il n'est pas douteux que le morceau nouvellement découvert n'appartienne à une habitation privée. Les couleurs ont un tel éclat, les tons se fondent si heureusement, que l'on dirait une peinture à l'huile. La bordure de fleurs qui encadre le sujet principal est si parfaite, qu'on a peine à concevoir une habileté de réussite aussi grande chez les artistes d'une époque aussi reculée.

Nous annonçons une triste nouvelle. Une voiture qui transportait les sœurs Ferni, en entrant à Plaisance, a versé, et l'une d'elles, Virginie Ferni, a eu trois doigts écrasés. On craint qu'elle ne soit perdue pour l'art italien, dont elle était une des gloires les plus éclatantes.

On parle de nouveau, avec plus d'insistance que jamais, du projet de rendre le bois de Vincennes aussi agréable aux promeneurs que le bois de Boulogne.

Nous annonçons la mort de : M. Biet, inspecteur général des bâtiments civils, officier de la Légion-d'Honneur; du docteur Wilhelmi, du grand-duché de Bade, un des plus anciens et des plus zélés archéologues allemands, qui a légué au Musée national germanique, sa bibliothèque, qui est d'un grand prix pour la science des antiquités allemandes; de l'architecte et sculpteur Luigi Rossini, professeur de l'Académie de Saint-Luc, membre honoraire de l'Académie pontificale romaine d'archéologie; du graveur Kruges, professeur de l'école des beaux-arts de Dresde.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

BULLETIN N° 586.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.
Séance du 5 mai 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance.

Lettre de faire part annonçant à la Société la perte regrettable de notre confrère M. Maillot, peintre, restaurateur des tableaux des musées, chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 26 avril dernier, à l'âge de 76 ans. M. Horsin-Déon est chargé de faire la notice nécrologique de notre collègue.

M. le président informe la Société d'une autre perte non moins sensible, celle de M. Biet, architecte, inspecteur général des bâtiments civils, membre honoraire et l'un des fondateurs de la Société. M. Hittorf est chargé de présenter la notice nécrologique de notre collègue.

Demande d'admission dans la section de sculpture. Renvoyé à M. Husson.

Lettre de M. Coudray-Maunier, membre correspondant, adressant à la Société la *Revue des théâtres de Chartres*, années 1856-1857, qu'il vient de publier. Renvoyé à l'examen de M. Maillet.

Deux numéros du journal anglais *The Builder*. Renvoyé à l'examen de M. Charles Fournier.

Une circulaire accompagnée du procès-verbal de la séance d'inauguration de la Société des Amis des Sciences. Cette Société, fondée par M. le baron Thénard, a essentiellement pour but de secourir, avec une généreuse sympathie, les savants déshérités de la fortune. Il suffit, pour avoir droit aux secours :

« 1° D'être Français ou étranger naturalisé;
« 2° D'être auteur, soit d'un mémoire ou travail jugé, par l'Académie des sciences, digne d'être imprimé parmi ceux des savants étrangers, soit, au moins, d'un mémoire ou travail approuvé par elle;
« 3° D'avoir des besoins réels.
« Celui qui, à l'avenir, remplira ces trois conditions, aura droit à un secours annuel.
« Ce même droit appartiendra à ses père et mère, à sa veuve et à ses enfants, pourvu qu'à l'époque de sa mort, ils aient des besoins réels.
« Les dons des souscripteurs seront reçus avec reconnaissance chez l'agent, M. Th. Delacroix. »

Mémoire de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. M. Pernot se charge d'en faire un rapport.

Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture. La Société en décide le dépôt aux archives.

Mémoire de la Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise. Renvoyé à M. Gavet.

L'*Univers musical*. Renvoyé à son rapporteur ordinaire, M. de Longpérier.

Lettre de M. de Sauclières remerciant la Société de l'honneur qu'elle lui a fait, en le maintenant plusieurs années secrétaire général, et la prie, au moment du renouvellement du bureau, de lui donner un successeur, ses occupations sérieuses ne lui permettant plus de pouvoir en remplir les fonctions.

M. Moultat annonce à la Société que M. Chervin, notre correspondant à Lyon, a reçu de M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, par arrêtés des 7 et 14 février 1857, une médaille de bronze. Cette distinction est une juste récompense accordée au zèle et au mérite de notre excellent collègue.

M. Moultat remet sur le bureau, de la part de l'éditeur et de M. Chervin, les numéros déjà parus de la *Muse des familles*. Ce charmant recueil, tout en vers inédits, paraissant tous les mois, sera adressé régulièrement à la Société. M. P.-B. Fournier est chargé de faire un rapport sur cette publication.

Une autre brochure, également de M. Chervin, intitulée *Leçons de civilité*. M. Moultat se charge d'en faire le rapport.

La correspondance étant épuisée, M. le président fait connaître à la Société la présence à la séance de MM. Brossard et Eugène Paul, nou-

vellement admis. Après une allocution de M. Delaire, auquel ont répondu les nouveaux membres, l'ordre du jour appelle la nomination d'un membre dans la section d'architecture. M. Marcelin, ayant obtenu la majorité des suffrages, est nommé membre de la Société libre des Beaux-Arts.

On passe au renouvellemént du bureau pour l'année 1857-58. Au premier tour de scrutin, M. Delaire est réélu président.

Par une seconde opération, ont été réélus vice-présidents, MM. Georges Rouget et P.-B. Fournier.

M. Léon Fournier est nommé trésorier.

La suite des nominations est renvoyée à la prochaine séance.

M. Pernot présente à la Société le don que Sa Majesté l'Empereur Napoléon III lui a fait d'un coffret en or ciselé et gravé, enrichi d'émail, et portant sur le couvercle un N. Ce présent lui a été fait en récompense de la restauration des drapeaux de l'hôtel des Invalides, endommagés par l'incendie qui eut lieu, il y a quelques années, lors des funérailles du maréchal Sébastiani, et pour plusieurs dessins qu'il a exécutés pour l'Empereur, quand il était à Plombières.

M. Pernot reçoit les félicitations de l'assemblée qui apprécie tout le talent de notre estimable collègue, et ne peut qu'applaudir aux marques d'estime qui arrivent à un de ses membres.

Sur la proposition de M. P.-B. Fournier, une commission est nommée pour faire un rapport détaillé du fronton de l'église Sainte-Clotilde, composée de MM. Boitel, Eug. Paul, Andreï, Gendré et Rouget.

A ce sujet, on nomme une autre commission chargée d'examiner les travaux de Paul Delaroche exposés au palais des Beaux-Arts. Sont nommés MM. Dussauce, Vavin, Pernot et Horsin-Déon.

Le Secrétaire adjoint,
ALFRED CORPLET.

Ordre du jour de la séance du 19 mai 1857.

Suite des nominations pour le renouvellement du bureau du comité administratif, de celui de rédaction et des présidents et vice-présidents des sections. Rapport de M. Moultat sur l'ouvrage de M. Gendrin, intitulé *Récits historiques de quatre voyages*. Rapport de M. P.-B. Fournier sur une série de numéros du journal lyonnais, la *Muse des familles*. Rapport de M. Moultat sur l'ouvrage de M. Chervin aîné, ayant pour titre : *Leçons de civilité*. Rapport de M. Pernot sur deux numéros de l'*Investigateur, journal de l'Institut historique*, et sur le mémoire de la Société d'agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube. Rapport de M. Chaudet sur le Mémoire de la Société impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Rapport de M. Lemercier d'un nouvel ouvrage de notre collègue M. Charles Chevalier, sur la photographie sur papier sec, glaces albuminées, collodion, plaques métalliques.

MM. les membres sont priés de vouloir bien ne pas manquer à la séance, vu l'importance des nominations.

Nota. La Commission de la séance publique se réunira tous les jeudis, excepté celui du 21, jour de l'Ascension, chez le président, M. Delaire, à sept heures du soir.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(242e séance. 10e année.)

Séance du 1er mai 1857.

PRÉSIDENCE M. MINET, DOYEN D'AGE.

Lecture du procès-verbal de la précédente séance ; il est adopté. Correspondance :

1° Lettre de M. Paul Chareau qui explique les motifs pour lesquels il ne peut présider la séance ce soir. — A cette occasion, M. Auvray annonce que notre vice-président M. Hulot est assez gravement indisposé. M. le président charge le secrétaire-administrateur d'être, près de M. Hulot, l'interprète des regrets du Comité.

2° Lettre de M. Dahmen, qui remercie le Comité d'avoir bien voulu l'admettre au nombre de ses membres.

3° Lettre de M. Valadon, qui fait connaître le moyen par lequel il préserve les toiles des tableaux des effets désastreux du chanci et de l'humidité.

Des remerciements sont adressés à cet artiste pour cette précieuse communication.

4° Lettre de M. Sanson, sculpteur, qui prie le Comité de bien vouloir nommer une commission pour examiner *le buste du graveur Miget*, dont notre collègue M. Bellier de la Chavignerie a publié une savante et intéressante biographie. — Cette demande étant prise en considération, M. le président désigne pour cette commission MM. Brévière, Hubert et Auvray, rapporteurs.

5° Lettre de M. Louis Auvray qui adresse pour les archives un numéro de *l'Écho de la frontière* dans lequel est inséré son compte rendu du concert donné par M. René Douay, notre collègue.

6° *Mazurka*. — Caprice-Etude de salon pour le piano, par M. H. G. Andrès. Cette pièce est offerte par l'auteur, l'un des artistes que le Comité a pu apprécier et applaudir.

7° *Catalogue du musée royal de peinture et*

sculpture de Bruxelles, don fait aux archives par notre collègue M. A. Pauly.

8° *Catalogue d'une collection de jolis tableaux anciens et modernes.* — 1818.

9° *Catalogue des tableaux, études, esquisses, dessins, etc., laissés par M. Jourdy*, notre ancien président.

10° Deux numéros de l'*Europe Artiste*, dont un contient la *Chronique mensuelle des Beaux-Arts*, par M. Louis Auvray.

Tous ces ouvrages sont remis à notre bibliothécaire.

M. Louis Schaal annonce que S. E. M. le ministre d'État a commandé à notre président d'honneur, M. Louis Garneray, un tableau de grande dimension représentant un épisode du retour de l'Ile d'Elbe : le moment où le brick monté par l'Empereur Napoléon Ier est accosté par le brick le *Zéphir*. M. Schaal annonce également que notre collègue M. Fourdinois est chargé de la décoration et de l'ameublement d'un yacht construit au Havre par M. Normand, pour S. M. le roi de Prusse. Ces deux heureuses nouvelles sont accueillies par les bravos de l'assemblée.

On passe de suite à la réception de M. Godin, présenté par MM. Gailletat et Auvray. Après les compliments d'usage, M. le président rappelle que le progrès de l'industrie par l'art est l'un des buts que le Comité se propose d'atteindre; que le Comité ne se borne pas à encourager et à protéger les artistes en tous genres dont il se compose, mais qu'il tend une main amie à tous ceux qui font appel à ses lumières et à son appui, et il termine en demandant au récipiendaire le concours de son zèle et de son dévoument. — M. Godin remercie et promet d'être tout dévoué à notre Société.

Le secrétaire-administrateur dépose sur le bureau les exemplaires du compte rendu de la dernière *soirée littéraire et musicale* donnée par le Comité. Ces brochures sont distribuées aux membres présents; elles seront envoyées à ceux de nos collègues qui n'assistent pas à la séance.

Sur la demande qui lui en est faite, M. le président nomme une commission pour visiter l'atelier de Mlle Louise Lescuyer; les membres qui la composent sont les mêmes qui doivent s'occuper du buste de Miger.

Il désigne ensuite MM. Guilletat, Stecher et Schaal, rapporteur, pour visiter l'atelier de M. Malzieux (Auguste), mouleur des diocèses de Chartres et de Paris, atelier qui est un véritable musée archéologique.

M. le président donne la parole à M. Faiex, pour la lecture d'une comédie en un acte qu'il a composée comme morceau de réception. Cette pièce, qui sera imprimée et distribuée à tous les membres du Comité, a pour titre la *Chasse aux proverbes* ou l'*Auteur joué*. L'intrigue y est conduite avec une grande entente du théâtre, le dialogue y est vif et plein de traits d'esprit qui ont été fort applaudis.

Après avoir félicité M. Faiex, qui a déjà travaillé avec succès pour le théâtre, M. le président procède à l'élection de M. Dahmen (Bernard). Ce candidat, proposé par MM. Guilletat et Kürten, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé membre du Comité central des artistes.

Pendant cette élection, on prépare un magnifique piano de la maison Érard, dont la renommée est européenne pour l'égalité des tons et la pureté des sons.

Deux de nos collègues ont fait, pour ainsi dire, les frais de la partie musicale de la séance: ce sont MM. Stecher frères. L'un, M. Stecher aîné, a exécuté avec beaucoup de sentiment une fantaisie, — *le Désir*, — de sa composition, et une valse de Mozard, et M. Stecher jeune a joué avec une grande facilité de touche, une polka de sa composition, et la *Dernière pensée de Weber*, avec variations, par Czerny.

L'heure avancée n'a permis qu'à quelques membres d'entendre la Société chorale *l'Odéon*, dirigée par son habile professeur M. Delafontaine. On ne saurait trop encourager cette Société, composée d'ouvriers qui, après le travail de la journée, consacrent à la musique le peu de temps qui leur reste, au lieu de le donner au repos ou de le dépenser en folles distractions. Ces ouvriers artistes ont chanté avec un ensemble parfait, avec l'expression et les nuances que donne une excellente méthode, *la Retraite* de Lorent de Rollé, et *la Patrouille* de Van Acker.

Le secrétaire administrateur,
LOUIS AUVRAY.

Ordre du jour de la séance du 15 mai.

Lecture du procès-verbal; — correspondances; —réception de M. Dahmen ;—allocution du président ; — rapports des commissions ; — propositions diverses ; nomination de commissions ; — élection ; à neuf heures, audition musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR TROIS BROCHURES DE M. BOUNIOL.

Monsieur Bathild Bouniol a fait don au Comité central des artistes, de trois opuscules dont je viens aujourd'hui vous parler. Le premier de ces petits livres offre, sous le titre de : *A l'Ombre du Drapeau*, une suite de nouvelles consacrées à

peindre la vie militaire. Ces différents récits présentent quelques tableaux d'une lecture attachante ; l'auteur y manifeste les intentions les plus morales, et les plus patriotiques. On ne peut reprocher à M. Bouniol que de manquer un peu de couleur locale ; assurément il n'a pas vu les lieux qu'il a voulu décrire, et l'imagination n'a peut-être pas suffisamment suppléé au regard.

Le second livre de monsieur Bouniol est un recueil de poésies ayant pour titre : *le Soldat*, et roulant sur les mêmes idées que le précédent. La muse de monsieur Bouniol est facile et parfois élégante ; le rhythme seulement manque de cette harmonie indéfinissable qui distingue les prosateurs des poëtes ; et les pensées, très-louables du reste, n'ont pas une incontestable originalité ; mais en somme ces vers nous témoignent suffisamment que l'auteur n'en est pas à son coup d'essai ; ils sont loin d'être sans mérite.

Celui des opuscules de M. Bathild Bouniol, qui, sous tous les rapports, vous intéressera le plus, est l'ouvrage auquel il a donné pour titre : *l'Art Chrétien et l'École Allemande, avec une notice sur M. Owerbeck.* Il y a dans ces pages des vues élevées et délicates sur l'art, et une appréciation très-bien sentie du talent grave et religieux du célèbre peintre allemand. Les idées de M. Bouniol nous semblent ne pas faire moins d'honneur à son goût qu'à son caractère ; et ceux d'entre vous, Messieurs, qui prendront connaissance de son livre, y trouveront autant de profit que de plaisir.

Alfred de TANOUARN.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE DE L'ODÉON : *André Gérard*, drame de M. Victor Séjour. — Frédérick-Lemaître. — THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *Shakspeare*, par M. Ferdinand Dugué. — THÉATRE DU VAUDEVILLE : *la Famille Lambert*, par M. Léon Gozlan. — OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *Joconde*.

M. Victor Séjour est un auteur consciencieux et patient, qui ne travaille qu'à ses heures, et qui ne se jette pas à l'aventure dans la mêlée ; il est très-fort en stratégie dramatique ; il choisit son terrain, s'assure d'un bon général, d'une vaillante troupe, et ne livre la bataille que lorsqu'il est à peu près sûr de la gagner. Ligier, Fechter, Frédérick-Lemaître, voilà les capitaines que M. Victor Séjour a tour à tour eu l'art d'associer à ses destinées. Il n'était pas très-aisé d'écrire un rôle nouveau pour Frédérick-Lemaître, qui, dans sa longue carrière, a épuisé tous les types connus, depuis l'époque où, jeune et beau, il entraînait les cœurs après lui, en représentant le sire de Ravenshood, l'amoureux de la pauvre Lucie, jusqu'à celle où il a revêtu les haillons de Paillasse, a fait verser tant de larmes aux spectateurs de la Gaîté. Frédérick a été l'artiste le plus complet de notre temps. Aucun autre n'a donné à la passion plus de force et d'éloquence, et n'a mieux révélé la puissance humaine dans le bien ou dans le mal. Il réalisait les plus sombres et les plus touchantes créations des poëtes, quelquefois même les plus burlesques, car son génie se prêtait à l'exagération comique aussi bien qu'à l'excès du sentiment. L'âge, en lui enlevant quelques moyens d'exécution, n'a pas affaibli chez lui l'intelligence dramatique, ni ce don d'être naturel, *d'entrer dans la peau de son personnage*, ce don qu'il possède à un si haut degré. M. Victor Séjour a servi Frédérick à souhait ; il lui a composé un rôle tout plein d'angoisses intérieures, un rôle qui ne demande pas les grands éclats de voix ni les coups de tonnerre, mais où se trahissent, par un regard, par un geste, les plus poignantes douleurs. La fable que M. Séjour a imaginée est simple et assez bien conduite. Un peintre, déjà vieux et sur le point de devenir aveugle (les aveugles règnent en ce moment au théâtre), voit avec effroi s'approcher de lui la misère ; il a une femme et des enfants, et il se laisse entraîner par un ancien ami, un chevalier d'industrie, comme il y en a tant à Paris, dans une partie de jeu ; on lui met des cartes préparées dans la main ; il ne s'en aperçoit pas d'abord ; mais, averti par son ami et de peur d'être soupçonné en cessant de jouer, il continue ; on découvre la fraude ; on le traite d'escroc ; on l'insulte ; et voilà sa vie empoisonnée à jamais. En vain cet homme sent qu'il est honnête, et que la surprise faite à sa probité ne peut lui valoir tant de mépris, il faut courber la tête, il faut gémir, il faut rougir devant sa propre famille. Frédérick-Lemaître a compris toute la profonde tristesse de cette situation, et sa vue serre le cœur depuis le commencement jusqu'à la fin de la pièce. Je ne dis pas que ce soient là des impressions agréables, mais ceux qui aiment cette note mélancolique, n'ont assurément rien à désirer. *André Gérard* a obtenu un succès qui comptera parmi les meilleurs de M. Séjour, quoique le style de l'ouvrage ne soit peut-être pas aussi châtié qu'il aurait dû l'être pour mériter les honneurs du second Théâtre-Français. M. Victor Séjour, à force de vouloir être elliptique, tombe parfois dans l'amphibologie. Ainsi, par exemple, lorsque André Gérard dit : *Je viens d'écrire à mon père, mort, il me pardonnerait, vivant...*, il ne s'explique pas selon les lois de la langue française, amie de la clarté. Il est évident que, d'après le sens grammatical, mort et vivant se rapportent au père d'André Gérard, et non à Gérard lui-même, selon les intentions de l'auteur. Je cite cela en passant, et sans vouloir affliger M. Séjour.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin a senti le besoin de faire connaître au public français la physionomie de Shakspeare, sous les traits de Mélingue. Les grands peintres, les grands sculpteurs, les grands poëtes ont été créés exprès pour fournir des rôles à Mélingue : Salvator Rosa, Benvenuto-Cellini, Shakspeare, c'est Mélingue. La vie de Shakspeare n'offrait pas par elle-même beaucoup de ressources ; on ne connaît guère que son aventure avec sir Thomas Lucy, qui le fit quitter Strafford-sur-Avon, pour venir tenter la fortune à Londres ; on sait de plus qu'il était marié, mais là se bornent les renseignements précis. A-t-il gardé d'abord les chevaux à la porte des théâtres ? A-t-il eu une jeune maîtresse qui lui ait été enlevée par un jeune seigneur, son protecteur et son ami, comme les *sonnets* paraissent le faire croire ? Tout cela est du domaine de l'imagination ; M. Ferdinand Dugué avait le droit de broder à sa fantaisie ce canevas : ainsi a-t-il fait. Il s'est servi assez habilement d'un moyen très-usité dans

les comédies anglaises, celui de la femme déguisée en homme, et il a attaché à Shakspeare un compagnon de cette espèce, avec d'autant plus de vraisemblance, que des jeunes hommes remplissaient alors les rôles de femme au théâtre; Olivia a revêtu le costume masculin pour suivre Shakspeare dans sa carrière théâtrale; elle se déclare à lui, après une représentation de *Romeo et Juliette*, et alors commence entre la maîtresse et la femme une lutte dans laquelle la maîtresse se laisse vaincre; emportée par la légèreté de son humeur, elle passe du côté du comte d'Essex, mais là, elle rencontre une rivalité plus redoutable, celle de la reine Élisabeth. M. Ferdinand Dugné a tiré de tous ces éléments une pièce qui ne manque pas d'intérêt, bien que le dénouement, la mort d'Essex et celle d'Olivia, en soit un peu prévu et appartienne aux vulgarités du mélodrame ordinaire. On avait droit de s'attendre à un cinquième acte plus vigoureux; quoi qu'il en soit, Shakspeare s'est fait écouter et c'est beaucoup, car en général, les infortunes des hommes de génie émeuvent moins le public que celles des plus simples bourgeois. A côté de Mélingue, mademoiselle Périga s'est montrée charmante dans Olivia et madame Laurent terrible sous les traits de la jalouse Élisabeth. Luguet et Charly ont tenu avec succès des rôles difficiles. Ce jeune homme qui se nomme Charly, et que j'ai connu sous un autre nom, a reçu de la nature une voix bien timbrée, un regard vif et pénétrant; il ne lui faut qu'un rôle heureux pour arriver à la réputation.

La famille Lambert de M. Léon Gozlan a succédé enfin aux *Faux-Bonshommes.* On connaît l'esprit de M. Léon Gozlan, c'est un de nos écrivains les plus aimés, un de ceux qui viennent aux secours de tous les journaux naissants, pour leur prêter l'appui d'un nom populaire. Le *Journal pour tous* s'était empressé d'offrir à ses lecteurs un petit roman de lui : *La famille Lambert*, et le Vaudeville a emprunté au *Journal pour tous* ce petit drame d'intérieur. Madame Lambert a trompé son mari, elle reçoit de son amant une lettre dont son mari s'empare en riant, et que la tremblante femme cherche en vain à ressaisir; cette lettre est lue enfin par le mari, mais elle est équivoque, et la fille se dévoue pour la mère, en disant que la lettre est écrite pour elle..., un mariage est rompu par ce fait, et la mère, à son tour, se sacrifie pour sa fille et réclame la responsabilité de la faute. Ces péripéties occupent vivement l'esprit. M. Léon Gozlan a frappé fort et juste. La pièce est jouée avec un grand ensemble par Lafont, Mlle Fargueil, Lagrange, et la charmante Mme Lagrange-Bellecour. Mlle Fargueil est effrayante à voir dans la scène où elle poursuit d'un regard avide et inquiet la lettre compromettante que son mari a saisie, et qu'il semble se faire plaisir de promener à ses yeux pendant le récit de l'accident qui a causé son retour imprévu. On dirait qu'elle suit dans les airs le poignard que Macbeth voyait marcher devant lui. Mlle Fargueil est une comédienne consommée; on ne saurait pousser la vérité plus loin.

L'Opéra-Comique a repris *Joconde* et les vieux amateurs se sont réjouis. *Joconde* a rajeuni un grand nombre d'entre eux. Ils s'en vont chantant *J'ai longtemps parcouru le monde*, avec des airs vainqueurs. Ils n'ont plus que vingt ans. Ils sont prêts à courir les aventures comme le célèbre héros d'Arioste et de La Fontaine. La génération actuelle a applaudi du reste comme l'ancienne la reprise de l'opéra de Nicolo, car les motifs n'en ont pas vieilli. Ils deviendraient de nouveau populaires s'ils ne l'étaient pas. M. Faure et Mlle Lefèvre ont joué et chanté à merveille dans ce délicieux opéra dont la mise en scène fait le plus grand honneur au goût et à l'intelligence de M. Perrin.

Hippolyte Lucas.

MÉLANGES.

15 Mai 1857.

M. Louis Auvray vient d'être chargé d'exécuter pour le musée du Louvre le buste d'Antoine Watteau.

— M. le ministre d'Etat a alloué une somme de trois mille francs destinée à concourir aux frais d'érection du monument qui doit être élevé à Lesueur dans le jardin du Luxembourg.

— L'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux a décerné, dans sa séance du 28 mars dernier, une médaille d'or à M. I. Piogey, avocat, pour son Mémoire sur la question du *Morcellement du sol*, mise au concours par cette Académie.

— L'Exposition de la Société d'horticulture de Paris ouvrira le 20 mai et durera jusqu'au 15 août. C'est dans la grande nef du palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, qu'elle aura lieu, et les dispositions du jardin devront recevoir les divers morceaux de sculpture envoyés à l'Exposition des Beaux-Arts.

— Le 1er de ce mois, M. Chaudesaigues a versé, entre les mains de M. de Villemessant, la somme de quatre cent cinquante francs qu'a produite, frais prélevés, le concert donné, le 4 avril dernier, par Mlle Chaudesaigues dans les salons de M. Debain, au profit de la colonie de Mettray.

— Une vente d'autographes, dont le catalogue, indiquant 514 numéros, est des plus intéressants, aura lieu le lundi, 18 de ce mois, et les jours suivants, à sept heures du soir, à la maison Silvestre, rue des Bons-Enfants, 28. On y trouvera un grand nombre de lettres de littérateurs, d'artistes vivants ou morts, peintres, sculpteurs, musiciens, acteurs français, anglais, allemands, italiens. L'historien y trouvera aussi plusieurs documents importants, des lettres de souverains, de généraux, de ministres d'État, d'hommes politiques français et étrangers.

— L'Exposition des Beaux-Arts de Manchester a été ouverte le mardi 5 mai, en présence de S. A. R. le prince Albert. Les tableaux et les gravures sont au nombre de plus de cinq mille. Dans ce nombre, on compte 1,098 tableaux des anciens maîtres, 552 des maîtres de l'école moderne, 337 portraits, 965 aquarelles, 1,859 gravures et 70 œuvres de sculpture.

— L'Exposition des plans mis au concours par le gouvernement britannique, pour les nouveaux bureaux des ministères et pour l'emploi du vaste emplacement sis entre *Downing-Street*, le parlement, le *Parc de Saint-James* et la Tamise, a été ouverte le 1er mai dans Westminster-Hall. Ils sont en si grand nombre et de telles dimensions, que la salle, toute grande qu'elle est, l'est à peine assez pour les contenir.

— On a transporté dans la salle de Saint-Étienne, du nouveau palais du Parlement, à Londres, une statue de Grattan, qui va être placée à côté de celle de Chatham, et tout à fait en face celle de Fox. Il y a actuellement dix statues dans la salle qui sont sur leurs piédestaux; il reste encore deux piédestaux à occuper à l'extrémité occidentale de la salle.

LE

POTIER DE VAUGIRARD

Les *Annales de l'Institut*, rendant compte de la séance de l'Académie des sciences du 23 mars dernier, contenaient les lignes suivantes :

« M. Babinet présente, au nom de « M. Pull, des faïences imitant celles de « Bernard Palissy, et dignes d'attirer l'at- « tention par la finesse et la dureté de la « terre employée, comme par la perfection « des figures d'animaux qui les décorent. « Toutes les parties qui sont en relief su- « périeurement, sont creuses en dessous, « ce qui donne une grande légèreté à ces « produits, d'ailleurs remarquablement so- « lides. »

Dans l'intérêt qu'inspire le progrès des arts céramiques, ces lignes ont été remarquées tout d'abord ; puis, au fait annoncé par les *Annales de l'Institut*, d'autres particularités sont venues se joindre ; on disait entre autres que l'inventeur n'était arrivé à ces heureux résultats qu'à force de temps, de patience et de sacrifices, et que, sans avoir les premières notions de l'art, il avait tout fait par lui-même. C'était là plus d'un motif pour que la Revue des Beaux-Arts, dont les préférences sont partout où il y a des talents ignorés qui cherchent, qui luttent et qui réussissent, eût le vif désir de connaître l'heureux imitateur des *rustiques figulines* de l'illustre potier de Saintes, qui était parvenu à reconstituer le principe et l'exacte application d'un art perdu dans la nuit des temps. Le hasard s'est chargé de réaliser à souhait le désir de la Revue. L'inventeur est venu à nous, et, en même temps qu'il nous montrait ses plats moyen âge représentant poissons, reptiles, crustacés, végétaux, moulés sur nature ou soigneusement modelés, imitant les mouvements et les couleurs de la vie; alors que nous admirions la fermeté, la solidité et la légèreté de la pâte, l'élégance et le fini du modelé, l'éclat et la dureté de l'émail, il nous a dit ses antécédents, ses débuts dans la carrière, ses essais, ses espérances et ses découragements ; en un mot, ses bonnes et ses mauvaises fortunes depuis le jour où, voulant imiter les œuvres de Bernard Palissy et *entrant en dispute avec sa pensée*, il chercha seul le procédé mystérieux, compliqué, qui constitue ce que son glorieux devancier appelait, dans son langage expressif, l'*art de la terre*. Ces faits sont des plus curieux et pleins d'enseignements ; c'est une nouvelle preuve de ce que peuvent faire chez celui qui est véritablement artiste, la persévérance et l'opiniâtreté du travail. Notre narrateur n'est pas un lettré, il s'en faut de beaucoup ; mais sa parole a une certaine franchise, une certaine naïveté d'expression qu'on doit respecter. Ainsi, pour ne rien

gâter, je laisse le potier de Vaugirard raconter lui-même les événements de sa vie, et j'écris sous sa dictée.

« Mon nom est Georges Pull ; je suis né à Vissembourg, département du Bas-Rhin, le 10 mai 1810. Mon père exerçait dans cette ville l'état de serrurier. Sans pouvoir rien amasser, il sut trouver dans son labeur et ses habitudes d'économie, les moyens de soutenir honorablement sa famille ; mais il n'eut jamais la prétention — ses ressources, d'ailleurs, ne le lui auraient guère permis,— de me faire plus grand que lui par une éducation brillante. Bien lui en prit, car, dans mes jeunes années, je n'annonçais aucune disposition pour les études qui demandent un travail de tête ; c'est à grand'peine que je parvenais à comprendre ou à retenir le peu qu'on cherchait à m'enseigner. Mon intelligence était complétement endormie, tant qu'il était question de sciences ; mais s'agissait-il d'un travail manuel, de quelque adresse pour reproduire, contrefaire, imiter la forme, la figure du premier objet venu, mon intelligence s'éveillait tout à coup ; elle sortait de son gîte ordinaire et venait se placer tout entière au bout de mes dix doigts. L'inspiration, les idées, tout m'arrivait alors à la fois ; je façonnais, manipulais force brimborions et figurines; ceux qui se piquaient de goût ou de connaissance me faisaient l'honneur d'appeler tout cela de petits chefs-d'œuvre ; bien souvent je leur entendais dire, dans leur admiration : « Si Georges avait des maîtres, il irait loin ! » J'exprimai souvent le désir d'apprendre le dessin, mais on ne pouvait payer les leçons d'un maître. C'est ainsi que n'ayant, pour ainsi dire, rien appris, sans idée arrêtée, sentant seulement en moi un goût bien prononcé pour la sculpture, une vocation bien décidée pour les travaux de la main, — dispositions que malheureusement rien n'était venu seconder, — je vis se passer mes jeunes années, n'ayant pris aucun parti, ne sachant aucun métier. Cette inaction n'était nullement du goût de mon père ; il s'en plaignait, s'en inquiétait même, et, un beau jour, plus par nécessité que par entraînement, je m'engageai à vingt ans, en qualité de soldat musicien, dans le 8e léger qui était en garnison à Vissembourg. Comme j'avais reçu quelques leçons de musique instrumentale, je passai facilement deuxième cor d'harmonie.

« La vie de soldat n'était guère de nature à donner quelque élan à mon intelligence ; elle sommeillait toujours; seulement j'avais en moi comme le sentiment vague d'une chose inconnue, je cherchais; quoi ? j'eusse été fort embarrassé de le dire alors ; mais déjà, à Vissembourg, dans les premiers mois de mon entrée au service, j'eus comme un avant-coureur, comme un léger indice de l'éveil de mes idées. Quand, me promenant dans la campagne, je rencontrais parfois des ouvriers terrassiers occupés à creuser la terre, un sentiment de curiosité, ou, pour mieux dire, un instinct dont je ne me rendais pas compte, me poussait à examiner ces amoncellements de terre, de nature et d'aspect différents ; j'en prenais des parcelles dans ma main, je les égrenais, je les triturais entre mes doigts ; j'aurais alors donné deux mois de ma solde à celui qui m'aurait expliqué la nature, les propriétés de ces diverses espèces de terre et d'argile ; mais des terrassiers n'ont jamais été membres de l'Académie des sciences.

« Après la révolution de juillet, le 8e léger quitta Vissembourg et vint en garnison à Paris. C'était la première fois que je voyais la capitale. Un jour, mes flâneries de soldat me conduisirent devant les vitrines d'un marchand de bric-à-brac. Au milieu des curiosités, des objets bizarres étalés dans cette boutique, je ne vis, je ne remarquai qu'une seule chose, un superbe plat émaillé avec figures d'animaux et plantes en relief. Ce fut comme un éblouissement qui saisit à la fois mes yeux et mon intelligence. Vingt fois je fus tenté d'entrer dans la boutique pour voir de près, toucher, prendre dans la main cette œuvre merveilleuse, pour questionner le

marchand sur le prix, la valeur de la chose, sur le nom de celui qui l'avait fabriquée ; mais je n'osai ; on se serait moqué du pauvre amateur en pantalon garance et coiffé d'un bonnet de police ; ce ne fut jamais là le costume de l'antiquaire. Pendant huit jours je revins me placer devant la boutique de mon marchand ; je restais cloué des heures entières à sa vitrine, absorbé dans mes réflexions. Je ne m'en tins pas là, je me mis en quête de tous les magasins de bric-à-brac de Paris. Quelle n'était pas alors ma joie quand j'étais parvenu à découvrir ici une aiguière avec son bassin, là un baptistère, chez celui-ci une assiette, chez celui-là une salière, un flambeau ou quelque autre ustensile de table, tous objets élégants de forme, brillants de ton et riches en ornements de bon goût. Ne pouvant résister plus longtemps au désir de m'instruire, je m'étais enfin décidé à questionner les marchands, et je savais maintenant que toutes ces merveilles s'appelaient des *Bernard Palissy*. Les voir, les admirer, c'était la pensée de tous mes jours, le rêve de toutes mes nuits ; m'isolant de mes camarades, je passais tout mon temps en contemplation devant mes chers émaux. Il en fut ainsi jusqu'au moment où mon régiment quitta Paris pour aller faire la campagne de 1831 et celle de 1832. Après la capitulation de la cidatelle d'Anvers, j'allai à Lille; de là, passant successivement de garnison en garnison, de cantonnement en cantonnement, mais rêvant toujours à mes chers émaux, j'arrivai à l'époque où mon engagement étant expiré, je quittai le service. Nous étions en 1836.

« Je retournai dans ma ville natale ; mais l'ennui m'y prit et le désir de revoir mes *Bernard Palissy* me ramena bientôt à Paris. Comme je l'ai déjà dit, je n'avais appris aucun métier et cependant il me fallait travailler pour vivre. Je cherchai une place, un emploi quelconque ; je n'en trouvai pas. Le besoin me força d'aller au Havre, où l'on m'offrait de l'occupation dans un commerce de vin. Mon séjour dans cette ville fut de courte durée ; comme à Vissembourg, l'ennui m'y prit et je revins à Paris, bien décidé à ne plus le quitter. J'entrai alors comme garçon de bureau chez M. Jules Guérin, propriétaire et directeur de la *Gazette médicale*. Cette place me laissait quelques loisirs, je pris la ferme résolution de les utiliser.

« Toutefois, avant de rien commencer, je me mis sérieusement à réfléchir, à m'interroger moi-même. Je sentais maintenant qu'un peu de fixité avait succédé dans mon esprit au vague de mes idées. Longtemps j'avais cherché, sans trop savoir ce que je cherchais ; déjà quelques parcelles d'argile triturées entre mes doigts avaient été pour moi un avertissement ; puis l'épanouissement de mon intelligence à la vue des œuvres de Bernard Palissy, m'avait fait pressentir l'inconnu dont ma pensée était en peine, du moins je commençais à le comprendre ainsi ; mais tout cela n'était qu'un faible germe. Pour se produire, il devait fermenter encore dans ma tête. Une idée me vint alors, sans doute comme un acheminement vers le grand travail que j'aurais plus tard la témérité d'entreprendre : je me rappelai que mon intelligence n'était jamais plus alerte que lorsqu'elle allait se placer au bout de mes dix doigts, je me mis en mesure de lui tailler de la besogne.

« J'achetai quelques oiseaux de nature morte, je les empaillai ; mes essais réussirent, j'y pris goût, j'étudiai l'anatomie, quelque peu l'histoire naturelle et, au bout d'un certain temps, je m'étais fait une collection variée de plus de quatre cents oiseaux. On me conseilla de prendre boutique et de m'établir. C'était en 1841. Je rencontrai par hasard un ancien camarade qui avait une baraque sur la place du Carousel ; il y faisait assez mal ses affaires. Il me la loua; je quittai M. Jules Guérin et j'ouvris boutique. Ma collection d'oiseaux fut vendue en un clin d'œil, et promptement remplacée ; mon commerce prospérait, je commençais même à acquérir une certaine réputation d'habileté. Tous les lundis, on m'apportait de la campagne quinze à vingt pièces à empailler. De hauts

personnages visitèrent plus d'une fois mon petit cabinet d'histoire naturelle. Le prince de Joinville venait très-souvent incognito dans ma boutique, s'informait des prix sans marchander et faisait ensuite acheter divers objets par un valet de pied. Quand le prince abattait à la chasse une pièce importante, il donnait l'ordre qu'on la portât chez Pull pour la faire monter ; j'ai même encore le pied d'un cerf que je devais préparer pour en faire un cordon de sonnette. J'avais la vogue. Je me mariai en 1844. En 1847, pendant les travaux que la liste civile fit faire pour donner aux baraques de la place du Carrousel une construction uniforme, je transportai mon négoce rue Saint-Thomas-du-Louvre. Les travaux terminés, je retournai à mon premier emplacement; mais, en 1851, l'ordre fut donné de faire disparaître toutes les baraques de la place et j'allai me fixer rue de Seine, au nº 12, où j'ouvris un plus grand magasin d'oiseaux, d'animaux empaillés, d'antiquités, de curiosités et de faïences.

« La prospérité de mon commerce, en m'inspirant confiance en moi-même, fit faire le dernier pas à mes idées. Quand je me rappelais les progrès que j'avais faits, les connaissances que j'avais acquises, quand je réfléchissais que sans avoir aucune notion de l'anatomie, de l'histoire naturelle, j'avais essayé d'une industrie dont j'ignorais complétement la pratique et que cependant j'avais réussi, l'audace me vint peu à peu. Je me disais : la main qui rend pour ainsi dire la vie à ces charmants petits oiseaux morts, ne saurait-elle pétrir, mouler ou modeler de *rustiques figulines*, leur donner les mouvements et les couleurs de la vie ? Cette pensée s'échauffait, bouillait dans ma tête; dès qu'elle fut en fusion, rien ne put en empêcher l'explosion et le jour vint enfin où j'osai croire à la possibilité d'imiter les œuvres du maître. De ce moment ma résolution fut ferme, inébranlable, et avant d'entrer dans la voie de l'expérience, j'étais bien décidé à faire tous les sacrifices imaginables, à prendre même sur le nécessaire à ma subsistance, pour arriver à mon but. Cette époque date de 1842.

« A quoi bon dire mes essais, mes tâtonnements, mes déceptions surtout? Elles furent sans nombre, ou, ce qui est plus exact, le résultat de tous mes jours de travail, dans ces premiers temps d'apprentissage. On le comprend sans peine. C'était hors de Paris, en province, dans un endroit écarté, que je faisais mes essais de cuisson ; car je voulais que mes expériences fussent entourées du plus grand mystère. Je restais là, tantôt quinze jours, tantôt six semaines. Chez moi, à Paris, je me mettais à étudier les propriétés des terres argileuses, à chercher le secret des émaux, mais comme un homme qui tâte dans les ténèbres; je broyais toutes les matières que je supposais utiles à mes projets, je les mêlais au hasard, mais en ayant soin de tenir note des substances et des doses employées ; mes épreuves sortaient du feu, les unes imparfaitement cuites, les autres brûlées. Je ne faisais rien qui vaille, je ne savais à quoi m'en prendre, et c'était toujours à recommencer. J'avais beau consulter les ouvrages de Bernard, que j'avais lus et relus à tel point que je les savais presque par cœur; ce n'était pas un guide pour moi; car je n'y comprenais rien encore, ils sont si pleins de réticences. C'est seulement aujourd'hui, que la lumière s'est faite pour moi, que je les comprends parfaitement. J'employai ainsi bien des années à la recherche de l'inconnu, payant par des instants de découragement mon tribut à la faiblesse humaine, quelquefois même me surprenant à douter de mon bon sens. Aux yeux de mes amis, de mes connaissances, je passais pour un visionnaire, et l'on ne cessait de répéter à ma femme que le pauvre Pull avait la tête fêlée. Mais ces heures de faiblesse et de doute étaient de courte durée, et, comme Bernard Palissy le dit lui-même, *l'espérance que i'avoys me faisoyt procéder en mon affaire plus virilement que jamais.*

« Après tant de recherches, d'essais, de travaux et de mauvaises fortunes, quoique

je n'eusse encore rien produit qui me satisfît quelque peu et que je ne possédasse pas le dernier mot de mon art, une voix intérieure sembla me dire que ma glaise et mon émail étaient trouvés, qu'il ne s'agissait plus que d'une bonne conduite du feu. Dès que cette pensée fut passée dans mon esprit à l'état de conviction, je me décidai à poursuivre sans relâche mes expériences jusqu'à ce que j'en sorte vainqueur ou à mourir à la peine. En faisant tous mes apprêts, en prenant toutes mes mesures, à juger de l'état de ma tête, il me sembla cette fois que j'étais fou ou que j'allais le devenir; mais quand je vis la terre sortir du feu revêtue d'un brillant émail et de vives couleurs, quand je vis sur mes plats courir les lézards, nager les poissons, sauter les grenouilles, pousser les plantes et verdir l'herbe, je crus avoir la berlue, j'étais en extase, je versais des larmes, j'étais ivre de joie, non d'avoir remporté un succès complet, — on n'y arrive pas du premier jet — mais d'avoir enfin obtenu un résultat m'annonçant, du moins, quelque imparfait qu'il dût paraître à mes yeux, ce que j'allais pouvoir faire quand je m'installerais définitivement pour me livrer tout entier à la fabrication de mes chères poteries. — Voilà donc, me dis-je, mon rêve de tant de longues années réalisé, près de quinze ans de recherches et de sacrifices récompensés! — Je prends un parti décisif, je fais vendre, à l'hôtel de la rue Drouot, ma collection d'oiseaux, mon magasin d'antiquités, je réalise tout ce que je possède, et, le 1er avril 1856, je m'établis à Vaugirard, Grande-Rue, au n° 244. Je fais construire, d'après mes idées, un four en briques; il est trop grand; j'en fais faire un plus petit et celui-là fonctionne à souhait. Je puis enfin marcher!

« J'ai marché, comme je marche encore, cherchant toujours à améliorer mes produits, à en épurer le style, à acquérir la perfection du modelé, la science et l'harmonie des couleurs. Puis, quand j'ai osé croire que mon œuvre pourrait être acceptée comme une heureuse continuation des admirables faïences du maître, quand j'ai pensé qu'on pourrait me savoir gré d'avoir retrouvé, si ce n'est découvert, un art entièrement perdu de nos jours, j'ai présenté avec confiance mon travail au public, après l'avoir soumis à l'appréciation des hommes spéciaux, des hommes éminents en matière d'art: M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des Musées impériaux, MM. les membres de l'Académie des sciences et de la Société d'encouragement pour l'industrie. Leur jugement m'a été des plus favorables, j'y ai trouvé la récompense de mes longues et pénibles années de labeur. Sans doute, on peut s'étonner que n'ayant fait aucune étude géologique, n'ayant aucune notion des arts chimiques, je sois parvenu à fabriquer des produits céramiques, et je ne serais pas surpris qu'on désirât connaître mes procédés, mon mode de fabrication. Mais, sur ce point, il me faut encore suivre l'exemple de mon célèbre devancier. Son livre est rempli de réticences, il doit m'être permis d'avoir aussi les miennes, et je dis : « Quand on a médité, lutté sans trêve, quand on a fatigué son corps et son intelligence à la recherche de problèmes patiemment résolus, comme ce fut la destinée du potier de Saintes qui emporta dans la tombe la pratique de ses meilleures découvertes, on a bien le droit, à coup sûr, de ne pas vulgariser le secret de ses procédés, de ne pas jeter au vent de la publicité le fruit de ses peines; on est bien libre d'enfouir avec soi son trésor. » Depuis que mes poteries émaillées ont été livrées au public, de brillantes propositions m'ont été faites pour transporter mon industrie à l'étranger; mais on s'est mépris à mon sujet. Je tiens à mon pays, je n'émigre pas. »

Ce récit n'a pas besoin de commentaire; tel qu'il est, c'est une intéressante page de plus à l'histoire de ces chercheurs infatigables que rien ne rebute, ni travaux incessants, ni sacrifices de toute espèce, et qui luttent jusqu'à ce qu'ils aient réussi, s'ils ne meurent pas à la peine avant d'ar-

river au but. A force de patientes recherches, n'ayant d'autre guide que son instinct d'artiste, M. Pull est parvenu à reconstituer, sans en rien omettre, un art qui est en même temps une science. Ses faïences émaillées peuvent soutenir la comparaison la plus minutieuse avec les œuvres de Bernard Palissy ; je dirai plus, elles signalent un progrès. Le potier de Vaugirard donne presque toujours à ses animaux une pose et un mouvement quelconque des plus naturels, ce qu'on ne trouve pas toujours dans les œuvres de Palissy. Les imitateurs de Bernard rapportaient autrefois toutes les pièces en relief, elles étaient massives ; celles de Pull sont creuses en dessous, ce qui donne une grande légèreté à ses produits, sans nuire à leur solidité. Il ne manque donc à ces émaux que le vernis du temps ; s'ils dataient de trois à quatre siècles, les antiquaires et les amateurs les couvriraient aujourd'hui de pièces d'or.

Quoi qu'il en soit, M. Pull a fait une importante découverte, car on ne saurait appeler autrement le résultat de ses laborieuses investigations ; il s'est posé un grand problème à résoudre : retrouver les procédés d'une fabrication dont le secret était perdu, et reproduire avec une scrupuleuse similitude les émaux des douzième et treizième siècles. M. Pull l'a complétement résolu ; il s'est fait maître à son tour. C'est là un événement remarquable dans l'histoire générale des arts ; il aura, on n'en saurait douter, tout le retentissement qu'il mérite à une époque aussi éclairée que la nôtre. Maintenant que le procédé est reconstitué, on comprend l'immense développement qui attend cette fabrication, si l'émaillerie, placée aujourd'hui, comme au seizième siècle, sous un puissant patronage, retrouvait les nombreuses voies ouvertes autrefois à son écoulement. Que de choses la Revue des Beaux-Arts aurait à dire à ce sujet ; mais aujourd'hui, elle n'a voulu qu'enregistrer un fait important et lui donner toute la publicité qui était en son pouvoir.

Émile GAGNEUX.

APPEL

FAIT PAR LA VILLE DE BORDEAUX AUX ARTISTES FRANÇAIS OU ÉTRANGERS.

Les nombreux embellissements qui s'achèvent aujourd'hui à Paris, les monuments d'art qu'on y élève sur divers points à la fois, — admirable concours d'efforts, de sacrifices et de talents dont on ne saurait se montrer trop reconnaissant et qui va faire de la capitale de la France la première ville du monde — devaient nécessairement avoir pour conséquence d'inspirer à nos grandes cités, si ce n'est la pensée de rivaliser de splendeur et de magnificence avec les merveilles de la métropole, du moins celle de seconder l'impulsion donnée aux Beaux-Arts par un si grand exemple, en consacrant à leur tour des sommes importantes à l'érection de quelque beau monument d'utilité publique, concourant en même temps à l'ornement de la ville. A quelle cité plus riche, plus florissante de l'empire, appartenait-il de prendre l'initiative ? à qui revenait-il mieux de donner aux autres le noble exemple de bien faire, si ce n'est à Bordeaux, qui, en même temps, accorde aux Beaux-Arts une protection si utile et si intelligente ? L'autorité municipale s'est rappelée qu'elle avait dans le plus brillant quartier de la ville, dans le voisinage de la Bourse, du Grand-Théâtre, de la Préfecture et de l'Académie, un vaste emplacement, *l'Hémicycle des Quinconces*, attendant encore la décoration qui doit compléter son ensemble ; elle a voulu qu'on y érigeât une *Fontaine* d'un aspect monumental, en harmonie avec l'Hémicycle des Quinconces et ses alentours grandioses ; et sa décision une fois prise, elle s'est mise résolûment à l'œuvre.

M. le Maire de la ville de Bordeaux vient d'adresser à la Revue des Beaux-Arts, en la personne de M. Pigeory, son directeur, la lettre suivante :

« Bordeaux, le 13 mai 1857.

« Mairie de Bordeaux.
tariat de la ville.

« Monsieur,

« La ville de Bordeaux veut faire ériger sur sa principale place une fontaine monumentale.

« Dans ce but, elle ouvre un concours auquel sont appelés tous les artistes français ou étrangers.

« Pour faire parvenir notre appel à ceux qui ont le plus d'intérêt à le connaître, nous avons pensé que nous devions emprunter la publicité de la Revue des Beaux-Arts, qui a toujours encouragé les grands projets et les grandes œuvres.

« J'ai en conséquence l'honneur de vous prier, Monsieur, de vouloir bien faire insérer l'avis ci-inclus dans le plus prochain numéro de la Revue.

« Vous recevrez en même temps, sous bande, un

exemplaire du programme du concours, ainsi que des pièces qui s'y rapportent.

« Vous pourrez ainsi, si vous le jugez à propos, recommander notre concours en connaissance de cause à l'attention de MM. les artistes.

« Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Le Maire de Bordeaux,
A.-F. Gautier.

Certes, la Revue se félicite de chaque occasion qui lui est offerte d'encourager les grands projets et les grandes œuvres ; telle est aussi la mission qu'elle s'est donnée ; mais si notre époque est celle des grands projets et des grandes œuvres, elle est aussi celle où les jeunes talents surgissent à l'appel qu'on leur fait et se manifestent tout à coup. C'est là l'avantage des concours où peuvent entrer en lice ceux qui, passés maîtres, ont seulement leur réputation à consolider par de nouveaux travaux, et ceux qui, pour oser se produire, n'attendent plus qu'une occasion favorable. L'appel que fait aujourd'hui l'édilité de Bordeaux sera entendu de tous. Le projet mis au concours est digne à la fois des méditations de l'architecte et du sculpteur. Qui sait ce qui peut surgir de cette rivalité artistique ? La *Fontaine de l'Hémicycle des Quinconces* verra peut-être se révéler un Jean Goujon. Ce serait une belle conquête, la ville de Bordeaux aidant, que notre époque aurait faite.

Maintenant, que toute publicité soit donnée au programme du concours. Voici les documents officiels qui ont été envoyés à la Revue des Beaux-Arts.

Le maire de la ville de Bordeaux

Donne avis qu'un concours est ouvert pour la rédaction d'un projet de fontaine monumentale à ériger à Bordeaux, à l'Hémicycle des Quinconces, dans le prix maximum de 200,000 fr.

Ce concours, auquel seront admis tous les artistes français ou étrangers, sera clos le 20 novembre 1857, à midi.

Le programme du concours est déposé au secrétariat de la mairie de Bordeaux, pour être communiqué à tout requérant.

A Bordeaux, en l'Hôtel-de-Ville, le 12 mai 1857.

Le maire de Bordeaux,
(Signé) A.-F. Gautier aîné.

Extrait *du registre des arrêtés du maire de la ville de Bordeaux, du* 30 *avril* 1857.

Le maire de la ville de Bordeaux,

Vu la délibération en date du 20 avril courant, par laquelle le conseil municipal a décidé qu'il serait ouvert un concours pour une fontaine monumentale à l'Hémicycle des Quinconces,

Arrête :

Art. 1er.

Il est ouvert un concours pour la rédaction d'un projet de *Fontaine monumentale* à ériger à Bordeaux, à l'Hémicycle des Quinconces.

OBJET DU CONCOURS.

Art. 2.

La fontaine qui sera placée à l'Hémicycle des Quinconces, à l'intersection de l'axe du cours du XXX Juillet et de l'axe de la place, devra avoir un aspect monumental, en harmonie avec la vaste place qu'elle est destinée à décorer et avec ses alentours grandioses.

Le choix de la matière est libre ; des matières différentes pourront être employées concurremment dans la composition de la fontaine.

La fontaine aura à sa disposition une quantité d'eau qui ne pourra excéder 160 pouces fontainiers, soit 34 litres par seconde.

La hauteur de l'eau ne pourra dépasser 10 mètres à partir du sol ; quant à la hauteur du monument, elle est purement facultative.

DÉPENSE GÉNÉRALE.

Art. 3.

La dépense générale du projet ne devra pas dépasser le chiffre de 200,000 fr., y compris les honoraires, qui sont fixés au vingtième de la dépense.

La fontainerie sera à la charge de la ville jusqu'au pied du monument, et y compris le robinet de prise dans le trottoir.

La fontainerie spéciale, à partir de ce robinet de prise, ainsi que toutes les grosses maçonneries et dépenses générales afférentes à la fontaine, seront comprises dans le chiffre maximum de 200,000 fr.

COMPOSITION DU PROJET.

Art. 4.

Le projet se composera : — 1° d'un plan ; — 2° d'une élévation géométrale ; — 3° d'une vue perspective et des coupes nécessaires pour faire apprécier les détails ; — le tout dressé à l'échelle de quatre centimètres par mètre.

Les plans et dessins seront accompagnés d'un devis sommaire de la dépense générale, et d'un mémoire descriptif et justificatif du projet.

CONDITIONS DU CONCOURS.

Art. 5.

Tous les artistes français ou étrangers seront admis à ce concours.

Sa durée sera de six mois ; il sera clos le 20 novembre 1857, à midi.

Les plans, dessins et devis devront être remis à l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux (Secrétariat), où il en sera donné récépissé.

Chaque projet portera une devise ou épigraphe.

Cette devise ou épigraphe sera répétée sur un billet cacheté annexé au projet auquel elle se rapportera. Ce billet contiendra encore l'épigraphe, plus, le nom et le domicile du concurrent, avec la déclaration que *ce projet est inédit, n'a jamais concouru et n'a jamais été exécuté nulle part.*

Les billets relatifs aux projets auxquels le jury aura accordé le prix ou une indemnité, seront seuls décachetés.

Un prix de 6,000 fr. pourra être accordé par le jury, s'il se trouve un projet d'un mérite suffisant pour l'obtenir.

Indépendamment de ce prix, une somme de 4,000 fr. sera mise à la disposition du jury, et pourra être attribuée par lui à l'artiste ou aux artistes qui auraient le plus approché du prix.

La ville se réserve expressément le droit d'exécuter ou non le projet couronné, et de faire élever toute au-

tre fontaine qu'elle pourra librement choisir en dehors du concours; la décision du jury ne donnant droit qu'au prix, et non à l'exécution de la composition qui l'aura obtenu.

En cas d'exécution de l'un des projets du concours, la propriété artistique de ce projet sera acquise à la ville de Bordeaux, et la fontaine exécutée ne pourra être reproduite dans aucun autre lieu.

Si le projet jugé digne du prix est exécuté, et si l'exécution en est confiée à son auteur, ce qui sera facultatif pour la ville, l'artiste recevra, indépendamment du prix de 6,000 fr., un honoraire fixé au vingtième de la dépense générale.

Les projets non exécutés resteront tous la propriété de leurs auteurs, et pourront, à leur volonté, être réalisés ailleurs.

DU JURY.

Art. 6.

Le jury sera nommé par nous immédiatement après la clôture du concours.

Il comprendra douze membres qui se réuniront sous notre présidence. Parmi ces douze membres, seront appelés deux membres de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), deux artistes ayant obtenu une grande médaille d'honneur ou une première médaille à l'Exposition universelle des Beaux-Arts, et deux membres de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

L'autre moitié du jury se composera d'artistes et d'amateurs de Bordeaux.

Le jury statuera dans les deux mois à partir de sa constitution. Pendant une partie de ces deux mois, il y aura exposition publique des projets.

Art. 7.

Le présent arrêté sera imprimé et publié.

Il sera donné avis du concours dans les divers journaux de la ville et au *Moniteur universel.*

Fait et arrêté à Bordeaux, en l'Hôtel-de-Ville, le 30 avril 1857.

Le maire de Bordeaux,
Signé A.-F. GAUTIER aîné.

LEGS DU DOCTEUR E.-A. ESCALLIER

A LA VILLE ET A L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE DOUAI [1].

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Le docteur Escallier décrit ainsi, dans l'*Histoire de l'abbaye d'Anchin*, publiée en 1852, chez Lefort, à Lille, le diptyque qu'il attribue à Hans Memling. (J'aime mieux dire avec l'*Alliance des arts*, 4me année, t. IV, p. 122, avec M. Hédouin et avec le livret d'Anvers, Memling que Hemmeling.)

« Ce diptyque ou tableau peint sur deux faces, est haut de six pieds et demi environ, et occupe, en largeur, un espace de onze pieds et demi, ce qui donne vingt-deux pieds de peinture pour les deux faces; le tout exécuté avec cette magnificence de coloris et cette perfection de travail patient qui en font dans ce genre un chef-d'œuvre unique. Les volets, mobiles ou tournants, peints sur leur recto et leur verso, ne sont pas, comme aux diptyques ordinaires, attachés aux bords tout à fait externes du tableau de fond, mais ils sont accrochés par des pentures aux moulures des cadres de compartiments; ils sont dans des proportions telles et disposés de façon que, selon qu'ils sont fermés ou qu'ils sont ouverts, le tableau présente une face différente sans changer de dimension.

« A la face extérieure, vers le centre, est le Christ assis auprès d'une croix richement ouvrée, s'élevant sur la boule du monde; à la gauche du Sauveur, la Vierge agenouillée lui présente une couronne d'or; sur le panneau de droite, on voit l'abbé d'Anchin, Charles Coguin, à genoux devant un prie-Dieu, sur lequel est un missel; derrière le prélat, sont deux moines agenouillés, revêtus de belles chapes : ils portent les insignes de l'abbé; l'un tient dans ses mains une mitre d'or et de perles, et l'autre la magnifique crosse abbatiale d'Anchin. L'abbé Charles est sous la conduite de son patron saint Charlemagne, représenté sous les traits de Maximilien Ier; il est revêtu d'une armure, du manteau d'azur fleurdelisé, couronne en tête et nimbé; il tient d'une main le globe, et de l'autre la longue épée nue. Entre les personnages qui font cortége au saint empereur, se montre une figure coiffée d'un toquet rouge; c'est le portrait présumé du peintre. On aperçoit, dans le lointain, à travers des portiques et des colonnes d'une admirable architecture, la représentation de l'église d'Anchin, avec ses quatre clochers et son hôtel abbatial; de ce côté, en haut, des anges soutiennent un écusson aux armes de Charles Coguin, et qui fait pendant aux armes de l'abbaye, que supportent également des anges au haut du panneau de gauche : le cerf blanc sur un champ d'azur parsemé de lis d'or; de ce même côté, en bas, est le grand-prieur d'Anchin, agenouillé, et en tête de tous les moines, sous la conduite de saint Benoît, fondateur et patron de l'ordre; tous les personnages sont dans l'attitude de la supplication et sollicitent l'entrée dans la cité sainte.

« Si l'on ouvre les volets, on est frappé des splendeurs qui se déploient; c'est la cour céleste. Au centre, un vaste trône d'or, d'une architecture miraculeuse, tout resplendissant de lumière, *aurea luce et decore roseo*, tout étincelant de rubis, de perles, de saphirs, d'émeraudes; c'est là que siége la très-sainte Trinité : Dieu le Père, revêtu des insignes pontificaux et de la tiare aux trois couronnes; à sa droite, il tient embrassé le Christ, nu, couronné d'épines et montrant sa

1. Voir page 198.

plaie; les pieds du Sauveur reposent sur un globe de cristal représentant le monde. Le Fils de Dieu fait homme est reproduit ici avec les formes longuettes et selon le type transmis par l'école de Byzance; les artistes alors, surtout dans la Flandre, n'avaient pas encore osé s'écarter du modèle consacré, comme étant la portraiture exacte et fidèle de Notre Seigneur Jésus-Christ. Une vieille légende, qui avait cours alors, exprime bien les sentiments qui prévalaient encore dans ces contrées sur l'art païen; on disait que la main d'un artiste qui, pour représenter le Sauveur, avait cherché à copier une tête de Jupiter, avait été flétrie et atrophiée.

« Le Père éternel tient de la main gauche un livre ouvert; on y lit en caractères grecs: *Alpha* et *omega*, et ces mots latins: *Ego sum principium et finis*. Des séraphins et des archanges, inondés d'une lumière rutilante, adorent l'Éternel, agitent les encensoirs et chantent les versets des cantiques sacrés; aux tribunes et dans les niches du trône, une multitude de chérubins, jouant de toutes sortes d'instruments, exécutent des concerts célestes.

« De chaque côté de ce centre rayonnant sont rangés, dans l'ordre hiérarchique, les saints personnages qui forment la cour céleste; tout près du trône, à droite, la bienheureuse Vierge Marie, dans le pur éclat de sa chaste beauté; à gauche, saint Jean-Baptiste, le précurseur; et puis, ce sont les apôtres, les évangélistes, les martyrs, les patriarches, les prophètes, les pères de l'Église, les saints innocents, la troupe des onze mille vierges, les guerriers défenseurs de la croix, et toute la foule sacrée qui peuple la cité des élus.

« Il faudrait faire un livre tout entier, si l'on voulait décrire ce prodigieux tableau, rappeler les innombrables détails d'architecture, décrire tous les groupes, dire tous les épisodes, toutes les merveilles qui le remplissent. On ne comprend pas qu'un seul homme ait réuni une puissance de génie assez grande, une science assez multiple dans toutes les parties de son art, et une ferveur de patience assez infatigable, pour concevoir, exécuter et mener à fin une œuvre aussi considérable.

« Comparaison faite avec les ouvrages authentiques et connus comme étant de Jean Hemmelinck ou Memmelinck, le peintre de Maximilien I[er], notamment avec la châsse de sainte Ursule et les tableaux et diptyques que l'on voit à l'hôpital Saint-Jean de Bruges, les hommes compétents s'accordent à attribuer le diptyque d'Anchin à ce grand artiste qui vivait à la fin du quinzième siècle, et même au commencement du seizième siècle. Charles Coguin l'aurait commandé et fait exécuter au temps où il n'était encore que coadjuteur, et du vivant de son oncle, Guillaume d'Ostrel, le vieux abbé. »

Et d'abord, il me semble qu'il y a quelque témérité à avancer que la comparaison qui en est faite avec les tableaux et diptyques qu'on voit à l'hôpital Saint-Jean de Bruges, et qui sont bien authentiquement de Memling, doive venir à l'appui de cette attribution. On y observe, au contraire, des différences sensibles: ce n'est pas le même faire qui reste si large tout en perfectionnant jusqu'à la miniature, ce n'est pas le même style pur, inspiré, élevé, ce n'est pas le même coup de pinceau si fin, si achevé; ce sont des touches moins fermes, moins arrêtées; les couleurs ne semblent pas composées, fondues par les mêmes procédés.—En second lieu, il existe dans le diptyque lui-même une raison qui paraît déterminante, c'est toute l'architecture monumentale au milieu de laquelle sont distribués les nombreux personnages, les différents groupes qui constituent cette vaste composition. Cette architecture n'a pas une ligne qui appartienne à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième; c'est de la Renaissance déjà avancée, déjà toute brillante de ses ornements les plus compliqués, — ce qui nous place bien au delà de l'année 1513, — date à laquelle commença la construction de Saint-Pierre de Rome.

Le docteur Escallier dit lui-même, ouvrage cité, que le diptyque d'Anchin fut commandé par Charles Coguin, qui succéda dans la dignité d'abbé du monastère à son oncle, Guillaume d'Ostrel, mort le 2 mai 1511. Il est vrai que Charles Coguin avait été coadjuteur de son oncle quatre ans avant la mort de celui-ci, c'est-à-dire dès 1507, et que, pour le besoin de la cause, comme on dit au palais, Escallier ajoute que Ch. Coguin aurait fait cette commande au temps où il n'était encore que coadjuteur. Mais il n'est pas supposable que Ch. Coguin ait commencé son exercice de coadjuteur par songer tout d'abord à enrichir les cloîtres et l'église de cette multitude d'ouvrages d'art dont parle le docteur François de Bar; il avait bien d'autres affaires plus importantes à régler. Admettons qu'il ait fait exécuter ce tableau en 1509, en 1508 si l'on veut; mais à cette époque, ou Memling ne vivait plus, ou il était d'un âge tellement avancé, qu'il n'aurait pu avoir ni la main assez ferme, ni l'imagination assez riche pour concevoir, exécuter et mener à fin une œuvre aussi considérable.

Recherchons les principales dates de la vie de Memling.

Descamps, dans ses *Vies des peintres flamands*, *allemands et hollandais*, tome 1[er], page 12, ne

fournit à cet égard rien de précis : « Il est probable qu'Hemmeling a vécu du temps des frères « Van Dyck ou à peu près, puisque nous avons de « ses ouvrages avant 1479, » et page 15 : « On « n'a rien su de la mort d'Hemmeling ni du lieu « de sa sépulture. » Voilà tout ce que dit cet auteur.

Le *Catalogue du Musée d'Anvers*, qui paraît rédigé avec beaucoup de soin et de scrupule, détermine (p. 43) l'espace qui s'étend de 1470 à 1484 comme présentant les années pendant lesquelles Memling semble avoir le plus produit. Il dit, page 44 : « Les uns le font naître en 1425, les autres en 1440, mais jusqu'ici on n'a rien découvert à cet égard.

M. Arsène Houssaye, dans son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, ne donne, en fait de date, que 1474 comme étant celle de l'année où notre peintre serait venu demander un asile à l'hôpital Saint-Jean de Bruges.

Une notice signée de Saulx, insérée dans le *Journal pour tous*, nº 42, 19 janvier 1856, p. 672, indique la naissance de Memling comme pouvant être fixée vers l'année 1430, et sa mort comme ayant eu lieu en Espagne, à la Chartreuse de Miraflores, près Burgos, en 1500, ou l'une des deux années suivantes. L'auteur de cette notice paraît avoir eu connaissance, au moins par ouï-dire, du diptyque de Douai.

Enfin, dans un ouvrage estimable, intitulé : *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale* (Bruges, 1843-1849, 4 vol. in-8º, imp. de Van de Casteele), se trouve un article sur Jean Memling, où nous lisons : « Selon l'opinion la « plus probable, ce peintre est né en 1425. Dans « les premières années du seizième siècle, on « n'entendit plus parler de lui. On peut assurer, « sans crainte de se tromper beaucoup, que no- « tre artiste mourut en Espagne dans les trois ou « quatre premières années du seizième siècle, à « l'âge d'environ 75 ans. » L'auteur de cet article est un écrivain accrédité, M. O. Delepierre.

Si donc il est vrai de dire qu'il existe des incertitudes sur les dates précises de la naissance et de la mort de Hans Memling, il ne saurait y avoir de doutes sur l'époque pendant laquelle il a travaillé et produit ses chefs-d'œuvre, et cette époque ne peut pas aller au delà des quatre ou cinq premières années du seizième siècle. Or, même d'après le docteur Escallier, il n'est pas possible de placer la commande du diptyque d'Anchin avant 1508, c'est-à-dire à un moment où la main de Memling était glacée par la mort, ou, tout au moins, bien refroidie par l'âge ; — et quand surtout on examine, ainsi que nous l'avons dit, l'architecture qui domine partout dans ce diptique, on demeure convaincu, devant le despotisme des dates, qu'il est absolument impossible d'en maintenir l'attribution à Memling.

Malgré ces observations faites dans l'intérêt de la vérité, il n'est pas moins incontestable que le tableau reposant aujourd'hui dans la sacristie de notre église de Notre-Dame est une œuvre éminemment remarquable, qui mérite d'être hardiment signalée aux fervents admirateurs des chefs-d'œuvre de la peinture, et que ce don généreux est d'un prix inestimable.

Maintenant, s'il faut en chercher le véritable auteur, il conviendrait, ce semble, d'interroger l'école de Cologne ; je serais même très-tenté de croire que ce ne serait pas à un seul peintre qu'il faudrait s'arrêter, que toutes les figures auraient été exécutées par un artiste autre que celui qui a peint les détails et particulièrement l'architecture ; que le diptyque de Douai serait l'œuvre collective d'une de ces confréries de Saint-Luc qui, si je ne me trompe, existaient encore en Allemagne au milieu du seizième siècle, et qui, animées du double esprit de la religion et de l'art, consacraient leurs labeurs à l'ornement des temples catholiques et à la représentation de scènes religieuses, de types chrétiens par elles consciencieusement conservés et pieusement propagés.

Au surplus, c'est une question que je me contente de soulever, de livrer à l'examen de juges plus compétents que moi, et j'abandonne complétement à la critique le contrôle de cette idée ; heureux je serai si je puis voir intervenir quelque solution nette et irréfutable.

Auguste CAHIER,

Membre de la Commission d'administration des Musées de Douai. — Vice-président de la Société d'agriculture, sciences et arts de la même ville.

SOCIÉTÉ

DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX.

CLÔTURE DE L'EXPOSITION DE 1857.

Inaugurée le 10 mars dernier, la septième exposition de la *Société des Amis des Arts de Bordeaux* a été close le 10 mai. Comme ses devancières, elle a laissé de bien précieux souvenirs dans la mémoire des visiteurs, dont l'affluence empressée et intelligente ne s'est pas démentie un seul instant durant deux mois entiers. C'est la juste récompense des tendances de cette Société et une garantie du brillant avenir réservé à la continuité de ses efforts. Les renseignements,

émanés de bonne source, qui nous parviennent de Bordeaux sur la clôture de cette exposition et le tirage de la loterie des tableaux, nous apprennent en même temps que, loin de perdre de l'influence qu'elle a su acquérir parmi la partie éclairée du public bordelais, la *Société des Amis des Arts* attire de plus en plus autour d'elle les sympathies et l'appui des gens de goût. Mais laissons parler les chiffres et les faits qu'on nous communique, ils ont leur éloquence.

L'année dernière, huit cent quatre-vingts actions ont concouru au tirage des œuvres acquises par la Société pour être réparties entre les actionnaires. Cette année, vingt-quatre actions ont été annulées pour cause de décès ou d'absence ; soixante-trois actions ont été refusées par suite d'indifférence, de dépit de n'avoir rien gagné aux précédentes loteries, ou par exès de prudence de la part de ceux qui, ayant gagné une fois, se méfient de l'inconstance du sort. Toujours est-il que *quatre-vingt-sept* actions anciennes ont manqué à l'appel ; mais, en revanche, *cent treize* actions nouvelles ont été souscrites. Elles ont ainsi comblé le vide laissé par les récalcitrants et en outre dépassé de *vingt-six* le nombre des anciennes.

Une assemblée générale des actionnaires a été tenue le 13 mai, dans le but de répartir par la voie du sort les ouvrages acquis par la Société et ceux qui lui ont été offerts. Neuf cent-six actions y ont pris part. — Le nombre des tableaux, dessins, aquarelles, lithographies, etc., achetés par la Société pour la loterie, montait à *quarante-deux*, représentant une somme d'environ vingt-deux mille francs. Une grande impartialité et un goût parfait ont guidé, dans les choix qu'elle a faits, la commission d'achats qui, pour donner complète satisfaction aux gagnants, a préféré la qualité à la quantité. Aussi ces choix ont-ils été universellement approuvés, quoique grand nombre d'assistants se soient retirés, maugréant contre le sort, parce que naturellement il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus. Il faut espérer que le premier moment de dépit passé, les désappointés ne se laisseront pas influencer par le découragement et que, mus par un sentiment plus élevé, ils ne se donneront pas la triste satisfaction de se retirer d'une œuvre qui mérite l'appui et l'encouragement de tous ceux qui prétendent aimer les Beaux-Arts.

Outre ces quarante-deux lots, la loterie se composait de deux ouvrages donnés à la Société par leurs auteurs, M. Dubouché et M. Lequesne, statuaire ; de neuf lots, réunissant gravures, lithographies, etc., accordés par S. E. le ministre d'État et de la maison de l'Empereur ; et de trois ouvrages intéressants formant trois lots envoyés par S. E. le ministre de l'Instruction publique : — en tout *cinquante-six* lots, que la roue de la fortune a distribués de la manière suivante : — Ouvrages acquis par la Société : — Anastasi. *Après la pluie*, à M. Polydore Gauthier ; — Mme Apoil. *Fleurs et fruits*, au Cercle Philharmonique ; — Bonheur (Aug.). *Chemin dans une lande*, à M. Dumoulin-Dulys ; — Bonvin. *Intérieur breton*, à M. le Vte de Kercado ; — Bouquet. *Environs de Quimper*, pastel, à M. Vathamil Johnston ; — Brion. *Promenade d'amoureux*, à M. Pascand ; — Brown. *Concert rustique ;* dessin, à M. J. P. Alaux ; — Cabane. *Une route* (*Hérault*), à M. Duchon-Doris — Cain. *Basse-cour ;* bronze, à M. Emile Trugy ; — Cermak. *Paysan de Moravie ;* aquarelle, à M. Dussumier ; — Chabry. *Une mare dans la Campine*, à M. Gourdon ; — Chaigneau. *Basse-cour*, à M. Vartigues ; — Chaplin. *Jeune fille*, à M. Wustenberg ; — Glays. *Marine ;* aquarelle, à M. Maury ; — Curzon (de). *Bords du Céphise*, à M. Saffroy ; — Dauzats. *Vue de Loja ;* aquarelle, à M. Chaperon-Grangère ; — Decamps. *Paysage ;* esquisse, à M. Bessières ; — Decamps, *Arabe ;* sépia, à M. Thoudharen ; — Diaz. *Paysage*, à M. Tillotte ; — Fourmois. *Vue de l'île Walcheren*, à M. Berniard père ; — Frère (Édouard). *Les deux sœurs*, à M. Jules Beylard ; — Gorin. *Bords du bassin d'Arcachon*, à M. Delpech (Junior) ; — Gudin. *Brouillard*, à Mme Vve Phélan ; — Gué. *Perrette*, à M. Chauvin ; — Guillemin, *La lecture*, à M. Ch. H. Ducasse ; — Hamman. *Le printemps*, à M. de Balmaseda ; — Hamon. *Affiche romaine*, à M. Ch. Dubreuil ; — Hintz. *Port de Douvres*, au Cercle Philharmonique. — Jacque. *Poules dans une grange*, à M. Delpit ; — Knyff (A. de). *La Lagune*, à M. Gintrac fils ; — Lambert. *Défilé des lanciers ;* dessin, à M. Félix Solar ; — Lambinet. *Site de Normandie*, à M. de Tauzia ; — Lassale, *Médée ;* lithographie d'après E. Delacroix, à M. Marsaud ; — Lassalle, même sujet d'après E. Delacroix, à M. Armand ; — Mène. *Chienne et ses petits* ; bronze, à M. E. Laffitte ; Stevens (Joseph). *Chien et tortue*, à M. Jules Desgrottes ; — Ten-Kate (Mary). *Enfants et paysages ;* aquarelle, à M. le Cte de la Ville-Léon ; — Tournemine (C. de). *Café sur le Danube*, à M. H. Armingaud ; — Trayer. *Jeune fille priant*, à M. Chapelle aîné ; — T'Schaggeny (Édouard). *Troupeau passant un gué*, à M. Jules Dupeyrat ; — Van Moer. *Intérieur d'atelier*, à Mme Geneste ; — Ziem. *Porte à Gênes*, à M. Seurin aîné. — Ouvrages offerts à la Société par leurs auteurs : — Dubouché, *Paysage*, fusain, à M. T. Lawton ; — Lequesne. *Baigneuse*, plâtre, à M. H. Gaden. — Dons de S. E. le ministre d'État et de la maison de l'Empereur. — Henriquel Dupont. *Hémicycle du Palais des Beaux-*

Arts, à M. Grangeneuve ; — Gudin. *Marine ;* album de 14 pl., lithographie, à M. Fieffé ; — Aubry-Lecomte. *Quatorze lithographies ;* d'après Prudhon, Raphaël et Greuse, à M. Paul Saint-Marc ;—*Christ au tombeau*, *Christ en croix*, *portraits de LL. MM. ;* d'après Winterhalter ; *Puits de Grenelle*, à M. David Flouch;—*Sainte Cécile*, *Sainte Juste*, *l'Empereur à cheval*, *Puits de Grenelle*, à M. Austchitzky ; — *Le fil rompu*, *Michel Cervantes*, *Puits de Grenelle*, à M. W. Morton ; — *Christ au Jardin des Olives*, *Saintes femmes*, *Dante et Béatrix*, à M. Gustave Labat ;—*Le président Duranti*, *Descente de croix*, *Napoléon III*, à M. A. Mareillac ; — *La Vierge aux balances*, *Sainte Anne instruisant la Vierge*, *album de marines* de Gudin, à M. H. Samazeuilh. — Ouvrages donnés par S. E. le ministre de l'Instruction publique : *Peintures de S. Savin*, à M. Saint-Martin fils ; — *Château de Gaillon*, à M. Bacque ; — *Iconographie chrétienne*, *Architecture monastique*, à M. Barckausen.

La Société, voulant donner une preuve de sa reconnaissance envers la ville de Bordeaux pour le bienveillant encouragement qu'elle lui a constamment accordé, a cru devoir affecter, en dehors de ses acquisitions ordinaires, une somme importante à l'achat d'une œuvre remarquable ayant figuré à l'exposition de cette année, pour en faire hommage au Musée de la ville. Elle a donc fait choix du beau tableau d'Isidore Pils, représentant une *Tranchée devant Sébastopol*, 74e *de ligne*. — De son côté, l'administration municipale a acquis pour son Musée, un magnifique paysage de Ziem, *Bords de l'Amstel*, pour le prix de 5,000 francs, voulant montrer à son tour qu'elle appréciait l'œuvre entreprise par la Société, et prouver aux artistes qu'elle saura profiter des occasions ainsi offertes d'enrichir ses galeries chaque fois qu'elle trouverait une œuvre digne d'y figurer.

Les amateurs, rivalisant de largesse avec la Société, n'ont pas acheté moins de *cinquante-cinq* œuvres d'art. Ces acquisitions se sont réparties sur les ouvrages des artistes dont nous donnons ici les noms, ainsi que le nombre des objets vendus :

MM. Antigna, *un ;* André (Jules), *un ;* Brissot de Warville, *un;* Brown (John-Lewis), *un;* Mlle Bourges, *un;* Cain (Auguste), *deux* bronzes ; Chabry (Léonce), *un* tableau ; Caron (Jules), *quatre;* Charpentier (Eugène), *un;* J. Chandelier, *un;* Corot, *un;* Drouin (Léo), *un;* Diaz fils, *un;* Deshayes, *deux;* Diaz, *un;* Duvaux, *deux;* Fremiet, *deux* bronzes ; Garnerey (Hippolyte), *un* tableau ; Édouard de Gernon, *un;* Galetti, *un;* Louis Garneray, *un;* Hoguet, *deux;* Hébert, *un ;* Jacque, *un;* Jacquand, *deux;* Lafond, *un;* Luminais, *un;* Théodore Laffitte, *un;* Émile Lambinet, *un;* Ménard (René), *un;* Justin Noël, *un;* Justin Ouvrié, *un;* Jules Rosier, *un;* Antony Serres, *deux;* Salmon, *un;* Alfred Stevens, *un;* Stock, *un;* Seigneurgens, *deux;* Sain, *un;* Charles T'Schaggeny, *un;* Ten-Kate (Herman), *un*; Van Marcke, *un;* Verschuur, *un;* Van der Vin, *un.*

Ainsi que l'avait fait pressentir le premier article publié par la Revue, le 1er avril dernier, sur l'exposition de Bordeaux, le local actuellement affecté aux exhibitions annuelles de la *Société des Amis des Arts* vient d'être vendu pour être converti en une usine industrielle. La Société, tout en regrettant ces salles qu'elle avait si bien appropriées à ses solennités artistiques, trouvera, il faut l'espérer, un local aussi convenable et mieux situé; car, jusqu'ici, elle a eu constamment à lutter contre l'éloignement et la situation de celui qu'elle a occupé, et dans lequel, néanmoins, elle a su triompher des inconvénients d'une position peu centrale. Le Comité d'administration, ainsi qu'on nous l'apprend, élabore en ce moment un projet qui, en cas de succès, est destiné à vaincre toutes les difficultés qu'il subit avec courage depuis la création de la Société, et à assurer à cette institution une existence brillante et durable.

Th. LEJEUNE.

LES

DONATEURS DU MUSÉE DE TARBES.

Nous allons commettre une légère indiscrétion qui, probablement, nous sera pardonnée en faveur du motif, puisqu'elle nous procure l'occasion de parler de plusieurs personnes dévouées aux arts et aux artistes. Un heureux hasard nous a donné connaissance de la lettre suivante :

« Mon cher Jubinal,

« J'offre au Musée de Tarbes le tableau que m'a donné M. Génod et qui représente *Stella dans sa prison, dessinant, sur un mur, sa vierge restée célèbre.*

« Cette œuvre se trouvant entre vos mains, je vous prie de vouloir bien en disposer, en mon nom, conformément aux intentions que je viens de vous exprimer.

« Veuillez agréer, mon cher Jubinal, l'assurance de mes meilleurs sentiments »

Le Directeur général des Musées impériaux,
Intendant des Beaux-Arts
de la maison de l'Empereur, etc.,
Comte de NIEUWERKERKE.

« Louvre, le 15 mai 1857. »

En remerciant au nom de la ville de Tarbes et au sien le généreux donateur, M. Jubinal s'est empressé de lui annoncer qu'il suivrait son exem-

ple, et qu'au *Stella* il ajoutait pour le Musée de Tarbes, un charmant tableau également de M. Génod, le *Château de cartes*.

Pour faire apprécier le mérite et la valeur de ces deux présents, nous dirons que M. Génod est professeur, depuis vingt ans, à l'école de peinture de Lyon; qu'il a obtenu souvent des médailles aux expositions françaises et étrangères; qu'à la suite de l'Exposition universelle de 1855, il a reçu la croix de la Légion d'honneur pour son beau tableau de la *Cinquantaine*, et qu'enfin, ses concitoyens et ses élèves l'ont depuis longtemps surnommé le *Greuze lyonnais*. Le Musée de Bagnères compte déjà de lui un ravissant tableau, la *Sœur de charité*, et un autre d'une de ses élèves, Mlle Pourra.

Voilà un assaut de générosité et de courtoisie dont le Musée de Tarbes ne se plaindra pas; mais il paraît que l'honorable fondateur ne s'en tient pas là, car voici une liste de huit petites toiles qui vont dignement accompagner les premiers envois: 1° *Napoléon Ier à cheval*, par Vigneron (l'auteur de l'*Avis aux mères*); 2° la *Première pensée du convoi du pauvre*, par le même; 3° le *Retour d'un général dans sa famille*, par le même; 4° le *Pont de Cé*, par Gautherot; 5° une *Tête d'enfant*, par Girodet; 6° un *Taureau au pâturage*, d'après Paul Potter; 7° le *Portrait du cheval que montait Napoléon à son entrée dans Moscou*, par le célèbre peintre russe Fouverveitelk; enfin, une belle *Tête d'homme*, par Mirevelt.

Henry SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Prorogation de l'exposition des œuvres de Paul Delaroche. — Envois à l'Exposition des Beaux-Arts. — L'école belge au Salon. — Statue commandée par la Ville à M. Émile Chatrousse. — M. Lenoir et son procédé galvanoplastique. — Statue de Labourdonnais par M. Dumont. — Monument de la ville du Mans à la mémoire du général Négrier. — Une œuvre du Titien retrouvée. — Douze tableaux de M. Diaz. — Le grand Opéra à l'hôtel d'Osmont. — Les prix décernés par le comité de la Société des gens de lettres. — Le grand prix Gobert à M. Poirson. — M. Decœur, le peintre de fleurs de l'école lyonnaise. — Monument en l'honneur du Tasse à Rome. — Les sœurs Ferni. — M. Charles Woillemot. — La collection d'antiquités de M. d'Anastazy. — Des médailles d'or trouvées à Cherbourg. — Découverte d'une ville ensevelie par les sables de la mer. — Les ruines du pont El-Kantera à Constantine. — Fouilles de l'ancienne ville d'Halicarnasse. — Nécrologie.

L'Exposition des œuvres de Paul Delaroche, où figurent plusieurs pages nouvelles, telles que les importants portraits du marquis de Pastoret et de Grégoire XVI, est prorogée jusqu'au 5 juin. Cette remise est motivée par l'affluence toujours croissante des visiteurs.

Ainsi que nous nous y étions attendu, de nouveaux renseignements nous parviennent au sujet des envois faits par nos artistes au palais de l'Industrie, pour la prochaine Exposition des Beaux-Arts; nous nous empressons de les publier. — Tout d'abord nous annoncerons trois œuvres de Mlle Zéolide Lecran : *Le Consolateur*, — *le Sommeil de Jésus* — et *la Veillée*; — puis, de M. Aiguier, de Marseille, un paysage, *Le repos du Soir*, toile d'une assez grande dimension; — de Mlle Léonie Lescuyer, quatre tableaux : un cadre de *miniatures*, une *Nature morte*, une *Etude de chevaux* et l'*Enlèvement de Mme Beauharnais-Miramion*. Le moment choisi par l'artiste est celui où cette dame, s'étant élancée de son carrosse dans la forêt de Livry, pour tâcher de se dérober à ses ravisseurs, fuit à travers les ronces et les épines qui la déchirent; — et de M. Gérard, professeur de peinture à l'école de Lyon, une toile représentant *une Scène de l'inondation des Brotteaux* (*Lyon*). Lors de la visite de l'Empereur aux inondés, une pauvre mère de famille accourt les mains pleines de dons que vient de lui faire Sa Majesté, et les montrant à une statuette de Napoléon Ier, qui se trouve au milieu de son petit ménage sauvé des eaux, s'écrie transportée : *Tiens, voilà ce que ton neveu m'a donné!*

On assure que l'école belge sera représentée au Salon de manière à soutenir la réputation qu'elle s'est acquise à juste titre. On aura, dit-on, de M. F. Willems quatre tableaux : *J'étais là*, *le Baiser*, *l'Apparition* et une jeune fille vêtue de satin blanc; — de M. Joseph Stevens : *La Mouche*, *le Chien de la douairière*, *les Saltimbanques* et *un Temps de chien*; — de M. Alfred Stevens, quatre tableaux: *Le Deuil*, *Chez soi*, *l'Eté* et *la Mendiante*; — de M. Leys, deux compositions importantes, — et de M. Verlat, *la Charrette*.

M. Emile Chatrousse avait exposé, au salon de 1855, une statue en plâtre de la *Résignation*. Cette mère qui enveloppe de ses bras la croix plantée sur le tombeau de ses enfants, en levant vers le ciel un regard plein de tristesse et d'espérance, demandait à être exécutée en une plus noble matière. La ville de Paris vient de commander à l'auteur l'exécution en marbre de sa statue pour être placée dans la chapelle des morts de l'église Saint-Sulpice. — Le même artiste aura, sans doute, au prochain Salon, deux groupes d'Héloïse et Abeilard : *la Séduction* et *le Dernier adieu* qui, suivant l'expression du *Siècle*, résument leur mélancolique histoire.

M. Becquerel, rendant compte, le 7 avril 1856, à ses collègues de l'Institut, d'un perfectionnement apporté par M. Lenoir à la reproduction des rondes-bosses par la galvanoplastie, avait dit qu'à l'aide de ce procédé on n'avait encore reproduit que de petits et moyens bronzes, mais qu'il était problable que rien ne s'opposerait à ce que ce procédé fût appliqué aux grands bronzes. Aujourd'hui le doute n'est plus possible à cet égard. Un buste de grandeur naturelle a été exécuté d'après le procédé de M. Lenoir. C'est celui d'Adolphe Adam, modelé par M. Duret et placé, depuis quelque temps, sur le tombeau du célèbre compositeur, au cimetière Montmartre. Jamais la fonte n'a donné un résultat aussi parfait. C'est le modèle lui-même, avec tout ce que l'artiste y a mis.

M. Dumont, statuaire, membre de l'Institut, vient d'être chargé, par les habitants de l'île Maurice, de sculpter la statue de Labourdonnais, l'ancien gouverneur de l'île, nommée alors l'Ile-de-France. — Labourdonnais fut le véritable fondateur de cet important établissement. Il fut nommé gouverneur en 1734. Il comprit de suite l'importance de cette île, que la France

avait toujours négligée pour l'île Bourbon. Port-Louis fut choisi par lui pour le siége du gouvernement; il créa réellement ce port et le fortifia. Pendant les onze années de son administration, il rendit la colonie prospère et productive. On se rappelle que c'est l'île de France que Bernardin de Saint-Pierre choisit pour le théâtre de son roman populaire : *Paul et Virginie*.

La ville du Mans sera prochainement le théâtre d'une cérémonie intéressante, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du général Négrier, né dans cette ville et tué à Paris, dans les journées de juin 1848. Le buste du général est posé sur un piédestal orné de deux bas-reliefs. L'un représente le général Négrier recevant la soumission des tribus arabes. Dans l'autre bas-relief, on voit le général en face d'une barricade, tombant frappé d'une balle ; un chirurgien le soutient et un de ses aides de camp ouvre l'uniforme du blessé. On voit à côté du général trois représentants du peuple qui l'avaient accompagné dans sa périlleuse mission.

Une œuvre capitale du Titien, que la gravure n'a pas encore reproduite, était enfouie depuis longtemps dans une collection particulière ; un heureux hasard vient de l'adjoindre à la riche galerie de M. le comte d'Espagnac. C'est, dit-on, une réminiscence de la *Danaë* du musée de Naples, du même maître.

Le public était fort nombreux à la vente des douze tableaux de M. Diaz, à l'hôtel Drouot. Avant l'adjudication, un amateur aurait, dit-on, offert en bloc la somme de trente-cinq mille francs; mais cette proposition n'a pas été acceptée, et on a préféré courir la chance des enchères. Bien en a pris à M. Diaz ou au commissaire-priseur, Me Charles Pillet; car les adjudications, chaudement suivies, ont dépassé de près de quatre mille francs la somme offerte. — Voici les prix de chacune de ces douze toiles : l'*Oiseau de proie*, 2,650 fr.; le *Petit pêcheur*, 2,850 fr.; la *Surprise*, 3,000 fr.; l'*Amour désarmé*, 4,700 fr.; les *Trois Sœurs*, 2,700 fr.; l'*Education de l'amour*, 3,500 fr.; la *Fée aux bijoux*, 4,000 fr.; les *Apprêts de la toilette*, 2,055 fr.; l'*Amour et Psyché*. 2,800 fr.; *Persée et Andromède*, 2,500 fr.; les *Caresses de l'amour*, 3,500 fr.; le *Bas Bréau*, forêt de Fontainebleau, 4,650 fr. Total, 38,905 fr.

On nous assure qu'il a été décidé en haut lieu que le grand Opéra sera prochainement transféré sur les terrains de l'hôtel d'Osmont, en face de la rue de la Paix. Cet emplacement permettrait qu'on construisît un monument digne de l'Académie impériale de musique.

Le jury littéraire, constitué par le Comité de la Société des gens de lettres, suivant le vœu du donateur anonyme, représenté par M. le docteur Véron, a, dans sa séance du 18 mai, mis fin aux travaux d'examen qui l'ont occupé depuis le 26 janvier. Cet examen de deux cents pièces, adressées au jury pour le concours de 1857, a donné le résultat suivant : — 1° *Discours sur la critique et les critiques au dix-neuvième siècle* ; — prix unique (une médaille de 1,500 fr.), décerné à M. Adolphe Dumas.—2° Poésie: *Paris nouveau* (sujet donné); — 1er prix (une médaille de 1,500 fr.) décerné à M. Henri Derville ; 2e prix (une médaille de 1,000 fr.), à M. Théodore de Banville ; mention honorable à M. Emmanuel Desessarts. — 3° *Etudes sur Mme de Girardin*. — Aucun prix n'a pu être décerné, vu la faiblesse du concours. — 4° *Nouvelles*. — Prix unique (une médaille de 1,500 fr.), décerné à M. Oscar Honoré, auteur de la nouvelle intitulée : *Perrine, scène de la vie réelle*.

L'Académie française, dans sa séance du 14 mai, a décerné le grand prix Gobert à M. Poirson, pour son *Histoire du règne de Henri IV*. La Revue a rendu compte, il y a quelque temps, de ce remarquable ouvrage.

Un artiste lyonnais, dont nous avons eu quelquefois occasion de citer le nom à nos lecteurs, M. Decœur, élève de Thierrat et de Bonnefonds, vient de se fixer à Paris. Il se propose d'y ouvrir un atelier et d'y donner des leçons particulières pour sa spécialité, *la fleur*, soit à la gouache, soit à l'huile. M. Decœur, qui a longtemps dessiné pour la fabrique lyonnaise, est très-estimé de ses compatriotes, et ses compositions rappellent souvent celles de MM. Saint-Jean et Reignier. Il a ouvert son atelier, 59, rue Saint-Louis, aux Batignolles.

La Revue, faute de renseignements plus détaillés qui ne lui étaient pas encore parvenus, n'a dit qu'un seul mot de la translation des cendres du Tasse et de l'inauguration solennelle du monument élevé à la mémoire de ce grand poëte de tous les âges, qui ont eu lieu le 25 avril. Depuis longtemps déjà on avait pensé en Italie à la réalisation de cette œuvre nationale. Dès 1829, des souscriptions s'étaient organisées à Rome à cet effet. C'est à Sa Sainteté Pie IX, qu'on est redevable de l'achèvement de ce projet. Voici, d'après le *Journal de Rome*, la description de cette statue, exécutée par M. Joseph de Fabris, sculpteur italien d'un rare mérite. Le Tasse est représenté debout, appuyé sur le tronc symbolique de la poësie italienne; auprès de lui s'élève le faisceau des attributs chrétiens sur lesquels le Tasse pose, de la main gauche, le livre où sont tracés les premiers vers de la *Jérusalem délivrée*, tandis que sur les feuillets placés dans l'autre main il se dispose à écrire la suite du poëme. Sur le haut de la niche on aperçoit une Vierge au milieu d'un chœur d'anges, puis deux Renommées enguirlandées, ornées de leurs attributs.

Nous apprenons avec plaisir, d'après des correspondances de Turin, que les sœurs Ferni n'ont pas été victimes de l'accident dont un journal étranger avait publié le premier récit et que nous avions nous-même rapporté. Ces deux artistes étaient à la veille de donner dans cette ville un concert, au théâtre Carignan.

Le musée du Luxembourg ne possédait qu'une seule toile de M. Saint-Jean ; la direction des Beaux-Arts vient d'acheter pour ce musée un tableau du célèbre peintre de fleurs de Lyon.

A l'occasion des fêtes données à Fontainebleau, en l'honneur de S. A. I. le grand-duc Constantin, les artistes du Théâtre-Français sont allés donner une représentation et ont inauguré la salle de spectacle du château, qui a été nouvellement reconstruite. On y admire les peintures du plafond, représentant deux belles figures de la Poësie et de la Musique, entourées d'une véritable guirlande d'Amours. Cette charmante composition est due à M. Charles Woillemot, l'auteur des délicieuses décorations de l'hôtel que le prince Soltikoff vient de faire bâtir à Paris, dans la rue Saint-Arnaud.

On doit vendre prochainement la collection d'antiquités égyptiennes, réunies par les soins de M. d'Anastazy. Cette collection forme à elle seule un véritable musée égyptien ; les bas-reliefs accompagnés d'inscriptions hiéroglyphiques, aux parties colorées, sans compter les bagues figurines, cartouches royaux, qui y abondent; mais la partie capitale de cette collection consiste en papyrus égyptiens, au nombre de cinquante

environ, et qui sont appelés à acquérir d'autant plus d'importance que leur contenu sera dévoilé et nous révélera la littérature profane ou sacrée de ces anciens âges. Cette collection possède aussi plusieurs momies, exemplaires les plus complets qu'on puisse trouver; chacune d'elles possède trois cercueils et une quatrième enveloppe en cartonnage.

Une importante découverte de médailles d'or vient d'être faite, ces jours derniers, à Cherbourg. Deux ou trois de ces médailles sont des *Auguste*, toutes les autres sont des *Tibère*, et plusieurs datent de la dix-septième année du règne de cet empereur, qui est précisément l'année de la mort de Jésus-Christ.

Sur les bords de la mer et sur un point de la côte désigné sous le nom d'Alcazarès (les palais), à huit lieues de Murcie (Espagne), des cultivateurs ont découvert, à peu de profondeur du sol, des ouvrages souterrains très-antiques, des maisons entières, des bas-reliefs, de précieuses mosaïques, des degrés du plus beau marbre et une masse énorme d'autres objets dignes d'être étudiés et conservés. Mais malheureusement les villageois qui pratiquent ces fouilles, n'attachant aucun intérêt à la question scientifique et archéologique, et ne songeant qu'à la découverte de quelque trésor monnayé, détruisent peu à peu, par la pioche lente mais incessante de la profanation vandale, ces découvertes si intéressantes pour l'histoire et la science. L'intérêt attaché à cette découverte serait d'autant plus grand, que selon une tradition vulgaire, sur les terrains qu'on nomme les Alcazarès, aurait existé une ville qu'auraient ensevelie les sables de la mer.

Une inscription et quelques médailles ont été découvertes dans les ruines du pont El-Kantera, à Constantine, que l'on vient de démolir complétement, après l'écroulement d'une partie des arches de ce pont, qui offrait cette singularité d'être composé de deux rangées superposées de hautes arches ogivales. Les inscriptions découvertes consistent en fragments ainsi conçus : HAD NI FILIO, au-dessous AF PRO. Les lettres de la ligne supérieure ont 8m153 de hauteur, celles de la ligne inférieure 0m 140 seulement. Tout concourt à faire penser que ces fragments épigraphiques appartenaient à l'inscription dédicatoire de l'ancien pont romain. Ce pont aurait été construit sous le règne d'Antonin-le-Pieux de l'an 138 à l'an 161 après Jésus-Christ, et dédié par le proconsul d'Afrique à ce prince, qui prenait quelquefois le titre de fils d'Adrien. D'un autre côté, on a trouvé un assez grand nombre de médailles frappées au coin de Constantin, dans les maçonneries exécutées postérieurement; une médaille porte l'effigie de *Decentius*.

M. C. Newston, vice-consul de S. M. britannique à Mételin, a entrepris d'effectuer des fouilles à Boudroum, qui n'est autre que l'ancienne ville d'Halicarnasse, célèbre par le mausolée que la reine Artémise y fit élever à son époux Mausole. M. C. Newston a réussi à trouver les ruines de ce monument, qui, depuis bien des siècles, était enseveli sous des collines de terre et de décombres. Parmi les précieuses antiquités découvertes jusqu'à ce jour, on cite deux lions en marbre, un des quarante chevaux qui, apparemment, étaient posés sur le faîte du mausolée, et beaucoup de statues, vases, médailles, etc.

Jamais quinzaine n'a été plus fatale aux arts et aux artistes; les nouvelles les plus désastreuses nous arrivent coup sur coup. On nous annonce la mort du statuaire Simart, celle d'Eugène Goyet, l'un de nos peintres d'histoire les plus distingués, décédé à l'âge de 59 ans. La REVUE-DES-BAUX-ARTS a eu souvent l'occasion de parler des œuvres de cet artiste et d'enregistrer ses succès.

Nous apprenons encore deux tristes nouvelles. M. L. Estachon, peintre de Marseille, a été enlevé en peu de jours aux arts, par une maladie inflammatoire causée par un excès de travail; il venait d'achever et d'envoyer à l'Exposition de Paris quatre toiles : une *Souche couverte de raisins de Provence*, une *Cuisinière retenant la chute d'un panier de poissons de mer*, et deux *Natures mortes*. M. Louis Estachon était élève de Roqueplan, et avait à peine 38 ans. Il laisse autant d'amis que d'admirateurs. — L'*Illustration* vient de perdre un de ses plus dévoués collaborateurs, M. Edouard Renard, qui faisait également partie des collaborateurs de la REVUE DES BEAUX-ARTS. Il emporte de légitimes regrets. — Nous annoncerons aussi la mort de M. le marquis de Pastoret, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts; de M. Antoine Meissonnier, compositeur; de M. Guet, artiste, et de Mme Méhul, veuve de l'illustre compositeur.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL DE VILLE.

BULLETIN N° 587.

Séance du 19 mai 1857.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On passe à la correspondance qui comprend :

Une lettre de notre collègue M. Vavin, adressant à la Société des billets pour l'ouverture de l'Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, de la part du secrétaire général de cette Société. Notre excellent collègue nous fait espérer, en outre, que, par suite de sa nomination de commissaire, il sera à même de faire un rapport sur cette exposition qui paraît, dit-il, devoir être très-brillante, d'après ce qu'on peut en juger dès à présent.

Lettre de M. Marcellin, remerciant la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres.

Le président distribue des billets pour la séance publique de la Société académique des Enfants d'Apollon, qui aura lieu, le 21 mai, à la salle Herz.

Mémoire de la Société impériale archéologique du Midi de la France, établie à Toulouse. Renvoyé à l'examen de M. Pernot.

L'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier.

Quatre numéros du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*. Renvoyé à l'examen de M. P.-B. Fournier.

Deux numéros du journal anglais *the Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier.

Demande d'admission dans la section d'architecture comme membre correspondant. Renvoyé à M. Husson.

Le président remet sur le bureau le numéro de la *Gazette de France* du 13 mai, contenant un article sur le palais du Louvre, par M. Thénot. On prie MM. Rouget et Marcellin d'examiner ce travail et d'en rendre compte à la Société.

M. Delaire fait hommage à la Société d'un nouvel ouvrage qu'il a fait, formant un volume in-12, intitulé : *Essai sur le principe de vie universel*, ou *Théorie du feu*. M. P.-B. Fournier se charge d'en faire un rapport.

La correspondance étant épuisée, le président annonce à la Société la présence à la séance de M. A. Marcellin, architecte, nouvellement admis. Après une allocution de M. Delaire, auquel a répondu notre nouveau collègue, on passe à la nomination d'un membre dans la section de sculpture. M. F. Villemsens, ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé membre de la Société libre des Beaux-Arts.

L'ordre du jour appelle la suite des nominations pour le renouvellement du bureau pour l'année 1857-1858. Au premier tour de scrutin, M. Gendré est nommé secrétaire général, et, par des opérations successives, sont nommés : MM. A. Corplet, L.-M. Moultat, A. Blondin, secrétaires adjoints. MM. Gavet, Desjardins et Normant, forment le Comité administratif. MM. Maillet, Horsin-Déon, de Sauclières, Charles Fournier, Martin d'Angers et Marcellin, pour le Comité de rédaction. Quant aux présidents et vice-présidents des sections, ils sont maintenus, à l'exception de M. Gelée, remplacé par M. Ransonnette.

Après ces nominations, la Société, sur la demande de M. Colombe et la proposition de M. Delaire, en reconnaissance des importants services et de la bonne gestion de M. Colombe comme trésorier pendant huit années, le nomme d'abord, par acclamation, membre honoraire, et lui vote à l'unanimité de bien sincères remerciements.

M. Moultat a la parole pour lire son rapport sur l'ouvrage de M. Chervin aîné, intitulé : *Leçons de civilité*.

« Ce charmant recueil, dit notre collègue, a été fait pour la jeunesse, et comme tout ce qui émane de la plume de notre correspondant lyonnais, est écrit avec soin et élégance ; sous son simple titre, il cache d'excellentes leçons. Peut-être ne renferme-t-il rien de bien nouveau comme règles de civilité ; mais ce qui le distingue des ouvrages du même genre, c'est l'application de ces règles aux usages de la vie usuelle, aux circonstances de chaque jour ; c'est aussi la manière dont elles sont présentées, tantôt en action, tantôt en conversation, mais toujours avec variété, à propos et convenance.

« Que de personnes, aujourd'hui, ajoute notre collègue, chez qui les convenances et la politesse des manières sont malheureusement trop négligées, auraient besoin de lire les excellents avis que renferme ce petit recueil dédié à la jeunesse ! »

La Société décide que l'ouvrage de notre collègue, M. Chervin aîné, sera renvoyé aux archives.

M. Moultat a de nouveau la parole pour lire son rapport sur un ouvrage d'un tout autre genre, ayant pour titre : *Récit historique, exact et sincère, de quatre voyages par terre et par mer, au Brésil, au Chili, dans les Cordilières des Andes, à Mendoza dans le désert, et à Buenos-Ayres*, par M. Gendrin.

« Le style de cet important ouvrage, dit M. Moultat, est d'une grande simplicité, mais nous avons cru reconnaître en le lisant attentivement, que l'auteur n'a pas voulu s'attacher à un style brillant, mais être vrai dans ses récits, et, de plus, attirer l'attention par l'intérêt dans les événements.

« M. Gendrin nous montre avec une bonne foi, une franchise et un langage naturel, un homme éloigné de sa famille, de ses amis, dans un monde nouveau pour lui, et auquel cet éloignement même fait comprendre tout ce qu'il y a de douceurs dans les liens qui vous unissent à la patrie.

« M. Anot de Mézières, dans son avis au lec-
« teur, en parlant de l'ouvrage de M. Gendrin,
« en a fait un résumé très-favorable, et dit :

« Ces récits ont un avantage, ils sont variés ;
« on y passe sans cesse d'une scène à une autre,
« d'une aventure de ville à un accident de voyage,
« de l'intérieur d'une boutique à une fête de cam-
« pagne, du spectacle des plaines de l'Océan au
« tableau des Cordilières des Andes, de la pein-
« ture d'un dîner d'amis à celle d'un tremble-
« ment de terre.

« De plus, ils ont aussi leur côté instructif
« pour le naturaliste, le voyageur et même le
« moraliste ; car le Brésil, le Chili et Buenos-Ay-
« res, sont des pays pour eux presqu'encore in-
« connus, et dont, par conséquent, la description
« est propre à piquer leur curiosité. »

« Nous sommes persuadé, Messieurs, qu'après avoir lu l'ouvrage de M. Gendrin, on serait disposé à lutter avec plus d'ardeur contre les difficultés et les obstacles qu'on rencontre à chaque pas dans la vie, car on ne pourrait s'empêcher de reconnaître qu'avec le courage, l'énergie, la patience et surtout la volonté, on finit toujours par triompher de la fortune adverse. Je désire, dit

M. Moultat en terminant, que cet intéressant ouvrage aille enrichir nos archives. »

La Société, à l'unanimité, se rend au désir de notre collègue.

M. P.-B. Fournier lit ensuite son rapport sur la *Muse des familles* de M. Chervin aîné, membre correspondant de la Société libre des Beaux-Arts :

« Messieurs,

« La *Muse des familles* que, dans la séance précédente, vous avez renvoyée à mon examen, est un journal mensuel écrit tout en vers inédits. Ne vous semble-t-il pas que c'est un véritable risque qu'une telle entreprise, un journal tout en vers? Est-ce qu'à Lyon, la ville de fabrication, la ville de commerce par excellence, la question d'argent n'absorbe pas, comme ici, toute autre question? Est-ce que les artistes, les écrivains, les poëtes y sont prisés à leur juste valeur, encouragés par la bienveillance des organes de la presse, et par l'attention incessante de leurs concitoyens? Est-ce qu'ils y marchent dans l'estime générale de pair au moins avec les élus de la fortune? S'il en est ainsi, Lyon vaut mieux que Paris, et la *Muse des familles* a une raison d'être.

« Il est vraiment à désirer que ce journal ait existence et succès dans l'intérêt de la poësie et de l'influence qu'elle peut exercer sur la société. Et notez, en passant, que les plus belles époques littéraires, celles qui sont marquées par leurs richesses poétiques, ont été en même temps marquées par l'abondanee et la supériorité des œuvres d'art.

« Où sont, direz-vous, les poëtes pour alimenter une pareille publication? Beaucoup de gens font des vers : sont-ils poëtes pour cela? Non, sans doute; mais je ne crois pas que les poëtes manquent, ce sont bien plutôt les occasions de produire. Il est malheureusement vrai que le talent n'a presque jamais assez de forces pour se montrer au jour. La *Muse des familles*, en faisant appel au talent, aplanit tous les obstacles qui peuvent le gêner. Elle dit aux poëtes inconnus : Envoyez-moi vos œuvres, des œuvres bien pensées, bien écrites, que tout cœur honnête puisse comprendre, et je vous aiderai à sortir de la foule. A ceux dont la réputation est faite : Contribuez avec moi à cette œuvre toute de morale, et soyez des modèles pour ceux qui veulent suivre vos traces.

« C'est vous dire, Messieurs, que la *Muse des familles* adresse son appel à tous les poëtes français, et que, dans les quatre livraisons que j'ai eues sous les yeux, se trouvent des pièces d'auteurs que vous connaissez. MM. Édouard Plouvier, Émile Barateau et Émile Deschamps, en consacrant des poésies à cette publication, prouvent qu'ils ont foi dans sa mission. A côté des pièces de ces poëtes aimés, nous en avons lu qui ne sont pas indignes du voisinage, et parmi celles-là, je citerai de notre collègue M. Chervin aîné, ses deux pièces : *Enfant, aimes-tu bien?* (1re livr., p. 20), et l'*Hommage à Mesdames les Sociétaires de l'Œuvre du petit Saint-Jean-Baptiste* (3e livr., p. 63), écrites avec une convenance parfaite de ton et une élégante facilité. Permettez-moi de vous lire la première, pour justifier l'opinion que j'exprime :

Enfant, aimes-tu bien ce père et cette mère? etc.

Vous appréciez mieux le mérite du poëte, en même temps que vous avez une idée du sentiment général qui règne dans la *Muse des familles*.

« Je conclus en demandant que les livraisons soient déposées aux archives, et qu'une lettre de remerciements et de félicitations soit adressée à M. Chervin. »

Après cette intéressante lecture, qui a captivé toute l'attention de l'assemblée, la séance est levée à onze heures.

Le Secrétaire-adjoint,
ALFRED CORPLET.

Ordre du jour de la séance du 2 juin 1857.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance. Rapport de la Commission nommée pour examiner les œuvres de Paul Delaroche. Rapport de la Commission chargée d'examiner le fronton de l'église Sainte-Clotilde. Lecture d'une notice sur quelques monuments de Vesunna (Périgueux), par M. A. Marcellin. Rapport de M. Ch. Fournier sur une série de numéros du journal artistique anglais *The Builder*. Rapport de M. Chaudet sur le mémoire de la Société impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Rapport de M. Lemercier d'un nouvel ouvrage de notre collègue M. Charles Chevallier, sur la photographie sur papier sec, glaces albuminées, collodion, plaques métalliques.

NOTA. La Commission de la séance publique se réunira tous les jeudis chez le président, M. Delaire, à sept heures du soir.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(243e séance. 10e année.)

Séance du 15 mai 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté, après une seule vérification, qui consiste à rétablir le nom de Mlle Léonie Lescuyer, désignée par erreur sous celui de Mlle Louise Lescuyer ;

Sont déposés sur le bureau, deux numéros de *l'Europe Artiste*, dont l'un renferme la notice remarquable de M. A. Pauly, sur M. Jourdy, ancien président du Comité.

L'ordre du jour indique un rapport de M. de Tanouarn sur les fables de M. Paul Chareau; l'honorable président prie M. le secrétaire général de prendre le fauteuil pendant cette lecture, qui l'intéresse trop personnellement pour qu'il lui soit possible de l'apprécier aussi favorablement qu'elle le mérite.

M. de Tanouarn, dont chaque lecture est une bonne fortune pour le Comité, trouve dans le sujet qu'il avait à traiter, l'occasion de s'élever à des considérations sur l'origine et la grandeur de la poësie, cet harmonieux reflet d'une pensée divine; il en raconte avec un douloureux sentiment de regret l'inévitable décadence si manifeste de nos jours, où le culte de Plutus remplace celui des Muses et d'Apollon; il s'arrête aux difficultés de la fable, qu'il compare justement au drame, en décrit les caractères, et loue M. Paul Chareau de ses généreux efforts pour combattre les passions de l'or, de l'ambition et des jouissances matérielles, dans des fables où se révèlent les plus précieuses qualités de ses illustres devanciers: Lafontaine, le premier des fabulistes; Molière, le premier et le plus grand des poëtes dramatiques. L'Apologue, dans la bouche de M. Paul Chareau, est une leçon pleine de charmes, une causerie de famille qui instruit, plaît, corrige et touche; le récit en est facile et limpide, comme la poësie antique; le dialogue piquant et naturel; l'esprit y paraît, mais simple et sans apprêt, comme il convient au genre.... M. de Tanouarn prouve ce qu'il avance et passe en revue plusieurs fables du recueil, n'ayant que l'embarras du choix : *Blanc et Noir*, œuvre d'une douce et généreuse philanthropie *; l'Araignée et le Ver à soie ; Arrogance ; le Savoir et le Savoir-faire ; la Calomnie ; Résignation ; un Bandit ; le Silence des Poëtes ; Réhabilitation*, etc. Cette lecture, écoutée avec une religieuse attention, est couverte d'applaudissements.

M. Valat, qui occupe momentanément le fauteuil, s'excuse de ne pouvoir remplir convenablement le rôle que lui assigne une circonstance qu'il n'avait point prévue. Il commence par rendre un hommage mérité au poëte et à l'auteur du rapport; il pense que l'on doit partager les sentiments de M. de Tanouarn sur la décadence de la poësie, et que cependant on doit réserver son admiration pour les maîtres de toutes les littératures modernes, Horace, Virgile, Ovide et Phèdre; il fait pourtant observer que le rapporteur, par un sentiment de délicatesse ou dans un moment de distraction qui nous rappelle les célèbres préoccupations du fabuliste qu'il sait si bien louer, a prononcé contre la poësie un arrêt dont il est permis d'adoucir la rigueur : si la poësie s'en va, il nous reste du moins de vrais poëtes; M. Paul Chareau, dont les charmantes fictions ont été enfin publiées et accueillies des amis de la bonne littérature; M. de Tanouarn lui-même, qui pouvait bien s'oublier un instant, au milieu des sincères admirateurs de son talent poétique; d'autres aussi présents à la séance, et qu'on serait heureux de pouvoir désigner, si chacun ne les nommait tout bas : M. Valat ajoute aux observations judicieuses et pleines de goût de M. de Tanouarn, sur les difficultés de la fable; c'est un drame, sans doute, et c'est aussi un poëme, où des personnages entrent en action, jouent leur rôle, comme les Achille, les Renaud; voyez Lafontaine introduisant les héros d'Homère.

......Ulysse en fit autant :
On ne s'attendait guère,
A voir Ulysse en cette affaire.

M. Paul Chareau a fait autrement que ses devanciers; il a joint à la bonhomie de Lafontaine, la douce malice d'Andrieux, le charmant auteur du *Meunier de Sans-Souci*; il a voulu conter à son aise, en prenant *le plus long chemin*, parce que c'est celui que les enfants aiment, le long des haies d'aubépine et sur les vertes pelouses où ils cueillent lentement la marguerite et la narcisse. M. Valat termine en demandant l'impression du rapport de M. de Tanouarn, qui est votée à l'unanimité.

M. Paul Chareau exprime sa gratitude de la double appréciation dont son œuvre a été l'objet, et ses sympathies pour les doctrines de M. de Tanouarn, justement applaudies par M. Valat; il s'estime heureux d'avoir mérité leurs suffrages et ceux du Comité, auquel il renouvelle ses remerciements pour les faveurs qu'il en a reçues, et qui deviennent, à ses yeux, un puissant encouragement dans l'exercice de ses fonctions.

Le Comité applaudit à l'improvisation de son président, M. Paul Chareau, qui reprend le fauteuil.

M. Dahmen, membre nouvellement élu, est présent à la séance. M. le président apprécie son mérite, lui fait connaître le but de la Société, et lui exprime sa propre satisfaction, ainsi que celle du Comité, au sujet de son admission récente.

M. Dahmen répond de sa gratitude et de son dévouement.

M. Auvray fait un rapport sur le buste du graveur Miger, œuvre consciencieuse, intelligente,

de M. Sanson, où l'on peut remarquer pourtant quelques négligences faciles à réparer.

Le même membre signale le zèle et le talent éprouvé de M. Chol, qui a dirigé les réunions musicales avec une activité et un désintéressement qu'il croit convenable de récompenser par le double titre de membre honoraire et de président de la section musicale, avec droit au journal de la REVUE DES BEAUX-ARTS. Cette proposition est prise en considération, mise aux voix et adoptée.

M. Schaal fait un rapport favorable sur la riche et intéressante collection des épreuves moulées d'antiquités, formée par M. Aug. Malzieux, après de longs et courageux travaux, dont les résultats ont été dignement appréciés par d'éminents artistes; il invite ses collègues à visiter, quai d'Anjou, hôtel Lauzun, une galerie dont on ne saurait apprécier l'importance sur une simple description.

Deux candidats, MM. Aug. Malzieux, mouleur archéologue (section des arts industriels), dont le mérite vient d'être signalé, et Louis Diemer, pianiste distingué, dans lequel le Comité a plus d'une fois applaudi un talent supérieur d'exécution et de composition, sont admis, à l'unanimité des suffrages, comme membres du Comité central des artistes.

La seconde partie d'une séance déjà si bien remplie, et que le secrétaire a dû résumer par une nécessité qu'il déplore, a présenté l'intérêt et le charme d'une soirée musicale, où l'on a entendu successivement :

M. Anschütz, dans *Souvenirs de Beethoven*, arrangés par Prudent, et le *Bananier*, de Gotschalk.

M. Barré, baryton, dans un air d'*Otello*, de Rossini, et une romance de Paul Henrion, *Que je voudrais avoir vos ailes*, délicieusement rendue.

M. René Douay, notre collègue, dans une *fantaisie concerto* de sa composition, et la *Romanesca*, de Servais, exécutée sur le violoncelle avec un goût exquis.

M. Louis Diemer, fantaisie sur *Il Trovatore*.

M. Andrès, dans l'adagio du grand concerto de Herz.

Le secrétaire éprouve les plus vifs regrets de ne pouvoir décrire les effets de cette fête musicale, en quelque sorte improvisée, et l'impression qu'elle a produite sur un auditoire nombreux.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire général,

VALAT.

Ordre du jour de la séance du 5 juin.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Lecture de mémoires et rapports. Réception de deux nouveaux membres. Allocution du président. Propositions.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS : Reprise de *la Jeunesse d'Henri V*, d'Alexandre Duval. — THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *la Clef des Champs*, opéra comique de MM. Henri Boisseaux et Deffès. — THÉATRE DE LA GAITÉ : *Salomon de Caus*, par M. Bignon. — THÉATRE DU CIRQUE IMPÉRIAL : *Les deux Faubouriens*, de MM. Crisafulli et Devicques.

Le Théâtre-Français a repris, avec succès, la comédie de la *Jeunesse d'Henri V*, d'Alexandre Duval, comédie qui brille par la vérité du dialogue et par le plaisant des situations. Il est curieux de voir l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre aux prises avec un digne aubergiste qui le regarde comme un fripon, et obligé de laisser sa montre en gage pour sortir d'une position équivoque. La figure du brave Kopp est une des plus originales qu'ait tracée Alexandre Duval, et la jeune Betty sera toujours un modèle de grâce et d'ingénuité. Geoffroi, trop rarement juste envers Alexandre Duval, appelait cette pièce l'*éternelle jeunesse d'Henri V*; en effet, reçue avec d'unanimes applaudissements par le public, elle a toujours joui de la même faveur. Cette comédie a été imitée d'une pièce attribuée à Mercier et intitulée *Charles II, roi d'Angleterre, en certain lieu*. Duval a emprunté la situation de la bourse volée ; mais le drame de Mercier, qui offre le tableau d'une maison de prostitution (tranchons le mot), n'aurait pu être supporté sur la scène française. La matrone s'y trouve au milieu de ses élèves et le langage est digne des personnages. Duval a su recouvrir ce fond obscène d'un vernis de bonnes mœurs. La pièce de Mercier porte encore cette rubrique : « Comédie très-morale, en cinq actes très-courts, dédiée aux jeunes princes et qui sera représentée, dit-on, pour la récréation des Etats-Généraux, par un disciple de Pythagore (Venise 1790). »

Le joli rôle de Betty était un des triomphes de Mlle Mars, elle l'a joué longtemps et l'on pouvait dire aussi d'elle que c'était une *éternelle jeunesse*. Mlle Fix y montre des qualités très-aimables, et la charmante Mlle Favart remplit avec grâce le personnage de lady Clara ; Monrose y tient le rôle de Kopp de manière à être avoué par son père, qui y était excellent, comme son digne héritier ; Maillart et Leroux se distinguent également. La pièce est remontée avec soin.

L'Opéra-Comique est un théâtre qui a le privilége d'obtenir des succès avec un acte; il n'a pas besoin de grandes combinaisons dramatiques, un sujet simple et bien traité suffit à sa fortune. M. Henry Boisseaux vient de démontrer de nouveau cette vérité, grâce à une aventure de madame Dubarry, véritable héroïne d'opéra comique. Si l'on en croit M. Henry Boisseaux, la vive et légère comtesse se brouilla un jour, à propos d'un renvoi de ministre, avec son royal amant. Furieuse de voir que ses avis ont été repoussés, elle prend

la clef des champs, elle se retire dans un petit village des environs de Versailles, à Noisy, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que M. le bailly du village veut absolument placer sur sa jolie tête la couronne de rosière. Cette idée grivoise sourit à madame Dubarry; elle se fait une joie de mettre en défaut la perspicacité du bailly, car le public sait bien que madame Dubarry ne possède plus les qualités requises pour mériter le prix de l'innocence. D'un autre côté, le roi a suivi incognito sa maîtresse, et il surprend entre elle et un jeune officier des souvenirs qui lui paraissent un peu trop tendres pour n'être pas arrivé à temps ; il remmène au plus vite sa maîtresse à Versailles et renvoie son ministre. Quel ministre n'aurait pas tort en pareille circonstance! Cette aventure a été racontée par M. Henry Boisseaux avec infiniment de vivacité et de bon goût, et coupée au point de vue lyrique d'une façon très-habile. Une musique élégante et bien faite, due à M. Deffès, recouvre ce thème léger d'une broderie de notes faciles et chantantes. Ce petit acte, des plus agréables et des mieux réussis, commence une heureuse association entre le poëte et le compositeur. — Mauvaise nouvelle, Bataille quitte l'Opéra-Comique.— Bonne nouvelle, Bataille entre au Théâtre-Lyrique. — Bataille restera à Paris.

Nous avons décrit autrefois, et M. Léon Gozlan vient de le rappeler dans le *Pays* d'une façon très-bienveillante pour nous, les misères de l'inventeur, à propos du *Quinola* de Balzac, dans lequel M. Bignon représentait un personnage qui, comme Salomon de Caus, était censé inventer la vapeur. Ce personnage, qui se nommait Fontanarès dans la pièce de Balzac, était resté sans doute dans la mémoire de M. Bignon. Il a voulu le reproduire sous les traits de Salomon de Caus. Ce sont à peu près les mêmes douleurs qu'il a représentées, et accentuées de toute la vigueur de sa physionomie et de son talent. La pièce de M. Bignon a paru faite un peu uniformément, malgré la variété qu'il a cru y apporter par la présence de Marion Delorme, dont la scène moderne a entrepris en quelque sorte la réhabilitation. Nous craignons que le drame de M. Bignon, quel que soit le mérite qu'il y a déployé et comme auteur et comme acteur, ne fournisse pas une carrière aussi longue qu'on aurait été en droit de l'attendre de ces deux éléments réunis. M. Bignon s'est inspiré, tout en se souvenant de Fontanarès, du tableau de M. Lécurieux, dans lequel on voit un homme aux yeux caves, tendre à travers les barreaux d'une cage en fer, ses mains amaigries vers une femme qui se serre avec effroi contre un riche seigneur. M. Lécurieux, sur la foi d'une anecdote controuvée, avait donné à ces personnages les noms de *Salomon de Caus*, de *Marion Delorme* et de *lord Worcester*. Ce tableau, qui fut remarqué au Louvre, a séduit M. Bignon; mais un tableau ne suffit que sur le transparent du théâtre de l'Ambigu-Comique, ce n'est pas un drame, et les passions, pour émouvoir les spectateurs, ont plus de force que la vapeur. Le drame de M. Bignon a semblé un peu froid.

Les deux Faubouriens du Cirque-Impérial ont plus de mouvement et d'intérêt. Nous ne raconterons pas les aventures des deux cousins, Jacques et Maurice ; nous dirons seulement que le dénouement du drame, assez bien conduit, se passe en Crimée, à l'attaque du Mamelon-Vert, et que les spectateurs ont retrouvé avec plaisir les évolutions militaires de ce théâtre, qui est habitué à fonder ses succès beaucoup plus sur la gloire que sur la langue française.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin se voit forcé de demander au *Vampire*, et à *Jocko*, à toutes les monstruosités possibles, ce que William Shakspeare n'a pu lui fournir. Tomber de William Shakspeare dans Jocko, cela est dur pour Shakspeare, mais le théâtre de la Porte Saint-Martin y trouvera peut-être son profit. Où allons-nous? — Allons voir Jocko.

Hippolyte LUCAS.

MÉLANGES.

1er Juin 1857.

Les fêtes que la ville de La Flèche doit donner pour l'inauguration de la statue de Henri IV, sont définitivement fixées pour le 28 et le 29 juin prochain.

— M. le maréchal, duc de Malakoff, a fait don à la Bibliothèque impériale de quelques médailles arabes, parmi lesquelles se trouvent deux monnaies d'or d'une extrême rareté. Ces deux monnaies ont été frappées, l'une au quatorzième, l'autre au quinzième siècle, dans le royaume de Maroc, par des princes de la dynastie des Beni-Merini.

— Le vendredi 5 juin aura lieu à l'hôtel des Commissaires-priseurs, rue Drouot, une vente très-curieuse de photographies, épreuves d'amateurs et d'artistes, dont un grand nombre ne se trouvent pas dans le commerce. Cette vente comprend : Monuments et vues de France et de divers pays étrangers. — Portraits d'artistes et de célébrités contemporaines. — Paysages et études d'arbre. — Animaux.— Diverses études d'après nature vivante et nature morte. — Reproduction de peintures, entre autres. *La Cène de Léonard de Vinci*, reproductions de dessins, de gravures, d'anciens vitraux, de statues et bas-reliefs. — Lithographies, — gravures héliographiques, *épreuves avant la lettre* — positives sur verres, — épreuves stéréoscopiques, etc. — Le choix des œuvres et les noms des auteurs donnent un grand intérêt à la vente de cette magnifique collection. — Une exposition particulière aura lieu le jeudi 4 juin, de 9 heures à midi et une exposition publique, le même jour, de midi à 5 heures, à l'hôtel Drouot, salle n. 5, au premier.

— Les ouvriers, en déblayant le sol pour bâtir une maison, à Bude, en Hongrie, ont découvert, dans le cours de leurs excavations, les fondations d'une construction romaine. On a rencontré, parmi les ruines, des canaux destinés à conduire et à répandre la chaleur des étuves dans les divers compartiments de l'édifice, ainsi que des briques de 55 centimètres de largeur sur 1 mètre d'épaisseur, sur lesquelles étaient sculptés les caractères suivants *Exerhansne*, et ailleurs COHIV.PP.

Une publication nouvelle, ayant pour titre : Les anciennes maisons de Paris sous Napoléon III, par M. Lefeuve, se poursuit avec succès. — La livraison qui vient de paraître passe en revue les rues de Beaune, Beauregard, Beaurepaire, Beautreillis et la place Beauveau (faubourg Saint-Honoré). — Prix de chaque livraison, 1 fr. 60 c. — On souscrit en s'adressant à M. Rousseau, 15, boulevart de la Madeleine, 32 francs pour 20 livraisons.

L'ÉGLISE DE SAINTE-FOY

(THÉATRE DE CHARTRES).

I.

Après avoir contemplé la beauté de la perspective que la ville de Chartres, bâtie sur la croupe d'une colline, offre de loin aux regards du voyageur, on sort de l'embarcadère qui termine la première section du chemin de fer de l'Ouest, on entre dans la ville en suivant la rue Jean-de-Beauce, soit par la place du Marché-aux-Chevaux et la butte des Epars, soit par la place Châtelet et la rue du Bœuf-Couronné, on arrive bientôt à l'une ou à l'autre extrémité de la rue Collin-d'Harleville, vers le milieu de laquelle se trouve le théâtre établi dans l'ancienne église de Sainte-Foy, rendue méconnaissable par cette profane transformation.

Tout porte à croire qu'édifiée comme simple oratoire du temps de Fulbert, Sainte-Foy, dont la construction empêcha l'établissement d'un couvent de l'ordre de Cîteaux sur un terrain qui était proche et joignait les fossés, ne fut pas comprise dans la première enceinte de murailles qui exista, au dire de l'historien Chevard, jusqu'en 858. Elle n'était alors qu'une petite chapelle hors la ville, puisque l'enceinte de la ville, dont on voit encore des vestiges, ne fut commencée par le comte Eudes qu'en 987 et continuée pendant les siècles suivants. — Du reste, une bulle du pape Innocent III, que Rouillard dit être de 1215, nous apprend que du temps de l'évêque Pierre de Celles (1181), Sainte-Foy fut enclose dans la ville par l'enceinte continue depuis la porte des Epars jusqu'à la porte Châtelet.

En 1099, Yves, évêque de Chartres, voulant établir des chanoines réguliers dans son diocèse, choisit un collége de chanoines séculiers au faubourg de la porte Châtelet; mais le saint homme, s'apercevant bientôt que le revenu de cette maison était moins que suffisant pour y entretenir convenablement une congrégation religieuse, y unit entr'autres le chapitre de Saint-Étienne avec les cures de Mondonville-la-Saint-Jean et la chapelle de Sainte-Foy qui en dépendaient, ainsi qu'il appert par lettres dressées à ce sujet; et ce fut vers 1150 que l'évêque Gosselin de Lèves érigea cette chapelle en église paroissiale du nouveau bourg nommé du Châtelet, dont une porte retenait aussi le nom à cause du château ou palais des évêques qui y était construit.

Nous ne retracerons pas de point en point l'histoire de cette église, que les écrivains du temps nous désignent comme étant un « prieuré-cure, dépendant de l'abbaye de Saint-Jean-Vallée, ordre de Saint-Augustin, congrégation de France et conférence de Chartres,» et qu'un *État des charges de Sainte-Foy*, de 1630,

qualifie « d'église la plus ruineuse et du plus grand entretien de la ville de Chartres. » Cela nécessiterait de longs et minutieux détails dans lesquels le cadre de cet article ne nous permet pas d'entrer.

D'un bond nous franchirons plusieurs siècles, pendant lesquels la prière des fidèles unie aux vapeurs de l'encens montait de frise en frise jusqu'aux pieds de la croix qui surmontait l'édifice, et nous arriverons à l'époque où, après avoir établi la constitution civile du clergé, l'Assemblée nationale, ayant déclaré que les biens de l'Église appartenaient à l'Etat, en ordonna la vente jusqu'à concurrence de 400 millions.

Pour obéir à la loi, l'église Sainte-Foy, fermée le 5 juin 1791, fut vendue par la municipalité, le 22 février 1793, au sieur Morin, architecte, moyennant 9,750 livres, aux conditions d'abattre ce monument dans un délai de six mois, d'acquitter les contributions foncières des années 1791, 92 et 93, etc. — La municipalité de Chartres excepta de cette vente les vitraux, fers et tombes, qu'elle fit enlever pour servir à l'entretien de la cathédrale, qui était alors la seule paroisse *intrà-muros* de la ville. — L'acquéreur ayant laissé passer le délai qui lui était donné pour la démolition de l'église, fut mis en demeure de remplir les conditions de la vente. — Ce fut alors, qu'après avoir renversé le clocher et abattu la façade occidentale de l'église, l'administration autorisa l'architecte à laisser debout ce qui restait du monument, et, sur sa proposition, le Conseil municipal délibéra, dans sa séance du 22 frimaire an III (12 décembre 1794) que l'église Sainte-Foy serait convertie en salle de spectacle.

La transformation fut jugée suffisante.

II.

Pour suivre les idées du jour, la commune de Chartres transforma sa basilique chrétienne en un temple de la Raison, et, si le conventionnel Sergent, chargé de visiter les départements voisins de Paris afin d'y recueillir les monuments des arts qui seraient dignes de figurer au muséum de la République, fut assez heureux pour sauver les innombrables images des saints, des patriarches et des rois qui ornent les murailles et les vitraux de notre cathédrale, dont quelques fanatiques demandaient la destruction ; si, disons-nous, Sergent fut assez heureux pour sauver de la mutilation la basilique de sa ville natale, il n'eut pas, à ce qu'il paraît, la même influence sur le vandalisme révolutionnaire qui s'abattit sur l'église Sainte-Foy. — Les statues provenant des églises durent être transportées aux Cordeliers, qui servaient de dépôt aux œuvres d'art ; mais qui pourrait nous dire ce que sont devenues les peintures et sculptures de la chapelle de la Vierge, qu'en 1780 le curé-prieur de Sainte-Foy avait fait faire à ses frais? et les statues qui ornaient ou surmontaient les autels de Sainte-Anne, de Sainte-Claire, de Sainte-Geneviève et de Notre-Dame de Liesse? et les ornements de la chapelle des Agonisants qui était située derrière le chœur et avait été édifiée par un legs provenant de M. Marceau, boulanger, aïeul du général de la République?...

Une façade toute bourgeoise et bien différente de celle qui existait précédemment, fut construite et des appartements établis sur le côté occidental de l'église, dont la nef fut transformée en salle de spectacle de forme elliptique, et la scène occupa l'emplacement du sanctuaire. Les côtés furent envahis par les loges d'artistes, magasins de décors, costumes et accessoires, et par diverses locations dont l'une fut longtemps occupée par la R∴ ☐ de la *Franchise*.

L'inauguration de la nouvelle salle de spectacle eut lieu en 1797. Une société d'amateurs, dite *Société des Arts*, y donna la première représentation, et les chants de l'époque retentirent sous les voûtes où se faisaient entendre autrefois les prières et les chants de miséricorde. A ce moment seulement, mais véritablement, — le profane substitué au sacré, l'idolâtrie mise à la place du christianisme, — l'église Sainte-Foy peut être comparée à la basilique de

Sainte-Sophie, que Mahomet II transforma en temple païen.

Des mains de M. Morin, cette propriété passa dans celles de MM. Pichon et Jousse qui y firent subir de notables changements, notamment en 1832 où la restauration fut à peu près complète. — A cette époque on voyait encore la porte septentrionale de l'édifice, c'était un beau morceau d'architecture qui pouvait être de la fin du XIe ou du commencement du XIIe siècle. — La réouverture fut des plus brillantes. Des poëtes de la localité apportèrent leurs œuvres à cette représentation à laquelle concoururent des artistes du Théâtre-Français, de l'Odéon, des Variétés, et notre collègue et ami Ch. Pollet, dont le nom fut souvent cité dans cette Revue. — Depuis cette époque, tous les genres classique ou romantique, pièces militaires, politiques, de circonstance, etc., furent représentés sur notre scène. L'opéra, la comédie, le drame, le vaudeville et — car il faut tout dire — les acrobates, y eurent leurs représentants. Oui, un jour, en 1849, au moment où nous faisions nos premières armes dans le métier de critique du théâtre, la scène fut déshonorée à son tour par la corde raide, sur laquelle des bateleurs se livraient à leurs exercices !

Enfin, il y a deux mois, en apprenant la mise en vente de l'immeuble dans lequel se trouvait compris la salle de spectacle, nous avons le premier, en apprenant que nous étions sur le point d'être privé de théâtre, jeté le cri d'alarme dans notre chronique théâtrale du *Journal de Chartres*. Notre voix a été entendue, elle a trouvé des échos; nos conseillers municipaux se sont occupés de cette question et ont été d'avis, avec raison peut-être, que pour la somme demandée par les propriétaires, jointe à celle des travaux à exécuter pour remettre le théâtre en bon état de réparations, on pourrait en faire construire un nouveau plus en rapport avec le goût et les besoins du moment. Et, comme quelques jours plus tard, devant les chefs de notre édilité, nous manifestions notre crainte de demeurer longtemps sans une nouvelle salle de spectacle, il nous fut répondu de nous tranquilliser à ce sujet, que la ville de Chartres ne pouvait se passer et ne se passerait pas d'un théâtre. — Depuis ce jour nous sommes parfaitement rassurés ; car nous avons confiance dans la parole de ces magistrats.

Tels sont les faits principaux qui ont rapport à l'histoire de cette église transformée en théâtre, où l'on voit encore aujourd'hui, dans la partie supérieure, une espèce de galerie du XVIIe siècle qui contournait le chœur, et quelques piliers veufs de chapitaux, présentant des menaux prismatiques se rattachant les uns aux autres au lieu de colonnettes cylindriques, qui accusent assez clairement le style du XVIe siècle; mais en présence des dégradations, changements, raccords de toutes sortes qui ont complétement dénaturé son architecture, il serait bien difficile, sinon impossible, d'étudier ce qui reste de cet édifice qui, dans quelque temps, vendu à une communauté établie à Chartres, verra ses portes se rouvrir devant le flot des fidèles, la circulation se rétablir sous ses voûtes, les murailles de ses chapelles s'enrichir de peintures empruntées à la Bible ou à l'Évangile, et enfin sera rendu au culte de Dieu.

COUDRAY-MAUNIER.

SALON DE 1857.

ARTICLE PRÉLIMINAIRE.

Voici deux ans déjà, les artistes de toute nations étaient conviés à l'Exposition universelle. Après leur lutte avec le monde entier, le gouvernement voulut accorder ces deux années de repos aux peintres et aux sculpteurs français ; ils le méritaient bien, pour être restés vainqueurs dans cette arène où combattaient Landseer, Rauch, Cornelius, Mulready, Leys, Eastlake et Tideman.

Cette exposition de 1857 se trouve dans des conditions particulières après ce grand concours universel ; elle est plus modeste, plus paisible, plus expectante ; son seul tort est de succéder à son aînée si tapageuse et si militante ; celle-ci faisait un appel splendide aux chefs-d'œuvre connus et inconnus des artistes vivants ; celle-là,

toute française, n'offrira donc pas cet intérêt passionné, cette diversité provoquante des nationalités aux prises.

Le Palais de l'Industrie ouvre pour la première fois ses portes aux peintres et aux sculpteurs; sous la direction de M. Lefuel, architecte de l'Empereur, et de M. Viel, architecte du palais, la galerie du Nord a été merveilleusement aménagée pour l'exposition; neuf salles vastes et contiguës se sont établies sans peine dans cette grande contre-nef que l'industrie lyonnaise encombrait jadis de ses produits; là, plus de trois mille tableaux et un certain nombre de statues se rangeront à leur aise; le jour, par une ingénieuse disposition des châssis, leur sera distribué avec une mesure parfaite; des vitraux blancs sont ménagés autour d'un plafond opaque; l'action de la lumière se porte directement sur les panneaux des salles et jette une sage et limpide clarté. Les artistes retrouveront donc au Palais de l'Industrie les arrangements heureux qu'ils cherchaient en vain depuis les expositions faites aux Menus-Plaisirs.

M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées impériaux, M. le marquis de Chenevière, inspecteur des expositions d'art, ont imprimé une intelligente direction à ces travaux; ils ont apporté dans le placement des ouvrages, dans l'harmonieuse distribution des sujets, dans l'entente des contrastes, un goût extrême dont les artistes leur sauront gré; nous n'aurons pas de ces tableaux accrochés dans les ténébreux couloirs où la foule se presse sans s'arrêter, ni de ces toiles juchées à des hauteurs incommensurables, où le regard humain ne peut atteindre; tout sera visible, et, nous aimons à le croire, tout sera vu. Les exposants anglais de 1855 avaient, dit-on, mathématiquement calculé l'angle d'inclinaison à donner aux tableaux pour les baigner dans ces ondes lumineuses qui en rehaussent si merveilleusement les effets; il paraît qu'on a profité de leur expérience; ainsi donc, au milieu de ces paysages, de ces marines, de ces batailles, de ces scènes historiques, il y aura de l'air et de la lumière pour les exposants, tout autant que pour leurs admirateurs.

Les envois, cette année, comme toujours, ont fini par être nombreux; on est parti de là pour dire que le jury d'admission s'était montré fort difficile; jusqu'ici, la rigueur pouvait être en raison directe du nombre des œuvres présentées; mais il n'en est plus ainsi au Palais de l'Industrie; l'espace ne manque plus, et le colonel Langlois pourrait y déployer sans peine le panorama de ses batailles; ce ne sont donc plus des raisons d'exiguïté qui peuvent forcer la sévérité d'un jury; les artistes ont neuf salles ouvertes à leurs productions; ils auraient pu en avoir douze, si cela eût été nécessaire; si donc le jury s'est montré rigoureux, c'est en vertu des principes de Socrate lorsqu'il bâtissait sa maison. Cependant, contrairement, je crois, aux usages précédemment établis, le jury ne se composait pas seulement d'hommes spéciaux; toutes les sections de l'Académie des Beaux-Arts ont été appelées à juger les admissions; je laisse à décider si cette combinaison est heureuse; elle aurait déplu, dit-on, à M. Ingres, qui doit être une autorité en pareille matière; l'illustre chef de l'école classique française se serait retiré après la première séance. Après tout, peintres et graveurs, sculpteurs et architectes jugent bien sans sourciller, aux concours de l'Institut, les cantates des jeunes Rossini du Conservatoire; il faut conclure de tout cela, que la position d'un membre du jury est fort scabreuse; s'il prend le moindre souci de l'opinion et s'il ne se concentre pas dans son inviolable indépendance, il est difficile qu'il échappe aux récriminations des partis; lorsque les artistes l'accusent de s'être montré trop rigoureux, que de fois le public le blâme de ne pas l'avoir été assez; d'ailleurs il se rencontre toujours un certain nombre de tableaux que leur sujet impose; alors messieurs les jurés se montrent moins sévères, et les reçoivent, mais avec des circonstances atténuantes.

Avant de jeter un coup d'œil sur le Salon à peine entr'ouvert, et de révéler indiscrètement les principales richesses qu'il renferme, nous devons dire que quelques personnages officiels en ont eu la primeur. Le grand-duc Constantin, sur le point de quitter Paris, a désiré connaître quelques-unes des œuvres qui vont être livrées au public; on a donc établi à la hâte une salle provisoire au Palais de l'Industrie; les administrateurs ont réuni rapidement les tableaux mis à leur disposition; ces œuvres pouvaient donner au prince Constantin une idée assez complète de l'exposition; les toiles représentant les nombreux épisodes de la guerre d'Orient avaient été cachées soigneusement, comme les canons russes à Toulon; en revanche, et par une attention gracieuse, le tableau d'Yvon, représentant une bataille russe, qui avait eu un certain succès à l'un des salons des Menus-Plaisirs, était offert à l'admiration de Son Altesse; le prince se rendit donc très-simplement à cette exposition improvisée; il fut reçu par M. de Nieuwerkerke, MM. de Chennevière, Clément de Ris, Martinet, et les membres du jury d'admission qui lui furent présentés; seulement on n'est pas bien sûr que le prince Constantin ait su quels étaient les gens

célèbres qu'on lui présentait. Son Altesse a beaucoup admiré des petits tableaux de Guillemin et de Canet; le lion de Jacquemard a longtemps fixé son attention, et il s'est également arrêté devant les bustes de Cordier; à ce propos même, on cite un incident assez gai, auquel bien des gens ne voudraient pas croire; le fait est cependant très-avéré, mais je ne puis le raconter, par l'excellente raison que je ne le connais pas; bref, la visite de Son Altesse a été excessivement gracieuse pour les artistes dont il lui a été donné d'admirer les œuvres.

C'est aussi au seuil du Palais de l'Industrie que le prince rencontra ce zouave mutilé et décoré de la croix d'honneur; il le complimenta sur sa récompense; et le zouave fit remarquer à Son Altesse qu'une décoration russe ne ferait pas mal sur sa poitrine; le prince, suivant des journaux bien informés, aurait alors répondu que les Russes n'ont pas encore poussé la civilisation jusqu'à décorer leurs ennemis. Il n'en est rien; son Altesse a simplement dit : s'il nous fallait décorer tous les soldats qui ont bravement combattu les Russes, nous aurions fort à faire. C'est plus gracieux, mais cela nous éloigne de notre sujet.

Les abstentions parmi les maîtres de l'art moderne sont-elles nombreuses à ce Salon de 1857? Cela est à craindre, et bien des noms célèbres manqueront à bien des toiles; c'est un fait regrettable, et qui tend à se reproduire trop souvent, comme le résultat d'un parti pris; c'est pourtant le devoir des chefs d'école de se montrer en tête de leurs disciples; mais peut-être l'école tend-elle à disparaître dans l'art, et chacun devient-il son propre chef et son seul élève, comme Schaunard. Ce symptôme d'indépendance et de personnalité en peinture est frappant, et sera facilement remarqué dans les chroniques du Salon; les critiques pourront y voir un signe de décadence ou de vitalité que nous n'avons pas à discuter ici; mais ce qui n'échappera certainement à personne, c'est l'influence que les événements politiques de ces dernières années ont exercé sur l'imagination d'un grand nombre de peintres.

Ainsi, par exemple, la guerre de Crimée aura certainement les honneurs du Salon; ses principaux événements s'y trouvent développés sous toutes les formes possibles; il n'est pas un épisode qui n'y soit reproduit à satiété; Sébastopol y est pris très-souvent d'assaut; Malakoff et le Bastion Central y sont à chaque instant ruinés par les bombes et les obus des armées alliées; les zouaves et les highlanders y fraternisent au bivouac non moins que dans la mêlée; n'est-ce pas peut-être un abus, et ne doit-on pas regretter que beaucoup d'artistes de mérite se condamnent à une si impérieuse spécialité; le sujet est en dehors du talent, je le sais; mais pourquoi ne pas laisser aux maîtres dans ce genre de peinture officielle, le soin de conserver à la postérité le souvenir de nos gloires militaires ?

Après la guerre de Crimée, les inondations de la Loire et du Rhône ont fourni leur contingent de situations dramatiques; mais ces divers tableaux, qui embrassent une série de scènes fort étendues, sont vraiment trop complexes pour que le sentiment d'un épisode, l'attrait d'un fait isolé, le charme d'un détail sympathique, puisse s'y rendre avec force et netteté. Nous le répétons, il n'est ici question que du sujet, et non du talent avec lequel il peut être traité; au surplus, ces toiles sont éminemment patriotiques et trouveront beaucoup d'admirateurs; mais, peut-être aussi, le connaisseur, l'artiste, le poëte, égaré au milieu de ce fracas militaire, aura-t-il quelque peine à rencontrer une grande œuvre qui symbolise une grande idée; peut-être cherchera-t-il en vain une *Orgie romaine*, de Couture, un *Dernier jour des condamnés*, de Muller.

L'actualité, nous le croyons du moins, n'a jamais été un élément de succès en peinture proprement dite, comme elle peut l'être dans les productions littéraires de l'imagination; aussi, les maîtres de l'art moderne ne lui ont-ils pas demandé leurs effets, quand ils signaient Paul Delaroche, Ingres et Delacroix, la *Jane Grey*, le *Cromwell*, la *Barque du Dante*, la *Justice de Trajan*, le *Saint Symphorien* et l'*Homère déifié*.

Ces diverses réflexions sont au moins prématurées; elles doivent être laissées de côté jusqu'au jour où l'opinion se sera prononcée; nous sommes heureux de pouvoir annoncer d'avance quels peintres apportent leur tribut à cette exposition; qu'il nous soit permis de signaler quelques œuvres plus particulièrement à l'attention publique, qui se transformera facilement en admiration.

Dans le grand salon du milieu, à la place d'honneur, entouré des portraits des nouveaux maréchaux de France, figure un grand tableau de Ch. Muller, représentant la *Réception de la Reine d'Angleterre par l'Empereur et l'Impératrice*. Nous citerons sans ordre, et au hasard d'une mémoire peut-être infidèle, le *Congrès de Paris*, de Dubuffe; les *Batailles de l'Alma* et la *Prise de Sébastopol*, de Bellangé; un tableau d'Horace Vernet, représentant le *Prince Napoléon à la bataille de l'Alma ;* un admirable *Débarquement des troupes en Crimée*, par Pils. Hamon a cinq ou six tableaux pleins de ce charme qui lui est propre, la *Boutique à quatre sous*, l'*Enseignement mutuel*, le *Papillon enchainé*. Ziem nous offre une de ces Ve-

nise magiques, qui sont faites des plus chaudes couleurs de sa palette; Hédouin, une belle toile de *Faneuses surprises par l'orage ;* Luminais, le peintre breton par excellence, *un Pèlerinage* qui est une œuvre belle et touchante; Boulanger amène de beaux Arabes du désert; Gérome a puisé dans l'Orient le sujet de ses divers tableaux, et Tournemine en rapporte des paysages étincelants; Jeanron expose de magnifiques pendants à son *Port abandonné d'Ambleteuse ;* Cabanel nous montre *Michel-Ange* dans son atelier, où s'achève le Moïse; Protais expose d'énergiques toiles représentant divers incidents de la guerre de Crimée; Célestin Nanteuil, un *Don Quichotte* ramené en charrette dans la cage de bois; Ed. Frère, de charmantes scènes d'intérieur; Millet, de *pauvres glaneuses* dispersées dans les champs. Il est impossible de citer, dans ce court aperçu, les ouvrages de chacun, sur lesquels nous reviendrons plus longuement; disons seulement que de charmants tableaux, de toute grandeur, de tout intérêt, de toute nature, paysages, marines, scènes d'intérieur, sont signés par Tabar, d'Aubigny, Lambinet, Jalabert, Ph. Rousseau, Français, Hersent, Picou, Coignard, Corot, Toulmouche, Mozin, Ch. Leroux, Comte, Fromentin, Anastasi, Flers, Biard, Armand Leleux. Morel Fatio donne plusieurs ouvrages; Durand Brager n'a pas rapporté moins de vingt-cinq ou trente tableaux de l'expédition d'Orient. M. Courbet, entre autres toiles, expose deux jeunes filles couchées sur l'herbe qui auront le succès particulier de ses *Lutteurs* et de sa *Baigneuse*. Voilà donc plus qu'il n'en faut pour charmer bien des yeux et soulever bien des critiques.

Lundi, 15 juin, a lieu l'ouverture de ce Salon, qui a été ajournée à ce jour par décret impérial et sur la demande des artistes; l'administration a publié dans les journaux des règlements particuliers; dans le cas où l'affluence des visiteurs serait trop grande, elle se réserve la faculté de fermer momentanément les portes du Salon. Est-ce une raison pour ne pas s'y rendre au plus vite? Je ne le pense pas.

JULES VERNE.

SCULPTURE MONUMENTALE.

TOMBEAU DE MADAME DE LARIBOISSIÈRE, PAR MAROCHETTI.

Construit sur les terrains que l'on désignaient naguère sous le nom de *Clos Saint-Lazare*, au pied de la butte Montmartre, l'hospice Lariboissière possède une chapelle remarquable par son élégante et sévère simplicité.

C'est dans cette chapelle que l'on vient d'élever le magnifique tombeau consacré à la mémoire de la bienfaitrice de l'établissement. Il a été récemment terminé, et, depuis quelques jours, il est offert aux regards du public.

Ce monument, dont on avait à peine parlé, que M. Marochetti a composé et exécuté dans le silence et dans la retraite, occupe la plus grande partie du côté droit de la chapelle. C'est une œuvre immense, qui se distingue autant par l'originalité de l'ensemble que par le mérite de l'exécution, et surtout par une tentative qui ne manquera pas de soulever des discussions dans le monde des arts. Toutes les statues sont coloriées, légèrement, à la vérité, mais enfin, l'artiste a fait promener le pinceau sur les barbes et les chevelures, sur les draperies; le marbre a reçu la teinte de la chair!

Cette innovation, que l'on pourrait peut-être blâmer si le tombeau était à toute autre place, en plein air, entouré d'arbres, me semble d'un effet saisissant dans le demi-jour de la chapelle, fréquentée sans cesse par les infortunés auxquels une bienveillante sollicitude a prodigué tous les soins. Il était difficile de leur dire plus clairement quel avait été le but de la bienfaitrice de l'hospice, et de résumer, d'une manière plus significative, l'histoire de cet établissement hospitalier, dans un monument durable.

Tout en s'inspirant des grandes pensées de la religion chrétienne, M. Marochetti s'est éloigné des symboles, des allégories ordinairement employés dans les hommages funéraires. Il est entré en pleine réalité, mais sans cesser de se montrer fidèle à la régularité de la forme, à la belle et savante expression de la nature.

Le monument se compose d'une vaste arcade en marbre noir, largement voûtée, dans laquelle est placé le cercueil également en marbre noir. Le dessus de ce cercueil sert de soutien au groupe principal, qui me semble parfaitement entendu.

Un ange à la chevelure luxuriante, aux traits d'une admirable pureté, vêtu d'une robe aux plis ondoyants, est agenouillé. Par le mouvement que le statuaire lui a imprimé, il est la personnification la plus élevée et la plus vraie de la charité chrétienne.

Dans ses bras, il soutient deux infortunés. L'un est un jeune garçon au corps élégant, quoique amaigri par la maladie. L'enfant retrouve de la santé, de l'énergie, au contact de l'envoyé divin qui le réchauffe sur son cœur. L'autre est un homme dans la force de l'âge. Le travail a usé ses forces; il succombe. Ses jambes, incapables de le soutenir, sont repliées sous son corps; ses bras pendent déjà glacés par la mort, et sa tête,

empreinte de la plus touchante expression de résignation et d'espérance, est rejetée en arrière. Il va rendre le dernier soupir. L'ange le soutient de son bras droit. On comprend qu'il vient d'adresser au mourant les suprêmes consolations. Il y a tout un drame dans la réunion de ces trois figures, traitées d'une façon magistrale et modelées d'une manière extrêmement remarquable.

En dehors de l'arcade qui contient ce groupe, et de chaque côté du tombeau, l'artiste a placé une statue.

Fidèle au système qu'il a adopté, c'est encore dans la réalité qu'il a été chercher ses modèles. La charité assure à la vieillesse des secours, le calme, le repos; à l'enfance, les premiers soins; à la jeune mère sans travail et sans ressources, les moyens de satisfaire à ses besoins les plus impérieux. M. Marochetti a taillé dans le marbre une jeune femme, un vieillard.

La jeune femme est placée à droite; elle presse sur son sein un enfant au maillot. Dans sa main gauche est une écuelle, et dans cette écuelle une cuillère en bois! La pauvre mère va recevoir la nourriture qui est si nécessaire à elle, à son enfant. Le vieillard, également assis, est calme; il semble jouir du repos qui lui a été accordé à la fin de ses jours. Son regard se dirige avec reconnaissance vers le ciel.

Toute cette partie du monument, celle que j'appellerai la partie inférieure, est donc la personnification vraie des bienfaits dus à la haute piété, à la générosité compatissante de la bienfaitrice de l'hospice de Lariboissière.

C'est l'esprit de Dieu, l'esprit de charité, qui console, soutient, guérit, protége les malheureux et leur vient en aide.

Je pourrai désigner la partie supérieure du monument comme représentant l'apothéose. M. Marochetti, au milieu d'un arc en marbre noir, a placé un buste fort ressemblant de Mad. de Lariboissière. De chaque côté de ce buste est un ange en bronze.

Tous deux sont debout. Ils regardent la bienveillante donatrice, mais au mouvement de leurs bras on comprend qu'ils sont placés là pour compléter l'instruction du spectateur.

Celui de droite, les bras dirigés vers la terre, semble dire à ceux que le besoin de la prière et de la reconnaissance réunit dans la chapelle: « Voilà l'image de celle à laquelle vous devez cette « maison, où, chaque jour, tous les secours vous « sont prodigués! » Celui de gauche, les bras levés vers le ciel, semble ajouter: « Et mainte« nant, dans le ciel, elle reçoit la récompense de « ses vertus et de ses bienfaits. »

Je me suis trouvé dans la chapelle, au milieu des malades, des convalescents. Je ne fais que traduire, ici, leurs impressions. Ils m'ont, pour ainsi dire, dicté l'explication que je viens de donner de la pensée et de l'œuvre de l'artiste.

Cette grande et noble simplicité dans la composition du sujet; cette remarquable représentation de la nature ne tombant ni dans la vulgarité ni dans un réalisme extravagant, produisent un effet tout particulier quand on est en présence du monument. Sa vue saisit, étonne; mais, en même temps, elle émeut, elle intéresse.

L'œuvre de M. Marochetti est originale, mais elle n'a pu être exécutée que par un homme de grand talent. Elle fait contraste avec les productions du même artiste, qui affecte ordinairement quelque chose d'aventureux et de chevaleresque.

On avait un peu oublié M. Marochetti; quelques-uns le disaient à Londres, d'autres à Rome, occupé de différents ouvrages pour le compte du gouvernement français. On ne se doutait guère que, dans le silence de son atelier, il mettait la dernière main au monument que nous avons pu visiter et qui est destiné à produire une certaine sensation.

Il était digne de l'auteur de la statue d'Emmanuel-Philibert, de se révéler de nouveau à l'attention du public parisien d'une manière aussi brillante, aussi honorable.

Ch. D'ARGÉ.

COUP D'OEIL

SUR L'EXPOSITION DE LA HAYE.

Notre époque semble être plus que jamais celle des expositions de peinture. On les voit se succéder sans interruption sur tous les points à la fois. Elles abondent surtout en ce moment en Angleterre. A Manchester, c'est aujourd'hui le rendez-vous général des artistes de tous les âges, de tous les pays, depuis la décadence de Byzance, depuis Cimabuë jusqu'à Leslie et Horace Vernet. A Londres, c'est le concours des dessins d'architecture pour la construction monumentale des palais ministériels; — ensuite la grande exposition des aquarellistes; on sait qu'ils y sont nombreux; — puis l'*Exhibition* des membres de l'Académie royale de peinture qui attire d'une façon toute particulière l'attention des critiques; — et enfin une exposition française où figurent les œuvres de nos meilleurs, de nos plus illustres artistes et que le public anglais accueille avec un louable empressement. Ce n'est pas tout encore : à Genève, on vient d'organiser, à l'aide de souscriptions de vingt francs, une

exposition permanente qui doit commencer le 15 de ce mois, et voilà qu'à La Haye, par les soins de l'autorité échevinale, s'est ouverte, depuis le 18 mai dernier, une exposition de peinture qui, par le nombre et l'importance réelle des œuvres qu'elle contient, mérite, dit-on, de fixer l'attention générale. Cette bonne opinion serait même mieux qu'un *on dit*, à en juger d'après les renseignements, émanés de bonne source, qui nous parviennent en ce moment sur l'empressement du public à visiter le Salon de La Haye et sur le succès qu'ont obtenu tout d'abord quelques-unes des œuvres exposées. En attendant le compte rendu que nous promet une plume impartiale et appréciatrice intelligente des œuvres d'art, disons ce que nous avons appris, cela servira d'avant-propos; tout ouvrage, d'ailleurs, n'a-t-il pas sa préface?

Aux Pays-Bas, qu'on le sache bien, l'Etat n'a pas de fonds à son budget pour l'encouragement des Beaux-Arts; aussi n'est-il pour rien dans les expositions qui ont lieu chaque année dans les principales villes de ce royaume. Ces expositions ne s'organisent et ne se maintiennent que par les sympathies des amis des arts, par le concours des amateurs de tableaux. On ne saurait donc leur en savoir trop de gré, et comme les œuvres exposées se vendent, qu'elles se payent même, dit-on, assez bien, — sans cela comment s'expliquer le retour si fréquent des expositions de tableaux dans ce pays? — il en faut conclure que les Hollandais, toujours aussi passionnés pour les arts qu'ils l'étaient autrefois, n'ont rien changé à leur bonne manière d'encourager les artistes; ils continuent à acheter leurs ouvrages.

Suivant le livret que nous avons sous les yeux, le nombre des œuvres exposées est de sept cent vingt-six, celui des artistes se compose de trois cent quatre-vingt-deux noms. L'école hollandaise compte deux cent soixante-six exposants. Comme on le voit, les nationaux ont l'avantage du nombre; on devait s'y attendre; ils sont sur leur terrain, ils étaient jaloux de s'y maintenir. A quelques exceptions près, nous retrouvons les noms des artistes de cette école les plus en réputation. Je n'entreprendrai pas de les citer; la liste en serait trop longue, elle dépasserait les bornes d'un premier article; mais quand il s'agira d'apprécier le mérite de leurs compositions, leurs noms viendront se placer d'eux-mêmes dans le compte rendu que la Revue se propose de publier.

Parmi les artistes français ou étrangers fixés à Paris qui ont exposé au Salon de La Haye, je remarque les noms d'Auguste Bohm, — Caraud, — Léon Cogniet, — Alfred Cornillet, — Dantan aîné, — Dauzats, — Paul Flandrin, — A. de Fontenay, — Th. Frère, — Karl Girardet, — Grosclaude, — Oscar Guet, — Hamman, — Claudius Jacquand, — Lapito, — Magaud, de Lyon, — Maisiat, — Justin Ouvrié, — Patrois, — Pinel, — Pinelli, — Sébron, — Verlat, — Verveer (E).

L'école belge y est représentée par un assez grand nombre d'artistes et de manière à soutenir la réputation qu'elle s'est acquise, car j'y trouve bien des noms aimés du public : — Eugène de Block, — Henri Bource, — Burnier, — Correns, — Henri Decoene, — Dillens, — Francia, — Fuchs, — Fanny Geefs, — Geeraerts, — Gurnaert, — Haselaer, — de Heuvel (Th.), — Hoesaert, — H. Van Hove, — Huysmans, — Kindermans, — Mademoiselle Adèle Kindt, — de Knyff, — Linnig, — Markelbach, — Marschouw, — Mertz, — Minguet — Moerenhout, — Mollinger, — Portaëls, — Regemorter, — Roffiaen (François), — Madame Henriette Ronner, — Roosenboom, — Ruyter, — Schampelaer, — P. Van Schendel, — Van Severdonck, — Ernest Slingeneyer, — Stoecquard, — Stroobant, — Toussaint, — Eugène Verboeckhoven, — Vervloet, — Félix de Vigne, — Ivan de Vos, — Wiener et Van Pelt. — L'école allemande, ou, pour être plus exact, l'école de Dusseldorf, a aussi au Salon de La Haye quelques-uns de ses meilleurs représentants, dont le mérite a été apprécié depuis longtemps en Hollande aux expositions précédentes, et que l'espoir d'un nouveau succès y ramène chaque fois : — Boetcher, — Hengsbach, — Hubner, — Jordan, — Klein (W.), — Oppenheim, — Schlesinger, — Siegel, — Vögel et Wiesschebrinck. — De ces indications du livret on peut conclure que cette exposition, par le nombre des œuvres qu'elle contient et par celui des artistes qui y ont envoyé leurs toiles, doit être aussi complète et aussi brillante que ses devancières.

Les tableaux ont été placés, nous écrit-on, avec beaucoup de soin et de goût, dans les salles parfaitement éclairées de l'Académie de peinture, au *Princessegracht*, de manière à faire valoir chaque toile à son plus grand avantage, sans cependant nuire à l'harmonie et à la symétrie de l'ensemble. Dès l'ouverture de l'exposition, l'affluence des visiteurs a été considérable et ne s'est pas ralentie depuis; on s'y porte toujours en foule. Cet empressement part d'un sentiment de curiosité bien louable sans doute; mais ce qui vaut encore mieux, c'est la rapidité avec laquelle s'enlèvent les billets pour la loterie de tableaux instituée par la Commission de l'exposition; c'est l'activité que mettent les amateurs à s'approprier les œuvres les

mieux réussies, dans la crainte qu'elles ne leur échappent. La première semaine, leurs achats montaient déjà à huit mille florins (17,000 fr. environ). La Commission de l'exposition, secondée par l'élan des preneurs de billets, a déjà fait pour la loterie d'importantes acquisitions, et, si l'impulsion une fois donnée ne se ralentit pas, elle se propose d'augmenter encore le nombre de ses achats. Parmi les œuvres acquises par elle, on cite un fort beau paysage de M. A.-J. Van Wyngaerdt, de Gouda; — un tableau de genre, d'un coloris charmant, *La leçon du Grand-Papa*, de M. J. Vetten, d'Amsterdam; — une composition traitée avec finesse et une grande pureté de dessin, *Le vol découvert*, par madame Henriette Ronner, de Bruxelles; — un *Intérieur d'église*, œuvre parfaitement réussie de M. J.-J. Schenkel, d'Amsterdam; — et un délicieux paysage de M. Auguste Bohm.

Voilà ce que nos renseignements nous fournissent aujourd'hui; à bientôt le compte rendu qui nous est promis et dont les appréciations auront d'autant plus d'intérêt qu'il y a lutte cette fois entre les artistes exposants; car il s'agit de médailles à décerner, *cinq* en or et *douze* en argent, par un jury composé du président de la Commission et de six membres élus par les artistes dont les œuvres ont été admises au Salon de La Haye.

ÉMILE GAGNEUX.

NÉCROLOGIE.

—

EUGÈNE GOYET.

L'artiste éminent dont nous déplorons la perte, est sorti du sein fécond de cette riche Bourgogne qui a donné le jour à Greuze et à Prud'hon. Eugène Goyet est né en 1798, à Châlons-sur-Saône, la patrie des Denon, des Boichot et des Niepce. Il se distingua tellement dès son enfance par son aptitude au dessin, que son père, Jean-Baptiste Goyet, artiste distingué lui-même, voulut qu'il fût peintre et il l'envoya à Paris, où il devint, à l'âge de dix-huit ans, élève de Gros. — Ses études furent des plus heureuses; il fut, pendant une année entière, le premier sur soixante élèves. Les conseils de son illustre maître secondèrent merveilleusement ses dispositions naturelles, et il est facile de reconnaître, à l'énergie de son pinceau, qu'il demeura le fidèle disciple du fougueux auteur de la *Bataille d'Eylau*.

Par un de ces hasards, uniques peut-être dans les annales de l'art, le père et le fils exposèrent, tous deux pour la première fois, au Salon de 1827. Ce début fit événement dans l'atelier de Gros, qui le félicita chaleureusement sur le mérite de son tableau représentant *un Incendie* avec tous ses épisodes et ses effets émouvants. On y découvrait déjà les précieuses qualités de couleur et de composition qui brillèrent plus tard dans ses œuvres remarquables, empreintes d'une véritable distinction et d'un goût rendu sévère par l'étude consciencieuse des grands maîtres.

Les idées sérieuses du jeune artiste, devenu l'allié de la famille du célèbre Mariette, dont il épousa l'arrière-petite-fille, ses croyances, son amour pour le beau, en donnant de l'élévation à ses pensées, lui firent adopter, de préférence, le genre religieux, dans lequel il obtint de légitimes succès, que sa trop grande modestie empêcha seule de rendre plus éclatants. C'est dans l'insatiable contemplation des immortels interprètes de l'art, dans la poésie de la solitude, qu'il aimait à méditer et à créer ses beaux types de Vierges, de Christ et de Martyrs, en s'inspirant tour à tour des souvenirs gracieux ou dramatiques du Guide, du Poussin et de Murillo.

Pour quiconque a pu voir ses principaux ouvrages, où le sentiment de la foi chrétienne éclate dans toute sa ferveur, l'influence de ces maîtres est évidente. En voici la nomenclature :

A Saint-Pons, au séminaire, *Siméon le Juste tenant l'enfant Jésus dans ses bras et s'écriant : Je puis mourir content, j'ai tenu le Sauveur du monde.*

A Montpellier, dans la cathédrale, *Saint Germain-l'Auxerrois bénissant Sainte Geneviève de Paris.*

A Pézenas, *Saint Luc faisant le portrait de la Sainte Vierge.*

A Sarlat, *un Christ en croix*, aux pieds duquel sont la Sainte Vierge et sainte Madeleine.

A Mirande, *une Assomption de la Vierge.*

A Châlons-sur-Saône, au Palais-de-Justice, *un Christ en croix*, et au musée, un tableau dont il a fait don à sa ville natale, représentant *Louis XIV et le chancelier Voisin.*

A Paris, à Notre-Dame-de-Lorette, *un Saint Étienne, diacre.*

A l'église Saint-Leu, *Saint Leu guérissant les malades.*

A Saint-Médard, *les Quatre Évangélistes*, et à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, *Saint Magloire* et une *Ascension du Christ.*

L'Empereur Napoléon a fait l'acquisition du beau *portrait de Pie IX* qu'il fit lors de son voyage en Italie, en 1847.

Enfin son beau *Christ au jardin des Oliviers*, vient d'être acheté par la ville de Paris pour être placé à l'église Saint-Louis-d'Antin.

Eugène Goyet obtint en 1831, une 2me médaille

pour le portrait de son père, et en 1839, une 1re médaille d'histoire pour son *Christ en croix* qui est à Sarlat.

Si quelquefois il descendait de la sphère élevée de ses préoccupations habituelles, c'était pour jeter sur la toile quelques-uns de ces rares portraits d'homme dont le grand air et la facture magistrale sont dignes de Van Dyck ou de Velasquez. Il donnait à regret le dernier coup de pinceau à ses œuvres; il ne s'y décidait qu'avec la peine que l'on éprouve à quitter un ami, tant il s'identifiait avec elles! Tout le secret des pages trop rares qu'il a produites est dans ces hésitations assez peu communes de nos jours. — Ainsi, pour ne parler que de son dernier tableau, le *Massacre des Innocents*, composition capitale commandée par le ministère d'État, qui figure au Salon de cette année, il devait être terminé pour l'Exposition universelle de 1855, et, deux ans plus tard, la mort l'a surpris au moment où il allait l'achever!

Il existe dans son bel atelier de la rue de la Chaussée-d'Antin plusieurs ouvrages remarquables, tels que son *Incendie*, *le Triomphe de Cimabuë à Florence*, le *Portrait de l'artiste*, celui de son père, le *Portrait d'un chasseur*, *une Sainte Françoise* dans le goût de l'école espagnole, un *San Pietro dit Bastelica*, dont la fière expression et l'énergie rappellent, à certains égards, *Le Larmoyeur* de Scheffer, et *une Tête de Christ* si palpitante de douleur, de foi et de résignation, qu'on la croirait sortie du pinceau de Van Dyck.

Tous ces tableaux figureront dans la vente qui sera faite dans l'atelier, de l'artiste, rue de la Chaussée-d'Antin, sous la direction de l'*Union des arts*, avec le concours de MM. Grandidier, commissaire-priseur, et Rouillard, expert, les 24 juin et jours suivants. Une curieuse collection de quelques tableaux anciens, de nombreux dessins de Boichot et autres bons maîtres, de gravurs rares, d'ouvrages sur les arts et à figures, donneront un attrait tout particulier à cette vente, à laquelle se trouvent réunies plusieurs compositions de feu Jean-Baptiste Goyet le père, parmi lesquelles nous pouvons citer *Sainte Anne instruisant la Vierge*, pour lequel l'abbé Guillon, aumônier de la Reine Amélie, composa ce verset: *Virginem deiparam pie et anxie Anna parens contemplatur*; — *Le pouvoir de l'or*, deux sujets de genre spirituellement traités, et plusieurs autres productions intéressantes.

HYACINTHE AUDIFFRED.

DE LA

NÉCESSITÉ D'UNE DOUBLE RÉFORME

DE L'ARCHITECTURE DOMESTIQUE EN FRANCE [1].

M. Félix Abate, architecte et ingénieur civil, vient de publier *sur la nécessité d'une double réforme de l'architecture domestique en France*, un Mémoire, plein d'aperçus exacts et de notions pratiques, qui mérite d'attirer toute l'attention des hommes spéciaux en pareille matière.

L'auteur de ce travail s'est proposé deux buts distincts: le premier est d'apporter dans le système de distribution intérieure des maisons la plus grande commodité possible; le second est de réduire considérablement les frais de construction, afin d'obtenir des logements à bon marché, spécialement pour les classes moyennes et ouvrières.

Pour démontrer la nécessité d'une réforme dans le système actuel de distribution des maisons, M. Félix Abate fait l'énumération des inconvénients inhérents à ce système et qui se résument ainsi: assujettissement des chambres au passage; déplacement des pièces; perte d'espace; manque de pièces nécessaires; défaut de jour, d'air, de ventilation; défaut de propreté; manque de tranquillité; et à ce défectueux système il oppose celui suivi en Angleterre pour la distribution intérieure des habitations. Là, comme on sait, chaque maison est bâtie pour être occupée par une seule famille, mais de telle manière cependant que chaque étage se composant seulement de deux pièces où l'on a accès séparé par l'escalier, la maison peut également se diviser en logements pour plusieurs petits ménages et pour des célibataires. De l'extrême simplicité du système anglais il résulte d'incontestables avantages: l'indépendance complète de toutes les pièces, l'abondance d'air et de jour partout, la propreté, la tranquillité et le confort dont on y jouit sous tous les rapports. Ce parallèle ainsi établi, on arrive tout naturellement à cette conclusion, que la première des réformes à faire dans notre architecture domestique serait d'abolir le système de maisons groupées et superposées l'une à l'autre en de grands bâtiments et d'y substituer le système anglais.

La seconde réforme, proposée par M. Félix Abate, n'est pas, selon lui, une conception abstraite de l'esprit; c'est la conséquence immédiate

[1] *Sur la nécessité d'une double réforme de l'architecture domestique en France, spécialement appliquée à la classe moyenne et ouvrière, etc.*, avec cinq planches, par M. Félix Abate, architecte et ingénieur civil, membre de plusieurs sociétés savantes. — Chez l'auteur, à Batignolles, 44, rue des Dames.

du progrès qui se manifeste de nos jours dans l'art de bâtir, par l'emploi du fer et du bois dans la construction des carcasses de certaines classes d'édifices. M. Félix Abate voudrait voir se généraliser l'emploi de ces deux matériaux dans la construction des maisons pour habitation, de manière à ce qu'une carcasse construite en fer ou en bois fût une partie intégrale et primitive de chaque maison. Cette carcasse jouerait ainsi le rôle principal de former l'ensemble de la construction, d'en soutenir et d'en relier toutes les parties, tandis que les murs, ne remplissant plus qu'un rôle secondaire, seraient, pour cette raison, réduits à un minimum d'épaisseur, entre 0m, 06 et 0m, 10.

Suivant ces principes fondamentaux de son système, l'architecte-auteur propose de construire les murs en morceaux d'une grandeur déterminée, par exemple, un mètre de largeur pour la hauteur entière d'un appartement de 2m, 50 à 3 mètres. Chaque morceau serait encadré dans un châssis en fer ou en bois; les côtés de ces châssis seraient configurés de manière à être tenus réciproquement entre eux par des tenons et mortaises et à s'emboîter aussi à l'intérieur dans la maçonnerie. Pour cette maçonnerie, M. Félix Abate, tout en indiquant différents matériaux qui pourraient être employés également bien, préférerait des briques posées de champ en deux ou trois rangées, et surtout des briques d'une construction spéciale, de son invention. Ces briques portent un creux du côté intérieur, qui est rempli d'un mélange de sciure de bois ou de charbon pilé et de plâtre, l'objet de cette combinaison étant de protéger, par une substance qui est mauvais conducteur du calorique, l'intérieur des maisons contre les influences du froid et de la chaleur auxquelles elles sont exposées par suite du peu d'épaisseur des murs. Il s'agirait aussi de construire les toitures d'après un système analogue à celui indiqué pour les murs, c'est-à-dire en pièces mobiles arrangées et mises ensemble de la même manière que les morceaux de murs; seulement les châssis seraient remplis par des tuiles d'une forme spéciale. Enfin, l'auteur complète son système par un nouveau genre de planchers en fer de son invention. Ces planchers se composeraient aussi de pièces détachées, des octogones en tôle qui seraient assemblés et boulonnés ensemble, sur place, par leurs côtés.

Les fondations qui, dans les constructions ordinaires, absorbent une quantité considérable de matériaux et d'argent, disparaissent ainsi entièrement, car il suffit de poser dans le terrain, sous tous les pieds des montants de la carcasse, des dés en pierre de taille ou d'y enfoncer des pilotis en fer ou en bois avec pointes ferrées.

D'après l'exposé du système dont nous venons de donner une courte analyse, il est évident que toutes les parties de la construction, soit les pièces de la charpente, soit celles des murs, des toitures, des planchers, etc., étant réduites à des modules d'une forme déterminée et constante, seraient exécutables par un travail mécanique dans de grands ateliers, d'où elles seraient transportées et mises ensemble sur place.

Si tout cela est exécutable, l'invention de M. Félix Abate, par la réduction considérable des matériaux qu'elle introduit dans la bâtisse et qui est dans le principe même du système, et par la substitution du travail mécanique à celui de la main de l'homme, doit nécessairement apporter une immense économie dans les frais de construction des maisons et amener ainsi la solution tant désirée du problème si longtemps cherché, celui des logements à bon marché.

M. Felix Abate termine son remarquable travail par les lignes suivantes :

« C'est avec un sentiment de conviction profonde et d'espoir pour la cause à laquelle nous avons voué tous nos efforts, que nous le déclarons : jamais une époque n'a été plus favorable que l'époque actuelle pour l'accomplissement des réformes que réclame l'architecture domestique en France. Nous dirons aussi que jamais le besoin n'en a été senti plus vivement ni plus généralement. C'est, en fait, le besoin dominant de l'immense population parisienne, d'être affranchie des misères qui dérivent de l'insuffisance, de la mauvaises condition et du prix élevé et toujours croissant des loyers. Tout le monde connaît les causes de cette situation déplorable. L'incurie, les abus et la mauvaise administration des siècles passés avaient amassé dans le vieux Paris la population dans un espace très-restreint. Pour ainsi dire, on avait érigé une ville entière sur les toits d'une autre ville, comme si la terre manquait à la race humaine, et l'on condamnait ainsi les pauvres familles et les classes ouvrières au supplice des mansardes ! Un gouvernement éclairé et régénérateur entreprend de faire disparaître ces maux. Il éclaircit, il assainit, il embellit l'ancienne ville, et, avec la force invincible de la confiance et de l'exemple, il pousse l'industrie privée à faire sa part de l'œuvre. Il faut donc suivre cette grande impulsion; il faut remplacer les maisons démolies et celles à démolir, abolir et remplacer les logements des mansardes, et surtout, il faut pourvoir largement à l'accroissement rapide et progressif de la population, qui est l'effet nécessaire du dé-

veloppement de la prospérité publique. Pour cela, il faut agrandir la ville de tous les côtés, en élevant de nouveaux quartiers sur toute la zone de terrains libres qui l'environnent jusqu'à l'enceinte des fortifications. Mais afin que cette nouvelle ville soit telle que la civilisation française et les conditions des temps dans lesquels nous vivons la demandent, et afin qu'elle puisse satisfaire aux besoins des masses, il faut que les constructions nouvelles réunissent tous les éléments de bien-être et de confort, et surtout qu'elles puissent s'exécuter et se louer à très-bon marché. »

Nous félicitons bien sincèrement M. Félix Abate, si, comme il le croit, il est parvenu à résoudre le problème de l'amélioration des logements.

PIERRE DUMOUTIER.

APPRÉCIATION

DE LA PHRÉNOLOGIE DU DOCTEUR CASTLE.

La phrénologie, depuis Gall jusqu'aujourd'hui, malgré le talent de ses fervents adeptes, a été continuellement en butte à une critique de mauvaise foi. Il est évident que ses adversaires ont un intérêt immense à la combattre, car elle détruit une foule de préjugés et de lois établies qu'il est toujours difficile de déraciner, et dont les écoles ne se dépossèdent que quand la société tout entière s'est prononcée contre; à ces hommes, il répugne d'admettre que les forces de l'âme puissent être tracées par les instruments immédiats de leurs manifestations, ainsi que toute force de la nature; d'autres ne croient pas possible que le secret de leur être, c'est-à-dire la qualité et la quantité de leurs émotions ainsi que de leurs pensées, puissent, à chaque instant, être mises à découvert par cette nouvelle et terrible doctrine. Tour à tour, on a essayé de refuser à la phrénologie sa véritable place comme science positive, et cherché à l'anéantir par l'arme du ridicule; il lui a fallu une vitalité vigoureuse, une forte raison d'être dans la nature, pour avoir pu résister à l'antipathie infatigable des écoles philosophiques et théosophiques de tout degré.

Après les différentes phases suivies par elle depuis sa découverte, la phrénologie vient de conquérir enfin une place et une puissance dignes d'elle. Le docteur Castle, savant étranger, dont la mine si féconde de connaissances est inépuisable, vient de la relever et lui donner un éclat jusqu'alors inconnu; on lui sera redevable de l'immense progrès qui doit s'accomplir dans un temps très-rapproché; un vaste champ est ouvert aux imaginations ardentes, le filon est trouvé par cet éminent chercheur; avec l'aide des hommes sérieux, nul doute qu'on arrive aux trésors inépuisables qu'il renferme, et nous donnerons la clef des grandes lois physiques et morales qui régissent l'espèce humaine.

Nous faisons un appel aux amis de cette science, à quelque école qu'ils appartiennent, pour se réunir et se grouper autour de ce savant étranger; nous sommes sûrs qu'ils viendront puiser à cette source des idées qui devront modifier et augmenter leurs connaissances.

Nous donnerons bientôt une analyse des vingt-six leçons [1] auxquelles nous avons assisté depuis trois mois à la résidence du docteur Castle, 26, rue de Penthièvre, où il a exposé, avec une clarté et une éloquence rares, ses vues sur la phrénologie théorique, ou plutôt la psychologie expérimentale.

Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs un aperçu de la beauté morale, aussi bien que de la force de cet enseignement.

Quant à son utilité pratique, il a été traité d'une façon remarquable par M. Louis Jourdan, dans le *Siècle* du 24 avril, où nous renvoyons nos lecteurs. Nous ajouterons que, depuis que le docteur Castle est à Paris, nous savons qu'en présence même de son auditoire (à part les examens faits dans son cabinet), plus de trois cents têtes ont été soumises à son appréciation, et que jamais ses inductions n'ont été trouvées en défaut; tout, jusque dans les nuances les plus délicates de pensée et de sentiment, a été d'une vérité qui, pour les gens non initiés, paraît tenir du surnaturel. Les résultats sont prodigieux; mais pour les élèves qui y sont amenés progressivement, rien de plus simple et de plus logique, ces faits ne sont que l'expression admirable de la science, appliquée par un homme de génie, et d'une science tellement positive, et par une méthode tellement coordonnée, que bon nombre de ses élèves commencent à expliquer (quoiqu'en des limites encore restreintes) les principes et les lois qui leur ont été enseignés.

Les cours du célèbre docteur devaient se terminer le 18 mai; mais, à la prière de nombreux enthousiastes, il va en commencer un autre, le dernier de la saison, consacré entièrement à la psychologie expérimentale ou la phrénologie pratique, selon le désir de ses auditeurs.

[1] Nous savons que les élèves du docteur Castle se proposent de faire imprimer un assez fort volume d'extraits de ces cours remarquables.

Cette science se rattache à l'art à plus d'un titre, nous conseillons donc aux artistes de s'y initier; elle n'était point inconnue des anciens, dont les statues nous offrent des types complétement en harmonie avec la découverte de Gall; aussi devra-t-on tenir compte de la forme du crâne et surtout de la partie frontale, entre un homme de génie et un fou, un satyre et un homme austère, etc., etc.; enfin une infinité de nuances qui n'ont pas échappé aux anciens statuaires et peintres, soit par l'observation, soit qu'ils connussent déjà profondément cette science comme ils en connurent bien d'autres que nous commençons seulement à retrouver aujourd'hui.

Nous croyons donc encore la phrénologie appelée à rendre d'éminents services et à seconder puissamment les Beaux-Arts, dont l'expression, le sentiment et le type réel dépendent en grande partie de la forme de la tête.

EUGÈNE PAUL.

MOSAÏQUE.

Deux statues en marbre de M. Duret.— Les groupes de M. Préault. — Une nouvelle lithographie de M. Lasalle. — Un fauteuil d'académicien libre à l'Académie impériale des Beaux-Arts. — Un monument à la mémoire de Geoffroy-Saint-Hilaire, à Étampes.— Découverte d'une tête en bronze de Tite-Live.—Une statue à la mémoire de Bichat. — Diverses œuvres de la statuaire en exécution.— Commandes de bustes pour les galeries de Versailles. — Le *Journal des Savants*.—Un globe terrestre peint, à la Bibliothèque impériale. — Publication d'un nouvel ouvrage archéologique. — Dons faits par S. A. I. le prince Napoléon à plusieurs musées de France et de l'étranger. — Recettes de l'exposition de Paul Delaroche.—Découvertes archéologiques dans le midi de la Russie. —Découvertes d'un noble d'or à Dieppe.— Festival à Londres en mémoire de Haendel. — Découvertes à Chorey.-Bibliothèque et musée à Liverpool.—Inauguration prochaine d'un musée à Alençon. — Une page retrouvée d'Albert Durer. — Une éruption de l'Etna photographiée par le volcan lui-même — Musée des souverains de l'Europe à l'Hôtel-de-Ville de Paris. — Nécrologie.

Malgré ses nombreuses occupations au Louvre, M. Duret vient de terminer deux statues en marbre qui lui avaient été depuis longtemps commandées par le gouvernement, et dont la REVUE a déjà parlé. Après avoir figuré à l'Exposition de cette année, elles seront placées sous le vestibule du Théâtre-Français, de chaque côté de la statue de Voltaire. L'une représente la *Tragédie*, l'autre la *Comédie*. La première, la tête couronnée du diadème, les cheveux épars, tient dans la main droite un poignard, dans la gauche le masque tragique; la seconde a, pour orner sa chevelure, une couronne de pampres; elle enveloppe son buste presque nu dans une draperie. Sa main droite tient le masque comique, dans la gauche est la verge qui fustige les ridicules et les vices. Les visages de ces deux belles études expriment des passions différentes. La Tragédie est sombre et semble méditer quelque terrible vengeance; la Comédie sourit malignement. Celle-ci est ravissante; celle-là belle et imposante. Il nous semble qu'elles produiront un grand effet. Elles sont exécutées avec soin et drapées avec une sévérité tout antique.

Deux groupes immenses s'achèvent, en ce moment, aux extrémités de la façade du vieux Louvre. Chacun aura près de vingt pieds d'élévation, et ils sont confiés au talent un peu aventureux de M. Préault. Ils doivent être découverts avant la fin de juillet. L'un représente la *Paix*, l'autre la *Guerre*. Les deux principales figures sont accompagnées d'accessoires d'une dimension colossale.

M. Lassalle, auquel on doit deux remarquables lithographies, la *Médée* et le *Faust au sabbat;* la première, d'après le tableau de M. Eugène Delacroix; la seconde, d'après celui de M. Ary Scheffer, vient d'être chargé de lithographier l'une des plus recommandables productions de M. Eugène Delacroix, appartenant au Musée du Luxembourg. Nous voulons parler de *Dante et Virgile.*

La mort de M. le marquis de Pastoret laisse à l'Académie impériale des Beaux-Arts un fauteuil d'académicien libre vacant. On a parlé, cette semaine, de la candidature de S. A. I. le prince Napoléon, dont le récent voyage dans les mers du Nord a fait sensation dans le monde savant et artistique.

M. Elias Robert a été chargé d'exécuter, pour la ville d'Etampes, le monument élevé à la mémoire de Geoffroy Saint-Hilaire. Cet ouvrage remarquable, exécuté en marbre blanc et dont le piédestal est d'une composition fort originale, ne tardera pas à être exposé sur la place qui s'étend entre la grande porte du Louvre et le pont des Arts.

Un archéologue distingué, M. Marchal, de Lunéville, qui a longtemps voyagé en Chine et dans plusieurs contrées de l'Orient, a trouvé, sur les bords du Dniéper, à Kiew, un précieux spécimen de l'art antique, échappé heureusement à tous les hasards de destruction. C'est une tête, en bronze, de Tite-Live. D'après les témoignages historiques, on ne saurait en douter Ce bronze, qui a appartenu à une gaine ou à une statue qui ornait sans doute le tombeau de l'historien latin, a été, il y a bien des siècles, enlevé de l'Italie pour être transporté en Russie. On peut le voir actuellement dans les galeries des frères Bisson.

Il y a une douzaine d'années, — si nos souvenirs ne nous trompent pas, c'était en 1845, — le congrès des médecins de France avait émis le vœu qu'une statue fût élevée à la mémoire de l'illustre Bichat. Ce vœu, qui avait été accueilli partout avec la plus grande faveur, va être prochainement exaucé. M. de Gisors, l'architecte du palais du Luxembourg, a terminé les dessins du piédestal sur lequel la statue sera érigée.

Au nombre des travaux importants qui se terminent en ce moment, on cite un groupe en marbre de la *Vierge*, par M. Bonnassieux, pour l'église Saint-André de Tarare; une statue de la *Tragédie*, sous les traits de Mlle Rachel, par M. Auguste Barre, un buste du général comte Morand, par M. Demesmay, pour les galeries historiques du palais de Versailles.

Nous avons déjà annoncé que les bustes des généraux tués en Crimée, allaient être exécutés en marbre pour être placés dans les galeries de Versailles, et nous avons fait connaître les noms de quelques-uns des artistes auxquels sont confiés ces travaux. Nous complétons cette liste par de nouveaux renseignements qui nous parviennent. M. Jalley est chargé d'exécuter le

buste du duc d'Elchingen; M. Nanteuil, de celui du général Carbuccia ; M. Sornet, de celui du général Brunet ; M. Frison, de celui du général Breton ; M. Lévêque, de celui du général Saint-Pol ; M. Vauréar, de celui du général Péqueux de Lavarande ; M. Nogent, de celui du général Mayran. En outre, M. le comte de Nieuwerkerke termine en ce moment le buste du maréchal Bosquet, et M. Crauck celui du maréchal Pélissier. M. Lequesne est chargé de la statue en bronze du maréchal Saint-Arnaud.

Le *Journal des Savants*, fondé en 1665 par un conseiller du parlement de Paris, mérita, dès 1702, le patronage de l'Etat, et fut placé sous l'autorité du chancelier de France, chargé alors de toutes les branches du service de l'imprimerie et de la librairie. La révolutionin terrompit cette publication importante, qui, suspendue en 1792, ne fut reprise qu'en 1816. Obéissant aux traditions du passé, la Restauration remit entre les mains du chancelier de France, ministre de la justice, l'administration renaissante du *Journal des Savants*, qui reçut une subvention de la caisse du sceau. Quelques années plus tard fut organisé le ministère de l'instruction publique, qui réunit en un même faisceau tous les établissements et toutes les grandes entreprises scientifiques et littéraires. Cependant rien ne fut alors changé dans l'administration du *Journal des Savants*. Aujourd'hui un décret vient de transporter au ministère de l'instruction publique l'attribution de ce journal.

On remarque depuis quelques jours, dans l'une des salles du département géographique de la Bibliothèque impériale, un très-beau globe terrestre peint, d'une grande dimension et parfaitement exact. C'est l'œuvre de M. Constant-Desjardins. L'auteur n'a pas voulu charger son globe des limites conventionnelles et capricieuses établies par la politique ; il n'y a même placé aucune ville; son but a été d'offrir une image pittoresque de la terre, dans sa simple et admirable beauté naturelle : ce sont les continents, les îles, les reliefs du terrain, vigoureusement accusés ; ce sont les innombrables et sinueuses lignes des fleuves et des rivières serpentant gracieusement de toutes parts, et qui ont dû coûter à l'auteur des soins et une attention extrêmes ; ce sont des lacs, dont le bleu pur tranche sur le bistre des terres, et parmi lesquels on distingue, au premier rang, cette immense nappe d'eau nouvellement découverte dans l'Afrique centrale, l'Ouniamèse ou Ukévéré; c'est enfin la mer, dont la vaste masse azurée est traversée çà et là par les courants, qui jouent dans la géographie physique un rôle si important. Tout cet ensemble parfaitement exécuté est plein d'intérêt.

Sous ce titre : *Les mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome*, M. Henri Barbet de Jouy, conservateur-adjoint des antiques et de la sculpture moderne au musée impérial du Louvre, vient de faire paraître à la librairie de Victor Didron, un livre des plus intéressants pour les hommes sérieux qui aiment à retrouver dans les monuments du passé, les traces de l'histoire de l'art. Ces descriptions, écrites dans un style clair et élégant embrassent les mosaïques chrétiennes de Rome, à partir du IVe siècle, exécutées sous la protection de l'empereur Constantin dans l'église Sainte-Constance sur la voie Momentane, jusqu'à celles du XVIe siècle qu'on remarque dans la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, et dans l'église Sainte-Marie Scala Cœli. Le succès que ce travail si consciencieux obtint dans le monde artistique est d'un heureux présage pour son auteur, qui annonce l'apparition successive des mosaïques chrétiennes de Milan, Ravenne, Venise, Palerme et Florence. En voilà certes plus qu'il ne faut pour tenir en éveil tous les archéologues de la France et de l'Étranger.

Les intéressantes collections scientifiques que S. A. I. le prince Napoléon a rapportées de son voyage dans les mers du Nord, ont été données par le prince, pour la plus grande partie, au Muséum d'histoire naturelle et à l'Ecole impériale des mines. Le reste vient d'être envoyé à divers musées des départements et de l'étranger.

L'exposition des œuvres de Paul Delaroche a été close le 5 juin. La recette totale s'est élevée à la somme de 65,000 francs ; mais, malheureusement, les frais ont atteint près de 45,000 francs ; ce n'est que 20,000 fr. environ qui entreront dans la caisse de secours des artistes.

Il y a près de cinq ans que des recherches archéologiques ont été entreprises près du village d'Alexandropol, dans le gouvernement de Katerinoslaw (Russie méridionale); les résultats que ces recherches ont produits ont eu une assez grande importance pour que nous croyions devoir en entretenir le lecteur. Dans une colline factice de treize toises d'élévation, on a découvert des tombeaux de rois scythes avec une notable quantité d'objets en or, en argent, en bronze, en fer, etc.; plusieurs ustensiles en métal, des ornements en or , objets qui, tous, à l'exception d'un grand char trouvé dans un de ces tombeaux, sont parfaitement conservés. On a reconnu deux entrées dans la colline ; l'une qui paraît avoir dû former l'entrée par laquelle furent introduits les corps, l'autre qui aurait été formée par des violateurs de tombeaux. En effet, on a trouvé tout épars, et même dans le passage, une foule de monnaies et d'autres objets qui prouveraient des recherches antérieures.

Ces jours derniers, sur le rivage de Dieppe, sous la falaise du Pollet, un ouvrier a rencontré un noble d'or de Henri V ou de Henri VI d'Angleterre. Cette pièce, d'une parfaite conservation , et qui semble n'avoir pas circulé, pèse six grammes neuf décigrammes ; elle est épaisse d'un millimètre et large de trente-quatre. D'un côté, on voit un roi assis dans un navire qui flotte sur les eaux agitées de la mer. Ce roi, couronne en tête, élève de la main droite une épée nue, et de l'autre soutient un écu écartelé aux lys de France et aux léopards d'Angleterre. Ce navire n'a qu'un mât soutenu par des cordages et surmonté d'une voile carguée sur une vergue unique ; la proue est aiguë, la poupe et les bordages sont décorés de fleurs-de-lys. On lit : HENRIC.·. DEI .·. GRA.·. REX.·. ANGL.·. ET.·. FRANC.·. DNS.·. HYB.·. (*Henricus Dei gratia rex Angliæ et Franciæ, Dominus Hyberniæ*) ; de l'autre côté est une croix encadrée dans une rosace, le centre est occupé par une H., et les quatre croisillons se terminent par des fleurs-de-lys entourées de feuilles de chardon. Dans le champ, sont des léopards couronnés. On lit autour cette phrase de l'évangile de saint Luc : « *Jesus, autem, transiens per modium illorum ibat.* » L'acquisition de ce noble d'or a été faite pour le Musée de Rouen.

Le vendredi, 5 juin, a eu lieu, à Londres, dans Exeter-Hall, la troisième grande répétition générale du festival en mémoire de Haendel. On a chanté les chœurs d'*Israël en Égypte* ; ils ont été dirigés par M. Costa ; M. Brown Smith tenait l'orchestre, et le fameux tambour-monstre de M. Distin soutenait les refrains des chœurs. Dans le *Coursier et son Cavalier*, l'effet de ce tambour a été, dit-on, très-satisfaisant.

L'orchestre de ce grand festival, qu'on peut qualifier d'orchestre-monstre, se composera de 76 premiers violons, 74 deuxièmes violons, 50 violes, 50 violoncelles, 50 doubles-basses, 8 flûtes, 8 hautbois, 8 clarinettes, 8 bassons, 12 cors, 6 trompettes, 6 cornets à pistons, 3 ophicléides, 8 serpents, 9 trombones, 2 paires de cymbales, 1 grosse-caisse, plus 6 petits tambours, et enfin le tambour-monstre de 6 à 7 pieds de diamètre. Le chœur se composera de plus de 2000 exécutants.

Deux découvertes successives viennent d'avoir lieu au village de Chorey près de Beaune. La première consiste en débris considérables d'amphores, dont les anses surtout sont dans un état parfait de conservation. Tous les objets provenant de cette première découverte ont été transférés au musée de Dijon ; la seconde consiste en un béton blanc, qui a dû servir de parquet à une villa romaine, et qu'un cultivateur a mis au jour, en creusant la terre dans son champ ; on remarque enchâssés dans ce béton plusieurs cubes de mosaïques également blancs.

On vient d'adopter à Liverpool les dessins et les plans de la bibliothèque publique et du musée qu'on se prépare à y construire. L'architecte a mélangé les styles grec, romain et italien. La façade principale consiste en trois masses de pierre, dont la centrale est précédée d'un portique grec avec attique et tympan sculptés, soutenu par des colonnes corinthiennes. Les deux autres masses sont aux extrémités : ce sont les pavillons d'angles, avec fenêtres à balcons, surmontés de sculptures. Les ailes se relient au massif principal au moyen d'une muraille creusée de niches occupées par des statues ; au-dessus est une terrasse, et en reculement un second étage sans fenêtre, dont l'extérieur est chargé de bas-reliefs. L'entrée principale conduit à une salle centrale toute décorée de peintures et de sculptures. A côté de cette salle en est une autre très-vaste, destinée aux lecteurs, et en regard le musée de peinture et de sculpture.

L'association normande doit tenir sa session générale dans la ville d'Alençon, vers le 15 juillet prochain. Des fêtes doivent être données dans l'hôtel de ville du chef-lieu, département de l'Orne, dont la grande salle sera, dit-on, entièrement restaurée. Cette session verra inaugurer, en même temps, le musée d'Alençon, dans une partie des bâtiments de ce même hôtel de ville.

On a parlé, dans ces derniers temps, d'une page retrouvée d'Albert Durer, fort intéressante au point de vue des souvenirs historiques auxquelles elle se rattache. C'est un panneau de 1 mètre 72 centimètres de longueur, représentant l'*Adoration des Bergers*. Albert Durer a donné à la Vierge les traits de Marie de Bourgogne, première femme de Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, qui tient aussi sa place dans cette page ; saint Joseph y est représenté sous les traits du sénateur Piskheimer, enfin, la vieille mère d'Albert Durer, Lucas de Leyde, et Albert Durer lui-même y figurent également.

Dans un livre sur le stéréoscope qu'il vient de publier, l'illustre savant anglais, M.Brewster, dit l'*Ami des Sciences*, raconte l'anecdote suivante : « M. Bridges, qui fit l'ascension du mont Etna pour prendre des vues du paysage environnant, avait placé sa chambre noire sur les bords du cratère. La chambre ne fut pas plutôt fixée et le papier sensible introduit, qu'une éruption eut lieu. M. Bridges, pour sauver ses jours, fut obligé d'abandonner sa chambre noire. L'éruption à peine terminée, il retourna pour réunir, s'il était possible, les fragments de son instrument, quand, à sa grande surprise et à sa grande joie, il trouva que, non-seulement sa chambre noire n'avait pas bougé, mais qu'elle contenait une image du cratère et son éruption ainsi photographiée par l'Etna lui-même. »

A la suite de son voyage sur le continent, la reine d'Angleterre, pour remercier la ville de Paris de l'hospitalité qu'elle en avait reçue, lui fit présent de son buste en marbre blanc et de celui du prince Albert, exécutés par le célèbre sculpteur Marochetti. Le conseil municipal les fit placer tous les deux dans la salle de ses délibérations. Depuis la reine Victoria, le roi de Sardaigne, le roi de Portugal, le roi de Bavière ont visité aussi Paris. Le conseil vient de décider que les bustes de ces souverains seraient également placés à l'Hôtel-de-Ville, en souvenir de leur visite. Une fois l'exemple donné, il n'est pas une tête couronnée qui, vraisemblablement, ne finisse par visiter Paris. L'Hôtel-de-Ville possédera donc un musée des souverains de l'Europe.

M. Brifaut est mort, le 5 jnin, à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il était, depuis 1826, membre de l'Académie française, où il avait succédé au marquis d'Aguesseau. Nous annonçons aussi la mort de M. Léon Hérail, sculpteur toulousain.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL DE VILLE.

BULLETIN N° 588.

Séance du 2 juin 1857.

PRÉSIDENCE DE M. P.-B. FOURNIER, VICE-PRÉSIDENT.

A l'ouverture de la séance, l'assemblée apprend l'absence obligée de M. Delaire, président.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le président annonce la présence de M. Villemsens, qui a promis son concours aux travaux de la Société.

Correspondance :

Une lettre de la Société impériale archéologique du Midi de la France, annonçant à la Société libre des Beaux-Arts que les expéditions seraient faites sous le couvert de M. le ministre de l'instruction publique.

Une lettre de M. Debain, demandant qu'une Commission soit nommée pour apprécier son nouvel instrument : l'*harmonicorde*. La Société invite la classe de musique à nommer cette Commission, qui est composée de MM. de Longpérier, Pollet et Viret.

Une lettre de M. Passot, faisant ressortir le mérite littéraire de M. Emile Delaunay, à propos de sa candidature comme membre résidant de la Société libre des Beaux-Arts.

Deux numéros du journal *The Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier.

Annales de la Société académique des Hautes-Pyrénées. Remises à M. Blondin.

Bulletin de la Société française de photographie. Renvoyé à M. Charles Chevalier.

L'Univers musical. A l'examen de M. de Longpérier.

Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture. Renvoyé à M. Vavin.

Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'agriculture. Dépôt aux archives.

M. Corplet soumet à l'appréciation de la Société un plat de Bernard Palissy. Ce plat, qui appartient à M. le comte d'Armaillé, a été réparé d'une manière remarquable par notre collègue, qui a modelé en terre et émaillé le bord qui fait encadrement au sujet principal formant le fond du plat, et qui a titre : la *Belle Jardinière*. Les émaux qui composent les couleurs sont tellement identiques à ceux du fond du plat et la réparation de la jonction si bien faite, qu'il est impossible de distinguer une pièce de l'autre, tant l'émail a le même brillant et le même fendillé ou tressaillure. La Société adresse à M. Corplet de justes félicitations, et l'engage à persévérer dans une voie qui ne peut qu'augmenter sa réputation.

M. Vavin adresse à la Société un rapport sur l'Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, au palais de l'Industrie. Dépôt aux archives.

M. Boitel fait, au nom de la Commission, un rapport sur la sculpture du fronton de l'église Sainte-Clotilde. Ce rapport, qui a captivé l'attention des sociétaires, sera inséré à la suite de ce compte rendu.

Avant de clore la séance, M. le président invite les membres présents qui auraient des communications à faire à propos de la séance annuelle, de les adresser au secrétariat-général, rue des Enfants-Rouges, 2.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 16 *juin* 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Communication des pièces qui doivent être lues en séance publique. Rapport de la Commission nommée pour examiner les œuvres de Paul Delaroche. Lecture d'une notice sur quelques monuments de Vesunna, par M. Marcellin.

Nota. La Commission de la séance publique se réunira jeudi prochain, chez le président, M. Delaire, à sept heures du soir.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport de la Commission chargée d'examiner les travaux de sculpture du fronton de l'église Sainte-Clotilde, par M. Armand Toussaint.

Messieurs,

Vous avez nommé une Commission pour examiner les travaux de sculpture du fronton de l'église Sainte-Clotilde, par M. Armand Toussaint.

Les membres de cette Commission ont accompli leur mission.

Ce n'était point à moi, Messieurs, que devait appartenir l'honneur de faire le rapport d'une œuvre aussi importante ; cette tâche, j'en suis convaincu, eût été beaucoup mieux remplie par notre honorable vice-président, M. Rouget, dont le mérite et les lumières auraient eu à vos yeux, comme aux yeux de tous ceux qui liront ce rapport, une bien plus haute portée de créance et d'intérêt, et ne fût-ce même, que par un sentiment de condescendance, nul ne pouvait être plus digne de votre confiance. Je dois cependant remercier la Commission, et M. le vice-président en particulier, d'avoir bien voulu déverser sur moi une tâche que je me fais un devoir de remplir.

La louange, vous le savez, Messieurs, ressemble beaucoup à la flatterie, et la critique à la méchanceté, à la jalousie ; aussi, je veux m'abstenir de l'une et de l'autre, et, semblable à l'artiste dont nous avons visité l'œuvre, ne voir que par l'esprit et par le cœur, c'est-à-dire sans partialité et sans passion.

Le fronton de l'église Sainte-Clotilde, est, à mes yeux, la personnification du génie de l'art chrétien. Le Christ, qui forme le milieu du groupe, c'est la divinité dans toute sa grandeur.

Les anges placés de chaque côté du Sauveur, sont d'une grande beauté et d'une grande délicatesse. En somme, le fronton de l'église Sainte-Clotilde, détaillé dans toutes ses parties, est, comme dans son ensemble, une œuvre à laquelle le critique le plus sévère ne saurait trouver à reprendre.

Non-seulement le travail de M. Armand Toussaint est d'un mysticisme et d'une suavité de goût des plus parfaits, mais encore l'exécution est d'un fini qui étonne et qui surpasse tout ce qu'on pouvait attendre d'un sujet aussi large et aussi important. On pourrait dire, Messieurs, que le cœur, l'esprit et le génie se sont unis pour guider l'artiste dans cette délicieuse composition.

Pas une pensée, pas un éclair d'inspiration qui n'ait été rendu avec la même précision ; il faut que le ciseau de l'habile statuaire ait été guidé

par une main divine, pour qu'une telle page de poésie ait été reproduite avec autant d'intelligence et de perfection.

M. Armand Toussaint est, sans contredit, l'un des élèves les plus remarquables de l'école de David; il est une de ces gloires artistiques qui honorent la France; aussi est-ce avec un bonheur indicible que nous aimons à rendre hommage, non-seulement au beau talent, mais encore à l'homme de cœur et de bien, à l'âme noble et généreuse de M. Armand Toussaint.

Avant de terminer ce rapport, je me permettrai une simple observation que je crois pouvoir émettre sans manquer aux convenances envers M. Armand Toussaint, et sans être taxé de vanité ou de faux savoir :

C'est que le Christ, d'après les anciennes traditions, portait la barbe séparée en deux parties; c'était là le véritable type auquel on reconnaissait le Sauveur.

C'est, selon nous, un point capital que nous regrettons de ne pas voir figurer dans l'œuvre de M. Armand Toussaint.

Paris, 2 juin 1857.

BOITEL.

La Commission nommée pour examiner le fronton de l'église Belle-Chasse est d'accord sur les éloges mérités de son auteur. M. Boitel ayant bien voulu se charger de faire l'exposé de ce jugement, le président de la Commission le remercie d'avoir exprimé toute sa pensée en faveur de ce bel ouvrage.

GEORGES ROUGET.

Rapport sur l'ouvrage de M. Zacharie Rendu, architecte, intitulé : Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy-au-Bac, près Compiègne (Oise).

PREMIÈRE PARTIE.

L'ouvrage sur lequel vous avez bien voulu me charger de faire un rapport, est divisé en deux parties bien distinctes; l'une purement historique, l'autre tout archéologique.

C'est près du confluent de l'Aisne et de l'Oise, au pied de ces coteaux boisés qui rendent si gracieux et si pittoresques les environs de Compiègne, que M. Rendu conduit ses lecteurs, dans un petit village bien humble et bien petit aujourd'hui, comme il le dit lui-même, et qui, pourtant, a joué jadis un rôle important dans nos annales politiques et religieuses; ce pays, c'est Choisy.

Autrefois, nos rois y étalaient le luxe et la magnificence des cours; la mitre et le bâton pastoral des abbés y gouvernaient un riche et puissant monastère; mais ces grandeurs sont passées, et il n'existe plus que quelques rares vestiges de cette opulence déchue.

« L'origine de la célébrité de Choisy, dit M. Rendu, peut remonter à la première moitié du sixième siècle. Alors, l'empire romain n'était plus, les Francs avaient envahi les Gaules, et Khlovigh, l'un de leurs plus illustres chefs, y affermissait, par d'éclatantes victoires, une domination d'où la monarchie française devait un jour sortir. »

C'est à partir de cette époque que l'auteur esquisse ses anciens débris de traditions, rongés et usés par les âges, mais précieux par leurs intéressants souvenirs.

Choisy-au-Bac, tantôt nommé Choisy-en-Laigne, et tantôt Choisy-sur-Oise, placé sur la rive droite de l'Aisne, près de la jonction formée par les deux rivières, est à quatre kilomètres de Compiègne; cette commune appartenait autrefois à la cité des Veromanduens, qui formait alors sur l'Oise un point de défense à l'extrémité du territoire.

Le nom de Choisy ou *Causiacum*, est dérivé de la forêt de Cuise, dans laquelle se trouvait situé ce pays, lorsque cette forêt couvrait une immense étendue entre Paris et le Laonnais.

En 407, Choisy fut saccagé par les Vandales, les Alains et les Suèves.

Les Mérovingiens y établirent un palais royal, désigné par le nom de *Palatium*. Cette maison fiscale tenait à la fois de la villa romaine et du village germain. — Les salles principales étaient d'une étendue peu ordinaire; les rois y convoquaient en synode les évêques, et y présidaient les grandes assemblées de la nation franque, suivies, dit A. Thierry, de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims étaient servis tout embrochés, et où les tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la table!

Sous la première race, cette habitation de plaisance n'était pas fortifiée; mais les désordres, les invasions et les pillages contraignirent bientôt les propriétaires à élever des remparts, à abandonner les rives et à se retrancher sur les hauteurs.

Plus tard, Choisy devint un rendez-vous de chasse.

Khlother Ier habitait souvent cette demeure; ce fut en chassant dans la forêt de Cuise, où, déjà vieux, s'étant fatigué et refroidi, il fut saisi de la fièvre et se fit transporter en son château de Choisy, où il mourut le 10 novembre 561.

A cet endroit de son ouvrage, M. Rendu raconte ainsi la mort de ce roi :

« New Wa! New Wa! criait-il en tournant et se retournant dans son lit, comme est grand et de

merveilleuse puissance ce céleste roi qui aime, humilie et met au-dessous les plus puissants rois de la terre! Comme il n'est pas mortel, il est, sans comparaison, meilleur que le plus puissant roi de la terre; s'il est donc meilleur, il est plus puissant, et s'il est plus puissant, il est plus miséricord, car il ne se délite pas la vengeance de ceux qui l'ont desservi ainsi comme font maints mortels princes. » — Tandis qu'il recensait telles paroles en grande repentance et en contrition, il rendit son esprit; son corps laissa à la terre, et son royaume à ses fils. »

M. Rendu arrive ensuite au monastère et à la basilique de Choisy, fondés par Dagobert Ier, qui les plaça sous la protection de saint Étienne. Leur consécration eut lieu dans le cours du règne de ce monarque, au milieu des transports d'allégresse de la multitude, par le légat du pape Honoré Ier. La religion, dans cette fête, avait déployé toute la splendeur de ses cérémonies; un grand nombre de cardinaux et d'évêques accompagnaient le prélat consécrateur et rehaussaient, par leur présence, cette solennité déjà si brillante.

Cette abbaye, occupée par des moines de l'ordre de Saint-Benoît, vit souvent, par la suite, les plus sauvages rois francs s'agenouiller sur les dalles de son temple, et déposer, sous toutes les formes, au pied des autels, les offrandes d'une foi trop souvent inquiétée par les remords. Le premier abbé connu fut Ansëric, mort saintement après quelques années d'épiscopat.

L.-M. MOULTAT.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(224e séance. 16e année.)

Séance du 5 juin 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance.

Le rapporteur de la commission chargée d'examiner les travaux archéologiques de M. Malsieux, fait observer que M. le secrétaire a oublié de mentionner le renvoi des conclusions du rapport au conseil d'administration.

Un autre oubli est également signalé relativement au dépôt aux archives d'un numéro du journal *le Pays*, contenant un article sur les nouveaux apologues de M. Paul Chareau. Après ces rectifications le procès-verbal est adopté.

Correspondance : trois numéros de l'*Europe artiste*.

Le 1er bulletin de la société académique des Hautes-Pyrénées.

L'annuaire des Lettres, des Arts et des Théâtres.

Bulletin de la société archéologique d'Eure-et-Loir.

Les deux roses, no 1 Polka; no 2 Polka-Mazurka pour piano, par M. Albert Anschutz, offertes par l'auteur au Comité. Ces différentes œuvres seront déposées aux archives du Comité.

M. Bellier de la Chavignerie fait une proposition concernant le banquet du 10 juillet prochain, anniversaire de la fondation du Comité. Cette proposition est adoptée.

M. le président prend la parole pour payer un tribut de regret à la mémoire de notre collègue E. Renard; une commission est nommée pour aller chez madame veuve Renard lui présenter les compliments de condoléance du Comité. Cette commission est composée de MM. Guilletat, Minet, Chareau et Auvray.

On procède à la réception de deux nouveaux candidats, MM. Malsieux et Diemer; M. le président adresse à chacun les compliments d'usage.

M. Hulot vice-président, met à la disposition de ses collègues sa bibliothèque artistique et les invite à y venir consulter ses nombreuses publications des galeries et des Musées de l'Europe.

On passe aux élections de M. Charles Flusin, présenté par MM. E. Bellier de la Chavignerie et Lahaye, et de M. Georges Andrès, élève de M. Edouard Chol, présenté par MM. Kürten et Minet. Ces deux membres sont reçus à l'unanimité.

5e CONCERT.

DU COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

L'ordre du jour étant épuisé, le reste de la séance a été entièrement consacré à l'audition du 5e concert, dirigé par M. Edouard Chol.

MM. les membres de la société chorale de l'Odéon sous l'habile direction de M. de Lafontaine, ont exécuté avec un parfait ensemble *La Patrouille*, dont l'effet a été prodigieux de vérité et de goût.

On a ensuite entendu le 5e air varié de De Bériot pour violon avec accompagnement de piano. Le violoniste, M. Gros, jeune artiste d'un talent très-remarquable, a obtenu les nombreux applaudissements qu'a mérités la parfaite exécution de cette œuvre d'un grand maître.

Madame Duflos-Maillard, membre du Comité, a chanté avec un charme entraînant, une expression sympathique, une voix aussi puissante que flexible et gracieuse, le grand air de la *Favorite*.

MM. Gros, Douay, Bauer et Baute ont exécuté un quatuor de M. Albert Anschutz, élève de M. Edouard Chol. L'œuvre a souvent été

interrompue par de chaleureux bravos qui s'adressaient à la fois au compositeur et aux exécutants.

Nous devons réparer une omission faite dans un de nos derniers procès-verbaux et payer un tribut d'admiration à M. A. Anschutz, en consignant ici l'effet qu'il a produit à l'un de nos dernier concert. La manière dont il a interprété sur le piano : le *Bananier* et les *Souvenirs de Beethoven*, par Emile Prudent, a donné un nouvel aspect au talent de ce jeune pianiste qui promet de devenir une de nos célébrités musicales.

Avec un charme ravissant, une fraîcheur et une richesse de sons rares, madame Duflos-Maillard a chanté admirablement un morceau de musique légère.

M. Lefèvre a succédé à la charmante cantatrice et a dit avec esprit, avec les intentions les plus gaies et les plus comiques : le *Père Sabre-Mioche* et *Pauvres hommes !*

M. Diemer sur le piano (magnifique instrument d'Erard), dans une fantaisie de concert, souvenir des Italiens, de Goria; et M. René Douay, sur le violoncelle, dans un grand air varié de sa composition, ont rivalisé de puissance et de talent et ont tenu constamment leurs auditeurs sous le charme de leur exécution qui a été saluée par d'unanimes applaudissements.

Enfin le concert s'est terminé par le chœur de la *Retraite*, chanté par MM. les membres de la Société chorale de l'Odéon. L'illusion produite par ce chœur a été complète et chacun se demandait comment il était possible que la voix humaine pût reproduire avec autant de vérité le bruit des tambours, soit de près, soit de loin. C'est un secret dont M. de Lafontaine possède seul la clef.

Avant de lever la séance, le Président a adressé au nom du Comité, les plus vifs remerciments à M. Edouard Chol, dont le zèle infatigable ne peut se comparer qu'à son immense talent, à madame Duflos-Maillard et à chacun des artistes dont le concours donne à nos séances un aspect nouveau et un puissant intérêt.

Le Secrétaire-adjoint,

LOUIS SCHAAL,

Ordre du jour de la séance du 19 juin 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Réception de deux nouveaux membres. Rapport des commissions. Propositions diverses. Nomination de commissions. 6me concert.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-ITALIEN : *False Confidenze*, par Mme Ristori. — THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *les Dames capitaines* de MM. Mélesville et Réber. — THÉATRE DU VAUDEVILLE : *Dalila*, de M. Octave Feuillet; — Lafontaine. — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *M. le marquis d'Argencourt*, Levassor. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL : *Vous n'auriez pas vu ma Femme*, de M. de Courcy; *Le Bureau des objets perdus*, de MM. Clairville et de Moustier. — LE PARC D'ASNIÈRES.

Madame Ristori, on le sait, a débuté au Théâtre-Italien par la comédie, et tout d'abord on admira la vivacité de son jeu, non moins que l'élégance de sa personne dans les joyeuses comédies de Goldoni. Les actrices véritables ont toujours joué les deux genres avec succès; elles ont réussi également dans le comique et dans le tragique. Quelque grand succès que madame Ristori ait obtenu chez nous dans la tragédie, elle a voulu néanmoins nous faire apprécier de nouveau la souplesse et la variété de son talent. Nous aurions préféré aux *Fausses Confidences* de Marivaux, une franche comédie italienne, où madame Ristori pût se déployer à son aise, selon la spontanéité de sa nature. L'art de Marivaux est l'art des réticences, des petites dissimulations féminines avec soi-même et avec les autres. Pour bien jouer les comédies de cet auteur, il faut que la comédienne s'emprisonne, en quelque sorte, dans un réseau de convenances toutes françaises; madame Ristori a peut-être fait sauter çà et là quelques mailles, pour nous du moins, qui avons si présent encore le souvenir de mademoiselle Mars; mais c'était une étude très-intéressante et très-curieuse. On y sentait la différence des mœurs et des caractères des deux pays.

L'Opéra-Comique est allé chercher, dans la Fronde, un sujet qui paraissait devoir, tout d'abord, rentrer à merveille dans son cadre; mais la Fronde n'a pas été jusqu'ici heureuse en opéras. C'est pourtant une des époques les plus galantes de la monarchie; cette guerre civile, que l'histoire ne prend pas au sérieux et dans laquelle les femmes jouaient un si grand rôle et commandaient des armées, n'a pas été traitée avec toute la légèreté désirable par les auteurs, qui lui ont demandé des inspirations lyriques; M. Mélesville, lui-même, auteur expérimenté, et à qui le théâtre doit plus d'un succès important, ne nous a pas semblé aussi habile que de coutume. Sa fable manque un peu de vraisemblance et d'intérêt. Je ne lui reproche pas d'avoir fait de la duchesse de Châtillon une duchesse de fantaisie, qui ne souffre pas la discussion historique; il était dans son droit; mais le mariage de cette duchesse avec un cavalier qu'elle épouse réellement, en croyant épouser le margrave d'Anspach, met à une trop forte épreuve la crédulité du public. M. Réber, qui a beaucoup de science et de talent, a fait une musique fort savante, sur le poëme de M. Mélesville, et grâce, d'ailleurs, à la charmante madame Vandenheuvel-Duprez, à Barbot, à Couderc, à Sainte-Foy, les *Dames capitaines*, mises en scène avec tout l'éclat qu'on est habitué à rencontrer à l'Opéra-Comique, ont réussi sans conteste. Est-ce pour longtemps ? Je le désire; mais j'aime mieux *l'Avocat Pathelin.*

Le grand succès de la quinzaine a été celui du Vaudeville : Lafontaine, en quête d'un rôle de début, a songé au proverbe de M. Octave Feuillet, *Dalila*, étude littéraire et dramatique, qui n'était pas primitivement destinée à la scène, comme les proverbes de M. Alfred

de Musset. Lafontaine sentait qu'il y avait là, pour lui, un rôle jeune, ardent, passionné, que les auteurs de profession n'auraient peut-être pas créé mieux approprié à ses moyens. M. Octave Feuillet ne s'est pas fait solliciter longtemps pour ajuster au théâtre du Vaudeville, à l'aide de quelques modifications, l'œuvre méditée avec soin pour ses lecteurs. Il en est résulté une pièce, un peu décousue peut-être, mais soutenue par un beau style, et par des sentiments et des caractères qui ont leur régularité. Il s'agit d'une nature d'artiste, tendre et mobile, et mise aux prises avec ce que la coquetterie féminine a de plus redoutable et de plus dangereux. André Roswein, compositeur, doué du génie des Bellini et des Donizetti, s'éprend d'une grande dame qui, par caprice, accepte son amour, et, par caprice, l'abandonne, en le laissant en proie à toutes les souffrances de la jalousie et aux remords d'avoir trahi pour elle l'affection pure et dévouée de la fille de son ancien professeur. Cette situation désespérée a fourni à Lafontaine des élans de sensibilité, des transports de fureur, qui ont produit une vive impression. Depuis les beaux jours de Frédérick-Lemaître et de Bocage, on n'avait pas revu une physionomie si émouvante, un type si bien accentué. Lafontaine a planté son drapeau au Vaudeville d'une façon tout à fait victorieuse; il a conquis par ce coup de maître une haute et belle position. Mlle Fargueil, une des meilleures comédiennes de Paris, et, à coup sûr, la meilleure dans certains rôles qui tiennent de la vipère encore plus que de la femme; Félix, l'homme qui enlève le mieux les mots; Parade, dont le talent s'agrandit et se transforme, et la ravissante Mlle Luther, ont prêté, ainsi que Lafontaine à M. Octave Feuillet, un puissant concours. M. Octave Feuillet a suivi les traces de M. Alfred de Musset. Il n'a pas sa touche aimable et distinguée; mais il possède, en revanche, une morale mieux déterminée. Son ton est plus austère. Il sait faire résonner le code de l'honnêteté... Ou je me trompe fort, ou il a une belle carrière à parcourir.

Le marquis d'Argencourt, ce marquis des rues, dont l'habit pailleté faisait autrefois les délices des carrefours, se montre tous les soirs au théâtre des Variétés, sous les traits de Levassor, comme il aurait pu se montrer sous les traits de Bouffé, c'est-à-dire qu'on a fait de lui l'être le plus sentimental et le plus vertueux de la création. On ne s'attendait pas à rencontrer chez Levassor, d'ordinaire un peu folichon, des qualités si attendrissantes, et peut-être cette surprise a-t-elle jeté un peu de froideur sur l'intrigue, quoique l'acteur se soit parfaitement acquitté de son rôle. Le marquis d'Argencourt est un faux marquis, ancien valet de chambre du marquis d'Argenville, qui porte toute la fortune de son maître dans un vieil habit de ce dernier : on lui dérobe son habit, au moment où son maître revient de l'émigration et réclame sa fortune; imaginez son désespoir, lorsqu'il se voit soupçonné d'un vol; il se met à la recherche de son habit, retrouve enfin la somme, et prouve son innocence. Cela, comme nous le disions, est bien sérieux pour Levassor. Le moindre grain de mil eût été bien mieux son affaire que tout cet or. Heuzey a bien joué le rôle d'un ancien geôlier de la Terreur. Il s'était grimé de manière à faire illusion. Il a dû garder Louis XVII. Mlle Judith Ferreyra, du Gymnase, et Mlle Sophie, de je ne sais trop quel théâtre du Boulevart, la première par sa gentillesse, et la seconde par une désinvolture pleine de hardiesse, ont marqué une place d'ingénue et de duègne au théâtre des Variétés. Citons aussi Thierry, qui a joué en comédien un rôle de Juif allemand. On aurait dit une charge d'Offenbach.

M. Fr. de Courcy, un des maîtres de l'ancien Vaudeville, reparaît au Palais-Royal avec un acte leste et bien tourné, *Vous n'auriez pas vu ma Femme*; un coquin de neveu, ayant affaire à un coquin d'oncle, se fait rendre ses comptes de tutelle d'une manière toute nouvelle; il faut le voir pour le croire, et encore ne le croit-on qu'à demi; mais on s'amuse à le voir. *Le Bureau des ojets perdus* a aussi sa veine de bonne et de franche gaîté.

On annonce des merveilles au parc d'Asnières. A la bonne heure, tout Paris y passera, voilà le véritable théâtre d'été!

Nous sommes au 12 juin, et je ne sais pas pourquoi j'ai la bonhomie d'écrire ces lignes, puisque la fin du monde est annoncée pour demain, 13 juin, et que le 15, jour où ces lignes devraient paraître, il n'y aura plus ni théâtres, ni revues, ni parc d'Asnières, et que nous serons tous dans la vallée de Josaphat. — Mais, à propos, si le monde est disloqué par un coup de queue de la comète, où retrouvera-t-on la vallée de Josaphat? Cela mérite réflexion.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

15 Juin 1857.

La Commission pour le monument à ériger en l'honneur de Joachim Visconti, dans sa dernière assemblée générale, tenue le 31 mai 1856, avait accepté l'offre faite par M. Simart, membre de l'Institut, de se charger de la statue de l'illustre architecte; le sculpteur ne mettant d'autre réserve à l'accomplissement de son œuvre que les seuls frais de praticien et autres déboursés accessoires. La mort vient de surprendre M. Simart au milieu de ses importants travaux. Nous apprenons que M. Leharivel-Durocher, élève de MM. Ramey et Dumont, s'est offert avec empressement et aux mêmes conditions de continuer l'œuvre dont s'était chargé l'artiste éminent que les arts viennent de perdre.

—La ville de Paris, pour compléter la décoration du pont de l'Alma, a décidé que, sous les quatre piles des entrées du pont, on placerait les statues colossales de quatre types de l'armée française. Ces quatre statues représenteront un zouave et un soldat de la ligne, confiés au ciseau de M. Diébolt; un artilleur et un chasseur à pied, de l'exécution desquels a été chargé M. Arnaud.

—L'Académie de Mâcon a mis au concours, pour 1858, la question suivante : Quelle a été la part d'influence des deux peintres mâconnais, Greuze et Prudhon? Une étude biographique devra être jointe aux mémoires. Le prix est une médaille d'or de 300 francs. Les mémoires devront être adressés franco avant le 15 août 1858, à M. le secrétaire de l'Académie, à Mâcon.

— On a vendu récemment, à Paris, avec d'autres curiosités, deux parchemins bien curieux. L'un est un reçu donné à l'argentier de Louis XI, par le tailleur du roi, de la somme de 30 sous, pour avoir mis deux manches de futaine neuve à un vieux pourpoint de cuir de Sa Majesté. L'autre est une quittance de 15 deniers, par le cordonnier royal, pour avoir fourni une boîte de vieux oingt pour graisser les bottes de Sa Majesté.

SALON DE 1857.

PREMIER ARTICLE.

MM. CH. MULLER. — H. VERNET. — PILS. — ZIEM. — BAUDRY. — DUBUFE FILS. — MEISSONNIER. — WINTERHALTER. — HAMON. — COURT. — RICHOMME. — COMTE. — GÉROME. — HÉDOUIN. — BRETON. — LANDELLE. — PH. ROUSSEAU. — TH. ROUSSEAU. — CHAVET. — VAN MOER. — MOZIN. — E. GIRAUD. — BOULANGER. — LE POITEVIN. — COIGNARD. — FRANÇAIS. — DE MERCEY. — DESJOBERT. — LAMBINET. — D'AUBIGNY. — JOBBÉ-DUVAL. — HILLEMACHER. — MAZEROLLE. — L. CHARPENTIER — GENDRON. — MONGINOT. — J. STEVENS. — HEBERT. — WILLEMS.

Voici le Salon ouvert; bien des critiques déjà se sont élevées ; c'est dire assez que bien des jugements téméraires ont été faits; il semblait que l'on fût décidé à trouver l'exposition médiocre avant de l'avoir vue; cette opinion s'est surtout accréditée parmi les braves gens du commerce et de l'industrie ; il me semble cependant avoir entendu quelques artistes, quelques modestes connaisseurs se montrer moins exigeants, et croire que dix ou douze bonnes toiles suffisent à illustrer une exposition d'art. Calculez donc au bout d'un siècle ce que feraient six magnifiques tableaux par année ! Mais que vous importe ce siècle, à vous qui croiriez salie par une esquisse la toile que vous avez aunée et vendue rue du Sentier ou des Bourdonnais.

Mais venez au Salon, même les jours où cela vous coûtera 1 fr. d'entrée, et regardez, examinez ! ou plutôt, n'y venez pas; vous vous endormiriez sur les divans circulaires, et, en tout cas, votre opinion est de si mince importance que nul n'y prend garde; elle rappelle à merveille cette mouche de M. Babinet qui s'opposerait à une locomotive lancée à toute vapeur; quoi que vous fassiez, on ne déraillera pas.

Je ne sais pas pourquoi je me livre à cette boutade : j'aurai peut-être vu trois commis en nouveautés hausser les épaules à l'exposition; mais cela ne me justifie pas.

Dans ce Salon, si l'on ne veut parler que des œuvres remarquables, il faut marcher au hasard et sans livret : si l'on doit parler de tout à peu près, il me paraît convenable de tout voir, et conséquemment de procéder avec méthode ; commençons donc par la première salle, finissons par la dernière, et que le public excuse les fautes de l'auteur.

M. Ch. Müller expose un grand et un petit tableau, considérés au point de vue du mètre carré; le grand représente l'arrivée de S. M. la reine d'Angleterre au palais de Saint-Cloud, et appartient à la

maison de l'Empereur ; il va sans dire que c'est une toile officielle.—Au premier plan l'empereur et l'impératrice reçoivent les hommages de la reine Victoria, qui s'empresse et s'incline d'une manière qui n'a rien de très-britannique; il semble régner dans cette scène importante et sérieuse un peu trop d'intimité de la part de la reine du Royaume-Uni ; cela dit, les personnages sont fort bien dessinés , et (*plaudite cives* de la rue Saint-Martin) parfaitement ressemblants ; mais sont-ils suffisamment peints ; c'est une question à laquelle on est embarrassé de répondre. La scène a lieu, le soir, au château de Saint-Cloud , s'il faut en croire le *Moniteur*; car la lumière des lustres est bien pâle et jette une teinte bien grise sur ces habits étincelants, sur ces poitrines chamarrées de tous les ordres du monde ; la perspective fuyante des cent-gardes rangés sur le grand escalier de Saint-Cloud, ne paraît pas heureuse ; sa gracieuse majesté l'impératrice Eugénie semble même avoir pris sous le pinceau du peintre une dignité un peu raide. — Au bout du compte, ce tableau remplit parfaitement son but en consacrant cet événement qui est à l'honneur de la France. Il faut bien le dire, néanmoins, M. Ch. Müller paraît avoir atteint la limite de son coloris pour les grandes toiles dans son *Appel des condamnés ;* son tableau de *Vive l'Empereur* ! n'avait plus déjà la chaleur et l'entraînement de son sujet ; celui-ci aurait dû surtout être réchauffé par la couleur, qui est le sang et la vie de la peinture

Bien des opinions se sont formées à propos du second tableau de M. Ch. Müller, *la reine Marie-Antoinette à la Conciergerie ;* involontairement, l'esprit et les yeux se retournent vers la Marie-Antoinette de Paul Delaroche, si touchante, si belle, si fière encore au milieu de ses bourreaux. — Ici la reine va prendre son triste repas ; elle est debout, vêtue de sa longue robe noire qui lui donne une grandeur démesurée ; pendant ce temps, deux municipaux jouent aux cartes dans l'ombre d'un paravent ; toute la lumière se concentre sur la figure de la reine, fière et douloureuse ; on retrouve dans ce tableau les qualités de M. Ch. Müller ; c'est le plus bel éloge qu'il nous soit permis d'en faire.

M. Horace Vernet a cinq tableaux, et tous ont été placés dans cette salle; l'*Illustration* avait déjà, je crois, reproduit le premier qui représente la *Bataille de l'Alma* ; la 3e division, sous les ordres du prince Napoléon, franchit la rivière et attaque le centre des Russes ; cette toile est certainement due au pinceau de M. Horace Vernet, mais il est bien certain qu'elle ajoutera peu à sa gloire militaire : rien n'y manque, ni l'incendie de la maison de gauche, ni le zouave et le higlander réciproquement blessés, ni le cheval qui se cabre devant un boulet qui sort du cadre; la manière de M. H. Vernet est assez connue pour qu'il soit inutile d'insister plus longtemps. Un portrait équestre de l'empereur Napoléon, et deux portraits en pied des maréchaux Canrobert et Bosquet, occupent les places d'honneur dans ce Salon; enfin le *Zouave trappiste* est une petite toile assez touchante ; un zouave, recouvert de la robe de bure, est agenouillé près d'une croix, et prie en inclinant son front à peine cicatrisé ; le sentiment de cette situation est juste et fort bien réussi ; il y a du charme à retrouver sous cette piété vraie le courage des héros de la Crimée. M. H. Vernet est un des rares maîtres, ou chefs d'école, comme on voudra, qui n'ait pas fait défaut au Salon de 1857.

M. Pils expose un admirable pendant à la *Bataille de l'Alma* de M. H. Vernet; c'est un *Débarquement de l'armée française en Crimée ;* la scène est parfaitement disposée; les premiers plans sont occupés par le prince Napoléon, le maréchal de Saint-Arnaud et différents généraux, puis par un groupe de chasseurs à pied qui est le plus intéressant du tableau; on ne saurait croire avec quelle vérité, quelle force, quelle puissance de talent ces types énergiques ont été rendus ; c'est là de la peinture franche, claire, vigoureuse, sur un dessin extrêmement remarquable ; dans le fond, toute la flotte couvre

le ciel de ses nuages de fumée, et, sous sa protection, d'innombrables embarcations transportent les troupes sur le rivage russe; je ne saurais dire l'effet de cette toile, devant laquelle on s'arrête longtemps et vers laquelle on revient toujours; tout est clair et distinct dans ce vaste champ qu'elle embrasse: il y a de l'air, de la lumière et du mouvement; l'effet, qui n'est pas cherché, y est obtenu par la disposition heureuse et naturelle des groupes, par la vérité des attitudes, par la simplicité des épisodes; là un soldat s'appuie sur son fusil, un autre déboucle son sac; on se promène sans peine au milieu de ces groupes; on peut reconnaître et saluer ces généraux; tous ont dû se rencontrer ainsi dans ces positions; le sujet d'ailleurs est heureux, plus heureux même qu'une bataille; il convenait admirablement au magnifique talent du peintre; son pinceau possède une incroyable énergie pour reproduire les choses simples et faciles; la couleur abonde sur sa palette, et il la dispose avec une force qu'on ne saurait trop admirer; ce tableau sera peut-être un des plus grands succès du Salon.

M. Ziem, le plus fidèle amant de Venise, nous donne une *Vue de la place St-Marc pendant une inondation;* le peintre se trouvait pris dans cette alternative, ou de ne jamais peindre l'église St-Marc, ou de peindre une Venise sans eau, cela ne pouvait lui aller; aussi s'en est-il tiré à son avantage, en faisant intervenir cette inondation; voilà bien cette place magnifique, ces Procuraties, cette loge de *Sansovino*, ce magnifique Campanile, et dans le fond les splendides coupoles de St-Marc; quelques gondoles sillonnent avec plaisir la grande place. M. Ziem peut se permettre de ne pas signer ses tableaux de Venise, on le reconnaîtra toujours. Cette ville lui appartient tout entière, car il l'a véritablement créée; c'est une Venise de l'Orient, la Venise de nos rêves, la Venise sans les Autrichiens!

M. Baudry, premier grand prix de Rome, a exposé un grand tableau d'histoire, représentant le *Supplice d'une Vestale;* voilà une œuvre consciencieuse et forte, mais qui néanmoins livrera prise à bien des critiques; sur la déposition d'une esclave, la vestale Minuccia fut condamnée à être enterrée vive; elle est aux mains de ses bourreaux; la fosse béante qui doit l'engloutir est là; l'infortunée est presque sans mouvement; il y a dans ce tableau de l'animation qui est peut-être du désordre; la vestale, sur laquelle l'intérêt dramatique doit être concentré, s'aperçoit difficilement dans la foule; il faut quelque temps pour assigner à chaque personnage son rôle précis; c'est un tort, mais il est racheté par de grandes qualités de coloris et de dessin qui assurent à M. Baudry un bel avenir d'artiste.

M. Dubufe fils expose six portraits de femme, et une grande toile représentant le *Congrès de Paris*. La disposition de ce tableau est naturellement officielle et commandée par le sujet; aussi tout le monde le connaissait-il avant de l'avoir vu; c'est plutôt une série de portraits qu'un tableau d'histoire, et, si j'en crois M. Dubufe, les portraits doivent être fort ressemblants, et ils sont peints de cette manière qui plaît aux dames; car M. Dubufe est devenu le portraitiste à la mode. Sa couleur est douce et *avantageuse*, ses contours sont engageants et délicats; M. Dubufe a un talent incontestable qui va bien au sexe de ses portraits; madame C. V., la baronne H. C., la marquise d'A., la comtesse de B., sont là pour l'attester; nous préférons néanmoins le portrait de mademoiselle Rosa Bonheur et de sa vache favorite, qui est peint avec plus de vigueur, et qui se rapproche davantage de l'art sérieux.

M. Meissonnier est à ce Salon ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, un peintre sans rival dans le genre qu'il a pour ainsi dire créé. Ses huit tableaux réunissent toutes ses qualités de maître: la vérité des détails, la pureté du dessin, la science des accessoires, la multiplicité de la mise en scène, l'esprit de la situation, la pa-

tience de l'exécution ; on ne peut quitter ces toiles charmantes qui vous captivent. Il semble que vous viviez dans ces petits cadres ; vous assistez à la confidence de ces deux amis qui se fait après boire, vous regardez avec cet homme par cette fenêtre ouverte, et vous y voyez certainement ce qu'il y voit. Voici la liste de ses ouvrages, et, par la simplicité du sujet, on peut juger du mérite de l'exécution : la *Confidence*, un *Peintre*, un *Homme en armure*, l'*Attente*, *l'Amateur de tableaux chez un peintre*, un *Homme à sa fenêtre*, *Jeune homme du temps de la Régence*, un portrait d'*Alexandre Batta*; ces toiles occupent à peine quelques pieds carrés dans ce grand Salon ; aussi est-il facile de les couvrir d'or.

La foule s'arrête volontiers devant le portrait en pied de l'*Impératrice tenant sur ses genoux l'enfant impérial ;* c'est une toile gracieuse et élégante, signée Winterhalter ; nous préférons, cependant, son portrait de l'Impératrice du Salon de 1855, d'où le charme et la grâce rayonnaient avec tant de douceur, et c'est là une opinion que nous avons entendu plusieurs fois reproduire ; M. Winterhalter expose encore un portrait de Mme Ducos.

Quelle est cette jeune femme blonde qui peigne les cheveux blonds de sa petite fille, pendant que celle-ci rend le même service à sa poupée? quelles sont ces jeunes filles blondes qui marchandent des figurines et des petits amours à la boutique à 4 sols? quelle est cette jeune fille blonde qui tient un papillon enchaîné? Approchez-vous et vous la reconnaîtrez aisément; quand elle était un peu plus jeune, elle se cachait derrière son petit frère, et celui-ci répondait intrépidement : *Ma sœur n'y est pas* ; plus tard elle s'est mariée à son jeune berger ; ils ont été heureux, et elle a eu des enfants ; la preuve, c'est que ces petits diables ont cassé une jolie statuette, et se sont empressés de crier à leur mère : *Ce n'est pas moi ;* l'enfant a grandi, et, comme je vous le disais, sa mère lui peigne ses blonds cheveux ; il est à présumer que cette petite fille aura des enfants à son tour, et fournira de nouveaux sujets grecs à M. Hamon. M. Hamon a peut-être tort de s'attacher exclusivement à cette famille ; elle lui a rendu de grands services, mais nous lui conseillons de se montrer ingrat, et de ne plus s'en occuper. Nous aurons à reparler de M. Hamon à propos de tableaux du même genre disséminés dans les autres salles ; il devrait ne pas se condamner à cette spécialité néo-grecque ; il est d'autant plus coupable qu'il a beaucoup de talent et que ses imitateurs en ont moins que lui.

Nous mentionnerons un beau portrait du maréchal Pélissier, de M. Court ; un *Juif-Errant* de M. Thierry, décor d'opéra où le Juif est tellement errant qu'il en devient presque invisible ; *Luxe et misère*, de M. Genty, qui a fort habilement rendu les contrastes de son sujet ; un *saint Nicolas*, de M. Jules Richomme, d'un bon sentiment biblique ; les portraits du maréchal Baraguay-d'Hilliers et de l'amiral Parseval-Deschênes, de M. Larivière.

M. Comte expose, dans ce premier salon, deux tableaux dans le genre de celui qui lui a valu ses entrées au Luxembourg : une discussion religieuse où figure *Jane Grey*, œuvre d'un intérêt peu saisissant, et *Henri III visitant sa ménagerie de singes et de perroquets ;* nous préférons beaucoup ce dernier ; la jeune femme, au bras du roi, est éminemment gracieuse ; la couleur de ce tableau est bonne et nourrie, comme il convient à ces costumes du seizième siècle. Nous n'avons à mentionner ici qu'une délicieuse petite toile de M. Gérome, représentant des Pifferari; la grâce et la perfection de cette peinture sont exquises. Nous nous réjouissons d'avance d'avoir à parler plus tard des merveilles que M. Gérome a rapportées d'Egypte.

M. Ed. Hédouin a présenté l'un des meilleurs tableaux du Salon : ce sont des *Glaneuses* surprises par l'orage ; il a rendu d'une façon saisissante ces nuages lourds et menaçants ; les pauvres filles effrayées se sauvent avec leur butin, et luttent déjà contre le vent qui s'élève ; on se sent la poitrine oppressée devant ce ciel terrible ;

le sentiment de cette toile est supérieurement traduit, et l'effet en ressort avec une grande énergie; les glaneuses ont été groupées avec talent par le peintre et se distinguent fortement sur ce terrain tout assombri par les nuages du ciel. Il n'est pas douteux que ce tableau n'obtienne un légitime succès.

Auprès du tableau de M. Hédouin, se trouve la *Bénédiction des blés*, de M. Jules Breton: une procession campagnarde se promène pieusement dans les campagnes jaunissantes de l'Artois; la composition de cette toile est fort ingénieuse, les détails en sont touchants; le seul reproche porterait sur la distribution de la lumière qui n'est ni juste ni logique; le sol ne semble pas éclairé par le soleil, mais bien par une lueur particulière dont l'œil ne se rend pas bien compte; l'aspect général du tableau est un peu pâle et demanderait à être plus vivement éclairé.

Les fruits et fleurs de M. Saint-Jean, sont dans toute leur beauté; M. Charles Landelle, nous offre une scène touchante de *Religieuses à la messe de Beast* (Basses-Pyrénées) et une belle étude, la *Juive de Tanger*. Le *Déjeuner*, *Résignation*, *Impatience*, de M. Ph. Rousseau, nous peignent les mœurs et les passions de ces jolis animaux qu'il a trouvé le secret de faire aussi gracieux que nature; aussi se laisse-t-on facilement aller au charme de ces légères compositions.

M. Théodore Rousseau est le maître parmi les paysagistes, et cette fois encore il porte dignement sa réputation; il a envoyé six tableaux au Salon, qui tous demanderaient des pages entières pour les décrire; le peintre semble avoir pris soin de varier ces paysages avec l'imagination la plus heureuse, et chacun est imprégné d'un sentiment distinct, chacun apporte à l'œil un attrait différent: les *Bords de la Loire, au printemps*, une *Matinée orageuse pendant la moisson*, *Terrains et bouleaux des gorges d'Apremont*, un *Hameau dans le Cantal, crépuscule*, une *Prairie boisée, au soleil couchant*, telles sont les toiles que l'on admire dans ce Salon, et qu'on admirera toujours.

Après Meissonnier, M. V. Chavet a donné de charmants tableaux microscopiques que l'on peut citer: l'*Estaminet en* 1857, l'*Etude*, la *Partie de dominos*, le *Jeune homme lisant;* son estaminet, surtout, est un chef-d'œuvre de patience; si l'on a de la peine à en saisir les détails, même à la loupe, jugez donc quel travail de bénédictin il a fallu pour les exécuter.

Après Ziem et ses Venise impossibles et charmantes, il faut citer M. Van Moer, de Bruxelles, qui nous donne la Venise réelle: le *Canal de Saint-Jean Saint-Paul*, la *Porte d'entrée du Palais-Ducal*, l'*Intérieur de l'église Saint-Marc*, sont de bons tableaux, un peu froids, un peu secs, peut-être, mais qui annoncent une main habile et un sentiment sérieux des choses; il y a beaucoup des procédés du Canaletto dans la manière de M. Van Moer.

Nous citerons maintenant *Une vue de la Meuse à la marée montante*, de M. Mozin; un beau portrait de l'amiral Hamelin, d'Eugène Giraud; le portrait en pied du général Mayran, de M. Tissier; *Une fuite en Égypte*, de M. Duval-Camus, qui ne s'est peut-être pas assez inspiré de la Bible; *Une sainte Geneviève*, chaste et simple, de Mlle Philippain; un tableau allégorique, *la Renaissance des Arts*, de M. Sieurac; deux grandes toiles de M. Matout, *Lanfranc, chirurgien du treizième siècle*, *Desault, chirurgien de la fin du dix-huitième*, qui doivent compléter la décoration du grand amphithéâtre de l'École de Médecine; l'espace nous manque; nous voudrions nous arrêter plus longtemps sur bien des œuvres, mais il faut marcher.

Nous devons pourtant parler d'un tableau de M. Boulanger, premier grand prix de Rome, *Jules-César arrivé au Rubicon;* là, le héros s'arrête; son cheval hésite; devant lui s'étend la rive de la Gaule cisalpine, où va peut-être tomber sa fortune! c'est le passage du Niémen des temps antiques! — seulement César est à peu près seul; un jeune pâtre joue

de la flûte sur l'herbe à quelques pas de lui, et s'interrompt à peine pour le voir passer; la composition de ce tableau est belle et donne à penser; malheureusement la couleur fait un peu défaut, mais c'est une grande page historique.

M. Le Poitevin apporte sur sa toile un sentiment vif et clair de la Hollande pendant l'hiver. M. Coignard a deux tableaux : *Pendant l'orage*, et *Paysage avec animaux*, qui se distinguent par ces qualités faciles que l'on rencontre généralement dans l'école française des paysagistes; ils sont en majorité à ce Salon de 1857, et c'est parmi eux que se rencontre le plus grand nombre d'œuvres charmantes; nous aurons à revenir sur les ouvrages de M. Français, quand notre bonne étoile nous aura conduit devant eux; mais aujourd'hui il nous faut seulement citer une étude intitulée *le Buisson*, toute pleine de ces effets surpris à la nature par l'habile pinceau du peintre. M. de Mercey expose également une belle étude de paysage.

Nous avons heureusement rencontré deux paysages de M. Desjobert, *l'Intérieur d'une garenne* et le *Pont rompu*; M. Desjobert a eu le regard heureux en trouvant ce point de vue charmant, et a eu la main non moins heureuse en le reproduisant; de ce mélange de feuillage, de ruines et d'eau, jaillissent des effets dont le peintre a tiré parti avec un grand talent. M. Lambinet a pleinement réussi; son tableau représentant les environs de Delft, en Hollande, et sa *Ferme*, à Chars (Seine-et-Oise), reproduisent avec une variété capricieuse et un charme pénétrant ces diversités du paysage.

Nous ne parlerons que de l'un des deux tableaux à l'huile de M. d'Aubigny, *le Printemps;* c'est une belle toile où respire cette joie calme, cette senteur pénétrante de la nature réveillée; les champs sont animés par la verdure nouvelle; aussi M. d'Aubigny a-t-il su employer une teinte limpide et vraie; son tableau est plein de sentiment et de vie, de cette vie des herbes et des arbres qui s'exprime par les couleurs et les parfums; nous parlerons plus tard de sa *Vallée d'Optevoz* sur laquelle l'admiration doit être sans réserve.

M. Jobbé-Duval nous offre un *Calvaire*, trop plein de ce sentiment de convention vague et terne qui est censé exprimer la tristesse; la couleur est aussi nécessaire que la ligne à reproduire le sentiment; or, ce *Calvaire* se rapproche de la grisaille; ce n'est plus de la peinture. M. Hillemacher a bien conçu son tableau des *Deux écoliers de Salamanque;* cette mise en scène de la préface de Gilblas, prêtait au contraste; aussi le peintre a-t-il bien exprimé la nature folle et insouciante de l'un des écoliers, et le caractère sérieux et réfléchi de l'autre; mais la couleur manque encore à ce tableau, comme elle manque aux ouvrages de Lesage. Je n'ai jamais compris pourquoi ses aventures se passaient en Espagne; sans doute parce que ses héros sont espagnols : je ne trouve pas la raison suffisante.

Chilpéric et Frédégonde devant le cadavre de Galsuinthe, voilà le tableau de M. Mazerolle, qui renferme d'excellentes qualités; le cadavre de la victime paraîtra à bien des gens trop théâtralement renversé; mais ils frémiront devant la cruauté froide et indifférente qui respire sur la figure du roi ! Ce tableau est composé d'une façon simple et dramatique qui produit son effet.

M. L. Charpentier nous donne une *Bataille de la Tchernaïa*, conçue dans de vastes proportions, puisque l'action entière s'y déroule; l'artillerie y joue le principal rôle; aussi l'uniforme sombre de cette arme donne-t-il peu d'éclat au tableau; c'est néanmoins l'un des meilleurs qui ait été rapporté d'Orient; il se laisse facilement comprendre et captive l'attention.

M. Gendron a envoyé deux tableaux à l'exposition : l'un d'eux représente *des Jeunes patriciennes de Venise achetant des étoffes à un marchand levantin;* certes, un pareil sujet peut permettre au peintre de déployer toutes les ressources

du coloris; il doit même n'avoir été pris que dans cette intention, car il n'offre pas par lui-même un intérêt soutenu; aussi M. Gendron a-t-il fait de la couleur; il était dans son droit, et l'on n'a rien à lui reprocher.

M. Monginot a puisé le sujet d'un grand tableau dans l'épopée de don Quichotte; il a choisi le moment où Sancho-Pança se trouve aux noces de Gamache; aussi le tableau porte-t-il cette légende : *Épisode des noces de Gamache; joie de Sancho-Pança.* Pourquoi donc alors Sancho, dont la joie doit éclater à pleine figure, dont les yeux et la bouche respirent certainement la bonne et franche sensualité, se tient-il dans l'ombre? L'intérêt se résume en lui, ou bien le tableau n'est plus qu'un sujet de fruits et nature morte, destiné à une salle à manger; nous regrettons vivement de ne pouvoir nous approcher plus près du bon écuyer, qui, dans une pareille avalanche de gibier, devient un véritable héros; à part cette légère observation sur l'ordonnance du tableau, nous applaudirons volontiers ses qualités de dessin et de coloris.

Nous n'avons encore vu de M. Joseph Stevens qu'une jolie toile intitulée : *le Repos;* c'est un pauvre chien de saltimbanque, encore vêtu de son habit rouge, qui se repose après avoir paradé devant le public; a-t-il été applaudi ou sifflé, on ne peut le lire sur sa face ennuyée. C'est un de ces sujets heureusement traités, auxquels nous a habitués M. Stevens. M. Maurice Sand nous a rapporté ses légendes fantastiques du Berry; nous avons vu jusqu'ici avec intérêt et plaisir son *Grand bissexte*, cette apparition fantastique, ce grand homme sombre assis sur son écluse, et qui effraie les pauvres pêcheurs des étangs dans les années bissextiles; l'*Illustration* avait déjà reproduit quelques-uns de ces sujets, et je ne sais si l'effet n'était pas plus grand dans la gravure que dans le tableau; après cela, il faut se défier de ses souvenirs.

Les *Fienaroles de San-Angelo vendant du foin à l'entrée de la ville de San-Germano* (royaume de Naples), vous saisissent à la fois le cœur et les yeux. C'est un tableau de M. Hébert, le peintre de *la Mal' aria;* cette toile est faite avec ce charme indécis, cette tristesse vague dont M. Hébert a l'intuition secrète; il n'y a rien dans ce tableau que quelques pauvres filles devant un bout de muraille; et cela suffit pour attacher et faire bourdonner à l'esprit un essaim d'idées et de souvenirs; c'est une petite toile que bien des gens ont déjà admirée sans réserve, et qui est digne des œuvres magistrales du peintre.

Terminons, en parlant de M. Willems. M. Willems avait, en 1855, une charmante femme dont on ne voyait guère que le dos; ce tableau était justement appelé *Coquetterie*, car cette jolie créature est certainement une coquette : cette année, elle s'est retournée, et nous la voyons de face dans sa toilette de 1855, occupée à choisir la nuance d'une étoffe; jusqu'ici, il n'y aurait rien à dire; elle est assez jolie pour qu'on prenne plaisir à la revoir; mais ce qui devient tout à fait grave et passe peut-être les limites de la coquetterie, c'est que, dans un moment d'adieu, elle se laisse embrasser par un beau jeune homme; M. Willems, peintre d'un talent si gracieux et si vrai, tient à cette jeune dame comme celle-ci tient à sa robe grise; toutes deux peuvent avoir leurs raisons pour cela; mais, décidément, ou je me trompe fort, ou cette charmante femme est une amie intime de la jeune blonde de M. Hamon; elles se rendent visite au palais des Champs-Élysées.

JULES VERNE.

NÉCROLOGIE.

—

PIERRE-CHARLES SIMART,

STATUAIRE.

La France et les Arts viennent de faire une perte immense dans la personne du statuaire Simart. Peu de morts ont été plus cruelles, plus douloureuses, plus inattendues. Simart revenait du palais des Champs-Élysées, où il était allé, en sa qualité de membre de l'Institut, remplir ses

fonctions de juré. Voulant descendre de l'omnibus sur lequel il était monté, il n'attend pas qu'il soit arrêté, son pied s'accroche à la marche en fer; il perd son point d'appui et tombe; la voiture qui poursuit sa course, traîne sur le pavé l'imprudent artiste, et quand, contusionné, les membres déchirés, il veut se relever, les passants, qui le voient pâle, chancelant, le prennent pour un homme ivre et le laissent sans secours. Il peut à grande peine gagner une voiture pour se faire ramener chez lui. Quatre jours après cet accident, le 30 mai, il rendait le dernier soupir, après avoir subi les plus douloureuses opérations.

Pierre-Charles Simart était né à Troyes, département de l'Aube, le 27 juin 1806. Il allait compléter sa cinquante et unième année.

Son père exerçait la profession de menuisier, et avait l'intention de donner le même état à son fils. Mais les leçons que le jeune Simart avait reçues à l'école primaire de Troyes, avaient développé, chez le futur statuaire, de si heureuses dispositions pour le dessin, un goût si prononcé pour les arts, que la ville de Troyes l'envoya, à ses frais, achever et perfectionner ses études à Paris. En 1824, il fut admis à l'école des Beaux-Arts.

Élève de Pradier, d'abord, puis de M. Ingres, il se montra digne de ces deux maîtres. De bonne heure il se fit remarquer par son admiration réfléchie pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, par ses aptitudes sérieuses. De tous nos artistes contemporains, c'était l'un des plus amoureux de la régularité, de la beauté et de la noblesse de la forme. Ses études eurent pour but de donner à la statuaire, le caractère sérieux et monumental qui ne devrait jamais l'abandonner. Pendant sa courte, mais laborieuse carrière, il a eu le bonheur d'attacher son nom à une foule de productions remarquables, qui témoignent de son ardent désir de n'obtenir le succès et la réputation que par des moyens avoués par la science et le goût le plus pur.

Pour la première fois, il prit part au concours du grand prix de Rome, en 1831. Le sujet était *la Mort de Caton d'Utique.* Il ne remporta qu'un second grand prix, partagé avec Bouly. Simart avait alors vingt-cinq ans.

En 1833, il fut plus heureux. Le sujet du bas-relief à exécuter, était *le Vieillard et ses Enfants.* Cet ouvrage figure dans la collection de l'école des Beaux-Arts. On y remarque un véritable talent de composition, des groupes bien ordonnés. Il donnait des espérances, que le jeune artiste ne tarda pas à réaliser.

Simart partit pour Rome avec Roger, Victor Baltard, Prieur, Thys, lauréats, comme lui, pour la peinture, l'architecture, le paysage historique et la musique. En 1840, on lui décerna une médaille de première classe; le 5 juillet 1846, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et, en 1852, appelé à l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de Pradier. Le fauteuil, qu'il occupa dans la section de sculpture, avait appartenu successivement à Pajou, en 1795; à Lemot, en 1800; à Pradier, en 1827.

Depuis, il avait été nommé officier de la Légion d'honneur et avait également remplacé son premier maître, comme professeur de sculpture, à l'école impériale des Beaux-Arts.

En 1840, Simart exposa, au Salon, sa statue en marbre d'*Oreste réfugié à l'autel de Pallas;* en 1843, la ***Philosophie***, statue en marbre pour la bibliothèque du palais du Luxembourg; en 1845, la *Poésie Epique*, pour la même bibliothèque, et la *Vierge*, groupe en marbre destiné à la cathédrale de Troyes; en 1847, un buste, en marbre, de Mme la comtesse d'Agoult, connue dans le monde littéraire sous le nom de Daniel Stern; en 1855, la *Minerve du Parthénon*, cette statue en ivoire, en or, en pierres précieuses, commandée par M. Albert de Luynes.

Les travaux pour le tombeau de Napoléon Ier, sous le dôme des Invalides, sont considérables. Il y a exécuté la statue colossale de l'Empereur placée dans le *Reliquaire*, à l'extrémité de la crypte; et, pour cette crypte, les bas-reliefs qui sont, pour ainsi dire, le résumé de la vie de l'Empereur.

Dans ces bas-reliefs, au nombre de dix, Napoléon occupe toujours le centre de la composition. Des figures symboliques l'accompagnent. Des inscriptions tirées de ses œuvres, de ses discours, de ses proclamations, de ses décrets, y sont gravés. C'est donc en quelque sorte la personnification du génie de l'Empereur que l'artiste a fait apparaître dix fois dans ces tableaux historiques.

Composés par Simart, ces bas-reliefs, cinq à droite, cinq à gauche, ont été exécutés sous sa direction immédiate et sa responsabilité personnelle, sept par lui, trois par MM. Lanno, Petit, Ottin. Ils rappellent les institutions de Napoléon Ier: La *Légion d'honneur*, — les *Grands travaux publics*, — le *Commerce* et l'*Industrie*, — la *Cour des Comptes*, — l'*Université*, — le *Concordat*, — le *Code*, — le *Conseil d'État*, — l'*Administration*, — la *Pacification des troubles*.

Ce que l'on ne saurait trop louer dans l'ensemble de ce travail, l'un des plus importants qui aient été confiés à un artiste contemporain, c'est tout à la fois la grandeur, la simplicité, la clarté du plan; la logique des détails et des accessoires.

Plus tard, Simart a été chargé de l'exécution d'un des frontons du nouveau Louvre, celui dans lequel Napoléon III étend ses mains protectrices sur les Arts, le Commerce, l'Industrie. Il venait de terminer les Cariatides qui ornent le milieu de la nouvelle façade du vieux Louvre. Il laisse un grand nombre d'esquisses, de dessins remarquables, de projets, entre autres celui d'un groupe monumental qu'il destinait à sa ville natale.

La mort est venue le saisir impitoyablement au milieu de ses succès, dans la force de l'âge, de la maturité du talent. Sa perte sera vivement sentie. Elle laisse un grand vide parmi ses amis et ses élèves.

CH. D'ARGÉ

EXPOSITION DE LA HAYE.

PREMIER ARTICLE.

Sept cent trente-six œuvres d'art sont exposées en ce moment au Salon de La Haye; trois cent quatre-vingt-deux artistes ont concouru à la lutte et l'école hollandaise y est représentée par deux cent soixante-six noms. Elle a donc la majorité du nombre; mais, au point de vue de l'art, a-t-elle la supériorité sur ses concurrentes à cette exposition? La question est assez délicate, je n'essaierai pas de la résoudre, ne me trouvant pas assez complétement isolé de toute influence locale. D'ailleurs, n'existe-t-il pas une commission composée d'excellents éléments? J'y vois figurer les noms de riches amateurs, de véritables amis des arts : MM. Steengracht d'Oosterland, G.-N. de Kempenaer et M. Hoffman, — d'hommes d'art et de pratique, appuyés sur d'estimables travaux et placés par l'opinion dans un rang honorable: MM. Van de Sande Bakhuyzen, A. Schelfhout et L. Meyer; — et puisqu'il y a concours, qu'il s'agit, cette fois, de médailles à décerner aux plus habiles, la décision du jury doit nécessairement trancher la question, peut-être même fera-t-elle autorité. Mais, en attendant que l'arrêt soit rendu, il n'est guère possible d'empêcher l'appréciation individuelle de se prononcer, sans distinction d'école, sans parti pris, et comme elle l'entend, sur le mérite de telles ou telles toiles exposées; c'est un droit que là aussi, *à la porte on achète en entrant*; et puisque la REVUE DES BEAUX-ARTS veut bien m'accorder place dans ses colonnes, j'userai de mon droit avec impartialité, dans le but d'être utile à l'art. Toutefois, avant de me livrer à une analyse critique de cette exposition, je crois devoir chercher à justifier les peintres hollandais du reproche sérieux que leur adresse fort souvent la presse française, de n'être pas encore sortis de la peinture-métier, et de s'en tenir, à défaut d'idées et d'imagination, au matérialisme de l'art.

La peinture est la reproduction exacte des objets, et il est, pour l'artiste, deux manières de voir la nature :— L'une — et c'est celle de tous les gens doués d'une bonne vue et de quelque esprit d'observation — consiste à saisir, jusque dans ses plus imperceptibles détails, le phénomène particulier, l'accident, la réalité telle qu'elle apparaît à certain jour, à certaine heure, sans aucun rapport avec les réalités analogues qui constituent l'espèce. Cette manière de voir la nature, arrivée à sa plus haute puissance, a produit les œuvres de l'ancienne école hollandaise; elle nous captive dans les maîtres tels que Terbourg, Mieris, Metzu, Gérard Dow: — L'autre manière est la science de voir grandement la nature, de simplifier et, conséquemment, d'ennoblir les objets, de reproduire la forme épurée et caractéristique, de dégager le type idéal de tout ce qui est imparfait, et de trouver cet ensemble harmonieux de proportions et de rapports qui donnent à l'art la seule supériorité qu'il puisse conquérir sur la nature. Cette manière est celle des grands maîtres des écoles française et italienne.

Ces deux manières si différentes de voir, de sentir et d'exprimer la nature, tiennent aux influences locales, au génie de chaque peuple. Si le langage de l'un est la poësie inspirée par un ciel chaud et pur, le langage de l'autre est une prose précise, accentuée et colorée sous un ciel froid et sévère. L'idéalisme est du domaine des âmes ardentes, le matérialisme appartient aux esprits froids et réfléchis. Quand chaque peuple a sa physionomie particulière, quand chaque nation a un caractère, un type qui lui est propre, ira-t-on demander à ses artistes qu'ils s'en écartent ou qu'ils reproduisent d'autres idées, d'autres sensations que celles qu'ils ont reçues? Ne serait-ce pas exiger qu'un fleuve réfléchît à sa surface d'autres plantes que celles qui croissent sur ses bords, d'autres nuages que ceux qui passent au-dessus de lui?

Pourquoi l'école hollandaise, trahissant son instinct naturel, repoussant ses sympathies, ses influences locales, irait-elle aujourd'hui déserter la manière de ses grands maîtres? Si nous avons des artistes dont les œuvres sont goûtées, recherchées ici avec empressement, c'est qu'ils marchent, autant que possible, sur les traces des anciens maîtres, et qu'ils voient la nature comme l'ont vue leurs devanciers. Quiconque aura été vivement impressionné à la vue de cette nature tout idéale, tout exceptionnelle, reproduite sur

les belles pages des peintres français de nos jours, n'admirera pas moins, avec un vif sentiment de plaisir, les tableaux des Schelfhout, des Koekkoek, ces maîtres, aujourd'hui, de l'école purement naturaliste, qui peignent les vues de leur pays avec une scrupuleuse vérité, une fraîcheur et une vivacité merveilleuses. Cette admiration, ainsi partagée, résout, selon nous, la question; elle doit effacer toutes ces distinctions de préférence et d'exclusion, d'idéalisme et de matérialisme, imaginées par l'époque actuelle.

Soit; mais, dira-t-on, l'école hollandaise manque d'imagination, elle ne compose pas, elle copie; dans ses expositions, vous ne verrez jamais ni tableaux d'histoire, ni peinture sacrée, et si elle a eu le bon esprit d'abandonner le grotesque, de ne plus reproduire les figures hétéroclites, les grossiers aspects auxquels prenaient plaisir les anciens peintres de l'école, en revanche, ce sont toujours des eaux agitées ou tranquilles, des vues de ville, des marchés, des barques, des pêcheurs, des bois, des couchers de soleil, des hivers, des ciels orageux, des clairs de lune et des scènes de nuit éclairées par une chandelle ou une lampe.

Ce reproche serait spécieux pour quiconque ne se rendrait pas compte des causes accidentelles qui, d'ordinaire, décident de la direction que l'on donne aux idées dans les arts. Quoi qu'on en dise, le protestantisme n'a point étouffé en Hollande les grandes pensées, l'imagination et le sentiment religieux dans les arts. Quand l'étranger saura lire et comprendre dans leur langue les poëtes et les écrivains hollandais, il verra que le feu sacré y a éparpillé quelques-unes de ses brillantes étincelles, et il conviendra qu'il y a aussi chez eux de l'imagination et du génie poétique.

Si la peinture historique et sacrée semble morte en Hollande, c'est qu'elle n'a pas, comme en France, des églises, des palais, des musées à décorer; c'est que, privée de l'appui efficace du gouvernement, elle ne trouverait pas le placement de ses grandes compositions. Les artistes hollandais sont donc forcés de s'en tenir à des tableaux de petite dimension et de valeur moyenne, qui trouvent dans la bourgeoisie des débouchés plus faciles et plus sûrs. D'ailleurs, quelle que soit l'indépendance du génie d'un artiste, n'est-il pas certaines exigences devant lesquelles sa fierté doit plier; il ne compose pas des œuvres, pour rester sans cesse en contemplation devant elles, ou pour recueillir dans son atelier de stériles éloges; il faut qu'il place son tableau, ou, pour parler plus prosaïquement, qu'il le vende, comme l'auteur dramatique vend sa pièce de théâtre, l'écrivain son manuscrit. Mais aussi, pour bien vendre, il faut savoir saisir le goût de l'amateur et capter toutes ses sympathies. Comme l'Helvétien aime son chalet, son lac et sa montagne, le Hollandais, attaché au sol qui l'a vu naître, préfère par-dessus tout son clocher, son marché, son canal, sa barque de pêcheur; voilà les objets dont il demande à la peinture la reproduction fidèle, parce que c'est là la nature qu'il a vue, qu'il a comprise, et il ne paiera généreusement l'artiste qu'autant qu'il sera le copiste exact de cette nature qu'il aime. Voilà, je suis forcé d'en convenir, de la peinture-métier; mais on n'en doit pas conclure, parce qu'il s'y adonne par nécessité, que l'artiste manque du feu sacré de la composition et qu'il n'est qu'un adroit copiste. Le génie est universel; il a chez toutes les nations ses intelligences d'élite qu'il anime et vivifie; mais c'est le goût d'une nation qui modère ou dirige à son gré le génie et contraint les enfants des arts à suivre la direction qui lui plaît. Prenez-vous en donc au goût dominant, mais non à l'artiste qui est contraint d'y sacrifier?

Cependant il ne faut pas croire que l'école hollandaise soit restée indifférente à cette tendance à poétiser tous les sujets, toutes les idées. La peinture de genre a pris depuis peu chez elle un développement remarquable; ses artistes composent et animent des scènes de moyen âge, font des tableaux de genre historique, riches d'étude et pleins de mouvement. Mais leur essort serait beaucoup plus rapide, leurs succès deviendraient plus décisifs, s'ils trouvaient moins d'obstacles dans les préférences des amateurs pour les paysages, les marines et les vues de villes, si une protection plus spéciale, plus généreuse, leur était acquise. Quand comprendra-t-on qu'il faut les encourager, les seconder pour les aider à soutenir sur ce point la concurrence avec l'école belge, et que c'est là le devoir de tout patronage éclairé qui aime les arts et les comprend?

J'ai dit ce que je croyais devoir dire plutôt par esprit de justice que par sentiment de nationalité; maintenant, sans parti pris pour aucun système ou pour aucune école, n'écoutant que mes propres impressions, je m'occuperai de l'analyse critique du Salon de La Haye, ce sera l'objet d'un second article.

La Haye, 18 juin 1857.

J.-J. DE WINNER.

DE LA

GRAVURE EN MÉDAILLES

PÉRIODE DE 1848 à 1857.

Un excellent article de M. F. de Mercey, inséré récemment dans l'*Artiste*, a donné la description des médailles les plus importantes qui ont été frappées dans le cours de ces dernières années, et a apprécié chacune de ces œuvres avec un sentiment parfait de l'art numismatique; mais cette énumération a en même temps constaté un fait : c'est que si la facilité et la fécondité de nos artistes sont inépuisables, les graveurs en médailles ne sont, aujourd'hui, ni moins féconds, ni moins habiles, ni moins prompts à concevoir et à exécuter des œuvres importantes. C'est ce fait qui appartient à l'histoire de l'art que nous voulons signaler; non pas que nous ayons à nous occuper ici de ces médailles de tout module, qu'on donne annuellement pour prix, comme distinctions ou récompenses de tout genre, et de ces innombrables jetons gravés et frappés incessamment pour les ouvertures de chemins de fer, sociétés départementales de toute nature, académies et sociétés de médecine, de vaccine, compagnies d'assurances, comptoirs commerciaux, comices et concours agricoles, chambres de commerce, etc., toutes pièces frappées en bronze, argent ou or, exécutées avec un soin réel, reproduisant toujours d'ingénieux emblèmes, et que l'art ne désavouerait pas. Il s'agit seulement aujourd'hui de faire mention de ces médailles commémoratives des grands événements accomplis de nos jours, de ces œuvres caractéristiques de l'époque, qui sont comme autant de pages historiques que *le balancier*, suivant l'expression de M. de Mercey, *multiplie et lègue à l'avenir*; et notre tâche doit se borner à signaler, d'après une nomenclature rédigée avec soin, le nom de nos graveurs, à donner de leurs œuvres une description qui en explique et fasse bien comprendre la pensée. Leurs travaux, d'ailleurs, n'ont-ils pas déjà été parfaitement appréciés au point de vue de l'art numismatique, et, certes, nous n'avons pas la prétention de refaire ce qui a été si bien fait ailleurs.

L'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, le 10 décembre 1848, a donné lieu à l'exécution d'un grand nombre de médailles; la mieux réussie est celle de M. Caqué, exécutée sous la direction de M. le comte de Nieuwerkerke, directeur des musées. Elle est de grand module ; le buste de Louis-Napoléon, président, qu'elle porte à la face, est parfaitement en proportion avec le champ de la médaille; au revers, une figure drapée, représentant la France assise sur un siége, sur lequel sont figurés divers monuments de l'époque impériale, s'appuie sur un faisceau et dépose un bulletin dans une urne sur laquelle est gravé le chiffre 5,587,759. A l'exergue, on lit : 10 *décembre* 1848.

Dans le nombre des médailles commandées et exécutées dans le cours de la première Présidence, il nous faut citer la médaille commémorative de l'expédition de Rome, par M. Dantzell; elle nous montre, d'un côté, la figure du président de la République, et, de l'autre, la France victorieuse, armée du glaive et repoussant du geste le génie de l'anarchie, figuré par une espèce de Némésis. Rome, assise entre ces deux figures, est coiffée d'une large couronne murale et s'appuie sur la tiare. Un grand voile, tombant de la couronne murale et se répandant sur les épaules, enveloppe cette figure de Rome. On voit, au fond, le Vatican et son double portique en avant-corps.—Une autre œuvre du même artiste, est la médaille de la Société des Amis des Arts de Lyon, exécutée en 1847. A la face, on voit les quatre médaillons séparés de Philibert Delorme, Nicolas Coustou, Jacques Stella et Gérard Audran, entourés de rinceaux, d'enroulements, et sur lesquels s'appuient deux figures couchées et deux génies. De l'autre côté de la médaille, l'artiste a figuré un encadrement, surmonté d'un écusson couronné avec un lion d'argent en champ de gueules, armes de la ville de Lyon. Les figures du Rhône et de la Saône mêlant leurs eaux, forment comme le nœud de l'écusson. Au centre de cet encadrement, on lit : *Société des Amis des Arts de Lyon, fondée en* 1826; plus, un article des statuts de la Société indiquant l'objet de cette fondation.

Quelques lignes sur l'individualité et les autres travaux de ce graveur en médailles trouvent tout naturellement ici leur place. — M. Dantzell (Joseph), né à Lyon en 1805, est élève de l'école de cette ville, et spécialement de Legendre Hérold, statuaire, mort dans ces dernières années.—Legendre Hérold, l'un des professeurs les plus distingués de l'école de Lyon, a été le maître de presque tous les Lyonnais qui se sont fait un nom dans les arts depuis plus de vingt ans; les Bonnassieu, les Flandrin, les Guichard, etc., ont été ses élèves.—Le premier essai de M. Dantzell fut la médaille frappée en 1826, à l'occasion d'une exposition organisée à Lyon au profit des Grecs et des ouvriers sans ouvrage ; il se destinait à la gravure en taille-douce et n'avait jamais vu graver de médailles. Il a exécuté cette médaille sur les indications de M. Legendre Hérold, qui, ayant vu à l'œuvre un des graveurs de Paris des plus re-

nommés alors, lui transmettait, autant que possible, les procédés qu'il avait vu employer. Quelques années après, M. Dantzell fit la médaille donnée, en 1830, au journal le *Précurseur*, et la dernière qu'il ait produite à Lyon, est celle de Geoffroy Saint-Hilaire. Tous ses autres travaux importants ont été exécutés à Paris, où il est venu se fixer au commencement de 1839. C'est là qu'il a fait la médaille commandée par une société lyonnaise, à l'occasion d'un banquet offert à Lyon à M. le comte de Montalembert; — celle de S. A. la princesse Marie de Bade, d'après un dessin de Sébastien Cornu; — celle de l'architecte Achille Leclère, membre de l'Institut, d'après un modèle, dernier ouvrage de David d'Angers, qui avait lui-même désigné M. Dantzell pour reproduire son œuvre;—puis, la grande médaille de la Société des Amis des Arts de Lyon, et celle de l'expédition de Rome, dont nous avons déjà parlé; — et, enfin, celle commandée par le ministre des finances, pour consacrer le souvenir de la refonte des monnaies de bronze. L'artiste y a gravé, d'un côté, une figure de femme drapée, assise et entourée de divers attributs de la fabrication des monnaies. Debout, à ses côtés, la figure d'un génie lui présente une pièce de monnaie. La légende porte : *Refonte des monnaies de bronze en* 1852, et l'exergue : *M. Bineau, ministre des finances; M. Pelouze, président de la Commission des monnaies*. Cette médaille a été frappée en présence de LL. MM. l'empereur et l'impératrice, lors de leur visite à la Monnaie, en 1854.

On doit à M. Depaulis la médaille commémorative de la mort et des funérailles de l'archevêque de Paris, en juin 1848. L'artiste a représenté le fait exact sur le revers de sa médaille; le char funèbre, l'autel dressé au milieu de la place de la Concorde, l'aspect de cette place, sont reproduits avec fidélité dans ce cadre restreint.

Trois médailles ont paru dans les premiers temps du nouvel empire; ce sont celles de la découverte des monuments de Ninive, par M. Merley; de la colonisation de l'Algérie, par M. Pingret, et du tombeau de Napoléon Ier, par M. Oudiné. Dans la médaille de la découverte des monuments de Ninive, cette ville est représentée par une figure costumée dans le style des bas-reliefs assyriens, découverts en si grand nombre, et assise avec une majestueuse immobilité sur un siége également emprunté à ces bas-reliefs. La France, appuyée sur une espèce de sceptre, soulève le voile qui couvrait la figure assyrienne et considère avec attention. Un taureau ailé, à face humaine, et d'autres attributs assyriens, sont groupés en arrière de ces deux figures. La tête laurée de l'empereur Napoléon III est placée au revers de la médaille. — M. Oudiné, chargé d'exécuter la médaille du tombeau de Napoléon Ier, a évoqué l'ombre de l'empereur, représentée par la belle statue de Napoléon le Grand, de M. Simart. De la main droite, l'empereur s'appuie sur le sceptre; dans la main gauche, il tient la boule du monde. Cette figure héroïque est debout, sur un socle, un peu en arrière du sarcophage de porphyre où ses restes doivent être placés. Derrière l'empereur, et comme fond du tableau, sont indiqués les détails de la crypte; sa forme circulaire, les cariatides de Pradier adossées aux pilastres, les bas-reliefs de M. Simart, sous le portique souterrain, tout cela est suffisamment exprimé. En avant du sarcophage, à la droite et à la gauche de Napoléon Ier, sont placées les deux figures de Napoléon III et de la France. Napoléon III, drapé dans un manteau, tient, de la main droite, une palme qu'il va déposer sur le sarcophage : la France le considère; sa main droite est placée sur son cœur; elle lève le bras gauche, et son geste indique qu'elle prononce quelques paroles solennelles. Une inscription circulaire apprend, en effet, qu'elle inaugure le tombeau. Tout à fait sur le devant de la composition, au pied du sarcophage et des autres figures, est placée la nymphe de la Seine, couchée sur son urne et appuyée sur un gouvernail. M. Oudiné a voulu rappeler, par cette personnification, les paroles du testament de l'empereur : « Je désire que mon corps repose sur les rives de la Seine. » De l'autre côté de la médaille, l'artiste a réuni et superposé les têtes laurées des deux empereurs.

M. Depaulis est l'auteur de la médaille, conçue à la fin de la Présidence, qui rappelle le voyage du prince Louis-Napoléon dans les départements du centre et du midi de la France. A la droite de la médaille et en arrière du prince, on aperçoit un arc de triomphe, en avant duquel on voit la figure d'une ville portant une corne d'abondance, appuyée sur un enfant qui tient une bannière. Cette figure adresse au prince un geste d'adieu. Louis-Napoléon, à cheval, vient de passer sous ce premier arc; il tient de la main droite, placée en arrière, une palme que cette figure vient de lui remettre, et se dirige vers un second arc placé à sa droite, et au pied duquel sont groupées d'autres figures de villes, avec bannières et palmes. Un enfant portant une corbeille de fleurs précède ce groupe et s'avance vers le prince, auquel il offre une couronne. La légende porte ces mots: Restitvtori Galliæ.

La proclamation de l'empire et le mariage de l'empereur ont été l'occasion d'un grand nombre des pièces commémoratives. Les plus importan-

tes, celle de M. Depaulis, relative au rétablissement de l'Empire, et celle de M. Barre fils, commémorative du mariage, sont encore à l'étude.

L'Exposition universelle de l'Industrie et des Beaux-Arts était un événement trop important, trop considérable en lui-même, pour qu'il ne donnât pas lieu à l'exécution d'une grande quantité de médailles de tous les modules, depuis la petite pièce dorée ou argentée, qui se vendait aux abords du palais, jusqu'aux médailles qui ont rapport à la construction du bâtiment, à la formation de la commission impériale chargée de l'organisation de l'Exposition, à l'arrangement des produits, ou qui furent distribuées comme récompenses nationales et en reconnaissance des services rendus. Quatre médailles de grand module rappellent les principaux incidents de l'Exposition. — La première pièce, commémorative de la formation de la commission impériale, porte à la face le buste du prince Napoléon, président de la commission, et, au revers, les noms des quarante-cinq membres de la commission impériale, y compris les vice-présidents, commissaires-généraux et secrétaires. Elle est l'œuvre de M. Albert Barre. — La seconde médaille, exécutée par M. Oudiné, présente à la face la tête laurée de l'empereur Napoléon III, et le revers de cette pièce, gravée par M. Caqué, montre la France debout, la tête ceinte de rayons, tenant de chaque main une couronne placée sur les têtes de l'Art et de l'Industrie, assis à sa droite et à sa gauche. C'est une copie métallique du groupe qui surmonte la façade du palais de l'Industrie. — La troisième médaille, ouvrage du même artiste, porte encore à la face la tête laurée de l'empereur et reproduit au revers tout le développement extérieur du palais de l'Exposition, en se plaçant en arrière du pavillon d'angle et de la façade Nord. — La quatrième et dernière médaille porte, d'un côté, les deux têtes superposées de l'empereur et de l'impératrice, exécutées par M. Caqué, et le revers nous fait pénétrer dans l'intérieur du palais de l'Industrie, dont on aperçoit la nef et les galeries latérales. — La grande médaille des récompenses nationales, distribuées lors de l'Exposition de 1855, a été exécutée par M. Barre fils, graveur général de la Monnaie. Elle est du module de 60 millimètres, et porte, d'un côté, le buste de Napoléon III, et, de l'autre, l'écusson impérial, entouré de palmes et d'une banderole, sur laquelle on lit : *Exposition universelle ; Agriculture*, *Industrie*, *Beaux-Arts. Paris*, 1855. Autour de ces palmes et de cette banderole sont groupés les vingt écussons héraldiques des vingt peuples qui ont pris part à l'Exposition universelle. La médaille de seconde classe porte au revers, à la place des écussons, une couronne de chêne entourant le champ laissé vide.

On a aussi exécuté des médailles commémoratives de la conversion des rentes et des trois emprunts faits par l'État par voie de souscriptions en 1854 et 1855. Celles de la conversion des rentes et de l'emprunt en 1854 sont dues à M. Caqué, mais le sujet n'a rien de frappant et la composition en est fort simple. La seconde des médailles, faite, sous l'intérim de M. Baroche, pour rappeler le souvenir de l'emprunt de 500 millions, est plus compliquée ; elle nous montre la France sur une espèce de trône. Un aigle, aux ailes déployées, plane sur sa tête. Quatre figures, représentant les Arts, l'Industrie, le Commerce et l'Agriculture, lui présentent des bourses qui paraissent fort bien garnies. On lit en légende : *Emprunt de* 500 *millions ; souscription*, 2 *milliards* 198 *millions ; souscripteurs*, 180,000. Le revers de cette médaille est de M. Merley ; la tête, de M. Caqué. La troisième médaille représente la France assise sur une estrade ornée de drapeaux ; elle s'appuie sur l'Agriculture et l'Industrie. Sur sa tête, une Renommée aux ailes déployées, tient une couronne de la main gauche, et de la droite agite un glaive et une palme. La légende porte : *Emprunt de* 750 *millions ; loi du* 11 *juillet* 1855. A la base de l'estrade, on lit : *Souscription*, 3 *milliards* 652 *millions; souscripteurs*, 317,000, et à l'exergue : *M. P. Magne*, *ministre des finances*. Cette médaille est de M. Totter. — Nous devons aussi indiquer ici la médaille rappelant l'installation des grands corps de l'Etat, par M. Caqué, et celle de la distribution des drapeaux, par M. Borrel. Ce dernier artiste est aussi l'auteur d'une belle médaille du maréchal Saint-Arnaud.

Comme on devait s'y attendre, la guerre d'Orient a donné lieu à bien des médailles; mais celles de la triple alliance devaient naturellement précéder celles de la campagne de Crimée. Elles représentent toutes les étendards français et anglais mariés au croissant qu'ils protégent. Celle que l'Etat a commandée est encore en cours d'exécution ; nous ignorons à qui elle a été confiée. — Plusieurs médailles, exécutées par MM. Blachères et Borrel, consacrent le souvenir de la bataille de l'Alma ; celle que le gouvernement a commandée à M. Bovy est la plus remarquable. On voit, d'un côté, la tête de l'empereur, et, au revers, une Victoire debout occupe le centre de la médaille. Elle ne vole pas, elle marche ; mais ses ailes sont déployées. Elle plante, de sa main gauche, un double étendard sur la rive de l'Alma. Cette rivière est représentée par une figure de femme, couchée au milieu des roseaux, appuyée sur une urne renversée et levant la main au ciel

avec un geste de terreur. La Victoire brandit de la main droite une palme. Son geste est terrible; on croirait qu'elle tient le glaive de l'ange exterminateur. L'aigle russe à deux têtes, plastronné d'un écusson sur lequel on voit un Saint-Michel à cheval terrassant le dragon, fuit à son aspect. A la droite et en arrière de la figure principale, une Renommée, assise sur une ancre et un canon, inscrit la nouvelle victoire sur ses tablettes de bronze. On lit à l'exergue : *Bataille de l'Alma*, 20 *septembre* 1854. — Les médailles commémoratives de la bataille d'Inkermann, des combats de Traktir et de Kinburn, et de la prise de Bomarsund, qui ont été commandées par l'Etat, ne sont pas encore achevées, et la médaille de la prise de Sébastopol, de M. Depaulis, conçue dans la donnée antique, clôra cette série.—On doit à M. Jean Bainville une médaille sur l'ensemble de la campagne de Crimée. Elle porte d'un côté en légende : *A l'armée d'Orient*, *la France reconnaissante;* et au centre, entouré d'une couronne de laurier : *Campagnes de Crimée: Alma*, *Inkermann*, *Traktir*, *Sébastopol*, 1855. Au revers, on voit un guerrier nu, à demi couché et de très-haute taille; blessé sous le sein droit, il s'appuie de la main gauche sur un socle et rend son épée de l'autre main. Au fond, on voit une sorte d'autel, sur lequel est inscrit en lettre grecques : ΑΘΗΝΗ. Sous ce mot, on voit le hibou de Minerve, et au pied de l'autel, sur lequel brûle une flamme, sont placés un casque antique et une palme.

La naissance et le baptême du prince impérial ont été l'occasion d'un grand nombre de médailles qui, la plupart, ont été exécutées d'urgence; celles plus sérieuses que l'Etat a commandées sont encore à l'étude. C'est M. Caqué qui a été chargé de l'exécution de la médaille du baptême, de grand module, offerte à l'Empereur par les députations départementales à la cérémonie du baptême. Il y a aussi une médaille, conçue et exécutée par M. Tinant, qui rappelle le double souvenir de la conclusion de la paix et de la naissance du prince impérial,

Le Conseil municipal de la ville de Paris a voulu consacrer le souvenir du beau plafond de l'Hôtel-de-Ville, où M. Ingres a figuré l'apothéose de Napoléon Ier, et M. Oudiné a été chargé d'exécuter une médaille commémorative de cette importante composition. Cette pièce, gravée d'après un dessin, revu par M. Ingres, représente d'un côté le tableau de l'apothéose, et, au revers, on voit l'écusson de la ville de Paris, au-dessus duquel deux figures: la Renommée et l'Abondance, toutes deux les ailes déployées et fort élégamment ajustées, soutiennent une large couronne murale. Au bas de l'écusson et au-dessous du vaisseau on lit, sur une banderole qui se déroule avec grâce, la devise: *Fluctuat nec mergitur.*— Parmi les œuvres de nos graveurs, mentionnons aussi les pièces relatives au Conservatoire de musique; aux funérailles du maréchal Saint-Arnaud; à l'inauguration de la statue équestre de l'empereur Napoléon III, à Lille; à la fondation du musée Napoléon, à Amiens; et au voyage du prince Napoléon dans les mers du Nord; et comme médailles-portraits, celles de l'archevêque de Paris, de la reine d'Espagne, de l'architecte Blouet et du maréchal Bugeaud. — Le souvenir des visites royales en 1855 a aussi sa consécration numismatique; M. Gayrard a fait les médailles-portraits du roi de Sardaigne et de la reine Victoria, et vient d'achever tout récemment la médaille de Napoléon III, conçue dans les données des médailles du premier empire, comme arrangement du sujet, proportions des figures et dimension du module (22 lignes ou 50 millimètres).—M. Bovy, l'auteur de la médaille de l'Alma, termine en ce moment une pièce relative à la conclusion de la paix; elle lui a été commandée par le ministère des affaires étrangères.

Voilà une assez longue énumération d'œuvres numismatiques durant la période de 1848 à 1857; mais quelque incomplète que soit, sans doute, cette nomenclature, — car on n'a pu indiquer que les médailles les plus remarquables et celles que distinguent certaines qualités — il est du moins facile de se faire une idée de la situation de l'art de la gravure en médailles, et d'en conclure que la numismatique a en ce moment en France des artistes aussi féconds qu'habiles et intelligents.

Émile GAGNEUX.

MOSAÏQUE.

Décoration de la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Philippe-du-Roule confiée à M. Claudius Jacquand. — Achat par le gouvernement d'un tableau de Théodore Chasseriau. — La caserne de la rue de la Banque. — Le musée de Compiègne. — L'œuvre de Fogelbert, artiste suédois. — Le sculpteur Eudes. — Décoration de deux nouvelles chapelles à Saint-Sulpice. — Buste d'Adolphe Adam donné à sa veuve par le gouvernement. — Chiffres de la vente des tableaux, esquisses, dessins et croquis de Paul Delaroche. — Le *Cours élémentaire de perspective* de mademoiselle Jaunez à sa troisième édition. — L'atelier de Camille Roqueplan.

Le gouvernement et la ville de Paris viennent de s'entendre pour compléter la décoration de l'église Saint-Philippe-du-Roule. Il a été décidé que la chapelle de la Vierge, sans aucun ornement depuis nombre d'années, dont les murailles offrent cependant les plus favorables développements, seraient couvertes de peintures monumentales. Cet important travail a été con-

fié à M. Claudius Jacquand. L'artiste a étudié avec soin les dispositions de la chapelle, qui forme un carré long, avec un vaste hémicycle sur l'un des côtés. Dans son projet, comme dans ses esquisses, il s'est efforcé d'introduire l'unité d'action. Son but est de résumer, pour ainsi dire, l'histoire de la Vierge. On parle de près de cent figures pour la seule composition de l'hémicycle. Les nombreux tableaux peints sur les autres côtés de la chapelle, seront de véritables traductions des principaux versets des litanies consacrées à la gloire de la Mère de Dieu. Il y aura également une foule d'accessoires consacrés par la tradition religieuse et la pieuse reconnaissance des fidèles. M. Claudius Jacquand pense que l'exécution de cet immense travail ne lui demandera pas plus de trois années. C'est une œuvre capitale dont nous désirons vivement le prompt achèvement. La chapelle de la Vierge, à Saint-Philippe-du-Roule, est séparée de la nef de l'église par un large portique. L'hémicycle de M. Claudius Jacquand peut devenir une des plus curieuses et des plus intéressantes perspectives qui se rencontrent dans les églises de la capitale.

Dans cette même église de Saint-Philippe-du-Roule, on sait que Théodore Chasseriau, mort il y a peu de temps, a peint l'hémicycle de la grande nef. Cet artiste avait laissé plusieurs ouvrages de grande dimension, entre autres la *Défense des Gaules*, vaste page qui fit partie de l'Exposition universelle de 1855. Le gouvernement vient de faire l'acquisition de ce tableau. C'est une preuve de bienveillant intérêt accordé à la mémoire d'un peintre dont le passage dans le monde des arts a laissé quelques souvenirs. Son talent a été souvent discuté, contesté. Avec le temps, il aurait mûri. Il est à regretter que la mort soit venue si ptomptement briser un avenir qui promettait de devenir brillant, alors que l'âge et le travail auraient calmé la fougue de l'artiste. Déjà même il avait su faire d'importantes concessions au bon goût et à la raison.

La magnifique caserne construite derrière l'église des Petits-Pères, et placée entre la rue de la Banque et la rue Notre-Dame-des-Victoires, est presque entièrement terminée. On sait qu'elle est tout en pierres de taille et en briques. On n'a plus à s'occuper, pour l'œuvre extérieur, que de quelques travaux d'ornementation. On a même posé les cabanes vitrées qui doivent abriter les sculpteurs chargés d'exécuter quatre statues allégoriques destinées à la décoration de la façade principale qui s'étend dans la rue de la Banque. Les modèles de ces quatre statues sont l'ouvrage de M. Desprez.

Le musée de la ville de Compiègne a reçu dernièrement, de la munificence du gouvernement, deux tableaux : l'un, de M. Jadin, représente des *Chiens travaillant à un terrier de blaireau ;* l'autre, de M. Regnier, offre une *Vue de la tour de Vez*, près des ruines de Pierrefonds. Le musée de Compiègne promet de devenir un établissement intéressant. Il a été fondé par un habitant de cette ville, M. Vivenel, qui a doté son pays d'un assez grand nombre d'objets d'art et d'antiquité.

Un artiste étranger, qui jouit d'une grande réputation, Fogelberg, est mort il n'y a pas longtemps. Suédois de naissance, cet artiste s'était retiré à Rome, où il vivait pour ainsi dire caché dans son atelier. Il était correspondant de l'Institut de France et a exposé une seule fois à Paris. Un amateur des arts, M. Casimir Lecomte, vient de rendre hommage à la mémoire d'un homme de talent en publiant, en un volume, l'*Œuvre de Fogelberg*. Outre le texte, ce volume in-folio contient 41 planches gravées au burin par les artistes les plus recommandables. Le roi de Suède a bien voulu accepter la dédicace de cette publication.

Parmi les artistes chargés d'exécuter des statues pour la cour du Louvre, on cite M. Eudes. On compte quarante niches dans cette cour, d'une architecture splendide. Une douzaine de ces niches est déjà garnie de statues. Il faut espérer que les autres ne tarderont pas à recevoir leur indispensable décoration.

On sait que Saint-Sulpice est une des églises de la capitale que le gouvernement et l'administration de la ville de Paris se sont plu à décorer particulièrement de peintures murales et monumentales. C'est dans les chapelles latérales de ce vaste temple que l'on fit, pour ainsi dire, les premiers grands essais de peintures à la fresque. Plusieurs de ces chapelles, consacrées aux saints les plus vénérés, ont été peintes par Abel de Pujol, Drolling, Picot, Eugène Delacroix, etc., etc. Après une longue attente, car les premières tentatives datent de 1852, il a été décidé que deux nouvelles chapelles seraient décorées : l'une, celle de Saint-François de Salles, par M. Alexandre Hesse, qui depuis longtemps s'est fait une réputation dans les arts, et dont on cite plus d'une page remarquable ; l'autre, celle de Saint-François-Xavier, par M. Émile Lafon, élève de Delaroche, qui a peint dernièrement les fresques de la chapelle de la Vierge, dans l'église de Brantome (Dordogne).

Le gouvernement a bien voulu accorder à la veuve d'Adolphe Adam, et comme preuve de sympathie à la mémoire de ce fécond et populaire compositeur, une reproduction, en bronze, du beau buste en marbre, que M. Duret a exécuté dernièrement pour les galeries du palais de l'Institut. Ce buste en bronze est destiné au tombeau d'Adolphe Adam, au cimetière du Père Lachaise.

Voici les prix des principaux tableaux, esquisses, dessins et croquis de Paul Delaroche, dont la vente a eu lieu à l'hôtel Drouot : La *Vierge chez les saintes femmes le Vendredi-Saint*, 41,000 fr. ; — Une *Martyre au temps de Dioclétien*, 36,000 fr. ; — *Hémicycle du palais des Beaux-Arts* (réduction), 43,900 fr. ; — *Jeune fille dans une vasque* (toile inachevée), 2,950 fr. ; — La *Famille du forgeron* (toile inachevée), 1,950 fr. ; — *Offrande au dieu Pan* (paysage), 2,000 fr. ; — Le *Passage des Alpes par Charlemagne* (esquisse), 3,425 fr. ; — *Sacre de Charlemagne*, 2,200 fr. ; — *Baptême de Clovis* 2,100 fr. ; — Le *Sacre de Pépin*, 2,025 fr. ; — Un *Naufrage*, 3,600 fr. ; — *Marie dans le désert*, 2,600 fr. ; — Le *Christ protecteur des affligés*, 7,400 fr. ; — Une *Martyre au temps de Dioclétien* (première pensée), 2,400 fr. ; — La *Madeleine chez Simon le pharisien*, 2,200 fr. ; — *Marie-Antoinette après sa condamnation* (première pensée), 2,850 fr. ; — Une *Mendiante*, 5,275 fr. ; — *Moïse exposé sur une île* (fragments), 3,700 fr. ; — *Sainte Thérèse* (étude), 2,750 fr. ; — *Mater Dolorosa* (étude), 4,725 fr. — Le chiffre total de cette vente est de deux cent quarante mille cinq cents francs.

Un *Cours élémentaire de Perspective* par Mademoiselle Lina Jaunez avait été publié il y a plusieurs années. Le succès de cet ouvrage a été si rapide, qu'on vient d'en faire paraître, aux bureaux de *La Patrie*, rue du Croissant, 12, une troisième édition, ornée de quatre planches gravées sur acier, et qui a été revue et corrigée par l'auteur, avec la collaboration de M. Théodore Delamarre. Les auteurs ont signé tout récemment un traité pour la traduction en portugais de ce *Cours*

élémentaire, et en ce moment ils sont en pourparler pour plusieurs autres traductions en langues étrangères. — Nous avons fait de cet ouvrage un examen réfléchi et comparatif, et il en est résulté pour nous la conviction que par la rapidité, la précision et la clarté de l'exposé, la nouveauté du plan, la gradation des propositions, leur enchaînement successif, les applications et les exercices faciles et variés qu'il présente, aucun traité sur la Perspective n'est plus capable de développer l'intelligence des élèves et de mettre la science à la portée des personnes les moins instruites. Nous dirons même plus : il nous semble incontestable que les jeunes peintres feraient sur la Perspective des études plus profitables et plus promptes si, avant d'étudier le grand et bel ouvrage de M. Thibault, ils commençaient par le *Cours élémentaire* de mademoiselle Lina Jaunez, qui, au besoin, pourrait même leur suffire. — Cette méthode est appliquée spécialement par l'auteur elle-même dans les leçons de dessin linéaire et de perspective qu'elle donne au Cours d'Émulation pour les jeunes demoiselles, fondé, en 1830, par M. Réaume et dirigé par lui et par M[me] Feillet, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 18. Cet établissement est un véritable Athénée des Arts; outre ces soins donnés aux arts du dessin, il y a un cours complet d'éducation musicale sous la direction de M. Le Couppey, avec le concours de M. Savard, pour le solfége et l'harmonie, de M. Laget, pour le chant, de mademoiselle Jousselin, pour le piano, tous les quatre professeurs au Conservatoire impérial de Musique.

Depuis quelque temps on travaillait avec beaucoup d'activité à élever dans la cour des bâtiments de l'administration de l'Académie Impériale de musique, rue Drouot, un nouvel étage, à la place où était, autrefois, l'atelier de Camille Roqueplan. Les matériaux de cette nouvelle construction sont en pierres de taille. Tout cet étage s'étend sur la longueur de la cour et va former une suite de foyers splendides. On dansera là où Camille Roqueplan a composé ses derniers ouvrages.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 589.

Séance du 16 juin 1857.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance tenue à l'Hôtel-de-Ville. Adoption après certaines rectifications.

Lecture et adoption des procès-verbaux des dernières séances de la Commission de la séance publique, tenues chez M. Délaire.

Correspondance :

Deux numéros du journal anglais *The Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier.

Bulletin de la Société française de photographie; troisième année. Renvoyé à M. Charles Chevalier.

Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. Renvoyé à M. Pernot.

La *Muse des Familles*. Envoyé à l'examen de M. P.-B. Fournier.

Hommage de M. Edmond d'Ingrande, de deux morceaux de musique; le premier intitulé: *Le Guet*, et le second : *Il est minuit*. A l'examen de M. de Longpérier.

Il est distribué aux Sociétaires le prospectus d'une publication d'actualité: *L'Art et la Philosophie au Salon de 1857*, revue critique, par MM. Gendré et Willems.

Une lettre de M. Coudray-Maunier, ayant trait à une notice historique sur l'église Sainte-Foy de Chartres, transformée en théâtre par la grande révolution. La Société décide qu'une lettre de remercîments sera adressée à M. Coudray-Maunier.

M. Eugène Paul fait part à l'assemblée, qu'il a été chargé par la Société des sciences industrielles, de faire la statue d'Édouard Jenner, inventeur de la vaccine, statue qui doit être érigée à Boulogne-sur-Mer.

Excellent rapport sur plusieurs numéros du journal *The Builder*, fait par M. Charles Fournier, qui est justement félicité pour ce travail.

M. Moultat soumet, à l'appréciation de la Société, de fort belles aquarelles de notre correspondant Kellin ; cet excellent élève de Roqueplan et de Bonnington, a apporté encore plus de talent dans ces nouvelles productions que dans ses précédentes. La Société remarque la vigueur, la finesse de la touche et un coloris vraiment remarquable.

D'après le rapport de M. Rolland, lu par M. le Président, la Société admet et M. le Président proclame M. Rendu, architecte à Compiègne, membre correspondant de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Gendré lit le compte rendu des travaux de la Société libre des Beaux-Arts pendant l'année académique 1856-1857. Ce compte rendu est admis pour être lu dans la prochaine séance publique.

M. Maillet donne lecture d'une pièce en vers, de sa composition, intitulée: *Les Illusions de la vie.*

M. P.-B. Fournier lit une pièce en vers de sa composition, qui a pour titre : *La Découverte d'une statue.*

M. Delaire dit une fable en vers : *Le Rossignol et les Grenouilles.* Ces différentes pièces sont admises pour la prochaine séance publique.

M. le Président donne lecture des récompenses et du programme du concert. Ce programme est admis à l'unanimité.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général,
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 7 juillet 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Demande d'admission dans la section de peinture. Rapport de la Commission nommée pour examiner les œuvres de Paul Delaroche. Rapport de M. Rolland sur le recueil des tombeaux élevés par M. Chenavard. Commission à nommer pour faire un rapport sur le Salon de 1857. Lecture d'une notice sur quelques monuments de Vésunna, par Ch. Marcellin.

23e *séance publique annuelle.*

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE.

Le dimanche, 21 juin 1857, la Société libre des Beaux-Arts a tenu sa 23e séance publique annuelle, à la salle Hertz, rue de la Victoire. Cette séance avait attiré une nombreuse réunion.

A une heure, M. le Président a ouvert la séance et a donné la parole à M. Gendré, secrétaire général, pour la lecture du compte rendu des travaux de la Société, pendant l'année académique 1856-1857.

Ce rapport, qui présente succinctement les principaux travaux de la Société, les distinctions accordées à plusieurs de ses membres, les pertes qu'elle a faites et les admissions nouvelles, a été écouté avec plaisir et vivement applaudi.

La parole a été ensuite donnée à M. Maillet pour la lecture d'une pièce de vers ayant pour titre: *Les Illusions de la vie.* Cette pièce, bien pensée, purement, poëtiquement écrite et récitée avec beaucoup d'art, a été également l'objet d'unanimes applaudissements.

M. P.-B. Fournier a lu un morceau de poësie ayant pour titre : *La Découverte d'une statue.* L'assemblée a témoigné, par une approbation chaleureuse, combien elle appréciait l'esprit de cette remarquable composition.

La partie littéraire a été terminée par le récit animé que M. Delaire a fait d'une fable très-ingénieuse, pleine de grâce et de poësie, ayant pour titre : le *Rossignol et les grenouilles*. Les applaudissements de l'auditoire ont prouvé combien le talent de l'auteur était senti et apprécié.

On passe ensuite à la distribution des récompenses, décernées dans l'ordre suivant, savoir :

RÉCOMPENSES.

1° Médaille d'argent à M. Jules Labarte, pour son ouvrage intitulé : *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge.*

2° Médaille d'argent à M. Debain, pour son *Harmonicorde.*

3° Médaille de bronze à M. Viardot, pour ses sculptures sur bois.

4° Médaille de bronze à Mme Lerebours, pour son mode d'application de peinture sur étoffes.

M. le Président adresse à chaque artiste récompensé un éloge sur le mérite de son travail; ce qui a suscité de vifs applaudissements.

La séance est un instant suspendue pour les préparatifs du concert, dont voici le programme :

1re *Partie.*

1° Quatuor en *si bémol*, pour piano, violon, alto et violoncelle, composé par M. Delaire, et exécuté par Mlle Honorine Rollot, membre de la Société, MM. Léopold Dancla, Casimir Ney et Lée;

2° Air de l'*Italiana in Algieri*, de Rossini, chanté par Mme Duflot-Maillard.

3° Fantaisie sur *Zampa*, transcription pour l'harmonicorde Debain, par Lefébure-Wély, exécutée par Mlle Louise Chaudesaigues.

4° La *Védette surprise*, romance d'Émile Durand; la *Traviata*, de Verdi, chantées par M. Puget, de l'Académie impériale de musique.

5° La *Lettre au diable*, paroles de M. F. de Courcy, musique d'Henri Potier; les *Amis de Paris*, paroles de Désaugiers, musique de Gatayes, chansonnettes chantées par M. Chaudesaigues.

2e *Partie.*

1° La *Destinée de l'oiseau*, chœur à quatre voix d'homme, sans accompagnement, paroles de M. le marquis de Foudras, musique de M. Frédéric Viret, membre de la Société, et maître de chapelle de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

2° *Cantabile*, *chanson calabraise*, exécuté sur le piano par M. de la Nux.

3° Air de *Joseph*, de Méhul, chanté par M. Puget.

4° L'*Angelus*, la *Tarentelle*, morceaux inédits, composés pour l'harmonicorde Debain, par Lefébure-Wély, et exécutés pour la première fois par Mlle Louise Chaudesaigues, son élève.

5° Romance de *Nina* ou la *Folle par amour*, de Dalayrac; la *Fête de Mainera*, boléro, de Mme Duflot-Maillard, chantées par l'auteur.

6° *Mes vœux*, pour quatre voix d'homme, sans accompagnement.

A l'exception de quelques modifications qu'on a dû apporter dans les dispositions de ce programme, par suite d'incidents survenus qui nous ont privé des chœurs, tout ce qui avait été annoncé a été entendu, et, de plus, M. Chaudesaigues a bien voulu suppléer au défaut du chœur final par le *Boursier*, chansonnette dans laquelle, comme dans les précédentes, il s'est montré excellent comique, provoquant sans cesse le rire de l'auditoire par une verve désopilative qui, néanmoins, ne s'écarte jamais des limites du bon goût et des

convenances. Les applaudissements ne lui ont pas manqué.

Le quatuor de M. Delaire, le quatrième qu'il a fait exécuter à nos séances publiques, se distingue de ses aînés par un caractère plus mélancolique, plus naïf, bien qu'il ait avec eux un air de famille et un cachet de même origine qui se remarquent principalement dans la franchise et la clarté des idées-mères. Il a été parfaitement interprété et mis en relief par des artistes qui jouissent d'une juste renommée; par les apôtres les plus fervents de la musique sévère, MM. Dancla, Ney et Lée, ainsi que par Mlle Honorine Rollot, qui s'est montrée digne émule de ses habiles partenaires. Celle-ci tenant la partie du piano qui, en général, domine les autres, s'est identifiée avec elle, et en a fait ressortir les différentes nuances par un jeu tantôt expressif et doux, tantôt brillant et animé, toujours intelligent.

M. Dancla et M. Lée ont rivalisé de talent, notamment dans l'exposé du thème de l'adagio reproduit successivement par chacun d'eux, et ensuite par le piano. On sentait l'émotion naître à la voix sympathique et tendre, aux accents plaintifs de leurs instruments. De son côté, comme un acteur d'élite sait le faire à la scène, M. Ney a rendu intéressant un rôle moins en évidence que les autres. Nous regrettons que M. de la Nux, qui s'est fait connaître et apprécier dans les concerts de l'hiver dernier, ait été souffrant et ne nous ait pas donné un grand morceau, dans lequel il aurait pu montrer son talent sous toutes ses faces; toutefois, nous avons remarqué une grande précision dans sa manière d'attaquer la note.

Madame Duflot-Maillard a chanté avec beaucoup d'art en italien et en français; ne s'aventurant pas dans des traits exagérés, malgré la fraîcheur et l'étendue de sa voix bien timbrée, afin de tout faire avec correction et sans efforts, elle s'est accompagnée dans la romance de Nina et dans son boléro ; bien mieux, elle réunit à ces divers mérites, celui d'écrivain, car nous venons de lire dans le *Courrier de la mode* une fort jolie nouvelle intitulée : *Rose-rosette*, dont elle est l'auteur. Mais ce n'est pas de cette *Rose* imaginaire qu'il s'agit ici, c'est d'une charmante et gracieuse jeune personne, mademoiselle Louise Chaudesaigues, élève de Lefébure, et qui a développé toutes les ressources de l'harmonicorde Debain, comme son maître aurait pu le faire. Bientôt nous voyons entrer en lice M. Puget, de l'Académie impériale de musique, qui captive toute l'assemblée par l'attrait puissant de son sentiment, de sa diction, de son énergie, disposant d'une voix flexible et pénétrante. Dans *la Vedette surprise*, la *Traviata*, et, surtout, dans l'air de Joseph de Méhul : *Vainement Pharaon, etc.*, cet air si vieux et si jeune, si souvent répété et si nouveau, dont la fraîcheur suave, l'inspiration grandiose et la couleur biblique ont fait un chef-d'œuvre, le chanteur obtient tous les suffrages, et il est couvert, à plusieurs reprises, d'applaudissements auxquels il fait participer son accompagnatrice, qui l'a très-convenablement secondé.

Entre les deux parties de ce concert, une scène de la tragédie de *Marie-Stuart* de Lebrun, a été jouée par mesdames Pollet-Jouvante et Jouassain, de la Comédie-Française. La première a été très-belle dans *Marie* : sa fierté contenue, ses efforts de résignation poussés jusqu'à l'humilité pour se soustraire à l'humiliation; les emportements de sa colère qui éclate enfin, tout a été exprimé avec une supériorité incontestable. Mademoiselle Jouassain, qui représentait le personnage hautain et peu attractif d'Elizabeth, s'est acquittée avec beaucoup de talent de ce rôle ingrat. Ses yeux lançaient des éclairs et ses paroles tombaient de ses lèvres comme du plomb fondu, qui allait oppresser et brûler le cœur de sa rivale.

En somme, chacun a bien rempli sa tâche, et notre séance de clôture de l'exercice 1856-1857 n'a pas été inférieure aux autres.

Le Secrétaire général,

GENDRÉ.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(225e séance. 16e année.)

Séance du 19 juin 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal, qui est adopté.

Correspondance :

M. Coudray-Maunier, membre de la société d'archéologie d'Eure-et-Loir, adresse un exemplaire d'une notice historique sur l'église de Sainte-Foix de Chartres.

M. Edmond d'Ingrande fait hommage de deux chœurs à quatre voix d'hommes, le *Guet* et *Il est minuit*.

Deux numéros de l'*Europe artiste*.

Un prospectus de *l'Art et la Philosophie au Salon de 1857*.

Ces différents ouvrages seront déposés aux archives.

M. Chol propose l'admission de six artistes dans la section de musique.

La réception de MM. Charles Flusin et Georges Andrès, donne à M. le président l'occasion de

leur faire connaître les devoirs imposés à tous les membres du comité. Ces deux jeunes artistes promettent un concours actif et dévoué.

M. L. Rey lit un rapport sur les ouvrages de MM. Valadon, Talouet et Léon Rousseau ; l'impression de ce travail remarquable est votée à l'unanimité; il prendra sa place dans les publications du comité.

Profitant des bonnes dispositions de l'assemblée, M. L. Auvray propose de nommer M. L. Rey secrétaire-adjoint en remplacement de M. Renard, décédé. Cette proposition est mise aux voix et adoptée. M. Louis Rey est proclamé secrétaire-adjoint du comité central des Artistes.

M. Louis Schaal propose de nommer une commission pour rendre compte des œuvres d'art exposés par les membres du Comité central des artistes au Salon de 1857, où se distinguent MM. P. Jourdy, L. Garneray, Galimard, H. Lazerges, L. Auvray, A. Calmels, Huber et mademoiselle Léonie Lescuyer. Après une courte discussion, M. le Président désigne : MM. Brevière, L. Rey, Stecher, Pauly, Auvray, Huber et mademoiselle Léonie Lescuyer, pour faire partie de cette commission.

M. Brevière, graveur de l'imprimerie impériale, dépose sur le bureau deux épreuves de gravure reproduisant, l'une, un dessin lavé et rehaussé de blanc, d'après Géricault, l'autre, un dessin à la sanguine, d'après le Primatice, de la collection du Louvre. Ces gravures sont exécutées sur cuivre et sur zinc par des procédés nouveaux de l'invention de notre confrère, et imprimés par la presse typographique. Elles sont destinées à la publication d'un ouvrage important.

L'ordre du jour annonce un 6e concert.

6e CONCERT

DU COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Sous la direction de M. Édouard Chol.

L'auditoire est nombreux et entièrement composé d'artistes.

MM. les membres de la Société chorale de l'Odéon font entendre le chœur de Saint-Hubert. Prompts à saisir les procédés employés avec tant de succès par MM. de Lafontaine et Mondin, leurs directeurs, ces véritables artistes ont étonné l'auditoire par l'habileté de leur exécution, la variété et la gradation du son, la réserve ou l'ampleur de leur expression.

Pour remplacer M. Gros, le jeune violoncelliste lauréat du Conservatoire, qui s'était fait entendre avec tant de succès dans le précédent concert, M. René Douay, notre collègue, premier prix du Conservatoire Impérial, a exécuté un charmant morceau de sa composition ; la *Berceuse*. Comme toujours, il a tiré un merveilleux parti de son violoncelle. Son jeu a acquis une nouvelle puissance; il donne à ses sons une égalité, une largeur, une expression qui feront de lui un jour un excellent violoncelliste.

Madame Duflot-Maillard a bien voulu, avant son départ pour l'Allemagne, où elle ne peut manquer d'obtenir de brillants succès, faire entendre deux airs délicieux : l'un, la *Fleur fanée*, dont la musique et les paroles sont de sa composition, l'autre, la *Fête de Mairéna*, paroles de M. J. Autran, et dont la musique est également de la charmante cantatrice. Paroles, musique et exécution ont entraîné les applaudissements de l'auditoire.

M. Lefèvre, avec l'esprit et la puissance comique dont il a fait preuve dans le dernier concert, a chanté deux chansonnettes : le *Rococo* de Durand et l'*Homme de plume*. Cette dernière, œuvre de M. Lefèvre, a provoqué une constante hilarité et d'unanimes applaudissements justifiés par cette composition où fourmillent les mots spirituels et la plus franche gaieté.

Un *Andante* de *Lucie* de Litz, a été exécuté ensuite sur le piano par M. Diemer, premier prix du Conservatoire Impérial, et suivi d'un *Caprice*, dont ce jeune artiste est l'auteur. Dans l'exécution de ces deux morceaux, notre jeune collègue a de nouveau prouvé qu'aux artistes de talent le mérite n'attend pas le nombre des années. L'auditoire ravi a salué des plus vifs applaudissements et le compositeur et l'exécutant.

L'excellent instrument de la maison Érard a ainsi trouvé, dans notre enceinte, un nouvel et brillant interprète. Mme Érard, si empressée de venir en aide à nos modestes réunions, comme elle l'est toujours de rendre service à tous les artistes, voudra bien recevoir ici l'hommage d'une gratitude qui est devenue universelle.

Le concert, toujours si habilement dirigé par notre collègue M. E. Chol, s'est terminé avec un à propos tel, par la Société chorale de l'Odéon, qui a chanté la *Retraite*, que ce chœur a été le véritable signal de séparation, et qu'il a remplacé avec une rare intelligence la sonnette du président.

Le Secrétaire-adjoint,

LOUIS SCHAAL.

Ordre du jour de la séance du 3 juillet 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Rapports des commissions. Propositions diverses. Élections.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS : Reprises : Les *Comédiens*, de Casimir Delavigne, le *Barbier de Séville*. — THÉATRE DU GYMNASE : les *Bourgeois gentilshommes*, de MM. Dumanoir et Th. Barrière. — THÉATRE DU PALAIS-ROYAL : les *Noces de Bouchencœur*. — THÉATRE DES VARIÉTÉS : les *Gardes du roi de Siam*. — THÉATRES LYRIQUES : Début de Renard dans *Guillaume Tell*, le *Mariage extravagant*. — *Barroilhet*.

On ne se rend pas bien compte de la nécessité de la reprise des *Comédiens*, de Casimir Delavigne, cette satire de l'auteur des *Vêpres siciliennes* contre le Comité du Théâtre-Français. Les *Comédiens* obtinrent un grand succès à l'Odéon, comme pièce d'opposition, et les comédiens du théâtre eurent, quelques années après, le bon goût de la jouer, afin de se montrer supérieurs à leur rancune; mais la pièce, en elle-même, est loin d'être un chef-d'œuvre; elle n'est pas faite pour rester au répertoire. Chose bizarre, on l'a louée dans son temps sous le rapport de l'élégance et de la distinction du style, et le style est le côté le plus faible de l'ouvrage. Casimir Delavigne se cherchait encore; il n'avait pas atteint à la netteté d'expression dont il fit preuve plus tard, et notamment dans l'*Ecole des vieillards*. Les vers des *Comédiens*, sauf quelques-uns où l'auteur a visé au bon sens des proverbes, abondent en métaphores usées, en images mythologiques ou indécises, qu'on ne tolérerait certainement pas de nos jours. Ne rirait-on pas si l'on rencontrait dans une pièce moderne des vers comme ceux-ci :

Ah ! si dans son tombeau Gilbert pouvait m'entendre,
Quelle ardeur de rimer tourmenterait sa cendre !

Le sujet manque aussi de force et d'ampleur. Les tribulations de Victor, le héros de la pièce, l'auteur aux prises avec les amours-propres et les caprices des comédiens, n'offrent pas des situations très-saisissantes. Ses plaintes et ses reproches ne sont qu'une perpétuelle déclamation. L'histoire du manuscrit prétendu, qui ne renferme que des pages blanches, histoire attribuée à Molé par les recueils de théâtre, forme le plus heureux épisode de la pièce. On assure que Molé, chez lequel un jeune homme avait déposé un cahier de papier blanc entouré de faveurs roses, remit ce cahier à l'auteur, en lui donnant son opinion sur une comédie qui n'existait pas, en termes assez vagues pour ne pas trop compromettre son jugement dans le cas où la comédie aurait existé. Il avait l'habitude d'en agir ainsi avec les auteurs, sans jamais rien lire, et son jugement était plus ou moins sévère, selon leur rang et l'intérêt qu'il avait à les ménager. Casimir Delavigne a tiré fort heureusement parti de cette anecdote, mais des traits heureux et des scènes agréables ne constituent pas ce qu'on appelle une grande comédie. Les *Comédiens* sont très-inférieurs à l'*École des vieillards* et surtout à la *Métromanie*, de Piron, qu'on aurait peut-être mieux fait de remettre.

C'est une chose bien difficile à faire qu'une grande comédie et même une petite comédie. Deux auteurs de beaucoup d'expérience et d'esprit viennent presque d'échouer au Gymnase, avec une donnée qui offrait quelque actualité. La manie des titres tourmente la démocratie de notre temps, et n'en est que plus ridicule. Le marchand enrichi et retiré des affaires regrette souvent de n'être pas un fils des Croisés, et cherche, au lieu de planter ses choux, à se créer un arbre généalogique. Une foule de jeunes gens ajoutent à leurs noms, peu aristocratiques, le nom de leur village, ou prennent des titres de chevalier qui ne sont fondés que sur leur industrie. MM. Dumanoir et Barrière avaient là à exploiter une mine aussi féconde que du temps de Molière, mais ils se sont perdus dans les petits détails. On doit pourtant leur savoir gré de l'intention et de certaines parties exécutées avec talent. Geoffroy est amusant dans le rôle d'un ancien bonnetier, qui veut absolument marier sa fille à un comte, et qui tombe justement sur un comte de contrebande. C'est un bon type de sottise et de vanité. Derval a montré de la tenue et du naturel dans le rôle d'un général, qui a illustré son nom sur les champs de bataille et n'en est pas plus fier.

Le théâtre du Palais-Royal s'est fort égayé avec les *Noces de Bouchencœur*. Il va retrouver le fameux succès du *Chapeau de paille d'Italie*, ou peu s'en faut. L'extravagance la mieux conditionnée, la déraison la plus absolue, les saillies les plus décolletées recommandent cette folie, non pas aux mères de famille ni aux maîtresses d'institution, mais à ceux dont les plus grosses plaisanteries ne sauraient offenser la pudeur aguerrie, et qui accordent toute licence à la gaîté française.

Le théâtre des Variétés exhibe le plus de charmantes épaules, et le plus de mollets gracieux qu'il ait pu rencontrer, pour charmer, par ces petits tableaux vivants, le goût de ses spectateurs. De leurs oreilles il n'en fait pas grand cas, pourvu que son bataillon des gardes du roi de Siam, composé de jolies femmes, gagne la victoire. Il peut chanter *la victoire est à nous*, et il ne désire rien de plus. Jetez Lassagne, en femme, au milieu d'un groupe de beautés provocatrices, et vous vous ferez une idée de l'hilarité que peuvent provoquer les gardes du roi de Siam. Rappelez-vous les suprêmes bêtises de l'*Ours et le Pacha*.

Le théâtre de l'Opéra-Comique a voulu lui-même son succès de fou-rire; il est allé chercher dans le répertoire de Désaugiers une pièce dont le titre indique la gaieté la mieux caractérisée : le *Mariage extravagant*. La scène se passe dans une maison d'aliénés, et Désaugiers a brodé sur le vieux canevas des méprises une foule de joyeuses scènes. Cette pièce avait été primitivement destinée à l'Opéra-Comique. Elle n'a fait qu'y revenir. M. E. Gautier, plus heureux que son prédécesseur, dont la musique avait paru trop grave pour les situations, a su la faire accepter, et elle se maintiendra désormais sur ce théâtre, grâce à lui. M. E. Gautier en est à son troisième ou quatrième succès, la carrière est ouverte devant lui, et on annonce qu'il doit la parcourir avec éclat.

Mentionnons à l'Opéra le début de Renard dans *Guillaume-Tell*. Une voix qui possède le fameux *ut* de poitrine et beaucoup de sensibilité, l'a fait triompher principalement dans le célèbre trio du second acte. Il a été applaudi avec frénésie, et redemandé avec enthousiasme. La race des ténors ne s'en va donc pas comme on le disait. Ce début a rappelé celui de Duprez, quoique le nouveau ténor ne soit pas doué de la même énergie, et que le *Suivez-moi* n'ait pas répondu tout à fait à l'attente générale. On parle du réengagement de Barroilhet à l'Opéra ; le baryton, qui a créé la *Favorite* et *Lucie*, se recommande assez à la direction. Une soirée chez M. le prince de la Tour-d'Auvergne, à Saint-Germain, a valu à Barroilhet une véritable ovation.

HIPPOLYTE LUCAS.

SALON DE 1857.

DEUXIÈME ARTICLE.

MM. DUVEAU. — LUMINAIS. — STEVENS. — BENOUVILLE. — HÉDOUIN. — FRANÇAIS. — PH. ROUSSEAU. — FORTIN. — BELLY. — FRÈRE. — FLAHAUT. — A. LELEUX. — ANASTASI. — GLAIZE. — JALABERT. — PENGUILLY. — GÉRÔME. — FROMENTIN. — TOURNEMINE. — E. GIRAUD. — CH. GIRAUD. — MILLET. — FLERS. — CABAT. — COROT. — LEROUX. — CABANEL. — AÏVASOVSKY. — VERLAT. — COURBET.

Nous parcourons aujourd'hui les salles IV et VI de l'exposition; notre but est de raconter tout simplement ce qu'on y voit et ce qu'on y entend, de présenter quelques observations personnelles, de résumer les diverses impressions des visiteurs, en un mot, de faire moins la critique que la chronique du Salon de 1857.

Nous allons tout droit d'abord au tableau de M. Noël Duveau; le regard est sollicité par le rayonnement sympathique de cette toile; il y a beaucoup de tableaux bretons cette année, mais celui-ci, appelé *le Viatique*, et *le Pèlerinage* de M. Luminais, sont de belles et grandes œuvres, dont il faut parler avec éloge.

Par un temps affreux, plein de pluie et de rafales, quelques femmes bretonnes ont été chercher le prêtre pour administrer un mourant; ce bon curé a revêtu le surplis et l'étole; il a pris le ciboire, et il est parti tête nue, sous le ciel sombre et par les chemins glissants; il est précédé de deux paysans portant les fanaux, et d'un sacristain agitant la sonnette; un groupe de femmes éplorées le suit; l'une d'entre elles, grande et décharnée, comme on en rencontre sur ces places incultes, marche appuyée sur ses béquilles. Voilà toute l'action; mais ce que la plume est inhabile à rendre, c'est le sentiment du tableau, la foi profonde empreinte sur chaque physionomie, les détails vrais et chrétiens de la mise en scène; la tempête se déchaîne avec une violence remarquablement rendue; les nuages sont emportés rapidement par les vents d'ouest; les ajoncs des chemins se couchent avec bruit, le sol imprégné d'eau miroite sous les pieds de ces pauvres gens, et cependant cette procession se hâte pour offrir au mourant les derniers secours de la religion. Le sentiment qui se dégage de cette composition est irrésistible et en fait l'une des œuvres les plus remarquables du Salon.

Le tableau de M. Luminais représente *un Pélerinage*; ne vous attendez pas à

voir une troupe de pèlerins se rendant à Sainte-Anne-d'Auray, ni même un rassemblement de paysans autour d'un calvaire de la Bretagne ; il n'est besoin ni de tant de bruit ni de tant de mouvement pour reproduire un sentiment : un petit enfant a été miraculeusement ramené à la vie, grâce à quelque sainte bretonne. Son père l'a donc pris dans ses bras, et, suivi de sa jeune femme, il est parti pour le présenter à sa protectrice; sa petite fille l'accompagne, tenant ses sabots à la main; voilà tout; plus loin, un vieillard à cheval, quelque aïeul peut-être, fait l'aumône à un pauvre qui court après lui; la tendresse du père, la façon charmante et craintive dont il porte son enfant, la marche précipitée de la petite fille qui ne veut pas rester en arrière, l'amour maternel empreint sur les traits de la jeune femme, tout est rendu avec un talent large, profond et sérieux; la couleur de cette toile est juste, heureuse, bretonne, s'il est permis de s'exprimer ainsi, car la Bretagne a une couleur à elle, dont M. Luminais a le rare et magnifique secret. Nous ne pouvons louer davantage ce tableau, qu'en constatant un succès franc et sympathique qu'il partage avec le *Viatique* de M. Duveau. Voilà deux œuvres vraies, bonnes et consciencieuses, qui suffiraient au besoin à illustrer une exposition d'art.

M. Alfred Stevens a donné quatre toiles dans la manière réaliste : voici le sujet de celle qui semble plaire universellement, et qu'il appelle *Consolation :* une dame et sa fille, vêtues de noir, sont en visite et reçues au salon par une jeune fille, une amie; celle-ci tient la main de la dame en deuil qui se couvre le visage; elle pleure la mort de son fils, sans doute; je dis son fils, car en voyant ce tableau, je me rappelle involontairement quelques scènes de *la Joie fait peur*. M. Stevens réussit avec beaucoup de talent ces sujets si simples auxquels il donne un indicible attachement; il est impossible de ne pas se reporter à quelque situation semblable où l'on s'est trouvé ; il semble que l'on connaisse cette jeune fille qui pleure, cette jeune fille qui console, et sans trop chercher, on pourrait dire leur nom ; de là le charme de ces sujets empruntés à notre souvenir. *Petite industrie* nous montre l'une de ces pauvres femmes qui, debout sous les portes cochères, vendent des carnets et des crayons à des prix insignifiants ; son enfant est couché à ses pieds et *dort* de faim, sans doute ; cette toile, juste de sentiment, est d'une exécution noire et lourde qui pèse au regard. *Chez soi* représente une jeune femme qui se chauffe devant sa cheminée ; elle est élégante et gracieuse; *l'Été* n'est point une toile ruisselante de soleil et de verdure; une jeune fille prépare un verre d'eau sucrée, et voilà tout; bien des gens seront de son avis, et conviendront que l'été ne peut être rendu d'une façon plus saisissante.

Nous retrouvons ici le chien de M. Joseph Stevens; il ne quitte pas son habit rouge; dans *l'Intérieur du Saltimbanque*, il est au repos; *Distrait de son travail*, il oublie la représentation et le public, pour convoiter un vieux morceau de pain. *Le chien et la mouche* est le titre d'un tableau qui a l'avantage de dire son sujet tout seul. — Peut-être y a-t-il un peu trop de chiens dans la manière de M. Joseph Stevens.

M. Benouville a profondément attiré l'attention publique à ce salon dont il est l'un des maîtres; *Les deux pigeons* sont la traduction gracieuse de la fable de Lafontaine; le peintre en a reproduit les nuances gracieuses et la touchante allégorie avec une simplicité remarquable; son pinceau a jeté sur la toile des lignes pures, harmonieuses, auxquelles il a prodigué le charme et la couleur. *Raphaël apercevant la Fornarina pour la première fois* est un tableau très-important dans ses proportions modestes; Raphaël, ses cartons sous le bras, passe devant la boutique de la belle boulangère; celle-ci est accoudée dans sa beauté splendide, et prête une vague attention à ce jeune homme qui passe; sa marche s'est ralentie, et il est là, fasciné par la puissance plastique de la beauté : ce mouvement du peintre d'Urbin est parfaitement réussi;

peut-être pourrait-on reprocher à la Fornarina de trop *poser* dans le sens actuel du mot; la couleur de cette toile est charmante, comme le dessin en est irréprochable; le sujet est très-sobre d'accessoires, mais l'intérêt se résume tout entier dans le mouvement de Raphaël. — Quelques belles Transteverines marchent le long du Tibre : l'une d'elles y baigne son enfant et se tient accroupie sur la berge du fleuve; ses compagnes la considèrent avec intérêt; un homme, un étranger, un artiste, assis non loin, admire et réfléchit; c'est *le Poussin, qui trouve sur les bords du Tibre la composition de son Moïse sauvé des eaux;* ce sujet est fort ingénieux; M. Benouville est un chercheur d'idées attachantes en peinture: c'est un éloge légitime à donner par ces temps d'indifférence où l'on pense tout sauver par la correction du dessin et la vérité du coloris.

M. L. Belly expose trois tableaux représentant des paysages d'Egypte : *le village de Giseh, le désert de Nassoub, et une inondation...* en Egypte, bien entendu, et non à Tarascon ni à Trélazé; cette dernière toile est à effet; une longue pointe de terre s'avance jusqu'à l'horizon au milieu du Nil débordé comme une mer; un long vol de cigognes se perd dans les nuages; cette toile, dont la couleur est charmante, est une œuvre très-réussie.

Quatre tableaux destinés à se faire pendants, la *Chasse*, la *Pêche*, l'*Agriculture*, l'*Horticulture*, sont signés par M. Hédouin, dont les *Glaneuses* nous ont déjà inspiré une admiration sans réserve; ces dernières toiles, qui complètent son envoi, sont faites avec talent et vues avec intérêt, malgré la banalité du sujet; M. Hédouin les a traitées dans le goût moderne, et, dans sa *Chasse*, surtout, a développé toutes les qualités du paysagiste le plus intéressant et le plus consciencieux.

M. Aïvasovsky est un peintre d'origine polonaise; il est élève de l'Académie de Saint-Pétersbourg; nous ne savons s'il est apprécié en Russie, nous ignorons même si *sa manière* doit être prise pour le spécimen de l'art russe; nous espérons qu'il n'en est rien pour nos nouveaux alliés; M. Aïvasovsky se dit évidemment avant d'aborder un tableau, avant même de choisir un sujet: « Je ferai un tableau rose, je ferai un tableau chamois, je ferai un tableau pistache. » Une fois ce parti pris, il n'en sort plus; aussi, il n'y a pas de tableaux entêtés comme les siens; nous citerons donc de cet étranger les *Champs de blé de la petite Russie*, qui est tout ocre, les *Steppes de la nouvelle Russie*, qui n'est que carmin, une *Tempête au pied du mont Athos*, complétement opale, une *Marine* rose au soleil couchant, et un *Café turc* ardoise, *à l'île de Rhodes*; cela doit faire plaisir aux gens qui aiment *cette note-là*, disait Odry dans les *Saltimbanques*.

M. Charles Giraud a rapporté une toile très-intéressante de son voyage dans les mers du Nord avec le prince Napoléon: c'est une *Pêche aux phoques;* les Esquimaux dans leur caïacks, au ras de l'eau, entourent une chaloupe où sont réunis les principaux chefs de l'expédition; l'un de ces naturels a harponné un phoque dont le ventre d'argent resplendit à la lumière; d'immenses blocs de glace se dressent çà et là dans la mer polaire; M. Giraud a jeté sur ces masses pittoresques des effets de lumière entièrement neufs; ce sont des chatoiements particuliers, des réflections bizarres, des colorations empruntées au prisme, qui nous donnent une idée inattendue des régions arctiques. Un autre tableau du même peintre représente l'*Intérieur d'un salon de la princesse Mathilde;* il est à regretter que la lumière ait été distribuée trop sobrement, car dans ce salon plein d'élégantes choses d'art, il y avait là de splendides étoffes, des statuettes, des marbres, des bronzes, des lustres à faire étinceler à la façon de Van Ostade.

M. Eugène Giraud a cherché le succès populaire et a réussi à merveille dans ce tableau qu'il appelle *Boucle à l'œil;* c'est une sorte de garde-française, un franc luron, à demi renversé sur son lit; sa jambe est campée sur le dossier d'une chaise; il sourit et débite de grosses galanteries sans

doute, pendant qu'une jolie fille, au frais minois, le frise et le pomponne de sa petite *patte*; cette situation facile et amusante rappelle les fringantes scènes de la *Permission de dix heures*, et la gravure va la populariser bien vite, si ce n'est déjà fait. Quant à cette grande toile, que M. Giraud appelle *Rendez-vous de chasse*, il vaut mieux n'en pas parler; ce sont des portraits, dit le livret; tant mieux pour le peintre, car c'est sa seule excuse.

Deux admirables toiles de M. Français se trouvent réunies dans la même salle, et sollicitent l'admiration générale; l'une est un *Souvenir de la vallée de Montmorency;* elle représente une charmante maison de campagne, devant laquelle s'étend une verte pelouse ombragée de beaux arbres; les rayons du soleil, tamisés par le rideau de feuillage, produisent sur le gazon des jeux merveilleux d'ombre et de lumière. Le magnifique talent du peintre se révèle dans ces combinaisons diverses; rien de suave et de pittoresque comme ces effets dérobés à la nature; ce qu'il y a de douce température et de verdoyante atmosphère sous ces beaux arbres, ne saurait se décrire; quelques groupes d'enfants et de jeunes femmes sont harmonieusement disposés, et se complaisent dans cette toile tout empreinte d'un charme frais et pénétrant. Le sentiment est bien distinct et rendu avec non moins de talent dans son second tableau; c'est une *Belle journée d'hiver;* une froide et vive lumière se joue à travers les branches dépouillées des arbres; le sol, exposé brutalement aux rayons obliques du soleil, est analysé, fouillé, peint avec un talent hors ligne, et l'on ne saurait trop admirer, dans l'ensemble complexe des détails, la vérité et la logique de chaque effet.

M. Penguilly n'a exposé qu'un tableau représentant le *Combat des Trente*. Chacun connaît cette affaire héroïque, ce duel gigantesque de trente Bretons contre trente Anglais; M. Penguilly semble s'être trop préoccupé de montrer tous ses héros au public; il les a rangés en ligne, comme à la parade, aussi sa mêlée manque-t-elle de fougue et d'animation; les épées se croisent, les haches d'armes se lèvent; mais il ne semble pas que ces coups tranquillement portés puissent faire de mortelles blessures. La couleur du tableau nous semble d'ailleurs un peu triste, et il n'est personne qui ne se soit figuré plus saisissant, plus dramatique, plus enthousiaste, en un mot, le combat national du chêne de Ploërmel.

Un *Intérieur de ferme en Savoie*, le *Déjeuner*, *Pigeons*, le *Rat de ville et le rat des champs*, complètent l'œuvre de M. Ph. Rousseau. Le *Rat de ville et le rat des champs* est une traduction heureuse de la fable; le contraste gracieux de ces petits animaux, la sécurité de l'un, l'inquiétude de l'autre, sont spirituellement rendus; le campagnard, la patte levée, l'oreille au guet, ne mange que du bout des dents; il y a tout un jeu de physionomie parfaitement étudié dans ces deux petits museaux. Nous regretterons seulement que M. Ph. Rousseau ait fait entrevoir un chien malencontreux dans l'éloignement. Lafontaine n'a jamais nommé *ce quelqu'un* qui troubla la fête et força nos deux rats de détaler. Je regrette de savoir que ce fût un chien, et j'en veux à M. Ph. Rousseau de me l'avoir appris.

M. Edouard Frère, dans deux petites toiles d'intérieur, a résumé de charmantes scènes de famille. Un mère a retiré du bain son enfant dont le corps mignon tremble au contact de l'air, et qu'elle enveloppe dans des linges chauds et blancs. Le *Lever* la représente jouant avec ce petit être qu'elle aime tant, et se cachant à demi derrière un rideau pour l'amuser: ces deux tableaux sont peints avec beaucoup de tendresse et de grâce.—M. Th. Frère a rapporté d'Egypte divers paysages qui se recommandent par le coloris plein des rayons brûlants et des chaudes émanations du soleil d'Orient. Nous citerons une *Halte à Girgey*, une *Vue prise à Girgey*, et les *Pyramides de Gizeh, prises du Caire au soleil couchant.*

Les peintres d'Orient sont, au Salon, au moins aussi nombreux que les peintres de

la Bretagne. Nous avons cité M. Belly, M. Th. Frère; nous aurons encore à parler de M. Tournemine, de M. Fromentin, et surtout de M. Gérôme.

Commençons d'abord par l'un de ses tableaux qui n'a rien d'oriental, et dont on a beaucoup parlé, la *Sortie du bal masqué*. Un pierrot et un arlequin se sont pris de querelle; ils ont quitté le bal, ils se sont rendus sous les grands arbres voisins, d'où tombe le brouillard; il fait nuit, la terre est couverte de neige; ils se sont battus à l'épée, et le malheureux pierrot a été frappé d'un coup mortel. Rien de plus simplement dramatique que ce combat de deux jeunes gens dans leur costume de carnaval; les vêtements blancs de la victime sont tachés d'un sang rouge; arlequin s'enfuit épouvanté. Le dessin est merveilleux chez M. Gérôme, le mouvement de ses personnages, toujours simple et vrai; il a déployé dans cette œuvre un talent incontestable, mais, néanmoins, qu'il nous soit permis de lui préférer ce tableau qu'il intitule : la *Prière chez un chef arnaute*. Sept ou huit croyants, enfants, jeunes gens et vieillards, sont rangés debout sur une natte dans la maison du chef; devant eux sont déposées leurs babouches, dont la longue rangée produit un effet bizarre; ils lèvent les deux bras et prient; voilà tout. Quelques longs fusils sont accrochés à la muraille; une grosse chandelle brûle sur un trépied; il y a dans la composition de ce tableau, une indicible puissance de talent; c'est par la simplicité la plus absolue que M. Gérôme est arrivé à l'effet le plus vrai, le plus pénétrant, le plus réussi; l'Orient, l'islamisme tout entier est là, et jamais il n'aura été donné d'en recevoir une plus complète impression : il semble que l'art ne puisse aller au delà. Les *Chameaux à l'abreuvoir* et les *Recrues égyptiennes traversant le désert*, nous présentent l'Egypte sous d'autres aspects, et même après les chefs-d'œuvre de Decamps, se font sincèrement admirer.

Auprès du désert égyptien, il nous est donné de voir les plaines immenses et sablonneuses du Sahara dans les tableaux de M. Fromentin; *une Halte de marchands devant El-Aghouat*, et *une Tribu nomade en voyage*, nous jettent en pleine Afrique, sur cette mer de soleil et de sable que l'on appelle le Grand Désert; l'atmosphère brûlante se mêle à l'incandescente poussière de ces plaines arides, et cet effet triste et pesant se dégage bien de la toile; après avoir peint, M. Fromentin a voulu raconter, et il vient de publier de charmants récits intitulés *Un été dans le Sahara*; sa plume comme son pinceau puise à une intarissable palette surchargée de couleurs; et l'on pourrait dire en Italie, cette patrie du concetto, que son livre est peint comme son tableau est écrit, avec beaucoup de talent.

M. Tournemine nous rapporte des *Souvenirs de la Turquie d'Asie*, et *un Café dans l'Asie mineure*; ses toiles sont touchées avec ce charme vague et indistinct qui lui est propre; elles renvoient surtout l'impression générale de la couleur, et il ne faut pas les regarder de trop près, sous peine de ne plus rien y distinguer; cette originalité est surtout frappante dans le lac sur *la frontière Tunisienne*.

Nous citerons rapidement, car l'espace ne tardera pas à nous faire défaut, de M. Harpignies, un excellent paysage; de M. Vidal, *un Braconnier breton* et *la Pluie en Bretagne*; de M. Fortin, *le Mauvais joueur* et *l'Essai d'une vocation*; de M. Flahaut, une toile délicieuse représentant un *Paysage aux environs de Port-Royal*. — M. Adolphe Leleux a découvert dans la Bretagne et dans la Bourgogne de jolis points de vue, et des scènes franches et vigoureusement reproduites; sa *Cour de cabaret* est pleine d'une animation vraie; *les Enfants effrayés par un chien* sont groupés dans des attitudes heureusement devinées; ces marmots se pressent contre une barrière, et la figure de chacun exprime bien le degré de peur proportionné à son sexe et à son âge; la verdoyante nature de la Bourgogne se montre sous un aspect bien différent dans *les Pêcheurs à l'étang*, et *la Machine à battre*; ces deux

toiles ne semblent pas être de la même main qui rendit avec tant de vérité l'âpre nature de la Bretagne.

M. Jalabert s'est-il inspiré de Shakspeare dans son tableau de *Roméo et Juliette?* il est permis d'en douter à la vue de ces deux jeunes gens qui seraient mieux à leur place dans un keepsake ; il doit être resté dans le souvenir de chacun, un tableau, ou mieux même, une esquisse à peine indiquée de Delacroix, où Roméo se confondait avec Juliette dans une dernière étreinte ; il y avait dans l'indécision des lignes, dans ces formes vagues et vaporeuses un sentiment pur de la poësie de Shakspeare ; M. Jalabert empreint d'une réalité trop crue ces types indéfinissables du poëte tragique ; son amoureux est de chair et d'os comme un jeune premier ; l'on voit trop qu'il est sur sa prosaïque échelle en tenant Juliette embrassée, et nous ne retrouvons pas dans cette scène un peu brutale les souvenirs poëtiques et flottants de notre imagination. Le second tableau de M. Jalabert représente *Raphaël travaillant à la composition de la madone de Saint-Sixte ;* une belle Romaine pose devant le jeune peintre, et prête l'ovale chaste et pur de son visage au visage de la Vierge ; le futur pape Léon X est près de Raphaël, et pendant qu'il peint, ses élèves préparent un des cartons pour la décoration des chambres du Vatican ; cette toile est peinte avec une grande pureté et une suave harmonie ; la couleur en est chaude et juste, le dessin ferme et correct, et l'on ne peut passer devant elle sans la considérer avec plaisir.

Ce sujet nous rappelle un tableau de M. Cabanel, du même style et du même intérêt ; Michel-Ange achève son célèbre Moïse si puissant et si empreint d'un caractère céleste ; il regarde son œuvre et réfléchit ; en ce moment la portière de son atelier se soulève ; le pape paraît et vient rendre visite au plus grand génie de son siècle. Michel-Ange est bien au premier rang du tableau, et l'intérêt est habilement concentré sur sa figure énergique ; la pensée rayonne puissamment de son front rude et large ; la conception de ce tableau est forte et consciencieuse ; on le regarde avec calme et sans beaucoup d'efforts, on l'admire. Un autre tableau de M. Cabanel rappelle par sa disposition et le sentiment qui l'a inspiré, *Saint Augustin et sa mère sainte Monique* d'Ary Scheffer ; *Aglaë et Boniface*, las d'une vie de désordre, rêvent aux nouvelles vérités du christianisme ; peut-être le peintre s'est-il montré trop fidèle au texte qu'il a puisé dans la vie des Saints ; les deux jeune gens rêvent tout au plus ; ils n'ont pas sur leur visage cette foi ardente, cette conviction splendide des premiers chrétiens ; aussi cette œuvre où se retrouve le coloris et le dessin de M. Cabanel, n'est-elle pas suffisamment imprégnée du sentiment religieux.

L'antiquité et les temps modernes ont fourni à M. Glaize deux sujets de tableau très-différents et qui malheureusement sont traités de la même manière : l'un représente *les Amours à l'encan*, l'autre, *la Porte d'un changeur ;* dans celui-là, des jeunes filles grecques viennent marchander de petits amours que l'on vend à la criée ; des vieillards impudiques, des riches, à face luxurieuse et éhontée, en achètent pour leur argent ; ne cherchez point dans cette composition un charme archaïque ; c'est une véritable vente moderne, comme il s'en pratique chaque jour à l'hôtel des commissaires-priseurs ; en vain le peintre y a-t-il prodigué tous les accessoires de la mise en scène antique ; le sentiment ne s'y révèle pas ; M. Glaize pensait trop à *sa Boutique de changeur* quand il peignait ses *Amours à l'encan.* Un Anglais offre du papier contre de l'or derrière la vitrine éclairée du changeur ; des malheureuses déguenillées, de pauvres femmes et des enfants regardent avec des yeux de convoitise ; nous ne ferons pas à ce tableau le même reproche ; il n'a rien de grec ; il est moderne, trop moderne ; on peut le voir tous les soirs rue Vivienne ou au Palais-Royal, et pour ne pas être peint, il n'en est que plus saisissant.

Nous citerons deux nouvelles toiles de M. Anastasi, *un Coucher de soleil* et *la Meuse en Hollande*; cet heureux pays a fourni au peintre toute son exposition de cette année, et comme il a eu le talent de faire des paysages véritablement hollandais, nous en remercions la Hollande. Mêmes remercîments à *l'Ile de Croissy* et aux bords de la Seine, que M. Cabat a peints de main de maître; mêmes compliments à la Normandie, qui, grâce à M. Flers, nous a valu un *Intérieur de cour*, un *Intérieur de ferme* et une *Prairie à Aumale;* nous ne pouvons que citer les noms de ces paysagistes de talent, pour lesquels nous épuiserions en vain la banale formule des éloges.

Nous nous sommes arrêtés avec plaisir, devant deux tableaux de M. Charles Leroux; les *Bords de la Loire au moment de la pleine mer* est une œuvre d'un talent incontestable; les effets de la nature, scrupuleusement étudiés, y sont scrupuleusement rendus; ce ciel, où se forme un orage, est peint avec hardiesse et vérité; les eaux de la Loire sont grises et opaques; elles reflètent à peine ces barques de pêcheurs à voiles rouges qui les sillonnent rapidement. M. Leroux est un de nos bons paysagistes, qui produit suffisamment, mais qui ne se produit pas assez.

Nous n'avons encore vu qu'une toile de M. Corot, *une Matinée*, souvenir de Ville-d'Avray, toute pleine de ce charme particulier, de cette atmosphère humide, de ces contours indécis qui tremblent à l'œil; nous aurons un vif plaisir à parler plus longuement des ouvrages de M. Corot, quand nous les rencontrerons dans notre flânerie à travers le Salon.

M. Desgoffe expose de singuliers paysages; l'un représente *les Fureurs d'Oreste*, l'autre *le sommeil d'Oreste;* doit-on le ranger parmi les paysagistes, doit on le compter parmi les peintres d'histoire; Oreste doit il concentrer l'intérêt, ou devons-nous demander l'attrait du tableau au charme du paysage? Grave question qui demanderait des volumes, et ne serait jamais résolue peut-être; disons donc franchement, que si c'est un Oreste, le paysage manque de pittoresque et de vérité; si c'est un paysage, l'Oreste a l'air d'un fou qui ne sait où il se trouve; le public n'est pas plus avancé que lui.

Voici de pauvres glaneuses qui ne sont point aux champs de Booz! C'est à peine si quelques épis leur restent, à elles qui se courbent sous le soleil d'été. Que de misère dans leurs haillons! Que de honte même dans leur triste métier! Elles sont là trois ou quatre se précipitant sur un malheureux épi oublié par mégarde; rien n'est plus vrai que leur attitude; rien n'est plus *nature* que leur misérable apparence; leurs vêtements ont la couleur de la terre où elles se traînent! Voici donc encore un de ces sujets simples et pénétrants pour lesquels le talent du peintre a tout à faire; or, M. Millet a beaucoup fait, et il a réussi; ces pauvres filles sont dessinées avec une énergie franche; la sobriété de la couleur va bien à la tristesse du sujet. Je ne sais rien de plus attendrissant, de plus désolé qu'une pareille scène, rendue avec un tel sentiment.

M. Verlat a, pour le moins, autant travaillé que ses malheureux chevaux; il peut se vanter d'avoir donné là un vigoureux coup de collier; sa prétention a, sans doute, été d'attirer les regards du public; or, il y a réussi; on se range à la hâte devant cette monstrueuse charrette qui menace de tout écraser; voilà un sujet qui n'est pas intéressant, et que le peintre a conçu dans des proportions colossales; on peut vanter le dessin de ces gros percherons, je ne m'y oppose pas, mais qu'il soit permis de préférer *le Passage dangereux* du même peintre; cela est moins embarrassant; nous ignorons comment on fera pour remiser son grand tableau.

Nous arrivons enfin à M. Courbet; il est généralement admis qu'il a de grandes qualités de peintre; or, il vaudrait peut-être mieux qu'il n'en n'eût pas, ce serait moins embarrassant pour le jury d'admission; mais puisque, pour une raison ou pour une autre, ses œuvres figurent au Salon, s'il est permis de choisir parmi ses

tableaux, nous citerons *la Chasse au Chevreuil dans les forêts du Grand-Jura*, et *les bords de la Loue;* ces deux ouvrages n'ont pas un parti pris de forcer l'attention publique; ils sont à peu près comme il faut, et se tiennent assez convenablement dans le monde où on les a reçus; mais il n'en est pas ainsi de sa *Biche forcée à la neige* et de ses *Demoiselles des bords de la Seine*. Une tache brune sur un immense drap blanc, voilà la biche forcée; elle a même été tellement pressée par les chiens, elle s'est enfuie avec tant de rapidité, qu'elle est positivement sortie du cadre; les chiens eux-mêmes, comme de braves chiens qui n'ont pas peur, se disposent à la suivre; il ne reste donc sur la toile qu'un grand champ de neige et un buisson de broussailles rousses; c'est trop ou pas assez. Ce tableau vise à l'effet, et ne se soutient que par le contraste; il est peint avec cette énergie qu'on appelle chez M. Courbet, une grande qualité de peintre; c'est faire un singulier emploi de sa force et de son talent! Pour les demoiselles du bord de la Seine, ce sont effectivement *des demoiselles;* elles sont étendues sur l'herbe, l'une sur le côté, l'autre à plat ventre; elles portent des robes de grenadine et des châles d'été; elles se roulent sur toute cette toilette fripée, qui n'a jamais dû être neuve pour elles; elles adressent au public des sourires non équivoques. M. Courbet, où donc va-t-il chercher ses modèles! Voilà donc ce qu'il expose en public! Des demoiselles qui ont profité de leur jeudi pour aller se vautrer sur l'herbe. Nous ajouterons que le dessin de ce tableau est grossier et incorrect, que la couleur en est d'un jaune désagréable, et que d'après les règlements de police, ce tableau ne devrait être visible que de huit à onze heures du soir.

L'espace nous manque pour compléter la chronique des deux salles que nous avons parcourues; nous aurons donc à revenir sur bien des tableaux importants, que l'on peut critiquer sans doute, mais que l'on ne doit pas oublier.

JULES VERNE.

EXPOSITION DE LA HAYE.

DEUXIÈME ARTICLE.

MM. H.-A. DE BLOEME.—MASCHAUPT.—JOR. PAUWELS. — ALTMANS. — NICOLAS PIENEMAN. — J.-G. SCHWARTZE. — P.-F. HEYSE. — PORTAELS. — HENRI BOURCE. — ED. HAMMAN, — C. ROCHUSSEN. — J. SCHEX. — J.-B. HUYSMANS. — J.-J. VAN DER MAAS. — E. SLINGENEYER. — J.-L CORNET. — H. HOLLANDER.

Le Jury des récompenses n'a pas fait attendre longtemps sa décision; déjà, dès le 22 juin dernier, son arrêt était connu et publié dans les journaux. Cinq *médailles d'or* ont été décernées; les lauréats sont : MM. Verschuur, d'Amsterdam; — H.-A. de Bloeme, de La Haye; — C. Springer, d'Amsterdam; — J. Weissenbruch, de La Haye; — H.-F.-C. Ten Kate, d'Amsterdam, et J.-J. Van der Maaten, de La Haye, *ex æquo*, le sort décidera lequel d'entre eux possèdera la médaille. — *Médailles d'argent* : MM. H. Hollander, d'Amsterdam; — H. Bource, d'Anvers, et E.-J.-B. Wittkamp, de Delft, *ex æquo;* — F. Bosem, de Dusseldorf, et C. Bisschop, de La Haye, *ex æquo;* — J.-H. Maschaupt, d'Amsterdam, et Jos. Pauwels, de Gand, *ex æquo;* — B. te Gempt, d'Amsterdam, et Mme Henriette Ronner, de Bruxelles, *ex æquo;* — P. Stortenbeker, de La Haye; — F.-A. Breuhaus de Groot, d'Amsterdam, et W. A. van Deventer, d'Amsterdam, *ex æquo;* — J.-F. van Deventer, de La Haye, et J.-N. Tjarda van Starkenborgh, de Clèves, *ex æquo;* — L. Hanedoes, de La Haye, et C. Lieste, de Harlem, *ex æquo;* — Mlle G.-J. van de Sande Bakhuyzen, de La Haye; — L. Lingeman, d'Amsterdam, et M. Ten Kate, d'Amsterdam, *ex æquo;* — J.-B. Tom, de La Haye, et J.-H.-L. de Haas, d'Osterbeek, *ex æquo;* — Sim. van den Berg, de La Haye; — B. Vautier, de Dusseldorf; — J. Israels, d'Amsterdam; — Eug. Lacomblée, de La Haye; — et J.-H. Leliman, d'Amsterdam.

Les artistes qui ont exposé, n'auront pas cette fois à se plaindre; car ils ont été jugés par leurs pairs, et, bien mieux encore, par une commission composée de six membres qu'ils ont choisis parmi eux à la pluralité des voix. Dans cette distribution de médailles, l'école hollandaise a eu tous les honneurs de la victoire. Ce résultat était prévu; mais l'école belge et l'école de Dusseldorf seront-elles satisfaites de ne pas avoir obtenu une médaille d'or, de ne compter chacune que trois lauréats parmi les décorés de la médaille d'argent? Accoutumées à des succès plus nombreux, plus brillants, ne diront-elles pas qu'on aurait dû montrer à leur égard plus de tact, plus

de courtoisie, pour ne pas s'exposer un jour à l'isolement? Quelques-uns l'ont pensé, d'autres l'ont craint même; mais cette appréhension ne saurait avoir sa raison d'être: aujourd'hui, dans la société internationale, il y a de l'émulation partout et toujours, de la rivalité nulle part.

Il y a d'assez beaux portraits au Salon de La Haye. Ceux exposés par M. H.-A. de Bloeme sont remarquables par une naïve imitation de la nature, la correction du dessin et le charme de la couleur; les têtes sont sérieusement étudiées, les mains d'un beau modelé et bien peintes. On remarque bien encore dans certaines parties quelque inexpérience de la touche, le *portrait de femme* est peut-être en général d'un ton un peu terne; mais cela n'empêche pas que ces toiles ne soient des œuvres bien faites, dignes de la médaille d'or que leur a décernée le jury. — MM. Maschaupt, d'Amsterdam, et Jos. Pauwels, de Gand, sont deux portraitistes rivaux, devant le mérite desquels le jury est resté indécis; ne sachant à qui accorder la médaille d'argent, il a laissé le sort en décider. C'est ainsi qu'on évite la difficulté et en même temps on a l'air de faire deux heureux à la fois. La recette est-elle bonne à suivre? Le portrait d'une *Dame avec son enfant*, exposé par le peintre d'Amsterdam, est d'un bon sentiment; les têtes sont bien dessinées, mais d'une touche un peu sèche; le portrait du *Doyen de la Confrérie de Saint-Georges*, envoyé par le peintre de Gand, est traité dans un bon style, peint avec une certaine vigueur; mais les vêtements sont d'une couleur un peu lâchée, ils manquent de relief. — M. Altmans, d'Amsterdam, a deux portraits d'un dessin correct et d'une couleur suffisante. — M. N. Pieneman ne nous a offert que deux toiles déjà connues, le *Portrait du Prince d'Orange* et celui du *jeune Prince Alexandre*; la ressemblance est des mieux réussies et l'expression des figures des plus heureuses; il est fâcheux que les mains aient été négligées; on dirait qu'elles sont restées inachevées; et cependant quoi de plus gracieux à peindre que la main potelée d'un jeune enfant! — Un *Portrait d'enfant*, de M. J.-G. Schwartze, d'Amsterdam, est d'un effet charmant, bien qu'on eût désiré plus de fini dans la figure. La tête d'*Enfant coiffé d'un chapeau*, étude du même artiste, se fait remarquer par la fermeté de la couleur et la bonne distribution de la lumière. — Est-ce par déférence pour le système des compensations qu'on a accepté au Salon un *Portrait de Dame*, de M. P.-F. Heyse, de La Haye, qu'on l'a placé tout exprès à la vue dans le voisinage des de Bloeme, des Pauwels, des Maschaupt? Ce contraste est des plus amusants à observer, et plus d'un s'en est égayé. — Respect est dû, dit-on, à la chose jugée, on n'a plus à y revenir; quoi qu'il en soit, on ne s'explique guère comment il se fait que les deux portraits et les deux figures de fantaisie, exposées par M. Portaëls, de Bruxelles, recommandables à la fois par la pureté du dessin, l'éclat de la couleur et la perfection du modelé, n'aient pas obtenu les honneurs d'une médaille. Le mérite de ces toiles, quand les visiteurs du Salon étaient unanimes à en faire l'éloge, n'a pu cependant échapper à l'attention du jury. Cette réticence, si réticence y a, a surpris bien du monde.

Du portrait au genre historique, la transition est facile; M. Portaëls m'y conduit naturellement. Son tableau, le *Suicide de Judas*, est, sans contredit, l'œuvre la plus complète de l'exposition; mais, en le voyant, il m'a été impossible de ne pas me rappeler le *Judas* de M. Thomas, autre artiste belge,— cette composition si énergique, si saisissante, que tout le monde a aussi vue à l'Exposition universelle de 1855. Le *Judas* de M. Portaëls, sous le rapport de l'idée, n'offre rien de dramatique, rien de fortement conçu; c'est là son grand défaut. En effet, que vois-je sur cette toile? Le corps de l'Iscariote tombé sur le sol, la tête en avant, ayant encore autour du cou la corde avec laquelle il s'est pendu à un arbre, et quelques hommes, sur le second plan, contemplant cet affreux spectacle. Voilà toute l'idée, et rien de plus. L'artiste n'a bien certainement voulu peindre qu'un cadavre, n'en faire qu'une horrible étude; en cela, son œuvre est parfaitement réussie.

M. Henri Bource, d'Anvers, l'auteur de la *Fille de Jephté* que nous avons vue au dernier Salon, nous a envoyé une toile devant laquelle la foule s'est arrêtée, et qui a fait sensation; chacun se disait: Voilà un tableau de genre bien peint, d'une habile ordonnance, d'un effet saisissant; on se sent ému, profondément touché des adieux de cette mère en grand deuil se séparant de sa fille qu'elle ne reverra peut-être plus. Mais, du moment où, consultant le livret, on avait lu cette définition : *Dernière entrevue de Marie-Antoinette, reine de France, avec sa fille et sa sœur, au Temple*, un autre ordre d'idées se présentait tout à coup à l'esprit; on se disait alors : Quoi! cette femme assise est une reine, la veuve de Louis XVI! non, ce n'est pas là la fille des Césars, si touchante, si belle, si fière encore au milieu de ses bourreaux. Quoi! cette autre femme, en longue robe noire, est madame Élisabeth! non, ce n'est pas là cet ange sur la terre, n'attendant que le moment de retourner au ciel. Quoi! le peintre a voulu représenter l'exécrable matinée du 2 août 1793, où l'on vint éveiller les princesses pour lire

à la reine le décret qui ordonnait sa translation à la Conciergerie; mais les choses ne se sont pas passées ainsi; mais le peintre a faussé l'histoire, a dénaturé les faits, tandis qu'il aurait dû les traduire sur sa toile avec un saint respect. On est alors forcé de lui dire: Si vous avez voulu composer un tableau de genre émouvant, une scène touchante de la vie ordinaire, vous avez complétement réussi; mais si vous avez eu l'intention de faire un tableau d'histoire, votre œuvre est une erreur, un mensonge. Il est à présumer que ces considérations sont cause que, quel que soit le mérite de sa toile, M. Henri Bource n'a obtenu qu'une médaille d'argent. Ici, le jury aurait été d'accord avec tout le monde. — La *Découverte de l'Amérique*, de M. Édouard Hamman, peintre franco-belge; voilà une toile sérieusement composée, pleine de vie, de mouvement, où toutes les figures accessoires expriment bien le sentiment qui a dû animer ces hommes d'équipage à la vue de la première terre d'Amérique, après les périls d'une navigation sur des mers inconnues; mais d'où vient que la figure de Christophe Colomb, celle que l'artiste a sans doute étudiée avec le plus de soin, manque de style, d'effet grandiose? Est-ce la faute du peintre ou de notre imagination, qui nous représente cet autre conquérant *grand comme le monde* qu'il a découvert? — M. C. Rochussen, d'Amsterdam, ordinairement si original dans sa touche, si spirituel dans ses compositions, n'a pas été heureux, cette fois, en s'essayant dans le genre historique. Son *Comte Florent V à Voorm, en* 1276, n'est pas l'œuvre qu'on attendait de son talent; c'est tout au plus si on peut l'accepter comme une ébauche bien faite.—La *Prise de Wezel en* 1629, de M. J. Schex, de Wezel : Si cette composition est l'œuvre d'un jeune peintre inconnu jusqu'à ce jour, ce que font naturellement présumer quelques faiblesses de dessin et certains tâtonnements de la touche, voilà, du moins, un début qui promet; c'est assez généralement d'une bonne couleur, il y a des parties fort bien rendues. — MM. J.-B. Huysmans, d'Anvers, et J.-J. Van der Maas, d'Amsterdam, ont traité tous deux le même sujet : le *Seigneur de Brèderode présentant à Marguerite de Parme la requête des Nobles conjurés;* la toile de l'artiste anversois se fait remarquer par une bonne ordonnance et l'harmonie de l'ensemble; celle de M. J.-J. Van der Maas n'est pas sans mérite; mais il est fâcheux qu'elle pèche contre les lois de la perspective.

M. Ernest Slingeneyer, de Bruxelles, s'est souvenu du succès qu'obtint, il y a plusieurs années, à l'exposition de La Haye, son *Vengeur*, cette page si pleine de fougue et d'énergie. Aussi nous a-t-il envoyé, cette année, une toile conçue à peu près dans les mêmes idées : les *Marins du navire français, le Feu.* C'est l'œuvre d'un pinceau large et vigoureux; la figure principale, celle du marin qui aime mieux se jeter à la mer avec le pavillon que de le laisser aux mains des Anglais, est parfaitement réussie, ainsi que toutes celles du premier plan. On aurait bien à faire quelques observations sur la couleur, sur le ton général du tableau, à signaler plusieurs imperfections dans les détails; mais tout cela est peu de chose en comparaison des qualités solides que cette œuvre renferme, et de l'impression qu'elle produit. M. Slingeneyer ne s'en est pas tenu à ce seul envoi; nous avons encore de lui deux jolis tableaux de genre : une *Scène de persécution du temps de Cromwell*, et *Souvenir d'Ostende*, purs de dessin, d'une bonne couleur et d'un heureux effet.

Le *Jean de Witt chez Spinosa* et *la Réunion littéraire chez Roemer Visser*, de M. J.-L. Cornet, de Leyde : ces deux compositions, bien qu'elles appartiennent au genre historique, ont précisément le mérite qu'on ne rencontre pas toujours dans les tableaux d'histoire, celui de reproduire avec une exactitude parfaite le caractère des personnages et l'époque où ils ont vécu. Voilà surtout ce qui distingue les deux nouvelles productions de M. Cornet, et l'on ne saurait trop louer l'artiste qui étudie sérieusement et avec amour les sujets qu'il traite. — M. H. Hollander, d'Amsterdam, est un des lauréats désignés par le jury pour la médaille d'argent; il doit cette distinction à deux œuvres qui ont été très-remarquées : *Rembrandt peignant sa Garde de nuit, entouré des principaux personnages qui figurent dans le chef-d'œuvre du maître;* l'idée en elle-même a peu de valeur, elle n'a rien d'original; ce n'a été qu'un prétexte pour faire la copie de personnages bien connus; et puis, la pose donnée à Rembrandt n'est pas heureuse, il tourne le dos au spectateur; celui qui devrait dominer toute la composition, se trouve ainsi effacé par ceux qui l'entourent et qui sont tous en relief sur le premier plan. Le plus habile pinceau ne saurait racheter le défaut d'une pareille ordonnance. L'autre tableau représente *Corneille de Witt refusant de signer l'acte qui annule l'Edit perpétuel;* ici, tout est en bonne harmonie, ordonnance et couleur, et l'idée est bien conçue; mais la figure principale exprime-t-elle la dignité que de Witt a certainement dû avoir dans un pareil moment? C'est là qu'était toute la difficulté pour l'artiste, il faut lui savoir gré des efforts qu'il a faits pour parvenir à la vaincre.

La Haye, le 8 juillet 1857.

J.-J. de Winner.

MOSAÏQUE.

Exposition publique à Paris des productions des colonies françaises. — Une statue à ériger, à Melun, à la mémoire de Jacques Amyot. — Institution d'une société d'artistes à Besançon. — MM. Crépinet et Botrel d'Hazeville, lauréats du concours d'architecture à Londres. — Les aquarelles de M. Kellin et la maison Durand-Ruel. — Un hypogée étrusque. — Le musée de Cumes. — Une séance de la société royale asiatique de Londres. — Découverte en Prusse.

Un nouvel établissement vient d'être ouvert à Paris, par les soins de M. le ministre de la marine; c'est une *Exposition publique des productions des colonies françaises.* Ce musée, disposé avec autant de goût que d'intelligence, occupe les sept pièces du rez-de-chaussée de l'ancien hôtel Talleyrand, qui fait l'angle des rues de Rivoli et Saint-Florentin. Des armoires, des vitrines, des bocaux en cristal et en verre, sont rangés sur des étagères autour de ces salles, classés, étiquetés avec le plus grand soin. Il y a là une foule d'objets qui intéressent particulièrement la science et l'industrie, mais il en est un grand nombre qui seront examinés avec empressement par les artistes. Ce sont les bijoux en or et en argent; des colliers, des bagues, des bracelets travaillés avec une certaine habileté. Il y a aussi des ornements très-originaux préparés avec des graines d'acacia, des calebasses, des coquillages. Plusieurs panoplies offrent de précieuses réunions d'armes, d'instruments de chasse et de pêche; près d'elles sont des modèles de pirogues d'une certaine élégance. — L'exposition des produits des colonies françaises est ouverte tous les mercredis, de midi à quatre heures. Il suffit de demander des billets d'entrée à M. le ministre de la marine. Deux jours par semaine sont réservés aux savants, aux industriels, aux artistes, qui seraient curieux de se livrer à des études particulières sur tous les objets qu'une haute sollicitude vient de réunir avec tant d'intelligence.

La ville de Melun a tenu à prouver qu'elle n'oubliait pas que le célèbre Jacques Amyot avait vu le jour dans ses murs, le 30 octobre 1513. La ville d'Auxerre possède, dans sa cathédrale, un magnifique tombeau élevé à la mémoire de celui qui fut son évêque; Melun va lui consacrer une statue monumentale dans la cour de son Hôtel-de-Ville. — Le Conseil général de Seine-et-Marne, le Conseil municipal de Melun, une foule de notabilités, de Sociétés savantes, ont contribué, par leurs souscriptions, aux frais de cet hommage si justement mérité. — Le modèle de la statue a été confié à un jeune artiste, élève de M. Toussaint, à M. Godin, né aussi à Melun. Son travail a été fort approuvé. L'artiste a représenté le traducteur de la *Vie des Hommes Illustres* de Plutarque, assis sur un siége de forme gothique. Enveloppé dans une vaste robe, dont le capuchon retombe sur ses épaules, il tient d'une main un crayon, de l'autre un rouleau de papiers. A ses pieds sont les insignes qui rappellent ses dignités : la mitre, la crosse. — L'érection de cette statue sera l'occasion de fêtes brillantes à Melun.

Une société d'artistes vient de se former à Besançon. Elle a pour but de ranimer un peu le goût des Beaux-Arts et elle se propose d'ouvrir prochainement une exposition publique dans le chef-lieu du département du Doubs. Elle fait, en même temps, appel à tous les artistes de la Franche-Comté et les invite à suivre son exemple.

On lit dans le *Moniteur* : On n'a pas oublié le concours d'architecture ouvert à Londres, au commencement de cette année. Les projets demandés aux concurrents avaient pour objet la concentration, sur un même emplacement de Londres, des divers services publics et la construction de deux ministères des affaires étrangères et de la guerre. Quelques-uns de nos architectes ont répondu à l'appel de l'Angleterre, et nous sommes heureux de voir, dans le compte-rendu publié par le *Morning-Post*, que deux des projets envoyés à Londres ont obtenu de figurer au premier rang. — Pour le projet de la concentration des services publics, le premier prix, donnant droit à une prime de 12,500 fr., a été remporté par M. Crépinet. — Pour le projet particulier du ministère de la guerre, le second prix, donnant droit à une prime de même valeur, a été obtenu par M. Botrel d'Hazeville. » — Le *Moniteur* ajoute que MM. Crépinet et Botrel d'Hazeville sont au nombre des jeunes architectes attachés comme inspecteurs aux travaux du Louvre.

M. Kellin, aquarelliste, élève de Bonnington et de Roqueplan, qui, depuis plusieurs années, n'envoyait presque plus de ses œuvres à Paris, vient d'adresser à MM. Durand-Ruel et Susse, ses anciens mandataires, un certain nombre de ses gracieuses productions. On remarque parmi ces aquarelles : Les *Pêcheurs de Boulogne*, délicieuse marine; une *Vue de l'église de Dannes* (*Pas-de-Calais*), charmant paysage; le *Chemin creux*, traité avec une vigueur qu'on rencontre rarement dans ce genre de peinture; les *Pyramides d'Egypte*, qui rappellent parfaitement le climat de ce pays; les teintes en sont chaudes et les effets de lumière parfaitement distribués; le *Château et le camp d'Honvault*, scène de la vie militaire d'une grande vérité; le *Lavoir et la promenade des Cordeliers à Nantes* et *la Mare*, *l'Étang et la mer*, sont deux aquarelles qui prouvent le talent de M. Kellin pour rendre la transparence des eaux; l'*Échouement* est un effet de soleil bien réussi; l'*Antiquaire*, intérieur éclairé d'une manière qui mérite une attention toute spéciale; la *Bourse et le monument de 1792 à Lille;* les *Rues et Places royales de Bruxelles*; la *Tour du Beffroy et l'Hôtel-de-Ville de Calais;* le *Moulin d'Outreau près Boulogne-sur-Mer*; enfin, l'*Escalier de la reine Berthe à Chartres*, aux tons vigoureux et offrant de charmants détails, sans nuire à l'effet général. — M. Kellin fait surtout ses ciels d'une manière remarquable. Plusieurs de ces aquarelles ont été acquises par divers amateurs et l'on annonce déjà un nouvel envoi de cet artiste. — L'ancienne et honorable maison Durand-Ruel, dont les galeries sont déjà si belles, va encore prendre de l'extension; elle sera sous peu installée dans un vaste local, rue de la Paix, 1, ce qui lui permettra d'exposer, surtout au rez-de-chaussée, un plus grand nombre d'œuvres d'art. C'est une bonne nouvelle pour ceux qui connaissent l'excellente réputation de cette maison, qui sait si bien faire valoir les travaux des artistes, dès qu'ils portent le cachet du talent.

Une découverte intéressante vient d'être faite, près de Canino, sur le territoire de l'ancienne ville de Vulcy; c'est celle d'un magnifique hypogée étrusque. A l'entrée de l'hypogée, on voit un vestibule à voûte pyramidale et admirablement ornementé; sur une enjolivure sont peints des animaux domestiques, des bêtes féroces combattant entr'elles, et à côté de la porte principale sont dessinées des figures humaines des deux sexes, d'une finesse exquise.

S. A. R. le prince de Syracuse a transformé une alle de son palais en musée, pour y rassembler les

merveilles mises au jour dans les fouilles pratiquées à Cumes. On y voit des cristaux grecs, objets devenus extrêmement rares, d'une forme élégante et d'une composition supérieure; les terres cuites sont cependant ce qu'il y a de plus remarquable dans la collection. Les vases, et il s'en trouve des époques les plus reculées, sont rangés par ordre chronologique. Quelques vases grecs, de l'époque la plus ancienne, sont des curiosités artistiques du plus haut intérêt; ils n'ont que des traces légères de peinture. Il en est dont les types sont étrusques ou égyptiens; d'autres, de forme svelte, ont une surface blanche et polie, ornée d'or, joignant la richesse à la pureté de la forme. Le savant antiquaire Giuseppe Forelli a publié un ouvrage dans lequel se trouve 18 planches représentant ces vases.

La séance anniversaire de la fondation de la Société royale asiatique de Londres, a eu lieu le 6 juin. On y a passé en revue les travaux de la Société, qui ont été fort remarquables. Outre les recherches assyriennes, le rapport a parlé du récent examen, par une commission spéciale, de quatre traductions différentes d'une inscription de *Teglath Phalasar* 1er, faite dans le but d'attester la validité de la base d'interprétation adoptée par les érudits en inscriptions cunéiformes.

Une découverte intéressante vient d'avoir lieu, en Prusse, dans la terre de Ballgarden, près de Tilsitt. En creusant des couches de marne, des ouvriers ont découvert des os de bras ornés de bracelets; en continuant les fouilles avec précaution, on a retiré le squelette complet d'un cheval, qui avait encore le mors dans la bouche. Dans le voisinage se trouvaient des fers de lance, des javelots avec des fragments d'épées, des perles d'ambre jaune, des bagues, des agrafes d'une forme inconnue jusqu'alors.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 590.

Séance du 7 *juillet* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance tenue à l'Hôtel-de-Ville.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance annuelle tenue salle Hertz, le 21 juin 1857.

Correspondance :

Une lettre de M. Hittorf, membre titulaire, sollicitant son admission comme membre honoraire. La Société adhère à la demande de M. Hittorf, avec empressement.

Une lettre de M. le docteur Colomb, remerciant la Société de sa nomination de membre honoraire de la Société libre des Beaux-Arts.

Une lettre de M. Zacharie Rendu, remerciant la Société de son admission comme membre correspondant.

Une lettre de M. Viardot aîné, et une autre de Mme de Rebours, remerciant la Société pour les récompenses qu'ils ont obtenues.

Une lettre de M. Coudray-Maunier, membre correspondant, adressant à la Société quelques articles comme supplément à l'année théâtrale 1856-1857.

Les trois premiers numéros de *L'Art et la Philosophie au Salon de* 1857. M. Maillet est chargé de l'examen de cette revue critique.

Trois numéros du *The Builder*. Renvoyé à M. Ch. Fournier.

La Revue des Sociétés savantes et *la Muse des familles* à M. P. B. Fournier.

Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture, à M. Vavin.

L'Univers musical. A l'examen de M. Longpérier.

Un bon pour retirer du Ministère de l'intérieur, les Mémoires de l'Académie de Dijon. Aux soins de M. Martin, agent de la Société.

M. le Président proclame M. Dubois, peintre, membre résident de la Société libre des Beaux-Arts. Les membres applaudissent vivement à cette admission.

Commission nommée pour faire le compte rendu des travaux du Salon de 1857.

Peinture : MM. Rouget, Dussauce, Dubouloz et Gendré;

Sculpture : MM. Husson et Boitel;

Architecture : MM. Chaudet et Marcellin;

Gravure : MM. Gatteau et Normand;

Archéologie : MM. J. Mirault, Maillet et P.-B. Fournier.

M. Dussauce fait un rapport comme introduction à l'examen des travaux de Paul Delaroche. Cet excellent rapport paraîtra dans la REVUE DES BEAUX-ARTS, aux travaux de la Société.

M. Gendré lit un bon rapport de M. Rolland, sur le Recueil des tombeaux élevés par M. Chenavard, architecte à Lyon. La Société vote le dépôt de l'ouvrage aux archives.

M. Marcellin donne lecture d'une savante notice sur quelques monuments de Vesunna (Périgueux). Cette notice, qui a vivement intéressé l'assemblée, sera insérée dans les annales de la Société.

M. Vieillard lit une pièce de vers de sa composition, intitulée : *Une heure dans un cimetière*. Cette charmante élégie, lue avec sentiment, est vivement applaudie.

M. Vilemsens lit une fable pleine d'entrain, intitulée : *Les Deux points de vue*.

Avant de clore la séance, M. le président adresse des remerciements à tous les membres qui ont coopéré à l'intérêt et à l'ordre de la séance annuelle du 21 juin 1857. Il annonce son absence pour plusieurs mois et confie à MM. les vice-présidents, les intérêts de la Société.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire général,
GENDRÉ.

AVIS. — Le Banquet annuel de la Société libre des Beaux-Arts aura lieu le samedi 1er août 1857. La souscription, fixée à 8 francs, est ouverte au secrétariat général, 2, rue des Enfants-Rouges, à Paris.

Ordre du jour de la séance du 21 *juillet* 1857.

Lecture du procès-verbal. Correspondance. Suite du compte rendu de la commission nommée pour examiner les travaux de Paul Delaroche. Rapport de M. Marcellin sur la notice historique de l'église Sainte-Foy de Chartres, par M. Coudray-Maunier. Études de M. Marcellin sur les tapisseries de Raphaël au musée du Vatican et sur les peintures de la chapelle Sixtine par Michel-Ange. Communication de M. Maillet, sur la publication hebdomadaire : *L'art et la Philosophie au Salon de* 1857.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport sur l'ouvrage de M. Zacharie Rendu, architecte, intitulé : Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy-au-Bac, près Compiègne (Oise).

DEUXIÈME PARTIE[1].

Je ne vous ferai pas suivre chacun des successeurs de ce pieux abbé, mais je ne puis passer sous silence les noms des rois de la première race dont les corps y furent déposés.

Khlother Ier y fut déposé jusqu'à ce que ses quatre fils l'eussent conduit à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.

Khlowig III, roi de Neustrie, fut enterré dans la basilique de Saint-Étienne ; puis, Khildebert III, en 711, mourut dans son palais de Choisy et fut enterré dans l'église du monastère.

Dagobert III, vainqueur des Austrasiens, près Compiègne, après avoir été assassiné, en 711, près de la Motte-Brion, à l'âge de dix-huit ans, fut inhumé à côté de son père.

Khlother IV, en 719, y reçut aussi les honneurs funèbres.

Les annales de l'abbaye de Saint-Denis mentionnent que la reine Berthe, femme de Pepin et mère de Karle-le-Grand, morte à Choisy le 12 juillet 783, y fut provisoirement inhumée jusqu'à ce que ses cendres fussent transférées en son second lieu de sépulture.

M. Rendu prétend qu'à cette époque des temps mérovingiens, l'obscurité la plus épaisse couvre la plus grande partie de notre histoire et particulièrement le passé de Choisy, malgré les quelques rares écrivains qui tinrent successivement la plume depuis la chute de l'empire romain ; mais, néanmoins, il nous reste, continue-t-il, un grand nombre d'ordonnances, de lettres-patentes faisant mention du palais et de l'abbaye de Choisy, et servant de précieux jalons pour nous guider à travers cette ère de décadence.

Notre auteur cite entre autres une lettre de Karle-le-Grand, un *perceptum* signé de Klovigh-le-Débonnaire, daté de 835, et concernant le monastère de Fleury, se terminant par ces mots : *Actum Cusiaco palatio regio*. Puis, une charte de Charles-le-Chauve, et d'autres documents qui aident beaucoup à éclaircir les ténèbres qui enveloppent les temps passés.

Je regrette vivement, Messieurs, d'être obligé de vous résumer d'une manière aussi succincte l'histoire de l'abbaye de Choisy, si bien détaillée par M. Rendu, car je vous eus initié à la vie intérieure des moines de l'abbaye de Saint-Étienne de Choisy. Vous auriez pu suivre cette vie qui, d'abord grave, austère, digne en tous points du Dieu qu'on servait, changea complétement, et fit place aux richesses et surtout à l'exercice d'une autorité presque sans contrôle.

En l'an 896, les hommes du Nord se jetèrent sur nos provinces qu'ils dévastèrent, et saccagèrent l'abbaye de Saint-Étienne, le palais et la basilique de Choisy ; la plupart des dépouilles funéraires des monarques francs furent détruites.

Charles-le-Simple fit sortir Choisy de ses ruines, et, pendant son séjour, il y signa une charte assurant l'immunité des maisons communales et monastiques de Paris.

Henri Ier y présida, en 1047, un plaid où fut jugée une contestation intéressant le monastère de Saint-Médard. Plus tard, lorsque l'ancien palatium des rois francs fut érigé en forteresse, Choisy devint le centre d'une châtellenie. Ce fut à cette même époque, en 1131, que le monastère de Saint-Étienne reçut un illustre visiteur, le pape Innocent II, qui y célébra l'office divin. Relater ce fait, dit M. Rendu, c'est dire assez l'importance acquise par l'abbaye de Choisy, qui possédait 700 serfs et jouissait de plusieurs fiefs.

Le possesseur du fief de Pimprez, tributaire de la communauté, était obligé, aux deux fêtes patronales de Saint-Étienne, d'assister aux offices divins, de porter la verge levée devant l'abbé, de le servir à table, et de lui donner vingt sous.

Autrefois, entre Choisy et Plessy-Brion, existait une chapelle appartenant aux Templiers, mais elle n'existe plus que de nom. On voyait aussi plusieurs pierres tumulaires consacrées à des chevaliers morts en Palestine, et sur lesquelles se li-

[1] Voir page 245.

sait la sainte devise des croisés : *Dies el volt !* Dieu le veut !

Après avoir donné d'intéressants détails sur la visite que le roi Louis VII fit, en 1145, au château de Choisy, M. Rendu raconte les diverses phases désastreuses par lesquelles le célèbre château eut ensuite à passer.

Nous regrettons que les limites que nous impose un simple rapport, ne nous permettent pas de vous faire partager l'intérêt qu'il sait apporter dans la narration du siége que Choisy eut à soutenir contre Baudouin, comte de Flandre, qui dévasta entièrement le château que Philippe-Auguste fit restaurer.

L'auteur passe ensuite en revue les visites d'autres monarques.

Philippe-le-Bel, dont il cite les lettres de Béthisy, datées de 1185, année qui suivit ses démêlés avec le comte de Flandre, et qui confirment la fondation de la chapelle qu'il fit ériger à Choisy-en-Laigne.

Malgré l'obscurité de l'origine de la charge de gouverneur militaire exercée à ce château, M. Rendu a pu, grâce à de savantes recherches, donner une nomenclature des principaux.

Il cite, comme premier gouverneur, Téchon, châtelain de Choisy, en 1050.

Le second fut Albéric de Choisy, en 1070, qui fut condamné dans une assemblée royale tenue à Compiègne, pour ses vexations envers l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.

Puis, parmi les 17 autres gouverneurs nommés par l'auteur, nous trouvons, en 1230, Jean, seigneur et chevalier de Choisy, qui accompagna saint Louis à son grand voyage en Terre-Sainte.

Sur le titre de fondation du prieuré de Royal-Livre, dit plus loin M. Rendu, daté de juin 1303, il est dit que la châtellenie de Choisy était entre les mains du roi, et il paraît que, depuis cette époque, elle resta dans le domaine royal.

L.-M. MOULTAT.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(225ᵉ séance. 16ᵉ année.)

Séance du 3 juillet 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU.

M. le président ouvre la séance en invitant M. Louis Rey à remplir les fonctions de secrétaire-adjoint auxquelles il a été récemment appelé, et aussi à donner lecture du procès-verbal de la dernière séance. — Sur ce compte rendu plusieurs observations sont faites.

M. le président, à l'égard de M. René Douay, fait justement remarquer l'insuffisance des termes du paragraphe qui le concerne, en rappelant que l'intention du Comité n'a pas été de manifester des espérances sur l'avenir du talent de cet artiste, mais bien de constater le rang élevé auquel ses succès suivis l'ont déjà placé parmi les violoncellistes de renom.

M. Louis Rey, après avoir remercié le Comité de sa bienveillance pour ses travaux et aussi de l'honneur qu'il lui a fait de le nommer secrétaire-adjoint, appelle l'attention du Comité sur les termes du paragraphe qui rend compte de sa nomination et dont l'équivoque peut faire ressembler son élection à une surprise ; il prie le Comité de vouloir bien ne pas la considérer comme définitive et de la soumettre à un autre examen ; à cette occasion M. le président, avec beaucoup de bonté de cœur et des paroles persuasives, engage M. Rey à continuer sa mission, en lui promettant une confirmation ultérieure de la part du Comité.

Observation de M. Pauly au sujet du dépôt d'une cinquantaine de prospectus annonçant *L'Art et la Philosophie au Salon de* 1857, revue critique par MM. Gendré et Willems.

Il est décidé que ces rectifications auront lieu, et le procès-verbal est adopté.

M. le président fait part au Comité d'une lettre de M. Valat, secrétaire-général, au sujet des procès-verbaux, et qui contient aussi des excuses sur son absence.

Lettre de M. Guilletat dans laquelle il veut bien expliquer les causes qui l'empêchent d'assister à la séance, et aussi des démarches qu'il a faites, en qualité de commissaire de notre fête du 10 juillet prochain.

Lettre de M. Corplet, artiste peintre et sculpteur, qui annonce que plusieurs de ses ouvrages, *une grisaille sur émail* et un *fac-simile* également sur émail, ont été admis à l'exposition et y figurent sous les numéros 601 et 602, et demande au Comité de nommer une commission pour les examiner.

Lettre de Mademoiselle Élise Journet, sociétaire, sollicitant de la part du Comité des démarches pour une affaire qui la concerne ; M. le président, dont le dévouement est toujours prêt à secourir les infortunes, engage MM. Auvray et Brévière à se joindre à lui pour remplir la mission qui lui est demandée.

M. Pauly fait hommage au Comité du catalogue de l'exposition des œuvres de Paul Delaroche pour être déposé aux archives, puis d'une biographie sur M. Dieudonné (Jacques-Augustin), statuaire. Puis encore de deux numéros de *l'Europe Artiste*, dont un de ces numéros contient le premier article critique de notre collègue M. Louis Auvray.

M. Minet donne quelques détails sur la visite dont il s'était personnellement chargé auprès de Madame veuve Renard.

M. Auvray, au nom de la commission d'organisation du banquet qui doit avoir lieu vendredi prochain, expose le résultat des démarches qui ont été faites à ce sujet. Après quelques débats auxquels prennent part MM. Lescuyer et Bellier de la Chavignerie, M. le Président, également animé de la dignité des artistes, résume succinctement les diverses observations et après avoir mis la question aux voix, arrête : que le Comité se réunira pour célébrer l'anniversaire de sa fondation chez Deffieux, restaurateur, boulevart Saint-Martin ; le banquet commencera à 5 heures précises. — Les commissaires désignés sont MM. Auvray, Guillelat, L. Rey, et MM. A. Douay et Dahmen, commissaires adjoints.

Plusieurs candidatures sont proposées, celles de MM.

Marthieu (Charles) élève du conservatoire impérial de musique et de déclamation, présenté par MM. Edouard Chol et Paul Chareau.

Barré (Armand) élève du conservatoire, présenté par MM. Edouard Chol et L. Auvray.

Mademoiselle Proust (Mélanie) pianiste, élève de M. Marmontel, présentée par MM. Edouard Chol et René Douay.

M. Deschamps (Léonard) élève du conservatoire, présenté par M. Edouard Chol et Paul Chareau.

Enfin, M. Auvray propose de nommer membre honoraire du Comité, M. Delcourt, gérant de la maison Erard. Tous ces candidats, ayant réuni la majorité des suffrages, ont été proclamés membres actifs du Comité central des Artistes.

L'ordre du jour étant épuisé et toute discussion close, la séance est levée à 10 heures.

Le secrétaire adjoint,
Louis REY.

Ordre du jour du vendredi 17 juillet 1857. Lecture du procès-verbal, correspondance, rapports des commissions, propositions diverses, élections s'il y a lieu.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS : Prochaine reprise de *Venceslas* de Rotrou. — THÉATRE DE LA GAITÉ : les *Compagnons de Jehu*, drame tiré d'un roman de M. Alexandre Dumas, par M. Charles Gabet.

On va reprendre au Théâtre-Français, *Venceslas*, et nous n'y assisterons pas. La campagne nous appelle, mais à défaut d'œuvres importantes, qu'il nous soit permis d'examiner la figure de Rotrou.

Rotrou mérite d'être étudié avec soin parmi la foule de poëtes prédécesseurs de Corneille, non moins à cause de son talent supérieur que par égard pour son caractère. Rotrou, plus jeune que Corneille de quelques années, l'avait précédé dans la carrière dramatique, et Corneille l'appelait même son père ; mais le fils ne tarda pas à laisser le père derrière lui. Rotrou se piqua d'honneur en voyant les succès de son élève, qu'il reconnut bien vite à son tour pour son maître ; mais, tout fier d'avoir aidé à développer ce puissant génie, il célébra, même avant *le Cid*, les œuvres de son heureux rival. La jalousie n'entrait pas dans son cœur.

Son premier ouvrage, ayant pour titre *l'Hypocondriaque* ou *le Mort amoureux*, eut un beau succès, malgré sa faiblesse ; Rotrou, qui sentait bien sa défectuosité, alla au devant des censeurs dans l'argument de sa pièce, lorsqu'il la fit imprimer. *Il y a d'excellents poëtes, mais non pas à vingt ans*, dit-il ; Rotrou avait alors dix-neuf ans. Il s'était mis à versifier dès l'âge de quinze ans : ce sont ces dispositions précoces qui lui firent prendre rang au théâtre avant Corneille, son aîné. Rotrou traduisit plusieurs pièces du théâtre espagnol, dont la vogue commençait, et plusieurs pièces du grec et du latin, selon le goût de ses prédécesseurs ; mais ses essais n'ont pas eu une grande valeur, quoique bien au-dessus des œuvres des poëtes du temps, par la solidité des vers et par la force des pensées. Nous devons signaler son *Hercule mourant*, où la passion s'exprime avec une véhémence très-dramatique.

La tragi-comédie de *Laure persécutée* est pleine d'intérêt ; l'intrigue en est romanesque, mais spirituelle ; l'amour l'échauffe d'une vive ardeur. Cette pièce aurait peut-être encore du succès. *Don Bernard de Cabrère* offre aussi un sujet heureux, dont Rotrou a su tirer un grand parti.

Le *Véritable Saint-Genest*, tragédie dans laquelle se trouve assez singulièrement placé un éloge de Corneille, n'a pas autant d'originalité que les deux pièces dont nous venons de parler, quoique l'histoire de ce comédien qui se fit chrétien en jouant un rôle de martyr, présente des situations dramatiques en elles-mêmes. *Cosroës, roi de Perse,* se soutient par la vigueur des caractères. La *Bague de l'oubli*, imitée de Lope de Vega, a fourni à Legrand l'idée de son *Roi de Cocagne.* Toutes ces pièces sont venues après le *Cid*.

Venceslas mit le comble à la réputation de Rotrou. Lorsqu'il donna cette tragédie, Corneille, qui avait marché vite, en était déjà à *Héraclius*. *Venceslas* est, du reste, le seul des ouvrages de Rotrou qui se soit maintenu à la scène, et le seul généralement connu ; cette pièce est tirée d'une tragédie espagnole de Francisco de Roxas, tragédie qui a pour titre : *On ne peut être père et roi.* L'influence de la littérature espagnole était grande en ce moment.

La tragédie de *Venceslas* a de nombreux défauts ; mais ces défauts sont relevés par la vivacité des passions et par l'énergie du style. La mélancolie du vieux roi Venceslas est sublime comme celle d'Auguste, et plus saisissante encore, car il a à lutter contre ses propres enfants. Le principal défaut de cette tragédie consiste dans une de ces méprises obstinées qui tomberaient devant le plus simple mot d'explication, et qui causent à la longue une certaine impatience. C'est ainsi que le fougueux Ladislas persiste à croire que le duc de Courlande est son rival, en lui fermant la bouche toutes les fois qu'il veut nommer l'objet de sa secrète passion. Cette ignorance presque involontaire le pousse à tuer son propre frère au lieu du duc, dans une ren-

contre nocturne. On a droit de blâmer aussi le roi, qui, oubliant sa fermeté, pose au dénoûment sa couronne sur la tête du coupable, dont le peuple demande la grâce. Qu'il accorde cette grâce, il le peut; mais remettre le sceptre en des mains teintes du sang fraternel et si promptes à se servir du poignard, cela passe les mesures de la condescendance. Venceslas aurait pu mieux concilier les droits de père et de roi; il fallait faire entendre raison au peuple de Pologne, et attendre que Ladislas eût expié son crime par un long repentir. Quoi qu'il en soit, l'impétuosité de Ladislas et les parties vigoureuses du caractère de Venceslas bien nettement accusées, la beauté des sentiments de Cassandre, un peu modelée, du reste, sur la Chimène du *Cid*, ont donné à cette pièce un lustre que le temps n'a pas effacé.

Le Théâtre de la Gaîté vient de donner un très-grand drame, tiré d'un roman de M. Alexandre Dumas, les *Compagnons de Jéhu*. Ces *Jéhuistes*, et non pas jésuistes, étaient des royalistes qui organisèrent dans le Midi une espèce de terreur blanche, au sortir de la terreur rouge; pillèrent les caisses de l'Etat, détroussèrent les voyageurs et massacrèrent bien des gens sous prétexte de représailles, au nom de leurs rois légitimes. Charles Nodier a raconté cette histoire dans ses *Souvenirs en portraits*. M. A. Dumas et Ch. Gabet font jouer à Bonaparte un rôle important dans cette pièce, qui est faite de manière à piquer la curiosité et fort bien jouée; elle a complétement réussi.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

15 Juillet.

La direction des Beaux-Arts vient de faire de nouvelles commandes à divers sculpteurs. M. Mathieu Meusnier est chargé de l'exécution du buste de Cartellier, pour l'Institut, et M. Iselin, de celui de Picard, pour le Théâtre-Français. Le buste du duc de Malakoff a été aussi commandé à M. Crauck.

— S. E. le ministre d'État a commandé à M. Lanzirotti, pour être placée dans une des niches de la cour du Louvre, la statue en marbre, *la Pensierosa*, dont le modèle en plâtre figure à l'Exposition au palais des Champs-Élysées.

— Les travaux du nouveau Louvre tirent à leur fin, et chaque jour on y constate de nouveaux progrès. On vient de placer, dans la cour dite des Ministères, de superbes candélabres en bronze qui supportent des lanternes élégantes.

— Le célèbre organiste de Saint-Vincent-de-Paul, M. Peter Cavallo, de Munich, vient de recevoir de S. M. le roi de Bavière une magnifique épingle en diamants. Ce témoignage de haute distinction a été remis à cet artiste par M. le baron de Wendland, ministre de S. M. bavaroise à Paris.

— La lady Macbeth de M. Émile Deschamps, Mme Frantzia, dont les habitués de l'Odéon ont gardé souvenir, et que ses créations sur les scènes du boulevart ont rendue si populaire, doit, dit-on, faire sa rentrée cet hiver dans un grand ouvrage en cinq actes et quatorze tableaux, spécialement écrit pour elle.—Le nouveau rôle confié à Mme Frantzia paraît être de nature à faire ressortir les éminentes qualités de cette artiste, et fait présager un véritable succès.

— Sur la proposition de M. Auber, directeur du Conservatoire impérial de musique et de déclamation, M. le ministre d'État vient de créer dans cet établissement, une classe de saxophone et une de saxhorn, et d'en nommer professeurs M. Adolphe Sax pour la première, et M. Arban pour la seconde.

— M. Ary Scheffer est actuellement en Angleterre, où il fait le portrait de la reine Marie-Amélie.

—La grande fête musicale des Sociétés allemandes du Rhin central a eu lieu à Mannheim, dans les salles du palais grand-ducal, les 14 et 15 juin dernier. Environ sept cents chanteurs, dont deux cents dames, uniformément vêtues de blanc et couronnées de feuillages verts, avaient répondu à l'appel, ainsi que cent soixante instrumentistes. Il y a eu deux journées. L'exécution a été, dit-on, excellente, souvent remarquable. Chacun des concerts avait réuni environ dix-huit cents auditeurs.

— Le dernier volume des *Annales archéologiques* contient, entre plusieurs descriptions intéressantes, celle d'un bénitier portatif en ivoire, du onzième siècle, faisant partie du trésor de la cathédrale de Milan. C'est le quatrième des bénitiers d'ivoire qui soit connu; sa hauteur est de 0 m 185, son diamètre, à la base, de 0 m 095, et à l'ouverture, de 0 m 120. Ce bénitier a pour sujet le symbolisme des évangélistes.

— Plusieurs journaux ont rapporté, dans ces derniers temps, un triste exemple de vandalisme causé par un ecclésiastique. Un grand amateur de tableaux du Milanais possédait deux toiles remarquables de Rubens, représentant, l'une, un Zodiaque, l'autre, le portrait d'une femme. Au moment où il allait mourir, le prêtre qui lui rendait les derniers devoirs religieux, a exigé, comme prix de l'absolution, la destruction de ces deux toiles qu'il regardait comme une offense à la religion. Ces deux tableaux ont été brûlés.

Un jeune médecin de la Faculté de Paris, M. B. Lunel, songeant aux immenses services rendus par Jenner, l'auteur de la découverte de la vaccine, a eu l'idée de perpétuer la mémoire de l'illustre docteur anglais en proposant l'érection d'une statue de ce grand homme. C'est à Boulogne (Pas-de-Calais), port principal de débarquement de l'Angleterre, patrie de Jenner, que sera élevé le monument. L'emplacement désigné est le spacieux terre-plein qui s'étend en avant de la façade de la caserne formant perspective aux quais. Parfaitement dégagée, la statue sera l'un des premiers objets qui frapperont les regards de l'étranger, dans le trajet du port à la gare du chemin de fer. — Le sujet, confié à M. Eugène Paul, sculpteur, sera *Jenner découvrant la vaccine*. L'inauguration du monument aura lieu en juin 1858. — La commission, prise dans le sein de la *Société des sciences industrielles, arts et belles-lettres de Paris*, se compose de MM. Adde-Margras (de Nancy), médecin, *président;* B. Lunel, médecin, *secrétaire;* les docteurs Bourdonnay et Pétron; E. Paul, sculpteur; Thénot, artiste, peintre et professeur; et Adolphe Favre. — La souscription est ouverte parmi les médecins français et étrangers; mais toutes les personnes qui apprécient les services rendus par Jenner, pourront concourir à l'érection du monument. — Une brochure, contenant l'historique des travaux de la commission, la liste des souscriptions, le détail des dépenses, etc., sera publiée. — Les souscriptions doivent être adressées à M. Gossart, notaire, rue Saint-Honoré, 217, à Paris.

SALON DE 1857.

TROISIÈME ARTICLE.

MM. JEANRON. — OUVRIÉ. — DAUBIGNY. — TERNANTE. — CHAPL'N. — C. NANTEUIL. — FLANDRIN. — YVON. — BELLANGÉ. — PROTAIS. — BEAUCÉ. — JADIN. — ZIEM. — Mme BROWNE. — Mme DOUX. — PICOU. — GUET. — CARTELLIER. — Mme DE ST-ALBIN. — DAUZATS. — MAGAUD. — GUILLAUME. — ANASTASI. — GOYET. — TABAR.

M. Jeanron est le peintre des ports abandonnés, des plages tristes et silencieuses, des rivages embrumés de la Manche; le Pas-de-Calais lui appartient comme l'Algérie à M Fromentin, comme Venise à M. Ziem; il a transporté sur ses toiles le brouillard fauve et lumineux des mers du Nord. Entre ces divers sites de la côte, M. Jeanron affectionne surtout un endroit presque désert, de pauvres cabanes abandonnées, quelques sables miroitant à marée basse, auxquels il a souvent demandé ses plus heureuses inspirations: chacun a sur les lèvres le doux nom d'Ambleteuse.

Cette année, M. Jeanron, qui ne veut pas être rangé parmi les spécialistes, a exposé dix tableaux de genre bien distincts, et qui peuvent au besoin prouver la fécondité de son imagination et la souplesse de son pinceau. Nous nous trouvons tout d'abord en présence d'un *Fra Bartholomeo*; ce tableau doit être considéré comme un portrait, et voilà tout, car il ne nous apprend rien de ce que nous dit le livret plus instructif, savoir: que ce Bartholomeo était dominicain, ami de Savonarole et musicien habile; que, de plus, il inventa le mannequin, et mourut de l'habitude qu'il avait contractée de travailler fort tard devant une fenêtre ouverte sans carreaux. L'imprudent! Mais était-ce une raison suffisante pour le peindre avec cette sobriété de couleur, que nous trouvons plus défectueuse encore dans le *Raphaël et la Fornarina*, du même auteur. Ce grand tableau est traité comme un port abandonné d'Ambleteuse; mais ce qui là est un charme merveilleux et une reproduction sympathique de la nature, devient ici un défaut grave; jamais plus pauvre palette ne fut appelée à rendre cette chaleur de ton, cet éclat de coloris, cette luxuriante et splendide nature de la Fornarina, de la maîtresse de Raphaël! M. Jeanron n'est vé-

ritablement pas le peintre des grandes figures de l'art, surtout lorsque son cadre s'élargit et que ses personnages sont de grandeur naturelle; sa manière est principalement mélancolique et ne peut aborder impunément toute espèce de sujet; cette remarque est encore frappante dans un autre tableau représentant *le Tintoret et sa fille*, et pourtant il est conçu dans une proportion moins ambitieuse. Mais, après cette critique, nous n'aurons plus que de grands et sincères éloges pour la seconde série des œuvres de M. Jeanron : *La vue du fort de la Rochette* est une admirable toile, pleine de cet attrait particulier, doux et triste, de ces effets désolés dont il a le secret; on ne saurait croire combien le regard s'attache avec plaisir sur ce vieux fort que doit battre la marée haute, sur ces quelques pêcheurs qui passent dans la brume; l'intérêt n'étant pas dans le sujet lui-même, tout l'honneur en revient à l'artiste qui pourrait être sans peine le peintre des nuageuses poésies d'Ossian. *La pose du télégraphe électrique dans les rochers du Pas-de-Calais*, est un tableau fait avec plus d'énergie, et dont les qualités sont franches et sérieuses; les ouvriers sont heureusement groupés et bien à leur travail; les visiteurs du Salon s'arrêtent volontiers devant cette toile qui n'est ni trop savante, ni trop instructive. Nous citerons encore avec beaucoup d'éloge, un petit tableau représentant des *Pêcheurs d'Ambleteuse*, plein de charme et de vérité, *les Pêcheurs d'Audresselles*, *des Oiseaux de mer aux environs d'Ambleteuse*, et nous terminerons en disant à la louange de M. Jeanron, que le paysagiste l'emporte beaucoup sur le peintre de genre historique.

M. Justin Ouvrié expose de remarquables toiles dont il a emprunté les points de vue pittoresques à la Prusse, aux Pays-Bas et aux bords du Rhin; jamais peintre moderne n'a reproduit avec plus de vérité et d'attrait le charme de ces maisons hollandaises, les unes vieilles, vermoulues, effritées; les autres jeunes, propres et coquettes; celles-ci jetées à peine d'aplomb dans quelque rue sombre de village, celles-là hardiment campées sur un pont de pierre ou gaîment accroupies le long des capricieux canaux de la Hollande; ou ces sujets aimés du peintre abondent sur le Rhin et dans la Prusse rhénane, ou bien M. Justin Ouvrié a l'œil heureux et découvre ces paysages intéressants avec la pénétration d'un archéologue et la sagacité d'un antiquaire; sa couleur est, de plus, chaude, joyeuse et vraie, et fait ressortir à merveille les mille détails de ses constructions hybrides. Nous citerons de M. Justin Ouvrié *Trarbach sur la Moselle*, *Rolandseck et Drackenfels sur le Rhin*, *Boppart près de Coblentz*, et l'*Entrée de La Haye par le canal de Ryswyk*

Nous retrouvons avec plaisir sous notre plume le nom de M. Daubigny, dont nous avons admiré déjà le tableau qu'il appelle *le Printemps;* mais son chef-d'œuvre, qui pourrait bien être en même temps le plus beau paysage du Salon, est *la Vallée d'Optevoz dans l'Isère;* la naissance d'une âpre colline, dont les rocs aigus déchirent le sol, un terrain recouvert d'une herbe rare et brûlée; l'eau morne, épaisse, incolore d'un étang qui réfléchit à peine les arbres maigres et étriqués du bord; un ciel gris, pesant, sans chaleur et sans lumière; une atmosphère vague et stagnante pour ainsi dire, où semble manquer l'air, voilà les éléments de ce paysage, qui est plus qu'un paysage; c'est tout un sentiment vrai, profond, indicible de la nature dans des conditions particulières de tristesse et de désolation; la vallée de Josaphat un jour, ne sera pas autre chose que cette vallée d'Optevoz; on sent pourtant en présence de cette toile, que l'artiste n'a rien inventé; il est resté le fidèle et merveilleux interprète de cette situation qui s'offrait à ses regards; mais avec quelle force de vérité et quelle puissance de talent! Le dessin de ce paysage est large et ferme, hardi et vigoureux; la couleur est superbe de tons tristes, piteux et fauves; il est impossible de ne pas être profondément impressionné à la vue de ce

tableau : on le quitte parce qu'il faut se distraire d'un pénible sentiment, et, pour ainsi dire, renouveler l'air qu'on y respire ; nous le répétons avec conviction, avec émotion même, cette toile est l'une des plus belles, sans contredit, qu'il soit donné d'admirer au Salon de 1857. Il faut encore de légitimes éloges pour les autres tableaux de M. Daubigny, et surtout pour la *Futaie de peupliers* ; il s'est tiré avec un rare bonheur et un talent extrême des particularités de ce paysage ; les tiges élancées et droites de ces arbres, loin de produire un effet disgracieux, se dressent avec une hardiesse charmante, et chacun d'eux a été l'objet d'une étude spéciale ; cependant l'ensemble se fond parfaitement et séduit sans peine l'œil charmé ; nous parlerons aussi d'un magnifique *Soleil couché* dont les effets, scrupuleusement étudiés, ont été rendus de main de maître par M. Daubigny.

M. Ternante a exposé deux tableaux de sujets bien distincts ; le premier représente *Sainte Geneviève* guérissant un jeune aveugle à Nanterre, et le second la *Récolte des pommes de terre dans la plaine de Rueil près Paris.* La sainte Geneviève nous paraît manquer gravement du sentiment religieux qui devait inspirer le peintre ; la façon dont est traité le sujet n'est pas suffisamment intéressante, et le coloris de cette toile est bleuâtre et pâle sans motif suffisant ; un miracle, quel qu'il soit, doit se produire dans des conditions toutes différentes de lumière ; nous préférons, sans contredit, le second tableau de M. Ternante ; le sol est curieusement fouillé et rendu ; il y a là de l'air et de la vie ; c'est un joli paysage, sans prétention, qui plaît facilement et qu'on applaudit de même.

Disons d'abord que M. Chaplin a exposé deux magnifiques portraits d'homme et de femme, peints de cette manière sérieuse et sévère qui lui est propre, et venons à son tableau à succès qu'il appelle les *Premières roses* ; une jeune fille, presque une enfant, tient dans un pli de sa robe quelques fleurs à peine écloses ; elle les rapproche naïvement de sa gorge naissante à demi-découverte ; vous saisissez l'ingénieuse fable du peintre ; ce sont les premières roses de la jeunesse et du printemps ; elles se confondent presque et se ressemblent pour leur fraîcheur et leur parfum ; la jeune enfant est éminemment gracieuse, ses vêtements diaphanes sont rendus avec une finesse de pinceau excessivement remarquable, et une légère gaze qui flotte à sa ceinture semble voltiger au souffle de l'air ; cette jeune fille n'a rien de trop allégorique ; elle regarde complaisamment ces jeunes fleurs en boutons qui viennent de s'entr'ouvrir. C'est l'interprétation poétique du charmant adage italien : Oh ! jeunesse, printemps de la vie !

M. Célestin Nanteuil s'est contenté d'exposer une seule toile représentant une *Scène de Don Quichotte*. Il a pris l'instant où le brave et bon gentilhomme est ramené dans une cage de bois à la maison de sa nièce et de sa gouvernante ; le choix de ce sujet a l'avantage de mettre en scène les principaux personnages du roman de Cervantes ; Sancho Pança est descendu de son cher et digne âne ; il a bien cette grosse et grasse bonhomie que chacun prête au bon écuyer ; le barbier Nicolas et le curé Pero Perès sont également à leur poste, au second plan, comme il convient aux rôles secondaires. La composition de ce tableau est fort heureuse ; il y a du mouvement et de la vie dans ces divers groupes. On ne pourrait donc lui reprocher que de l'indécision dans le dessin et je ne sais quoi de vague et de nuageux dans le coloris : en tout cas, il n'offre rien de bien espagnol ; ce n'est point là le ciel de la Manche ; après tout, M. Célestin Nanteuil a pu penser à bon droit que la magnifique épopée de Cervantes était de tout pays, que Don Quichotte devait être essentiellement cosmopolite, et qu'en fin de compte tous les héros de sa trempe ne sont pas tous au delà des Pyrénées : il peut avoir raison ; or, puisque aucun homme de sens ne le chicanera à cet égard, il faudra convenir que son tableau est une œu-

vre intéressante et suffisamment réussie.

Il semble que M. Paul Flandrin ait le privilége de faire de la peinture un peu vieille; il est impossible de rencontrer, soit dans les points de vue qu'il prend d'après nature, soit dans les paysages au milieu desquels il traite de sujets religieux ou profanes, cette fraîcheur de ton, cette juvénilité de coloris qui distingue l'école française; ses tableaux ont l'air d'appartenir à un autre siècle; cette particularité est frappante au plus haut point dans les diverses toiles qu'il expose cette année; il a pris dans l'Évangile le sujet de son plus important ouvrage, *Jésus et la Chananéenne;* nous admirons le sentiment religieux avec lequel M. Flandrin a traité cette situation; la foi de cette pauvre mère qui se précipite aux pieds de Jésus est audacieuse et palpitante; là était l'intérêt principal de la scène, car le Sauveur refusait d'écouter cette femme, et ce ne fut qu'à force de supplications qu'elle obtint la guérison de sa fille; les divers personnages sont intelligemment groupés dans la campagne, et chacun d'eux est dessiné dans des attitudes vraies et variées. Les *Bords du Rhône près de Vienne en Dauphiné* laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la couleur qui, nous le répétons, n'est pas suffisamment moderne.

Nous arrivons au plus important tableau fait sur la guerre de Crimée; il a été commandé à M. Yvon, et représente la *Prise de la tour Malakoff, le 8 septembre* 1855. Il a beaucoup été parlé de cet ouvrage, d'abord avant qu'il ne fût commencé, puis avant qu'il ne fût fini, enfin avant qu'il ne fût exposé; aussi l'affluence a-t-elle été grande au palais des Champs-Elysées, quand on a pu le contempler dans sa lointaine solitude. C'est une œuvre consciencieuse, intéressante et dramatique; M. Yvon a distribué l'ordonnance de son tableau, comme l'avait fait M. Horace Vernet pour son *Siége de Rome*. Le spectateur est placé parmi les Russes et fait face à l'attaque française; les zouaves, conduits par le colonel Collineau, déjà blessé à la tête, ont envahi la plate-forme de la tour Malakoff; ils sont soutenus par le 7e de ligne, par le 1er bataillon de chasseurs à pied, par une escouade de sapeurs et un détachement de canonniers; les uns sont armés de pelles et de pioches, les autres apportent des échelles, ceux-ci se précipitent la baïonnette en avant, ceux-là enclouent les canons ennemis. Cette diversité de nuance et d'attribution a merveilleusement servi le peintre qui a pu, dans chaque groupe, développer un intérêt différent; là, un jeune zouave plante le premier drapeau français sur les ruines de Malakoff; ici, un gigantesque soldat écrase à coups de pierre les artilleurs russes; le général de Mac-Mahon domine cette scène de carnage et de victoire; son attitude est simple et juste; autour de lui tombent des officiers, des soldats morts ou blessés; il donne ses ordres avec la tranquillité et le sang-froid d'un héros; on voit déjà la réserve des troupes qui franchit les parapets et s'élance par les embrasures; à droite du tableau, au plus fort de la mêlée, le peintre a jeté un épisode très-dramatique. Un vieux général russe essaie en vain de ramener ses soldats qui s'enfuient; il a saisi l'un d'eux par le collet de sa capote, et avec une énergie incroyable, il le retourne contre l'ennemi. A l'horizon se dessinent divers mouvements de troupes qui viennent prendre part à l'attaque. Le tableau de M. Yvon est exécuté dans des proportions colossales; sa distribution en est simple, ingénieuse, intelligente. Il ne faut pas une imagination bien vive pour se transporter au milieu de ces scènes de combat; on devine les détails de cet assaut qui se donne en arrière; les têtes de colonnes qui débouchent par les embrasures ruinées de la tour ont un élan remarquable. M. Yvon est allé en Crimée; il s'est rendu compte par lui-même des particularités de cette gigantesque affaire; il a donc dressé son plan avec une exactitude toute militaire; mais il a été servi par un grand talent, une grande sûreté de dessin, une grande énergie de couleur, pour exécuter cette page historique. Dans ce dernier ouvrage,

M. Yvon s'est encore montré en progrès, et cependant sa *Retraite de Russie* était une belle et vaillante toile ; nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur cette œuvre qui occupera une des places d'honneur au Musée de Versailles. Citons aussi du même auteur deux remarquables portraits de M. et de Mme Méline; ils sont peints avec une certaine rudesse de touche qui ne messied point au grand art de la peinture.

M. Bellangé s'est contenté d'exposer de petites toiles représentant quelques épisodes de la guerre de Crimée. La *Prise des embuscades russes devant le bastion central* est un tableau un peu noir, l'œil a de la peine à distinguer l'action; il est vrai que l'affaire se passe pendant la nuit. Nous ignorons si M. Bellangé a rendu exactement cet effet particulier d'un assaut nocturne, mais ce tumulte sombre ne semble pas fort intéressant ; je préfère beaucoup, pour mon compte, les *Dernières volontés*, du même peintre. Un officier, mortellement blessé, remet sa croix à un vieux soldat qui se penche sur lui ; le fracas de la bataille éclate autour d'eux. Cette scène touchante est rendue avec sentiment.

M. Protais a rapporté de Crimée de curieux dessins d'après lesquels il a composé de magnifiques tableaux. La *Bataille d'Inkermann* se fait sincèrement admirer ; le peintre a choisi l'instant où le général Bosquet commande la seconde charge; des soldats anglais et des zouaves se précipitent avec un irrésistible élan sur les masses profondes et compactes des Russes. Ce tableau embrasse une assez grande partie du champ de bataille ; ce dont il faut surtout louer M. Protais, c'est la manière hardie dont il a rendu l'action. Il ne s'est pas préoccupé des détails intéressants, des faits particuliers, des épisodes plus ou moins dramatiques; il a agi plus grandement : il a pris deux masses de soldats, et il les a lancées l'une contre l'autre avec une furie que la plume est inhabile à rendre ; ce choc, qui est tout le sujet, est magnifiquement traité au point de vue du coloris rayonnant et sombre ; on retrouve dans ce tableau la fougue de Salvator Rosa et de Decamps dans leurs fameuses batailles. M. Protais a fait un magnifique tableau, qui n'est pas seulement la reproduction d'un fait, mais une œuvre d'art remarquablement belle. Nous avons encore admiré du même artiste la *Prise d'une des batteries du Mamelon-Vert*, où l'on retrouve toutes les qualités auxquelles nous venons d'applaudir, et surtout une toile de moyenne grandeur appelée *le Devoir;* c'est un souvenir des tranchées de l'attaque Victoria, lors de l'ouverture du feu. Quelques soldats, dont les énergiques figures sont à peine entrevues sous leur capuchon, s'avancent dans les tranchées par une pluie battante et plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps. Ce tableau est peint avec une sombre énergie, une véhémence qui font de M. Protais un peintre excessivement distingué.

M. Beaucé a eu le courage très-réel de peindre une modeste bataille d'Afrique au milieu de tout ce fracas qui nous est venu de Crimée ; sa *Prise de Zaatcha* n'en est pas moins une excellente toile, remplie d'air, d'admiration, d'enthousiasme ; il a bien rendu l'élan de cette brave colonne qui s'élance à l'assaut ; nous remarquerons de plus que le paysage où s'accomplit ce haut fait militaire, est plein d'un charme oriental, et ferait de M. Beaucé un excellent paysagiste, s'il n'était un de nos bons peintres de bataille.

Il faut se garder d'omettre un tableau de M. Edmond Guet, élève de M. Gros : la gravure et la photographie l'ont déjà reproduit avec succès ; il représente l'*Entrée dans Paris des troupes revenant de Crimée;* on y trouve d'excellentes qualités, de la verve, de la jeunesse, de l'audace même dans le dessin et dans le coloris ; nous pensons que M. Guet peut aller très-loin, car le voilà lancé dans la voie du succès.

Parmi les tableaux exposés par M. Jadin, le plus important est, sans contredit, *un Hallali de sanglier à la Gorge-au-Loup dans la forêt de Fontainebleau.* M. Jadin

n'est ni en progrès ni en décadence; son talent est uniforme, et il a raison de ne rien changer à sa manière, puisqu'il fait bien; mais il suffit de citer ses ouvrages pour que chacun sache comment ils sont traités. Nous mentionnerons plus particulièrement ses *Péchés capitaux*, qui sont fort spirituellement représentés par sept chiens aux passions et aux appétits divers. Avec un peu de bonne volonté et de misanthropie, il est facile de leur supposer des figures humaines,

Nous avons déjà cité de M. Ziem *une Inondation de la place Saint-Marc* à Venise; nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'une toile splendide représentant *la Corne d'or à Constantinople;* le soleil enveloppe dans une poussière lumineuse les mille détails des deux rives; les vaisseaux à l'ancre, les caravelles, les caïques se reflètent en tons éclatants, tandis que les minarets, les mosquées, les cyprès, les platanes, les sycomores baignent leur tête dans les ondes dorées de l'atmosphère. Cette composition est la réalisation d'un rêve des Mille et une Nuits, et M. Ziem y a déployé à profusion les nuances merveilleuses de sa palette avec la prodigalité d'un artiste qui la sait inépuisable.

Madame de Saint-Albin expose deux tableaux *de Fruits et de Fleurs* d'une fraîcheur exquise; jamais, peut-être, la reproduction intelligente de la nature n'a été poussée aussi loin; on a de la peine à croire que le parfum manque à ces fleurs si naturelles, que le goût fasse défaut à ces fruits délicieux. Madame de Saint-Albin est coloriste dans la force du terme, et c'est la qualité par excellence, si nous ne nous trompons, pour les peintres de fruits et de fleurs. Ces toiles ont été remarquées souvent et justement appréciées, et nous avons surpris, parmi les visiteurs, de légitimes et sincères approbations pour l'une des élèves les plus distinguées de M. Jacobert.

M. Emile Perrin s'est retiré de l'école militante de l'art depuis quelques années, et chacun a pu regretter l'absence au Salon de l'auteur du *Corneille* et du *Malfilâtre;* mais heureusement quelques-unes de ses élèves lui font le plus grand honneur. Nous citerons d'abord une étude remarquable de Madame Doux, appelée *la Trovatelle;* c'est une pauvre fille, une enfant trouvée, assise sur un pan de muraille. Le peintre a saisi avec une finesse très-grande ce type napolitain dont les lignes arrêtées, le ton chaud et splendide, prêtent tant à l'imagination et à la chaleur du pinceau. Madame Doux possède une grande puissance de coloris; si le dessin est indispensable en peinture, la couleur néanmoins est, pour ainsi dire, la première qualité d'un peintre, puisqu'elle seule fait respirer, fait palpiter, fait vivre. On ne peut donc qu'applaudir à cette entente sérieuse du coloris, que l'on retrouve encore dans un *Portrait de femme*, du même auteur.

Madame Henriette Browne, autre élève de M. E. Perrin, a exposé quatre toiles excellentes; elle s'est souvenue de ses succès de 1855, et elle ne s'y est pas montrée inférieure. *Les Puritaines* sont peintes avec une consciencieuse vérité; tout dans leurs traits, dans l'ascétisme de leur visage, dans la coupe de leurs vêtements gris, dans leur attitude roide et sérieuse, dénote bien les filles de la secte la plus intolérante du protestantisme. Trois autres tableaux de petite dimension, *le Catéchisme*, *la Grand'mère*, *la Leçon*, représentent des scènes intimes traitées avec beaucoup d'esprit et de cœur; on s'intéresse facilement à ces sujets simples et naïfs, quand le peintre a le rare talent de les rendre avec une simple naïveté.

Le hasard nous ramène à un sujet plus sérieux, en nous conduisant devant une grande toile de M. Cartellier, représentant la *Pêche miraculeuse*; Jésus-Christ apparaît à ses disciples, et, par une ingénieuse combinaison du peintre, la voile du bateau de pêcheurs lui forme comme un cadre d'où se détache sa figure divine; les groupes du premier plan sont traités avec une grâce charmante; des enfants, des femmes demeurent en admiration devant ce miracle qui vient de s'accomplir;

des pêcheurs étalent sur le sable des poissons aux écailles fauves, aux reflets argentés, et, pendant ce temps, le Sauveur s'entretient avec ses disciples; c'est à peine si l'on aperçoit la mer de Tibériade, dont les dernières vagues viennent mourir aux pieds des pêcheurs. Il y a dans ce tableau une imagination sérieusement entendue; les personnages y sont dessinés avec une science profonde dont on ne saurait trop louer M. Cartellier; sa couleur est juste, et l'on ne peut lui refuser des qualités sérieuses et justes de coloriste. Il a certainement exposé dans ce genre l'un des meilleurs tableaux religieux d'où le sentiment évangélique se dégage avec conviction.

M. Magaud, entre autres œuvres importantes dont nous aurons à parler plus tard, s'est signalé par un tableau qui est une belle page d'histoire; il représente la *Démence de Charles VI*. Le malheureux roi, après son accès de folie sanguinaire, a été placé sur un chariot traîné par des bœufs, et on le ramène au Mans; sa figure, abattue et terne, porte les traces d'une divagation à peine contenue. Le peintre a compris avec talent la mise en scène de son ouvrage; il a parfaitement concentré l'intérêt sur cette grande infortune royale, aussi le regard ne va-t-il pas s'égarer sur les personnages importants du cortége, sur le duc d'Orléans, sur Guillaume Martel, il s'adresse directement au roi. Les costumes et accessoires de l'œuvre sont traités avec une scrupuleuse fidélité historique, et chaque groupe est parfait d'attitude et d'observation. M. Magaud joint à un dessin ferme et sévère une couleur excellente; il affectionne les tons aimés du regard et chers aux peintres, et il en dispose habilement; le paysage qui encadre cette situation, le ciel lourd et brûlant de l'été, remarquablement rendus, dénotent un talent complexe, qui n'est pas tenu de se renfermer dans le genre historique.

Nous ne pouvons que citer rapidement un *Christophe Colomb* et un *Rabelais*, de M. Debon, dont le coloris est fâcheux; un *Village dans le Nord de la Perse par un temps orageux*, de M. Pasini; de M. Bodmer, deux *Intérieurs de forêt* après la pluie et sous le soleil de mars; le *Doute de Faust*, de M. Baron, où Méphistophélès nous a semblé bien sentimental; deux excellents paysages de M. Guillaume, un *Grain dans les Dunes*, où la distribution de la lumière, l'étrangeté du paysage, l'accentuation de la couleur produisent un effet très-intéressant, et un *Souvenir du Morbihan*, avec ses longues rangées de menhirs et de dolmens; ces deux tableaux font le plus grand honneur à M. Guillaume.

M. Dauzats expose l'*Entrée du Baptistère à la mosquée de Cordoue*. Cette toile est peinte avec une correction et un coloris très-soutenus; l'Espagne mauresque se déroule tout entière sous ces voûtes resplendissantes, et le regard est émerveillé en pénétrant dans cette mosquée célèbre où prièrent toute une grande génération de califes.

M. Goyet, que la mort a si fatalement surpris au milieu de ses travaux, se rappellerait au souvenir, s'il était de ceux qu'on pût oublier, par un grand tableau malheureusement inachevé; il représente le *Massacre des Innocents*. Jamais ce sujet, un peu vulgaire, n'a peut-être été traité plus dramatiquement; la scène est vaste, les épisodes y sont nombreux et variés, et rendent bien toutes les situations possibles de cette épouvantable boucherie. M. Goyet avait bien peu de choses à faire pour terminer cette belle œuvre, il n'aura malheureusement pu jouir de son succès; c'est l'éternelle loi du *Sic vos non vobis!*

Il ne faut pas trop regarder les tableaux de M. Picou, si l'on veut en emporter une impression gracieuse; ils ne peuvent produire qu'un attrait fugitif; c'est une façon de peindre bizarre et trompeuse; aussi, à ce sentiment douceâtre, inexplicable, indécis que l'on éprouvait d'abord, succèdent promptement la fadeur et l'ennui; voilà ce que l'on ressent devant le *Bain* et l'*Etoile du soir*. Ces jeunes Grecques, dont les contours frissonnent sans cesse, semblent habiter un éternel brouillard dans lequel le peintre distribue, à sa fan-

taisie, une lumière de convention: ceci n'est plus de l'art sérieux. Cependant l'obstination de quelques peintres à s'emprisonner dans ce genre faux est remarquable, et ne peut s'expliquer que par une indolence naturelle de l'imagination.

Nous compléterons la liste des tableaux de M. Anastasi, en citant un *Soleil couchant en hiver* (*Hollande*), le *Vieux moulin, Soleil couché*, dignes en tous points de leur signature, et surtout une ravissante toile, un *Matin en été*, le seul paysage que M. Anastasi n'ait point emprunté à la Hollande; il est impossible de rien imaginer d'un effet plus doux, plus humide, plus suave, et qui rappelle à ce point les meilleures toiles de M. Corot.

Nous terminerons en parlant des deux tableaux que M. Tabar a donnés au Salon. L'un représente une *Horde de Barbares*; il est énergiquement peint; il dit, ou plutôt il crie lui-même son sujet; on y trouve une grande harmonie de couleur violente; mais qu'il nous soit permis de le mentionner seulement pour parler plus au long de la seconde toile de M. Tabar. C'est un des meilleurs souvenirs de la campagne de Crimée, qui contraste avec les hauts faits et les pompes militaires de M. Yvon et de M. Protais. Le titre du tableau suffit à l'expliquer; c'est l'*Aumônier blessé;* deux soldats l'emportent sur leurs épaules; autour de cette situation triste, on sent une atmosphère brûlante de poudre et de fumée. M. Tabar a produit un grand sentiment avec un sujet bien simple ; mais il l'a conçu avec naïveté et traité avec un grand talent ; il a su être sobre et rejeter loin de lui tout le fracas de couleurs, tout le tapage d'accessoires militaires qu'il pouvait y mettre; il a réduit la scène au prêtre blessé et aux deux soldats qui l'entraînent ; il a tout demandé au sentiment de la situation qu'il interprétait, et le sentiment palpite sous son pinceau ; il a peint comme il sentait, en grand artiste.

JULES VERNE.

L'ESCALIER DE LA REINE BERTHE.

Chartres, comme beaucoup de villes de la Normandie, de la Picardie, de l'Ile-de-France, possède encore bon nombre de maisons de bois, dont les portiques sculptés, les étages en encorbellement, les poutres en saillies, les colombages losangés, curieux spécimens de l'architecture civile aux quinzième et seizième siècles, plaisent à l'observateur et intéressent l'archéologue. Mais, entre toutes ces constructions que nous décrirons une autre fois, se fait remarquer un petit monument de l'art gothique, une cage d'escalier en hélice, formée de colonnettes et de spirales assez élégamment sculptées, désignée vulgairement sous le nom d'*Escalier de la reine Berthe*, bien que, jusqu'à ce jour, aucune pièce authentique ne vienne à l'appui de cette dénomination.

Presque tous les historiens du pays chartrain racontent qu'Eudes ou Odon, qui succéda, en 974, à Thibault-le-Tricheur, son père, dans les comtés de Chartres, Blois et Tours, avait épousé, en secondes noces selon les uns, en troisièmes selon les autres, Berthe, fille de Conrad Ier, roi d'Arles, nièce du roi Lothaire et petite-fille du roi Louis d'Outremer ; qu'Eudes étant mort vers 994, la comtesse épousa, en 995, Robert de France, fils de Hugues Capet, et que ce mariage fut déclaré nul par le pape Grégoire V, attendu que les conjoints étaient parents, et que Robert avait tenu sur les fonts de baptême un enfant de Berthe [1].

Nous voulons bien croire qu'après la répudiation de la reine, celle-ci, en sa qualité de douairière, continua de jouir du comté de Chartres et vint habiter le château que Thibault-le-Tricheur, l'ancien geôlier de Louis d'Outremer, avait fait construire sur le point le plus élevé de la colline. Nous voulons bien croire qu'on ne pouvait aborder à cet antique palais ayant « son « assiete dans la ville, et au milieu d'icelle, sur « le heurt et bord de la montaigne [2] » que par une grande porte et un pont-levis du côté de la rue des Changes, et par une poterne d'où partait un escalier serpentant qui facilitait la descente hors la ville et communiquait aux écuries du comte, « qui étaient au bas du rempart, où se « trouve aujourd'hui la rue qui, pour cette rai- « son, s'appelle rue des Écuyers [3]. »

Le petit monument qui nous occupe ici se trouve, en effet, dans la cour d'une maison ouvrant sur la rue des Écuyers et adossée aux

1 Souchet, Doyen, Chevard, de l'Epinois.

2 Rouillard. *Parthénie*, p 206.

3 Chevard, *Histoire de Chartres*, t. 1er.

murs de l'ancien château. Mais cet escalier dont les sculptures, parmi lesquelles on remarque une *salamandre*, rappellent le style du commencement du seizième siècle, ne remonte point à l'époque où vivait ladite reine. Il est plus probable qu'il a remplacé une construction de même sorte, communiquant avec les bas jardins du château, ou qu'il a été apporté là, de quelque domaine royal, pour servir tout simplement de cage d'escalier à une construction peu en rapport avec lui, et qui cache à peu près la moitié de son contour extérieur.

Revenons donc au but principal de cet article.

Cet escalier à hélice, souvent reproduit par la peinture, la gravure, la lithographie, est construit en encorbellement et divisé en quatre tournants, dont les poutres rampantes sont ornées de zig-zags, de cœurs de lys et de fleurs de lys, semblables aux anciennes armoiries de la ville d'Orléans. (Ce qui nous fait émettre l'opinion que cet escalier pouvait provenir d'un domaine royal.) — Ces poutres sont reliées entre elles par des montants en spirale, terminés, en bas, par des culs-de-lampe à figures grotesques; en haut, par un socle soutenant une statue. Ces statues ainsi disposées au sommet du dernier tournant, sont au nombre de neuf. On distingue entre autres : — Un homme à longue barbe, vêtu d'une robe et d'un manteau, tenant une clef d'une main, et de l'autre un étau qu'il presse contre sa poitrine. — Un autre à peu près semblable, tenant une épée au lieu d'une clef. — Ne serait-ce pas saint Pierre et saint Paul ou saint Barthélemy? — Un homme vêtu d'une longue tunique retenue à la ceinture par un cordon auquel est attachée une aumônière; il est coiffé d'un bonnet pointu orné de deux cornes ou longues oreilles. — Ces statues paraissent supporter les bois cannelés qui composent l'entablement circulaire de l'escalier. Il est vrai que les espaces compris entre les montants, remplis par des baies en ogives qui étaient jadis à claire-voie, sont noyés aujourd'hui dans la maçonnerie. Mais il existe encore sous l'escalier une porte dont les montants, moulés en cannelés, ont, au sommet, un génie tenant une légende déroulée et pendante sur les poteaux, dont le chambranle, décoré de deux génies soutenant un écusson aux armes de France et une couronne royale, est surmonté de quatre statues, dont trois paraissent, à cause de leurs emblèmes, représenter les vertus théologales.

On en était à regretter les altérations que le temps et la main des hommes avaient infligées aux sculptures de ce petit monument, quand, il y a quelques jours, au milieu de travaux d'appropriation que le nouveau propriétaire de cette maison y faisait exécuter, un coup de marteau a fait sauter une couche de plâtre couvrant un lattis sous lequel se trouvaient quinze panneaux en bois, sculptés et très-bien conservés, décorant le contour intérieur de l'escalier jusqu'à la hauteur du premier étage. Ces panneaux, hauts de 95 centimètres sur 20 de large, sont décorés de rinceaux, d'ornements et de figures. L'un d'eux représente un homme armé d'une lance de la main droite, et cherchant à arracher une flèche qui lui traverse la jambe gauche. — Un autre, un serpent disputé par deux oiseaux. — Un autre, et toujours accompagné de rinceaux, deux femmes nues. — Un autre, celui qui paraît le mieux conservé, un homme coiffé d'un chapeau à bords retroussés, vêtu d'une espèce de robe courte, chaussé de bottes, tient à la main un martinet dont les lanières se mêlent aux zig-zags que décrivent les branches d'un arbre sans feuilles garnissant le fond de ce panneau. — Sur le socle d'un de ces panneaux, on retrouve encore la *salamandre*.

La porte citée plus haut est également sculptée à l'intérieur; seulement les génies tenant les légendes sont remplacés, au sommet intérieur, par des écus; sur l'un sont représentées trois tours en gerbes, posées deux, un, et sur l'autre, deux épées en sautoir, accompagnées de croissants, en tête, en pointe, à dextre et à senestre.

On ignore depuis quand et pourquoi ces panneaux, entrecoupés de colonnes également sculptées, ont été cachés sous ce lattis, auquel, du reste, nous devons leur conservation. — Espérons que les études qui seront faites à propos de ces panneaux jetteront quelque jour sur l'histoire de cet antique escalier, ou sur la construction qui, précédemment, se trouvait en cet endroit.

COUDRAY-MAUNIER.

MONUMENT A VISCONTI.

La commission pour le monument à ériger par voie de souscription à la mémoire de Joachim Visconti, s'est réunie en assemblée générale, le 24 juillet dernier, au Louvre, dans le cabinet et sous la présidence de M. le comte de Nieuwerkerke, membre de l'Institut, directeur général des musées impériaux et intendant des Beaux-Arts de la maison de l'empereur. Cette réunion était motivée par une lettre que M. Leharivel-Durocher, élève de MM. Ramey et Dumont, avait adressée à M. le président de la commission.

On sait que, l'année dernière, M. Simart, membre de l'Institut, avait offert de sculpter la statue de l'illustre architecte qui doit compléter

l'édification du monument dont les travaux sont terminés depuis longtemps,— le statuaire ne mettant d'autre réserve à l'accomplissement de son œuvre que les seuls frais de praticien et autres déboursés accessoires; on sait aussi que la commission, dans sa dernière assemblée générale, tenue le 31 mai 1856, avait accepté cette proposition. Mais la mort est venue surprendre M. Simart au milieu de ses importants travaux, et M. Leharivel-Durocher s'offre aujourd'hui, avec un généreux empressement, de continuer, aux mêmes conditions, l'œuvre confiée à l'éminent artiste que les arts viennent de perdre.

A l'ouverture de la séance, M. le président a donné lecture de la lettre de M. Leharivel-Durocher, et a soumis l'offre qu'elle contenait à l'approbation de la commission, après s'être exprimé toutefois dans les termes les plus flatteurs, sur le mérite et sur l'honorabilité de l'artiste. Ce témoignage avait d'autant plus de prix qu'il émanait d'une personne qui, par son talent et les hautes fonctions qu'elle remplit, est à même d'apprécier la valeur de chaque artiste. — Sur la proposition de son président, la commission s'est empressée d'accepter l'offre de M. Leharivel-Durocher. Communication de cette décision sera donnée à M. Leharivel-Durocher. Sur la proposition de M. Horace Vernet, membre de l'Institut, appuyée par M. le marquis d'Audiffret, sénateur, membre de l'Institut, président de chambre à la Cour des comptes, et par M. F. de Mercey, chef de la section des Beaux-Arts au ministère d'État, il a été arrêté qu'il serait formé une sous-commission, composée de trois membres, et ayant mission de s'entendre avec M. Leharivel-Durocher, qui serait prié de soumettre le plus tôt possible à l'examen de la sous-commission, une maquette conforme au programme précédemment arrêté pour la statue. Ont été désignés membres de la sous-commission : MM. le comte de Nieuwerkerke, Horace Vernet et A. Caristie, membres de l'Institut, qui ont bien voulu en accepter les fonctions.—Dans la même séance, sur la proposition de M. le président, M. Émile Gagneux, secrétaire de la rédaction de la Revue des Beaux-Arts, a été nommé rapporteur de la commission, en remplacement de M. Georges Guénot, qu'un déplorable événement a enlevé depuis quelque temps à ses travaux littéraires. —Avant de se séparer, les membres présents à la séance ont décidé que la commission serait convoquée le 15 octobre prochain pour entendre le rapport de la sous-commission.

Théodore LEJEUNE,
Secrétaire de la commission du monument à Visconti.

EXPOSITION DE LA HAYE.

TROISIÈME ARTICLE[1].

MM. CLAUDIUS JACQUAND. — A. VAN PELT. — J.-B. WITTKAMP. — OPZOOMER. — PAUL TÉTAR VAN ELVEN.— C. KRUSEMAN. — G. GUFFENS. — DAVID BLES. — A. DILLENS. — H.-F.-C. TEN KATE.— EUGÈNE DE BLOCK.— J.-M. DE BUS. — J.-A. CANTA. — C. BISSCHOP.—F. BOSER.—BOETCHER.—R. VAN EYSDEN. — J. CARRAUD.— F. HASELAER. — J. FABIUS. — J.-S. DE GROOT. — GROSCLAUDE.— PAUL HOESAERT. —PLAATSER VAN DEN HULL. — CARL HUBNER. — PROFESSEUR JORDAN. — W.-P. HOEVENAER. —.W. LINNIG.—MARKELBACH.—MOLLINGER. — C. MARSCHOUW. — C.-P. PHILIPPEAU. — P.-F. VAN WYNGAERDT.— PATROIS.— VAN FRANKENBERG. — W.-C. VAN DYK. — MARI TEN KATE.— L. LINGEMAN. — J. VETTEN. — J.-C. MERTZ. — J.-F.-P. PORTIELJE. — A. SIEGERT.—B. VAUTIER.

M. Claudius Jacquand, de Paris, avait à maintenir une réputation assez solidement établie jusqu'ici par les toiles qu'il avait envoyées à nos précédentes expositions; je doute fort que le *Perrugin peignant pour des moines dans un cloître de Florence* ajoute quelque chose à sa renommée; on attendait mieux de son talent. Le sujet choisi par l'artiste n'a pas une signification bien nette, bien précise, c'est presque une énigme à deviner, et, sans le secours du livret, on serait encore à se demander ce que fait là le Perrugin, grimpé sur son échelle, dans une position assez périlleuse même pour un équilibriste. Sans doute qu'en traitant ce sujet, M. Jacquand n'a cherché que l'occasion de nous faire voir de beaux types de moines, des figures pleines d'expression et d'un dessin vigoureux : dans ce cas, il a parfaitement réussi; là on a reconnu l'habileté du maître. — La *Bénédiction du mariage de Luther et de Catherine Bora*, de M. A. van Pelt, de Bruxelles, est une quasi-réminiscence d'une œuvre bien connue de Leys, les *Derniers honneurs rendus à Bertal de Haze dans l'église de Notre-Dame d'Anvers*. Le Luther de M. van Pelt, peint dans le genre de l'ancienne manière allemande, semble de prime abord reproduire parfaitement le caractère de cette école; mais, en regardant avec plus d'attention, on n'y retrouve pas cette justesse, cette sévérité, cette vigueur de dessin qui forment le caractère distinctif de la vieille école allemande. — M. J.-B. Wittkamp, de Delft, nous a offert dans les *Femmes de Crèvecœur* un fort joli groupe, bien peint et charmant de couleur; mais s'il faut en croire certaine ballade d'un de nos poëtes, les femmes de Crèvecœur étaient plus belles que ne les a faites le peintre de Delft. Les *Amies*, du même artiste, sont une composition

[1] Voir page 276.

gracieuse qui a été fort remarquée. M. Wittkamp est un des lauréats désignés par le jury pour la médaille d'argent. — M. Opzoomer, de La Haye, n'a exposé qu'une seule toile : une *Mère allaitant son enfant*. Au lieu de faire une œuvre originale, et il en avait tout le talent, l'artiste, n'écoutant que ses souvenirs, se rappelant un peu trop ses études dans nos musées, n'a composé qu'un pastiche; c'est fâcheux. S'il avait suivi ses propres inspirations, sans doute qu'il eût donné plus d'expression à la mère, à l'enfant une pose plus naturelle. On ne saurait trop éviter les réminiscences, ce sont toujours de perfides conseillères. —Cet avis pourrait aussi s'adresser à M. Paul Tétar van Elven, de Delft; sa *Mort de Laurence*, épisode tiré du poëme de *Jocelyn* d'Alphonse de Lamartine, nous a rappelé involontairement le *Tintoret et sa fille*, de Léon Cogniet. Le sujet était difficile à traiter, et, quel que soit le mérite de certaines parties de l'œuvre de M. van Elven rendues avec talent, l'expression manque; l'artiste n'a pas su reproduire toute la pensée de Lamartine. — A peine si j'ose le dire, par égard pour la réputation du maître, mais la *Madone* exposée par M. C. Kruseman, de Lisse, n'est pas digne de son pinceau; ni la Vierge, ni l'enfant Jésus, n'ont le style élevé, le caractère d'une peinture sacrée; ce sont deux figures bien peintes, et rien de plus. M. C. Kruseman ne se souvient-il donc plus de cette Italie qu'il a si longtemps habitée, et d'où il nous envoyait autrefois de si belles pages? — L'*Hymne mystique*, de M. G. Guffens, d'Anvers, placée beaucoup trop haut, n'a peut-être pas été appréciée comme elle devait l'être. Quoi qu'il en soit, cette toile m'a semblé une œuvre bien faite, traitée dans le vieux style allemand, mais un peu dure de ton.

M. David Bles, de La Haye, n'ajoutera plus rien à sa réputation, il me paraît qu'elle est faite aujourd'hui. Ses tableaux sont toujours étudiés avec soin, conçus avec esprit, pleins d'observations fines et vraies. Son *Pauvre poëte*, si peu à sa place dans une société qui le supporte à peine, est une ingénieuse traduction du roman de M. van Lennep, les *Aventures de Ferdinand Huyck* : c'est une charmante peinture dont toutes les parties sont en parfaite harmonie. Sa *Réunion musicale à la chute du jour* est peut-être moins bien réussie : l'éclat des bougies qu'on allume est trop forcé, comparé avec le jour qui pénètre encore dans la salle à travers la fenêtre. — Le *Récit du marin*, de M. A. Dillens, de Bruxelles; ce genre est celui que l'artiste affectionne; aussi nous a-t-il donné des types de marins d'une parfaite justesse. Il y a peut-être un peu d'exagération dans la couleur; mais qui n'excuserait volontiers une vivacité de teintes qui ajoute encore au charme de la composition? — M. H.-F.-C. ten Kate, d'Amsterdam, a envoyé six toiles: un *Cabinet de tableaux du dix-huitième siècle*, une *Matinée musicale*, le *Politique du village*, *Aristocratie et Démocratie même à l'église*, un *Salon littéraire du dix-huitième siècle*, et une *Querelle de jeu*. Les visiteurs du Salon qui aiment les idées originales et spirituelles, ont trouvé là leur compte; ce sont tous de charmants tableaux, fort agréables à voir, Le jury a décerné la médaille d'or à M. ten Kate.—Le pinceau de M. Eugène de Block, de Bruxelles, ne s'est pas fait pour nous aussi prodigue ; mais le peu qu'il a envoyé a été fort goûté. Le *Retour de l'église* et la *Correspondance intime* sont deux toiles bien réussies; dans celui-ci, il n'y a qu'une seule figure, mais elle est d'une si grande finesse de tons, d'un dessin si gracieux, les accessoires sont si largement traités, qu'il résulte de tout cela une harmonie des plus parfaites.— M. J.-M. de Bus, de La Haye, a voulu peindre une *Visite au tombeau* ; il ne nous a donné qu'une procession de portemanteau qui se met en marche. — Du moins, M. J.-A. Canta, de Rotterdam, sait dessiner, a le sentiment de la couleur et compose assez bien ses tableaux; sa *Prière à l'église* en est la preuve. — Le jury a vu dans M. C. Bisschop, de La Haye, et M. F. Boser, de Dusseldorf, deux concurrents pour la médaille d'argent; celui-là se présentait avec trois toiles chaudes de ton, d'un bon effet et d'un dessin correct, mais où l'on chercherait vainement une pensée; celui-ci n'avait qu'un seul petit tableau, des *Enfants à la sortie d'une église de village ;* mais ces marmots sont si heureusement groupés, ils ont une expression si naïve, que le mérite de cette petite toile a suffi pour rendre le jury incertain et la médaille a été partagée. — Voici un peintre de Dusseldorf, M. Boetcher, qui, lui aussi, exprime bien sa pensée, compose son œuvre avec esprit et manie adroitement le pinceau ; voyez ses *Jeunes philosophes*. — Une *Malice de grand-papa*, de M. R. van Eysden, de Rotterdam, est un tableau de genre d'une bonne couleur et où l'idée du peintre est fort heureusement rendue; il ne manque à cette composition qu'un dessin plus correct.

Nous devons, sans contredit, à M. Carraud, de Paris, le meilleur tableau de genre de l'exposition; sa *Promenade dans le Jardin du Luxembourg, époque Louis XV*, est une œuvre coquettement peinte, d'une bonne couleur et d'une ordonnance des mieux entendues. — M. F. Haselaer, de Bruxelles, cherche le succès populaire dans la représentation de sujets comiques; y parvient-il toujours? Les *Deux servantes du vieux*

célibataire, qui, pendant l'absence du maître, font main basse sur les restes du festin, lui offraient une scène assez plaisante à traiter; mais il s'en faut de beaucoup que les deux figures soient également bien réussies; cette inégalité est fâcheuse. — M. Fabius, d'Amsterdam, a rencontré, à peu de chose près, la même idée qui, d'ailleurs, n'est pas neuve, dans ses *Bambins faisant sabbat pendant l'absence momentanée du maître d'école*. On aurait volontiers pardonné à l'artiste la banalité de son sujet, si, du moins, ses marmots eussent été plus habilement groupés, si la correction du dessin eût été mieux observée. — L'idée, c'est tout, dit sans doute M. J.-S. de Groot, d'Amsterdam, qui n'en manque pas: les quatre toiles qu'il a exposées en fournissent la preuve; mais qu'est-ce que l'idée sans le dessin? Dessinez mieux vos figures, monsieur de Groot, si vous voulez réussir; surtout gardez-vous bien d'en faire comme celle que nous offre votre *Retour des champs*. Et puisqu'ils sont là exposés dans ce même Salon, venez étudier avec soin les charmants enfants que M. Grosclaude, de Paris, nous a envoyés; quelle pureté de dessin! quelle finesse de modelé! — Ce sont aussi de bien malencontreuses figures, de bien vilains types, que M. Paul Hoesaert, d'Anvers, nous fait voir dans son tableau, *Vive l'amour, le vin et le tabac!* et dans sa *Dentellière;* je ne sache rien de plus laid, si ce n'est les deux femmes dans la *Prière*, de M. Plaatser van den Hull, de Harlem. Si c'est là ce qu'on appelle la manière réaliste, oh! la vilaine chose! — Passons bien vite à des objets d'un plus agréable souvenir. M. Carl Hubner, de Dusseldorf, a résumé dans une toile d'intérieur une intéressante scène de famille: une *Visite à une jeune accouchée;* c'est d'une naïve expression, bien dessiné et peint avec grâce. — *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* du professeur Jordan, de Dusseldorf, repose aussi fort agréablement la vue. — Un *Présent de kermesse*, de M. W.-P. Hoevenaer, d'Utrecht, serait une œuvre assez bien réussie; mais d'où vient que les figures du premier plan, la grand'mère qui donne et la petite-fille qui reçoit, sont mollement traitées, d'une exécution *lâchée*, et que celles du second plan accusent un dessin large, vigoureux, une touche ample et ferme? On ne s'explique guère pareille inégalité. — M. W. Linnig, d'Anvers, cherche à imiter la manière de Rembrandt; sa *Devineresse prédisant l'avenir à un jeune soldat espagnol* l'indique, c'est tout ce que je puis dire. — Un autre peintre anversois, M. Markelbach, a trois toiles; je n'en citerai qu'une seule, la meilleure: *Que diable ai-je fait de mes lunettes?* L'idée est originale et naïvement exprimée. — M. Mollinger, d'Utrecht, n'a pas été heureux cette fois: *Père et fille* et *Jeune pâtre* pèchent par le dessin, manquent de couleur et de poésie. — *Joie des enfants à la Saint Martin*, de M. C. Marschouw, d'Anvers, composition remarquable par la vérité et le fini des détails; le peintre s'est malheureusement un peu trop inspiré de Leys. — M. C.-P. Philippeau, d'Amsterdam, renonce à être original pour se faire imitateur; il a tort. *Cuisine en plein air*, *Famille italienne*, *Récit de la grand'mère* et *Vie napolitaine*, semblent être autant de pastiches; je le répète, il a tort. — M. P.-F. van Wyngaerdt, de La Haye, a presque la même tendance; qu'il y prenne garde. La *Conversation écoutée derrière la porte*, sujet simple mais bien traité par l'artiste, ne manque pas d'effet; toutefois, il est fâcheux que le modelé des figures et des mains laisse à désirer. — Je citerai, de M. Patrois, de Paris, le *Livre d'images*, charmante toile que tout le monde a remarquée; de M. van Frankenberg, de La Haye, la *Lettre d'amour;* de M. W.-G. van Dyk, d'Utrecht, la *Jeune fille et la cage à moineau*, gracieuse composition; de M. Mari ten Kate, d'Amsterdam, le *Jeu de boules*, toile qu'on a vue avec plaisir, malgré la banalité du sujet; de M. L. Lingeman, d'Amsterdam, *Samedi* et le *Récit du soldat;* de M. J. Vetten, d'Amsterdam, l'*Enseignement de l'aïeul* et *Contentement*, œuvres telles que cet artiste les conçoit et les exécute, simples, pleines de vérité et de naturel; de M. J.-G. Mertz, de Bruxelles, le *Jeune dessinateur*, petit tableau d'un sentiment vrai et d'un fini précieux; on regrette que cet artiste cherche à imiter la manière de Willems quand, pour réussir, il n'avait qu'à rester ce qu'il était.

Terminons cette longue énumération de tableaux de genre, en parlant de M. J.-F.-P. Portielje, d'Anvers, qui, dans son *Groupe d'enfants jouant avec une guirlande de fleurs*, nous a donné une nouvelle preuve de son gracieux pinceau; — de M. A. Siegert, de Dusseldorf, qui, dans ses *Soldats jouant aux dés*, a reproduit une scène de la vie militaire pleine d'animation, et vigoureusement caractérisée, — et, enfin, de M. B. Vautier, de Dusseldorf. Sa *Noce dans le Schwartzwald* est une toile des plus ravissantes à voir par la vérité des détails, la pureté du dessin et la multiplicité de la mise en scène; c'est d'un entrain charmant, on voudrait être de la fête.

Un quatrième et dernier article complétera ce compte rendu.

La Haye, le 20 juillet 1857.

J.-J. DE WINNER.

LÉOPOLD ROBERT

A VENISE.

La Casa Cattaneo. — Détails inédits sur sa mort. — Ses trois dernières œuvres. — Son tombeau à Saint-Christophe.

Il est peu d'artistes qui, lors de leur excursion à Venise, n'aient fait élection de domicile chez madame Cattaneo, aimable Française, qui épousa, il y a quelques quarante ans, un militaire italien attaché jadis à la maison du prince Eugène. Les soins et les prévenances dont cette excellente femme entoure ses pensionnaires de temps immémorial, ont mis sa maison à la mode : sa réputation est faite depuis longtemps, aussi n'est-il pas un gondolier qui ne la connaisse aussi bien que les palais de la Taglioni ou du comte de Chambord. C'est dans cette paisible retraite, située à San-Fantino, à deux pas de l'Hôtel des Postes, que MM. Alexandre Hesse, Odier, Jules André, Dantan aîné, Joyant, Léopold Robert et tant d'autres dont les noms nous échappent, ont tour à tour séjourné. Georges Sand faillit y descendre aussi, en compagnie d'Alfred de Musset; mais celui-ci étant tombé dangereusement malade au grand Hôtel Royal, sur le quai des Esclavons, fut obligé d'y rester

Léopold Robert y demeurait depuis vingt-un mois, lorsqu'il se coupa la gorge, le 20 mars 1835, dans son atelier situé dans ce même palais Pisani, où les curieux allaient, naguère, admirer encore le célèbre tableau de Paul Véronèse, *la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre*, que le Musée de Londres vient d'acquérir par l'entremise de son habile agent, M. Otto Münd'er.

Le peintre des *Moissonneurs* était depuis quelque temps déjà en proie à des accès de mélancolie que, ni l'amitié de son frère Aurèle, ni les tendres soins d'un jeune Américain de Venezuela, M. Fortisch, ne purent vaincre. Cette fâcheuse disposition d'esprit tenait autant à des chagrins de cœur, qu'au mauvais état de sa santé; il souffrait beaucoup du foie et d'une douleur derrière la tête, occasionnée par une notable quantité d'eau que l'on découvrit dans la cerveau lors de son autopsie.

Il avait envoyé, depuis environ deux mois, son dernier tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique* à M. Paturle, qui venait de lui écrire une lettre charmante de remerciements ; ce fut dans l'intervalle de cet envoi, à la réception de cette lettre, qu'il laissa à la famille Cattaneo un souvenir bien précieux, au double point de vue de l'art et de l'amitié qu'il lui portait. Il voulut faire, pendant les longues soirées d'hiver, les portraits au crayon de madame Cattaneo, de sa fille aînée Adélaïde, aujourd'hui l'épouse de M. Delange, le marchand de curiosités du quai Voltaire, et celui de mademoiselle Atala, sa sœur cadette, morte deux ans après son mariage. Ils sont très-spirituellement rendus; la finesse d'exécution des figures ressort merveilleusement sur les larges hâchures des vêtements. La physionomie sémillante de la fille aînée a peut-être été traitée avec plus de sans-façon que celle de sa sœur, figure mélancolique, aux cheveux négligemment noués, qui est plus étudiée. Il semble que l'artiste, déjà tristement préoccupé, se soit complu davantage à reproduire les traits de cette dernière; c'est toute une élégie.

Ces portraits furent faits par Léopold Robert, sous la condition expresse que jamais, madame Cattaneo vivante, ils ne sortiraient de sa famille. Cette promesse a été religieusement tenue, malgré les offres séduisantes qui lui ont été faites maintes et maintes fois pour acquérir ces dernières œuvres du malheureux artiste.

Sa tristesse était devenue si grande dans les premiers jours du mois de mars, qu'elle avait dégénéré en une véritable gêne pour les autres habitants de la maison. On était loin cependant de prévoir une catastrophe, car Léopold Robert, sur les instances de son frère et de ses amis, devait partir incessamment pour Paris. Il était bien décidé à faire ce voyage. Mais il disait toujours, avec un accent d'amertume : Que ferai-je dans la capitale? J'irai m'y ennuyer et ennuyer les personnes que je connais. Il méditait déjà son funeste projet de suicide.

Le 20 mars, il voulut préparer lui-même son déjeuner avec une lampe à esprit-de-vin; il était environ huit heures lorsqu'il arriva dans son atelier, d'où il ne devait plus sortir. Il prit une dernière fois ses pinceaux, car ils étaient encore humides lorsqu'on put pénétrer jusqu'à lui. Il avait tellement pris ses précautions, que son frère Aurèle, sur l'avis que vint lui donner sa vieille femme de service Thérèse, accourant tout effaré, fut obligé, dans l'énergie de ses affreux pressentiments, d'enfoncer les deux portes qui précédaient l'atelier où l'infortuné Léopold était étendu sans vie sur une malle placée derrière un des battants de la porte....

C'est dans le cimetière Saint-Christophe, où morts et vivants se rendent en gondoles, que reposent aujourd'hui les dépouilles mortelles de ce peintre si distingué. Elles sont ensevelies contre le mur de la partie réservée aux protestants, qui est la plus rapprochée de l'arsenal. Aucune pierre tumulaire ne le recouvre, une maigre enceinte de bois, chétivement entretenue, entoure sa sé-

pulture sur laquelle croissent en liberté quelques fleurs des champs. Seulement, on lit sur une pierre scellée dans la muraille, l'inscription suivante :

A Léopold Robert, peintre, né à la Chaux-de-Fonds, en Suisse, le 13 *mars* 1794. — *Mort à Venise le* 20 *mars* 1835. — *Ses amis et compatriotes.*

C'est là qu'il dort du sommeil éternel, doucement bercé par la brise et par les chants de ces pêcheurs de l'Adriatique que son pinceau a poétisés. Voilà certes qui est bien, nous applaudissons sincèrement aux pieux sentiments qui se sont traduits d'une manière si simple et si touchante à la fois. Mais est-ce bien là un tombeau digne d'un homme que son talent a illustré? Non, nous ne le pensons pas, il n'est pas un artiste, pas un amateur éclairé des arts, qui n'aient eu la même pensée en allant religieusement, comme nous l'avons fait nous-même, lui porter une couronne.

Cette parcelle de terrain, si minime qu'elle soit, n'a point été concédée à perpétuité ; encore quelques années, et tout sera bouleversé, ces restes précieux seront dispersés pour faire place à d'autres, et si plus tard on veut, d'aventure, s'inquiéter de savoir ce qu'ils sont devenus, il faudra convoquer le ban et l'arrière-ban des savants en *us* et s'en rapporter à leurs dissertations et à leurs conjectures pour les retrouver.

Telle est la triste perspective réservée, si l'on n'y prend garde, à ces chères dépouilles. Il y a certainement, comme on le dit trop souvent en vain, quelque chose à faire. — Est-ce trop demander, que de proposer, pour l'éternel honneur des arts, qu'une souscription soit ouverte en Suisse et en France, sa patrie d'adoption, pour obtenir la translation de ses cendres à Paris, et leur ériger un monument digne du nom que son génie a immortalisé? Une pareille manifestation serait un acte de haute justice, et nous nous estimerions heureux, pour notre part, d'avoir contribué à la provoquer.

HYACINTHE AUDIFFRED.

MOSAÏQUE.

Prochaine exposition des Beaux-Arts, à Bruxelles. — Le prince Napoléon nommé académicien libre. — Grand prix de composition musicale.— Don de deux tableaux de Largillière à la ville de Paris. — M. Durand-Brager. — Une photographie par M. R. Bingham — Autorisation de visiter le 15 août les cours intérieures du nouveau Louvre. — Inauguration de la statue de Bichat. — Le *Square* du Temple — Achat d'objets d'art par la ville de Châlon-sur-Saône. — Séance solennelle à l'Ecole des Beaux-Arts, fixée au 30 octobre 1857. — Découverte d'un tableau original de Raphaël. — Exposition des Beaux-Arts à Christiana. — Incendie de la Glyptothèque de Munich. — Vente de la collection de M. Boocke. — Découverte d'un tableau d'Annibal Carrache dans la cathédrale de Bordeaux. — Une décision de la Société des antiquaires de Vienne, en Autriche. — Nécrologie : M. Lassus, architecte de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle.

L'Exposition des Beaux-Arts, à Bruxelles, s'ouvrira le 1er septembre 1857 et se fermera le 1er novembre. — Un jury spécial, pris dans le sein de la commission directrice, procédera à l'admission des objets d'art. — Le placement sera confié à un second jury, nommé par voie d'élection et composé de neuf membres, à savoir : cinq peintres, dont au moins deux peintres d'histoire, deux sculpteurs, un architecte et un graveur. — Un troisième jury sera chargé d'adresser au gouvernement des propositions pour les récompenses et les encouragements Il sera composé des membres formant le jury de placement, auxquels le gouvernement adjoindra quatre membres nommés directement par lui. — Chaque artiste qui enverra ses œuvres à l'Exposition, joindra à celles-ci, sous une enveloppe fermée et signée par lui, un bulletin contenant neuf noms, d'après la classification ci-dessus. — La commission directrice prend à sa charge les frais de transport sur tout le territoire belge, tant pour l'aller que pour le retour. Les colis expédiés de l'étranger doivent donc être affranchis jusqu'à la frontière belge. — Tout objet destiné à l'Exposition doit être adressé à la *commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts, à Bruxelles*, et être accompagné d'une lettre indiquant exactement le nom et le domicile de l'artiste, ainsi que l'explication à insérer au catalogue. — Les artistes qui veulent se servir de l'intermédiaire de la commission pour la vente de leurs œuvres, feront connaître les prix qu'ils en demandent. En cas de vente, la commission opérera une retenue de 3 0|0 au profit de la caisse centrale des artistes belges. — Nul objet ne sera reçu *après le 5 août à minuit.* Il ne sera fait aucune exception. Cependant, les objets d'art qui figurent au Salon de Paris, dont la clôture est fixée au 15 août, seront admis exceptionnellement jusqu'au 22 août inclusivement, à la condition que leurs auteurs feront connaître à la commission directrice, avant le 5 du même mois, le nombre des œuvres qu'ils comptent envoyer, ainsi que les dimensions de chacune d'elles. — Indépendamment des distinctions spéciales que le gouvernement sera dans le cas d'accorder, et des acquisitions qu'il pourra faire, il sera décerné une médaille de récompense en or aux artistes qui auront exposé des œuvres d'un mérite remarquable.

L'Académie des Beaux-Arts a nommé académicien libre S. A. I. le prince Napoléon, en remplacement de M. le marquis de Pastoret.

Le concours pour le grand prix de composition musicale qui a eu lieu à l'Institut, a donné le résultat suivant : — Premier grand prix : M. Bizet, élève de M. Halévy ; — Deuxième grand prix : M. Colin, élève de M. Amb. Thomas ; — Deuxième prix : M. Faubert, élève de M Carafa ; — Mention honorable, M. Cherouvrier, élève de M. Leborne. — La cantate choisie pour servir de thème aux jeunes musiciens avait pour auteur M. Burion, et était intitulée *Clovis et Clotilde.*

Nous recevons une nouvelle qui ne peut manquer d'intéresser les amis des Beaux-Arts. Madame Chauvin a légué à la ville de Paris deux très-beaux tableaux de Largillière ; ils représentent deux ancêtres de cette dame, qui ont été échevins de Paris. Nul doute n'est permis sur l'authenticité de ces portraits de famille,

une circonstance servirait au besoin à convaincre les plus incrédules : la figure de l'un des deux magistrats municipaux, ancêtres de Mme Chauvin, se retrouve dans la belle peinture de Largillière qui orne l'église de Saint-Etienne-du-Mont.

M. Durand-Brager vient d'obtenir l'autorisation de construire, près du palais de l'Industrie, un immense diorama, qui ne contiendra pas moins de vingt-quatre tableaux. Cet édifice, dont les proportions seront relativement immenses, deviendra un théâtre permanent où l'on présentera successivement aux spectateurs tous les grands faits de l'histoire contemporaine. Les batailles de Crimée inaugureront cette scène nouvelle; puis viendront les épisodes de la guerre de Kabylie, et, tour à tour, les événements divers de notre histoire nationale.

Le tableau de la *Prise de Malakoff*, par Adolphe Yvon, destiné aux galeries de Versailles, vient d'être photographié par M. R. Bingham, déjà connu par de remarquables productions des tableaux de Meissonnier, Horace Vernet, Ingres et Ary Scheffer.

On annonce que le 15 août prochain, jour de la fête de l'empereur, l'on permettra de visiter les sept cours intérieures qui existent au milieu des constructions du nouveau Louvre ; les façades qui ont été élevées sur ces cours intérieures, sont aussi riches d'ornementation que les façades extérieures déjà connues, et nous ne doutons pas de la surprise et de l'admiration que ces merveilleux travaux causeront aux nombreux promeneurs qui ne manqueront pas de s'y donner rendez-vous ce jour-là.

On vient d'inaugurer dans la cour de l'Ecole de médecine, la statue coulée en bronze de l'illustre médecin français, Bichat. Elle est la dernière œuvre du célèbre statuaire David d'Angers. Bichat est représenté dans le costume de son époque, debout, dans une posture méditative, et prêt à écrire une de ces immortelles pages, dont l'emblème, à moitié recouvert d'un suaire, est couché derrière lui. La statue repose sur un piédestal dont la face antérieure porte l'inscription suivante : *A Xavier Bichat, le congrès médical de France*, 1845.

Parmi les nombreux embellissements qui font, de jour en jour, un séjour splendide de la capitale de la France, il nous faut citer l'admirable square dont va s'enrichir le quartier du Temple, sur l'emplacement de l'ancien couvent du Temple et de ses dépendances. Sa longueur, du Nord au Sud, est de 137 mètres; sa largeur, de 68 ; l'ensemble formera un jardin anglais de plus de 8,000 mètres, avec bassins, cascades et pelouses plantées d'arbres verts. La cascade en blocs de grès sortant des carrières de Fontainebleau, est presque terminée, le bassin même est entièrement creusé, et une sorte de petit lac recevra les eaux de cette cascade. Cette place sera bordée d'une superbe grille de fer ornementée, dont le soubassement en maçonnerie est déjà, en grande partie, achevé.

L'administration municipale de la ville de Châlons-sur-Saône a eu l'heureuse idée d'acquérir à la vente d'Eugène Goyet, dirigée par l'*Union des Arts*, une belle tête de Christ, due au pinceau de cet habile artiste, et huit beaux dessins de Boichot. Ces acquisitions vont enrichir le Musée de cette ville. On ne saurait honorer plus dignement la mémoire de ses enfants que leur talent a rendus à jamais illustres.

La séance solennelle de couronnement des grands prix de l'école des Beaux-Arts, est fixée au jeudi 30 octobre, à l'Institut.

Une découverte qui intéresse non-seulement les artistes, mais les personnes de goût de tous les pays, vient d'avoir lieu à Florence. L'original de la *Madona di Soreto* de Raphaël vient d'être retrouvé; il était en la possession du gentleman Walter Kennedy Lausie, résidant à Florence; la preuve de ce fait résulte d'une déclaration émanée de tous les membres de l'Académie des Beaux-Arts de Rome.

Le 29 juin a eu lieu, à Christiana, l'ouverture de la première exposition des Beaux-Arts de Scandinavie. Elle compte 184 numéros, dont 105 de Norwége, 43 de Suède et 36 de Danemarck. La plus grande partie des œuvres d'art sont des tableaux.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, le feu a pris au toit de la Glyptothèque à Munich, superbe édifice construit tout en marbre par le roi Louis, de 1816 à 1830, d'après les plans de Klenze. Ce monument renferme une des plus précieuses collections d'antiquités de l'Europe. Heureusement, aucune des nombreuses statues de cette collection n'a souffert du feu; mais, malheureusement, l'eau lancée pour éteindre l'incendie s'est infiltrée dans les murs et des taches se font remarquer sur les magnifiques fresques de Cornelius, représentant des scènes de l'Odyssée et de l'Iliade, sur les frises et les chapiteaux.

La collection d'antiquités de M. Boocke a été vendue, le mois dernier, à Londres ; plusieurs objets ont été adjugés à des prix très-élevés. Un admirable vase grec avec son socle (en terra-cotta) a atteint 1,775 fr.; un trépied étrusque, bien conservé, a été adjugé à 2,125 francs. Les autres chiffres d'adjudication remarquables, sont : 3,940 fr. pour un candélabre grec, en bronze, de belle qualité ; 2,500 fr. pour un vase étrusque en bronze ; 3,075 fr. pour un petit bijou en or et émaillé, du seizième siècle, et 3,025 fr., pour une tasse en émail de Limoges, avec sa couverture, décorée par Pierre Rémond.

On annonce la découverte, dans l'église cathédrale, à Bordeaux, d'un tableau d'Annibal Carrache. Voici comment est expliquée cette découverte : ce tableau était placé dans la grande nef, à gauche, en entrant par la place Rohan ; les chaises de la cathédrale, entassées contre un pilier, empêchaient les visiteurs d'approcher. On croyait, au surplus, ne rien perdre, en n'examinant pas cette toile, après avoir admiré les œuvres de peinture si remarquables que possède cette cathédrale. Il y a peu de temps que M. l'archiprêtre de Saint-André, pria un artiste bien connu à Bordeaux, M. Gorin, d'étudier une œuvre dont le mérite était plus grand, peut-être, qu'il ne paraissait. Le peintre, après un examen approfondi, fut persuadé que le tableau appartenait à un grand maître, peut-être à l'un des Carraches. La toile fut bientôt apportée dans l'atelier de M. Gorin, et un premier lavage fit découvrir la signature d'Annibal Carrache, avec le millésime de 1593.

La Société des Antiquaires de Vienne (Autriche), vient de décider qu'à l'avenir les femmes pourraient être admises comme membres de la Société.

M. Lassus, architecte de Notre-Dame de Paris et de la Sainte-Chapelle, est décédé le 15 juillet dernier à Vichy. Il était âgé de cinquante ans. Il laisse malheureusement inachevés les magnifiques travaux de la Sainte-Chapelle et de Notre-Dame.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 591.

Séance du 21 juillet 1857.

PRÉSIDENCE DE M. G. ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la séance précédente et adoption après une rectification relative au rapport de M. Dussauce. Ce rapport n'est pas une introduction; il est complet et traite d'une manière toute spéciale de l'état actuel des peintures de l'Hémicycle des Beaux-Arts et des conséquences de l'incendie auquel elles ont échappé.

M. le président annonce la présence de M. Dubois, peintre, récemment élu membre-résident. Cette présence est accueillie par d'unanimes applaudissements.

M. le président fait ensuite partager à l'assemblée les regrets que cause aux artistes et aux amis des arts la perte de M. Lassus, architecte du gouvernement, décédé il y a peu de jours.

Correspondance :

Lettre de M. Hittorf qui remercie la Société de ce qu'elle l'a inscrit parmi ses membres honoraires.

Lettre de M. Victor Derode, jointe à un programme des sujets que la Société dunkerquoise met au concours pour 1858-1859.

Lettre de M. Caudray-Maunier, membre correspondant, accompagnant une note relative à l'*Escalier* dit de la reine Berthe. Dépôt aux archives.

Annales de l'Auvergne. Renvoyé à M. Martin (d'Angers.)

The Builder, journal anglais. Renvoyé à M. Ch. Fournier.

Mémoires de l'Académie impériale de Dijon, avec un Atlas d'histoire naturelle; — l'Art et la Philosophie au salon de 1857, — et la Revue des théâtres. Renvoyé à M. Maillet.

Journal de la Société impériale et centrale d'Horticulture. A l'examen de M. Vavin.

Quatre numéros du *Recueil périodique du comité central des artistes*. Renvoyé à M. Moullat.

L'Univers musical. Au rapporteur ordinaire, M. de Longpérier.

Lucie, valse pour piano, par M. Edmond d'Ingrande. A l'examen de M. Blondin.

M. Marcelin lit un Rapport sur la Notice historique de l'église Sainte-Foy, à Chartres (aujourd'hui un théâtre), par M. Coudray-Maunier, et des études sur les tapisseries de Raphaël au Vatican, et sur les peintures de la chapelle Sixtine, par Michel-Ange. Ces lectures captivent l'attention de l'assemblée.

M. Maillet communique à la Société des opinions encourageantes pour MM. Gendré et Willems, auteurs de la *Revue critique du Salon de* 1857, il se propose de faire un rapport complet sur cette Revue, lorsqu'elle aura été terminée.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire général,

GENDRÉ.

Avis. A la demande de plusieurs membres absents de Paris, le banquet annuel de la Société libre des Beaux-Arts, qui devait avoir lieu le 1er août, est remis au mois d'octobre.

Ordre du jour de la séance du 4 août 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. Communications relatives aux nouveaux statuts de la Société. — Rapport de M. Blondin sur la Société des Hautes et des Basses-Pyrénées. — Rapport de M. Moullat sur les publications du Comité central des Artistes. — Communication de M. Marcellin sur divers projets pour les embellissements de Paris.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(226e séance. 16e année.)

Séance du 17 juillet 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance.

M. Pauly fait justement observer que lors du dépôt de la Biographie de M. Dieudonné, on a oublié d'indiquer sa qualité de membre du Comité.

Le procès-verbal est adopté.

M. le président prend la parole au sujet du grand deuil de la journée :

« Messieurs,

« Les lettres sont en deuil; l'une de leurs plus grandes gloires vient de s'éteindre; la France pleure son poëte populaire; Béranger n'est plus!... Sa dépouille mortelle a été déposée aujourd'hui même dans le champ de repos éternel; elle a obtenu les honneurs décernés aux funérailles des plus illustres citoyens.

« Le Comité central des Artistes joindra le témoignage de ses plus vifs regrets à ceux de la patrie. Il prouvera sa sympathie et son admiration pour les œuvres immortelles du poëte qui, non content de chanter toutes les gloires de la France, trouva dans la sublimité de nos revers passagers, les chaleureux accents qui font tressaillir une nation tout entière, relèvent son cou-

rage et lui préparent, en retour, de brillants et glorieux succès.

« Les refrains de Béranger, ses patriotiques élans vivront à jamais. Ils seront redits dans le palais et dans la chaumière. La peinture, la statuaire, l'art plastique, le dessin et la gravure, qui lui doivent de si admirables créations, continueront de puiser à ces sources fécondes. Les œuvres de Béranger, en traversant les âges, transmettront aux générations futures les sentiments d'honneur et de vaillance qui ont fait de la France un si grand et si noble pays.

« Vous voudrez, je l'espère, Messieurs, que le procès-verbal de cette séance consigne, pour les perpétuer dans vos archives, l'expression de votre douleur, de vos regrets, de vos espérances. »

Hommage fait par M. Bellier de la Chavignerie d'un portrait de Beranger, pour être déposé aux archives.

Lettre de Mademoiselle Darjou, annonçant l'absence de M. Darjou son père.

Lettre de M. Guyot de Fère, dans laquelle il s'excuse de n'avoir pas assisté au banquet; le Comité décide qu'il sera répondu à M. Guyot de Fère à cet égard.

Lettre de M. Arthewek, exprimant le regret de n'avoir pu assister au banquet, et aussi le désir d'être admis comme membre du Comité.

Lettre d'excuses de M. Galimard, au sujet du banquet.

Lettre de M. Racinet fils, par laquelle il s'excuse, ainsi que M. son père, au sujet du banquet.

Lettre de M. Castegnier, même sujet.

M. Bellier de la Chavignerie propose au Comité de louer un local pour y déposer les archives dont il est aujourd'hui dépositaire; des considérations personnelles et aussi d'un intérêt général l'engagent à faire cette démarche.

Excuses faites par M. Kattenheuser au sujet du banquet.

Dépôt d'une livraison de *l'Art et la Philosophie au Salon de* 1857, Revue critique de MM. Gendré et Willems.

Dépôt par M. Bellier de la Chavignerie de quatre numéros du *Moniteur de l'Exposition de* 1839. — Dépôt du Catalogue explicatif et raisonné des produits de l'Industrie 1844.

Dépôt de deux numéros de *l'Europe artiste*, dont un contient le deuxième article critique du Salon de 1857, par notre collègue, M. Louis Auvray.

Hommage fait au comité d'une valse pour piano, par son auteur, M. Edmond d'Ingrande.

La commission, qui était composée de MM. Paul Chareau, Louis Garneray, Hulot, Chol et Auvray, annonce que M. Auber a bien voulu accepter le titre de membre honoraire du Comité central des Artistes.

MM. Faiex, Auvray et L. Roy sont nommés membres d'une commission pour visiter les travaux de M. Dahmen.

Observation de M. Valat, relative à la dernière lettre de M. Corplet; le Comité décide que la commission chargée d'examiner les différents travaux de l'Exposition, nommera un rapporteur spécial pour rendre compte des œuvres de M. Corplet.

MM. Frison, Valadon et Béchard, ayant demandé leur admission, rempli les formalités prescrites et réuni l'unanimité des suffrages, ont été nommés membres actifs du Comité central des Artistes.

Au sujet de l'impression du procès-verbal, il est fait une proposition qui est renvoyée au conseil d'administration pour y être examinée.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire adjoint,
LOUIS REY.

Ordre du jour de la séance du vendredi 7 août:

Lecture du procès-verbal; — Correspondance; — Réception des membres nouvellement élus; — Rapport des commissions; — Nomination de commissions; — Propositions diverses; — Présentation de candidats; — Élections; — Audition musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

FÊTE ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DU COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

Le 10 juillet 1857, le Comité central des Artistes a célébré le neuvième anniversaire de sa fondation, dans un banquet auquel a succédé un brillant concert.

Dans cette réunion, où l'attrait du repas n'est que secondaire; mais où l'esprit et la gaieté font tous les frais, la confraternité se trouve à l'aise, et la franchise se révèle par des traits piquants que l'intimité tolère.

Dans une allocution facile et brillante, M. le président a rendu compte des travaux du Comité depuis sa fondation, particulièrement depuis le commencement de cette année; il a rappelé les nombreuses et nouvelles adhésions qui sont venues jeter un nouvel éclat sur notre Compagnie; le concours bienveillant d'un grand nombre de collègues zelés; il a signalé l'intérêt que prennent les séances du Comité par le concours d'artistes musiciens qui viennent se faire enten-

dre à nos soirées ordinaires. Il a terminé son allocution en rappelant les services, le zèle et le dévouement de ses prédécesseurs, MM. Siméon-Chaumier et Lazerges.

Plusieurs convives ayant demandé la parole, elle leur a été successivement accordée.

M. Amédée Douay a récité avec beaucoup d'âme et des qualités d'élocution remarquables, une charmante composition : *L'Aigle*, dédiée à M. Victor Hugo; les nobles pensées, l'admiration qui lui ont été inspirées par le malheur d'un de nos plus grands poëtes, sont rendues en beaux vers et en traits puissants.

Par une pièce intitulée : *Le Petit Doigt*, M. Faiex nous a montré qu'il ne fait pas seulement *la Chasse aux Proverbes*, il fait aussi, par de sévères paroles et de bons conseils, la chasse aux mauvais enfants.

M. Beaulieu a dit, avec un talent distingué, une scène d'*Athalie* de Racine; et un fragment de *l'Ecole des Maris*, de Molière.

M. Lefèvre, dont le talent se fait toujours remarquer, a chanté *Mes vingt ans*, chanson dans laquelle M. Paul Chareau a déployé la verve qu'il met volontiers au service de l'art et des artistes, dans les couplets qui suivent :

A ce banquet où la gaîté respire,
Où l'amitié rayonne tous ses feux,
Que l'art français nous guide et nous inspire;
Qu'il soit pour nous un astre radieux!
Le coloris, les traits de la jeunesse,
Demandons-les à ses rayons puissants,
Sous son égide on nargue la vieillesse,
Sous son empire on a toujours vingt ans.

Pour l'art français! non! le temps n'a point d'âge,
Vous en avez la preuve sous les yeux :
Qu'il faille peindre ou le calme ou l'orage,
Le ciel serein, l'Océan furieux;
Que nos marins sautent à l'abordage,
Qu'un vaisseau parte, ou qu'il donne dedans,
Louis Garneray consulte-t-il son âge!
C'est son pinceau, car il n'a que vingt ans!..

A l'art français chacun de vous fidèle
Vient chaque jour apporter un tribut,
Et tresse ainsi la couronne immortelle
Qui, de la France, est le plus noble but!..
Continuez, concourez à la gloire
Du grand pays dont vous êtes enfants;
Et vos travaux consacrés par l'histoire
Dans deux mille ans auront toujours vingt ans.

L'Ane et le Cochon, fable de notre collègue M. L. Auvray, et de laquelle M. Deschamps s'était fait l'interprète, a été bien applaudie.

Le Bon Mot normand, conte en vers, de M. Dorlanges, a été fort goûté.

Enfin, M. Paul Chareau, sur l'invitation pressante qui lui a été faite par l'assemblée, a bien voulu réciter deux des charmants et *Nouveaux Apologues* qu'il vient de publier, *la Gloire de l'Art*, *Silence du Poëte*.

CONCERT

sous la direction de M. Edouard Chol, président de la section de musique.

Le chœur de la *Muette de Portici*, arrangé à quatre voix par M. Auber, *la Saint-Hubert* et *la Retraite* ont été chantés avec beaucoup d'ensemble par la Société chorale de l'Odéon.

M. Burelle, premier organiste des Petits-Pères, a très-bien exécuté plusieurs fantaisies sur le piano.

M. Barré, élève du Conservatoire, doué d'une belle voix dont on prévoit les futurs succès, a chanté l'air de *Galathée*.

Le duo de Servais et Ghis, arrangé sur le grand air national anglais, *God save the Queen*, exécuté par MM. Wiht et René Douay, a produit un immense effet dû au talent des deux jeunes virtuoses.

Mademoiselle Novara a chanté *la Sœur du Déserteur;* il y avait, dans sa voix douce et fraîche, des pleurs et beaucoup d'onction.

Dans l'exécution du *Desir de Beethowen*, M. Wiht a montré des qualités admirables; l'assurance et la fermeté de son archet, la délicatesse ou la force de son jeu l'ont rangé dès à présent comme un violoniste distingué et lui promettent des succès qui le placeront au premier rang.

Une scène tirée du *Médecin malgré lui* de Molière, a été jouée par M. Deschamps, premier prix de déclamation au Conservatoire et élève de M. Samson, avec une verve qui promet un avenir brillant à ce jeune comique.

M. Diemer, jeune artiste, déjà grand prix du Conservatoire, a exécuté l'*Andante de Listz* avec un talent hors ligne.

La *Berceuse*, pensée poétique, composée et exécutée par M. René Douay, a conquis tous les suffrages de l'auditoire.

M. Dahmen, membre du Comité, a chanté deux romances avec beaucoup de goût.

L'*Homme de plume*, chansonnette composée et chantée par M. Lefèvre, est d'un comique désopilant.

Enfin l'admirable *Miserere de Verdi* arrangé pour violon, basse, orgue et piano, exécuté par MM. Wiht, R. Douay, Burelle et Diemer, a été le bouquet de notre brillante soirée; l'habileté de l'exécution a su reproduire avec un charme inexprimable l'œuvre du maître, et les auditeurs ravis en ont demandé une seconde audition.

Le piano, magnifique instrument d'Érard, était tenu par MM. Diemer et Anthiaume.

L'assemblée s'est séparée à une heure du matin.

Le Secrétaire adjoint,

LOUIS REY.

THÉÂTRES.

Quinzaine dramatique.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin : les *Chevaliers du Brouillard*, drame en 5 actes et 10 tableaux, par MM. Dennery et Bourget. — Hippodrome : les *Chansons populaires de la France*. — Comédie-Française : reprise de *Venceslas*. Rentrée de Mme Madeleine Brohan.

Il est probable, chers lecteurs, que vous êtes du nombre de ces personnes prudentes qui ont contracté l'habitude de consulter d'abord la signature de l'auteur d'un livre ou d'un article, avant d'en commencer la lecture ; aussi n'aurez-vous pas manqué d'être étonnés d'épeler des syllabes nouvelles là où vous lisez d'ordinaire le nom d'Hippolyte Lucas. Votre conteur de prédilection, ce judicieux esprit qui, depuis si longtemps, s'est chargé de vous tenir au courant des événements dramatiques, n'est pas remplacé ; — rassurez-vous, lecteurs, ceci n'est qu'un intérim.

Hippolyte Lucas aime la campagne, les fleurs, les prés et les bois, et il veut se passer cette aimable fantaisie ; il est donc parti, léger de bagages, comme le vrai poëte, vers les plaines verdoyantes ; mais il a compté sur votre indulgence, et pense bien que vous n'exigerez pas, bénévoles lecteurs, qu'il prenne le chemin de fer chaque fois qu'une pièce nouvelle surgira à l'horizon parisien. Il a donc fallu s'occuper de combler le vide que la villégiature faisait tout à coup dans la petite armée des rédacteurs de la Revue, et on nous a remis, soldat obscur, la plume que manie si bien le chef de file auquel nous devons le *Tisserand de Ségovie*, l'*Hameçon de Fenice*, le *Médecin de son honneur*, et une foule d'autres ouvrages fort applaudis sur les différentes scènes.

Nous commencerons donc par mentionner les succès et les apparitions par ordre de dates. Les *Chevaliers du Brouillard* se présentent d'abord ; ce sont de solides gaillards, pleins de relief et de couleur, prompts à jouer du couteau et du bâton plombé, circulant à l'aise dans le dédale des rues de la Cité de Londres, échangeant de mystérieux et terribles mots de passe, et, gibier immonde, riant, volant, maugréant et tuant, à deux pas de la potence, leur avenir, qui toujours étend vers eux son bras rigide et noirci par l'usage. Ce drame a été admirablement découpé dans le roman d'Ainsworth, par MM. Dennery et Bourget, deux habiles, à la plus grande satisfaction de cette partie du public qui aime les émotions fortes et les sombres péripéties du mélodrame. Cependant, ceux qui voudraient retrouver dans le livre toutes les physionomies, tous les caractères et surtout toutes les situations du drame, se trouveraient bien vite désorientés.

En effet, les auteurs ont pris le fond plutôt que les détails du *Bandit de Londres* ; ils ont échelonné la gamme savante des scènes émouvantes de manière à répondre toujours à cette loi du théâtre qui exige que l'intérêt aille *crescendo*. Jack Sheppard, le hardi et quelque peu honnête bandit, commence, dès le prologue de ce gigantesque imbroglio, une odyssée de vols, de bonnes actions et de meurtres qui aboutiraient très-probablement au gibet de Tyburn, si le roi George n'arrivait fort à propos pour faire grâce.

Les limites, toujours si restreintes, imposées à cet article, nous font une loi de nous abstenir de toute analyse de ce drame intéressant ; nous dirons seulement que Mme Laurent qui, pour cette fois, a abandonné les vêtements de son sexe pour entrer carrément dans les habits d'un rôle taillé pour Fechter, a déployé des qualités et des ressources qu'on était loin, jusqu'à ce jour, de soupçonner en elle : impossible d'imaginer une incarnation plus complète, tout s'y trouve, jusqu'à la gymnastique, aux travestissements et aux exercices d'escrime dont certains acteurs sont si friands. C'est au point que l'on se demande si cette artiste n'agira pas sagement en se vouant pour toujours aux travestis, comme Déjazet.

Il est vrai que Mme Laurent est un vrai jeune garçon ; gestes, voix, regard, allures fougueuses, tout y est ; tandis que Déjazet, à part le charme inimitable de son jeu, n'a jamais représenté que des petits bonshommes de porcelaine tendre, bons à placer sur une étagère. Mme Laurent est donc l'événement unique de ce drame, car le décor final, qui a pour mission de reproduire au vif les brouillards de la Tamise, est un de ces tours de force de machiniste qui, comme les fameux vaisseaux du *Corsaire* et du *Fils de la nuit*, ne satisfont pas tout le monde.

Ce serait vraiment de l'ingratitude d'oublier Mme Guyon qui, dans le rôle de mistress Sheppard, a eu des inspirations magnifiques, des larmes facilement communicatives, et quelques-uns de ces éclairs de génie que bien peu de femmes trouvent aujourd'hui au théâtre, — préoccupées qu'elles sont, avant tout, d'étaler de riches et amples toilettes, ou de faire admirer le plastique de leur beauté.

La pièce est montée avec ce luxe éblouissant de mise en scène dont la Porte-Saint-Martin a seule, aujourd'hui, le privilége, — depuis que le théâtre du Cirque n'est plus dans les mains de M. Dejean et que le Théâtre-Historique s'est transformé.

Disons un mot, en passant, de la nouvelle exhibition de l'Hippodrome : les *Chansons populaires de la France* ; nous retrouvons là Bourget comme auteur. En effet, si la mise en action de cette joyeuse guirlande revenait de droit à quelqu'un, c'était bien à l'auteur de *Maître Corbeau*, du *Docteur Isambart* et de l'immortel et absurde *Sire de Francboisy*. Les spectacles de l'Hippodrome se rapprochent, — de loin, — de la statuaire, et ce fut une très heureuse et très-mirifique idée que de faire défiler sous les yeux du public les types animés de ces vieux refrains de nos pères, portant tous leur hommage aux pieds de la déesse du flonflon — la Gaudriole.

Nous ne savons si ce spectacle aura raison de l'*éloignement* ; le directeur a là le plus terrible des ennemis, et si le succès se soutient au niveau des premières représentations, il ne faudra pas moins louer le courage des spectateurs que celui de l'impresario.

Venceslas est venu le dernier, voilà pourquoi nous l'avons réservé pour la fin ; du reste, nous ne sommes pas un homme à préjugés, et nous avons horreur des classifications ; elles ont trop souvent l'inconvénient grave d'aider à fausser les jugements. Si nous étions condamné à regarder toujours Paris, — cette page splendide, — du haut de la butte Montmartre, nous aimerions mieux nous retourner et contempler Clignancourt.

Hippolyte Lucas a suffisamment et trop bien parlé du vieux Rotrou pour que nous tentions de broder sur ce thème savant; il n'avait qu'à effeuiller dans son intéressante *Histoire du Théâtre-Français*, — un de ces livres précieux qui ont leur place dans toutes les bibliothèques. Nous ne dirons donc que les impressions nées de la représentation de ce chef-d'œuvre de l'un des pères de la tragédie, remis à la scène par M. Empis, afin de répondre aux désirs de quelques-uns de ces vieux amateurs de l'orchestre qui, — heureusement, — sont fort éparpillés aujourd'hui par la faulx cruelle du temps.

Beauvallet, qu'on peut appeler à bon droit, depuis le départ de Ligier, le *Dernier des Romains*, a mis au service du rôle de Ladislas son talent énergique, chaleureux, qui va parfois jusqu'à la brusquerie; ses défauts ont même contribué à faire accepter ce que ce rôle a d'étrange et de heurté. Ladislas est bien le type de ces chevaliers féodaux dont le droit s'appuyait avant tout sur la force, et dont les violences atteignaient ce gigantesque si voisin de la folie. Lekain, Larive, Talma et Ligier ont tour à tour joué ce personnage avec l'autorité de leur talent et de leur génie; mais nous croyons que les emportements et les démences de cet Oreste, doublé d'Horace et d'Othello, ont été rarement interprétés avec autant de vigueur. Beauvallet est à lui seul le succès de la reprise; nous doutons que cela soit suffisant.

Le lendemain, Mme Mario Uchard, née Madeleine Brohan, faisait sa rentrée dans le *Misanthrope*, en compagnie de Bressant, qui abordait pour la première fois ce formidable rôle d'Alceste, l'écueil, presque l'impossible du répertoire. On a fait fête à la jolie voyageuse; les rigueurs du climat moscovite ne l'ont pas maigrie, et le nom de *Fiammina* était dans toutes les bouches. Elle a paru, et déjà l'on a oublié Mme Plessy-Arnould: la jeunesse et la beauté auront toujours le don de vaincre les rancunes; une caresse, un sourire, une œillade, et le public le plus revêche est désarmé. La Comédie-Française est aujourd'hui le théâtre le plus riche en talents et en beautés: il y a longtemps qu'elle ne s'est trouvée à pareille fête.

ALBERT BLANQUET.

MÉLANGES.

1er Août.

M. Empis avait fait à l'Académie française la proposition d'accorder un prix de 10,000 fr. à la meilleure comédie en vers, en trois, quatre ou cinq actes, qui serait représentée dans l'espace de cinq ans. L'Académie, dans une de ses dernières séances, a adopté, à l'unanimité, la proposition de M. Empis, marquant ainsi tout l'intérêt qu'elle porte à la littérature dramatique.

— On assure qu'il serait question d'établir sur les boulevarts de Paris, pour les piétons, des passerelles dont le plan, des plus gracieux, est dû à M. Ferdinand Bouquié, ingénieur civil. Ce système aurait le double avantage de faire traverser à pied sec, en temps de pluie, la chaussée convertie en un sol fangeux, et de diminuer le nombre d'accidents sur une voie que sillonnent des voitures et des attelages souvent lancés à grande vitesse.

— On vient de placer à l'un des côtés de la porte principale de l'église Sainte-Geneviève, une statue qui représente la patronne de Paris combattant Attila: la statue de la sainte aura pour pendant un groupe emblématique du baptême de Clovis. Ces deux œuvres sont dues au ciseau de M. Maindron, l'auteur de la *Velléda*, qui se trouve actuellement dans les jardins du Luxembourg.

— Ces jours derniers, en faisant quelques réparations à un pan de mur de l'église de Saint-Martin, à Courtrai, on a trouvé une cachette couverte légèrement, et qui renfermait un buste en argent massif, pesant environ 2 kilogr. Le buste représente saint Eloi, et paraît être fait de main de maître.

— La bibliothèque du musée britannique de Londres s'est enrichie, pendant l'année de 1856-1857, de 10,434 volumes, y compris la musique, les cartes géographiques, etc.

— Dimanche prochain, 2 août, à dix heures, la société chorale Emile Chevé, exécutera, dans l'église impériale Saint-Germain-l'Auxerrois, une nouvelle messe solennelle pour 4 voix d'hommes sans accompagnement, de M. Frédéric Viret, maître de chapelle de cette paroisse. M. Bussine (de l'Opéra) chantera les solos.

— Deux statues de pierre de grandeur presque naturelle, viennent d'être placées dans le vestibule du musée de Dijon. L'une d'elles représente une reine revêtue d'un somptueux costume, dont les restes de peinture polychrôme attestent la richesse. Un sculpteur, qui a examiné cette statue, a cru y reconnaître le ciseau de Dubois. L'autre, plus ancienne et moins détériorée, est celle d'un religieux de l'ordre des Chartreux. Le fini des draperies ne laisse rien à désirer. Ces deux statues proviennent des églises ou des monastères de Beaune supprimés en 1793. Elles sont enfin au musée de Dijon, où quelques réparations les ont mises à même de figurer avec honneur.

— On vient d'inaugurer à Rome, la nouvelle galerie, disposée, par ordre du Saint-Père, pour recevoir les œuvres admirables qui constituent la collection des tableaux du Vatican.

— On vient d'inaugurer en Angleterre deux nouvelles églises. Le goût des monuments et de l'architecture religieuse gothique prend un grand essor en ce pays.

— Le 19 juillet dernier a eu lieu à Caen, le premier concours d'Orphéons et de musique d'harmonie du Calvados. Le matin, à huit heures, une grand'messe en musique de Camille de Vos a été chantée à l'église Notre-Dame; Mgr. l'évêque Dénos officiait. Les *soli* ont été chantés par un jeune ténor de talent, M. F. Bertrand. A midi, les sociétés chorales ont été passées en revue par le maire de Caen. Ensuite ont eu lieu les concours au théâtre du lycée et sur la promenade du Petit-Cours. Parmi les juges figuraient des membres de l'Institut et des chefs de musique militaire. Le concours terminé, toutes les sociétés réunies ont exécuté le chœur intitulé: l'*Alliance des peuples*, de Béranger. Après la proclamation des prix, vers sept heures, un banquet somptueux a eu lieu dans la salle des concerts de la société philharmonique.

— Dans la dernière séance de l'institut archéologique de Londres, présidé par lord Talbot, le duc de Northumberland a présenté des sceaux d'argent originaux, représentant les armes du duc de Northumberland en 1632, Algernon Percy; ces sceaux ont été gravés par Simon; et un sceau de plomb, portant le nom et l'effigie de Henri de Percy *Hotspur* treizième siècle. M. Néville a exhibé des spécimens anglo-saxons d'un travail remarquable.

SALON DE 1857.

QUATRIÈME ARTICLE.

MM. BAUDRY. — GUILLEMIN. — CURZON. — HEILBUTH. — E. LAMBERT. — ROBERT - FLEURY. — SAND. — PALIZZY. — MOYSE. — G. BOULANGER. — NOEL. — NAZON. — GALIMARD. — CARLIER. — BEAULIEU. — HERBST-HOFFER. — TEN KATE. — HAFFNER. — HAMMAN. — KNAUS. — DARGENT. — LUMINAIS. — BLIN. — BONNEGRACE. — VEYRASSAT. — PASINI. — BONVIN. — MAGAUD. — LEROUX. — GARNERAY. — BARRIAS. — DUMAREST. — L. BOULANGER. — PLASSAN. — SCHOPIN. — GIGAUX DE GRANDPRÉ. — MATHIEU. — DUBASTY. — P. HAMON. — RICHTER. — MONTPEZAT. — RONOT.

Nous avons déjà sérieusement étudié le talent de M. Baudry; le *Supplice d'une vestale* suffisait pour assurer à son auteur l'une des premières places au Salon de 1857; mais le jeune peintre a voulu prouver la souplesse et la fécondité de son pinceau; il s'est dit que, comme l'histoire, la fable, l'allégorie, le portrait étaient de la grande peinture, et il a peint grandement ces sujets divers; il s'est senti de force à remplir de sentiment, d'animation, de couleur, une petite toile comme une grande, et il a composé sa *Léda*; après la *Fortune et le jeune enfant*, il a fait le portrait de M. Beulé; dans aucun de ces ouvrages son talent ne s'est montré inférieur. La *Fortune et l'enfant*, son chef-d'œuvre peut-être, rappelle les fastueuses qualités des écoles lombardes et vénitiennes. Je ne saurais rendre l'inexprimable charme dont cette composition est revêtue; M. Baudry est déjà un coloriste de premier ordre, et il semble avoir découvert des secrets perdus depuis des siècles. Nous ne voulons pas tomber dans des louanges ridicules par leur exagération, mais nous ne pouvons céler l'impression profonde et générale causée par l'œuvre de M. Baudry. Sa *Léda* se présente avec une grâce inimitable; les jeux de la lumière et de l'ombre jettent sur sa figure une nuance d'indécision très-heureuse; le cygne bat des ailes, tandis que l'imprudente écoute les paroles mystérieuses qui voltigent dans l'air; elle hésite, elle craint de tremper son pied charmant dans les eaux de l'Eurotas. Cette toile est ravissante et se trouve dans des conditions toutes particulières de succès. Nous avons cité le *Saint Jean-Baptiste* et le portrait de M. Beulé; la critique en a déjà fait longuement et justement l'éloge; mais ce qui est un grand honneur pour M. Baudry, c'est qu'en sortant du salon carré du Louvre, on trouve encore un plaisir sérieux à admirer ses ouvrages, et cependant l'on vient de contempler l'*Antiope* du Corrége, *la Maîtresse du Titien*.

Les tableaux de M. Guillemin ont eu le rare privilége d'attirer les regards du grand-duc Constantin ; cela prouve que le grand-duc est connaisseur, car les cinq petites toiles de M. Guillemin sont excessivement remarquables ; rien ne rappelle davantage la manière de Greuze ; la couleur en est peut-être plus vigoureuse, mais c'est le même charme dans la composition, le même intérêt dans les divers types, le même sentiment dans les situations. Nous citerons, en première ligne, le *Colporteur*, petit tableau traité avec une facilité de pinceau, une largeur de touche que Meissonnier envierait peut-être, s'il pouvait envier quelque chose. La simplicité du sujet est toujours recherchée dans les ouvrages de M. Guillemin, et, cependant, on s'intéresse sérieusement à ces diverses scènes sans prétention : le *Premier pas*, *Ne bougez pas*, l'*Image sainte*, *Au bord de la cage*, sont autant de toiles remplies d'un charme durable, car il repose sur le sentiment et la simplicité.

M. de Curzon règne avec M. Picou dans l'empire des ombres et des brouillards ; une fois le sujet adopté, moins le tableau est peint, moins il est dessiné, plus il est allégorique et mythologique. Le principal talent de ces messieurs consiste à jeter une gaze sur leur toile, et à laisser voir au travers quelque chose qui ressemble à un sujet pris dans la fable ; mais jamais un des rayons de soleil de M. Delacroix n'est parvenu à dissiper ce malencontreux brouillard. J'ai cité M. Delacroix, c'est que ce grand peintre a peint la *Barque du Dante*, et cependant il a trouvé moyen de faire encore des prodiges de couleur dans cette sombre situation. Or, M. de Curzon a traité à peu près le même sujet : *Dante et Virgile, sur le rivage du Purgatoire, voient venir la barque des âmes que conduit un ange*. Je ne sais rien au monde de plus vague, de plus indéterminé, de plus flottant, de plus irrésolu, de plus incolore, de plus effacé que cette première toile de M. de Curzon ; il faut avoir les yeux de Dante et de Virgile pour apercevoir cette barque chargée d'âmes imperceptibles ! Et, cependant, jamais ciel ne fut plus étoilé ; le peintre sait que l'on compte 5,000 étoiles visibles à l'œil nu, et il a fait une étude sérieuse des constellations. Mais où donc ce genre faux a-t-il pris naissance ? Depuis quand la peinture n'a-t-elle plus mission de charmer les regards par la ligne et la couleur ? Doit-elle donc se réduire aux effets fades et désavantageux de la grisaille ? Non, cent fois non. Au surplus, je ne crois pas que ce soit un parti pris chez M. de Curzon ; c'est une manière particulière de voir. Ses autres tableaux se ressentent de cette disposition fâcheuse de la rétine et du cristallin. Nous citerons, du même peintre, le *Jardin du couvent*, *souvenir de Tivoli*, d'une incomparable tristesse qui se retrouve dans les moindres détails, dans les fleurs, sur les murailles, sur la bure des moines, sur les oiseaux qui n'en peuvent mais ; les *Femmes de Picinisco*, *dans le royaume de Naples*, l'*Escalier saint dans l'église de San-Benedetto*, où la couleur fait quelques tentatives d'apparition, des *Albanaises dans la plaine d'Athènes*, des *Aveugles grecs près d'une citerne*, un *Paysage au soleil levant*, une *Vue d'Ostie, des Etats-Romains*, petite toile sans importance, qui n'est curieuse que par sa tournure orientale, et enfin, si les numéros du livret sont exacts, les *Bords du Gardon, près du pont du Gard*, paysage assez heureux, dans lequel on n'aperçoit pas la moindre trace du Gardon. On le voit, l'exposition de M. de Curzon est considérable, et, néanmoins, l'artiste ne se sera pas rûiné en couleurs.

M. Heilbuth est un peintre d'un talent sérieux et observateur ; aussi ses ouvrages ont-ils déjà été nommés avec éloge ; leur succès est assuré. Une petite toile, que l'artiste appelle *Politesse*, est charmante et sans prétention ; deux bons bourgeois, hollandais ou belges, se rencontrent sur le palier d'un de ces antiques escaliers à rampe de bois et à consoles de chêne ; ils font toutes sortes de façons ; c'est à qui laissera passer son compagnon ; ils se saluent avec une amabilité prétentieuse et

naturelle, pendant qu'un jeune couple, plus pressé sans doute et plus égoïste, comme de vrais amoureux, a pris les devants et disparaît au tournant de l'étage supérieur. Cette situation est rendue avec une grande finesse d'observation, et traitée avec beaucoup de talent. Le grand tableau de M. Heilbuth représente *Palestrina.* Le vieux maître italien, celui qu'on surnomma le prince de la musique, est assis devant son pupitre ; il tient à la main l'un de ces larges violons que l'on venait d'inventer au quinzième siècle ; quelques jeunes gens et une adorable jeune fille chantent autour de lui les diverses parties d'un concerto, peut-être le fameux motet *Popule meus* ; le maître s'est interrompu pour adresser quelques observations à la jeune fille, qui l'écoute avec respect. M. Heilbuth a ménagé cette scène intéressante avec un grand talent ; ses personnages sont dessinés sévèrement, et il a jeté avec hardiesse la couleur et la lumière sur le brocard et la soie de ces splendides vêtements du seizième siècle. Son troisième tableau, *Etudiant*, est digne des éloges sincères que nous adressons à M. Heilbuth avec tous les visiteurs du Salon.

M. Eugène Lambert a exposé quatre toiles délicieuses, et la plus petite d'entre elles pourrait bien obtenir le plus grand succès. Ce sont des *Lapins* qui rongent, avec toutes sortes de mines gentilles et friandes, quelques feuilles de choux ; ces petits animaux sont peints avec une grande finesse. On voit que M. Lambert est un artiste d'un vrai talent. L'*Expiation*, où le tyran des poules et des lapins est enfin pendu au croc en pleine basse-cour, est un tableau spirituellement rendu. Nous citerons également une *Nature morte*, et *Chat et perroquet*. Ces quatre ouvrages, qui traitent les mêmes sujets, ont le rare mérite de ne se point ressembler, si ce n'est par le talent avec lequel ils sont rendus.

M. Robert Fleury n'expose qu'un seul tableau représentant *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*. Il rappelle la peinture sévère et sérieuse de M. Paul Delaroche ; le dessin en est excessivement soigné ; les détails, curieusement traités, n'excluent pas une noble simplicité ; la couleur est belle et vraie, juste et grave. Le personnage de Charles-Quint, assis sur sa chaise à porteurs, domine bien la situation. Charles-Quint s'est retiré dans le monastère de Saint-Just ; il semble résolu à abandonner les affaires du monde. Philippe II envoie vers lui le comte de Melito et réclame ses conseils au sujet des affaires d'Espagne ; la contenance noble et digne du comte de Melito est habilement rendue et contraste avec l'attitude soumise des moines. La grande salle du monastère est magnifique ; l'air y circule avec une tranquillité remarquable. Ce tableau est une œuvre belle et pleinement réussie, noble et sérieuse comme le sujet que le peintre était appelé à traiter.

Le *Grand Bissexte*, de M. Maurice Sand, a déjà été décrit dans un précédent article ; il nous reste à parler du *Loup garou* et du sujet tiré d'un conte d'Hoffmann, le *Pot d'or*. Un paysan s'est attardé dans les *traînes* du Berry ; la nuit tombe, et les ténèbres sont à peine éclairées par les rayons fantastiques de la lune à l'horizon ; les arbres des chemins ont pris des attitudes étranges ; l'hiver les a dépouillés de leurs feuilles ; leurs mille bras se tordent avec des contorsions menaçantes. Le loup garou, qui hante ces endroits déserts, s'est précipité sur le dos du paysan ; ses pattes se sont enlacées autour de son cou ; notre homme s'enfuit à toutes jambes, mais l'animal fantastique tient bon, et ne lâchera prise qu'à l'approche de quelque village. Cette scène de superstition berrichonne produit l'effet voulu ; elle impressionne. Le côté fantastique est supérieurement rendu ; l'assombrissement de la toile, les nuages suspects de la nuit, la portée exagérée des ombres, tout est dans le sentiment de la situation, et la difficulté de ce genre de sujet demande un talent spécial que M. Sand paraît posséder au plus haut degré. Mêmes remarques pour son tableau traité d'après Hoffmann, où le

personnage de l'archiviste, dont l'habit se soulève au vent, se déploie à l'horizon d'une façon très-fantastique.

Nous ne pouvons que citer, en passant, de beaux paysages hauts en couleurs, de M. Haffner; des scènes espagnoles rendues avec force et chaleur, de M. Antoine Dumas, et entre autres *las Seguidillas;* une série de paysages un peu durement peints, de M. Jules André, parmi lesquels nous préférons une *Route près de Locminé*, dans le Morbihan, où cette dureté même de la peinture devient une qualité ; de magnifiques vues rapportées de Bretagne et de Suisse, par M. Thuillier; et la *Fileuse*, de M. Appert, qui s'est fait, avec beaucoup de talent, le commentateur d'une vieille chanson française.

M. Joseph Palizzy a exposé d'intéressantes toiles d'animaux, peints de cette façon grasse et truculente (pour employer un mot favori de M. Th. Gautier) qui lui est particulière ; il faut citer *Trois béliers mérinos de la bergerie de Rambouillet*, et *Deux brebis de la même bergerie* appartenant au ministère d'État, un *Combat de béliers séparés par un petit garçon*; le *Retour des champs*, et surtout l'*Ane complaisant*, peint d'une façon bien spirituelle, et qui réhabilite pleinement le pauvre animal aux yeux des autres quadrupèdes.

Le *Michel Ange* de M. Moyse est un tableau d'assez grande dimension : il renferme de précieuses qualités, et entre autres une grande science anatomique; il est vrai que le sujet y prêtait; nous regrettons que la couleur générale du tableau soit un peu noire et sombre; la scène est assez forte par elle-même sans y ajouter les effets de rampe du cinquième acte d'un drame; en effet, d'après le livret qui s'exprime en un français terrible : *Michel Ange va disséquer un cadavre pour se convaincre de la vérité de son écorché.*

Après avoir parlé du *César* de M. G. Boulanger, il faut citer trois autres de ses ouvrages; *une Répétition dans la maison du poëte tragique à Pompei*, toile imprégnée du sentiment antique ; un *Maestro Palestrina*, sur le cadre duquel on lit en lettres d'or, nous ne savons trop pourquoi, *Palestrino*, a été conçu par le peintre dans un tout autre ordre d'idée que celui de M. Heilbuth; ce Palestrina a l'air profondément germanique, tandis M. Heilbuth a jeté sur sa toile je ne sais quoi d'italien et de conforme à l'origine de son héros; le *Palestrina* de M. G. Boulanger à l'air d'un maître Wolfram assis devant son orgue, tandis que ses élèves l'écoutent avec recueillement; à part cette observation, les groupes de ce tableau sont heureux, les détails en ont une suavité naïve, et la teinte mystique et religieuse ne messied point à cette scène douce et pénétrante. Les *Choassa* sont d'audacieux éclaireurs arabes; les voilà allongés sur le sable du désert, prêtant l'oreille au moindre bruit, braquant leurs yeux d'aigle à tous les points de l'horizon, et pour le moment tenus en éveil par une fumée qui trahit la présence de l'homme, c'est-à-dire de l'ennemi au Sahara; ce tableau revèle une grande originalité, et l'intérêt en est puissant : il est peint avec énergie et annonce un talent très-complexe, mais sérieux, chez M. G. Boulanger.

M. J. Noël s'est distingué comme paysagiste et peintre de marines; le *Retour de la pêche à marée basse* représente à merveille l'encombrement, l'animation, la vie des petits ports de la Bretagne; la mer s'est retirée; les chaloupes de pêche à demi envasées s'inclinent sur leur coque; le ciel est clair, et les nuages y chassent rapidement sous le vent frais du large; chaque épisode de cette scène est heureux, finement peint, et d'une couleur facile. Nous aurons la même part d'éloges à donner au second paysage que M. Noël a rapporté du Pas-de-Calais.

Il y a de belles qualités dans un grand tableau historique de M. Claudius Jacquand; il s'agit de la reconnaissance d'un Menzicoff et de la clémence de Pierre-le-Grand ; mais qu'il nous soit permis de préferer du même artiste un *Corps de garde de reîtres*, et le *Repas interrompu des bandits des Abruzzes*. Le coloris de ces deux toiles est sauvage et vigoureux

comme les sujets qu'elles traitent; elles sont disposées avec habileté et intéressantes jusque dans leurs plus petits détails.

M. Nazon a exposé deux bons paysages; l'un représente le *Soir*, l'autre est un *Souvenir de Fontainebleau*, et l'effet en est charmant, car ils sont peints d'une manière fort originale.

Nous devons mentionner de M. Karl Girardet diverses toiles finement touchées, et surtout une *Vue prise à Garenne dans l'Eure;* deux compositions simples et exquises de M. Fauvelet, l'*Amateur* et le *Coin du feu;* une splendide *Noce vénitienne* de M. Lenepveu, où ne manquent ni les gondoles, ni les musiciens conviés pour la fête, ni, par conséquent, la jeune héritière d'un doge ou d'un membre du conseil qui tend la main à son beau fiancé. M. Balleroy s'est distingué par des *hallali de cerf, de sanglier et de loup* à dépeupler les plus giboyeuses forêts; M. Pezous, par une série de petites toiles gracieuses où il interprète naïvement quelques scènes intimes de paysans.

M. Galimard a traité onze sujets chrétiens et un sujet païen, mais ce dernier vaut bien les autres; voilà une œuvre dont on a longtemps parlé avant qu'elle ne fût connue; depuis qu'elle est visible au-dessus de l'horizon de Paris, nous croyons que l'on en parle beaucoup moins; il s'agit de la *Léda;* que n'a-t-elle les proportions modestes de la *Léda* de M. Baudry? M. Galimard a rompu violemment avec toutes les traditions de la Mythologie; le lit de l'Eurotas est un véritable lit de repos, et le cygne nage dans les flots luxueux mais *anachroniques* de la toile de Hollande; la *Léda* est une jeune femme au profil grec, sans distinction, froide et maniérée; le coloris en est faux et doré comme une dalmatique de Paul Véronèse; il rappelle par son éclat les beaux couchers de soleil que l'on aperçoit par delà l'Arc de l'Étoile.

La *Locuste essayant des poisons sur un esclave* est un ouvrage conciencieux, où se rencontrent de belles parties; mais peut-être M. Carlier a-t-il abusé de la couleur noire; on a quelque peine à distinguer les figures dramatiques de cette terrible scène. M. Beaulieu, au contraire, abuse des tons les plus orientaux; son *Auberge de Bohémiens à Venise*, et la *Batterie d'irréguliers turcs après le bombardement de Sinope*, sont de véritables feux d'artifice, où l'ocre, le cinabre, le cobalt et l'outremer éclatent comme des fusées ou des chandelles romaines; on dirait vraiment que M. Beaulieu est élève de M. Delacroix pour le dessin, et de M Ballue pour la couleur. Malgré ces défauts graves, nous aimons assez du même peintre la *Rue de la Vieille-Lanterne, à Paris*, où, dans un accès de folie et de misère, se pendit le pauvre Gérard de Nerval.

M. Herbsthoffer expose un magnifique *Atelier de Rubens*, remarquable par le coloris, la disposition des personnages et la richesse des détails qui font honneur à la sience archéologique du peintre. M. Ten Kate a donné deux vigoureuses toiles fortement traitées, un *Enrôlement militaire en* 1660, et des *Pêcheurs de l'île de Marken* (Pays-Bas). Nous aurons les mêmes éloges à offrir à M. Haffner pour les *Cadeaux de noce en Alsace*. M. Hamman, dans une naïve composition, le *Commencement de la fin*, a mis en opposition le baptême d'un petit enfant que son père et sa mère accompagnent à l'église, tandis qu'un enterrement sort par la porte voisine; l'attitude du père qui cache de sa main la figure de son enfant est heureusement rendue; cette toile est pleine d'intérêt, et charme facilement l'esprit qu'elle engage à la réflexion.

Nous éviterons tout à fait de parler d'une immense toile de M. Girardin, représentant un *Jardin de Marquaire dans les montagnes des Vosges*. Il vaut mieux citer deux tableaux de M. Knaus: Un *Convoi funèbre* passe tristement au milieu de la plus joyeuse forêt où la verdure, la sève, le printemps aient jamais jeté leurs capricieuses fantaisies; dans cette même forêt nous retrouvons encore les *Petits fourrageurs* du même artiste; M. Knaus a la peinture grasse et luxuriante qui séduit vivement le regard, et c'est un grand

compliment à lui faire par ces temps de sécheresse et de maigreur dans l'art. M. Luminais a réussi avec le même charme, le même bonheur, une petite toile représentant des *Pâtres de Kerlat en Bretagne;* ses précieuses qualités, que nous avons signalées dans son magnifique tableau du *Pèlerinage*, se retrouvent vraies, consciencieuses et vivaces jusque dans ses moindres œuvres.

M. Yan' Dargent a vu déjà son nom cité avec honneur et justice pour son tableau représentant *les Bords de la mer à Locki-recq* (*Côtes-du-Nord*) *;* il a fait là une des plus belles études de terrain que l'on puisse admirer au Salon ; c'est une vaste lande, fort accidentée, couverte de roches grisâtres et de broussailles; la lumière y est distribuée avec un incontestable talent; le coloris est vrai, puissant et chaud dans cette œuvre qui affectionne cependant la nuance triste et sombre ; au loin, broute un troupeau de moutons que l'on entrevoit à peine ; le sentiment de cette nature âpre et sauvage a été merveilleusement résolu par le pinceau de M. Dargent. Le sauvetage, à *Guisseny*, *dans le Finistère*, représente quelques paysans de la Basse-Bretagne occupés à retirer des rochers, où la mer le brisait, le cadavre d'une jeune femme; ce tableau, d'un effet très-dramatique, est interprété avec force, et les détails du sauvetage sont simples, intéressants et vrais.

M. Blin est un de nos bons paysagistes, et un Breton qui n'abuse pas de la Bretagne ; ses études de ciel et de terrain sont fort remarquables ; dans ses compositions, l'horizon est large et finement fondu, l'air est abondant et sain ; on regarde à l'aise ces vues prises dans la Sologne, car elles apportent à l'esprit comme une senteur engageante et pure de la campagne ; ses plans se disposent merveilleusement, et la perspective en est excessivement juste ; M. Blin semble être l'un des bons représentants de l'Ecole paysagiste française, à laquelle on doit, pour ainsi dire, les meilleures toiles du Salon.

Le tableau que nous préférons, de M. Bonnegrace, représente des *Pifferari;* il nous paraît l'emporter en tous points sur l'*Antiope* et *Daphnis et Chloé*, du même auteur. L'*Antiope* est un sujet bien téméraire après le chef-d'œuvre du Corrège, et cependant l'œuvre de M. Bonnegrace n'est pas dépourvue de qualités gracieuses, qui doivent ressortir plus aisément dans des ouvrages de moindre dimension.

M. Veyrassat peint avec une vigueur qui peut passer pour de la rudesse, mais sa couleur est heureuse et naturelle ; il expose quatre toiles où ces qualités se développent avec plus ou moins de bonheur *Paysans dînant dans les champs*, *les Glaneuses*, *Goûter à l'ombre d'une meule* et *Bergers au soleil couchant.*

M. Viardot a peint de souvenir, et avec talent, le portrait du lieutenant-colonel Vaissier, tué devant Sébastopol. M. Brayer est un Parisien qui croit faire des Bretons ; mais il a le pinceau trop délicat et la touche trop molle pour traiter ces rudes et sauvages natures; aussi l'*Intérieur d'un marché aux grains dans le Finistère*, pourrait-il être, aux costumes près, la Halle au blé de Paris; rien, dans ses ouvrages, ne nous rapporte l'air du pays, rien n'en laisse soupçonner les mœurs particulières et les curieuses habitudes.

M. Pasini fait partie de la nombreuse phalange des orientalistes; l'auteur nous apprend qu'il accompagnait la légation française dans le trajet du golfe Persique à Téhéran; aussi l'Arménie et la Perse lui ont fourni à profusion leurs paysages surnaturels et leurs points de vue pittoresques. *A beau peindre qui vient de loin*, aussi M. Pasini ne s'est-il pas gêné pour surprendre, étonner, fasciner notre regard par des effets inattendus de soleil et de lumière; mais une fois la couleur locale admise, rien n'empêche de regarder avec plaisir *une Vue de la plaine de Téhéran près des ruines de l'antique Rhagès, au coucher du soleil*, et la plus étrange de toutes ses toiles, *un Seigneur persan escorté de ses domestiques, traverse une rue de Téhéran, le soir, à la lueur des torches.*

Les musiciens Tsigane, de M. Valério, nous transportent en plein dans les mœurs hongroises; ils se présentent sous un aspect très-intéressant et dans des attitudes originales; quatre aquarelles charmantes complètent ses études sur ce pays pittoresque, si favorable au caprice du peintre par ses coutumes et ses costumes traditionnels.

Les Forgerons, souvenir du Tréport, sont signés du nom de M. Bonvin; c'est le seul ouvrage qu'il ait envoyé à l'exposition : cette toile est magnifique comme tout ce qui sort de ce pinceau si remarquable, d'où découlent un dessin irréprochable et un incomparable coloris. Nous compléterons la liste des ouvrages de M. Charles Leroux en citant *les Marais de Gorion*, *les Marais de la Tombe-le-Houe*, *l'Erdre pendant l'hiver*, et *la Foire près de Paimbœuf*, où se trouve ce talent incontestable de paysagiste que nous avons déjà apprécié. Nous mentionnerons également de M. Célestin Leroux une excellente toile représentant *un Chemin dans les Deux-Sèvres*.

Saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin de M. G. Magaud, est l'un des meilleurs tableaux religieux du Salon; le pein- n'a pas cherché son effet dans les proportions colossales ordinaires à ce genre d'ouvrage, mais il est simple et vrai; on y sent la conviction, et surtout la foi; le sentiment qui s'en dégage est essentiellement catholique; le geste de saint Bonaventure montrant son crucifix est d'une grande justesse et d'une énergie souverainement victorieuse; la couleur de ce tableau est douce et sévère, sérieuse et mystique, pour ainsi dire; elle complète cette œuvre fort remarquable. *Les deux Sœurs de lait* et le *Bachi-Bouzoucq*, magicien turc évoquant les esprits, sont d'excellentes toiles dans leur genre si distinct, et prouvent la complexité, la facilité du talent de M. Magaud, dont nous avons déjà loué un important tableau, *la Démence de Charles VI*.

M. Louis Garneray a exposé l'un des meilleurs tableaux de marine qui, du reste, sont en petit nombre au Salon; c'est le naufrage d'une galiotte hollandaise démâtée sur la côte de Norwége. La fureur de la mer est rendue avec une rare énergie; le navire désemparé est jeté sur les récifs écumants, et s'entrouvre sous leurs dents aiguës; l'équipage cherche à mettre le canot à la mer; il lutte avec désespoir contre ces vagues qui embarquent incessamment, contre cet ouragan qui met les dernières voiles en lambeaux, contre ces cordages qui fouettent en toute direction, et ces esparres brisés dont la moindre chute est mortelle. M. Garneray s'est fait l'interprète vrai d'une situation terrible et il a pleinement réussi; on reconnaît le même pinceau, moins fougueux, dans *la Vue du canal de Furnes en Belgique*, dans *la Pêche d'un flétan en pleine mer* et dans *la Vue du château de Smyrne*.

Notre devoir de chroniqueur nous oblige à citer seulement plusieurs ouvrages sur lesquels ce serait un plaisir d'insister; mais la fermeture du Salon approche et le temps presse. Nous rappellerons donc au souvenir un épisode du siége de Sébastopol, de M. Bourgoin; *un Jour de fête en Bretagne*, de M. Amédée Guérard; de M. Tessaert, une *Madeleine expirante*, *Pygmalion et Galatée* et *le Pardon*, jolie toile pleine de sentiment; *les Vaches*, de M. Xavier de Cock; *une Matinée dans la chambre bleue de la marquise de Rambouillet*, où posent et causent quarante-quatre personnages célèbres et très-ressemblants du dix-septième siècle. Ce tour de force, cet ouvrage d'antiquaire est de M. Jacques Leman, auquel on doit également un petit tableau de genre très-spirituellement traité, *Entre la consigne et l'intérêt*. Enfin, M. E. Lacoste nous donne *un Episode du dernier des Mohicans*, qui doit être en partie de son invention, car si nous possédons bien notre Cooper, jamais Alice et Cora, Duncan et David la Gamme, Chiugachcoch, Uncas, et la Longue-Carabine ne se sont trouvés dans le même canot quand ils fuyaient vers la cataracte du Glenn.

M. Barrias s'est fait le peintre d'une extase de *Michel-Ange dans la chapelle Sixtine;* il est en présence de son *Juge-*

ment dernier, que l'incurie romaine laisse depuis longtemps se noircir à la fumée des cierges. Il semble que le tableau de M. Barrias ait déjà subi le même désagrément, tant le coloris en est terne et sombre. M. Dumarest a exposé un bon tableau dans le sentiment mystique ; *Faust et Wagner*, le soir du jour de Pâques, regardent ce chien dont les yeux flamboient et qui décrit autour d'eux des cercles fantastiques; dans le lointain, d'insoucieux groupes de jeunes gens et de jeunes filles passent et se promènent; au loin, la vieille cathédrale gothique dresse sa flèche percée à jour. Le germanisme de ce tableau est très-réussi; c'est là de la bonne et vraie peinture allemande comme il convenait à l'interprétateur de Goëthe.

Nous ne citerons de M. Louis Boulanger, dont le talent est trop connu mais non trop apprécié, qu'une magnifique pochade qui n'est ni dessinée ni peinte, *Lazarille et le Mendiant;* c'est un travail curieux à examiner; il prouve surabondamment que la ligne n'existe pas, et qu'il suffit de quelques coups de pinceau pour parfaire un type inimitable.

Le Retour de la nourrice, *l'Indiscrète*, *une Jeune femme essayant un collier de perles*, *le Lever*, toile microscopique, sont des tableaux fort recommandables de M. Plassan, qui joint la grâce et le coloris au sentiment le plus parfait. Il s'en faut beaucoup que l'on puisse admirer sans réserve *l'Enfance de Paul et de Virginie* de M. Schopin ; cette œuvre est d'une fadeur exagérée et maniérée au plus haut point; nous préférons, sans contredit, du même peintre, *les Sœurs de charité en Crimée* et la *Vue intérieure d'une maison juive à Milianah*.

M. Gigaux de Grandpré est un jeune peintre d'avenir qui n'a exposé qu'un seul tableau, mais il s'en est tiré avec beaucoup de talent; c'est un *Débarquement de colons espagnols dans le port d'Alger;* l'artiste a merveilleusement tiré parti de cette situation ; il a mis beaucoup d'intelligence dans les divers épisodes de l'action, beaucoup d'habileté dans la disposition des groupes ; on voit que M. Gigaux dessine et que son coloris deviendra sérieux et puissant. La vue de ce tableau est prise du milieu du port, en face de la mosquée du Gouvernement. M. Gigaux possède les vraies qualités d'un peintre, et nous pensons que l'avenir lui donnera tout à fait raison.

M. A. Mathieu a deux toiles importantes, une *Vue de la grande place de Prague et de l'ancien hôtel-de-ville*, et *le Samedi*, *souvenir de Nuremberg;* son pinceau est fin et délié, sans sécheresse; sa couleur est peut-être un peu pâle, mais les mille détails de ses masses architecturales ressortent vivement et sont du meilleur effet. *L'Armurier de la ville de Liége* et *les Saltimbanques* de M. Dubasty méritent d'être honorablement cités; ces tableaux sont vivement accentués et peints avec une fermeté remarquable. Nous en dirons autant de deux toiles de M. Paul Hamon, un *paysage* et une *nature morte*, conçues avec simplicité et rendues avec art.

La grande toile de M. Richter est un peu mélodramatique, *Jésus-Christ ressuscite la fille de Jaïre;* la figure du Christ est sèche, mais elle repose sur un corps démesuré ; il ne doit pas être difficile de ressusciter la jeune fille, car il ne paraît pas qu'elle soit suffisamment morte; il semble d'ailleurs que le moment intéressant du miracle, est celui où la morte se relève à la voix du Sauveur; pourquoi reste-t-elle donc immobile et couchée? le public attend que le miracle se fasse, et le miracle ne se fait pas.

M. Montpezat a donné *un Rendez-vous de chasse au faucon dans les Flandres*, qui paraît être le meilleur tableau de son exposition; il est distribué avec goût et une entente habile des effets et des contrastes; nous citerons, du même artiste, *une Vue de Hyde-Park, au moment du passage de la Reine, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice*, portraits équestres, et *un Rendez-vous de chasse à courre* dans les environs de Vendôme.

M. Ronot a exposé (c'est le mot) *un lion pris dans une fosse* : le lion de M. Jacque-

mart ne ferait qu'une bouchée de son confrère, tant il est mesquin, étriqué et doucereux. Des Arabes se penchent sur cette fosse, qui a le grand tort, pour une fosse où se trouve un lion, de n'être pas suffisamment profonde. Après tout, le lion est si petit qu'il n'y a pas grand danger. Jamais tableau n'a donné plus pleine raison aux classifications des zoologistes qui rangent le roi des animaux dans le genre Chat, et, sans aucun doute, c'est pour le malencontreux lion de M. Ronot, que le héros de Lafontaine a dit :

Si mes confrères savaient peindre.

JULES VERNE.

EXPOSITION DE LA HAYE.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE [1].

MM. J. BOSBOOM. — H. SEBRON. — H. VAN HOVE. — STROEBEL. — J. GEERAERTS. — J. WEISSENBRUCH. — S.-L. VERVEER. — VICTOR VERVLOET. — C. SPRINGER. — JUSTIN OUVRIÉ. — F. STROOBANT. — J.-G. SMITS. — CH. LEICKERT. — P. VAN SCHENDEL. — J. ROSIERSE. — H. VAN DE SANDE BAKHUYZEN. — P. STORTENBEKER. — J.-B. TOM. — E. VERBOECKHOVEN. — J.-H.-L. DE HAAS. — B. TE GEMPT. — CH. VERLAT. — Mme HENRIETTE RONNER. — W. VERSCHUUR. — A. SCHELFHOUT. — KARL GIRARDET. — LAPITO. — AUG. BOHM. — PAUL FLANDRIN. — OSWALD ACHENBACH. — L. HANEDOES. — C. LIESTE. — J.-J. VAN DER MAATEN. — F.H. HENDRIKS. — J.-N. TJARDA VAN STARKENBORGH. — W.-J. VAN DEN BERGH. — ROFFIAEN. — J.-F. HOPPENBROUWERS. — J.-W. VAN BORSELEN. — J.-J. DESTRÉE. — J. HARTOGENSIS. — P.-L. HOEDT. — H. VAN INGEN. — SIMON VAN DEN BERG. — KRUSEMAN VAN ELTEN. — F. BREUHAUS DE GROOT. — JOS. MOERENHOUT. — J. RUITER. — L. MEYER. — C.-C. KANNEMANS. — W.-A. VAN DEVENTER. — W. DE GRUITER. — H. KOEKOEK. — P.-A. BREUHAUS DE GROOT. — E. KOSTER. — L. DE WINTER. — F. DE HAAS. — Mlle AHRENDSEN. — Mlle G.-J. VAN DE SANDE BAKHUYZEN. — Mme A. HAANEN. — Mlle KAKBYL. — D.-J.-K. JOOSTEN. — J. REEKERS. — J. MAISIAT. — Mlle E.-A.-E. RODER. — B. RASPAIL. — G. GUFFENS. — J. SWERTS. — A. DAUZATS. — B. CRAYEVANGER. — H.-F.-C. TEN KATE. — TAUREL. — ALF. CORNILLET. — STAM. — WEISSENBRUCH. — DANTAN AINÉ. — WIENER. — LACOMBLÉE.

On s'est toujours plu à reconnaître dans les *Intérieurs d'église* exposés par M. J. Bosboom, de La Haye, une harmonie physique et morale, née d'une pensée poétique et religieuse, qui rehaussait le mérite de chacune des compositions de cet artiste; cette fois, on s'est trouvé tout étonné de n'avoir sous les yeux, dans sa *Vieille église d'Amsterdam*, qu'une page bien peinte, sans se sentir quelque peu porté au pieux recueillement par l'heureuse expression du sentiment religieux. Ceci est regrettable ; mais, en revanche, le second tableau exposé par M. Bosboom, l'*Eglise de Saint-Jacques d'Utrecht*, est une petite toile charmante de ton, d'effet et de couleur, et spirituellement traitée. — Nous avons de M. Sébron, de Paris, un bon tableau, l'*Eglise de Saint-Paul d'Anvers* ; c'est une œuvre remarquable par la correction des lignes, l'effet de la perspective, la variété des tons et le fini des détails. Il règne dans toute la composition un sentiment de vérité qui plaît et porte au recueillement.

Que dirai-je des trois *Intérieurs* envoyés par M. H. Van Hove, d'Anvers ? C'est toujours la même précision de dessin, la même vivacité de coloris, le même charme de composition. La réputation de cet artiste est faite depuis longtemps, nul ne sait mieux que lui la maintenir par de nouveaux succès. — M. Stroebel a aussi au Salon trois *Intérieurs ;* ils se recommandent par le juste effet de la perspective, par la bonne distribution de la lumière ; mais pourquoi n'apporte-t-il pas à peindre ses figures le même soin que M. Van Hove met à traiter les siennes ? — *Une salle de l'hôtel-de-ville d'Anvers*, de M. J. Geeraerts, d'Anvers, voilà une œuvre qui dénote un beau talent ; c'est touché de main de maître, d'une bonne couleur et très-soigné dans tous les détails.

M. J. Weissenbruch, de La Haye, ne peint pas, il photographie sur la toile ses *Vues de ville et de village*. Le Salon de La Haye en compte quatre cette année. Quand cet artiste prend le pinceau, il n'a qu'une intention, qu'un but, c'est de reproduire la nature telle qu'elle s'offre à sa vue, sans incident, sans variété ; ne se préoccupant nullement de l'imagination dans la conception, il nous donne la vérité toute nue et rien d'autre. L'excessive habileté de son pinceau sauve l'absence apparente de la forme ou de l'idée poétique et ses productions sont autant de charmantes toiles, peintes avec une vérité et une perfection étonnantes. Sa manière doit être bonne puisqu'elle lui a valu cette fois la médaille d'or et qu'il vend vite et bien tout ce qu'il copie d'après nature. — Avec plus d'invention, plus d'idées et de capricieux incidents, mais non avec moins de vérité et de perfection, M. S.-L. Verveer, de La Haye, nous montre dans *Une rue du quartier des juifs à Amsterdam*, des types pleins d'expression, d'originalité caractéristique, et très-habilement groupés ; c'est charmant d'esprit et d'*humour*. — Se rapprochant tout à la fois de la manière de Weis-

[1] Voir page 294.

senbruch et de celle de Verveer, le *Pont de la Fontaine à Malines*, de M. Victor Vervloet, de Malines, est une composition suffisamment réussie. — M. C. Springer, d'Amsterdam, est aussi un des lauréats choisis par le jury pour la médaille d'or. Cette distinction lui revenait à juste titre ; ses deux *Vues de ville* et ses deux *Marchés* sont des œuvres bien conçues, bien exécutées, d'une excellente couleur locale. — Le *Quai de Sainte-Lucie, à Naples*, de M. Justin Ouvrié, de Paris, est splendidement éclairé par le soleil, mais d'une uniformité de tons et de lignes qui fatigue ; nous avons souvenir de toiles du même artiste bien mieux réussies. — Puisque nous en sommes à nos souvenirs, nous en avons aussi gardé de trop flatteurs pour le talent de M. F. Stroobant, de Bruxelles, pour accepter dans les mêmes conditions la *Cour intérieure du mont-de-piété de Malines*. Cette composition ne manque pas de style dans certaines parties ; mais cette vigueur partielle se perd dans un ensemble vague et indécis. — Une *Vue du village de Scheveningen*, de M. J.-G. Smits, de La Haye, pourrait être acceptée comme une assez bonne toile, sauf quelques groupes mal posés qui contrarient l'harmonie de la composition. — M. Ch. Leickert, d'Amsterdam, a une *Vue de ville hollandaise* assez bien peinte ; mais le ciel qu'il a essayé de faire a tout gâté ; heureusement que pour sauver sa réputation d'artiste habile, il nous a donné une *Plage* remarquable par la vérité de la mise en scène et le spirituel agencement des figures.

Les effets de lumière, chandelles, lampes, lanternes et lumières de toute espèce, n'abondent pas cette fois. On a tant abusé de ces effets depuis l'apparition non interrompue des petits chefs-d'œuvre d'imitation de M. P. Van Schendel, de Bruxelles, que le public des expositions commence à s'en lasser. Le maître a encore envoyé au Salon de La Haye, un *Marché* où les mêmes effets de lumière se produisent dans une scène de nuit avec une grande vérité d'observation. — Il n'a eu cette fois qu'un seul imitateur qui, cependant, n'est pas sans mérite, M. J. Rosierse, de Dordrecht. Cinq *Effets de lumière*, rien que cela, et toujours la même chandelle éclairant de petites figures qui toutes semblent être de la même famille!

La peinture d'animaux, telle que la comprend aujourd'hui l'école hollandaise, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par l'examen des toiles exposées au Salon de La Haye où ce genre est traité, présente un contraste assez frappant, si on la compare à la manière suivie de nos jours par l'école française. En effet, qu'on se place devant une œuvre de Troyon ou de Rosa Bonheur, on admire la facture large, le style magistral, la couleur vigoureuse et vraie du maître; mais, quelle que soit l'admiration qu'on éprouve, on voudrait peut-être que cela fût plus achevé, n'eût pas l'air en quelque sorte d'être peint du bout de la brosse. Les peintres hollandais, pour ne pas encourir ce léger reproche, tombent dans un excès contraire ; avec moins de vigueur, mais avec un dessin aussi précis, aussi fidèlement accusé, ils s'attachent malheureusement aux petits effets, ils peignent avec trop de soin, ils achèvent trop ; le pelage de leurs animaux est lisse, même tant soit peu pommadé. C'est ainsi que peignait autrefois et que peint encore M. Brascassat ; on pourrait croire la manière bonne ; M. Brascassat n'est-il pas membre de l'Académie? — M. H. Van de Sande Bakhuyzen, de La Haye, se présente avec les qualités et les défauts de l'école hollandaise. Trois *Paysages* avec bestiaux : dans l'un, les vaches ont plutôt l'air de poser complaisamment pour le peintre que de paître dans un gras pâturage ; le pelage, traité trop minutieusement, est lisse, même tant soit peu pommadé, comme je disais tout à l'heure ; mais, en revanche, le ciel du paysage est traité de main de maître. Même observation pour l'autre toile, *Moutons sortant de la bergerie* ; c'est de la laine bien peignée, bien frisée. Le *Paysage montagneux avec bestiaux* est du moins bien réussi. — M. P. Stortenbeker, de La Haye, est un jeune artiste dont les progrès méritent des éloges. Sa couleur est vraie, sa composition bien entendue ; ses animaux sont naturellement posés, il ne leur manque qu'un dessin plus vigoureusement accusé. — M. J.-B. Tom, de La Haye, expose trois toiles : son *Taureau* est d'un beau dessin, d'une peinture solide ; on en peut dire autant de ses *Vaches au pré*, de son *Bœuf à l'étable;* mais ses paysages sont un peu froids, un peu lourds, un peu plombés. — Rien de plus difficile qu'une belle réputation à soutenir ; M. E. Verboeckhoven, de Bruxelles, y a été inhabile cette fois ; le soin par trop minutieux qu'il a mis à peindre son *Troupeau de moutons retournant à la bergerie*, n'a rendu que plus visibles les fautes de dessin, le manque de proportions. — Chercher le juste-milieu entre la manière hollandaise et l'école de Troyon et de Rosa Bonheur, voilà peut-être ce qu'il convenait de faire ; c'est aussi ce qu'a tenté avec un rare bonheur M. J.-H.-L. de Haas, d'Oosterbeck. Cet artiste n'a exposé qu'un seul tableau, *Paysage avec bestiaux;* mais on ne pouvait guère mieux réussir. Vous retrouvez dans son *Taureau* la facture large, l'ampleur de style, la couleur sévère et vraie de l'école française, réunies au fini pré-

cieux de la touche des maîtres hollandais. Cette peinture est, sans contredit, l'essai le plus heureux qu'on pouvait tenter pour arriver à la vérité dans l'art. — MM. Stortenbeker, Tom et de Haas sont au nombre des artistes qui ont obtenu la médaille d'argent.

Parmi les peintres animaliers, M. B. te Gempt, d'Amsterdam, a eu du succès, beaucoup de succès; il y avait droit, comme à la médaille d'argent qu'il a remportée. Son *Congrès de la paix* n'est pas, comme on pourrait le penser, une charge faisant allusion à quelque grand événement politique, c'est mieux que cela, une composition des plus spirituellement traitées. Comme La Fontaine dans ses fables, avec le même esprit, le même charme, le peintre fait parler ses chiens sur la toile. C'est d'une couleur solide et d'un dessin des plus exacts. Sa *Nichée de jeunes chiens* est peinte dans une tout autre gamme, mais tout aussi parfaite de dessin et de vérité. Le *Renard guettant des canards* et le *Renard emportant son butin*, sont deux toiles qui font pendant; qui apprécie l'une, doit aimer l'autre. — Dans *Canards* et *Coq et Poules*, de M. Ch. Verlat, de Paris, je n'ai plus reconnu l'auteur du *Bout de l'oreille* et du *Bout de la queue*.— M. te Gempt n'a pas seul la spécialité des chiens. Mme Henriette Ronner, de Bruxelles, la partage avec lui. Comme ces *Chiens traînant une lourde brouette remplie de moules* sont vigoureusement dessinés, largement peints! Et dans le *Larcin découvert*, ne vous semble-t-il pas que vous allez entendre aboyer ce brave chien accusateur? C'est charmant de naturel. La commission s'est empressée d'acheter cette toile, et de plus, Mme Ronner partage la médaille d'argent avec son digne concurrent, M. te Gempt. — Voulez-vous voir de beaux portraits hippiques, des chevaux d'un beau dessin, pleins de vie et de mouvement? Examinez les *Chevaux au labour* et les *Chevaux allemands*, de M. W. Verschuur, d'Amsterdam, vous retrouverez l'artiste dans toute la force de son talent.

Paysages, *Plages et Marines* sont nombreux comme toujours. Est-ce que par hasard ce genre serait plus facile que tout autre, qu'il souffrirait aisément la médiocrité? Car quiconque s'arme d'une palette, ne craint pas de s'y essayer. Toutefois je ne pense pas que je doive passer toutes ces toiles en revue; d'ailleurs, la place qui m'est accordée dans ces colonnes s'y oppose, et je suis bien forcé de faire un choix dans la nombreuse phalange des paysagistes. — *Ab Jove principium*. Citons d'abord les œuvres du chef éminent de l'école hollandaise, de M. A. Schelfhout, de La Haye : un *Paysage par un temps orageux dans les environs du Leidschen Dam;* c'est une perle ajoutée à l'écrin déjà si riche du maître; rien de suave, de vrai, de pittoresque comme les effets dérobés à la nature par l'artiste, et qui croirait que le pinceau qui fait ces choses est tenu par la main d'un vieillard de soixante-quinze ans! Un *Hiver avec figures;* cette toile n'est peut-être pas aussi parfaitement réussie, mais ce n'est pas moins l'œuvre d'un grand talent. — M. Karl Girardet, de Paris, expose trois délicieuses toiles : les *Laveuses*, une *Prairie en Touraine*, la *Vallée de Cernary*. — La *Vallée de Grindelwald* et le *Val de Moustiers*, de M. Lapito, de Paris, maintiennent la réputation que cet artiste s'est faite à nos expositions. — Une *Matinée de printemps dans la vallée de Port-Royal*, de M. Aug. Bohm, de Paris, ne manque ni de finesse d'exécution, ni de suavité de coloris, ni d'intelligence des beautés de la nature. Dès l'ouverture du Salon, la commission a acheté ce paysage pour la loterie; le choix était heureux. — Les deux petites toiles envoyées par M. Paul Flandrin, de Paris, les *Bords du Gardon* (Languedoc), et un *Verger*, ont produit au Salon de La Haye un effet assez étrange; jamais peut-être n'a-t-on mieux compris ici la différence du système des deux écoles : le paysagiste français admet avant tout le dessin et le style; le paysagiste hollandais ne prise rien tant que la couleur et l'effet? Qui des deux a raison? — Le *Paysage italien*, de M. Oswald Achenbach, de Dusseldorf, est une œuvre vraie, bien sentie, mais la couleur y manque peut-être de solidité. — M. L. Hanedoes, de La Haye, a quatre toiles toutes bien réussies : une *Vue de la forêt de Fontainebleau*, *la Gorge aux loups*, est traitée dans un sentiment vrai, profond, indicible de la nature; *Carrière abandonnée* et *Solitude* sont deux toiles pleines de poésie, et son *Paysage montagneux* se fait remarquer par un dessin large et ferme, hardi et vigoureux.—M. E. Lieste, de Harlem, reste toujours le peintre de la Gueldre « ce paradis oriental transplanté sous le nébuleux ciel de l'Occident », suivant l'expression d'un de nos poëtes. Les deux *Paysages* qu'il a envoyés ont une fraîcheur de tons ravissante. — MM. Hanedoes et Lieste ont partagé la médaille d'argent. — On doit aussi de légitimes éloges à un lauréat de la médaille d'or, M. J.-J. van der Maaten, de La Haye; on a de lui trois *Paysages*. Cet artiste étudie scrupuleusement les effets de la nature et les reproduit avec intelligence, c'est incontestable; mais il est fâcheux qu'il abuse des tons verts. — Les trois toiles de M. F.-H. Hendriks, d'Oosterbeck, pêchent par trop d'uniformité; sans cela elles seraient assez satisfaisantes. — Il y a des parties fort bien trai-

tées dans la *Vue de Genève*, *effet de lune*, la *Vallée de Lau'erbrunnen* et le *Jungfrau*, de M. J.-N. Tjarda van Starkenborgh, de Clèves. — Un *Paysage dans le Tyrol*, de M. W.-J. van den Bergh, de La Haye, plaît par sa bonne couleur et son effet pittoresque. — Une *Matinée dans la bruyère*, de M. Roffiaen, de Bruxelles, effarouche la vue par des tons durs et criards. — Deux *Hivers* et deux *Étés*, de M. J.-F. Hoppenbrouwers, de La Haye, toiles bien réussies qui prouvent toute l'aptitude de l'artiste à traiter des aspects différents. — M. J.-W. van Borselen, de La Haye, se livre à des études consciencieuses et fait de grands progrès. Les arbres et les terrains de son *Paysage par un temps orageux* sont d'une facture habile ; il est fâcheux que ses fonds n'aient pas plus de profondeur, et que les nuages de son ciel manquent de rondeur. Son autre *Paysage* est moins heureux d'effet.—MM. J.-J. Destrée et J. Hartogensis, tous deux de La Haye, sont deux jeunes artistes en progrès ; il faut applaudir à leurs efforts. — Le même encouragement revient de droit à M. P.-L. Hoedt, de Rotterdam : la toile qu'il a exposée est d'un bon effet, vraie de couleur et d'un dessin correct. — M. H. van Ingen, de La Haye, a deux *Paysages* d'une couleur solide et traités dans un bon sentiment. — Les cinq toiles de M. Simon van den Berg, de La Haye, se produisent dans d'heureuses conditions de lumière, de couleur et de dessin. — J'en puis dire autant des trois *Paysages* de M. Kruseman van Elten, d'Amsterdam, et, en terminant cette série, je ferai observer que M. F. Breuhaus de Groot, de La Haye, était plus heureux autrefois dans le choix des œuvres qu'il exposait.

Je croyais en avoir fini avec les paysagistes, mais je m'aperçois que j'oubliais deux artistes dont les œuvres ont été très-remarquées : le *Repos après la chasse*, de M. J. Moerenhout, d'Anvers ; bien certainement l'artiste a voulu faire une œuvre pimpante et coquette ; il a complétement réussi, un peu, toutefois, aux dépens de la vérité et du dessin. — Le *Rendez-vous de chasse*, M. J. Ruyter, d'Anvers ; dans cette composition tout est d'une bonne couleur, les personnages, bien dessinés, ont de la vie, du mouvement et s'encadrent on ne peut mieux dans un paysage des plus sympathiques.

En choisissant pour sujet de son tableau le *Christ endormi dans la barque et réveillé par ses disciples*, M. L. Meyer, de La Haye, n'a certainement pas eu l'idée de faire de la grande peinture historique ; aussi n'est-ce pas de ce point de vue qu'il faut considérer cette toile ; l'habile peintre de marines n'a cherché qu'un prétexte pour reproduire avec une grande vérité l'approche d'une tempête, le prélude de cette épouvantable lutte des éléments, et il a composé une page en tout point remarquable et digne de son talent. Il ne s'en est pas tenu là ; ses *Bateaux pêcheurs dans la Méditerranée* sont une composition charmante de couleur et d'effet, et sa *Mer houleuse* est touchée avec vigueur. — Les *Marines* de M. C.-C. Kannemans, de Bréda, toujours traitées avec la même habileté, sont des œuvres bien réussies. — Il me faut aussi citer les *Marines* et les *Plages*, de MM. W.-A. van Deventer, W. de Gruiter, H. Koekoek, P.-A. Breuhaus de Groot et E. Koster, tous les cinq d'Amsterdam, qui continuent à se livrer avec succès à ce genre de peinture, et auxquels on pourrait peut-être reprocher une imitation trop obstinée de la manière de Schotel. — Mentionnons avec éloge le *Rocher de Fécamp*, de M. L. de Winter, d'Anvers, et une *Côte d'Angleterre au soleil levant*, de M. F. de Haas, de La Haye.

Fleurs et *Fruits*. Ce genre est représenté au Salon par des artistes tous bons coloristes : mesdemoiselles Ahrendsen, de Harlem, et G.-J. van de Sande Bakhuyzen, de La Haye, Mme A. Haanen, d'Amsterdam, Mlle Hakbyl, de Rotterdam, MM. D.-J.-K. Joosten et J. Reckers, de Harlem, et J. Maisiat, de Paris — Les *Natures mortes*, de Mlle E.-A.-E. Roder, de Rotterdam, et de M. B. Raspail, de Bruxelles, ont été bien appréciées ; elles méritaient de l'être.

Dans la salle des dessins, on a surtout remarqué les beaux cartons de MM. G. Guffens et J. Swerts, d'Anvers, pour les fresques de la nouvelle église de Saint-Nicolas, dans la Flandre orientale, et pour les peintures murales de la Chambre de commerce d'Anvers. — La *Mosquée de Mourestan, au Caire*, et la *Cathédrale de Barcelone*, de M. A. Dauzats, de Paris, sont deux fort belles aquarelles.— La *Dernière cerise*, de M. B. Crayevanger, et un *Chantier*, de M. H.-F.-C. ten Kate, ont été vues avec plaisir. — Parmi les gravures, on cite les portraits de Pieneman et de Tollens, par Taurel, et les visiteurs du Salon doivent savoir gré à M. Alfred Cornillet, de Versailles, de l'envoi de ses deux belles gravures, le *Départ de van Dyk* et *Rubens peignant le chapeau de paille*, d'après de Keyzer. — MM. Stam et Weissenbruch, de La Haye, exposent d'heureux essais de gravure sur bois.

La statuaire est représentée par le buste en marbre de Mlle Rachel, par Dantan aîné, de Paris ; une *Hamadryade*, statue en plâtre, de M. Wiener, de Bruxelles, et un groupe, une *Mère avec son enfant qui dort*, de M. Lacomblée, de La Haye.

Voici la liste des tableaux achetés par la commission, pour la loterie dont le tirage a eu lieu le mois dernier :

Une *Vue de ville*, par C. van der Schaft, de La Haye; — une *Eau tranquille*, par W.-L. Andrea, de Leyde; — un *Paysage*, par J.-W. van Borselen, de La Haye; — le *Matin*, par Simon van den Berg, de La Haye; — *Paysage*, par J.-G. Vogel, de Clèves; — *Vue de Harlem*, par J.-J. Destrée, de La Haye; — l'*Enseignement*, par J.-J. de Groot, d'Amsterdam; — le *Larcin découvert*, par Mme Henriette Ronner, de Bruxelles; — une *Vue de l'Eglise-Neuve d'Amsterdam*, par J.-J. Schenkel, d'Amsterdam; — un *Vestibule*, par Stroebel, de La Haye; — le *Soir*, par Simon van den Berg, de La Haye; — une *Vue d'Amsterdam*, par G.-L. Kiers, de La Haye; — une *Matinée de printemps dans la vallée de Port-Royal*, par Aug. Bohm, de Paris; — un *Paysage*, par A.-J. van Wyngaerdt, de Gouda; — *Fleurs*, par Mlle Alida Stolk, de Bruxelles; — *Vue de rivière*, par P.-P. Schiedjes, de La Haye; — l'*Enseignement de l'aïeul*, par J. Wetten, d'Amsterdam.

La Haye, le 8 août 1857.

J.-J. DE WINNER.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens, par M. ERNEST FEYDEAU. — *Étude et reproduction photographique des monuments de Jérusalem, depuis l'époque judaïque jusqu'à nos jours, par* AUGUSTE SALZMANN.

La maison Gide et Baudry, éditeurs, 5, rue Bonaparte, vient de mettre en vente deux importantes publications qui paraissent sous les auspices du ministre de l'Instruction publique; nous nous contenterons de les annoncer aujourd'hui, nous réservant d'y revenir prochainement.

Le premier de ces ouvrages est l'*Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*, par M. Ernest Feydeau. On sait que les anciens n'attachaient d'importance à aucune chose autant qu'à leurs tombeaux, qui faisaient partie, pour ainsi dire, de la religion; c'était pour eux un lien bien plus puissant que la terre elle-même, ainsi que l'ont montré certains écrivains, et entre autres le philosophe-historien Vico dans la *Science nouvelle*, et son disciple, l'ingénieux Ballanche, dans sa belle étude d'*Orphée*, poétique fragment de sa *Palingénésie sociale*. Les faits viennent corroborer ces théories. Lorsque les Scythes, fuyant devant le conquérant perse, emportaient les ossements de leurs pères, ils croyaient emporter la patrie avec eux; les Égyptiens sacrifiaient tout à la passion du tombeau; aussi, les documents qui se rattachent à cette étude existent-ils par milliers; les écrivains anciens en parlent à chaque page de leurs écrits, les musées de toutes les nations sont riches en objets de ce genre; il fallait seulement réunir, coordonner tous ces renseignements. M. Feydeau, déjà connu par de curieux articles publiés dans les *Annales archéologiques*, a consacré à cette étude dix ans de sa vie, et comblé ainsi cette lacune si importante dans l'archéologie et dans l'histoire intime de l'humanité.

L'*Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens*, est divisée en douze livres.

Les Égyptiens, Indous, Assyriens, Perses, Hébreux, Phéniciens, Carthaginois, Troyens, Lydiens, Grecs, Étrusques, Romains, Barbares, sont les principaux. — 2 beaux volumes grand in-4° Jésus, 150 bois gravés, et un atlas même format, de 80 planches gravées sur cuivre.

Le second ouvrage a pour titre : *Etude et reproduction photographique des monuments de Jérusalem depuis l'époque judaïque jusqu'à nos jours*, par Aug. Salzmann.

Ce livre est le fruit d'une longue mission en Orient, dont l'auteur, connu comme peintre, musicien et poëte, avait été chargé par le ministre de l'Instruction publique.

Autrefois, on se contentait, à la suite de voyages, de rapporter des lieux qu'on avait visités, des dessins plus ou moins fantaisistes; de là, de longues et passionnées discussions entre les savants. Des reproductions photographiques ne peuvent plus être accusées d'arrière-pensée ou d'opinion préconçue; aussi, depuis quelque temps, ce procédé se répand-il de plus en plus. Ainsi nous signalerons ici quelques dessins de ce genre dans le livre de M. L. de Laborde, *Athènes aux quinzième et seizième siècles*, les ouvrages de MM. Maxime Du Camp et Teynard, pour ne citer que ceux que nous fournit notre mémoire. M. Salzmann fait aujourd'hui de même. « Étudier et reproduire tous les monuments de la cité sainte, sauver d'une destruction prochaine ou d'une restauration imminente (ce qui, dans certains pays, revient au même) de nombreux débris d'une splendeur passée, tel a été le but de l'auteur. »

L'art chrétien de Jérusalem présentait un vaste champ d'études; l'église du Saint-Sépulcre, par exemple, a fourni à M. Salzmann de nombreuses observations entièrement inédites; celle de Bethléem offre de curieux fragments de belles mosaïques, traces de l'architecture arabe. Le Christ en mosaïque de la chapelle du Calvaire est entre autres un travail byzantin du plus haut intérêt.

Un beau volume de texte, petit in-f° illustré de 50 gravures sur bois. — Reproductions photographiques, grande édition, 180 photographies (24 centimètres sur 34); petite édition, même format que le texte, — 40 photographies des plus belles de la grande édition.

A. FEILLET.

MOSAÏQUE.

Exposition des Beaux-Arts au palais de l'Industrie. — M. Jouffroy, membre de l'Académie des Beaux-Arts. — M. Adolphe Yvon. — M. Boëswilward. — Restauration de la basilique de Saint-Denis. — Exposition des œuvres couronnées de l'école gratuite de dessin, sous la direction de Mlle Rosa Bonheur. — Distribution des prix de l'école impériale de dessin, sous la direction de M. Belloc. — M. Gayrard, statuaire. — Fondation d'un musée à Châtillon-sur-Seine. — Une statue de l'empereur Julien au Musée des antiques. — Découverte d'une œuvre complète de Joseph Vernet. — Un monument commémoratif dans la plaine de Bouvines. — Situation de la Société des Amis des Arts de Londres. — Insuccès de la vente d'un mobilier. — Le Musée germanique de Nuremberg. — Une presse de Guttenberg. — Le compositeur Czerny.

Il est question de prolonger jusqu'au 1er septembre l'Exposition du palais des Champs-Elysées. Cette nouvelle serait accueillie avec satisfaction par les artistes et les littérateurs chargés des comptes rendus des journaux périodiques qui, presque tous, ont à peine atteint la moitié de leur tâche.

La section de sculpture de l'Académie des Beaux-Arts, réunie pour former sa liste de candidature à la place vacante par la mort de M. Simart, avait désigné MM. Jouffroy, Bonassieux, Auguste Debay, Desprez, Guillaume, Cavelier et Perraud. L'Académie, de son côté, avait ajouté à la liste les noms de MM. Lequesne, Diebold, Ramus, Etex et Huguenin. Dans la séance de l'Académie, qui a eu lieu le 1er de ce mois, M. Jouffroy a été élu à la majorité de 22 suffrages sur 32 votants. Les autres voix ont été ainsi réparties : M. Auguste Debay, 4; M. Desprez, 3; M. Cavelier, 3. — M. Jouffroy est auteur du *Jeune Pâtre pleurant sur un tombeau* et de la *Jeune Fille confiant ses secrets à Vénus.* Il a sculpté pour la ville de Dijon la statue de saint Bernard et le buste de Monge. Son œuvre capitale est la série des bas-reliefs qu'il a exécutés pour l'Hôtel-de-Ville d'Orléans et qui représentent les principaux événements de la vie de Jeanne d'Arc. C'est surtout au mérite de ces derniers travaux que l'artiste doit sa grande réputation dans le monde des arts, et sa place à l'Académie.

Le jury des récompenses a décerné, à la majorité de 23 voix contre 4, la grande médaille d'honneur à M. Adolphe Yvon, pour son tableau de la *Prise de la Tour Malakoff.*

M. Boëswilward, de Laon, vient d'être chargé par le gouvernement de continuer les travaux de la Sainte-Chapelle, à Paris, en remplacement de M. Lassus, décédé, et auquel l'habile architecte de la cathédrale de Laon avait aussi succédé pour la restauration des cathédrales de Chartres et du Mans.

On assure que des ordres sont donnés pour la restauration de la basilique de Saint-Denis. On doit rendre à cet antique monument l'aspect qu'il présentait au treizième siècle. On achèverait les tours, et l'on abaisserait le sol de la nef.

Cette année, le jury chargé de l'examen des ouvrages des jeunes personnes qui suivent les cours de l'école gratuite de dessin dont la direction est confiée à mademoiselle Rosa Bonheur, était composé de MM. Abel de Pujol, Hippolyte Flandrin, Henriquel Dupont et Signol. Il y a maintenant exposition publique des ouvrages auxquels des médailles ont été décernées.

Dimanche, 9 août, dans le vaste amphithéâtre du lycée Louis-le-Grand, a eu lieu la distribution des prix de l'école impériale gratuite de dessin et de mathématiques, sous la direction de M. Belloc. Nous y reviendrons. Dans cette réunion, il a été question d'une innovation que l'on ne saurait trop approuver, de la création d'une nouvelle classe destinée aux jeunes gens qui veulent suivre la carrière de graveur sur bois. — Cette création, qui avait appelé depuis longtemps l'attention du gouvernement, rendrait de très-grands services. Malgré le mérite reconnu de plusieurs de nos graveurs, on ne peut se dissimuler que les jeunes gens qui désirent suivre cette carrière manquent de point de départ, de direction sérieuse et profitable à leurs intérêts comme à leur éducation. Nous n'avons pas, chez nous, d'écoles pratiques à leur usage, comme il en existe en Belgique, en Angleterre, en Allemagne. Les jeunes gens n'ont d'autres ressources que celle de l'apprentissage; mais là, les calculs de la spéculation les rendent incomplètes et souvent même dangereuses. S'ils n'ont pas beaucoup d'intelligence et de persévérance, ils n'apprennent généralement qu'une partie de leur état. Des soins attentifs, donnés chaque année à une douzaine d'élèves, peuvent amener les résultats les plus heureux pour l'art et pour l'industrie.

Un de nos plus vénérables artistes, M. Gayrard, a été chargé d'exécuter en marbre, pour les galeries historiques du Palais de Versailles, un buste de M. Affre, ancien archevêque de Paris.

Toutes nos villes des départements montrent un zèle extrême pour les Beaux-Arts et leur encouragement. Ce ne sont partout que créations et fondations d'écoles et établissements utiles. Une jolie petite ville de la Côte-d'Or, Châtillon-sur-Seine, vient de suivre ce beau mouvement et, stimulée par le zèle d'un artiste qui habite ses murs, elle vient de décider la fondation d'un musée. M. Nesle, c'est le nom de cet artiste qui ne saurait être oublié, en a été nommé le directeur. Déjà, en 1849, il avait établi une école de dessin qui a rendu de grands services. Les deux établissements seront réunis dans le même local Il y a plus, une Société des Amis des Arts s'est formée à Châtillon-sur-Seine. Elle compte déjà près de cent cinquante membres qui s'imposent des contributions volontaires pour doter le nouveau musée d'objets d'art et les ajouter à ceux qui ont été donnés par M. Nesle, par des artistes ou de bienveillants amateurs.

Le musée des Antiques du Louvre vient de s'enrichir d'un nouvel objet d'art qu'on a placé dans la galerie des empereurs romains, dans le salon où l'on voit Marc-Aurèle et le Lucius Vérus.—Il s'agit d'une statue en marbre de Paros, représentant l'empereur Julien, un des fondateurs de Paris, et à qui l'on doit, croit-on, le palais des Thermes du quartier latin. L'empereur est coiffé d'une espèce de turban, vêtu d'une toge à larges plis et chaussé de cothurnes à talons. Une copie va en être faite, assure-t-on, pour le palais des Thermes.

On lit dans *la Patrie* : « On vient de découvrir à La Rochelle une œuvre complète et magnifique due au pinceau de Joseph Vernet. Cette précieuse trouvaille se compose de cinq panneaux, dont un seul ne mesure pas moins de six mètres de longueur sur deux mètres de hauteur. Tout porte à croire que ces tableaux ont été exécutés pendant le long séjour que fit Joseph Vernet à La Rochelle, alors qu'il voyageait pour peindre les vues des principaux ports de France. — La composition principale représente la *Grande Tempête*, dont on voit au musée de La Haye la pensée première. Seulement, l'œuvre récemment découverte à La Rochelle est plus dramatique, si c'est possible, en ce qu'elle comporte sur les premiers plans des détails qui manquent au tableau possédé par la Hollande. Les quatre autres panneaux, d'une moins grande dimension, représentent : 1° un effet de nuit, l'éruption du Vésuve; 2° un clair de lune; 3° un effet de soleil couchant. Ces compositions, très-bien conservées, et dans lesquelles Joseph Vernetsemble s'être surpassé lui-même, sont toutes remarquables par leur caractère harmonieux et grandiose.— En apprenant cette précieuse découverte, M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées, s'est empressé d'autoriser l'envoi au Louvre des tableaux trouvés. Après examen, M. le conservateur du musée n'a pas hésité à attribuer, sans contestation possible, à notre grand peintre de marines, Joseph Vernet, l'œuvre si heureusement sauvée de l'oubli, et, sans aucun doute, d'une destruction inévitable.

Il est question d'ériger dans la plaine de Bouvines un monument commémoratif de la célèbre bataille gagnée par Philippe-Auguste, le 27 juillet 1214. Le projet de ce monument, qui a été présenté par un architecte lillois, M. Beuvignat, est d'une forme simple et sévère. Les matériaux indiqués pour sa construction lui donneront un caractère de solidité que son isolement dans la campagne rend indispensable. On dirait d'un obélisque couronné à la façon du treizième siècle, fort et sévère d'aspect comme un homme d'armes d'alors revêtu de son harnois de bataille. Tel qu'il est conçu, ce monument dira simplement aux passants : C'est ici qu'il y a plus de sept cents ans, Philippe-Auguste et son héroïque armée sauvèrent la nationalité française du plus grand danger qu'elle ait jamais couru, en faisant triompher l'unité royale de la coalition des étrangers et des barons qui menaçaient de démembrer la France. — Nous applaudissons bien sincèrement au projet en question, et nous avons le ferme espoir que ses auteurs trouveront les moyens nécessaires pour le mettre bientôt à exécution.

Suivant les renseignements qui nous parviennent et que nous tenons de bonne source, la société des Amis des Arts de Londres, dont les expositions, comme on sait, ont lieu au Palais de Cristal de Sydenham, est en pleine voie de prospérité. Laissons parler les chiffres qu'on nous communique; ils ont une éloquence qui vaut mieux que tout ce que nous pourrions dire. Parmi les toiles de peintres vivants qui ont été exposées, la société a choisi 128 tableaux de diverses dimensions et en a fait l'acquisition moyennant la somme de 3535 livres sterling (88,375 fr.). Elle a également acquis un nombre considérable d'autres objets d'art, tels que bronzes, bas-reliefs, vases, statuettes, terres cuites, médailles, lithographies, gravures, (manière noire), eaux fortes. Tous ces objets, y compris les 128 tableaux, forment 1250 lots dont la distribution se fera par la voie du sort. Le prix de la souscription est d'une livre sterling; tout souscripteur reçoit en signant deux gravures, le *Joueur de cornemuse*, d'après Goodal, et la *Clémence de Richard Cœur-de-Lion*, par Cross.— La souscription s'est élevée cette année à 13,218 livres sterling (330,450 fr.). Le fonds de réserve pour la formation d'une collection de tableaux et pour secours à des artistes malheureux, est aujourd'hui de 7685 livres sterling (193,375 fr.). — L'exposition d'hiver s'ouvrira au palais de Sydenham en novembre prochain, pour fermer fin mars suivant. Les artistes français pourront y envoyer celles de leurs œuvres qui seront disponibles après la fermeture du Salon.

Cette dernière quinzaine a vu se terminer la vente depuis si longtemps annoncée, des objets d'art de l'hôtel Trudon. L'opinion publique ne s'est pas montrée favorable à cette espèce de profanation de la vie intime d'une grande renommée, dont le mobile a paru n'être que l'âpreté du gain. Cette désapprobation générale sera, nous l'espérons, d'un salutaire effet pour empêcher le renouvellement de semblables scandales.

La riche et intéressante ville de Nuremberg vient d'acquérir un nouvel attrait pour les nombreux voyageurs qui s'empressent chaque année de venir admirer les collections d'objets d'art qu'elle renferme. Cette ville, déjà si remarquable par ses belles églises, par l'architecture riche et élégante de ses maisons qui ont conservé le cachet le plus pur du style moyen âge, par ses admirables galeries de tableaux qui permettent d'étudier la peinture allemande depuis ses maîtres les plus anciens, Albert Dürer, Wohlgemuth, Holbein, etc., jusqu'à nos jours, a été choisie, il y a quelques années, comme le lieu le plus propre à contenir le musée germanique que tous les Etats de la Confédération sont convenus de former par des dons volontaires. —Ce musée, déjà très-précieux par la variété des objets de prix qu'il renferme, avait pris cette année un si grand accroissement, que le local où il était renfermé n'était plus assez vaste pour le contenir, et qu'il en était résulté un désordre inévitable. S. M. le roi Maximilien, protecteur éclairé des arts en Allemagne, a voulu remédier aussitôt au mal et a fait, ce printemps, l'acquisition de l'ancien couvent des Chartreux, qu'il a donné au musée germanique. Ce vaste monument, du style gothique le plus riche et le plus pur, a été, depuis cette époque, l'objet de réparations nécessaires pour l'adapter à sa nouvelle destination, et on annonce que sous peu toutes les richesses du musée germanique seront classées avec soin dans les longues galeries de ce nouveau local.

On vient de retrouver, à Mayence, les débris d'une presse dont Jean Guttenberg s'est servi pour ses premières épreuves. La planche transversale de la presse, sur laquelle glissait le cylindre, est surtout très-bien conservée et porte le millésime significatif de 1413. Cette presse est actuellement exposée à Stockholm.

Le célèbre compositeur Czerny, mort récemment à Vienne sans laisser de parents, a laissé une fortune d'environ 250,000 francs, dont il a disposé en faveur des artistes. Sa succession doit être répartie en quatre parts égales, entre la Société philharmonique, la Société de secours des musiciens nécessiteux et plusieurs autres établissements de bienfaisance.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 592.

Séance du 4 août 1857.

PRÉSIDENCE DE M. P.-B. FOURNIER, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.— Correspondance.

Une lettre de M. H. Renaud, peintre sur porcelaine, demandant son admission de membre résidant de la Société libre des Beaux-Arts. Cette lettre sera renvoyée à M. Delorme, président de la section de peinture.

Une lettre de M. Montmeylian, littérateur, demandant également son admission de membre résidant de la Société. Cette lettre est remise à M. Maillet, président de la section de littérature.

Programme d'un prix de musique, proposé par la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, pour être décerné dans sa séance solennelle de 1858. Dépôt aux archives.

Le *The Builder*, à l'examen de M. Ch. Fournier.

La *Muse des familles*, renvoyé à M. P.-B. Fournier.

L'*Art et la philosophie*, *au Salon de* 1857, et le journal de la Société d'agriculture de la Marne, à l'examen de M. Maillet.

M. P.-B. Fournier cède le fauteuil à M. G. Rouget, vice-président.

Invitation aux membres de la commission chargée de la révision des statuts, à soumettre leurs travaux dans le plus bref délai.

Lecture d'une lettre familière sur l'Italie, par M. Villemsens. Cette lecture a vivement intéressé l'assemblée.

M. Marcellin soumet à l'appréciation des membres, ses divers projets d'embellissements de Paris. L'assemblée remercie M. Marcellin de la description de ses intéressants projets.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 18 *août* 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Nominations de nouveaux membres de la Société libre des Beaux-Arts. — Communications relatives aux nouveaux statuts de la Société. — Rapport de M. Blondin sur la Société des Hautes et des Basses-Pyrénées.—Rapport de M. Moultat sur les publications du Comité central des artistes.—Rapport de M. Maillet, sur les Mémoires de l'Académie impériale de Dijon.— Propositions et communications diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Compte rendu des travaux de la Société libre des Beaux-Arts, pendant l'année académique 1856-1857, *par* M. GENDRÉ, *secrétaire-général.*

PREMIÈRE PARTIE.

Appelé, par la confiance de mes collègues, aux fonctions de secrétaire général de la Société libre des Beaux-Arts, je viens, en son nom, vous rendre compte des principaux travaux de cette Société pendant l'année académique 1856-1857.

Notre honorable président M. Delaire, a dit avec autant de justesse que de raison: « La Société libre des Beaux-Arts est une réunion « d'hommes voués, par état ou par goût, au culte « des arts libéraux; elle est une alliance du respect pour l'antiquité avec le progrès contemporain, en se vouant de cœur et d'âme au « bien-être des artistes. »

L'ex-secrétaire général, M. Henri de Sauclières, que ses nombreuses occupations ont empêché de continuer son mandat, et à qui je succède, a dit lui-même, dans son compte rendu de l'année dernière, ces paroles bien senties que je me plais à reproduire : « La Société libre des « Beaux-Arts est puissante par bien des talents « dont elle s'honore; elle est utile par sa bonne « impulsion, et modeste en se reconnaissant au-dessous du bien qu'elle voudrait faire. »

Le Salon de 1857 vient de s'ouvrir, et nous ne pouvons ici qu'exprimer un vif regret que cette ouverture s'est trouvée trop rapprochée de notre séance annuelle, pour que la Société fût en mesure de voir et de juger consciencieusement les œuvres remarquables qui y sont exposées. Nous serons donc privés du plaisir que nous aurions eu à vous soumettre nos appréciations, ainsi que nous avons l'habitude de le faire. Nous nous bornerons à mentionner les ouvrages de plusieurs de nos collègues.

M. Georges Rouget, vice-président de notre Société, qui, depuis tant d'années, a envoyé aux expositions de peinture des œuvres distinguées, et dont le talent a acquis une juste célébrité, n'a pu, cette année, rien terminer d'assez important pour le Salon; il le regrette, et nous le regrettons nous-mêmes, après avoir vu dans son atelier plusieurs toiles dignes de son pinceau.

Nous exprimons le même regret à l'égard de M. Delorme, dont les compositions ont été tant de fois remarquées pour la pureté du dessin, ainsi que pour l'harmonie du coloris, et qui a fini, il y a peu de temps, une grande peinture murale, celle de la chapelle de Saint-Pierre-l'Exorciste, en l'église de Saint-Eustache, à Paris. Il

vient d'envoyer à Londres, pour l'exposition dans le Palais de cristal de Sydenham, un tableau représentant *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*. Il termine en ce moment un autre tableau représentant *Eve séduite*, qui n'a pu être achevé pour l'Exposition, ainsi qu'un *beau Portrait de femme*.

Notre honorable collègue, M. Passot, malgré sa vigilance, n'a pu nous faire voir au Salon aucune de ses délicieuses miniatures. Il exécute en ce moment, par ordre de l'empereur, les portraits de Sa Majesté sur des boîtes vraiment artistiques, qui n'ont d'autre défaut que d'être trop enrichies de diamants. Il fait aussi une reproduction du portrait de la reine Hortense, par Gérard, également pour l'empereur; deux portraits du prince Jérôme sont terminés pour être offerts à la reine de Hollande. Il a fait précédemment les portraits de M. le baron Bernier, ministre de France à Naples, de son eminence le cardinal Dupont, archevêque de Bourges.

M. Aubry-Lecomte, notre habile traducteur de l'école italienne, s'occupe en ce moment de reproduire des chefs-d'œuvre de Raphaël et autres peintres célèbres. Cet excellent collègue n'a pu mettre, cette année, au Salon, aucune de ses remarquables lithographies.

Nous devons à notre cher collègue M. Charles Chevalier, ingénieur-opticien, de remarquables améliorations dans les appareils pour la photographie; son mégascope-réfracteur, pour l'agrandissement des épreuves négatives, et sa nouvelle chambre obscure, ont reçu de notables perfectionnements.

M. Dubouloz, dont le facile crayon est connu depuis longtemps, nous a présenté récemment les cartons d'un plafond de salle à manger, destinés à l'hôtel du comte de Bouillé. Cet important et charmant travail rappelle la manière et la suavité de l'Albane. Il a reçu, à ce sujet, d'unanimes félicitations. Il a envoyé au Salon deux charmants tableaux : la *Tentation* et le *Mai*.

M. Alfred Corplet, actuellement membre de la Société et l'un de nos secrétaires-adjoints, à qui, l'année dernière, nous avions accordé une récompense pour ses artistiques réparations de pièces émaillées, a obtenu de l'Athénée des Arts une médaille d'argent, dans la séance du mois d'avril dernier. Il a, au Salon, une grisaille et une peinture sur émail, d'après Polidore de Caravage et Jean de Limoges.

M. Pernot, archéologue et peintre distingué, auteur du grand travail de 1,500 dessins environ, représentant les *Étendards, drapeaux et bannières de la France*, depuis Clovis jusqu'à nos jours, a été chargé de surveiller la restauration des drapeaux de l'hôtel des Invalides, incendiés lors des funérailles du maréchal Sébastiani, et a reçu de Sa Majesté l'empereur Napoléon III, un très-joli coffret en or ciselé et gravé. Il a mis au Salon une *Vue de la Ferté-Milon*, où naquit Jean Racine, et plusieurs charmants dessins d'anciens monuments historiques.

M. Boitel, qui vient de nous faire un excellent rapport sur la sculpture du fronton de l'église Sainte-Clotilde, a obtenu une médaille d'or de Sa Sainteté le Pape, pour un groupe en bronze représentant la *Vierge à l'enfant couronné d'épines* (style de l'art chrétien). Le Salon a reçu sa jolie statue représentant *Jesus redemptor mundi*, au front couronné d'épines, comme symbole des souffrances que le Christ doit endurer pour le salut de l'humanité.

M. Lemercier a reçu une médaille d'honneur, à la dernière Exposition, pour des impressions lithographiques et pour ses essais de lithophotographie. Il fixe l'attention dans celle-ci par la pureté de ses tirages.

Enfin, sont au nombre des exposants très-appréciés, nos honorables collègues : M. Balfourier, qui a mis quatre paysages charmants; M. Dussauce, un beau groupe de gibier dans un paysage; M. Hesse, une descente de croix remarquable; M. Maille-Saint-Prix, trois délicieux paysages au modeste titre : *Fin d'octobre*, *Bords de la Seine*, *Un temps gris;* M. Paris, des *Moutons au pâturage*, une *Rentrée à la bergerie*, des *Vaches venant s'abreuver*, etc., sont autant de tableaux ravissants; M. Thuillier, cinq paysages des plus intéressants: le *Mont-Blanc*, la *Roche-Bernard*, etc.

M. Brion a exposé une belle statue représentant l'un de nos savants minéralogistes, l'abbé Haüy.

M. Desbœufs, un remarquable bas-relief intitulé l'*Architecture*.

M. Malknet, auteur du beau bas-relief représentant *Napoléon Ier ordonnant la réouverture des églises*, commandé par Son Altesse Impériale le prince Jérôme; des statues en pied (*les quatre Évangélistes*), placées dans l'église Saint-Sauveur, à Caen. Il nous montre, au Salon, une *Terpsichore*, statue en bronze, et un beau portrait, buste marbre, représentant feu Rougevin, architecte.

Les bornes de ce rapport m'imposent le devoir de citer seulement d'une manière succincte les travaux de mes honorables collègues.

Notre président, M. Delaire, si dévoué aux arts et à la Société dont il dirige avec zèle les utiles travaux, cultive en même temps la musique, la poésie et les sciences. Nous allons entendre de lui quelques compositions musicales et

une fable intitulée le *Rossignol et les Grenouilles*.

M. Vieillard, bibliothécaire du Sénat, poëte élégant, nous a souvent intéressés par de charmantes lectures, notamment par un *Essai sur la tragédie française*.

M. Paul Carpentier, archiviste de la Société, a publié un ouvrage inédit de feu M. de Montabert, l'auteur du *Traité complet de la peinture*; ce savant ouvrage, qui a pour titre l'*Artistaire*, a été l'objet des plus grands éloges. Il nous a communiqué aussi, indépendamment de plusieurs bons rapports sur divers sujets, une curieuse dissertation sur un tableau de Poussin, le *Testament d'Eudamidas*.

Le secrétaire général,
GENDRÉ.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(227e séance. 10e année.)

Séance du 7 août 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance. Lecture du compte rendu du banquet et du concert donnés le 10 juillet dernier, pour célébrer l'anniversaire de la fondation de notre comité.

Après quelques rectifications, le procès-verbal est mis aux voix et adopté.

Sur le compte-rendu du concert, plusieurs observations sont faites :

Par M. A. Douay, en faveur du dévouement de M. Chol.

M. le Président reconnaît qu'une mention trop simple a été faite du nom de M. E. Chol, qui s'était chargé de l'organisation et de la direction de toute la partie musicale; que l'exemple d'activité et de zèle que M. E. Chol a donné dans cette circonstance solennelle, méritait d'être plus spécialement constaté ; ce n'est pas la première fois dit-il, que le Comité a l'occasion de reconnaître de pareils services et de lui adresser ses sincères remercîments auxquels il vient d'ajouter de nouveaux titres et acquérir de nouveaux droits.

Même observation est faite par M. le Président lui-même, relativement à notre Président d'honneur, M. Louis Garneray, dont la présence au banquet, par suite d'une circonstance regrettable, n'avait été qu'indirectement indiquée. La juste célébrité de M. L. Garneray, la haute position qu'il occupe dans le Comité, nous font un devoir de réparer ce qui a dû passer pour un oubli.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. Victor Roussy, ancien membre de notre société, dans laquelle il adresse ses regrets de n'avoir pu assister au dernier banquet ; il veut bien nous faire espérer de l'avoir parmi nous dans une semblable réunion.

M. Bellier de la Chavignerie fait hommage au Comité du catalogue officiel de l'Exposition nationale des produits de l'Industrie agricole et manufacturière de l'année 1849.

Hommage d'une notice sur la vie et les travaux de J.-B.-J. Jorand, peintre de monuments, membre résident de la Société des antiquaires de France, par M. Depping , membre honoraire.

Envoi de trois livraisons de l'*Art et la philosophie au Salon de* 1857, revue critique par MM. Gendré et Villems. M. Ch. Desolme fait hommage de trois numéros du journal l'*Europe Artiste*, dont deux contiennent le troisième et le quatrième articles critiques du salon de 1857, de notre collègue M. L. Auvray.

M. Ed. Chol annonce au Comité la très-fâcheuse indisposition de deux artistes musiciens, MM. R. Douay et Deimer.

MM. Frison, sculpteur, Valadon, peintre, présentés par MM. Bellier de la Chavignerie et L. Auvray, qui avaient été admis membres actifs dans la dernière séance, ont été reçus par M. le Président, qui, dans une allocution fraternelle, a engagé ces artistes à prêter leur concours aux travaux du comité.

M. Béchard, peintre héraldique, présenté par MM. L. Auvray et L. Rey, qui était retenu auprès de sa mère, valétudinaire et gravement indisposée, n'a pu être reçu.

Une commission est nommée pour visiter l'atelier de M. L. Garneray, peintre ; les membres désignés pour en faire partie sont : MM. Hulot, L. Auvray, Brevière, Frison, Valadon, Faiex et L. Rey.

Une autre commission est aussi nommée pour visiter deux tableaux que M. Valadon vient de terminer depuis l'ouverture de l'Exposition : les membres désignés pour en faire partie sont : MM. Hulot, L. Auvray, Brevière, Frison, Faiex et L. Rey.

M. Auber ayant bien voulu prêter l'appui de sa célébrité, en acceptant le titre de Membre honoraire et de Président de la section de musique de notre Société, le Comité s'empresse de lui adresser le diplôme qui consacre ce nouveau titre et sa nouvelle qualité.

M. Monginot, homme de lettres, auteur de *Nouvelles études sur la comptabilité*, est proposé comme membre du Comité, et présenté par MM. Paul Chareau et L. Auvray.

M. Monginot ayant rempli les formalités pres-

crites, est reçu à l'unanimité dans la section des hommes de lettres.

M. Deschamps, artiste dramatique, qui avait à fournir son morceau de réception, a eu l'heureuse idée de réciter *la Famille*, une des charmantes créations que M. Paul Chareau vient de publier dans son livre intitulé : *Nouveaux apologues*.

M. Pauly fait part au Comité de l'offre agréable faite par M. Lazerges, peintre, d'une épreuve photographique de son grand tableau placé à l'Exposition, représentant l'Empereur Napoléon III délivrant des secours aux inondés de Lyon.

Cette offre a été acceptée.

M. Delaunay, membre du Comité, donne lecture d'une charmante nouvelle qu'il veut publier; l'heure étant avancée, l'audition n'a pu être complète; M. Delaunay terminera sa lecture dans une prochaine séance.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire-adjoint,
LOUIS REY.

Ordre du jour de la séance du vendredi 21 *août* 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — réception des membres nouvellement élus ; — rapports des commissions ; — nomination de commissions ; — propositions diverses ; — présentation de candidats ; — élections ; — audition musicale.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

VARIÉTÉS : *le Poignard de Léonora*, vaudeville en 2 actes et 4 tableaux, par MM. Clairville et de Jalais. — COMÉDIE-FRANÇAISE: reprise de *Philiberte*, comédie en 3 actes en vers de M. Émile Augier. — GYMNASE : *Un vieux beau*, vaudeville 1 acte de M. Paul Vermont; *le Copiste*, comédie 1 acte de M. H. Meilhac ; *l'Invitation à la valse*, comédie 1 acte de M. Alex. Dumas. — AMBIGU-COMIQUE : *la Légende de l'homme sans tête*, drame en 5 actes et 12 tableaux de MM. Brisbarre et E. Nus.

Le théâtre des Variétés avait fermé *pour réparations*, disait l'affiche, et pendant plusieurs jours les passants ont pu juger de l'exactitude de la mention, en admirant un ou deux ouvriers nettoyant le péristyle avec une sage lenteur. Pendant ce temps, la salle prenait l'air, les artistes se reposaient, et il faut convenir que, par les chaleurs tropicales dont nous avons joui pendant deux semaines, c'eût été de la barbarie que d'exiger davantage. Jouer devant des banquettes a toujours été pour l'acteur le supplice le plus cruel qu'il fût possible de lui infliger, et nous offrons de parier qu'il est réservé, au Ténare, à ceux qui n'auront pas marché constamment dans le sentier de la vertu.

La salle a subi quelques modifications, quant au décor, et l'on peut dire aujourd'hui qu'elle rivalise heureusement avec toutes les autres pour la grâce et la coquetterie.

Le Poignard de Léonora était la pièce d'ouverture; c'est un vaudeville légèrement égrillard et des plus gais, où le grotesque atteint parfois les proportions de la tragédie ; comme ces animaux fantastiques, gonflés de gaz, qui s'élèvent dans l'air au grand effroi des paysans naïfs et que le bec hardi d'un oiseau suffit pour faire évanouir.

Un incident extraordinaire, et tel que peut-être jamais les annales d'aucun théâtre du monde entier ne peuvent en offrir un exemple, a signalé la deuxième représentation de ce vaudeville. Le quatrième tableau représente un poulailler, et la direction, bien digne de marcher à la suite de M. Courbet, avait voulu faire du réalisme : un vrai coq et de vraies poules allaient, picotaient et coquetaient dans cet empire de toile et de couleurs; si bien qu'au lever de la toile, le coq prit la rampe pour le lever du soleil et lança le plus vigoureux cocorico, mariant sa voix au duo chanté par Levassor et Mlle Schneider, et dont le refrain reproduit le cri d'amour de la gent volatile.

Mais le coq, n'ayant qu'une conscience fort incomplète du rôle d'histrion qu'on lui faisait jouer, jeta le mouchoir à l'une des poulettes dont la direction l'avait érigé en sultan et... O Sterne! où es-tu, toi qui nous a décrit d'une manière si charmante les passions d'un moineau ?... Le parterre riait à se tordre, les loges l'imitaient, et le coq entonna le chant du triomphe avec une voix de baryton admirable qui redoubla les rires du public.

Mais Levassor est jaloux et ne veut pas qu'un acteur, quel qu'il soit, accapare tous les effets ; si bien qu'aux représentations suivantes le coq fut supprimé et les poules aussi... *Lugete veneres, cupidinesque !* dirait J. Janin.

La Comédie-Française a repris *Philiberte*, une comédie jouée d'origine au Gymnase et qui devait entrer au répertoire de notre première scène : quoiqu'elle ne soit plus du genre de pièces faites pour passionner la foule et forcer les recettes, cette reprise est un acte habile d'administration.

Le Gymnase a lancé, en deux jours, trois pièces : *Un vieux beau*, le *Copiste* et l'*Invitation à la valse*. *Le Vieux beau*, c'est le *Lion empaillé*, ou à peu près, une donnée ancienne, rafraîchie par les détails et qui a servi de *vrais* débuts à Derval, acteur estimable, mais au jeu froid et nasillard.

Le *Copiste* est plus fort et marche plus solidement : c'est le père inconnu d'une actrice dont la légèreté est par trop avérée et qui ne veut pas, — homme rare ! — vivre du luxe qui entoure sa fille, ni vivre pauvre et comme un remords à sa portée.

Pourtant il veut embrasser sa fille avant de s'éloigner et, d'accord avec l'auteur d'une pièce de théâtre qu'il vient de copier, il obtient de répéter un rôle avec elle ; mais la situation l'emporte et, au lieu des lignes sans couleur, du rôle de père blafard qu'il avait à lire, il se laisse aller à ses souvenirs et force sa fille à se jeter dans ses bras.

La situation est neuve et Lesueur l'a jouée en grand comédien : cette scène-là est toute la pièce, mais cela n'est-il pas suffisant ? Combien de drames en quinze tableaux, et de comédies en cinq actes, qui n'ont pas même une scène un peu neuve, au milieu de leu fatras.

La comédie d'Alexandre Dumas ne brille pas par l'invention; on sait qu'elle a d'abord fait sa première

apparition dans le salon de M. Émile de Girardin, et que c'est la richesse des détails, l'esprit étincelant du dialogue, le charme et l'ingéniosité des situations qui ont décidé le directeur à transporter cette ravissante bluette sur son théâtre. Il a bien fait, assurément, et la pièce est bien aussi forte que le *Caprice* et *Il faut qu'une porte*... d'Alfred de Musset, qui sont au répertoire de la Comédie-Française.

La *Légende de l'Homme sans tête* rentre dans le domaine du fantastique et du terrible, à la manière du *Vampire*, non pas celui de Charles Nodier et de la Porte-Saint-Martin, qui était un peu bonhomme ; mais à la façon de celui de Byron et de Dumas que l'Ambigu a joué il y a quelques années, et qui contenait, surtout dans ses deux premières parties, des choses magnifiques, des effets du plus haut *empoignement*, pour parler l'argot des coulisses.

Oswald Lang est un étudiant allemand, proche parent du Moor de Schiller et du Samuel de *Dieu dispose*, encore de Dumas, — qui a organisé ses condisciples en véritables bandes dont la landwer ne peut venir à bout, et qui commettent de charmants petits méfaits plus pittoresques qu'honnêtes. Sa tête est mise à prix, c'est-à-dire qu'il a un brevet d'immortalité en poche ; mais heureusement pour la morale, cet aimable bandit, — car il est intéressant, malgré tout, — est l'esclave de ses passions. L'amour lui fait entreprendre des folies, à la suite desquelles les gendarmes du grand-duc de Bade s'emparent de sa personne. L'espace nous manque pour raconter toutes les péripéties de cette épopée sanglante, qui termine sa première moitié par le traditionnel coup de tam-tam annonçant que justice est faite.

C'est alors que le fantastique commence, et avec des proportions gigantesques. Un docteur aux allures étranges, et quelque peu calqué sur l'Althotas de Dumas, a recollé la tête sur les épaules du décapité ; de sorte que Oswald, dont l'âme a, pendant quelques minutes, erré aux alentours de l'Enfer, a plus que jamais le diable au corps ; il tue son rival, et ce rival ressuscite comme lui, mais pour lui seul. Ces deux fantômes se livrent alors des combats épouvantables à l'épée, jusqu'au moment où l'Enfer se met de la partie, et vient enfin s'emparer de cet Oswald qui, pourtant, lui taillait d'assez belle besogne, et montrer aux spectateurs sa tête horrible et grimaçante, bien détachée cette fois, et pour l'éternité, d'un corps souillé de tous les crimes.

Nous serions bien surpris si ce drame n'obtenait pas un énorme succès ; il répond à tous les appétits du lieu, et porte la terreur à son plus haut degré ; c'est si bon d'avoir un peu peur de temps en temps, et de rêver spectres, gnomes et démons en rentrant du spectacle. Si les auteurs, et cela paraît probable, ont voulu obtenir ce résultat, ils ont admirablement réussi.

ALBERT BLANQUET.

MÉLANGES.

15 Août.

La première pierre du nouveau Louvre a été posée le dimanche 25 juillet 1852, au milieu des fondations de la Bibliothèque, en face du Palais-Royal. Le dimanche 2 août 1857, on a orné de fleurs le faîte du pavillon de l'Horloge, dont la restauration a été accomplie avec une étonnante rapidité : cela indiquait que le Louvre de Napoléon III était terminé.

— On se rappelle qu'aux fenêtres du salon principal du pavillon de l'Horloge de l'ancien Louvre étaient de grandes et magnifiques verrières fabriquées, sous le dernier règne, à la manufacture de Sèvres et représentant la renaissance des beaux-arts en France. Ces verrières viennent d'être enlevées pour être transportées au musée historique de Versailles.

— On assure que M. Arnault, directeur de l'Hippodrome, a été chargé par l'empereur de faire construire, au camp de Châlons-sur-Marne, un vaste hippodrome à l'instar des cirques romains. Quinze mille spectateurs y pourront prendre place. On donnera des fêtes extraordinaires qui comprendront des courses en char, des tournois, des steeple-chase et des exercices équestres. Les représentations commenceront au mois de septembre et seront bi-hebdomadaires.

— Il y a en France 1,037 imprimeries et 1,092 journaux, et l'imprimerie occupe environ 9,500 compositeurs, 3,000 ouvriers imprimeurs, 900 correcteurs, protes et comptables, 350 conducteurs. Le chiffre moyen des ouvrages imprimés chaque année est de 8,000, non compris les ouvrages clichés, qui se remettent sous presse chaque année, chaque mois, et dont le nombre est inconnu. La valeur de la production de l'imprimerie est évaluée à 25 millions. L'imprimerie de Paris entre dans ce chiffre pour 15,247,211 francs, suivant un relevé fait par M. H. Say. L'imprimerie parisienne, à elle seule, fournit donc près des deux tiers de tous les travaux qui s'exécutent en France.

— On a trouvé dans la démolition de la pile de droite du pont Saint-Michel, une plaque en cuivre et deux médailles à l'effigie de Louis XIII. D'après cette plaque, la première pierre aurait été posée le 21 septembre 1617 ; l'une de ces médailles est en argent, l'autre en argent doré, elles sont très-bien conservées. Sur ces médailles Louis XVI a les cheveux longs et bouclés.

— Un ancien hôtel historique de Paris va disparaître dans quelques jours. Cet hôtel, situé rue de l'Arcade, est l'hôtel Soyecourt. L'entrée avait gardé le caractère de l'architecture de Louis XIV, mais l'hôtel avait été rebâti sous Louis XVI par l'architecte Célerié.

— La Commission générale qui s'est formée à Orléans pour l'érection de la statue de Pothier, a adopté l'esquisse de M. Dubray et a décidé que la statue serait confiée au ciseau de cet artiste.

— On vient de retrouver dans le Pundjab (Indoustan), au centre d'une vaste plaine située entre les deux rivières Selam et Chenab, la tombe élevée par Alexandre-le-Grand à Bucéphale, son cheval favori. Cette tombe en terre, revêtue de marbre sur le devant, a une étendue d'une centaine de pieds à sa base, et d'une trentaine au sommet, qui est plat, et possède un puits près duquel s'élève un arbre.

— Les fouilles entreprises par les Anglais dans le tombeau du roi Mausole, sous la direction de l'antiquaire M. Newton, ont amené plusieurs découvertes importantes : on a retrouvé un colossal cheval en marbre, faisant sans doute partie du quadrige, et une figure de statue héroïque en marbre, que l'on suppose être celle du roi. Le cheval de marbre a été embarqué à bord de la *Gorgone*.

SALON DE 1857.

CINQUIÈME ARTICLE.

MM. G. DORÉ. — SAIN. — Mme ABEL DE PUJOL. — AUGUIN. — SAINT-GENYS. — LAPITO. — WASHINGTON. — FONTAINE. — MATHIEU. — Mme VINCENT-CALBRIS. — LABOUCHÈRE. — GALETTI. — BIARD. — PAPELEU. — A. DE FONTENAY. — Mlle LECRAN. — DURAND-BRAGER. — BALFOURIER. — ANTIGNA. — BELLET DU POISAT. — POTIER. — MEYNIER. — SALTZMANN. — HENNEBERG. — PICHON. — CH. PORION. — Mme REGNIER. — DE VARENNES.

M. Gustave Doré a commencé par exposer au Salon plusieurs paysages, dont voici les titres principaux : *Un Torrent*, *un Orage*, *un Pâturage*, *un Effet de soleil couchant*. M. Doré aime les sites abruptes, les points de vue sauvages, les situations rudes et accentuées ; la nature semble n'offrir à ses yeux que des décors de drame ou de grand opéra ; aussi va-t-il demander ses inspirations aux montagnes hérissées des Vosges, aux masses gigantesques des Alpes. Sa peinture est cependant douceâtre, molle, et trop rapide pour de tels sujets ; quoi qu'il en soit, il trouvera des admirateurs plus ou moins sincères pour quelques-uns de ses tableaux. Ces divers paysages composaient le premier envoi de M. G. Doré ; il paraissait avoir travaillé suffisamment pour la postérité, quand une immense toile a fait dernièrement son apparition : les lauriers de MM. Yvon et Protais empêchaient M. Doré de dormir, et pour recouvrer le sommeil, il a fait une grande bataille qui doit être une *Bataille d'Inkermann*. Jamais la confusion des rangs, des soldats, des officiers, des généraux, des chevaux, des vivants qui tuent, des mourants qui tombent, des bras qui frappent, des jambes qui se brisent, n'a été portée à ce point ; c'est un incompréhensible mélange, un tohu-bohu dont on s'écarte avec plaisir. Ce qui a si préoccupé l'artiste, n'est point, comme on pourrait le croire, l'agencement des épisodes, l'intérêt des détails : il n'y a point de détails, point d'épisodes ; c'est un joli rayon de soleil, pareil à ceux qui découpent un plan de lumière à travers les persiennes entr'ouvertes d'une chambre ; M. Doré a caressé ce rayon avec amour ; il a plongé dans ce rayon des uniformes anglais d'un éclat incomparable, de ce rouge qui *tire l'œil* ; là est son plus grand effet ; si la lumière n'était pas distribuée avec soin dans les salles de l'exposition, on pourrait croire que c'est un rayon frauduleusement introduit qui frappe au beau milieu de la toile de M. G.

Doré. Mais il n'en est rien; le peintre a voulu avoir un effet, et chacun prend ses effets où il les trouve. Seulement, le public intelligent est libre de dire que cette œuvre n'est ni digne, ni sérieuse, et il le dit.

M. Sain est un peintre essentiellement populaire; il affectionne les scènes intimes de la basse classe; il semble qu'il possède un talent spécialement approprié à ce genre de sujet; son coloris, un peu terne et grisâtre, sied merveilleusement à ces situations qu'il sait rendre intéressantes; parmi ses nombreux tableaux, il faut citer en première ligne *une Ronde de Ramoneurs* qui obtient un grand succès; il y a plaisir à voir ces figures barbouillées sourire à travers leurs dents blanches: les mouvements et les attitudes de ces petits bonshommes ont été surprises avec beaucoup d'art par le peintre; le joueur de vielle seul paraît manquer de vérité et de naturel; il est faussement contourné. M. Sain nous a encore donné un autre *Ramoneur lisant*, très-heureusement imaginé. *Le Cabaret de Ramponneau* sous Louis XIV est un peu faible de couleur; mais cette insuffisance est amplement rachetée par la distribution des groupes, l'ordonnance de la scène, la franchise joviale et soldatesque des détails; la facilité du travail qui se trahit chez le peintre rend facile le plaisir d'admirer ses œuvres; aussi, est-ce pour nous un devoir de signaler *la Poupée, les Petits Poulets, la Petite Travailleuse, la Soupe* et *la Rêveuse* de M. Sain.

Mme Abel de Pujol a exposé un fort beau portrait en pied de M. A de P., peint dans son costume de chasse avec un goût et une recherche de tons très-remarquables; c'est de la vie active et intelligente transportée sur une toile. M. Auguin doit être cité pour un excellent paysage, *une Vue prise en Poitou*; M. de St-Genys, pour *une Vue de la Rivière de Quimperlé*, toile pleine de ce charme particulier à l'âpre nature de la Basse-Bretagne. M. Lapito nous a donné trois paysages un peu ternes, mais qui se recommandent par de solides qualités de dessin, entre autres *la Vue prise dans la vallée de Royat*; M. Raffort, deux tableaux rapportés de la Turquie, représentant *une Fontaine et une Mosquée à Constantinople;* M. Washington, une toile remarquable qu'il intitule *une Plaine de Hodna dans le Sahara algérien*, et M. Fontaine, un tableau d'une intéressante simplicité, sous le titre de *la Lettre*.

Nous avons déjà parlé de deux tableaux de M. Auguste Mathieu, *une Vue de la Grande-Place de Prague*, et le *Samedi, souvenir de Nuremberg*; mais depuis que le livret du Salon a paru, le peintre a exposé un nouvel ouvrage, qui, par conséquent, n'a pas été catalogué; il représente *le Chœur de la cathédrale de Munich et le tombeau de Louis-le-Bavarois, empereur d'Allemagne au* XIVe *siècle*. On retrouve dans cette œuvre, sur une plus vaste échelle, les précieuses qualités de M. A. Mathieu; la correction de son dessin est irréprochable, et sa science d'archéologie est incontestable. M. Mathieu ne se borne pas à reproduire sèchement les lignes architecturales; il en dégage l'art avec une grande perfection; aussi ses tableaux ont-ils obtenu dans le public des connaisseurs une faveur marquée et un légitime succès.

Les paysages de Mme Vincent-Calbris doivent être cités avec éloge; *les Bords de la Lys* et *les Sources de la Marque* sont deux toiles charmantes dont l'artiste a cherché le sujet parmi les points de vue les plus pittoresques de la Flandre et du département du Nord; les fonds de ces paysages sont traités avec une incontestable supériorité; la perspective en est juste et pleine de charmes. Mme Vincent-Calbris tient une place honorable parmi les meilleures paysagistes du Salon.

M. Labouchère a exposé un tableau d'une grande importance historique, *Luther à la diète de Worms devant l'empereur Charles-Quint*; suivant la devise de Merle-d'Aubigné, qu'il a choisie, jamais peut-être Luther n'a été si grand; la plupart des personnages de l'Empire, célèbres

au XVIe siècle, sont mis en scène avec une grande habileté; on y voit Louis de Bavière, l'Electeur de Cologne, le duc d'Albe, Henri de Saxe, père du célèbre électeur Maurice de Saxe ; l'évêque de Brandebourg; les personnages sont disposés dans les attitudes conformes à leur rang et aux doctrines qu'ils défendent; il est à regretter que le coloris de ce tableau soit un peu dur, mais néanmoins il ne messied pas à cette situation solennelle, où s'agitait les destinées du protestantisme.

M. Corplet a exposé *un Apollon*, grisaille sur émail d'après Caravage, et *un Repos de chasse*, peinture sur émail, fac similé d'un émail de Jean de Limoges : c'est une reproduction artistique heureusement rendue des œuvres du seizième siècle. Nous parlerons également d'une toile fraîche et mignonne de M. Decœur, représentant *un Nid dans les pâquerettes*, deux portraits de M. Jules Vibert, un portrait au pastel de M. Paul Cellier, quatre tableaux d'animaux de M. François Paris, qui représentent *des Moutons au pâturage*, *une Rentrée à la bergerie*, *des Vaches venant s'abreuver* et *des Vaches dans une prairie par un temps de pluie;* ce sont des ouvrages recommandables à plus d'un titre. M. Théodore Richard expose *une Forêt de chênes en automne* et *la Source*, qui sont deux paysages de la bonne école.

M. Galetti a peint d'une manière curieuse, fine et intéressante, deux toiles dont il n'a pas été puiser le sujet au loin. On n'en trouve pas moins un attrait pour ainsi dire nouveau, un charme particulier, dans *les Laveuses de Chatou* et *les Environs de Compiègne*.

Comment parler sérieusement des tableaux de M. Biard? Comment les étudier sans rire, et non pas parce qu'ils ont la prétention d'être comiques, mais bien parce qu'ils n'ont aucune valeur artistique; ils sont pourtant nombreux; il faut les diviser en deux catégories : ceux qui veulent être drôles et ne le sont pas, et ceux qui ne veulent pas être drôles et qui le sont. Parmi ces derniers, nous citerons *le Bombardement de Bomardsund*, qui se passe à bord d'une frégade, et *la Saisie mobilière*. Rien de moins terrible que ce bombardement, rien de moins triste que cette saisie. La première catégorie se compose, 1° d'*un Mal de mer au bal à bord d'une corvette anglaise*, qui aurait de la peine à dérider un homme naturellement gai; 2° d'*une Arrivée d'Anglais* au milieu d'un poste de douaniers français, sujet dont le plus grand tort est d'être inintelligible; 3° d'*une Arrivée de voyageurs français* au milieu de la douane anglaise, œuvre dénuée d'intérêt; et 4° enfin *une Fête villageoise*, qui n'est certainement pas de Téniers ni de Rubens. Tous ces tableaux ont l'air de ces devants de cheminée qu'on ne trouve plus dans les maisons comme il faut, ou de ces tapisseries à personnages qui ornent, à neuf sous le rouleau, les murailles des cabarets de banlieue : ce sont les mêmes tons aigres, les mêmes couleurs fausses et heurtées, la même absence des premières notions du dessin. M. Biard est chef d'une école qui compte heureusement peu d'élèves, d'où sont bannis, sous prétexte d'inutilité et de fantaisie, le coloris et le dessin; il prétend se sauver par la gaillardise de ses sujets; libre à lui; mais alors qu'il soit drôle, ou c'est un homme mort!

Nous rentrons avec plaisir dans le domaine de l'art, en parlant des ouvrages de M. Victor Papeleu. Cet artiste traduit le sentiment de la nature avec une grande habileté de brosse ; c'est un interprète élégant et varié; le choix de ses points de vue est heureux et intéressant. Les visiteurs du Salon s'arrêtent avec plaisir devant un *Chemin dans les Landes*, le *Plateau de Belle-Croix dans la forêt de Fontainebleau*, un *Crépuscule d'automne*, et surtout une toile représentant les *Landes aux environs de Mont-de-Marsan*, qui est une œuvre véritablement remarquable.

M. Alexis de Fontenay s'est distingué par un tableau dont il a emprunté le sujet à l'un des sites les plus pittoresques de la Suisse; il a rendu cette nature âpre, sauvage et tourmentée, avec une peinture rude et caractérisée. Le sentiment parti-

culier de ces paysages se dégage vivement sous l'habile pinceau du peintre ; il ne calque pas brutalement le point de vue qui *pose* devant lui ; il le traduit avec art, et c'est la véritable mission de l'artiste. Le sujet de son tableau est pris dans la *Vallée de Lauterbrunnen, canton de Berne;* on aperçoit la cascade de Staubback et le glacier de la Jungfrau.

L'un des bons tableaux religieux du Salon a été exposé par Mlle Lecran ; c'est pourtant une toile modeste qui ne vise pas aux grands effets, mais elle est d'une adorable simplicité et tout imprégnée de la douceur évangélique ; Mlle Lecran appelle son tableau *le Sommeil de Jésus;* la pose en est d'une grâce infinie, et dans ce repos pur et tranquille, on pressent la divinité de l'homme-Dieu qui doit sauver le monde.

Nous nous trouvons en présence de l'exposition considérable de M. Durand-Brager; c'est la collection la plus complète, la plus vraie et, par conséquent, la plus intéressante qui nous ait été rapportée de la guerre de Crimée. M. Durand-Brager s'est rendu sur le théâtre de la guerre ; là il s'est mis personnellement en rapport avec les généraux qui conduisaient les opérations du siége, avec les officiers qui exécutaient le tracé des parallèles et la construction des batteries, avec les soldats qui travaillaient sous le feu de l'ennemi. Il s'est donc rendu compte par lui-même de cette grande œuvre militaire ; il a vu, il a compris, il a peint avec le talent qu'on lui connaît, les principaux endroits que cette guerre a rendus célèbres. Voici d'abord *le Panorama des attaques de gauche*, pris de l'observatoire du maréchal Canrobert, c'est-à-dire l'un des points d'où l'ensemble des attaques pouvait être saisi tout entier par le regard ; voici maintenant le même panorama pris de l'extrême gauche des attaques; pour donner une plus complète idée de ce plateau, la vue a dû en être prise à vol d'oiseau. *Le Panorama de Kamiesch* est une toile très-intéressante de cette petite ville improvisée pour les besoins de la guerre et qui a dû mourir avec le traité de paix du Congrès de Paris. *Le panorama de Sébastopol* est un tableau oblong qui fait le mieux comprendre la disposition des attaques ; ce panorama a été pris de la mer et l'on aperçoit jusque dans le fond du port l'embouchure de la Tchernaïa. Voici *le Fort génois*, qui fut occupé par une batterie de la marine française, *le Lazaret*, dont les débris servirent à faire le revêtement des tranchées, *le Fond de la baie du Lazaret*, *le Bastion de la Quarantaine* qui était le saillant de l'extrême droite des fortifications de Sébastopol. *Le Grand cimetière* est un tableau de l'aspect le plus désolé et d'une profonde tristesse.

Nous passons maintenant devant *la Maison des Carrières*, qui servit d'ambulance de tranchée ; devant *le Bastion central*, en avant duquel étaient construits les ouvrages enlevés dans la nuit du 2 mai. Voici *la Lunette de droite* du bastion central, où fut pratiquée une large brèche ; *le Ravin de la ville ou de l'artillerie*, hérissé de batteries russes; *la Face droite du bastion du Mât*, défendu par un large fossé; *les Entonnoirs*, deux espèces d'ouverture pratiquées par les mineurs, où se blottirent des compagnies d'élite sous une pluie de bombes, de boulets et d'obus. A l'extrême droite des attaques de gauche, nous apercevons *le Ravin des Anglais*. *La vue de la baie de l'Arsenal* est une toile panoramatique qui se déroule depuis le mamelon de la ville jusqu'aux grandes casernes. Sur *le Petit mamelon vert* se développent les attaques de gauche anglaises. La vue des forts de la rade est prise de l'entrée de la baie de Strelitzka; c'est une toile intéressante et non plus un plan ; on aperçoit la corvette à vapeur *le Roland*, qui entre dans la baie sous une grêle de projectiles. Nous nous trouvons à présent dans la batterie de fusées de Strelitzka, sur le plateau en arrière du fort gênois, et le peintre nous montre la curieuse disposition de ces appareils de guerre ; enfin, voici *le Clocheton*, quartier-général de la tranchée, d'où

partent les travaux du siége. On le voit, M. Durand-Brager a consciencieusement fait les choses; il a résolu ce problème difficile de dérouler aux regards intéressés les nombreuses positions militaires qui ceignaient la ville assiégée; c'était pourtant une tâche ingrate; mais grâce au courage, à la patience et au talent de l'artiste, la France possède la plus belle collection des opérations du siége de Sébastopol.

L'Action de grâces et *l'Antiquaire*, de M. Hubert Potier, les paysages de M. Balfourier, parmi lesquels nous mettrons en première ligne *un Pont sur le Roubaud* (dans le département du Var). *Une Conduite de compagnons charpentiers au seizième siècle* et *Marguerite à l'église*, de M. Bellet du Poisat, sont des tableaux dignes d'un compte rendu plus étendu que nous ne pouvons le faire; nous constaterons seulement, faute de mieux, le franc succès que ces ouvrages ont obtenu.

Les inondations de la Loire et du Rhône n'ont eu que de faibles interprètes; ces messieurs ont cru sans doute que l'intérêt de la situation les dispensait de dessiner leurs personnages et surtout de les peindre; c'est une manière d'envisager la question sous un fâcheux point de vue; nous ferons cependant une exception pour M. Antigna, que ses précédents succès obligent à bien faire; il a représenté *la Visite de l'Empereur aux ouvriers ardoisiers d'Angers*; la scène est disposée avec intelligence et intérêt; les personnages vivent et agissent, et surtout ils peuvent respirer, car M. Antigna a répandu sur cette toile l'air à profusion, tandis que ses collègues ont pensé que dans une inondation, il suffit de peindre l'eau qui y joue le premier rôle. Cependant, malgré les qualités sérieuses que laisse apercevoir l'œuvre de M. Antigna, nous préférons sa *Fileuse bretonne*, qui est peinte avec un incontestable talent.

M. Jules Ménier aborde avec une certaine facilité de pinceau et une audace assez justifiée, les grands tableaux d'histoire; il y a beaucoup de bonnes choses dans son tableau représentant *Samson et Dalila*, la couleur en est heureuse et dénote de précieuses qualités de peintre.

M. Henneberg, quel que soit son maître, est l'un des plus brillants élèves de l'école Delacroix; il en a l'audace et la fougue; il ne dessine pas admirablement, mais c'est un haut coloriste; sa *Chasse féodale* est une œuvre digne des plus grands éloges; le sujet est tiré d'une ballade de Burger; le seigneur de l'un de ces vieux châteaux juchés comme des nids d'aigles sur des rocs escarpés, est venu chasser avec des amis de sa trempe sur les terres de ses vassaux; ces démons déchaînés ne respectent rien, les chevaux s'élancent au travers des moissons, renversant hommes, femmes et enfants sur leur passage; cette scène est traitée avec un entraînement remarquable, et cette vigueur est certainement du talent.

C'est dans la campagne de Rome que M. Saltzmann a rencontré les points de vue dont il a fait de si jolis tableaux; il peint avec un laisser-aller plein de grâce. Sa manière a quelque chose de vague et d'indécis qui charme facilement le regard; les ruines qui se dressent dans le *Ravin de Népi* sont superbes et d'un magnifique effet.

M. Pichon a exposé un remarquable *Portrait de Mme de Saulcy* et *le Repos de la Sainte-Famille*, œuvre sérieuse où il s'est dignement inspiré des maîtres.

M. Charles Porion doit être compté parmi les bons peintres des types et coutumes espagnoles; il a donné cette année deux toiles, dont l'une représente *Une scène des mœurs de Valence*, qu'il appelle *El descanso*, et dans laquelle on aperçoit le portrait de l'auteur; la seconde représente *un Valencien qui traverse une plaine sablonneuse et s'arrête pour se désaltérer;* il y a dans ce tableau, qui nous plaît infiniment, une simplicité merveilleuse. L'horizon se confond avec le sable de la plaine dans une atmosphère brûlante que le peintre a parfaitement rendue.

Le talent de Mme Regnier s'est montré sous une forme sérieuse et sympathique

dans les trois portraits qu'elle a exposés ; le dessin en est sévère, sans dureté ni sécheresse , mais il révèle de puissantes études ; l'artiste a su donner une expression vivante à ses portraits.

M. Eugène de Varennes a deux tableaux excellents, *les Bords du Morin, effet d'automne* et *une Maison de Royat en Auvergne;* il fait partie de cette école paysagiste qui fait si grand honneur à la France, et à laquelle il faudra sans doute accorder le premier rang au Salon de 1857.

JULES VERNE.

INAUGURATION DU NOUVEAU LOUVRE.

C'est le 14 août 1857 que Napoléon III a inauguré le Louvre achevé. L'empereur avait ordonné la réunion du Louvre aux Tuileries; la première pierre a été posée le 25 juillet 1852, et aujourd'hui, le Louvre et les Tuileries ne font plus qu'un seul palais. Ce que François Ier, Henri II, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, la République, le premier Empire, tour à tour aidés de Pierre Lescot, d'Androuet du Cerceau, d'Étienne Dupérac, de Jacques Lemercier, de Louis Levau, du Bernin, de Claude Perrault, de Gabriel, de Soufflot, de Percier et de Fontaine, n'ont pu faire en tant de règnes, Napoléon III, secondé par Visconti et Lefuel, l'a accompli en cinq années.

Dans la galerie du premier étage, qui s'étend du pavillon Mollien au pavillon Denon, dans la *Salle des Etats*, une illustre assemblée, composée de dames en riche toilette, des ministres, des maréchaux, du cardinal-archevêque, des grands corps de l'État, des corps constitués, tous en costume officiel, attendaient Napoléon III. Les artistes, les ouvriers, en habit noir, occupaient les banquettes placées au milieu de la salle.

A deux heures précises, le tambour bat aux champs, et Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice entrent dans la salle au milieu des vivats qui éclatent sur leur passage. Leurs Majestés vont s'asseoir sur les fauteuils préparés sur l'estrade.

Alors, le ministre d'Etat, M. Achille Fould, se lève, et, s'adressant à l'empereur, prononce le discours suivant :

Sire,

Lorsque Votre Majesté ordonna la réunion du Louvre aux Tuileries, elle exprima le désir qu'elle fût terminée dans un délai de cinq années. Le désir de l'Empereur est accompli. La première pierre a été posée le 25 juillet 1852, aujourd'hui, 14 août 1857, le Louvre et les Tuileries ne font plus qu'un seul palais.

Ni la guerre, ni tant d'autres difficultés que nous avons eu à traverser, n'ont interrompu cette œuvre, le rêve de tant de rois, et qui suffirait à la gloire d'une époque de paix et de prospérité. Elle-même n'a pas fait obstacle à une seule de ces vastes entreprises qui, sous l'inspiration de Votre Majesté, se sont formées dans toute la France. Le réseau de nos chemins de fer rapidement étendu, nos ports agrandis et fortifiés, nos grandes villes assainies et s'enrichissant de splendides et utiles constructions, la capitale transformée, ouvrant de larges voies à la circulation, une promenade magnifique créée sur un sol ingrat, partout des progrès pour le bien-être de tous, voilà le spectacle que présente le pays depuis qu'il a remis ses destinées à un souverain dont le génie a su comprendre et satisfaire les vrais besoins de la France.

Grâce au zèle de tous les agents de l'administration, à l'activité des entrepreneurs, à l'habileté des ouvriers, les travaux n'ont éprouvé aucun retard, et l'exécution du cahier des charges, bien que les prix aient été établis avant le renchérissement des matériaux et de la main-d'œuvre, n'a donné lieu à aucune contestation. L'administration s'était montrée équitable et elle n'a eu qu'à se louer de la loyauté de ses entrepreneurs.

Votre Majesté, dont la présence sur les chantiers a souvent excité l'ardeur de nos travailleurs, a voulu encore une fois les voir réunis autour d'elle après l'achèvement de leur tâche. Tous se pressent avec bonheur autour de Votre Majesté ; tous ont la conscience d'avoir fait leur part dans cette œuvre vraiment nationale. Votre Majesté ne voit plus à leur tête l'artiste éminent qu'elle avait choisi pour terminer le Louvre. Une mort prématurée, en le frappant, il y a bientôt quatre ans, au début de cette grande entreprise, lui a enlevé l'honneur de l'accomplir. M. Lefuel, désigné par Votre Majesté pour lui succéder, a la gloire de l'avoir achevée, et son nom restera attaché avec celui de Visconti au monument que nous inaugurons.

La mort de Visconti n'est pas la seule tristesse que réveille cette cérémonie. Cette année même, nous avons perdu Simart, artiste à la fois hardi et correct, dont les dernières compositions sont les cariatides du pavillon de l'Horloge et le beau fronton du pavillon Denon.

Pendant le cours de ces travaux, j'ai dû plus d'une fois signaler à Votre Majesté le talent, l'intelligence et le zèle de tous ceux qui y ont concouru. Elle m'a permis de lui rappeler les noms de ceux qui se sont plus particulièrement distingués, et a daigné leur accorder des récompenses.

Ces récompenses n'honoreront pas seulement ceux à qui elles sont décernées. Elles doivent flatter aussi la branche d'industrie ou le corps d'état auquel ils appartiennent. A la fois personnelles et collectives, ces médailles, distribuées par Votre Majesté elle-même, seront pour ceux qui ont fini leur tâche un témoignage précieux de l'auguste satisfaction de l'Empereur, et pour ceux qui vont être maintenant appelés à prendre part aux travaux intérieurs, un encouragement et une espérance.

Ce discours terminé, M. Achille Fould nomme à haute voix les artistes et les ouvriers qui ont mérité des récompenses par leur talent, leur zèle et la part qu'ils ont prise à l'achèvement du Louvre, et, à mesure qu'un nom est prononcé, le

lauréat vient recevoir sa récompense des mains de l'empereur.

Après M. Lefuel, architecte en chef des travaux du Louvre, nommé officier de la Légion d'honneur, et MM. Piot, architecte, inspecteur principal des travaux du Louvre; Bosio, statuaire; Jacquot, statuaire; Maret, entrepreneur de maçonnerie, et Durand, entrepreneur de plomberie, faits chevaliers, on voit s'avancer tour à tour, pour recevoir des médailles, MM. Arnoult, Baraille, Bazin, Bernard, Bourgaud, Croiseau, Compérot, Dabin, Demarigny, Denis, Divet, Drouat, Duvieux, Durand, Duval, Duvieux père, Baudrot, Cory, Gargaud, Gendron, Girard, Jacquet, Jousse, Knetch, Comte, Lemaire, Lemal, Lenormand, Lorentzi, Martin, Masson, Montariol, Morand, Mourichon, Oudet, Riffaut, Roux, Sourd, Thierry, Tintant, Valette, Vérel, Vimard.

La distribution terminée, l'empereur prononce le discours suivant d'une voix forte et accentuée qui domine toute l'assistance :

Messieurs,

Je me félicite avec vous de l'achèvement du Louvre. Je me félicite surtout des causes qui l'ont rendu possible. Ce sont, en effet, l'ordre, la stabilité rétablie et la prospérité toujours croissante du pays, qui m'ont permis de terminer cette œuvre nationale. Je l'appelle ainsi puisque tous les gouvernements qui se sont succédé ont tenu à honneur de finir la demeure royale commencée par François Ier, embellie par Henri II.

D'où vient cette persévérance et même cette popularité pour l'exécution d'un palais? C'est que le caractère d'un peuple se reflète dans ses institutions comme dans ses mœurs, dans les faits qui l'enthousiasment comme dans les monuments qui deviennent l'objet de son intérêt principal. Or, la France, monarchique depuis tant de siècles, qui voyait sans cesse dans le pouvoir central le représentant de sa grandeur et de sa nationalité, voulait que la demeure du Souverain fût digne du pays, et le meilleur moyen de répondre à ce sentiment était d'entourer cette demeure des chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine.

Au moyen âge, le roi habitait une forteresse hérissée de moyens de défense. Bientôt le progrès de la civilisation remplaça les créneaux et les armes de guerre par les produits des sciences, des lettres et des arts.

Aussi l'histoire des monuments a-t-elle sa philosophie comme l'histoire des faits.

De même qu'il est remarquable que sous la première révolution le comité de salut public ait continué à son insu l'œuvre de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV, en portant le dernier coup à la féodalité et en poursuivant le système d'unité et de centralisation, but constant de la monarchie; de même n'y a-t-il pas un grand enseignement à voir pour le Louvre, la pensée de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, de Napoléon, adoptée par le pouvoir éphémère de 1848? L'un des premiers actes, en effet, du gouvernement provisoire, fut de décréter l'achèvement du palais de nos rois. Tant il est vrai qu'une nation puise dans ses antécédents, comme un individu dans son éducation, des idées que les passions du moment ne parviennent pas à détruire. Lorsqu'une impulsion morale est la conséquence de l'état social d'un pays, elle se transmet à travers les siècles et les formes diverses des gouvernements, jusqu'à ce qu'elle atteigne le but proposé.

Ainsi l'achèvement du Louvre, auquel je vous rends grâce d'avoir concouru avec autant de zèle et d'habileté, n'est pas le caprice d'un moment, c'est la réalisation d'un plan conçu pour la gloire et soutenu par l'instinct du pays pendant plus de trois cents ans.

Les chaleureux applaudissements qui avaient accueilli ce discours résonnaient encore, quand Leurs Majestés, quittant leurs siéges, sortent de la salle, suivies des princes et princesses de la famille impériale et de tout leur cortége. Elles traversent la cour du Louvre, le guichet de la colonnade, la rue de Rivoli, le pavillon Richelieu, la place du Carrousel, et rentrent aux Tuileries.

Au sortir de la cérémonie de l'inauguration du Louvre, l'empereur a donné à S. Exc. le ministre d'État et de la maison impériale, les insignes en diamants de la grand'croix de la Légion d'honneur, comme un témoignage de sa satisfaction particulière.

Le même jour, à sept heures du soir, le ministre d'État a présidé, dans la salle d'inauguration, un banquet de 470 couverts, où les ouvriers étaient en majorité. Le ministre d'État et de la maison de l'empereur avait à sa droite M. Maret, entrepreneur, et à sa gauche, M. Riffaut, ouvrier tailleur de pierres, appareilleur. Le repas s'est prolongé jusqu'à neuf heures. Au dessert, le ministre a porté un toast à l'empereur, que tous les assistants ont accueilli avec enthousiasme, au cri unanime de Vive l'empereur! Les toasts suivants ont été portés, applaudis et acclamés : M. Lefuel, architecte du Louvre : A la santé de M. Achille Fould, ministre d'État et de la maison de l'empereur; M. Maret, entrepreneur: A M. Lefuel et à son agence; M. Riffaut, ouvrier: A Sa Majesté l'empereur, à S. Exc. le ministre d'État, et enfin, aux entrepreneurs! — Le ministre s'est retiré vers neuf heures, et les convives se sont répandus sur la place Napoléon. — Les chantiers du Louvre ont chômé le 14 août; cependant, les ouvriers ont reçu le prix de leur journée.

Le *Moniteur*, après avoir rendu compte du banquet qui a eu lieu au Louvre, le 14 août, dans la salle d'inauguration, ajoute entre autres les lignes suivantes :

Trois siècles ont travaillé à la grande œuvre qu'il nous est donné de voir accomplie. Après François Ier et Catherine de Médicis, le Louvre et les Tuileries

occupèrent sérieusement les souverains qui ont le plus honoré la France : Henri IV, Louis XIV et Napoléon. Pierre Lescot, Jean Goujon, Philibert Delorme, Perrault, Le Nôtre, Soufflot, Percier, Fontaine, sont les collaborateurs illustres de M. Lefuel et de Visconti.

La part de Visconti est limitée par le discours même de S. Exc. le ministre d'État, lorsqu'il rappelle que le premier architecte du nouveau Louvre est mort depuis près de quatre ans. Cet artiste éminent, qui sut presque toujours allier le bon goût à la magnificence, a tracé toute la superficie et toute la direction des bâtiments ; les largeurs, les contours, les formes des cours et des édifices lui appartiennent. C'est lui qui a eu l'idée heureuse et originale des arcades du rez-de-chaussée.

Mais son projet créait, entre le Louvre et les Tuileries, deux édifices indépendants qui ne se raccordaient pas aux constructions primitives et n'en rappelaient point la décoration. C'est à M. Lefuel que revient le mérite d'avoir réuni l'œuvre de François Ier et celle de Catherine de Médicis en un tout solide, compacte et harmonieux. Il a distribué les intérieurs, dessiné les façades, ajouté un étage au plan primitif, encadré le chef-d'œuvre de restauration que M. Duban avait exécuté au bord de l'eau, dirigé et mis d'accord le travail de 154 statuaires et de tout un peuple d'ornemanistes.

La vérité et notre respect pour la mémoire de l'illustre architecte Visconti nous font un devoir de réfuter l'assertion que ces lignes contiennent.

Nous ne saurions admettre que la part qui revient à Visconti dans cette grande œuvre soit limitée, parce que le discours de S. Exc. le ministre d'État rappelle que le premier architecte du Louvre est mort depuis près de quatre ans ! Non, l'achèvement du Louvre sera désormais la gloire de Visconti ; car personne ne saurait lui disputer celle d'en avoir tracé le plan et assuré l'exécution. Pour justifier cette assertion et rétablir les faits dans toute leur exactitude, il nous suffit d'opposer à ces lignes du *Moniteur* de 1857, les paroles mêmes prononcées par S. Exc. le ministre d'État, lors des funérailles de Visconti ; elles ont été reproduites par le *Moniteur*, le 4 janvier 1854 :

« Visconti nous a été enlevé au moment où « venait de s'offrir à lui une de ces rares occa- « sions qui permettent au génie de se manifes- « ter. Il y a deux ans à peine que le choix éclairé « de l'empereur avait fait prévaloir, au milieu « des contestations les plus vives, le plan de no- « tre grand architecte pour l'achèvement du Lou- « vre, et déjà, grâce à cette activité féconde qui « distinguait le talent de Visconti, le monument, « sorti de terre dans toutes ses parties et presque « élevé au faîte dans quelques-unes, montre à « tous la justesse des prévisions de l'architecte et « la hardiesse de ses conceptions. La critique, « qui s'attaque toujours aux œuvres du génie, se « tait pour faire place à l'admiration.

« Visconti ne s'occupait pas seulement de « l'exécution matérielle de son plan ; sa prodi- « gieuse activité ne cessait d'en soumettre l'en- « semble et les détails à de nouvelles études. « Aussi, comme s'il eût eu le pressentiment de « sa fin prochaine, nous a-t-il laissé tous les « moyens d'assurer l'achèvement de cette grande « œuvre qui, tentée plusieurs fois depuis plus de « deux siècles, va enfin s'accomplir au commen- « cement du règne de Napoléon III. Quel que « soit l'honneur réservé au successeur de Vis- « conti, la gloire d'avoir conçu et fait triompher « ce vaste et magnifique projet, d'en avoir com- « mencé et assuré l'exécution, appartient désor- « mais à cet homme aussi modeste qu'éminent.

« Je n'aurais pu parler ainsi en sa présence ; « son éloge l'eût plus embarrassé que flatté. En « payant à sa mémoire ce tribut d'admiration et « de reconnaissance, j'ai voulu seulement rendre « justice à un homme qui est aujourd'hui une « des gloires du pays. »

Après une déclaration aussi formelle, comment supposer que Visconti aurait seulement tracé toute la superficie et toute la direction des bâtiments, sans ne s'être aucunement occupé des détails qui prennent une importance considérable dans un tel monument ? Comment admettre que son projet créait seulement, entre le Louvre et les Tuileries, deux édifices indépendants qui ne se raccordaient pas aux constructions primitives et n'en rappelaient point la décoration, et que ce serait à son successeur que reviendrait le mérite d'avoir réuni l'œuvre de François Ier et celle de Catherine de Médicis en un tout solide, compacte et harmonieux ? Mais qui ne sait aujourd'hui que l'idée de cette vaste et puissante agglomération de palais appartient tout entière à Visconti? Qui ignore que son plan, qui a été exposé en relief et que tout le monde a pu voir, était supérieur aux nombreux projets conçus depuis un demi-siècle, et qu'aucun de ces projets ne remplissait aussi parfaitement les conditions de convenance, de noblesse, de simplicité et de goût? Le savant et consciencieux architecte avait compris que le mérite de son œuvre devait consister dans l'intelligence du caractère du palais qu'il avait à terminer, dans une concordance heureuse à établir entre les parties nouvelles et les anciennes constructions, et il tendait à composer un tout harmonieux où la Renaissance et le style Louis XIV se relieraient à notre époque, sans que les anciens siècles fussent amoindris, sans que le dix-neuvième siecle fût réduit à une servile imitation [1].

1 Ici nous devons payer un juste tribut d'éloges à un jeune architecte qu'on paraît avoir oublié, M. Colson,

Si le plan tel que l'a conçu, étudié dans son ensemble, dans tous ses détails, tel enfin que l'a laissé, comme l'a dit M. le ministre d'État, le premier architecte du nouveau Louvre, n'a malheureusement pas été intégralement suivi, si les changements qu'on y a apportés, les additions qu'on y a faites ont ôté à l'ensemble de ces palais et de ces galeries le caractère de simplicité sévère et de noble unité qu'exprimait le plan primitif, il n'est pas moins résulté de ce travail gigantesque une œuvre imposante, dont le premier coup d'œil est saisissant; ces deux rangs de palais et de galeries à droite et à gauche, ces hauts pavillons avec leurs grands combles qui les couvrent, ces portiques qui se prolongent en arcades élégantes, ces frontons, ces statues, ces colonnes accouplées, tout cet ensemble a un aspect de force et d'ampleur qui fait que l'on se récrie et qu'on admire.

Certes, la part réservée au successeur de Visconti est bien grande, est bien belle, celle d'avoir été le continuateur de la pensée du maître. M. Lefuel en doit être fier.

Émile GAGNEUX.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1857.

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES.

La grande salle de l'Exposition au palais des Champs-Elysées avait été appropriée pour cette cérémonie, qui a eu lieu le 16 août. Une table, recouverte de velours rouge frangé d'or, est placée devant le tableau de la *Prise de Malakoff*. Trois fauteuils sont devant ce bureau. De chaque côté, des siéges sont rangés sur une estrade. Dans le reste de la salle, de laquelle a été enlevée la statue du maréchal de Saint-Arnaud, sont disposés quatre groupes de banquettes sur vingt rangs de profondeur. D'après cette disposition, l'assemblée fait face au tableau de M. Yvon.

A deux heures dix minutes, S. Exc. le ministre d'Etat, M. le comte de Nieuwerkerke et M. Gauthier, secrétaire général du ministère de la maison de l'empereur, entrent suivis d'une vingtaine de membres de l'Institut, et vont prendre place au bureau. Aussitôt, le ministre déclare la séance ouverte, et prononce le discours suivant :

Messieurs,

Au début de cette séance, je veux remercier les membres de l'Institut composant le jury, du zèle et du désintéressement dont ils ont fait preuve dans l'accomplissement de leur mission. En renonçant aux récompenses qu'ils étaient appelés à décerner, ils ont fait à l'impartialité un sacrifice que je ne saurais trop signaler à l'estime publique et à la reconnaissance des artistes. J'ajouterai quelques mots pour constater les résultats du concours qui va finir.

L'Exposition de 1857 était attendue avec un vif intérêt par tous les amis des arts. L'éclat dont l'école française avait brillé à l'Exposition universelle, et le temps laissé aux artistes pour se préparer à une nouvelle épreuve, faisaient concevoir les plus heureuses espérances. Si elles n'ont pas été complétement réalisées, il est permis de dire qu'elles n'ont point été trompées. En effet, que l'on considère l'Exposition actuelle dans son ensemble ou qu'on la compare aux Expositions précédentes, on sera forcé de reconnaître que peu d'entre elles ont réuni autant d'ouvrages d'un mérite réel, et révélé à la France un aussi grand nombre de talents nouveaux.

Ces nouveaux talents sont l'espoir de l'avenir. Fidèles aux traditions de leurs illustres maîtres, ils sauront se livrer avec persévérance à ces études sérieuses sans lesquelles le plus heureux génie reste stérile ou s'égare; ils sauront préférer les jouissances solides et durables de la vraie gloire aux satisfactions éphémères que donnent de trop faciles succès ; ils sauront qu'il faut quelquefois résister au goût du public, et que l'art est bien près de se perdre lorsque, abandonnant les hautes et pures régions du beau et les voies traditionnelles des grands maîtres, pour suivre les enseignements de la nouvelle école du réalisme, il ne cherche plus qu'une imitation servile de ce que la nature offre de moins poétique et de moins élevé; ils sauront enfin se préserver des dangers que j'ai déjà signalés, et contre lesquels je ne saurais trop vous prémunir : la présomption de la jeunesse qui, pour jouir plus tôt de son talent, le tue dans son germe, et cette déplorable tendance à mettre l'art au service de la mode ou des caprices du jour. A l'exemple de ce jeune peintre qui, pour accomplir une œuvre digne de la haute distinction qu'il vient d'obtenir, est allé s'inspirer sur les lieux mêmes où notre armée achetait la gloire par de si rudes travaux, nos artistes chercheront le succès dans les seules conditions où il se trouve : l'étude, l'inspiration, la foi dans une grande idée, le dévouement à un noble but; et alors, nul doute que la prochaine Exposition ne tienne toutes les promesses que celle-ci nous a faites.

Ni les encouragements, ni les sujets ne vous manqueront. Quelle époque, quel gouvernement a jamais fait autant pour les arts ? — Grâce à la volonté féconde de l'empereur, l'architecture transforme nos cités et fournit incessamment à la sculpture et à la peinture de nouveaux travaux. La renommée de nos écoles a fixé sur nos artistes les regards de toutes les nations, et leurs œuvres se répandent dans le monde entier. Tout contribue donc, dans cette époque de grandeur et de prospérité, à étendre leur domaine, et l'on peut dire que jamais les artistes n'ont eu devant les yeux un aussi bel avenir.

Pour y répondre, les sujets ne leur feront pas plus défaut que les récompenses. La poésie, la morale, la

qui, sous l'inspiration et les indications de Visconti, son maître et son ami, a dessiné non-seulement tous les plans du nouveau Louvre, mais encore, avec un sentiment exquis de l'art, les sculptures, les ornements et toutes les décorations de détail de ce vaste monument. M. Colson habite depuis quelque temps Lisbonne, où il remplit les fonctions d'architecte du roi de Portugal. Puissent ces lignes arriver jusqu'à lui, et consoler quelque peu ce nouvel Aristide dans son glorieux exil!

religion, l'histoire, ces sources divines où se sont inspirés les maîtres, ne sont point taries pour leurs successeurs, et en aucun temps la France n'a fourni plus ample matière au ciseau et au pinceau de ses artistes. Que de grandes choses, seulement depuis le commencement du règne! que de scènes touchantes ou sublimes! que d'actes d'abnégation et d'héroïsme dans toutes les classes de la nation, depuis les plus modestes jusqu'à cette région supérieure, où le souverain donne l'exemple de tous les dévouements!

Nos artistes sauront se montrer à la hauteur de leur tâche : plus elle est grande et belle, plus elle exige d'efforts. Ils ne seront pas seuls dans la lice ; elle est ouverte à tous les talents. Ils y rencontreront, comme ils ont pu s'en convaincre, des émules dignes d'eux dans ces artistes étrangers dont nous sommes heureux d'accueillir les œuvres et de récompenser le mérite. C'est pour vous, Messieurs, un nouveau motif de redoubler d'ardeur afin d'assurer dans les arts la suprématie de la France.

Après ce discours, M. l'intendant des Beaux-Arts de la maison de l'empereur proclame les récompenses dans l'ordre suivant :

Officier de la Légion d'honneur. — Winterhalter.

Chevaliers. — Aivasowsky, Perraud, Desgoffe, Comte, Alfred de Dreux, Pils, Ziem, Oudiné, Vital Dubray, Matout, Alphonse François.

Médaille d'honneur. — Yvon (Adolphe).

PEINTURE.

Rappel des médailles de 1re classe. — Bezard, Cibot, Daubigny, Desgoffe, Fortin, Knaus, Pichon.

Médailles de 1re classe. — Baudry, Pils, Bouguereau.

Rappel des médailles de 2e classe. — Chavet, Comte, Courbet, Fromentin, Geffroy, Hédouin, Hillemacher, Lambinet, Lazerges, Leleux, Melin, Montessuy, Petit, Picou, Richter, Roehn, Stevens (Joseph), Timbal.

Médailles de 2e classe. — Boulanger, Breton, de Curzon, Heilbuth, Lafond, Roux.

Rappel des médailles de 3e classe. — Aug. Bonheur, Mme Henr. Brown, Busson, Charpentier, Compte-Calix, Desjobert, Devilly, Dubasty, Jobbé-Duval, Luminais, Matout, Monvoisin, Plassan, Rivoulon, Robert.

Médailles de 3e classe. — Belly, Brendel, de Cock, Dumas, Fichel, Ginain, Henneberg, de Knyff, Legras, Mazerolle, Bigot, Romagny.

Mentions honorables. — Andrieux, Axenfeld, Aze, Baumes, Bin, Blin, Boniface, Brillouin, Camino, Caraud, Castan, Chenu, de Cock, de Coubertin, Delaroche, Desgoffe, Doré, Mme Doux, Eudes de Guimard (Mlle), Faverjon, Felon, Feyer-Perrin, Foulongne, Galbrun, Graeb, Grenet, Haillecourt, Hintz, Imer, ten Kate, Lafage, Leman, Marguerie, Merle, Meuron, Mme Paigné, Papeleu, Pelletier, Pezous, Renier, Rougemont (Mme), Sain, Salzmann, Schuber, Sellier, Tabar, Ternante, Tinthoin, Tourny, Vienot.

SCULPTURE.

Rappel des médailles de 1re classe. — Gruyère, Maillet, Oudiné, Perraud.

Médailles de 1re classe. — Aimé Millet, Montagny.

Rappel des médailles de 2e classe. — Brion, Cordier, Daumas, Marcellin, Merley, Schroeder.

Médailles de 2e classe. — Grabowski, Guitton, Gumery, Leharivel-Durocher.

Rappel des médailles de 3e classe. — Cabuchet, Calmels, Chabaud, Iselin, Oliva, Travaux.

Médailles de 3e classe. — Baury, Crauk, Deligand, Jacquemart, Simyan, Thomas.

Mentions honorables. — Arnaud, Bogino, Bonheur, Chatrousse, Danzell, Debut, Fabish, Falguière, Lavigne, Moreau, Nogent, Ponscarme, Sobre, Truphème, Valette, Varnier, Desprey.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE.

Rappel des médailles de 1re classe. — François (Alph.), Lassalle.

Médaille de 1re classe. — Blanchard.

Rappel des médailles de 2e classe. — Girard, Girardet, Mandel, Outkin, Salmon.

Médailles de 2e classe. —Beaugrand, Soulange-Teissier.

Rappel des médailles de 3e classe. — Levy, Varin.

Médailles de 3e classe. — Aubert, Gusmand, Jacquemot, Willmann.

Mentions honorables. — Allais, Carey, Cornilliet, Jazet, Lehnert, Peguenot, Mme Perfetti, Riffaut, Sirouy, Steifensand, Valerio.

ARCHITECTURE.

Rappel des médailles de 1re classe. — Garnaud.

Médaille de 1re classe. — Renaud.

Rappel des médailles de 2e classe.— Guillaumot (Eugène), Guillaumot (Louis).

Médailles de 2e classe. — Curte (Louis de), Durand.

Rappel des médailles de 3e classe. — Hénard, Lacroix.

Médailles de 3e classe. — Garnier, Parent, Trilhe.

Mentions honorables. — Drouillard, Kellerhoven, Kreichgaver, Sabatier, Sauvageot.

PIERRE DU MOUTIER.

MONUMENTS PUBLICS.

STATUE D'ÉTIENNE GEOFFROY ST-HILAIRE,

PAR ÉLIAS ROBERT.

Par une délibération en date du 11 février 1856, le conseil municipal de la ville d'Etampes résolut d'élever dans cette ville une statue au naturaliste Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, né dans ses murs le 15 avril 1772. Par un décret signé à Plombières le 14 juillet 1856, l'Empereur approuva cette délibération.

David d'Angers avait promis d'exécuter le modèle de la statue. La mort l'a empêché de réaliser cette promesse. Parmi ses élèves se trouvait un enfant d'Etampes, M. Elias Robert. Le jeune artiste, connu déjà par plusieurs travaux recommandables, entre autres le groupe colossal du couronnement du Palais de l'industrie et des Beaux-Arts, des statues et des cariatides au nouveau-Louvre, s'offrit pour seconder les généreuses intentions de ses compatriotes et fut accepté avec un empressement qu'il ne tarda pas à justifier par le mérite du monument dont il avait pris la responsabilité tout entière. Le modèle de la statue, le dessin du piédestal, tout lui appartient.

L'ensemble de l'œuvre rappelle d'une manière aussi claire qu'intelligente, la vie et les travaux de Geoffroy Saint-Hilaire, ainsi que les titres que peut avoir ce savant à la reconnaissance, aux hommages de la France.

Distingué dans sa jeunesse par Daubenton, Geoffroy Saint-Hilaire eut à son tour le mérite de discerner les éminentes qualités de Cuvier et de l'appeler à lui. Nommé en 1793, professeur de zoologie au Museum d'histoire naturelle, qui venait d'être institué, il prit une place importante parmi les fondateurs de cet établissement. C'est sous son administration, soutenue avec zèle pendant un demi-siècle, que se sont formées peu à peu ces vastes collections d'oiseaux et de mammifères qui sont un des plus précieux ornements scientifiques de notre capitale. C'est lui qui a provoqué la création de la ménagerie annexée au Muséum. En 1798, il fit partie de l'expédition d'Egypte et fut un des sept fondateurs de l'Institut du Caire; en 1807, il succédait, à l'académie des Sciences, à Broussonnet, dans la section d'anatomie et de zoologie; en 1808, il était chargé d'une importante mission dans le Portugal.

Pendant quelque temps la politique l'enleva à ses travaux, il fut nommé député de son département; mais il ne tarda pas à revenir à ses études, à ses recherches. « A chacun sa position « selon les temps, écrivait-il aux électeurs de la « ville d'Etampes; je suis revenu à la culture des « sciences, autre manière pour moi de me rendre « utile à la société, même dans un intérêt de « législation, car les études philosophiques n'entraînent point la pensée dans plus d'étendue « sans que ce peu de savoir de plus ne devienne « un germe et ne soit la source d'un perfection- « nement moral. »

La science a profité de ce retour à des travaux utiles et sérieux. Elle lui doit un grand nombre d'ouvrages, de mémoires, de dissertations, qui n'ont fait qu'augmenter la réputation de l'auteur de la *Philosophie analomique*.

C'est sur la place du Théâtre, à Etampes, que sera élevé le monument exposé en ce moment à Paris, entre le Louvre et le pont des Arts.

M. Elias Robert a imaginé de placer le dé sur lequel s'élèvera la statue, sur un socle qu'orne de trois côtés des sphynx couchés. Geoffroy Saint-Hilaire, le front nu, vêtu de la toge de professeur, est debout, soutenant sa tête de la main droite. Le bras gauche, dont la main tient un rouleau de papier, s'appuie sur une figure symbolique de la Nature, terminée en forme de momie et couverte de têtes d'animaux appartenant à différentes espèces.

La statue a été taillée dans un magnifique bloc de marbre blanc donné par le Gouvernement. Les frais du monument ont été couverts par une souscription à laquelle ont contribué, non-seulement les habitants d'Etampes et du département de Seine-et-Oise, mais un grand nombre de Sociétés savantes de notre pays et de toutes les nations étrangères qui s'étaient empressées d'appeler Geoffroy Saint-Hilaire dans leur sein. Le piédestal de la statue n'aura qu'une seule inscription : *A Geoffroy Saint-Hilaire, Souscription nationale.*

La cérémonie d'inauguration aura lieu à Etampes le 11 octobre prochain, et sera l'occasion de fêtes brillantes.

Ch. D'ARGÉ.

EXPOSITION DE GRENOBLE.

C'est dans le local occupé par le Musée des tableaux que la Commission nommée par M. le maire de Grenoble, a exposé les ouvrages envoyés par les artistes français et étrangers qui ont répondu à son appel. Si elle eût pu choisir un autre emplacement, les nombreux amateurs auraient pu étudier les tableaux remarquables qu'il renferme, parmi lesquels on doit ranger en première ligne la plus vaste page de Rubens qui existe en France, sans en excepter même celles

que nous possédons à Paris. C'est un *Saint Grégoire*, entouré d'une foule de personnages accessoires. Ce tableau destiné, dit-on, par Rubens à orner à Anvers la chapelle où reposent les restes de sa mère, fut enlevé pendant les guerres de l'Empire et donné au Musée de Grenoble dont il est le plus bel ornement. — Viennent ensuite un magnifique Claude Lorrain, deux beaux Canaletti, un Paul Véronèse, un Poussin, et parmi les artistes modernes une œuvre remarquable de Raffort, représentant l'*Entrée de Henri III à Venise.*

D'après le catalogue, cette exposition comprend 259 numéros, dans lesquels les peintures figurent pour 207, les morceaux de sculpture pour 34, ceux d'architecture pour 7, et ceux de lithographie et de photographie pour 10. Si elle ne renferme pas d'œuvres capitales de nos maîtres les plus renommés, ce qui n'a rien de surprenant, puisque la plupart se sont abstenus d'exposer à Paris, on y remarque en revanche plusieurs toiles intéressantes dues en majorité aux pinceaux des artistes parisiens, lyonnais et grenoblais, puis à quelques autres peintres des provinces limitrophes et de l'étranger.

Voici l'analyse rapide de ceux qui méritent d'être mentionnés : le nº 72, *Paysage* de Diaz, d'une qualité médiocre, un peu brun de ton, mais plein d'air et vivement gradué dans ses divers plans.—Le nº 91, *Pâturage en Normandie*, où l'on retrouve les qualités ordinaires de M. Léon Fleury; seulement il y règne un certain vague qui pourrait faire croire qu'on le regarde à travers une gaze. — Le nº 149, joli *Paysage* par Palizzi, plus terminé que d'habitude. — Le nº 94, *la Caravane dans le désert*, de M. Théodore Frère, est pleine de couleur locale, on y étouffe, et l'on se sent pris d'une belle pitié pour ces pauvres voyageurs perdus comme des atomes dans cette immensité désolée.—Les nºs 36, 37 et 38, trois bons tableaux de M. Gustave Castan, de Genève, le second, surtout, *Un labourage en automne*, est consciencieusement étudié. — Les nºs 145, 146 et 147, trois paysages, tout mignons, par M. Justin Ouvrié, mais par trop microscopiques. — Le nº 197, *la Charité*, de M. Van Schendel, avec son inévitable effet de lumière, qui émerveille toujours un certain public au grand détriment de l'art, dont la mission n'est point de lutter de vérité avec la nature, mais de la poétiser. — Le nº 199, le *Repas interrompu*, très-bon tableau de M. Verlat, l'un des meilleurs de l'exposition. En voici le sujet : Un renard dévore à belles dents, au coin d'un bois, un canard qu'il vient d'enlever dans quelque basse-cour; survient un confrère qui semble lui dire : part à deux! les physionomies de ces deux fins matois valent tout un poëme. — Le nº 84, *Muletiers espagnols*, par Marius Engalière, bon tableau de ce jeune peintre enlevé si prématurément aux succès qui l'attendaient; les deux femmes qui sont assises en groupe sont pleines de caractère. — Nº 189, *le Meunier, son fils et l'âne*, par M. Jules Salles (de Nîmes); les jeunes filles qui se moquent du meunier sont habilement groupées et d'un heureux effet. — La *Vue prise à Froges* (Isère), nº 98, dénote un homme qui connaît à fond son Dauphiné; on ne se douterait guère à la finesse de la touche qu'elle est l'œuvre d'un peintre de décors, M. Genivet.

M. Théodore Ravenat, directeur de l'école gratuite de dessin de Grenoble, a exposé, sous les numéros 176 et suivants, une série de paysages dans lesquels l'art du dessinateur l'emporte de beaucoup sur celui du coloriste; il n'a pas de parti pris, il cherche le bon chemin et ne le trouve pas toujours; c'est une question de patience. Ses trois dessins, *Environs de Paladru*, sont franchement jetés; ils passeraient facilement pour ceux d'un maître. Sous les numéros 163 et suivants, voici venir deux élèves de M. Léon Coignet : d'abord, M. Diodore Rahoult, de Grenoble, qui a donné, dans des genres différents, de nombreux échantillons de son savoir-faire; c'est un homme habile qui pèche peut-être par un excès de conscience; la chose est rare, mais elle lui enlève cette originalité qui est le plus grand charme chez un artiste; puis, M. Blanc Fontaine, de Grenoble, dont le *Souvenir de la Grave*, nº 21, bon paysage qui a figuré à l'Exposition universelle, a été acquis par la ville de Grenoble, en 1856. N'oublions pas deux très-bons paysages pleins d'esprit et de vérité, pris, l'un à *Sarnois*, et l'autre dans la *forêt de Fontainebleau*, nº 150 et 151, dus à l'habile pinceau de M. Papeleu, qui vient d'être honoré d'une récompense toute spéciale à l'Exposition de Paris.

M. Aimé Irvoy, naguère encore le sculpteur favori des actrices à la mode, maintenant retiré à Grenoble, a exposé, outre les bustes de mesdames Frezzolini, Rosati, Moreau-Sainti, Cabel, Miolan-Carvalho, etc., un beau groupe en plâtre, *Hector et Astyanax*, et surtout un charmant buste de jeune fille, sous le nº 222, dont les curieux voudraient bien connaître le nom, et qui s'en vont tout en maugréant contre ce luxe de modestie... Pas trop n'en faut!

Tel est le résumé sommaire des principales œuvres de cette exposition pour laquelle la commission présidée par M. le baron Dupont-Delporte, et composée d'hommes pris parmi les plus honorables et les plus zélés de Grenoble, mérite les éloges et les remerciements de tous les amis

des arts. Il était difficile au premier magistrat de cette ville si éclairée, de faire un meilleur choix, car on remarque parmi ses membres le vénérable M. Vicat, membre de l'Institut, dont les travaux sont connus du monde entier; M. le comte Louis de Saint-Ferriol, l'intelligent propriétaire de l'établissement d'Uriage, qui a su grouper dans son château un véritable musée d'antiquités égyptiennes et plusieurs tableaux remarquables; M. Albert Duboys, ancien magistrat, auteur d'un savant ouvrage sur la vie de saint Hugues; M. Crépu, ancien conseiller d'Etat et membre de la Constituante, en 1848; et enfin, le secrétaire de la commission, M. Emile Bigillion, collectionneur infatigable. Ce dernier a réuni chez lui une bibliothèque de plus de 18,000 volumes, des meubles curieux, des émaux, des porcelaines, des bronzes et une véritable galerie de 600 tableaux, dont une partie provient du général Marchand, qui les avait rapportés de Rome en 1799, où il commandait alors. — Nous consacrerons incessamment un article spécial à cette importante collection.

HYACINTHE AUDIFFRED.

MOSAÏQUE.

Distribution de croix d'honneur, le 15 août.—Séance annuelle des cinq Académies, discours de M. de Montalembert. — Séance publique de l'Académie française, les prix Montyon, Gobert et Bordin. — Acquisition par la ville de Bordeaux de la statue équestre de Napoléon III, par M. Debay fils. — Dons par le ministère d'Etat de tableaux religieux à diverses églises de France.—Les travaux du nouveau Louvre.—Erection d'une statue à Olivier de Serres. — L'Hôtel-de-Ville du Havre. — Prochaine inauguration, à Auxonne, d'une statue de Napoléon Ier. — Mosaïque découverte à Narbonne. — Une vasque monolithe à Lyon.—Pose de la première pierre d'une église à Charenton. — Représentation d'une tragédie grecque. — Le portail de Saint-Eustache. — Le cartulaire de l'abbaye de Préaux. — Prochaine publication du *Diarium* complet du Concile de Trente. — Don de documents aux archives de l'Etat toscan. — Souscriptions pour le monument à la gloire de Joseph Hume. — Nécrologie.

Dans la distribution de croix de la Légion d'honneur, à l'occasion de l'anniversaire du 15 août, les arts et les lettres ont été favorisés cette année. Dans les attributions du ministère d'État, ont été promus au rang d'officiers: MM. Doucet, chef de division au ministère d'État, et Mélesville, auteur dramatique; et ont été nommés chevaliers: MM. Paccard, architecte du palais de Fontainebleau; Chabal Dussurgey, peintre attaché à la manufacture impériale de Beauvais: Alexandre Dumas fils, homme de lettres; Bazin, professeur au Conservatoire de musique; Édouard Thierry, critique dramatique; de Courson, conservateur à la Bibliothèque du Louvre; Natet, conservateur au musée de Montpellier; Clairville, auteur dramatique; Poncet, architecte et Degeorge, architecte. Dans les attributions du ministère de l'instruction publique, ont été nommés chevaliers: MM. Marie Aycard, homme de lettres; Paul de Musset, homme de lettres; Paulin Limayrac, homme de lettres; Charles Louandre, homme de lettres, et de Calonne, homme de lettres.

La séance annuelle des cinq académies a eu lieu, le 17 août, au palais Mazarin, sous la présidence de M. le comte de Montalembert. M. Charles Lenormant, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, M. Hittorf, de l'académie des beaux-arts, et M. Amédée Thierry, de l'académie des sciences morales et politiques, ont donné lecture de travaux intéressants. M. de Montalembert a prononcé un discours d'actualité, d'un beau mouvement et d'une véritable éloquence. La supériorité des arts et de l'intelligence sur les honteuses préoccupations des intérêts vulgaires où s'absorbe aujourd'hui la société tout entière, la nécessité d'opposer les hautes et libres méditations de la pensée, les victoires pures et magnanimes de l'intelligence au culte exclusif des intérêts matériels, aux triomphes de la sensation et de la matière, aux orgies de la spéculation remplaçant toutes les passions et tous les principes dont la France a si longtemps vécu, tel est le thème que l'orateur avait choisi, mais qu'il n'a pu traiter qu'à larges traits, resserré qu'il était dans les limites étroites d'un discours académique. — En énumérant les pertes récentes de l'Institut, M. de Montalembert a nommé le baron Thénard, Cauchy, Paul Delaroche, Salvandy, dont il a fait à la fois un éloge si éloquent et si animé. Citons ici le passage de ce discours où il est parlé de Paul Delaroche :

« Comment oublier, à côté de ces noms si grands « dans l'ordre de la science, celui de l'homme qui dans « l'art a marqué une place si haute et excité de si una- « nimes regrets? Vous avez vu, à deux pas de ce « palais, la réunion des œuvres de M. Paul Delaroche « suffire pour attirer à elles seules une foule attentive « et émue. Vous y avez jugé la marche toujours ascen- « dante de ce beau talent, dont la dernière œuvre, « encore inachevée, signalait un nouveau et religieux « progrès. Vous y avez reconnu comment il a su éviter « les deux écueils où vont s'engloutir les arts en déca- « dence, et comment ce pinceau délicat a eu le rare et « admirable privilége de ne se consacrer jamais ni à « une image impure ni à une pensée servile. »

Après avoir prononcé son discours, M. de Montalembert a donné lecture du rapport sur le concours pour le prix de linguistique fondé par M. de Volney. La commission avait annoncé qu'elle accorderait, pour le concours de 1857, un prix consistant en une médaille d'or, de la valeur de 1,200 francs, au meilleur ouvrage de philologie comparée. Treize ouvrages ont été envoyés au concours. Le prix a été accordé à M. Miklosich. — La séance a été terminée par la lecture d'une épître de M. Viennet, de l'académie française.

L'académie française a tenu, le 20 août, sa séance publique annuelle pour la distribution des prix Montyon, sous la présidence de M. Vitet, directeur. Pour les prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, l'académie a décerné deux médailles, de 2,500 francs chacune, à M. Alexandre Monnier, pour son ouvrage intitulé: *Histoire de l'assistance publique dans les temps anciens et modernes;* à M. Édouard Charton, pour son ouvrage intitulé: *Les Voyageurs anciens et modernes*; — deux médailles, de 2,000 fr. chacune, à M. Autran, pour son recueil de poésie intitulé: *La Vie rurale;* à M. Hippolyte Rigault, pour

son ouvrage intitulé : *Histoire de la querelle des anciens et des modernes;* — et, enfin, deux médailles, de 1,500 francs chacune, à M. Leconte-Delisle, pour son recueil intitulé : *Poëmes et poésies;* à M. Vidaillan, pour son ouvrage intitulé : *Histoire des conseils du roi.* — Le grand prix fondé par le baron Gobert, pour le plus éloquent morceau sur l'histoire de France, a été décerné, ainsi que nous l'avions déjà annoncé, à l'ouvrage de M. Poirson, intitulé : *Histoire du règne de Henri IV.* — Le second prix Gobert a été partagé entre l'ouvrage de M. Chéruel, intitulé : *Histoire de l'administration monarchique en France*, et l'ouvrage de M. Th. Lavallée, intitulé : *Histoire de la Maison de Saint-Cyr.* — Le prix spécial de 3,000 francs, fondé par feu M. Bordin, pour encourager la haute littérature, a été accordé à l'ouvrage de M. Rosseeuw St.-Hilaire, intitulé : *Histoire d'Espagne;* et la récompense honorifique, fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, ou secours à la famille d'un homme de lettres, a été décernée cette année à Mme Louise Colet, qui a obtenu quatre fois le prix de poésie décerné par l'académie.

Sur la proposition de M. le maire de Bordeaux, le conseil municipal de cette ville a résolu, à l'unanimité, l'acquisition de la statue équestre de Napoléon III, exécutée par M. Debay fils, et qui est restée, à la suite de l'Exposition universelle de 1855, sur le terre-plein du palais des Champs-Élysées. — Cette statue sera érigée au centre de l'esplanade de Tourny, dans l'axe des rues Montaigne et du Château-Trompette.

Il vient d'être accordé par le ministre d'État, à l'occasion de la fête de l'empereur, un certain nombre de tableaux religieux à diverses églises de France, et notamment à quelques-unes des départements de la Côte-d'Or, de la Haute-Saône, de Saône-et-Loire et de l'Yonne.

On lit dans le *Moniteur :* « Pendant cinq ans, les travaux du Louvre ont donné un essor merveilleux à l'activité de nos statuaires ; les peintres auront bientôt leur tour. MM. Duret, Barye, Bosio, Diebolt, Cavelier, Jouffroy, Dumont, Lequesne et bien d'autres ont décoré du plus pur de leur talent les pavillons de la place Napoléon et de la place du Carrousel. M. Guillaume a sculpté au pavillon Sully un œil-de-bœuf qui comptera parmi ses meilleurs ouvrages, et Simart, dont M. le ministre d'État déplorait hier encore la mort avec la France entière, Simart a fait son chef-d'œuvre au pavillon Denon.

« L'industrie, aussi bien que l'art, a profité de cette grande œuvre. Dans le courant de l'année 1856, le Louvre n'a pas employé moins de 313,272 journées d'ouvriers travaillant sur place, sans parler des serruriers, charpentiers, menuisiers qui s'occupaient à domicile, des carriers qui extrayaient les matériaux et des voituriers qui les charriaient sur les chemins.

« Les matériaux ont été choisis de manière à assurer la durée de l'édifice. L'architecte a employé de préférence la pierre et le fer; les armatures des combles, les poutres des planchers et généralement toute la grosse charpente est en fer; le bois n'a servi qu'aux chevronnages. Il n'est pas indifférent de dire qu'on a pris exclusivement des fers français, comme les marbres qui servent à la décoration sont d'origine française. Le plomb, que les architectes avaient un peu délaissé depuis Mansart, a fourni à M. Lefuel des ornements magnifiques dont le relief gras et riche couronne heureusement les dômes.

« Le Musée du Louvre, qui était devenu trop étroit, se trouve agrandi et mis à l'aise. M. Lefuel, non content de créer des galeries nouvelles, a remanié, dans la toiture, le travail de M. Duban, et transporté au nord l'éclairage qui venait du midi. Sur la rue de Rivoli, les constructions neuves sont destinées à recevoir le ministère d'État et le ministère de l'intérieur, séparés ou plutôt réunis par la Bibliothèque impériale du Louvre.

« L'achèvement des travaux ouvre à la circulation deux voies nouvelles : une pour les piétons sous le pavillon Sully ; l'autre sous le pavillon Richelieu pour les voitures.

« Toutes ces splendeurs d'utilité publique ont coûté cinq ans et 36 millions. Aucun édifice de cette importance ne s'est construit en si peu d'années ni à si peu de frais, car le temps et l'argent s'économisent l'un par l'autre. »

Jusqu'à ce jour, nul monument, à l'exception d'une pyramide élevée à Villeneuve-de-Berg, en 1804, par les soins de M. Caffarelli, préfet de l'Ardèche, ne rappelait le souvenir d'Olivier de Serres, le patriarche de l'agriculture française, de celui dont les écrits ont jeté les fondements de l'amélioration du sol et contribué à implanter en France la culture du mûrier et l'industrie de la soie. Depuis longtemps on s'avouait bien que sa mémoire n'était pas honorée, mais personne ne prenait l'initiative à cet égard. C'est au Congrès central de l'agriculture que revient cet honneur. Le projet d'élever une statue à Olivier de Serres a été formé et, le 10 juin 1852, un décret a donné l'autorisation de mettre cette idée patriotique à exécution. Une commission nommée par le préfet de l'Ardèche, a décidé que la statue serait en bronze, qu'elle aurait trois mètres de hauteur et serait élevée à Villeneuve-de-Berg, patrie d'Olivier de Serres. Elle en a confié l'exécution à M. P. Hébert. Cet habile sculpteur a réussi au delà de toute espérance. Il était difficile, en effet, de rendre plus heureusement la physionomie fine, réfléchie, pleine de fermeté et de courage, d'Olivier de Serres, et de lui donner une attitude plus noble. Cette statue est placée depuis 1855 devant le pavillon nord de la façade principale du palais de l'Industrie, en attendant que le chiffre de la souscription, qui est ouverte depuis quelque temps, ait assuré la somme nécessaire pour l'inauguration solennelle de la statue.

Le Havre voit s'élever en ce moment un nouvel hôtel-de-ville, dont les travaux extérieurs ont déjà atteint un certain degré d'avancement ; déjà même la décoration intérieure commence à prendre figure et à se faire remarquer par des œuvres d'art d'une assez grande valeur, parmi lesquelles diverses toiles, très-remarquables, attribuées à Boucher, provenant du château de Luciennes, où elles ornaient les appartements qu'occupait Mme Dubarry.

Une statue de Napoléon Ier, due au talent de M. Jouffroy, doit être inaugurée à Auxonne dans la seconde quinzaine de septembre. Cette statue doit être érigée sur la principale place de la ville. Les bas-reliefs représentent quatre pages de la vie du grand empereur, qui, alors qu'il n'était encore que simple officier d'artillerie, tint quelque temps garnison à Auxonne. L'un de ces bas-reliefs le représente vêtu de son costume de lieutenant d'artillerie, arrêté, dans l'attitude de la méditation, sous les arbres élevés qui ombragent une petite chapelle qu'on voit encore à Auxonne, et près de laquelle il aimait à se promener. Le second nous montre Bonaparte au pont d'Arcole, au moment où il se jette, un drapeau à la main, en avant des colonnes qui se précipitent sur ses pas et vont traverser le pont, devant lequel elles avaient d'abord hésité. Dans le troisième bas-relief, nous voyons le Premier Consul présidant une

séance du Conseil d'État, où assistent les membres les plus remarquables de ce corps. Toutes les figures sont, dit-on, des portraits d'une ressemblance irréprochable. Enfin, le quatrième bas-relief représente la grande scène du couronnement. L'Empereur, après s'être couronné lui-même, pose le diadème sur la tête de Joséphine.

Une mosaïque de la meilleure époque et de la plus grande beauté, vient d'être découverte près de Narbonne. Elle doit être transportée dans le Musée de cette ville.

Pendant la journée du 11 août, la Place impériale, à Lyon, a été envahie par une foule de curieux qu'attirait le spectacle des travaux de la fontaine monumentale qui s'élève entre les deux squares. Cet empressement s'expliquait, du reste, tout naturellement, par la difficulté insolite de la pose d'une vasque monolithe et gigantesque au sommet de son piédestal. Depuis la pose de la statue équestre de Louis XIV, la ville de Lyon n'avait pas été témoin d'un pareil travail. Ce monolithe pèse 32,000 kilogrammes et mesure 5 mètres de diamètre sur 1 mètre et demi dans sa plus grande épaisseur.

M. Charles Merruau, secrétaire-général de la préfecture de la Seine, délégué par le préfet, a posé, le 19 août, à Charenton, la première pierre d'une nouvelle église, qui, d'après les plans de M. Naissant, architecte, va s'élever au centre de cette commune.

Les élèves du petit séminaire d'Orléans ont représenté dernièrement une tragédie grecque, *Œdipe à Colonne*. La pièce a été, dit-on, jouée avec beaucoup d'intelligence, en présence de Mgr. l'évêque d'Orléans, de Mgr. l'archevêque de Tours, et de MM. Villemain, St-Marc-Girardin, Patin, Haase, Lenormant, Régnier, Ingres, le duc de Lorges, le comte Léon de Béthune, le comte de Rocheplatte, le comte d'Aboville, le comte Arthur de La Rochefoucauld, le comte de Champagny, M. Poujoulat, le comte de Lambertye, M. Albert de Boys, Mme la duchesse de Montmorency, M. le comte Clary, sénateur, et un grand nombre d'autres personnages de distinction.

On lit dans le *Figaro* : « Nous signalons à l'attention des artistes chargés de la restauration de nos monuments publics, le portail de Saint-Eustache, qui fait face aux pavillons des Halles. Sur les piliers existaient, autrefois, en ronde-bosse, deux statuettes, l'une de la Vierge, l'autre de saint Jean-Baptiste, que le marteau des démolisseurs de 93 a détruites. On voit encore l'empreinte des deux images qu'il serait bon de rétablir, l'absence de ce détail nuisant à l'effet de l'ensemble.»

Les archives départementales de l'Eure viennent de recevoir un manuscrit d'un très-haut intérêt historique. C'est le cartulaire de l'abbaye de Préaux. Ce précieux manuscrit a été écrit sur vélin au commencement du XIIIe siècle; il renferme 474 pages et 640 chartes dont la plupart concernent les localités de ce département. Il était en la possession d'un député de ce département, qui en a fait don aux archives.

Vers la fin de 1856, l'évêque de Waitz, Mgr. Roscavani, se rendit à Rome pour des recherches scientifiques; il eut communication, grâce à l'obligeante complaisance du père Theiner, préfet des archives du Vatican, de tous les actes et documents du concile de Trente qui n'ont jamais été publiés; il engagea vivement le père Theiner à faire tous ses efforts pour que la publication en eût lieu. Celui-ci fit, à ce sujet, un rapport à Sa Sainteté, qui approuva l'idée et nomma une commission pour examiner cette question. Le rapport a été favorable et la publication décidée. Elle comprendra deux parties : la première, de trois volumes in-folio, contiendra le *Diarium* complet du concile de Trente; la deuxième, également de trois volumes in-folio, comprendra les correspondances des nonces apostoliques, des souverains, des évêques, et tous les autres documents dignes d'intérêt.

L'archevêque de Vienne a fait don aux archives centrales de l'État toscan, de quelques documents qui lui sont tombés entre les mains et qui sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la République Florentine et du gouvernement des Médicis, qui lui a succédé.

Les souscriptions pour l'érection d'un monument à la gloire de Joseph Hume, membre de la chambre des communes, dépassent déjà la somme de 10,000 francs. M. Handyside Ritchie et deux autres artistes anglais ont été chargés de fournir le modèle d'une statue colossale avec un élégant piédestal. Elle serait placée devant l'Hôtel-de-Ville de Montrose.

Le doyen, le nestor des journalistes, Giuseppe Crocco, vient de mourir à Gênes à l'âge de 88 ans. Né en 1769, il entreprit en 1797, c'est-à-dire la première année de la république ligurienne, la publication de la *Gazzetta di Genova* (Gazette de Gênes), feuille à laquelle il collabora pendant un demi-siècle. M. Crocco avait rempli des fonctions honorables sous la république ligurienne, sous l'administration française et sous l'administration sarde.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 593.

Séance du 18 août 1857.

PRÉSIDENCE DE M. G. ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Correspondance.

Une lettre de M. Delorme, président de la section de peinture, constatant le talent de M. H. Renaud, peintre. — Une lettre apostillée par M. Maillet, président de la section de littérature, attestant le mérite de M. Montmeylian, littérateur. — MM. Renaud et Montmeylian sont proclamés membres résidants de la Société libre des Beaux-Arts. — La Société applaudit vivement à la nomination de ces deux nouveaux élus.

The Builder, renvoyé à M. Ch. Fournier. — L'*Univers musical*, à M. de Longpérier. — L'*Art et la philosophie*, à M. Maillet.

Les annales de l'Académie de Mâcon, à l'examen de M. Villemsens.

Lecture d'un article inséré dans un recueil périodique : l'*Art chrétien*, au sujet de l'*Art et la philosophie au Salon de 1857*. — Dépôt aux archives.

Lecture, distribution aux membres et dépôt aux archives, d'un prospectus de souscription pour élever une statue à Edouard Jenner, et d'un bulletin annonçant une exposition permanente et publique d'objets d'art dans les salons de MM. Gendré et Willems.

M. Maillet fait un rapport très-intéressant sur les mémoires de l'Académie impériale de Dijon. Dépôt aux archives.

M. Marcellin met sous les yeux des membres de l'assemblée plusieurs plans d'embellissements de Paris qui sont vus avec le plus grand intérêt. L'assemblée décide qu'il en sera donné prochainement une analyse.

M. G. Rouget fait un rapport au nom de la commission chargée de rendre compte du Salon de 1857. Ce rapport succinct est une appréciation générale comprise avec sagesse. Il sera très-prochainement inséré dans la Revue des Beaux-Arts, aux travaux de la Société.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 1er septembre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission.—Rapport de M. Blondin sur la Société des Hautes et des Basses-Pyrénées. — Rapport de M. Moultat sur les publications du Comité central des artistes.—Rapport de M. Villemsens sur les Annales de l'Académie de Mâcon. — Propositions et communications diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Compte rendu des travaux de la Société libre des Beaux-Arts, pendant l'année académique 1856-1857, par M. Gendré, *secrétaire-général.*

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

M. Mirault, aujourd'hui président de l'Athénée des Arts, a fait un savant rapport sur l'ouvrage de M. Jules Labarthe, relatif à la peinture en émail. Ce rapport témoigne des connaissances étendues de M. Mirault dans l'art de l'émaillerie. La Société en a voté immédiatement l'impression.

M. P.-B. Fournier, vice-président de notre Société, a fait de nombreux rapports, aussi bien écrits que bien pensés, sur des ouvrages concernant les arts. Sa plume est aussi ferme que sa parole, et cependant il sait traiter un sujet en langue poétique; vous pourrez en juger tout à l'heure.

M. Auguste Maillet, qui a obtenu l'année dernière la décoration de la Légion d'honneur, a, comme toujours, rempli sa mission par l'examen de plusieurs ouvrages envoyés à la Société. Ami des arts, et surtout de la poésie, il nous a communiqué un morceau que nous avons jugé digne d'être entendu en cette séance.

Je citerai aussi une excellente notice historique de M. de Longpérier sur l'ancien gouverneur de l'île de France, Mahé de Labourdonnais, et une autre notice historique sur l'abbaye de Châlis, dont l'origine remonte à une date très-ancienne. Il a fait des recherches archéologiques formant la base de cet intéressant travail. Ce même membre nous a souvent entretenu d'œuvres de musique, ainsi que du journal l'*Univers musical*, dont le rédacteur en chef, M. Martin d'Angers, notre collègue, nous a lui-même si souvent intéressé par ses rapports et ses poésies pleines de grâce et d'élégance, dont plusieurs ont paru dans la Revue des Beaux-Arts.

M. Rolland nous a communiqué un rapport consciencieux sur un important recueil de tombeaux composés par M. Chenavard, professeur d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Lyon.

Entre autres rapports importants, il en a été fait un sur l'instrument perfectionné par M. le docteur Jacquard, pour la mensuration de l'angle facial, établissant la distinction des races humaines et des animaux.

Enfin, Messieurs Vavin, Dussauce, Moultat, Lusson, Léon Fournier, Boitel et autres ont droit à une mention spéciale pour différents travaux importants et pour le concours dévoué qu'ils nous apportent.

Nous avons, chaque année, à ajouter quelques noms à notre nécrologe. Nous avons perdu deux peintres qui, chacun dans son genre, avaient des talents distingués, MM. Pierre Lacroix, ancien élève de David, et Maillot, chevalier de la Légion d'honneur, qui avait été longtemps attaché aux musées comme peintre restaurateur. Tous deux avaient parcouru une longue et honorable carrière.

Nous regrettons encore M. Bein. Il venait de terminer un *Fac-simile* remarquable d'un dessin croquis d'un fragment de la *Dispute du Saint-Sacrement*, de Raphaël. Il travaillait, jusqu'à ce que la douleur lui eût arraché le burin de la main, à une planche d'après la *Salomé* de Luini.

Nous avons perdu aussi un membre honoraire des plus éminents, M. Biet, l'un des fondateurs de la Société libre des Beaux-Arts, architecte, inspecteur général des bâtiments civils.

La Société, il est vrai, a vu grossir ses rangs par l'admission de plusieurs membres qui y ont été reçus avec empressement. Savoir :

Comme membres résidants :

M. Eugène Paul, qui a été chargé par la Société des Sciences industrielles de faire la statue d'Edouard Jenner, inventeur de la vaccine; statue qui doit être érigée à Boulogne-sur-Mer. Puis, MM. Andréi, Boitel et Villemsens, sculpteurs connus par de beaux ouvrages; Corplet, artiste émailleur, dont nous venons de parler; Dury, Martinez et Brossard, peintres; Charles Fournier, littérateur, à qui nous devons déjà un rapport remarquable du journal anglais le *The Builder;* Marcellin, architecte; Delaunay et Achille Duval, hommes de lettres.

Comme membres correspondants :

MM. Coudray-Maunier, littérateur, et Kellin, peintre.

Enfin, comme membre honoraire :

M. le docteur Colombe, depuis longues années membre résidant, et qui a été, pendant huit ans, trésorier de la Société; fonction qu'il a rempli avec zèle et qu'il a dû résigner pour cause de santé, au moment où l'Académie venait de lui décerner une récompense pour un ouvrage utile. Nous nous plaisons à lui exprimer ici toute notre reconnaissance et nos regrets de le voir cesser de participer à nos travaux.

Au même titre de membre honoraire :

Nous avons admis Mlle Zéolide Lecran, artiste peintre, qui s'est fait remarquer à l'Exposition des Amis des Arts de Lyon, par de charmantes productions; à l'Exposition de Paris, nous remarquons, de cette demoiselle, deux charmants tableaux de chevalet : le *Sommeil de Jésus* et la *Veillée.*

Nous avons des remercîments à adresser à beaucoup de membres correspondants qui nous envoient souvent de bons ouvrages. Nous citerons particulièrement M. Coudray-Maunier, de la ville de Chartres, et MM. Gélibert père et fils, qui résident dans le département des Hautes-Pyrénées. D'un autre côté, nos relations et échanges avec un grand nombre de Sociétés correspondantes de la France et de l'étranger, sont toujours très-actifs et tendent à propager l'amour des arts et les heureuses découvertes.

Nous devons une mention spéciale à notre très-honorable collègue, M. Gatteaux, membre de l'Institut, qui a si utilement secondé la Société pour la statue de l'illustre peintre Eustache Lesueur, l'une des gloires de l'école française. Cette statue, due au ciseau de M. Aristide Husson, membre de la Société, ancien grand prix de Rome, a figuré à la dernière Exposition, et sera prochainement érigée dans le jardin du Luxembourg, *là même* où était le cloître des Chartreux, où Lesueur a peint ses admirables tableaux de la vie de saint Bruno, et où il est mort à l'âge de trente-sept ans. M. le ministre d'Etat a alloué à cet effet, sur les fonds destinés aux Beaux-Arts, une somme de *trois mille francs* pour l'exécution du monument. D'un autre côté, la Société a reçu du ministre de l'instruction publique, une subvention de *trois cents francs* à titre d'encouragement pour ses publications.

Nous terminons en vous faisant connaître les récompenses que la Société libre des Beaux-Arts va décerner en cette séance :

1° Une médaille d'argent à M. Jules Labarthe, pour son magnifique et savant ouvrage sur la peinture en émail.

2° Une médaille d'argent à M. Debain, pour son invention de l'Harmonicorde.

3° Une médaille de bronze à M. Viardot, pour ses remarquables sculptures en bois.

4° Une médaille de bronze à Mme Séraphine Lerebours, pour son mode d'application de peinture sur étoffes.

Tels ont été, Messieurs, les travaux de la Société pendant l'année académique qui vient de s'écouler. Nous sommes heureux de vous en présenter sommairement l'exposé, et nous désirons obtenir vos suffrages pour notre persévérance à maintenir, autant qu'il dépend de nous, les saines doctrines de l'art.

C'est là le but de la Société : elle le poursuivra constamment et cherchera toujours à mettre en lumière, *les progrès artistiques*, *les inventions utiles*, *les œuvres remarquables*, *sans acception d'école*, du moment qu'elle reconnaîtra le talent et la beauté réelle. En même temps, elle combattra le mauvais goût et tout ce qui tendrait à la décadence des arts, que la France a élevés à un si haut degré de prospérité.

GENDRÉ.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(228e séance. 10e année.)

Séance du 21 août 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance.

C'est par erreur que le titre de président de la section de musique a été ajouté à celui de membre honoraire offert à M. Auber, et qu'il avait bien voulu accepter; M. E. Chol, par l'activité et l'habile direction qu'il a su donner à cette partie des Beaux-Arts, avait déjà mérité ce titre et exercé l'emploi.

Après cette rectification, le procès-verbal est adopté.

M. E. Bellier de la Chavignerie annonce que

M. Frison, statuaire, a donné au Comité, comme morceau de réception, une réduction de sa statue, le *Joueur de boules*, qui est placée aux Tuileries, dans les salons de l'impératrice, et qui lui a valu une récompense en 1851; il rappelle la question du transport des archives du Comité dans un nouveau local, et désire qu'une commission soit nommée pour recevoir et contrôler les pièces ou objets dont il fera le dépôt. Il est décidé que le conseil d'administration remplira cette mission.

M. de la Chavignerie fait hommage au Comité de deux beaux volumes du catalogue des produits de l'industrie française au palais du Louvre, pour les années 1819 et 1827.

Envoi de deux livraisons de l'*Art et la philosophie au Salon de* 1857, revue critique par MM. Gendré et Willems. M. le président ajoute que le Comité, très-reconnaissant de cet envoi et animé des meilleures intentions pour MM. Gendré et Willems, fera un rapport sur ce travail aussitôt qu'il sera terminé.— Et aussi un bulletin annonçant une exposition permanente, et la création d'un office de publicité artistique, rue des Enfants-Rouges, 2.

Envoi de deux numéros du journal l'*Europe artiste*, dans lequel notre collègue, M L. Auvray, continue la série des articles critiques sur le Salon de 1857.

Réception de M. Béchard, peintre héraldique, présenté par MM. L. Auvray et Louis Rey, qui a donné pour son morceau de réception le chiffre de l'impératrice, composé et exécuté par lui. — A cette occasion, M. le président a de nouveau rappelé aux artistes le besoin de prêter le concours le plus actif pour seconder les intentions et réaliser le but du Comité.

Demande de patronage faite au Comité par M. Ulysse Denis. Cette demande est renvoyée au conseil d'administration qui devra donner ses conclusions.

Proposition faite par M. L. Schaal, relative à un banquet et un concert. Cette proposition est bien accueillie; l'exécution en est ajournée.

Récompenses décernées à l'Exposition de 1857, *aux artistes membres du Comité.*

PEINTRES.

M. Lazerges, rappel de 2e médaille. M. Jobbé-Duval, rappel de 2e médaille. M. Baumes, mention honorable.

SCULPTEURS.

M. Calmels, rappel de 3e médaille.

Récompenses du Louvre.

M. Knecht, sculpteur-ornemaniste.

M. Chabal-Dussurgey, directeur de la manufacture des Gobelins, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Gayrard vient d'être chargé du buste de monseigneur Affre.

Deux candidatures sont proposées; ce sont celles de M. Guiraud (Ernest), artiste musicien, 2e prix du Conservatoire impérial de musique, élève de M. Marmontel, présenté par MM. E. Chol et L. Auvray.

M. Hurey (Alfred-François), architecte, élève de M. Lassus, présenté par MM. Malzieu et Lahaye.

Ces candidats, ayant réuni l'unanimité des suffrages, ont été nommés membres actifs du Comité central des artistes.

8e *Concert sous la direction de* M. E. Chol.

M. Burelle, organiste-accompagnateur aux Petits-Pères, a fait entendre sur le piano deux charmants morceaux de sa composition : *J'ai du bon tabac* et *Une Fête flamande*. Compositeur et exécutant ont enlevé les unanimes suffrages de l'auditoire.

M. Cœuille, premier ténor au Théâtre-Lyrique, a chanté avec un goût et une méthode exquise *Ma barque*, de Quidant. Dans le grand air de *Dom Sébastien*, il a développé une puissance d'organe et un charme d'expression qui placent cet artiste au premier rang de nos meilleurs chanteurs. Le Comité a été heureux du concours de ce talent qui a tant de fois charmé les dilettantes parisiens.

L'ouverture d'*Euryanthe*, arrangée à quatre mains par M. Ravina, a été exécutée de la manière la plus brillante par MM. Diemer et Guiraud, tous deux lauréats du Conservatoire.

Mlle Novara, que le Comité a eu le plaisir d'entendre dans son dernier concert, a chanté deux morceaux: *Quand je quittai ma Normandie*, de *Robert-le-Diable*, et le *Noël* d'Adam, avec accompagnement d'orgue et piano, par MM. Burelle et Guiraud. Mlle Novara, qui avait à lutter contre la puissance combinée de ces deux instruments, a montré les nouvelles ressources de sa belle voix, dont le Comité avait déjà apprécié la puissance et la grâce. Le Comité a remarqué les grands progrès de cette jeune et belle artiste, appelée, sur les grandes scènes, à de brillants succès.

Mlle Cœuille, sœur de l'artiste éminent que nous venons de nommer, jeune et charmante cantatrice, s'est fait entendre dans un air de *Guillaume Tell;* les résultats heureux de ce premier début assurent à Mlle Cœuille un brillant avenir dans la carrière musicale, où la légèreté

et le charme naturel de sa voix sont déjà des plus remarquables.

M. Diemer, dont le concours est toujours si actif pour le Comité, a fait entendre deux morceaux : une charmante fantaisie composée par lui, et ensuite le *Mouvement perpétuel*, de Weber. — Dans cette dernière composition, hérissée de difficultés, le jeune artiste a toujours été à la hauteur de ses premiers succès.

Enfin, M. Lefebvre, membre du Comité, a terminé heureusement et joyeusement la soirée par une chansonnette comique, intitulée: *Un examen de géographie*.

C'est toujours au bienveillant concours de Mme Érard que le Comité doit les précieux instruments qui sortent de ses magasins. M. Guiraud, qui avait bien voulu ne briller qu'au second rang en se chargeant des fonctions d'accompagnateur, s'est acquitté de ces fonctions avec une rare habileté.

La séance est levée à onze heures du soir.

Le Secrétaire-adjoint,
Louis REY.

Ordre du jour de la séance du vendredi 4 septembre 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; —réception des membres nouvellement élus ; — rapports des commissions ; — nomination de commissions ;—propositions diverses ;— présentation de candidats ; — élections.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR UN TABLEAU DE PAUL JOURDY.

La Commission chargée de visiter l'atelier de Paul Jourdy, peintre d'histoire, ancien président du Comité central des Artistes, a surtout remarqué une vaste composition allégorique, qui a pour sujet *les douceurs de la Paix*. Une mort prématurée a malheureusement empêché notre regrettable collègue de mettre la dernière main à cet ouvrage, qui était son bonheur, son rêve d'artiste, et sur lequel il fondait de légitimes espérances.

L'auteur de ce tableau a très-bien su tirer parti de son sujet ; quoique cette composition soit très-compliquée, il n'y règne aucune confusion, tous les personnages concourent à l'intelligence du but que s'est proposé l'auteur, lequel est de représenter les douceurs et les bienfaits de la paix.

Sous un magnifique ombrage, la *Poésie*, couronnée de lauriers et tenant une lyre à la main, semble réellement inspirée ; autour d'elle se groupent la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Tragédie*, la *Philosophie* et l'*Histoire*, ses nobles et dignes compagnes. A gauche, un jeune voyageur vient s'asseoir à la *table de l'Hospitalité*. Ainsi, le premier plan offre tout d'abord, aux yeux, une ingénieuse personnification du retour de la paix, qui seule peut faire fleurir les arts et les lettres, et resserrer les liens qui doivent unir tous les membres de la grande famille des peuples.

Au second plan, sont figurées les *fiançailles* et le *bonheur de la famille* ; un jeune homme offre à une jeune fille, qui semble sa fiancée, une colombe, doux symbole de l'amour qui les anime.

Au centre du tableau, un vieillard entouré d'une nombreuse famille, se voit avec joie revivre dans ses petits-enfants, jouant à ses pieds, en présence de leurs parents, qui les invitent à l'amour fraternel ; l'aïeule, de son côté, contemple avec satisfaction l'aîné de ses petits-fils qui se livre à l'étude.

Le peintre n'a rien oublié, car le travail artistique et le travail industriel y sont représentés par deux figures bien caractérisées ; l'une est celle d'un jeune homme qui tresse un panier d'osier, l'autre celle d'un architecte dressant les plans d'un édifice. Dans une autre partie du tableau, un marchand montrant des colliers et des bracelets à deux jeunes coquettes, et des agriculteurs faisant la moisson et la cueillette des olives, personnifient heureusement le commerce et l'agriculture.

Telle est, Messieurs, l'analyse, bien qu'imparfaite sans doute, mais aussi exacte que possible, de cette magnifique composition qui ne souffre nullement de la variété des sujets qui forment autant de tableaux particuliers. Quelques groupes, entièrement terminés, sont peints avec une douceur de teinte et de touche bien appropriée au sujet ; le dessin est simple et vrai, les draperies sont d'un bon style, et les expressions très-heureusement rendues. Mais cette peinture, que la mort a empêché de terminer, ne présente pas encore l'unité d'effet à laquelle l'auteur serait parvenu, s'il avait pu mettre la dernière main à son œuvre.

La commission conclut à ce que, selon le désir de madame veuve Jourdy, le Comité central exprime le vœu que le tableau de Paul Jourdy soit, quoique inachevé, admis au Salon de 1857. Ce vœu serait d'autant mieux accueilli, que M. le directeur général des musées, voulant donner un témoignage de sa haute estime pour le talent de notre ancien président, s'est rendu à l'atelier de cet artiste pour y voir son dernier ouvrage.

L. SCHAAL.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

VARIÉTÉS : *Dalila et Samson*, histoire en 5 *feuillets* de MM. E. Grangé et Lapointe. — PALAIS-ROYAL : *les Quatre âges du Louvre*, vaudeville 5 actes de M. Clairville.

La quinzaine n'a pas été brillante, et les nouveautés n'ont guère foisonné : il faut néanmoins mentionner les auteurs courageux dont les œuvres ont affronté les ardeurs de la rampe, centuplées encore par les chaleurs tropicales dont nous jouissons.

Le public ne se doute guère, en voyant jouer devant lui, l'hiver, ces braves artistes affublés d'oripeaux et de postiches, plâtrés, vermillonnés, grimés, en un mot *maquillés*, pour employer l'argot si original des coulisses, qu'ils changent de linge et de flanelle après chaque acte un peu vivement enlevé ; qu'ils sont prostrés, soufflants, ruisselants, rendus. Qu'on ajoute donc à ces conditions d'anéantissement, si pénibles déjà lorsque la neige et la gelée règnent dans les rues, les effluves brûlantes de la canicule, et l'on conviendra que le métier de comédien a quelque chose d'un peu plus fatigant que celui d'auner de la soie ou du madapolam.

Et pourtant les comédiens sont généralement traités de fainéants et de paresseux par les bourgeois, qui ne sauront jamais les mystères de cette existence de travail et de labeur qui commence à dix heures du matin pour finir à une heure de la nuit.

La pièce jouée aux Variétés sous le titre de *Dalila et Samson*, est la parodie un peu tardive du grand succès obtenu au Vaudeville par Octave Feuillet. Les personnages du drame sont légèrement déshabillés, ils ont descendu de deux ou trois degrés l'échelle sociale, et les principales situations sont présentées d'une manière grotesque et originale.

La parodie est un genre absolument français, elle est née bien avant Rabelais, qui l'a portée à ses plus hautes limites, elle est pour nous, en matière de théâtre, la consécration du succès. Toutes les grandes pièces qui ont signalé l'avénement de notre littérature contemporaine, *Hernani*, *Marion Delorme*, la *Tour de Nesle*, *Henri III*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo* et tant d'autres, ont eu leur parodie, et si deux seulement peuvent encore se citer comme les modèles du genre, *Harnali et Cornaro*, ce n'a pas été la faute des auteurs qui ont dépensé dans ces débauches d'imagination des trésors d'esprit de tout calibre.

Lassagne est, comme toujours, exhilarant, absurde, épatant, abracadabrant ; c'est la charge à la centième puissance, Odry ressuscité, et il trouve en Alphonsine une partenaire comme le grand artiste qui a créé Bilboquet n'en a jamais rencontré.

Le jour du 15 août, il y avait spectacle gratis dans tous les théâtres de Paris, le Palais-Royal seul lança une pièce de circonstance, les *Quatre âges du Louvre*. En général, les pièces de ce genre sont faites à la hâte, bâclées, répétées tant bien que mal et jouées à peu près, car les auteurs n'ont jamais été cités pour des modèles de prévoyance : ce n'est qu'au moment même qu'ils se décident à se mettre à la besogne; parfois cela réussit, mais que de fois ils échouent.

M. Clairville est à peu près le seul auteur dramatique qui, de nos jours, soit toujours prêt à semer des couplets drôlatiques, ingénieux ou spirituels sur une action souvent absente, mais bâtie en vue de célébrer un grand événement. Il n'est pas dithyrambique, ampoulé, prétentieux, il est amusant, il répond presque complétement à la situation de nos esprits tombés un peu trop dans l'amour de la charge et toujours disposés à voir les choses, mêmes les plus sérieuses, à travers les trous qui servent d'yeux au masque grotesque de la parodie. L'esprit du petit journal nous a gagnés et nous déborde, nous le transportons dans la vie, il faut bien le retrouver au théâtre.

Clairville est un de nos plus féconds auteurs : le nombre de ses ouvrages dramatiques ne monte pas à moins de trois cents, parmi lesquels cinquante ont atteint plus de cent représentations suivies. Il peut être considéré à bon droit comme le représentant du véritable vaudeville, tel que nos pères l'admettaient et tel que Désaugiers, Théaulon, Brazier, Dumersan le pratiquaient ; il apporte surtout à la confection des couplets un soin tout particulier; il y met une forme qui se retrouve dans toutes les œuvres qu'il signe, avec quelque collaboration que ce soit, une facture *sui generis*, dont le secret n'est pas donné à tous ses confrères, et qui s'éteindra peut-être avec lui.

Il a été l'un des auteurs faits chevaliers de la Légion d'honneur à l'occasion du 15 août. C'est un rude travailleur, et nous répondrons bien haut à ceux qui eussent préféré voir le ruban rouge à la boutonnière de l'auteur de quelque miévrerie plus littéraire, — c'est justice !

ALBERT BLANQUET.

MÉLANGES.

1er septembre 1857.

M. Edmond d'Ingrande vient de faire paraître les deux chœurs qui lui ont valu la médaille d'or, au dernier concours de compositions musicales de la Société Dunkerquoise ; ils ont pour titres : *Il est minuit* et *le Guet*.

— S. Exc. le ministre d'Etat vient d'accorder au Musée de Tarbes, fondé, comme celui de Bagnères, par M. Achille Jubinal, un grand tableau de M. Lepoittevin, représentant un *Hiver en Hollande*, toile qui avait été fort remarquée à l'Exposition de 1855.

— Une vente originale va avoir lieu à l'hôtel des commissaires-priseurs. C'est la vente du mobilier et des collections de tableaux de M. Vidocq, ancien chef de la police de sûreté. Le catalogue annonce des Téniers, des Poelemburg, des Van Ostade, des Delacroix, des Vanloo, des Berghem, des Rubens, etc.

— L'académie royale des sciences de Berlin, vient d'élire M. Adrien de Longpérier, membre correspondant de la section d'histoire et de philologie

— On dit que les gouvernements de France et d'Espagne se sont concertés pour rétablir la fameuse île des Faisans, située entre Irun et Fontarabie, dans le même état où elle se trouvait quand elle servit de siége aux conférences entre le cardinal Mazarin et don Luis de Haro, conférences qui aboutirent au mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche.

— On prépare au Théâtre Français la représentation d'une pièce de Shakespeare, *Othello*, fidèlement traduite par M. le comte Alfred de Vigny.

— Le Saint-Père a donné la somme de 2,000 écus à l'université de Bologne, pour l'achat de la précieuse Bibliothèque de feu le cardinal Mezzofanti.

SALON DE 1857.

SIXIÈME ARTICLE.

MM. M. DUMAS. — G. COLIN. — F. DUBOIS. — MICHELET. — DOERR. — FOULONGNE. — GENOD. — HANOTEAU. — A. GUÉRARD. — BERTHOUD. — SALIÈRES. — BOURBON-LEBLANC. — E. GÉRARD. — CHIAPORY. — LELOIR. — Mlle LESCUYER. — MOREL-FATIO. — ROUSSIN. — HOCKERT. — DEVERIA. — HINTZ. — L. LEROY. — MERINO. BONIFACE. — MOZIN. — L. BERTHOUD. — ISRAELS. — BLES. — CULVERHOUSE. — S. VERVEER. — E. VERVEER. — BOSBOOM. — SPRINGER. — HAAS. — VERSCHUUR. — REIGNIER. — BOHM. — B. MARTIN. — H. MARTIN. — MAILLE-SAINT-PRIX. — LOYEUX. — BORIONE. — BENNETTER. — BERTHÉLEMY. — Mlle HERTL. — DUBOULOZ.

Un des derniers actes de dévouement de l'abbé Bouloy, curé d'Oussoy, pendant le choléra de 1854, a été le sujet choisi par M. Michel Dumas ; triste sujet, qui honore surtout son héros ! Ces cholériques n'ont rien de bien attachant par eux-mêmes ; M. Horace Vernet avait déjà traité un cas semblable à bord d'une frégate française, et l'on éprouvait une certaine répulsion à voir ces cadavres hideux. Dans l'ouvrage dont nous parlons, le cœur hésite entre l'horreur causée par ce mourant, et le dévouement sublime du prêtre qui l'emporte sur ses épaules ; le courage, l'abnégation, la force puisés dans la morale chrétienne, respirent sur la figure de cet infatigable apôtre, et ont été rendus avec beaucoup de talent par M. Michel Dumas ; ses personnages sont dessinés avec soin, mais son coloris est trop triste ; il a quelque chose de repoussant ; il affecte les teintes cyanosées par lesquelles la mort signale son approche dans cette terrible contagion ; M. Michel Dumas doit être, à propos de ce tableau, cité parmi les peintres réalistes ; mais nous croyons qu'il s'est laissé emporter trop loin par son sujet, et que son talent a naturellement des formes plus douces et plus naïves ; nous en trouvons la preuve dans les *Saintes femmes au tombeau*, tableau religieux d'un grand mérite, et dans deux suaves figures de la Vierge qu'il a exposées sous le titre de *Mater purissima* et *Mater dolorosa ;* le charme de ces toiles est parfait et dénote une grande sensibilité religieuse dans l'imagination de M. Michel Dumas.

Le *Portrait de l'aïeule*, de M. Gustave Colin, est un excellent tableau de genre, peint avec une grande facilité, et qui fait regretter que le peintre ait borné à cette œuvre seule son envoi à l'Exposition. Nous citerons de M. François Dubois une *Psyché abandonnée par l'Amour*, qui est une toile fort remarquable et traitée avec une grande richesse de tons. Ce serait ici le cas d'employer les idiotismes particu-

liers à certains critiques, qui, pour rendre les effets de la peinture, ne se servent plus que des termes de la musique; je pourrais dire que M. Dubois a parcouru toute la gamme des couleurs, et qu'il a modulé avec audace sur tous les tons. Avant peu le chromatique s'introduira dans les ateliers; on peindra en majeur ou en mineur avec quatre dièzes ou cinq bémols à la clef; les dispositions de couleurs ne seront plus que des accords de dominante ou de quarte-sixte. Nous ne plaisantons pas en prétendant que, dans une étrange confusion, les termes techniques de ces deux arts, la peinture et la musique, tendent de plus en plus à se confondre; la langue française devient décidément trop pauvre pour suffire à l'esprit d'analyse! L'art en sera-t-il beaucoup plus avancé quand un tableau s'appréciera comme une sonate? Enfin, l'avenir nous a réservé de curieuses surprises, depuis le jour où M. Théophile Gautier a écrit sa *symphonie en blanc majeur.*

M. Auguste Michelet a exposé quatre jolis paysages, une *Châtaigneraie*, le *Ruisseau*, le *Parc de Gilvois* et surtout les *Bords de la Creuse*, où le sentiment de la campagne et le charme de ces rives pittoresques sont traités avec expression.

M. Charles Doërr a groupé sur une toile de médiocre grandeur toute la cour du grand roi; le sujet choisi par le peintre dans cette époque de gloire, est le *Retour du grand Condé après la bataille de Sénef:* le héros, tourmenté par la goutte, monte péniblement l'escalier au haut duquel Louis XIV est venu le recevoir; la mise en scène de ce trait historique a été réglée avec talent par le peintre; le roi et Condé dominent la situation et concentrent l'intérêt; le coloris de cette toile a une singulière rudesse dont il ne faut pas trop se plaindre, car elle provoque un éclat merveilleux et montre toute l'opulence de la palette de M. Charles Doërr.

Trois ouvrages importants ont été donnés par M. Foulongne; le premier représente un *Enterrement à la Trappe;* les moines viennent de confier à la terre l'un de leurs morts au monde depuis longtemps déjà; la tristesse particulière à cette scène est exprimée avec une couleur terne et grisâtre, dans ce tableau où l'air semble manquer, mais le sentiment religieux me paraît en être complétement banni. *Melænis chez la sorcière Staphyla* est un sujet emprunté à la belle épopée de M. Louis Bouilhet, qui a paru dans la *Revue de Paris;* nous n'aimons pas les contorsions disgracieuses des personnages, et il ne nous paraît pas absolument nécessaire d'être désossé pour prédire l'avenir. Quant aux *Châtaigniers* de M. Foulongne, il est impossible de les apprécier; il fait trop noir sous leur ombrage.

Un tableau d'inondation de M. Michel Génod, a cela de bon qu'il n'a pas la prétention de reproduire toute l'ampleur du désastre; c'est une simple scène qui se passe aux Brotteaux et que le talent du peintre a su rendre attachante. Nous préférons néanmoins, au point de vue du coloris et du dessin, de l'intérêt et du sentiment, la toile qu'il a exposée sous ce titre : un *Prisonnier et l'impitoyable consigne*. Il faut parler avec éloge des ouvrages de M. Hector Hanoteau : *Un étang dans le Nivernais*, le *Vigneron*, les *Prés de Charancy;* ce sont trois paysages rendus avec beaucoup d'art, et qui sont empreints d'un charme particulier.

Nous citerons de M. Amédée Guérard, *Un jour de fête en Bretagne*, mais nous ne parlerons pas des tableaux de M. Berthoud, qui ressemblent à un ouvrage en tapisserie sous lequel on aperçoit le canevas. Le *Théâtre de Polichinelle improvisé*, par M. Salières, est une charmante scène d'intérieur, où le père, l'aïeule, les enfants, jouent spirituellement leur rôle et sont peints avec une naïveté pleine de grâce. L'*Enfant allaité par une chèvre*, de M. Bourbon-Leblanc, est un tableau sympathique qui a peut-être le tort d'affectionner les tons trop roses et trop frais; il a l'air nouvellement éclos. *Les Porcherons*, de M. Edouard Gérard, sont peints avec soin, mais ils me paraissent un peu déserts; il faut plus d'animation et de

bruit à ce rendez-vous de la *Fashion* du dix-huitième siècle ; les Porcherons de M. Gérard ressemblent trop à une paisible habitation du lac de Côme.

Rien de moins peint et de moins dessiné que l'*Aurore et les Heures* de M. Chiapory ; les meilleurs yeux ne pourraient les voir. M. Leloir a exposé une toile représentant le *Départ du jeune Tobie*, où le sentiment biblique est parfaitement traduit. M[lle] Lescuyer doit être remarquée pour son beau tableau de l'*Enlèvement de M[me] de Beauharnais-Miramion par le comte Bussy-Rabutin;* cette partie de la forêt de Livry où se passe ce petit drame est rendue de main de maître, et permet de placer M[lle] Lescuyer parmi les bons paysagistes de l'école française.

La *Vue de Toulon* est peinte avec cette dureté de ligne particulière au pinceau de M. Morel-Fatio; ses ouvrages ont presque toujours la sécheresse d'un plan ; ils doivent être matériellement exacts, nous aimons à le croire. *Une tempête dans le port d'Alger* est traitée avec plus d'intérêt et d'énergie ; il est vrai que le sujet était plus émouvant ; mais le coloris en est toujours terne et affectionne un ton de brique qui n'a rien d'agréable à l'œil.

Nous ne pouvons passer sous silence deux petits tableaux de M. Victor Roussin, élève de M. Luminais : une *Famille bretonne* et l'*Attente du dîner*. Nous citerons aussi une *Famille de pêcheurs dans la Laponie suédoise*, de M. Hockert; c'est de la bonne et franche peinture, énergique et puissante, qui fait le plus grand honneur à cet artiste.

Les *Quatre Henri dans la maison de Crillon à Avignon*, sont plus intéressants dans le livret que sur la toile de M. Eugène Deveria ; ils peuvent tout au plus obtenir un succès de coloris ; mais la disposition des personnages est confuse et l'intérêt se disperse de tous côtés au lieu de se concentrer sur ces quatre princes que la fatalité destinait à mourir assassinés. Les mêmes défauts se rencontrent encore dans la *Mort de Jeanne Seymour*, de M. Deveria.

M. Jules Hintz paraît être l'auteur d'un drame en cinq actes et en peinture ; la nomenclature de ses ouvrages ressemble à cette énumération de tableaux que l'on trouve sur les affiches du théâtre de l'Ambigu. La voici : le *Port*, le *Départ*, *En mer*, le *Naufrage*, l'*Escadre*. Hâtons-nous d'ajouter que ces tableaux n'ont aucun rapport avec les décors de ce théâtre. M Louis Leroy a exposé trois paysages fort remarquables et qui lui font le plus grand honneur : une *Matinée d'automne aux environs de Dinan* ; la *Ferme des Rochers près de Granville* et le *Bas-Bréau dans la forêt de Fontainebleau*. *Christophe-Colomb et son fils Diégo demandant l'hospitalité au couvent franciscain de Sainte-Marie en Espagne*, est une toile importante de M. Merino. L'*Enfance de Haydn*, de M. Boniface, pourrait faire le pendant à la *Jeunesse de Grétry* de l'un de ses confrères ; mais il est traité avec moins de confusion et de fracas ; un pauvre charron accompagne sur la harpe sa femme qui chante, tandis qu'un jeune enfant bat la mesure devant eux ; cet enfant est Haydn, et voilà tout le sujet dont la simplicité est rendue avec talent.

M. Charles Mozin a donné trois remarquables tableaux de marine, *Vue générale de Trouville en* 1840, la *Visite à bord*, *Vue de la Meuse à la marée montante*, et enfin la *Rade de Trouville*, dans laquelle on remarque un ciel énergiquement traité dont le vent balaie les nuages avec une superbe véhémence. Plusieurs des tableaux de M. Léon Berthoud ne doivent être considérés que comme de simples ébauches ; mais, avec une grande facilité d'exécution, ils dénotent un talent sérieux et un sentiment remarquable de la nature. Nous citerons sa *Vue du lac des Quatre-Cantons après la pluie*, et les *Restes de l'aquéduc d'Appius-Claudius, non loin de Rome*.

L'un des plus remarquables élèves d'Amsterdam est sans contredit M. Israëls; son talent, justement apprécié dans l'école hollandaise, s'est pleinement confirmé à cette exposition de 1857. Le sujet de ses

deux tableaux est tiré des environs de Katwyk, sur la côte de la Hollande ; les titres seuls en indiquent la naïve simplicité : les *Enfants de la mer* et le *Soir sur la plage.* Il règne dans la première de ces toiles une combinaison très-harmonieuse de rouge, de jaune, de bleu, de tons clairs et brillants, tout cela traité en pleine lumière avec une hardiesse surprenante, et, dans l'autre, une exquise placidité de coloris et je ne sais quoi de mélancolique qui va bien à ces rivages tristes et désolés. M. Israëls possède ces qualités que nous avons déjà signalées dans les tableaux de M. Jeanron; il ne cherche pas à étonner le regard, à l'amuser, à le distraire par l'abondance des détails et la multiplicité des épisodes; il est surtout peintre de sentiment, et il excelle à rendre avec un dessin correct et une couleur attachante, la douceur et la suavité de ces paisibles situations. M. David Bles doit être remarqué pour sa *Jolie Cordonnière* , toile finement étudiée et pleine d'observation; cependant on peut lui reprocher d'outre-passer quelquefois la mesure et de ne pas savoir se borner. Le financier caressant le menton de la jolie marchande, a l'air d'une charge empruntée au souvenir de quelques scènes de comédie.

M. Culverhouse a traité une *Scène de l'époque de Louis XV;* c'est une toile simplement peinte, et qui, dès les premiers jours de l'exposition, a trouvé son acheteur. Il y a, de M. Verveer (Samuel), un tableau touché d'un pinceau plein de finesse, qui est intitulé le *Marché de Bois-le-Duc*, et de son frère, M. Verveer (Elchanon), une *Vue des dunes de Scheveningen,* et des *Enfants pêchant à la ligne.* Ce sont des œuvres d'une patience toute hollandaise, et qu'il faut regarder avec soin, car la perfection des détails en est portée au plus haut point.

N'omettons pas un *Intérieur d'église*, de M. Bosboom, une *Vue à Oudewater*, de M. Springer, les *Vaches*, de M. de Haas, et les *Chevaux dans un paysage,* de M. Verschuur, qui ont été beaucoup remarqués.

M. Reignier a encadré le buste de S. M. Hortense-Eugénie, reine de Hollande, au milieu d'attributs de fleurs et de fruits, et il l'a fait avec un véritable talent; ses fleurs sont admirablement rendues; c'est un gracieux hommage à la reine de Hollande.

M. Bohm a exposé un paysage pris dans la Flandre occidentale, qui représente les *Bords de la Kemmelbeke*; M. Baptistin Martin, la *Tonte des brebis en Provence*, et M. Hugues Martin, un *Paysage.* Ce sont d'excellentes toiles à ajouter aux œuvres déjà nombreuses des paysagistes français; nous en dirons autant pour la *Fin d'octobre*, les *Bords de la Seine* et un *Temps gris*, de M. Maille Saint-Prix. M. Charles Loyeux doit être cité avec éloge pour son tableau représentant *Charles II, duc de Lorraine, caressant des chiens*, et M. William Borione pour la *Prière*, tête de femme dont l'expression est très-remarquable. M. Jacob Bennetter est un peintre norwégien qui a exposé une magnifique *Vue prise dans un port aux environs de Bergen.* Nous voudrions nous arrêter plus longuement sur les ouvrages de M. Berthélemy; la *Rentrée des bateaux pêcheurs à Douarnenez* est une toile pleine de vérité et d'animation, on y respire à pleins poumons l'air des mers de Bretagne. Les *Naufragés en détresse* sont traités avec un talent supérieur; la mer est lourde comme le marbre d'une tombe, le ciel est d'une impitoyable dureté; comme toujours, ces malheureux, abandonnés sur un radeau, aperçoivent à l'horizon le navire qui passera peut-être sans voir leurs signaux. Le coloris de ce tableau est d'une grande justesse et d'une sombre énergie.

Mlle Hertl a exposé deux pastels d'une grande fraîcheur, représentant des *Pavots et des roses*, des *Camélias, des lilas et des primevères.* Les tableaux de M. Dubouloz sont remarquablement rendus et dénotent son aptitude à traiter les grandes scènes historiques.

Nous venons de passer en revue l'Exposition de 1857; les envois ont été fort

nombreux ; ce ne sont pas les tableaux qui ont fait défaut au Salon, ce sont les maîtres. Mais qu'importe, si bien des élèves ont été dignes de leurs maîtres, et c'est ce que l'on a pu constater à l'honneur de tous. Je formulerais une vérité banale en disant que ce n'est pas le nombre, mais la beauté des œuvres qui donne de l'éclat à une exposition d'art; et pourtant, il faut le dire, il arrive un moment où les administrateurs du Salon craignent de ne pas réunir assez d'invités; et, comme dans les bals de l'Hôtel-de-Ville, leur fête n'est belle que si l'on danse sur les escaliers; alors la crainte galope ces messieurs, et le jury d'admission se relâche de sa sévérité pour revêtir de toiles et orner de cadres les panneaux délaissés des salles.

Quelles sont les premières et peut-être les seules victimes de cet encombrement d'ouvrages médiocres? Les critiques et les chroniqueurs. Le public reste assez indifférent dans la question; il va sans souci et sans enthousiasme où on le pousse; il s'intéresse surtout aux légendes plus ou moins historiques du livret; trop heureux encore s'il ne se trompe pas sur le numéro d'ordre du tableau, et s'il n'admire pas de confiance le portrait de Mme de X... ou de Mme de C... devant une toile qui représente une nature morte ou un chien d'arrêt.

Le chroniqueur, lui, va se heurter à cette multiplicité d'ouvrages qui lui brouillent la vue ; il passe subitement du jour à la lumière ; il tombe d'un affreux tableau de genre à un magnifique paysage, d'une superbe bataille à un détestable portrait ; il est à plaindre.

Le véritable amateur, au contraire, est l'homme heureux par excellence ; il sait qu'il trouvera quelque part de quoi charmer ses regards et peupler son esprit de gracieux souvenirs ; il se fait une salle unique des plus beaux ouvrages de l'Exposition ; il n'a pas vu les œuvres mauvaises; une influence secrète l'en a détourné; il marche d'instinct, et le génie de la peinture se fait son ange gardien au milieu des périls de la route ; il ignore que MM. Courbet, Biard et tant d'autres ont exposé; il ne sait même pas que MM. H. Vernet, Hamon, Muller, Glaize et quelques autres encore se sont laissé choir du haut de leur réputation ; mais les heures dont il disposait au Salon, notre amateur les a passées paisiblement devant les tableaux de MM. Luminais, Devaux, Baudry, Gerôme, devant les batailles de MM. Pils, Protais et Yvon, devant les paysages de MM. Anastasi, Lambinet, Français, Corot, Cabat, et le voilà un homme heureux ; il ne demande plus qu'une chose au ciel, c'est que quelque nouvelle exposition universelle ramène devant ses regards charmés ces œuvres d'art, les seules qu'il ait vues au Salon de 1857.

Jules VERNE.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

—

LES EXPOSITIONS EN PROVINCE.

Toutes nos villes des départements montrent un zèle extrême pour les Beaux-Arts et leur encouragement. Ce ne sont partout que créations de Sociétés des amis des arts, que fondations d'établissements utiles.

Déjà, dans une de nos précédentes livraisons, nous avons annoncé qu'une jolie petite ville de la Côte-d'Or, Châtillon-sur-Seine, stimulée par le zèle d'un artiste, M. Nesle, qui habite cette ville, venait de décider la fondation d'un musée, dont M. Nesle a été nommé directeur. Une Société des amis des arts s'est aussi formée à Châtillon-sur-Seine ; elle compte déjà près de cent cinquante membres qui s'imposent des contributions volontaires pour doter le nouveau musée d'objets d'art et les ajouter à ceux qui ont été donnés par M. Nesle, par des artistes et par de bienveillants amateurs.

Une Société d'artistes vient aussi, depuis quelque temps, de se former à Besançon ; elle se propose d'ouvrir prochainement une exposition publique dans le chef-lieu du département du Doubs. Elle a fait appel à tous les artistes de la Franche-Comté, et les a invités à seconder ses efforts.

Rochefort suit également cette voie de progrès intellectuel ; elle a aujourd'hui un musée. Cette fondation est due à l'initiative de M. Roy Bry,

maire de Rochefort, qui poursuit avec persévérance le développement de cette utile création. Ce musée, enrichi pour quelques jours de nombreux tableaux provenant des cabinets et collections des habitants de la ville, a été ouvert le 12 juillet dernier, et le public, moyennant une faible rétribution, a été admis à le visiter jusqu'au 31, époque de la clôture. Un livret, que nous avons sous les yeux, rédigé avec savoir et intelligence par M. L.-A. Auguin, conservateur du musée, révèle ce que Rochefort renferme de toiles de valeur; nous y remarquons, en regard des tableaux dus au pinceau d'enfants ou d'habitants de cette ville, beaucoup d'œuvres magistrales. Auguin, Bloemart, Boucher, W. Bouguereau, van Breda, Cerquozzi, Chardin, Charlet, van der Does, van Dyk, Franz le jeune, Garneray, Louis Gauffier, Greuze, Laemlein, Lapito, Mario di Fiori, Ménageot, Monnoyer, Paggi, Camille Roqueplan, Thélot, Joseph Vernet, Zuccharri, sont représentés par des œuvres authentiques d'un choix vraiment remarquable. — Il y a plus, Rochefort a la pensée de faire, chaque année, une exposition de peinture, à laquelle seraient conviés les artistes de Paris et de la province; car cette ville a aussi compris qu'à côté de la vie matérielle, il y a la vie de l'âme, de l'intelligence; qu'un pays s'élève et grandit toujours par la culture des Beaux-Arts, et que, pour répandre de plus en plus l'éducation artistique, il n'est pas de meilleur moyen que de multiplier, sur divers points, les expositions de peinture; en décentralisant l'art, elles apportent sans cesse des œuvres dont la vue révèle le beau, le vrai, et amène enfin peu à peu le public à juger sainement, sinon par instinct, du moins par comparaison. L'autorité municipale qui, par la création d'un musée, a déjà beaucoup fait pour le développement de l'art dans la cité qu'elle administre, songera à cette vérité fondamentale, et s'empressera, nous l'espérons, de l'appliquer; tout n'est-il pas là?

On accusait Saint-Etienne de négliger les arts et de ne s'occuper que d'intérêts matériels. Le reproche n'était pas fondé; car les Stéphanois viennent de prouver qu'ils ne prétendent pas rester en arrière dans la voie du progrès intellectuel. Déjà, dans le courant de 1856, l'idée de créer une Société des amis des arts à Saint-Etienne s'était répandue et rapidement propagée. Les adhésions étaient venues en nombre, et avec elles les souscriptions. Dans les premiers jours d'octobre 1856, les souscripteurs se réunirent et nommèrent une commission provisoire chargée de préparer les statuts. Cette commission, s'aidant des règlements de sociétés semblables qui existent à Lyon, à Bordeaux et à Marseille, soumit son travail à une seconde réunion générale, et, le 20 octobre, les statuts de la Société de Saint-Etienne furent approuvés unanimement. Restait à obtenir l'autorisation du gouvernement. Elle fut donnée le 16 février 1857. Plusieurs membres dévoués s'occupèrent alors de recueillir des souscriptions; le succès a répondu à leur attente. Aujourd'hui, la Société compte environ deux cent vingt membres, et l'ensemble des souscriptions s'élève à près de neuf mille francs. Cette somme ayant été jugée suffisante, la Société s'est constituée définitivement, et, dans une réunion générale, il a été décidé que l'exposition des tableaux s'ouvrirait le 10 octobre 1857, pour se clore fin novembre. Ont été nommés au scrutin pour composer le bureau de la commission administrative : M. Eugène Buhet, président; M. Larcher, vice-président; M. Antoine Chapon, trésorier, et M. André Jacquemont, secrétaire. — Un avis récemment publié par M. E. Buhet, président de la commission de la Société des amis des arts de Saint-Etienne, annonce que les tableaux et objets d'art seront reçus jusqu'au 25 septembre, terme de rigueur, et informe MM. les artistes qu'ils peuvent remettre les tableaux destinés pour cette exposition, avant le 20, chez M. Cotel, à Paris, 19, rue de l'Entrepôt, qui est chargé de faire les envois.

Depuis plus de vingt-cinq ans, Lille n'avait pas d'exposition de peinture, faute d'un local convenable pour les produire; mais cette riche et importante cité ne pouvait pas se tenir plus longtemps en dehors du mouvement artistique qui se manifeste aujourd'hui sur tant de points à la fois. D'utiles mesures viennent d'être prises à Lille, et il a été décidé qu'une exposition de tableaux aurait lieu l'année prochaine. Le Salon de 1858, organisé dans d'excellentes conditions, aura, nous n'en saurions douter, d'autant plus de succès, qu'il sera, pour ainsi dire, chose toute nouvelle. Nous ne manquerons pas de publier tous les renseignements qui nous parviendront plus tard à ce sujet.

La *Société artistique des Bouches-du-Rhône* annonce que sa septième exposition aura lieu à Marseille du 25 octobre au 25 décembre 1857, et que le terme de rigueur pour la réception des tableaux et objets d'art est fixé au 15 octobre. Les artistes qui ont été prévenus par une circulaire spéciale de l'ouverture de cette exposition, jouiront de la gratuité du transport pour l'aller et le retour de leurs tableaux ou œuvres d'art. Les envois doivent être faits par la voie du roulage ordinaire ou par celle du chemin de fer, petite vitesse, au Musée de Marseille. L'agent de la Société, à Paris, est M. Binant, 7, rue de Cléry, et

chaque expédition doit être annoncée d'avance au secrétaire de la Société. — Les achats faits par la Société et les particuliers, à la dernière exposition de Marseille, ont atteint la somme de vingt-deux mille francs.

Cette Société est aujourd'hui dans une situation prospère, grâce à l'initiative pleine de dévouement de l'homme honorable qui l'a présidée jusqu'à ce jour. En 1851, à l'époque où elle élut pour président M. Marcotte, elle comptait à peine 650 souscripteurs; l'année suivante, ce chiffre s'élevait à 1,052; mais, aux yeux de M. Marcotte, ce n'était pas encore là le contingent que devait fournir une cité aussi opulente que Marseille. Il redoubla d'efforts et mit à profit l'influence dont il jouissait dans le monde commercial de Marseille, en sa qualité de directeur des douanes. De nouvelles adhésions répondirent à son appel, et le nombre des souscripteurs qui, en 1855, fut porté à 1,584, atteignit, en 1856, le chiffre de 1,764. L'avenir de la Société se trouva dès lors assuré. Honneur donc et reconnaissance à celui qui, par une activité infatigable, par un amour ardent et éclairé des Beaux-Arts, a su rallier les plus chaleureuses sympathies à l'œuvre éminemment artistique dont il s'était fait le patron, ou, pour mieux dire, dont il était le créateur! Aussi, est-ce avec un vif déplaisir qu'on a appris le départ de M. Marcotte, que des intérêts de famille appellent à Strasbourg, et, pour la REVUE DES BEAUX-ARTS, c'est un devoir d'exprimer, au nom des nombreux artistes qui ont pris part aux dernières expositions marseillaises, le sincère regret que leur fait éprouver le départ de l'homme de cœur dont ils ont été à même d'apprécier l'honorabilité et le dévouement.

La commission administrative de la *Société artistique des Bouches-du-Rhône*, dans sa réunion du 21 août, a choisi M. de Surian pour son nouveau président. Elle ne pouvait, nous écrit-on, donner à M. Marcotte un plus digne successeur.

EMILE GAGNEUX.

UNE RECTIFICATION.

LETTRE DE M. LÉON VISCONTI.

Le *Moniteur*, du 4 septembre courant, a publié la lettre suivante que M. Léon Visconti lui avait adressée.

Monsieur le directeur,

Le compte rendu de la cérémonie de l'inauguration du nouveau Louvre, publié dans le *Moniteur* du samedi 15 août, renferme une interprétation des paroles de S. Exc. le ministre d'Etat, qui a excité chez moi et les amis de mon père, M. Visconti, une douloureuse surprise et de vifs regrets.

Dans son remarquable rapport sur l'achèvement du Louvre, S. Exc. avait dit, en s'adressant à l'Empereur :

« Votre Majesté ne voit plus à leur tête l'artiste éminent qu'elle avait choisi pour terminer le Louvre. Une mort prématurée, en le frappant il y a bientôt quatre ans, au début de cette grande entreprise, lui a enlevé l'honneur de l'accomplir. M. Lefuel, désigné par Votre Majesté pour lui succéder, a la gloire de l'avoir achevée, et son nom restera attaché avec celui de Visconti au monument que nous inaugurons. »

Voici la manière dont le compte rendu du *Moniteur* a commenté cette partie du rapport de M. le ministre :

« La part de Visconti est limitée par le discours même de S. Exc. le ministre d'Etat, lorsqu'il rappelle que le premier architecte du nouveau Louvre est mort depuis près de quatre ans. Cet artiste éminent, qui sut presque toujours allier le bon goût à la magnificence, a tracé toute la superficie et toute la direction des bâtiments; les largeurs, les contours, les formes des cours et des édifices lui appartiennent. C'est lui qui a eu l'idée heureuse et originale des arcades du rez-de-chaussée.

« Mais son projet créait entre le Louvre et les Tuileries deux édifices indépendants qui ne se raccordaient pas aux constructions primitives et n'en rappelaient point la décoration. C'est à M. Lefuel que revient le mérite d'avoir réuni l'œuvre de François Ier et celle de Catherine de Médicis en un tout solide, compacte et harmonieux. «

Ces dernières assertions, monsieur le directeur, sont, permettez-moi de vous le faire connaître, entièrement erronées. M. Visconti n'a nullement songé à créer des édifices indépendants de l'ancien monument, et c'est bien à lui qu'appartient le plan de la réunion des Tuileries au Louvre, telle qu'elle existe aujourd'hui. Vous vous en convaincrez facilement en jetant un coup d'œil sur la vue perspective de la réunion des palais du Louvre et des Tuileries, et sur le plan historique des deux monuments, dessinés et gravés sur les plans officiels de M. Visconti, et dont je vous envoie ci-joint un exemplaire.

C'est ce que prouve encore surabondamment le prospectus joint à ce plan; mais il suffit de citer un passage du discours que S. Exc. le ministre d'Etat, juge éclairé, prononçait sur la tombe de M. Visconti, et qui manifeste si clairement sa pensée au sujet de l'achèvement du Louvre :

« Il y a deux ans à peine que le choix éclairé de l'Empereur avait fait prévaloir, au milieu des contestations les plus vives, le plan de notre grand architecte, et déjà, grâce à cette active fécondité qui distinguait le talent de Visconti, le monument sorti de terre dans toutes ses parties et presque élevé au faîte dans quelques-unes, montre à tous la justesse des prévisions de l'architecte et la hardiesse de ses conceptions. »

Il n'y a rien à ajouter à ces paroles si vraies et qui rendent à M. Visconti l'honneur qui lui revient pour ses travaux et ses veilles; elles lui ont coûté la vie! Qu'il me soit permis, monsieur le directeur, de rétablir l'exactitude des faits qui laissent à mon père sa gloire tout entière et sans conteste.

Veuillez, monsieur le directeur, faire trouver place à cette lettre dans votre journal. Je vous l'aurais adres-

sée plus tôt si je n'avais pas été absent de Paris.

Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Ce 30 août 1857.

Léon Visconti.

Nous n'avions pas attendu cette réclamation pour réfuter l'assertion qui a motivé la lettre de M. Léon Visconti.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LA REVUE DE PARIS ET SES ARTICLES DE BEAUX-ARTS [1].

De toutes les publications périodiques qui ne sont pas spécialement consacrées aux Beaux-Arts, la *Revue de Paris* est, sans contredit, celle qui s'en occupe le plus. Presque chacun de ses numéros de quinzaine renferme quelque récit sur ces études. Ainsi, dernièrement, à propos de la mort de Paul Delaroche, nous avons parlé de l'article de M. Louis Ulbach, sur les *Devoirs et le rôle de l'artiste ;* depuis, sans rappeler le remarquable *Salon de* 1857, de M. Maxime Du Camp, que la Librairie Nouvelle vient de publier à part, le même critique rendait compte avec beaucoup d'intérêt d'un livre qui regarde les arts au premier chef, livre dont la *Revue des Beaux-Arts* s'occupera aussi dans un de ses prochains numéros, l'*Union des Arts et de l'Industrie*, par M. Léon de Laborde, directeur des archives de France. — Dans la publication du 1er août, M. Vallet de Viriville, un des plus habiles professeurs de l'école des Chartes, étudiait une des gloires de notre vieille école artistique, si peu connue, Jean Fouquet, peintre du quinzième siècle, dont il s'était déjà occupé dans l'*Illustration* du 3 mai 1856, en faisant reproduire trois de ses gravures, et le 25 septembre 1856, dans le *Journal général de l'Instruction publique.* Ce Fouquet n'est pas une de ces réhabilitations imméritées, comme on en voit quelquefois en France. MM. Aug. de Bastard, L. de Laborde, P. de Chennevières, L. Dussieux, And. Salmon, c'est-à-dire nos plus habiles historiens en fait d'art; à l'étranger, M. Waagen, directeur du Musée de Berlin, Passavant et L. Brentano, de Francfort, s'en étaient déjà occupés ; ce sont ces études, jointes à ses propres recherches , que M. de Viriville a résumées dans le numéro de la *Revue de Paris.*

Pour faire apprécier Fouquet, il nous suffira de dire que les bibliothèques de Munich et de Paris conservent parmi leurs plus précieux joyaux deux manuscrits enrichis des œuvres de ce peintre, et que le pape Eugène IV le fit appeler à Rome, en 1443, comme un des plus célèbres portraitistes de l'époque, pour faire son portrait. C'est là un de ces faits qui sembleraient indiquer que la renaissance des arts en France n'est peut-être pas tout à fait aussi italienne qu'on l'a cru communément jusqu'aux récents travaux de ces hommes, vrais amis de la gloire de la France, qui tentent de nous reconstituer une vieille école nationale. C'est dans cette intention que M. Vallet de Viriville termine son intéressante étude par un chaleureux appel pour recueillir, d'après les originaux que possède M. L. Brentano de Francfort-sur-le-Mein, de bons négatifs photographiques d'une quarantaine de gravures, et en former une collection de reproductions positives à déposer au cabinet des estampes, dans l'intérêt de l'art et de l'étude; ce qui n'empêcherait pas de livrer au commerce et aux amateurs des épreuves de cette collection.

Le numéro du 15 août n'est pas moins intéressant; il renferme un *Salon inédit*, de Diderot (celui de 1763), publié par M. Walferdin, qui a également en sa possession le commencement de celui de 1769 et ceux de 1771, 1775, 1781, ce qui, avec les quatre Salons et la fin de celui de 1769 qu'on avait déjà, compléterait la période des Salons de 1759 à 1781, c'est-à-dire l'appréciation des œuvres de Greuze, de Latour, de Vernet, des Vanloo, de Boucher, de Vien, de La Grenée, de Chardin, de Lauthouberg, de Falconnet, et par celui que nous appelions dans la notice que nous avons publiée sur lui dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle* de Michaud, le fondateur de la critique artistique en France. — M. Walferdin, qui avait déjà concouru à la publication de l'édition de Diderot, par Brière (1821, 22 vol. in-8°), nous annonce, pour paraître prochainement, la collection complète des *Salons de Diderot.* Bonne nouvelle à la fois pour les littérateurs et les artistes[1].

A. FEILLET.

1. Rue Louis-le-Grand 25, et Librairie Nouvelle, 15, Boulevart des Italiens.

1 Depuis que ces lignes ont été écrites, la *Revue de Paris*, dans son numéro du 1er septembre, a publié un nouveau Salon de Diderot, les trois quarts de l'année 1769, dont on avait seulement la fin. Ce nouveau Salon est précédé d'une appréciation de Diderot, par M. Walferdin.

MOSAÏQUE.

Inauguration de l'Asile, à Vincennes. — Concours de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts. — Le conseil municipal de Bordeaux et la *Société des Amis des Arts*. — Inauguration de la statue du général Lecourbe. — Une exposition de peinture à Genève. — Une vente de tableaux et d'objets d'art à Lille. — Détails curieux sur un transport de médaillons avec le ciment dont ils font partie. — Une empreinte de l'anneau de Childéric. — Un musée sauvé des eaux. — Monument à l'empereur Nicolas.— Les prix pour le projet de monument à Wellington. — L'album de l'exposition de Manchester.

L'édifice élevé à Vincennes par ordre de l'empereur pour recevoir les ouvriers convalescents, a été inauguré le 31 août dernier. M. l'archevêque de Paris a béni les constructions nouvelles, et célébré, dans un discours plein d'onction, la charité publique et privée, qui est l'un des honneurs de notre époque. Après l'archevêque de Paris, M. le ministre de l'intérieur, assisté de M. le préfet de police et de M. Ferdinand Barrot, vice-président de la commission de l'Asile, a pris la parole. Il a remis la croix de la Légion d'honneur à l'architecte de l'Asile, M. Laval. Les assistants ont fait ensuite la visite de l'édifice, qui paraît être des plus heureusement appropriés.

Les ouvrages des élèves admis à concourir cette année pour le grand prix de sculpture, et dont le sujet est *Ulysse blessé à la chasse par un sanglier*, ont été exposés à l'école des Beaux-Arts les 2, 3 et 4 septembre.

Le conseil municipal de Bordeaux ne néglige rien de ce qui peut favoriser le mouvement artistique de cette ville. Dernièrement encore il a voté les sommes nécessaires à la construction d'un édifice spécial qui manquait aux Expositions publiques de la *Société des Amis des Arts*, et qui s'élèvera dans un magnifique jardin. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre, et tout annonce que la prochaine Exposition aura lieu dans ce nouveau local.

Le 30 août, on a inauguré à Lons-le-Saulnier la statue du général Lecourbe, exécutée par M. Étex. L'artiste a représenté Lecourbe dans le costume simple et grandiose du général républicain que porta le Premier Consul; la pose est calme et fière en même temps; sur le piédestal sont trois bas-reliefs: dans le premier, Lecourbe est représenté au pont de Seerdorff, le fusil à la main, et repoussant les Russes de Souwaroff qu'il met en fuite; le second bas-relief rappelle le magnifique épisode de la défense de Béfort, en 1815. La canne à la main, Lecourbe frappe les Autrichiens; il est suivi de quelques vieux soldats, de gardes nationaux et de volontaires. Derrière la statue est un troisième bas-relief où sont figurées les armes de la ville de Lons-le-Saulnier, et sur une plaque de bronze, encastrée dans le piédestal, on lit ces mots: *La France au général Lecourbe*. L'exécution de cette statue fait le plus grand honneur à son auteur.

Une exposition de peinture doit avoir lieu incessamment à Genève; le dernier jour de réception pour les œuvres destinées à cette exposition est fixé au 20 septembre. Les tableaux et objets d'art doivent être adressés à la commission organisatrice de l'exposition, au bâtiment électoral, à Genève. La Société paie les frais de transport des tableaux envoyés par MM. les artistes dont elle a sollicité les envois, et MM. les artistes qui n'ont pas reçu de lettres d'invitation, peuvent adresser leurs tableaux *franco* par l'entremise de M. Cotel, à Paris, 19, rue de l'Entrepôt.

Un artiste de talent, venu à Lille où il est resté une dizaine d'années, occupé de travaux de gravure d'après les dessins originaux du musée Vicar, est parvenu, à force de recherches et de soins, à réunir un certain nombre de tableaux, de porcelaines, de faïences, d'objets archéologiques, etc., etc. Sur le point de retourner à Paris où d'autres travaux l'appellent, il met aujourd'hui tous ces objets d'art en vente. D'après le dire des amateurs et des hommes de goût auxquels il a été donné de voir cette collection, elle ne se compose pas moins, entre autres objets, d'œuvres de quatre-vingt-dix maîtres anciens; parmi ceux désignés dans le catalogue, on remarque un portrait de Rembrandt peint par lui-même, un Ruysdaël, un Hobbéma, deux petits tableaux de David Téniers, des *Fleurs* de David de Heem, de Monnoyer, appelé généralement Baptiste, un Wouverman, un Salvator Rosa, un Brauwer, un Huysmans, de Malines, etc., toutes œuvres en parfait état de conservation, exemptes de ces repeints ignobles qui dénaturent tant de tableaux anciens, et la plupart magnifiquement encadrées de chêne sculpté et tout fraîchement doré. Parmi les porcelaines et les faïences il y en a du Japon et de la Chine, puis une belle collection de Delft, ces porcelaines bleues si recherchées aujourd'hui. On remarque aussi des pots émaillés à tabac, en grès allemand, dont l'un représente les douze Apôtres et le Sauveur au milieu; des faïences à la corne et autres; un casque romain, une lance, un plat bysantin, etc.; puis des biscuits de Sèvres et de Saxe, des figurines en terre de la ville de Lens, des meubles, des bahuts, des marqueteries. — La vente de cette intéressante collection aura lieu à Lille, le 21 septembre 1857.

Une opération très-curieuse s'exécute en ce moment au bâtiment de la Préfecture de police. On enlève les médaillons peints sur la façade de la cour principale, afin de les transporter dans le nouveau local qu'on construit. Ces médaillons, placés entre les croisées, présentent une série de portraits exécutés par une main habile, et dont l'ensemble reproduit assez exactement le tableau des hautes juridictions ayant eu siége au palais: la connétablie, représentée par Duguesclin et le duc de Bourbon; la cour des maréchaux de France, par Blaise de Montluc et Henri de Condé; la grande chancellerie, par le cardinal de Prat, l'Hôpital et Chiverny. — Voici quelques détails sur la manière dont se fait l'opération dont nous venons de parler: on commence par se rendre maître de la peinture en collant dessus, le plus exactement possible, de la gaze et du papier en plusieurs doubles. Quand ce cartonnage est entièrement sec, on fait dans la muraille, autour du médaillon, une entaille suffisante pour introduire un ciseau, à l'aide duquel on détache avec précaution de la pierre la couche de mortier sur laquelle est ordinairement fixée la peinture. A mesure que cette peinture se sépare du mur, on l'enroule sur un gros cylindre; il ne reste plus qu'à la débarrasser du ciment et à l'appliquer à l'endroit où on désire la replacer. Quand cette dernière opération est terminée, on enlève le cartonnage, et, à l'aide des procédés connus, on restitue à la peinture son primitif éclat.

On lit dans la *Patrie*: « Une découverte fort importante pour la science de nos antiquités nationales, vient d'être faite par M. Dauban, du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Tout le monde se souvient que, pendant la nuit du 5 au 6 novembre 1831,

un vol fut commis dans ce riche dépôt. Parmi les objets dérobés se trouvait une bague montée pour cachet et portant au chaton une tête de face gravée en creux avec cette inscription : *Childerici regis.* C'était l'anneau du roi franc père de Clovis, c'était le plus ancien monument de notre histoire nationale. On avait trouvé cette bague, avec plusieurs autres objets, tous infiniment curieux, mais d'un prix bien moindre pourtant, dans le tombeau de ce chef mérovingien, découvert à Tournai, le 27 mai 1653. Une certaine quantité de choses fut, sur l'indication du frère de l'un des coupables, retrouvée dans la Seine, derrière une des piles du pont de la Tournelle. Malheureusement, l'anneau de Childéric n'était pas du nombre ; il avait disparu dans le creuset qui avait réduit en lingots ces richesses, la plupart uniques. Ce qui ajoutait encore à cette perte et achevait de la rendre irréparable, c'est qu'on ne connaissait nulle part une empreinte fidèle, ni même une figure un peu exacte de ce cachet *L*ui perdu, rien ne restait pour le rappeler. Mais, grâce à M. Dauban, cette perte a été en quelque sorte réparée : une empreinte du cachet, faite avec de la cire rouge et de la plus irréprochable netteté, a été trouvée par ce jeune et savant archéologue dans un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Cette empreinte est si pure, si bien prise, si parfaitement nette, qu'on peut dire que le cachet est retrouvé. En effet, il sera très-facile à un ouvrier habile, en se servant des procédés de la galvanoplastie, de faire, au moyen de cette empreinte, un objet absolument semblable à celui qui a été détruit. »

Les ouvriers qui travaillent au nouveau pont Saint-Michel, ont recueilli dernièrement dans la vase tout un écrin rouillé, mais précieux : des bagues du temps de Henri III, des épingles du règne de Charles IX, un saint Louis en ivoire, un ostensoir d'argent de l'époque de Louis XIII. Un amateur très-distingué, M. Arthur Forgeais, s'est fait l'acquéreur et le conservateur de ce musée sauvé des eaux.

L'empereur Alexandre a ordonné qu'à Moscou un monument serait érigé à son père, l'empereur Nicolas Ier. Le sculpteur moscovite Ramazonoff, chargé d'en faire les bas-reliefs, vient de terminer le premier : il représente la révolte qui éclata en 1830, à propos du choléra, où l'empereur parut tout à coup au milieu d'une population furieuse, et lui cria d'une voix tonnante : « A genoux ! » Tous les personnages sont rendus avec la plus grande fidélité, en partie d'après des portraits photographiés. Le deuxième bas-relief représentera une scène de la révolution ; le troisième, la capitulation de Georgey, et le quatrième, l'arrivée de la famille impériale à Moscou par le chemin de fer qui venait d'être livré à la circulation.

Le grand prix et les prix secondaires pour le projet du monument à Wellington viennent d'être décernés, à Londres, aux concurrents qui ont été jugés les plus méritants. — Voici, en quelques mots, l'origine de ce concours : Lors de la mort du duc de Wellington, le parlement anglais vota une somme de cent mille livres sterling (2,500,000 fr.) pour les funérailles de l'illustre guerrier; mais les frais n'atteignirent pas le chiffre qu'on avait affecté à cette dépense; on n'employa que 77,000 livres sterling. Les 23,000 livres qui restaient ne furent pas remises au Trésor et le parlement décida que cette somme serait consacrée à l'érection d'un monument à Wellington dans la cathédrale de Saint-Paul. On alloua vingt mille livres sterling (500,000 fr.) à la construction du mausolée et on destina les autres 3,000 livres aux artistes qui auraient présenté les meilleurs projets. Un concours universel fut ouvert, et l'Italie et l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal, la Grèce, l'Amérique elle-même, envoyèrent leurs dessins et leurs modèles. Après une longue attente, un rapport adressé au ministre des travaux publics et signé par les lords Landsdowne et Overstone, MM. H.-H Milman, E. Cust et W.-E. Gladstone, a enfin annoncé la décision du jury. La voici : 1er prix 700 liv. st. (17,500 francs) à M. Galder-Marshall, de Londres; — 2e prix, 500 liv. sterl. (12,500 fr.) à W.-F. Woodington, de Walworth; — 3e prix, 300 liv. st. (7,500 fr.) à M. Edgard Papworth, de Londres; — 4e prix, 200 liv. sterl. (5,000 fr.) au chevalier Jean Dupré, de Florence; —en outre, cinq prix, chacun de 100 liv. st. (2,500 fr.) à MM. Mariano Folcini et Ulysse Cambi, de Florence, Alfred Stevens, Mathieu Noble, tous deux de Londres, Ernest-Julien Hahnel, de Dresde, et Th. Thorneycroft, de Londres.

L'Angleterre a eu l'heureuse idée, comme on sait, de réunir et d'exposer à Manchester les trésors artistiques qu'elle possède, et, pour atteindre ce but, elle a fait appel au patriotisme de la nation. On y a répondu, et tout objet de valeur, en peinture comme en sculpture, en dessin comme en gravure, tout marbre, panneau, toile, carton, émail, porcelaine, que le génie de l'artiste avait rendu immortel, a pris le chemin de ce musée improvisé. La reine y a envoyé les deux fameux van Dyk, représentant les *Enfants de Charles Ier* la *Sainte Agnès* du Dominiquin, un Holbein, un Phillip et plusieurs autres tableaux de prix. Le prince Albert s'est séparé un instant de ses plus belles peintures; lord Cowper a prêté une superbe *Madone* signée Raphaël, et une *Sainte famille* signée Fra Bartolomeo; les comtes de Carlisle, de Westmoreland, de Darneley, de Aylesford, de Warwick, de Yarborough, de Grey et de Dembigh, ont suivi ce noble exemple. Ces derniers ont décroché de leur collection, l'un son beau van Dyk, les *Trois enfants*; l'autre, la *Catherine Parr* d'Holbein ; lord Overstone, sa magnifique *Vierge* de Murillo ; lord Nortwick, un Masaccio et un Perugin. Puis, ce sont des Rubens, des Mantegna, des Frate Angelico, des Bellini, des Caracci et un Giotto. Les artistes modernes ne sont pas en minorité. On y voit des Webster, des Goodall, des Landseer, des Mulvardy, etc. — On a voulu garder un souvenir, une trace de cette grandiose exposition. MM. Colnaghi et Compagnie, de Londres, ont eu, à leur tour, l'heureuse idée de faire reproduire à la photographie les œuvres les plus importantes de cette exposition et de les réunir dans un superbe album qu'il ont nommé : *Gems of the art treasures exhibition*, et qu'on peut justement appeler : *Perles de l'art ancien et moderne.* L'ouvrage sera divisé en deux catégories ; la première comprendra les beaux ouvrages des maîtres anciens en peinture, statuaire, gravure, armoiries, cristaux, porcelaines, bois, formant une série de cent planches ; la seconde sera divisée en deux séries, l'une comprenant les ouvrages modernes, l'autre, une collection de portraits historiques, et formera également une série de cent planches. Des spécimens de l'ouvrage ont été déposés chez MM. G. Carini et Ce, à Paris, 4, boulevart des Italiens, où on peut les voir tous les jours.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 594.

Séance du 1er septembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. P.-B. FOURNIER, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le président annonce la présence des deux membres récemment élus : MM. Renaud, miniaturiste, et Montmeylan, littérateur.

Une lettre de M. Pollet, demandant l'insertion de son rapport sur l'harmonicorde de M. Debain. Ce rapport sera mis très-prochainement aux travaux de la Société.

Une lettre de M. Edmond Simonin, avec un bon pour retirer un exemplaire des Mémoires de l'Académie de Stanislas, année 1856.

Lecture d'un programme des prix à décerner en 1858 par l'Académie impériale de Metz. Dépôt aux archives.

Deux numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Ch. Fournier. — Le Bulletin de la Société française de photographie, à M. Ch. Chevalier. — *L'Art et la Philosophie*, revue critique du Salon. Renvoyé à M. Maillet. — *Une Notice historique et liturgique sur les cloches*, par M. l'abbé Jules Corblet. Renvoyé à l'examen de M. Montmeylan.

M. P.-B. Fournier communique à l'assemblée des réflexions intéressantes et relatives à l'essai sur le principe de vie universelle ou théorie du feu, par M. Delaire, président de la Société. Cet ouvrage sera déposé aux archives.

M. Marcellin lit un travail très-intéressant sur l'église Saint-Pierre, de Rome. Des remercîments lui sont adressés, et il est engagé à faire souvent de semblables communications.

Dans le procès-verbal de sa dernière séance, la Société a annoncé une analyse de divers projets que le même membre a soumis à son examen ; ces projets, conçus en 1853, peuvent se résumer de la manière suivante :

L'un d'eux consiste dans la réunion directe du Louvre à l'Hôtel-de-Ville par l'ouverture d'une large voie sacrée, bordée de maisons à arcades, rattachées à celles de la rue de Rivoli et offrant ainsi une voie couverte de la place de la Concorde au palais municipal. Des places circulaires établies au croisement des rues de l'Arbre-Sec, de la Monnaie, de Saint-Denis et autres perpendiculaires à la Seine, devaient, dans le but d'embellir, de rompre la monotonie de la longueur des lignes, d'assainir et de rafraîchir l'air, recevoir des monuments-fontaines consacrés aux illustrations nationales.

D'après ce projet, notre collègue, suivant l'idée de Louis XIV et de Napoléon Ier, démolissait l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, en ayant soin, toutefois, de conserver religieusement cet édifice si plein de souvenirs historiques, qu'il transportait sur le milieu d'un côté d'une vaste place demi-circulaire établie par lui devant la colonnade de Perrault.

Placée dans une position symétrique, s'élevait, sur l'autre côté de la place, la mairie du 4e arrondissement.

Nous avons eu sous les yeux une coupe de l'intérieur d'une magnifique basilique conçue dans le même style que la colonnade du Louvre, dans le cas où l'on eût préféré ce style au genre gothique de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui eût été réédifié ailleurs.

En face de l'Hôtel-de-Ville, formant le pourtour d'une place demi-circulaire, semblable à celle dont nous venons de parler, s'élevaient deux édifices consacrés, l'un à l'administration des hospices, l'autre à un service public.

Dans tous les projets suivants, M. Marcellin conserve l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; dans l'un, en tout semblable à celui qui vient d'être décrit, l'église se trouve au milieu de la place demi-circulaire, en face du Louvre; la voie partant de son chevet pour aboutir directement à l'Hôtel-de-Ville.

Dans un autre, l'axe de la voie, partant du milieu de la porte du Louvre, passe devant la façade latérale de Saint-Germain-l'Auxerrois, aboutit à l'axe de la rue de la Monnaie, où, formant la ligne brisée, elle s'infléchit pour aller directement au milieu de la façade de l'Hôtel-de-Ville.

Une place circulaire, établie à la rencontre de la rue de la Monnaie et de cette voie, recevait un château d'eau qui en marquait le brisement, faisant pendant à Saint-Germain-l'Auxerrois; dans un style et des formes semblables, s'élevait, dans une position symétrique, la mairie du 4e arrondissement. Vingt mètres étaient la largeur de la voie séparant les deux édifices dans leurs parties les plus rapprochées.

Il nous a été permis d'examiner les plans et dessins concernant ces projets. L'architecture des constructions qui devaient border la voie, celle des divers monuments et châteaux d'eau qui l'embellissaient, nous a paru conçue dans un très-beau style ; c'est pourquoi, tout en joignant notre faible voix au cri d'admiration du monde entier pour les embellissements dont le chef éminent et éclairé de l'administration municipale a doté Paris, nous croyons devoir quelques éloges à notre collègue pour ses belles conceptions, et

pouvoir lui promettre qu'il finira par recevoir la récompense due à ses incessants travaux.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 15 septembre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission.—Rapport de M. Moultat sur les publications du Comité central des artistes. — Communication de M. Moultat sur un monument à ériger à Léopold Robert. — Proposition de M. Corplet, ayant trait à l'érection d'une statue à Béranger. — Questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport sur l'ouvrage de M. Zacharie Rendu, architecte, intitulé: Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy-au-Bac, près Compiègne (Oise).

TROISIÈME PARTIE [1].

Le château, devenu dans la suite une importante forteresse pour la sûreté du pays, eut encore à soutenir plusieurs siéges, et se défendit, en 1422, contre les attaques du duc de Bedfort.

Il fut pris par les Anglais; néanmoins, ne resta pas longtemps en leur possession; mais, quoique rendu à ses premiers maîtres, le palais n'en fut pas moins négligé. Les Bourguignons l'occupèrent à leur tour pendant nos dissensions civiles; mais lorsque Charles VII entra à Compiègne à son retour de Reims, cette forteresse se rendit au monarque victorieux, en 1429.

Elle fut de nouveau prise par les Bourguignons, qui la détruisirent complétement, en 1430.

Le monastère survécut à la destruction de la châtellenie, et, au dix-septième siècle, fut réuni à la congrégation des Bénédictins établie au faubourg Saint-Jacques, à Paris. Cette fusion s'opéra avec l'approbation du pape Innocent XI, en 1682, celle de l'abbé et des moines, celle du roi, et par deux arrêts du Parlement. Les terres de la communauté n'étaient plus cultivées alors que par quatre-vingt-dix familles serves qui lui appartenaient en propre.

Les moines de Saint-Médard de Soissons convertirent l'abbaye placée sous le patronage de la Sainte-Trinité, en un simple prieuré dont la nomination du titulaire était laissée au roi.

La tourmente révolutionnaire de 1793, dit plus loin M. Rendu en terminant la partie historique de son ouvrage, emporta avec elle, ainsi que tant d'autres, l'abbaye de Choisy. Depuis ce temps, elle ne s'est pas relevée, et c'est à peine s'il en reste quelques pierres.

Quant au vieux *Cauciacum*, qu'entouraient autrefois le faste de la majesté et l'éclat de la puissance, il est aujourd'hui, comparativement, tombé à l'état de nullité. Quelques ruines éparses sur le sol, et dont le temps effacera bientôt les débris, sont, après mille ans d'existence, tout ce qui reste de son antique splendeur.

Si, Messieurs, je ne vous ai donné qu'un aperçu malheureusement trop incomplet de la première partie de l'ouvrage de M. Rendu, c'est qu'il m'a paru indispensable de m'arrêter un instant à sa partie archéologique. Permettez-moi donc de commencer par le palais proprement dit; mais avant, je dois vous dire que le coteau qui domine Choisy est encore nommé la butte du Châtelet ou de la reine Berthe; mais, dit M. Rendu, il ne reste aucune trace de la villa construite par les monarques mérovingiens; cependant on peut, d'après les descriptions qui nous ont été transmises de ces anciennes résidences royales, rétablir approximativement l'ensemble du palais.

Cette habitation se composait d'une suite de bâtiments destinés à l'exploitation, disséminée dans la campagne, et ressemblait assez à une grande ferme. Là, les rois de France y tenaient leur cour et vivaient du produit du sol réuni dans d'immenses magasins. Quand ces approvisionnements étaient consommés, ils changeaient de résidence. Le bâtiment principal, décoré avec une certaine élégance, se composait de vastes portiques, de cours spacieuses et de quelques grandes salles couvertes en charpente, ornées de peinture. Il était bâti en bois et probablement fort simple de construction. Autour du principal corps de logis, se trouvaient disposés, par ordre, les logements des officiers du palais, soit barbares, soit Romains d'origine; d'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique d'armes, jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur.

On commença à fortifier le palais sous Charles-le-Chauve, et, vers la fin du neuvième siècle, il se composait de plusieurs enceintes de maçonneries garnies de palissades en bois; au côté de l'enceinte la plus étroite, il y avait une éminence naturelle ayant la forme d'un cône tronqué. C'est sur cette éminence que s'élevait le donjon, énorme tour ronde divisée en trois étages et percée de meurtrières.

[1] Voir page 245.

L'éminence, qui avait la forme d'un fer à cheval d'environ un demi-kilomètre de large, présentait de vastes souterrains voûtés en maçonnerie, et couverts de jardins et de bosquets.

Le donjon était placé au centre de la courbe, et l'on avait établi quatre tours à sa droite et à sa gauche. Toutes ces tours se trouvaient réliées entre elles par des murs fort épais, et par divers corps de bâtiments solidement construits. Au douzième siècle, on compliqua encore le système de fortification; enfin, aux quatorzième et quinzième siècles, il fut complété par des barrières ou retranchements extérieurs, des courtines et de vastes souterrains, et c'est avec cet appareil imposant de guerre que cette forteresse soutint toutes les attaques dirigées contre elle, jusqu'à ce que l'armée bourguignonne l'eût complétement détruite.

On assure, ajoute l'auteur en terminant la description archéologique du palais, que la grande rue de Choisy portait autrefois le titre de chaussée Brunehaut, et qu'elle recouvre des fondations considérables. On ne voit plus sur place aucune preuve matérielle de cette communication, et il est possible qu'elle soit enfouie sous les vieilles alluvions de l'Oise; mais on connaît, par ce qui précède, l'importance de *Cauciacum* sous les rois mérovingiens, et nous serions peu surpris que de nouvelles études révélassent des preuves certaines de son ancienne existence.

L'auteur donne ensuite une description très-détaillée de l'abbaye et de l'église. « L'abbaye de Saint-Etienne de Choisy, dit-il, était placée au pied de la butte du Châtelet; son cloître avait des galeries couvertes bâties sur un plan rectangulaire, et se développant, au Midi, le long du bas-côté de l'église. Le cloître était circonscrit par quatre principaux corps de bâtiments; le flanc méridional de l'église en formait un des côtés; puis, c'étaient les corps de logis où étaient disposés le réfectoire, le dortoir et la cuisine.

Le chapitre ou salle des délibérations, le parloir où il était permis de rompre le silence, la trésorerie où l'on enfermait tous les objets précieux.

L'hôtellerie pour les pèlerins et les hôtes formait un édifice particulier. Dans les dépendances de l'abbaye, il y avait, outre l'église principale, plusieurs oratoires. Après le cloître, c'était le réfectoire et la salle capitulaire dont les murs étaient ornés de peintures.

Il y avait aussi une salle spéciale pour la bibliothèque et les archives. Anciennement, on disposait des bains dans les dépendances du monastère; suivant l'ordre du pape Adrien Ier, le clergé allait se baigner tous les jours processionnellement en chantant le psaume *Offerte Domino*.

L'abbaye fut, par la suite, ceinte de murailles crénelées et flanquée de tourelles rappelant le style d'architecture particulier à l'époque où elle fut construite.

L.-M. MOULTAT.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(229e séance. 10e année.)

Séance du 4 septembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. HULOT, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance. Aucune rectification n'était demandée. Le procès-verbal est mis aux voix et adopté. Envoi de deux numéros du journal *l'Europe-Artiste*, dans lequel notre collègue, M. Louis Auvray, continue la série de ses articles critiques sur le salon de 1857.

Envoi de deux livraisons de *l'Art et la Philosophie au Salon de* 1857, revue critique par MM. Gendré et Willems.

Lettre de M. Louis Schaal, dans laquelle il donne sa démission de membre actif du Comité central des artistes; cette démission est acceptée.

M. Louis Auvray ayant rappelé le désir exprimé par le conseil de rédaction de s'adjoindre un artiste musicien, le comité désigne M. E. Chol, président de la section de musique, pour en faire partie.

M. Faiex, ayant été proposé pour l'emploi de secrétaire-adjoint et ayant réuni l'unanimité des suffrages, est nommé en remplacement de M. Schaal, démissionnaire.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/2.

Le Secrétaire-adjoint,
LOUIS REY.

Ordre du jour du 18 septembre 1857.

Lecture du procès-verbal; — correspondance; — réception des membres nouvellement élus; — rapports des commissions; — nomination de commissions; — propositions diverses; — présentation de candidats; — élections; — audition musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LES OEUVRES DE MM. VALADON, TALUET, ET LÉON ROUSSEAU.

La plupart des sociétés fondées pour patronner une industrie mercantile ou protéger un art libéral, pour répandre les procédés du travail et les nouvelles lumières acquises, pour veiller,

en un mot, aux intérêts des artisans et des artistes, s'occupent fort peu des personnes qui leur sont étrangères; souvent aussi il arrive que les résultats heureux qu'elles obtiennent profitent à peine à la majorité de leurs adhérents. — Le Comité central des artistes, dont le programme et les précédents travaux résument parfaitement les intentions et l'esprit, et qui, par le concours actif et l'assiduité croissante de ses membres rend l'application des principes par lui adoptés plus immédiate et plus bienfaisante, a prouvé dans de nombreuses circonstances qu'il s'occupe avec sollicitude des membres qui le composent, et aussi cela tient tout à la fois à la nature de ses idées et à l'habile direction qui les propage, qu'il répond à l'appel des artistes dont l'admission dans son sein n'a pas été demandée ou encore obtenue. Le rapport que nous venons vous lire, Messieurs, est une nouvelle preuve de ce que j'avance, c'est le compte rendu de la commission que vous avez nommée pour visiter les ateliers de M. Valadon, peintre, Taluet, sculpteur, et Léon Rousseau, peintre de fleurs; trois artistes distingués, trois talents qui honorent les arts sous des formes diverses et qui n'appartiennent pourtant pas à notre Comité, ou du moins n'en faisaient pas encore partie quand nous avons examiné leurs productions.

Parmi les œuvres nombreuses qui décorent l'atelier de M. Valadon, nous avons examiné plusieurs tableaux qui étaient spécialement soumis à notre appréciation. Ce sont quatre portraits remarquables, d'une exécution ferme et personnelle, d'un coloris vigoureux, souvent d'une belle couleur, toujours bien facturés. — Une étude, *Philosophe rabelaisien*, figure sympathique sur laquelle l'intérêt se porte volontiers et se partage entre les qualités d'une belle couleur, d'une bonne exécution, et les sentiments intérieurs qui l'animent et qui reflètent, avec la pensée du peintre, tout le passé d'un homme laborieux, toute une vie d'étude et de travaux suivis, mais aussi tout un avenir d'espérances et de félicité bien acquise... — Un tableau, *Scène de la vie de Bohême;* mais la Bohême choisie par M. Valadon n'a rien de la misère dont la vue rend pitoyable, elle peut seulement inspirer quelques regrets. — De jeunes artistes des deux sexes, animés, on doit le croire, de vocation pour la pratique des Beaux-Arts, exercent librement, et dans des circonstances délicieusement choisies, le goût, l'ardeur et l'enthousiasme qu'ils puisent à la source féconde de leurs vingt ans; mais, trompés sur l'emploi des véritables moyens, semblent confondre l'usage avec l'admiration et rendre ainsi leur culte bien équivoque... Dans leur conduite enfin, si les calculs grossiers n'entrent pour rien, l'amour de l'art, le vrai mobile, pour se montrer dans de trop libres ébats, ne paraît pas être leur unique objet; enfin une composition très-originale et tout à fait distinguée, où l'auteur, dans les limites étroites de son cadre, a montré les heureuses tendances de son travail et les qualités d'un excellent peintre.

M. Taluet, sculpteur, a bien voulu nous montrer quelques œuvres, les unes complètes, d'autres inachevées, que le temps lui aura sans doute permis de terminer. — Deux bustes, portraits d'hommes savants et célèbres, dont l'énergie d'une mâle nature, le calme et la réflexion forment les caractères principaux et rendent la ressemblance des deux modèles. Une statue en pierre à l'état d'ébauche; mais surtout une grande et belle figure historique dont le nom doit encore être secret, sujet magnifique, heureuse conception qui, seule, mérite de grands éloges; la pose, l'énergie qu'on remarque déjà dans cette œuvre, sont une garantie de la réussite et du succès que M. Taluet, par de persévérantes études, cherche à mériter, et que, bien sûr, il obtiendra.

M. Léon Rousseau, qui vous est déjà connu, Messieurs, par des œuvres et tout le bien qu'on en a dit, a présenté à l'examen de votre commission plusieurs tableaux qui ont été signalés par des organes littéraires très-sérieux, et dont le jugement est une autorité. — Des *Coings*. La simplicité du sujet et de l'arrangement, la vérité locale et puis une naïveté de facture qui est ici le résultat évident du savoir, en font un excellent tableau. — Un *Trophée de chasse*, *nature morte*, commandé par S. Exc. le ministre d'État, genre moins familier à cet artiste, mais dans lequel il a placé ses bonnes qualités de brosse et sa brillante couleur. — Plusieurs autres sujets, grands tableaux à l'état d'ébauche et qui font croire à leur prochain succès; enfin, une composition de fleurs qui a déjà figuré à une exposition des Beaux-Arts, et que vous avez dû remarquer, intitulée le *Déjeuner*, *souvenir des Tuileries*. Dans tous ces tableaux, où l'ardeur du pinceau seconde si bien la juste observation du peintre, se révèlent des qualités que nous apprécions beaucoup, et que les Beaux-Arts devront à l'heureuse prédilection de l'artiste pour les grands effets de la nature. — Sans nous permettre d'estimer la part de justice qui a été accordée aux œuvres dont nous venons de vous parler, nous dirons seulement que plusieurs d'entre elles, appartenant à chacun de ces artistes, ont été admises et figurent aujourd'hui au nouveau Salon.

Messieurs, les intentions bienveillantes du Comité sont bien comprises; les artistes qui, jusqu'à

ce jour, ont été l'objet de sa sollicitude, nous chargent de vous manifester leur reconnaissance. L'initiative du Comité n'a pas pour unique effet de révéler des talents naissants et de mentionner des artistes déjà célèbres, mais encore de produire tous les phénomènes encourageants que donne la confiance...—de soutenir des courages qui se laissent abattre, qui très-souvent doutent de leurs forces, de leur mérite et de leur bonne fortune, et auxquels il ne manque, pour obtenir tous leurs succès, qu'un peu de cette lumière qui fait briller le talent et qu'on nomme la publicité.

Louis REY.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE-ITALIEN : *Zaïre*. *Saule*. Alfieri, M. Salvini, M. Piccinini. — GYMNASE : l'*Esclave du mari*, comédie en un acte de Mme Rhéal. — THÉATRE-LYRIQUE : *Euryanthe*, opéra imité de l'allemand par MM. de Saint-Georges et de Leuven, musique de Weber.

Les succès obtenus par Mme Ristori ont eu du retentissement de l'autre côté des monts : tous les artistes qui, dès longtemps, se sont voués au culte de Melpomène et chaussèrent le cothurne tragique, aspirent à venir défiler, chacun à son tour, devant le public parisien, le public par excellence, et sans le suffrage duquel aucune renommée n'est complète.

Un impresario s'est donc bien vite rencontré, et une nouvelle troupe italienne formée par ses soins est venue faire retentir sous la voûte dorée de la salle Ventadour les harmonieuses périodes de cette belle langue toscane déjà en quelque sorte familière à nos oreilles. Cette tentative, hardie il faut le dire, après l'engouement mérité dont la marquise-comédienne a été l'objet, ne semble pas, cette fois, avoir réussi d'une manière absolue.

Le peuple français est éminemment galant et chevaleresque, il a accueilli d'abord Mme Ristori avec transports, parce qu'elle est femme et jolie femme ; il s'est trouvé qu'elle avait du talent, plus que du talent, du génie, — et son nom a été bientôt dans toutes les bouches, et les recettes ont été sans cesse *crescendo* comme aux plus beaux jours de la troupe chantante.

Les espérances de la troupe ont surtout reposé cette fois sur le premier rôle-homme, M. Salvini, qui passe à bon droit pour le Talma de l'Italie ; mais la première pièce annoncée sur l'affiche n'était pas d'un choix heureux. En effet, *Zaïre*, l'une des meilleures tragédies de Voltaire, ne gagne pas à être entendue dans une autre langue que la nôtre, et bien que la réunion ait été composée de la véritable élite de la société parisienne, le succès n'a pas été aussi unanime que l'eût produit sans doute une œuvre moins connue. La pièce, du reste, a été jouée avec un ensemble remarquable, plus d'ensemble peut-être qu'elle ne l'eût été par la troupe Ristori, composée un peu trop de repoussoirs, et M. Salvini s'est tiré des difficultés du rôle d'Orosmane avec toute l'habileté du talent.

Cependant le contentement n'était pas complet parmi la troupe, et bientôt *Saül* a étalé ses gigantesques lettres sur l'affiche, mais avec l'ortographe italienne,—ce qui donnait *Saule, sa-ou-lé*.— Ce qui a fait dire à quelques plaisants que la troupe chantante était de retour, et que le spectacle se composerait uniquement de la fameuse *romance du Saule* d'Othello. Il était dit que la troupe nouvelle agirait constamment par tâtonnements, car à la seconde représentation ce n'était plus que *Saul* sans tréma. Décidément les impresarii étrangers devraient se munir,avant tout accessoire, d'un bon cornac au fait des habitudes et des subtilités de la banque parisienne.

Saule est certainement l'une des meilleures tragédies d'Alfieri. Inspiré par la lecture de la Bible, le poëte a su monter dans son dialogue à la hauteur de cette sublime poésie, la mère de toutes les poésies : il a même atteint des beautés que nous ne pourrions guère rencontrer ailleurs que dans notre *Athalie*.

Il est peu de poëtes, bien étudiés, qui se présentent à l'imagination dans des proportions aussi colossales qu'Alfieri. C'est que cet homme sculptural n'est point une de ces organisations désignées dès l'enfance, marquées par le travail latescent d'une vocation irrésistible, préparées par la nature et arrivant enfin à l'éclosion par suite de cette loi de tout être créé qui ne brise sa coquille ou ne déchire ses voiles qu'après la gestation laborieuse.En effet, Alfieri est *devenu* poëte par la seule et prodigieuse force de sa volonté. C'est un Titan né pour commander au monde, et qui, dédaignant d'entasser montagnes sur montagnes pour saisir le pouvoir, — cette chimère périssable et vaine, cette source d'erreurs dont le cours dévie si facilement et traîne des victimes au Capitole ou aux Gémonies de l'histoire, — a voulu forcer le monde à lui donner cette admiration accordée si largement au peintre, au sculpteur, au musicien , au poëte, — au génie, — et dont son âme ardente avait une soif inextinguible.

La place nous manque, malheureusement, pour tracer le portrait de cet homme étrange, né près des marches du trône et qui ne *voulut* être qu'un poëte. Constatons seulement que sa tragédie. comme celle de *Myrrha*, — son chef-d'œuvre,— a produit le plus grand effet; et la difficulté était grande de nuancer, durant cinq actes, la folie de ce roi qui semble être plutôt du ressort de l'Opéra. M. Salvini est un des plus beaux hommes qu'il y ait au théâtre , et la statuaire autant que la peinture aurait à profiter à le voir jouer. Ses poses sont magnifiques, ses gestes harmonieux, son organe sonore et mélodieusement accentué, et avec tout cela brille sur son visage ce don divin si fréquemment refusé à la beauté, — l'intelligence.

A côté de lui brille avec quelque éclat M. Piccinini.

En résumé, nous ne croyons pas, malgré tous les efforts de cette honorable troupe, qu'elle recueille jamais autant de bravos et d'argent que la troupe Ristori, — et encore celle-ci n'ose-t-elle plus, dit-on, risquer une troisième apparition. Tout s'use ici-bas, et la tragédie est de ces cadavres qu'on galvanise difficilement.

Le Gymnase a lancé une comédie sans méchanceté, sous le titre de l'*Esclave du mari*; elle est signée d'un nom de femme, et la galanterie française nous fera convenir qu'elle a obtenu quelques bravos; mais ce sera tout. La direction du Gymnase ne jure que par Alexandre Dumas fils; il est vrai qu'elle est bien largement payée pour cela, mais remplir ses cartons avec de l'indulgence n'est pas toujours d'une tactique sûre.

L'événement de la quinzaine, c'est l'*Euryanthe*, de Weber, digne sœur d'*Oberon* et du *Freyschutz*, — une œuvre magistrale s'il en est, et telle que notre époque

n'en produit plus, occupée qu'elle est de trafiquer et de vendre, plus désireuse d'écouler ses produits que d'étudier l'art, et ne travaillant qu'avec la certitude du gain.

Oberon avait obtenu un énorme succès; le poëme avait été confié à des auteurs, neufs dans la carrière, et qui s'étaient tirés des difficultés du sujet avec le plus grand bonheur. Il y avait dans leur poésie,—oui, *poésie*,— une verve de jeunesse, une saveur de force qu'on trouve rarement dans les libretti d'opéra. Cette fois, la direction du Théâtre-Lyrique s'est fait un raisonnement, assez plausible en apparence, mais dont le résultat a quelque peu prouvé l'imprudence: c'est-à-dire que si *Oberon* fut heureusement réussi par des inexpérimentés, *Euryanthe* serait à coup sûr admirablement rendu par des vétérans du genre.

Et M. de Saint-Georges a été nanti de la partition allemande, sur laquelle il a répandu à foison les fioritures dont il use depuis quarante ans, mais dont nous commençons à voir la ficelle éraillée.

Heureusement pour l'art, la musique de Weber a triomphé de la pauvreté du poëme : c'est bien là l'inspiration du génie, le cri de l'âme, indépendante de toutes les misérables préoccupations de la vie matérielle. L'ouverture grandiose n'était pas une nouveauté pour le public d'élite de la première représentation, et cependant cette page magnifique a été bissée avec un enthousiasme sans pareil. Ah! si l'on voulait, une bonne fois, laisser un peu de côté le joli, l'ingénieux, le conventionnel, pour en revenir à cette belle simplicité, pourtant si grandiose!

Les finales des premier et deuxième actes, la scène du défi, le chant du mai ont excité de véritables transports; mais les honneurs de la soirée ont été pour le *Chœur des Chasseurs*;— ce modèle inimitable des morceaux d'ensemble, cette magnifique mêlée de voix, cette orchestration magique, n'a été surpassée encore que par le chœur du *Freyschutz*, du même auteur.

L'exécution a été des plus satisfaisantes, et il se pourrait bien que, malgré le poëme, le succès vînt récompenser l'habile direction de ses frais et du temps considérable employé à l'étude d'une œuvre hérissée de difficultés, et qui ne saurait souffrir une médiocre interprétation.

Mentionnons, en passant, deux folies exhilarantes au Palais-Royal: *Je ne mange pas de ce pain-là*, par Léon Beauvallet,— l'un des plus spirituels garçons du monde des arts, — et Marcel Nouvière, et le *Détournement de majeure*, de MM. Siraudin et Bernard: deux succès.

Les Bouffes-Parisiens et les Folies-Nouvelles ont rouvert leurs salles au public spécial qui se porte à ces amusantes soirées. Tout le monde revient des champs, la villégiature aspire ses dernières bouffées d'air pur. — Pourtant, il y a encore des feuilles sur les arbres, des perdreaux dans les sillons et des grappes de raisin sur les ceps... Allons, encore un bon mois, au moins! C'est toujours cela de gagné sur le sombre hiver.

Albert BLANQUET.

MÉLANGES.

15 septembre.

L'Empereur a conféré la grand'croix de la Légion d'honneur à M. le baron Alexandre de Humbolt, membre de l'Institut impérial de France.

— La vente de la collection de livres de M. Libri, commencée le 2 juillet, s'est terminée le 14 août. Cette collection se composait de près de 20,000 volumes. La vente totale de cette bibliothèque a produit 80,000 fr. environ. — On annonce pour le mois de décembre prochain une deuxième vente de livres de M. Libri, non moins considérable que celle-ci.

— Les quatre statues allégoriques, destinées à la décoration de la façade principale de la belle caserne des Petits-Pères, qui s'étend dans la rue de la Banque, et dont l'exécution, ainsi que nous l'avons déjà dit, est confiée à M. Desprez, sont la Force et la Prudence d'un côté, la Vigilance et l'Ordre public de l'autre. Cette caserne est destinée à la garde de Paris.

— On doit élever incessamment, au centre de Paris, un magnifique édifice destiné à des concerts quotidiens, sous le nom de Salle Malibran. On assure que ce projet est patroné par le commerce parisien.

— Le Musée de Toulouse vient d'hériter d'une fort belle statue de marbre blanc, due au ciseau de Lucas. Ce précieux travail, que l'auteur avait donné à M. de Saget, ingénieur en chef de la province, a été mis à la disposition de M. le maire de Toulouse par les héritiers du défunt M. de Saget.

— Les statues de Gœthe et de Schiller, par le professeur Rietschel, faisant partie du monument élevé à Weimar, et dont l'inauguration a dû avoir lieu le 4 septembre, ont été exposées à Munich un jour seulement, le 25 août, et le lendemain ces deux statues sont parties pour Weimar, où elles étaient attendues le 30.

—Les événements qui se passent en ce moment dans l'Inde ont conduit les feuilles périodiques à donner de grands détails sur ce pays. Quelques-uns de ces détails intéressants au point de vue archéologique ont paru il y a quelques jours sur Agra. Agra renferme des ruines grandioses, et ses environs offrent encore aux voyageurs des monuments splendides conservés à travers les âges : d'abord la Moti-Mesdjid, regardée comme la plus belle mosquée de toute l'Asie, construite entièrement en marbre blanc, et qui n'a de rivale dans son genre d'architecture que la Sainte-Sophie de Constantinople ; ensuite le fameux mausolée appelé Tadj-Mahâl; tout ce que la poésie orientale peut imaginer de plus beau se trouve réalisé par ce mausolée unique en son genre. Dans les environs d'Agra s'élève le mausolée d'Akbas. C'est un édifice de forme pyramidale, environné extérieurement de cloîtres, de galeries et de dômes qui vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et qui sont surmontés par une plate-forme en marbre blanc d'un travail exquis.

— *Les anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III* recueil rédigé par M. Lefeuve. Sommaire de la livraison qui vient de paraître : — Rue des Bernardins; Le petit Hôtel Nesmond; Les Frondeurs; le Conseiller de Charles IX; Chamillard et les Chamillardes; les Deux Peintres du Roi; le Cloître; le Presbytère; les Braque; le Prévost de Passy; Rue Bertin-Poirée; quai de Béthune; l'Hôtel Bretonvilliers; le Maréchal de Richelieu; M. Viel; l'Hôtel d'Ambrun; le Nonce du Pape; les Magistrats; les Marchands de vin; l'Hôtel Perrault.— Rue de Bièvre; l'Hotel Bretonvilliers; le Collége Chanac; le Cardinal Dubois. — Prix de la livraison: 1 fr. 60 c. — On souscrit en adressant 32 fr. pour vingt livraisons, à M. Rousseau, boulevart de la Madeleine.

LE

MUSÉE DE METZ.

M. MÉGETTE. — M. COROT. — M. MARÉCHAL [1].

Il y a au Musée de Metz un tableau local curieux, parce qu'il représente une de ces légendes si communes aux premiers siècles de l'Église : c'est la *Procession du Grauly*. Le *Grauly* était un monstre effroyable, autrement affamé que le Minotaure de Crète, puisqu'il consommait, chaque matin, une femme tout entière. Le *Grauly* se tenait d'ordinaire sous les voûtes ténébreuses de l'amphithéâtre romain, et tous les jours, à la même heure, il venait chercher son repas avec la plus impitoyable exactitude. Son menu, comme je l'ai dit, consistait invariablement en une jeune fille ; on avait même remarqué que le monstre avait le bon goût de préférer et de choisir les plus jeunes et les plus potelées. Il est facile d'imaginer la consternation des habitants de Metz. Les parents perdaient leurs filles, les amants leurs fiancées, et la ville de Metz risquait de périr faute d'habitants pour la repeupler.

Malheureusement, Metz n'était point alors, comme aujourd'hui, une ville de guerriers et de canons, et elle ne put trouver, ainsi que Malte, un autre chevalier Dozon pour combattre le serpent. L'évêque résolut donc de se mettre en campagne. Cet évêque était saint Clément. Il s'entoura de ses fidèles moines et les arma de cierges au lieu de pertuisanes. Le monstre éventa l'expédition, et, afin qu'on ne pût ni le surprendre ni l'acculer, il se présenta en personne dans la rue *Taisons*. Mais il faut dire que cette rue n'avait point alors le nom qu'elle porte aujourd'hui. Le nom de *Taisons* lui fut donné parce que l'évêque, ayant aperçu l'aigrette flamboyante du dragon, se tourna vivement vers son clergé en prières, et lui dit : *Taisons-nous!* Puis, faisant signe à tous ses diacres de se jeter à genoux et d'implorer le Très-Haut, il alla seul résolument vers le monstre, en agitant son étole pour toute arme. Le combat ne fut pas long ; le prélat, se servant avec une merveilleuse adresse de son étole, comme l'Américain de son *laço*, enserra puissamment le monstre dans les nœuds de l'ornement sacré ; puis, prenant sa course, il l'entraîna, malgré tous ses efforts, et le noya bel et bien dans la Seille. — C'était en commémoration de cette heureuse dé-

[1] Extrait du *Voyage artistique en France*, de M. Léonce de Pesquidoux ; — à la librairie de MM. Michel Lévy frères. — LA REVUE DES BEAUX-ARTS, dans sa livraison du 15 avril dernier, a rendu compte de cet ouvrage, où la forme anecdotique se mêle parfois à des considérations souvent neuves, à des appréciations toujours judicieuses des œuvres d'art et de leurs auteurs. Quelques emprunts faits à ce livre si agréable et si utile à lire, ne peuvent qu'être bien accueillis par les lecteurs de la REVUE.

(NOTE DE LA RÉDACTION.)

livrance, que l'on faisait, chaque année, une procession; l'image du dragon vaincu, qu'on conserve encore à la cathédrale, était promenée par la ville, au milieu des transports de joie du peuple triomphant.

Tel est le sujet du tableau de la *Procession du Grauly*. — Le cortége sort de la cathédrale. En tête apparaît le vainqueur, saint Clément, porté par des moines vigoureux. Après lui, vient l'archevêque, sous un dais, et derrière le successeur de saint Clément, on voit l'image du serpent, que suit une longue file de prêtres et de diacres. La foule se prosterne et applaudit. Les hommes regardent le dragon d'un air bravache, les enfants cachent leurs visages sur le sein de leur mère, en poussant des cris de terreur. Ceci se passe au seizième siècle, le siècle des pourpoints éclatants et des toques empanachées; beau motif pour un coloriste.—L'artiste, M. Mégette, en a tiré un bon parti. Il y a de l'air, du mouvement dans cette foule. Sur le premier plan, dans le cortége de l'archevêque, on remarque bien quelques tons un peu crus, un peu vifs; mais l'ensemble de l'œuvre est très-satisfaisant.

Dans cette même salle il y a nombre de têtes et de portraits très-remarquables, des Rembrandt, des Ribera, des Van Dick, etc. — L'école moderne est représentée par un grand Corot. M. Corot n'est point, à proprement parler, un paysagiste : c'est un poëte ; ses eaux ne sont pas des eaux, ses arbres ne sont pas des arbres, ses paysages ne sont pas des paysages : ce sont des rêveries voilées, gazées, nuageuses comme toute rêverie. M. Corot ne vit pas au dix-neuvième siècle, il est contemporain d'Anacréon; mais, plus heureux que le poëte grec, il est reçu dans la familiarité des dryades, des faunes et des sylvains; il contemple leurs jeux, il assiste à leurs rondes; il voit les nymphes de Diane laver leurs beaux corps arrondis dans des ondes limpides et à l'ombre du saule argenté. En un mot, M. Corot est un voyageur antique, qui connaît toutes les grottes mystérieuses, tous les bois sacrés, tous les fleuves sinueux, toutes les charmantes déités de la mythologie des Grecs; et comme il sait vous charmer en vous racontant ce qu'il a vu ! Regardez *le Printemps*, tel qu'il lui apparut un jour dans une vallée du mont Hymète; le ciel est doux, vaporeux; une brise légère agite les arbres; la nature renaît; tout verdit, et de petits amours nus et roses forment des danses sur le gazon. — Un connaisseur habile nous dira que ces arbres sont blonds, ces eaux et ces terrains impossibles; que cet ensemble est fabuleux et d'une exécution maladroite. Eh ! qu'importe, n'êtes-vous pas ému et ravi? Que demandez-vous de plus, et qui oserait parler de réalité? Vous ne voyez donc pas que, si vous prononcez ce vilain mot de réalité, tout ce monde ravissant va s'évanouir : les amours et les satyres se cacheront derrière les arbres et vous regarderont curieusement; les nymphes effarouchées s'enfuiront dans les roseaux; Diane disparaîtra avec ses grands lévriers; et à la place de toutes ces formes riantes, de tous ces aspects noyés, de tous ces arbres aériens, de toute cette poésie enchanteresse, vous risquez d'avoir quelque chose de lourd, de vulgaire et d'ennuyeux. Seulement n'accordons de pareilles immunités qu'à M. Corot, puisque ce n'est qu'à cette condition qu'il consent à nous faire pénétrer dans les recoins de ce monde disparu, et ayons soin de rappeler à tout artiste profane et téméraire qui serait tenté de l'imiter, que M. Corot est le seul mortel que les nymphes et les oréades aient jamais admis dans le secret de leur beauté.

Le tableau mythologique de Metz représente un *Berger jouant de la flûte au milieu de ses moutons;* mais ce paysage, fait il y a une vingtaine d'années, est loin de mériter autant d'éloges que les paysages postérieurs. Tous ceux qui ont comparé avec attention le paysage de M. Corot placé au Luxembourg avec ses paysages de ces dernières années, et notamment ceux de 1855, ont pu constater comme moi chez cet artiste les transformations les plus heureuses et les progrès les plus réels. — Autrefois, M. Corot n'était

guère qu'un paysagiste classique; il recherchait les sujets académiques, et ne les traitait pas d'une façon très-originale ou très-brillante; au contraire, il était souvent lourd, sans transparence, un peu noir, abusait de tons d'un bleu sombre et opaque; il n'avait point encore trouvé et jeté sur ses toiles cette couleur, ce sentiment qui provoquent de si longues rêveries. Enfin, M. Corot n'était point encore ce paysagiste qui a su réunir dans un ensemble gracieux les inspirations de l'esprit le plus poétique avec les impressions de la nature les plus délicates et les plus vraies.

M. Maréchal (de Metz) devait être représenté dans le musée de sa ville natale. Un pastel de lui, d'ailleurs plein d'une vigueur et d'un relief bien rares dans ce genre si ingrat, rappelle son nom et fait penser qu'on doit aller voir à la cathédrale d'autres travaux du même peintre, autrement importants. M. Maréchal est peut-être l'artiste qui a poussé le plus loin à notre époque la peinture sur vitraux, ce genre difficile et grandiose si admirablement traité au moyen âge. Toutefois, M. Maréchal ne possède point encore l'éclat, l'harmonie et la solidité des artistes verriers du moyen âge. Peut-être que le temps donnera à ses peintures ces qualités qui leur manquent. De plus, les vitraux de M. Maréchal attirent presque toujours le regard et concentrent l'attention au détriment de l'édifice qu'ils décorent, ils font l'effet, en quelque sorte, d'un objet qui n'est point à son plan. — Les vitraux de la cathédrale de Metz donnent au chœur un aspect très-éclatant. -- Metz est, comme on sait, une ville de guerre; on y voit plus de militaires que de bourgeois, et on comprend jusqu'à un certain point que tout ce qui ne tient pas à l'artillerie par quelque côté n'attire que médiocrement l'intérêt de l'administration. Toutefois, il y aurait peut-être moyen de concilier le chauvinisme, ce travers si éminemment français, avec la décence et le respect qu'on doit aux beaux et vieux édifices. La cathédrale de Metz est littéralement flanquée, d'un côté, de restaurants et de cafés, où brillent sans cesse des armes et des soldats. C'est entre une double rangée de tables et de fumeurs qu'on entre dans la vieille église, et souvent l'odeur du cigare vient se mêler au parfum de l'encens. — Évidemment il y a là une anomalie qui doit éveiller l'attention même des hommes les moins artistes et les moins religieux.

Léonce De PESQUIDOUX.

Une indisposition de M. Jules Verne nous force d'ajourner à notre prochaine livraison le compte rendu des *Œuvres de sculpture exposées au Salon de 1857.*

LA GRAVURE

A L'EXPOSITION DE 1857.

MM. FRANÇOIS.— BLANCHARD. — MARTINET.— BEAUGRAND. — CALAMATTA. — DIEN. — BERTINOT. — DANGUIN. — FRANÇOIS GIRARD. — AUGUSTE LEHMANN. — LEROY. — LEVASSEUR. — TOURNY. — ZACHÉE PRÉVOST.— REGNAULT. — PAUL GIRARDET. — DARODES. — MILLIN. — AUBERT. — EUG. LEGUAY. — MAR.— MASSARD. — CAREY.— CHAPLIN. — DAUBIGNY. — LÉO DROUYN. — DUCASSE. — LE FÈVRE. — MALARDOT. — GUESNU. — VALÉRIO. — DE WISMES. — PÉQUENOT. — VEYRASSAT. — VERDEIL. — PEULOT. — GAUCHARD. — CARBONNEAU. — LAVIELLE. — GUSMAND. — SARGENT. — JAZET PÈRE.— ALEXANDRE JAZET. — ALLAIS.— CORNILLIET. — C. GEOFFROY. — MANIGAUD. — PIERDON. — COTTIN.— BARTHELMESS.— CERONI.— MANDEL. — STEIFENSAND. — PERFETTI. — WILMANN. — WEBER.— OUTHWAITE.—OUTKIN.—OLESZCZYNSKI.

On s'est toujours beaucoup préoccupé du sort de la gravure en France; on a souvent pensé, non qu'elle succomberait, mais qu'elle faiblirait à l'apparition de rivalités déclarées d'abord très-redoutables. Ces craintes doivent de plus en plus s'évanouir. La lithographie n'a point empêché la gravure de vivre; la photographie, l'héliographie, malgré les secours qu'elles empruntent aux découvertes de la chimie moderne, ne lui seront guère plus fatales. L'appui du gouvernement, celui des éditeurs, les encouragements des gens de goût, n'ont pas manqué aux artistes, et la meil-

leure preuve qu'eux-mêmes n'ont jamais désespéré de leur avenir, je la trouve dans l'Exposition de cette année.

Quoique relégués aux extrémités du palais, loin, bien loin de ceux dont ils reproduisent et popularisent les œuvres, quoique rassemblés et pressés dans un étroit passage où il n'est pas facile de les apprécier à son aise, les graveurs ont pris soin de montrer qu'ils n'étaient pas le moins du monde disposés à disparaître, qu'ils comprenaient le progrès aussi bien que leurs confrères, et surtout qu'ils entendaient soutenir résolument l'honneur de l'école française.

Je ne prétends pas dire que nous ayons à signaler cette année des chefs-d'œuvre, mais,— et je le préfère, — les ouvrages remarquables ne manquent pas, et un assez grand nombre sont fort recommandables. La gravure n'a pas le droit d'être fantaisiste; il faut qu'elle soit pure, correcte, élégante, exacte. A ces conditions seules, elle peut espérer le succès. La réunion des qualités qui l'assurent est déjà une recommandation assez importante pour attirer l'examen et l'attention sur ceux qui les possèdent et sur ceux qui tentent de les acquérir. Je ne blâme pas les gens que la magie, l'attrait de la couleur semblent seuls pouvoir séduire; mais, en vérité, ce n'est pas se montrer exigeant que de leur demander quelques égards pour les œuvres du burin. Il y a là de telles difficultés à vaincre, des études préparatoires si longues à faire, de tels efforts de patience, d'attention minutieuse et persévérante, que mon appel à la justice de tous me semble chose naturelle. Je le déclare franchement, l'examen complet de l'exposition de gravure a été pour moi bien plus un délassement que l'accomplissement d'un devoir. Si j'en parle avec plus d'abandon qu'un autre, j'espère qu'on me le pardonnera. Presque tout ce que j'ai vu m'a fait plaisir, pourquoi ne le dirais-je pas?

Ce plaisir a d'ailleurs été partagé par bien d'autres. Avant l'ouverture du Salon, le succès de plusieurs des ouvrages exposés n'était-il pas certain? Pour ne parler d'abord que de la grande gravure, de la gravure au burin, il me suffira de rappeler la *Reine Marie-Antoinette sortant du tribunal révolutionnaire*, par M. François, d'après Paul Delaroche, et qui a figuré à l'exposition du palais des Beaux-Arts; *Jupiter et Antiope*, de M. Blanchard, d'après le tableau de Corrége que possède le Louvre; les *Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn*, par M. Martinet, d'après M. Gallait, planche exécutée avec autant de vigueur que de sentiment.

M. Bougrand a deux ouvrages: une *Tête de Vierge*, d'après Luini; *Saint Augustin et Sainte Monique*, d'après M. Ary Scheffer. J'ai entendu reprocher un peu de sècheresse au travail de l'artiste dans cette dernière planche, mais elle ne possède pas moins de nombreuses qualités. Les têtes sont remplies de l'expression que le peintre a su répandre sur ces deux figures en extase, les mains sont traitées avec la plus grande délicatesse.

M. Calamatta a exposé trois planches; mais, chose singulière, il aurait, d'après le texte même de ces deux planches, deux collaborateurs qui ne sont point inscrits au livret. L'une, d'après ce comique tableau de Madou, que l'on appelle *Oh!* représentant des paysans romains dans une admiration si naïve, est signée *Biot et Calamatta*; l'autre, d'après un tableau de Stevens, *Souvenir de la Patrie*, est signée *de Meersmann et Calamatta*. Il n'y a que la gravure de la *Cinci*, d'après Guido Reni, qui soit de M. Calamatta seul. C'est une étude dans laquelle on retrouve les qualités du maître. — M. Dien a donné un *fac simile*, d'après M. Ingres. C'est un portrait de M. le comte de Nieuwerkerke. On lit au bas du dessin : *Hommage du plus affectueux dévouement. Ingres*, 1856. Le torse est indiqué par de larges coups de crayon, mais la tête est dessinée avec autant de finesse que de soin. M. Dien l'a gravée avec beaucoup de bonheur. Ce n'est pas sa faute si elle n'offre pas une ressemblance aussi complète qu'on aurait pu le désirer. — Le portrait du *Pape Clément IX*, Jules Rospigliosi, d'après Velasquez, par M. Bertinot, est une bonne étude. La tête est pleine de vie, de sentiment. — M. Danguin a donné le *Riche et le Pauvre*, d'après Orsel, et l'*Ascension*, d'après le tableau de Pérugin, que possède le musée de la ville de Lyon. Il y a du soin, de la finesse, de remarquables détails de burin dans cette seconde planche. — La *Mère heureuse*, d'après Prud'hon, *Corinne*, d'après Gérard, le portrait de M. Delécluse, *fac simile* d'un dessin de M. Bénouville, sont trois ouvrages de M. François Girard. Le plus recommandable, peut-être, est la *Mère heureuse*. L'artiste a rendu avec infiniment de charme la peinture de Prud'hon. Tout le buste de la mère est traité avec beaucoup de délicatesse. On dit le portrait de M. Delécluse ressemblant; je veux bien le croire, mais il paraît que M. Bénouville a pris dans un de ses mauvais jours le critique du *Journal des Débats*. Il a l'air bien soucieux.

La *Tête de Jésus-Christ*, gravée par M. Auguste Lehmann, est une belle étude; elle forme un médaillon autour duquel se trouve cette inscription : *Peccator, Salvatorem tuum respice.* Elle est préférable, sous tous les rapports, à la *Sainte-Famille* de M. Leroy, d'après Jules Romain. Il y

a, dans cette dernière, des duretés qu'il eût été possible d'éviter, surtout dans les yeux. — La reproduction du tableau de M. Hamon, *Ma sœur n'y est pas*, par M. Levasseur, est une traduction aussi exacte que charmante. — Les portraits de Masaccio et de M. Baroche, par M. Joseph Tourny, sont des ouvrages recommandables, ainsi que le portrait de M. Schneider, vice-président du Corps législatif, par M. Salmon, d'après Paul Delaroche. Après avoir terminé, il y a quelques années, la gravure des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, M. Zachée Prévost s'est occupé de *Jésus chez Simon le Pharisien*, toile que possède également le musée du Louvre. Cet artiste semble s'être voué à l'interprétation des œuvres du peintre vénitien. Sa seconde gravure n'a pas l'apparence brillante de la première, — ceci tient au sujet,— mais elle se distingue par les mêmes qualités. — Il y a comme une réminiscence de l'école et de la manière allemande dans les travaux de M. Regnault, la *Septième station du chemin de la Croix*, le *Sauveur du monde*. La tête, les mains, les bras du Christ sont d'une remarquable exécution. — Je ne suis, en vérité, que l'écho du public en faisant l'éloge de la gravure de M. Paul Girardet, la *Première messe en Kabylie*, tableau si connu de M. Horace Vernet. Toute la partie du milieu, le groupe des religieux officiant à l'autel, est exécutée avec goût, avec sentiment. La lumière y est répandue avec autant de charme que de vérité. J'ai toujours vu la foule se presser devant cette planche remarquable. — On sait qu'un homme de goût, M. Casimir Leconte, s'est donné la généreuse mission de publier un ouvrage complet sur les œuvres de Fogelberg, sculpteur suédois, mort il y a peu de temps. Au texte qu'il a rédigé, il a joint les gravures de 41 groupes ou figures exécutées presque toutes à Rome par l'artiste. Cet important travail a été confié à des graveurs français, et ils ont dignement répondu à la confiance de l'éditeur. M. Darodes a gravé une *Vénus*, l'*Amour et Psyché;* M. Millin, une *Vénus au bain*. Ces trois spécimens ne peuvent donner qu'une excellente opinion de l'œuvre complète. Ils sont exécutés avec autant de grâce et de finesse, que de netteté et d'élégance.

Dans les gravures vignettes, destinées à des ouvrages historiques ou religieux, aux sciences naturelles, il y a l'*Industrie des castors* et le *Bois de Boulogne*, de M. Eugène Aubert. Ce ne sont pas les meilleures de l'exposition. J'aime mieux les deux planches de M. Eugène Leguay, d'après les dessins de M. Philippoteaux pour l'histoire de Napoléon III ; ce sont les *Derniers moments de la reine Hortense*, et le *Prince Louis-Napoléon parcourant les boulevarts, le 13 juin 1849*.—La *Sainte-Cécile*, du Dominiquin, par M. Mar, n'est également pas à dédaigner. Je regarde beaucoup plus comme une vignette la *Vierge aux anges*, de Rubens, par M. Massard. Est-ce que cet artiste n'avait pas quelque chose de plus important à nous donner ?

Les gravures à l'eau forte sont nombreuses; il n'y a que l'embarras du choix. Figures, portraits, paysages, architecture, tous les genres y sont représentés. — M. Carey, dont le jury a récompensé les efforts et les progrès réels par une mention honorable, a fait deux véritables petits tableaux : la *Lecture*, d'après Meissonnier; l'*Education maternelle*, d'après Tony Johannot. Il y a aussi, de ce jeune homme, deux *fac simile* très-originaux d'après des dessins de M. Horace Vernet et de Mlle Rosa Bonheur. — M. Chaplin, dont la réputation comme portraitiste est si bien établie, s'est donné la petite satisfaction d'apprendre au public qu'il pouvait aussi manier la pointe. Il a envoyé au Salon un portrait de la femme de Rubens, d'après Rubens. Il y a plus d'esprit et de finesse dans cette gravure que de savoir-faire. — M. Daubigny, le paysagiste si distingué, a un cadre de treize sujets variés, et une planche à part, représentant le *Buisson*, d'après le tableau de Ruysdael, du musée du Louvre. Cette petite exposition au milieu de la grande, est digne de la plus sérieuse attention.—M. Léo Drouyn, de Bordeaux, a également une quinzaine de sujets différents traités avec soin et intelligence. — L'étude de M. Ducasse, d'après la *Solitude* de M. Corot, est assez faible et confuse. — Les seize vues de M. Le Fèvre, élève de l'Académie de Rouen, sont d'heureux essais. — J'en dirai autant des six eaux fortes d'après nature, de M. Péquenot, peintre de marine; des fantaisies de M. Saint-Etienne, paysagiste, qui a rappelé une vue de l'aquéduc de Luch,— îles Baléares,— et un *Coin de son jardin*. « Il n'est pas bien tenu, » disait, en riant, un visiteur. Et, en effet, dans ce *Coin de jardin*, il n'y a guère que quelques brins de branches et un fouillis peu pittoresque.— La grande étude de M. Malardot, un *Ravin dans les Vosges*, est un bon morceau. Il y a des rochers, des arbres d'un fort bel effet. — Les six eaux fortes de M. Guesnu attestent aussi une pointe intelligente et facile.— M. Valerio, dont les dessins et les lithographies sont si nombreux, a donné des spécimens d'un ouvrage qu'il publie. Ce sont des enfants et des femmes slavaques, des enfants tsiganes, des Arnautes, des Bacchi-Bouzoucq, etc , etc. Il me semble que l'artiste maniait mieux le papier, la pierre, que le vernis. — Il y a encore deux planches de M. le baron de Wismes, qui me paraît un amateur recomman-

dable; ce sont un *Intérieur de hangar, dans la Manche*, une *Chaumière dans le Calvados*. Ces gravures sont à effet et renferment de bons détails. — Des qualités distinguent la *Famille du menuisier*, que M. Veyrassat a gravée d'après le tableau de Rembrandt, de la galerie du Louvre. L'artiste a rendu avec bonheur l'aspect du tableau du maître, et, sous ce rapport, il y avait de sérieuses difficultés à vaincre.

Depuis quelque temps, on a eu l'air de s'apitoyer aussi sur le sort de la gravure sur bois, sur son avenir. Quand on se rappelle ce qu'elle était il y a vingt ans à peine, on doit concevoir moins d'inquiétudes. A l'Exposition de cette année, elle présente des spécimens fort recommandables et bien faits pour rassurer complétement les plus timorés. Qu'on jette les yeux sur la magnifique édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que publie en ce moment M. Léon Curmer, sur plusieurs autres publications illustrées, on verra que j'ai quelque raison de ne pas me ranger parmi les alarmistes.

La plupart des artistes qui travaillent à l'important ouvrage de M. Charles Blanc, l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, ont envoyé leurs œuvres les plus récentes. Je n'aurai qu'à choisir parmi eux. Ce sont MM. Verdeil, Peulot, Gauchard, Carbonneau. Grâce à eux, les tableaux des peintres de toutes les écoles sont représentés avec une exactitude, un sentiment surtout qu'on ne saurait trop admirer. Il y a là des œuvres de Coypel, de Corneille, de Bega, de Raphaël, de Lucas de Leyde, de Rembrandt, de Greuze, de Titien, de Mignard, de Desportes, de van Loo, de Gérard Dow, de Genoels... Tous ces maîtres ont trouvé des interprètes aussi intelligents que dévoués dans nos artistes français, en dépit des dimensions restreintes imposées à leurs reproductions. — Je citerai un *Intérieur de ferme*, d'après M. Ph. Rousseau, par M. Lavielle, qui travaille le bois de manière à faire croire qu'il a employé le cuivre; le *Démocrite et les Abdéritains*, les *Noces de Cana*, d'après Paul Véronèse, de M. Gusmand; une jolie *Chèvre d'Angora*, par M. Sargent. — Combien d'autres auraient pu figurer encore dans la liste du catalogue! Mais le *Monde illustré*, mais l'*Illustration*, mais les *Magasins*, une foule d'autres publications périodiques réclament incessamment leur coopération. C'est en véritables improvisateurs que la plupart travaillent. Je serais bienheureux qu'il en pût être autrement, mais il n'en faut pas moins rendre justice aux qualités qui se révèlent dans leurs travaux, et pour l'exécution desquels on ne leur donne souvent que quelques jours.

Je retrouve en tête de la liste des soutiens de la gravure à l'*aqua-tinte*, le nom si justement populaire de Jazet. *Louis XV à Fontenoy*, le *Retour de la chasse au lion*, le *Trappiste en prières*, d'après M. Horace Vernet, le *Matin de la Fête-Dieu*, charmante étude d'après M. Gustave Brion, attestent que M. Jazet père n'a rien perdu de sa grâce, de son énergie, de sa merveilleuse facilité. M. Alexandre Jazet a exposé *Boucher et Rosine*, d'après Faustin Besson; la *Vente du poisson* et le *Naufrage*, d'après Le Poittevin. Grâce à lui, ces productions jouissent d'une vogue qui n'est pas près de finir. — Après eux, nous avons M. Allais, malgré la bizarrerie que l'on reproche à quelques-unes de ses planches; M. Cornilliet, dans les gravures duquel on trouve des têtes charmantes; M. Charles Geoffroy, qui a fait de touchantes reproductions des *Communiantes*, de la *Sortie de l'église*, de Lanfant, de Metz; M. Manigaud, dont la seule planche, *Pauvres enfants! mon Dieu ne les abandonnez pas*, est un sujet des plus intéressants; M. Pierdon, qui a peut-être eu tort de choisir les *Chanteurs de Noëls*, de M. Penguilly-Lharidon, scène triste et lugubre, mais qui, dans l'exécution, a fait preuve de mérite. — *Engraved by Cottin*... ai-je lu au bas d'une gravure touchée avec sentiment et naturel, et représentant une *Halte dans une forêt*, d'après Tait. J'ai cru qu'il s'agissait d'un artiste anglais... Heureusement, je me suis rappelé que M. Cottin était un bon et brave enfant de La Chapelle-Saint-Denis, Français de toutes les façons, et en même temps un des meilleurs élèves de M. Jazet père. Il s'est aussi essayé dans la peinture. J'ai voulu voir son œuvre dont le titre m'intéressait: la *Mère nourrice!* C'était une étude de lapins!

Plusieurs artistes étrangers figurent dans cette exposition. Leurs œuvres peuvent nous donner une idée de l'état de la gravure chez quelques-unes des nations voisines de la nôtre. M. Barthelmess, qui est Bavarois, a envoyé un *Christ en croix*, d'après J. Kehren, qui s'élève tout au plus à la hauteur de ce que l'on appelle la gravure de sainteté. C'est peut-être un peu la faute du tableau. — M. Ceroni, Romain de naissance, élève de l'académie de St-Luc, a un *Ecce Homo*, d'après une étude inédite de Guido Reni, qui est un bon morceau, mais il a surtout un cadre de portraits, très-curieusement travaillés, d'une exécution remarquable et dont le travail rappelle presque le fini de la miniature. Toutes ces figures sont celles de personnages historiques: le cardinal Bembo, le comte Castiglione, Raphaël enfant, d'après un dessin de son père, Tommasso Corsini. Parmi ces figures des siècles passés est une tête, pleine de vie, de Torwaldsen, d'après un dessin fait par le célèbre sculpteur lui-même. Ce

petit portrait est gravé avec un talent remarquable. — Un Prussien, M. Mandel, s'est attaché à reproduire un des tableaux de Raphaël que le Musée royal de Berlin a le bonheur de posséder, la *Vierge au Livre* ou *Madona Colonna*, composition charmante dont l'artiste a su conserver le caractère avec bonheur. Les extrémités sont touchées surtout avec infiniment de talent. — Un autre artiste prussien, M. Steifensand, a fait aussi de la gravure religieuse en reproduisant un tableau original de C. Muller, la *Reine des Cieux avec l'Enfant Jésus*. Il y a autour de la Vierge divine des nuages un peu lourds, mais plusieurs parties sont gravées avec soin, surtout les têtes. C'est une œuvre estimable. — Florence est représentée par M. Antonio Perfetti et Mme Elena Perfetti. Sont-ce deux époux qui cultivent le même art; l'une est-elle la fille ou la sœur de l'autre? Je l'ignore, mais ce que je dois déclarer, c'est que tous deux sont des artistes extrêmement distingués. — Nous devons à M. Perfetti, la *Vierge à la Chaise de Raphaël*, un portrait de femme d'après Titien; à Mme Elena Perfetti, deux précieux et intéressants souvenirs de Fra Angelico de Fiesole. Ce sont deux peintures en médaillons. L'une représente la *Crocifissione*, le *Christ en croix;* l'autre l'*Incoronazione della Madona*, le *Couronnement de la Vierge*. Ces deux dernières productions sont rendues avec soin, avec une naïveté précieuse. — Badois de naissance, peintre et graveur à la fois, M. Edouard Wilmann, élève de Frommel, a gravé sur acier, d'après un de ses propres tableaux, une *Vue de Heidelbergh*. Il y a du mérite dans cette reproduction. — Grâce à un Suisse, M. Weber, nous avons pu connaître une gracieuse production de M. Winterhalter. C'est un dessin représentant une *jeune Suissesse*, à mi-corps, et dont la tête est charmante. La gravure est à effet et annonce une main intelligente et exercée. — Je ne trouve qu'un seul Anglais, M. Outhwaite, et son burin n'a pas fait difficulté de s'occuper de sujets éminemment français. Il a gravé en petit et avec une grande patience, une précision, une finesse de burin que l'on ne saurait trop louer, quatre tableaux de M. Horace Vernet, les *Adieux de Fontainebleau*, la *Barrière de Clichy*, la *Bataille de Montmirail*, le *Combat de l'Ile Lobau*. A côté de ces souvenirs tout guerriers, il y a des vues de Condé, de Langeais, et surtout une vue de la cathédrale et de l'archevêché de Tours qui est d'une grande exactitude. — Avec M. Outkin, nous avons de nombreux spécimens de la gravure russe. Cet artiste a treize cadres qui semblent avoir été préparés pour l'Exposition de 1855. Ce sont, pour la plupart, des portraits historiques. M. Outkin est de l'école de Bervic et il obtint une médaille à l'Exposition de Paris, en 1810. Au milieu des représentations souvent entourées d'allégories singulières de ces personnages plus ou moins connus, on remarque le portrait d'Alexandre Pouchkin et surtout celui de Catherine II. Si le nom de la célèbre impératrice n'était pas au bas de la gravure, on croirait plutôt avoir sous les yeux une bonne fermière se promenant, la canne à la main, dans ses propriétés. Rien de moins impérial que sa houppelande et son bonnet du matin. — Ce portrait a été peint par Borowikoski, et les travaux de M. Outkin ont le mérite de nous signaler les noms de plusieurs peintres russes à peine connus chez nous : Tropinin, Sokoloff, Holike, Bruloff, Tenbeneff, etc., etc. A côté de ces études sont deux grandes gravures touchées avec soin et vigueur, la *Communion de Saint-Bazile-le-Grand*, et *Jésus au Jardin des Oliviers*, d'après le tableau de Brouni faisant partie du Musée impérial de Saint-Pétersbourg. Cette dernière gravure avait été commencée par feu Zacharoff, l'un des élèves de M. Outkin. — Enfin, j'aurai à citer un Polonais, M. Oleszczynski, qui a gravé le portrait de Zamoyski-le-Grand, chancelier et grand-maréchal de Pologne, fondateur de l'Université de Zamosc. C'est une tête de vieillard encadrée dans des ornements allégoriques d'un singulier effet.

La plupart de ces étrangers sont venus se former en France, prendre les leçons de nos maîtres les plus habiles. Beaucoup en ont profité et ils le prouvent aujourd'hui.

Si j'avais le moins du monde besoin d'être rassuré sur le sort de la gravure française, cette influence exercée par notre école sur les nations étrangères, me suffirait. Mais, heureusement, il y a des motifs plus sérieux et plus certains.

Ce sont les talents dont j'ai pu analyser rapidement les œuvres; ce sont les hommes aux études fortes et consciencieuses qui sont aujourd'hui les appuis avoués de cette école. Grâce à eux, la France ne déchoira pas plus de ce côté que de tant d'autres. La gravure conservera le rang qu'elle a su conquérir par tant de magnifiques ouvrages, et son avenir sera aussi glorieux que son passé et son présent.

Ch. D'ARGÉ.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

DE L'ACADÉMIE DE DRESDE.

MM. HEMKEN. — Mlle KEILER. — EHRHARDT. — MUHLIG. — ROSENFELDER. — CROLA. — KUMMER. — LÉOPOLD. — MUCKENBURG. — WALDMULLER. — CASTEL. — ENDER. — FRANZ. — WILLIAM KEMLIN. — LICHTENBERGER. — SEYDEL. — JENISNERMANN. — REILISCH. — MULLER. — RESCH.

Il y a quelques jours, je me promenais, en bon Parisien, sur la terrasse de Bruhl à Dresde, marchant à petits pas, examinant les passants, interrogeant les physionomies, cherchant partout ces costumes saxons que les vieux livres d'images nous représentent si pittoresques, et regrettant de ne rencontrer à leur place que ces horribles habits noirs, si tristes, si monotones et qui feraient croire que l'Europe entière a pris le deuil. En attendant l'ouverture du musée, cette merveille de la ville de Dresde, je me livrais à la douceur de la flânerie et du *far niente*, qui causent au voyageur une si grande jouissance après quelques jours de fatigue, et je savourais avec délices tout ce qui s'offrait à mes yeux.

Du haut de la terrasse de Bruhl, la vue est vraiment féerique. A gauche, une suite de monuments groupés dans un étroit périmètre et qui sembleraient appartenir à une ville antique, tant ils sont noircis par le temps, le *Zwinger*, le *Hofkirche*, le théâtre, que l'on prendrait pour un colisée romain, le pont parcouru à toute heure par des centaines de passants, l'Elbe qui coule majestueusement aux pieds d'un des paysages les plus riants que j'aie jamais vus et que sillonnent à chaque instant les barques qui conduisent aux établissements de bains placés au milieu du fleuve. Partout une longue chaîne de montagnes qui vient encadrer le tableau, borner l'horizon et faire ressortir les merveilles de la nature qui se présentent de tous côtés.

Après avoir bien vu, bien admiré, je me préparais à chercher un nouveau spectacle, lorsque j'aperçus quelques personnes qui se portaient devant un monument. Je fis comme les moutons de Panurge, je suivis la foule, et quel ne fut pas mon étonnement de me trouver en présence d'une exposition faite par l'Académie des Beaux-Arts de Dresde et que personne ne m'avait indiquée. Je songeai de suite à la REVUE DES BEAUX-ARTS, et je pensai qu'il serait agréable à ses lecteurs de recevoir sur cette exposition quelques renseignements.

L'Académie des Beaux-Arts de la ville de Dresde, qui compte parmi ses professeurs quelques-uns des peintres les plus éminents de l'Allemagne, et entre autres MM. Schnorr et Bendemann, fait chaque année une exposition. Le produit des droits d'entrée est employé partie au soulagement des artistes malheureux et partie à l'acquisition d'œuvres sorties du pinceau d'artistes saxons [1].

L'exposition a lieu d'ordinaire dans le *Doublettensaal*, bâtiment de 85 mètres de façade, situé sur la terrasse de Bruhl, à quelques pas de l'Académie des Beaux-Arts.

Cette année, l'ouverture de l'exposition a eu lieu le 15 juillet, et si j'en juge par l'affluence que j'y ai rencontrée, elle paraît avoir été très-suivie.

Un catalogue a été rédigé; il contient trois cent dix numéros consacrés à la peinture, à la sculpture et à l'architecture. Nous avons pensé que pour l'examen auquel nous allons nous livrer, il était préférable de renoncer à l'ordre du catalogue qui est l'ordre alphabétique, et qu'il valait mieux grouper dans un seul ensemble, tous les tableaux qui se rapportent à un même genre de peinture.

Nous commencerons par la peinture religieuse.

M. Hemken, élève de M. Schnorr, a voulu retracer la *Mort d'Abel*. Caïn, effrayé du crime qu'il vient de commettre, prend la fuite, Eve se précipite sur le cadavre de son fils, Adam intercède auprès du Seigneur qui frappe le meurtrier de sa malédiction. Ce sujet m'a paru bien traité, j'en louerai le dessin et la composition; l'artiste a parfaitement choisi le paysage qui fait le fond de son tableau, un sol inculte, une nature aride, partout la tristesse qui doit accompagner une pareille scène de désolation. — Mlle Emilie Keiler, *Abraham congédiant Agar et Ismaël*. Cette scène de monstrueux égoïsme de la part de l'un des hommes que l'on nous représente comme l'élu de Dieu et comme l'un de ces pieux patriarches destinés à servir de modèle à l'espèce humaine tout entière, est reproduite avec une grande vérité; on pourrait cependant reprocher à l'artiste d'avoir fait un ciel trop azuré et trop écrasant. — Tels sont les deux seuls tableaux qui

1. Nous signalerons une innovation que nous trouvons tout à fait dans l'intérêt des artistes et qui a reçu son application lors de la dernière exposition de Dresde. Elle consiste à mettre sur le catalogue, à la suite de chaque œuvre exposée, le prix que son auteur désire en obtenir. L'artiste trouve ainsi tout à la fois l'occasion de recevoir les éloges qu'il a mérités et d'obtenir le prix qu'il désire de son œuvre. Chez nous, cette crainte que l'on a de transformer l'exposition en un bureau de vente, fait que l'on a jusqu'à présent reculé devant cette mesure, qui serait cependant, nous le pensons, fort goûtée de tous les artistes.

soient consacrés à la peinture religieuse. Nous abordérons maintenant la peinture historique.

Le professeur Ehrhardt, de Dresde, a choisi pour sujet, *Désespoir de Charles III, dit le Gros, après la mort de l'impératrice Fastrade.* Assis au chevet de celle qui faisait la joie de sa vie et que le ciel vient de lui enlever, le pauvre empereur, que l'histoire nous représente si faible et si débonnaire, contemple avec stupeur le cadavre et laisse échapper ses sanglots. Un ministre des autels, un évêque, s'apprête à lui porter les consolations de la religion, mais que peut-il contre une douleur aussi grande! Dans le lointain, on aperçoit quelques hommes qui s'avancent silencieusement, c'est le cortége funèbre qui vient chercher, pour les rendre à la terre, les dernières dépouilles de celle qui, la veille encore, était impératrice. — Tout est à louer dans ce tableau, la pureté du dessin, la simplicité de la composition. Je ne ferai qu'une seule critique, l'artiste me paraît avoir prodigué une trop grande variété de tons à ses costumes, ce qui leur donne quelque chose de théâtral et détourne l'attention de la scène principale.

M. Muhlig, de Dresde : *Une scène de brigandage au treizième siècle.* Des moines de l'ordre de Cîteaux, de Freiberg, se rendaient le jour de la Saint-Sylvestre 1212, en pèlerinage, à Ebersdorf; le vent soufflait avec violence et la neige couvrait les chemins. Les bons religieux s'avançaient le long de la rivière glacée, en chantant des hymnes pieux qui retentissaient au loin dans les montagnes. Tout à coup, du sein d'une épaisse forêt, sort une troupe de bandits qui se précipite sur le cortége pour s'emparer des pièces d'orfévrerie, des reliques et des bannières que l'on exposait alors dans les processions. Les moines poussent des cris de terreur et cherchent à prendre la fuite en sauvant les objets du culte. Mais tout à coup paraît un brave chevalier, le défenseur avoué du couvent, à la tête de quelques hommes armés; il marche à l'encontre des brigands, les charge avec fureur et les met en fuite après une lutte acharnée. Voici une belle composition bien conçue, bien exécutée; l'artiste n'a pas visé à l'effet, il a voulu reproduire une scène au vif, il a pleinement réussi. Les visages des moines sont bien choisis, ce sont bien là ces hommes de Dieu qui ne savent que fuir ou supplier comme des femmes. Quel contraste avec ces figures repoussantes des bandits, dont toute la vie s'écoule dans les orgies et pour qui les jouissances matérielles sont le but, l'unique but de l'existence. La scène est vive, animée, tout le monde y prend part. Il est impossible d'examiner ce tableau sans éprouver le plus grand intérêt. Je me permettrai, cependant, de faire à M. Muhlig une observation; je trouve qu'il a trop reculé son premier plan, la partie du tableau qui précède ce plan se trouve, dès lors, trop nue. Il serait, du reste, facile de corriger ce que je considère comme une très-petite lacune.

M. Ludwig Rosenfelder, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Kœnigsberg, a envoyé le tableau qui est, sans contredit, le plus capital de l'Exposition. Ce tableau représente la *Révolte des soldats mercenaires de l'ordre Teutonique*, contre le grand-maître, à Marienbourg, le dimanche de la Pentecôte 1457. L'artiste a choisi le moment où le grand-maître, pressé par les révoltés de remplir les engagements qu'il a pris et qu'il est hors d'état de tenir, est accablé par eux d'injures et de menaces. Sentant son impuissance, bravant leur colère, il reste impassible et garde une contenance digne et fière. Près de lui, deux ou trois serviteurs, restés fidèles, cherchent à le protéger. A leur tête est le bourgmestre Bartolomeus Blûme qui, malgré la reddition de la citadelle, sut, pendant trois ans, défendre la ville contre les Polonais, ne se rendit qu'à la dernière extrémité et reçut, de la main du bourreau, la récompense de son attachement à l'ordre Teutonique. — L'effet de l'ensemble est saisissant, les personnages sont bien groupés, les types bien étudiés et admirablement choisis. Voici réellement un tableau d'histoire qui élève l'âme, anime l'esprit et fait rêver à ces grands caractères dont la suite des siècles nous offre un si petit nombre. L'attitude calme et résignée du chef dont la fortune, par un revers subit, a détruit l'autorité, l'animation des révoltés, le dévouement des serviteurs qui sont prêts à sacrifier leurs jours pour sauver leur maître, tout est bien rendu. La scène se passe dans le cloître de Marienbourg. Ce tableau est l'une des plus belles pages historiques que j'aie jamais vues, il serait digne de figurer dans une collection de premier ordre.

De la peinture historique nous passons aux paysages : — M. Crola, artiste suédois, a exposé trois tableaux, dont le meilleur me paraît être celui qui figure au catalogue sous le nº 10, et qui représente une *Vue prise en Suède.* Son dessin plaît par sa correction et par sa finesse, mais les tons sont peu harmonisés.—M. Delapeine, de Nenton, un paysage qui, à la première vue, produit un grand effet, mais auquel je reprocherai d'être un peu trop théâtral. — M. Jacquel, de Berlin, une *Vue de Nice.* Il a su reproduire avec la plus grande vérité le ciel chaud et azuré de ce délicieux Eden. — M. Kummer, membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Dresde, plusieurs paysages parmi lesquels nous avons re-

marqué deux *Vues d'Écosse* qui m'ont paru parfaitement étudiées, mais froides et glaciales. Il est bien certain que ces vues, prises d'après nature, sont d'une vérité incontestable; mais telle n'est pas la nature que nous aimons, il y manque l'animation et la vie. — Nous ferons la même observation sur une *Vue des Alpes*, par le même artiste. — M. Léopold, de Dresde, un *Effet de neige sur l'Elbe*, auquel je ferai le même reproche qu'aux tableaux de M. Kummer. Il ne suffit pas toujours de copier exactement la nature, la peinture n'est pas seulement un miroir qui reproduit servilement les objets qui lui sont soumis, il faut quelquefois avoir recours à ces petits moyens que l'art enseigne, et, à défaut de la vie réelle, créer au moins une vie factice. Rien n'est plus difficile pour un paysagiste que de bien choisir un sujet; la nature est comme certaines physionomies tellement mobiles qu'il est impossible au peintre de les saisir. — M. A. Lier, de Munich, une *Vue de l'Oberland* parfaitement étudiée. Il a su, tout en restant dans le vrai, faire un tableau agréable. — M. L. Muckenburg, de Munich, une *Vue de Venise.* L'ensemble produit un fort bel effet, mais les personnages sont trop raides; en outre, l'artiste a eu, suivant nous, le tort de grouper sur la gauche de son tableau un trop grand nombre de barques qui l'assombrissent et font paraître la partie droite plus vide et plus morne qu'elle ne l'est réellement. En observant ce tableau, qui n'est pas sans mérite, on songe involontairement aux vues du même pays faites par Canaletto, et l'on se demande comment ce maître a pu créer tant d'œuvres diverses et les mener à fin avec une aussi grande perfection (1).

M. Meissner, de Dresde, expose un petit *Effet de neige avec patineurs*, qui est parfaitement rendu, et qui rappelle les sujets analogues de van der Neer. — M. Ludwig Most, une *Scène de moissonneurs*, dont l'effet est trop théâtral et l'intérêt forcé. — M. Steffan, de Munich, deux paysages reproduits avec la plus grande exactitude; nous avons surtout remarqué les animaux, qui ont été très-soigneusement étudiés. — M. Sus, de Dusseldorf, *Effet de neige.* Dans le fond, un village; au premier plan, une petite fille qui s'est laissée choir dans la neige; derrière elle, des enfants qui jouent. La petite fille est charmante, l'ensemble du tableau est agréable, et la composition fort gracieuse. — M. G. Waldmüller, de Vienne, les *Bons offices.* Une pauvre vieille, trahie par ses forces qui l'abandonnent, veut en vain relever le fardeau qu'elle a laissé tomber; elle est la risée des villageois qui passent devant elle. Plus compatissante, une jeune fille la soutient et lui donne assistance. L'effet du tableau est forcé, le paysage est sec et haché, et quoique le dessin soit très-correct, l'ensemble de la composition déplaît, parce qu'on y reconnaît l'absence de la nature. Quant aux personnages, ce n'est pas la vie qui règne sur leurs visages, c'est un masque qui les couvre.— M. Oswald Achenbach, de Dusseldorf, une *Vue d'Italie.* Sur le devant, un groupe de paysans qui conversent. Tout est reproduit avec une grande vérité d'expression; c'est bien là le ciel brûlant de la belle Italie. Nous songeons involontairement, en observant ce tableau, à notre inimitable et trop regrettable artiste Léopold Robert. — M. Brasch, de Leipsick, la *Place du marché d'Halberstadt.* L'architecture est bien dessinée et les groupes bien posés, mais le coloris est un peu froid. — M. Kergel, de Dresde, un *Paysage marécageux.* C'est une fort belle vue d'hiver. Au milieu d'un site très-pittoresque est un château. — M. Modinger, petit *Effet de neige* d'un assez bel effet. — M. Meno Muhlig, de Dresde, un paysage dans lequel il a placé des soldats conduisant des prisonniers. La scène est bien choisie et l'ensemble de la composition bien harmonisée. — M. Max Schmidt, l'*Isthme de Suez.* Le ton chaud de l'Afrique est bien saisi, mais les personnages ne sont pas assez étudiés; ce sont des Européens et non des indigènes qui ont posé. Le même artiste a exposé une étude de forêt et d'animaux qui est un peu froide. — M. Castel, une *Vue d'été*, paysage aux tons chauds et dorés, où la vie palpite dans toutes les parties; la nature reproduite par l'artiste est une de ces belles natures qui reposent l'esprit et prêtent à la douce rêverie.

Nous quittons les paysages pour passer aux sujets de genre. — M. Euder, de Vienne, a exposé plusieurs tableaux parmi lesquels nous avons remarqué l'*Entomologiste.* Un vieillard examine au microscope un insecte; poussée par la curiosité,

1 La galerie de Dresde est l'une des plus riches en tableaux de Belotto (Bernardo, dit Canaletto), elle en possède une quarantaine environ qui peuvent être classés parmi les meilleurs du maître. La plupart de ces tableaux, qui représentent des vues de Dresde et des environs, furent commandés à l'artiste par le comte Brühl, favori et ministre d'Auguste III, qui les destinait à l'ornementation de son palais. Après la mort du comte, le pauvre peintre réclama le paiement arriéré, et comme les héritiers se montraient peu disposés à l'effectuer, ces ouvrages furent achetés par la cour de Saxe. Le prix en était, du reste, bien modique, comparé à la valeur artistique du travail, car ces tableaux, dont plusieurs sont d'une très-grande dimension, furent payés l'un dans l'autre deux cents écus, ce qui portait le total de la somme arriérée à 4,200 écus pour vingt et une vues peintes de 1747 à 1755. (Catal. de la galerie roy. de Dresde, par M. Hubner.)

une jeune fille le tourmente pour regarder à son tour; la composition est assez bien conçue, mais le dessin est trop incorrect. Je ferai le même reproche au même artiste qui, dans deux autres tableaux, a sans doute voulu imiter le genre que MM. Chavet et Plassan ont mis en vogue chez nous ; mais son dessin est si mauvais et ses personnages si peu gracieux, que je doute qu'il soit appelé au même succès.—M. Fischer, de Dresde, *Deux enfants, frère et sœur, jouant avec un papillon.* Le sujet est des plus gracieux, et la tête de la jeune fille charmante.— M. Frang, de Dresde, un petit tableau caricature, qui semblerait sorti du pinceau de M. Biard, tant il a d'analogie avec ceux que cet artiste nous a si souvent prodigués. Il s'agit d'un bon curé qui, bravant une chaleur tropicale, se promène dans les champs; d'une main, il tient son parapluie; de l'autre, il s'essuie le front. Son chien, qui s'est réfugié dans les blés et qui tire la langue, semble se demander si son maître n'est pas fou d'avoir choisi une pareille heure pour faire son excursion. Ce petit sujet est assez bien rendu. — William Kemlin, de Dresde, a exposé plusieurs tableaux parmi lesquels nous avons remarqué une délicieuse *Etude de glaneuse*, qui a peut-être un défaut, celui d'être trop belle. Rien de plus gracieux que le visage calme et souriant de cette charmante enfant, heureuse de rapporter au logis les quelques épis qu'elle a su soustraire à la recherche active des moissonneurs. — M. Schmidt, de Munich, un *Attelage de trois chevaux traversant un village.* L'ensemble est bien traité.— M. G. Waldmuller, de Vienne, dont nous avons déjà parlé à l'occasion d'un passage, a exposé un tableau intitulé: *Jeux d'enfants.* La composition est charmante, mais les types sont trop vulgaires. — M. Lichtenberger, un *Enterrement au village.* L'artiste a choisi le même sujet que celui de M. Courbet, qui a fait tant de bruit chez nous, il y a quelques années, sous le titre de : un *Enterrement à Ornans.* Les deux artistes ont voulu reproduire l'un et l'autre une scène navrante traitée le plus possible d'après nature; mais l'un a choisi des types grotesques et qui prêtent au ridicule, tant ils sont laids à force d'être vulgaires. M. Lichtenberger, au contraire, a su rencontrer de ces bonnes têtes de paysans, telles que l'on en voit tous les jours, de ces braves gens qui n'ont jamais songé à poser, dont le visage est peut-être bruni par l'ardeur du soleil, mais dont les traits, souvent plus accentués que ceux des habitants des villes, ont conservé quelque chose de mâle et de sévère qui est loin de prêter à la charge et à la caricature. — M. Seydel, de Dresde. Sous ce titre : la *Récréation*, un artiste se délasse des travaux de la matinée en feuilletant des cartons de dessins et de gravures. Près de lui, une jeune femme arrose des fleurs. L'exécution de ce tableau laisse beaucoup à désirer; le dessin est très-incorrect et les tons auraient besoin d'être plus nuancés. — M. Wendler, de Dresde, une *Scène de corps-de-garde.* Les groupes sont bien posés et les sujets bien dessinés; l'ensemble de la composition est intéressant. — M. Friedrich, un *Intérieur d'écurie* qui n'offre peut-être pas assez de variété dans les tons. — M. Jimmermann, un *Intérieur du temps de Louis XV.* La composition, dans son ensemble, se présente bien, mais les détails laissent à désirer et les personnages sont trop grimaçants; on regrette de ne pas rencontrer plus de finesse et d'élégance dans un sujet qui en comporte beaucoup.

Parmi les quelques tableaux de fleurs et de fruits exposés, nous citerons celui de M. Starke, de Meissen, dont nous louerons surtout le dessin. — Dans les portraits, nous avons remarqué : — de M. Reibisch, de Dresde, *Portrait d'une dame âgée.* Ce portrait est très-agréable, il nous a plu tout à la fois pour le dessin et pour le coloris ; la pose est bien choisie et le sujet traité naturellement. Ce n'est pas un de ces portraits endimanchés comme on en voit si fréquemment. — De M. Moritz Muller, de Dresde, cinq portraits d'enfants qui sont très-gracieux. — Mais le portrait qui nous a paru le plus remarquable parmi tous ceux de l'exposition, c'est celui d'un personnage entouré de livres, de sculptures et de tableaux, par M. E. Resch, de Bréslau.

Dans les aquarelles, nous avons remarqué celle qui a été exposée par M. Ribner, l'*Hôtel-de-Ville de Louvain;* le dessin est de la plus grande exactitude, mais les tons trop confus auraient besoin d'être rehaussés. — Nous citerons encore celle de M. Kirchner, qui représente une *Vue de Venise* et dont le dessin est aussi très-correct, mais nous préférons à ces aquarelles celle que M. F. Alt, de Vienne, a donnée de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, dont le riche portail excite l'admiration de tous les visiteurs et dont les nombreuses et admirables sculptures ne pourront être reproduites dans leur entier que par un artiste passionné pour l'art.

Dans les pastels, nous avons un portrait d'enfant par M. Scholtz. Il y a dans ce portrait beaucoup de grâce, de naturel et d'expression.

Nous avons oublié de parler de cinq cartons dont les sujets ont été exécutés à fresque, sur les murailles de la chapelle du château de Wildenfels, par M. Théod. Grosse, de Dresde, élève de Bendemann. Le dessin de ces cartons est très-

gracieux, les groupes bien posés et la composition bien conçue.

Parmi les gravures, nous avons remarqué celle que M. Nicolas Utkin, de Saint-Pétersbourg, a exécutée d'après le tableau de M. Schebuseff, recteur de l'Académie de peinture de Saint-Pétersbourg, et qui représente la *Communion de Saint-Basile-le-Grand*, *évêque de Césarée*, le père de l'Eglise grecque et le fondateur du premier monastère qui devait servir de modèle à tous ceux qui s'établirent plus tard en Orient.—Nous citerons aussi la *Sainte-Cécile* de Raphaël, gravure de M. Lefèvre, d'après l'original qui est à Bologne.

Dans la sculpture, nous signalerons : un buste de *Jeune fille* par M. Calegari, de Gênes; ce sujet est gracieux pour la pose, mais le type n'a pas été bien choisi, le rire est faux et manque de naturel. L'expression de la physionomie a beaucoup de rapport avec celle donnée à l'Hypocrisie, une des statues placées autour du tapis vert, à Versailles. — Un bas-relief de M. Gust. Brosmann, de Dresde, élève de Hahnel, représentant *Samson et Dalila*. On peut reprocher à ce groupe une trop grande réminiscence de l'antique, le Samson est plutôt un Hercule, et la Dalila, une Vénus sortant du sein des ondes. — Un bas-relief de M. Dora, représentant une *Ascension de la Vierge* : — Le *Supplice de Prométhée*, par M. Menzel.—Le buste de Christian Rauch, par le professeur Rutschel. — Un *Portrait*, statuette par M. Weiske, plein de grâce et de naturel, et plusieurs médaillons portraits de M. Konig, très-habilement exécutés.

L'école d'architecture de Leipsick a fait exposer dans le local de l'Académie de Dresde, les travaux de ses élèves. Voici ceux qui nous ont paru les plus remarquables :

Une vue perspective, d'après nature, du local de l'Académie des sciences, par M. Ferlitz.—Un projet de bazar par M. OEhme. — Un projet d'hôtel-de-ville, d'après Heideloff, par M. Fickenwirth. —Un plan d'une maison à la ville par M. Stockel. — La façade de l'église catholique de garçons, à Neisse (Saxe), par M. Schneider.— Un projet d'église, par M. Heusinger.—Un projet de Casino, par M. Uhlig.—Le plan d'une maison située à l'encoignure d'une rue, par M. Fiedler. —Et enfin, un projet pour un musée des Beaux-Arts, par M. Hertel.

Tel est le résumé des notes que nous avons prises dans le cours de nos visites à l'exposition.

Nos lecteurs auront peut-être remarqué, comme nous l'avons fait nous-même, le petit nombre de tableaux consacrés à la peinture historique sacrée ou profane, comparativement à ceux qui reproduisent des sujets de genre. Cet envahissement journalier, qui depuis quelques années prend d'énormes proportions, ne tend à rien moins qu'à transformer la peinture en art décoratif. Les artistes, comme les autres citoyens, paraissent se retirer de la lice pour se concentrer dans de petits travaux. Il semble qu'il y ait aujourd'hui absence de foi religieuse et politique et que les grandes idées aient disparu. En entrant dans cette voie, l'art ne risque-t-il pas de marcher vers la décadence. — N'oublions pas le temps où la peinture était appelée le livre des ignorants et où les populations venaient en foule y puiser des sujets d'instruction qu'en vain elles eussent cherchés ailleurs. A quoi bon des tableaux qui n'enseignent rien, que l'on regarde comme un de ces livres d'images vides d'idées, propres tout au plus à égayer un instant les enfants et à tuer les longues heures des soirées d'hiver.

L'art doit avant tout, ce me semble, être considéré comme l'accessoire de la pensée, comme une des formes qui servent à transmettre l'idée, et le choix du sujet doit toujours préoccuper l'artiste. Il faut que jamais il ne saisisse sa palette sans se proposer un but moral et que l'utile l'emporte à ses yeux sur l'agréable. Nous ne voulons pas faire de reproches aux artistes qui ont pris part à l'exposition dont nous avons rendu compte, mais il nous semble qu'à l'exception d'un très-petit nombre, ils se sont laissé aller en général à donner la préférence à des sujets qui ne disent rien, n'apprennent rien, et qui ne laissent aucun souvenir dans l'esprit de ceux qui les ont vus. Ce n'est que par l'étude approfondie des sujets et des personnages que l'on peut produire une peinture sérieuse.

En faisant cette remarque, nous avons été d'autant plus surpris que nous nous étions habitué à considérer l'Allemagne comme la terre classique de nos jours. Nulle part, en effet, les recherches historiques n'y sont poussées avec plus d'ardeur. Nulle part la science dans toutes ses branches n'est étudiée avec plus de passion. — Il est peu de sujets sérieux qui n'aient été approfondis par les universités allemandes et souvent avec une grande supériorité. S'il est vrai, comme on l'a dit souvent, que la bonne littérature fasse la bonne peinture, nous formons des vœux pour que les artistes se rapprochent de la bonne voie, et qu'ils se pénètrent bien de cette idée, que la peinture n'est pas seulement un art d'agrément destiné à la reproduction de tous les objets qui nous passent sous les yeux, mais avant tout l'un des meilleurs moyens de répandre les saines idées et les bons principes en mettant sous les regards du public, avec une apparence de vitalité, les

grands hommes de tous les pays et de tous les siècles et celles de leurs actions qui doivent nous être proposées pour modèles.

HENRI LAMBERT.

MOSAÏQUE.

Concours annuels pour les grands prix de Rome. — Dons d'objets d'art faits par le gouvernement à diverses villes des départements. — M. Abel de Pujol, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Rio-Janeiro. — Les groupes du pavillon Sully au Louvre. — Affluence des visiteurs le dernier jour des entrées gratuites au Salon. — Monument à la mémoire du maréchal Lobau. — M. Maréchalle fils en Italie. — Une nouvelle église à Wazemmes-lez-Lille. — Restauration de l'ancien hôtel du Trésor public. — Un Diorama dans les Champs-Elysées. — Les poésies : *Etudes et Aspirations*, de M. H. du Pontavice.—Une exposition de tableaux à Milan. — Un buste en marbre de Paros attribué à Socrate. — Nécrologie : Pigal ; — C. Fontallard ; — Louis Garneray ; — Gustave Planche ; — Boissonade ; — Quatremère ; — Lichtenstein ; — Eugène de Pradel.

Les concours annuels de l'Ecole des Beaux-Arts ont commencé dans les premiers jours de septembre. On a exposé d'abord les bas-reliefs modelés par les jeunes sculpteurs admis au concours. L'Académie avait donné pour sujet *Ulysse blessé à la chasse par un sanglier*, et assisté de ses deux oncles, qui s'empressent autour de lui et étanchent le sang de sa blessure. Huit concurrents ont pris part à la lutte. Le premier grand prix a été décerné à M. Joseph Tournois, élève de M. Jouffroy ; le second grand prix à M. Jean-André Delorme, élève de M. Bonnassieux. Une mention honorable a été accordée à M. Eugène Delaplanche, élève de l'atelier de M. Duret.

La seconde exposition des prix de Rome, celle du concours pour le paysage historique, dont le sujet était *Jésus et la Samaritaine*, a eu lieu le 9 septembre. Six élèves seulement ont pris part au concours : M. Cabane, élève de M. Picot ; M. Chaigneau, élève de M. Brascassat ; M. Chauvel, élève de M. Picot ; M. de Penne, élève de M. Coigniet ; M. Longbray et M. Didier, élèves de M. Coigniet. Le premier grand prix a été décerné à M. Didier, et le second grand prix à M. de Penne, tous deux élèves de M. Coigniet.

La troisième exposition, celle du concours d'architecture, s'est faite le 16, le 17 et le 18 septembre. Huit élèves ont été admis au concours. Voici leurs noms dans l'ordre d'inscription dressé à la suite du concours préparatoire : ce sont MM. Heim, Coquart, Moyaux, Rouger, Boitte, Ernest Moreau, Roger et David. On leur avait donné pour sujet de faire le projet d'une *Faculté de médecine*, avec tous les développements qu'exige un établissement public de cette importance dans une capitale. Les prix obtenus sont : Premier grand prix, à M. Joseph-Eugène Heim, élève de M. Lebas ; second grand prix, à M. Ernest Moreau, élève de MM. Garrez et Lebas.

L'exposition publique du concours des grands prix de peinture, dont le sujet traité par les concurrents est la *Résurrection de Lazare*, a eu lieu le 23, le 24 et le 25 septembre. Dix élèves ont concouru.

L'Académie des Beaux-Arts de l'Institut a rendu son jugement sur ce concours. En voici le résultat : — Premier grand prix, à M. Charles-François Sellier, de Nancy (Meurthe), élève de MM. Coigniet et Leborne ; — Premier second grand prix, à M. Loui -Hector Leroux, de Verdun, élève de M. Picot ; — Second grand prix, à M. Joseph-Florentin-Léon Bonnat, de Bayonne, élève de M. Coigniet ;— Mention honorable, à M. Benjamin Ulmann, de Blotzheim (Haut-Rhin), élève de MM. Drolling et Picot.— Dans le concours extraordinaire de peinture proposé par M. Ad. Moreau père et dont le sujet était l'*Enfant prodigue gardant les pourceaux*, le prix a été décerné à M. Charles-François Sellier, lauréat du premier grand prix de Rome, et la mention honorable, à M. Pierre-Louis-Joseph de Conninck, de Meteren (Nord), élève de M. Coigniet.

L'exposition publique des prix décernés par l'Académie, ainsi que celle des travaux des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, a eu lieu le dimanche 27 septembre, et durera jusqu'au dimanche 4 octobre inclusivement. Dans les premiers jours d'octobre, la distribution solennelle des récompenses se fera au palais de l'Institut.

A l'occasion de la fête du 15 août, un grand nombre d'objets d'art, des livres utiles, ont été accordés aux musées, aux églises, aux bibliothèques des principales cités des départements. L'empereur veut que toutes les villes de la France profitent, tour à tour, des encouragements que son gouvernement accorde sans cesse aux artistes et aux écrivains. — Nous pouvons déjà citer quelques-uns des musées qui ont profité de ces libéralités si bien entendues. Poitiers a reçu un tableau de M. Pottin, représentant un sujet historique ; — Bar-le-Duc, une *Jeune fille grecque jouant avec des levriers*, par M. Moulignon ; — Mende, *Roméo et Juliette*, par M. Goldschmidt ; — Bourg, un tableau de M. Chintreul ; — Rodez, *Ruth et Booz*, tableau commencé par Johannot et terminé par M. Faustin Besson ; — Narbonne, l'*Albane dans son atelier*, par M. Lazerges ; — Montpellier, les *Vendanges*, par M. Baron ;—Amboise, une copie du portrait équestre de l'empereur, d'après M. Horace Vernet ; — Perpignan, la *Poësie*, peinture sur lave, par M. Devers ; — Bordeaux, un *Episode de la campagne d'Egypte*, par M. Tabar ; — Chaumont, la *Sortie du bal masqué* ; — Reims, la *Place principale de Prague*, par M. Mathieu ; Laon, des dessins de monuments de la Renaissance, par M. Bouchet ;— Dijon, une *Conversation*, par M. Fauvelet.

L'Académie impériale des Beaux-Arts de Rio Janeiro (Brésil), voulant donner un témoignage éclatant de sa sympathie respectueuse pour les artistes français les plus éminents, vient d'envoyer le titre de membre correspondant à plusieurs membres de l'Académie des Beaux-Arts. On cite, parmi ceux qui ont été honorés de ce titre, M. Abel de Pujol.

Quelques jours après l'inauguration du nouveau Louvre, on avait entouré d'échafaudages volants les groupes colossaux de M. Préault, qui ornent les deux extrémités du pavillon Sully. On avait senti la nécessité de quelques retouches, surtout dans les ailes des aigles qui dominent les figures de la Paix et de la Guerre. Ce travail a été accompli avec goût et habileté. Aujourd'hui, la silhouette de ces deux masses sculpturales se dessine avec plus de vigueur et de légèreté en même temps sur l'azur du ciel.

Le dimanche 13 septembre, jour de la clôture des entrées gratuites à l'Exposition annuelle des Beaux-Arts, au palais de l'Industrie, la foule des visiteurs est devenue, vers trois heures, si considérable, que les

files faisaient retour non-seulement sur toute la longueur de la façade du palais, mais encore sur trois rangs qui se repliaient dans les contre-allées des Champs-Elysées. Les sergents de ville et les gardes de Paris avaient beaucoup de peine à contenir cette foule impatiente. A trois heures quarante minutes, on constatait 26,400 entrées, et enfin, à quatre heures, le chiffre s'élevait à 27,536. Dès ce moment, on a cessé d'admettre le public. C'est vers quatre heures et demie qu'on a commencé de faire évacuer les salons; à cinq heures, il n'y restait plus personne et l'on fermait les portes du monument.

Depuis bien des années la ville de Phalsbourg avait pris l'initiative d'un monument à la mémoire de l'illustre maréchal Lobau. Des souscriptions avaient été ouvertes dans le département de la Meurthe, dans toutes les légions des gardes nationales de France. Partout on avait répondu avec le plus grand empressement aux vœux du comité qui avait pris la direction et l'administration de l'affaire. Après bien des retards qui ont été plutôt la cause des événements que des hommes, la réalisation du projet est sur le point d'avoir lieu. Le modèle de la statue a été exécuté par M. Jaley, et la construction du piédestal a été confiée à l'un de nos architectes les plus distingués, à M. Danjoy. Ce piédestal aura le mérite de ne pas ressembler à tout ce que nous connaissons en ce genre. Il est composé de deux parties. Dans la partie inférieure sont deux inscriptions et deux bas-reliefs en bronze. La première de ces inscriptions porte : *Ce monument a été élevé par les soins de la ville de Phalsbourg aux frais d'une souscription nationale.* — La seconde : *Lobau*, — *Georges Mouton*, *comte*, *maréchal*, *pair de France*, *commandant supérieur des gardes nationales.*— Les bas-reliefs rappellent des faits remarquables de la vie militaire de l'illustre capitaine. La partie supérieure est ornementée d'une manière imposante. Sur la face principale deux statues de victoires ailées, aux draperies flottantes, s'appuient sur les extrémités d'un cartouche qui s'enlève sur une couronne de laurier. Sur le cartouche est inscrit ce nom : *Lobau.* Sur l'autre face, deux statues sont également placées de chaque côté de l'écusson du maréchal placé au milieu d'une magnifique couronne, au bas de laquelle est l'étoile de la Légion d'honneur.

M. Maréchalle fils, dont le talent est bien connu, a été chargé par le gouvernement d'une mission importante en Italie depuis le commencement de l'année. Non-seulement il doit y faire quelques copies d'après les maîtres les plus célèbres, mais exécuter un grand nombre de dessins, rédiger des notes sur la situation des arts en Italie, et énumérer les œuvres que possèdent les différentes cités. M. Maréchalle fils est, en même temps, un écrivain aussi instruit qu'élégant et spirituel. Il a parcouru Venise, Florence, Mantoue, Bologne, faisant dans chacune de ces villes des stations qu'il a employées utilement. Dans un mois, peut-être, il se rendra à Rome, et c'est de la capitale du monde chrétien qu'il reviendra à Paris, chargé d'un butin précieux dont, sans doute, la bienveillance éclairée du gouvernement lui permettra de nous faire profiter.

On achève en ce moment, à Wazemmes-lez-Lille, une église fort importante sous le double rapport des dimensions et de l'ordonnance architecturale. Cette véritable basilique, d'un aspect à la fois élégant et sévère, doit être inaugurée avant la fin de l'année; elle pourra, assure-t-on, contenir 4,500 personnes. Elle est construite sur les dessins de M. Pierre Caloine, architecte lillois. — L'édifice est conçu dans le style romain bizantin. La composition, l'agencement des détails sont conformes aux données de l'archéologie, et pourtant l'ensemble de l'œuvre présente des caractères évidents d'originalité; ces caractères plairaient par leur nouveauté même, s'ils ne supportaient point d'ailleurs victorieusement l'analyse des plus sévères amis de l'art chrétien. Citons, par exemple, la disposition des voûtes supérieures, au bas desquelles sont ménagées en pénétration, plus de cent cinquante niches destinées à recevoir des figures de saints de grandeur naturelle, coloriées sur fond d'or, à la manière bizantine. Signalons les fenêtres du chœur et du transept, l'oculus principal, les ouvertures trilobées de la grande nef, la flèche en pierre blanche, s'élevant à environ 60 mètres au-dessus du grand portail, et qui, malgré sa hardiesse, sa légèreté, porte le cachet des constructions religieuses du onzième et du douzième siècles. Tous ces éléments sont neufs et fixent à bon droit l'attention des hommes spéciaux. Une immense crypte forme, en réalité, une seconde église souterraine ménagée dans toute l'étendue de l'édifice. Nous ne connaissons pas en Europe de crypte plus grande que celle de Wazemmes. — Plus tard, nous aurons l'occasion de reparler de l'œuvre de M. Caloine; car cet architecte s'occupe en ce moment, nous dit-on, de l'étude si importante de la décoration intérieure, peinture, sculpture, mobilier. Bornons-nous donc, aujourd'hui, à signaler un édifice qui, certainement, occupera une place remarquable parmi les plus intéressants.

La restauration de l'ancien hôtel du Trésor public, et qui est affecté aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, se poursuit avec autant d'activité que d'intelligence. On voit revivre chaque jour quelqu'une des parties de ce palais Mazarin, où le cardinal-ministre avait accumulé en tableaux, statues, livres, tapisseries, orfévrerie et meubles précieux, plus de richesse que n'en possédait aucun des princes souverains du dix-septième siècle. Cette belle construction, qu'on doit en grande partie à Mansart, et dont on ne soupçonnait pas le mérite, a déjà repris l'aspect de la jeunesse. Ce mélange de la pierre de taille mariée à la brique est grave sans avoir trop d'austérité. On démolit en ce moment la triste façade qui se développait sur la rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'angle de la rue Vivienne, et qui était une maladroite addition à l'édifice primitif. Un mur en pierre blanche et en briques va remplacer cette façade lézardée et vermoulue.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots sur le diorama qui doit être construit dans les Champs-Elysées, sous la direction de M. Durand-Brager. Nous trouvons dans la *Patrie* quelques détails à ce sujet, que nous nous empressons de reproduire : « Ce diorama sera placé sur la gauche du palais de l'Industrie. On commence à déblayer le sol et à renverser les arbres. Le bâtiment se trouvera au centre d'un beau jardin, et commencera la série des travaux destinés à l'embellissement de cette partie des Champs-Elysées, qui doit devenir une magnifique promenade. — Le Diorama se composera de vingt-quatre tableaux : musée d'artillerie, musique militaire, tout sera organisé avec le plus grand soin pour que rien ne manque à la splendeur de la mise en scène. Les premiers sujets qui y seront représentés sont choisis parmi les événements de la guerre de Crimée, depuis le débarquement à Gallipoli et la bataille de l'Alma, jusqu'à la prise de Sébastopol. — La direction de ce beau travail est confiée à M. Durand-Brager; il a été chargé de faire l'esquisse des ta-

bleaux qui seront exécutés par nos artistes les plus distingués. L'émulation sera grande, car chacun signera ses œuvres. Le Diorama est institué pour reproduire par le pinceau tous les événements du siècle au fur et à mesure qu'ils s'accompliront. Il présentera le tableau mouvant de l'histoire contemporaine. — Nous ne doutons pas du succès de cet établissement unique dans son genre, pourvu que la modicité des prix d'entrée permette à tout le monde de le visiter. — Quant à M. Durand-Brager, nous avons confiance dans son talent; n'eût-il pour tout mérite que celui de la plus minutieuse exactitude, il ferait une œuvre intéressante. Mais, lorsqu'on a vu les tableaux qu'il a exposés cette année au Salon, il n'est plus permis d'être inquiet sur l'avenir artistique d'une entreprise qu'il surveille et dirige. »

Sous ce titre : *Etudes et Aspirations*, un jeune poëte breton, M. H. du Pontavice de Heussey, vient de publier, à la librairie de Michel Lévy. un recueil de poésies remarquables par la fraîcheur et la grâce des pensées qui les ont inspirées. L'auteur n'est point un adepte de cette école sensualiste qui cherche à poétiser le matérialisme de la forme, ce n'est point un néo-grec, mais un néo-chrétien. Sa muse ne s'adresse, en ses chastes élans, qu'aux nobles croyances et aux idées généreuses. Elle exhale un suave parfum de jeunesse et de foi, qui se perd vite au contact des passions qui agitent les grandes cités. Nous signalerons parmi les pièces les plus intéressantes, la *Coupe*, le *Sacrifice*, et la *Réponse à son ami André Chanet*.

Il s'est passé il y a peu de temps, à Milan, un fait assez singulier qui a jeté une grande perturbation dans le monde artistique. Les expositions annuelles de peinture s'y font au palais de Brera et il paraît que l'Académie des Beaux-Arts de Milan, désireuse de s'éviter la peine d'un examen préparatoire, ou de vivre en paix avec les peintres de toutes les écoles, de tous les systèmes, de tous les goûts, laissait ceux-ci apporter ce qu'ils voulaient. De cette indulgence poussée à l'extrême, il était résulté suivant une correspondance dont nous ne changeons pas les termes : « des *horreurs* qui donnaient une idée désespérante de l'état « de la peinture en Lombardie. » L'archiduc Maximilien, celui qui vient d'épouser la princesse Charlotte de Belgique, affligé de ce spectacle, a fait fermer provisoirement les galeries du palais de Brera et a ordonné un examen et une épuration sévère des œuvres dites d'art qu'on y avait accumulées. C'est après l'achèvement de ce double travail que les portes de l'exposition seront rouvertes au public.

Dans toutes les biographies de Socrate on a raconté que le célèbre philosophe, fils du sculpteur Sophroniscus, avait été sculpteur lui-même. On a prétendu qu'il était l'auteur d'un groupe des trois Grâces vêtues, que le temps a détruit comme tant d'autres ouvrages de l'antiquité. Il était donc à peu près certain que l'on n'avait aucun spécimen du talent du philosophe athénien, lorsqu'un hasard inespéré vient d'en faire découvrir un en France, à Paris, dans le quartier Montmartre, de la façon la plus bizarre et la plus inattendue. Nous avons eu le plaisir de le tenir entre nos mains. C'est un petit buste en ronde-bosse exécuté dans une tablette de marbre de Paros, ce qui fait que la partie antérieure de l'œuvre est entièrement plane. Dans l'origine, sans doute, cette tablette était une dalle, un appui, ou du moins un fragment de dalle ou d'appui. La figure est celle d'un jeune homme. Elle est gracieuse et finement touchée. La chevelure est abondante et un manteau à larges plis couvre une partie de la poitrine. Cette sculpture était venue en France à la fin du siècle dernier. Mais à peine y parut-elle, qu'à la suite de décès, d'affaires de famille, elle fut mise sous les scellés. Ce n'est qu'après plus de trente années qu'on lui a permis de revoir le jour. Les érudits qui s'en sont occupés prétendent que c'est un portrait d'Alcibiade que Socrate se serait donné le plaisir de tailler dans une tablette de marbre, et ce qui leur donne plus d'assurance dans leurs explications, c'est que, dans un coin du buste, on trouve la signature de Socrate. Nous nous permettrons cependant de faire remarquer que les lettres de cette signature nous ont paru d'une netteté bien grande pour avoir été tracées il y a plus de 2,000 ans. Quoi qu'il en soit, le morceau est curieux, et si les preuves que l'on possède de son authenticité sont exactes, il serait intéressant que notre Musée pût posséder une œuvre aussi rare. Elle fut découverte en Grèce par un des savants qui faisaient partie de l'expédition d'Égypte. A cette époque on en publia une gravure accompagnée d'observations très-savantes. Puisque le buste est retrouvé, on ferait bien de l'examiner avec attention et de ne pas le laisser s'égarer de nouveau.

Si les dieux s'en vont, les artistes les suivent de près. L'autre jour, c'était le sculpteur Pigal, moins connu par ses travaux de restauration de la porte Saint-Denis et sa statue de Mirabeau, que par son inextinguible passion pour les tableaux et les objets d'art, à laquelle il a sacrifié jusqu'à sa dernière obole. Le pauvre homme est mort à la peine, à 66 ans, laissant pour toute fortune une foule de toiles et d'esquisses, parmi lesquelles se trouvait un *Repas champêtre*, grande composition dans le goût des Vanloo, qui a été adjugé à cinq cents et quelques francs.

A cette mort a succédé celle du doyen, croyons-nous, des artistes peintres, C. Fontallard, décédé à 88 ans. Il était doué d'un remarquable talent de restaurateur de miniatures; Dieu sait combien, depuis cinquante ans, il a rectifié, restauré et embelli de miniatures médiocres qui, grâce à l'adresse de son pinceau, ont été jetées dans le commerce sous les noms d'Augustin, de Saint, de Mirbel et d'Isabey. Il était le père de Camille Fontallard, peintre qui est mort fou après avoir produit un grand nombre d'œuvres gracieuses dans le genre de Songuet et de Diaz, et de J. Fontallard qui, non content d'avoir créé, il y a une vingtaine d'années, la *Silhouette*, journal des modes ridicules, se fit encore remarquer par son talent d'imitation des acteurs à la mode qu'il excellait à contrefaire.

L'un de nos bons peintres de marine, M. Louis Garneray, est mort à la suite d'une courte maladie, le 11 septembre dernier, à l'âge de soixante-quinze ans. Notre prochain numéro contiendra sur cet artiste distingué une notice nécrologique par M. Ch. d'Argé.

M. Gustave Planche, rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes* et le premier de nos critiques, vient de mourir dans la maturité de l'âge et du talent; il était né le 16 février 1808. Un petit nombre d'amis, de membres de l'Académie française, de journalistes et d'hommes de lettres ont accompagné l'humble convoi de l'Aristarque moderne, et, au cimetière, sur le bord de la tombe prête à se fermer, M. J. Janin, d'une voix émue, a rappelé les travaux du célèbre écrivain et ce que lui doivent les lettres et les arts.

Nous avons encore à annoncer la mort de notre fameux helléniste, M. Boissonade, décédé dans sa quatre-vingt-

cinquième année, et celle de M. Quatremère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été trouvé mort dans sa chambre à coucher. La mort a été subite ; rien n'avait annoncé, dans les journées précédentes, que la santé de ce savant fût altérée malgré son grand âge. M. Quatremère avait soixante-quinze ans. — Le professeur Lichtenstein, directeur du Musée royal de zoologie de Berlin, vient de mourir aussi subitement à Kiel. C'était un des zoologues les plus savants de l'Europe.

L'*Impartial* de Nancy annonce que le célèbre improvisateur Eugène de Pradel est mort à Wiesbaden, dans le duché de Nassau.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 595.

Séance du 15 septembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. P.-B. FOURNIER, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Correspondance :

Une lettre de M. de Besnier, demandant une médaille pour remplacer celle qui a été perdue lors de l'inondation de Lyon, en 1856. La Société satisfera à cette demande. M. de Bernier adresse son *Syllabaire musical*. Renvoyé à M. Blondin.

Une lettre de M. Coudray-Maunier pour une réclamation à laquelle on fera droit.

Une lettre de M. Vieillard, demandant que la lecture soit faite d'un second fragment de son travail sur la Tragédie française au dix-neuvième siècle. Ce travail sera lu dans la prochaine séance. M. Vieillard adresse à la Société, au nom de M. Julien Travers, cinq volumes des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*. M. Marcellin fera un rapport sur ces mémoires.

Une lettre de M. Antonio Vinageras, littérateur, demandant son admission comme membre résidant. Cette demande est renvoyée à M. Maillet, président de la section de littérature.

Une lettre de M. Charles Maury, compositeur de musique, demandant à être admis membre résidant. Cette demande est renvoyée à M. de Longpérier, vice-président de la section de musique.

Une lettre et un bon de M. J. Chrestien pour retirer un exemplaire des *Mémoires de la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*. Aux soins de M. Martin, agent de la Société.

Le *Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier. — La *Muse des familles*. Renvoyé à M. P.-B. Fournier. — L'*Art et la Philosophie au Salon de 1857*. Renvoyé à M. Maillet. — L'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier. — *Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture*. Dépôt aux archives.

La correspondance étant épuisée, M. Corplet a la parole pour soumettre sa proposition relative à l'érection d'une statue à Béranger. Cette proposition étant prise en considération, M. P.-B. Fournier lit, à ce sujet, une pétition, et demande qu'elle soit adressée à S. M. l'empereur Napoléon III. Non-seulement la Société décide l'envoi de cette pétition, mais pense, en outre, qu'il y a lieu de procéder de suite aux démarches préliminaires.

M. Montmeylian, notre nouveau collègue, lit un excellent rapport sur une *Notice historique et liturgique sur les cloches*, par M. l'abbé Jules Corblet. Ce rapport, plein d'intérêt, et qui captive toute l'attention de la Société, sera inséré dans la REVUE DES BEAUX-ARTS, aux travaux de la Société, et une lettre de félicitation sera adressée à M. l'abbé Jules Corblet.

M. le président engage MM. les membres à aller examiner le plafond de salle à manger destiné à l'hôtel du comte de Bouillé, par notre collègue M. Dubouloz, qui en a préalablement présenté les cartons à l'appréciation de la Société. Ensuite, une commission, composée de MM. Horsin-Déon, Vavin, Maillet, Boitel et Eugène Paul, est nommée avec mandat de rendre compte de ce beau travail.

Les membres sont aussi invités à aller voir une épreuve en plâtre de la *Vierge à l'enfant couronné d'épines*, par M. Boitel, statuaire, membre de la Société. MM. Rouget, Andréï et Marcellin sont chargés de l'examen de cette sculpture et d'en faire l'objet d'un rapport.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Le Secrétaire général.

GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 6 octobre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission. — Elections. — Lecture d'un rapport de M. Villemsens, par M. Gendré. — Lecture du chapitre III de l'ouvrage de M. Vieillard, sur la Tragédie française au dix-neuvième siècle. — Rapport de M. Horsin-Déon sur le travail de M. Dubouloz. — Rapport sur la statue de M. Boitel. — Rapports de M. Blondin 1° sur les travaux de la Société des Hautes et Basses-Pyrénées ; — 2° sur une composition musicale de M. Edm. d'Ingrande ; — 3° sur le *Syllabaire musical* de M. Besnier. — Communications et questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Aperçu général sur l'Exposition de 1857, *au palais des Champs-Elysées, par* M. Georges Rouget.

Messieurs,

Vous avez chargé une commission de vous rendre compte de l'Exposition de 1857. Président de cette commission, je me fais un devoir de répondre à votre désir, en me renfermant toutefois dans un aperçu général et rapide.

J'ai la persuasion que c'est une tâche des plus délicates que de louer justement et avec impartialité, ou de critiquer avec mesure des ouvrages qui ont certainement coûté à leurs auteurs bien des soins et des fatigues.

Des hommes de mérite ont donné sur les œuvres d'art des opinions où l'on trouve souvent plus d'esprit que de justesse. Leurs critiques caustiques, divertissantes pour le monde, ont jeté parfois le découragement, que dis-je? le désespoir dans le cœur de l'artiste, sans pour cela réussir à lui montrer l'erreur. D'autres ont manqué à leur noble mission en louant outre mesure les ouvrages de leurs amis, et en portant aux nues des médiocrités qu'ils auraient dû laisser dans l'oubli; le bon sens public, sans être entièrement dupe de leurs manœuvres mensongères, finit cependant par se laisser influencer, entraîner même, et va jusqu'à se persuader parfois qu'il a eu tort de ne pas y découvrir de grandes qualités. C'est en face de ces exagérations, de ces faussetés nuisibles à l'art, qui jettent la perturbation dans les croyances, que le talent modeste tombe dans le découragement et le dégoût... N'est-il pas bien pénible, Messieurs, quand on possède un talent véritable, de se voir condamner à une sorte d'oubli par ceux-là mêmes dont la critique devrait être une vérité? Ne soyons pas partisans des systèmes d'école, des coteries organisées; acceptons toujours le mérite de quelque manière qu'il se présente à nous.

Nous croyons pouvoir dire avec raison que l'Exposition de 1857, à première vue, est noble et imposante, et cependant, Messieurs, *la grande et bonne peinture* est loin d'y être en majorité. J'ose avancer que c'est surtout dans les œuvres ordinairement classées au second rang, que se trouvent en plus grand nombre les qualités dignes du premier. La peinture de *genre*, puisqu'il faut le dire, est souvent supérieure, et nous trouvons dans plusieurs tableaux des scènes pleines d'intérêt, traitées avec beaucoup de talent. On voit des paysages, des marines d'un effet vrai et séduisant, d'une harmonie bien entendue; c'est là que la nature domine et est véritablement puissante. Enfin, on découvre dans ce pêle-mêle hétérogène, de petites perles d'un goût charmant et d'une exquise finesse.

Plusieurs portraits sont fort beaux et d'un heureux coloris, et sont tout à fait dignes d'attirer les regards par leur vive délicatesse; puis, viennent des pastels qui rivalisent avec la bonne peinture et ont presque la solidité des aquarelles, des gouaches pleines de facilité et de grâce.

Les peintres de fleurs et de fruits ont aussi apporté à cette Exposition le tribut de leur talent vraiment remarquable; l'architecture soutient dignement son rang; la gravure remplit fidèlement son mandat, en reproduisant dans de belles conditions les œuvres des maîtres; la lithographie a aussi sa belle part de succès, et la photographie, enfin, cette belle découverte due à notre ancien collègue Daguerre, est très-imposante dans ses monuments et ses bas-reliefs.

Mais pourquoi faut-il que des ouvrages d'un ordre élevé soient en quelque sorte isolés dans cette marche progressive? Ce n'est pas à dire que l'art soit en péril; les talents sont nombreux et ne demandent, pour réussir, qu'une bonne direction.

Si la sculpture, dont nous nous plaisons à admirer les belles et fécondes productions, pouvait donner à la peinture sa réalité, et s'approprier, par un juste retour, ce que celle-ci a de passionné, l'équilibre de l'art serait établi, et son triomphe assuré. Mais ne portons pas trop avant nos désirs; espérons, à la vue de ces ouvrages si pleins d'intérêt où sont retracés les hauts faits d'armes de nos guerriers, ces désastres si fidèlement représentés, espérons que l'élévation du style dans les peintures de caractère sera soutenue, si nos artistes sacrifient tout à leur art.

En attendant cet heureux résultat, unissons-nous au public pour admirer tous ces chefs-d'œuvre, et ne doutons plus un seul instant du succès de nos confrères, s'ils joignent l'imagination à la vérité.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(230e séance. 10e année.)

Séance du 18 *septembre* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal. Un membre fait observer qu'on a oublié de mentionner que le conseil de rédaction a été chargé de revoir les procès-verbaux avant leur impression, le 9 et le 24 de chaque mois. — Après cette rectification, le procès-verbal est adopté.

A l'ouverture de la séance, M. le président fait part de la perte douloureuse que le Comité central

vient d'éprouver en la personne de M. Louis Garneray, son président d'honneur, et rappelle les paroles qu'il a prononcées sur sa tombe :

Messieurs,

La mort qui, depuis un an, frappe à coups redoublés les plus célèbres artistes et les plus hautes intelligences, n'a point épargné le Comité central des artistes.

Adolphe Adam, Ziégler, Jourdy, Pierre Lacroix, Renard, ont été successivement enlevés à nos travaux et à notre affection. Leur nom était à peine gravé sur nos tables nécrologiques, que celui de Louis Garneray, notre président d'honneur, vient s'ajouter à leur liste funèbre et augmenter ainsi nos douloureux regrets.

Au bord de cette tombe, ce n'est ni le lieu, ni le moment de retracer dignement les titres de notre collègue aux souvenirs de son pays et à ceux du Comité central des artistes, dont il fut une des gloires et l'une des lumières.

Un de nous, juste appréciateur du talent et du mérite de Louis Garneray, se chargera de rédiger la notice qui doit perpétuer dans nos archives l'étendue de la perte que font en même temps l'art et notre Compagnie. Je me bornerai à constater ici que celui dont nous accompagnons la dépouille mortelle, fut un artiste éminent, un littérateur original, un homme du monde aimable et spirituel.

Enlevé inopinément aux travaux de l'art auxquels il se livrait avec amour, Louis Garneray n'a quitté sa palette et ses pinceaux que pour s'ensevelir dans le repos éternel. Il venait à peine de terminer un des deux tableaux que lui avait commandés S. E. le ministre d'Etat, quand la mort l'a surpris et arrêté subitement cette activité incessante qui, malgré le nombre des années, se traduisait dans sa peinture par la vigueur de la jeunesse et par la fraîcheur du coloris.

En adressant un suprême adieu à l'artiste distingué, à l'homme de bien, au collègue aimé et respecté, le Comité central des artistes n'accomplit pas seulement un devoir sacré, il acquitte une dette du cœur. En se séparant de cette mortelle dépouille, il emporte de précieux souvenirs qu'il conservera comme un tribut sacré payé au talent et aux brillantes qualités de Louis Garneray.

Notre honorable collègue, M. Gilbert Vergnon, ami du défunt, dépose le discours qu'il a prononcé à cette occasion.

M. Louis Auvray est désigné pour rédiger la notice biographique de cet artiste.

M. E. Chol est chargé de faire un rapport sur un ouvrage de M. Gilbert Vergnon, intitulé : *Écrits sur la musique*.

M. Dahmen présente au Comité le diplôme d'une médaille d'or donnée par S. M. l'empereur, et remportée au concours musical de la ville de Noyon par la Société la *Germania*, dont il est le directeur.

Deux numéros du journal l'*Europe artiste*, qui contiennent les derniers articles critiques de M. Louis Auvray. — Deux livraisons de l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857, par MM. Gendré et Willems.

M. Louis Rey donne lecture du rapport de la commission chargée de la visite des ateliers de MM. Valadon et L. Garneray.

Réception de M. Hurey, section d'architecture.

Sur les nouveaux et intéressants détails fournis par M. Malzieu sur la demande qu'il avait faite précédemment, le Comité nomme, pour agir en son nom, une commission composée de MM. L. Auvray, Hurey et Louis Rey.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire-adjoint,
Louis REY.

Ordre du jour du 2 octobre 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — réception des membres nouvellement élus ; — rapport de M. Pauly sur les émaux de M. Corplet ; — nomination de commissions ; — propositions diverses ; — présentation de candidats ; — élections ; — discussion du premier chapitre des nouveaux règlements ; — audition musicale.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

VARIÉTÉS : Rentrée de Déjazet. — ODÉON : *Louise Miller*, drame en 5 actes et en vers, par M. Raoul Bravard. — CIRQUE : le *Roi Lear*, drame en 5 actes et 12 tableaux, tiré de Shakspeare, par MM. Devicque et Crisafulli. — TH.-ITALIEN : *Otello*, drame en 5 actes, imité de Shakspeare, par M. Carcano. — Salvini. — AMBIGU : les *Viveurs de Paris*, drame en 5 actes et 8 tableaux, par M. Xavier de Montépin. — GAITÉ : le *Père aux écus*, drame en 5 actes, par MM. Dupeuty et F. Dugué.

Nous avons omis de mentionner, dans notre dernière revue des théâtres, l'énorme succès qui s'est attaché, dès la première soirée, à la rentrée de Déjazet sur la scène des Variétés. Cette actrice est aussi jeune qu'il y a dix ans, vingt ans, elle est en femme ce que Laferrière est en homme, — un phénomène vivant. Il est vrai qu'elle appartient à cette race vigoureuse de comédiens dont le type s'efface de jour en jour, et auxquels Voltaire reconnaissait le diable au corps. Le théâtre des Variétés — qui tient, tout prêt pour elle, un vaudeville important dont la jeunesse de Béranger

forme le cadre ingénieux, — avait voulu d'abord *essayer* l'action conservée par cette actrice inimitable sur le public, et a repris *Gentil-Bernard*, l'une de ses plus brillantes créations. Il s'est trouvé que Déjazet n'a jamais été oubliée par ses partisans, et qu'on lui a fait l'accueil le plus chaleureux et le plus productif; de sorte que jusqu'à entier épuisement de *Gentil-Bernard*, la *Jeunesse de Béranger* est en panne. Il est fort heureux pour les Variétés qu'un autre théâtre n'ait pas eu l'idée de les devancer, et cela a vraiment de quoi surprendre, par le *steeple-chase* aux idées auquel nous assistons depuis tant d'années.

L'Odéon a rouvert ses portes fermées par les ardeurs de l'été, plutôt qu'en vertu de son privilége : nous avouons notre faible pour ce beau théâtre, car, fidèle à son programme, il continue à se tenir haut et ferme sur la brèche, défendant pied à pied la cause de la littérature et de l'art.

Une traduction de Schiller a servi de lever de rideau, *Louise Miller*, que nous avons déjà vue à divers théâtres sous le titre de la *Fille du Musicien* et d'*Intrigue et Amour*; — l'auteur, M. Raoul Bravard, a eu là un très-brillant début; il a prouvé que le culte de la forme dans ce qu'elle a d'élégant, de pur et de correct, avait en lui un chaud adepte. Son succès eût été peut-être plus éclatant s'il se fût attaqué à une œuvre moins connue, moins essayée surtout, et qui contient des situations fausses et impossibles ; mais il est homme à prouver encore davantage, et sa *Louise Miller* est une très-brillante carte de visite déposée chez MM. les directeurs.

Les acteurs ont bien secondé les efforts de la direction, qui a monté cette pièce avec un soin parfait. Tisserand, à leur tête, a fait du vieux musicien une création toute nouvelle, quelque chose de biblique et de carré, une physionomie belle de naïveté et de grandeur que bien peu d'artistes à Paris eussent rendue avec autant d'autorité et de talent. Mlle Jane Essler a été touchante de dévouement et d'amour; c'est une charmante comédienne, elle a le feu sacré, elle ressemble un peu de visage à Rachel, elle est jeune, belle, intelligente, — avec toutes ces qualités-là on va loin.

Le théâtre impérial du Cirque, rompant encore une fois avec ses habitudes guerrières, a clos son arsenal et mouillé ses poudres : il a voulu, lui aussi, être littéraire, et, profitant des loisirs que font les directions aveugles à un comédien de conscience et de valeur, il a monté à son intention l'un des plus célèbres et des plus impossibles drames de l'œuvre gigantesque de Shakspeare, — le *Roi Lear*.

Le sujet, non plus que l'*Intrigue* et *Amour* de Schiller, n'est pas neuf sur la scène française : sans parler de la tragédie du bonhomme Ducis, Rouvière a déjà joué à l'Odéon un drame en vers inspiré par les malheurs de ce roi fantastique, et dû à la collaboration de Duhomme et Elie Sauvage, deux auteurs très-jeunes alors, et qui, nous l'espérons, ne se sont pas encore retirés d'une carrière où ils ont donné de si remarquables preuves de talent. La pièce de l'Odéon avait donc sur celle du Cirque la supériorité du vers, impossible au boulevart, surtout sur les planches foulées d'ordinaire par des escadrons et des régiments, tambours et sapeurs en tête : c'est pour cela, sans nul doute, que nous y préférions Rouvière, dont le talent a tout le lyrisme et la fantaisie que la prose n'est souvent pas de force à supporter.

Ce n'est pas à dire pour cela que la traduction, ou plutôt l'imitation de MM. Devicque et Crisafulli soit dépourvue de grandes qualités de style et d'agencement; il y a beaucoup de vigueur et de pathétique dans leur œuvre, et si le succès n'a pas complétement récompensé leurs efforts, il faut s'en prendre seulement au mauvais goût du public, qui préfère aux belles et grandes pages les coq-à-l'âne des *Pilules du Diable*, ou les coups de canon de bois des pièces à batailles.

Le Théâtre-Italien a donné l'*Otello* de Shakspeare traduit par M. Carcano. Nous sommes, on le voit, dans la quinzaine des traductions : seulement l'*Otello* du grand poëte anglais est toujours à refaire. Nous ne parlerons pas de la traduction en pur toscan, harmonieux et sonore comme tout ce qui vient d'au delà des monts, et qui ressemble beaucoup plus à la pièce, si étrangement imitée, de Ducis qu'à celle de Shakspeare : il eût fallu Alfieri et sa mâle énergie pour transporter dans cette belle langue les fureurs et les désespoirs de ces trois derniers actes, qui sont une lente agonie de l'amour aux prises avec la jalousie,

> Ce monstre à face blême,
> Qui ronge l'aliment qu'il se créa lui-même.

Salvini a réussi à trouver, — avec cette pâle imitation,— sa création la plus heureuse entre celles qu'il essaya déjà depuis qu'il s'est révélé au public de Paris. Il a eu de fort beaux moments, de ces éclairs à la Frédérick-Lemaître qui forcent les bravos et domptent le spectateur le plus difficile ou le plus blasé.

Ah ! si Mme Ristori osait venir jouer auprès d'un semblable partenaire, quelles soirées !... George et Dorval, qui la valaient bien, grandissaient encore en jouant avec Frédérick. Mais il paraît que ce n'est pas seulement à Paris que les *étoiles* veulent place entière au firmament de l'affiche.

La quinzaine a été fertile, sinon en nouveautés, du moins en exhibitions : l'Ambigu a exhumé, des cabinets de lecture où on se l'arrache depuis dix ans, le beau roman des *Viveurs de Paris*, et chargé son auteur de le découper pour la scène.

M. de Montépin s'est mis à l'œuvre avec l'ardeur de l'auteur qui flaire une bonne affaire à côté d'une augmentation de célébrité.

Le livre nous initie à toutes les turpitudes de ce monde qu'on appelle la jeunesse dorée, dorée souvent à la surface par un procédé plus ou moins galvanique et dont un frottement trop prolongé fait vite apercevoir le vice radical, le cuivre puant, le plomb vil. Sphinx vivants, donnant à deviner sans cesse l'inexplicable charade de leur existence, les *Viveurs* sont une source féconde d'éléments dramatiques.

Quand un drame se présente, ayant passé d'abord par la forme du roman, on croit s'en débarrasser tout de suite en disant : — Tout le monde a lu le livre dont il est tiré, c'est pourquoi nous ne ferons pas au lecteur l'injure de le lui raconter.—Cette formule, adoptée avec empressement par les esprits paresseux, ne contente pas toujours les lecteurs; car malgré la masse énorme de gens qui consomment la denrée qui s'étale aux vitres des cabinets de lecture, il se trouve forcément dans tout journal au moins *un* abonné qui n'est pas au courant. Le rôle de tout critique comme de tout chroniqueur est donc d'aller au devant des désirs même les moins numériquement considérables ; mais nous rentrerons pour cette fois, comme toujours du reste, en fait d'analyses, dans la classe des paresseux. Nous constaterons le succès du drame, tout simplement, succès un peu contrarié par les chaleurs récrudescentes d'un été exceptionnel, mais un succès qui n'en est pas moins réel.

Mlle Pago, chargée du rôle de la comtesse Berthe,

est une des plus gracieuses femmes et des plus intelligentes comédiennes que nous ayons aujourd'hui au théâtre : rien d'affecté, de maniéré, de cherché, elle est vraie, et *la Belle Gabrielle*, qu'elle créa d'une façon si remarquable à la Porte St-Martin, l'a rendue l'idole du public. Il n'y a plus de jolies actrices au boulevart, conservons-y celle-ci à tout prix, car elle n'est pas seulement jolie, elle joue.

Le théâtre de la Gaîté a demandé, lui aussi, à l'un des meilleurs livres de l'époque, le succès qu'il cherche depuis le *four* des *Compagnons de Jéhu* : MM. Dupeuty, un vétéran de l'habileté, et Ferdinand Dugué, un oseur de talent, ont assez largement répondu à l'appel. Ils ont découpé Balzac en scènes et en dialogues, et *le Père Goriot*, ce *roi Lear* bourgeois, a été servi au public.

Cependant, par suite de nécessités financières, les personnages ont été tous débaptisés des noms heureux que le grand anatomiste du cœur humain leur avait départis. Goriot est devenu le père Aubry; le baron de Nucingen, ce colosse, s'appelle Steinau, et le redoutable, horrible et pourtant si séduisant Vautrin n'est plus que le chevalier de Lamorlière. Bien mieux, et afin de dépayser complétement, sans doute, les fanatiques de Balzac, l'action se passe en pleine époque Louis XV.

La pièce n'a pas gagné à la poudre; elle a, malgré ses costumes, des allures et des péripéties que nos mœurs seules peuvent motiver. Le chevalier, seul, est à peu près de son temps, élégant et poli dans son charmant débraillé, audacieux et carré comme Vautrin ; on ne sent nullement en lui le forçat devenu honnête homme; mais son peu de scrupules n'est racheté que par son aimable façon de tenir l'épée. Chilly a été très-remarquable dans *le Père aux Ecus*, et sa nature un peu sèche s'est admirablement prêtée aux mouvements de tendresse ineffable et d'amour paternel qui sont l'essence de ce rôle : son succès a été grand, peut-être parviendra-t-il à porter tout le poids de la pièce. Allons, *le Père Goriot* est encore à faire, mais il n'y a plus que Frédérick pour le jouer.

ALBERT BLANQUET.

MÉLANGES.

1er octobre.

La terrasse de Saint-Germain-en-Laye, construite par Lenostre, reçoit en ce moment une belle balustrade d'appui, en fer, sur toute sa longueur, qui est de plus de 2,000 mètres.

— On a fait l'essai du jeu des cascades au jardin du Temple. Les robinets avaient été ouverts, afin d'emplir le petit lac et s'assurer qu'il conservait bien ses eaux. Le square touche à son achèvement. La grille ouvragée est posée tout à l'entour. Les entrées sont aux pans coupés des quatre angles. On achève les trottoirs bitumés de l'extérieur. On place les conduits du gaz et les candélabres. Les allées sont dessinées; sous quelques jours elles seront sablées et les gazons seront semés. Le square, au moyen de la conservation de ce qui restait des arbres du jardin de l'ancien couvent, offre déjà quelque ombrage.

—*L'Eclaireur*, journal dont le premier numéro vient d'être publié, annonce qu'à partir du 1er octobre il paraîtra sous le titre de *la Terre promise, Gazette de Nice*. M. Alphonse Karr aura la direction littéraire de ce journal ; il s'est assuré le concours de la collaboration de MM. de Lamartine, Alexandre Dumas, Léon Gozlan, Ponsard, Jules Janin, Jules Sandeau et beaucoup d'autres sommités littéraires françaises.

— On vient de publier les chiffres des recettes du Handel festival qui a eu lieu en juin au Cristal-Palace, à Sydenham. Le profit net est de 9,000 liv. st. outre une grande quantité de valeurs acquises au Cristal-Palace, et qui peuvent servir pour une autre fois. C'est la plus grande somme qui ait jamais été faite à un festival. Les grosses recettes étaient de 23,360 liv. sterl. La représentation de l'*Israël en Egypte* a produit 11,000 liv. st.

— On a donné à différentes reprises des renseignements assez peu exacts sur les dimensions de l'église Sainte-Clotilde, qui doit être inaugurée le jour de Noël de cette année. Sa longueur totale est de 96 mètres, et sa plus grande largeur, de 38. La nef et les chœurs ont 10 m. 40 c. de largeur, mesurés d'axe en axe des piliers. Les bas-côtés ont 6 m. 20 c. mesurés de même. La hauteur du sol au sommet des flèches, en y comprenant la croix, est de 69 mètres. La hauteur de la nef et du chœur est de 26 m., depuis le sol intérieur de l'église jusqu'à la clef des voûtes, et la hauteur des bas-côtés mesurés de même est de 12 m 25 c. La superficie occupée par l'église Sainte-Clotilde est de 3,800 m. et la dépense nécessitée par sa construction est évaluée à 5,761,966 francs.

— Le 4 octobre prochain, aura lieu à Grignan l'inauguration solennelle de la statue de Madame de Sévigné, ouvrage remarquable de MM. Rochet frères.

— Le comité de l'Exposition des trésors des beaux-arts de Manchester a décidé la clôture pour le 15 octobre prochain.

— M. James Power, représentant de la Compagnie qui entreprend les travaux du télégraphe sous-marin de la Méditerranée, vient d'annoncer que le câble électrique de l'Algérie est posé jusqu'à Teulada, en Sardaigne.

— On lit dans le *Mémorial de Vaucluse* : « M. Louis Sifrein Maury, neveu de l'illustre cardinal de ce nom, vient de mourir, ces jours derniers, à l'âge de 79 ans, à son château du Lampourdier, territoire d'Orange. On dit que le défunt était dépositaire de nombreux ouvrages inédits, et l'on espère que ses héritiers publieront ces documents écrits par le célèbre orateur, et qui seront si précieux pour les annales littéraires et politiques de la Révolution et de l'Empire.»

— On a trouvé dernièrement, en faisant les fouilles pour le nouveau pont du chemin de fer, dans le lit du Reno (Toscane), une grande quantité de pièces d'or du quatrième siècle, rondes et carrées, enfouies à une profondeur de 4 mètres environ. On pense qu'elles proviennent de quelque chef barbare qu'on aura enterré dans le lit de la rivière.

— On a commencé sur la Moselle, près de Coblentz, la construction d'un pont de fer qui sera garni d'une tour.

ÉCOLE

IMPÉRIALE ET SPÉCIALE DES BEAUX-ARTS.

LES CONCOURS. — LES ENVOIS DE ROME.

Un intérêt des plus vifs et en même temps bien légitime, rappelle tous les ans un grand nombre de visiteurs à l'Ecole des Beaux-Arts, et les fait assister au concours des élèves qui se disputent les prix de Rome; on aurait tant de joie à pressentir, dès le début de l'élève, l'avenir glorieux qui attend peut-être un jour l'artiste !

Si, cette année, les concours de sculpture et de paysage historique n'ont point été brillants, — et nous en avons grand regret, — du moins, le concours pour le grand prix de peinture a été remarquablement fort; car, parmi les œuvres de dix concurrents, on en a pu compter huit qui présentent des qualités sérieuses, qui offrent des parties très-méritantes. Examinons le résultat de ces luttes diverses.

Huit élèves ont concouru, cette année, pour le prix de sculpture; ils avaient à traiter un sujet bien peu émouvant, *Ulysse blessé à la chasse par un sanglier*, et assisté de ses oncles, qui s'empressent autour de lui et étanchent le sang de sa plaie. Comme nous l'avons déjà annoncé, M. Joseph Tournois a obtenu le premier prix; M. André Delorme, le second. Dans l'un comme dans l'autre des bas-reliefs des deux concurrents, on a reconnu des preuves d'habileté, de savoir-faire; mais cette habileté qui s'acquiert dans l'atelier, est-elle bien, pour celui qui la possède, une présomption de talent? M. Tournois l'a sans doute emporté sur son concurrent par un sentiment plus fin des élégances grecques; malheureusement, son œuvre est empreinte de trop de réminiscences.

A voir le petit nombre d'élèves qui ont concouru pour le prix de paysage historique, nous pourrions dire que ce genre n'est guère plus aujourd'hui qu'une ancienne fiction académique prête à tomber en désuétude. Six élèves seulement ont pris part à la lutte; il leur fallait représenter, dans un site noblement inventé, le *Christ* et la *Samaritaine*. Toutes les œuvres exposées sont d'une extrême fai-

blesse. Toutefois, M. Jules Didier a eu le premier prix, et M. Olivier de Penne, le second. Les juges, il faut le dire, se sont montrés bien indulgents, et il n'y eût pas eu, cette année, de grand prix décerné, que personne ne s'en serait étonné.

Les concurrents pour le prix d'architecture avaient à donner le plan d'une faculté de médecine, embrassant, outre les salles destinées à l'enseignement de l'art médical, toutes les dépendances d'un établissement de cet ordre. Le programme était bien choisi; aussi, M. Joseph-Eugène Heim, qui a obtenu le premier prix, et M. Ernest Moreau, qui a mérité le second, tous deux bien inspirés, ont présenté des projets simples, suffisamment élégants et surtout fort exécutables.

Le sujet donné aux concurrents pour le grand prix de peinture, entrés en loge il y a quelques mois, était la *Résurrection de Lazare.* C'était aussi un programme excellent. Dix jeunes peintres ont concouru. A en juger par le nombre des artistes couronnés ou mentionnés honorablement, l'Académie a dû être très-satisfaite des résultats; le public a dû l'être également.

Les tableaux des concurrents sont au nombre de dix et appartiennent, selon l'ordre de placement, à Messieurs; 1° Romagny; 2° Sellier; 3° Bonnat; 4° Michel; 5° Henner; 6° Marius Abel; 7° Leroux; 8° Perrault; 9° Ulmann; 10° Durangel. — L'œuvre de M. Romagny se distingue par son heureux ensemble. Le Christ y est digne et majestueux; la physionomie de Marthe exprime bien l'étonnement et la joie qu'elle éprouve à revoir son frère; mais Lazare n'obéit pas avec assez d'empressement à la voix divine qui l'appelle. — M. Sellier a fait une œuvre originale, mais de la plus étrange fantasmagorie. Au milieu d'une atmosphère dont les tons bitumineux sont évidemment empruntés à Rembrandt, éclate la claire figure du Christ vêtu de rose et nimbé d'une lumineuse auréole; au fond, la grotte où se passe la scène échancre sa muraille brune, et laisse voir un coin d'un ciel vert, où apparaît le pâle croissant de la lune. Son Lazare, debout, est très-beau. — La toile de M. Bonnat annonce un coloriste; l'artiste a jeté ce drame miraculeux en pleine lumière, et l'a rendu avec un solide éclat. — M. Michel a fait un Lazare qui paraît court, parce que ses jambes ne sont pas en vue, quand il aurait dû nous montrer cette figure tout entière. Certaines têtes, cependant, sont d'une bonne et juste expression. — L'aspect général de la composition de M. Henner est satisfaisant. Marthe, agenouillée et tendant les bras vers Lazare debout, est très-belle de mouvement. — La toile de M. Marius Abel présente le plus grand nombre de figures et montre de sérieuses études dans son jeune auteur. Il est fâcheux que son Lazare ait la rigidité d'un morceau de bois; appelé par le Christ, le mort ressuscité eût dû avoir toute la souplesse de la vie. — Il y a de belles qualités dans le tableau de M. Leroux. — MM. Perrault et Durangel n'ont point été heureux dans leurs inspirations. —La peinture de M. Ulmann est une des plus remarquables sous le rapport de la composition; mais pourquoi, dans ce tableau, aide-t-on Lazare à se lever? La voix du Christ n'a donc pas suffi?

L'Académie s'est montrée libérale en cette circonstance; elle a décerné un premier grand prix à M. Sellier, élève de MM. Cogniet et Leborne; un premier second grand prix à M. Leroux; un second grand prix à M. Bonnat, et, enfin, une mention honorable à M. Ulmann.

Les élèves dont nous venons d'enregistrer les noms glorieux vont partir pour Rome, où ils auront tout le temps d'étudier les chefs-d'œuvre qui, depuis des siècles, occupent, sans la lasser, l'admiration du monde. Passons maintenant en revue les œuvres que les pensionnaires de la villa Médicis nous ont envoyées cette année; heureux si cet examen nous faisait pressentir un véritable artiste de plus!

L'envoi de sculpture ayant été le morceau capital de cette année à l'exposition de l'Ecole impériale des Beaux-Arts, nous

commencerons par lui notre examen des travaux des pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

M. Bonnardel, qu'une mort prématurée vient d'enlever beaucoup trop jeune à la carrière qui lui promettait un brillant avenir, avait fait le modèle d'une *Notre-Dame-de-Pitié* et avait mis le marbre sous les points, lorsque l'impitoyable faulx du temps l'a moissonné avant qu'il ait pu terminer son travail. Ses camarades se sont empressés de parfaire son œuvre, en la traduisant sur le marbre. Nous comprenons, en voyant ce beau groupe, dans lequel un grand sentiment religieux est uni à la pureté des formes et à l'heureux arrangement des draperies, le noble mobile qui a excité l'émulation des pensionnaires sculpteurs. On doit leur savoir bien bon gré de ce généreux dévouement. L'art eût perdu à ne pas posséder cette belle inspiration, d'un aspect éminemment religieux. Pourquoi le malheureux artiste n'a-t-il pu jouir de son triomphe? — L'esquisse des *Vierges sages et des Vierges folles*, du même auteur, offre beaucoup de naturel dans le groupe des vierges sages, et un mouvement très-noble dans le Christ; le groupe des vierges folles laisse peut-être à désirer dans son ensemble.

Le bas-relief de M. Doublemard, qui représente l'*Enfance de Bacchus*, est très-gracieux d'arrangement; on ne peut reprocher à l'artiste que de s'être trop inspiré de ses souvenirs du Vatican, qui ne déparent pas, du reste, sa composition. Son *Thésée vainqueur du Minotaure* est fièrement posé sur le monstre qu'il a vaincu, et sa *Tête de jeune Fille* ne manque pas de finesse.

Il est à regretter qu'on ne puisse adresser les mêmes éloges à M. Chapu, en qui nous avions fondé un grand espoir lors de son prix en 1855. Il règne une grande confusion de plans dans son bas-relief de l'*Adoration des anges;* les draperies sont agencées avec peu d'intelligence, la position des anges est presque impossible; le modelé du Christ est cependant bien entendu. Quelle confusion, quel chaos dans son esquisse de l'*Age de fer!* Pourquoi ce pensionnaire a-t-il abandonné la route qu'il semblait avoir adoptée? Pourquoi ne s'inspire-t-il plus des beaux modèles de l'antiquité qui l'entourent? Pourquoi renoncer à cette inspiration dont son prix avait donné un avant-goût?

Les pensionnaires architectes ont envoyé de beaux travaux. La restauration du théâtre de Taormina, en Sicile, par M. Léon Ginain, est une œuvre consciencieuse, traitée avec beaucoup de soin et de talent. Les détails de l'arc de Titus, par M. Vaudremer, sont très-bien dessinés et bien rendus. On aime à voir le soin que M. Bonnet a apporté dans ses recherches, et sa restauration du portique des écoles à Pompéï, ainsi que les détails du portique du Panthéon d'Agrippa, par M. Daumet, offrent de l'intérêt.

Si nous ne savions pas que M. Bellay, le pensionnaire graveur, a été longtemps malade à Rome, nous serions étonné de la faiblesse de la plupart des dessins d'études qu'il a envoyés, et nous ne pourrions croire que le beau dessin à l'aquarelle de la *Communion de saint Jérôme*, d'après le tableau du Dominiquin, que chacun a pu admirer au Louvre avant les désastres de 1815, soit du même artiste. Ce dessin est, en effet, très-remarquable par la fidélité avec laquelle le modèle est traduit, par le brillant et la vigueur des tons, par l'entente du clair-obscur; on voit que ce jeune artiste a étudié avec amour cette belle composition du grand maître. Nous devons lui savoir gré de nous avoir envoyé, en dehors de ses obligations, une magnifique copie d'un tel chef-d'œuvre; ce qui rachète largement la faiblesse des autres parties de son envoi et explique le peu de temps qu'il a pu consacrer à satisfaire aux demandes de l'Académie.

Le graveur en médaille, M. Alphée Dubois, a fait un bon envoi dans sa copie de la médaille de Syracuse; le modèle en est bien senti, et dans le bas-relief en cire des *Adieux d'Orphée et d'Eurydice*, le modelé est largement exprimé et les personnages sont bien groupés.

Le tableau de M. Chifflard offre une belle étude ; sa *Zénobie* est bien dessinée et bien rendue, seulement la tête est trop petite pour le sujet, et la figure de Rhadamiste, dont la pose est forcée, manque de noblesse ; son étude de cheval est hardie. En somme, cette composition est large, quoique théâtrale, et son auteur promet de devenir un bon coloriste.

L'esquisse dessinée du *Déluge*, par le même pensionnaire, présente une composition hardie, mais par trop confuse ; il est vrai que le sujet y prêtait. Il y a trop de mollesse dans l'exécution.

Il y a de la finesse et de la force dans le torse du *Saint Jean* de M. Maillet, mais la figure manque de la noblesse qui convient au sujet. L'*Apparition de l'ange à Joseph* ne présente pas toute la pureté et le sentiment religieux qui conviendraient à cette composition.

Nous reprocherons à M. Lévy de ne s'être pas assez inspiré de son modèle dans la copie qu'il a envoyée du plafond de Raphaël, intitulé la *Poésie ;* la tête manque de la noblesse qu'on remarque dans l'original, et le groupe des anges est traité avec trop peu de soin. Nous reprocherons aussi à son tableau de *Ruth et Noëmi* de manquer de style et de présenter quelques poses hasardées ; ce qui n'empêche pas cette composition d'offrir, dans son ensemble, un aspect assez gracieux.

Il y a de la largeur et de belles études de modelé dans la figure que M. Lévy a traitée dans le style des *Pendentifs* de Michel-Ange, seulement ses contours sont souvent peu en harmonie avec la vérité des formes, surtout dans son jeune enfant. Ce tableau a, du reste, le défaut d'être vu de trop près, pour juger de l'effet qu'il produirait à une grande élévation.

Les deux paysages, *Environs de Rome*, par M. Bernard, manquent de fermeté dans les lignes, et, quoique à distance il y ait assez de transparence dans les eaux, on voit, en regardant ces deux tableaux de près, que ce pensionnaire a besoin de beaucoup étudier avant de savoir peindre. Sa *Vue des bords du Tibre* donne une bien pauvre idée des sites si pittoresques et si riants que ce fleuve arrose ; il y a de meilleures qualités dans sa *Vue prise aux environs de Rome*.

Telles sont, en somme, sous le double rapport des concours pour les grands prix et des envois de Rome, les compositions inspirées aux sculpteurs, aux architectes, aux graveurs et aux peintres, qui promettent d'illustrer un jour leur pays. Le jugement que nous avons exprimé est assez conforme à celui du public, et, malgré certaines opinions émises autour de nous par les nombreux visiteurs de l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, nous maintenons quelques-unes de nos appréciations dans toute leur sévérité.

EMILE GAGNEUX.

L'indisposition de M. Jules Verne se prolongeant, M. Ch. d'Argé a bien voulu se charger du compte rendu de la sculpture et de celui des miniatures et aquarelles. Notre prochaine livraison contiendra ces études qui termineront ainsi notre examen du Salon de 1857.

NÉCROLOGIE.

AMBROISE-LOUIS GARNERAY.

PEINTRE DE MARINE.

De 1816 à 1857, il n'est pas d'exposition de peinture où l'on n'ait vu figurer quelques tableaux de ce peintre de marine, né à Paris, le 19 février 1783. Le nombre en est considérable. Ce sont des pêches, des combats. L'artiste avait un grand avantage sur ses rivaux, il avait longtemps servi avant de prendre le pinceau, et personne ne connaissait, mieux que lui, les manœuvres des vaisseaux et toutes les parties qui les composent. Il s'est fait l'historien d'une foule de faits glorieux pour la marine française.

Peu de jours avant sa mort, il avait terminé, pour le ministère d'État, un tableau d'assez grande dimension, représentant *Napoléon Ier à bord du* Furet, *partant de l'île d'Elbe et se dirigeant vers la France avec ses compagnons*. Le moment choisi par l'artiste est celui où le bâtiment portant l'empereur et sa fortune, est hélé par le

vaisseau en surveillance sur les côtes de l'île d'Elbe.

Beaucoup des tableaux de Garneray ont été reproduits par la gravure, — M. Jazet en a gravé plus de vingt-cinq, — et se voient dans les principaux musées de France.

Nantes possède un *Episode du combat de Navarin*; — La Rochelle, la *Prise à l'abordage du Kent, par la* Confiance, capitaine Surcouff; — Marseille, une *Vue du canal de Furnes;* — Rochefort, l'*Attaque d'une division anglaise par la frégate la* Virginie, capitaine Bergeret; — les galeries de Versailles, le *Combat de Duquesnes;* — Rouen, la *Pêche à la morue*, sur le banc de Terre-Neuve, etc., etc.

Joignant le talent de graveur à celui de peintre, il étudia l'aqua-tinta dans l'atelier de Debucourt, et dessina, grava lui-même soixante-quatre vues des principaux ports de la France, et quarante vues des ports étrangers, qu'il réunit en un volume dont Jouy rédigea le texte.

Dès l'âge de treize ans, Garneray se livrait avec ardeur à l'étude du dessin sous la direction de son père, — Jean-François Garneray, élève de David, et qui, dans le genre et le portrait, a laissé de bons ouvrages, — lorsque, emporté par un vif désir de voyager, de courir les aventures, il s'enrôla en qualité de novice dans la marine. Le 20 mars 1796, il s'embarquait avec le capitaine Beaulieu-Leloup, son parent, et faisait route vers les Grandes-Indes.

De 1796 à 1806, éprouvé par de nombreux combats, des naufrages, Garneray navigua sur une douzaine de navires, devint aide-timonnier dans la marine militaire, et fut fait prisonnier par les Anglais, à bord de la frégate la *Belle-Poule*, près des Açores.

Conduit, le 21 juin 1806, à Portsmouth, sur un ponton, il y demeura prisonnier jusqu'en 1814. Pendant cette longue et pénible captivité, il se remit à l'étude du dessin et de la peinture. Plusieurs de ses premiers essais se trouvent en Angleterre, particulièrement à Portsmouth.

En revenant en France, il se disposait à passer des examens pour être reçu capitaine au long-cours, lorsqu'on l'engagea à utiliser ses pinceaux. Les premiers encouragements lui vinrent de Louis XVIII et de la famille royale. Ses tableaux avaient été bien accueillis; il devint peintre de marine et débuta, au Salon de 1816, par une *Vue du port de Londres*, qui fut achetée par la Société des Amis des Arts.

En 1817, à la suite d'un concours, Garneray fut nommé peintre du duc d'Angoulême, alors grand-amiral; en 1833, il obtint, également à la suite d'un concours, la place de directeur du Musée de Rouen, qu'il abandonna plus tard pour entrer à la manufacture de Sèvres.

C'est dans cet établissement, auquel il fut attaché dix années, qu'il peignit un grand nombre de vues, de pêches, de sujets maritimes, pour des services d'apparat, des coffrets en porcelaine.

Garneray a reçu une médaille d'or après l'exposition de 1819, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 27 janvier 1852. Une indemnité annuelle lui avait été accordée par le gouvernement pour la découverte d'une nouvelle toile à peindre, dite *extra-souple et imputrescible*, qui a reçu l'approbation de l'Académie des Beaux-Arts, une médaille d'argent de la Société d'encouragement et une autre médaille à l'Exposition universelle de 1855.

Dans ses dernières années, Garneray s'est donné le plaisir de rassembler les nombreuses aventures de sa carrière de marin, surtout ses expéditions et ses combats avec Surcouff, à Madagascar, sur la côte de Malabar. Cet ouvrage, publié d'abord en feuilletons dans le journal la *Patrie*, a paru ensuite en volumes, sous les titres de *Voyages de Louis Garneray*, *Captivité de Louis Garneray*, avec des gravures dont les sujets avaient été dessinés par l'auteur.

Ch. d'ARGÉ.

MOSAÏQUE.

Distribution des prix de Rome, au palais de l'Institut. — Questions mises au concours par l'Académie des Beaux-Arts pour 1858 et 1859. — Invention de la photographie sur bois. — Le buste de Sauvage pour le Conservatoire des Arts et Métiers. — La statue du *Sauveur du monde* (*le Christ à l'âge de douze ans*), de M. Boitel, achetée par l'impératrice. — M. Frédéric Borgella. — Une statue à la mémoire du général comte de Saint-Pol. — Fouilles dans un tumulus au camp de Châlons. — Travaux exécutés à la cathédrale de Paris. — Démolition des maisons où sont nés Boileau et Voltaire. — La place Saint-Germain-l'Auxerrois. — L'église de Belleville. — Un manuscrit inédit de d'Aguesseau. — Augmentation des jours de représentation à l'Opéra. — Une étrange circulaire. — Une statue à Hans Jacob Fugger. — Projet d'un monument à élever au Corrége. — Une chapelle à *Notre-Dame-des-Flots.* — Découverte de monnaies anciennes à Couzeix. — Tombeaux antiques. — Fresque retrouvée. — Monnaies anciennes découvertes dans la province de Bologne. — Le tombeau d'Hippocrate. — L'église Notre-Dame de Genève. — Tombeau du comte Nicolas de Salm. — L'acteur Henri Anschutz, de Vienne. — Un anniversaire de cinquantaine. — Nécrologie : le marquis de Custine; — madame veuve Bosio; — Largeteau, membre de l'Académie des sciences.

La séance solennelle de la distribution des prix de Rome, au palais de l'Institut, solennité toujours intéressante, n'avait pas cependant, cette année, réuni une affluence aussi considérable que de coutume. Il faut s'en prendre au beau temps qui engageait sans

doute un grand nombre de personnes à demeurer encore à la campagne. Sur les bancs des académiciens il y avait même des vides nombreux. C'était là que brillaient les membres de l'Académie des Beaux-Arts, seuls en costume officiel pour cette circonstance. — Suivant l'usage, la séance a commencé par l'exécution d'une ouverture de M. Bizet, l'un des derniers pensionnaires de Rome ; puis est venu le rapport de l'Académie sur les ouvrages récemment envoyés et qui avaient été exposés pendant la semaine dans les salles de l'École impériale des Beaux-Arts. Tout en donnant de sages conseils aux élèves dont elle a mission de diriger les études et de surveiller les progrès, l'Académie a fréquemment accordé des éloges aux œuvres qu'elle avait examinées avec autant de soins que d'intérêt. Elle a eu surtout de touchantes paroles pour l'artiste que la mort est venu frapper au début de sa carrière, au milieu de ses succès, pour M. Bonnardel, dont le groupe en marbre, *Notre-Dame-de-Pitié*, était bien certainement le morceau capital de l'envoi de cette année.

A la lecture du rapport a succédé l'exécution de la cantate couronnée cette année et dont le sujet était *Clovis et Clothilde*. L'auteur de la musique est M. Collin, élève d'Adolphe Adam. — On a écouté avec intérêt cette nouvelle partition, mais les applaudissements n'ont éclaté qu'à la fin. Il y a, en effet, en terminant, un air d'une grande largeur, d'une véritable expression dramatique, et un final qui ne manque pas d'énergie. — La proclamation du prix de l'année qui a suivi et qui avait eu lieu, au bruit des applaudissements, est devenue, au moment où l'on a proclamé les lauréats dans la section d'architecture, l'occasion d'un scandale des plus affligeants. A peine avait-on prononcé le nom de M. Heim, premier grand prix, que, malgré le respect que l'on devait avoir pour l'assemblée, pour les décisions de l'Académie, malgré la présence du père du jeune lauréat, de M. Heim, membre de l'Institut, de nombreux sifflets se sont fait entendre dans une des tribunes supérieures. Là s'étaient rassemblés et cachés quelques mécontents, quelques envieux. Le président de l'assemblée, M. Hittorf, a fait preuve d'énergie. Sur son invitation, l'officier de service, commandant le poste d'honneur qui est toujours envoyé pour ces solennités, est monté avec quelques soldats à la tribune désignée, et l'a fait évacuer à l'instant, au bruit des applaudissements de tous les membres de l'assemblée. — Jamais si lâche agression n'a été vengée d'une manière plus éclatante. C'est par des tonnerres d'applaudissements que M. Heim a été accueilli, et toutes les fois que son nom a été prononcé, ils se sont renouvelés avec la même chaleur, le même enthousiasme.

Déjà une tentative de ce genre avait eu lieu au Conservatoire. Il faut espérer que ces honteuses récriminations ne se renouvelleront pas, et que l'Académie n'aura plus le spectacle de ces attaques anonymes qui viennent troubler la fête des arts et jeter le deuil dans les familles. Des affronts lancés dans l'ombre sont des opprobres qui, tôt ou tard, retombent sur la tête de leurs auteurs.

Cet incident, qui avait causé une vive émotion, a jeté nécessairement un peu de trouble sur la dernière partie de la séance, et c'est au milieu d'une certaine inattention que M. Halévy, secrétaire perpétuel, a pu lire un éloge historique de David d'Angers.

Dans cette même séance solennelle, on a proclamé les noms des lauréats qui ont obtenu les prix particuliers fondés par de généreux amis des arts. — MM. Sellier, Tournois et Heim, premiers grands prix en peinture, sculpture et architecture, ont reçu les sommes prises sur la rente léguée par madame veuve Leprince. — M. Moreau, deuxième grand prix d'architecture, a obtenu le prix de mille francs fondé par mademoiselle Esther Le Clère, au nom de son frère, M. Achille Le Clère, de l'Institut ; et M. Rouyer, architecte, celui de 1,080 francs, fondé par feu Deschaumes. — MM. Chatrousse, sculpteur, et Louis Lamothe, peintre d'histoire, ont reçu les prix d'encouragement fondés par MM. Georges Lambert et le comte de Maillé-Latour-Landry. — M. Léon Vaudoyer, auteur d'un mémoire historique sur l'architecture française depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, a obtenu le prix Bordin.

L'Académie des Beaux-Arts a mis au concours, pour 1858 et 1859, les deux questions suivantes : 1° Histoire de la sculpture statuaire et d'ornementation depuis le sixième siècle jusqu'à la fin du règne de Louis XIV ; 2° Histoire de la peinture en France depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Chacun de ces prix consistera en une médaille de 3,000 francs.

Un graveur en taille-douce, M. Lallemand, a fait la semaine dernière, à l'Académie des sciences, une communication qui ne peut manquer d'intéresser les graveurs sur bois, les photographes. Il s'agit de la photographie sur bois. Voici le procédé scientifique donné par l'artiste après de nombreuses expériences, toutes couronnées de succès, pour obtenir les reproductions de dessins. — Le bois, après avoir été posé seulement dans toute sa surface sur une dissolution d'*alun* et séché, reçoit au blaireau un encollage de *savon animal, gélatine* et *alun* sur toute sa surface. Lorsque l'encollage est bien séché, la surface qui doit recevoir l'image est mise quelques minutes sur une dissolution de *chlorhydrate d'ammoniaque*, On laisse sécher, on pose le bois sur un *bain d'argent* à 20 0/0. Un cliché sur glace ou sur papier au moyen d'un châssis spécial appliqué sur le bain, permet de surveiller les progrès de la reproduction. L'image satisfaisante est fixée au moyen d'un bois saturé d'*hyposulfite de soude* pendant cinq minutes, et ensuite autant de temps dans l'eau. L'encollage préserve le bois de l'humidité. Huit mois d'expérience ont prouvé à l'inventeur que l'emploi de l'alun et de l'hyposulfite, au lieu de désagréger les bois, leur donnent une grande consistance favorable à la gravure.

Après avoir subi pendant presque toute sa vie les douleurs du martyre, on sait que Sauvage, l'inventeur de l'application de l'hélice aux vaisseaux, est mort, il y a peu de temps, dans un asile qu'avait ouvert à sa vieillesse l'inépuisable bienveillance de l'empereur. Privé de la raison, il a été entouré pendant ses derniers instants des soins les plus affectueux. Le gouvernement de l'empereur n'a point oublié les services rendus à la science par cet homme remarquable, et s'il ne lui a pas été donné de faire oublier l'abandon et la misère dans laquelle ses contemporains l'ont laissé, il a du moins honoré dignement la mémoire de cette haute intelligence si cruellement éprouvée. Un de nos sculpteurs les plus habiles, M. P. Ramus, vient d'être chargé d'exécuter en marbre le buste de Sauvage pour le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris. Il existe déjà de ce savant un magnifique portrait en pied par M. Gavarni.

Sur la proposition de Mgr le grand-aumônier, la belle statue du *Sauveur du monde* (le *Christ à l'âge de 12 ans*) exposée cette année par M. Boitel, et qui a valu à

cet artiste les médailles d'or de France et de Rome, vient d'être achetée par l'Impératrice pour être offerte à l'église de l'un de nos départements. — On se rappelle que l'année dernière M. Boitel a reçu du Souverain Pontife une médaille en or, accompagnée d'une lettre latine pour son groupe en bronze de la *Vierge à l'enfant couronné d'épines*, véritable chef-d'œuvre dont il avait fait présent à Sa Sainteté, et dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 1er octobre 1856. M. Boitel vient de reproduire en plâtre, richement décoré et ornemanisé, le modèle semblable à celui qu'il a envoyé au Saint-Père, et d'en faire hommage à l'archevêque de Paris.

Il paraît depuis quelque temps, sous la direction de M. Hugelmann, un recueil intitulé : *Revue espagnole, portugaise, brésilienne*, etc., qui compte parmi ses rédacteurs MM. Charles Romey, Ferdinand Denis, Achille Jubinal et autres écrivains qui se sont occupés de langues et de littérature méridionales. Nous avons remarqué parmi les articles de cette *Revue* un travail de M. Frédéric Borgella, qui nous a paru très-recommandable. Ce travail qui a pour objet les peintres espagnols va être imprimé en volumes. L'auteur a traité jusqu'ici de Murillo et d'Alonzo Cano; son prochain chapitre traitera de Zurbaran. Nous recommandons à nos lecteurs la lecture des utiles recherches de M. Borgella.

Un décret du 10 janvier 1857 a autorisé la ville de Nogent-le-Rotrou à élever une statue à la mémoire du général comte de Saint-Pol, mort glorieusement à l'attaque de Malakoff, le 8 septembre 1855. L'inauguration solennelle de ce monument aura lieu le dimanche, 18 de ce mois.

Le génie militaire vient de pratiquer des fouilles dans un tumulus que la tradition prétend avoir fait partie du camp d'Attila : on a déjà découvert plusieurs vases et objets en fer; quelques médailles qui ont été trouvées ont été remises à S. M. l'empereur, ainsi qu'un bijou qu'on croit être un pendant d'oreille. Cette partie du camp de Châlons est l'objet d'une ardente curiosité.

Les travaux de restauration de la cathédrale de Paris, qui, depuis la mort récente de M. Lassus, ont été confiés à M. Viollet-le-Duc, ont été poussés activement depuis cette époque ; la façade septentrionale sera bientôt réparée complétement. La porte rouge et le grand portail septentrional commencent à voir réparés les ravages que le temps a causés dans leur élégante construction ; mais on parle en ce moment de travaux de restauration à faire à cette basilique, bien plus considérables que ceux déjà exécutés ou en cours d'exécution. Ces travaux consisteraient en la reconstruction complète des grandes voûtes de l'intérieur, que de graves infiltrations auraient endommagées, et ces travaux préliminaires de l'intérieur seraient suivis de l'application de peintures murales définitives qui décoreraient toutes les parties intérieures de l'édifice.

Les démolitions nécessitées pour la reconstruction d'une partie du Palais-de-Justice, vont faire disparaître les deux maisons qui virent naître Boileau et Voltaire dans la rue de Jérusalem. La démolition de ces maisons est en adjudication.

La place Saint-Germain-l'Auxerrois se régularise en ce moment. Au nord, sur l'alignement de l'église, s'élève rapidement la mairie du 4e arrondissement, que précède un porche à cinq arcades, comme celui de Saint-Germain-l'Auxerrois. A droite et à gauche de cette place s'élèvent, du côté de la rue des Prêtres et du côté de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, deux belles maisons ornées chacune de neuf arcades au rez-de-chaussée. La maison construite au midi de la place contiendra l'établissement de secours et le presbytère ; celui qui faisait saillie dans la rue des Prêtres, disparaîtra.

On parle de l'inauguration prochaine de l'église de Belleville, ainsi que de l'église Sainte-Clothilde de Paris. L'église de Belleville, élevée d'après les plans et sous la conduite de M. Lassus, récemment enlevé aux arts, est construite dans le style ogival du treizième siècle ; elle est surmontée par deux flèches élevées au-dessus du sol de plus de 55 mètres.

Un précieux manuscrit, récemment retrouvé à la Bibliothèque impériale, a été lu dans l'une des dernières séances de l'Académie des sciences morales et politiques. C'est un Mémoire inédit du chancelier d'Aguesseau sur les formes de la justice. Encore une œuvre à joindre à celles du laborieux magistrat. On sait qu'elles ne forment pas moins de 17 à 18 volumes in-8°, en y comprenant ses lettres inédites. D'Aguesseau était infatigable ; il travaillait toujours et partout. Il se faisait une occasion de travail de ce qui n'est pour tout le monde qu'un prétexte de temps perdu. Ainsi, il nous a appris quelque part qu'il fit un de ses plus gros livres en employant seulement le temps qui s'écoulait alors tous les jours entre le moment où l'un des domestiques venait lui dire : « Le dîner est sur la table, » et celui où l'on commençait réellement à dîner. Au premier avertissement, il quittait tout pour le travail auquel étaient destinées ces minutes que tous les autres trouvaient si bonnes à perdre. Quand il pensait que les mille allées et venues de politesse et d'installation étaient bien finies, et que tout le monde était en place, il arrivait, et pas toujours le dernier. Il gagnait chaque jour ainsi un bon quart d'heure au moins. Son gros livre fut terminé bien longtemps avant sa mort.

Dans les séances du conseil général de la Haute-Garonne, quelques vœux importants ont été émis dans l'intérêt des beaux-arts. Sur la proposition de M. Duperier, rapporteur de la quatrième commission, le conseil a demandé que « des œuvres de sculpture en « marbre et en bronze soient accordées au département « de la Haute-Garonne pour être placées dans les ga- « leries du musée de Toulouse, dans le but de servir « d'objets d'étude aux élèves de l'école des Beaux-Arts « de cette ville. » — Le musée de Toulouse ne possède guère que des moulages en plâtre, dont l'étude est bonne sans doute, mais des modèles en marbre ou en bronze soigneusement exécutés d'après les chefs-d'œuvres anciens et modernes, et surtout des œuvres originales mises sous les regards des élèves produiraient de plus grands fruits. — Le même rapporteur a demandé que diverses statues représentant les hommes illustres originaires du département de la Haute-Garonne, soient *données* à la ville de Toulouse pour être érigées sur les places publiques. « L'érection de ces « représentations d'hommes qui ont rendu de grands « services au pays, ajoute-t-il, est un honneur dû à « leur mémoire et un moyen d'inspirer et de relever « des sentiments et des idées de mérites éminents et « de dévouements patriotiques aux citoyens qui pour- « ront sans cesse contempler ces nobles images. » — Ces vœux sont des plus honorables, et il faut espérer qu'ils seront exaucés; mais la ville de Toulouse et le département de la Haute-Garonne ne pourraient-ils en hâter l'accomplissement par une généreuse initiative? C'est très-bien de demander que l'on *donne*, mais il

serait ncore mieux de contribuer aux bons résultats que l'on espère par des souscriptions et des commandes particulières de travaux aux artistes toulousains.

On assure que, suivant une décision prise récemment, le Grand-Opéra doit donner régulièrement des représentations le dimanche, pendant toute la durée de l'hiver; on ajoute qu'il serait même question d'organiser des représentations extraordinaires qui auraient lieu le jeudi de chaque semaine, à partir du mois de décembre jusqu'à la fin du carnaval.

Les artistes qui ont exposé au Salon de Bruxelles de cette année, ont reçu une circulaire imprimée signée par un certain M. B. de Jonge, 20, rue du Chêne, à Bruxelles. Dans cette circulaire, le sieur de Jonge promet aux artistes de faire annoncer et de louer leurs tableaux dans les journaux, et de se charger de leur vente, le tout contre l'envoi d'une somme de 50 francs. Il ajoute que les artistes feraient mieux d'envoyer plus de 50 francs, afin que la critique leur fût encore plus favorable. La *Gazette de Cologne*, parlant de cette étrange invitation, ajoute, avec raison, qu'un semblable cynisme mérite d'être mis au pilori de l'opinion publique.

Les historiens et antiquaires allemands, auxquels s'était joint le doyen des poëtes de l'Allemagne, le vénérable Uhland, se sont réunis, cette année, à Augsbourg. Le 15 septembre, premier jour de cette réunion, a été marqué par l'inauguration solennelle de la statue de Hans Jacob Fugger, offerte à la ville d'Augsbourg par le roi Louis de Bavière. La statue, œuvre du sculpteur Brugger, de Munich, est placée sur un piédestal de marbre, avec cette inscription : « Hans Jacob Fugger. Il encouragea les sciences et les lettres. » Une autre inscription porte : « Elevé par Louis Ier, roi de Bavière, duc de Souabe. 1857. »

L'Académie de Parme a fait au gouvernement, qui l'a approuvée, la proposition d'ériger une statue en marbre à la mémoire du Corrége. Cette statue sera exécutée sur le modèle en plâtre fait par le professeur Ferrarini. Une souscription nationale est ouverte pour réunir les fonds nécessaires à l'érection de ce monument. — De son côté, la ville de Milan a ouvert une souscription pour élever un monument à son poëte favori, Charles Porta.

On va construire, sur les falaises de Sainte-Adresse, une chapelle qui portera le nom de *Chapelle de Notre-Dame-des-Flots*. Cette chapelle doit être construite dans le style gothique du treizième siècle. Les splendeurs des richesses et des délicatesses artistiques que renferme ce style, le plus pur de la période gothique, n'existeront qu'à l'intérieur, en raison de la simplicité d'extérieur qu'exige la situation. Le clocher, qui surmontera le portail et annoncera la présence du saint lieu aux vaisseaux voguant sur l'Océan, atteindra, dit-on, une hauteur de 30 mètres. La toiture doit être en tuiles vernissées, du genre de celles qu'on admire au Conservatoire des arts et métiers.

On vient de découvrir, près de Couzeix (Haute-Vienne), une collection de monnaies curieuses : il y a des gros d'argent de Louis XI, au millésime de 1473; des testons et des francs de Charles IX et de Henri III; des écus de Henri IV, de 1588; de Louis XIII, de 1628 à 1642; des testons d'Avignon, à l'effigie de Urbain VIII, et plus de 250 à 260 liards de ce pape, de Louis XIII, de Gaston d'Orléans, d'un prince de Bourbon-Conti, d'un Latour-d'Auvergne, d'un prince d'Orange, de Sully, prince d'Henrichemont, de Marie de Montpensier, d'un duc de Bouillon, etc.

Six tombeaux antiques ont été découverts récemment dans le canton de Verteilhac, au domaine du Texier, appartenant à M. Camille Charouceilh. Quelques fragments de fibule semblent leur assigner pour date l'époque gallo-romaine; il serait cependant possible qu'ils appartinssent à l'époque mérovingienne. Nous ferons observer qu'ils ressemblent, sous tous les rapports de forme, aux divers objets trouvés, il y a quelque temps, à Saint-Apre.

Une découverte importante sous le rapport de l'histoire de l'art en France et de l'archéologie, vient d'être faite au célèbre manoir d'Ango, à Varangeville. Une fresque de plusieurs mètres de superficie vient d'être remise au jour par M. Labeville, peintre de Paris, qui a entrepris la tâche longue et difficile de l'exploration totale des ruines de ce château. Déjà ce savant artiste a relevé tout l'ensemble de son travail pour le publier; espérons que les encouragements ne lui feront pas défaut.

En creusant les fondations d'un nouveau pont du chemin de fer de l'Italie centrale, pont qui doit traverser une rivière de la province de Bologne, on a trouvé, le mois dernier, des monnaies anciennes et des ossements humains. Une partie de cette trouvaille fut dispersée parmi les ouvriers, trente-six monnaies d'or vinrent aux mains de monsignor Amici, qui s'empressa de les envoyer à M. Frati, de Florence, numismate et archéologue en renom. Après une étude raisonnée, le savant Florentin a prouvé que vingt-deux de ces pièces appartiennent aux empereurs Léon III, Constantin V, Léon IV, Constantin VI et à l'impératrice Irène, l'*Athénienne*; cinq, toutes du même moule, à Arigisus, duc de Bénévent, et neuf, de différentes époques, aux califes de la dynastie des Abbassides. La pièce la plus ancienne est un sou d'or de Léon III, *Isauricus*, qui régna de 717 à 741 après Jésus-Christ, et la plus moderne est une monnaie arabo-musulmane, de l'espèce *cufique*, portant la date de l'année 197 de l'hégire (an 812).

L'édition grecque de l'*Espérance* d'Athènes rapporte, d'après un journal de Lamia, en Phtiotide, un fait qui doit intéresser au plus haut degré le monde savant. On vient de découvrir, tout près du village d'Arnaoutli, non loin de Pharsale, un tombeau qu'on a reconnu être celui d'Hippocrate ; il paraît que l'inscription ne laisse aucun doute à cet égard. A l'intérieur du tombeau, on a trouvé une bague d'or représentant un serpent, l'antique symbole de la médecine, une petite chaîne et une lame de même métal en forme de bandelette, en outre, un buste en bronze qui est apparemment celui d'Hippocrate. Ces objets, ainsi que la pierre tumulaire qui porte l'inscription, ont été livrés par des habitants turcs de l'endroit, à Housni-Pacha, gouverneur actuel de la Thessalie, lequel les a, dit-on, immédiatement dirigés sur Constantinople.

Le 4 octobre, à Genève, a eu lieu la cérémonie de la bénédiction de l'église Notre-Dame, commencée il y a six ans; cette église a été construite d'après les plans et sous la conduite de M. Grigny, architecte d'Arras. Tous les visiteurs qui l'ont parcourue en louent les proportions et la majestueuse simplicité.

Le tombeau du comte Nicolas de Salm va être transporté de Raitz dans une église de Vienne, sur la proposition du comité central pour la construction des monuments. Cet ouvrage d'art, qui avait été construit par Charles-Quint et Ferdinand Ier dans l'église de Sainte-Dorothée à Vienne, en l'honneur de l'héroïque défenseur de cette ville à l'époque du premier siége

qu'elle a soutenu contre les Turcs, avait été transporté, à la fin du siècle dernier, à Raitz, dans la chapelle du château de la famille princière de Salm.

Un des plus célèbres acteurs de l'Allemagne, M. Henri Anschutz, régisseur du *Burg-theater* (théâtre de la Cour), à Vienne, a fêté, le 15 septembre, le cinquantième anniversaire de son entrée dans la carrière dramatique. L'empereur d'Autriche a conféré, à cette occasion, la croix de l'ordre de Saint-Joseph à M. Anschutz. C'est la première fois qu'un acteur est décoré en Allemagne.

Un anniversaire de cinquantaine, au sujet duquel on a fait une statistique assez curieuse, a été célébré à Berlin. C'est celui de M. Gern, un des acteurs les plus estimés et les plus aimés de cette ville. Un habitué du Théâtre-Royal, qui a gardé avec soin, pendant cinquante-quatre ans, les affiches de ce théâtre, a pu constater que pendant ces cinquante années de jeu scénique, M. Gern n'a pas joué moins de sept mille cinq cents fois!

M. le marquis de Custine, connu par un ouvrage sur la Russie, qui fit une sensation assez vive, vient de mourir à son château de Saint-Gratien, près d'Enghien. Il était fils du général marquis de Custine, qui fut condamné à mort sous la Convention.

Mme Bosio, veuve du baron Bosio, statuaire, membre de l'Institut, est décédée à Montbazon, près de Tours, dans sa quatre-vingtième année. Mme Bosio était pensionnaire du gouvernement comme veuve d'un artiste célèbre.

On annonce aussi la mort de M. Largeteau, membre de l'Académie des Sciences et du bureau des longitudes. Il était âgé de soixante-six ans.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

CORRESPONDANCE.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DES BEAUX-ARTS.

Mon cher directeur,

Excusez un de vos lecteurs assidus de la liberté grande qu'il prend de vous parler des halles de Paris.

Quoique passionné pour l'art architectonique, je ne suis pas architecte, — je le déclare tout d'abord, et c'est urgent : — car, sans cette précaution importante, on pourrait m'accuser d'outrecuidance de venir mêler ma voix à celles de gens pratiques qui parleront, plus que l'on ne voudra peut-être, de cette immense construction qui va faire cesser enfin les attaques assez justes que de tous côtés on adressait à notre ville.

Comment, en effet, en 1857 seulement, Paris possède-t-il des halles?

Comment? eh mon Dieu! la réponse est dans l'initiative plus ou moins grande qu'il a été possible à nos gouvernements d'avoir depuis de longues années. Plus libre d'exécuter ce qu'il croit utile, nécessaire, indispensable au pays, le pouvoir aujourd'hui marche sans obstacles, sans entraves, fort de lui-même et secondé par les splendides réalisations qui éclatent aux yeux de tous. L'élan est donné et rien ne peut arrêter maintenant ce fantastique changement de décor dont le chef de l'Etat a donné le signal. Tout se coordonne, tout marche comme par enchantement. Paris se dégage, s'illumine, se transforme et deviendra bientôt la véritable capitale, la capitale rêvée, la ville des miracles, le foyer du progrès, l'idéalisation du voyageur à qui l'on dit : Allez à Paris; Paris, c'est le monde.

Tout a sa force, son importance, et n'en déplaise à la poésie, comme en demandant excuse d'une apparence de jeu de mots, pourquoi nos *palais* n'auraient-ils pas aussi leur palais?

Ce palais de la vie a été confié à M. Baltard, et Dieu sait si c'était là une tâche difficile; aussi le premier essai ne fut pas heureux. Qu'on nous pardonne notre sévérité, mais encore que reste-t-il de cet essai?

Rien que des constructions en pierre de taille — espèces de bastions abandonnés, tours Malakoff sans gloire, piteuses, qui auraient constitué des *forts* parmi les forts, et qui, je ne crains pas de le dire, abstraction faite de leur emploi menaçant au besoin, n'auraient sous aucun rapport réalisé le but que l'on se proposait.

Ce qu'il faut à des halles, c'est de l'espace, de l'air, de la légèreté, et certes ces colimaçons à créneaux, ces carrés tumulaires et sombres, où la corpulence de nos marchands comme leur face rubiconde se seraient trouvées à l'étroit et tristes, n'offraient aucun des avantages exigés.

M. Baltard a compris l'importance de sa mission, il a voulu réussir. On lui avait dit : prenez votre temps; il a eu l'esprit de le prendre. Il ne s'est plus laissé entraîner au besoin de faire vite : « Chi va piano « va sano », et ce qu'il a fait doucement a justifié le vieux dire italien. Les halles de M. Baltard, pour avoir été faites lentement, resteront comme un modèle et comme un témoignage du grand mérite de cet architecte.

Sous cet abri splendide, dont le soubassement plaît à l'œil en faisant songer aux constructions Louis XIII, et dont l'élégance dans les parties supérieures est admirée de tout le monde, le commerce des halles va se piquer d'orgueil. La pluie, le soleil, les voleurs, tout s'y trouve défié. Vous vouliez en ces lieux de l'eau, de l'air, de la lumière? Regardez, et si vous ne donnez un *satisfecit* complet à l'œuvre de l'architecte, renversez bien vite ce qui lui a coûté tant de veilles. Dressez en sa place un temple à l'Envie, et déclarez solennellement qu'il est impossible de rien faire en France, sans qu'un besoin incessant de critique vienne décourager à jamais ceux qui travaillent en vue de leur pays.

Je lisais, il y a quelques jours, dans le *Moniteur*, l'article si spirituel de M. Edmond About.

Savant distingué, écrivain de grand mérite, M. About, que ses études sérieuses ramènent malgré lui vers le passé historique, faisait évoquer à M. Baltard les grandes ombres de *Sémiramis*, de *Périclès*, d'*Auguste* et de *François Ier*.

L'architecte leur tenait à peu près ce langage :

Ombres illustres, vous avez fait construire en marbre, en pierre, en brique ou en pisé, des temples et des palais qui font encore l'admiration de notre époque Si j'avais eu l'honneur de naître sous vos lois j'aurais été heureux de travailler aux grands ouvrages que vous avez commandés, et j'aurais employé consciencieusement le marbre, la pierre, la brique ou le pisé qu'il vous aurait plu de confier à mes soins. Mais ce n'est ni un temple, ni un palais que je suis chargé de construire, nous n'en manquons pas, Dieu merci! Il s'agit de construire un garde-manger pour le peuple de Paris. »

« M. About a raison, et la suite de son article, dans

lequel il fait causer M. Baltard avec ces grandes ombres est d'une logique aussi serrée qu'évidente. Les réponses de ces personnages évoqués à dessein, concluent justement en faveur de l'architecte.

Il fut des temps, en effet, où les rois mangeaient le peuple et ne lui donnaient pas à manger; d'autres où les peuples finissaient par manger les rois; d'autres encore où la royauté faisait bonne chère sans que pour cela le peuple mourût de faim : ces temps-là sont passés.

Tout le monde mange aujourd'hui, à l'exception peut-être de ceux qui *se disent* mourir de faim pour troubler la chose publique et empêcher, s'ils l'osaient, tout le monde de vivre.

Amoureux de toute gloire, de celle des armes qui porte au loin le nom victorieux de la France, comme de la gloire tranquille qui fait de notre pays le foyer de l'intelligence et du goût, l'empereur a suivi avec autant de sollicitude le Louvre et ses splendeurs que les Halles avec leur importance de première nécessité.

Ce n'est pas seulement, comme le dit M. About, un vaste parapluie de 20,000 mètres carrés que l'empereur a voulu, c'est un édifice durable, et M. Baltard, qui a compris la pensée de son souverain, l'a bien mise à exécution.

Non — ce n'est pas le *Louvre*, ce n'est pas davantage le *Parthénon*, le *Palatium* ou *les Jardins suspendus*, ce sont des halles, de vraies halles élégantes, commodes pour les aménagements, faciles quant aux abords et associant à la simplicité un style original et dont le mérite est justement de ne s'être inspiré que des besoins à satisfaire.

Pas de pesanteur, pas de marbre, pas de pierre : de la brique, du fer et du verre pour l'édifice; pour le dallage, du bitume.

Six pavillons pour la vente en détail; de larges emplacements pour la vente en gros; des tables pour l'étalage, des cages pour les victimes vivantes; des écoulements nombreux pour les eaux ménagères; des fontaines dans les carrefours; du gaz partout à profusion, même en cas de fêtes populaires : tout a été prévu.

Grâce aux dispositions qu'il a prises dès les premières études de son projet, M. Baltard a préparé dans les caves immenses de l'édifice, la possibilité d'un chemin de fer aboutissant à la gare de Strasbourg.

Est-ce le dernier mot des Halles? Je ne le crois pas. A mesure que les grands travaux de la ville de Paris, que ces voies magistrales qui le traverseront pour gagner les gares de chemins de fer se termineront, la pensée viendra de ramifications faciles, qui feront aboutir comme dans un réservoir central, tout ce que la France envoie à sa capitale.

Ce réservoir, ce sont les halles, où de tout point, par ces communications souterraines, les arrivages afflueront chaque jour.

Ce jour-là est désirable. Car, en empêchant l'encombrement des rues de Paris au matin, il n'en verra pas moins arriver aux Halles, et avec plus d'abondance si c'est possible, tout ce que vient y chercher cette population qui doit vivre et bien vivre pour être forte au travail, pour produire sans relâche et rester la reine du monde, tant que Dieu protégera la France.

Pardonnez-moi, mon cher Directeur, cette longue lettre. Si vous la jugez indigne de votre Revue, que le feu en fasse bien vite justice; autrement nous reviendrons encore sur les Halles de Paris, mais au point de vue du détail, de l'appréciation de métier, et alors je ne me hasarderai à poursuivre ce travail qu'avec le concours de votre talent et de votre expérience.

Un de vos abonnés qui se dit en même temps votre tout dévoué.

Pierre de Moussy.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 596.

Séance du 6 octobre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. GEORGES ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance :

Une lettre de M. Louis Schaal, adressant la *Revue de l'art au dix-neuvième siècle*, contenant les statuts d'une nouvelle Société artistique : l'*Académie universelle des arts industriels*, dans le but de compter au nombre des adhérents de l'Académie universelle, les membres de la Société libre des Beaux-Arts. Renvoyée à l'examen de M. Moultat.

Une lettre de M. l'abbé J. Corblet, demandant l'échange de la *Revue de l'art chrétien*, dont il est rédacteur, avec la Revue des Beaux-Arts. Cette demande est accueillie avec empressement par la Société.

Une lettre de M. Chiboys, membre correspondant, à laquelle il sera répondu.

Trois numéros du *Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier. — *Mémoires de l'Académie de Stanislas*. Renvoyé à M. Paul Carpentier. — *Mémoires de la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*. Renvoyé à M. Dussauce. — L'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier. — Le *Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture*, le *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture* et le *Voyageur*. Dépôt aux archives. — Le *Compte rendu* des Congrès archéologiques de Mende et de Valence, et du Congrès scientifique de Grenoble. Renvoyé à M. Montmeylian. — Le 12e et dernier numéro de l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857. Renvoyé à M. Maillet.

Distribution est faite aux membres, du bulletin d'adhésion à l'*Union des artistes*, journal exclusivement consacré aux progrès et à la défense des intérêts artistiques, rédigé par des artistes, sous la direction de MM. Gendré et Willems. Plusieurs membres s'empressent de souscrire à ce journal, qui paraîtra le 1er janvier 1858.

Demande d'admission dans la section de littérature, apostillée par MM. P.-B. Fournier et

Maillet, président de la section de littérature.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination de candidats dans les sections de littérature et de musique. MM. Antonio Vinageras, littérateur, et Charles Manry, compositeur de musique, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres résidants de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Villemsens fait un excellent rapport sur les tomes II et III des *Annales de l'Académie de Mâcon*, qui seront déposés aux archives. Notre collègue, qui revient d'Angleterre, communique à l'assemblée la traduction d'un avis anglais aux sculpteurs, architectes et autres artistes de tous les pays, ayant trait au projet d'un monument commémoratif de la grande exhibition de 1851.

M. Maillet donne lecture du chapitre III de l'ouvrage de M. Vieillard, sur la Tragédie française au dix-neuvième siècle. L'auteur et le lecteur ont provoqué de vifs applaudissements.

M. Horsin-Déon rend compte succinctement du beau travail de notre collègue M. Dubouloz. La Société félicite à la fois le peintre et l'admirateur, et décide l'insertion de ce compte rendu aux travaux de la Société, dans le prochain numéro de la Revue des Beaux-Arts.

M. le président annonce qu'une messe en musique de M. Besnier sera célébrée, dimanche prochain (11 octobre), dans l'église Saint-Eustache, à Paris, et invite les membres de la classe de musique à rendre compte de cette solennité.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 20 *octobre* 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission. — Elections. — Rapport de M. Maillet sur l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857. — Rapport de M. Moultat sur l'*Art au dix-neuvième siècle*, par M. Théodore Labourieu. — Rapport de M. C. Gavet, sur les *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise.* — Rapport de commission sur la statue de M. Boitel. — Rapports de M. Blondin : 1° sur le *Syllabaire musical* de M. de Besnier; 2° sur les travaux de la Société de Nantes et des Basses-Pyrénées; 3° sur une composition musicale de M. d'Ingrande. — Communications et questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Compte rendu d'une peinture de M. Dubouloz.

Messieurs,

Nous nous sommes rendus à l'atelier de notre honorable collègue, M. Dubouloz, qui nous en a fait les honneurs avec cette cordialité pleine de franchise qui le caractérise.

Nous avons examiné attentivement l'œuvre qu'il vient de terminer, et dont nous avons mission de vous entretenir. Elle nous a semblé à tous, digne à plus d'un titre, non-seulement de votre attention particulière, mais encore de celle de tous les amis des arts.

C'est un plafond destiné à orner la salle à manger de l'hôtel du comte de Bouillé : il représente un essaim de petits amours qui, chargés d'un dessert splendide, descendent du ciel en bande joyeuse.

La composition en est des plus agréables et digne de nos artistes du dernier siècle, dont les productions sont si aimées et si recherchées aujourd'hui.

Tous ces amours se détachent sur un ciel azuré, en groupes pleins d'animation : ici est un étourdi porteur d'un punch, qui se heurte contre un de ses compagnons ailés et l'inonde de sa liqueur enflammée. Le pauvre Cupidon pousse des cris que l'on semble entendre, tant l'expression de douleur est bien rendue. Là est un petit drôle qui a dérobé des pommes dans la corbeille de son camarade qui n'entend nullement raillerie, car, pour punir ce maraudeur, il fait pleuvoir sur sa tête une grêle de coups de poing des mieux appliqués.

Chaque groupe offre de même un épisode qui mériterait d'être cité, car tous sont ou gracieux ou réjouissants.

Une couleur agréable, un dessin consciencieux, une grande facilité d'exécution, une foule d'accessoires : fleurs, fruits, vases d'or de formes variées et de bon goût, complètent cette peinture pleine de poésie et d'une exécution offrant de grandes difficultés, puisque toutes ces figures sont vues en raccourci, difficultés que M. Dubouloz a abordées de front et surmonté avec bonheur.

Au reste, notre honorable collègue n'en est pas à son coup d'essai en ce genre : nous connaissons de lui une composition bien autrement importante, puisqu'elle n'occupait pas moins de deux cent vingt-quatre pieds carrés de surface. Elle représentait un combat entre les amours : rangés en deux camps, les uns tenaient pour les brunes, les autres pour les blondes ; la bataille était indécise et fort animée ; les phalanges guerrières parcouraient et la terre et les cieux. C'était une œuvre qui égalait en beauté celle que M. Dubouloz vient de terminer : malheureusement l'impitoyable marteau du démolisseur, en ravageant la rue de Courcelle, a détruit l'œuvre

de notre ami ; perte irréparable pour lui, car vous savez, messieurs, qu'il est difficile de notre temps, à l'artiste sans fortune, sans protecteurs, de travailler pour la gloire.

Enfin, messieurs, votre Commission n'a trouvé que des éloges à adresser à M. Dubouloz, et elle réclame en sa faveur vos encouragements les plus distingués.

HORSIN-DÉON.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(231e séance. 10e année.)

Séance du 2 *octobre* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance.

M. Marcellin écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance et approuver le projet de révision des statuts du Comité.

M. L. Schaal adresse un numéro du journal l'*Art au dix-neuvième siècle*.

Il est, en outre, déposé deux numéros de l'*Europe artiste*, où se trouve la suite des articles de M. Louis Auvray sur l'exposition des Beaux-Arts.

Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir du mois de juillet.

Deux *Catalogues des produits de l'industrie française exposés dans les années* 1823 *et* 1830 ;

Etudes sur l'art monétaire. Nicolas Briot... par M. Dauban.

Ouvrage sur l'harmonie, par M. Clauzet aîné. Une commission, composée de MM. Chol, René Douay et Guiraud, est chargée d'en faire le rapport.

M. le secrétaire général fait hommage des ouvrages suivants :

Revue des Sociétés savantes, publiée sous les auspices du ministre de l'Instruction publique.— Deux numéros du *Messager de la Bourse*, journal de l'industrie et du crédit international.— *Cours d'expériences chimiques sur la fixité des couleurs de la peinture à l'huile*, par M. J.-D. Reguin, artiste peintre. — Une *Vision de Faustus* ou l'*Exposition universelle en* 1855, par M. Sébastien Rhéal.

M. Alphonse Pauly lit un rapport sur deux émaux de M. Alfred Corplet. Le Comité en décide l'impression dans la REVUE DES BEAUX-ARTS.

M. Bellier de la Chavignerie, archiviste du Comité, annonce qu'il a reçu les morceaux de réception suivants :

Un moulage d'un bas-relief représentant Richard Cœur-de-Lion, pris à Notre-Dame de Chartres, par M. Malzieux.

Un buste en plâtre du capitaine Frimmer, chevalier de la Légion d'honneur, par M. Lahaye.

Le portrait de M. Théophile Chauvelot, poëte chansonnier, médaillon en plâtre, par M. Flusin.

L'ordre du jour appelait la discussion du premier chapitre du règlement ; mais, vu l'heure avancée, M. le président croit devoir la renvoyer à la séance prochaine.

Le reste de la séance a été consacré à l'audition du 10e concert dirigé par M. Edouard Chol.

Grand duo sur l'ouverture d'*Oberon*, de Weber, exécuté sur le piano de la manière la plus brillante, par MM. Diemer et Guiraud, lauréats du Conservatoire.

La *Berceuse*, de Reber, exécutée sur le violon avec un rare talent, par M. White, lauréat du Conservatoire.

La *Séparation*, de Rossini, et *Pitié pour sa douleur*, chantées par Mlle de la Morlière. Cette jeune et gracieuse cantatrice se fait remarquer par le charme de sa voix et l'excellence de sa méthode.

Scherzo et finale d'une grande sonate composée et exécutée par M. Guiraud, notre collègue. Dans ce morceau, cet artiste a montré qu'il a puisé aux sources des meilleurs maîtres, dont il a heureusement trouvé le cachet. D'unanimes applaudissements ont salué le compositeur et l'exécutant.

M. Lefebvre a dit, avec autant de finesse que de naturel, les trois chansonnettes suivantes, qui ont été accueillies par les applaudissements les plus chaleureux : *C'est ma fille*, le *Vieux braconnier* et l'*Inventeur incompris*.

Dans le grand duo de Ghis et Servais, MM. White et René Douay, lauréats du Conservatoire, ont donné une nouvelle preuve de leur supériorité et de leurs remarquables progrès, et ont produit la plus vive impression sur l'assemblée.

M. Diemer, notre collègue, a exécuté sur le piano, avec beaucoup de talent, la *Polonaise*, de Schopin.

M. René Douay, qui s'est surpassé sur le violoncelle, dans la *Romanesca* de Servais, a obtenu les honneurs du *bis*.

M. Daubel, qui a exécuté sur l'orgue Alexandre *Plaisir d'amour*, de Martini, et une pastorale de sa composition, a conquis tous les suffrages par l'exquise délicatesse de son talent.

M. Amédée Douay, notre collègue, lit avec une grande pureté de diction, un fragment d'une comédie en cinq actes et en vers, dont il est l'auteur. Cette lecture est très-chaleureusement applaudie.

Cette soirée musicale s'est terminée de la manière la plus brillante, par le *Miserere* de Verdi, exécuté par MM. White, Daubel, René Douay et Diemer, qui ont aussi mérité les honneurs du *bis* pour la manière dont ils ont su être les interprètes de ce chef-d'œuvre.

C'est encore à l'obligeance des maisons Erard et Alexandre, que nous devons les magnifiques instruments dont tout le monde connait la supériorité réelle.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire général.

VALAT.

Ordre du jour du 16 *octobre* 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — réception des membres nouvellement élus ; — rapports ; — nomination de commissions ; — présentation de candidats ; — élections ; — discussion du premier chapitre des nouveaux règlements ; — propositions diverses.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LES OEUVRES DE MM. VALADON ET LOUIS GARNERAY.

Messieurs,

Dans un rapport qui a été lu récemment au Comité, la commission chargée de visiter les travaux de M. Valadon, vous rendait un compte fidèle, quoique succinct, de sa mission ; elle vous disait son genre de talent, le mérite de ses productions artistiques, et les succès qu'on doit attendre d'un artiste aussi persévérant que laborieux. En effet, Messieurs, M. Valadon, notre collègue depuis le 17 juillet 1857, a terminé pendant la durée de la dernière exposition, deux tableaux qu'il a présentés à l'examen du Comité.

C'est, premièrement, un portrait d'homme, un docteur-médecin. — Comme dans tous les portraits bien faits, le mérite dûment constaté de l'artiste est une garantie de ressemblance, nous dirons donc simplement de celui-ci qu'il nous a paru bien peint ; les qualités des œuvres du peintre s'y retrouvent réunies ; la simplicité et la gravité de la pose, la sobriété et l'heureux choix des accessoires indiquent clairement les travaux et les préoccupations du personnage qui est représenté. — Sous le titre : *Il fallait vivre*, M. Valadon nous montre, dans son tableau, une phase intéressante de la vie artistique ; un artiste musicien en est l'objet.

En butte aux nécessités rigoureuses de la vie, privé des ressources sur lesquelles il avait jusque-là compté pour réaliser l'avenir qu'il avait rêvé ; incompris peut-être... — Cet artiste, qui semble représenter une suite de malheurs passés, paraît très-blessé, très-humilié d'être réduit à chanter sur la place publique pour vivre. — Telle est la différence que le temps apporte dans les mœurs en modifiant la rigueur des préjugés que, de nos jours, cette situation, loin d'être considérée comme une extrémité fâcheuse, est devenue une vocation, un but vers lequel certains artistes de mérite dirigent leurs études, et lorsqu'elles sont suivies de succès, elles leur procurent des garanties d'existence et de bonheur qui ne sont pas à dédaigner. A part cette remarque, suggérée plutôt par l'absence d'un nom qu'il serait possible de trouver et qui eût séparé une triste exception de la généralité, nous nous empressons de féliciter l'auteur de sa bonne intention, des qualités solides de sa peinture et de l'excellence de l'exécution.

Le même jour, Messieurs, la même commission, à laquelle M. Valadon avait été adjoint, s'est rendue chez M. Louis Garneray, pour visiter une marine de grande dimension, commandée par S. Exc. le ministre d'Etat, pour le musée de Versailles.

Vous le savez, Messieurs, le Comité s'est fait un devoir de se rendre, selon l'occasion, chez les artistes qui désirent soumettre leurs travaux à son examen ; cette fois, le caractère de l'artiste, son grand âge, les longs et brillants succès qui lui ont acquis une aussi grande renommée, donnaient à notre visite beaucoup de solennité ; pourtant, nous ne pouvions pas alors prévoir la perte douloureuse et si prochaine que les Beaux-Arts et le Comité central des artistes, dont il était le président d'honneur, allaient avoir à déplorer.

Nous y avons vu et admiré, Messieurs, la représentation fidèle d'un épisode bien connu par sa hardiesse, par sa réussite, par l'enthousiasme avec lequel il a été accueilli, et aussi par les conséquences diverses qui l'ont suivies. Nous voulons dire le *Retour de l'île d'Elbe*. Nous croyons nécessaire de citer l'extrait du *Moniteur* qui contient les détails :

« Le 27 février 1815, à cinq heures du soir, Napoléon Ier s'embarqua, avec 400 hommes de sa garde, sur le plus grand navire de sa flottille, le brick l'*Inconstant*, de 20 canons ; 500 militaires de différentes armes furent répartis sur trois autres navires stationnant à portée de Ferrajo.

« L'escadrille ayant été desservie par la tombée de la brise, pendant la nuit, on ne put faire que six lieues avant les premières lueurs du lende-

main. On se trouvait alors entre l'île de Capraïra et l'île d'Elbe, en vue de la croisière établie pour surveiller les mouvements de l'île. Cette croisière se composait de deux frégates et d'un brick français, le *Zéphir*, secondé par un vaisseau anglais de 74. A ce moment, on fit cacher la troupe sous le pont, et la flottille, guidée par l'*Inconstant*, vogua toute la journée, toutes voiles dehors.

« La route que suivait l'*Inconstant*, coupant celle du *Zéphir*, les deux navires passèrent si près l'un de l'autre, que leurs capitaines parlementèrent ensemble. A ce moment, on proposa de faire arborer à ce brick le pavillon tricolore ; mais l'empereur s'y opposa, craignant une collision générale qui eût pu compromettre l'entreprise, se réservant d'y revenir en temps utile. »

Le tableau représente le moment où les deux bricks se croisent, et où l'empereur, confiant dans son étoile, monté sur la caronnade de l'avant et portant l'uniforme d'officier de marine, ordonne de continuer la route.

Ce tableau, dont nous venons, Messieurs, de vous dire l'heureuse réussite, ne le cède en rien aux meilleures productions maritimes de M. Louis Garneray. L'ordonnance générale et la profondeur du tableau, la transparence des eaux, la marche rapide des frégates, bricks et vaisseau, l'exactitude et la justesse des détails multiples de leur structure, l'harmonieux ensemble, sont l'effet des nombreuses connaissances militaires et artistiques que le peintre avait su recueillir dans une longue carrière, également partagée entre les épreuves de la dure vie du soldat, les succès et les labeurs incessants de l'atelier.

En produisant une œuvre de cette importance à un âge où, le plus souvent, on se repose des fatigues passées, l'artiste courageux justifiait la haute marque d'estime que S. Exc. le ministre d'Etat accordait à son talent, et ajoutait un titre nouveau au témoignage glorieux qu'il avait su mériter et obtenir.

Le rapporteur de la commission,
LOUIS REY.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

OPÉRA. Le *Cheval de bronze*, opéra en quatre actes de M. Scribe, musique de M. Auber. — PALAIS-ROYAL. La *Veuve au Camélia*, vaudeville en un acte par MM. Siraudin, Thiboust et Delacour. — OPÉRA-COMIQUE. *Don Pèdre*, opéra comique en 2 actes et 3 tableaux de MM. Cormon et Grangé, musique de F. Poise. — THÉATRE-LYRIQUE. *Maître Griffard*, opéra comique en un acte de M. Mestépès, musique de M. Léo Delibes. — GYMNASE. Les *Petites lâchetés*, comédie en 3 actes, de MM. Anicet Bourgeois et de Courcelles. — FOLIES-DRAMATIQUES. *Petit bonhomme vit encore !* féerie en 15 tableaux de MM. Ch. Potier et Renard. — COMÉDIE-FRANÇAISE. Le *Pamphlet*, comédie en 2 actes de M. Ernest Legouvé. — VAUDEVILLE. *Jocrisse millionnaire*, vaudeville en un acte de M. Pagési.

La reprise du *Cheval de bronze*, à l'Opéra, est une idée plus ingénieuse qu'habile et qui n'a pu venir qu'aux auteurs de cette œuvre aimable, car ce n'est jamais avec un complet sérieux qu'un directeur osera préparer d'avance les représentations d'une pièce empruntée à une autre scène. Mais les auteurs sont généralement assez insatiables et pratiquent assez volontiers la mode d'exprimer le citron jusqu'à sa dernière goutte : de leur côté, les directeurs, se figurant toujours qu'ils ne peuvent pas se passer d'eux, se mettent à leur disposition, au risque de compromettre le succès de leur exploitation.

Nous sommes loin de trouver à redire à la partition du *Cheval de bronze*, c'est l'une des marquetteries les plus heureuses de M. Auber; mais l'administration de l'Opéra ne peut pas être dépourvue au point de se rejeter avec autant d'empressement sur une partition, charmante, il est vrai, mais sinon usée, du moins fort connue. Ces reprises ne font point faire un pas à l'art, et le malheur qui vient de frapper Gounod a peut-être sa source dans ce parti pris de regarder toujours en arrière, qui domine un peu trop les différentes directions qui se succèdent dans nos théâtres. Mais cela est ainsi, et quoique l'administration supérieure ait tant de fois manifesté ses sympathies pour une marche progressive, bien que l'avenir de notre première scène lyrique soit l'une de ses plus graves, de ses plus sérieuses préoccupations, il y a des errements avec lesquels ne peut lutter qu'une volonté ferme. La direction d'un théâtre comme l'Opéra offre trop de séductions aux hommes de loisir ou de plaisir, et quand une fois ils ont goûté aux énervantes satisfactions de ce pouvoir qui participe du pachalik et de la féerie, il n'est pas de concessions qu'ils ne fassent pour conserver ce sceptre enrubanné: vieux auteurs, vieux compositeurs, vieilles partitions, on accordera tout plutôt que de s'exposer à susciter des inimitiés ou des rancunes de la part des honorables momifications qui se dressent sur le chemin de tout administrateur.

A Dieu ne plaise que les lignes qui précèdent s'appliquent à la direction actuelle, M. Alphonse Royer est un homme de volonté, il a beaucoup fait pour l'art déjà et ses intentions n'ont jamais cessé d'être excellente ; il vide le sac des anciennes concessions. — Le ministère ne l'ignore pas et attend, comme le public, avec patience. Les arrhes, on le sait, sont l'*Africaine* et la *Magicienne*.

Le succès de la reprise est, du reste, tout entier dans le ballet ajouté et dans un octuor qui ne faisait pas partie de l'ancienne partition. Est-ce là une nouvelle preuve que le public veut du nouveau ? C'est assez probable.

Mme Ferraris a donc tous les honneurs de chaque soirée : c'est une danseuse hors ligne, le style, la grâce, la hardiesse en personne, et les chanteurs ont eu furieusement à lutter contre la dernière impression qu'elle a laissée dans l'âme des spectateurs : c'est à peine si le fameux octuor a pu avoir raison de l'enthousiasme qui saisit le public avant et après la sortie de la charmante ballerine.

MM. Siraudin, Thiboust et Delacour se sont attelés trois à une idée heureuse, quoique cruelle dans ses

résultats, mais il faut dire qu'ils ont réussi un de ces petits chefs-d'œuvre, genre Musset un peu débraillé, qui ont deux scènes, mais qui pétillent d'esprit et de ce sel parfois peu émondé dont le répertoire du Palais-Royal a le drolatique privilége. La *Veuve au Camélia*, c'est une Célimène en crinoline et en bandeaux retroussés, abandonnée à la dernière scène par un Alceste du boulevart de l'Opéra, soupant chez Vachette et pratiquant le report et le fin courant dans ses moments perdus. Ravel est l'homme de ces intrigues au grandissime galop, il est là dans son élément, ce grand brûleur de planches, il va, il vient, il hurle, il trépigne, il est superbe. Les auteurs lui doivent une fameuse chandelle, mais il faut dire aussi qu'ils lui ont doré là un cadre magnifique.

Le *Trovatore* a rouvert les portes de la salle Ventadour, contre les anciennes coutumes qui avaient réservé cet honneur au divin Rossini; mais la mode triomphe du génie, et ce n'est pas d'hier seulement que cette tendance est constatée : nous ne sommes pas du parti de la routine, loin de là, et nous éprouvons pour M. Verdi tout le respect et toute l'admiration possible, mais s'il est la fortune de l'opéra moderne en Italie, nous avons tout lieu de croire que l'auteur inimitable du *Barbier* et de *Guillaume Tell* n'a pas encore été surpassé. Toutefois, nous féliciterons M. Calzado d'avoir donné ce croc-en-jambe à la tradition, et, bien que sa raison dominante soit une question de recettes, c'est établir un bon précédent. C'est en s'immobilisant qu'on habitue le public à éprouver trop souvent pour le nouveau ou l'inconnu un effroi stupide, une indifférence atrophiante.

La Comédie-Française a repris le *Don Juan d'Autriche* de Casimir Delavigne : Delaunay a joué avec un feu et un charme exquis ce rôle si admirablement compris par Firmin, seulement le feu de Firmin était plus intérieur, on le sentait dans son cœur; le nouvel interprète brûle, mais à la manière du punch, sa tête seule, nous le croyons, contient cette flamme vivifiante d'amour qui fait les grands dévouements et explique les grandes passions.

Quant à Geffroy, toujours chargé de représenter Philippe II, il est impossible de pousser plus loin la réalité, c'est beau, c'est complet, c'est taillé dans le marbre de l'histoire et de la chronique. Il y a longtemps que cet artiste est habitué à s'entendre louer de la sorte, mais c'est un véritable bonheur pour l'écrivain que d'avoir à répéter ce qu'il a déjà écrit cent fois.

L'Opéra-Comique est sans pitié. Aucune figure historique ne lui est sacrée, et il est dit que les plus grands colosses de l'histoire sont appelés à chanter un jour leur cavatine ou leur cantabile. Aujourd'hui c'est *Don Pèdre* le Cruel ou le Justicier, le Louis XI de l'Espagne, que MM. Cormon et Grangé, deux dramaturges célèbres au boulevart, ont chargé de nouer et de dénouer l'intrigue qui a servi de thème à la musique de M. Poise, *un jeune*. Ne désespérons pas d'entendre un jour Philippe II ou Richelieu roucouler la romance.

Nous avons vaguement souvenance d'avoir vu jouer à Barcelone, il y a une quinzaine d'années, un drame intitulé: *El Re y el Zapatero*, qui nous paraît avoir fourni le sujet du poëme : il faudrait ici toute l'érudition d'Hippolyte Lucas pour fixer ce point important; toujours est-il que le compositeur est parvenu à faire de cette pièce, écourtée par certaines exigences scéniques, une œuvre réellement remarquable.

On peut citer les morceaux suivants : — l'ouverture d'abord, pleine de variations charmantes sur un thème bien trouvé, où, à part quelques réminiscences de Rossini, — l'alpha et l'oméga de la musique, quoi qu'on *die!* — il n'y a rien à redire; le duo de l'alcade, précédé des couplets du marchand de grenades, est vif et d'une élégance extrême; c'est bien là le soleil, les fruits, les fleurs, l'or de ce riche pays où tout ruisselle et resplendit, l'Orient à nos portes; il y a surtout le trio : *Oh! nuit charmante*, qui continue la cascade de pierreries, et tant d'autres qu'il serait décidément trop long d'énumérer. Ils seront, du reste, bientôt dans la mémoire de tous. Voilà le véritable opéra comique, et Don Pèdre lui-même n'y fait pas trop disparate; il est vrai que tout poëme dont l'action se passe en Espagne jouira toujours du doux privilége de satisfaire tout le monde.

Jourdan, Delaunay-Ricquier et Lemaire ont été de vaillants interprètes, il y a plaisir à leur confier des rôles, et ils ont combattu comme s'ils jouaient du Meyerbeer ou de l'Auber; il est vrai que la victoire leur était facile avec une aussi délicieuse musique que celle de M. Poise. Ils ont donc vaincu sans péril, mais la gloire ne leur fera pas défaut.

A quelques pas de là, le Théâtre-Lyrique, lui aussi, donnait une nouvelle pièce, la partition d'un *jeune*; malheureusement elle n'a qu'un acte; l'auteur de *Maître Griffard*, M. Léo Delisles, est l'élève chéri du regrettable Adolphe Adam, ce grand musicien que l'envie a tant dénigré; on reconnaît en lui la verve et la grâce du maître, la facilité du rhythme, et lorsque le théâtre qui lui a donné asile renoncera aux exhumations des chefs-d'œuvre du passé, il trouvera dans ce jeune maëstro un compositeur de force à renouveler les succès du *Postillon* et de *Si j'étais roi!*

Les théâtres sont entrés dans leur saison d'activité, et nous avons au Gymnase trois actes à prétention solides, les *Petites lâchetés*; mais les auteurs ne se sont pas mis là en grands frais d'imagination, et la *Calomnie* de Scribe pourrait leur intenter un procès en contrefaçon avec quelques chances de succès : le dénouement, cette clef de voûte de toute œuvre achevée, a décidé du succès; il est vrai qu'il est vigoureusement soutenu par Geoffroy, Lagrange et Lesueur. Ce dernier est bien la vipère la plus complète qu'il soit donné de voir au théâtre, on aimerait à le tenir sous son talon et à l'entendre faire *crouc* comme la tarentule aux bras velus.

Il faut tout constater. Un grand succès aux Folies-Dramatiques avec la féerie exhilarante, épatante de MM. Ch. Potier et Renard. Ch. Potier ne se contente pas d'être, après son père, un comédien des plus drôles, c'est encore un des plus spirituels vaudevillistes de notre époque.

M. Ernest Legouvé est de l'Académie, le *Pamphlet*, sa nouvelle comédie, le prouve bien. Il semble que le nouvel immortel ait voulu absolument abdiquer toute initiative en rentrant dans les moules vulgaires dont il s'était assez heureusement tenu éloigné jusqu'à présent; à moins que, grâce à la dignité qui vient de lui être conférée, il ne vide ses cartons et rende la liberté à des *ours* rejetés jadis par des directions indépendantes. Ce Clavijo n'est ni neuf ni habile, il a passé par l'Allemagne avant de tramer ses intrigues, et d'ailleurs, qui dit pamphlétaire ne dit pas toujours menteur ou faussaire. La passion, le parti pris, les rancunes expliquent souvent bien des attaques; elle les excusent en quelque sorte; mais quand le pamphlétaire en vient aux diffamations, aux calomnies, aux accusations mensongères, il change de nom, il n'est plus qu'un libelliste.

Le Clavijo de M. Lejouvé est un vil coquin, c'est le *chantage* qu'il pratique, et s'il ne se fait pas donner d'argent en échange de son infamie, il agit bien un peu en vue d'être réintégré dans l'emploi qu'il a perdu. Ce n'est que le pistolet sur la gorge qu'il se rétracte, comme l'Arétin menacé par le Tintoret, un homme convaincu se laisserait tuer. Les grands pamphlétaires comme Beaumarchais, Courrier et Timon, n'ont aucune parenté avec celui-ci. Du reste, on a joué autrefois à l'Ambigu, il y a près de vingt ans, un drame qui a dû inspirer M. Legouvé, *Pierre d'Arezzo*, et M. Dennery pourrait bien revendiquer une part de collaboration pour la nouvelle comédie du Théâtre-Français.

Nous attendrons à présent avec une légitime impatience la comédie de M. Camille Doucet, et comme cet éminent auteur n'est pas encore de l'Académie, nous pouvons compter d'avance sur un succès.

Jocrisse millionnaire est une haute comédie, non point comme l'entendait Bilboquet, ce réaliste féroce, mais elle répond bien et largement à la dévise du vaudeville, *castigat ridendo mores;* seulement nous vivons à une époque sceptique et blafarde qui rit de la morale et de la vertu, même si elle se rencontre sous la veste rouge de ce type éternel de bêtise et de candeur, ou sous l'armure féroce du sire de Framboisy. La nouvelle pièce du Vaudeville est vraie et navrante. car elle réalise un mot de Figaro : — « Trouvez-moi beaucoup de maîtres qui feraient de bons valets. » Seulement le dénouement, pour vouloir trop viser au naïf, frise la duperie : la bêtise fait mal parfois, surtout quand elle n'est plus drôle. Cette pièce est de celle qui, comme *Passé minuit*, se jouent deux cents fois de suite.

Parade est un jocrisse complet, malgré quelques restes de son ancienne imitation de Grassot, il va bien; le public s'habitue à lui, il fait son trou, il arrivera, il est de bonne souche, — et puis, dit-on, il a ses petites persécut ons... Tant mieux ! on laisse en paix la médiocrité !

ALBERT BLANQUET.

MÉLANGES.

Paris, ce 15 Octobre 1857.

L'inauguration d'un monument élevé à la mémoire de M. le duc de Mouchy a eu lieu dernièrement à Mouy (Oise). Ce monument est surmonté d'un buste dû au ciseau du baron Marochetti.

— Les habitants de Périgueux viennent de rédiger une adresse à l'Empereur pour obtenir l'érection d'une statue à la mémoire d'un de leurs plus illustres compatriotes, le brave général Daumesnil, gouverneur de Vincennes.

— L'inauguration de la statue de Geoffroy-Saint-Hilaire a eu lieu à Étampes, le 11 octobre. L'Académie des sciences était représentée à cette cérémonie.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France a procédé, le 9 de ce mois, à la nomination de deux membres de la commission permanente des travaux littéraires, en remplacement de MM. Boissonnade et Quatremère, décédés. MM. Jomard, ancien membre de l'expédition d'Egypte, et Jules Mohl ont obtenu la majorité absolue des suffrages.

— L'Ecole française d'Athènes vient de s'adjoindre un nouveau membre. A la suite de l'examen qu'ont subi les candidats appelés à cette distinction, M. Gautier de Claubry a obtenu les suffrages de l'Académie.

— On construit en ce moment à Darnetal, près Rouen, une église dans le style du XVIe siècle.

—L'hôtel de Belle-Isle, qu'on restaure pour la Caisse des dépôts et consignations, va avoir une façade avec entrée sur le quai d'Orsay, près le pont Royal. On couvre d'une bâche les bâtiments où des surélévations vont être faites, afin de pouvoir continuer les travaux pendant la mauvaise saison.

— La jonction des Tuileries au Louvre a fait de la place du Carrousel la plus grande place de l'Europe. Elle occupe une superficie de 40,100 mètres, ou 4 hectares 1 are, et ce non compris les deux squares créés entre les ailes du palais et les nouveaux bâtiments qui raccordent ces ailes. Quatorze baies et la sortie du Louvre y donnent accès. De ces baies ouvertes sous autant d'arcades, quatre sont exclusivement réservées aux piétons, et dix servent au passage des voitures.

— La rue de Boulogne devient décidément le rendez-vous de nos illustrations; c'est là qu'elles viennent poser leurs pénates. En face de la mystérieuse maisonnette d'Alexandre Dumas fils, s'élève la somptueus habitation d'un de nos peintres à la mode, M. Florent Wilhems qui, quoique Belge, veut conquérir ses droits de cité. — Ce sera, croyons-nous, un charmant petit hôtel, dont la façade, éclairée par une ouverture gigantesque, soutenue par des bustes de femmes aux puissantes mamelles, ne ferait guère soupçonner le goût de son propriétaire pour ses tableaux de petite dimension, où s'étalent avec tant de complaisance ces types de femmes si délicats et recouverts de robes de satin rivales de Pierre de Hoog ou de Terburg.

— Nous lisons dans l'*Echo des vallées*, journal Pyrénéen :

« Nous apprenons que M. Achille Jubinal, député des Hautes-Pyrénées, vient d'adresser à M. le maire de Bagnères, une collection de livres qu'il a fait accorder à la bibliothèque communale, par le ministère d'Etat et par le ministère de l'Instruction publique, auxquels il a ajouté personnellement quelques ouvrages.

« Le même envoi contient une collection de pierres et minéraux donnés par S. A. I. le prince Napoléon, et trois tableaux, dont un de Joseph Vernet (*Marine*), — un de feu Gautherot, représentant *Mlle Cazotte sauvant son père*, et un de M. Melbye (*Bords de la mer Noire*). »

Ces collections (*Musée et bibliothèque*) ont été extrêmement visitées durant la saison. Encore un pas de leur fondateur, et elles auront acquis une véritable importance.

— Les nombreuses relations que l'*Union des Arts*, sous la direction de M. Hyacinthe Audiffred, a su se créer, tant en France qu'à l'étranger, l'ont mise à même d'organiser plusieurs ventes de tableaux et de gravures qui seront faites dans la première partie de la saison qui va s'ouvrir, et un grand nombre d'artistes se sont également adressés à elle pour lui confier leurs intérêts.

— On a placé sur son piédestal la statue de Moore. Elle a été inaugurée en présence du lord-lieutenant d'Irlande. C'est le premier monument qui ait été érigé dans la ville de Dublin, en l'honneur d'un Irlandais.

— Un curieux document a été tout récemment découvert dans la librairie de Weimar, c'est le diplôme de citoyen accordé par la République Française au poëte Schiller. Le décret porte la date du 10 octobre 1792 (an Ier de la République) et la signature de Roland et Danton.

SALON DE 1857.

REVUE GÉNÉRALE DE LA SCULPTURE.

STATUAIRE MONUMENTALE. — STATUAIRE RELIGIEUSE. — BUSTES. — STATUAIRE DE GENRE. — STATUETTES. — GRAVURE ET MÉDAILLES. — GRAVURE EN PIERRES FINES. — CAMÉES.

I.

La sculpture a toujours joué un rôle important dans notre pays. A toutes les époques, les artistes français ont rempli leur mission avec un zèle, une conscience, un dévouement dont les témoignages sont écrits en caractères indestructibles sur les murs de nos cathédrales, de nos palais, sur les monuments de tous les temps. Nous admirons ces œuvres de nos pères; nous les donnons en exemple; nous ne leur trouvons souvent rien de comparable. Leur a-t-on fait le même accueil alors qu'elles apparaissaient pour la première fois au grand jour? J'en doute. Ce qui se passe aujourd'hui devait se passer autrefois. On doit peu compter sur la justice, sur les sympathies des contemporains. Essayons d'être plus impartiaux et, en parcourant rapidement les salles de l'Exposition, n'oublions pas que, tout en donnant, si l'occasion s'en présente, de bons conseils, notre devoir est principalement de rassembler ici des matériaux intéressants et précieux pour l'histoire de l'art. Ce rôle est moins brillant sans doute que celui du critique n'écoutant que son caprice, n'obéissant qu'à des fantaisies passionnées, mais il peut être utile. Nous l'acceptons avec empressement.

Les nombreux et importants travaux commandés par le Gouvernement n'ont pas empêché quelques-uns de nos artistes les plus connus de se recommander encore à l'attention publique. M. Ramus nous a donné son groupe en marbre des *Marguerites* et deux bustes, ceux du docteur Rayer et de l'archevêque Sibour, le meilleur de tous ceux qui ont été faits pour rappeler les traits de l'infortuné prélat. M. Cavelier, qui a conquis une place si honorable parmi les artistes les plus distingués de notre époque, a deux bustes. M. Auguste Dumont, le bronze de la belle statue du maréchal *Suchet duc d'Albuféra*, destiné à la ville de Lyon. M. Chambard a trouvé le moyen d'envoyer trois marbres au Salon, un *Amour enchaîné*, *Bacchus*, *Stratonice*, tous trai-

tés avec talent; M. Pollet, son beau buste en marbre de S. M. l'Impératrice, et une gracieuse tête d'étude qu'il appelle le portrait de *Claudine;* M. Daumas, — dont je n'oublierai jamais le groupe remarquable, le *Génie de la navigation*, — une *Étude de cheval*, puis deux statues, celles de *Jean Gauthier*, le fondateur de l'hospice de la Charité à Toulon, et d'une princesse gauloise, surnommée la *Mère des camps*, parce qu'elle remporta plusieurs victoires sur les Romains; M. Desbœufs, un bas-relief, l'*Architecture;* M. Duret, la *Tragédie* et la *Comédie*, destinées à compléter la décoration du péristyle du Théâtre-Français; M. Malkneht, l'un des vieux et des plus vigoureux lutteurs de nos expositions, outre le buste en marbre de son ami Rougevin, l'architecte, une *Terpsychore* en bronze. Trois ouvrages importants rappelaient à notre souvenir le nom de Rude, que nous avons perdu. C'étaient le groupe d'*Hébé et l'Aigle de Jupiter*, l'*Amour dominateur*, et une tête de Christ d'une large conception.

M. Foyatier ne s'est fait représenter que par une réduction, dans les plus petites proportions, de la statue équestre de *Jeanne d'Arc*, inaugurée à Orléans le 8 mai 1855.

La statuaire monumentale, celle qui a plus particulièrement mission de rappeler au souvenir des peuples les traits des grands hommes dont on dresse les images sur nos places publiques, a plusieurs spécimens intéressants.

On a remarqué la statue en bronze de Crillon, exécutée par M. Veray pour la ville d'Avignon; le modèle en plâtre de la statue d'Ambroise Paré, de M. Henry Varnier, auteur également d'une satuette en bronze qui ne manque pas de grâce, mais qu'il a assez mal à propos désignée sous le titre d'une *Courtisanne;* le modèle de la statue du *minéralogiste Haüy*, mort en 1822, par M. Brion; celui de la statue du maréchal de *Saint-Arnaud*, par M. Lequesne, statue qui sera reproduite en marbre pour les galeries de Versailles, et qui a obtenu un honorable succès pendant toute la durée de l'Exposition; le *Saint Vincent de Paul*, groupe en marbre de M. Cabuchet, destiné sans doute à orner la chapelle de l'une des cathédrales de la France; la statue en pierre de l'*Évêque de Toulon*, Mgr de Chalucet, fondateur de l'hospice de sa ville épiscopale, par M. Montagne; celle de *Saint Louis*, roi de France, exécutée en marbre par M. Montagny, qui est aussi l'auteur d'une demi-douzaine de bustes parmi lesquels on remarque ceux du premier aumônier de l'Empereur, Mgr Menjaud, évêque de Nancy, et de M. Heurtier

La statuaire religieuse a été moins productive que d'habitude. Elle offre, cependant, quelques morceaux dignes d'intérêt. La *Tête du Christ* de M. Lemaire comptera parmi les meilleures productions de cet artiste; le *Jérémie pleurant sur la captivité du peuple juif à Babylone*, par M. Paul Virieu, est une étude sérieuse; j'ai moins compris le *Semeur d'ivraie*, de M. Valette, dont l'idée lui a été fournie par ce passage de l'Evangile selon saint Mathieu. « Pendant que les hommes dor- « maient, son ennemi vint et sema de l'i- « vraie au milieu du blé et s'en alla. » Le *Jésus à l'âge de douze ans discourant dans le temple*, par M. Aublet, ne manque pas de naïveté; la statue en marbre que M. Leharivel-Durocher désigne de cette manière : *Ecce ancilla Domini*, est d'une sage exécution. On doit au même artiste un buste en bronze de *Sainte Geneviève*.

M. Protheau a exécuté une statue en marbre de la *Vierge* qui tiendra convenablement sa place dans une chapelle; M. Auguste Martin, songeant aux cathédrales bâties par les architectes des autres temps, a esquissé le projet d'une *Vierge à l'enfant*, dans le style du XIVe siècle. Nous devons à M. Demesmay, auteur également des bustes du duc de Rovigo et du comte Morand, — destinés aux galeries historiques de Versailles, — une *Mater Christi* pour la chapelle de la Vierge de l'église de Sainte-Geneviève; à M. Robinet, le plâtre d'un *Christ en croix;* à M. Sobre, celui d'un *Christ montrant ses plaies.*

M. Justin Lequien s'est essayé dans un sujet traité déjà bien des fois, la *Charité!* son groupe est composé avec sentiment. M. Cotte, dont le nom arrive pour la première fois sous ma plume, a donné le modèle d'une *Vierge*, qu'il a accompagnée d'une étude assez vraie faite à Tanger d'après nature; c'est un *Jeune garçon du Riff*. Le *Saint Jérôme*, de M. Brunet, annonce un talent sérieux et observateur.

Le bas-relief de M. Devaulx, la *Vierge et l'enfant Jésus*, est un travail estimable. La tête de la Vierge, celle du Christ, sont d'un bon style. Dans son *Jesus redemptor mundi*, M. Boitel a rappelé l'idée de l'*Enfant Dieu* que nous avons eu occasion de voir il y a quelques années, celle du Christ à l'âge de douze ans, le front déjà couronné d'épines.

Les travaux de M. Guillaume peuvent donner une idée des sculptures qui orneront l'intérieur de la nouvelle église de Sainte-Clotilde, dont l'inauguration est promise pour cette année. Ils se composent de deux traits empruntés à la vie de *Sainte Clotilde*, de deux autres tirés de la vie de *Sainte Valère*. Il y avait de grandes difficultés à vaincre dans ces compositions, surtout pour mettre d'accord l'art avec la tradition religieuse. L'artiste est sorti avec bonheur de cette lutte.

M. Victor Huguenin, dans son groupe en marbre de *Jésus au jardin des Oliviers*, me semble avoir aussi bien compris que rendu ce passage des Ecritures sacrées qui lui a sans doute servi de programme : *Tristis est anima mea usque ad mortem*. Il y a de ce statuaire une *Chaste Suzanne* en plâtre et seulement à l'état de projet.

M. Jacquot, dont les nombreux et honorables travaux ont reçu cette année la plus haute récompense qu'un artiste puisse espérer, a donné le modèle en plâtre d'une *Exaltation de la croix;* M. Charles Rousseau, celui d'un groupe qu'il appelle un bon *Ange*. M. Hiron, plus modeste, s'est contenté d'un médaillon en marbre représentant *Sainte Geneviève*.

J'ai eu la patience de compter les bustes, médaillons, portraits, épars dans toutes les salles de l'Exposition; alignés, dans quelques endroits, comme sur la tablette d'un marchand de figurines, étagés sur les rampes des escaliers, nichés sous les péristyles. Il y en avait 206, presque la moitié de l'Exposition de sculpture qui se composait de 428 numéros.

C'était peut-être un peu trop. Il y a nombre de figures très-insignifiantes que l'on aurait pu se dispenser d'étaler aux regards; mais le buste, le médaillon sont des ressources importantes pour la sculpture. Ne blâmons donc pas l'indulgence du jury, qui, d'ailleurs, n'a pas à se préoccuper de la beauté des modèles, mais uniquement du mérite de l'exécution.

Parmi les bustes historiques il en est qui méritent d'être cités : par exemple ceux de l'ancien ministre *Ducos*, par M. Lescorné; du maréchal *Pélissier*, par M. Crauck; du maréchal *Canrobert*, par M. Dantan jeune; du compositeur *Lesueur*, par M. Louis Auvray, modeste et patient travailleur, qui aime son art et le cultive avec la plus honorable persévérance; du révérend père *Ventura*, par M. Oliva; de *François Arago*, le savant à jamais regrettable, par M. Louis Hurel; de mon ancien condisciple *Eugène Burnouf*, par M. de Vauréal; de M. le président *de Belleyme*, par M. Hippolyte Ferrat; de *François Rude*, par M. Paul Cabet; du maréchal *Bosquet*, seul ouvrage que M. de Nieuwerkerke ait envoyé au Salon cette année.

L'*Henry IV* en bronze, de M. Auguste Arnaud, d'après le masque moulé sur nature en 1793, lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, est une œuvre très-recommandable. Elle est étudiée, terminée avec beaucoup de soin.

Plusieurs de ces ouvrages sont signés de noms connus ou qui commencent à l'être. Ce sont ceux de MM. Auguste Masson, Sornet, Philippe Poitevin, Tragin, qui a passé sa vie à seconder de plus heureux camarades dans leurs travaux; Damousse, Charles Menn, Claude Michaud, Auguste Bosc, Jean Petit, Jules Peyre,

qui a modelé deux charmants médaillons de l'Empereur et de l'Impératrice; Jean de Bay, Lanno, Iselin, Louis Fulconis, Ludovic Durand, Gédéon Forceville, amateur d'abord, puis artiste aujourd'hui; Hippolyte Moulin, Edmond Noël, Pierre Pons, Louis Chenillon, Fossin, Félix Roubaud, Louis Rochet, Destreez, Ferdinand Taluet, Dubois-Pigale, Eugène Guerlain, Philippe Grass, Louis Ponel, Marius Durst, Cyprien Godebski, Jacques Gauthier, Duthoit, Charles Ginoux, Eugène Aizelin, Eude, Léon Falconnier, Chardon.

Au milieu de ces ressemblances plus ou moins exactes, de personnages plus ou moins connus, l'attention s'est portée avec un intérêt particulier sur la collection extrêmement intéressante des types de races que M. Charles Cordier a commencée il y a déjà quelque temps et qu'il poursuit avec une persévérance que la science elle-même encourage. L'étude de ces types a été faite primitivement en Algérie, et elle s'augmentera, il faut l'espérer, de ceux des autres races humaines. Le projet de M. Cordier a une haute portée. Il serait, en effet, précieux pour l'étude de l'anthropologie, que l'on pût réunir, dans un de nos grands établissements scientifiques, une collection complète de ces bustes exécutés tous avec un art, une exactitude que l'on ne saurait trop louer.

Dans la sculpture comme dans la peinture, il y a des erreurs à signaler, des tentatives à réprimer, mais ce n'est pas une raison pour accabler leurs auteurs de dédains, de sarcasmes, ainsi qu'on vient de le faire publiquement pendant plusieurs mois, ou, ce qui est peut-être plus dangereux, de ces éloges exagérés qui n'ont d'autre résultat que de conduire à sa perte l'artiste imprudent qui les prend au sérieux. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du génie, et doit-on refuser systématiquement tout encouragement aux hommes d'énergie et de bon vouloir qui cherchent le progrès et font des efforts persévérants pour l'atteindre. La carrière des arts est semée d'assez de périls, de déceptions, de misères! Tendons au moins une main bienveillante à ceux qui la parcourent. Tel qui s'est trompé aujourd'hui peut réussir demain. Il ne faut pas oublier non plus que beaucoup d'œuvres d'art ont une destination particulière, spéciale; qu'elles ne sont exécutées souvent que d'après une sorte de programme. Le statuaire y met toute sa correction, tout son savoir; il ne faut pas le blâmer de la pensée première qui ne vient pas de lui. Mais par ce temps d'épigrammes, de plaisanteries, de fantaisies bizarres, de systèmes si divers, où vais-je m'aviser de demander tant de bienveillance et d'impartialité à ceux qui prennent la plume dans ces occasions solennelles? Il est bien plus facile d'amuser la foule que de donner de sages conseils ou des encouragements.

Je parlais d'erreurs; je crois en devoir signaler quelques-unes. Je ne puis, en effet, m'empêcher de regarder comme une erreur, ce *Diogène*, de M. Janson, ce cynique assis sur son manteau, examinant d'un air quelque peu impertinent les passants à l'aide d'une lanterne d'un modèle beaucoup trop moderne; le groupe en bronze du *Chasseur Indien surpris par un boa*, de M. Ottin; — je lui préfère le marbre de la jeune *Fille portant un vase*, qui va probablement aller orner la cour du Vieux Louvre; — l'*Ajax, fils d'Oilé*, par M. Bogino; — après l'*Ajax* de Dupaty, c'était une tentative téméraire; — le *Napoléon Ier*, de M. Thérasse, qui ne répond ni par la majesté de la pose, ni par l'expression de la physionomie, à l'idée que l'on se fait du grand Empereur.

Une erreur bien plus complète à mes yeux, c'est cette statue à laquelle M. Bonnaffé a donné le nom de *Belle de nuit*. Je l'aurais prise, volontiers, pour une danseuse se donnant le plaisir d'essayer un pas nouveau; mais, par la volonté de son auteur, la voilà décorée d'un titre mondain que rien n'explique et ne motive.

Cette *Belle de nuit* appartient au domaine de la fantaisie, le plus dangereux qu'un statuaire puisse parcourir. Pour la produire l'artiste a dépensé du talent et,

peut-être beaucoup de temps. La tête n'en est pas naturellement plantée dans le torse ; les plis de la tunique, à force d'être fins et délicats, n'ont pas de but. L'étoffe ne dissimule pas les formes, elle les indique. Je me souviens de la *Statue voilée* qu'un artiste italien avait exposée en 1855, c'est presque un tour de force du même genre que M. Bonnaffé a exécuté, mais il fait plus d'honneur au praticien qu'à l'artiste.

L'erreur existe donc aussi dans le choix des sujets. Si les artistes lisaient, mais ils n'en ont pas le temps et, il faut le dire, la volonté leur manque beaucoup, ils trouveraient dans plus d'un ouvrage d'excellents avis. Dans son chapitre de *Xeuxis* ou *Antiochus*, Lucien de Samosate, ce philosophe, ce penseur si profond et si vrai, que ses écrits après des siècles sont encore d'exactes peintures des travers de l'esprit humain d'aujourd'hui, à propos d'une peinture de Xeuxis qui excitait plutôt l'attention par suite de la bizarrerie du sujet que par le mérite de l'exécution, mettait dans la bouche du peintre grec ces paroles : « Allons, Micion, roule cette toile « et reportons-la chez nous. Ces gens-là « ne se soucient pas de l'essence même « du beau, de ce qui fait l'art réel ; le « talent de l'exécution disparaît à leurs « yeux devant la singularité du motif. »

Je suis fâché que M. Bonnaffé n'ait pas eu occasion de lire et de méditer ce passage, d'autant plus que son œuvre a été l'objet d'éloges exagérés de la part des écrivains qui passent leur temps à dénigrer tout ce qui est correct et raisonnable, au profit de toutes les extravagances et des folies qu'enfante le désir de faire parler de soi à tout prix.

Je puis encore parler de la statuaire de genre, de celle dans laquelle l'artiste se laisse plus facilement aller aux inspirations du caprice, de la fantaisie, de la mode, — conseiller et conseillères souvent trompeurs, — ou plus généralement au désir de prendre la nature dans l'une de ses expressions les plus fugitives. Comme dans la peinture, le genre a de fervents adeptes dans la sculpture. Je ne blâme pas tout à fait cette tendance, mais il ne faut pas qu'elle franchisse certaines limites.

La *Graziella*, de M. Barré, est de la sculpture de genre ; le *Jeune pêcheur*, de M. Vogel, est aussi de la sculpture de genre. Je ne prétends pas dire que ces études pèchent contre l'exactitude de la forme, mais elles pourraient avoir plus de sûreté, plus de fini. Le *Faune jouant avec une panthère*, de M. Becquet ; le groupe en bronze que M. Auguste Bartholdi appelle *Souvenir du Nil*, la *Lyre chez les Berbères*, appellent la même observation. Le *Point de mire*, de M. Cattier, cette statue en plâtre représentant l'Amour dardant une flèche dans un sac d'écus, est comme une épigramme à l'adresse de la plus affligeante passion de notre époque ; mais l'épigramme est-elle le but de la statuaire ?

Si j'avais quelques concessions à faire, si j'étais disposé à me relâcher de cette sévérité, un peu exclusive peut-être, que je demande à la sculpture, ce serait en faveur des sujets qui donnent à penser, par exemple de la *Chute des feuilles*, de M. Schroder, cette figure de jeune femme languissante, redoutant l'impression de l'air malgré les draperies qui l'enveloppent, et jetant un douloureux regard sur les feuilles d'automne qui tombent à ses pieds.

L'*Oracle des champs*, de M. Deligaud, —jeune fille consultant une modeste pâquerette, — est une agréable étude ; l'*Amour désarmé par Vénus*, de M. Ragoneau, est un petit tableau en cire finement esquissé ; le *Léandre*, de M. Guitton, est un peu froid ; j'aime mieux l'*Etude de jeune fille*, du même artiste ; la *Jeune orpheline*, de M. Alexandre, est un essai. M. Pauffard a voulu personnifier, dans deux statues, l'*Inconstance* et l'*Attachement*, c'était un peu difficile. Le *Dénicheur d'écureuils*, de M. Victor Chappuy ; l'*Amour fait revivre*, de M. Ludovic Durand ; le *Serment d'amitié*, de M. Napoléon Fourquet ; le *Livre et l'Enfant*, de

M. Schonenberg; *Enfant et canards*, de M. Louis Godin; le *Repos du jeune âge*, de M. Grandfils; la *Pensée et l'Instinct*, de M. Grabouski, groupes, statues, sont autant de tentatives qu'il ne faut pas oublier. Au milieu de défauts faciles à signaler, on remarque une facilité d'exécution, une sûreté de main qui prouvent au moins que partout l'étude est sérieuse et persévérante.

On conservera le souvenir d'autres œuvres qui, sans avoir des qualités brillantes, ne sauraient être passées sous silence. De ce nombre sont le *Génie des Beaux-Arts*, statue en marbre de M. Bouriché; le *Printemps des amours*, de M. Steenackers, statue en marbre dont le sujet est gracieux, dont l'exécution est des plus heureuses; le groupe de *Zénobie retirée de l'Araxe*, par M. Marcelin; les deux statues en marbre de M. Pierre Loison, — qui a fait également un bon buste de M. Magne, ministre des finances, — la *Jeune convalescente* et une *Jeune fille;* l'*Education*, de M. Travaux, groupe qui serait bien placé dans la grande salle ou sous le péristyle d'une salle d'asile ou d'une école élémentaire; le *Dieu Pan instruisant un jeune faune*, de M. Théodore Hébert, plâtre qui, coulé en bronze, ferait bon effet dans la grotte d'un parc; la *Psyché*, en marbre, de M. Anatole Calmels; le *Chactas au tombeau d'Atala*, de M. Gruyère, étude en marbre qui offre des qualités remarquables malgré la singularité du sujet; l'*Orphée*, en marbre, de M. Jules Thomas, son bas-relief en plâtre représentant un *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, son buste d'*Attila*, composé avec énergie; l'*Innocence*, de M. Sobre; le groupe en bronze de la *Devineresse*, de M. Emile Blavier; l'*Union fait la force*, l'un des premiers essais de M. Claude Garnier, élève de M. Auguste Barre; la *Jeune fille à sa toilette*, de M. Barthélemy Frison; l'*Enfance de Bacchus*, groupe en plâtre de M. Perraud; la *Rêverie au bord de la mer*, de M. le comte de Nogent; le *Pêcheur et son chien*, de M. Gustave Nast, scène peut-être un peu vulgaire, mais naturelle, vraie, et qui semble un souvenir parlant des bords de l'Adriatique; la *Jeune Syracusaine*, en bronze, de M. Maillet; le *Travail*, de M. Lebœuf, sujet qui aurait pu être traité plus franchement par l'artiste; l'*Eve*, de M. Grégoire Evrard, pour laquelle j'aurais demandé un peu plus de grâce naïve; le groupe en marbre d'un *Faune et d'une Bacchante*, par M. Debut; la *Chasse*, de M. Chabaud; le *Reveil*, de M. Caudron.

CH. D'ARGÉ.

L'ARCHITECTURE

AU SALON DE 1857.

UN MOT SUR L'ARCHITECTURE. — MM. BALTARD. — CURTE. — DIEN. — FÉRAUD. — GARNAUD. — GARNIER. — LACROIX. — MALLAY. — PARENT. — REIMBEAU. — RENAUD. — VAN CLEEMPUTTE. — PENOR. — RIBAULT. — GAUCHEREL. — HUGUENET.

Nous voici arrivés à la dernière étape de notre voyage dans le pays des arts. Quelques lignes encore, et notre course sera terminée. Pour arriver la dernière, l'architecture n'en aura pas moins sa large place dans nos colonnes. Nous la lui donnerons avec d'autant plus de plaisir, que nous la voyons trop mal appréciée de ce que l'on appelle le public. Qu'est-ce que le public, pris en masse, peut, en effet, comprendre à ces plans souvent arides, et dont les mille détails réalisés, deviendront peut-être un jour des monuments éternels? Offrez à ses yeux une naïade plus ou moins nue, et dont la forme va se reproduire dans le cristal de quelque bassin, excitez ses appétits belliqueux et sensuels par le tohu-bohu d'une bataille, par les airs languissants d'une houri couchée sur son socle de marbre, et vous le verrez se précipiter vers ces œuvres captieuses; mais jamais il ne se dérangera, si vous lui demandez d'aller, au fond de quelque couloir étroit, calculer avec la pensée ce que signifient les plans de MM. les architectes, ce que promettent leurs pâles lavis.

Et cependant, l'architecture est peut-être, de tous les arts, le plus grand.— Elle reflète la civilisation, les mœurs, le caractère d'un peuple.

Chaque époque a ses impressions qui se modifient et se traduisent dans toutes les créations. De nos jours seulement, peut-être, on cherche en vain un caractère propre aux monuments que

nous voyons s'élever; et cependant, chaque année, nos expositions devraient nous signaler les tendances de nos architectes modernes. Bien ou mal inspiré, suivant son sentiment personnel, chaque artiste, apportant avec soi des goûts plus ou moins nobles, plus ou moins élevés, devrait encore signaler son individualité. C'est égal, il y a toujours de grandes choses, et si de nouvelles tendances ne se révèlent, c'est qu'en matière d'art les transitions se font lentement.

Jetons donc, comme les autres années, un coup d'œil sur l'exposition d'architecture, et voyons, parmi les artistes exposants, ceux qui ont avec bonheur marché dans cette voie de grandeur, de noblesse ou d'élégance que doit suivre l'art avant tout.

M. Victor Baltard ouvre la marche, sur le livret au moins, et son exposition mérite, d'ailleurs, les honneurs de la halte.

Les plans des *Halles centrales* sont un travail des plus remarquables et résument à peu près, comme l'a dit fort spirituellement avant nous, M. Garnier, architecte et lui-même exposant, tous les avantages de l'architecture dite métallurgique. On devine, dans ces dessins habilement conçus et finement exécutés, le caractère artistique que l'on y retrouve, en effet, lorsqu'on en va juger l'exécution matérielle. Il était difficile de mieux remplir le programme imposé, — c'est au moins l'opinion générale. L'opinion se divise fortement, au contraire, pour les plans du *Projet d'annexe à la Madeleine*. Ce projet se compose d'une tour d'horloge et de beffroi isolé au milieu de la façade latérale à droite de l'église, et d'une chapelle des catéchismes à ériger symétriquement sur le côté gauche du même édifice. Beaucoup de gens se sont émus de ce projet et l'ont chaudement critiqué. En vain, pour rassurer les amateurs rigoureux de la symétrie, on leur a dit que, pour le spectateur placé à quelques cents mètres de la façade, ces deux annexes ne se verraient pas, que, d'ailleurs, la chapelle servirait de pendant à la tour; la critique a tenu bon. Certes, M. Baltard a pour lui les anciens maîtres italiens qui, à Florence, à Venise et dans d'autres villes, mettaient naïvement leurs campaniles antiques avec leurs portails, à quelques pas sur le côté. Il aurait encore pour complice toute l'antiquité grecque et romaine, qui semait ses agoras et ses forums de monuments divers, et dont la réunion et même la confusion, augmentaient la signification et l'éloquence; mais, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est le style de la Madeleine. Or, ce monument, réminiscence aussi exacte que possible du temple grec, donne un ensemble complet qui ne nous paraît devoir admettre aucune annexe. C'est un temple à la Gloire que l'empereur Napoléon Ier a voulu élever, et non une église catholique, qui veut dans son ensemble, clocher, tour d'horloge, beffroi et chapelle des catéchismes. Laissons donc ce monument, avec son caractère de temple à la Gloire, mal approprié au culte catholique, et gardons-nous bien d'en faire voir le ridicule par les annexes proposées par M. Baltard.

M. Curte a exposé le *Projet d'une église à Notre-Dame-de-la-Treille*, mis au concours par la ville de Lille. M. Curte, l'un des concurrents, a obtenu une 2e médaille à ce concours, auquel étaient conviés tous les artistes français ou étrangers. C'est le projet de cet artiste que nous avons pu voir au palais de l'Industrie, et nous ne nous étonnons plus du succès qu'il a obtenu à l'exposition de Lille. — Le *Projet d'église sous le vocable de la Passion*, par M. Douillard, est une étude dans le sentiment byzantin, et qui fait honneur à cet artiste; on devine qu'il est à la recherche d'une création. — M. Dien a donné le *Projet d'une église à Bâle*. Cette église, de style ogival, n'appartenant à aucune époque, faible réminiscence d'un art qui a fait son temps, n'a pas atteint le but. — M. Féraud a été plus heureux dans sa *Chapelle de pèlerinage à construire sur le mont Bouzareah, à Alger*. Ce projet, d'une grande simplicité, s'harmonise bien avec les besoins de la localité.

M. Garnaud, qui marche avec persistance dans la grande voie que nous signalions au commencement de cet article, a, cette année encore, obtenu la récompense de ses louables efforts. Son rappel de première médaille est un honneur bien mérité, nous ne craignons pas de le dire, en nous rappelant les *Etudes d'architecture chrétienne* envoyées par cet artiste à l'Exposition de 1857 et qui ont constamment provoqué les éloges des connaisseurs. Si nous avons bien deviné le sens de ces études, M. Garnaud voudrait arriver à réaliser des créations en harmonie avec les besoins de notre époque. Il nous montre l'église dans sa plus simple acception comme dans ses plus grandes magnificences. C'est ainsi qu'il nous fait passer devant les yeux l'église du hameau, du village, du chef-lieu de canton, de la ville, la grande église paroissiale pour une capitale, puis, enfin, la métropole du monde chrétien. Simple au début, elle s'élève à mesure qu'elle grandit, et, dans toutes, une pensée philosophique préside à la distribution des différentes parties de l'église, dont l'ensemble forme toujours avec plus ou moins de développement le signe trinitaire. C'est vraiment là, nous le répétons, un travail des plus curieux, et qui place celui qui l'a conçu au rang

d'un des artistes les plus remarquables de notre époque. C'est l'art pratique doublé de haute fantaisie, car M. Garnaud ne nous semble procéder que de lui-même. — A côté de M. Garnier, dont les aquarelles ont si brillamment tenu leur rang au Salon des peintres, et qui n'en a pas moins doté la salle des architectes de splendides dessins, parmi lesquels nous avons distingué la *Façade principale du tombeau de Ladislas, dans l'église de San-Giovanni-in-Carbonaro, à Naples*, signalons M. Lacroix, qui a exposé les dessins de sa jolie *Restauration de l'église Napoléon-Saint-Jean*, et ceux du *Tombeau et de la crypte de la reine Hortense*. Il y a beaucoup de talent dans l'étude de l'église Napoléon-Saint-Jean; le caractère du tombeau de la reine Hortense est mâle et sévère. — Les dessins de M. Mallay, représentant l'*Autel de la Sainte-Chapelle, à Riom*, exécutée en 1856; ceux de M. Parent sur le *Projet du Musée Napoléon*, à Amiens, comme l'*Etude sur le Pont-Neuf*, par M. Reimbeau, sont d'une grande habileté et indiquent de consciencieuses études.

M. Renaud, enfin, et M. Van Cleemputte ont dignement soutenu l'architecture au Salon de 1857. Le premier, dans un *Projet de reconstruction du palais d'été de l'ambassade de France, à Thérapia*, a su trouver l'occasion d'une œuvre des plus heureuses, et dont la savante distinction a fait décernerà son auteur une première médaille. Le second, homme de grande pratique, a exposé un modèle largement étudié d'un palais de justice qui doit être construit à Saintes, dans la Charente-Inférieure. Ce modèle donne une juste idée de la conception de M. Van Cleemputte qui, non-seulement remplira le programme de la ville de Saintes, mais attestera une fois de plus du talent de cet artiste.

Nous ne terminerons pas sans donner un éloge mérité à la gravure et à la lithographie, qui ont prêté le concours de leurs burins et de leurs crayons aux œuvres des architectes. Nous signalerons entre autres gravures ou lithographies, l'*Elévation géométrale du rez-de-chaussée du pavillon de Frédéric-le-Sage, au château d'Heidelberg*, de M. Penor; le *Retable en albâtre doré*, de M. Ribault; des *Vitraux de la Sainte-Chapelle* et la *Cène*, de M. Emile Beau; le *Poinçon de la Sainte-Chapelle, à Paris*, de M. Gaucherel, artiste d'un mérite réel; enfin, la *Porte de la cathédrale de Reims*, de M. Huguenet. Ce dernier travail est d'une haute valeur; le sentiment exquis des figures qui décorent cette porte est merveilleusement rendu par l'artiste.

Et maintenant que nous avons passé en revue toute cette variété d'essais plus ou moins brillants, faut-il, parce que cette année encore rien de vraiment grand et original n'a surgi, désespérer, comme l'a fait un de nos confrères, de l'architecture et de ses desservants? Réjouissons-nous plutôt de ces hésitations, de ces tâtonnements. Ce mélange d'imitations et de réminiscences provient justement de la crainte d'être banal. L'art, dans toutes ses parties, touche à une époque de transition, et de toutes ces tentatives vous verrez un jour sortir un style nouveau qui ne le cèdera pas à ses devanciers.

Pierre de MOUSSY.

APPEL DU GOUVERNEMENT SARDE

AUX ARCHITECTES ÉTRANGERS.

La Revue des Beaux-Arts, chaque fois qu'il s'agit de concours artistiques, s'empresse d'en publier le programme, quelle qu'en soit l'étendue. C'est qu'elle comprend l'importance de ces concours et qu'un des principaux buts de sa mission sera toujours d'encourager les grands projets et les œuvres utiles. La légation de Sardaigne vient de nous adresser le programme du concours ouvert par le gouvernement de ce pays pour les plans de deux prisons pénitentiaires avec régime cellulaire, à construire à Turin et à Gênes, et auquel les architectes de tous les pays sont appelés à prendre part. Nous n'hésitons pas à publier en entier ce document dans nos colonnes.

MM. les architectes qui seraient dans l'intention de concourir, peuvent s'adresser aux bureaux de la Revue pour avoir communication du bordereau des prix courants pour les différents travaux à Turin et à Gênes.

PROGRAMME DE CONCOURS

POUR LA FORMATION DES PLANS DES PRISONS A CONSTRUIRE A TURIN ET A GÊNES.

—

Dispositions préliminaires.

Art. 1. Les prisons dont il s'agit sont destinées aux prévenus.

Les condamnés à l'emprisonnement pour un an au moins, pourront aussi y subir leur peine.

Art. 2. Les détenus sont soumis au régime cellulaire de jour et de nuit.

Ils ne doivent jamais avoir de communication entre eux; les bâtiments seront même construits de manière à éviter celle qui pourrait avoir lieu pour la transmission des sons.

Cependant on ménagera dans la confection de chaque établissement, quelque pièce où puisse être réuni en voie d'exception un petit nombre de détenus.

Art. 3. Le programme comprend deux prisons pour Turin, et une pour Gênes.

Art. 4. L'une des prisons de Turin contiendra 580 cellules, l'autre en contiendra 360.

La dépense totale, non comprise la valeur du sol, ne pourra dépasser la somme de 1,560,000 fr. pour la première, et de 1,260,000 pour la seconde.

Art. 5. La prison de Gênes comprendra 600 cellules : la dépense totale ne pourra excéder la somme de 1,600,000 francs, exclue toujours la valeur du sol.

Art. 6. Les concurrents devront transmettre leurs projets cachetés au ministère de l'intérieur à Turin, avant le 1er mars 1858.

Chaque projet sera distingué par une épigraphe.

Art. 7. Il y aura deux concours, l'un pour les deux prisons de Turin, l'autre pour la prison de Gênes.

Pour le concours relatif à Turin est établi un seul prix de 8,000 fr., un premier *accessit* de 2,500 fr. et un second *accessit* de 1,500 fr.

Pour le concours relatif à Gênes, il y aura un prix de 6,000 fr., un premier *accessit* de 2,000 et un second *accessit* de 1,200 fr.

Un même concurrent pourra se présenter aux deux concours et remporter soit le prix, soit un *accessit* dans l'un et dans l'autre.

Art. 8. Il est bien entendu que la reproduction des projets déjà publiés ne pourrait être prise en considération.

Art. 9. Le jugement sera prononcé par une commission mixte d'administrateurs et de personnes de l'art.

Art. 10. A mérite égal, soit par l'ensemble et la bonne disposition de toutes les parties de l'édifice, soit pour la solidité et facilité de ventilation, on donnera la préférence au projet le plus économique.

Art. 11. Le projet qui aura remporté le prix deviendra propriété du Gouvernement, lequel toutefois n'entend pas s'engager à le faire exécuter, ni, dans le cas d'exécution, de la confier à l'auteur.

Dispositions de détail.

Art. 12. La prison sera entourée d'un chemin de ronde formé par deux murs d'enceinte entièrement isolés l'un de l'autre et du bâtiment principal de la prison.

Le mur extérieur sera plus élevé; il aura au moins cinq mètres d'élévation, et sera construit de manière que les sentinelles puissent circuler sur son couronnement et y avoir leurs guérites.

Art. 13. Le bâtiment d'administration contiendra nécessairement le greffe, le logement du directeur, du chapelain et du médecin-chirurgien, ainsi que de out le personnel de service intérieur de l'établissement, y comprises les sœurs de charité.

Il contiendra en outre :

Un corps-de-garde militaire avec ses dépendances;

Une salle du conseil pour la Commission de surveillance, et une autre pour un Comité de bienfaisance;

Une loge pour le portier;

Une cuisine avec ses dépendances;

Un bûcher et une cave;

Une buanderie avec lavoir et séchoir;

Un magasin, ou pièce de décharge, et un lieu séparé pour le dépôt des vêtements des détenus;

Une chambre de bains et une pièce pour la désinfection des vêtements;

Deux ou trois cabinets pour les juges instructeurs, et autant pour les avocats;

Une remise qui puisse contenir au moins deux voitures cellulaires;

Une chambre pour les autopsies, et une autre pour le dépôt des cadavres;

Un local pour tenir une pompe contre les incendies, et un réservoir d'eau pour servir la pompe au besoin;

On ménagera un point élevé vers le centre de l'édifice pour y placer une cloche et l'horloge de l'établissement[1].

Art. 14. Chaque cellule ordinaire doit être établie de manière que le détenu y puisse lire et travailler.

Elle doit satisfaire aux conditions suivantes :

Dimensions : au moins quatre mètres de longueur, deux mètres vingt-cinq centimètres de largeur, trois mètres de hauteur sous clef.

Cloisons empêchant de s'entendre de l'une à l'autre, si ce n'est en parlant à voix haute;

Fenêtre à une suffisante hauteur du sol, avec une disposition qui, sans intercepter le jour ni l'air, empêche le prisonnier de regarder par cette fenêtre, soit dans l'intérieur, soit au dehors de la prison;

Moyen de renouveler incessamment l'air de la cellule, sans ouvrir la porte ni la fenêtre, et sans donner lieu aux communications d'une cellule à l'autre;

Moyen de chauffer toutes les cellules des prisonniers y comprises celles de l'infirmerie;

Moyen pour le prisonnier d'avertir le gardien, la nuit comme le jour, qu'il a besoin que l'on vienne à sa cellule;

Moyen pour le prisonnier de satisfaire à ses besoins naturels sans sortir de la cellule et sans qu'il en résulte de mauvaise odeur;

Moyen de communiquer avec le détenu, et de lui remettre ses vivres, sans être obligé d'ouvrir la porte;

Moyen pour le gardien de voir dans la cellule, sans que le prisonnier s'en aperçoive.

Art. 15. Le projet de chaque prison devra comprendre une chapelle pour les offices du culte catholique, de manière que les détenus, répartis au besoin par moitié, puissent suivre la sainte messe sans nuire au principe de la séparation individuelle.

Art. 16. Il y aura quelques cellules un peu plus spacieuses pour le besoin de l'infirmerie, et un local pour la tisannerie;

Il y aura un certain nombre de cellules de punition. Ces cellules, qui doivent être plus fortes que les autres, et que l'on doit pouvoir rendre obscures à volonté, seront placées et disposées de manière que les détenus n'y puissent se faire entendre des autres prisonniers. Elles ne seront jamais placées dans les souterrains.

Art. 17. Il y aura un certain nombre de cellules d'attente de moindre dimension que celles d'habitation, où les arrivants pourront être déposés jusqu'à ce qu'ils aient été écroués.

Art. 18. Il y aura aussi dans chaque bâtiment au moins dix à douze cellules pour les prisonniers de passage. Ces cellules pourront être d'une plus petite dimension que les cellules ordinaires.

Art. 19. Pour les communications non autorisées en cellule, il y aura un parloir approprié au principe de l'emprisonnement individuel, et disposé de telle sorte que l'Administration puisse, au besoin, séparer les visiteurs des détenus visités.

Art 20. La prison devra être éclairée à l'intérieur

1. On fera en sorte d'établir des lieux d'aisance séparés pour le personnel affecté aux différents services.

et à l'extérieur, suivant les besoins du service de surveillance.

Art. 21. La prison sera approvisionnée de la quantité d'eau nécessaire pour les divers services, par le moyen de tuyaux qui parcourent les divers étages [1].

Art. 22. La disposition générale de la prison devra permettre de faire promener chaque détenu une heure au moins par jour à l'air libre, isolément, et sous l'œil d'une surveillance constante et simultanée.

Art. 23. La disposition des bâtiments doit être telle qu'elle permette au directeur d'exercer sa surveillance sans être aperçu des gardiens.

Il y aura un corps-de-garde intérieur pour les gardes de la prison, outre les lieux de station qui seront nécessaires pour faciliter la surveillance, suivant la disposition intérieure de l'établissement.

Art. 24. Les cellules affectées aux hommes seront séparées de celles qui seront destinées aux femmes, de telle sorte qu'il ne puisse y avoir aucune espèce de communication entre les deux sexes.

On évitera que les cellules des hommes et celles des femmes soient superposées [2].

Art. 25. A Turin, la construction comprendra un étage souterrain pour la salubrité du bâtiment. Cet étage pourra servir aux caves et aux magasins pour lesquels l'humidite n'est pas à craindre.

Les fondements seront à la profondeur de 1/2 mètre sous le sol du souterrain pour Turin.

A Gênes, la profondeur moyenne sera de mètres 2 50 sous le sol extérieur, eu égard à l'irrégularité de celui-ci.

Dispositions générales.

Art. 26. L'édifice aura deux grands étages en construction, non compris les rez-de-chaussée.

L'architecte doit s'abstenir de tout luxe de décoration.

Il doit régler l'épaisseur des murs de manière à pouvoir, au besoin, élever l'édifice d'un étage, sans nuire à sa solidité.

En outre, l'architecte devra disposer tout ou partie des combles de la prison, de manière à pouvoir en cas d'urgence y trouver des dortoirs ou salles communes.

Les plans seront orientés.

Turin, ce 14 août 1857.

Le Ministre Secrétaire d'Etat pour
les affaires de l'intérieur,
U. RATTAZZI.

1. A Gênes on aura des citernes et réservoirs pour recueillir les eaux pluviales.
A Turin on aura des puits.

2. On suppute que le nombre des femmes détenues soit peu près le sixième de celui des hommes.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous sommes encore aujourd'hui ramené à un sujet que nous avons déjà traité et sur lequel nous ne saurions trop insister, l'estime que l'on doit aux humbles mais consciencieux travaux de ces savants modestes, de ces laborieux professeurs qui, par leurs doctes veilles, nous préparent une véritable histoire de l'art en France, histoire qui nous manque encore aujourd'hui, mais dont les éléments épars commencent à se trouver partout, en attendant qu'une main habile vienne leur donner l'unité, le mouvement, la vie. Nous en parlions naguère à propos de MM. Poirson et Vallet de Virville; nous le répétons en face des livres de M. Emile Jolibois, que nous avons sous les yeux.

Ancien professeur d'histoire au collége de Réthel et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, M. Jolibois s'est donné la tâche d'étudier et de nous faire connaître les archives, l'histoire et les monuments de la Haute-Marne. Soutenu par la pensée que c'est en circonscrivant ses efforts qu'on arrive à les utiliser, à leur faire produire tout ce qu'ils peuvent donner, il s'est courageusement dévoué à cette tâche sans profit et sans gloire des monographies. Déjà il avait publié à diverses reprises : les *Chroniqueurs de l'évêché de Langres*, avec la carte de l'ancien diocèse; la *Diablerie de Chaumont* ou recherches historiques sur les bizarres cérémonies auxquelles a donné lieu le grand pardon de cette ville; *Mémoire sur quelques monnaies champenoises*, avec planches; des *Notices sur les sculpteurs Bouchardon*, *Guyard* et sur le *député Laloy; Histoire de la ville de Réthel*, qui renferme de curieuses recherches archéologiques sur les monuments de cette ville, la grosse tour, l'église, sur les travaux artistiques au seizième siècle et le compte des dépenses de la ville à la même époque, précieux et intéressants renseignements sur la rémunération des artistes.

L'éditeur, M. Dumoulin [1], chez qui on trouve tout ce que nos provinces studieuses publient de plus intéressant, vient de mettre en vente un nouveau travail de M. Jolibois : *Histoire de la ville de Chaumont*, deux plans de la ville et 8 planches lithographiées. Nous ne nous arrêterons pas ici au mérite historique de cet ouvrage, examen en dehors de la spécialité de cette REVUE, mais nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur cette partie que l'auteur a appelée : *Chronique des rues et de la banlieue de la ville;* là se trouvent des renseignements de toutes sortes, artistiques, archéologiques, numismatiques, biographiques, anecdotiques, et le château, l'église de St-Jean et son tableau de Saint Alexis, par André del Sarto, les peintres et les sculpteurs chaumontais des quinzième et seizième siècles, Adrien Tassel, son fils Daniel et la tour du Barle, l'hôtel de Gondrecourt, la chapelle des Jésuites, la bibliothèque ; les travaux des Bourchardon, Jean-Baptiste, Edme et Jacques-Philippe; des détails biographiques

1. Quai des Augustins, 13.

sur le père Lemoyne, l'auteur du poëme de *Saint Louis*; les sculptures de Landsmann, l'habile compagnon de J.-B. Bouchardon; des détails intéressants sur Guyard, à qui un éloge de Voltaire révéla son génie d'artiste que toute une ville avait méconnu. « A douze ans, Guyard, pendant une nuit d'hiver, avait modelé avec de la neige, dans la cour de l'auberge *Au duc de Bourgogne*, que son père tenait dans le faubourg de Chamarandes, une statue que toute la population de Chaumont alla admirer. Mais on ne vit là qu'un jeu d'enfant. Voltaire sut comprendre le jeune statuaire et donna l'impulsion à son génie naissant. Guyard avait été mis en apprentissage chez un maréchal-ferrant de Cirey-le-Château, où se trouvait alors Voltaire, chez la belle Emilie. Un jour, l'enfant crayonnait sur la muraille l'esquisse d'un cheval au travail, le philosophe le surprit, et ses éloges firent sur l'imagination de l'enfant une telle impression, qu'il revint le jour même à Chaumont demander à ses parents à étudier le dessin; on ne put résister à ses instances.» L'élève de Lallier et d'Edme Bouchardon devint bientôt un maître; mais les persécutions de l'envie l'obligèrent à s'éloigner de sa patrie, et il grossit ainsi la liste de ce martyrologe du génie que M. Dassieux a dressé dans son intéressant travail, *les Artistes français à l'étranger*, dont nous nous occuperons un jour.

Résumant dans un grand travail toutes ses études de quinze années, M. Jolibois annonce, pour paraître prochainement, un nouvel ouvrage en trois vol. in-8°, *la Haute-Marne*.

A. FEILLET.

MOSAÏQUE.

Le docteur Zanth. — Concours ouvert à Paris pour une chaire de dessin. — La statue de Notre-Dame de France. — Institution d'une exposition annuelle des Beaux-Arts à Vienne, en Autriche. — Monument commémoratif de la bataille de Saint-Cast. — Une exposition de tableaux à Besançon en 1858. — Ouverture de la première exposition de la *Société des Amis des arts* de Saint-Etienne. — Expositions à Parme et à Savone. — Concours à Milan pour un monument en l'honneur de Léonard de Vinci. — La *Société des Arts d'Adelphi* à Londres. — Ventes prochaines à l'hôtel Drouot par l'*Union des Arts*. — Bienaimé, de Rome, et la statue équestre de don Pedro I[er]. — Le musée de Saint-Quentin. — Le boulevart du Prince Eugène. — Restauration de l'église Saint-Leu. — Procédé pour préserver de l'oxydation les fontaines publiques. — Le journal *Le Sport*. — Le dernier jour de l'exposition de Manchester. — Découverte d'un fragment de l'Apollon gaulois. — Les fresques du manoir d'Ango. — Découverte d'antiquités saxonnes. — Des fresques découvertes à Naples. — M. Marochetti. — Nécrologie.

Tous les journaux, à propos de l'entrevue des empereurs Napoléon III et Alexandre II, ont raconté des merveilles de la *Wilhelma*, villa préférée du roi de Wurtemberg. L'architecte du roi, docteur Zanth, qui avait construit cette délicieuse résidence, vient de rendre le dernier soupir, au moment où l'empereur Alexandre II lui faisait parvenir, par l'entremise du prince Gortschakoff, la croix de l'ordre de Stanislas.

Un concours sera ouvert à Paris, le lundi 16 novembre, pour un emploi de professeur de dessin à l'Ecole impériale des Arts et Métiers de Châlons. Le programme détaillé des connaissances exigées sera distribué au ministère et dans les écoles d'arts et métiers de Châlons, d'Angers et d'Aix. Les candidats devront être âgés de vingt-cinq ans au moins et de trente-cinq ans au plus, à moins qu'ils n'aient été employés comme sous-chefs répétiteurs dans les écoles impériales d'arts et métiers, auquel cas la limite d'âge sera reculée jusqu'à quarante-cinq ans.

Nous croyons qu'il est d'un assez grand intérêt artistique de donner les détails suivants sur la statue de Notre-Dame de France, qui s'exécute en ce moment dans une des principales fonderies du département du Haut-Rhin. Cette statue, faite avec les canons russes pris à Sébastopol, doit être posée sur le mont Corneille, autour duquel la ville du Puy se déploie en éventail et qui la domine d'une très-grande hauteur. Le modèle de cette statue, dont l'exécution a été confiée à M. Bonnassieux, a 20 mètres 66 centimètres de la base au sommet, et la statue actuelle a 16 mètres. La Vierge est debout sur une sphère où s'enroule un énorme serpent dont elle écrase la tête sous ses pieds; elle tient dans ses bras l'enfant Jésus. Le serpent a 17 mètres de longueur, et les pieds de la Vierge ont chacun 1 mètre 92 centimètres. Nous ne pouvons que poser les chiffres pour donner une idée des proportions inusitées de cette statue, dont la circonférence est de 17 mètres. Les cheveux de la Vierge, rejetés en arrière sur son manteau, ont 7 mètres; l'avant-bras n'a pas moins de 3 mètres 75 centimètres, et la main, de la naissance du poignet à l'extrémité des doigts, a 1 mètre 56 centimètres ; la largeur de cette main est de 1 mètre 2 centimètres. La statue, telle qu'elle est, pèse, en plâtre, 40,000 kilogrammes, et, à lui seul, l'enfant Jésus, 18,000 kilogrammes. En fonte, la statue entière pèsera 100,000 kilogrammes, dont 30,000 kilogrammes pour l'enfant Jésus. Il n'a encore été rien fondu, jusqu'à ce jour, d'aussi colossal en métal. La statue de saint Charles Borromée, sur le lac Majeur, a 21 mètres, mais elle n'a pas été fondue ; elle est en plaques de cuivre repoussé. On montera dans l'intérieur de la statue, par un escalier conduisant à trois étages, éclairés chacun de quatre petites fenêtres ouvrant sur les quatre points cardinaux, et d'où la vue pourra s'étendre sur cet immense panorama qui se déroule aux pieds du rocher de Corneille.

Des lettres de Vienne (Autriche), annoncent que l'empereur a statué qu'il y aurait à Vienne une exposition annuelle des Beaux-Arts. Dix mille florins seront affectés tous les ans à l'acquisition des œuvres les plus remarquables. Tous les artistes nationaux et étrangers seront admis à exposer, et l'on ne fera pas de distinction pour les acquisitions entre les étrangers et les nationaux, les élèves de l'Académie et les autres. Des prix seront distribués à la fin de chaque exposition.

Il paraît que le conseil général des Côtes-du-Nord a adopté la proposition d'élever un monument sur le lieu même où se livra la battille de Saint-Cast, le 11 septembre 1758. Cette nouvelle ne peut manquer d'être accueillie avec satisfaction dans toute la Bretagne,

que cette victoire, gagnée par le duc d'Aiguillon, sauva de l'invasion des Anglais.

Une circulaire, envoyée par le Comité des Arts de Besançon, invite les artistes et amateurs de la Franche-Comté à coopérer à l'embellissement d'une exposition publique de peinture, sculpture et dessins, qui s'ouvrira au mois de mars 1858, sous le patronage de M. le préfet du département du Doubs et de M. le maire de Besançon.

La *Société des Amis des Arts* de Saint-Etienne(Haute-Loire) a ouvert, le 14 octobre dernier, sa première exposition de peinture, qui sera close à la fin de novembre.

Le 24 septembre, a été ouverte à Parme une exposition des Beaux-Arts. On y compte 97 objets envoyés par 42 individus. La ville de Savone va avoir son exposition provinciale pour les œuvres d'art et d'industrie. Les salles seront ouvertes le 15 novembre.

On vient d'ouvrir, à Milan, le concours au monument destiné à être élevé à Léonard de Vinci sur la place de Saint-Fidèle. La statue doit être terminée dans un espace de trois ans. Le prix est de 48,000 fr.

La *Société des arts d'Adelphi*, à Londres, a formé le projet d'élever un monument commémoratif de la grande exposition de 1851, et le comité qui s'est formé dans ce but, vient de faire un appel aux sculpteurs et aux architectes de tous les pays pour qu'ils aient à envoyer leurs dessins ou modèles, au local de la société, avant le 2 février 1858, terme de rigueur. — Chaque projet devra porter une devise ou épigraphe, et le nom de l'artiste sera indiqué dans une lettre cachetée et portant la même devise ou épigraphe. L'auteur du projet devra préciser la somme totale pour laquelle il pourrait construire le monument, s'il en était requis. Les fonds mis à la disposition du comité sont de six mille livres sterling (150,000 francs), et les frais ne peuvent pas dépasser cette somme. Le comité espère obtenir du gouvernement l'autorisation d'élever le monument sur le terrain même de la Grande Exposition, dans *Hyde Park*.—Un prix de cent guinées sera alloué à l'auteur du projet adopté, s'il n'est pas chargé de diriger l'exécution du monument, mais le désir du comité serait qu'il s'en chargeât. — Les projets seront exposés en public.

Quelques ventes publiques de tableaux ont déjà eu lieu dans le courant de la dernière semaine d'octobre, à l'hôtel Drouot. On en annonce de plus importantes pour le mois de novembre; entre autres, deux qui seront faites par l'*Union des arts* avec le concours d'un nouveau commissaire-priseur M. Lecocq, qui vient de succéder à M. de Valleuil, et qui sera assisté de M. Rouillard, expert. — La première en date se compose de tableaux anciens, formant une partie de la collection de M. de Robiani, de Riga. Elle aura lieu le lundi 9 novembre et sera précédée, la veille, d'une exposition. Le propriétaire de cette collection, savant distingué et grand amateur de peintures, a su amasser pendant l'espace de cinquante ans, consacrés aux nombreux voyages qu'il a fait dans les diverses parties de l'Europe, une série d'œuvres intéressantes des écoles italienne, flamande et hollandaise; ces toiles sont de nature à piquer d'autant plus vivement la curiosité, qu'elles proviennent, pour la plupart, de familles ou de collection inconnues dans le commerce. — La seconde, qui aura lieu le 14 novembre, est composée en majeure partie des œuvres d'un de nos meilleurs artistes, M. Louis Lottier, qui, entraîné par son goût pour les beaux sites de l'Orient, va partir pour Beyrouth, d'où il ira visiter, le crayon et le pinceau à la main, le Liban, les ruines de Balbeck et Jérusalem. — C'est ce même peintre, on le sait, qui a déjà fait sur la frégate la *Belle-Poule*, alors commandée par le prince de Joinville, un voyage d'exploration en Grèce, en Turquie et en Algérie, d'où il a rapporté ces études qui lui ont servi de matériaux pour ses magnifiques tableaux qui ornent la galerie du duc de Montpensier à Séville et pour ceux qui vont figurer dans cette prochaine vente motivée par son départ. La fidélité des sites, le sentiment poétique qui les a inspirés, le brillant de leur coloris,expliquent suffisamment l'empressement avec lequel ils sont aujourd'hui recherchés par les amateurs.

Il y a quelque temps, le gouvernement brésilien avait mis au concours l'érection d'une statue équestre de l'empereur don Pedro Ier, et avait appelé à concourir les artistes du monde entier. Une somme de 12,500 fr. était promise aux trois meilleurs modèles, et 1,250,000 francs à l'artiste dont l'œuvre serait préférée et qui serait chargé de l'exécuter. M. Bienaimé, de Rome, d'origine française et l'un des meilleurs élèves de Thorwaldsen, vient de recevoir l'avis officiel que le modèle qu'il avait envoyé à Rio-Janeiro, était un de ceux qui avaient été acceptés. Peut-être sera-t-il aussi celui qu'on adoptera définitivement. L'artiste a représenté don Pedro Ier à cheval, au moment où il proclame la constitution. La statue repose sur un piédestal d'ordre corinthien avec des bas-reliefs sur chaque côté. Le premier bas-relief représente la découverte du Brésil par Cabrara, au moment où il aperçoit la première montagne de ce pays, à laquelle il donna le nom de *Pâques*, parce que ce fut ce jour-là qu'il la découvrit. Le second bas-relief représente Cabrara débarquant et plantant la croix sur un rocher, en présence des naturels. Sur le troisième, don Pedro est représenté brisant les chaines des Brésiliens, et sur le quatrième, c'est son couronnement comme empereur du Brésil, entouré des drapeaux de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne et de la Hollande.

M. Frédéric Davin, industriel de Paris qui possède à un haut degré le goût des arts, vient de donner au musée de Saint-Quentin un fort beau *Paysage* du peintre flamand Jac.Van Artois, et un *Paysage* orné d'architecture, de M. Vatel, le père. Ce don est d'autant plus précieux, que ce musée, inauguré il y a deux ans, n'avait guère d'autres peintures que les pastels laissés par de La Tour.

Le conseil municipal de Paris s'est occupé ces jours derniers de donner au boulevart qui doit partir de la caserne du Château-d'Eau pour aboutir à la barrière du Trône, un nom en rapport avec son importance; le conseil a décidé que la nouvelle voie s'appellerait boulevart du Prince-Eugène, et qu'une statue en pied de ce prince serait élevée au centre de la place quadrangulaire projetée vers le milieu du parcours du nouveau boulevart, à la hauteur de la rue de la Roquette.

Le conseil municipal de Paris vient aussi de voter la somme de 810,000 fr., qui seront employés, en 1857 et 1858, à exécuter les plans approuvés pour la rectification du chevet de l'église Saint-Leu, qui gène l'alignement du boulevart de Sébastopol, la restauration de cette église et son agrandissement. Les travaux sont déjà commencés.

Des ouvriers étaient en train de démonter, il y a quelques jours, la grande fontaine en fonte du carré

des Ambassadeurs, aux Champs-Elysées, pour la transporter à Auteuil, dans des ateliers où elle sera revêtue de cuivre galvano-plastique, d'après une nouvelle méthode. Ce procédé, qu'on a appliqué en grand sur les poteaux indicateurs du bois de Boulogne et les candélabres de l'avenue de l'Impératrice, a parfaitement réussi; aujourd'hui, il est si bien démontré par une longue expérience que la peinture ordinaire défend mal les fontaines publiques et les autres monuments en fonte de l'oxydation et de la destruction, que la ville de Paris a résolu de recourir au cuivrage, quoique ce soit pour elle un surcroît de dépenses. Ces dépenses, au reste, seront pour l'avenir une source d'importantes économies. Après la fontaine du carré des Ambassadeurs viendront celles du carré Marigny, puis les fontaines colossales de la place de la Concorde, etc.

Le *Sport*, journal dont le succès va toujours croissant, n'est pas seulement le Moniteur du *Turf*, il est aussi celui du canotage et de la chasse et, dans des chroniques toujours spirituellement rédigées, s'occupe en outre de la vie et de la physionomie de Paris. Nous avons remarqué, dans un des derniers numéros de ce journal, des observations fort justes sur la nouvelle place de l'Arc-de-Triomphe. Nous nous empressons de les reproduire : « Un des hôtels qui font partie de l'ensemble des bâtiments projetés autour de l'arc de triomphe est terminé. Il est aisé maintenant de se faire une idée de l'effet que produira cette belle place, si les constructions doivent s'achever d'après ce spécimen. Il ne nous semble pas que par leur caractère ces bâtiments soient en concordance avec le grandiose du monument central. Tout en s'efforçant de ne pas l'écraser par un trop somptueux entourage, il était possible, croyons-nous, d'obtenir une expression plus élevée, plus complète, de l'art architectural. En raison même de l'arc de triomphe, et pour se mettre au niveau de la pensée qui veut laisser dans cette région du nouveau Paris un ineffaçable cachet de grandeur, il eût fallu innover, et, à défaut de création, s'inspirer de l'architecture française, à laquelle nous devons la place Vendôme, ou mieux encore des écoles italiennes qui ont produit les palais de Gênes. Les habitations qui vont envelopper l'arc de triomphe sont surtout remarquables par l'absence complète de style. A cet égard, leur effacement étonne et attriste. A défaut de magnificences architecturales, pourquoi, dans ce vaste carrefour qui ouvre la riante et moderne avenue de l'Impératrice, n'avoir pas jeté des arcades soutenant de vastes terrasses métamorphosées en jardin et décorées de statues? Il n'y avait que deux partis à prendre dans l'ordonnance et les embellissements de cette place : l'un, tout à fait impérial, consistait à faire une grande épopée dont l'arc de triomphe eût été le sujet principal et ses dépendances les épisodes; l'autre, un square joli, coquet, dans le goût anglais, où les fleurs et les feuilles eussent été semées à profusion. »

Le 23 octobre, dernier jour où l'on payait 1 sh. d'entrée à l'exposition de Manchester, on a compté 28,984 visiteurs.

On vient de découvrir, dans les bois situés près du mont de Choisy, entre Caisne et Cuts, à peu de distance de Noyon, un fragment d'une statue de l'Apollon gaulois. C'est la partie supérieure d'une sculpture en demi-bosse, d'une grandeur naturelle, qu'on a découverte gisante, renversée la face contre terre, cachée sous le sol par une couche épaisse d'humus. Le monticule, fait de mains d'homme et présentant 30 mètres de diamètre et 7 de hauteur, au sommet duquel était un autel dont on a retrouvé les débris, entre autres un entablement avec taillois et filets, a dû servir aux cérémonies religieuses des Gaulois, vers la fin du troisième siècle ou le commencement du quatrième, comme l'indiquent les poteries, tuiles et fragments d'instruments en fer. Comme aucun vestige d'ossements n'y a été retrouvé, M. Peigne-Delacour, auquel est due la découverte de ces vestiges, pense que c'était un de ces monceaux de terre portant, chez les Gaulois, le nom de *Tom*, d'où est venu, chez les Romains, celui de *Tumulus*.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro, qu'une fresque de plusieurs mètres de superficie avait été découverte à Varengeville, près du Havre, au célèbre manoir d'Ango, et remise au jour par un peintre de Paris, M. Labeville, chargé de la tâche longue et difficile de l'exploration totale des ruines de ce château. C'est dans une galerie du rez-de-chaussée qu'on a retrouvé les lignes d'une fresque et quelques traces d'autres peintures du même genre. C'était, autant qu'on en peut juger, une suite de sujets tirés de la Bible. La fresque dont on a retrouvé les lignes, représente Moïse élevant le serpent d'airain. Le nom du peintre paraît avoir été écrit au bas; quelques lettres se montrent encore, à demi effacées, qui font supposer que ce nom était italien. La date est entière : 1544. La composition rappelle l'école florentine. Au pied de l'arbre sur lequel Moïse élève le serpent est une femme agenouillée, d'un modèle magnifique. La fresque a deux mètres de long sur un mètre de hauteur à peu près. Elle est entourée d'ornements et placée entre deux hautes cariatides portant des paniers de fleurs et soutenant chacune un globe. Sur l'un de ces globes on lit le mot *Asia*, une des gloires commerciales d'Ango ; l'autre est invisible et devait être *Africa* ou *America*. Du cadre sortent des figures ailées qui embouchent des trompettes.

Quelques antiquités saxonnes ont été récemment découvertes près de Scarborough. Là est un banc de roche calcaire qui forme presque toute l'étendue de l'élévation appelée Seamer-Moor, dont une grande partie a été exploitée par une carrière de chaux. Il y a quelques jours, la femme d'un carrier ayant vendu, à Scarborough, plusieurs bijoux d'or et autres objets précieux, lord Londesborough fut informé que ces objets avaient été trouvés dans les carrières, et résolut de se livrer à une exploration. S'étant fait montrer l'endroit exact où l'on avait fait cette découverte, il commença des fouilles minutieuses, et bientôt on trouva des bijoux, de la ferraille curieuse et des poteries. Enfin, un tombeau fut découvert, qui renfermait un squelette et divers ustensiles ou ornements de fer et de bronze. En outre, une bulle d'onyx et d'or, un anneau d'or, un autre plus grand, un anneau d'argent, deux ornements d'or ressemblant à des boucles d'oreilles, une petite urne en bon état, et nombre d'autres objets non moins curieux.

On vient de découvrir à Naples, dans une église qui paraît avoir été détruite, il y a des siècles, par un tremblement de terre, des peintures à fresque qui doivent appartenir au douzième siècle, et qui témoignent de la haute position qu'occupait à Naples l'art chrétien au temps de la domination des Normands. Relativement à l'histoire de l'art, ces fresques offrent assurément le plus grand intérêt ; il est seulement fâcheux qu'elles soient assez fortement endommagées.

L'Angleterre a obtenu l'autorisation de faire ériger à Péra, faubourg de Constantinople, un monument sur-

monté d'une croix. C'est M. le baron Marochetti, statuaire, qui a été chargé de donner les plans et d'exécuter la partie artistique de cette œuvre. Il est parti pour Constantinople afin de s'inspirer sur les lieux mêmes. Le monument aura, dit-on, des proportions grandioses. Ce n'est pas un fait sans importance, même au point de vue politique, que l'érection d'une croix monumentale sur les rives du Bosphore.

Nous avons à annoncer la mort de M. J. Soulages, un des statuaires les plus distingués du Midi; de M. Nancy, professeur de dessin à l'école des Beaux-Arts de Marseille.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 597.

Séance du 20 octobre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. GEORGES ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal est lu et adopté, après rectification de la nomination de notre honorable collègue M. Delaistre, qui a été proclamé, par M. le président, membre honoraire de la Société libre des Beaux-Arts, dans sa séance du 6 octobre 1857.

M. le président annonce la présence de MM. Charles Manry et Antonio Vinageras. La Société se félicite de compter dans ses rangs deux nouveaux membres qui promettent leur utile concours.

Correspondance :

Une lettre de notre très-dévoué collègue, M. Pernot, annonçant à la Société qu'il est chargé par Son Exc. M. le ministre de l'Instruction publique et des cultes, d'une mission sur des recherches très-intéressantes, principalement au point de vue de l'art et de l'archéologie religieuse, dans les cathédrales de France.

Demande d'admission dans la section de musique de membre correspondant, présentée sous les auspices de MM. Gendré et Moultat. Cette demande est renvoyée à M. de Longpérier, vice-président de la section de musique.

M. le président annonce qu'il a reçu l'accusé de réception de la pétition adressée par la Société libre des Beaux-Arts à S. M. l'empereur Napoléon III, pour l'érection d'une statue de Béranger.

Deux numéros du *Builder*. Renvoyé à M. Charles Fournier. — L'*Art chrétien*. Renvoyé à M. Montmeylian. — L'*Univers musical*. Renvoyé à M. de Longpérier. — Le *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture*, et le *Bulletin de la Société française de photographie*. Dépôt aux archives. — L'*Annuaire de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris*. Renvoyé à l'examen de M. Moultat.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination d'un candidat dans la section de littérature. M. Maurey de Pourville, littérateur, ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé membre résidant de la Société libre des Beaux-Arts.

M. le président rend compte succinctement des ouvrages de notre honorable collègue, M. Boitel. Il s'exprime ainsi :

Ayant été privé de me joindre à la commission que vous avez nommée, je me suis rendu, seul, chez notre confrère, M. Boitel, et suis heureux de pouvoir vous exprimer le plaisir que m'ont causé ses ouvrages.

La *Vierge et l'enfant Jésus* est un sujet plein de candeur, traité avec beaucoup de goût et de talent. La composition et l'exécution ont un caractère vraiment évangélique, où l'on trouve à la fois de la grâce et de la vérité.

J'ai encore à vous citer, quoique dans un style tout opposé, une action du général Petit, un ouvrage bien pensé, où la ressemblance et l'expression d'un héros de nos armées sont heureusement représentées. Cet ouvrage, qui n'est encore qu'à l'état de projet, nous fait beaucoup espérer du talent de notre jeune collègue.

La Société remercie M. le président de ce compte rendu des travaux de M. Boitel, qui a exposé cette année la belle statue du *Sauveur du monde, le Christ à l'âge de douze ans*. Sur la proposition de Mgr le grand-aumônier, cette statue vient d'être achetée par S. M. l'Impératrice, pour être offerte à l'église de l'un de nos départements.

L'Académie impériale des Beaux-Arts de Rio-Janeiro (Brésil), voulant donner un témoignage éclatant de sa sympathie respectueuse pour les artistes français les plus éminents, vient d'envoyer le titre de membre correspondant à plusieurs membres de l'Académie des Beaux-Arts. Dans son numéro du 1er octobre, la REVUE DES BEAUX-ARTS annonce et cite M. Abel de Pujol, membre de notre Société, comme étant du nombre des élus.

M. Charles Manry, notre nouveau collègue, vient d'être admis membre de l'Académie pontificale de Sainte-Cécile de Rome. La Société s'empresse d'applaudir à ce titre bien mérité par M. Charles Manry.

Une commission, composée de MM. Georges Rouget, Eugène Paul et Corplet, est chargée d'examiner les travaux de M. Riesner, exécutés dans l'église Saint-Eustache.

M. Villemsens lit une fable intitulée : les *Trois*

Moulins. La Société remercie l'auteur et applaudit à l'esprit qu'elle y remarque.

Après cette lecture, la séance est levée.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 3 *novembre* 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission.—Elections.— Rapport de M. Maillet sur l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857, par MM. Gendré et Willems — Lecture sur un projet concernant les Sociétés savantes, par M. Maurey de Pourville. — Rapport de M. Rouget sur les peintures d'une chapelle à Saint-Eustache. — Rapports de M. Moultat sur l'*Art au dix-neuvième siècle*, par M. Théodore Labourieu, et sur l'*Annuaire de l'Athénée des arts, sciences et belles-lettres de Paris.* — Rapport de M. C. Gavet, sur les *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise.* — Rapports de M. Blondin: 1° sur le *Syllabaire musical* de M. de Besnier; 2° sur les travaux de la Société des Hautes et Basses-Pyrénées; 3° sur une composition musicale de M. d'Ingrande. — Lecture par M. Antonio Vinageras. — Communications et questions diverses.

L'ordre du jour étant très-chargé, M. le président informe MM. les membres que la séance sera ouverte à sept heures et demie.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport sur une série de numéros du journal anglais THE BUILDER (*le Constructeur*) *du* 1er *avril au* 1er *juin* 1857.

Messieurs,

Le Builder, sur lequel j'ai l'honneur d'appeler votre attention, représente parfaitement, selon moi, le mouvement artistique du siècle; nulle époque ne prêta davantage, il est vrai, à la plume savante des écrivains distingués qui enrichissent ses colonnes, ainsi qu'aux habiles crayons de ses dessinateurs; aussi puis-je dire hardiment que ce journal s'est élevé, dans la dernière série que nous allons parcourir, à un degré qu'il n'avait peut-être pas encore atteint. J'essaierai de décrire le plus succinctement possible ce qui m'a paru mériter un examen particulier.

Le Builder du 2 avril 1857, donne une vue du pavillon Richelieu, cette admirable page architecturale de notre nouveau Louvre; la gravure reproduit avec un rare bonheur les cariatides, les délicieux détails des fenêtres, ainsi que les belles statues de Montesquieu et Mathieu Molé, placées, comme vous savez, à droite et à gauche du pavillon. Tournez le feuillet et vous verrez apparaître la tour de Londres, monument historique aux sanglants souvenirs; le dessin représente la partie du bâtiment connu généralement sous le nom de *Tour du Sang*, celle que la tradition donne pour théâtre à la fin tragique des infortunés enfants d'Edouard; c'est, dit-on, dans la même chambre que le duc de Clarence fut noyé dans une tonne de Malvoisie.

Nous indiquerons aussi, en passant, une nouvelle maison qui s'élève au coin de la rue St-James, Piccadilly, et qui nous semble reproduite par la belle gravure sur bois avec une grande perfection. Ce qui rend, au point de vue artistique, cette construction intéressante, c'est qu'elle montre la tendance actuelle à embellir les décorations extérieures d'une plus grande quantité de sculptures qu'il n'était antérieurement l'usage de faire.

Nous ne pouvons passer sous silence un nouveau club qui vient d'embellir *Regent-Street;* c'est un très-bel édifice en style italien, qui fait beaucoup d'honneur aux architectes, MM. Nelson et Inn; il a d'ailleurs très-bien inspiré MM. B. Sly et W. É. Hoedkin, les élégants dessinateurs et graveurs du *Builder*. Nous avons lu avec un grand intérêt une lettre très-bien pensée sur le gothique et le classique en architecture; il est vrai qu'elle est signée par M. Georges Godwin, notre éminent correspondant de Londres, dont la plume exercée est une des bonnes fortunes du journal. Mais ce qui mérite en tous points nos éloges, c'est une série d'articles sur Athènes, dans lesquels l'auteur, tour à tour poëte, historien, archéologue, guide son lecteur avec beaucoup d'habileté à travers la ville qu'il décrit; une médaille à demi effacée par le temps, une colonne brisée lui servent d'indices et le mettent sur la trace d'aperçus très-fins et d'ingénieux rapprochements; chacun voudra, nous n'en doutons pas, voyager, au moins par la pensée, en société d'un agréable compagnon. J'ai commencé d'enthousiasme une traduction de ce remarquable travail. Un des plus sérieux rédacteurs du *Builder*, dans son examen critique sur l'exposition de l'Académie royale de peinture livrée à la curiosité du public depuis les premiers jours de mai, remarque, avec regret, qu'elle n'est pas aussi riche que les expositions précédentes; les maîtres eux-mêmes, dit-il, n'ont envoyé que des œuvres déjà connues ou au-dessous de leur réputation; je crois pouvoir rassurer l'honorable écrivain, le talent, je dirai même le génie, quelque bien organisé qu'il soit, a des instants de repos, il reprend haleine, il mesure ses forces, mais c'est pour ressaisir son rang dans le

grand *steeple-chase* de l'intelligence; la terre elle-même, cette mère féconde, pour se servir de l'expression imagée du poëte, n'est pas chaque année également prodigue de ses richesses. J'ai trouvé dans *le Builder*, et suis heureux de le dire ici, une grande impartialité dans la tâche difficile qu'il s'est imposé, critiquant ce qui lui paraît faible, admirant ce qui lui semble supérieur, acclamant le beau partout où il le rencontre et louangeant une œuvre remarquable, quels que soient l'artiste et le pays qui l'aient créée.

Les intéressants comptes rendus des travaux de l'Institut Royal des architectes britanniques, donnent encore un attrait de plus à ce journal. M. Donalson, notre illustre correspondant, est, comme vous le savez, secrétaire de cette importante société pour la correspondance étrangère. Je conclus, Messieurs, en proposant l'envoi d'une lettre de félicitations au nom de la Société libre des Beaux-Arts, à la rédaction du *Builder*, et d'enrichir nos archives des numéros que vous avez bien voulu me charger d'examiner.

Le Rapporteur,
A. FOURNIER.

Rapport sur l'ouvrage de M. Zacharie Rendu, architecte, intitulé : Notice historique et archéologique sur le palais, l'abbaye et les deux églises de Choisy-au-Bac, près Compiègne (Oise).

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE[1].

L'ancienne église était de construction romane et présentait le plan d'une croix latine; sa porte principale, dont il reste encore aujourd'hui quelques parties, était pour le public. Les moines y entraient par une porte latérale.

Les tombes antiques avaient été retirées en 1642, lorsque le prieuré conventuel eut perdu son importance. On rechercha, en 1793, les sépultures royales placées dans le chœur, et les ossements qu'on retira furent transportés pêle-mêle au cimetière communal.

L'église paroissiale est un assez grand édifice, comprenant une nef, des latéraux et trois chœurs polygones. Le portail est formé d'une arcade romane ornée de deux boudins et d'un cordon de violettes. Il ne reste des colonnettes latérales que des chapiteaux à feuilles plates.

Le transept est terminé en pignon percé d'une baie ogive.

Le clocher est gros, central, carré et terminé en batières, les faces du pignon sont percées de trois baies ogives, divisées par des colonnettes grêles. Les quatre faces ont quatre fenêtres pareilles; au-dessous règne une corniche d'arcades romanes avec contre-corbeaux et modilons plats.

Il y a près de la porte de la sacristie une pierre tombale de 1555, dont on peut lire les dernières lignes seulement.

On a placé au-dessus du jeu d'orgue simulé, une statue en bois représentant le Père éternel assis, la tête ceinte d'une couronne fleurdelisée et devant le Christ crucifié; on remarque une colombe figurée sur la poitrine de Dieu le père, et ce groupe forme la représentation mystique de la Sainte-Trinité. Nonobstant sa couche de peinture à l'huile et la hauteur où elle est placée, on reconnaît à cette sculpture une assez belle exécution.

La croix du cimetière est monumentale; c'est un pilier carré, dont chaque face porte une ogive à double boudin en retraite avec colonnettes groupées et un pignon en couronnement.

Dans un appendice qui termine son important travail, M. Rendu s'attache surtout aux découvertes archéologiques faites depuis quelques années. Il rappelle qu'en 1842, on découvrit, en retirant des pierres dans les carrières, un vase de grès contenant douze médailles d'argent à l'effigie de Faustine; en 1837, on trouva au bord de l'Aisne, devant Choisy, une belle médaille en or d'Antonin-le-Pieux, tandis qu'en 1839, dans un champ, on déterra un vase de terre noire orné de bas-reliefs.

En 1836, lors de la construction du pont suspendu sur l'Aisne, en face de Choisy, on rencontra dans les déblais, des casques, des mors, des espèces de pinces en fer, plusieurs médailles, dont une du règne de Louis XI, des épées et autres objets qui peuvent aider l'archéologie à rétablir l'histoire de nos ancêtres.

C'est à la même époque qu'on rencontra à peu de profondeur, six sarcophages en pierre; mais, en 1853, une découverte encore plus curieuse fut faite à Choisy, c'est un sceau de bulle en plomb, d'Alexandre IV, de l'an 1254 environ.

Malgré tout l'intérêt qui peut se rattacher au dénombrement des fragments découverts à Choisy, cependant, Messieurs, je ne veux pas abuser plus longtemps de vos instants en vous donnant de plus grands détails sur les recherches de M. Rendu; mais ne conviendrez-vous pas avec moi qu'ils sont dignes d'éloges, ceux-là qui, sans autre intérêt que celui de la science, se livrent à de longs travaux pour aider à lever, pour ainsi dire, le voile qui couvre encore une partie de l'histoire des siècles passés, surtout lorsqu'on pense qu'ils n'ont souvent, pour satisfaire leur ardent désir de nous initier à l'histoire de nos ancêtres, que des ruines victimes du temps ou

[1] Voir page 356.

de la barbarie des hommes, ou bien encore la tradition et les avantages souvent contradictoires des écrivains modernes.

Eh bien! Messieurs, ne vous semble-t-il pas aussi que M. Rendu est un de ces courageux savants sortis victorieux d'une lice où l'on ne peut lutter avec avantage qu'à force d'étude, d'intelligence et de recherches incessantes? Je suis persuadé que vous jugerez l'ouvrage de M. Rendu digne d'aller enrichir nos archives, et que vous demanderez avec moi qu'il soit adressé, au nom de la Société, une lettre de félicitations à ce savant architecte et archéologue.

L.-M. MOULTAT.
Rapporteur.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(254e séance. 10e année.)

Séance du 16 octobre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture du procès-verbal.

M. le président, qui aime à rendre justice à tous les mérites et surtout aux artistes musiciens qui veulent bien se faire entendre à nos séances, fait remarquer qu'on a oublié de mentionner au procès-verbal les paroles qu'il a adressées aux artistes distingués qui ont été si chaleureusement applaudis à notre dernière séance. Après cette rectification, le procès-verbal est adopté.

Correspondance : Lettres de MM. Lebrun et Alfred de Tanouarn.

Deux numéros de l'*Europe artiste*, dont l'un contient le dernier article de la *Revue du Salon de* 1857, par M. Louis Auvray.

Les deux dernières livraisons de l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857, par MM. Gendré et Willems. L'archiviste-adjoint annonce que la première livraison de cet ouvrage ne lui est pas parvenue. M. le président charge M. Faiex de faire un rapport sur la publication de MM. Gendré et Willems, et le prie de réclamer de leur obligeance la livraison absente.

Annuaire de l'Athénée des Arts. Remis à M. Valadon, nommé rapporteur.

Plusieurs prospectus de l'*Union des Artistes*, journal publié par MM. Gendré et Willems. Ces prospectus sont distribués aux membres présents dont quelques-uns souscrivent immédiatement à ce nouveau journal.

M. Auvray dépose, au nom de M. Lazerges, une photographie du beau tableau où cet artiste a représenté l'*Empereur Napoléon III distribuant les premiers secours aux inondés de Lyon.* Cette jolie photographie est remise à l'archiviste pour être placée dans les collections du Comité.

Le secrétaire-administrateur informe le Comité que M. Emile Bellier de la Chavignerie, auquel on doit l'organisation des archives de la Société, ne pouvant plus les conserver chez lui, les a fait transporter dans un local offert par M. Auvray. Le Comité vote des remerciements à M. Bellier de la Chavignerie, pour la généreuse hospitalité que, jusqu'à ce jour, il a accordée à nos collections.

L'ordre du jour appelant la discussion des nouveaux statuts constitutifs et règlementaires, M. le président met en délibération la première partie, qui a pour titre : *Statuts constitutifs.* Après des débats auxquels prennent part MM. Hulot, Minet, Pauly, Brévière, Lescuyers, Valadon et Auvray, les huit articles qui composent les statuts constitutifs sont adoptés.

M. le président donne la parole à M. Hurey, architecte, pour la lecture de son rapport sur le musée d'archéologie de M. Malzieux. Ce rapport, écouté avec le plus vif intérêt par l'assemblée, sera publié dans l'un des prochains numéros de la REVUE DES BEAUX-ARTS.

Les cinq candidats proposés à la dernière séance, sont élus à l'unanimité membres du Comité central des artistes et prendront rang, savoir : — Dans la section d'amateurs, sciences appliquées aux arts : M. Eugène Charpin, docteur en médecine, présenté par MM. Faiex et Paul Chareau, et M. Antoine Cros, docteur en médecine, présenté par MM. Valadon et Paul Chareau ; — Dans la section de musique : M. Le Beau d'Aubel, artiste musicien, présenté par MM. Chol et Paul Chareau; M. Joseph Weite, violoniste, premier prix du Conservatoire, présenté par MM. Chol et René Douay; Paul-Napoléon Grué, compositeur de musique, présenté par MM. Chol et René Douay.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le secrétaire administrateur,
LOUIS AUVRAY.

Ordre du jour du 6 novembre 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — élections; — réception des candidats nouvellement élus ; — allocution du président; — rapports des commissions ; — discussion des statuts règlementaires; — nomination de commissions; — propositions diverses ; — audition du onzième concert dirigé par M. E. Chol.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR DEUX ÉMAUX DE M. ALFRED CORPLET.

La commission dont je suis le rapporteur avait

à s'occuper de l'examen de deux émaux peints par M. Alfred Corplet et figurant à la dernière exposition sous les n°s 601 et 602.

La peinture sur émail constitue un genre dont l'origine remonte à une très-haute antiquité, et qui était cultivé avec succès chez les Egyptiens, les Babyloniens, les Etrusques, les Grecs, les Chinois, etc. Cet art, grâce au talent de Bernard Palissy, de Petitot et de Bordier, brilla d'un vif éclat en France pendant le moyen âge et sous le règne de Louis XIV.

Depuis cette époque, il tendait de plus en plus à se perdre et finissait même par être presque complétement abandonné, dégoûtés qu'étaient ceux qui s'en occupaient par les difficultés d'exécution et le peu d'encouragements qu'ils recevaient.

Heureusement, dans les premières années de ce siècle, quelques artistes, parmi lesquels nous citerons M. Corplet père, mus par un sincère amour de l'art, s'efforcèrent d'arrêter la ruine d'un genre qui semblait perdu et firent pour le relever des tentatives qui ne furent pas infructueuses. Les deux émaux exposés cette année par M. Alfred Corplet, montrent qu'il a sérieusement marché sur les traces du peintre distingué dont il est à la fois le fils et l'élève, et le mérite de leur exécution est une preuve éclatante des progrès qu'il a fait faire à la peinture sur émail.

Le premier des émaux dont nous avons à vous parler représente Apollon, c'est une grisaille sur émail d'après Polidore de Caravage; le second, *Repos de chasse*, est un fac-simile d'un émail de Jean de Limoges. Ces ouvrages, que votre commission avait à examiner, principalement sous le rapport de l'exécution, puisqu'il s'agit de copies, se font remarquer par la vivacité et l'énergie des couleurs, et surtout par l'unité de ton qui est parfaitement conservée et par la rare perfection du travail.

C'est par une étude approfondie et par de savantes recherches chimiques que M. Corplet est parvenu à retrouver les procédés usités au XVIe siècle, et qu'il a réussi à obtenir des résultats aussi parfaits. En s'inspirant des beaux modèles qu'il avait sous les yeux, l'auteur des émaux qui font l'objet de ce rapport, est arrivé non-seulement à reproduire exactement les ouvrages des artistes les plus célèbres du XVIe siècle, mais aussi à restaurer, avec un succès complet, ces émaux de Limoges qui excitent à un si haut point notre admiration. C'est, du reste, à cette perfection apportée par M. Corplet dans la réparation des émaux anciens, qu'il a dû l'honneur d'obtenir à l'exposition universelle de 1855, une médaille de 2e classe, la seule qui ait été décernée.

Les soins persévérants et les actives recherches de ceux qui veulent reconstituer ce genre presque perdu, amèneront certainement une renaissance dans cet art et remettront en honneur la peinture sur émail, dans laquelle nous avons eu pendant longtemps une supériorité incontestée.

Alors la France pourra ajouter à sa couronne artistique déjà si riche, un brillant fleuron qui lui manquait depuis un grand nombre d'années.

Le rapporteur,

ALP. PAULY.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

THÉATRE ITALIEN. *Rigoletto.* Mlle Saint-Urbain. La *Cenerentola.* Alboni. — OPÉRA-COMIQUE. Reprise de *Jeannot et Colin.* — VARIÉTÉS. Les *Chants de Béranger*, vaudeville en 3 tableaux, de MM. Clairville et L. Thiboust. Déjazet. — THÉATRE DU CIRQUE. L'*Amiral de l'escadre bleue*, drame en 5 actes et 10 tableaux, de M. Paul Foucher.— ODÉON. Le *Perroquet gris*, comédie en 2 actes, en vers, de M. Adrien Lelioux.

Les cantatrices paraissent et disparaissent: est-ce la mode qui l'exige ou leur voix qui s'éteint? Il y a de ces deux raisons, bien certainement, dans les fluctuations qui se produisent au soleil de la rampe: que ce soit à l'Opéra, aux Italiens, à l'Opéra-Comique. Seulement, les Italiens abondent; de sorte que les places ne restent pas longtemps vides, car les fameuses scènes de la péninsule, la Scala, Fenice, Naples, Milan, Rome, Venise et tant d'autres, ont toujours de nouveaux rossignols à lancer dans le monde. Et puis, l'ambition bien légitime de toute cantatrice est de se faire entendre à Paris; elles savent que, sans les bravos du public parisien, une réputation n'est pas complète; c'est en vain qu'on leur dira que ce n'est qu'un préjugé, une *rengaine* stéréotypée dans tous les journaux, Paris a un prestige, on ne peut pas plus le nier que la lumière, et la preuve, c'est que tous les papillons viennent voleter à l'entour. Les uns réussissent à vivre dans son foyer, à resplendir de l'éclat qu'il reflète; mais aussi, combien se grillent les ailes et tombent sur le flanc avant l'heure!

Une débutante, Mlle Saint-Urbain, a paru dans le *Rigoletto* de Verdi; elle est Française, notre Conservatoire a dirigé ses premières vocalises, et, comme la scène de la rue Lepelletier n'a jamais de place pour les jeunes talents, — bien qu'elle soit la moins encombrée sur ce point,—la jeune fille prit un jour le paquebot de Marseille, et s'en fut demander aux Napolitains le succès qu'on lui refusait à Paris. C'est bien fait!

Elle a remplacé Mme Frezzolini, dans *Rigoletto*, avec avantage, par la jeunesse et la fraîcheur de sa voix; mais si elle a laissé quelque peu à désirer sous le rapport de l'énergie et du drame, nous avons tout lieu d'espérer que le temps et l'habitude viendront bientôt réchauffer ce foyer intelligent. Du reste, depuis Duprez, on sait que les artistes lyriques passent tragédiens le jour où leur voix leur fait défaut. Mlle Saint-Urbain a de longues années devant elle avant d'en venir aux ficelles du métier.

Vous verrez que l'Opéra qui, déjà, dit-on, se sent bourrelé de remords, va tenter de s'attacher ce talent si franc, si pur, si français surtout. Et nous sommes certains que le patriotisme de la belle cantatrice ne tiendra pas longtemps rancune au vieux pécheur qui se repent.

La débutante a enlevé les vrais honneurs du théâtre Ventadour, c'est-à-dire les rappels et les *bis*; elle eu un quatrième acte surtout, qui a forcé les bravos les plus enthousiastes. Mme Alboni a cédé le rôle de la Bohémienne à Mme Nantier-Didiée, — apparition fantasque, éclat de rire, mouvement perpétuel, tout cela était difficile à cette adorable maman, — elle a cédé le rôle, mais elle a gardé son chant.

La *Cenerentola*, du reste, nous a rendu cette cantatrice hors ligne, cette méthode parfaite, cette voix au charme si puissant, douce et pure comme un chant du ciel, veloutée comme une promesse d'amour; aussi, son nom sur l'affiche est-il la garantie la plus certaine d'une recette énorme. Il faut dire encore que la musique de Rossini est de celles qui exercent le plus de séductions, et qu'elle a atteint toute la perfection qu'on demande à cet idéal tant cherché; est-ce à ce beau réussi, à ce beau complet que nous devons l'affaiblissement toujours croissant de l'art musical? et les compositeurs, désespérant de l'atteindre jamais, préfèrent-ils se jeter dans le commun et le facile. Il est de fait que la tradition s'efface et que le trombone accapare plus que jamais tous les effets de la mélodie, et ce ne sera qu'à grand renfort de Rossini et d'interprètes admirables comme l'Alboni, que nous nous retremperons dans ces eaux saintes de l'art qui menacent par trop d'être condamnées à alimenter les usines des faiseurs.

L'Opéra-Comique a-t-il cédé à ce besoin de la méthode, aux purs préceptes qui nous dominent malgré nous, en reprenant *Jeannot et Colin?* Telle est la question qu'on est en droit de se poser; mais la tentative, pour honnête qu'elle soit, est de celles qui ne passionnent pas la foule, et l'épithète de rococo était bien un peu dans toutes les bouches le soir où les miévreries de M. Etienne ont refleuri à la rampe de la salle Favart. Les mélodies de Nicolo sont dans la mémoire de tous, et c'est avec une véritable satisfaction qu'on a salué comme de vieilles connaissances, l'air *Ah! pour moi quelle peine extrême*, et les délicieux couplets *Jeannot me délaisse*, — qu'on retrouve dans tous les vaudevilles de l'ancien répertoire.

Le succès de Déjazet dans *Gentil Bernard* avait retardé l'apparition de la pièce de circonstance, bâclée d'abord à la hâte par Clairville et Lambert Thiboust, et qui, depuis, s'est polie et léchée de manière à réunir toutes les chances possibles d'une longue existence. Seulement, le cadre était mal choisi dès l'origine, ou plutôt, l'économie de la pièce avait des nécessités inconciliables; de sorte que l'œuvre s'est ressentie d'impossibilités capitales.

Etant donnée une artiste d'une valeur énorme et d'une puissance décisive sur le public, d'une part, — de l'autre, le Recueil des chants et chansons de l'un des plus grands poëtes dont la France s'honore, et de ces éléments combiner une action dramatique assez importante pour faire tête d'affiche, il est clair que la tâche offrait des difficultés. Et puis, il y a cette grande question des pièces *commandées*, c'est-à-dire une prime donnée d'avance à la médiocrité, car il n'est pas dans la nature de l'espèce humaine d'être excessivement consciencieuse, et le travail dont on a le placement sûr et garanti, a tant de fois été flétri justement du nom de camelotte, que l'on se garderait bien de contrevenir à de si sages habitudes en creusant un sujet, fût-il riche et magnifique.

Ce qui arrive pour les Beaux-Arts proprement dits, la peinture et la sculpture, ne peut se comparer nullement à ce que produit la littérature. Les artistes, bien qu'une œuvre leur soit commandée, ne laissent jamais un seul instant refroidir leur imagination; ce n'est pas pour l'acheteur, gouvernement ou simple amateur, qu'ils travaillent; c'est pour eux-mêmes, d'abord, et pour leurs confrères ensuite. L'indifférence ou la critique leur sont un stimulant constant, l'émulation ne les abandonne pas; ils luttent.

L'écrivain, l'auteur dramatique surtout, à part quelques nobles et illustres exceptions, produit pour le public et pour faire des recettes; il obéit avec une complaisance trop généralement admise pour être taxée de lâcheté, aux goûts du public, et par conséquent des intermédiaires, les directeurs. Il est peu d'auteurs qui, de nos jours, refusent de pactiser avec les préférences du public, et fassent profession d'indépendance, persuadés qu'ils sont au monde pour créer ou traduire, et non pour tomber dans le calque, le moule, le ponsif, si chaudement suivis par la médiocrité.

Leur courage, en ce sens, a de la majesté, et l'indifférence dans laquelle ils s'enveloppent ne manque pas d'un certain grandiose. Victor Hugo et Dumas fils sont peut-être aujourd'hui les deux seules individualités qu'on puisse citer à l'appui de ce raisonnement; mais l'excès contraire n'a pas de plus éloquents représentants que les deux auteurs des *Chants de Béranger*. Ils ont fait leur pièce avec esprit, cela n'est pas douteux, elle a réussi, et ils toucheront de beaux droits d'auteurs. Tout est dit. Que voulez-vous de plus?

L'opinion de leurs confrères, — ils en font bon marché, et ils ont raison; quant à celle de la critique, peuh!... la belle affaire, elle ne vit qu'un jour, et les réclames de la direction durent des mois entiers.

Déjazet a été admirable, et l'on ne risque pas de tomber dans l'exagération en affirmant que les chants de notre barde immortel ont gagné à passer par cette intelligente interprétation. Ce n'est pas seulement l'âme, l'esprit, la malice qu'elle a donné à ces odes, c'est presque une révélation, et bien des vers, des phrases, des mots ont reçu de cette artiste inimitable une signification que jusque-là on n'avait point toujours cru y trouver, préoccupé qu'on était peut-être un peu trop de suivre le motif musical.

Il est probable, cependant, que les rôles de Frétillon, de Lisette, de Catin, de la marquise de Prétintaille, devaient, dans la pensée première des auteurs, être remplis par Déjazet, dont la carrière a été marquée par un nombre infini de pièces à travestissements; mais l'âge est l'ennemi le plus cruel, il ne pardonne pas, et Mlle Mars est la seule actrice qui ait pu conserver encore un peu de prestige sous les habits de son sexe.

A défaut de la Frétillon des anciens jours du Palais-Royal, nous avons applaudi la grâce, la gentillesse, le *montant* d'Alphonsine, ce gamin en jupons plein d'humour et d'imprévu, l'enfant gâtée du public, et qui a dit, sinon avec tout l'esprit, du moins avec tout l'instinct de sa nature joviale, les mots drôles dont son rôle charmant est émaillé. Mlle Schneider est bien la plus adorable vivandière qu'on puisse rêver, et la garde impériale, déjà si riche en minois de ce grade, va lui faire un succès retentissant.

Le Cirque, après de nombreux relâches, a pu enfin jouer son fameux *Amiral Byng* que, par des raisons qui nous sont demeurées étrangères, l'auteur a baptisé

définitivement du titre de l'*Amiral de l'escadre bleue*, bien que celui du *Pavillon bleu* eût été peut-être plus exact. Byng, l'un des plus grands hommes de guerre de l'Angleterre, fut la victime des petites tracasseries d'antichambre et de bureaux ministériels et de l'orgueil national d'Albion. En effet, avoir été battu par la France dans une bataille navale, était de ces crimes que le peuple anglais ne pouvait pardonner, aussi dut-il payer de sa tête le moment d'égarement où le fit tomber l'imprévoyance du ministère chargé de préparer l'expédition qu'il commandait.

Nous avons son pendant dans Lally-Tolendal, la noble victime des Jésuites, et qui fut décapité dans une cour de la Bastille avec un bâillon entre les dents. Byng fut défendu en vain par Voltaire; en vain le duc de Richelieu, le généreux ennemi de l'amiral anglais, donna-t-il le plus éclatant témoignage de sa valeur, il succomba. M. Paul Foucher a tiré des entrailles de cette histoire un drame attachant et sympathique ; mais, encore une fois, et malgré le magnifique combat naval du 7e tableau, nous persistons à soutenir que ce théâtre ne doit pas sortir du genre qui lui est propre : les pièces militaires et rien que militaires.

Bocage a été très-beau dans le rôle de l'amiral, et un jeune homme, du nom de Deshaye, s'est posé du premier coup dans l'estime des amateurs par la manière tout intelligente dont il a rendu le rôle odieux du secrétaire de l'Amirauté. Verner est un matelot superbe et plein d'humouristiques fantaisies ; sauf l'accent marseillais qu'il lui était défendu d'adopter, par respect pour la couleur locale, il a été aussi complet que Chéri dans le fameux matelot du *Vengeur*.

L'Odéon vient de représenter une comédie qui a subi de grandes fluctuations avant d'arriver à une rampe quelconque : présentée et reçue d'abord à la Comédie-Française, une indemnité de 3,000 francs est venue dédommager l'auteur des retards apportés à sa représentation. La chose arrive souvent rue de Richelieu, et cela ne nous semble pas d'une aussi excellente administration qu'on le prétendra peut-être : le *Pamphlet* aurait reçu semblable indemnité que l'art n'en eût point souffert beaucoup, assurément; mais M. Lelioux n'est point né académicien, lui, et il est obligé de se faire ouvrir à l'Odéon la porte qu'on s'obstinait à lui clore de l'autre côté des ponts.

Le *Perroquet gris*, c'est le guignon qui s'attache à quelques hommes d'esprit et de talent et qui manquent de ce savoir-faire, de cette banque dont la médiocrité a toujours un si beau bagage. La pièce a quelque rapport avec une comédie de M. Léon Gozlan, *la Queue du chien d'Alcibiade*, quant au résultat ; le vers en est d'une élégance et d'une force qu'on trouve rarement dans les poëtes de nos jours, fades versificateurs pour la plupart, et dont les palmes de M. Legouvé fils troublent le sommeil béat. Armand, Thiron et Mlle Bérengère ont interprété d'une manière charmante cette comédie vraiment remarquable, la peinture réelle de nos petites mœurs de salons et de foyer. M. Adrien Lelioux n'en restera point là, nous l'espérons, une pièce de cette valeur oblige.

ALBERT BLANQUET.

UNE MATINÉE MUSICALE.

Lyon nous envoie un jeune compositeur, M. de Besnier, élève de Bordogni, qui a voulu que ses œuvres de musique religieuse fussent d'abord entendues dans une de nos églises, à Saint-Eustache. Le succès que cet artiste y a obtenu lui a fait naître la pensée de réunir ses amis et un nombre choisi d'amateurs dans une matinée musicale. Ils se sont rendus avec empressement à son invitation.

La première partie du programme, réservée à la musique religieuse, a été exécutée par MM. Archaimbault, Lala, Mangin, et Mmes Chabert, Fagel et Cuthbert. Le *Salve Regina*, chanté par Mlle Fagel, avec accompagnement de violoncelle par M. Hernoux, a enlevé les suffrages de l'auditoire.

Une barcarolle, chantée par Mlle Chabert, avec accompagnement de hautbois par M. Garrimond, du Théâtre-Italien ; deux mélodies et un bolero exécutés par M. Archaimbault, dont la voix est si entraînante, formaient la deuxième partie du concert qui a été terminé par un morceau d'ensemble, *Chant pastoral*, écrit à quatre voix d'homme, solo et soprano, et accompagnement de hautbois.

Nous mentionnerons aussi un trio pour violoncelle, hautbois et piano, fort bien rendu par MM. Garrimond, Hernoux et Mlle G***.

Quelques modifications ont dû avoir lieu dans les dispositions du programme du jeune maëstro ; on les attribue à l'absence d'un artiste (M. Busch, élève du Conservatoire), dont la bonne volonté ou le courage aurait failli tout à coup.

M. de Besnier peut retourner à Lyon avec la consécration d'un talent qui, pour n'avoir été entendu en quelque sorte qu'à huis-clos, n'en est pas moins réel.

B.

MÉLANGES.

Paris, ce 1er Novembre 1857.

Par arrêté ministériel en date du 22 octobre, M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, est nommé, à l'école normale supérieure, maître de la conférence de langue et de littérature françaises.

— Une classe pour l'enseignement simultané et populaire du chant, vient d'être ouverte au Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Cette classe, sous la direction de MM. Edouard Batiste, professeur titulaire, et Théodore Salomé, suppléant, a lieu deux fois par semaine : les mardi et vendredi, à huit heures du soir. — On souscrit au bureau du surveillant des classes du Conservatoire, faubourg Poissonnière, 15, tous les jours de 9 heures à 4 heures, et aux heures des leçons.

— On va prochainement transporter de Paris au Havre la belle statue en marbre blanc de l'Impératrice Joséphine, exposée cet été sous la grande nef du Palais de l'industrie. Elle sera embarquée pour la Martinique.

— Parmi les nouveaux travaux publics qui doivent être commencés dans le courant des campagnes 1858-1859, on cite le dégagement des abords du Palais-Royal du côté de la rue Vivienne. On démolirait les maisons qui surmontent le Perron, lesquelles seraient remplacées, assure-t-on, par une de ces larges rampes à pente douce semblable à celle qui règne devant l'église Saint-Vincent de Paul.

SALON DE 1857.

REVUE GÉNÉRALE DE LA SCULPTURE.

STATUAIRE MONUMENTALE. — STATUAIRE RELIGIEUSE. — BUSTES. — STATUAIRE DE GENRE. — STATUETTES. — GRAVURE ET MÉDAILLES. — GRAVURE EN PIERRES FINES. — CAMÉES.

II.

Les statuettes ne manquaient pas à l'Exposition, et je ne fais pas cette observation comme un reproche. Peut-être, cependant, étaient-elles disséminées un peu trop au hasard. La statuette n'est point à dédaigner. Il y a une foule de sujets gracieux et mignons qui ne demandent pas de plus vastes proportions. La statuette est l'ornement le plus convenable de nos appartements. Nos plus habiles artistes lui doivent l'occasion de traduire de gracieuses, de spirituelles pensées, des souvenirs intéressants. Avec les œuvres exposées cette année il serait facile de former une collection charmante.

La *Lesbie*, la *Baigneuse*, de M. Lequesne, méritaient l'attention qu'elles ont obtenue; le *Turgot*, de M. Travaux, modèle de la statue qui décore l'une des terrasses du nouveau Louvre, est fait avec soin; l'*Art étrusque*, le *Souvenir*, de M. Simyan; le *Joueur de Biniou dansant la Nigouce*, de M. Le Bourg; la *Julia Pia*, de M. Henri Brun; le *Denis Papin*, de M. Carrier de Belleuse; l'*Amour maternel*, de M. Desprey; l'*Homère*, de M. Victor Évrard; le *François I*er, de M. Moris; l'*Abdérame I*er dit le *fondateur du royaume de Cordoue*, — joli modèle en cire, du même artiste; — le général *Foucher*, sénateur de l'empire, par M. Victor Lequien; la *Vertu terrassant le Vice*, par M. Flandrin; une *Bacchante*, en bronze, de M. Kley; une autre *Lesbie*, en terre cuite, de M. Sauvageau; l'*Enfant aux pipeaux*, bronze de M. Félix Sanzel; *Ruse d'amour*, de M. Rubin; le *Jeune Faune*, de M Hubert Lavigne; le *Thésée enfant*, de M. Alexandre Falguière, offrent souvent des motifs heureux, presque toujours traités avec goût et intelligence.

La statuette, comme on le voit, s'occupe de tous les temps, s'attaque à tous les genres, fait bon marché des styles. Son allure est vive et capricieuse. Ce n'est pas un mal. Si l'on donne à ceux qui aiment les arts, qui se décident à les cultiver, les moyens de se livrer à l'étude; si des écoles

sont gratuitement ouvertes de toutes parts dans notre pays ; si des professeurs habiles y consacrent leur temps et leur expérience ; il faut que l'élève qui a profité de leurs enseignements trouve à son tour le moyen de se produire, de faire apprécier ses dispositions. La statuette est un des moyens les plus rapides et le moins coûteux — cette considération n'est pas sans importance — qui soit mis à sa disposition. Il fait bien d'en user et de suivre l'exemple de ses maîtres. La statuette lui permet d'exprimer une bonne pensée, une idée heureuse, de prendre date pour l'avenir. On veut combattre en France le mauvais goût, on veut même qu'il ne s'impose plus à l'industrie comme il l'a fait pendant trop longtemps, il faut donc encourager les jeunes gens disposés à seconder ces nobles et généreuses intentions. Sous quelque forme que se présentent leurs essais, quand ils témoignent de bonnes et consciencieuses études, il convient de les accueillir. Assez de fous sont prêts à secouer le joug des règles, à courir à l'aventure. Soutenons dans la bonne voie tout ce qui tend, dans les hautes régions de l'art, comme dans les plus modestes, à répandre et à conserver les vraies traditions du goût.

Il y a un autre genre de sculpture qui a pris depuis quelques années une certaine extension, et dont les progrès sont fort remarquables, c'est celle des animaux. L'étude sérieuse et persévérante de la nature nous a valu des reproductions, sinon toujours parfaites, au moins vraisemblables. Grâce à elle, nous sommes débarrassés de ces imitations fantastiques et ridicules qui, depuis des siècles, déparaient l'ornementation d'un grand nombre de nos monuments publics.

La première impulsion fut donnée par Barye, et cet artiste distingué a eu de nombreux imitateurs, a formé d'intelligents élèves. Nous avons aujourd'hui des groupes d'animaux véritables. Le sculpteur ne se borne pas à modeler les plus beaux types de la création, il s'occupe de toutes les espèces vivantes. On trouve, au Salon, des éléments de décoration dignes d'être avoués pour tous les palais, les hôtels, les jardins publics.

Je n'ai vraiment que le choix. Là sont les groupes de M. Isidore Bonheur, *un Taureau et un Ours, une Vache défendant son veau contre un loup ;* ceux de M. Mène, traités en bronze ou en cire, *une Chasse au cerf, des Chiens anglais, des Chiens bassets fouillant un taillis, des Chiens de race française;* celui de M. Hippolyte Heizler, *un Tigre et sa proie;* ici les plâtres de M. Delabrière—auquel on doit le fronton de l'*Equitation* dans le nouveau Louvre,— *un Cavalier surpris par une panthère, un tigre du Bengale, une Panthère de Java, un Cerf de France ; l'Aigle de France chassant un vautour*, par M. Adolphe Caïn ; *les Chiens terriers et le Chien courant*, de M. Victor Chemin ; *les Rossignols, les Pinsons, les Insectes*, en bronze, de M. Eugène Gonon ; *le Daim*, de M. Fauque ; *le Chien lévrier et le Renard*, de M. Laquis ; un groupe d'*Oiseaux morts*, de M. Laplanche, terre cuite assez bien travaillée ; un beau *Lion* en bronze, de M. Jacquemart, groupe dont le ministère d'État vient de faire l'acquisition, et que l'on retrouvera bientôt, sans doute, dans un jardin ou une promenade publique de la capitale.

Çà et là, se présentaient modestement quelques sujets de sculpture sur bois, traités avec un soin, une délicatesse infinis. C'étaient, pour la plupart, des représentations d'oiseaux. Dans ces reproductions variées de la nature, on est vraiment surpris de la patience de l'artiste. Les plumes des oiseaux, le pelage soyeux des plus infimes quadrupèdes, il parvient à les rendre avec la fidélité la plus scrupuleuse. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui ont pu voir la *Perruche grise* et le *Chardonneret*, de M. Briand ; la *Poule surprise par un chat et défendant ses petits*, de M. Gueret.

Trois Mathieu figuraient à l'exposition. D'abord, M. Justin Mathieu, puis M. Jean-Justin Mathieu, le fils et l'élève du premier ; enfin M. Mathieu Meusnier. Il pa-

raît que, chez les deux premiers, on a un goût particulier pour l'histoire et que dans leurs ateliers on n'a pas de parti pris contre les héros d'une autre époque. M. Justin Mathieu a composé un bas-relief représentant *Charlemagne combattant les Huns;* M. Jean-Justin, un autre consacré à rappeler le souvenir de *Vercingetorix*, chef des Avernes. Ce sont des études qui ne me paraissent pas encore avoir une destination arrêtée. Quant à M. Mathieu Meusnier, c'est lui que le gouvernement a chargé d'exécuter le buste en marbre du général comte *de Pontevès*, tué à l'assaut de Malakoff, et ce morceau tiendra dignement sa place à côté de ceux qui doivent rappeler, dans les galeries du palais ouvert à toutes les gloires de la France, les traits des illustrations militaires qui ont soutenu, en Crimée, l'honneur de notre drapeau.

Je compte aussi trois Moreau. Cette similitude de nom est quelquefois fatale à ceux qui s'occupent des Beaux-Arts. La confusion est facile, tâchons de l'éviter. M. Clément Moreau a exécuté la statue en marbre d'une *Jeune fille endormie*. C'est un sujet qui plaît aux artistes. Il leur fournit l'occasion de reproduire les formes d'un gracieux modèle. M. Mathurin Moreau a mieux aimé s'occuper de l'enfance. Il a représenté *Deux Enfants endormis*. Quant à M. Augustin Moreau, c'est à une matière pénible et difficile à travailler qu'il s'adresse, à l'ivoire. C'est sur l'ivoire qu'il a réuni les trois *Vertus Théologales*; qu'il a représenté un *Groupe d'enfants*, qu'il a taillé le portrait de son maître, *M. Toussaint*, d'après un modèle de M. Gumery, lequel, de son côté, s'est fait représenter à l'Exposition par deux bustes en marbre, une *tête de Bacchus*, en bronze, et son beau groupe du *Retour de l'Enfant prodigue*, qui avait déjà obtenu un succès complet à l'Exposition de l'Ecole des Beaux-Arts.

Le monument complet que M. Vital-Dubray a exécuté d'après les ordres du ministre de la marine, en l'honneur de l'impératrice Joséphine, pour la ville de Saint-Pierre-Martinique, doit être en route pour sa destination. On sait qu'il se compose d'une statue en pied, représentant l'impératrice en grand costume, et d'un bas-relief en bronze rappelant la cérémonie du sacre. C'est un beau travail. M. Dubray a exposé en même temps les modèles de sa statue du sculpteur *Clodion*. Ce nom me remet en mémoire l'intérêt dont M. Dubray a entouré la sœur ou la fille de Clodion, obligée naguère de frapper à la porte d'un hôpital. Cette bonne action ne saurait être oubliée.

« Or, Jephté revenant à Maspha, dans « sa demeure, sa fille unique vint au-de- « vant de lui en dansant au son des tam- « bours! » Ce passage du *Livre des Juges* a fourni à M. Fabisch, l'un des plus honorables soutiens de l'école de Lyon, le sujet d'une statue en marbre de la *Fille de Jephté*. C'est une bonne et sérieuse étude qui fait honneur au talent de l'artiste.

L'exposition de M. de Triqueti est assez nombreuse : deux bustes, un médaillon, trois bas-reliefs offrant des sujets bien différents, une *Suzanne au bain*, une *Geneviève de Brabant*, un *Moïse abandonné sur les eaux*, une statue d'*Edouard VI*, le fondateur des plus grands établissements de charité qui existent en Angleterre. L'exposition de M. Elias Robert n'est pas moins importante. On a de ce sculpteur, d'une activité vraiment dévorante, le bronze élégant de la *Fortune*, dont le modèle parut à l'Exposition universelle de 1855 ; des modèles de cariatides destinés à la décoration de la façade principale de l'Académie de musique de Philadelphie ; plusieurs bustes. Sa statue de *Geoffroy-Saint-Hilaire*, inaugurée dernièrement à Etampes, patrie de l'illustre savant, avait eu les honneurs de l'exposition devant le palais de l'Institut.

Le plâtre de M. Revillon, élève de ce pauvre Feuchère,—martyr aussi de son vivant, béatifié après sa mort, — l'*Amour*, formerait une heureuse décoration pour un bosquet ou un péristyle. Le petit Dieu, assis sur un rocher, à la physionomie cruellement malicieuse, menace de sa flè-

che à la pointe acérée. L'idée n'est pas neuve, mais elle est finement rendue.

Il existe une magnifique *Ariane abandonnée* de M. Jouffroy, cet habile statuaire que l'Académie a dernièrement appelé dans son sein. Ce souvenir n'a pas inquiété M. Aimé Millet, et le jeune artiste a produit aussi une *Ariane* qui a été l'une des œuvres les plus remarquées du Salon et a valu à son auteur la plus haute récompense qui soit accordée à la fin de chaque Exposition. La statue de M. Jouffroy est couchée; celle de M. Aimé Millet est à genoux, les bras appuyés sur un fragment de rocher. Toutes deux sont merveilleusement modelées ; le marbre, travaillé avec soin , rend, avec une incroyable vérité, le moelleux de la chair. La douleur est empreinte sur les visages de ces deux pauvres victimes de l'amour et de l'inconstance. L'*Ariane* de M. Aimé Millet a été achetée par le gouvernement. Elle ne tardera pas à obtenir la place que lui assurent son mérite et son succès.

Les deux groupes de M. Emile Chatrousse, représentant *Héloïse et Abeilard*, et auxquels des titres particuliers sont donnés : « Séduction ; la Cité, 1116 ; » — « Dernier adieu ; le Paraclet, 1132. » — sont composés avec soin et sentiment. L'artiste s'est attaché à reproduire fidèlement les costumes du moyen âge. Il y a du charme dans l'expression de ces deux figures personnifiant pour ainsi dire le commencement et la fin de toute passion terrestre ; mais je crois que ces deux groupes, qu'ils deviennent plus tard bronze ou marbre, gagneraient à conserver les proportions demi-nature qui leur ont été données.

Le talent de M. Truphême s'est montré sous deux aspects différents. Il y a de la grâce et de la naïveté sans vulgarité dans son marbre de *Jeune fille et Poussins;* il y a de l'énergie dans son bronze de *Mirabeau*. La même main a su modeler avec vérité la physionomie candide d'un enfant, la tête énergique du fougueux tribun. La jeune *Chasseresse agaçant un renard*, de M. Franceschi, est un charmant morceau : le mouvement du bras est vrai, la physionomie de la jeune fille est fine et rusée.

En parlant de M. Gayrard, je ne dirai pas comme un écrivain... « M. Gayrard « père est le père de Gayrard, l'élégant, « le délicat, le fin statuaire que la France « a perdu. » — Si le pauvre Gayrard n'était pas mort, ces éloges ne lui seraient peut-être pas adressés ; — mais je me rappellerai que ce vénérable artiste a près de quatre-vingts ans, et que sa main octogénaire ne tremble pas trop quand elle attaque le marbre. D'ailleurs lui-même ne ne se fait pas illusion. Dans une pièce de vers, — car il est poëte dans ses moments de loisirs, — prévoyant sans doute que la critique chercherait à troubler sa solitude, il disait il n'y a pas longtemps :

> Tout s'use, tout s'éteint, et la froide vieillesse,
> Vient blanchir mes cheveux et calmer mon ivresse.
> Je suis un vieux lutteur fatigué des combats,
> Sur ce qu'il est, pour Dieu, ne jugez pas mon bras.
> A quiconque voudrait me faire cet outrage,
> Je cite mes travaux et j'indique mon âge.

M. Gayrard a fait une statue en marbre du général Tarayre, pour un monument qui doit être élevé dans le cimetière de la ville de Rodez, et des groupes d'enfants. Ces différentes productions sont très-avouables.

Il existe toujours un fraternel accord entre les peintres, les sculpteurs et les artistes dramatiques. Les uns procurent à leurs frères de la brosse et du ciseau les plaisirs de la scène; les autres assurent aux représentants du chant, du drame et de la danse, une immortalité de quelques jours. Cette année, le théâtre était dignement représenté au Salon.

M. Lanzirotti, dont la gracieuse et naïve étude, la *Pensierosa*, orne en ce moment l'une des niches de la cour du Louvre, nous a donné les bustes de Mme Mamignard, que l'Opéra-Comique se plaint d'avoir perdue ; de Mme Alboni, la suave cantatrice qui sera longtemps encore, il faut l'espérer, le soutien du Théâtre-Italien;—M. Irvoy, qui semble mettre son talent au service des illustrations du chant et de la danse, ceux de Mmes Miolan-Carvalho, Frezzolini, Moreau-Sainti, Rosati,

la mime élégante et gracieuse;—M. Baury, le marbre de M. Battaille ; — M. Anatole Calmels, le buste de Mme Fournier, née Delphine Baron, qui a tout récemment renoncé à la scène.—M. Etex a modelé les traits de Mme Cambardi, du Théâtre-Italien.

Si M. Mélingue a gardé le silence cette année, un autre artiste dramatique a voulu prouver que plus d'un comédien savait manier la terre et l'ébauchoir. M. Alfred Baron, qui joue le drame avec succès au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a envoyé un cadre de médaillons. Leur mérite fort apprécié est celui de la ressemblance; mais, en même temps, ces médaillons sont modelés avec beaucoup de soin. On voit que l'artiste a su profiter des leçons de ses maîtres, MM. Jacquot et Ramey.

Le Salon de 1857 a été aussi témoin du début d'une autre artiste dramatique, d'une jeune pensionnaire de la Comédie-Française, de Mlle Valérie Simonin, que l'on a vue d'abord avec grand plaisir au théâtre de l'Odéon. Il y a d'elle un médaillon en marbre représentant une *Tête de Bacchante*, et dont on peut voir une reproduction en plâtre au foyer du théâtre de l'Odéon. Mlle Valérie est élève de M. Mathieu Meusnier, et le maître a exposé un très-gracieux buste en marbre de son élève. A propos de ce début, j'aurai un reproche à adresser au rédacteur du livret de cette année. Après le nom de la jeune comédienne, il a mis, *né* à Paris. De son autorité privée, il a fait de Mlle Valérie Simonin *un* statuaire. Je dois réparer son erreur, dans l'intérêt des biographes futurs. Peut-être au moment où il tenait la plume, ce digne rédacteur était-il tout au souvenir du succès qu'avait obtenu Mlle Valérie dans le rôle d'un jeune élève de Saint-Cyr, qu'elle remplissait dans le temps à l'Odéon, avec autant d'esprit que de verve.

Quatre dames artistes ont encore envoyé leurs œuvres au Salon. Mme Léon Bertaux, outre un buste en plâtre, a composé le modèle d'un bénitier où elle a rassemblé les trois figures de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ; Mlle Dubois-Davenne, l'intéressante fille du régisseur du Théâtre-Français, a envoyé le buste qu'elle a modelé d'après notre Béranger, et dont les réductions ont obtenu et obtiennent un succès populaire; Mme Lefèvre-Deumier, dont les gracieuses mains ne se reposent jamais, a fourni, pour son compte, le marbre d'un *Virgile enfant*, une sérieuse étude en bronze d'une *Matrone romaine*, le buste du général Paixhans, celui de M. Lefèvre-Deumier. Mme Noémi Constant, qui tient aussi, me dit-on, la plume de critique et publie de temps en temps de petits volumes sur les Salons et sous un nom masculin, ne se contente pas de prendre part aux travaux du Louvre et de tailler des *Génies champêtres et printaniers* sur la façade du vieux Louvre, elle trouve encore le temps d'exécuter le marbre d'une *Idylle*, dans le goût des œuvres de prédilection de Pradier, son maître. Elle a aussi un buste fort satisfaisant de M. Lefuel. Ce n'était pas chose facile de rendre avec autant d'exactitude les traits sévères de l'architecte du Louvre.

La gravure en médailles n'a pas manqué d'être critiquée. On lui a crié qu'elle était en décadence ! C'est le terme employé à toutes les époques. Mais à qui les médaillistes de notre temps ont-ils été comparés? Est-ce à ceux du siècle dernier ou du commencement de celui-ci?... S'il y a un reproche à adresser à quelques-uns de nos artistes, c'est, peut-être, de vouloir trop faire; de charger outre mesure leurs médailles de figures et d'ornements. Le sujet principal disparaît quelquefois sous un luxe d'accessoires qu'il ne faut encourager qu'avec une extrême prudence. Mais ce que l'on ne saurait nier c'est un véritable progrès qui s'étend partout aujourd'hui. Les plus humbles travaux de nos graveurs en médailles ont un mérite relatif que l'on doit signaler et qu'il y aurait injustice à nier.

La médaille de l'*Expédition française à Rome*, par M. Dantzell; celle de la *Bataille de l'Alma*, par M. Bovy; celle de

la *Bataille d'Inkermann*, par M. Oudiné, sont des ouvrages très-recommandables, bien composés, exécutés avec une grande habileté, et qui n'attendent que la consécration du temps pour être classés et recherchés. M. Oudiné a réuni en même temps dans un cadre, la médaille qui reproduit le plafond peint par M. Ingres pour l'Hôtel-de-Ville, la médaille du *Tombeau de Napoléon Ier aux Invalides*, celles du *Chemin de fer de Paris en Espagne*, du *Séminaire de Rennes*, quelques jetons pour des sociétés savantes et industrielles. Dans ces différents travaux on peut remarquer avec quelle finesse l'acier est fouillé, taillé, par nos médaillistes.

Je puis encore citer les travaux de M. Bouvet, presque tous consacrés à l'Espagne qui semble en avoir fait son graveur ordinaire, entre autres le *Souvenir de la naissance de la princesse des Asturies;* ceux de M. Merley, au milieu desquels on remarque la *Médaille commémorative de l'emprunt des cinq cents millions*, commandée par le Ministère des Finances; ceux encore de M. Borrel presque toujours modelés avec soin.

Le cadre de M. Totter me semble plus particulièrement consacré à l'industrie.

J'ai pu apercevoir quelques camées. Je ne sais si ce genre de travail est fort encouragé, mais il est important qu'il ne soit pas abandonné ou livré à des mains par trop inexpérimentées. J'ai remarqué avec plaisir une *Tête de Silène*, exécutée par M. Charles Reverchon ; les différents sujets traités par M. Adolphe David, avec autant de goût que de finesse ; et une demi-douzaine d'essais très-satisfaisants, de M. Ponscarme, jeune militaire qui a quitté la carrière des armes pour se livrer à l'étude de la sculpture. Grâce aux conseils de M. Oudiné, son maître, M. Ponscarme promet de devenir un artiste.

Le nombre des graveurs en pierres fines semble diminuer chaque année. M. Simon, après tant de beaux travaux, se repose et ne produit plus rien ; M. Elias Robert, tout entier à la statuaire, ne montre que rarement les remarquables têtes qu'il sait obtenir. Je ne trouve au Salon que M. Hewitt. Lui seul ne paraît pas désespérer d'un art qui a bien su mériter et que le gouvernement ne cesse d'encourager. J'ai vu de ce graveur deux cornalines fort belles. L'une offre le portrait de S. M. le roi des Belges ; l'autre, les têtes de LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Brabant ; ce sont des travaux parfaitement exécutés.

Dans les productions qui se rattachent plus ou moins étroitement à la sculpture, je citerai un groupe galvano, imitation d'argent oxydé, de M. Charles Buot, cherchant à rendre exactement ces deux désignations latines : *Irrequietus amor*; le vase en argent, de M. Dufresne, offrant pour bas-reliefs; *Tobie et l'Ange Gabriel, Suzanne au bain;* le modèle en plâtre d'un bouclier qui doit être plus tard repoussé en fer, par M. Fannière ; le *Dante*, de M. Jean Garnier, bas-relief en bronze argenté ; et un Christ en ivoire, de M. Blard, supérieur à ce qui se produit en ce genre dans les ateliers de Dieppe et du Havre.

De l'ensemble de ces travaux variés, témoignage éclatant que le goût des arts pénètre dans toutes les classes, qu'on les aime, qu'on les cultive avec ardeur, il faut conclure que l'école française ne mérite pas les reproches qu'on lui a adressés avec trop de légèreté ; qu'elle a droit, au contraire, aux encouragements, aux éloges. Les études sont fortes et sévères partout ; plus que la peinture, la statuaire le prouve sans cesse. Les génies ne s'improvisent pas, mais on peut former des hommes de talent, et chez nous il n'est pas difficile d'en signaler un grand nombre. Quel pays au monde pourrait parvenir à élever la multitude de monuments qui couvrent notre sol ? La France n'a eu qu'à vouloir, et, aujourd'hui, comme aux beaux jours de Louis XIV, elle a vu ses vœux exaucés. Toute une armée d'artistes était à ses ordres.

Du reste, ces reproches de faiblesse et de décadence sont l'éternel refrain de

tous les temps. Il faut s'y accoutumer. La meilleure réponse qu'on puisse leur opposer, ce sont les splendides monuments qui se dressent de toutes parts en France. On les admire, on les copie, on les prend pour modèles ; le jour de la justice viendra pour ceux qui les ont créés et ornés.

CH. D'ARGÉ.

UN CERCLE ARTISTIQUE.

Le temps n'est plus où les chefs d'école s'en allaient par les rues, entourés d'une foule d'élèves ardents, dévoués, convaincus, la hanche en avant, la plume au feutre, et froissant sous le manteau l'épée et le poignard aux pommeaux ciselés finement, — fanatiques sectaires, *bravi* toujours armés en guerre pour la défense et le maintien d'un principe convenu.

Du reste, il faut le dire, ces belles et bonnes haines préparées, forgées, aiguisées, affilées dans les ateliers somptueux des maîtres de l'art, avaient pour résultat de commander les chefs-d'œuvre, sous peine de déchéance, et de perpétuer sur l'autel l'entretien de la flamme sacrée.

Nos peintres ne sont plus ces vestales farouches; ils n'épousent plus que rarement les querelles qui divisent les maîtres, ils se contentent de s'y rattacher de loin, et se renferment dans l'esprit d'individualisme qui, il faut bien l'avouer, est une des plaies vives de notre époque, en même temps qu'il est peut-être, chose bizarre, la meilleure garantie d'indépendance et de dignité.

En viendrons-nous, après cela, à déclarer à la face du ciel, et la main étendue sur la formule consacrée des prospectus, que le besoin d'un centre réellement artistique se faisait généralement sentir? C'est là une de ces questions que le bon sens se chargéra de résoudre.

Toujours est-il, que l'idée d'établir un lieu de réunion, ouvert à tous, est venue à quelqu'un; et que cette idée, après avoir fermenté et germé, a poussé ses rameaux à la surface du petit monde intelligent auquel elle s'adressait, et que la plus heureuse floraison est venue récompenser de leurs soins les habiles et généreux semeurs.

Que voulait-on? Arriver à faire tout simplement ce que les gens du monde et les bourgeois ont si souvent réalisé avec un succès constant, créer un *Cercle*.

Mais un Cercle *Artistique* avant tout.

Il s'agissait d'appeler à en faire partie tout ce qui tient le pinceau, l'ébauchoir, le crayon, la plume, — tous ceux enfin qui, par la nature de leurs travaux, s'adressent à l'intelligence et contribuent, chacun pour sa petite part, à former ce grand mouvement qui résume la gloire, la vraie force vive de la France.

En créant ce Cercle, ce n'était pas une académie, une école, une coterie si l'on veut, qu'il s'agissait d'élever; mais uniquement, simplement, un milieu où chacun fût sûr de se trouver, sinon en communion complète de sentiments avec tous, du moins en compagnie d'intelligences toujours ouvertes.

Cependant, il y avait des précédents fâcheux à alléguer, d'abord, contre la réussite future de l'entreprise. On parla d'un autre Cercle, existant déjà, très-riche de cotisations même, portant le nom le plus brillant, et, par conséquent, faisant supposer qu'un très-grand nombre d'artistes en formait le noyau; tandis que la Société n'est composée que de personnes, fort honorables du reste sous tous les rapports, mais qui n'ont absolument rien de commun, même de loin, avec le culte de l'art.

Ah! si, nous nous trompons, il y a quelqu'un, illustration de la statuaire moderne, qui a la mission tacite de motiver le titre de la réunion, — mais cette glorieuse unité, ce membre militant qui, — comme le Fernand de la *Favorite*,—reste *seul*, prétexte vivant et trop invoqué, est venue encore plus vertement démontrer la vanité d'une tentative nouvelle.

En vain ce statuaire a voulu se retirer, on s'est jeté à ses genoux, on l'a supplié, on lui ferait même grâce de toute cotisation, — il s'est résigné à jouer au whist avec la finance et le haut commerce, — toute sa vie ! — Que le roi de carreau lui soit léger !

Au moment où nous écrivons ces lignes, on nous révèle encore autre chose de bien plus fort, l'existence d'un autre Cercle, portant également un nom emprunté à l'art, et composé uniquement de boursiers, c'est dire que *pas un* artiste n'en fait partie... hélas! ces derniers n'ont jamais connu les douceurs de la prime et du report.

A se sujet, il est de notre devoir d'avertir les amateurs de province qui, en venant à Paris, croiraient trouver là des noms aimés et justement connus du public.

Mais, revenons.

Il y a des organisations d'hommes qui, une fois qu'elles ont enfourché le dada d'une idée, ne vident les arçons qu'après les plus violentes secousses, et luttent de toute la force de leur volonté contre les obstacles et les misérables petites embuscades tendues si complaisamment sous les pas de tout inventeur, par la sottise ou le parti pris.

Un peintre d'un talent éprouvé, aimé, classé, un de ces enfants de la vieille Armorique, foi robuste, nature ardente, volonté ferme, caressait l'idée et tenait surtout à prouver que les artistes forment une grande famille, susceptible encore de dévouement et d'abnégation; il ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche, les obstacles créés par l'habitude et la paresse, ou suscités par le mauvais vouloir; mais, à force de prêcher dans le désert, la voix finit par se mêler au vent qui enfante le simoun; si bien que les douars se rapprochent du foyer de lumière, de l'oasis qui verdoie, et que la ville s'élève au-dessus des sables arides, à tout jamais conquis sur l'immensité.

Quand on a peint les *Dénicheurs d'oiseaux de mer*, cette escalade effrayante du rocher sauvage aux anfractuosités trompeuses, où le pied glisse à chaque instant sur le limon verdâtre laissé par le flot salé, — quand on a fourré sa main fiévreuse, comme il l'a dû faire enfant, dans les trous du granit, au risque d'y rencontrer le bec acéré de la mouette, — on sait dénicher les adhésions.

Quand on a peint le *Pèlerinage breton* du Salon de 1857, on peut bien compter voir arriver autour de soi la foule des fervents et des convaincus; du reste, pour qui connaît celui dont il est question ici, on sait que l'attraction magnétique produite par sa parole en fait l'une des plus pures et des plus intéressantes figures d'artiste de notre époque.

Luminais s'était donc installé, d'abord à peu près seul, dans le coin préféré d'un café, — un de ces coins privilégiés où le bourgeois ne se fourvoie jamais, car son instinct lui dit qu'il y serait déplacé, — et bientôt commencèrent à se grouper quelques individualités qui répondirent avec un certain empressement à ses propositions.

Réunir assez de monde pour former un *Cercle* et lui donner surtout toutes les conditions d'existence, n'est pas, — comme on pourrait se le figurer, — une petite affaire; on rencontrera dix, vingt, trente individus qui, à la première ouverture, à la moindre proposition, accueilleront d'enthousiasme la motion.

— Etablir un cercle! s'écrieront-ils; certainement, comment donc! pourquoi pas! c'est une excellente idée! Il y a à Paris, trente Cercles de bourgeois, de marchands, d'élégants, et qui prospèrent; ils ont même des fonds de réserve énormes qui leur permettent d'introduire des améliorations considérables — et les artistes n'en auraient pas un... l'ombre d'un! Allons donc! ce serait monstrueux!

Oui, mais c'était tout, — l'opinion générale se résumait de la sorte dans toutes les occasions où il était question de pousser à la roue; mais, en attendant, ce n'était toujours que l'*ombre* d'un Cercle... et encore!...

Ah! les paroles... proie vouée au souffle du vent, monnaie trop courante de l'insouciance et de la légèreté, quels beaux édifices elles ont construit sur les sables de l'impossible! Cependant, le peintre dont nous parlons ne démordait pas; chaque jour, son cœur saignait de voir disparaître un à un les plus chauds adeptes de la première pensée, mais il ne perdait pas l'espoir; il se disait, comme les Musulmans: *Peki! peki!* Patience!

La solitude un instant se fit dans le coin privilégié, et le prêtre n'eut plus qu'un seul fidèle à ses côtés; — ce fidèle, c'était Armand Dumaresq, un peintre militaire, dont le *Monde illustré* a publié de si jolis dessins sur le camp de Châlons, une nature distinguée, un de ces visages souriants et doux, empreint, cependant, d'une certaine gravité. Tous deux, le cigare aidant, attendaient l'heure de la réalisation.

Cette heure sonna à la pendule du café Mulhouse.

Un soir, car les peintres ne vivent de la vie de tout le monde que le soir, — le jour, ils travaillent, — un soir, disons-nous, on vit arriver quelques anciens, et, par hasard, les plus chauds partisans du projet de fondation. C'étaient, outre les deux prophètes, toujours solides au poste, Palizzi, l'un des plus forts peintres d'animaux, une de ces têtes d'Italie comme on en voit dans les toiles de Véronèse ou du Titien, — Arnaud, le statuaire, — Baudit, l'émule de Calame — Protais, le peintre de batailles du bastion Vintimille, — Tabar, le peintre oriental qui peint l'Orient comme s'il y avait toujours vécu. — Galetti, le peintre voyageur, — Brunet, d'Auvergne, — le compositeur Altès — Mazerolles, — le marquis de Saint-Genys, un Breton, — il y avait beaucoup de Bretons, — enfin; M. Regnier, ce qu'on nomme un *amateur*, c'est-à-dire un de ces hommes qui sont la providence de l'art et qui lui ont voué tout ce qu'il y a en eux de sympathies et de dévouement.

Cette réunion constituait déjà, sinon tous les éléments d'un Cercle, du moins toutes les conditions d'un *cénacle*, — car la vie de café pousse essentiellement à la discussion, à l'ergoterie esthétique; sans qu'on s'en rende absolument compte, il semble qu'on y pose devant une galerie appelée à juger des coups; mais une telle institution ne pouvait utilement fonctionner, et, bien que le bourgeois ne mît pas le pied au-delà de la ligne moralement tracée autour des artistes, il y avait

cependant des jours où cela devenait quelque peu cohue.

— Il n'y a pas à dire, il nous faut un local ! s'écrient en chœur les plus ardents. Luminais fait un *speech* triomphal, auquel M. Regnier répond en promettant toute la participation efficace et dévouée que lui permettent ses loisirs.....mais il faut des fonds!

— Des fonds!... mesquines considérations!... Fourches caudines, portes basses sous lesquelles l'artiste, l'homme de génie, est forcé chaque jour de courber la tête!... — Emprunter, emprunterons-nous?... Fi!

Chacun contribuera pour sa part aux premières dépenses; quant on a le talent, on a l'argent; il ne s'agit que de vouloir.

Une vente est organisée, les tableaux affluent et une somme déterminée sera prélevée sur son produit.

Voilà l'apport social trouvé [1].

Une fois la caisse garnie, le local n'allait pas tarder à se rencontrer. Rue Drouot, 11, au-dessous du cercle des photographes, constitués eux aussi en société, une sorte de corporation, se trouvait un vaste et splendide appartement. La petite réunion d'artistes du café Mulhouse en eut vent, et des pouvoirs furent conférés aux président et secrétaires pour traiter.

Dès ce jour le *Cercle Artistique* existait réellement.

Aujourd'hui, il est en pleine prospérité.

Deux cents membres environ en font partie, et dans le nombre brillent des célébrités et des gloires de notre époque, dans tous les genres, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique et les lettres.

Répétons-le bien haut, encore une fois, — ce n'est point une académie.

Il n'y aura jamais de ces séances solennelles, où l'on commence par épeler un procès-verbal gonflé de vent, où l'on rend compte de travaux sans objet sérieux, où l'on délibère sur l'envoi devant une commission nommée *ad hoc*, d'un numéro du *Tintamare* ou du *Journal pour rire*, où l'on déclame des petits vers creux, etc., etc.

Le *Cercle Artistique* est fondé dans le but de fournir *tous les jours*, aux artistes, hommes de lettres et amateurs des Beaux-Arts, un lieu de réunion, une petite bourse des valeurs et du mouvement de l'intelligence,—un milieu où l'on est toujours certain de rencontrer des idées généreuses, des mains loyales.

1. Non-seulement quant à présent, mais aussi pour l'avenir; car, tous les ans, on organise une vente où chaque membre a la faculté de payer sa cotisation par l'apport d'un objet d'art.

Tous les mois, une exposition a lieu dans les salons du Cercle ingénieusement disposés, où aucune œuvre n'est sacrifiée et que connaissent bien déjà les marchands et les acheteurs.

Ces expositions offrent, en quelque sorte, comme celles du gouvernement, des garanties immenses à l'acheteur; il est tel peintre qui, pressé d'argent, n'hésite pas à livrer au brocanteur une toile négligée qu'il aura la ressource de ne pas signer ou de désavouer: tandis qu'au *Cercle Artistique*, aucune œuvre ne pouvant être admise à l'exposition si elle n'émane d'un membre de l'association, il est permis de supposer que l'idée de se voir jugé par ses pairs ou placé dans un voisinage illustre fouettera vivement l'émulation de l'artiste et ne lui fera présenter à ces expositions que des œuvres soignées.

Quant à la vente des tableaux, dessins ou sculptures, elle est entourée de telles conditions de loyauté, de si délicates et si fraternelles formes, que nous ne croyons pas devoir nous étendre sur ce point.

Chaque soir, une réunion, comme il serait difficile aux princes d'en improviser une, s'éparpille dans les salons de ce Casino qui deviendra célèbre, — les journaux, les livres, le whist, le billard, voire même l'inoffensif bésig, se partagent les préférences des fidèles,—mais la conversation surtout prime et attire.

La faculté laissée à chaque membre d'amener plusieurs visiteurs, contribue, en outre, à introduire les éléments les plus variés, et il y a cent à parier contre un, que si les statuts ne déclaraient pas formellement que le nombre des amateurs,— c'est-à-dire les honorables individualités qui ne vivent pas de l'art, — ne pourra jamais s'élever au delà du quart du nombre total de la réunion, il y aurait sous peu de temps un envahissement complet.

Pour être nombreuse, la réunion n'en est pas moins choisie; on parle de l'introduction prochaine d'Alexandre Dumas, ce prodigieux écrivain, l'étonnement et l'admiration de notre génération; — il est même question de celle d'un haut personnage, un artiste d'élite, celui qui dirige avec tant de soin, de tact et d'intelligente sollicitude, une section du ministère d'Etat, qu'il serait si facile de faire dégénérer en pachalik.

En attendant son père, l'auteur de *la Dame aux Camélias* et du *Demi-Monde*, est l'un des plus assidus au cercle, — il ne dédaigne pas d'y faire la partie de billard avec ses amis : on sait son horreur pour la *pose*, et il est toujours sûr, là du moins, de ne pas être avalé par les Prudhommes d'estaminet.

On fait espérer, en outre, l'affiliation de ceux des artistes dramatiques qui, en dehors des choses et des occupations du théâtre, se sont fait un nom dans l'art ou dans la littérature. Le *Cercle Artistique* ne pourrait certainement que s'honorer d'avoir à inscrire sur son tableau d'admission des hommes de la valeur des Samson, des Régnier, des Mélingue, des Geffroy, et de quelques-uns encore à qui la plume, le pinceau ou l'ébauchoir ont fait une seconde renommée.

Mais, en attendant, quelle intéressante lanterne magique ce serait, si nous avions le loisir et l'espace suffisant pour faire défiler devant le lecteur chacune des individualités qui se pressent dans les salons de la rue Drouot!

Ce Cercle, nous ne craignons pas de le prédire, a l'avenir le plus brillant; il a une année à peine d'existence, et il marche déjà d'un pas sûr et solide. Les dons de toute nature y affluent, et voici qu'une source inépuisable se présente qui va l'enrichir pour longtemps.

L'un des membres, un architecte connu, a offert à la Société une bibliothèque, meuble magnifique en chêne sculpté, dont les rayons, déjà garnis, s'augmenteront chaque jour au moyen d'un appel à toute la littérature contemporaine.

Par les soins de la commission de la bibliothèque, présidée par M. Félix Pigeory, et composée de MM. Alexandre Dumas fils, Henry Murger, Edmond About, Louis Enault, Dumaresq, Palizzi, Luminais, Corot, Daubigny et Lambinet, une lettre circulaire a été adressée à tout ce qui porte un nom honorable dans les arts, les lettres et les sciences. C'est-à-dire un appel aux livres, aux médailles, aux gravures, aux photographies, etc.

Cette réunion des œuvres de l'intelligence deviendra, en peu de temps, pour l'artiste, une source de renseignements et d'études; et tel qui n'a pas de temps à passer dans les Bibliothèques de l'Etat, aura peut-être la chance de rencontrer dans les salons du *Cercle Artistique* de la rue Drouot, les documents qui peuvent l'aider à l'achèvement de l'œuvre ébauchée dans l'atelier.

Il n'est pas un auteur, pas un compositeur, pas un artiste qui ne réponde à cet appel fraternel et flatteur, et ne tienne surtout à grand honneur de voir son nom figurer dans les archives de cette réunion intelligente, sans compter les dons de l'Etat, toujours si empressé de gratifier les associations utiles de quelques-uns de ces magnifiques ouvrages que les souverains seuls peuvent acquérir: c'est donc là une heureuse idée, — c'est dire qu'elle sera productive.

Voici pour le présent; maintenant, pour l'avenir, nous allons rentrer sur le terrain des expositions et des ventes. On sait que ces expositions durent un mois, et que la vente, dirigée par le ministère d'un commissaire-priseur, en couronne les bienfaits.

La dernière réunissait les noms de Daubigny, Tabar, Troyon, Palizzi, d'Yvernois, Louis Duveau, Corot, Couture, Dumaresq, Antigna, Luminais, Harpignies, Lambinet et d'autres, des *meilleurs*, comme dit Ruy-Gomez; c'était une bénédiction, une seule œuvre par tête d'artiste, et ils étaient soixante. Les enchères ont donné des résultats superbes, ah! dam! il n'y avait aussi que des acheteurs d'élite.

Hâtons-nous d'annoncer qu'une invitation vient d'être adressée par la commission, pour une vente qui aura lieu dans les premiers jours de décembre.

Nous aurons occasion de revenir quelquefois sur le but et les résultats de cette institution naissante, — il est de graves questions qui surgissent chaque jour, question d'avenir, de gloire ou même de boutique, — nous ne reculerons devant aucune de celles qui se présenteront, et, toujours sûrs d'être appréciés et appuyés par des cœurs battant à l'unisson du nôtre, nous apporterons notre petite pierre à l'édifice commun, fidèle au culte du beau qui nous anime, à la loi du bien qui nous guide et nous console.

Albert BLANQUET.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS
DE BORDEAUX.

Rendant compte, en juin dernier, de la clôture de l'exposition de 1857, organisée par les soins de la *Société des Amis des Arts* de Bordeaux, la Revue annonçait qu'il était à craindre que le local actuellement affecté à ces exhibitions annuelles, ne fût vendu.

Cette crainte n'était que trop fondée, la vente a eu lieu, et l'immeuble a été livré à une nouvelle destination. La Société n'avait donc plus de siége, plus de galeries pour ses expositions; faute de trouver un local convenable par sa situation, sa disposition et son étendue, elle se voyait ainsi menacée dans son existence.

Dans cette situation, la connaissance des grands projets en cours d'exécution au *Jardin public*, fit naître une idée de nature à mettre fin aux inquiétudes et aux embarras de la Société. — L'impossibilité de laisser dans le nouveau Jardin-des-Plantes l'école de dessin, dont les cours sont fréquentés le soir par de nombreux enfants, avait donné lieu au projet de transférer ailleurs

cette école ainsi que l'atelier de sculpture, et de rendre à leur destination primitive les deux pavillons à colonnes placés sur la terrasse du Jardin public. Dès lors, il devenait possible de créer dans un de ces pavillons des galeries d'exposition, et l'architecte de la ville, qui voulut bien étudier cette idée, trouva le moyen de la réaliser. D'après ses plans, les nouvelles galeries devaient offrir une superficie beaucoup plus grande que celle qu'on avait eue dans les salles de l'ancien local. Toutes les autres conditions de lumière, de distribution, se rencontraient dans le plan de M. l'architecte de la ville.

Le Comité administratif s'adressa au conseil municipal pour lui demander l'autorisation de faire exécuter ce plan à ses frais. La jouissance du local ainsi créé eût été concédée à la Société pour dix ans; l'allocation annuelle de trois mille francs accordée par la ville, eût été assurée pour dix ans aussi, et affectée à l'amortissement d'un emprunt qu'on aurait contracté.

La réponse à cette demande ne se fit pas attendre. L'administration et le conseil de la ville ont accordé plus que la Société n'avait osé lui demander, c'est-à-dire l'exécution des travaux par la ville. Voici le texte même de la délibération du conseil municipal du 15 juin 1857.

Art. 1er. Un local, affecté aux expositions de la *Société des Amis des Arts*, et à toutes autres solennités d'intérêt public, sera construit dans le pavillon occidental de la terrasse du Jardin public et dans les locaux qui en dépendent, conformément aux plans et devis susvisés.

. . . .

Art. 4. M. le maire est invité à hâter le plus possible la translation dans un local convenable, de l'école de dessin, de l'atelier de sculpture, et l'exécution des travaux, afin de ne pas entraver l'exposition de peinture de 1858.

Cette délibération a été prise sur le rapport de M. Alexandre Léon, adjoint du maire, l'un des membres les plus zélés de l'association, qui, après avoir eu l'initiative de la conception de ce projet, en a ainsi assuré l'exécution.

On comprend facilement les grands avantages qui résulteront de ce nouvel état de choses. Ainsi disparaît une difficulté que, dès sa création, la Société avait été contrainte de subir; nous voulons dire la mauvaise situation du local primitif, le regrettable éloignement des salles d'exposition qui, en arrêtant l'empressement du public, paralysait indubitablement les succès de cette institution. Placé désormais au centre de la ville, au sein de la promenade la plus ornée, le Salon des *Amis des Arts* deviendra le rendez-vous de tous les loisirs. Grâce aux nouvelles et bien meilleures conditions dans lesquelles se trouve aujourd'hui cette association, on la verra grandir encore, offrir aux artistes des encouragements plus importants, aux habitants de Bordeaux des spectacles plus intéressants et de plus attrayantes leçons.

La situation financière de la Société est en même temps des plus satisfaisantes. Dans l'assemblée générale du 25 juin dernier, la commission administrative a rendu compte de sa gestion annuelle. Nous avons sous les yeux, à l'article des dépenses, de notables diminutions, concernant surtout les frais d'exposition; cela nous prouve avec quel soin on s'applique sans cesse à réduire la part des frais pour augmenter la part des artistes. Le solde en caisse est aujourd'hui de 2,732 francs 90 centimes, et nous avons à faire observer qu'à l'exposition de 1857, la Société a acheté quarante-trois ouvrages pour une somme de vingt-cinq mille soixante francs, de sorte que le prix moyen des acquisitions est maintenant de fr. 582 79. Ce chiffre nous semble assez significatif.

Nous trouvons dans ce même compte rendu un passage qui nous a fort étonné. Pour l'étrangeté du fait, — car c'est à peine si l'on pourrait y croire, — nous transcrivons textuellement ce passage :

« Un article de dépense mérite une mention « spéciale. Il s'agit d'une somme de cinq cents « francs payée à M. Barroilhet qui avait prêté « quatre tableaux du plus grand prix. Cet ama- « teur, à la réception de ses tableaux, crut de- « voir élever des réclamations fondées sur un « prétendu accident survenu et maladroitement « réparé dans nos galeries. Nous avons absolu- « ment dénié le fait et de façon à ce qu'il ne pût « rester à cet égard aucun doute dans l'esprit de « M. Barroilhet. Mais, en présence des exigen- « ces persistantes de cet amateur, nous avons « cru devoir lui donner la somme de cinq cents « francs réclamée par lui contre le reçu suivant:

« *Reçu de la Société des Amis des Arts de Bordeaux, la somme de cinq cents francs,* À TITRE D'INDEMNITÉ, *pour les tableaux de ma collection que* J'AI PRÊTÉS, *dans le but de concourir à l'exposition que cette Société a organisée à Bordeaux; exposition qui a été ouverte du 10 mars au 10 mai 1857.*

« *Paris, le 17 juin 1857.*

« P. Barroilhet. »

Étrange reçu, qui aurait besoin de commentaires; car il ne dit pas un mot du dommage causé. Ne serait-ce pas, par hasard, une nouvelle preuve de la fâcheuse fascination qu'exerce sur l'esprit la vue d'un *bank-note!* Comment le signataire n'a-t-il pas compris qu'abdiquant le rang élevé

d'ami, de protecteur généreux des Beaux-Arts, il allait jouer le rôle de *prêteur intéressé?* — Mais il paraît que ce n'est pas tout encore. On parle de curieuses lettres; elles viennent, dit-on, d'une source dont l'authenticité est incontestable. — M. Barroilhet se serait aperçu, mais un peu tard, de son imprudence, il aurait voulu retirer un titre qui pouvait le compromettre; après de nombreux pourparlers, il aurait offert de restituer la somme reçue, car *il aurait reconnu que l'accident arrivé à son tableau datait d'une époque bien antérieure à l'exposition de Bordeaux*; puis, par une de ces contradictions qui ne s'expliquent guère, il exigerait, dit-on, qu'on reconnût le dommage causé à son tableau, oubliant peut-être qu'un instant auparavant il aurait fait un aveu tout contraire.

Que signifient toutes ces tergiversations? Certain proverbe serait donc vrai pour M. Barroilhet: *Ce qui est bon à prendre est bon... à garder..*— Nous espérons que, dans l'intérêt des arts, cette petite discussion arrivera à bonne fin et que l'honorabilité de M. Barroilhet sortira saine et sauve de ce conflit.

Émile GAGNEUX.

MOUVEMENT ARTISTIQUE.

LES EXPOSITIONS EN PROVINCE.

L'ouverture de l'exposition annuelle de tableaux et d'objets d'art, organisée à Marseille par la *Société artistique des Bouches-du-Rhône*, a eu lieu le 1er novembre.

On nous écrit que le public marseillais, ordinairement assez indifférent jusqu'ici pour ces solennités artistiques, montre, cette année, beaucoup d'empressement à visiter le Salon. L'exposition est à peine ouverte, et il ne se passe pas de jours que les amateurs ne fassent des achats; on assure même que le conseil municipal est dans l'intention de consacrer une somme assez importante à l'acquisition de quelques bonnes toiles. Ceci prouve que les efforts soutenus depuis dix ans par quelques hommes généreux et dévoués pour propager le goût des arts en province, commencent à trouver leur récompense. En poursuivant sa tâche avec la même constance, la *Société artistique des Bouches-du-Rhône*, on n'en saurait douter, atteindra le but qu'elle se propose, celui d'élever dans une cité grande et opulente, mais essentiellement commerçante et industrielle, un temple au culte des Beaux-Arts, en favorisant nos artistes nationaux.

Le Salon marseillais brillera-t-il, cette année, par des œuvres d'un mérite remarquable? Il n'est guère permis d'en douter quand, parmi les noms inscrits au livret, on trouve ceux de MM. Troyon, — Diaz, — Dupré, — les deux Rousseau, — Antigna, — Isabey, — Gudin, — Couture, — Delacroix, — Tassaert, — Ziem, — A. Leleux, — Dauzats, — Winterhalter, — G. Ricard, — Doré, — Lepoitevin, — Frère, — Fauvelet, — Beaume, — Landelle, — Guillemin, — Lazerges, — Barry, — Luminais, — Hoguet, — Tesson, — Justin Ouvrié, — Trayer, — Cicéri, — Coignet, — Magaud, — Rave, — Rahoult, — Brissot-Warville, — Lenfant, de Metz, — Tabar, — Hildebrand, — Jonkind, — Salmon, — Palizzi, — Burthe, — Hints, — Lapito, etc., etc.

Nous nous empressons de publier la notice que nous adresse un membre de la *Société artistique des Bouches-du-Rhône;* écrite au courant de la plume, cette notice est le résultat d'un premier examen; elle peut déjà donner une idée des œuvres qui ont été le plus remarquées.

« C'est le 1er novembre, qu'a eu lieu l'ouverture des salles du Musée pour l'exposition de 1857. Grâce à M. Alfred de Surian, nouveau président de la Société, qui a bien voulu diriger en personne le placement des tableaux, cette opération, toujours si délicate, s'est faite sans encombre et à la satisfaction générale. Constatons encore, comme un heureux présage pour l'avenir, que l'exposition où s'inaugurent les fonctions de M. Surian, est une des plus complètes dont nous avons joui depuis longtemps.

« Parmi les artistes de Paris qui, à bon droit, tiennent ici la place d'honneur, nous nommerons en première ligne M. Rousseau (Théodore). Sous ce titre, *Environs de Fontainebleau*, il nous a envoyé un merveilleux paysage que nous nous contenterons d'admirer sans en porter aucun jugement, car tout ce que nous en dirions ne serait que la répétition des formules élogieuses auxquelles l'auteur doit être accoutumé. — Nous avons de M. Rousseau (Philippe), *le Fromage et la Pie*, jolie toile de sa meilleure manière.—M. Ziem, que nous confondons avec les peintres de la capitale, bien qu'il ait été pendant longtemps l'hôte aimé de notre ville, nous a envoyé une *Vue de Marseille* qui étincèle de coloris, tout en conservant une parfaite vérité de tons. — M. Corot, le grand paysagiste, s'est fait représenter par ses meilleures œuvres, *Enfants dans un verger* et *Nymphe jouant avec l'Amour*. Cette dernière toile surtout, d'une teinte argentée, est tout empreinte d'une douce et rêveuse poésie. — MM. Diaz père et fils ont exposé des tableaux de mérite fort différent et dont nous nous bornerons à dire qu'ils se compensent les uns par les autres. —

M. Baron, le gracieux fantaisiste, n'a ici qu'une seule figure, une femme assise tenant un nid de petits oiseaux, qu'il appelle *la Fécondité*. Quel qu'en soit le nom, la couleur en est charmante. —M. Fromentin nous fait assister à *une Fantasia arabe*, véritablement peinte de main de maître. — M. Luminais, auteur du *Gros péché*, a dû se pénétrer intimement de l'énormité de ce péché, pour avoir si bien rendu l'étonnement qui écarquille si fort les yeux de son indiscret enfant de chœur.

« Citons encore, de M. Palizzi, un *Paysage* avec un groupe d'animaux, d'une pâte ferme et lumineuse ;— de M. Troyon, le *Retour du marché* et des *Vaches au pâturage*, superbes de couleur ; — de M. Couture, une *Tête de mendiant*, qui se trouve dans les peintures de la chapelle de Saint-Eustache, à Paris ; — de M. de Curson, un *Soleil levant;* — de M. Anastasi, les *Bords de la Meuse* (soleil couchant) ; — de M. Antigna, une *Fileuse*, toile un peu grise ; — de M. Tassaert, la *Mère aveugle et ses enfants surpris par l'orage*, sujet peu réjouissant, mais bonne peinture.

« Et maintenant, tout en demandant pardon aux nombreux auteurs des remarquables tableaux que nous sommes forcés de passer sous silence, hâtons-nous de consacrer à nos compatriotes les quelques lignes qui leur sont dues dans ce rapide coup d'œil.

« M. Ricard a exposé un magnifique portrait digne de la réputation de son auteur ; c'est tout dire ; — M. Magaud, quatre toiles peintes avec soin, mais entre lesquelles nous préférons les deux qu'il nomme un *Regard vers le ciel*, un *Regard vers la terre*. — M. Loubon, sous le nom de *Souvenirs de Soumabre*, a représenté des poules picorant du grain que leur jette une femme assez bien campée. Nous aimons moins ses *Bords du Rhône*, toile grisâtre et froide. — M. Simon s'en tient à ses *Moutons*, et il fait sagement, car si les moutons sont fort bien, le paysage est par trop négligé. — M. Landais, dans une marine intitulée : *Tour Balaguier à Toulon*, a fort bien rendu un effet du matin ; il y a, du même artiste, une *Vieille rue de Marseille*, fort jolie. — M. Huguet s'est distingué dans trois tableaux, dont l'un surtout, le *Retour des Hadgis*, attire à juste titre l'attention des connaisseurs.

« J'aurais encore à citer bien des noms aimés du public, MM. Bérenger, Guigou, Laramberguε, etc. ; mais le cadre de cette notice me laisse peu de place, et c'est à peine s'il m'en reste assez pour remercier, au nom de la Société, M. Dauzats, qui a bien voulu concourir au succès de notre exposition, en usant de son influence pour nous recruter en quelque sorte, dans les ateliers de Paris, des œuvres d'artistes en renom. »

La *Société des Amis des Arts de Saint-Etienne* vient d'ouvrir sa première exposition. C'est chose toute nouvelle pour la cité stéphanoise, occupée jusqu'à présent des intérêts de ses manufactures et de ses établissements industriels ; mais aujourd'hui que, par sa population, l'agrandissement de son enceinte et l'accroissement de sa richesse, elle s'est élevée au rang des premières villes de France, elle veut, comme elles, avoir ses expositions annuelles de peinture et de sculpture, et, en donnant une place aux Beaux-Arts, leur demander à la fois des jouissances délicates et d'utiles enseignements. Grâce à l'initiative de quelques hommes actifs, intelligents et dévoués, une Société d'encouragement pour les arts s'est instituée, et en moins d'une année, l'ensemble des souscriptions a formé une somme de cinq cents actions à vingt-cinq francs.

Comptant sur l'impression produite par une première exposition, la commission administrative de la Société s'est empressée d'appliquer à cet effet les ressources dont elle pouvait disposer. Des invitations ont été adressées aux artistes, et malgré les expositions qui ont lieu en ce moment à Bruxelles, à Marseille et dans d'autres villes encore, celle de Saint-Etienne ne possède pas moins de cinq cents toiles. La sculpture y est aussi représentée par un certain nombre d'œuvres. Nous savons qu'on y trouve des noms d'artistes que tout le monde connaît, et auxquels s'attache naturellement l'idée de talent et de mérite. Nous espérons parler prochainement avec quelques détails de cette exposition.

Depuis quelque temps, la *Société des Amis des Arts de Lyon* a publié un avis annonçant que son exposition annuelle au palais de Saint-Pierre ouvrira le 8 janvier prochain. Nous lisons dans cet avis que *la Société se charge des frais de transport (aller et retour) pour les ouvrages qui lui seront adressés, conformément à certaines conditions* [1], *et que la commission, voulant appeler à elle, autant qu'il est en son pouvoir, les productions les plus remarquables de notre époque, a décidé qu'elle ferait frapper au coin de sa grande médaille un certain nombre d'exemplaires d'argent ou de bronze, qui seront décernés comme témoignage de sa gratitude et de l'appréciation publique, aux auteurs des œuvres éminentes dont les ressources de sa caisse ne lui permettraient pas de faire l'acquisition.*

Nous ne saurions trop féliciter la commission des deux mesures qu'elle vient d'adopter ; c'est

1. Voir, pour ces conditions, à la troisième page de la couverture de la REVUE.

le meilleur moyen de s'assurer le concours sympathique des artistes. Cette *Société des Amis des Arts* fait preuve de sagesse et d'habileté, d'abord en se chargeant, dans une certaine mesure, des frais de transport (aller et retour) des œuvres d'art d'un mérite reconnu, et ensuite, en rémunérant le talent par des récompenses honorifiques, dont la valeur, plus morale que matérielle, permet de rendre justice à tous. Déjà, au commencement de cette année, parlant de l'exposition du palais de Saint-Pierre [1], nous avions indiqué ces deux moyens comme étant, selon nous, les plus propres à sauver d'une rechute, d'une décadence le Salon lyonnais; car, suivant une opinion assez généralement exprimée, il ne s'était pas tenu à la hauteur de celui de 1856, et l'on y avait trop remarqué l'absence de quelques grandes pages, de quelques grands noms d'artistes nationaux et étrangers. Nous sommes donc heureux de voir nos idées rencontrer une semblable adhésion, nous nous en réjouissons dans l'intérêt de l'art et des succès de la Société lyonnaise.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Visite de l'Empereur et de l'Impératrice aux ruines de Coucy. — Don fait par l'Empereur. — Une statue par M. Jules Cordier. — Achats de tableaux par la liste civile. — Candidats à l'Académie des Beaux-Arts. — Statue à Pothier, auteur des *Pandectes*. — Annonce de l'Exposition de Toulouse. — Nouvelle artistique de Gênes. — L'Exposition de Sydenham et achats de tableaux. — La *Léda* de M. Galimard. — Un sourire de la fortune. — Une visite au Conservatoire de musique. — Un tableau d'un peintre de Berlin. — Vente à l'hôtel Drouot. — Mosaïque envoyée par le pape à la reine d'Espagne. — Construction d'un musée et d'une bibliothèque à Lichfield. — Découvertes musicales. — Une statue à la Ristori. — Nécrologie : Thénot, Aubert.

L'Empereur et l'Impératrice ont visité, le vendredi 6 novembre, les imposantes ruines du château de Coucy, le plus beau joyau de notre couronne archéologique. On dit que Sa Majesté a été surprise et enthousiasmée du grand aspect des ruines et du donjon, de la salle des preux, des tours principales; après s'être enquis de l'état d'avancement des réparations dont il a fort approuvé l'excellente direction, l'Empereur est descendu dans les célèbres souterrains qui existent sous cet important souvenir du moyen âge.

A la demande de Mgr l'évêque de Beauvais, l'Empereur a daigné donner, sur sa cassette, une somme de 5,000 fr. pour la construction de la chapelle de Notre-Dame-de-Montmélian. Cette chapelle est située sur le territoire de Mortefontaine, arrondissement de Senlis, à la limite des trois diocèses de Beauvais, de Versailles et de Meaux.

Avant son départ de Paris, M. le maréchal Randon, gouverneur-général de l'Algérie, a été dans l'atelier d'un de nos plus jeunes et de nos plus habiles statuaires, M. Jules Cordier, pour visiter le modèle d'une statue colossale destinée à être érigée sur la place principale d'Alger. Cette statue, dont la hauteur est de plus de 8 mètres, sera taillée dans le marbre blanc que récèlent en si grande quantité les carrières de l'Algérie. Il faudra au moins trois énormes blocs pour en former l'ensemble. Elle représente la France chrétienne, civilisatrice et guerrière, assurant sa domination sur la terre qu'elle a été obligée de conquérir, afin de mettre un terme à la plus insolente et à la plus barbare des oppressions. Pour la personnifier, l'artiste a modelé une femme à l'attitude fière et résolue. Sa tête, d'une beauté aussi noble qu'énergique, est coiffée d'un casque auquel un aigle sert de cimier. Une cuirasse, au milieu de laquelle rayonne la croix du Christ, protége sa puissante poitrine, et de ses épaules tombe un large manteau qui, se relevant vers la taille, descend jusqu'aux jambes que chausse le cothurne des Gaulois. De la main gauche, — main large et puissante, — cette imposante figure vient d'abattre le lion africain qui se couche à ses pieds en rugissant. De la droite elle enfonce sa lance dans le sol, mais cette arme terrible ne doit plus servir à la guerre. Déjà des rameaux entourent sa base.. Fécondée, comme par miracle, elle elle n'est plus qu'un symbole de paix, de protection, de prospérité. — On nous assure que cette gigantesque composition a reçu les éloges de M. le maréchal Randon. Nous n'en sommes pas surpris. Elle est pleine de vie, de mouvement; elle doit produire un grand effet à la place qui lui est destinée, et qui permettra de la voir à une grande distance. — M. Jules Cordier est bien connu en Afrique. Il y a séjourné plusieurs fois pour faire des études sur les types humains des différentes races de l'Algérie. Son talent y est dignement apprécié, et, bien certainement, sa colossale statue de la France ne fera qu'augmenter la réputation qu'il a su obtenir par son travail, ses études sévères et consciencieuses.

Parmi les ouvrages achetés par la liste civile de l'Empereur ou sur les fonds des recettes faites pendant le cours de l'exposition de 1857, on cite le *César au Rubicon*, de M. Rodolphe Boulanger, donné au musée d'Amiens; le *Baiser de la Muse*, de M. Frillé, accordé au musée de la ville d'Aix; les *Bords du Rhône*, de M. Paul Flandrin, envoyé au musée de Lyon; la *Bataille de la Tchernaïa*, de M. Charpentier, accordé à l'artillerie de la garde impériale à Versailles.

On se rappelle avoir vu, avec le plus vif intérêt, au Salon de 1857, une charmante toile de M. Genod, professeur à l'Académie de peinture de Lyon, représentant une scène de l'inondation des Brotteaux, en 1856. S. M. l'Empereur vient aussi d'en faire l'acquisition.

L'Académie des Beaux-Arts a nommé, comme ses candidats, pour la place vacante d'académicien libre, S. Exc. M. Achille Fould, MM. de Mercey et Vinet.

La ville d'Orléans va élever une statue au célèbre jurisconsulte Pothier, auteur du *Traité des Obligations*.

Une exposition des Beaux-Arts et de l'industrie aura lieu le printemps prochain, à Toulouse; elle commencera le 15 mai et durera jusqu'au 15 juillet suivant. MM. les artistes sont invités à adresser leurs ouvrages avant le 10 avril, terme de rigueur.

On écrit de Gênes : Une nouvelle qui a mis en émoi tous les artistes et amateurs de notre ville circule en ce moment. Il s'agirait d'enlever de l'endroit où il existe depuis des siècles, le fameux bas-relief de *l'Adoration des Mages*, admiré de tous les amateurs; il

1. Voir pages 106 et 107, VI[e] livraison.

serait vendu à un de ces étrangers qui, peu à peu, nous dépouillent de notre patrimoine héréditaire pour en enrichir les musées de Paris, de Londres et de l'Allemagne. Nous ne croyons pas qu'un Gênois puisse infliger à sa patrie une pareille honte. »

A l'exposition qui a eu lieu cet été au palais de Sydenham, les artistes français avaient envoyé à peu près cent vingt tableaux. Vingt-une de ces toiles ont été achetées. Voici la liste des artistes qui ont vendu leurs œuvres : M. Jules Noël, 1 ; — M. Guérand, 1;— M. Bouvy, 3; — M. H. Berthoud, 1 ; — M. Mac Henry, 2; — M. Holtzapffel, 1 ; — M. Hienon, 1 ; — Lenfant, de Metz, 1; — M. Fichel, 2; — M. Vallon de Villeneuve, 1 ;— Mlle H. de Longchamps, 1 ;— Mlle Lescuyer, 2 ; — Mlle M. Courbe, 1 ; — Mlle Eudes de Guimard, 1 ; — M. Grevedon, 1 ; — M. Chasselat-Saint-Ange, 1. — L'exposition d'hiver sera, nous écrit-on, très-brillante ; on y retrouvera bon nombre d'œuvres déjà fort remarquées à Paris, au Salon de 1857, et on y verra de beaux tableaux signés de nos artistes les plus aimés du public et que M. Mogford est venu choisir lui-même à Paris.

On se souvient de toutes les persécutions qui ont assailli le peintre Galimard au sujet de sa *Léda*. La première et la plus fâcheuse, fut de voir son ouvrage repoussé des salons de l'Exposition universelle de 1855. Pourquoi ce refus ? Jamais on n'a pu en connaître le motif. Mais , étrange destinée des choses de ce monde ! M. Galimard trouva des protecteurs. Le bruit de son aventure vint aux oreilles de l'Empereur, et grâce à la bienveillance de S. M., non-seulement le tableau repoussé en 1855 fut exposé avec grand succès en 1857, mais il a été acheté par la liste civile. Mieux encore ! il y a peu de temps il était envoyé comme présent à S. M. le roi de Wurtemberg, et maintenant il est placé dans la galerie du palais royal de Stuttgardt.

A propos de sourires inattendus de la fortune, on raconte une aventure qui vient d'avoir un fort agréable dénouement pour un de nos artistes, un statuaire, auquel on doit plusieurs ouvrages estimables. Il y a quelques années, un héritage lui survint. C'étaient cinq ou six lopins de terre situés dans les environs de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, mais dans les plus mauvais endroits, les plus abandonnés, ces parties de terrains remplis de fondrières qui longent la route de Neuilly. C'est là qu'on avait établi les décharges publiques. Notre artiste regarda pendant longtemps ce stérile héritage comme une lande , comme un steppe dont on ne pourrait pas même tirer une récolte de chardons ; mais voilà que la spéculation , s'étendant toujours de ce côté, a jeté les yeux sur les fondrières. Elle en a eu besoin pour planter des hôtels, des chalets, et, la semaine dernière , notre statuaire s'est trouvé en présence d'un contrat de vente et d'une liasse de soixante billets de mille francs. Heureusement l'artiste est sage. Cette fortune inespérée est bien placée entre ses mains , et elle lui permettra de se livrer à l'étude de son art avec plus de zèle que jamais.

L'autre semaine, il y a eu grande émotion au Conservatoire de musique et de déclamation. La Russie, représentée par un personnage officiel, M. le comte Sollahub, chambellan de S. M. Alexandre II, venait lui rendre visite. Son Exc. est venue à Paris pour voir de près nos grands établissements artistiques. A ce titre, le Conservatoire impérial ne pouvait manquer d'attirer son attention. Accompagné du chef de la division des théâtres au ministère d'État, M. Sollahub a été reçu par M. Auber et a parcouru toutes les parties de l'établissement. Il a visité les classes dans lesquelles on travaillait comme d'habitude ; il s'est arrêté longtemps dans la salle de spectacle, où M. Provost, de la Comédie-Française, faisait, ce jour-là, son cours de déclamation dramatique. C'était comme un petit spectacle que l'on offrait, pour ainsi dire, à Son Exc , et elle en a été enchantée.

Un peintre de Berlin, M. Pilotti, vient d'envoyer à Paris un tableau qui excite en ce moment une assez vive curiosité, c'est *la Mort de Wallenstein*. Ce tableau n'est pas de grande dimension et il semble un peu inspiré par le souvenir de *la Mort du duc de Guise*, de Paul Delaroche. L'artiste fait passer la scène, comme elle s'est passée en effet, dans la chambre à coucher de Wallenstein. Les assassins ont frappé le général, et quelques-uns emportent dans leurs bras son cadavre à demi vêtu. On ne voit de cette façon que son visage et son buste. Sur le premier plan sont deux figures : l'une, celle d'un vieillard entr'ouvrant une draperie et considérant cette scène tragique ; l'autre, est celle d'un soldat qui, la besogne faite, ne pense qu'à une chose, à essuyer le sang qui souille le fer de sa pertuisane. Il a saisi pour cet office un des rideaux du lit. Ce mouvement est bien indiqué. Il y a du soin dans ce tableau qui annonce un pinceau intelligent, patient et de bonne école. Les groupes sont bien agencés et tous les détails, — ce qui n'est pas commun,— sont traités avec une grande exactitude.

Avec l'hiver qui avance viennent les ventes de tableaux et de curiosités. Elles ne seront pas aussi importantes que celles de l'année dernière, sous le rapport artistique, mais quelques-unes promettent d'être intéressantes. La semaine dernière, on avait exposé une collection dans laquelle on a remarqué un Breughel de Velours, représentant une place de village avec un grand nombre de figures, et *le Verrou*, de Fragonard, original un peu oublié des gravures que l'on trouve partout et qui ont obtenu un immense succès.

Le Saint-Père, en reconnaissance du don d'un tableau de Murillo représentant l'*Enfant prodigue*, qui lui avait été envoyé par la reine d'Espagne, a chargé M. Mon, à son arrivée à Madrid, de remettre à la reine, une superbe mosaïque, représentant l'histoire de l'*Enfant prodigue*.

Autrefois les villes ne possédaient, en Angleterre, ni musées, ni bibliothèques ; les châteaux avaient leurs galeries de livres et de tableaux, et des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, des trésors d'érudition étaient réservés à l'amour-propre d'un petit nombre ou à la contemplation plutôt qu'à l'étude. Aujourd'hui nombre de villes possèdent déjà musée et bibliothèque, grâce à l'initiative des communes et à la générosité de riches collectionneurs. Lichfield vient de poser, à son tour, la première pierre d'un musée et d'une bibliothèque, et rien ne sera épargné pour que l'édifice réunisse les conditions de comfort et de bon goût nécessaires.

Les découvertes en musique se multiplient depuis quelque temps. On a retrouvé, comme on sait, un des meilleurs opéras-bouffes de la jeunesse de Rossini, *Il Bruschino*. Voici une autre découverte non moins importante. Elle a été faite à Venise, dans la bibliothèque Saint-Marc, une des plus riches de l'Europe en manuscrits rares et précieux. On croyait, jusqu'à présent, qu'il n'était resté de Stradella que l'hymne fameux qu'il chantait dans la chapelle Sixtine au moment où les trois condottieri, lancés sur ses traces par

des patriciens de Venise, allaient lui plonger le poignard dans le sein. L'été dernier, deux touristes ont trouvé, en fouillant dans la salle des manuscrits de la bibliothèque Saint-Marc, un Recueil de dix-neuf chants écrits de la main de Stradella. Ce sont des chansons d'amour que le célèbre musicien a composées dans la maison des *Contarini*, à l'époque où il était amoureux de la fille de ce patricien, qui ameuta contre lui tous les autres patriciens de Venise.

On parle, en ce moment, d'un travail qui va être exécuté par un jeune sculpteur, M. Frédéric Borgino, dont les compositions ont été remarquées à la dernière exposition. Ce jeune artiste doit représenter en marbre, la Ristori, dans un de ses rôles.

Il y a quelques jours, on célébrait les bien modestes funérailles d'un peintre qui ne manquait pas de mérite, de Thénot, devenu journaliste dans ces derniers temps. Il rédigeait, dans la *Gazette de France*, des articles sur les arts. — Jean-Pierre Thénot était né à Paris en 1803. Il fut élève de Thibaut et se fit plus remarquer comme dessinateur, comme aquarelliste que comme peintre. Il a énormément travaillé et a publié en outre deux ouvrages assez importants : un *Essai de Perspective pratique*, un *Cours de Perspective pratique*. Ses écrits sur les arts se distinguaient par beaucoup de netteté et de bienveillance. Il a succombé à une maladie de la pierre et ses derniers moments ont été aussi douloureux que pénibles. — Thénot était sans aucune fortune, et il avait le chagrin de laisser après lui une jeune enfant. Sans le dévouement d'un de ses amis, on n'aurait pu faire les frais de ses funérailles. A quoi servent donc les nombreuses associations d'artistes qui existent, si l'on ne peut venir en aide au talent modeste et courageux qui s'éteint dans l'ombre et la misère?

Nous annoncerons aussi la mort de M. Aubert, ancien directeur du musée de Marseille.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 598.

Séance du 3 *novembre* 1857.

PRÉSIDENCE DE M. GEORGES ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal, M. le président annonce la présence de M. Maurey de Pourville, nouvellement élu. Ce nouveau membre promet son concours empressé aux travaux de la Société libre des Beaux-Arts. La Société applaudit à la présence et aux paroles de M. Maurey de Pourville.

Correspondance :

Deux demandes d'admission dans la section de peinture, de membres résidents. La première demande est présentée sous les auspices de MM. Gendré et Moultat, et la seconde, sous les auspices de MM. Moultat et Charles Fournier. Ces deux demandes sont renvoyées à M. Delorme, président de la section de peinture.

Une lettre de M. Antonio Vinageras, s'excusant de ne pouvoir faire la communication annoncée; il se propose de la lire dans la prochaine séance.

Deux numéros du *Builder*; renvoyés à M. Charles Fournier. *L'Univers musical*; à M. de Longpérier. — *Le Bulletin de la Société française de Photographie;* à M. Charles Chevalier.— *Le Bulletin des séances de la Société impériale et centrale d'horticulture;* à M. Vavin. — Les *Souvenirs et Deuils de famille*, élégie par M. P.-A. Vieillard; renvoyé à M. P.-B. Fournier.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination d'un candidat dans la section de musique. M. de Besnier, compositeur de musique, résidant à Lyon, ayant obtenu la majorité des suffrages, est proclamé membre correspondant de la Société libre des Beaux-Arts.

M. Maillet fait un très-bon rapport sur un ouvrage offert à la société : *L'Art et la Philosophie au Salon de* 1857, revue critique par MM. Gendré et Willems. La Société remercie M. Maillet du consiencieux examen de cet ouvrage qui sera déposé aux archives, et elle décide qu'une lettre de remerciments sera adressée aux auteurs de ce livre.

La Société entend, avec un vif intérêt, l'exposé que lui fait M. Maurey de Pourville, d'un projet concernant le logement collectif des diverses sociétés savantes de Paris.

Cette proposition, dont la lecture a été interrompue par des marques d'approbation, a obtenu l'adhésion de tous les membres présents, et la Société arrête à l'unanimité, la délibération suivante sur cet important objet :

La Société libre des Beaux-Arts donne son entier assentiment au projet de fonder un vaste édifice destiné à servir de lieu de réunion pour les diverses sociétés savantes existant à Paris. En effet, il est hors de doute qu'il y a des inconvénients de toute nature dans la situation actuelle des choses, pour la grande majorité de ces sociétés, placées à l'étroit dans des locaux disséminés sur tous les points de la capitale. La Société reconnaît donc qu'on remédierait à ce fâcheux état de choses par la création d'un *Athénée central des sciences, des lettres et des arts*; cet établissement lui paraît devoir réunir les avantages désirables sous tous les rapports.— La Société se fondant, à cet égard, sur les bienveillantes et sages considérations contenues dans les lettres officielles jointes au rapport, exprime le vœu que ce projet de haute utilité publique obtienne aussi l'auguste protection de S. M. l'Empereur.

M. Gavet fait un intéressant rapport sur les *Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et arts de Seine-et-Oise.* Ce rapport a trait principalement à la vie artistique de Houdon. Il

sera renvoyé à la commission des récompenses.

Lecture du rapport de M. Blondin : 1° Sur le *Syllabaire musical* de M. de Besnier, notre nouveau collègue; 2° Sur les travaux de la Société des Hautes et Basses-Pyrénées. Ces rapports sont favorables aux ouvrages qui seront déposés aux archives.

M. P.-B. Fournier rend compte de plusieurs livraisons (5e, 6e, 7e, 8e et 9e), de la *Muse des Familles*, journal mensuel, écrit tout en vers inédits, et qui est adressé de Lyon à la Société, par M. Chervin aîné, membre correspondant. Les poëtes répondent à l'appel de l'éditeur; toutes les pièces sont conçues dans le meilleur esprit, et parmi les hommes de talent qui figurent dans cette publication, notre collègue occupe très-bien sa place.

A propos des communications, M. P.-B. Fournier appelle l'attention de l'assemblée sur un fait qui prouve le parti qu'on pourrait tirer de l'étude de la musique vocale, comme influence moralisatrice.

Il a pu en juger dans une petite localité du département du Pas-de-Calais.

Là se trouve un château habité par une dame qui est, en vérité, la providence de l'endroit. Secondée par le zèle éclairé d'un curé qui est heureux de s'associer à ses bienfaits, cette dame consacre beaucoup de son temps et de sa fortune au bien-être des vieillards et à l'éducation des filles. Hospice, asile, école, ouvroir, tout cela est édifié par elle, entretenu par elle et bien entretenu.

La récompense du travail de l'école et de l'ouvroir, c'est pour les petites filles et les grandes, l'étude de la musique vocale, de chants, de chœurs comme ceux de l'Orphéon, et l'on entend avec infiniment de plaisir cette exécution de village qui atteste une attention soutenue et le désir de bien faire.

N'est-ce pas un excellent moyen d'arracher les jeunes filles aux pernicieux effets du désœuvrement et du laisser-aller des campagnes?

L'assemblée accueille cette communication avec la plus grande faveur, et elle est unanime dans la pensée qu'un pareil usage de la fortune, s'il servait d'exemple à tous ceux qui peuvent l'imiter, contribuerait puissamment à la moralisation.

Après cette communication, la séance est levée.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 17 novembre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. —Demandes d'admission.—Elections.—Rapports de M. Moultat : 1° sur *l'Annuaire de l'Athénée des arts*; 2° l'*Art au dix-neuvième siècle*; — Rapports de M. Martin d'Angers : 1° sur les *Annales de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand;* 2° sur un morceau de musique de M. d'Ingrande et une communication sur l'utilité d'une école de chant en province.— Lecture par M. Antonio Vinageras. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(255e séance. 10e année.)

Séance du 6 novembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Correspondance :

Lettre de M. Auvray. Notre collègue annonce que les articles qu'il a publiés dans *l'Europe Artiste* sur le Salon de 1857, ont été réunis en un volume dont il adresse deux exemplaires au Comité. M. le président charge M. Feiresse de faire un rapport sur ce livre.

Lettre de M. Corplet adressant des remercîments au Comité et à notre collègue M. Pauly, pour le rapport fait par ce dernier au sujet de ses peintures sur émail. M. Monginot, notre nouveau collègue, fait hommage d'un de ses ouvrages sur la comptabilité. MM. Gendré et Willems font aussi hommage de leur livre l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857. — Dépôt aux archives.

Suivant l'ordre du jour, M. le président procède à la réception de M. Grué. Il lui adresse de ces chaleureuses paroles d'encouragement qu'il sait toujours improviser pour les jeunes artistes qui viennent apporter au Comité leur part d'action, leur sympathique concours.

M. Grué, touché de cet accueil, adresse ses remerciements à l'assemblée, et le président annonce qu'il va présenter au Comité un nouveau candidat, M. Henri Chareau, son fils aîné.

M. Henri Chareau qui, sur les traces de son père, a fait ses preuves dans la presse militante, présenté par MM. Auvray et Faïex, est reçu à l'unanimité des suffrages, section de littérature.

MM. Weite, violoniste, compositeur, — Anschutz, pianiste-compositeur, et Magnan, violoniste-compositeur, présentés tous deux par MM. Chol et Paul Chareau, sont également, chacun à son tour, admis, à l'unanimité des suffrages, membres actifs du Comité, section de musique.

M. Auvray demande la parole; la commission

chargée de voir MM. Lebrun et de Tanouarn a, dit-il, rempli sa mission. M. Lebrun reste membre actif du Comité; mais M. de Tanouarn a maintenu sa démission de membre du conseil de rédaction. M. Faïex est proposé pour remplir la vacance au conseil de rédaction. La proposition est ratifiée par les suffrages unanimes des membres présents à la séance.

M. Valadon donne lecture d'un rapport sur l'*Annuaire de l'Athénée des Arts*. Renvoi aux archives pour être publié par la Revue des Beaux-Arts.

M. le président, qui attendait l'heure opportune, voyant le nombre de nos collègues sensiblement augmenté, fait part au bureau d'une séance extraordinaire tenue chez M. Lescuyer, président du conseil d'administration, ayant pour but de nommer membres honoraires du Comité, MM. Berlioz, Caraffa, Halevy, Reber et Ambroise Thomas. Vous avez, dit M. le président, à ratifier par vos votes, ces nominations. Tous nos collègues ont, avec la plus vive spontanéité, applaudi à cette nomination. Les cinq glorieux membres de l'Institut ont été unanimement proclamés membres honoraires du Comité.

M. Valat commence la lecture de la seconde partie de son travail sur la nature et la loi du progrès; mais l'heure fixée pour le concert approche, la foule des auditeurs est nombreuse, et un incident vient interrompre notre collègue. M. le président lit une lettre qu'on lui remet de M. Bellier de la Chavignerie, et procède à l'installation de M. Cros, docteur en médecine, reçu à la dernière séance.

La succession régulière de nos soirées musicales atteste de plus en plus le zèle deM. Chol, leur organisateur, et permet d'apprécier le talent et le mérite des artistes dont la brillante exécution jette tant de charme sur ces mensuelles réunions.

Nous regrettons que les limites restreintes dans lesquelles nous sommes contraints de nous renfermer, ne nous permettent pas de suivre l'ordre indiqué par le programme, mais nous n'oublierons personne, et nous rendrons à chacun ce qui lui est dû.

M. Cœuilte, de l'Opéra-Comique, et Mlle Cœuilte, sa sœur, ont obtenu une grande part dans les applaudissements décernés par un auditoire judicieux et choisi. Le premier a chanté avec un goût et une méthode exquise la cavatine du *Comte Ory*, de Rossini. Mlle Cœuilte, dans la romance du *Domino noir* et dans une autre romance de Mme Loïsa Puget, a déployé toutes les richesses d'une voix pleine de charme et de fraîcheur.

Dans l'*O salutaris* d'une messe en musique composée par M. Castagnier, de l'orchestre de l'Opéra-Comique, la belle voix de M. Cœuilte a fait ressortir cette œuvre que le compositeur a su enchâsser dans une mélodie ravissante, tout en respectant l'élévation du sujet. Mme Gabrielle a secondé de tous ses efforts M. Cœuilte.

Ce morceau, accompagné avec une rare perfection sur le piano par M. Anschutz, et sur le cor anglais par l'auteur, M. Castagnier, a attesté de nouveau le talent de ces deux artistes.

Le concert a été ouvert par le *scherzo* du 3e quatuor de M. Anschutz, élève de M. Chol. Exécutée par MM. Weite, René Douay, Magnien et l'auteur, cette partie d'une œuvre remarquable a entraîné de nombreux bravos adressés au compositeur et aux exécutants.

La *Staniera*, fantaisie de Thalberg, a été pour M. Anschutz l'occasion d'un nouveau succès.

On a ensuite et successivement entendu une fantaisie sur le violoncelle, par M. René Douay; une grande fantaisie sur le violon, par M. Weite, et la première partie d'une sonate pour piano, par M. Guiraud.

Ces trois œuvres, exécutées par chacun de leurs auteurs, ont produit sur l'auditoire une grande impression; elles ont valu, sous le rapport de la composition, de légitimes encouragements à ces trois lauréats du Conservatoire, et quant à l'exécution, elles ont excité de vifs applaudissements.

La composition de M. Weite a brillé par un grand mérite de facture, qu'a rendu plus saillant encore le jeu de son auteur; celle de M. René Douay, non moins remarquable, a été souvent interrompue par des témoignages unanimes de satisfaction.

Le premier fragment de la grande sonate de M. Guiraud décèle déjà un vrai talent. Les études sérieuses et incessantes de M. Guiraud le classeront un jour parmi nos compositeurs les plus distingués.

Notre collègue Diemer a fait entendre un *Impromptu* de Choppin, exécuté avec toutes les qualités qui font distinguer le talent de ce jeune pianiste.

M. Le Beau d'Aubel, l'un de nos premiers organistes, a, sur la demande du public, fait entendre de nouveau *Plaisir d'amour* qui, dans le dernier concert, avait enlevé tous les suffrages; cette fois encore, il a été l'objet d'une véritable ovation.

Le concert a été terminé par le *Miserere*, de Verdi, exécuté avec une précision et un charme toujours nouveaux, par MM. Le Beau d'Aubel, Weite, René Douay et Diemer; comme toujours, le public a demandé que cet admirable morceau fût bissé.

L'intermède a été rempli par l'audition de trois poésies : la première, due à la verve de notre collègue M. de Tanouarn, a été dite avec une grande perfection par M. Amédée Douay. M. Deschamps, lauréat du Conservatoire, et que nous sommes heureux de compter parmi les membres du Comité, a dit avec infiniment d'esprit le *Petit doigt*, de M. Faiex. Enfin, M. Amédée Douay a fait admirablement comprendre une petite pièce charmante, dont il est l'auteur.

Nous ne nous lassons pas de répéter que c'est toujours à Mme Erard et à M. Alexandre que nous devons les beaux instruments dont nos exécutants tirent si bien parti.

Le Secrétaire-adjoint,
FAIEX.

Ordre du jour du 20 *novembre* 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — élections; — réception des membres nouvellement élus ; — allocution du président; — rapports des commissions ; — discussion des statuts règlementaires; — nomination de commissions; — propositions diverses.

REVUE THÉATRALE.

REPRISE DE POSSESSION. — UN NOUVEAU RÉDACTEUR EN CHEF.

Nous devons, en reprenant notre compte rendu des théâtres, après un intervalle de plusieurs mois, commencer par faire nos remerciements à M. Albert Blanquet, qui a bien voulu se charger, cette année, de nous remplacer auprès de nos lecteurs. Nous craignons seulement que M. Albert Blanquet ne nous ait rendu désormais la tâche difficile, par l'exactitude et le soin qu'il a mis à ce travail. A la vivacité du style, les lecteurs de la REVUE DES BEAUX-ARTS ont reconnu un des rédacteurs du *Mousquetaire*, un des brillants compagnons d'Alexandre Dumas. A son activité et aux connaissances variées dont il a eu l'occasion de faire preuve, le directeur de la REVUE a compris qu'il fallait lui confier une part plus large que celle d'un simple chroniqueur, et que la rédaction en chef, devenue vacante par une cruelle maladie de M. Georges Guénot, et dont M. Jules Verne redoutait la fatigue, revenait de droit à ce consciencieux écrivain, toujours sur la brèche ; M. Albert Blanquet ne s'amuse pas, lui, à faire l'école buissonnière comme moi et comme bien d'autres, emportés par le premier souffle qui passe loin des bureaux d'un journal.

Savez-vous bien que c'est un rude métier que celui de rédacteur en chef ! plus de voyages, plus de flânerie intellectuelle, pas un moment de paresse et de repos ! il faut que vous soyez toujours là, invisible ou présent, sans cesse aux aguets, de crainte qu'une erreur, un mot mal séant, une phrase d'une interprétation douteuse ne compromettent votre responsabilité. J'ai connu un rédacteur en chef, qui, la nuit, se réveillait en sursaut comme un criminel, s'habillait à la hâte, courait à l'imprimerie à deux ou trois heures du matin, tout cela pour ajouter un point et une virgule dont l'oubli était venu troubler son sommeil. Est-ce là une existence ? et M. Jules Verne a, ma foi, bien raison de ne plus vouloir écrire qu'à ses heures. Je souhaite à M. Albert Blanquet le courage des lions, la prudence des serpents et la force physique de son maître Alexandre Dumas.

Nous ne ferons aujourd'hui que rappeler notre nom aux lecteurs de la REVUE, en leur faisant part de ce petit changement. Nous n'aurions à parler que de la *Calomnie*, comédie de M. Scribe, reprise au Théâtre-Français, et bien connue du public. Nous devons néanmoins ajouter que Bressant a montré dans le rôle du ministre calomnié beaucoup d'élévation, et que Mlle Fix est charmante de tous points. Chose bizarre, cette pièce, qui n'avait obtenu qu'un demi-succès à son apparition, fait en ce moment courir tout Paris. Comme elle promet de nombreuses représentations, nous aurons le temps d'expliquer les causes de cette bizarrerie.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

Paris, 15 Novembre 1857.

La nouvelle église de Wazemmes-lès-Lille, sous l'invocation de Saint-Pierre et Saint-Paul, a été inaugurée, le 27 octobre dernier. L'archevêque de Cambrai et l'évêque de Gand, qui présidaient à cette cérémonie, ont donné à l'œuvre de M. Pierre Caloine, l'architecte lillois, les plus grands éloges. Dans une de nos précédentes livraisons, nous avons publié quelques détails sur les dimensions, l'ordonnance et le style de cette véritable basilique, d'un aspect à la fois élégant et sévère. Nous apprenons que M. Caloine s'occupe en ce moment de la décoration intérieure, traitée dans le style byzantin, et cet achèvement fera bien certainement de cette église l'une des plus remarquables parmi les églises modernes.

—M. Louis Fould, amateur distingué de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de *vingt mille francs* pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure « *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès.* » Par les arts du dessin il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres, trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des Beaux-Arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'an 1860. — A défaut d'ouvrage ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de 20,000 fr. pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales.— Tous les savants français et

étrangers, excepté les membres de l'Institut régnicoles, sont admis au concours. — Les ouvrages, imprimés, ou manuscrits, destinés à ce concours, devront être déposés (*franco de port*), au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1860. Ils seront écrits en français ou en latin.

—L'éditeur Alvarès vient de faire paraître une troisième édition d'un Recueil de vers intitulé : *Heures d'amour*, de M. Hippolyte Lucas.

—Les travaux de la caserne du Château-d'Eau, qui doit faire face d'un côté à la rue du Temple, d'un autre au futur boulevart du Prince-Eugène et au boulevart du Nord, ont été poussés depuis un mois avec une grande activité. La grosse maçonnerie est achevée et l'on pose les planchers intérieurs, qui sont tous en fer. Quatre machines à vapeur établies aux angles du bâtiment, à l'extérieur, ont beaucoup contribué à hâter les constructions; en ce moment ces machines montent les dernières pierres qui doivent former l'entablement. On estime que la caserne pourra être habitée dès le printemps ou l'été prochain. On n'avait pas idée, il y a quelques années, d'une célérité pareille.

—On a commencé, depuis peu de jours, la démolition des vieux bâtiments de la Préfecture de police. Les bâtiments nouveaux doivent être reconstruits presque à la même place. — L'hôtel de l'assistance publique, situé vis-à-vis de Notre-Dame et de l'Hôtel-Dieu, va être démoli, aussitôt que celui qui doit le remplacer, sur le quai Pelletier et la place de l'Hôtel-de-Ville, sera achevé et habitable. L'Hôtel-Dieu, dont les bâtiments tombent en ruines, sera lui-même démoli et reporté à la droite de la cathédrale du côté du quai Napoléon. Le parvis Notre-Dame en sera agrandi d'autant; enfin, quand on aura reconstruit un archevêché à côté de l'Hôtel-Dieu, et fait un peu de place à ces quelques baraques qui encombrent ce qu'on appelle le quai du Marché-Neuf, il ne restera guère de maisons particulières dans la Cité, et cet antique berceau de Paris finira par devenir entièrement monumental.

—Le comité pour l'érection d'un monument à élever à la mémoire de Gœthe et de Schiller, vient de rendre ses comptes; le chiffre des souscriptions s'est élevé à 20,314 thalers, près de 80,000 fr.; sur cette somme, le tiers a été donné par le grand-duc et sa famille. Les autres souverains de l'Allemagne ont donné ensemble 2,526 thalers S. M. l'empereur Napoléon III, 693 thalers. L'université de Tubingue par une collecte spontanée, a réuni 17 gros d'argent et 2 deniers.

—La *Revue de l'Instruction publique* nous donne quelques détails intéressants sur l'exhumation de soixante membres de la famille de Médicis, ensevelis dans la crypte de Saint-Laurent, à Florence. Les cercueils étaient réduits en poussière. Le gouvernement a ordonné que les restes mortels de l'illustre famille fussent transférés dans des cercueils nouveaux. Pendant cette translation, la dépouille de Jean des Bandes-Noires et celle de son fils Cosme, premier grand-duc de Toscane, ont été exposées au grand jour. Les corps d'Eléonore de Tolède, femme de Cosme, et de François, son fils, ont été trouvés dans un état merveilleux de conservation. On eût dit qu'ils étaient depuis peu ensevelis. Chaque corps portait une étiquette et une médaille. Princes et princesses étaient revêtus de leurs costumes d'apparat. Depuis Cosme jusqu'à Gaston, tous les Médicis étaient rangés par ordre dans cette antique sépulture.

—L'antique cité d'Angers qui se recommande aux touristes par son beau Musée, sa galerie David, sa bibliothèque, etc., vient de s'enrichir d'une œuvre artistique digne d'être offerte à la curiosité des étrangers. Nous voulons parler des peintures murales qui ornent la chapelle de l'hospice Sainte-Marie et qui ont été mises à découvert le mois dernier. — Ces compositions religieuses, dont on dit le plus grand bien, sont dues au pinceau de trois artistes angevins, MM. Lenepveu, Jules Dauban et Eugène Appert.

—Le *Cercle des sociétés savantes*, quai Malaquais, 3, (ancien hôtel de Nesle), a ouvert, depuis le 1er novembre, ses trois grands salons aux *Cours*, *Conférences* ou *Assemblées* qu'on désire y tenir.

— D'après une lettre adressée à la *Gazette officielle de Vérone*, le *Courrier franco-italien* nous apprend que des notabilités lombardes, parmesanes et toscanes ont célébré, le 1er novembre, l'anniversaire séculaire de la naissance de Canova, et qu'on a fait le même jour un pieux pèlerinage à la carrière de Muschié, où le grand artiste travailla dans sa jeunesse.

— M. Alexandre de Humboldt a adressé au président du congrès des naturalistes qui vient de siéger à Bonn, une lettre dans laquelle il annonce pour le courant de ce mois la publication de la première partie du quatrième et dernier volume du *Cosmos*. Le monde savant apprendra cette nouvelle avec une vive satisfaction.

— La statue colossale de Cérès, trouvée récemment dans la campagne d'Ostie, sera transportée au musée du Vatican.

— Le ministre du commerce et des travaux publics à Rome a conféré une médaille d'argent à M. Annibal Cellini, peintre de Frosinone, pour avoir trouvé le moyen d'appliquer l'or en feuille au papier et au parchemin, en renouvelant ainsi la méthode dont se servaient les anciens pour enluminer leurs manuscrits.

— On annonce pour le printemps prochain une tentative lyrique sérieuse, pour représenter à Paris les chefs d'œuvre de la musique allemande. M. Ferd. Kahle, directeur du grand théâtre de Cologne, a l'intention de venir à Paris vers le mois d'avril avec son personnel d'opéra, composé des meilleurs artistes de l'Allemagne, pour donner une série de représentations. Il est probable qu'elles auront lieu à la salle Ventadour.

APPEL AUX ARTISTES.

M. Champollion-Figeac, bibliothécaire au palais de Fontainebleau, chargé par S. M. l'Empereur de rédiger une histoire de cette résidence impériale (fondation, accroissements, décorations artistiques, faits mémorables de l'histoire), prie MM. les artistes qui ont travaillé dans ou pour ce palais, de vouloir bien lui adresser des notes exactes sur leurs ouvrages et leur époque. Ces notes contribueront à rendre plus complète l'histoire projetée, et à faire connaître les artistes auteurs de ces ouvrages. Tout autre renseignement sur des faits anciens ou modernes relatifs à ce monument entièrement historique, sera également reçu avec reconnaissance.

SALON DE 1857.

ONZIÈME ET DERNIER ARTICLE.

DESSINS : MM. BIDA. — MEISSONIER. — PAUL FLANDRIN. — BORIONE. — BENOUVILLE. — LANGLOIS. — MASSARD. — MENNESSIER. — GALIMARD. — **MINIATURES :** Mme HERBELIN. — Mmes DALLEMAGNE, BÉDIÉ, BIBRON, DOULIOT ET ISBERT.— Mlle GIRBAUD. — Mlle HAILLECOURT. — Mlle ELISE DE MANSSION. — MM. MAXIME DAVID. — DE POMMAYRAC.— CAMINO.— GRISÉE. — COURTOIS. — **PASTELS :** MM. EUGÈNE GIRAUD. — MARÉCHAL. — GALBRUND. — FAIVRE DUFFER.— Mme COEFFIER, NÉE LESCUYER. — M. WINTZ. — Mme MÉLANIE PAIGNÉ. — **AQUARELLES :** MM. EUGÈNE LAMI. — FOURNIER. — PREZIOSI. — CALMELET. — VALÉRIO. — **LITHOGRAPHIES :** ÉMILE LASALLE. — SUDRE. — CÉLESTIN NANTEUIL.— LÉON NOEL. — HIPPOLYTE FLANDRIN. — GLAIZE. — AUBERT.

On dirait qu'à chaque Salon, pour la plupart des visiteurs, l'intérêt se concentre uniquement sur l'exposition des tableaux, et que toutes les autres qui ont lieu concurremment avec elle, celle de la sculpture, du dessin, de la miniature, de la gravure, de la lithographie et de l'architecture, sont à peu près comptées pour rien. Mais un jour viendra peut-être où on songera à en faire des expositions distinctes, afin de leur laisser leur intérêt légitime et pour les venger de cette indifférence apparente. En attendant, la Revue des Beaux-Arts n'a pas fait comme tout le monde qui, fatigué de voir tant de toiles, ne regarde plus les autres expositions qu'à la hâte, quelques instants avant l'heure où se ferment les portes du Salon. Après avoir consacré plusieurs articles au compte rendu des travaux de nos peintres, elle a voulu que la sculpture, la gravure, l'architecture eussent aussi part à une appréciation qui répondît à l'intérêt des productions exposées; elle a enregistré bien des noms d'artistes, signalé bien des œuvres de mérite, et elle croit avoir ainsi rassemblé des matériaux intéressants et précieux pour l'histoire de l'art ; mais, pour que sa tâche soit entièrement remplie, il faut au moins qu'elle dise quelques mots des dessins, miniatures, pastels, aquarelles, qui ont été le plus remarqués au Salon de 1857.

Quand on voit des dessins qui, comme ceux de M. Bida, réunissent à la vigueur des tons, à l'effet général, l'intelligence de la mise en scène, la finesse des lignes et la vérité du modelé, on a le droit de dire que ces œuvres du crayon valent presque des peintures. La composition capitale de cet artiste, le *Mur de Salomon*, est empreinte d'un caractère imposant, et, parmi ces groupes de juifs de Jérusalem et de pèlerins de leur religion qui, tous les vendredis, à l'heure où commence le sabbat, se réunissent pour prier et pleurer au pied d'un grand mur, — la seule ruine qui soit restée du temple de Salomon,— on trouve de jolies têtes, des types heureusement variés et pleins d'intérêt. Citons aussi avec éloge, du même dessinateur, le *Réfectoire de moines grecs*, le *Chant du*

Calvaire, d'après *Dalila*, proverbe de M. Octave Feuillet, et surtout l'*Appel du soir* dans la tranchée à Sébastopol, scène d'un sentiment simple, mais vrai, qui produit une vive impression. — M. Meissonier n'a qu'un seul dessin au lavis; il n'était pas besoin qu'il le signât, toute méprise était impossible. En voyant ses *Joueurs d'échecs*, à la délicatesse du dessin, à la finesse des moindres détails, à la patience de l'exécution, on reconnaissait la main du maître sans rival dans le genre de peinture qu'il a pour ainsi dire créé.— Les portraits dessinés à la mine de plomb de M. Paul Flandrin, fort ressemblants sans doute, sont d'une extrême pureté de contours et d'un beau modelé. — M. Borione a envoyé cinq dessins au fusain, deux portraits et trois têtes d'étude; ce sont autant d'œuvres de finesse, de distinction et de style, traitées avec une très-grande facilité. — Les trois portraits à la mine de plomb de M. Benouville accusent beaucoup de finesse et un dessin des plus corrects. — On a remarqué de M. Langlois deux *Vues* à la mine de plomb et surtout une *Vue*, au crayon noir, *Souvenir de Rouen*, dessin hardiment traité et d'un effet vigoureux. — M. Massard a quatre dessins, dont deux portraits, *M. Lefuel, architecte de l'Empereur*, et *M. Barthe, premier président de la Cour des comptes*, d'une parfaite ressemblance comme traits et comme physionomie. — M. Mennessier possède une fermeté de crayon peu commune; ses trois paysages, habilement traités, ont des effets de lumière d'une grande puissance. — Les cartons des vitraux que M. Galimard a peints pour l'église Sainte-Clotilde, sont au nombre de onze. Les dix figures de saints et de saintes sont assez généralement d'un bon style, et les figures d'anges qui composent le onzième carton, ont beaucoup de caractère et sont dessinés largement.

On fait bien la miniature aujourd'hui; ce genre, qui demande une finesse charmante et une légèreté de main toute particulière, semble être le partage exclusif des dames, qui, presque toutes, le pratiquent avec succès. — Mme Herbelin a huit miniatures; on y a facilement reconnu les portraits de MM. *Dumas fils*, *Dauzats*, *Eugène Delacroix* et de *Mlle Rosa Bonheur*. Ces portraits sont bien modelés et d'une bonne couleur. — Les miniatures envoyées par Mmes Dallemagne, Bédié, Bibron, Douliot et Isbert, sont traitées assez généralement d'une façon agréable et brillante. — Mlle Girbaud a copié d'une manière fort heureuse une *Tête de Vierge*, d'après Raphaël, et son *Portrait de Van Dyck* est également bien réussi. — Mlle Haillecourt ne s'est pas contentée d'exposer sept portraits tous d'une assez bonne exécution, elle nous a encore donné deux copies, d'après Titien et Rubens, où elle reproduit avec intelligence l'accent du maître. — Les copies peintes sur porcelaine par Mlle Elise de Manssion, *Tête d'enfant*, d'après Greuze; *Descente de croix*, d'après Louis Carrache, et *Diane sortant du bain*, d'après François Boucher, rendent on ne peut plus finement le dessin et la couleur du maître.—M. Maxime David a exposé neuf miniatures. Deux de ces peintures ont fixé l'attention des visiteurs du Salon: ce sont le *Portrait de Mirza-Ferruk-Khan*, *ambassadeur du roi de Perse*, et le *Portrait du maréchal Bosquet*, grassement peints et d'une grande ressemblance. — Citons aussi les charmants portraits envoyés par M. de Pommayrac, et ceux non moins bien réussis qu'on doit au gracieux pinceau de M. Camino. —Parmi les neuf émaux exposés par M. Grisée, on a surtout remarqué une *Tête de jeune homme*, d'après Maas, d'un ton vigoureux et d'une exécution large et facile. — M. Courtois a aussi neuf émaux qui sont presque tous des copies, soit de Greuze, soit de Mignard ou de Murillo; c'est un curieux travail assez délicatement exécuté.

Le Salon de 1857 est riche en pastels, genre charmant aujourd'hui très à la mode. M. Eugène Giraud semble avoir poussé le dessin au pastel au plus haut degré de perfection; cet artiste n'a exposé que deux portraits, mais ce sont autant

de chefs-d'œuvre On sait le succès qu'a obtenu à l'exposition son admirable *Portrait de Mme la comtesse de Castiglione*, devant lequel la foule des visiteurs n'a cessé de stationner. Son autre portrait de femme renferme les mêmes excellentes qualités d'exécution, il est peut-être touché avec plus de fermeté. — M. Maréchal est un digne rival de M. Giraud pour le mérite de l'exécution ; son grand et magnifique pastel représentant *Colomb ramené du Nouveau-Monde*, est d'un beau dessin et d une grande vigueur de coloris; il a toute la puissance d'une peinture à l'huile. — M. Galbrund est tout à la fois habile coloriste et dessinateur correct ; il deviendra bientôt un pastelliste de premier ordre, les quatre gracieux portraits qu'il a exposés le font pressentir. — M. Faivre-Duffer pratique aussi le portrait d'une façon agréable, mais on lui reproche une exécution trop léchée. — Mme Coeffier, née Lescuyer, dessine correctement, il est fâcheux que ses portraits pèchent par un ton un peu noir et un modelé un peu sec. — Les trois paysages au pastel de M. Wintz sont d'une couleur solide et chaleureuse. — Mme Mélanie Paigné fait de ravissantes fleurs au pastel ; à la vérité du dessin, à la puissance de la couleur, on reconnaît aisément une élève distinguée de M. Maréchal.

Les aquarelles de M. Eugène Lami sont au nombre de quatre, où l'on trouve, ici une scène bien groupée et d'un ton solide : *Louis XIV présentant son petit-fils aux ambassadeurs d'Espagne ;* — là, un sujet gracieux, coquet : un *Concert dans les bosquets de Versailles au XVIIe siècle ;* —dans celui-ci, des difficultés de composition et d'effet de lumière habilement surmontées : le *Souper dans la salle de spectacle du château de Versailles, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre en France ;* —dans celui-là, une jolie couleur et une grande facilité de touche : le *Sultan passant à Constantinople la revue de la division du prince Napoléon, à l'époque de l'expédition de Crimée ;* —en un mot, de beaux et bons tableaux, solides de dessin, chauds de couleur, et qui ne doivent rien à l'éclat du vernis ou au prestige de l'empâtement. — M. Fournier a huit aquarelles dont sept représentent diverses salles du palais des Tuileries, la dernière est un *Souvenir de l'Exposition universelle des Beaux-Arts de* 1855 ; ce sont des œuvres de finesse et de précision fort bien réussies. — Donnons de justes éloges aux deux aquarelles de M. Preziosi; ses *Mendiants de l'Asie à Constantinople* sont vigoureusement touchés, et sa *Vue du port de Constantinople* est remarquable par la perspective et l'harmonie des tons. — On vu avec plaisir deux jolies aquarelles de M. Calmelet : les *Bords de l'Oise aux environs d'Auvers* et une *Allée du bois de Meudon*, charmants paysages aux tons chands, aux effets bien sentis. — M. Valério a exposé huit aquarelles qu'il a détachées de sa collection ethnographique si justement appelée : « l'Album d'un « artiste et d'un voyageur, d'un artiste « qui regarde avec la curiosité d'un voya- « geur, d'un voyageur qui raconte avec le « crayon d'un artiste. »

M. Émile Lasalle, comme dessinateur sur pierre, a les honneurs du Salon, car il y a exposé les deux plus belles et les deux plus imposantes lithographies qu'on y ait vues : *Faust au Sabbat*, d'après M. Ary Scheffer, et *Médée poursuivie*, d'après Eugène Delacroix ; celle-ci surtout est d'un effet de lumière si puissant, d'un crayon si large, qu'on oserait presque dire qu'elle plaît plus que l'original. — M. Sudre est, comme on sait, le traducteur constant des œuvres de M. Ingres ; la correction de son dessin, la finesse de son crayon lui en donnent le droit. Peu de lithographies ont un fini aussi délicat que la *Muse de la musique*, d'après M. Ingres, et une *Tête d'étude*, d'après Léonard de Vinci, de la collection du Louvre. — M. Célestin Nanteuil ne s'est pas fait le traducteur des œuvres de maîtres ; lithographe original et coloriste, il ne nous a donné que ses propres inspirations : *Souvenirs! Espérances! Seuls!* et *une scène de Don Quichotte* sont des exercices

charmants de son crayon — M. Léon Noël a la pureté de dessin et le noir métallique de la gravure; sa lithographie du *Portrait de M. Achille Fould*, d'après M. Larivière, et les trois autres d'après les peintures de MM. Jalabert et Winterhalter, en fournissent la preuve. — Tout artiste qui sait dessiner sur la pierre a raison de se faire le traducteur de son œuvre. Nous remercions M. Hippolyte Flandrin et M. Glaize d'avoir reproduit en lithographie, avec un parfait sentiment de leur composition, l'un, quelques fragments des peintures qu'il a faites pour l'église Saint-Vincent-de-Paule; l'autre, son beau tableau: *un Pilori.* Du moins, en voyant ces copies, on ne sera pas tenté de dire avec les Italiens : Qui traduit, trahit. — Citons en terminant les épreuves de M. Aubert, l'intelligent traducteur de M. Hamon. — Cette énumération est loin d'être complète, mais comme il faut que tout s'achève, qu'on me pardonne mes omissions.

Maintenant qu'elle a dit son dernier mot, LA REVUE DES BEAUX-ARTS peut-elle se flatter d'avoir accompli sa tâche? Elle ose l'espérer si l'on songe que, dans ce travail, aussi long que difficile, elle avait plus de trois mille ouvrages à examiner; et elle aime à croire qu'on reconnaîtra qu'un sentiment de justice et de convenance n'a cessé de présider à ses jugements, et que si parfois quelque critique s'est mêlée aux louanges qu'elle a données, elle a rarement blâmé une œuvre sans en faire valoir quelques parties.

LA REVUE eût pu confier cette fois l'examen du Salon à un peintre, à un statuaire; car, parmi nos artistes, il en est quelques-uns qui, dans leurs loisirs, se livrent avec succès aux travaux littéraires; mais elle aurait craint qu'on ne vît dans les jugements portés ou une antipathie d'école ou un esprit de coterie. Cette prévention pouvait être plus ou moins fondée. Aussi a-t-elle préféré s'adresser à des écrivains indépendants, sans parti pris pour telle ou telle école, se souvenant sans cesse que la critique doit éclairer, encourager et surtout être prête à aider les jeunes talents à se produire. Que de noms, parmi ceux-ci, n'ont-ils pas été signalés dans les onze articles publiés sur le Salon de 1857! En faisant ainsi, on a voulu prouver que les préférences de LA REVUE ont toujours été et sont partout où il y a des artistes ignorés ou méconnus, qui cherchent, qui luttent et qui, pour réussir, n'ont plus besoin que du bienfait de la publicité.

ÉMILE GAGNEUX.

LES DESSINATEURS SUR BOIS.

MM. G. DORÉ.—BERTALL.— C. NANTEUIL.—BARRIAS.—O'PENGUILLY L'HARIDON.—DAUBIGNY.—DURAND-BRAGER.— HENRY MONNIER. — LOUIS DUVEAU. — CABASSON.—BEAUCÉ.—FOULQUIER.—JANET-LANGE.—G. JANET.—PHILIPPOTEAUX.—H. EMY.—E. LORSAY.— COPPIN.— POTTIN.—WATHIER.— BELIN.—LAMPSOINUS.— STAAL.— FREEMAN.— BEAUCOURT.—PASQUIER.—M. SAND. — GANDOZ. — PÉNOVILLE.— DUMARESQ.— VAYSSIÈRE.— A. DE BAR.— CASTELLI.—ANDRIEUX.— STEINHEIL.— MARCELLIN.—VALENTIN. — VALENTIN II. — J. CORNILLIET. — LACAUCHIE.— FICHOT.—GUILDRAU.—YAN'DARGENT.— CHAM. — DAMOURETTE.— QUILLEMBOIS.—RANDON.— BARRIC.— NADAR.

Si quelque chose peut donner une idée des transformations infinies auxquelles se ploie l'art, lorsqu'il est dominé par les besoins de la vie ou du moment, c'est bien la vieille fable de Protée, ce type insaisissable dont la cosmogonie païenne n'a pu nous laisser qu'une vague tradition.

La littérature et, par suite, la librairie, ont éprouvé, depuis un certain nombre d'années, un mouvement sinon ascensionnel du moins progressif, on ne peut le nier; et, en faisant pénétrer dans les masses, jusqu'alors uniquement vouées à certaines lectures, non-seulement les chefs-d'œuvre, mais encore les énormes travaux d'imagination arrachés à la plume laborieuse des écrivains du jour, il fallut que la librairie appelât la peinture à son aide et la mît à la remorque du nouveau moteur, en lui demandant les immenses ressources dont elle dispose.

Les peintres laissèrent la palette pour le crayon.

La librairie mit d'abord entre leurs mains les œuvres impérissables des poëtes qui ont illustré à jamais la langue, et, l'imagination de ces amants de la forme épousant les fantaisies des maîtres de la pensée, il naquit de cette union artistique

une représentation souvent complète, parfois ingénieuse, toujours charmante, de l'œuvre écrite.

C'est ainsi que nous avons vu éclore les milliers de dessins, illustrations comme on les appela,— dont *Molière*, *Gil Blas*, *Don Quichotte*, *Paul et Virginie*, offrent la plus merveilleuse collection. De grands artistes, des noms fameux, ont signé ces pages innombrables, ces tableaux réduits aux proportions du livre; et ces auxiliaires attrayants ont contribué d'une manière plus efficace qu'on ne croit à faire connaître, à rendre familiers, à populariser des chefs-d'œuvre restés jusque-là un peu trop haut drapés dans leur perfection.

En tête de la pléiade brillante des artistes qui ont consenti à ployer leur crayon magique aux proportions restreintes de l'illustration, flamboient les noms des Grandville, Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Gigoux, Raffet, Daumier; mais les uns sont morts à la tâche ou se reposent enfin de ces labeurs surhumains dont le public ne se rend nullement compte, cela va sans dire, car il n'apprécie jamais que ce qu'il peut palper de la main ou du regard.

La consommation devint bientôt prodigieuse, le goût des masses se manifesta énergiquement pour ce genre de productions, et la librairie crut devoir y répondre en commençant d'abord par frapper des coups terribles. Devons-nous la blâmer de s'être empressée si immodérément d'obéir à ces besoins mal définis, aux dépens de l'art et peut-être aussi au détriment de la littérature déjà aux abois; —devons-nous la louer de s'être précipitée si aveuglément dans le mouvement, sans avoir réfléchi que la concurrence naitrait immédiatement à côté de toute tentative et que ce qui pouvait sembler bon d'abord tomberait peut-être, à un moment donné, dans la voie qui mène à la satiété.

En se plaçant de haut, en examinant les choses dans leur essence, dans leur origine et dans leurs résultats, il est un fait constant, c'est que chacun doit se prêter aux aspirations de tous, c'est que les individualités doivent complétement s'effacer devant la manifestation des majorités et que le bénéfice d'un progrès, quel qu'il soit, doit être accepté s'il fait faire un pas au travail latent de l'émancipation de l'intelligence. Mais l'art, qui s'accommode si bien du clair-obscur, doit-il reculer devant le flot de lumière qui l'inonde et l'aveugle, au risque de disparaître complètement? *That is the question*, — être ou n'être pas! — les économistes n'hésiteraient pas à prononcer le *oui* brutal que leur démangeaison d'utilité leur dicterait inévitablement.

Nous ne sommes pas de ceux qui veulent la négation absolue de tout ce qui n'est que beau, et, dût le genre humain en souffrir quelque peu, nous ne renverserons pas l'Arc de l'Etoile pour y élever un phalanstère modèle; seulement, nous admettons que l'art descende quelquefois jusqu'aux caprices de la multitude. C'est donc ce qu'ont admirablement compris les artistes de notre époque, et, au lieu de se réfugier dans le sanctuaire, ils ont sacrifié aux..... idoles de la spéculation.

Les Grandville, les Johannot, les Gavarni, ont fait des adeptes, et le *dessin sur bois* est né.

Il est devenu, aujourdhui, une puissante branche de l'art, et quelque dédain qu'affectent d'avoir pour ce travail certaines individualités, il est nécessaire de compter avec lui, car il a sa place, et une place importante, au soleil de la notoriété.

Le dessin sur bois n'eût-il produit que Gustave Doré, qu'il y aurait certainement un magnifique prétexte à établir un classement définitif en faveur de cette variété du talent imitatif. Nous croyons que l'histoire de l'art ne saurait offrir un type plus complet, mieux réussi, d'une valeur aussi encyclopédique en quelque sorte que la physionomie de ce prodigieux artiste. Il y a en lui une flamme, une inspiration, un faire, quelque chose d'étrange et de saisissant qui tiennent du martyre et du damné. A voir l'immense labeur, déjà abouti, de ce crayon infatigable, aux ressources infinies, aux surprises renversantes d'*inouïsme*,— en comptant surtout sur les doigts du positif le nombre des dessins qu'il a produits et qui, dit-on, s'élèverait à quarante mille, il y a de quoi rester immobile d'étonnement et de stupeur.

Quoi! un cerveau humain a pu enfanter ces effroyables armées de types grotesques, horribles ou charmants, — une main à cinq doigts, faite comme celle de tout le monde, a pu réaliser ces rêves de l'imagination la plus vagabonde qui se soit encore manifestée, — et ce cerveau, cette main, cette imagination, appartiennent à un homme qui n'a pas vingt-cinq ans!... Voilà pourtant une de ces vérités qu'on croit à peine, car ce talent est si largement consacré qu'il semble vieilli déjà par le nombre des années. Il y a dans les dessins de Gustave Doré une fougue extraordinaire, quelque chose d'insensé parfois qui épouvante, et les dislocations étonnantes de certains de ses personnages semblent venir en ligne torse de cette porte de corne par où sortent les cauchemars du rêve. Les *Contes drôlatiques* de Balzac, la légende du *Juif errant*, *Rabelais*, cent autres ouvrages auxquels il a prêté ce crayon prestigieux, effréné, fiévreux, qui n'a pas d'égal dans l'histoire de l'art, font de Doré, digne rival des Albert Durer et des Callot, un de ces colosses de

fantaisie fougueuse et exhubérante, la richesse et la joie de l'avenir.

L'impétuosité, l'envahissement de Doré s'opposent, il faut bien le dire, à ce qu'il se ploie aux lignes conventionnelles avec lesquelles il est admis que tel ou tel effet sera produit. Ses bonshommes ont des allures heurtées, vigoureuses, plus rapprochées qu'on ne le croit de la nature, et si tout le monde s'accorde à lui refuser le don de savoir traduire les modes d'à présent, c'est que son esprit s'irrite des mièvreries et des inélégances de nos costumes étriqués et ridicules. Du reste, nous en avons la conviction, ce n'est pas chez lui impuissance, c'est mépris : — et le jour où il le voudra bien, le jour où la patience, — cette vertu terrestre, —calmera sa fougue, il nous donnera des types aussi purs de formes, aussi chatoyants d'aspect que les plus fines vignettes de Tony Johannot.

Cependant, il faut le dire, il n'y a pas encore de graveur assez fort pour le comprendre et l'interpréter, et ce serait un spectacle curieux à se donner que de photographier un de ses dessins avant de le livrer à la gravure. On verrait, alors, quel abîme!

Après ce roi de l'*illustration* d'à présent, les phalanges sont puissantes et serrées, mais il y a des figures qui ressortent vivement sur les masses. Bertall est peut-être l'antithèse la plus complète de G. Doré : chez lui pas d'imprévu, du cherché, —pas de grotesque, mais du comique—pas d'inspiration, du travail. La correction de son dessin est irréprochable, c'est fini, correct, complet; le graveur est à l'aise avec lui; aussi, à part la raideur et l'uniformité de certains de ses types, peut-on hardiment dire que cet aimable artiste a pour lui la majorité. Il ne passionne pas, il ne séduit pas, il plaît.

Des peintres d'une habileté connue, d'un mérite classé, ayant fait leurs preuves dans mainte occasion, cités sur tous les livrets d'exposition, mentionnés sur la plupart des catalogues, récompensés déjà par des distinctions publiques,— prennent volontiers la mine de plomb et jettent sur le buis le trop-plein de leur pensée; les tableaux qu'ils mettraient des mois entiers à peindre, ils les esquissent en quelques heures. Ainsi Célestin Nanteuil,— Barrias avec son édition d'*Horace*,— O'Penguilly l'Haridon pour qui *la Bretagne*, sa patrie, n'a pas de secrets et qui l'a traduite dans une série de dessins d'une immense valeur historique, — Daubigny, un paysagiste d'une vérité saisissante, aux horizons à perte de vue, — Durand-Brager, l'une des colonnes d'assise de l'*Illustration*,—Henri Monnier, protée étrange, peintre, acteur, écrivain, l'auteur de *Joseph Prud'homme*, ce type désormais immortel comme Robert-Macaire, — Louis Duveau, à qui l'on doit ce fameux *Meurtre d'Agrippine* qu'attend le Luxembourg, — Cabasson, qui dirige avec l'autorité de son érudition, cette belle *Histoire des peintres*, publiée par Raynouard, et que nous examinerons un jour en détail.

Maintenant, il y a de réelles célébrités dans ce genre fin et délicat, attirant les yeux de la foule à tous les coins de rues, à toutes les vitrines, et dont les millions de lecteurs des nouveaux journaux à bon marché, — le *Journal pour tous*, le *Dimanche*, le *Passe-temps*, la *Ruche parisienne*, l'*Omnibus*, — savent fort bien chercher les noms préférés : Beaucé, que les œuvres d'Alexandre Dumas et de George Sand ont si largement exercé;—Foulquier, Janet-Lange, Gustave Janet, Philippoteaux, Henri Emy, — Eustache Lorsay, si populaire, grâce à ses portraits et à ses types de théâtre; — Coppin, Pottin, Wathier, si chers au *Musée des familles*, et tant d'autres....

N'oublions pas Belin, qui soutient le poids de deux journaux, le *Passe-Temps* et la *Lanterne magique*, sans compter les dessins de pièces de théâtre, besogne complexe qui, sans l'excuser, explique la négligence qu'il apporte parfois à son travail; — Lampsoinus et Staal qui, avec Tony Johannot, ont illustré Balzac, voisinage terrible et dont ils étaient dignes; Freemann et Beaucourt, les collaborateurs de Cabasson et de Pasquier pour la traduction des œuvres des maîtres, de l'*Histoire des peintres*, — Morin et Geoffroy Durand, les habiles de l'*Illustration*, — Maurice Sand, continuant pour sa mère l'œuvre de Tony Johannot, — Gandoz, Pénoville, Dumaresq, Vayssière, A. de Bar, du *Monde illustré*, — Castelli, que ses grandes affiches du *Vampire* et des *Chevaliers du brouillard* ont posé dans l'opinion des éditeurs, — Andrieux, Steinheil, Marcellin.

Mentionnons Valentin, cet artiste si regretté, venu de Strasbourg comme Doré et étouffé par l'activité parisienne avant d'avoir dit son dernier mot; mort trop jeune, comme Chénier, car il y avait *quelque chose* en lui ; — un autre Valentin, Valentin II, si l'on veut, dont le *Musée des familles* et le *Journal pour tous* offrent tant de charmantes pages; — Jules Cornilliet, un commençant qui, déjà, frappe des coups de maître; il a, du reste, de qui tenir, et son père est un graveur d'assez de talent pour le guider dans la voie du succès; — Lacauchie, l'artiste de l'époque qui suit le mieux le costume historique, la providence des comédiens.

Abordons maintenant les spécialités. Nous trouvons d'abord Fichot et Guildrau qui, pour la reproduction des monuments, n'ont pas encore

trouvé de rival, et ils ont à lutter aujourd'hui contre la photographie, ce qui n'est pas une mince affaire; — vient ensuite Yan' Dargent, un Breton de roche dure, ayant fait ses premières armes à l'*Illustration*, et dont le *Magasin catholique* publie des légendes et des saintetés, vastes compositions in-4° qui, pour la plupart, formeraient de splendides cartons de verrières, et toutes empreintes d'un profond sentiment religieux et d'une force d'exécution que peu d'artistes aujourd'hui pourraient atteindre: malheureusement, comme Gustave Doré, avec lequel il a quelques points de ressemblance, quant au faire, peu de graveurs arrivent à l'interpréter.

Ce rapide aperçu ne serait pas complet si nous passions sous silence ceux qui ont pris la marotte et les grelots pour point de départ, aimables compagnons qu'on accueille toujours avec un sourire, et dont le long éclat de rire ne fatigue jamais. — Cham, l'humour française, l'excentricité personnifiée, un crayon rieur, frondeur, gamin, blagueur, et avec cela profond d'ironie et de sarcasme; l'observation la plus large dans ce que la vie a de grotesque, et avec cela des mots renversants de drôlerie, — moins fort que Gavarni, moins coloriste que Daumier, assurément, mais d'un brio échevelé, c'est le Doré de la caricature; — Damourette et Quillembois, ces Homères d'odyssées ridicules et bourgeoises; — Randon, faisant manœuvrer des Charlets peints de souvenir ou croqués jadis dans les loisirs du campement; — Barric, celui qui possède le mieux le paysan, mais le paysan vrai, et qui eût compris Balzac: — enfin, Nadar qui, après avoir été un écrivain d'imagination et d'esprit, a voulu rivaliser avec Cham, et se tient parfois à son niveau; son *Panthéon charivarique*, une admirable lithographie, est, quoique trop mêlée de politique, la *Danse macabre* de l'intelligence au dix-neuvième siècle.

Nous n'avons pas eu ici la prétention de *découvrir* une branche nouvelle de l'art; mais il nous a semblé de bonne justice de *citer*, après les belles batailles des grandes expositions du gouvernement, ces pionniers trop modestes dont le talent entre si largement dans la somme des menus plaisirs de tous.

Toujours placés sur la brèche, armées nombreuses et agissantes, les dessinateurs gagnent à chaque heure leurs éperons; leurs travaux, du reste, sont la conséquence naturelle des besoins impérieux que créent les habitudes et la concurrence, en même temps que des ressources restreintes offertes par la peinture. Tel artiste qui ne serait pas certain de placer un tableau d'une certaine valeur, ayant coûté un mois de travail, acceptera la commande d'une dizaine de dessins qu'il fera en cinq ou six jours et qui lui rapporteront autant ou plus que ce tableau.

Nous serions désolés de voir des considérations de cette nature l'emporter sur les grandes et sérieuses questions que l'art soulève et entretient toujours vivaces au cœur des vrais artistes; mais le rétréci de nos coutumes s'accommode peu des vastes toiles, accessibles seulement aux grandes fortunes, et la vie a des nécessités qu'il faut subir, porte basse où il faut passer, et, comme dit le poëte :

> Le plus grand est celui qui se courbe le plus.

Cependant, la vignette, — résultat obtenu de tous ces dessins, si chatoyants de tons avant que la gravure les ait détruits, — n'a pas encore dit son dernier mot, et nos neveux sont appelés à voir cet art à son apogée. L'immense consommation qui en est faite nécessite forcément un nombre énorme de graveurs, et l'extrême habitude que vont acquérir tous les jeunes ouvriers qui s'exercent déjà, sous la direction de maîtres consommés, nous promet donc pour l'avenir une perfection que bien peu atteignent aujourd'hui.

Pourvu, toutefois, que cette effrayante consommation n'amène pas un jour la satiété, mère de la décadence, et dont les victimes seraient forcément les plus nobles enfants de la grande famille humaine.

ALBERT BLANQUET.

LES ILES DE LA MANCHE.

JERSEY. — GUERNESEY.

Il semble que l'on manquerait à sa dignité personnelle si l'on restait à Paris pendant la saison des eaux et des bains. On aurait honte d'être vu à cette époque dans la rue Richelieu ou sur le boulevart des Italiens, et j'en sais qui se retireraient plutôt à Montmartre que de ne pas paraître aller au moins à la campagne. Paris doit être livré aux étrangers durant deux ou trois mois de l'année, et, comme si c'était une invasion de Barbares, voir s'enfuir son monde habituel. Songez donc que si l'on n'avait rien à raconter l'hiver, la conversation deviendrait d'une stérilité déplorable, et qu'il n'y aurait plus un salon possible. On a besoin, d'ailleurs, de se quitter pour s'aimer davantage, et il est certain, qu'à l'égard de Paris, plus on s'en éloigne, plus on sent le

besoin d'y revenir. Ce sera toujours la ville par excellence, la ville où l'on s'ennuie le moins.

Afin d'obéir à la tradition, car il n'est personne qui n'aie, de nos jours, les prétentions de *high life*, j'ai cru devoir, au mois de juillet dernier, renoncer momentanément comme un autre aux charmes de la capitale de l'univers et me transporter à Saint-Malo. Vous avez là une grève magnifique et des plus engageantes qui puissent s'offrir aux amateurs de bains de mer. Pas le moindre galet! Le coquillage lui-même s'y ferait scrupule d'offenser les pieds délicats habitués à l'asphalte. Le sable le plus fin de la création s'étend devant vous; mais Saint-Malo n'est pas le plus gai des séjours. Lorsque vous avez fait le tour des remparts, admiré Saint-Servan et la tour Solidor, rendu visite au grand Bey, où s'élève le tombeau de Châteaubriand, dont l'ombre a voulu être continuellement bercée par la grande et monotone symphonie des vagues, vous rentrez dans une sorte de prison qui manque considérablement d'attraits, comme toutes les prisons. C'est à peine si le jour pénètre dans ces rues étroites et tortueuses, et du haut des remparts vous ne voyez que des maisons si peu habitées, que des essaims d'hirondelles font leurs nids aux angles de toutes les fenêtres. Les propriétaires de ces beaux hôtels sont sans doute en mer ou à Paris.

Par bonheur, à peu de distance de Saint-Malo, se trouvent deux îles charmantes, qui ressemblent à la verte Erin des ballades de Thomas Moore, Jersey et Guernesey, ces deux florissantes sœurs. Quelques heures peuvent vous y conduire, si, toutefois, vous avez eu la prévision de prendre un passeport à l'étranger, non pas afin d'être admis dans ces îles de la Manche, pays au libre accès, mais afin de sortir de votre belle patrie, qui prélève volontiers 10 francs sur vos frais de voyage extérieur. Etant en règle avec la loi française, et fort désireux de délasser mes regards du spectacle éternel des murs de Saint-Malo avec le riant aspect des cottages anglais, je me dirigeai donc vers le port, où *la Vénus* embarquait pour Jersey une quantité de veaux, de moutons, de cochons, de poulets, de canards, auxquels on ne demandait pas de passeport, mais qui n'en étaient pas plus heureux pour cela. La façon dont on les descendait dans le bateau semblait surtout les contrarier infiniment : le voyage aérien qu'on leur faisait accomplir les remplissait d'inquiétude. Les gros animaux, auxquels on attachait une espèce de ventrière, et qu'on lançait ainsi dans l'espace à l'aide d'une grosse corde, se croyaient évidemment lancés dans l'éternité, du moment qu'ils ne sentaient plus la terre sous leurs pieds; ils gardaient alors un morne silence; mais une fois à bord, les beuglements, les bêlements, les grognements, les gloussements, constituaient un véritable charivari.

C'était une provision pour Jersey; car cette île, qui possède les plus jolies vaches du monde, vaches laitières fort appréciées des châtelaines anglaises, des moutons d'opéra-comique, des porcs même du physique le plus agréable, n'use pas de ces animaux de jardin des plantes pour sa consommation, elle en sait trop bien le prix. Elle les vend comme son blé, qui est excellent, et se munit ailleurs d'articles moins rares et moins estimés. Jersey est une île de commerce, où l'on tire parti de tout. Le barbier qui m'y rasa à mon arrivée voulait me faire payer double, sous prétexte que ma barbe était une barbe de deux jours. Je devais quatre sols, et pour lui montrer que je connaissais les usages du pays, je lui dis : « Voilà cinq francs, rendez-moi cinq francs, le reste sera pour vous. » Il me comprit, et comme notre pièce de cinq francs vaut cent quatre sols à Jersey, il me rendit quatre schellings. Ma barbe ne m'avait rien coûté. Je m'en allai aussi fier que Surcouf après la prise d'un corsaire britannique. Seulement, je dois dire que, le surlendemain, ce même barbier me vendit, à un prix de fantaisie, des cigares de Cuba. Figaro, dans les îles de la Manche, est marchand de tabac et rase toujours.

Descendu naturellement à la Pomme d'Or, hôtel français, chez Madame veuve Boisnet, dame fort accommodante avec ses compatriotes, je n'eus plus beaucoup d'autres occasions de faire preuve de mes connaissances monétaires. Je demandai quel était l'endroit le plus commode pour les bains; un touriste, sur les bords de la mer, croirait sa santé compromise s'il ne se baignait tous les jours, et plutôt deux fois qu'une, quel que soit le temps; pluie, vent, brouillard, rien n'y fait. J'ai vu des dames que la moindre goutte de pluie effarouche à Paris, affronter les orages du ciel et les fureurs de l'Océan. On m'indiqua la grève d'Azette, et j'y parvins aisément. J'aperçus en arrivant une superbe plage et des cabanes roulantes à deux portes, que des chevaux traînaient au milieu des flots. On entrait habillé par une porte, et on sortait par l'autre en appareil de bain ; je vis s'élancer quelques Vénus au sein de l'onde. Je pris mon bain en compagnie de six demoiselles anglaises.

Après le bain, je parcourus la ville de Saint-Hélier, la capitale de Jersey. L'air et la lumière circulent au moins dans les rues, et la propreté règne en tout lieu. Pauvres villes de Bretagne! quel chemin vous avez à faire pour en arriver là! Je me promenai sur le quai, j'admirai le fort Régent, le château Elisabeth. Les jours suivants, je

me fis conduire, en voiture découverte, au château de Montorgueil, qui a eu l'honneur de résister jadis à Duguesclin, et qui n'est plus qu'une ruine; je montai ensuite à la tour du Prince, d'où l'on découvre la plus verdoyante campagne du monde; je visitai la pointe de Plémont, d'un si terrible et si sauvage aspect, qu'on se rappelle la scène de l'*Antiquaire*, où Walter Scott fait surprendre par la marée deux infortunés qui, entourés de rochers à pics, paraissent dévoués à la mort. Il y a là une crique où la même scène s'est renouvelée plusieurs fois. Je visitai encore la grève de Lecq, où je pris un bain, mais sans y rencontrer d'Anglaises; je les regrettais. La grève de Lecq est le rendez-vous de toutes les parties de plaisir; on y trouve un comfortable hôtel.

L'ennui ne tarda pas à me reprendre, malgré la beauté du pays, et, comme je suis un grand lecteur d'affiches, je vis annoncer sur les murs un *trip* à Guernesey, c'est-à-dire un voyage d'agrément, qui devait s'effectuer entre les deux îles. La *Comète* annonçait son départ pour le dimanche suivant, à six heures du matin, et j'étais au vendredi... Je me décidai à profiter du départ de la *Comète*.

Le surlendemain, à cinq heures du matin, je me trouvai à bord de la *Comète*, avec une partie de la ville de Jersey. Plusieurs de ces bons habitants avaient emporté des ceintures de sauvetage, parce que la *Comète* faisait ce voyage, semé d'écueils, pour la première fois. Il paraît que nous passâmes en effet très-près de la *Corbière*, série de rochers gigantesques accusés de plus d'un naufrage, et non pas à tort « rochers plus coupables qu'innocents, » comme on le dit à Jersey des malfaiteurs. Il y eut un mouvement de terreur sur le bateau; mais les comètes, à ce qu'il paraît, ne sont pas dangereuses cette année. La nôtre glissa comme un poisson, et les habitants de Jersey en furent quittes pour la peur.

Guernesey s'offrit bientôt à nous, et rien de plus souriant et de plus gracieux que l'amphithéâtre offert par cette île aux voyageurs. Toute la population était sur le port pour voir les arrivants, qu'elle attendait; et, du bateau, nous aperçûmes d'abord un homme qui s'agitait étrangement et semblait prêcher; c'était, en effet, un prédicateur méthodiste, qui nous jetait à la tête, en mauvais français, tous les anathèmes que la Bible renferme, — et la Bible en renferme beaucoup, — parce que nous arrivions un *dimanche*, et par un train de plaisir, grand péché! Un peu plus loin, un autre prédicateur anglais se démenait également comme un diable en faisant son *speech*; mais la foule était, pour eux, un désert. La liberté de ne pas écouter est au nombre des libertés du pays.

J'eus le plaisir de rencontrer quelques amis dans cette île charmante. Je ne la quittai qu'à regret. Au retour, je fus escorté par un sombre brouillard, ce complice de tant d'accidents de mer; mais, cette fois, il n'y eut, Dieu merci! aucun malheur à déplorer.

Je revis Jersey sans grand intérêt, et, le lendemain, je revenais à Saint-Malo. Je ne cherchai pas à soustraire aux douaniers un service de thé en porcelaine de Chine, une douzaine de paletots ou de chemises fines anglaises, un millier d'aiguilles, un rouleau de mousseline des Indes, une vingtaine de paires de bas, car il y avait, autrefois, à Jersey, de fières tricoteuses, au point qu'on fut obligé de leur interdire ce travail, qui faisait tort aux autres travaux de l'île. Je respectai les lois prohibitives de mon pays, non pourtant sans avoir envie de passer quelques-uns des cigares de mon barbier.

HIPPOLYTE LUCAS.

BULLETIN DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTES DE VÈZE. — HERVEY. — LOTTIER. — BOISSELIER. — GASTON GAUDINOT.

La crise financière n'exerce pas seulement sa fâcheuse influence sur les valeurs cotées à la Bourse, les tableaux et autres objets d'art s'en ressentent bien aussi un peu. Cependant, pour être juste, leur dépréciation est relativement bien insignifiante si on la compare à celle de certaines valeurs industrielles. Cette différence ne nous surprend pas, elle nous rappelle qu'au plus fort de la panique de 1848, ce furent encore les objets d'art qui firent meilleure contenance. Il est de ces chefs-d'œuvre du génie dont toutes les révolutions du monde ne sauraient amoindrir la valeur, pas plus que leur beauté. Du reste, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas dans la sphère de ces conceptions immortelles, que l'on peut ranger les ouvrages français ou étrangers qui ont paru pendant le mois de novembre sur les tables de l'hôtel Drouot.

Deux collections étrangères de tableaux venant, l'une de Riga, l'autre de Varsovie, devaient, dans la pensée de leurs propriétaires affriandés par les chiffres ronflants de la vente Patureau, réaliser des sommes importantes; mais, hélas! l'événement n'a pas répondu à leur attente.

La vente après le départ de M. le baron de Vèze fils, dont le nom est cher aux arts, n'a pas

eu non plus tout le succès désirable ; ainsi, un ravissant tableau attribué à Eisen, mais qui est dû au gracieux pinceau d'un peintre bien moins connu, nommé Olivier, n'a atteint que 320 francs, c'est un chiffre bien maigre, qui ne représente pas le tiers de sa valeur; des dessins de Tiepolo, pleins de fougue, ont été vendus 8 ou 10 fr. Il est vrai qu'un portrait de femme, de Nattier, a dépassé 700 fr., et un du chevalier Lely, 900 fr.

Les tableaux que M. Louis Lottier a confiés à vendre avant son départ pour Beyrouth, à l'*Union des Arts*, ont eu un sort un peu plus heureux. Il ne manque à cet artiste, si original, si pénétré des splendides beautés de l'Orient, que d'être classé parmi certains de ses confrères dont les noms équivalent à une valeur commerciale. Ce travail s'opère et, déjà, plusieurs amateurs distingués, parmi lesquels nous pouvons citer M. Mouriez et le général d'Herville, tiennent à honneur de posséder dans leur cabinet des échantillons de ce maître qui, nous en avons la profonde conviction, marcheront de pair avec les Ziem, les Frère et les Marilhat. Aussi leur acquisition présente-t-elle aujourd'hui un double attrait au point de vue du goût et de la spéculation.

La multiplicité des ventes de gravures est bien plus un indice du besoin impérieux qu'ont leurs propriétaires de s'en défaire à tout prix, qu'une preuve de leur réussite. La collection assez bizarre composée par un Anglais, M. Hervey, de portraits anciens et modernes d'artistes dramatiques, de bustes et de statuettes, est loin d'avoir satisfait le vendeur. Celles qui ont suivi ont eu à peu près le même sort ; on cite même certaines pièces importantes qui ont subi une notable dépréciation, entre autres le portrait en couleur de Mlle Duthé.

La vente, après décès, des études et tableaux peints par feu M. Antoine-Félix Boisselier, professeur à l'École de Saint-Cyr, ne renfermait rien d'important. Les lots de trois ou quatre études, variaient de 10 à 30 fr. ; les grands tableaux n'ont guère dépassé 120 fr. — La manière de ce maître, contemporain des artistes du premier empire, bien que grasse et spirituelle, a vieilli. Elle subit le sort des Bertin, des Michalon, des Hüe et des Thénot. On n'en veut plus ! Devant la brutalité du fait, à quoi servent les plus beaux raisonnements?

A cette liquidation mortuaire a succédé la vente de M. le docteur Gaston Gaudinot, spéculateur bien connu dans le commerce des tableaux. Elle ne renfermait que des œuvres de qualités inférieures, si l'on en juge par les prix d'adjudication, qui ont varié de 30 fr. à 255 fr. Un seul tableaux, *Effet de lune*, a atteint ce chiffre.

On annonce, pour la première quinzaine de décembre, une kyrielle de ventes de tous genres, ce sont autant de bonnes occasions pour les amateurs.

JULES DE MILLON.

MOSAIQUE.

Election de S. Exc. le ministre d'Etat comme membre libre de l'Académie des Beaux-Arts. — M. Elias Robert. — Médaille commémorative de la prise de Sébastopol. — Acquisitions d'objets d'art par l'Etat. — Dons du gouvernement à divers musées. — Vente de la bibliothèque Jussieu. — Maison de La Bruyère à Versailles. — L'hôtel Serilly. — Peintures murales à Saint-Germain-l'Auxerrois. — Dix tableaux originaux du Titien. — Pérégrinations d'artistes. — Le champ de bataille d'Actium. — Erection de quatre statues à Messine. — Le bas-relief, *Adoration des Mages*, à Gênes. — Nécrologie : Léon Battu ; C. Kruseman ; marquis Maximilien Spinola.

L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du samedi 14 novembre, a procédé à l'élection d'un académicien libre en remplacement de M le comte de Pradel. Sur 41 votants, la majorité était de 21. M. Achille Fould a obtenu 33 voix; M. Ernest Vinet, 7 ; M. de Mercey, 1. En conséquence, M. Achille Fould a été proclamé membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Parmi les noms illustres inscrits dans les fastes de la marine française, on peut citer celui du vice-amiral Blanquet du Chayla. — Enfant du département de la Lozère, il assista à seize batailles navales, combats ou engagements. Dans la terrible journée d'Aboukir, il montait le vaisseau, le *Francklin*. Blessé au milieu de son équipage qui comptait trois cents morts, et alors que son vaisseau, complétement désemparé, n'avait plus que quelques pièces de canon en état, ce brave marin refusait de se rendre.—« Tirez toujours! s'écriait-il en se relevant mutilé, notre dernier canon peut nous donner la victoire. » — Le gouvernement de l'Empereur, pour conserver le souvenir de cet officier-général, a donné, il n'y a pas longtemps, son nom à l'un des bâtiments de la marine impériale. Il vient, récemment, de décider que le buste en marbre de Blanquet du Chayla serait placé dans les galeries de Versailles, de ce musée ouvert à toutes les gloires de la France. C'est M. Elias Robert, le statuaire, qui est chargé de l'exécution de ce buste.

M. Depaulis, auquel on doit quelques-unes des plus belles médailles historiques de notre époque, est sur le point de terminer la médaille commémorative de la prise de Sébastopol. Sur la face principale est l'effigie de l'Empereur Napoléon III, avec la légende accoutumée. Le revers offre un sujet allégorique vigoureusement traité. C'est un génie guerrier, — celui de la France, — le casque en tête et plantant résolument le drapeau tricolore sur les ruines de la ville conquise. Le mouvement de cette figure est énergique. Sous ses pieds, s'étend le port de Sébastopol, au milieu duquel on aperçoit les mâts des vaisseaux russes submergés par les Russes eux-mêmes, puis une partie des monuments de la ville. Au-dessus du génie, on lit cette légende latine, dont on attribue la composition à M. de Longpérier : *Non hæc sine numine divum eveniunt.*

Au nombre des nouvelles acquisitions d'objets d'art faites par le gouvernement à la suite de la dernière exposition, on cite la *Vue du port de Vimereux*, par M. Jeanron; une *Vue des Ruines de Pæstum*, par M. de Curzon; la statue d'*Orphée*, par M. Gabriel Thomas.

Le musée de Niort a reçu dernièrement, de la munificence du gouvernement, une *Vue de Frascati*, peinte d'après Michallon, par mademoiselle Calbris; celui de Montauban, un paysage par M. Desgoffes; celui de Toulouse la *Vue d'un intérieur de forge*, par M. Bonvin.

Après des tentatives sans nombre, et qui, malheureusement, n'ont été suivies d'aucun résultat, la famille Jussieu s'est déterminée à vendre la bibliothèque formée par les trois savants qui, successivement, ont jeté un si grand éclat sur l'étude des sciences naturelles. La vente commencera le lundi 11 janvier 1858, à la salle Sylvestre. On annonce vingt-huit vacations. Il est vrai que le catalogue que l'on vient d'adresser à quelques amateurs se compose de près de cinq mille articles. — L'une des parties les plus intéressantes de cette magnifique collection se compose de manuscrits dont plusieurs sont de la main d'hommes célèbres à plus d'un titre: Vaillant et Tournefort, entre autres. Plusieurs sont des recueils de peintures exécutées par les peintres les plus célèbres du siècle dernier et du commencement de celui-ci. — J'ai vu un manuscrit du quatorzième siècle, sur vélin, dont la moitié est écrite sur deux colonnes et l'autre moitié à longues lignes. La fin du volume paraît se composer de feuillets pris dans des manuscrits plus anciens. Il donne une foule de recettes médicinales du moyen âge, une nomenclature des plantes alors en usage, et leur description abrégée. Sur les trente premières pages, sont placées vingt-neuf peintures représentant des plantes singulières. Elles sont figurées sur des rochers dont la base est ornée de détails d'architecture, de forts, d'églises et de ponts. Ce sont peut-être des souvenirs historiques. L'on remarque encore dans l'intérieur du manuscrit, quelques personnages grossièrement dessinés, mais d'un aspect tout à fait original.

On ignore le lieu de la naissance de La Bruyère; mais, lorsqu'il écrivait son fameux livre des *Caractères*, il était l'hôte et l'ami des princes de Condé, et il habitait alors la maison portant aujourd'hui le nº 14 de la rue des Réservoirs, à Versailles. Le célèbre écrivain mourut dans cette demeure, le 11 mai 1696. L'administration municipale de Versailles vient de faire poser, au premier étage de cette maison, une belle et large plaque de marbre blanc destinée à rappeler le souvenir du séjour de La Bruyère dans cette ville.

Ces jours derniers, l'un des plus anciens et des plus curieux hôtels du vieux Paris, situé au Marais, Vieille rue du Temple, l'hôtel Sérilly, bâti dans le goût de la Place Royale et appartenant aujourd'hui à la famille Saint-Albin, a failli disparaître par suite d'un violent incendie qui s'est déclaré en plein jour dans un magasin de fourrages. La perte de l'hôtel Sérilly eût été d'autant plus à regretter qu'il s'y trouve encore, entre autres souvenirs de son ancienne splendeur, un magnifique boudoir du plus pur style Louis XVI, donné par Marie-Antoinette à madame de Sérilly, et un salon tout entier, du même temps. Les peintures de ce boudoir sont de Natoire, les bronzes de Gouttières, les marbres et la cheminée de Claudion. Les sculptures sur bois seules de cette petite pièce octogone, qui n'a que trois mètres de largeur, coûtèrent à la Reine, d'après les comptes originaux, la somme de 80,000 livres. On dit que ce boudoir va être transporté à Versailles, où il est tout à fait digne de figurer.

De nouveaux travaux de peinture murale viennent d'être commencés dans le transept méridional de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les peintures extérieures du portail sont malheureusement fort endommagées par suite de l'action combinée de l'air et de la poussière. Il est question de les réparer et de les préserver, en fermant les ouvertures du porche par des cloisons vitrées.

En creusant la tranchée du canal de navigation de l'Isle à Périgueux, on vient de mettre à découvert, sur une étendue d'environ quatre-vingts mètres, en face de la Léproserie, les vestiges des anciens thermes publics de Vérone. A en juger par ces débris, les thermes devaient être dignes des Romains, et on reconnaît qu'ils étaient créés pour l'usage d'une vaste et importante cité. L'administration municipale fait dresser en ce moment le plan de constructions pour le Musée de Périgueux.

L'une des bonnes plaisanteries de ces derniers jours est l'annonce faite par un des chroniqueurs du grand format, de la découverte, — le mot est imprimé, — de dix tableaux originaux du Titien. La découverte est racontée de la manière la plus émouvante et la plus dramatique. C'est M. About, le critique qui a si bien accommodé nos artistes contemporains dans ses feuilletons sur l'Exposition de 1855, qui a fait cette trouvaille. Dix originaux de Titien, rien que cela! et il les a payés trente mille francs. Il ne faut plus plaindre les écrivains de notre époque puisqu'ils ont les moyens de se passer de semblables fantaisies. — Les dix originaux ont été trouvés chez une modiste du quartier du Luxembourg. Il y a du vrai dans cette histoire; mais, distinguons. Depuis bien des années, nous avons entendu parler de cette collection de Titiens déclarés authentiques; nous savons qu'elle a été offerte en plusieurs endroits au Musée, au ministre de l'Intérieur, mais personne n'a accepté l'offre. — M. About a, dit-on, reconnu la signature du Titien sur toutes ces toiles. Il a été plus heureux que ses prédécesseurs, qui n'avaient rien pu apercevoir. Si l'histoire des trente mille francs payés par le journaliste parisien est exacte, je crois que la personne la mieux partagée dans cette aventure est la marchande de modes du quartier du Luxembourg. On ne croit pas beaucoup aujourd'hui à des trouvailles aussi extraordinaires, et, dans l'intérêt de M. About, je souhaite qu'une exposition publique de ses prétendus chefs-d'œuvre permette de les discuter.

Nos artistes sont frileux; ils redoutent les frimas, l'humidité, tout autant que les poitrinaires. Nous en avons bon nombre qui viennent de partir pour le midi de la France, pour l'Italie, pour l'Algérie, voire même pour l'Égypte. A la tête de ces fugitifs, il faut citer M. Amaury-Duval, qui s'en va à Nice avec son tableau complétement ébauché. L'intention du peintre est de le terminer dans la retraite qu'il s'est choisie, loin des neiges et des glaces qui ne tarderont pas à encombrer notre capitale.

Un archéologue allemand, le docteur Erlinger, a, après deux ans de travail, réussi à déterminer d'une manière précise l'emplacement des camps d'Antoine et d'Octave avant la bataille d'Actium; cette place, appelée actuellement Azio, est sur le golfe d'Arta en Epire. Le camp d'Octave est entouré d'une ceinture de redoutes de 5 kilomètres environ d'étendue, qui ont été construites en pierre, garnies de revêtements et

protégées par un fossé. En avance du camp étaient des ouvrages extérieurs construits sur de petites éminences, consistant en plusieurs petits forts qui paraissent avoir dû servir plutôt comme points d'observation que pour la défense, quoiqu'ils fussent occupés par des détachements formant la garde avancée. Un de ces forts, plus élevé et plus fort que les autres, servait de télégraphe pour communiquer avec la flotte.

On lit dans le *Journal officiel de Naples :* « La ville de Messine se propose, comme l'a fait la ville de Palerme, d'élever quatre statues colossales, représentant le roi actuel et ses trois prédécesseurs. Deux de ces statues sont déjà faites et exposées, pour le public, dans une grande salle du Museum royal Bourbon. Les deux autres sont presque terminées, l'une à Rome, celle de Charles III, exécutée en marbre par un Messinois, M. Zagari; l'autre à Palerme, celle de Ferdinand Ier, également en marbre, et confiée à un sculpteur non moins habile, M. Nunzio Morello. La statue du roi actuel est un chef-d'œuvre en bronze élevé sur une base du même métal, et qui sera placée dans le *Largo de'Crociferi*; celle de Ferdinand Ier, dans le *Largo del Duomo.* La première est l'ouvrage de M. Jenerain, et a été coulée à Munich par le célèbre Muller. La statue de Ferdinand Ier est dans le style des héros romains, sans cependant dissimuler le manteau impérial. »

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, l'émotion causée dans Gênes par la nouvelle de l'enlèvement probable du fameux bas-relief, *l'Adoration des mages.* Voici les nouveaux renseignements que nous avons recueillis à ce sujet. Les fidéi-commissaires Fransoni, propriétaires de la maison sur la façade de laquelle figure ce fameux bas-relief, ont protesté contre l'enlèvement de ce chef-d'œuvre, et le tribunal provincial a fait défense à M. Bracco, propriétaire de la boutique, de faire le déplacement qu'il avait projeté. Il paraît que M. Bracco avait eu l'idée de faire élever de quelques centimètres ce bas-relief, pour faire de la place à son enseigne. A ce sujet, plusieurs journaux ont cru devoir féliciter la population gênoise de l'intérêt qu'elle a montré pour les monuments des arts et de l'antiquité, et ici il s'agissait d'un monument de la statuaire du quinzième siècle.

Nous avons une triste nouvelle à annoncer, celle de la mort de M. Léon Battu, auteur dramatique. On annonce aussi la mort, à Amsterdam, de M. C. Kruseman, peintre d'histoire, un des artistes les plus renommés de la Hollande, et, à Gênes, de l'illustre naturaliste gênois, marquis Maximilien Spinola.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 599.

Séance du 17 novembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. GEORGES ROUGET, VICE-PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Correspondance :

Lettre de M. Berville, secrétaire perpétuel de la Société Philotechnique, adressant des billets pour la séance du 29 courant.

Programme des prix proposés pour les années 1858, 1859 et 1860 par l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Dépôt aux archives, où les membres peuvent le consulter.

Deux numéros du *Builder.* Renvoyés à M. Charles Fournier.

Compte rendu de l'Exposition des Beaux-Arts en 1857, par M. Auvray. Renvoyé à l'examen de M. Dubouloz. — *L'Univers musical.* Renvoyé à M. de Longpérier. — *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture.* Renvoyé à M. Vavin. — *Bulletin de la Société française de photographie.* Renvoyé à M. Charles Chevalier.— *Une Visite au panorama de la bataille des Pyramides*, poëme par M. Alexis Granger, et une épître du même auteur, sur le *Mac-Adam.* Renvoyés à l'examen de M. P.-B. Fournier.

Demande d'admission, dans la section de peinture, de membre résidant. Cette demande est présentée sous les auspices de MM. Gendré et Maillet. Elle est renvoyée à M. Delorme, président de la section.

M. Moultat lit son rapport sur le journal intitulé l'*Art au dix-neuvième siècle*, adressé à la Société par M. L. Schaal.

« En me chargeant de faire l'examen de cette intéressante publication, dit M. Moultat, votre but, Messieurs, était seulement de connaître les statuts de la nouvelle académie fondée par M. Schaal à Bruxelles, statuts que ce journal a publiés; mais, permettez-moi de m'écarter un moment du sujet principal, pour vous faire part de l'examen que j'ai fait des articles les plus importants de cette publication. »

Parmi les articles dont M. Moultat entretient la Société, celui de M. Th. Labourieux, sur l'exposition bruxelloise des Beaux-Arts et arts industriels, est l'objet d'une analyse toute spéciale. On reconnaît chez l'auteur, dit notre collègue en terminant l'examen de cet article, la grande habitude, non-seulement de juger avec justesse, mais encore avec cette impartialité que nous serions heureux de rencontrer chez tous les critiques.

M. Achille Hermant, dans son travail sur l'*Influence du dessin sur l'industrie* (Mémoire couronné par l'Institut), a aussi fortement captivé l'attention du rapporteur; cependant, M. Moultat n'est pas de l'avis de M. Hermant au sujet de l'orfévrerie, et il pense que l'auteur cherche peut-être un peu trop à rabaisser l'orfévrerie moderne, lorsqu'il dit que l'orfévrerie des seizième

et dix-septième siècles était faite par de grands artistes, tandis qu'aujourd'hui ce sont de simples dessinateurs ou ouvriers qui pratiquent cette industrie, et que d'art, l'orfévrerie s'est faite industrie de luxe, d'industrie de luxe, elle est devenue industrie ordinaire. Pour répondre à la première objection, M. Moultat dit que le vrai mérite des artistes des seizième et dix-septième siècles a été plutôt qu'ils fabriquaient complétement une pièce sans intermédiaire, c'est-à-dire qu'ils composaient, sculptaient et faisaient le travail matériel de l'ouvrier orfèvre; c'est enfin l'universalité de leurs connaissances qu'on a justement tant vantée. Si, aujourd'hui, nous n'avons plus d'hommes aussi complets, nous n'en faisons pas moins de fort jolies choses, l'Exposition universelle l'a prouvé; l'orfévrerie française a remporté les suffrages sur toutes les nations. Voici comment on procède, continue M. Moultat. Quand une orfévrerie d'art est à faire, l'orfèvre, qui n'est souvent qu'un homme de goût et non un artiste, s'adresse d'abord à nos premières célébrités artistiques, c'est-à-dire à tous nos plus fameux peintres ou dessinateurs, et demande la composition de son œuvre; une fois composée, il la remet à des statuaires tels que Pradier, Rude, Clésinger et autres, la fait sculpter par ces messieurs, et enfin ciseler par nos plus adroits ciseleurs. C'est ainsi que l'Exposition nous a offert un service en cuivre fait pour l'empereur, dont plusieurs de ces pièces étaient des chefs-d'œuvre. La *Minerve* en ivoire et orfévrerie, commandée par le duc de Luynes, des boucliers, des vases repoussés et ciselés, ont été remarqués comme admirablement conçus et exécutés. M. Moultat répond ainsi à la seconde objection. L'orfévrerie, dit-il, ne change pas de qualité, c'est-à-dire qu'aujourd'hui elle est plus répandue, et qu'il y a l'orfévrerie d'art pour les empereurs, les princes et les grands, l'orfévrerie de luxe pour les gens aisés, et l'orfévrerie ordinaire pour le public travailleur. L'orfévrerie ne dégénère donc pas, elle ne fait que se plier aux exigences du siècle.

Les diverses autres parties du travail de M. Hermant, ajoute notre collègue, nous ont paru renfermer des appréciations d'une grande justesse, et nous sommes heureux d'être de son avis sur tous les autres points.

M. Moultat donne ensuite l'aperçu de la nouvelle institution fondée par M. Schaal, à Bruxelles. L'Académie universelle des arts industriels, dit-il, a pour mission spéciale de répandre le goût et la magnificence artistiques sur tous les objets nécessaires à la vie humaine. Les membres de cette Société acceptent la séparation officielle opérée entre les Beaux-Atrs et les arts industriels; les premiers comme devant être les représentants de la gloire, les seconds, de la nécessité.

L'Académie universelle se divise en six classes: 1° classe des constructions rurales, maritimes et manufacturières; 2° classe de sculpture en bois, en marbre autre que la statuaire; 3° classe de peinture d'ornements et de décorations théâtrales autre que la peinture d'histoire. La quatrième classe comprend la gravure en taille-douce, en bois, etc. Puis, la lithographie, la musique vocale et instrumentale appartiennent à la cinquième classe. Enfin, la sixième classe est appelée à s'occuper d'arts industriels appliqués aux travaux de chemins de fer, aux navires à vapeur, aux usines et manufactures.

La cotisation, qui est de 10 francs par mois, paraît d'abord très-élevée, continue notre collègue, surtout lorsqu'on songe que la valeur de chacune des six médailles décernées chaque année, n'est que de 20 francs, tandis que l'Académie accorde vingt-quatre mentions honorables. Mais cette cotisation paraît très-ordinaire après examen des fonds qui seront absorbés d'autre part, puisque, lors des expositions, dit l'article 9 des statuts, toutes les classes de la Société se prêteront un mutuel appui pour envoyer et recevoir les ouvrages d'arts industriels qu'elles présenteront aux jurys d'admission et de récompenses.

Notre collègue passe ensuite en revue les points principaux des statuts, et tout en rencontrant des lacunes et quelques imperfections d'une importance secondaire, termine ainsi son rapport:

« Nous ne pouvons qu'admirer, Messieurs, le projet du fondateur, et je suis persuadé que vous penserez avec moi, qu'il est digne de l'encouragement moral que la Société libre des Beaux-Arts peut lui accorder, en adressant à M. L. Schaal une lettre de félicitations. Je demande, en outre, le renvoi aux archives de l'important journal dont M. Th. Labourieux est le directeur.»

Après cette lecture, qui a captivé toute l'attention de l'assemblée, M. Martin d'Angers fait un excellent rapport sur un morceau de musique intitulé *Lucie*, par M. Edmond d'Ingrande. Ce morceau, consciencieusement analysé et dont le rapporteur signale le mérite vrai, sera déposé aux archives. Notre collègue fait à la Société une communication sérieuse sur la propagande musicale au point de vue moral. Après de vifs applaudissements, la Société décide à l'unanimité 1° que ce travail sera inséré dans la Revue des Beaux-Arts; 2° que cent exemplaires seront tirés à part, aux frais de la Société, pour être adressés aux autorités.

M. Gendré soumet à l'appréciation des membres, de remarquables peintures sur émail, sem-

blables à celles du même artiste, qui figurent à l'exposition permanente d'objets d'art de l'hôtel Talard. Ces peintures sont dues au pinceau délicat de M. Chanson, qui a exposé pour la première fois au Salon de cette année. Une lettre de félicitation sera adressée à l'auteur de ces émaux.

M. Vavin rappelle que notre collègue M. Paul Carpentier a fait un croquis d'après nature, et qui sera lithographié par M. Gendré, d'une vue extérieure du laboratoire de notre bien regretté collègue feu Daguerre, et qu'il a été question d'une demande à adresser à M. le préfet, pour qu'une plaque indiquant l'emplacement du laboratoire fût posée sur la caserne du Château-d'Eau, boulevart du Temple.

La Société décide que cette demande sera adressée dans le plus bref délai.

La séance se termine par l'audition d'une excellente lecture par M. Antonio Vinageras, notre nouveau collègue, qui fait preuve d'une érudition remarquable et d'un grand amour des belles-lettres.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

NOTA. — L'importance des élections engage M. le président à prier *très-instamment* MM. les membres de ne pas manquer d'assister à la prochaine séance.

Ordre du jour de la séance du 1er décembre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission. — Vote sur des candidatures.—Rapport de M. P.-B. Fournier sur les poésies de M. A. Granger.—Rapport de M. Moultat sur l'*Annuaire de l'Athénée des Arts*. — Rapport de M. Martin d'Angers sur les travaux de l'Académie de Clermont. — Communications et questions diverses.

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(256e séance. 10e année.)

Séance du 20 novembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté après les rectifications ci-après :

M. Faiex, et non M. Feiresse, est chargé du rapport sur le volume offert par M. Auvray.

MM. Gendré et Willems adressent les dernières livraisons de leur ouvrage : l'*Art et la Philosophie au Salon de* 1857, dont l'hommage avait déjà été mentionné.

M. Cœuilte, désigné comme artiste de l'Opéra-Comique, appartient au Théâtre-Lyrique.

Enfin, l'*O salutaris*, qui a été si chaleureusement applaudi, est de M. Castegnier, élève d'Halévy et premier hautbois de l'Opéra-Comique.

Correspondance.

Deux numéros de l'*Europe artiste* sont déposés sur le bureau et renvoyés aux archives.

Suivant l'ordre du jour, on procède à l'élection de M. Charles Lucas, architecte, candidat présenté par MM. E. Chol et Paul Chareau. Après cette élection, qui a réuni l'unanimité des suffrages, M. Lucas est introduit, et M. le président l'ayant engagé à prendre place parmi les membres du Comité, lui adresse une allocution sur la nature et l'importance des services que la Société attend de son nouveau membre, comme sur les encouragements qu'elle s'empressera d'accorder à ses travaux. Notre nouveau collègue remercie M. le président de son gracieux accueil.

On passe ensuite à la discussion de la seconde partie des nouveaux statuts. M. le président rappelle que la première partie, qui a pour titre *Statuts constitutifs*, a été votée dans la séance du 16 octobre, et qu'il s'agit aujourd'hui de l'examen des *Statuts réglementaires*, dont il met immédiatement les articles en délibération. Les articles sont lus, mis aux voix et adoptés inclusivement jusqu'au 29e, après une discussion à laquelle prennent part MM. Brévière, Paul Chareau, Valat, Pauly, Guilletat et Auvray.

La séance, prolongée au delà de l'heure accoutumée, est levée à onze heures.

Le secrétaire administrateur,
LOUIS AUVRAY.

Ordre du jour du 4 décembre 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance ; — élections; — réception des membres nouvellement élus ; — rapports ; — propositions; — nomination de commissions; — à neuf heures, soirée littéraire et musicale.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

LE PETIT DOIGT.

D'où viens-tu, vilain maraudeur,
Avance et réponds, si tu l'oses?
Ne mens pas, Dieu sait toutes choses,
Il punit le petit menteur.

Mais le rouge monte au visage,
On est tremblant; toi si hardi!
Tu sais bien quand on n'est pas sage,
Que mon petit doigt me le dit.

Pourquoi n'as-tu pas, ce matin,
Dit bonjour à vieille grand'mère?
Quand, pour m'embrasser, d'ordinaire,
Tu m'éveillais, ange mutin!
Mais on a fait quelqu'escapade
Sans déjeuner; il est midi!
Tu reviens fatigué, malade,
C'est mon petit doigt qui le dit.

Hier, vous avez, mauvais cœur,
Aux oiseaux du ciel fait la guerre,
Et pris des petits à leur mère,
Trouvant un jeu dans leur douleur.
Mais, pour jouer aussi, sans doute,
Un grand homme noir, un maudit,
Un jour vous prendra sur la route;
Oh! mon petit doigt me le dit!

Il sera savant comme un roi,
Me disais-je.... et dans la bruyère
Tu fais l'école buissonnière,
En cachette et riant de moi.
Ah! l'on cueillait des pâquerettes
Que l'on cache.... Je les vois, bandit!
Et pourtant je suis sans lunettes;
Mais mon petit doigt me le dit.

Oh! fit l'espiègle, mon pinson
Etait tombé dans le bocage;
Il reste ici, lui, dans sa cage,
Quand s'en va ton petit garçon.
Il doit chanter si j'étudie.
A part dimanche, à part jeudi,
Grand'mère est seule, elle s'ennuie!
C'est mon petit doigt qui le dit.

La mère à son fils tend les bras,
Et l'enfant en riant s'y jette.
— Mais ces fleurs, dit-elle?...—Et ta fête?
Lui répond-il alors tout bas.
C'est aujourd'hui sainte Nicole;
Mais, ajoute notre étourdi,
On ne m'a rien dit à l'école,
C'est mon cœur qui m'a tout dit.

FAIEX.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le *Fruit défendu*, comédie en trois actes et en vers, par M. Camille Doucet. — ODÉON. *Christine, roi de Suède*, par M. Paul de Musset. AMBIGU-COMIQUE. Mme Doche. — ITALIENS. Mlle de Saint-Urbain. — OPÉRA-COMIQUE. Changement de direction.

La grande comédie du *Fruit défendu* s'est jouée pour la première fois dans le Paradis terrestre, et le dénouement en a été fatal au genre humain, tout le monde le sait. La jolie comédie de M. Camille Doucet aura des conséquences moins désastreuses. Elle ne peut même que corriger le monde et le mener à bien. M. Camille Doucet est de l'école des poëtes qui se proposent d'améliorer leur prochain, et respectent toutes les convenances morales sans tomber dans les ennuis du sermon. Ce n'est point un prédicateur: c'est le rire sur les lèvres, mais le rire honnête et décent, qu'il entreprend de montrer leurs torts aux hommes, et de les mettre en garde contre les suggestions du mauvais esprit, toujours prêt à faire briller à leur vue les appétissantes couleurs du fruit défendu.

M. Léon est un charmant jeune homme, doué des meilleurs instincts au fond, parfaitement bien élevé, en un mot; mais il a vingt ans, il trouve toutes les femmes belles et surtout les femmes des autres, ou celles qui ne peuvent lui appartenir. Tel est son caractère. Il a trois cousines, toutes trois jolies comme des amours. Son oncle, dont la tendresse pour lui est celle d'un père, lui a proposé tour à tour les deux premières; il a prétexté que sa thèse n'était pas encore passée, et qu'il fallait le laisser respirer un peu l'air de la Sorbonne où il ne met guère les pieds. Il est rappelé par son oncle à Melun, après six mois d'absence, le jour même où deux de ses cousines se marient, sans qu'il sache le motif de son rappel. Il apprend successivement les nouvelles du mariage de la bouche de ses deux cousines, et à chaque révélation il éprouve une sorte de défaillance!... Eh quoi! ses cousines en épousent d'autres; mais il les amait, il les aimait toutes les deux, il les aimait comme un fou! C'est une trahison. Il se vengera sur les maris.

Ces messieurs lui offrent, du reste, la partie belle. Chacun d'eux se prend à l'adorer, il déjeune régulièrement chez l'un et dîne chez l'autre; il fait la cour à ses deux cousines. Son oncle, par bonheur, s'aperçoit à temps de ses criminelles intentions; c'est un vieillard expérimenté qui va au fond des choses, et qui comprend que son neveu est amoureux du fruit défendu plus encore que de ses filles. Il lui vient l'idée de le marier à la dernière, la plus jolie fille du monde, à laquelle il ne fait nulle attention. Le bon oncle lui défend donc de penser à celle-là, en lui disant qu'un obtacle éternel les sépare. Cela suffit «l'obstacle éternel» trotte dans la tête de M. Léon; il remarque les charmes et les blonds cheveux de Mlle Jeanne, et finit par laisser la paix à ses cousins, dont la jalousie s'est éveillée en devenant leur beau-frère.

Voilà l'agréable sujet que M. Camille Doucet s'est plu à traiter de la plus gracieuse manière. Il en a fait une comédie heureuse et bien conduite, semée de jolis vers, où tout amuse et plaît. La mère en permettra le spectacle à sa fille. Point de ces complications qui mettent à nu les plaies de la société! Rien qui soit en dehors des usages de la bonne compagnie! L'auteur ne fait qu'effleurer les ridicules et les vices. Il offre un tableau réjouissant et sans danger. Il est maître dans l'art de dire les choses avec goût. On se croit dans un salon. On assiste à une causerie spirituelle et délicate. Une assemblée d'élite, présidée par l'Empereur et par l'Impératrice, a vivement applaudi cette aimable comédie, interprétée à merveille par les meilleurs acteurs du Théâtre-Français, car rien n'a manqué au succès. Trois de ses plus jolies actrices, Mlle Fix, Mlle Riquet, Mlle Dubois, représentaient les fruits défendus de ce petit Paradis, et Delaunay est le plus séduisant, le plus gentil serpent qu'on puisse voir. Provost, Bressant, Regnier, n'avaient pas dédaigné de prêter leurs

talents à des rôles presque secondaires pour eux. M. Camille Doucet est né sous une étoile favorable ; il entrerait à l'Académie que je ne serais pas étonné de son bonheur. En tout cas, je n'en serais pas chagrin. M. Camille Doucet a le don de se faire aimer de ses confrères. C'est encore dans la destinée ; il y a des gens comme cela, ils sont rares, mais il y en a.

Nous en pourrions dire autant de M. Paul de Musset, qui, certes, n'est haï de personne, et qui possède un talent très-fin et très-distingué. M. Paul de Musset n'a contre lui que la réputation de son frère, espèce de Caïn qui a presque immolé cet Abel. Le public littéraire est bâti de telle sorte, que quand il a accepté un nom dans une famille, il croit en avoir fait assez ; il regarde comme un usurpateur qui veut détrôner son élu, le frère le plus dévoué et le plus méritant. Paul n'est pas aussi populaire qu'il le serait sans le souvenir d'Alfred. Je ne dis pas que *Christine, roi de Suède*, soit un chef-d'œuvre, et que cette comédie surpasse les élégants proverbes qui ont fait la renommée de son frère, mais l'idée en est ingénieuse. Christine s'est montrée pédante, et même, à ce qu'il paraît, un peu farouche avant son aventure avec Monadelschi ; je ne parle que de ce dernier ; le château de Fontainebleau a gardé la trace des terribles amours de la reine avec son écuyer. M. Paul de Musset, la prend à l'état de Diane chasseresse ; il la rend sensible à la bonne grâce d'un gentilhomme français. Elle devient femme pour lui plaire, mais elle ne lui plaît pas, et peu s'en faut que le château de Stockholm ne soit ensanglanté comme le fut celui de Fontainebleau. Cette pièce, quoique un peu froidement traitée, a réussi. Mlle Ramelli et M. Armand en ont fait gracieusement les honneurs. Elle prendra place au répertoire.

On parle à l'Ambigu-Comique de l'apparition de Mme Doche, cette actrice aimée qui a montré dans la *Dame aux Camélias* un talent si dramatique. Ce sera un événement. On parle aussi d'un drame de M. Paul Féval, le fécond et intéressant romancier, le successeur de Balzac, d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas, qui tient à l'heure qu'il est les rênes du feuilleton, le seul qui conduit plusieurs romans à la fois, comme un char à quatre chevaux.

La *Traviata* a reparu au Théâtre-Italien avec Mlle de Saint-Urbain. La *Traviata* est un des opéras où Verdi a mis le plus de sensibilité. C'est une œuvre pleine de mélancolie et d'un profond intérêt musical. Mario et Graziani y sont admirables. Mlle de Saint-Urbain, une charmante personne, une cantatrice de beaucoup de mérite, digne de paraître à côté d'eux, a reproduit avec bonheur la figure de Violetta. Elle a déployé une grande distinction dans le rôle que Mlle Piccolomini jouait en jetant son bonnet par dessus les moulins.

L'Opéra-Comique a passé dans les mains de M. Nestor Roqueplan. M. Perrin était un homme d'expérience et de goût. M. Nestor Roqueplan ne l'est pas moins. *Le roi est mort, vive le roi !*

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

Paris, 1er Décembre 1857.

L'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 13 novembre dernier, a procédé à l'élection d'un membre en remplacement de M. Dureau de la Malle. Sur 34 votants, la majorité était de 18. M. Alfred Maury a obtenu 18 voix contre M. Léopold Delisle qui en a eu 16. En conséquence, M. Alfred Maury a été proclamé membre de l'académie.

—M. Théodore Frère, qui repart pour un long voyage en Orient, doit faire le 20 décembre une magnifique vente de dessins et tableaux par catégories de tableaux. On dit cette collection fort curieuse par le nombre et la variété des dessins et des peintures.

—M. Fromental-Halévy, secrétaire perpétuel de l'académie des Beaux-Arts, vient d'être nommé membre de l'académie de Florence.

— *L'Union des arts* annonce deux nouvelles ventes pour le mois de décembre. L'une après le décès de M. Félix Jacquot, ancien médecin-major de première classe, professeur agrégé au Val-de-Grâce, qui aura lieu le 4 décembre prochain, et l'autre de tableaux modernes pour le 22 du même mois.

— On a commencé, dans les anciennes cours du Palais-de-Justice, les travaux de déblais pour la construction du nouvel hôtel de la préfecture de police. En creusant le sol, la pioche des ouvriers a rencontré, comme il y a quinze ans, quand on construisit l'aile de la rue de la Sainte-Chapelle, des massifs de constructions romaines ou gallo-romaines, qu'on ne peut desceller qu'à l'aide du coin, de la massue et du pic le mieux aiguisé.

— La statue de l'électeur de Saxe, Johann-Friederich der Grossmüthige, qui doit être érigée l'an prochain à Iéna, en l'honneur du trois-centième anniversaire de la fondation de cette célèbre université, a été coulée avec un succès complet dans la fonderie de fer de Lanchhammer.

— A Senftenberg, en Bohême, il a été créé, sur la proposition du conseil consistorial, un fonds à l'effet de faire célébrer tous les ans, le 18 juillet, à partir de l'année 1858, un service pour le repos de l'âme de W. A. Mozart, et de sa femme Constance de Weber; on y exécutera chaque fois le *Requiem* du célèbre compositeur.

— On écrit de Saint-Pétersbourg, 14 novembre : « L'Empereur a statué que le monument qui sera élevé à Nowgorod, en mémoire de la 1000e année de l'existence de l'Empire russe, en 1862, sera placé au milieu du Kremlin, de cette première résidence des Warègues. »

— On vient de distribuer, à Turin, trois prix aux auteurs des meilleures œuvres dramatiques représentées dans le couront de 1857. Le prix de 1,500 francs a été remporté par M. Giacometti, auteur d'une soixantaine de pièces de théâtre, mais peu connues en France. Le second prix de 1,000 francs a été accordé à un auteur florentin, M. Gherardi di Testa, et le troisième de 600 francs à un débutant.

— Les correspondances de Madrid nous apprennent que madame Ristori a donné dans cette ville dix-neuf représentations qui lui ont rapporté 468,000 réaux (117,000 fr.). Elle recevait 2,000 fr. par représentation et avait une part lorsque la recette dépassait 16,000 réaux (4,000 fr.). Il faut ajouter à cela les cadeaux magnifiques qu'elle a reçus de la cour et des grands personnages. Chacun des ministres donnait pour son entrée 125 fr. outre le prix de sa loge, madame Ristori donne actuellement des représentations à Valence.

— Un nouveau journal français va paraître prochainement à Madrid, sous le titre de : *la Presse*. Il publiera deux numéros par semaine.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

A ROME.

On ne peut se dissimuler qu'il se produit partout un mouvement artistique très-prononcé, et qu'une noble émulation s'empare de tous ceux qui ont voué au culte du beau tout ce qu'il y a en eux d'intelligence et de force. Bien qu'on n'ose point encore, à l'exemple des Grecs, en faire la chose suprême, le tout complet, le but éternel, l'art prend peu à peu sa part des sympathies publiques, et nous ne sommes pas loin peut-être de le voir remonter aux lumineux sommets d'où l'ont fait descendre l'agiotage, le mercantilisme et la politique.

Et pourtant, si quelqu'audacieux, quelque fanatique, l'un de ces esprits convaincus, comme il en circule si peu dans la vie ordinaire, s'en venait aujourd'hui proposer, nous ne dirons pas aux gouvernements, mais à tous, l'érection d'un Temple de l'art, — il ferait beau voir les cris, les rires, les sarcasmes qui accueilleraient la motion.

Or, à défaut de l'esthétique, contentons-nous des réalités qu'on nous permet, car l'auteur d'un semblable projet, bafoué, vilipendé, honni, n'aurait plus certainement qu'à aller cacher dans quelque thébaïde de province les éclaboussures envoyées à sa robe blanche par les aristarques d'estaminet, — ces grands-prêtres de l'opinion, dont on accepte, avec trop de complaisance, les aperçus ou les arrêts.

Les gouvernements ont accepté depuis longtemps la haute mission de protéger, de faciliter l'essor des talents qui se manifestent; et si tous n'ont pas également répondu à ce noble appel, c'est que des circonstances fâcheuses, souvent fatales et toujours indépendantes de la volonté de ceux qui les dirigent, ont apporté des entraves aux meilleures intentions.

L'une des institutions qui répondent le mieux aux besoins de ce culte respectable, est, sans contredit, l'Ecole des Beaux-Arts établie à Paris, et, par suite, son annexe naturelle ou plutôt sa glorieuse consécration, l'Académie de France à Rome. La Belgique, dont le passé artistique rayonne dans l'histoire des peuples, n'a pas voulu se trouver en arrière des autres nations dans ce grand tournoi de l'intelligence et du talent, et son gouvernement a décidé l'établissement à Rome

d'une Académie belge sur le modèle de la nôtre.

On sait que cette institution, destinée à recevoir et à entretenir aux frais de l'Etat les jeunes gens qui vont compléter leurs études au milieu des chefs-d'œuvre qui fourmillent en Italie, fut fondée, en 1666, par Colbert. Lebrun avait rapporté d'un assez long séjour à Rome auprès de Nicolas Poussin, où l'avait envoyé son protecteur, le chancelier Séguier, un si haut sentiment de la grande peinture telle que la comprenaient les maîtres de ces grandes écoles italiennes restées encore inimitables, que les succès les plus brillants accueillirent les tableux qu'il composa sous cette bienfaisante influence. Louis XIV se plaisait à protéger largement les hommes de génie qu'un merveilleux instinct lui faisait deviner, il ne cacha pas sa satisfaction au peintre; de sorte que celui-ci demanda à Colbert son appui éclairé auprès du monarque, pour la réalisation du projet qu'il avait conçu, d'établir à Paris et à Rome une Académie de peinture.

Poussin avait sanctionné ce projet par des observations et des conseils; si bien que le roi accepta les plans et les statuts d'une institution qui devait avec tant d'autres contribuer à jeter sur son règne un éclat prodigieux. Un palais modeste, situé non loin du théâtre d'Argentine, reçut les premiers pensionnaires de Rome; l'installation fut longue, d'abord, parce Lebrun, le directeur-né de l'Académie, avait à décorer Versailles des exploits du grand roi qui, sans se soucier que ses poëtes cessassent d'écrire, ne pouvait se résoudre à *cesser de vaincre;* ensuite, parce que Colbert n'accordait les crédits nécessaires qu'avec une extrême et sage lenteur. Le grand ministre avait à cœur d'équilibrer toutes les dépenses, et le roi lui donnait de la besogne. Il est vrai qu'il mourut à la peine.

Le peintre Erard était à Rome le représentant de Lebrun, et ce fut lui qui eut à déblayer le terrain, à essuyer surtout les rebuffades, le mauvais vouloir un peu trop apparent des artistes romains; mais la haute influence du Poussin aplanit beaucoup les difficultés. Du reste, quoique absent, la manière de Lebrun fut celle de presque tous les élèves de la nouvelle école : il était le roi de l'art à cette époque, et sa direction générale de tous les ouvrages d'ornements destinés pour la couronne et celle de la manufacture des Gobelins, lui faisaient un tel débouché, que sa dictature ne pesait pas seulement sur les peintres, les sculpteurs et les architectes, mais encore sur les orfèvres et jusqu'aux serruriers et menuisiers. Or, nous ne savons si cette espèce de servitude artistique, quoique contestable sous beaucoup de rapports, n'a pas contribué à donner à tout objet d'art ou d'industrie remontant à Louis XIV, ce cachet un peu monotone, il est vrai, mais empreint d'une réelle grandeur.

Mais, dès les premières années, les élèves de Rome furent en petit nombre, et choisis parmi les jeunes gens désignés par des succès en peinture et en sculpture seulement. Cependant, ainsi constituée, l'école manquait de ce stimulant précieux qui active l'émulation, de sorte que l'Académie romaine de Saint-Luc, fondée par le Mutien au seizième siècle et dont Lebrun venait d'être élu prince, fut annexée à l'Académie de France. Coypel succéda à Érard, et trouvant avec raison le palais trop exigu pour répondre aux améliorations qu'il rêvait, il obtint un palais spacieux et magnifique situé en face du palais Doria. Là, il rassembla un nombre considérable de plâtres moulés d'après les spécimens admirables laissés par l'antiquité ou découverts chaque jour dans les fouilles. Ce n'est que depuis 1808 que notre Académie est établie à la villa Médicis.

Du reste, la liste de ses directeurs est brillante, et il suffit de nommer parmi eux de Troy, Natoire, Vien, Lethière, Guérin, Horace Vernet, Ingres, Schnetz et Alaux, pour donner une idée de l'importance que le gouvernement français a toujours attachée à cette belle institution.

Plusieurs expositions brillantes ont appelé depuis longtemps l'attention du monde des arts sur les efforts de la Belgique et on se rapelle la bonne figure faite au palais des Champs-Elysées, lors du grand tournoi intellectuel de 1855, par l'école belge. Il y a, de l'autre côté de notre frontière du Nord, des artistes très-remarquables et qui depuis longtemps ont conquis droit de cité chez nous par la fidélité avec laquelle ils envoient leurs toiles à nos expositions annuelles.

Nous connaissons, nous aimons MM. Wappers, de Keyser, Madou, Robbe, Leys, van Schendel, Verlat, de Knyf, Portaels, Thomas, van Moer, Alfred et Joseph Stevens, Bossuet, Hamman, Willems, Geefs, Degreux, etc.; leurs noms sont classés sur le carnet de l'amateur, et cotés sur tous les catalogues des ventes passées.

L'un d'eux, M. Portaels, d'un talent fécond et facile, d'une érudition sûre et acquise par des voyages nombreux, par la contemplation et l'étude des chefs-d'œuvre, a été désigné par le gouvernement du roi Léopold, pour aller organiser à Rome l'Académie royale de peinture belge.

Un certain nombre d'élèves, ceux qui, comme à Paris, auront remporté les grands prix de peinture, sculpture, architecture et musique, seront entretenus aux frais de l'État et jouiront de la pension pendant cinq ans. Ils auront à Rome chacun un atelier particulier et des salles communes pour l'étude des plâtres moulés sur l'antique ou du modèle vivant, quoique cependant il soit question de les faire participer, dans des conditions très-larges, aux études si étendues et si complètes, offertes par l'Académie de France; mais avec des priviléges, bien entendu, sur les Romains et les étrangers à l'Académie, admis généreusement à profiter des modèles.

Nos élèves, sur leurs cinq années, n'en passent plus que quatre à Rome, et la cinquième à Athènes; tandis que les musiciens n'en passent que deux en Italie et deux en Allemagne. Nous avons tout lieu de penser que les conditions d'exécution des élèves belges seront les mêmes : elles ont subi, du reste, la consécration de l'expérience de près de deux siècles, car à part quelques modifications de détail, on ne peut point dire qu'il y ait eu de grands changements introduits dans l'œuvre de Lebrun et de Colbert.

La tâche de M. Portaels est glorieuse; elle est de celles qui suffisent à illustrer toute une vie d'artiste. Il va présider aux délicates opérations de ce commerce intime des jeunes talents dont il aura charge avec les merveilleuses productions de ces prodigieuses écoles d'Italie et du ciseau grec qui n'ont pas encore été détrônés des sommets rayonnants de l'art. Nous ne doutons pas que ce maître ne soit à la hauteur de sa mission et qu'il ne guide d'une main sûre et de conseils éclairés, ceux qui vont s'empresser d'aller demander l'inspiration aux sources les plus pures.

Nous serons donc des premiers à saluer l'aurore qui se lève pour les artistes belges; il y a longtemps qu'ils ont droit à nos sympathies, et aujourd'hui que la loi sur la contrefaçon et les chemins de fer ont détruit presqu'entièrement la ligne invisible de nos frontières respectives; aujourd'hui que leurs plus nobles enfants vont confondre leurs impressions dans des études semblables, sous le même soleil et sous le feu surtout qui émane ou jaillit des étoiles de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien et de tant d'autres colosses de l'art moderne. C'est un aspect nouveau de l'esprit et des tendances d'assimilation qui semble animer ce peuple qui parle notre langue et ne peut oublier qu'il s'est appelé la France, lorsque le Rhin formait les limites du grand empire.

C'est donc avec confiance que nous convions à cinq ou six ans d'ici les premiers élus de la nouvelle Académie belge à Rome.

ALBERT BLANQUET.

L'ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE.

Un nouveau journal hebdomadaire, *le Dimanche*, qui, par l'esprit de sa rédaction, fait présager un véritable élément de succès, contient une appréciation fort exacte, au point de vue architectural, de l'église Sainte-Clotilde, dont l'inauguration solennelle a eu lieu le 30 novembre dernier. La description, bien que sommaire, qui accompagne cette appréciation, donne en même temps une idée de l'ensemble de ce monument digne de fixer l'attention; nous sommes heureux de pouvoir la reproduire dans nos colonnes.

« Ce fut en 1846, que l'église Sainte-Clotilde fut commencée par l'architecte Gau, qui mourut sans avoir pu achever son œuvre. M. Ballu, que son talent et ses études sérieuses recommandaient à bon droit, en a dirigé l'achèvement qui, sous ses ordres, s'est accompli d'une manière très-intelligente. Ce monument, dont nous n'entreprendrons pas une description minutieuse, n'a pas emprunté, comme on le croit assez généralement, une partie des jolis motifs et des dispositions intérieures de Notre-Dame; il rappelle bien plutôt la belle église de Saint-Ouen, de Rouen, un de ces chefs-d'œuvre du style ogival rayonnant du quatorzième siècle.

« L'extérieur séduit tout d'abord, et ce n'est qu'en analysant les détails que l'on découvre les imperfections de cette construction; mais, hâtons-nous de le dire, l'effet est atteint, l'ensemble de la façade flatte agréablement l'œil, et si elle n'est pas d'une pureté irréprochable, elle est gracieuse et imposante à la fois. Deux grandes flèches imbriquées à la base, dentelées avec goût, d'une décoration riche et sans profusion, s'élancent hardiment et sont entourées de clochetons fouillés, tourmentés par le ciseau et surmontés de pinacles. On pourrait croire qu'elles manquent d'élévation à première vue, mais on s'aperçoit bientôt, en les étudiant, que ce défaut provient de ce qu'elles ne sont pas assez dégagées à la base. Au milieu de ces deux flèches s'élève un pignon assez triste et peu élégant, dont la hauteur exagérée nous a paru nuire encore à l'élancement des flèches. Au-dessous est la rose, parfaitement faite dans le style de l'époque; elle est bien réussie et d'une grande simplicité. Un second pignon, dans le tympan duquel on a placé la statue de Jésus-Christ accompagné de deux anges, vient au-dessous de la rose. Ce groupe, dû à M. Armand Toussaint, manque d'animation; mais son plus grand défaut est d'être placé dans ce tympan, où il paraît tellement mal à l'aise, qu'il semble prêt à s'en détacher. Ce groupe est-il bien fait, du reste, dans le style de l'église, et ne contraste-t-il pas avec la décoration ogivale qui l'entoure!

« Dans les églises gothiques, le porche est généralement l'une des parties les plus remarquables. La décoration, sans être très-variée, est du moins très-splendide. Celui de Sainte-Clotilde, qui se compose, comme tous les porches de l'époque, de voûtes d'arêtes nervées venant se rattacher à une petite clef pendante, de niches surmontées de dais, finement ciselées et dans lesquelles sont des statues, est, comme style, d'une pureté assez irréprochable. Mais nous faisons nos réserves pour la partie statuaire, qui est malheureusement d'une faiblesse et d'un goût inexplicables. L'artiste n'avait point ici à rechercher l'effet décoratif, il devait avant tout s'inspirer des traditions et se conformer à leurs règles, quelque rigoureuses et arbitraires qu'elles lui parussent. En pareille matière, l'inspiration, fût-elle sublime, perd toute sa valeur, si elle ne remplit pas les conditions dictées par le goût. On n'a certes pas produit des chefs-d'œuvre de statuaire aux treizième et quatorzième siècles; mais ces statues, droites et raides, que l'on retrouve à chaque instant dans les églises gothiques et qui sont carrément posées dans leurs lourdes draperies, ont au moins le mérite de ne pas être en opposition avec le bâtiment. C'est donc un tort, une erreur, que de chercher à créer, à se faire novateur, quand des principes établis imposent forcément leur loi.

« De chaque côté du porche sont deux portes latérales très-jolies, qui s'harmonisent parfaitement avec l'ensemble de la façade, et au-dessus desquelles sont des bas-reliefs remarquablement exécutés par M. Oudiné, et qui représentent, celui de droite, le baptême de Clovis, et celui de gauche, le supplice de sainte Valère. Quatre grands contreforts, placés à droite et à gauche, sont surmontés de pinacles terminés par des fleurons en ogives, et dans ces pinacles, creusés en forme de niches, ont été placées des statues qui seraient supérieures à celles du porche si elles n'étaient pas encore autant tourmentées et fouillées. Quant au reste de l'intérieur, plutôt simple que sévère, rien ne semble plus devoir fixer l'attention.

« L'église est entourée de contreforts et d'arcs-boutants qui ne provoquent point de remarques sérieuses; mais il n'en est pas ainsi pour l'abside, que nous avons vainement cherché à définir sans pouvoir y parvenir. C'est cependant un travail très-important et qui nécessite des soins et des études tout particuliers. La ligne seule doit s'y produire et ne peut chercher à dissimuler ses imperfec-

tions sous une ornementation compliquée; mais là n'est pas le défaut de l'abside de Sainte-Clotilde; elle est, au contraire, trop pauvre et trop dénudée pour répondre dignement à la façade : l'œil cherche en vain à se reposer au milieu de tous ces contreforts solidement établis et de ces arcs-boutants formés d'une simple section de cercle. Ce que nous ne comprenons pas surtout, c'est cette forêt de clochetons, de pinacles, s'élevant les uns au-dessus des autres, et qui produisent un disgracieux effet. En un mot, l'extérieur n'a de remarquable que la façade principale sur laquelle on semble s'être épuisé.

« On a tiré un excellent parti de l'espace resserré sur lequel cette église est construite, et qui, lorsqu'on pénètre à l'intérieur, apparaît bien plus spacieuse qu'on ne pourrait la supposer vue du dehors; sans y comprendre le porche, elle a 82 mètres de longueur; la largeur, avant le transept, est de 23 mètres et de 34, y compris les bras de la croix; sa hauteur est de 26 mètres. Intérieurement, cette église est très-simple de style et de composition, et rappelle les anciennes basiliques. Comme Saint-Ouen de Rouen, elle a une large nef sans chapelle, des transepts avec bas-côtés (*ascellæ*) et chapelles rayonnantes, celle du chevet plus grande que les autres. Le plan représente la croix latine, mais modifié en ce sens qu'à partir des transepts le vaisseau s'agrandit de toute la largeur des branches de la croix. Les deux premières chapelles après les transepts ont été réservées pour faire les servitudes de l'église. Toutes celles de l'abside sont jolies, construites dans le style; mais elles nous paraîtraient plus belles si le badigeon avait ménagé davantage ses tons criards et les avait étalés avec moins de prétention et plus de sobriété sur la muraille. La chapelle du chevet, dédiée à la Vierge, rappelle, mais en moins bien, celle de Saint-Gervais, si remarquable par sa magnifique clef pendante; elle est couverte de peintures d'un mauvais goût, et la statue de la Vierge elle-même, sculptée sur pierre, est enluminée de la même façon que celles que l'on rencontre dans les églises de campagne. On a dit qu'il était nécessaire qu'elle fût multicolore afin d'être en harmonie avec la chapelle; nous le regrettons, car cette nécessité nous paraît peu harmonieuse.

« Les piliers, vigoureusement élancés, sont élégis de colonnettes très-légères qui, toutes, vont se rattacher aux nervures de la voûte d'arête, et de belles sculptures sur pierre, correspondant aux boiseries antiques de Notre-Dame, entourent le chœur. Ces bas-reliefs, dont quelques-uns sont très-beaux, ont été l'objet des soins de M. Guillaume, l'un de nos statuaires les plus distingués.

« Les stations du Chemin de la croix, très-richement sculptées, sont l'œuvre de deux artistes dont le nom est justement célèbre. La partie de gauche a été faite par Pradier, et celle de droite par Duret.

« L'autel, qui est terminé par un clocheton svelte et gracieux, produit un charmant effet. Nous l'aurions préféré cependant un peu moins chargé d'or et d'incrustations. L'ornementation est de Villeminot, et la statuaire de Barre. La grille de la communion est en pierre ornée de quatre feuilles. Des peintures murales sans vie et d'un aspect terne décorent le baptistère, dont la cuve est d'un style simple et primitif.

« Les fenêtres en ogive, en dessous desquelles il y a des arcatures simulées, sont toutes garnies de vitraux d'une belle exécution en majeure partie, et d'une grande richesse de ton. Les couleurs sont vives sans affectation, et les dessins, étudiés avec un soin minutieux, sont variés et sans raideur.

« L'ameublement est l'une des choses les plus remarquables de l'église; il est fort beau, et nous citerons : les stalles, qui ont été parfaitement bien sculptées par MM. Numa et Paul Lechesne et Pyanat; le banc-d'œuvre et surtout la chaire, qui est splendidement fouillée et d'un travail fini, et qui ont été exécutés par M. Liénard. »

A ces détails, nous ajouterons que l'architecte qui a dirigé l'achèvement de ce monument, fils d'un des entrepreneurs de charpente qui, sous le dernier règne, a couvert le quartier St-Martin de ses constructions, M. Théodore Ballu, remporta, à l'âge de vingt-quatre ans, le grand prix d'architecture. Selon les souvenirs d'école, il le dut bien plus au mérite du dessin, à la perfection de son lavis, qu'à la conception neuve et hardie du projet mis au concours. Envoyé à Rome, il y resta quatre ans, s'inspirant quelquefois de la contemplation des splendides monuments de la ville éternelle; de là, le pensionnaire de la Villa-Médicis alla en Grèce et en Orient, où il passa une année entière, se livrant à des études plus sérieuses. A son retour en France, il fut nommé inspecteur des travaux de construction de l'église Sainte-Clotilde, dont l'architecte Gau avait la direction. Durant le cours des travaux, quelques observations suivies d'initiative, qui dénotaient d'ailleurs, de la part de M. Th. Ballu, un sentiment profond de son art, soulevèrent, entre lui et l'architecte Gau, son maître, de vives discussions, à tel point même que M. Berger, alors préfet de la Seine, ordonna une enquête, et qu'un rapport lui fut fait à ce sujet. Heureusement, la décision de l'autorité donna gain de cause au jeune inspecteur. Quelque temps après, M. Gau, déjà fort âgé, vint à mou-

rir, et M. Th. Ballu, que son talent et ses études désignaient déjà, fut donc chargé de l'achèvement de l'église Sainte-Clotilde.

A la suite de l'inauguration de ce monument, le jeune architecte a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ÉMILE GAGNEUX.

UN TALENT MÉCONNU

SUZHMILL.

On écrit et on publie beaucoup de livres depuis quelque temps. Les bons sont même moins nombreux que les mauvais; mais, qu'on me permette de le dire, il en est un que personne ne pense à faire, et qui serait quelquefois curieux, digne d'intérêt : c'est l'*Histoire des illustrations inconnues.*

Que de talents vrais, étouffés par la misère ou victimes de l'indifférence et de l'abandon, n'ont pas même laissé un souvenir en ce monde, tandis que des médiocrités audacieuses, favorisées par le hasard ou les circonstances, trouvent une place, — trop souvent usurpée,— dans toutes les biographies contemporaines!

Si je n'étais pas si vieux, j'entreprendrais cet ouvrage. Les matériaux ne manquent pas, et quoiqu'il soit pénible de remuer des cendres oubliées, de feuilleter de bien tristes pages, il serait utile et loyal de tenter de si justes réhabilitations. Qui ne serait heureux d'honorer ces talents dédaignés, de révéler ces noms pour lesquels le présent n'a jamais eu d'applaudissements, la postérité n'aura pas d'échos; mais je préfère léguer une modeste page, à titre d'essai, au futur historien que je demande et que j'espère.

Mon récit sera des plus simples. Mon héros n'a cessé d'être un modèle de candeur, d'abnégation, de désintéressement.

C'était un peintre, et voici comment je fis sa connaissance, par un beau jour d'automne, en allant visiter un de mes amis, devenu,— je ne sais comment, — propriétaire d'une charmante maison de campagne presque aux portes de Paris.

Après le déjeuner, on proposa une promenade dans le village. Nous entrâmes dans une rue d'assez triste apparence, garnie des deux côtés de maisons qui étaient loin d'annoncer l'opulence et le bien-être de leurs hôtes accoutumés.

« Parbleu, me dit mon ami en passant devant une allée dont la porte était ouverte, il faut que je vous fasse voir quelque chose de curieux. Il y a là, vivant comme un capucin, un vieil original fort amusant. C'est un peintre. »

Un peintre!... Je me hâtai de gravir, à la suite de mon guide, un étroit escalier, véritable échelle, et j'arrivai dans un petit logement dont l'aspect me frappa. J'eus d'autant plus le temps de l'examiner, que son confiant propriétaire était sorti sans se donner la peine d'en fermer la porte.

On y voyait un chevalet, des toiles, des pinceaux, des études de toutes sortes; puis, des cages dans lesquelles babillaient, chantaient, s'agitaient des oiseaux, des petits animaux.

Dans une autre pièce, était un lit bien modeste, placé de manière que, du chevet, on pouvait voir, par une fenêtre garnie de fleurs, l'azur du ciel, la verdure éclatante de la campagne.

Tout cela était de la plus grande simplicité, mais d'une propreté exquise, de cette propreté qui est le luxe de la misère.

En ce moment, l'artiste entra, les mains chargées de graines pour ses oiseaux, d'herbes pour les petits compagnons de sa solitude. Je vis devant moi un vieillard à cheveux blancs, à longue barbe blanche.

— « Vous voilà donc, père Suzhmill, lui dit mon ami avec une certaine familiarité, vous ne négligez pas vos pensionnaires.

— « Dites mes amis et mes modèles, répondit en souriant le vieillard; je me garderais bien de les oublier. »

Et comme s'il avait reconnu la voix de l'artiste, tout ce petit monde se mit à chanter, à s'agiter de plus belle.

Nous regardâmes quelques peintures qui me parurent remarquables; malheureusement, une partie de billard attendait mon ami. Elle lui offrait plus d'intérêt que la société d'un vieil *original* vivant avec des oiseaux. Je fus obligé de le suivre. Mais, j'avais mon idée, et, une heure après, pendant que l'on se disputait au sujet de la réalité d'un merveilleux carambolage, je pris mon chapeau, je m'esquivai, et je pus gagner facilement la demeure du vieillard que j'avais vu assez pour m'intéresser vivement à son sort.

Ma démarche lui avait inspiré toute confiance, sans doute, car il n'hésita pas à m'ouvrir ses cartons, à me montrer ses travaux, à me raconter sa vie.

Suzhmill, — qui n'avait pas moins de quatre-vingts ans, — était, je crois, Polonais de naissance; mais il était venu de si bonne heure en France, qu'on pouvait le regarder comme un compatriote.

Je connais peu de peintres qui puissent lui être comparés pour la finesse, l'élégance, la pureté du dessin. Paysages, animaux, insectes, il dessinait, il peignait tout avec autant de goût que de sentiment et d'exactitude.

Il y a eu, de lui, de petits tableaux délicieux, des scènes militaires, des scènes de chasse touchées avec autant de netteté que des Sweback. Dans les ventes, plus d'un passaient pour des tableaux de maîtres.

Beaucoup de personnes seraient étonnées si on leur disait que dès le commencement de ce siècle, Suzhmill avait trouvé le secret de la lithographie. Je possède ses premiers essais, datés, authentiques.

N'ayant aucune ressource, il avait composé des crayons, une encre, avec les matières premières les plus grossières; puis, il avait abandonné ses tentatives. Que de précieuses découvertes le besoin, la misère ont fait tomber dans l'oubli !

Heureusement pour les arts, la lithographie trouva plus tard des protecteurs riches et dévoués. Mon pauvre artiste n'avait pas eu la chance de les rencontrer sur le triste et pénible chemin qu'il parcourait.

Exploité par les brocanteurs du plus bas étage, Suzhmill, pour quelques pièces de monnaie, faisait tantôt de délicieux groupes d'animaux, de cavaliers; des paysages sur certains tableaux dont on ne lui faisait jamais connaître les auteurs, mais dont il terminait d'une manière brillante l'œuvre incomplète et souvent à peine esquissée.

C'est à cet obscur labeur que sa longue carrière avait été condamnée. Sa douce résignation ne l'avait jamais abandonné. Je ne l'ai point entendu exhaler une plainte. Il bénissait, au contraire, la Providence de ces travaux dont on profitait à ses dépens, et qui lui permettaient à peine de subvenir aux nécessités de son existence.

J'ai pu obtenir pour Suzhmill la protection de quelques personnes qui ont adouci sa triste position. Mais, l'âge, les infirmités lui rendaient difficile ce travail qui avait été le seul compagnon de sa vie. Un jour, il sollicita comme une faveur un lit à l'hôpital...

Ce n'est pas chose facile encore que d'obtenir son entrée dans ce triste séjour. Mais le bon Suzhmill inspirait tant d'intérêt, qu'il put, après bien des démarches, que j'appuyai de mes faibles recommandations, aller abriter sa tête octogénaire sous le toit d'un hospice, celui des Incurables, dans la rue du Faubourg-Saint-Martin.

C'est là que je l'ai vu souvent jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à la fin de son martyre. Il ne m'a jamais manifesté d'autre regret que celui d'avoir été forcé de se séparer de ses chers oiseaux. Toute la faveur qu'on avait pu lui accorder, c'était d'apporter avec lui sa palette et ses pinceaux. Encore, quelque brutal voisin se plaignait-il souvent que le chevalet du vieux peintre gênait le passage !

Il y a de grands et beaux tableaux de Suzhmill qui ornent certaines galeries... Par qui sont-ils signés aujourd'hui ? Seul, peut-être, je pourrais découvrir ces pages charmantes, pleines de lumières et habilement accidentées.

Mais aujourd'hui, le placide et candide vieillard repose dans la paix du Seigneur. Qui parle de lui? personne; sauf quelques collectionneurs émérites qui, comme moi, pourraient avoir quelque plaisir, quelque intérêt à rappeler son nom, à dire qu'il avait un talent remarquable, original, à signaler ses travaux, qui sont devenus les travaux de gens qui n'ont jamais rien su produire par eux-mêmes.

Et cependant, j'éprouve une certaine satisfaction à jeter ces lignes au hasard, à prononcer un nom bien oublié. Peut-être réveillera-t-il quelques souvenirs, quelques remords. Ce retour vers le passé n'aura pas été inutile pour la mémoire du pauvre peintre, s'il engage quelque cœur généreux à joindre ses efforts aux miens pour reconstituer la vie d'un artiste dont les travaux méritent une mention honorable dans l'histoire de l'art à notre époque.

CH. D'ARGÉ.

MOUVEMENT DES VENTES ARTISTIQUES.

VENTE DES CURIEUSES COLLECTIONS DE M. P. D**. — M. LE BARON DE STRIENSTA. — THÉNOT, PEINTRE ET PROFESSEUR DE PERSPECTIVE. — DELONGUY. — ENCORE LES TITIENS DE M. ABOUT.

Il paraît que les acheteurs commencent à revenir de leurs terres et châteaux. Aux dernières ventes qui ont eu lieu à la salle Drouot, on a aperçu certains amateurs dont un jour, nous nous amuserons à en tracer la physionomie. En attendant, nous convions ces adeptes du bric-à-brac, ces passionnés des belles antiquités, à une solemnité qui aura lieu le jeudi 17 et le vendredi 18 décembre, rue Drouot n° 5, salle n° 5, au premier. Les objets mis en vente proviennent du cabinet d'un amateur émérite, M. P. D., qui tient, on ne sait pourquoi, à garder l'anonyme, et qui, cependant, sera bien vite reconnu par les Colomb, les Vidalin, les Miallet, les Jourdain, etc., dont il est l'assidu commensal, et qui tous se sont donné rendez-vous à la salle Drouot. En raison de l'importance de cette vente, il y aura une exposition le mercredi 16. Nous pourrions entrer dans quelques détails sur certains objets, entre autres sur un clavecin spendide, objet d'art qui date de 1632, cadeau de noces d'un Montmorency à une Noailles.

Nous aurions aussi à raconter les pérégrinations de douze panneaux de tapisserie de Beauvais, qui ont appartenu tour à tour à plusieurs personnages célèbres ; mais cela nous conduirait trop loin, nous nous contenterons de dire que cette vente se compose de porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Berlin, de Chine, du Japon et autres ; groupes et figurines en porcelaine de Saxe ; argenterie ancienne ; bijoux ; tabatières et bonbonnières en porcelaine et en émail ; miniatures et émaux anciens ; faïences de Bernard Palissy et autres ; armes anciennes ; bronzes d'art et d'ameublement ; meubles en laque du Coromandel, en marqueterie de Boule, en marqueterie de bois et en bois sculpté de diverses époques, et richement garnis de bronzes dorés ; beau clavecin époque Louis XIII ; jolie pendule en marqueterie de Boule ; très-beaux bustes et statuettes en marbre blanc sculpté ; terres cuites ; joli mobilier de salon, garni de tapisseries de la Savonnerie ; douze beaux panneaux en tapisserie de Beauvais ; tapis d'Aubusson, etc., etc.

Pour achever cette nomenclature, nous dirons que le commissaire-priseur chargé de cette vente, est Me Pouchet, le jeune et intelligent successeur de Me Ridel, et l'expert M. Manheim, le marchand de curiosités de Paris qui, lui-même, possède les plus intéressantes collections.

Encore une victime de la vente Patureau, M. le baron Striensta, amateur hollandais, a vu s'évanouir tous ses rêves éclos sous les brouillards du Zuiderzée. On assure qu'un grand nombre de ses tableaux ont été retirés à des prix très-inférieurs à ses prétentions.

La vente après le décès de Thénot, critique, professeur de perspective, mais peintre médiocre, a offert un triste spectacle, plus navrant encore pour les adeptes de la vieille école, que la vente Boisselier. Son grand tableau de la dernière exposition, résumant par une assez heureuse perspective, ses tons durs, criards et papillotants, les qualités et les défauts qui le caractérisent, a été adjugé 300 fr. seulement ; un paysage, *Bords du Rhin*, avec sa bordure, 20 fr. ; un grand pastel, 60 fr. ; un autre avec cascade, 23 fr. ; des lots de deux et trois études faisant tableaux, de 20 à 30 fr. ; un grand paysage, *vue de Suisse*, 60 fr., et ainsi de suite. Un petit paysage de Watelet, très-lumineux, et une tête d'étude de Jeanron, n'ont atteint que 26 fr. les deux. Un bon tableau de fleurs, peint par Mme Pauline Allain, a atteint 161 fr. ; et un autre de fruits, par Mme Lemarchand, 79 fr.

Une collection intéressante d'objets d'art appartenant à M. Delonguy, a été vendue aux enchères les 4 et 5 décembre. On y remarquait notamment plusieurs statuettes en bronze du Haut-Empire romain, qui ont été l'objet de plusieurs notices des sociétés archéologiques de Châlons et de Dijon, lors du congrès tenu en cette dernière ville, en 1853. *Mercure debout*, bronze patiné, yeux d'argent, statuette du plus beau travail, a été adjugé à M. Charvet, expert, 200 fr. *Bacchus jeune*, assis, patiné, vert clair, au même, 270 fr. — Un *Taureau* avec socle, 140 fr. à M. Rollin. — Buste d'*Hercule barbu*, *coiffé de la dépouille du lion*, 139 fr., à M. Couvreur. — *Monnaies françaises*. Louis III, 120 fr. ; une autre du même règne, 129 fr. ; une autre très-rare, 150 fr. Charles VI, 150 fr. Louis XIII, 275 fr. Un sou d'or unique et inédit frappé à Alise, 150 fr.

La question des Titien About menace de prendre des proportions qui vont faire pâlir la question de l'Inde. Un journal qui a la juste réputation d'être spirituel, nous apprend que des appréciateurs bienveillants les attribuent tantôt à Bonifazio, à Paris Bordone, au Giorgion ; pourquoi ne pas y ajouter aussi le Pordenona ?

Il y aurait un moyen bien simple pour M. Edmond About de sortir de toutes ces incertitudes ; nous l'engageons, dans son intérêt, à soumettre ces douze chefs-d'œuvre inconnus à de véritables experts qui, à la vérité, ne sont ni des artistes, ni des hommes de lettres, mais qui ont, dans le monde artistique et dans le commerce, une réputation de savoir et de loyauté incontestables. Qu'il nous permette donc de les lui signaler : MM. Lacaze, Villot, Horsin-Déon, Meffri, Cottini et Théodore Lejeune. Une décision sérieuse émanée d'eux équivaudra, pour tout le monde, à un brevet d'authenticité.

Que M. About réfléchisse, l'affaire en vaut la peine !

J.-B. VIGNÉ.

LES CONCERTS DE PARIS.

Me voici de retour à Paris, prêt à prendre la plume que le directeur de la Revue veut bien me confier chaque hiver. J'étais donc vendredi sur le boulevart, en quête de quelques concerts, de quelques auditions ; j'avais passé une partie de la soirée sur l'asphalte à causer avec l'un et avec l'autre ; je roulais dans mes doigts plusieurs invitations, ne sachant à laquelle je devais donner la préférence, lorsqu'arrivé à la hauteur de la rue de la Chaussée-d'Antin, je vis reluire en lettres de feu, sur la façade de l'hôtel d'Osmont, les mots : *Concerts de Paris.*

Tiens, me dis-je à part moi, il y a là un changement, car si j'ai bon souvenir, lorsque cet été j'ai pris mon vol vers de lointains climats, il y avait au même endroit, en lettres flamboyantes : *Concerts Musard.* Bien que le concert fût prêt de finir, j'entrai là où je

n'étais pas invité et je m'apprêtais à tirer ma monnaie lorsqu'un léger signe du contrôleur me fit comprendre que j'étais reconnu et que je pouvais entrer sans m'astreindre à la banale formalité de payer au bureau. Il paraît que la Revue des Beaux-Arts a droit de cité *aux Concerts de Paris ;* je l'ignorais, le directeur ne m'en avait pas prévenu.

Au lieu de Musard conduisant l'orchestre, j'aperçois Arban, l'émule de Vivier, le professeur du Conservatoire, le chef d'orchestre des concerts de Baden-Baden. Comment Musard s'est-il changé en Arban? Voulant sortir de mon ignorance impardonnable et ne pas passer pour un provincial nouvellement débarqué, je cherche quelque figure de connaissance pour me raconter l'histoire de ce changement J'avisai deux spirituels chroniqueurs qui causaient ensemble ; l'un appartenant à la rédaction du *Siècle*, l'autre à l'*Entr'acte.* Je les interroge; en quelques mots ces messieurs m'expliquent que l'été dernier, le jeune Musard fils, ne se croyant pas suffisamment rétribué et suffisamment apprécié, a quitté son poste, persuadé qu'il serait impossible ou tout au moins difficile de le remplacer, mais il paraît que le jeune imprudent avait compté sans le télégraphe électrique. Une dépêche partie de Paris pour Bade, surprit Arban tourné vers son orchestre, le bras levé et attaquant l'ouverture de *Guillaume Tell.* D'une main il tient le bâton suspendu sur la tête de ses musiciens, et de l'autre il lit la dépêche. M. Bénazet, le concessionnaire des jeux de Bade, est consulté pour savoir s'il consentirait à lâcher son chef d'orchestre. La saison s'avançait, M. Bénazet, qui est aussi homme du monde que bon camarade et habile financier, fait jouer le télégraphe qui répond à l'administrateur *des Concerts da Paris* : Arban sera à Paris dans vingt-quatre heures.

Il était temps, les défections commençaient, les musardistes cabalaient. Arban saisit les rênes d'une main vigoureuse. Et maintenant tout marche merveilleusement : Puisque vous m'avez si bien expliqué ce qui s'est passé, dis-je à mes complaisants narrateurs, complétez-moi donc l'histoire en me confiant les notes que vous venez d'écrire sur la musique que l'on vient d'entendre et qui me paraît impressionner vivement le public. Ces deux Messieurs, poussant l'obligeance jusqu'au bout, me glissèrent dans la main leurs notes écrites au crayon, que je transcris littéralement sans me permettre de changer un mot :

« Depuis quelque temps, on parlait beaucoup à Paris, dans le monde des arts, d'une œuvre inconnue chez nous. L'ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer, allait passer le Rhin et s'épanouir à notre soleil. Deux chefs d'orchestre s'en occupaient. Ayant fait venir la partition d'Allemagne, l'un et l'autre recommandaient à leurs musiciens l'activité. C'était à qui serait prêt le premier pour avoir le mérite de cette initiation.

« Enfin, après un travail sans relâche, l'administration des Concerts de Paris se croyait en mesure d'aborder résolument l'œuvre inconnue, tandis que la société rivale n'en était encore qu'aux tâtonnements.

« Ce n'est point avec indifférence qu'on devait accueillir cette page, dans laquelle se révèle une fois de plus la science du maître. Tout ce qui vient de Meyerbeer a droit d'être écouté religieusement.

« C'est donc avec empressement qu'on s'est rendu, ce soir, aux Concerts de Paris pour assister à l'audition de l'ouverture annoncée. Arban conduisait l'orchestre avec cette sûreté qui, depuis quelques mois, ne s'est pas encore démentie. Au signal donné par lui, son armée disciplinée attaquait vaillamment les premières notes.

Cette ouverture est magnifique.

On se demande quel en sera l'effet, lorsque l'orchestre, mieux aguerri, l'exécutera d'une façon plus magistrale. Le nombre insuffisant des répétitions permet d'excuser quelques détails rendus d'une façon incomplète. Il eût été préférable sans doute de retarder un peu cette séance; mais non; c'était impossible. Il fallait se hâter, pour avoir le pas sur son concurrent. M. Pasdeloup préparait la révélation. — On devait prévenir M. Pasdeloup.

« Les concerts de Paris viennent de convier le public à une de ces solennités qui ont un long retentissement dans les annales musicales.

« L'ouverture de *Struensée*, de Meyerbeer, chef-d'œuvre inconnu en France, a produit un effet immense.

« Chose extraordinaire! incroyable! inouïe! les promeneurs se sont arrêtés, les conversations ont cessé, et c'est au milieu du plus religieux silence qu'a été exécutée cette œuvre magistrale consacrée par quatre salves d'applaudissements.

« L'orchestre a manœuvré d'une façon splendide sous l'habile direction d'Arban, qui conduit sa vaillante cohorte avec une verve et un talent remarquables.

« Tout Paris ira certainement entendre et applaudir le nouveau chef-d'œuvre du grand compositeur, et les Concerts de Paris, en faisant interpréter de semblables ouvrages, ne peuvent en retirer qu'honneur et profit.

« La soirée s'est complétée d'une manière charmante. Mlle Chabert, la prima donna de l'hôtel d'Osmond : M. Guyot, des Bouffes-Parisiens, et M. Castel, ont fort bien chanté; les divers morceaux choisis par ces artistes, l'air de la *Muette*, celui du *Caïd*, le duo du *Valet de chambre*, la chanson des *Deux notaires*, ont reçu du public le meilleur accueil.

« Un violoniste italien, M. Luigi Fessa, qui vient de se faire applaudir à Vienne et à Berlin, a exécuté d'une façon brillante une fantaisie de sa composition sur *la Sonnambula.*

« Arban a fait fureur en jouant sa cavatine et ses variations sur *Attila.*

« Le concert s'est terminé par un début des plus intéressants, celui de la famille Betmon, troupe d'Ecossais, dits *hommes à clochettes.* Rien de plus original, de plus gai, de plus curieux que la marche de *la Norma*, le chœur de *Robin des bois* ou le quatuor des *Puritains* exécutés par ces enfants, qui jouent des clochettes, comme Liszt, Thalberg et Prudent touchent du piano. Les hommes à clochettes sont engagés pour quelques représentations, et font salle comble tous les soirs.

Les concerts du vendredi sont décidément à la mode, et la société d'élite qui se pressait ce soir dans la jolie salle de l'hôtel d'Osmond, fait présager une vogue soutenue pour tout l'hiver.

Mais voici qui devient embarrasssant pour moi, j'ai mêlé ces notes écrites à la hâte et au crayon, et j'en demande bien pardon à M. Gustave Chadeuil et à M. Darthenay, mais je ne sais plus à quelle rédaction appartient la première ou la seconde appréciation, si par hasard le lecteur ne devinait pas un peu avec moi, je lui indiquerais un moyen bien simple de se renseigner et de sortir d'embarras, ce serait de lire le *Siècle* et l'*Entr'acte* de la semaine dernière, et à coup sûr

après lecture il se trouvera en mesure de rendre à César ce qui appartient à César.

HENRY DE SAINT-DIDIER.

MOSAÏQUE.

Inauguration de l'église Sainte-Clotilde. — La maison de S. A. I. le prince Napoléon. — Un Panthéon populaire. — Un portrait de l'empereur, par M. Pierre Colonna, d'Istria. — Un tableau de M. Claudius Jacquand. — Le buste du violoniste Baillot au Musée de Versailles.—Une exposition de tableaux à Dijon. — Premier volume du *Dictionnaire historique de la langue française*, par l'Académie. — Un cirque mérovingien découvert à Compiègne. — Le pavillon de Bossuet à Meaux. — Un monument à la mémoire de Galvani et de Volta. — Une fête musicale dans un vieil hôtel de la rue Pavée-Saint-André. — Le Palais-de-Justice de Marseille. — Reliquaires trouvés à Charroux. — Un tableau de Jean de Bruges.— Le *Tavole cronologiche critiche*. — Les Thermes romains de Vésone. — Erection d'un monument à la *Serra-Porta*. — M. Marochetti et le monument de Scutari. — La statue d'Eberhard-le-Barbu, à Stuttgart. — Découverte en Ionie de l'édifice *Homerion*. — Nécrologie : le sculpteur Rauch.

Le lundi 30 novembre 1857, à deux heures, en présence du nonce du Saint-Père, sous la présidence du cardinal-archevêque de Paris, a eu lieu l'inauguration de l'église Sainte-Clotilde. Des mâts portant des bannières aux couleurs nationales étaient dressés près de la grille du square, en face de l'église, qui était elle-même pavoisée. Des arbustes verts, des fleurs, disposés en gradins, ornaient la base des piliers du porche, où la travée centrale, garnie de draperies rouges et dont le dallage était couvert d'un tapis, avait été disposée pour la réception du cardinal-archevêque. A l'intérieur, des écussons aux armes de l'empire, du saint-siége apostolique, de la ville de Paris et du cardinal-archevêque, étaient appendus au milieu des drapeaux aux quatre piliers du transept. Des bannières pourpres à étoiles d'or garnissaient les murs du chœur; des couronnes de lumière, en style gothique, suspendues aux voûtes de la nef, et des lustres chargés de bougies allumées au milieu des arcades latérales, contribuaient à donner à la nouvelle église un aspect vraiment solennel et d'une imposante splendeur. Une vaste tribune, contenant 179 musiciens et chanteurs, était disposée en avant de l'orgue. Les chœurs étaient dirigés par M. Pasdeloup. Une hymne de M. Gounod, sur des motifs de Bach, avec accompagnement d'orchestre, et un salut de la composition de M. Auber, avec solo de soprano, ont été entendus à cette solennité.

L'attention du public élégant et de la haute société parisienne se portant en ce moment sur le monument renouvelé de l'antiquité païenne que S. A. I. le prince Napoléon a fait construire, avenue Montaigne, sur le modèle exact de la maison de Diomède, retrouvée intacte à Pompéï, nous croyons être agréable au lecteur, en donnant sa complète et exacte description : cette maison présente à l'extérieur des lignes sobres et pures, encadrant des surface égayées par les tons riches de l'architecture polychrome. Le vestibule portique a un plafond peint en bleu et constellé de larges étoiles blanches; dans les entre-colonnements s'épanouissent des corbeilles de fleurs et sont suspendues des lampes de forme antique ; on passe du vestibule dans l'*atrium*, que l'on peut considérer comme le salon des anciens. Au centre de l'atrium, appelé l'*impluvium*, c'est-à-dire l'ouverture destinée à laisser pénétrer la lumière, un bassin peu profond, revêtu de marbres de différentes couleurs, correspond à la partie supérieure. Autour de l'*atrium*, sont rangées les images des aïeux. Ici, ce sont les bustes en marbre, rehaussés d'or, de Charles Bonaparte, Catherine et Lœtitia Bonaparte, Joseph, Lucien, Louis et Jérôme Bonaparte; Élisa, Pauline et Caroline Bonaparte ; des impératrices Joséphine et Marie-Louise. Le buste de Napoléon Ier s'élève au bord du bassin, sur un socle à guirlandes peintes et dorées. Toute la pièce est ornée de splendides panneaux, représentant des sujets mythologiques, dus, dit-on, au pinceau de M. Sébastien Cornu. De l'*atrium*, on passe à la salle de la bibliothèque, de même style. et de là dans la salle à manger, décorée complétement dans le style pompéïen. Le salon, situé à l'extrémité, est peint en rouge antique. Près du salon est la chambre à coucher du prince, ornée de *velariums* jaunes, tendus sur un fond rouge. Dans la cour extérieure, sont une étuve et un gymnase, et, à droite, des bains orientaux, d'une magnificence inouïe.

On lit dans la *Revue municipale* : « Il a été mis sous les yeux de l'Empereur, à Compiègne, les dessins et la description d'un projet de MM. Roze père et fils, architectes à Paris. Ce projet a pour but de décorer nos places publiques, nos boulevarts et les grandes voies de circulation de la capitale, de statues monumentales et historiques des grands hommes de la France. L'exécution de ce projet ne coûterait rien à l'Etat ni à la ville de Paris, et constituerait, au sein de la vieille Lutèce, un vrai *Panthéon populaire.* »

Dans l'audience solennelle de rentrée de la cour impériale de Bastia, M. le président, dit l'*Observateur de la Corse*, a annoucé à la magistrature corse que S. M. l'Empereur lui avait fait don de son portrait pour être placé dans la salle de réception du nouveau palais de justice et que l'exécution de ce portrait était confiée à M. Pierre Colonna, d'Istria. — Cet artiste, élève d'Ary Scheffer, est l'auteur d'un fort beau portrait de M. Abbatucci, le ministre de la justice décédé récemment, qu'on a vu à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu un véritable succès.

M. le ministre d'Etat qui avait, il y a quelques mois, ainsi que la Revue l'a déjà annoncé, chargé M. Claudius Jacquand de l'exécution des peintures de la chapelle de la Vierge à Saint-Philippe-du-Roule, vient de faire l'acquisition du tableau, les *Bandits des Abbruzzes*, que cet artiste a exposé au dernier Salon et de le faire placer dans une des salles du ministère d'Etat.

Une commission de l'Académie des Beaux-Arts avait décidé, en 1842, peu de temps après la mort du grand violoniste Baillot, qu'un buste lui serait décerné. Ce buste, exécuté en marbre par M. Briand, d'après un portrait de M. Ingres, vient d'être placé au Musée historique de Versailles, dans la galerie voisine de la salle d'opéra, auprès de ceux de Lulli, de Gluck et de Grétry.

L'exposition de la Société des Amis des Arts de la ville de Dijon aura lieu le 1er mai 1858. Les ouvrages qui y seront destinés devront être envoyés à Dijon avant le 10 avril.

Selon toute apparence, le premier volume du *Dictionnaire historique de la langue française*, auquel l'Académie travaille depuis 1833, pourra être publié

avant la fin de l'année. Il est en ce moment même à l'imprimerie. Une préface de M. Patin servira d'introduction à ce grand ouvrage. Toutefois, ce premier volume, bien que composé de plus de 400 pages in-4°, n'est que la quatrième partie environ de la lettre A. C'est le spécimen destiné à recevoir les observations de tous les savants de l'Europe.

Dans une excursion dans les environs de Compiègne, l'Empereur et l'Impératrice, qui n'étaient accompagnés que d'un seul domestique, ont exploré les restes d'un cirque mérovingien à demi enfoui dans les terres. L'Empereur et l'Impératrice ne sont même rentrés que fort tard ce jour-là, ayant voulu examiner à fond cette découverte. MM. Mérimée, Viollet-Leduc et de Saulcy, venus le lendemain à Compiègne, ont repris ces indications et constaté l'existence de ce cirque, que le roi Chilpéric avait fait édifier pour les combats de bêtes féroces, et dont la construction aurait été mentionnée dans Grégoire de Tours. Ces débris ont dû être immédiatement déblayés, restaurés et classés parmi les monuments historiques.

Bossuet possédait à Meaux un petit pavillon où il se retirait pour composer ses ouvrages, loin du bruit, des affaires et des importunités de sa cour épiscopale. Quelques personnes, n'appréciant pas sans doute la valeur d'un tel souvenir, firent récemment demander l'autorisation de démolir ce pavillon qui, probablement, menaçait ruine. Mais S. Exc. le ministre de l'Instruction publique a fait défense de toucher en rien au monument et a immédiatement alloué des fonds pour sa restauration complète. — C'est là une intelligente et patriotique mesure, dit l'*Union bourguignonne*, et dont les Dijonnais, en particulier, ne peuvent manquer d'être reconnaissants. Elle devrait les encourager à ne pas hésiter plus longtemps à consacrer enfin à la mémoire du glorieux prélat, leur compatriote, un autre monument que la modeste plaque de marbre de la place Saint-Jean.

Tous les amis du progrès apprendront avec satisfaction qu'un tardif tribut de reconnaissance va être rendu à la mémoire de Galvani et de Volta. Ces deux hommes de génie doivent, à juste titre, être considérés comme les bienfaiteurs de l'humanité, car non-seulement la science leur doit une grande partie de ses progrès, mais encore l'industrie leur est redevable d'une source inépuisable de richesses.— Sur la proposition motivée de M. Rebold, inventeur du système d'application universelle de l'électricité, l'Académie universelle des arts et manufactures de Paris a, dans une de ses séances, présidée par M. le duc de Bellune, émis le vœu qu'il fût érigé une statue de marbre à chacun de ces grands hommes. Une souscription est ouverte à cet effet, et l'autorisation nécessaire en pareil cas a été demandée au ministre d'Etat.

La semaine dernière, une fête charmante a eu lieu dans un vieil hôtel de la rue Pavée-Saint-André, qui abrita successivement l'austérité et la science avec le chancelier d'Aguesseau, l'élégance et le bon ton avec les vicomtes de la Roche-Aymon. Ces vastes salles retentissaient de joyeux battements de mains et de rires éclatants. On honorait Sainte-Cécile, et, sous ses heureux auspices, M. Félix Le Couppey inaugurait par un concert les cours d'éducation musicale que cet habile professeur du Conservatoire dirige dans l'établissement des cours fondés par MM. Réaume et Feillet, pour les jeunes filles. Le programme, heureusement composé, avait le mérite d'initier par le choix judicieux des morceaux, les jeunes élèves de M. Le Couppey au sentiment de la musique. Les honneurs de la soirée ont été pour le chant, qui avait pour interprètes MM. Battaille et Boulo. Les bruyantes acclamations du parterre ne les ont jamais sans doute plus touchés que l'élégant suffrage de ces mains délicates. M. Battaille a ravi tout son jeune auditoire avec l'*Anacréon*, de Grétry et le *Plaisir d'Amour*, de Martini ; mais surtout quel joyeux épanouissement sur toutes les figures, que de rires ont éclaté, lorsqu'il a chanté *Folie*, joyeuse boutade de *Mellin de Saint-Gelais*, où M. Bazin a recueilli l'écho hardi de la vieille gaîté gauloise dans un petit chef-d'œuvre de malice et de naïveté. *Folie* a été redemandée trois fois, et trois fois un enthousiasme, dont la sincérité n'était pas suspecte a récompensé la complaisance de l'artiste. La *Lettre au bon Dieu* est venue tempérer cette gaîté et mêler des larmes aux sourires. M. Boulo, qui a dit cette romance avec un goût parfait, avait déjà déployé une verve brillante dans un air de l'*Eclair*, d'Halévy. Le duo du *Chalet*, enlevé par MM. Boulo et Battaille, a terminé cette agréable soirée.

Les premiers travaux nécessaires à la construction du Palais-de-Justice sur la place Monthyon à Marseille, sont sur le point d'être entrepris ; déjà les ouvriers ont démoli une partie de la fontaine placée au milieu de cette place.

La Société des antiquaires de l'Ouest, vient de publier dans son second Bulletin de 1857, une notice intéressante de M. A. Brouillet. Dans le courant du mois d'août 1857, les religieuses Ursulines de Charroux, en faisant défoncer une arcade de l'ancien cloître de ce monastère, ont découvert deux reliquaires en argent, que l'on suppose y avoir été cachés au moment des guerres religieuses en 1569. M. A. Brouillet a décrit ces précieux objets d'orfévrerie. Le premier reliquaire lui paraît appartenir à la première moitié du treizième siècle. Il contient une boîte romane en or, du onzième ou douzième siècle, représentant le Christ tenant de sa main gauche une croix processionnelle, et de la droite un sceptre fleuronné. Sur la tranche est une inscription latine. Dans cette boîte est un reliquaire bysantin, qui date peut-être du dixième siècle. Sur la tranche et sur le couvercle, à côté d'une figure de la Vierge, sont des inscriptions grecques. La seconde pièce découverte est un élégant édicule italien que l'on croit dû quatorzième siècle : cet édicule est surmonté de huit tourelles et d'une croix fleuronnée. Chaque ogive était décorée de peintures sur vélin, protégées par un cristal de roche. Il contenait une matrice de sceau seigneurial avec sa légende. Il renfermait, en outre, un fragment d'étoffe que l'on suppose être le morceau du saint-suaire donné par Charlemagne à l'abbaye de Charroux. Cette notice est accompagnée de quatre planches qui reproduisent ces deux reliquaires avec les divers objets qu'ils contiennent et leurs inscriptions.

On trouve, en ce moment, dans la plupart des journaux, une anecdote à propos de la découverte qui vient d'être faite à Bruges, chez une revendeuse, d'une toile de Jean van Eyck (Jean de Bruges).

Les hommes qui s'occupent à Rome d'études archéologiques et historiques, trouvent un grand intérêt à la lecture des trois premières livraisons de la *Tavole cronologiche critiche*, que publie le père Ignace Mozzoni, de l'ordre de san Giovanni di Dio, de Venise. L'ouvrage entier comprendra dix-huit livraisons, et chaque livraison embrassera un siècle. Le texte est rédigé avec beaucoup de soin, et la fixation des faits et de l'époque

où ils ont lieu a été préalablement soumise à une critique impartiale : l'étude des sources se trouve, par cet aperçu, considérablement facilitée. Ce qui rend surtout cet ouvrage utile et attrayant, ce sont les inscriptions et les dessins de monnaies, de statues, de sarcophages et d'architecture qu'il contient.

Nous avons parlé, dans un de nos derniers numéros, de la découverte de Thermes romains à Vesone; de nouveaux renseignements nous permettent de compléter leur description. C'est la première fois, sans aucun doute, qu'on a retrouvé les restes d'un monument de cette nature et de cette importance. Le palais des Thermes de Julien, à Paris, n'offre pas, comme celui-ci, au regard, les dispositions intérieures d'un vaste établissement de bains publics avec tous leurs détails. On ne possède aucun renseignement précis sur l'époque de la construction des Thermes de Vesone. Cependant tout porte à croire qu'ils datent des premières époques de la domination romaine. Ce qui tend à le prouver, c'est une inscription gravée sur un autel antique, dont les caractères ont toujours été regardés comme appartenant au deuxième siècle après Jésus-Christ, et de laquelle on doit conclure, que les Thermes, dans un état de dégradation alors, ont été restaurés par *Marcus Pompeïus.* Voici cette inscription :

ET DEO APOLLINI
COBLEDLITAVO
M. POMPEIUS. C. POMP.
SANCTI SACERDOT.
ARENSIS. FIL. QVIR. LIB.
SACERDOS. ARENSIS
QUI TEMPLVM DEA
TVTELÆ. ET THERMA
PUBLIC. VTROQ. OC
VETUSTAE COLLAB
SVA PECVNIA REST
V. S. L. M.

On peut voir cet autel dans les ruines du château, appartenant à M. le commandant de Beaufort, qui se fait un plaisir de les montrer aux visiteurs. Ainsi, suivant toutes les probabilités, les Thermes romains de Vesone auraient près, sinon plus de dix-huit siècles d'existence.

Le duc de Modène vient de décider l'érection d'un monument à la Serra-Porta, en l'honneur des Frignanois qui se sont opposés, sur les hauteurs du Montecucullo, au passage de Macdonald en 1799, à l'époque où la province de Frignano faisait partie de la république Cisalpine.

Nous lisons dans *la Presse d'Orient* du 17 novembre : « On vient de commencer les travaux de construction du monument qui doit être élevé au cimetière de Scutari, sur le haut de la falaise, à la mémoire des soldats anglais morts pendant la guerre d'Orient. M. Marochetti, chargé de l'érection de ce monument, est reparti ces jours derniers après avoir pris les dispositions nécessaires. Ce sculpteur a presque terminé deux des quatre statues de marbre, la Gloire et la Renommée, qui se dresseront aux angles d'une pyramide très-élevée. — Le capitaine du génie, M. Gordon, est chargé de la direction des travaux.

La ville de Stuttgart va être dotée d'une nouvelle œuvre d'art. Le sculpteur de la cour, M. Hofer, termine en ce moment le modèle de la statue d'Eberhard-le-Barbu, qui doit être coulée en bronze. Eberhard-le-Barbu, d'abord comte de Wurtemberg, fut promu à la dignité de duc par l'empereur Maximilien, en 1495; c'est de cette époque que date l'importance de la maison de Wurttemberg.

Une précieuse découverte vient d'être faite dans l'ancienne Ionie. En traçant le chemin de fer d'Aïdin, on a découvert l'édifice appelé *Homerion*, en l'honneur du grand poëte auquel Smyrne a donné naissance. Strabon en avait donné la description, et notre voyageur français du dix-septième siècle, Tournefort, en avait vu les restes, enfouis depuis lors.

Le célèbre statuaire Rauch vient de mourir à Dresde. Il était né le 2 janvier 1777, à Orolson, et avait été appelé, dès 1811, à Berlin, où il s'illustra par le monument de la reine Louise. De toutes ses œuvres, la plus importante est le monument de Frédéric-le-Grand, à Berlin.

PIERRE MARCHANDON DE LA FAYE.

SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.

SÉANT A L'HÔTEL-DE-VILLE.

BULLETIN N° 600.

Séance du 1er décembre 1857.

PRÉSIDENCE DE M. DELAIRE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

M. le président adresse à MM. les vice-présidents des remercîments pour le zèle qu'ils ont apporté dans l'exercice de leurs fonctions pendont son absence, et exprime tout le plaisir qu'il éprouve à se trouver de nouveau au sein de la Société.

On passe ensuite à la correspondance, qui comprend :

Deux demandes d'admission de membre résidant dans la section de littérature. La première de ces demandes est appuyée par MM. Moultat et Corplet; la seconde, par MM. Dubouloz et Moultat. Renvoyées à M. Maillet.—Une demande d'admission dans la section de sculpture, apostillée par MM. Moultat et Paul Carpentier. Renvoyée à l'examen de M. Husson, président de la section.

Demande d'admission de membre correspondant, par M. Henri de Sauclières, membre résidant.

Lettre de M. Pollet, relative au rapport sur l'harmonicorde de M. Debain. Il est décidé que ce rapport, dont la publication avait été ajournée, sera publié *in extenso* dans le numéro d'aujourd'hui.

Lettre de M. Galimard sur les vitraux de l'église Sainte-Clotilde. Réponse sera faite à l'auteur de la lettre. M. le secrétaire général saisit cette occasion pour rappeler que deux rapports ont été faits, l'un par M. Gendré, sur les vitraux, l'autre par M. Boitel, sur le fronton de cette église.

Lettre de M. Félix Pigeory, ayant trait au journal la REVUE DES BEAUX-ARTS.

Deux numéros du *Builder*. Renvoyés à M. Charles Fournier. — *Revue de l'art chrétien*. Renvoyé à l'examen de M. Montmeylian. — *Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture*. Renvoyé à M. Vavin. — Valse de salon, intitulée *Louise*, par Mlle Sophie Allombert. Renvoyée à M. Martin d'Angers.

Distribution est faite aux membres d'une lettre d'invitation aux artistes pour envoyer, dans le plus bref délai, les œuvres d'art devant faire partie de l'exposition permanente de l'hôtel Talard, sous la direction de MM. Gendré et Willems.

La correspondance étant épuisée, l'ordre du jour appelle la nomination de trois candidats dans la section de peinture. MM. Edouard Créange, Chanson et Morain, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres résidants de la Société libre des Beaux-Arts. M. Henri de Sauclières, ex-secrétaire général, est proclamé membre correspondant de la Société libre des Beaux-Arts.

M. P.-B. Fournier fait un très-bon rapport sur les intéressantes poésies de M. Alexis Granger. La Société écoute également avec le plus grand intérêt le rapport de M. Martin d'Angers, sur les Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne. Ces annales et les poésies de M. Granger sont renvoyées aux archives.

M. Moultat termine la séance par un intéressant compte rendu sur l'exposition des travaux des élèves de l'école du troisième arrondissement de Paris, si habilement dirigée par M. Justin Lequien. Dans cet examen très-détaillé, notre collègue s'arrête plus particulièrement aux travaux de MM. Leroy, Gatinelle, Bertaux, Baranton, Blain, Bourgogne, Perrot, Sieffert, Jobert, Ragon, Troyer et Obisasque. Ces élèves font certainement honneur à M. Justin Lequien. Les conclusions du rapporteur sont renvoyées à la commission des récompenses.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire général.
GENDRÉ.

Ordre du jour de la séance du 15 décembre 1857.

Lecture du procès-verbal. — Correspondance. — Demandes d'admission. — Vote sur des candidatures. — Scrutin pour la nomination d'un membre du comité de rédaction, en remplacement de M. de Sauclières, nommé membre correspondant. — Communications importantes relatives au projet d'érection d'une statue à Béranger, par M. le secrétaire général. — Rapport de M. Dubouloz sur un comte rendu du Salon de 1857. — Rapport de M. Martin d'Angers, sur la musique de Mlle Sophie Allombert. — Rapport de M. Charles Fournier sur l'*Annuaire de l'Athénée des Arts*. — Rapport de M. Montmeylian sur la *Revue de l'art chrétien*.—Rapport de M. Moultat sur un tableau par feu Pierre Lacroix. — Communications sur les statuts et règlements de la Société. — Questions diverses.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

Rapport sur l'Harmonicorde de M. Debain,

PAR C.-H. POLLET.

Si une renommée justement acquise, des travaux incessants sur des perfectionnements qui ont déjà valu à leur auteur de nombreuses récompenses, si d'importantes innovations qui répandent dans le monde artistique et religieux des ressources d'utilité et d'agrément, si, enfin, une adoption sérieuse de la part des principaux artistes et la consécration unanime du public tant en France qu'à l'étranger, pouvaient être des titres suffisants pour constater le mérite d'un objet, assurément, le rapport que j'ai à faire sur l'harmonicorde de Debain se réduirait dans un résumé dont l'opinion favorable ne serait pas douteuse ; mais comme M. Debain a demandé à la Société libre des Beaux-Arts ce qu'elle pensait de l'instrument qu'il lui a soumis, comme rapporteur, j'ai cru devoir entrer dans quelques détails qui, je l'espère, contribueront à justifier mes conclusions.

Je n'entreprendrai pas ici de rappeler ce qu'était le *piano* dès son origine, ni les différentes phases par lesquelles il a dû passer pour arriver seulement de l'état de clavecin à ces beaux et solides instruments que nous connaissons tous aujourd'hui ; je ne relaterai pas non plus cette myriade de transformations faites dans l'intention de démembrer et de vulgariser ce géant phonique qu'on nomme *orgue*, pour le réduire à des proportions plus ou moins usuelles, qu'il suffise seulement de savoir que, depuis très-longtemps déjà, on s'occupe de la jonction de ces deux instruments si différents, qui n'ont de commun entre eux que la conformation du clavier.

Quoique n'ayant pas à me préoccuper de l'instrument de M. Debain comme orgue isolé, je dois cependant, tout en constatant les énormes progrès de ce genre de facture, lui rendre une grande part de justice pour la puissante coopération qu'il y a apportée depuis près de vingt ans, et dont vingt-neuf brevets viennent confirmer l'authenticité.

Enfin, M. Debain n'a pas voulu rester en arrière de ses émules, car, après avoir largement contribué au perfectionnement de l'orgue, il a voulu également l'unir à la corde métallique du piano, et si, par suite, il a si bien réussi, on peut dire que c'est en suivant une marche entièrement nouvelle et pour ainsi dire opposée à celle de ses prédécesseurs.

En effet, si le piano-orgue n'est pas depuis longtemps intronisé dans le monde musical, ce n'est pas faute d'essais ni de bons fabricants qui l'aient entrepris.

D'abord, l'instrument à anches libres n'étant pas encore répandu, les frères Erard, qui étaient en même temps fabricants d'orgues, avaient composé un piano avec plusieurs registres de tuyaux. Qu'on juge ce que pouvait produire un *piano-forté* de ce temps-là sous une avalanche de sons de clarinettes, trompettes, bourdons, guimbardes, etc.

Ce ne fut qu'après diverses tentatives de ce genre non plus heureuses, que, vers 1810, un antiquaire et mélomane, nommé Grenier, découvrit dans un fatras de vieux instruments, un fragment de clavier qui paraissait provenir de l'Allemagne, et qui unissait la corde à la lame vibrante, ce qui lui donna l'éveil de faire une composition à peu près analogue à laquelle il donna son nom et prit un brevet d'invention.

Dès lors, une foule d'imitateurs s'empressèrent de transformer cette idée, et, parmi eux, se retrouvent les meilleurs facteurs de notre époque contemporaine, savoir : Pape, Dietz, Müller, Freudenthaler, Petzold; puis vinrent Cavaillié-Coll, Maroki, de Lyon; Glusmann, Leroux, voire même Debain; plus tard, apparurent Maillard, Alexandre, Jaulin, et enfin, récemment encore, Bord, Blondel, etc., qui, tous, apportèrent leur système fusionnaire.

Si donc, à coup sûr, le piano-orgue n'est pas resté implanté, ce n'est pas, comme on le voit, faute d'avoir été offert aux regards du public ni d'avoir émoussé les organes des meilleurs interprètes, et s'il y a une cause tout autre que la fatalité attachée à l'inaccessibilité de ces instruments, il faut l'attribuer sans contredit à la difficulté d'entretenir de concert, un bon orgue et un bon piano, sans que, par suite, l'un ne nuise à l'autre : à l'égard du piano, l'accord et la consolidation ébranlés par les effets du tassement, et, à l'égard de l'orgue, la rectitude des jeux compromise par le surcroît de pièces étrangères à l'orgue lui-même.

Les choses en étaient là, lorsque M. Debain, inventeur infatigable, résolut de faire une dernière tentative en renversant l'ordre suivi jusqu'à ce jour, c'est-à-dire qu'au lieu de joindre un orgue au piano, il annexait à l'orgue une couche de cordes métalliques qui lui permettaient d'unir ou d'isoler à volonté les deux instruments, de les marier en tout ou partie, et enfin, de prendre en particulier chaque jeu de l'orgue pour le faire accompagner par ces cordes métalliques.

La première objection fut de craindre que la partie du piano ne soit pas en rapport avec la sonorité de l'orgue; mais, par suite, envisageant que la corde métallique n'était qu'un accessoire, on fut bientôt convaincu qu'en même temps qu'elle servait d'arrête au son de la lame, le piano, tel qu'il est, avait plus de puissance qu'il n'en fallait pour accompagner les parties chantantes de l'orgue.

Dans le piano-orgue, les moyens de variété étaient tellement restreints, qu'ils peuvent bien aussi avoir été une des causes de son peu de culture ; tandis que dans l'harmonicorde, la multiplicité des combinaisons, jointe à la facilité du mécanisme, semblent avoir paré à toutes les objections.

Le sommier est monté en cordes de même grosseur, filées seulement progressivement vers les basses; ce qui donne à cette partie de l'instrument une plus grande homogénéïté. Les cordes reposent sur un chevalet à sillet, refoulées par une barre d'appui qui assujettit leur tirage, et se règlent par des appareils chromatiques très-ingénieux et faciles à remonter. Ce sommier se fixe et se détache à volonté, au moyen d'une espagnolette qui consolide l'instrument.

Des genouillères opèrent à volonté, soit le grand jeu ou l'écartement des étouffoirs ; à quelques instruments, une contre-genouillère opère en même temps l'effet de sons prolongés; effet, du reste, emprunté à un système tombé dans le domaine public, de Martin, de Provins. Enfin, il est remarquable de considérer jusqu'à quel point les ressources de ce merveilleux petit instrument ont été accumulées, tout en le rendant très-accessible à une foule de jolis effets inconnus jusqu'alors.

Aussi, vogue ne fut jamais plus déterminée et débit plus concluant, pour prouver à M. Debain qu'il avait touché juste ; et, depuis 1855, que ses instruments sont en circulation, le grand nombre d'adeptes qu'ils ont conquis a suffi pour jeter les bases des préceptes qui doivent à tout jamais rendre l'harmonicorde transmissible et traditionnel.

En effet, un résultat comme celui obtenu par M. Debain, est sans exemple dans les annales de la facture, et si cet orchestre intime a fourni de si jolies inspirations aux Lefébure-Wély, aux Brisson, aux Alfred Lebeau, aux dames Siever et Judith Lion, il faut convenir que ces artistes

éminents, sans y oublier Charles Trélon, auteur d'une méthode et autres œuvres, ont aussi puissamment contribué à sa rapide propagation.

En résumé, comme la Société libre des Beaux-Arts est toujours prête à accueillir les hommes de talent et les ouvrages de mérite, je ne crains pas de lui dire qu'à cet égard M. Debain a atteint les plus hautes limites qui peuvent le recommander à son bienveillant intérêt, et que si, en dehors de la partie industrielle, la Société peut bien apprécier ce qu'il y a d'artistique et de profondes connaissances dans ses productions manufacturières, elle n'hésitera pas à lui accorder le plus haut témoignage de sa satisfaction.

Paris, 11 juin 1857.

Charles POLLET, *rapporteur.*

COMITÉ CENTRAL DES ARTISTES.

(257e séance. 10e année.)

PRÉSIDENCE DE M. PAUL CHAREAU, PRÉSIDENT.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Correspondance. — M. le président donne lecture d'une lettre de M. le directeur de la Revue des Beaux-Arts, ayant pour objet de prévenir le Comité, qu'à partir du premier janvier 1858, le journal ne pourra plus insérer dans leur entier, comme organe officiel, le compte rendu des séances de la Société; que, désireux cependant d'entretenir les bonnes relations qu'il avait eues jusqu'à présent avec le Comité, il offrait de publier seulement un résumé des procès-verbaux ; qu'enfin, les membres du Comité qui resteraient ou qui deviendraient les abonnés de la Revue des Beaux-Arts, continueraient à jouir de la réduction du prix de la souscription accordée jusqu'à présent.

M. le président annonce que le conseil d'administration a pris des mesures pour assurer la publication des actes de la Société, et M. le secrétaire général, invité à faire connaître le résultat des démarches dont il avait été chargé conjointement avec M. Auvray auprès de M. Félix Pigeory, directeur de la Revue des Beaux-Arts, et du directeur d'un autre journal, rend compte de cette mission, de laquelle résulte d'abord la continuation des bons rapports du Comité avec la Revue des Beaux-Arts, qui reste, sinon le journal officiel, du moins un organe bienveillant; ensuite l'heureuse acquisition d'un organe officiel dans une publication artistique, qui accepte, dans les conditions les plus larges, l'engagement de recueillir le compte rendu des séances du Comité, ainsi que les mémoires et autres travaux approuvés et jugés dignes de la publication.

Le Comité sanctionne, par un vote, cette heureuse solution et exprime sa satisfaction du succès des démarches faites par l'administration.

M. l'archiviste dépose sur le bureau : 1° deux numéros d'un journal d'art, dont l'un contient la première partie du discours de notre collègue M. Valat, sur la nature et la loi du progrès ;

2° Le Bulletin du mois d'octobre des mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir ;

3° La 22e livraison de l'*Artiste*, présentée par M. Henri Chareau, notre collègue. M. Auvray est chargé de prendre connaissance, dans cette livraison, d'un article écrit par M. Saint-François sur un nouveau procédé de peinture, et d'en faire un rapport au Comité.

M. le Président annonce au Comité la perte douloureuse qu'il vient de faire, en la personne d'un de ses membres honoraires, Mlle Aglaé Minet, dont il fait un éloge mérité.

M. Charpin, nouveau membre du Comité, est introduit en séance, et M. le Président, en se félicitant d'une adjonction précieuse à divers égards, lui fait connaître le but honorable et élevé que le Comité s'efforce d'atteindre par ses travaux et son influence. M. Charpin répond qu'il s'estime heureux de pouvoir s'associer à ces généreux efforts en faveur de l'art et des jeunes artistes, et promet le concours le plus sincère et le plus dévoué.

M. Guilletat, dessinateur ornementiste, a exposé dans la salle des séances du Comité, plusieurs cadres contenant des épreuves d'un ouvrage dont il s'occupe activement et qui a pour titre : *La France Louis XV*. Notre collègue reçoit les félicitations de l'assemblée, et une commission, composée de MM. Hulot, Brévière, Godin, Rey et Auvray, est chargée de présenter un rapport sur cette publication, ainsi que sur une autre du même artiste, qu'il intitule : *L'Etude des styles*, et sur un essai de chromolithographie des plus intéressants.

M. Charles Sticher dépose sur le bureau un magnifique dessin qu'il offre comme morceau de réception. Ce jeune artiste, d'un talent distingué, est complimenté par M. le président sur la finesse et la vérité de l'exécution de ce paysage, qui occupera une place honorable dans les collections du Comité.

M. Valat lit la suite de son intéressant et savant *Mémoire sur la nature et la loi du progrès.* Cette lecture est suivie des applaudissements unanimes de l'auditoire.

M. Deschamps, lauréat du Conservatoire, dit avec autant de talent que de naturel le conte en

vers intitulé : les *Trois lapins*, qui provoque un fou rire dans l'assemblée.

M. le président, invité lui-même à faire entendre quelques fables de sa composition, préfère répéter deux fables de La Fontaine, pensant avec raison qu'on ne saurait jamais se lasser de les entendre.

M. Lahaye présente une gravure sur bois faite par lui. Une commission est nommée pour examiner le travail de notre collègue : elle est composée de MM. Brévière, Guilletat et Rey.

La séance est levée à dix heures.

Le secrétaire administrateur,

LOUIS AUVRAY.

Ordre du jour du vendredi 18 décembre 1857.

Lecture du procès-verbal ; — correspondance; — réception des membres nouvellement élus ; — élections générales des fonctionnaires du Comité.

PUBLICATIONS DU COMITÉ.

RAPPORT SUR LE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE DE M. MALZIEUX.

Cette collection, des plus rares, se compose en partie d'un grand nombre d'estampages pris à la cathédrale de Paris, une des plus belles expressions et un des plus beaux exemples de notre architecture française du treizième siècle. On y remarque entre autres tous les bas-reliefs de la clôture du chœur, y compris l'arcature du soubassement; l'admirable ferrure des vantaux de la porte dite de Sainte-Anne, un des plus beaux modèles de ferronnerie de cette époque; une grande quantité de chapiteaux pris dans la nef, les bas-côtés, le triforium, la galerie des rois, le portrait de la Vierge, etc.; un nombre considérable de frises estampées sur les bandeaux et les corniches de la façade occidentale et de l'abside; les pendentifs des meneaux des fenêtres treizième et quatorzième siècles ; les grandes figures des apôtres, du Christ, de la Vierge et des anges du grand portail, ainsi que les bas-reliefs du jugement dernier; un grand nombre d'estampages sur les moulures des soubassements, les bases des colonnes, les tailloirs des chapiteaux, des colonnettes et des meneaux des fenêtres; ces derniers fragments moulés par petites parties qui permettent d'en étudier facilement les sections, sont fort précieux pour les architectes. On y remarque encore la belle statue de la Vierge du transept, portail du Nord, quatorzième siècle, et une série de bouquets, de crochets, de motifs, tous empruntés à ce monument.

Cette collection comprend aussi une grande quantité de modèles pris à la cathédrale de Chartres; tels que les statues des portails, une nombreuse série de têtes de rois, d'évêques, de saints, d'anges, etc.; deux grandes figures de la Vierge; beaucoup de moulures de bases, de fûts de colonnes historiées, d'écoinçons ornés de feuillage, provenant du jubé de cette cathédrale, d'un travail et d'une exécution qui caractérisent cette belle époque du treizième siècle. Malheureusement, ce jubé a été détruit il y a environ un siècle; les quelques fragments que possède M. Malzieux ont été trouvés sous le dallage; ils sont de la plus grande beauté; un grand nombre de frises tirées des bandeaux de cette cathédrale; des crosses et des mîtres d'évêques; de nombreux exemples de broderies, d'orfévrerie, de couronnes, d'agrafes de robes et vêtements des saints, des apôtres et des rois.

Cette collection se compose, en outre, d'un beau choix de chapiteaux de la Sainte-Chapelle, ce chef-d'œuvre du treizième siècle, et qui vient d'être si bien restaurée par M. Lassus, dont les arts déplorent la perte; les frises, les bandeaux, le couronnement des pinacles, les clés des voûtes, figurent aussi dans cette collection. On y remarque les chapiteaux des appuis ou balustrades, les anges y compris le feuillage et la moulure de l'arcature du soubassement de la chapelle haute.

Un beau choix de figures du style byzantin, parmi lesquelles on voit le Christ de Vézelay, commencement du douzième siècle, et celui de Chartres; un grand nombre de bas-reliefs moulés sur des ivoires des douzième, treizième et quatorzième siècles; plusieurs exemples d'encensoirs, de croix des mêmes époques, empruntés aux trésors des cathédrales et à des collections particulières, que des artistes ou des amateurs des arts ont bien voulu mettre à la disposition de M. Malzieux, viennent compléter son intéressant musée.

Parmi les types de sculptures des quinzième et seizième siècles, on trouve les frises de la Tour Saint-Jacques.

Cette collection contient encore un grand nombre de figures, de chimères, de gargouilles, de corbeaux et de monstres, pris sur nos plus beaux édifices religieux du onzième au seizième siècle, tels que la cathédrale de Paris, celles de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Noyon, de Bordeaux, de Châlons-sur-Marne, de l'église abbatiale de Vézelay, de Saint-Martin-des-Champs, etc., etc.

Cette précieuse collection, jointe à celle que possède l'Etat, formerait un musée complet, et tous ces beaux exemples, classés par époques,

permettraient aux artistes de pouvoir étudier et comparer facilement la marche et le progrès de l'architecture, de la peinture et de la sculpture de ces époques, qui ont jeté, pendant cinq siècles, un si vif éclat.

Les architectes surtout, qui s'appliquent à l'étude et à la restauration de nos monuments religieux, et sont appelés à en créer de nouveaux, trouveraient, dans la réunion et la classification de ces modèles, des exemples variés des styles des différentes provinces de la France, réunion qui seconderait merveilleusement, en venant à l'appui du texte, l'excellent *Dictionnaire d'Architecture* de M. Viollet-Leduc, ouvrage où se révèle une parfaite connaissance des arts au moyen âge.

Nous terminons en témoignant notre vive sympathie à M. Malzieux, le seul artiste qui ait eu la pensée et la persévérance d'établir à ses frais, et sur une grande échelle, ce musée archéologique qui, mis à la disposition des artistes, leur fournirait un sujet inépuisable de méditations, d'observations et d'études.

HUREY.

Architecte, rapporteur de la commission.

THÉATRES.

Quinzaine dramatique.

Théatre-Français. — Reprise de *Chatterton*, drame de M. Alfred de Vigny. — Mme Plessy-Arnould. — Ambigu-Comique. *Rose Bernard*, par MM. Brisebarre et Eugène Nus. — Opéra-Comique. Le *Carnaval de Venise*, paroles de M. Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas.

Chatterton est un des souvenirs littéraires les plus importants de notre jeunesse... On se rappelle l'impression produite par ce drame remarquable où le poëte s'est étudié à mettre les douleurs du génie aux prises avec les rigueurs de la fortune et l'indifférence du monde. M. de Vigny avait *chattertonisé* toute la génération romantique de 1835. On avait vingt ans, on se croyait méconnu ; on demandait le triomphe de Pétrarque à la société qui ne s'empressait pas de mettre une couronne de lauriers sur la tête de chacun, et l'on applaudissait à outrance le dédain du poëte qui livrait ses vers à la flamme et faisait remonter son âme au ciel avec elle, en jetant l'anathème à l'univers.

Nous n'avons pas revu Chatterton avec nos yeux de vingt ans, et il nous a paru que l'auteur n'avait peut-être pas, au point de vue dramatique, évité la monotonie d'un sujet plein de tristesse et prêtant naturellement à la déclamation; mais ce qui est, ce qui sera toujours charmant, c'est le chaste et délicat amour de Ketty-Bell, cet amour dont l'intermédiaire est une Bible, et qu'un vénérable quaker couvre de sa sainte protection. M. de Vigny a mis autant de grâce que de pureté dans cette secrète union de deux âmes faites pour s'entendre, et qui ne se révèlent l'une à l'autre que pour quitter la vie ensemble. Il y a là un charme éternel.

Mme Dorval avait donné à Ketty-Bell une physiomie de douceur et de résignation qui était devenue un type. La violente actrice avait su se modérer au point de représenter d'une façon ravissante ce qu'il y a d'angélique et d'idéal dans cette créature. Elle ne retrouvait sa désinvolture dramatique que pour se laisser rouler au bas de l'escalier tournant qui monte à la chambre de Chatterton, après avoir vu le poëte sur son lit de mort. Mme Arnould-Plessy (il paraît que le rôle de Ketty-Bell porte bonheur), a été également simple et touchante jusqu'au dénouement, où elle a fait preuve, comme Mme Dorval, des qualités les plus émouvantes. La montée et la descente du fameux escalier lui ont valu les applaudissements de la salle entière. Geffroy, dont le rôle de Chatterton avait été autrefois un de ses triomphes, l'a repris avec succès. Il en rend à merveille les mélancolies et les emportements. Il serait plus jeune et plus séduisant que cela n'en vaudrait que mieux; mais il rachète à force de talent ce qui peut lui manquer en qualités aimables. Relativement à la couleur locale, on avait un peu trop *crinolisé* la petite fille de Ketty-Bell.

L'Ambigu-Comique a ravi au Vaudeville Mme Eugénie Doche. Qui l'aurait cru, il y a quelques années! On regardait Mme Doche comme une actrice très-élégante et très-jolie, qui s'habillait avec infiniment de goût, une actrice d'un talent fort agréable, mais auquel on aurait eu tort de demander plus qu'une gracieuse nature ne doit comporter. La *Dame aux Camélias* est venue changer tout cela. Mme Doche a révélé de la composition, de la sensibilité, de l'élan, du cœur, enfin du diable au corps. Elle vient de mettre en dernier lieu sous clef ses grandes robes et ses chapeaux exigus; elle a pris le petit bonnet de Jenny l'ouvrière ; elle s'est même entortillée dans les haillons de la pauvreté, et la voilà qui dit : *Merci, mon Dieu! et je suis mère, moi*, aussi bien que n'importe quelle grande actrice du boulevart. C'est une nouvelle carrière à parcourir.

Les auteurs de *Rose Bernard* lui ont donné l'occasion d'un excellent début dans ce genre. Il n'est pas de femme plus malheureuse que cette Rose Bernard. Pauvre servante d'auberge, elle aime un certain ingénieur qui la sacrifie à une fille riche ; elle est témoin du mariage de l'ingrat, et, peu de temps après, elle sent que sa faute est complète ; elle est maudite, selon l'antique usage, et chassée de l'auberge où l'existence lui était assurée ; elle va habiter avec son enfant des greniers où, quoiqu'elle ait vingt ans, elle ne se trouve pas bien ; elle est sur le point de voir périr son enfant d'inanition, lorsque le ciel se lasse de la tourmenter. Celui qui l'a trahie, et qui a été puni par le mauvais caractère de sa femme, a le bonheur de perdre cette mégère, il revient à Rose, qui lui pardonne au nom de son enfant. Tels sont les malheurs de Rose Bernard. Mme Doche fait couler d'abondantes larmes sur son sort. La pièce est bien jouée ; Castellano y est très-remarquable; Laurent a toujours les sympathies de la foule ; Mlle Delaistre a un très-bon ton de comédie, et une petite personne, très-piquante, Mlle Adorcy, qui joue dans cette pièce, fera son chemin. Elle déploie beaucoup de naturel et de vivacité.

Mais les joyeux sons du *Carnaval de Venise* viennent nous distraire des infortunes de Rose Bernard. C'est M. Ambroise Thomas qui conduit la fête, et nul n'en a le droit plus que lui. M. Ambroise Thomas est un des maîtres de l'art moderne; seulement, homme sé-

rieux, il a voulu s'égayer, et, comme tous les hommes sérieux lorsqu'ils font des folies, M. Ambroise Thomas s'est laissé entraîner dans les extravagances les plus exagérées, comme s'il travaillait pour les Bouffes Parisiens; il a choisi un poëme burlesque, qui a la prétention de rappeler les arlequinades des théâtres de la foire; mais l'esprit des Regnard, des Lesage et des Fuselier a fait un peu défaut à cette excentricité. M. Sauvage s'est imaginé qu'il suffisait de la vue de Colombine, d'Arlequin, de Polichinelle et de Pierrot, et de la musique de M. Ambroise Thomas, pour enchanter les spectateurs. Pourquoi n'a-t-il pas composé une pantomime? Il aurait mieux fait! Nous avons eu quelque peine à démêler l'intrigue de cet opéra-comique.

Une certaine Sylvia, cantatrice, aime un jeune seigneur nommé Lelio. La famille patricienne de celui-ci s'oppose à cette union disproportionnée. Sylvia, en adroite comédienne, arrache ce consentement par toutes sortes de ruses et de travestissements. Elle s'empare de lettres compromettantes pour les dames de cette illustre maison, et dérobe au chef de la famille, compositeur de musique de chambre, l'idée d'un concerto qui doit être exécuté le lendemain en public. Sylvia chante tous les airs que le musicien a inventés, et obtient son assentiment au mariage, en lui restituant la paternité de l'œuvre.

Il y avait certes une idée musicale et comique dans ce vol du concerto; mais l'auteur des paroles, en appelant à son aide les *Mémoires du diable*, a trop étendu ce thème léger, tout au plus suffisant pour un acte de carnaval; il s'est fié à M. Ambroise Thomas, dont les efforts. il faut le dire, ont été héroïques et merveilleux. Impossible d'être plus distingué, plus varié, plus splendide, que ne l'a été ce maître, auquel nous devons déjà de si savantes partitions. La richesse des décors, la vivacité des ballets, la pompe d'un carnaval vénitien, suppléent aussi à l'insuffisance de l'intrigue. L'exécution est parfaite. Mme Cabel est une adorable Sylvia; sa voix suave et pure a fait des prodiges, et Stochkausen s'est montré aussi chanteur expérimenté et même comédien, sous les traits de Polichinelle. Ricquier-Delaunay, Prilleux, Mme Félix, Mlle Revilly, ont mis au service de M. Ambroise Thomas des talents éprouvés. Le succès a été très-grand, mais il aurait été bien plus grand, et surtout bien plus durable, si le poëme avait répondu à la verve et à l'habileté du compositeur. M. Sauvage s'est comporté vis-à-vis de son collaborateur comme un véritable Mohican.

HIPPOLYTE LUCAS.

MÉLANGES.

Paris, 15 Décembre 1857.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a procédé, le 4 décembre, à l'élection d'un nouveau membre, en remplacement de M. Boissonnade, décédé. Voici le résultat de l'élection : Nombre de votans, 34; majorité, 18. M. Alexandre, 21 voix; M. Miller, 13. M. Alexandre a été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— On lit dans le *Moniteur*, à la date du 9 décembre courant : Le directeur général des Musées impériaux, intendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, a l'honneur d'engager les artistes dont les œuvres sont encore déposées au palais des Champs-Élysées, à les en retirer avant le 15 de ce mois, et les prévient que l'administration ne répond pas des dommages qu'éprouveraient les objets d'art qui n'auraient pas été enlevés dans ce délai.

— Mardi 8 décembre 1857, à une heure, a eu lieu, au conservatoire de musique et de déclamation, la distribution des prix accordés à la suite des concours de l'année 1856-1857.

— On dit que le château de Saint-Germain-en-Laye, qui doit être prochainement restauré, est destiné à recevoir le Musée d'artillerie, trop à l'étroit dans le dépôt de la place Saint-Thomas-d'Aquin.

— Les travaux de reconstruction du pont St-Michel sont poursuivis avec activité. On espère que le pont sera livré à la circulation vers les premiers jours de janvier. Les dépenses occasionnées par ces importants travaux s'élèveront à près d'un million deux cent mille francs. Le nouveau pont aura 54 mètres 90 centimètres entre les deux culées et 30 mètres de largeur entre les parapets.

— S. M. le roi de Bavière vient d'envoyer l'ordre de Saint-Michel de Bavière à M. Henri Clair, savant archéologue de la ville d'Arles, et avec qui Sa Majesté avait visité les antiquités de cette ville.

— On va ouvrir à La Villette un grand café, appelé du nom de Béranger. L'entrepreneur a voulu faire revivre dans la grande salle les traits du poëte national et ses chansons les plus célèbres. Il a chargé de cette besogne un jeune sculpteur italien, M. Mottelli. Doué d'un talent remarquable, ce jeune homme n'a besoin que de commandes pour se révéler dans Paris. Il a appris son art en famille, car son père est un des sculpteurs les plus distingués de Milan. Les quinze médaillons qu'il a sculptés dans le nouveau Café-Béranger témoignent d'une vive allure, d'une science profonde du nu et d'une certaine originalité dans la composition.

—Nous croyons être utile à MM. les artistes, en leur annonçant que l'*Union des Arts*, dont le local est rue Saint-Georges, 42, est chargée de la location de plusieurs ateliers.

— On sait avec quel bon goût M. Duban préside à la restauration du château de Blois. Une des pièces restaurées jurait dans l'ensemble; c'est le cabinet de travail de Henri III, dont les boiseries nues appelaient une parure digne du reste. Un inspecteur des monuments historiques, en passage à Blois ces jours-ci, a décidé que le cabinet du dernier des Valois serait tendu de tapisseries des Gobelins, et des ordres ont été immédiatement transmis en conséquence.

—On vient de construire, au rond-point de la place de Breteuil, derrière les Invalides, le socle qui supportera la tour en fonte, destinée à remplacer la charpente établie pour soutenir le tube ascensionnel du puits artésien. Ce socle, bâti en pierres de taille, est de forme circulaire; il a 7 mètres 10 centimètres de rayon et 2 mètres de hauteur. Il repose sur un massif de béton de 3 mètres d'épaisseur. La tour, tout en fonte et à jour, aura 42 mètres de hauteur, à partir du sol, sur un diamètre de 3 mètres 88 centimètres à sa base, et 2 mètres 90 centimètres à son sommet. Autour du cylindre d'ascension montera un escalier à hélice, à jour. Quatre paliers extérieurs, simulant des vasques, et également à jour, régneront dans la hauteur de la tour, qui sera surmontée d'une petite campanille.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Paris, impr. de L. Tinterlin et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.